This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

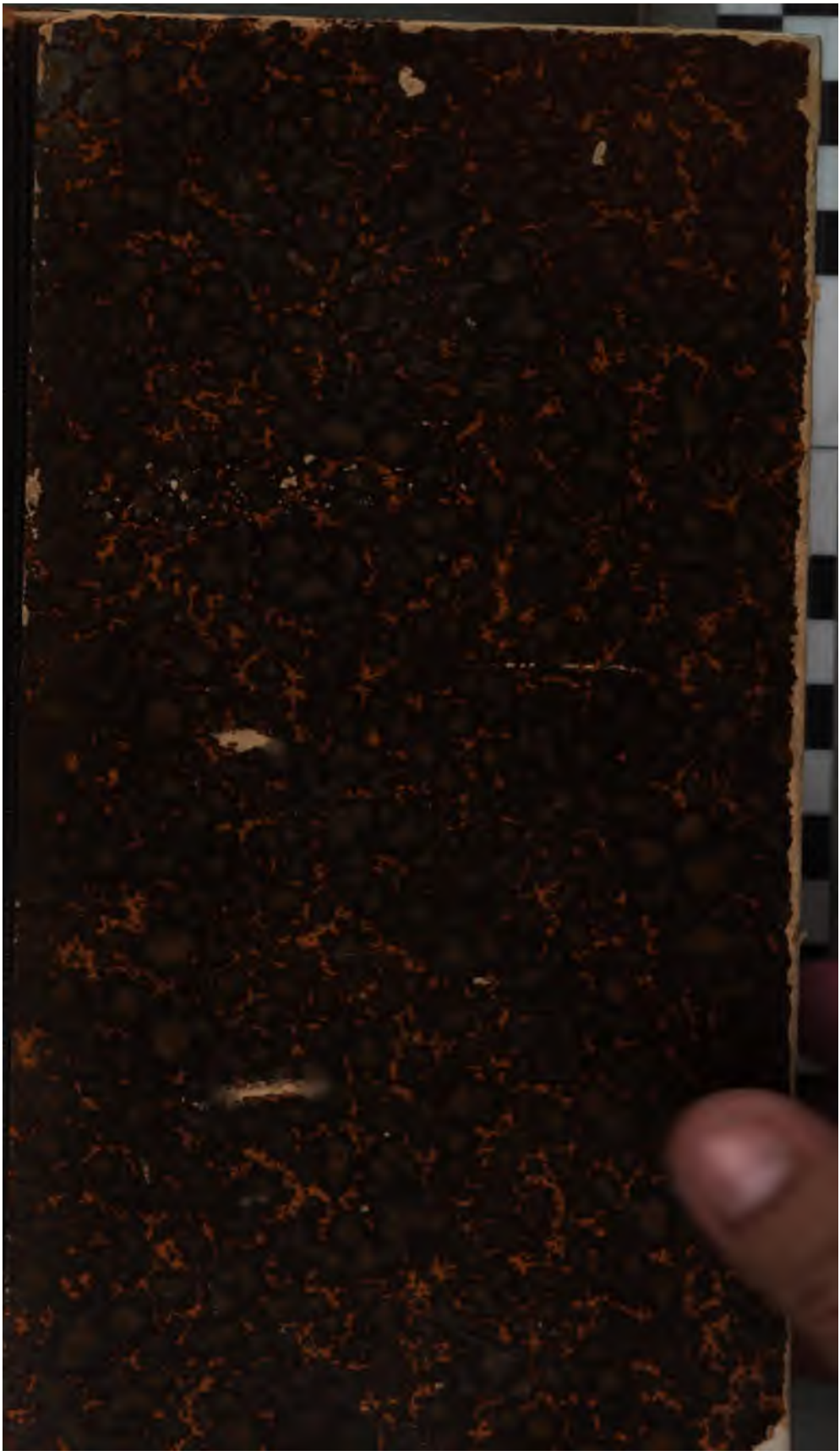
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

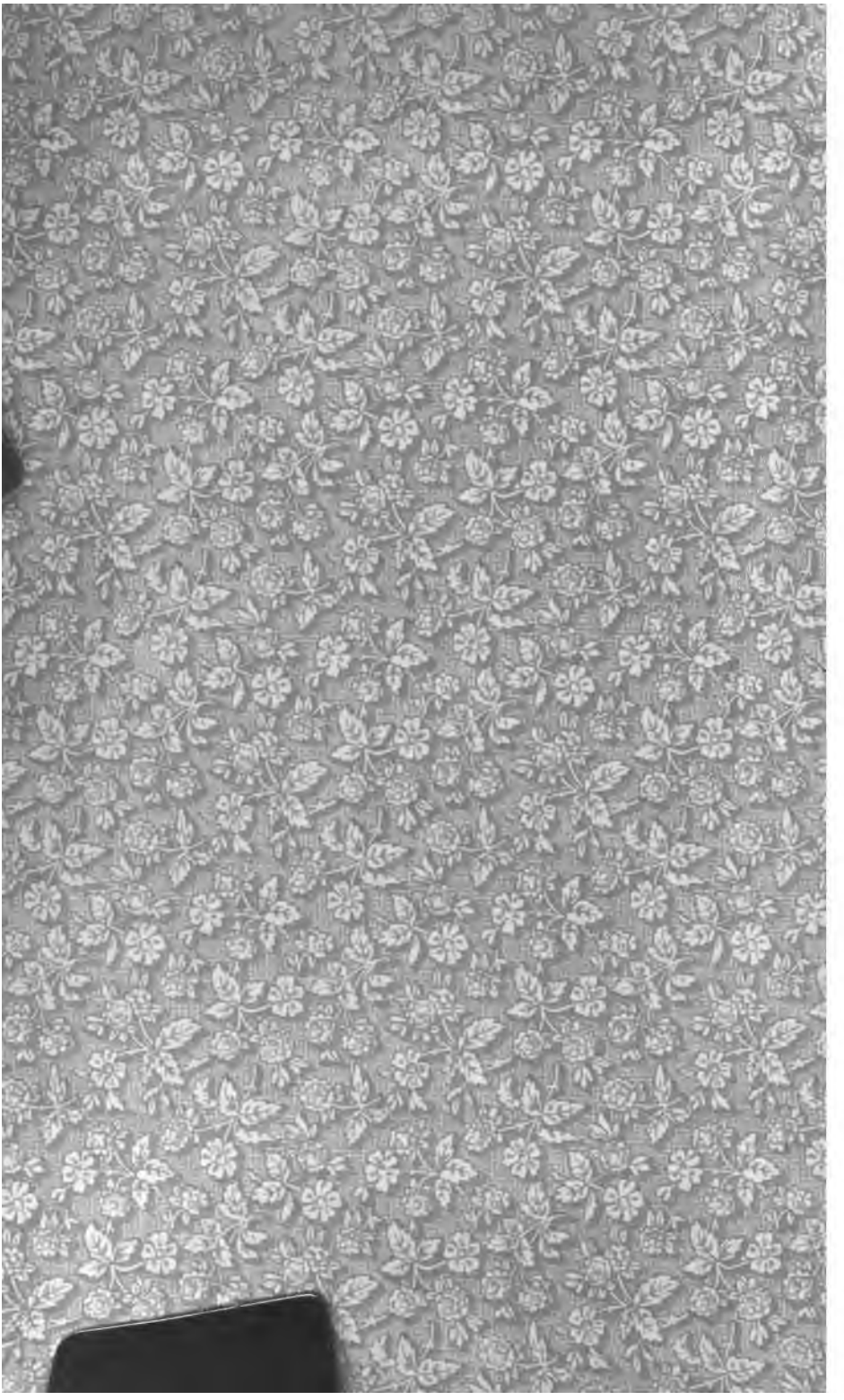
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

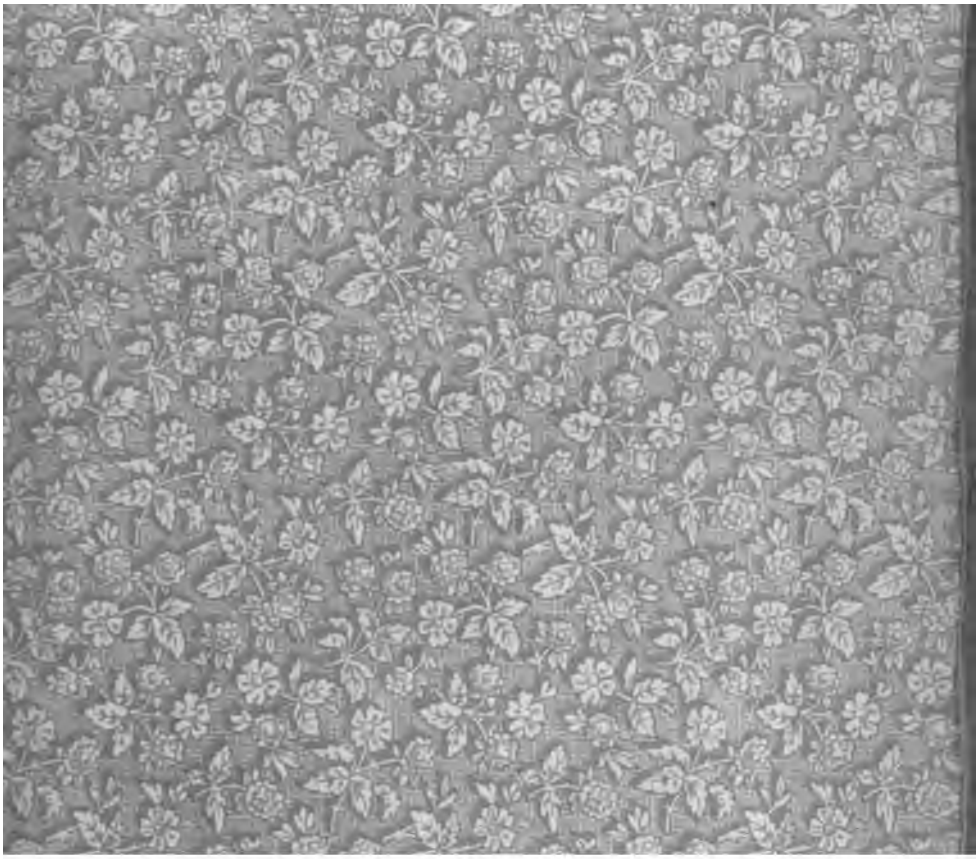
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`







AUSGABEN UND ABHANDLUNGEN
AUS DEM GEBIETE DER
ROMANISCHEN PHILOLOGIE.
VERÖFFENTLICHT VON E. STENGEL.
LXXXV.

MONTCHRESTIEN'S „SOPHONISBE,"

PARALLELDRUCK
DER DREI DAVON ERSCHIENENEN BEARBEITUNGEN

BESORGT

VON

LUDWIG FRIES.

MARBURG.
N. G. ELWERT'SCHE VERLAGSBUCHHANDLUNG.
1889.

107078

LIBRARY
LELAND STANFORD JUNIOR
UNIVERSITY

William Williams

und

Albert Krebs

in Dankbarkeit gewidmet.

I. Einleitung.

Im Jahre 1596 erschien zu Caen ein Trauerspiel mit dem Titel »Sophonisbe«, das erste Stück Antoine's von Montchrestien. Der Dichter hatte zu seinem Erstlingswerk einen Stoff aus der Geschichte des zweiten punischen Krieges gewählt, einen Stoff, der vor ihm schon bearbeitet worden war und auch nach ihm noch manchen Bearbeiter finden sollte. — Ich werde hier versuchen, die früheren Bearbeitungen dieses Stoffes festzustellen, ihr Verhältnis zu einander und ihre Quellen zu bestimmen, endlich näher auf Montchrestien's »Sophonisbe« einzugehen und den Zusammenhang derselben mit den vorhergehenden Behandlungen desselben Stoffes darzulegen.

Es sind uns drei Dichter bekannt, die vor Montchrestien das Schicksal der Sophonisbe zum Gegenstand eines Dramas gemacht haben: Trissino in Italien, Saint Gelais und Mermet in Frankreich.

Wir betrachten zuerst die allgemeine historische Grundlage.

II. Geschichte der Sophonisbe bei Livius.

Von den alten Historikern giebt Livius eine ziemlich ausführliche Darstellung der Ereignisse in Numidien, die sich an die Namen Sophonisbe, Syphax und Masinissa knüpfen, und er ist auch, wie wir mit Sicherheit schon hier voraussetzen dürfen, die Hauptquelle für unsere Dramatiker. Nach Lib. XXX Kap. 12—15 wird Syphax, König von Numidien, im Kampfe mit den Römern gefangen [1]). Als der siegreiche Masinissa in die ihm übergebene Hauptstadt Cirta einzieht, tritt ihm Sophonisbe, die Frau des Syphax, entgegen, wirft sich ihm zu Füssen und fleht ihn an, sie nicht den Händen der Römer zu überlassen; sei es ihm jedoch nicht möglich, sie der Macht der

1) Dies geschah am 24. Juni (203), wie wir aus Ovid. Fast. VI. 769 ersehen. (Peter, Geschichte Roms². I. p. 417 Anm.)

verhassten Feinde zu entziehen, so möge er ihr den Tod geben. Die Schönheit der Bittenden macht auf Masinissa tiefen Eindruck, er verspricht, ihre Bitte zu erfüllen, glaubt aber nur dadurch sein Wort halten zu können, dass er noch an demselben Tage Sophonisbe als Gattin heimführt, um damit sowohl Laelius als auch Scipio jede Gewalt über sie zu nehmen. Nach der Vermählung trifft Laelius ein, der das Vorgehen seines Verbündeten in hohem Grade missbilligt, aber endlich dessen Bitten nachgiebt und ihm gestattet, die Entscheidung der Angelegenheit Scipio zu überlassen. — Darauf wird Syphax dem Scipio vorgeführt. Der Anblick des gefangenen Fürsten, dessen Bundesgenosse er einst gewesen, dessen Gastfreundschaft er einst genossen, bewegen den römischen Feldherrn tief, zumal da er vernimmt, dass Sophonisbe die Urheberin des Treubruchs gewesen ist. Scipio hat bereits die Nachricht von Masinissa's kühnem Schritt erhalten und wird durch die Worte des Syphax mit Besorgnis erfüllt. In dieser Stimmung ermahnt er Masinissa, der unterdessen mit Laelius bei ihm eingetroffen ist, sich von der Leidenschaft nicht hinreissen zu lassen, sondern vielmehr zu bedenken, dass Sophonisbe die Gefangene des römischen Volkes sei und als solche dem Senat überantwortet werden müsse. Mit Thränen in den Augen unterwirft sich Masinissa dem Römer, bittet ihn jedoch um die Erlaubnis, sein gegebenes Versprechen halten zu dürfen. Er begiebt sich allein in sein Zelt, schickt von hier Sophonisbe durch einen Boten Gift und lässt ihr sagen, dass er wenigstens sein zweites Versprechen halten wolle, da ihm die Erfüllung des ersten unmöglich gemacht sei. Sophonisbe empfängt das Gift und geht mutig in den Tod.

Dies ist kurz die allgemeine historische Grundlage unserer Dramen, wir gehen nun näher auf das erste derselben, die »Sophonisbe« Trissino's [1]), ein.

III. Die „Sofonisba" Trissino's.

Trissino's »Sofonisba« wurde im Jahre 1515 geschrieben, es scheint aber nicht gewiss, ob Leo X. das Drama zum ersten Male hat aufführen lassen, sicher ist jedenfalls, dass es nicht

1) Giovan Giorgio Trissino wurde am 8. Juli 1478 in Vicenza aus hervorragender Familie geboren. Nach eingehenden Studien auf verschiedenen Gebieten bekleidet er unter Leo X. und Clemens VII verschiedene der ehrenvollsten Ämter und stirbt im Dezember 1550 in Rom. Neben der Tragödie »Sophonisba« ist noch sein Epos *La Italia Liberata Da Gotti* (in 27 Büchern) zu erwähnen.

vor 1524 gedruckt wurde. Die Tragödie ist abgedruckt in *Tutte le opere di Giovan Giorgio Trissino Gentiluomo Vicentino/ Non Piu Raccolte. Tomo Primo .... In Verona 1729.* (Nach dieser Ausgabe ist im Folgenden citiert).

Trissino führt folgende Personen in seinem Drama ein: *Sophonisba, Erminia, Coro di Donne Cirtensi, Messo, Massinissa, Lelio, Un Altro Messo, Catone, Scipione, Siface, Un Famiglio di Sophonisba, Una Serva di Sophonisba.*

Das Stück beginnt mit den Klagen der Sophonisba, die Erminia gegenüber ihren Kummer in einer langen Rede Ausdruck verleiht. Durch einen Traum erschreckt, hat Sophonisba alle Fassung verloren, sie fürchtet den Ausgang der heute stattfindenden Entscheidungsschlacht, und nur mit Mühe gelingt es der Erminia, sie einigermassen zu trösten und aufzurichten.

Durch zwei Boten erhält nun die Königin die Nachricht von der Gefangennahme ihres Gemahls und der Niederlage des Heeres, worauf sie dem Massinissa entgegengeht, um ihn zu bitten, ihre Auslieferung an die Römer zu verhindern oder aber sie zu töten. Erst nach einigem Zögern verspricht Massinissa die Erfüllung ihrer Bitte.

Lelio erfährt darauf durch einen Boten die Heirat des Massinissa und der Sofonisba; die Nachricht wird ihm unmittelbar nachher von dem Neuvermählten selbst bestätigt. Zu seiner Entschuldigung erzählt Massinissa seine ganze Geschichte und die der Sofonisba, die ihm eigentlich nach dem Versprechen ihres Vaters schon längst angehöre. Lelio wird durch diese Gründe nicht überzeugt, es entspinnt sich ein Streit, der erst bei der Ankunft des Catone sein Ende findet; dieser beschwichtigt beide, indem er sie bittet, sich in dieser Sache ganz dem Urteile des Feldherrn zu unterwerfen.

Der Chor fühlt sich von der neuen Gefahr beunruhigt und wendet sich im Gebet an Gott. — Scipione lässt sich die Gefangenen vorführen, unter denen sich auch Siface befindet. Letzterer bleibt mit dem Römer allein, der ihm scharf sein Verhalten gegen seine alten Bundesgenossen vorhält; Siface entschuldigt sich mit seiner Leidenschaft für Sofonisba, worauf Scipione ihn in Freiheit setzen lässt.

Der Chor beklagt das Schicksal des Königs. — Scipione hat darauf eine Unterredung mit Catone über die neue Heirat der Sofonisba; auch er will, dass Massinissa die Karthagerin aufgiebt, damit er ihrem verhängnisvollen Einfluss entzogen werde. Dem jetzt eintretenden Massinissa hält er dann eine lange Rede über den Wert der Mässigung; Sofonisba gehört den Römern und muss unbedingt nach Rom gesandt werden. Massinissa verteidigt sich und erzählt noch einmal seine und

[illegible] Scipione giebt jedoch nicht nach, die [illegible] nach Rom geschickt werden, doch ist er bereit, [illegible] zu verwenden. Massinissa streitet nun nicht [illegible] dass er sein Versprechen halten werde. — [illegible] die Macht der Liebe: er vernimmt Massinissa's [illegible] Amor, dass der, den man eben zur Königin [illegible] »Non [illegible] dolor, ma medicina« (p. 317[2]). [illegible] die Frauen, zur Königin zu kommen, worauf [illegible] dass ein Bote Massinissa's der Königin [illegible] dieselbe sei nach dem Empfang der [illegible] und habe dort den Todestrank [illegible] des Chors und der Dienerin werden [illegible] unterbrochen; sie nimmt Abschied [illegible] Frauen und vertraut ihren Sohn [illegible] von ihrem Entschlusse abgebracht [illegible] Königin und Freundin in den Tod zu [illegible] ihren Geist ausgehaucht hat, kommt [illegible] mit der Absicht, die Königin zu retten: [illegible] dass er zu spät gekommen; man zeigt ihm [illegible] der er heisse Thränen nachweint, wor[illegible] Leichenbegängnis anordnet und Erminia ver[illegible] seine Soldaten in die Heimat geleiten zu [illegible] kurzen Chorliede schliesst das Stück ab.

[illegible] in unserem Drama jede äussere Einteilung [illegible] Scenen, doch dürfen wir die Aktschlüsse am Ende [illegible] Chorlieder annehmen.

[illegible] zwischen der »Sofonisba« Trissino's und [illegible] folgenden Dramen desselben Titels machen es [illegible] jetzt zuerst diese letzteren zu untersuchen, ehe [illegible] Vergleichung des Dramas mit den historischen Quellen [illegible].

IV. Die „Sophonisbe“ Saint Gelais'.

Einige Jahre nach dem Tode Trissino's schrieb ein französischer Dichter eine Tragödie, die ebenfalls die Geschichte der Sophonisbe behandelt, Mellin de Saint-Gelais, dessen Stück vor König Heinrich II. im Jahre 1559 (Parfait.) in Blois aufgeführt wurde[1]. Darmesteter und Hatzfeld[2]) sprechen von einer Auf-

[1] [illegible] Gelais ist 1486 oder 1491 in Angoulême geboren; an den Hof [illegible] genoss er allgemeines Ansehen, bis sein Stern vor dem Ronsard's [illegible] er starb 1558.

[2]) Le seizième siècle en France. Paris 1878.

führung »de la Sofonisba de Trissino, traduite en français avec Choeur par Mélin de S. Gelais« im Jahre 1554; Parfait erwähnt, dass die »Sophonisbe« erst nach dem Tode des Autors aufgeführt worden sei.

Die Ausgabe, die ich in Händen hatte, ist vom Jahre 1560 (Bibliothèque de l'Arsenal 2281 B) und trägt den Titel:

Sophonisba./ Tragedie tres-excellente,/ tant pour l'argument, que pour le poly/ langage et graues Sentences dont elle/ est ornée: representée & prononcée deuant/ le Roy, en sa ville de Bloys./ A Paris./ De l'Imprimerie de Richard Breton,/ Rue S. Jacques, á l'Escreuisse./ 1560. Auec priuilege du Roy.

Der Verfasser ist erst am Ende des Bandes erwähnt:

Sois aduerty, Lecteur, qu'en imprimant la presente Tragedie, nous auons esté faictz certains que feu Mellin de sainct Gelais en a esté le principal Autheur, duquel n'est besoin t'escrire les louanges.

Das Werk Saint-Gelais' hält sich sehr streng an das Trissino's, es wird also nur nötig sein, die wichtigsten Unterschiede zwischen dem italienischen und dem französischen Drama festzustellen, die Abweichungen, die nur einzelne Worte und Wendungen betreffen, können füglich unberücksichtigt bleiben. Saint-Gelais hat seine Tragödie in einzelne (5) Abschnitte eingeteilt, die wir als Akte bezeichnen können; er selbst setzt an den Schluss der vier ersten: »*Premiere Intermedie ... Quatriesme Intermedie*«; in einem »*Aduertissement*« (p. 2) wird uns gesagt: »*Intermedie signifie pause, à la manierre de France: ou Scene selon les Latins*«. Die Tragödie ist in Prosa mit Ausnahme der Chorlieder, welche Verse verschiedener Art aufweisen.

In dem Personenverzeichnis finden wir *Herminia* als »*dame de chambre*«, anstatt des *Messo* Trissino's haben wir zwei Soldaten, für den *Famiglio di Sofonisba* einen »*Premier Gentilhomme de la Royne*« und einen »*Second gentilhomme*«, die *Serva di Sofonisba* ist durch drei Frauen der Königin ersetzt.

Der französische Dichter ermüdet uns nicht mit der Wiedergabe der langen Erzählung Sophonisba's über die früheren Schicksale Karthago's, und er ist geschickt genug, hier und da ihre trotzdem noch lange Rede durch einige Bemerkungen Herminia's zu unterbrechen.

p. 8ro legt der Dichter der Sophonisba einen Teil der Worte in den Mund, die der *Coro* bei Trissino p. 306$_1$ spricht.

p. 9vo spielt der »*Premier Soldat*« die Rolle des *Messo* Trissino's (p. 306$_2$); die Berichte sind inhaltlich fast gleich, derjenige Saint Gelais' ist indessen bedeutend kürzer, u. a. lässt dieser auch die Bemerkung weg, dass beim Anblick des gefesselten Königs alles geweint habe.

Der Text
Gift
ihre

Gemächer zurückgezogen habe[1]). Darauf kommt eine Frau mit der Meldung von dem Tode der Königin. Masinissa bedauert, so lange gezögert zu haben, und lässt sich den ganzen Hergang erzählen.

Dieser ganze Bericht enthält ungefähr das, was bei Trissino sich auf der Bühne zugetragen hat oder uns durch die einzelnen Personen selbst gesagt worden ist.

Masinissa bleibt nun zurück; von Schmerz ergriffen, giebt er seinem Kummer in den Worten Ausdruck:

Or t'en va doncques noble et gentille/ ame au repoz des bien heurez espritz, qui ont/ tousiours eu l'honneur plus cher que la vie./ Que maudit soit celuy qui premierement/ me garda de t'espouser. Et maintenant a/ esté cause de ta mort si precipitée. Si la for/tune m'a osté les moyens de te sauuer la vie,/ ia ne m'oste[r]a elle la volonté ny la puis/sance de faire à ton corps l'honneur de sepul/ture Royale: et de tout ce qu'on peult faire/ pour consacrer la memoire d'une si ver/tueuse Princesse. (p. 47ro).

Vergleichen wir diese Worte Masinissa's mit denen, die der Massinissa des Trissino seiner Gattin nachruft, so erkennen wir leicht, dass Saint Gelais sein Original nicht gerade verbessert hat; statt den zu verfluchen, »der ihn zuerst hinderte, Sophonisba zu heiraten, und der jetzt Ursache ihres Todes« ist, spricht Massinissa bei Trissino in einem etwas würdigeren Tone p. 323i:

»Cara consorte mia, come vi vedo;
Com'ho perso in un punto ogni diletto.
Ahi con quanto piacer era venuto
Quel matrimonio, ch'io cercai tant' anni,
Et or, lasso, è disciolto in un momento
Senza recarmi refrigerio alcuno.
Che duro caso la seconda volta
L'ha disturbato! oimè crudel Fortuna!
Oimè del dolor mio ministro fui;
Però me solo, e mia sciocchezza incolpo,
Che mi sarà cagion d'eterno pianto«.

Um die Art und Weise darzuthun, wie Saint Gelais dem italienischen Stück folgt bezw. es übersetzt, wird es genügen, wenn ich einige der sich entsprechenden Stellen zur Vergleichung nebeneinander setze:

Trissino p. 303i.	**Saint Gelais** p. 3ro.
(Sof.): Lassa, dove poss'io voltar la lingua, Se non là 've la spinge il mio pensiero? Che giorno, e notte sempre mi molesta. È come posso disfogare alquanto Questo grave dolor, ch'l cor m'ingombra, Se non manifestando i miei martiri?	De quoy puis-ie las tenir propoz sinon de ce que jour et nuict tourmente ma pensée? Et quel moyen ay-ie de donner á mon triste cueur aucun alegement de l'infinie douleur qui le tient opprimé, si ce n'est en la manifestant?

1) cp. Trissino 322s.

Die Erzählung des Traumes setze ich ausführlich hierher:

Trissino p. 304:

**Esser pareami in una selva oscura,
Circondata da cani, e da pastori,
Che avean preso, e legato il mio
consorte; Ond'io, temendo l'empio
suo furore, Mi volsi ad un pastor,
pregando lui, Che da la rabbia lor
mi diffendesse; Et ei**
**ambe le braccia, E n
d'intorno udio Un
ch'ebbi temenza, Che
fin dentr'al suo gremb**

**strommi una spelonca, a
Poi che te salvar non
costì, che non potran
io v'entrai; così dispa
Che m'ha lasciato oim
fusa.**

Saint Gelais p. 4 vo.

Il me semble que i'estois en vne forest obscure entournée de chiens e de paysans qui tenoient le Roy prins et le mal menoient. Dont craignant qu'ils ne me teissent de mesme, me tournay deuers vn Berger, luy priant qu'il me deffendit d'eux. il me sembla qu'il eut pitié de oy, et qu'il entreprint de me gar-ir. Mais voyans les chiens comme iragez l'abaier de tous costez et naignant qu'ilz ne me dechirassent tre ses bras, il me monstra vne uerne, & me dit que puis qu'il ne e pouuoit sauuer ie me sauuasse oy mesme lá dedans, et que lon m'y scauroit mal faire. J'y en-ay, et lors disparut le songe, qui 'à laissée toute pensiue et confuse.

Trissino p. 3

(Sof.) La vita nostra, bel tesoro, Che spender in cosa vile, Nè ris l'onorate impreso.

Saint Gelais p. 9vo.

Nostre vie est comme vn beau esor, lequel ne se doibt despendre choses de petite importance: ny aussi espargner aux grandes et vertueuses entreprinses.

Trissino p. 313.

Coro: Abbi pietà, Signor, del giusto amore Di questo Re; non lo voler privare D'una si cara, e valorosa donna.

Saint Gelais p. 21 vo.

Dames: Ayez, seigneur, de ce bon Roy pitié De foy si rare, et si iuste amytié.

Trissino p. 315.

Serva: I piango ognor, ch'io penso a quel, che vidi.

Saint Gelais p. 35 ro.

Femme premiere: Las qui seroit le cueur si dur qui se pourroit tenir de lamenter voyant ce que i'ay veu?

Wir sehen, dass das Werk Saint Gelais' fast eine Übersetzung des italienischen Stückes ist; nur am Schluss haben wir eine wesentlichere Abweichung zu konstatieren, doch macht diese Abweichung kaum das Drama besser: Saint Gelais erzählt uns einfach, was uns Trissino gezeigt hat.

Die Übersetzung ist oft fast oder ganz wörtlich, manchmal etwas freier, hier und da verkürzt Saint Gelais auch sein Original, nur in den Chören ist er genötigt gewesen, bedeutendere Änderungen vorzunehmen. — Emile Faguet spricht in seinem Buche »La Tragédie française au seizième siècle (1550-1600)«, Paris 1883, von einer »Sophonisba« François Habert's, die 1559 zur Zeit der Aufführung der »Sophonisba« Trissino's gegeben worden

sei. Stiefel hat in seiner Rezension des Faguetschen Buches (Literaturblatt für germanische und romanische Philologie 1885, Sp. 377 ff.) schon darauf hingewiesen, dass Faguet sich hier im Irrtum befindet und dass die von ihm besprochene »Sophonisbe« die Saint Gelais' ist (nach Parfait III 318). Als Ergänzung ist zu Stiefel's Auseinandersetzung noch zu bemerken, dass die von Faguet citierte Stelle nicht eigentlich als »eine wörtliche Übersetzung aus Trissino« betrachtet werden darf, dass hier vielmehr zwei Reden bei Trissino in eine zusammengezogen und die dazwischen liegenden Worte der Erminia, der Sofonisba und des Coro p. 320ı (10 Zeilen) weggefallen sind. Die von Faguet angeführte Stelle findet sich 39ro 18 — p. 39vo 8 in Saint Gelais' »Sophonisbe«.

V. Die „Sophonisbe" Mermet's.

Die jüngste »Sophonisbe« vor Montchrestien ist die Claude Mermet's [1]); nach Parfait III 472 ist dieselbe im Jahre 1583 gedruckt, die Ausgabe, die ich bekommen konnte (Bibliothèque de l'Arsenal 5501 B. L.) ist von 1584 und trägt den Titel:

La' Tragedie/ De Sophonisbe/ Reyne de Nvmidie,/ où se verra le desastre qui luy est aduenu,/ pour auoir esté promise à vn mary, &/ espousée par vn autre. Et comme elle a/ mieux aimé eslire la mort, que de se voir/ entre les mains de ses ennemis./ Traduite d'Italien en François, per Clavde/ Mermet, de Sainct Rambert en Sauoye./ A Lyon,/ Par Leonard Odet./ MDLXXXIIII/ Avec Privilege./

Wir sehen, dass der Verfasser selbst sein Werk eine Übersetzung aus dem Italienischen nennt, und er wiederholt dies in seiner Dédicace an den Abbé de Saint Rambert:

... »Neantmoins, me trouuant entre les mains vne petite tragedie en vers Italiens, intitulée la Sophonisba, extraicte des Poëmes du Sieur Jean George Trissin (par luy dediée à la Sainteté du Pape Leon dixiéme). ... Je me suis voulu entremettre de la traduire en rithme Françoise, non toutesfois sans trouuer des espines au chemin«.

In seiner Vorrede »Av Lecteur« giebt der Dichter oder besser Übersetzer die Geschichte Karthago's von Dido bis auf die Zeit, in der das Drama spielt, worauf er fortfährt:

»Lon ne trouuera estrange si i'ay parlé en la Tragedie quelquefois d'vn Dieu & quelquefois des Dieux: car telle estoit la coustume des Payẽs qui en icelle sont representez. Et de fait ie ne pouuoy de moins, que d'imiter & ensuiure la phrase de mon autheur«.

---

1) Claude Mermet, »notaire ducal et écrivain« von S. Rambert in Savoyen, lebt noch 1585 in Lyon.

Das Werk Mermet's ist in der That nur eine Übersetzung des italienischen Stückes, abweichend von Saint Gelais jedoch eine Übersetzung in Versen (der Dialog ist in Alexandrinern).

Statt des »Coro di Donne Cirtensi« führt Mermet »la premiere, la seconde, la troisieme Dames« und »Les Dames ensemble« an; ausserdem fügt er »Vn seruiteur de Syfax« der Reihe der Personen zu. Am Schluss der vier ersten Abschnitte steht *Pausea*, ein Ausdruck, der aus dem mittelalterlichen Theater stammt. Vgl. auch S. 5.

Man bemerkt keinen Einfluss der Saint Gelais'schen Bearbeitung. Mermet folgt Schritt für Schritt dem italienischen Original und wagt nichts zu ändern: die langen Berichte und Erzählungen, die hier und da von Saint Gelais abgekürzt worden waren, übersetzt er mit sklavischer Treue. Trotzdem ist es nicht unwahrscheinlich, dass Mermet die »Sophonisbe« Saint Gelais' gekannt hat, wenigstens finden wir in einem »Sonnet«, das dem Stücke vorangestellt ist, Saint Gelais erwähnt: ...

(Sur la Tragedie.)
Cette Sophonisbe ainsi comme l'on dit
A eu en Italie en premier lieu credit,
Mellin de Sainct Gelais Poete d'excellence,
L'a fait parler François, en prose grauement,
Mermet Sauoysien a ce coup hardiment
En beaux vers doux coulans la nous enuoye en France.
C. L. G. C.

Ich werde hier an einigen wenigen Beispielen die Art und Weise der Mermet'schen Uebersetzung zeigen; mehr Beispiele zu geben erscheint überflüssig[1]:

---

1) Des Interesses wegen gebe ich hier zugleich die entsprechenden Stellen bei S. Gelais:

I. p. 13vo. Dames
Iamais femme ne deurent auoir vn beau langage,
Prononcé ioieusement, & sortant du courage
D'vne si benigne & aymable personne.

2. Renit.

I. p. 14ro.
Il n'est point besoing d'y mener la Royne.
Pourquoy n'ira elle auec les autres?
Pource qu'elle est femme, & ne seroit pas chose honneste qu'elle allast en la trouppe des Soldatz.
Ce respect ne doit point auoir de lieu là ou est son mary.

k. p. 18vo. Helas quand sera ceste malheureuse maison en repoz? qui tous les iours se va plus auant aduisant de malheur en malheur.

l. p. 19vo. Helas: c'est bien maintenant qu'il nous fault laisser tous aultres soucis pour faire ce peu que nous pouuons d'honneur aux vertus de la plus accomplie et plus excellente Princesse qui fut oncq.

1) **Trissino** p. 308₁. Coro:

Gran forza aver devrebbon le parole, Che son mosse dal cuore, e dolcemente Escon di bocca d'una bella donna.

2) **Trissino** p. 310₂. Lelio:

Narrami un poco il matrimonio tutto.

3) **Trissino** p. 312₁.

Mas. Non accade mandarvi la Regina. — Le. Perchè non deve anch' ella andar con loro? — Mas. Perch' ella è donna e non è cosa onesta Che vada mescolata infra Soldati. — Le. Sarebbe vano aver questo rispetto Andando, come andrà con suo marito.

4) **Trissino** p. 319₂. Coro:

Quando arà mai riposo Questa inlice casa, Ch'ognor s'empie d'affanni?

5) **Trissino** p. 319₃.

Temp'è d'oscuri panni Vestirsi tutte quante, Per far quel sommo onore, Che merita il valore, E l'opre illustri, sante Di questa donna eletta Sola fra noi perfetta.

Mermet. Les Dames ensemble:

Grande force doit auoir La parole gracieuse D'vne Dame vertueuse Quand on peut sa beauté voir.

Mermet. Lelio:

Conte moy donc vn peu de tout le mariage.

Mermet.

Il n'est pas besoin d'y enuoyer la Reyne. — A quelle occasion n'y ira elle pas? — Pour autant qu'elle est femme, & qu'vn estrange cas Seroit, de la mener parmy gendarmerie. — D'avoir ce respect là, ne seroit que folie, Auecques son mary allant, comme elle ira.

Mermet. Les dames ensemble:

Las ne verrons nous iamais Venir l'heure desirée Que la maison ruïnée Soit hostesse de la paix?

Soyons donc par charité Chacune de noir vestuë Pour faire à la Reyne esleuë L'honneur qu'elle a merité.

VI. Trissino (Saint Gelais, Mermet) im Verhältnis zur Geschichte.

Wir haben bisher gesehen, dass die »Sophonisbe« Saint Gelais' nur sehr wenig, und dass die Mermet's eigentlich in nichts von dem Stücke Trissino's abweicht; es wird also genügen, die Beziehungen des letzteren Dramas allein zu den Quellen festzustellen.

A. Das Drama und Livius.

Eine rasche Vergleichung zeigt uns, dass Trissino sich im allgemeinen treu an Livius anschliesst. Die grossen Reden sind teilweise fast wörtlich dem lateinischen Schriftsteller entnommen; ich stelle die korrespondierenden Stellen hier nebeneinander:

Trissino p. 307₁.

Signor, so ben, che'l cielo, e la fortuna, E le vostre virtù, v'hanno concesso Il poter far di me ciò, che vi piace; Pur s'a prigion, ch'è posto in forza altrui, Lice parlare, e supplicare al nuovo Signor de la sua vita, e de la morte; I'chieggio a voi quest'una grazia sola, La qual'è, che vi piaccia per voi stesso Determinare a la persona mia Qualunque stato al voler vostro aggrada, Pur che non mi lasciate ir ne le mani E ne la servitù d'alcun Romano. (. . . io di ciò vi priego) Per la Regale, e gloriosa altezza, Ne la qual poco avanti anco noi fummo, E per i Dei di questi luoghi, i quali Ricevan entro voi con miglior sorte, Di quella, ch'ebbe a l'uscir fuor Siface. Se nessun' altra cosa in me si fosse, Che l'esser stata moglie di chi fui, Più tosto mi vorrei por ne la fede D'un nostro, nato in Africa, con'io, Che d'un esterno, nato in altra parte. Pensate poi quel, ch'io mi debbia fare, Sendo Cartaginese, e sendo figlia D'Asdrubale, e s'io debbia con ragione Temer l'orrendo arbitrio de' Romani.

Livius XXX 12.

Omnia quidem ut posses in nobis, Dei dederunt, virtusque et felicitas tua. Sed, si captivae apud dominum vitae necisque suae vocem supplicem mittere licet, ... hanc veniam supplici des, ut ipse, quodcumque fert animus, de captiva statuas, neque me in cujusquam Romani .. (superbum) arbitrium venire sinas.

(precor quaesoque) per majestatem regiam, in qua paullo ante nos quoque fuimus, per hujusque regiae Deos, qui te melioribus ominibus accipiant quam Syphacem hinc miserunt. .... Si nihil aliud quam Syphacis uxor fuissem, tamen Numidae atque in eadem mecum Africa geniti, quam alienigenae et externi fidem experiri mallem. Quid Carthaginiensi ab Romano, quid filiae Hasdrubalis timendum sit, vides.

Trissino p. 308₁.

Fatemi questa grazia, ch'io vi chieggio Per le care ginocchia, che or abbraccio; Per la vittoriosa vostra mano Piena di fede, e di valor, chio bacio. .... E se ciascuna via pur vi sia chiusa .... Toglietemi da lor col darmi morte.

Livius XXX 12.

(si ... vocem supplicem mittere licet), si genua, si victricem adtingere dextram, ...

Si nulla alia re potes morte me ut vindices ab Romanorum arbitrio.

Trissino p. 315₁.

(Siface): Ne la quale [miseria] ho però questo conforto, Che'l maggior mio nimico ora l'ha presa Per moglie, e so, ch'ei non sarà più forte Di quel, che mi foss'io; ma per l'etate, E per l'acceso amor forse più lieve.

Livius XXX 13.

Perdito tamen atque adflicto sibi hoc in miseriis solatii esse, quod in omnium hominum inimicissimi sibi domum ac penates eandem pestem .. transisse videat, neque prudentiorem, neque constantiorem Masinissam quam Syphacem esse, etiam juventa incautiorem.

Trissino p. 315₂.

(Scipione): Signor, io penso, che null' altra cosa, Che'l conoscere in

Livius XXX 14.

Aliqua te existimo, Masinissa, intuentem in me bona, et principio in

me qualche virtute, Vinducesse da prima a pormi amore; Il quale amor da poi vi ricondusse, Che riponeste in Africa voi stesso, E le vostre speranze in la mia fede. Ma sappiate però, che nessun' altra, Di quelle alme virtù, per cui vi piacqui, Tanto m'allegro aver, nè tanto onoro, Quanto la temperanzia, e'l contenermi D'ogni libidinoso mio pensiero. Questa vorrei, che parimente voi Giungeste a l'altre gran virtù, che avete. Crediate a me, ch'a l'età nostra sono Le sparse voluttà, che abbiam d'intorno, Di più periglio, che i nimici armati; E chi con temperanzia le raffrena, E doma, si può dir, che acquista gloria Molto maggior, [che non s'acquista d'arme]. Quello, che senza me per voi s'è fatto Con valore, e con senno, volentieri L'ho detto, e volontier me lo ricordo; Il resto voglio poi, che fra voi stesso Più tosto il ripensiate, che a narrarlo, Vi faccia divenir vermiglio in fronte. Questo vi dico sol, che Sofonisba È preda de' Romani, e non potete Aver di lei disposto alcuna cosa. Però v'esorto subito mandarla;

Hispania ad jungendam mecum amicitiam venisse, et postea in Africa te ipsum spesque omnes tuas in fidem meam commisisse.

Atqui nulla earum virtus est, propter quas adpetendus tibi visus sum, qua ego aeque, atque temperantia et continentia libidinum, gloriatus fuerim.

Hanc te quoque ad ceteras tuas eximias virtutes, Masinissa, adjecisse velim. Non est, non (mihi crede) tantum ab hostibus armatis aetati nostrae periculum, quantum ab circumfusis undique voluptatibus. Qui eas sua temperantia frenavit ac domuit, multo majus decus majoremque victoriam sibi peperit [quam nos Syphace victo habemus]. Quae, me absente, strenue ac fortiter fecisti, libenter et commemoravi, et memini. Cetera te ipsum reputare tecum quam, me dicente, erubescere malo. (Syphax . . victus captusque est. Itaque ipse), conjux ... praeda populi Romani est; (et regem) conjugemque ejus ..... Romam oporteret mitti, ...

p. 316¹.

Perchè convien, che la mandiamo a Roma. E voi, s'avete a lei volta la mente, Vincete il vostro cupido disio, Et abbiate rispetto a non guastare Molte virtù con questo vizio solo; E non vogliate intenebrar la grazia Di tanti vostri meriti, con fallo Più grave, che la causa del fallire.

Vince animum, cave deformes multa bona uno vitio, et tot meritorum gratiam majore culpa quam causa culpae est, corrumpas.

Trissino p. 316₂.

Il quale [Siface] è stato con gli auspici nostri E vinto, e preso; onde la sua persona, La moglie, le Cittati, le Castella, E finalmente ciò, ch'ei possedeva, È preda sol del popolo Romano; Et esso, e la Regina, (ancora ch'ella Non fosse da Cartagine, nè avesse Il padre Capitanio de i nimici) E' di necessità mandare a Roma; Ov' ella arà da stare a la sentenzia Del Popolo Romano, e

Livius XXX 14.

Syphax populi Romani auspiciis victus captusque est. Itaque ipse, conjux, regnum, ager, oppida, homines qui incolunt, quidquid denique Syphacis fuit, praeda populi Romani est; et regem conjugemque ejus, etiamsi non civis Carthaginiensis esset, etiamsi non patrem ejus imperatorem hostium videremus, Romam oporteret mitti ac senatus populique Romani de ea judicium atque ar-

del Senato; Imperò che si dice avergli tolto,

p. 317₁.

Et alienato un Re, che gli era amico, E poscia averlo indotto a prender l'arme Contra di lor precipitosamente.

Trissino p. 317₁.

Ben io vi priego assai, che non vi spiaccia, S'io cerco aver rispetto a la mia fede, La qual troppo obligai senza pensarvi; E promessi a costei di mai non darla In potestà d'altrui, mentre che viva.

Trissino p. 318₂.

.... che servato volontieri V'aria la prima sua promessa fede, Si come dovea far marito a moglie. Ma poi, che questo da la forza altrui Gli è tolto, ecco vi serva la seconda; Che non andrete viva ne le forze D'alcun Romano; .....

(dirai) Che la sua nuova sposa volentieri Accetta il primo don, ch'a lei ne manda; Poichè non le può dar cosa migliore. Ver'è, che più le aggraderia il morire, Se ne la morte non prendea marito.

bitrium esse, quae regem nobis socium alienasse atque in arma egisse praecipitem dicatur.

Livius XXX 15.

(. . quum . . orasset . . eum) ut, quantum res sineret, fidei suae temere obstrictae consuleret; promisisse enim, sese in nullius potestatem eam traditurum.

Livius XXX 15.

Masinissam libenter primam ei fidem praestaturum fuisse, quam vir uxori debuerit. Quoniam arbitrium ejus, qui possint, adimant, secundam fidem praestare, ne viva in potestatem Romanorum veniat. ....

Accipio (inquit) nuptiale munus, neque ingratum, si nihil majus vir uxori praestare potuit. Hoc tamen nuncia, melius me morituram fuisse, si non in funere meo nupsissem.

Diese Zusammenstellung, verbunden mit dem oben S. 3 f. gegebenen Auszug aus Trissino's Drama und aus Livius XXX 12-15, beweist zur Genüge, dass Trissino's Hauptquelle Livius gewesen sein muss. Verschiedene Einzelheiten, die gelegentlich im Verlaufe des Dramas Erwähnung finden, sind mehreren andern Stellen desselben Schriftstellers entnommen: Sophonisba erzählt (p. 303₂) der Erminia, dass ihr Vater Hasdrubal

». . con sette galee passando il mare,
Venne a Siface qui Re de' Numidi.
In quel medesmo giorno ancor vi giunse
Il superbo Roman, che l'avea vinto,
Chiamato Scipione, il qual volea
Tirar Siface in lega co i Romani;
E tanto seppe far, che la conchiuse«.

und p. 314₂ sagt Scipione, als ihm Siface vorgeführt wird:

»Quando Asdrubale, et io ne le sue case
Ci ritrovammo in un medesmo giorno«.

All dies gründet sich auf Livius XXVIII 17 und 18:

. . Scipio . . in Africam trajecit. Forte ita incidit, ut eo ipso tempore Hasdrubal pulsus Hispania, septem triremibus portum invectus, anchoris positis terrae adplicaret naves . . Scipio foedere icto cum Syphace profectus ex Africa . . .

B. Das Drama und Appian.

Wir treffen aber auch auf eine Reihe von Einzelheiten, in denen Trissino seine lateinische Quelle verlassen hat; letztere weiss nichts davon, dass Hasdrubal seine Tochter dem Masinissa zur Gattin versprochen hat [1]); es ist ihr auch unbekannt, dass der karthagische Senat in seinem eigenen Interesse und ohne Vorwissen Hasdrubal's und Masinissa's die Vermählung der Sophonisbe mit Syphax veranlasst hat [2]), und dass deswegen Masinissa der unversöhnliche Feind der Karthager und des Syphax geworden ist [3]). Was Livius uns in den Kap. 23, 29, 30 ff. des Liber XXX erzählt, weicht gänzlich davon ab. Sicherlich sind alle diese dem römischen Historiker unbekannten Thatsachen nicht eine Erfindung des Dichters; wir kennen andere Schriftsteller, die dieselbe Zeit behandeln, und unter diesen ist es besonders Appian (vielleicht auch Polybius), den Trissino gekannt und gelegentlich benutzt hat. Appian erzählt uns in seinem punischen Kriege, Kap. XX, dass Hasdrubal, der Sohn des Gisco, seine Tochter dem Masinissa versprochen habe, ehe er denselben mit sich nach Spanien genommen. Von Eifersucht ergriffen, habe Syphax, der die Sophonisbe ebenfalls geliebt habe [4]), Feldzüge gegen die Karthager unternommen und sich mit Scipio verbunden, indem er diesem seine Unterstützung in dem Kriege mit den Karthagern zugesagt. Die Karthager hätten darauf, dem Syphax, um ihn dem für sie gefährlichen Bunde zu entreissen, die Jungfrau zur Gattin gegeben, während Hasdrubal und Masinissa in Spanien von der ganzen Sache nichts gewusst hätten. Masinissa habe dann, als ihm die Nachricht davon zu Ohren gekommen, seinerseits ein Bündnis mit den Römern geschlossen, um sich mit ihrer Hülfe an Syphax und den Karthagern zu rächen.

---

1) Vgl. dagegen Trissino p 303/4: (Sofonisba) .. mio padre M'avea prima promessa a Massinissa, p. 312₂: (Massinissa) Asdrubale .. Mi diede già per moglie Sofonisba Sua figlia; p. 316₁: .. che primamente Il padre di costei me la promesse.

2) Vgl. dagegen Trissino p. 312₂ (Massinissa):
Onde 'l Senato lor, che pur voleva
Averlo seco, ..
Senza saputa mia, nè di suo padre
Gli concesse per moglie Sofonisba.

3) Vgl. Trissino p. 304₁:
Il qual salì per questo in tanto sdegno
Che sempre ci fu poi mortal nimico.

4) Vgl. Trissino p. 316₁: Ma Siface dapoi, perchè l'amava, ...

Sicherlich hat Trissino diese Erzählung [illegible] hier seine lateinische Quelle, um seinem Stücke eine grössere dramatische Wirkung zu geben, und wir müssen zugeben, dass ihm dies auch gelungen ist: Sophonisbe ist weniger strafbar, wenn sie die Verlobte Masinissa's gewesen und gegen ihren Willen die Gattin des Syphax geworden ist. — Es ist hier auch vielleicht angebracht, ein kleines Versehen des italienischen Dichters zu erwähnen. Er folgt, wie bemerkt, dem römischen Historiker nicht, wenn er sagt, dass Masinissa der Verlobte der Sophonisbe vor seinem Weggange nach Spanien gewesen ist: Livius erzählt im Gegenteil (XXIX 23), dass es Hasdrubal selber gewesen, der dem Syphax seine Tochter gegeben habe: der Dichter scheint sich dessen nun zu erinnern, wenn er nach dem Berichte des Boten über die Niederlage des Heeres seine Sofonisba sagen lässt (p. 306₁):

O padre, o caro padre,
Ove m'avete posta;
Come fallace fia vostra speranza.
La gioja a voi proposta
Di queste mie leggiadre
Nozze, sarà, che'l sospirar m'avanza.

Darnach ist es also wieder der Vater, der seine Tochter in diese Lage gebracht hat; offenbar vergisst Trissino, dass nach seiner sonstigen Darstellung Sofonisba die Frau des Siface ohne Wissen ihres Vaters *senza saputa* (*mia nè*) *di suo padre* (p. 312₂) geworden ist; er hält sich nur an die Angabe des Livius.

Saint Gelais scheint der Widerspruch aufgefallen zu sein, wenigstens ändert er die angeführte Stelle in folgende um:

p. 9ro. O Hasdrubal, o cher pere! quelle vous semblera la perte que ie fay de cest estat, auquel contre vostre jugement et volonté ie suy enleuée . .

Es wäre vielleicht noch ein Ausdruck zu erwähnen, der sich bei Appian findet und fast genau in unseren Dramen wiedergegeben wird. Appian lässt Kap. 27 den Syphax sagen: Sie (Sophonisbe) hat meine Freundschaft für euch (die Römer) in Freundschaft für ihr Vaterland zu verwandeln gewusst, sie ist es, die mich von dem Gipfel des Glücks in diesen Abgrund des Elends hat fallen lassen. Siface sagt bei Trissino 314₂:

»Si seppe dir, ch'ella da voi mi smosse;
Et a la patria sua tutto mi volse.
Così da quella mia vita serena
p. 314₃ M'ha posto in la miseria che vedete«.

(vgl auch Saint Gelais p. 25vo:

. . ainsi si treshien dire que finablement elle me retira de vostre alliance, et me tourna du tout à celle de son pays. Ainsi m'a elle con-

sequemment reduit du comble de la felicité ou vous m'auez autrefois veu, en l'abisme de misere, ou vous me voiez maintenant [1]).

Livius weiss auch davon nichts, dass Scipio den Syphax, seinen Gefangenen, als Freund behandelt, während Appian bemerkt, dass der Römer den Syphax an den Beratungen habe teilnehmen lassen. Nach Trissino p. 315ı befiehlt Scipione:

»Levateli dattorno le catene,
E menatelo al nostro alloggiamento;
Nè stia come prigion, ma come amico«.

VII. Trissino unabhängig von den Historikern.

Es sei nun noch in Kürze angeführt, was in unserem Drama Trissino's Erfindung entsprungen ist.

Erminia ist weder bei Livius noch bei Appian erwähnt (dieser spricht einmal von einer Amme), auch die Rolle des Catone findet sich bei unseren Historikern nicht, und die des Laelius ist bedeutender als in der Geschichte.

Die Rollen des Chors, der Boten und der Diener haben sämtlich ihren Ursprung in der Phantasie des Dichters, ebenso die der Frauen der Sofonisba. Der Dichter giebt der Heldin und dem Siface einen Sohn, und der Plan des Königs, Sofonisba zu retten, nachdem er ihr das Gift gesandt, ist wahrscheinlich von dem Dichter nur erfunden, um den Charakter des Massinissa etwas zu heben.

VIII. Das Drama.

Es kann der Zweck dieser Arbeit nicht sein, alle Schönheiten und alle Mängel der »Sofonisba« Trissino's darzulegen, ich werde mich vielmehr wohl darauf beschränken können, eine allgemeine Würdigung des Stückes zu versuchen.

Trissino hat das Verdienst, die erste der italienischen Tragödien verfasst zu haben, die diesen Namen mit Recht trägt; seine »Sofonisba« ist, wie Voltaire in seiner »Dissertation sur la tragédie« (Théâtre de Voltaire, éd. Garnier p. 446) sagt, »*la première tragédie régulière que l'Europe ait vue après tant de*

1) Die Übereinstimmung ist zu auffällig, als dass wir sie ignorieren könnten; jedenfalls kann sie, so unbedeutend die Sache an und für sich auch ist, die Annahme eines Zusammenhangs zwischen Trissino und Appian stützen.

siècles de barbarie«. Der Dichter erkennt in den Griechen seine Vorbilder und Muster, und man kann sein Stück die erste Tragödie nennen, »*che fosse scritta secondo le leggi e secondo il costume Greco*« [1]).

Die ganze Handlung vollzieht sich im Laufe eines einzigen Tages und an demselben Orte: dem Platz vor dem Schlosse.

Der Chor nimmt am Dialoge teil. —

Die Sprache ist teilweise ermüdend, teilweise edel und erhaben: vgl. die grossenReden des Scipione oder des Massinissa einerseits und die Worte der Sofonisba andererseits, in denen sie Abschied nimmt von der Welt, in denen noch einmal der ganze Schmerz des Scheidens von ihren Eltern und von allem, was sie geliebt, ergreifend zum Ausdruck gebracht wird.

Die Handlung ist sehr einfach: Sentenzen, Bilder, mythologische Anspielungen u. s. w. sind nicht zu zahlreich. Man erkennt leicht alle einzelnen Charaktere, aber diese Charaktere sind zu kalt, Leidenschaft ist ihnen fast ganz fremd.

Was die Heldin anbetrifft, so zeigt uns der Dichter einen Charakter, der etwas von dem abweicht, den wir bei Livius gefunden haben. Sofonisba ist eine vom Unglück tief gebeugte Frau, welche ein wenig zu schnell ihren noch lebenden Gatten vergisst, mag auch Massinissa ihr Verlobter gewesen sein, ehe sie die Gemahlin des Siface geworden ist. Mit edlem Mute trinkt sie das Gift, um ihre Freiheit zu retten und den Römern nicht als Schauspiel dienen zu müssen.

Massinissa ist derselbe schwache und zögernde Charakter, den wir auch bei Livius kennen gelernt haben. Mit grossen Worten sagt er Sofonisba:

»E se si troverà qualcun sì audace,
Ch'ardisca di toccarvi pur la vesta,
Io gli farò sentir, ch'io son offeso.
Se ben deveme abbandonarvi il Regno«.

und wenige Stunden nachher giebt er Scipione nach und sendet der den Tod, die ihre einzige Hoffnung auf ihn gesetzt. Er gewinnt unser Interesse in dem Gespräche mit Lelio, als er diesen verhindern will, die Königin wegführen zu lassen, aber er verliert dieses Interesse am Schluss des Stückes gänzlich wieder, als er kommt, die Königin zu retten, nachdem er ihr den Tod gesandt.

Siface ist derselbe bei Trissino wie bei Livius, während die Rolle des Lelio durch den Dichter erweitert worden ist.

Scipione rühmt etwas zu sehr seine eigenen Tugenden, um uns ganz gefallen zu können, und die Argumente, die er gegen

1) Tiraboschi VII 3 p 121.

Massinissa vorbringt, würden auch einem Advokaten Ehre machen.

Erminia ist die treue Freundin der Königin; sie liebt dieselbe zärtlich und will ihr selbst in den Tod folgen; sie wird in Zukunft Mutterstelle an dem Sohne der Unglücklichen vertreten und sie wird deren alte Mutter trösten, die sie zur Gattin ihres Sohnes ausersehen hat.

Catone ist ein durchaus ehrenwerter Charakter; er thut, was er für recht und gut hält, ohne Ansehen der Person.

Die Idee, die der Dichter verherrlichen will, und die ihm durch die Geschichte gegeben ist, ist unstreitig eine erhabene und würdige; er giebt ihr selbst Ausdruck in den Worten der Sofonisba (p. 306₂):

»Più tosto vo' morir, che viver serva«.

IX. Die französische Tragödie vor Montchrestien.

Montchrestien's [1]) »Sophonisbe« erschien 1596 als erster dramatischer Versuch unseres Dichters. Bevor wir jedoch den Dichter und sein Werk zu würdigen versuchen, müssen wir uns den Zustand der dramatischen Poesie in Frankreich zu dieser Zeit kurz vor Augen führen. Saint-Gelais und Mermet stehen, für uns wenigstens, ausserhalb des Einflusses der vaterländischen Poesie, sie halten sich nur an ihr italienisches Original.

Mit den beiden Tragödien Jodelle's beginnt das moderne Theater in Frankreich [2]). Sein Charakter ist zunächst die Nachahmung des antiken Dramas; Jodelle strebt danach, den grossen antiken Dichtern zu folgen, aber seine Stücke bestehen nur aus Monologen und langen Tiraden nach dem Geschmacke Seneca's, denn unter den antiken Dichtern ist es namentlich dieser, der den bedeutendsten Einfluss auf das französische Theater ausgeübt hat. Es war leichter, grosse tragische Katastrophen, Blutschuld, Vatermord u. s. w., wie sie Seneca bevorzugt, in Verse zu bringen, als sich in die Beobachtung der Charaktere und die Ergründung der Leidenschaften zu vertiefen; es war ferner leichter, den Personen schöne moralische Sentenzen in den Mund zu legen, als Reden, die mit ihrem Charakter

---

1) Antoine de Montchrestien war der Sohn eines Apothekers von Falaise; nach einem ziemlich abenteuerlichen Leben wurde er in einem Scharmützel bei Tourailles am 7. Okt. 1621 getötet. — Über seine dichterische Thätigkeit geben einige der folgenden Notizen Aufschluss.

2) Darmesteter et Hatzfeld, Le seizième siècle en France. Paris 1878.

und ihren Thaten im Einklang standen [1]). 1561 erschien die »Poetice« von J. C. Scaliger und vermehrte noch den Einfluss des lateinischen Dichters. Man gewöhnte sich daran, die Erfindung ganz zu vernachlässigen, da ja auch Seneca seine Stoffe anderen entnommen hatte, man kümmerte sich nur um die Diktion und wählte irgend einen kurzen und einfachen Stoff, man liess endlich die Personen lange sentenzenreiche Reden halten und legte ihnen schöne moralische Maximen in den Mund, die den Zuschauer belehren sollten. Seneca ist auch das wahre Vorbild Robert Garnier's, des grössten französischen Dramatikers im sechzehnten Jahrhundert. Garnier repräsentiert die vollendete Entwicklung des neuen Theaters; er kennt die Griechen, aber er hält sich immer mehr an Seneca als an sie. Er tritt in die Bahnen seiner Vorgänger [2]), aber er kennt seine Ziele besser, als sie die ihrigen gekannt haben; vor seinem Ruhme erbleicht der Stern Jodelle's. Garnier bringt mehr edle Würde und erhabene Grösse in die Diktion, mehr Genauigkeit und Eleganz in die Verse, männliche und weibliche Verse wechseln in seinen Tragödien ab. Trotzdem hat er nicht Seneca's Fehler zu vermeiden gewusst, die Komposition seiner Stücke richtet sich genau nach den von Seneca gegebenen Mustern; Garnier's Grösse liegt vielmehr vornehmlich in der Art, wie er sich im einzelnen über seine Vorgänger zu erheben gewusst hat [3]). — So war im allgemeinen der Zustand der französischen dramatischen Litteratur, als Montchrestien sein erstes Drama erscheinen liess.

X. Die „Sophonisbe" Montchrestien's.

Die erste Ausgabe der »Sophonisbe« Montchrestien's (Bibliothèque de l'Arsenal 10762 BL.) [4]) trägt den Titel:

Sophonisbe,/ Tragedie par/ A. Montcretien./ A Madame de La Vervne./ A Caen/ Par la Vevfve De Jaqves Le bas/ Imprimevr Dv Roy./ MDXCVI.

Nach Faguet p. 333/34 wurde die Tragödie 1594 im Hotel Bourgogne gespielt (nach dem »Journal du Théâtre français«) und 1596 dort wiederholt; Parfait giebt sie unter dem Jahre 1596.

Die ersten Seiten unserer Ausgabe sind ausgefüllt mit kleinen Gedichten Montchrestien's und seiner Freunde; von einem der letzteren sind u. a. folgende Verse:

---

1) Darmesteter et Hatzfeld p. 162
2) Ebert, Entwicklungsgeschichte der französischen Tragödie.
3) Vgl. Ebert und Darmesteter-Hatzfeld.
4) Text A.

Mont-chretien qui de merueilles
Rauis les coeurs par les oreilles,
Au son de ton vers Delien:
Poursuy tes saints oeuures de grace;
Changeant le vieil Mont de Parnasse
De profane en Mont Chrestien.

p. 14/15 finden wir eine Notiz »Av Lecteur«, aus der ich hier die bemerkenswertesten Stellen aushebe:

Amy lecteur, ce me seroit vne chose longue & presque impossible, de m'excuser de toutes les fautes que i'ay faites en la composition de cete tragedie. .. Tu me pardonneras si i'ay mis la main a cete tragedie ayant déia été faite en prose par Melin de saint Gelais. Car ie n'en ay rien sçeu qu'elle n'ait esté preste a representer. Tu le conoitras si tu veux prendre la peine de conferer nos compositions ensemble. On peut traitter vne méme chose diuersement. Quand a ce que les personnages introduits en la mienne parlent longuement, sans entrerompre le fil de leur discours; sçache que ie ne l'ay fait sans exemple. Au reste i' ourdis cete tragedie en vn âge qui peut a peine receuoir aucun iugement, qui doit accompagner telles compositions ...

Auf diese Vorrede folgt p. 15/16 ein Prolog.

Montchrestien hat sein Drama in fünf Akte eingeteilt, jeder derselben wird, mit Ausnahme des letzten, durch ein Chorlied geschlossen.

I. Akt. Sophonisbe und die Amme eröffnen das Stück. Sophonisbe beklagt ihr Unglück, ihr Leid wird noch vermehrt durch einen schrecklichen Traum, den sie der Amme erzählt. Ein Bote meldet, dass alles verloren und die Stadt eingenommen sei. Sophonisbe lässt sich das Aussehen Masinissa's beschreiben und entfernt sich mit der Absicht, dem Sieger entgegenzugehen und ihn mit Hülfe der Liebesgöttin günstig für sie zu stimmen.

Der Chor schliesst den Akt mit Betrachtungen über die Vergänglichkeit aller irdischen Grösse.

II. Akt. Masinissa dankt den Göttern für seinen grossen Sieg, der Tag seiner Heimkehr und seines grossen Erfolges soll von nun an jährlich festlich begangen werden. Sophonisbe kommt auf den König zu und fleht ihn an, sie nicht den Händen der Römer zu überlassen. In einer langen Rede spricht ihr Masinissa Mut ein und bietet ihr seine Hand an; Sophonisbe geht sofort auf dies Anerbieten ein.

Der Chor ist erfreut über diese Wendung des traurigen Geschicks der Königin, aber doch fühlt er sich nicht frei von Furcht vor der Zukunft.

III. Akt. Die Furie wirft den Dienern Pluto's ihre Nachlässigkeit vor und fordert sie zu neuen Greuelthaten auf, ihre eigene Thätigkeit wird sich vorzugsweise gegen Masinissa und sein neues Glück richten.

Nachdem die Furie verschwunden ist, tritt Laelius auf; er ist von dem Vorgehen Masinissa's schon unterrichtet, ist jedoch fest entschlossen, denselben von seiner Leidenschaft zu befreien.

In der nun folgenden Unterredung Masinissa's mit Laelius erscheint ersterer traurig und niedergeschlagen, weinend bittet er Laelius um Hülfe. Dieser macht endlich den Vorschlag, die Entscheidung der Angelegenheit dem Spruche des Scipio zu überlassen; Masinissa will seine Gattin benachrichtigen und richtet ein Gebet an die Götter, als Sophonisbe eintritt. Sie wird durch die Worte ihres Gatten beunruhigt, obwohl dieser ihr nochmals das Versprechen giebt, sie nicht lebend ihren Feinden auszuliefern. Sophonisbe bleibt ohne Hoffnung zurück.

Der Chor betrachtet ein langes Leben in dieser Welt als das grösste Unglück; immer folgt der Schmerz auf die Freude.

IV. Akt. Scipio sagt den Göttern seinen Dank für die Siege seines Vaterlandes. Er bemerkt Syphax, den man ihm als Gefangenen vorführt, und wirft ihm sein Verhalten gegen seine ehemaligen Bundesgenossen vor. Syphax schiebt alle Schuld auf Sophonisbe und fordert Scipio auf, darauf zu achten, dass diese nicht einen ähnlichen verhängnisvollen Einfluss auf Masinissa ausübe. Scipio lässt ihn in Freiheit setzen. Nach dem Weggang des Syphax tritt Masinissa ein; Scipio hält ihm eine lange Rede über Tugend und Mässigung und fordert ihn auf, seiner Liebe zu entsagen, da Sophonisbe nach Rom gesandt werden müsse. Masinissa hat als Antwort nur die Worte: »Si tel est ton vouloir Sophonisbe périsse«; er will ihr aber auf jeden Fall sein Versprechen halten; Scipio will zuerst nicht darauf eingehen, giebt aber zuletzt nach.

Der Chor beklagt die Verliebten; Masinissa wird den Verlust seiner geliebten Gattiu nicht überleben können.

V. Akt. Masinissa weint und klagt über sein Unglück, er fleht Jupiter an, ihn mit seiner Gemahlin sterben zu lassen. Er geht mit Hiempsal in sein Zelt, worauf Sophonisbe und die Amme auf der Bühne erscheinen; erstere ist beängstigt, sie fühlt, dass das Wetter sich über ihrem Haupte zusammenzieht. Da bringt Hiempsal Gift, das ihm Masinissa übergeben; Sophonisbe nimmt den Todestrank und haucht unmittelbar darauf ihren Geist aus. Die Amme will den Tod ihrer Herrin nicht überleben, sucht aber vergebens nach passenden Mitteln, ihr Vorhaben auszuführen.

Das ist in kurzen Zügen der Inhalt von Montchrestien's Drama. Ehe wir näher darauf eingehen, dürfte es angebracht sein, die Beziehungen der Tragödie zu den vorhergehenden gleichnamigen Stücken und zu den geschichtlichen Quellen festzustellen. Im allgemeinen werde ich mich hinsichtlich der ersteren an das Stück Trissino's halten, das wir füglich als Original der beiden anderen betrachten dürfen.

XI. Montchrestien's Verhältnis zu Trissino (Saint-Gelais, Mermet) und zu den historischen Quellen.

Vergleichen wir zunächst die Personen unserer Dramen. Wir treffen bei Montchrestien: Sophonisbe, Syphax, Masinissa, Scipio, Laelius, Hiempsal, die Amme, einen Boten, die Furie und den Chor; der Cato Trissino's spielt also keine Rolle, wir finden keinen Diener, und Erminia ist durch die Amme ersetzt, wenn wir nicht lieber sagen wollen, dass Erminia sich im französischen Stücke überhaupt nicht findet. Letzteres ist vielleicht vorzuziehen. denn die Erminia bei Trissino und die Amme bei Montchrestien sind gewiss ganz verschiedene Personen: Erminia ist die vertraute Freundin der Sophonisbe, sie sind zusammen aufgezogen und stehen an Rang nahezu gleich; in der Amme dagegen finden wir nur eine Person untergeordneten Ranges, sie hat Sophonisbe aufgezogen und sie seit deren Kindheit nicht mehr verlassen, sie liebt sie zärtlich, aber mit der Liebe einer Mutter zu ihrer Tochter, zum Teil auch vielleicht mit der der Dienerin zur Herrin. Auf der andern Seite ist dann zu bemerken, dass Trissino die Rollen der Furie und des Hiempsal nicht hat. Der Chor nimmt bei Montchrestien am Dialoge nicht teil.

Neben dieser ersten Verschiedenheit der beiden Dramen lassen sich leicht noch andere feststellen. Bei beiden Dichtern erzählt Sophonisbe im Anfang des Stückes einen Traum; wir kennen diese Erzählung bei Trissino, nach Montchrestien hat die Königin im Traum einen Löwen in Fesseln und ein schreckliches Ungeheuer gesehen; mehr tot als lebendig weiss sie nicht, auf welche Seite sie sich wenden soll, bis sie sich endlich dazu entscheidet, sich dem Löwen zu Füssen zu werfen; dieser leckt ihr die Hände und zeigt ihr durch seine Gebärden, dass er ihr kein Leid zufügen werde. Da stürzt das andere Tier auf sie zu, um seinen Anteil an der Beute nicht zu verlieren; der Löwe gerät darüber in Wut, und da er sieht, dass er seinen Nebenbuhler nicht anders an der Ausführung seines Planes hindern kann, »will er die Ehre haben, sie sterben zu lassen«.

Wir erkennen sofort, dass die beiden Erzählungen sehr von einander abweichen. Bei Trissino sieht die Königin ihren Gemahl in Fesseln, bei Montchrestien ist von Syphax überhaupt nicht die Rede; im italienischen Stück lässt ein Hirt Sophonisbe in eine Höhle eintreten, um sie dadurch ihren Feinden zu entziehen, bei Montchrestien ist der Löwe im Begriff sie zu töten, um sie nicht in die Hände seines Nebenbuhlers fallen zu lassen; die Gegner der Sophonisbe sind bei Trissino Hirten und Hunde, bei Montchrestien bedrohen zwei wilde Tiere die Königin.

selben Augenblick sagt er ihr auch, dass er sie zu seiner Gattin zu machen gesonnen ist. Sophonisbe geht sofort darauf ein, während bei Trissino die Sache wieder etwas langsamer geht: Sophonisbe kann sich nicht sogleich entschliessen, den Vorschlag Masinissa's anzunehmen. sie denkt an ihren Gatten und an ihren Sohn; erst dann giebt sie nach, als Masinissa ihr mitteilen lässt, dass er auf andere Weise sie nicht werde retten können. Montchrestien sagt uns nichts davon, wie Laelius die Heirat Masinissa's erfahren hat; auch davon weiss er nichts, dass Laelius sich Masinissa gegenüber stellt, als sei ihm die ganze Sache unbekannt; bei ihm findet ferner kein Wortwechsel zwischen den beiden Freunden statt, er kann also auch recht wohl die Rolle des Cato entbehren; statt der Argumente, die Trissino Laelius und Masinissa in den Mund legt, giebt uns Montchrestien einen langen Dialog der beiden über die Pflichten eines Freundes und über das Unglück, das die Liebe herbeizuführen pflegt.

p. 3151 lässt Trissino seinen Siface sagen:

»... ho però questo conforto,
Che'l maggior mio nimico ora l'ha presa
Per moglie, e so, ch'ei non sarà più forte
Di quel, che mi foss' io; ma per l'etate,
E per l'acceso amor forse più lieve«.

Der Syphax Montchrestien's zeigt sich uns von einer ganz anderen Seite; er sagt 1510 ff.:

»Garde bien, Scipion, qu'elle ne prenne aux laqs
Le coeur de Massinisse, & voi que ses appas
Ne luy facent quitter l'alliance Romaine:
Mais soit sage, s'il veut, aux depens de ma peine«.

Nachdem Masinissa den Scipio verlassen hat, erscheint er bei Trissino erst wieder nach dem Tode der Sophonisbe auf der Bühne, während wir bei Montchrestien sehen, wie er sich, von Schmerz niedergebeugt, dazu entschliesst, seiner Gemahlin das Gift zu senden; auch der Überbringer des Giftes bleibt uns nicht unbekannt, und wir sehen ihn bald nachher seinen Auftrag ausführen. Bei Trissino wird all dies nur erzählt, dafür fügt derselbe auf der andern Seite wieder eine Reihe von Einzelheiten hinzu. So geht in seinem Stücke Sophonisbe erst in den Tempel, ehe sie das Gift nimmt, um dort ihr Gebet zu verrichten; erst bei ihrer Rückkehr trinkt sie das Gift, sagt dann ihren Frauen Lebewohl und sucht durch ein Opfer Proserpina gnädig für sie zu stimmen. Die Königin nimmt also bei Trissino den Todestrank nicht vor unsern Augen, wir sehen sie indessen bei ihrem Tode[1]). Montchrestien beendigt sein Stück mit den Klagen

1) Es ist zugleich hier daran zu erinnern, dass bei Saint-Gelais Sophonisbe auch hinter der Bühne ihren Geist aufgiebt.

der Amme, bei Trissino tritt Masinissa nach der Katastrophe noch einmal auf mit der Absicht, seine Gemahlin zu retten, einer Absicht freilich, an deren Ausführung ihn der Tod der Sophonisbe hindert; Montchrestien ist dieser neue und unerwartete Entschluss Masinissa's unbekannt.

Die bisher angeführten Unterschiede beziehen sich nur auf die eigentliche Handlung des Stückes, eine Untersuchung über die einzelnen Punkte, welche die Vorfabel angehen, wird sich hier anschliessen müssen.

Bei Trissino ist Masinissa der Verlobte der Sophonisbe gewesen, ehe er Afrika verlassen, erst infolge der neuen Verhältnisse ist sie auf Veranlassung des karthagischen Senates die Frau des Syphax geworden. Montchrestien weiss hiervon nichts, ebenso ist ihm unbekannt, dass Sophonisbe einen Sohn von Syphax hat; er erwähnt ferner auch nicht das Zusammentreffen Hasdrubal's mit Scipio in dem Hause des Syphax. Auf der anderen Seite spricht Trissino nicht von dem elenden Leben, das Masinissa zu führen genötigt ist, als er aus seinem Reiche hat fliehen müssen.

Worin sind nun die beiden Tragödien gleich? Wir dürfen vielleicht behaupten, dass wir im allgemeinen in beiden denselben Gang der Handlung haben: I. Sophonisbe und Erminia, bezw. die Amme; Bericht von der Schlacht. — II. Sophonisbe und Masinissa. — III. Masinissa und Laelius. — IV. Scipio und Syphax; Scipio und Masinissa. — V. Tod der Sophonisbe.

Dem schliesst sich im einzelnen noch an, dass Sophonisbe bei beiden Dichtern zu Anfang des Stückes einen Traum erzählt, und dass Erminia wie die Amme Sophonisbe in den Tod folgen will.

Wir konstatieren also eine Menge Verschiedenheiten in den beiden Dramen, finden aber nur wenige Fälle, wo dieselben übereinstimmen. Um noch genauer die Beziehungen unserer Dramen zu einander zu erkennen, dürfte es sich empfehlen, hier zugleich das Verhältnis der »Sophonisbe« Montchrestien's zu den historischen Quellen festzustellen. Halten wir uns zunächst an Livius.

Die Reden bei Livius, die, wie ich früher gezeigt habe, in das italienische Stück übergegangen sind, finden sich auch bei Montchrestien wieder, dieser fügt aber den Worten der Sophonisbe Masinissa gegenüber noch eine Stelle hinzu, die offenbar [illegible] Historiker entnommen und von Trissino ausgelassen ist:

Montchrestien 703 ff.	**Livius** XXX 12.
(Grand Roy, ie te suppli' par la splendeur Royalle, Qui nous fut auec toy n'a pas long tens egalle:) *Par le nom de Numide* ...	(Precor quaesoque per majestatem Regiam in qua paullo ante nos quoque fuimus) *per gentis Numidarum nomen* ..

(Der in ( ) gesetzte Teil findet sich auch bei Trissino). — Wir haben ausserdem gesehen, dass Livius und Montchrestien nichts von dem Versprechen wissen, das Hasdrubal dem Masinissa gegeben hat, dass ferner beiden das Vorhandensein eines Sohnes der Sophonisbe unbekannt ist.

Offenbar folgt hier Montchrestien nur dem Historiker, und diese Bemerkung wird keinen Zweifel mehr zulassen, wenn wir noch ein weiteres Zusammengehen Montchrestien's mit Livius gegen Trissino bemerken. Trissino erwähnt das elende Leben nicht, das Masinissa einige Zeit hat führen müssen:

Livius XXX 13: Jam tantas habuisse opes [Syphacem], ut Masinissam regno pulsum eo redegerit, ut vita ejus fama mortis et latebris, ferorum modo in silvis rapto viventis, tegeretur. — XXIX 32: Masinissa in spelunca occulta quum herbis curaret vulnus, duorum equitum latrocinio per dies aliquot vixit . .

Vgl. damit die Worte, die Montchrestien seinen Masinissa sagen lässt, als er durch seinen Sieg sein Reich zurück erobert hat. 627 ff.:

> En la plus belle fleur de ma verte ieunesse
> Je fuy bany dés miens, priué de ma richesse,
> Chassé de ma maison: quante-fois tout cassé
> Sous le fais du harnois, ay-ie au creux d'vn fossé
> Ronflé le somme au vent, ayant pour lit la terre,
> Pour courtine le Ciel ....
> Quantes-fois ay-ie encor sur le dos d'vn vert pré
> Prins mon petit repas par la faim ensucré ..

Als Masinissa der Sophonisbe das Gift sendet, lässt er ihr nach Livius Lib. XXX 15 sagen:

Memor patris imperatoris, patriaeque, et duorum regum, quibus nupta fuisset, sibi ipsa consuleret.

Bei Montchrestien giebt Hiempsal den Sinn dieser Worte wieder, wenn er sagt: 2150 ff.:

> Mettes deuant vos yeux la ville ou vous receustes
> Nourriture premiere, & quel pere vous eustes:
> Quel lien vous assemble auec deux puissans Roys
> Sous le ioug d'hymenée ...

Auch diese Bemerkung suchen wir bei Trissino vergeblich.

Auf der andern Seite treffen wir jedoch auch auf einen Punkt, wo Livius und Montchrestien nicht übereinstimmen. Syphax findet nach Livius seine Rache in der neuen Heirat seiner Gattin mit Masinissa, während in unserem Stücke Syphax den Scipio bittet, Masinissa vor dem verhängnisvollen Einfluss

der Karthagerin zu bewahren. Das erinnert uns an eine Stelle bei Appian, der seinen Syphax denselben Gedanken aussprechen lässt. Ich weiss jedoch nicht, ob wir daraufhin behaupten dürfen, dass dem Dichter hier Appian als Quelle vorgelegen hat; er kennt diesen Historiker nicht in allen andern Punkten, wo dessen Darstellung von der des Livius abweicht, und wenn er diesen einen Zug benutzt haben sollte, würde es schwer sein zu erklären, warum er die Beziehungen zwischen Sophonisbe und Masinissa nicht kennt, die er in Kap. X gefunden haben würde. Es wäre auch überflüssig, anzunehmen, dass Montchrestien Kap. XXVII und nicht Kap. X gekannt habe, denn wir treffen in demselben Kap. XXVII, in dem der oben erwähnte Zug sich findet, die Notiz, dass von Seiten der Sophonisbe eine Botschaft an Masinissa gesandt wird, um ihm zu sagen, wie sie zur Heirat mit Syphax gezwungen worden sei. Wenn Montchrestien dies gewusst hätte, könnten wir uns nur schwer oder gar nicht erklären, warum er es nicht benutzt haben sollte, um dem raschen Entschluss der Sophonisbe wenigstens eine Entschuldigung zu geben. Als viel wahrscheinlichere Annahme bleibt uns wohl übrig, dass Montchrestien die erwähnten Worte aus eigener Erfindung zugefügt hat; als Gewissheit ergiebt sich andrerseits aus allem, was ich angeführt habe, dass Livius unseres Dichters Quelle gewesen ist.

Wir hätten uns nun noch zur definitiven Feststellung des Quellenverhältnisses mit Montchrestien's eigenen Worten abzufinden: »Tu me pardonneras si i'ay mis la main a cete tragedie ayant déia été faite en prose par Melin de saint Gelais. Car ie n'en ay rien sçeu qu'elle n'ait esté preste a representer«. Ich habe schon bemerkt, dass die Handlung sich bei Montchrestien im allgemeinen in derselben Ordnung vollzieht wie bei Trissino und folglich auch bei Saint-Gelais, dass ferner bei allen Dichtern die Königin der Erminia bezw. der Amme einen Traum erzählt. Letzteres würde vielleicht wenig oder nichts gegen die vorhin angeführten Worte Montchrestien's beweisen; was aber den ersten Punkt betrifft, so können wir kaum glauben, dass zwei Dichter eine Tragödie geschrieben haben sollten, in der der Gang der Handlung fast derselbe ist, ohne dass der spätere den früheren gekannt habe. Die Gedanken, die sich in den Reden bei Livius finden, finden sich auch bei Trissino = Saint-Gelais, aber auch bei Montchrestien, und was die Rede des Laelius betrifft, die der Historiker nicht hat, so weichen die Dichter darin vollständig von einander ab. Zu einem bestimmten Resultate dürfte die Untersuchung der Punkte führen, in denen Trissino = Saint-Gelais mit Montchrestien übereinstimmen, in nen dieser aber Livius nicht hat folgen können.

p. 305a fängt der Famiglio bei Trissino seinen Bericht an mit: *Questa mattina ne l'uscir del Sole ...*, der Premier Soldat des Saint-Gelais sagt p. 700: *Ce matin á l'aube du jour ...*, bei Montchrestien lesen wir 427 ff.: *Ja l'Astre guide-iour de Titan son epoux Quittoit la froide couche ..*

Trissino p. 307i: *Mostrami Massinissa.* Saint Gelais 10vo: *Lequel est Masinisse?* Montchrestien 512: *Comment le cognoitrai-ie?* (Trissino: .... *sopre l'elmo ha tre purpuree penne.* Saint-Gelais: .. *á sur son armet vn pannache rouge.* Montchrestien 512: *Il n'a point de chappeau.* (!))

Die Worte des *Coro*, Trissino p. 317, und die der *Dames*, Saint-Gelais 32 ff., können wohl mit denen des Chors am Schluss des vierten Aktes bei Montchrestien verglichen werden.

Ein Zusammenhang zwischen Trissino oder Saint-Gelais und Montchrestien ist nach dem bisher Gesagten wohl als ziemlich gewiss anzunehmen; von der grössten Wichtigkeit müssen für uns nun noch die Stellen sein, wo bloss Montchrestien und Trissino übereinstimmen.

Trissino p. 307i ... e gloriosa altezza, Ne la qual poco avanti anco *noi* fummo. Saint-Gelais p. 1ro: .. degré Royal ou bien peu deuant *ie me* suis veue aussi .. Montchrestien 703: splendeur Royalle Qui *nous* fut auec toy n'a pas long tens egalle.

Livius XXX 12 hat ebenfalls: *nos* quoque (s. S. 27 oben). Montchrestien kann hier Livius gefolgt sein, es ist aber wichtig zu bemerken, dass er Saint-Gelais nicht folgt.

Trissino p. 315i: Levateli .... le catene. Montchrestien 1514: Delies lui les bras, & couppes ce cordeau.

Eine entsprechende Stelle findet sich bei Saint-Gelais nicht.

Trissino p. 317i: E promessi a costei di mai non darla In potestà d'altrui, mentre che viva.

Montchrestien 1742: (Scip.) Qu'est-ce qu'aues promis? Mas. De lui oter la vie.

Auch hier fehlt die entsprechende Stelle bei Saint-Gelais.

Auf jeden Fall ist für uns ziemlich gewiss, dass Montchrestien Trissino oder Saint-Gelais gekannt hat; die zuletzt von mir angeführten Punkte, verbunden mit dem, was der Dichter selbst in seiner Vorrede bemerkt, machen es höchst wahrscheinlich, dass er von Saint-Gelais' Stück nichts gewusst hat, dass ihm aber dasjenige Trissino's nicht unbekannt gewesen sein kann, dass er demselben endlich nur im allgemeinen Gang der Handlung und in einigen unbedeutenden Punkten folgt.

Die »Sophonisbe« hält sich also, wenn wir alles noch einmal zusammenfassen wollen, ziemlich eng an die Darstellung des Livius, enger, als das gleichnamige Stück Trissino's gethan hatte; höchst wahrscheinlich kennt Montchrestien jedoch das

Werk des italienischen Dichters, dem er im allgemeinen Gang der Handlung und in einigen Einzelheiten folgt; eine Abhängigkeit Montchrestien's von Saint-Gelais ist nicht anzunehmen.

XII. Spätere Ausgaben der „Sophonisbe".

In der Ausgabe der »Sophonisbe« (1596), die ich in Händen hatte, findet sich folgende handschriftliche Bemerkung:

Cette Sophonisbe est la 1ere pièce de Montchrétien, elle est rare et n'est point imprimée dans son théâtre, parce qu'il la retoucha dans la suite et la donna sous le nom de la Carthaginoise.

Ich habe zwei Ausgaben von Montchrestien's Théâtre bekommen können, die erste von 1603, die zweite von 1604, und in beiden findet sich in der That unser Stück unter dem Titel »La Carthaginoise ou la Liberté«.

Die erste Ausgabe trägt den Titel:

Les/ Tragedies/ De Ant./ De Montchrestien Sieur/ de Vasteuille/ Plus vne Bergerie & vn Poëme/ de Susane./ A Monseigneur le Prince/ de Condé./ Reueu & corrigé par l'Autheur./ A Roven/ Chez Jean Petit,/ dans la Court du/ Palais 1603./ Auec priuilege du Roy./ (Bibliothèque de l'Arsenal 9708 BL.)

Die Ausgabe enthält unser Stück auf p. 57-118 (Text B.) [1]), in der Vorrede bemerkt Montchrestien, dass hier Sophonisbe

»reuient sur le Theatre vestüe d'vn habit neuf & mieux séant à sa grandeur«.

Das Personenverzeichnis weicht von dem in der Separatausgabe (1596) nicht ab.

Die Änderungen, die der Dichter in Bezug auf Stil und einzelne Ausdrücke vorgenommen hat, sind sehr zahlreich, während für das Drama als solches sich kaum eine Änderung ergiebt. Versfehler sind in der neuen Ausgabe verbessert.

Abweichungen hinsichtlich des Gangs der Handlung und [illegible] dessen, was damit zusammenhängt, sind z. B. folgende; [illegible] A (1596) sieht die Amme zuerst den Boten, der die Nachricht [illegible]r Niederlage des Heeres bringt, — 345 B thut dies [illegible]sbe. 473/4 A unterbricht Sophonisbe den Bericht des [illegible] während 385 B der Bote ununterbrochen fortfährt. [illegible] antwortet Masinissa auf Scipio's Frage, in B 1331 da-

[1]) Auser der »Ca[illegible]« enthält diese Ausgabe: L'Escossoise [illegible] p. 1-5[illegible] [illegible]enes ov la Constance p. 119-178; David [illegible] p. 17[illegible] ov la Vanité p. 227-287; das Gedicht [illegible] ov la Ch[illegible]. Die Bergerie ist mit neuer Seiten-[illegible] angefügt.

gegen hält Scipio sofort seine lange Rede, ohne dass Masinissa auch nnr ein Wort spricht.

Der IV. Akt von A endet mit den Worten Masinissa's 1765: »*Pourquoi le Ciel est il de mon bon-heur ialoux?*«, in B spricht Masinissa in diesem Akte nicht mehr nach den letzten Worten des Scipio. 2114/7 A sagt Masinissa dem Hiempsal:

»... Allon donc en ma tente.
Ha! faut-il que si tot de mon bien ie m'absente.
Faut-il, helas! faut-il, qu'vn si cruel trépas
Enuoye en son mi-iour Sophonisbe la-bas«.

in B (1710) ist diese ganze Stelle ausgelassen, Sophonisbe tritt also hier ein, sobald Hiempsal gesprochen hat.

In A (V. Akt) spricht die Amme erst nach dem Tode ihrer Herrin, in B 1731 sucht sie Sophonisbe zu trösten und sieht Hiempsal sich nähern.

Der Dichter hat, wie wir aus diesen Andeutungen schon ersehen können, sein Stück nicht immer durch diese Änderungen gebessert, die hier und da die langen Reden und Erzählungen von A noch länger erscheinen lassen.

A hat 2237 Verse, B nur 1822. Neben Auslassungen und Kürzungen ergeben sich auch einige Zusätze.

Es ist interessant, hier zu bemerken, dass viele Sentenzen, allgemeine Wahrheiten u. s. w. von A in B ausgelassen sind. B hat auch keine Anführungsstriche (») für die Sentenzen etc.

Es bleibt noch die zweite von mir erwähnte Ausgabe des »Théâtre de Montchrestien« zu betrachten. Dieselbe trägt den Titel (Bibliothèque de l'Arsenal 9709 BL.):

Les/ Tragedies/ D'Anthoine De/ Montchrestien/ Sieur de Vasteuille./ A Monseigneur le/ prince de Condé./ Edition nouuelle/ augmentee par/ l'Auteur./ Auec priuilege du Roy./ 1604./ A Rouen./ Chez Jean Osmont/ Libraire dedans/ la court du Palais.

»La Carthaginoise« findet sich p. 133-187: (Text C) [1]).

In dieser neuen Ausgabe werden die in B begonnenen Änderungen fortgesetzt, der Text wird abgeschlossen, die Abweichungen von B sind viel weniger bedeutend als diejenigen dieses Textes von A. Versfehler in B sind in C korrigiert.

Als Abweichungen, die das Drama als solches berühren, sind zu erwähnen, dass in C 997 Laelius noch einmal das Wort nimmt, während in B Masinissa nicht unterbrochen wird, ferner dass in B 1126/7 die Verse der Sophonisbe in den Mund gelegt werden, die (mit den nötigen Änderungen) der Dichter in C 1018/21 dem Masinissa beilegt, endlich dass C 1538 die Rede

1) Diese Ausgabe von 1604 enthält noch die Tragödien: Hector p. 1-78; L'Ecossoise p. 79-132; Les Lacenes p. 188-242; David p. 243-283 und Aman p. 284-338; das Gedicht Svsane p. 341-395. — Die Bergerie fehlt.

des Hiempsal unterbricht, während in B die entsprechende Stelle sich erst am Schluss derselben findet.

C hat 1657 Verse (B 1822); auch hier sind neben Auslassungen u. s. w. einige Zusätze zu konstatieren.

In A und B spricht der Chor nur am Schluss der vier ersten Akte, in C hat Montchrestien einen Chor in den fünften Akt noch eingeschoben (1548-1561; wir haben in C also fünf Chorlieder), jedenfalls zum Vorteil des Stückes; der Chor findet sich nämlich nach dem Dialog zwischen Masinissa und Hiempsal, nach welchem in A und B sofort Sophonisbe auftritt, die Zwischenzeit zwischen dem Weggang der beiden ersteren und dem Eintritt der letzteren wird somit recht passend ausgefüllt.

In A und B sind ungefähr 110 ganz oder fast ganz gleiche Verse, in B und C ungefähr 280, in A, B und C 29 [1]).

XIII. Montchrestien und Garnier.

Wir stehen nun vor der Frage, wieweit Montchrestien von den Ansichten und der Geschmacksrichtung seiner Zeit abhängig ist [2]).

Wir haben gesehen, dass besonders Seneca den dramatischen Dichtern des sechzehnten Jahrhunderts zum Vorbild dient, und dass Garnier, der Vorgänger Montchrestien's, sich dem lateinischen Tragiker eng anschliesst. Bei der Bedeutung Garnier's dürfen wir annehmen, dass seine Dramen Montchrestien nicht unbekannt gewesen sind, und dass sein Einfluss auch in der »Sophonisbe« hervortreten wird. Die Wahrheit dieser Annahme möchte ich hier darzuthun versuchen. — Wir erinnern uns der Worte Montchrestien's über die Länge einzelner Reden seiner Personen, sowie der Bemerkung, dass er hier nicht ohne Beispiel sei; es ist nun ganz leicht möglich, wenn auch nicht erweislich, dass er hier auf Garnier anspielt. Die »Sophonisbe« enthält Reden von 94 (579-672: Massinisse), 107 (1064-1170: Lelie), 168 (1-168: Sophonisbe), 192 (1544-1735: Scipion),

---

1) Zwei andere Ausgaben des Théâtre de Montchrestien, eine vom Jahre 1527, die andere ohne Jahreszahl, geben uns nichts Neues, da sie nur den Text von B (Ausgabe von 1603) enthalten.

2) werde im Folgenden nur den Text von 1596 (A) als den betrachte ziehen, da derselbe am deutlichsten den Einfluss der den Dichter zeigen muss. In den späteren Ausgaben mannigfache Änderungen gerade an hier wichtig vorgenommen, doch muss ich mir eine auch auf die sich erstreckende Untersuchung für später vorbehalten.

238 (1832-2069: Massinisse) Zeilen, Garnier steht hierin aber kaum unserem Dichter nach; vgl. Porcie 695-790 (= 96 Zeilen), Cornelie 1-150 (150 Z.), 1577-1750 (= 174 Z.), M. Antoine 1-148 (148 Z.) u. s. w.

Die Rolle der Furie, die Montchrestien weder bei Trissino noch bei Saint-Gelais gefunden hat, begegnet uns auch in der »Porcie«, und es ist interessant zu sehen, wie Montchrestien seinen Vorgänger benutzt hat: Die Furien haben bei beiden Dichtern dieselbe Absicht: sie befehlen ihren Schwestern, ihrer Wut ein anderes Ziel zu geben; an einzelnen Stellen bei Montchrestien finden wir sogar deutliche Anklänge an die Worte Garniers: vgl. Porcie 35/36 und Sophonisbe 1000/1; Porcie 40/2 — Soph. 1010/11; Porcie 1/4 — Soph. 1018/9.

Die Träume spielen bei Garnier eine ebenso wichtige Rolle wie bei Montchrestien, und auch hier kommt letzterer jenem oft in den Ausdrücken nahe; vgl. Cornelie 669 ff. und Sophonisbe 355 ff. Auch die Stellen La Troade 645 ff., 1319 können hier angezogen werden. Vgl. auch Cornelie 423 ff. und Sophonisbe 327.

Mit dem Anfang des Botenberichtes nach der Einnahme der Stadt 427 ff. lässt sich vergleichen Garnier, La Troade 1288.

Die Worte des Masinissa im zweiten Akt bieten einige Ähnlichkeit mit denen des Octave in Porcie 791 ff., ebenso kann die Rede des M. Antoine in Porcie 1013 ff. mit derselben Rede des Masinissa und mit der des Scipio im vierten Akt (1420 ff.) verglichen werden.

Im zweiten Akte legt Montchrestien der Sophonisbe Worte in den Mund, die gerade keine Lobrede für die Römer sind (761 ff.), dieselben Gedanken finden wir auch ausgedrückt in Cornelie 125 ff.

Bei Montchrestien will die Amme ihrer Herrin in den Tod folgen, findet aber kein Mittel, ihre Absicht durchzuführen; etwas sehr Ähnliches hat auch Garnier, Hippolyte 850 ff. (Sophonisbe 2228 ff.)

Scipio vergleicht den von der Liebe beherrschten Menschen mit einem Schiff, das durch den Sturm hin und her getrieben wird; derselbe Vergleich findet sich auch bei Garnier; vgl. Soph. 1596 ff. und Hippolyte 743 .. 751 ff. [1])

Im zweiten Akt verspricht Masinissa den Göttern ein jährliches Opfer für seinen Sieg, etwas Ähnliches hat Garnier: Porcie 395 ff., Antigone 1683 ff.

1) Namentlich sind die beiden letzten Zeilen beachtenswert: Hippolyte 753/4: La nef court eslancée, ou contre quelque banc, Ou contre quelque roc, qui luy brise le flanc. — Soph. 1604/5: Tant qu'a la fin finalle elle ecraze son flanc, Contre celui d'vn roc ov d'vn infame banc.

Zweimal finden wir bei Montchrestien Zweifel an der Macht und Gerechtigkeit der Götter; 79 .. 87 .. spricht Sophonisbe solche Gedanken aus, ebenso Masinissa 2051/2; mit diesen Stellen vergleicht sich leicht bei Garnier: Cornelie 1081/6, Hippolyte 1785/8.

Vielleicht der innigste Zusammenhang zwischen beiden Dichtern wird sich für uns ergeben, wenn wir die Sentenzen, die allgemeinen Wahrheiten u. s. w. beider mit einander vergleichen. Sentenzen werden bekanntlich von Seneca in ziemlich grosser Zahl verwandt, und die französischen Dichter jener Zeit, die dem lateinischen folgen, erkennen ihn auch hierin als ihr Vorbild an [1]), zumal da auch J. C. Scaliger den Sentenzen eine grosse Bedeutung zuschreibt und Ronsard [2]) sie ebenfalls den Dichtern empfiehlt. So enthalten auch die Dramen Garnier's zahlreiche Sentenzen, und Montchrestien steht in der »Sophonisbe« keineswegs gegen seinen Vorgänger zurück. Eine Vergleichung entsprechender Sentenzen bei Garnier und Montchrestien wird deutlich den Einfluss des ersteren erkennen lassen:

»Die Hoffnung betrügt jeden«: Garnier, Les Juives 682; Sophonisbe 268. — »Ein weiser Vater (eine weise Mutter) züchtigt sein (ihr) Kind«: Juives 2115/7; Sophonisbe 315. — »Ein Unglück, das Fremde veranlassen, ist hart zu ertragen«: M. Antoine 804/8; Sophonisbe 751 ff. — »Die Götter behandeln uns milder als wir verdienen«: Hippolyte 630/4; Sophonisbe 621/5. — »Die Götter führen nach ihrem Willen alle Veränderung herbei«: M. Antoine 512/3; Sophonisbe 613, 615/6. — »Die Götter bestrafen das Laster«: Juives 1027, 1395; Soph. 85. — »Der ist glücklich, der ruhig in seinem Hause leben kann«: Juives 1569/70; Soph. 15 ff. (ein ganzer Teil der Rede von Montchrestien's Heldin im 1. Akt ist hier anzuziehen). — »Nach Leid kommt Freud'«: Antigone 1419/23; Soph. 239/42. — »Glück wechselt mit Unglück«: Juives 1811/2; Soph. 231. — »Das Glück ist veränderlich und verlässt leicht seine Günstlinge«: Porcie 1219/22; Soph. 954/57 und 784/5; Juives 941/2; Soph 125/8, 791. — »Der Ehrgeizige kommt selten zum Ziel«: M. Antoine 1410/3; Soph. 109/12. — »Ein Traum ist nur ein leeres Bild«: Hippolyte 237/8; Cornelie 727, 729/30; Soph 337/8. — »Thränen geben dem Schmerz Erleichterung«: M. Antoine 323/4; Troade 1081; Soph. 984/5. — »Ein Verlust wird durch Weinen und Klagen nicht ersetzt«: Troade 2395/8; Soph. 177/80. — »Der Sturm bewegt nicht immer das Meer«: M. Antoine 149/52; Soph. 944/5 »und der Donner ist bald vorüber«: M. Antoine 157/60; Soph. 946/8; »weder Sommer noch Winter haben Bestand«: M. Antoine 161/4; Soph. 949/53. — »Leiden begleiten beständig den Menschen«: M. Antoine 165/8; Soph. 1/3. — »Der Mensch ist zu Leiden und Schmerzen geboren«: M. Antoine 173/6; Soph. 297/301. — »Wer für sein Vaterland kämpft und

1) Gedankenkreis der Sentenzen in Jodelle's und Garnier's Tragödien und Seneca's Einfluss auf denselben. Diss. von P. Kahnt, Marburg 1885.

2) Oeuvres complètes de Ronsard III. Bibliothèque Elzévirienne, Paris 1858. Préface sur la Franciade p. 18/9.

stirbt, bleibt unvergessen«: Porcie 591/2, 1378/87; Soph. 1500/5. — »Verzeihen ist rühmlich«: Juives 1448/9; Soph. 1538/9. — »Das Glück besteht nicht im Besitz; wer nur der Vernunft folgt, ist wahrhaft mächtig«: Cornelie 139/48; Soph. 1549/52, 1626/9. — »Seine Leidenschaften beherrschen ist mehr als König sein«: Juives 1017/8; Soph. 698/700, 1626/9. — »Der Sieger darf dem Besiegten gegenüber sich nicht vom Zorn hinreissen lassen«: Troade 1581; Soph. 1522/4. — »Man gewinnt die Besiegten durch Milde«: Juives 905; Soph. 905/6. — »Je grösser die Macht, desto grösser muss auch die Geduld sein«: Troade 1401/2; Soph. 1520/1. — »Der Freund soll dem Freunde helfen«: M. Antoine 566; Soph. 1180«. — «Amor beherrscht alles«: Antigone 2362/5; Soph. 1105/6. Hippolyte 1287/8; Soph. 1102, 1106/7, 1111. — »Die Liebe ist ein Gift«: Antigone 1974/5, Hippolyte 482; Soph. 1119 »und schleicht sich heimlich in die Herzen«: Hippolyte 477/81; Soph. 1119/21. — »Alles ist dem Tode unterworfen«: Cornelie 471/4; Soph. 2178/81. — »Wer den Tod sucht, findet ihn leicht«: Antigone 149/52, Hippolyte 1697; Soph. 2237.

Diese Zusammenstellung dürfte für unsere Zwecke genügen. Ich will natürlich nicht behaupten, dass Montchrestien alle diese Sentenzen u. s. w. Garnier einfach entnommen hat; es sind sehr viele darunter, die recht wohl von zwei Dichtern geschrieben sein können, ohne dass dieselben von einander etwas wissen; auf der anderen Seite jedoch zeigen uns so zahlreiche Übereinstimmungen nicht nur in Gedanken, sondern auch in einzelnen Ausdrücken, dass Montchrestien seinen Garnier genau gekannt hat, der ihm für seine Sentenzen eine Reihe von Ideen hat liefern müssen, und dass er seinem Meister und Vorgänger auch in diesem für eine Tragödie der damaligen Zeit so wichtigen Punkte folgt, ja ihn hinsichtlich der Zahl noch übertrifft.

Des allgemeinen Interesses wegen setze ich hier noch einige Sentenzen neben einander, die sich bei Montchrestien und Seneca finden:

1364/5: Et l'heur & le mal-heur vont a tour se suyuant, Le dernier dure trop, l'autre fuit comme vent. Seneca, Thyestes 596/7: Nulla sors longa est: dolor ac voluptas invicem cedunt, brevior voluptas. — Soph. 911/2: Posseder vn Royaume est de la destinée. Le donner, c'est a faire a vne ame bien née. Seneca, Thyestes 529: habere regnum casus est, virtus dare. — Soph. 249: Tou-iours du mal passé plaisante est la memoire. Seneca, Hercules furens 660: Quae fuit durum pati meminisse dulce est. — Soph. 153/4: Qui se ioue a celuy qui plus a de puissance, Se trouue enfin surpris lorsque moins il y pense. Seneca, Medea 431: Nemo potentes aggredi tutus potest. — Soph. 131/4: L'homme que le Soleil vit grand a son leuer, Est petit quand il va dans les flos se lauer: De sorte que celuy qui se leuant est maître, Ne se peut assurer en se couchant de l'étre. Seneca, Thyestes 613: quem dies vidit veniens superbum hunc dies vidit fugiens iacentem.

Es ist offenbar, dass Montchrestien in seiner Tragödie sich eng an die Dramen Garnier's anschliesst und denselben eine Menge Gedanken entnimmt (vgl. auch unten); ein direkter Einfluss Seneca's ist als möglich anzunehmen, jedoch wohl kaum

sicher nachzuweisen, da dieser Einfluss immer durch Garnier erst hindurchgegangen sein kann.

XIV. Allgemeines über Montchrestien's Drama [1]).

Der Vers in unserem Drama ist der Alexandriner, männliche und weibliche Reime wechseln regelmässig ab. In den Chören sind Verse verschiedener Art:

I. Akt: *abba*: *a* männlich, *b* weiblich; *a* sechssilbig, *b* zehnsilbig.
II. Akt: *abaab*: *a* männlich, *b* weiblich; beide siebensilbig.
III. Akt: *ababcc*: *a* und *c* männlich, *b* weiblich; sämtlich achtsilbig.
IV. Akt: *aabccb*: *a* und *c* männlich, *b* weiblich; sämtlich siebensilbig (dasselbe Versmass bei Garnier, Antigone 596 ff.; Les Juives 91 ff.).
(Der Chor im V. Akt von C (1548-1561): *abba abba ccd eed*: *bce* männliche, *ad* weibliche Achtsilbler).

Unser Dichter liebt die verschiedenartigsten Composita; so sagt er z. B.:

L'Auril enfante-fleurs (242), l'ennuy ronge-coeur (352), l'archer tire-droit (608), vn cheual pié-sonnant (1089), (les geans) terre-nés (1981) u. s. w. [2]).

Nach dem Geschmack seiner Zeit wendet Montchrestien die schmückenden Beiwörter in hervorragender Weise an; ich gebe hier einige der interessantesten:

Le fantasque Morphé; le chagrineux souci; .. brauaches gendarmes; trotignantes eaux; angelique face; furibonde Alecton; charbons ensoufrés, braises allumées, tortueux serpens; sanglantes terreurs; triste poitrine; la sorciere bouche; la poissonneuse plaine; la cristaline face; oubliuieuse onde u. s. w. [3]).

Montchrestien wiederholt gern im Verse einzelne Wörter oder Ausdrücke, oder er beginnt mehrere Verse mit denselben Worten; einmal besteht sogar der ganze Vers aus zwei Hälften, die genau dieselben Wörter, jedoch in anderer Ordnung enthalten 151:

---

1) Text A.

2) Ähnliche Zusammensetzungen finden sich auch bei Garnier, z. B.: Cerf viste-pieds, Porcie 1081; Scythes porte-trousses, Cornelie 748; (Diane) aime-fonteines, porte-rets, Hippolyte 298; .. Porte-trident, Hippolyte 1911, 2183; cheuaux sonne-pieds, Hippolyte 1987; .. creue-coeur Troade 531; (Atlas) touche-ciel, Troade 1810; Cerf lasche-coeur, Antigone 92; Rois porte-couronnes, Antigone 2339 u. s. w.

3) Ähnliche Ausdrücke bei Garnier sind z. B. filandieres Parques, Porcie 272; Mort tenebreuse, Cornelie 235; infernale barque, M. Antoine 664; escailleuses troupes, Hippolyte 1253; onde oublieuse, La Troade 1965 u. a.

»Tu deuois mon Syphax, mon Syphax tu deuois«.

Als Beispiele könnte ich u. a. anführen: 175, 177, 179; 251, 253; 273; 327; 335; 613/5; 637; 673, 675; 717; 731, 733, 734, 735 u. s. w.

Gewiss bedient sich der Dichter öfters dieses Mittels, um den Vers zu füllen, auf der anderen Seite ist aber auch nicht zu leugnen, dass viele dieser Wiederholungen von recht bedeutender Wirkung sind [1]).

Neben solchen eigentlichen Wiederholungen treffen wir bei Montchrestien auch zahlreiche Fälle, wo mehrere Substantiva oder Verba auf einander folgen, die durch einen allgemeineren Ausdruck ersetzt werden könnten:

Z. B. 217 l'air, l'onde, le feu, nostre sejour la terre .. — 1083 Coupe, taille, deront, abbat, meurtrit, dechire .. — 703 ff. .. par la splendeur Royalle .. par le nom de Numide .. par ton sceptre .. par ton pourpre sacré, par ta couronne d'or, par la diuinité. — 1025 De carnage, d'horreur, & de meurtre, & de guerre .. — 1104/5 Les tigres, les lions, les serpens émaillés, Les dragons, les oiseaux, les peuples écaillés ... — 1317 Mon tout, mon coeur, mon mieux, mon soin, mon bon époux .. u. s. w. [2]).

Auch die Vergleiche spielen in unserem Drama eine grosse Rolle, ich kann es mir aber wohl ersparen, Beispiele davon zu geben, da dieselben fast auf jeder Seite begegnen, doch will ich wenigstens auf einen Teil der grossen Rede des Scipio hinweisen, wo wir zwei Vergleiche von zusammen mehr als dreissig Zeilen finden; wir erhalten dadurch zugleich ein Bild von der Art und Weise, wie Scipio zu Masinissa spricht, als er diesen von seiner Leidenschaft zu heilen sucht. 1576-1609.

Ich habe oben schon von den Sentenzen und deren Bedeutung in unserem Stücke gesprochen; Montchrestien wendet sie, wie wir gesehen haben, ausserordentlich häufig an und spricht darin besonders über die ewige Veränderung in der Welt, die Liebe, die Tugend, die Grösse der Seele, die Pflichten eines Freundes oder eines Siegers u. s. w. Beispiele sind hier überflüssig.

Hinsichtlich der von Montchrestien in der »Sophonisbe« angewandten Bilder wäre zu bemerken, dass dieselben in un-

---

1) Wegen ähnlicher Wendungen ist zu vergleichen: Garnier: Ce iourdhuy ce iourdhuy, Porcie 63; C'est trop c'est trop duré, c'est trop acquis de gloire, C'est trop continué ....., Porcie 89; Las! tu deuois mourir, tu deuois, Cornelie Rompre le fil ... Cornelie 251/2. Je mourrois tout-soudain, tout soudain ie mourrois ... M. Antoine 1970; Prenez pitié de moy, de moy prenez pitié .. La Troade 1599 u. s. w.

2) Zum Vergleiche können wir auch hier wieder Garnier heranziehen: Nous sert, nous obeït, nous reuere, nous craint .. Porcie 825. — Eux, leur race, leur bien, leur renom, et leurs gestes. Porcie 1184. — La honte, la douleur, le despit, les rancoeurs .. Cornelie 826 u. s. w.

serem Drama dieselbe Rolle spielen wie in den übrigen Stücken jener Zeit; Montchrestien bevorzugt sie ganz besonders und bietet sie deshalb auch überall in grosser Zahl. Einige Beispiele werden genügen:

85/6 »Mes yeux, debordez vous en deux larges ruisseaux, Qui noient, ondoyans, mes ennuis dans leurs eaux«. — Die Seufzer 40 »frappent d'vn son aigu les pauillons astrés«. — Die Amme fragt: 169/71 »Est-ce là le courage Duquel vous emoussés la pointe de la rage De l'aduerse fortune?« — Die Nacht breitet 237 »sa robe brune Dessus notre horizon visite par la Lune«. — Der Mut der Sophonisbe und der Amme ist 282/3 »recuit dans le fourneau de mille aduersités« u. s. w.

Es erklärt sich ebenfalls aus der damals herrschenden Geschmacksrichtung, wenn mythologische Anspielungen, Beispiele aus der alten Geschichte u. s. w. in den Tragödien zahlreich vorkommen; Montchrestien weicht auch hierin von seinen Vorgängern und seinen Zeitgenossen nicht ab.

Montchrestien giebt uns endlich in seinem Drama ausgezeichnete Schilderungen; ich kann nur kurz auf einige derselben hinweisen: 27 ff. beschreibt er das Haus eines Armen; 627 ff. spricht er von dem Leben eines Verbannten; im V. Akt malt Masinissa sich das Leben aus, das ihn an der Seite der Sophonisbe im Jenseits erwartet [1]) u. s. w.

Die »Sophonisbe« ist die erste Tragödie unseres Dichters, sie weist aber schon alle Schönheiten des Stils auf, »die alle Kritiker anerkennen«. Für unseren Geschmack giebt Montchrestien sicherlich zu viele Sentenzen, zu viele Bilder, Vergleiche, mythologische Anspielungen u. s. w., aber wir können wohl vergessen, dass all dies in so grosser Zahl überflüssig ist, wenn wir auf die Art und Weise achten, wie es der Dichter giebt.

Sicher hat Montchrestien's Stil seine Mängel: bleiben wir nur bei einem Punkte unter vielen, bei den Wiederholungen stehen, so müssen wir zugeben, dass viele derselben nur einen sehr äusserlichen Zweck haben, nämlich den, den Vers auszufüllen, wir verzeihen dem Dichter aber bald wieder diesen Mangel, wenn wir auf der anderen Seite so viele Fälle finden, wo diese Wiederholungen in der That von nicht geringer Wirkung sind.

Der Stil Montchrestien's ist elegant und leicht, und wir dürfen mit Faguet sagen:

»[illegible]«

[1]) Analoge Fälle ergeben sich für diesen Punkt sowie für die vorhergehenden aus der Tragödie

Was den Inhalt des Dramas anbetrifft, so ist darauf hinzuweisen, dass Parfait und Faguet in ihren Bemerkungen darüber nicht genau sind.

Parfait behauptet [1]), dass Sophonisbe einst den Masinissa geliebt habe, wovon, wie wir gesehen haben, unser Dichter gar nichts weiss; ferner berichtet er, dass ihre Tugend ihr verboten habe, den König zu erhören, was auch nicht korrekt ist; zuletzt giebt er noch (p. 519) eine Stelle aus der unter 1596 angeführten »Sophonisbe«, die in dieser Ausgabe sich gar nicht findet, sie ist vielmehr der von 1603 (B) entnommenen (V. 1743, 1744, 1759, 1777-1782).

Faguet [2]) zu berichtigen, wird nach dem oben gegebenen Auszuge aus dem Drama und den sich anschliessenden Bemerkungen nicht schwer sein; näher auf die einzelnen Punkte einzugehen, dürfte sich kaum der Mühe lohnen.

Die Komposition unseres Dramas ist sehr einfach und regelmässig; der Dichter beobachtet die Einheiten: die ganze Handlung vollzieht sich an demselben Orte und im Laufe eines Tages.

Die Charaktere sind nicht sehr scharf gezeichnet und sprechen nicht sehr an; wir dürfen aber doch wohl nicht mit Faguet behaupten, dass »tous les personnages sont odieux sauf l'héroïne«.

Der Charakter der Heldin ist dem Dichter von dem römischen Historiker gegeben; sie verletzt gewiss unser Gefühl dadurch sehr, dass sie die Gattin Masinissa's wird, während Syphax noch lebt, aber Montchrestien folgt hier einfach der Geschichte, und wir können zu seiner Entschuldigung die Worte keines Geringeren als Corneille's in der Einleitung zu seiner eigenen »Sophonisbe« anführen; zuzugeben bleibt aber immer, dass Montchrestien in diesem Punkte seine Quelle nicht zu verbessern verstanden hat. Am Ende des ersten Aktes ist Sophonisbe nichts als ein schlaues Weib, das den Sieger durch seine Reize gewinnen will, und vor Masinissa hat sie nicht immer die Sprache einer Königin, wohl aber öfters die einer Bettlerin. Erst bei ihrem Tode wird sie wahrhaft gross, sie liebt ihr Vaterland und ihre Freiheit, sie hasst die Römer und sie stirbt, um frei zu bleiben, während sie die Rache des Himmels auf ihre Feinde herabfleht.

Masinissa ist in der That ein hässlicher Charakter; er thut nichts, um seine Gemahlin zu retten, die er so sehr zu lieben vorgiebt; er will mit ihr sterben, um einen Augenblick nachher

---

1) Parfait III. 518.
2) Faguet, La tragédie française au XVI^e siècle .. p. 334.

doch vorzuziehen, dem Tode aus dem Wege zu gehen und sie allein sterben zu lassen. Er verdient durchaus kein Interesse, seine Klagen im fünften Akt kommen uns nur wie grosse Lügen vor, und die Worte der Sophonisbe (2182 ff.), mit denen sie den Boten ihres Gatten zurücksendet, können uns nur mit wenig Genugthuung erfüllen.

Scipio ist zu sehr Redner, um unsere Sympathie gewinnen zu können, wenn wir auch zugeben müssen, dass er bei Montchrestien etwas bescheidener erscheint als bei Trissino.

Über die anderen Charaktere kann ich schneller hinweggehen: Laelius behauptet, der Freund Masinissa's zu sein, er hat aber keine Gelegenheit, es durch die That zu beweisen; die Amme ist von zärtlicher Liebe zu ihrer Herrin erfüllt, aber was sie sagt, ist vielleicht beredt, jedoch gewiss nicht gefühlt.

Die Verdienste Montchrestien's für die Komposition seiner »Sophonisbe« sind nicht sehr bedeutend; er geht nicht aus dem von Garnier gegebenen Rahmen heraus; was aber sein Drama vor dem Vergessen der Nachwelt sichern wird, sind die schöne Sprache und die bemerkenswerten Feinheiten des Stils.

XV. Schluss.

Montchrestien's »Sophonisbe« erscheint zuerst 1596; ihr gehen vorher die gleichnamigen Stücke Trissino's, Saint-Gelais' und Mermet's.

Trissino's Quelle ist in erster Linie Livius, in zweiter Appian.

Saint-Gelais' Stück ist zum grossen Teil eine Übersetzung des italienischen Dramas in Prosa; nur am Schluss wird der Dichter von Trissino etwas unabhängiger.

Mermet übersetzt Trissino mit fast sklavischer Treue in französische Verse.

Montchrestien's historische Quelle ist nur Livius; er kennt höchst wahrscheinlich Trissino, folgt ihm aber bloss im allgemeinen Gang der Handlung. Montchrestien schreibt im Geschmacke seiner Zeit und unter dem Einfluss der ihm vorangehenden Tragödiendichter, namentlich Garnier's. Als Drama ist die »Sophonisbe« nicht bedeutend, doch ist die schöne und fliessende Sprache anzuerkennen. Die in späteren Ausgaben vorgenommenen Änderungen berühren kaum das Drama als solches, sie beziehen sich nur auf Einzelheiten.

SOPHONISBE [A

TRAGEDIE PAR

A. MONTCRETIEN

A MADAME DE LA VERVNE.

A CAEN

PAR LA VEVFVE DE JAQVES LEBAS

IMPRIMEVR DV ROY.

M.D.XCVI.

LES [B

TRAGEDIES

DE ANT.

DE MONTCHRESTIEN SIEVR

DE VASTEVILLE

PLVS VNE BERGERIE & VN POËME

DE SVSANE.

A MONSEIGNEVR LE PRINCE

DE CONDÉ.

REVEV & CORRIGÉ PAR L'AVTHEVR.

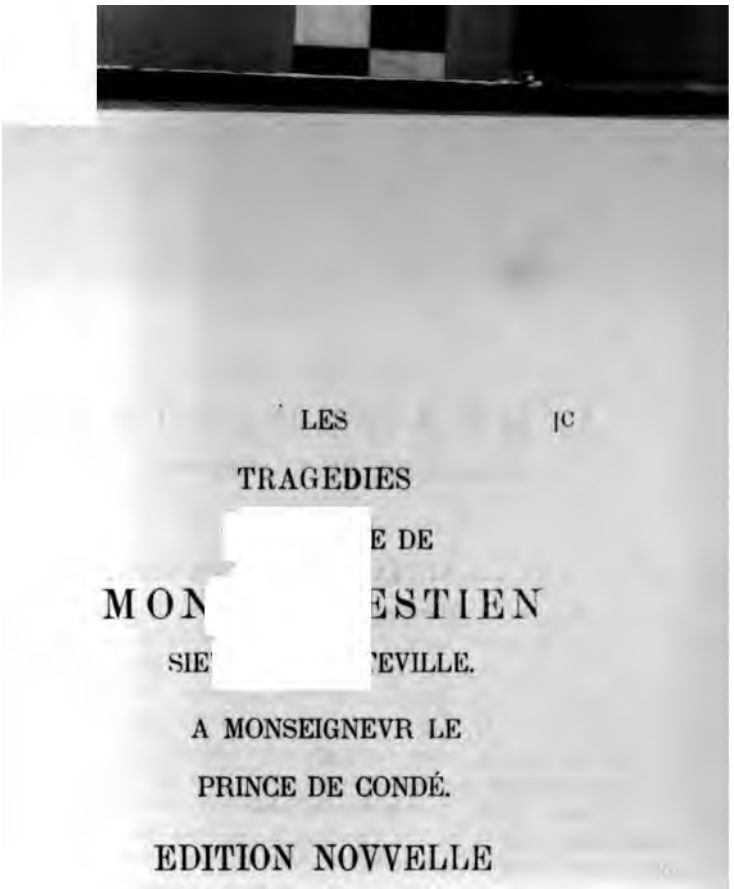
A ROVEN,

CHEZ JEAN PETIT,

DANS LA COVRT DV

PALAIS 1603.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



LES [illegible]C

TRAGEDIES

[illegible]E DE

MON[illegible]ESTIEN

SIE[illegible]'EVILLE.

A MONSEIGNEVR LE

PRINCE DE CONDÉ.

EDITION NOVVELLE

AVGMENTEE PAR

L'AVTEVR.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

1604.

A ROVEN.

CHEZ JEAN OSMONT

LIBRAIRE DEDANS

LA COVRT DV PALAIS.

Aus A:

p. 14] AV LECTEVR.

Amy lecteur, ce me ſeroit vne choſe longue & preſque impoſſible, de m'excuſer de toutes les fautes que i'ay faites en la cõpoſition de céte tragedie. Il me ſuffira de donner quelque couleur aux plus apparentes: Jaçoit que ie n'euſſe que faire de t'en aduertir; veu que tu pourras mieux apperceuoir tout tant qu'il y en a que moi-méme. Nous ſommes plus clair-voyans aux fautes d'autruy, qu'aux nótres. Tu me pardonneras ſi i'ay mis la main a céte tragedie ayant déia été faite en proſe par Melin de saint Gelais. Car ie n'en ay rien ſçeu qu'elle n'ait eſté preſte a repreſenter. Tu le [p. 15] conoitras ſi tu veux prendre la peine de conferer nos compoſitions enſemble. On peut traitter vne méme choſe diuerſement. Quand a ce que les perſonnages introduits en la mienne parlent longuemẽt, ſans entrerompre le fil de leur diſcours; ſçache que ie ne l'ay fait ſans exẽple. Au reſte i'ourdis céte tragedie en vn âge qui peut a peine receuoir aucũ iugement, qui doit accompagner telles cõpoſitions. Je ne te le diray craignant que tu m'eſtimes vanteur, encor que ie ſçache qu'il y ait peu ou point de ſubiect de ſe vanter. Quoy que ce ſoit ſi ie conois que tu prennes plaiſir a ces aigriotes ie te ferai gouter des fruits plus delectables.

PROLOGVE.

Les beaux faits qui tou-iours s'accompagnent de gloire
Sõt graués ſi *pro*fond en l'airain de memoire,
Que le long vol dés ans, & l'oubly de la mort,
Pour les endommager ſentent vain leur effort:
»Car iamais du tombeau la vertu n'est couuerte,
»Le tens ne fait non plus trionfe de ſa perte:
»Il ne peut renuerſer le pilier de vertu;
»Plus il eſt ébranlé moins il eſt abbatu;
»Et maugré tous les vens de l'outrageuſe enuie,
»Sa lumiere en la mort ſ'acquiert nouuelle vie.
C'eſt pourquoy iuſqu'icy lon chante a qui mieux mieux

Ou les faicts des Romains, ou des Grecs les plus vieux;
Et tant de beaux esprits qui decorent la France,
Leur font comme a l'enuy reprendre leur naiſſance.
Suyuant les Etendars de ceux qui des premiers
Ont dormy ſus Parnaſſe a l'ombre des lauriers;
Et qui louans ceux la qui né a la louange
On fait bruire leur nom en mainte terre etrange:
p. 16] Nom porté par le rond [illegible] rge vniuers,
D'vn vol ſouple & leger [illegible] des beaux vers;
Nom qui viura tou-iours tant que les doctes plumes
Epandront le nectar ſur les [illegible] volumes,
Qui conſacrent enſemble [illegible] rtalité,
Et celuy la qui chante, [illegible] i eſt chanté.
Nul de nous toute-fois [illegible] cet honneur n'aſpire,
Qui tou-iours fleuriſſant du tombeau nous retire.
Mettes nous ſeulement, Meſſieurs, au rang de ceux
Que ne tient engourdis en rep[illegible] pareſſeux.
Ainſi que font les coqs au leu[illegible] de l'aurore
Nous donnons le bon-iour au iour qui ſe redore:
Inuitans a chanter d'vn goſier enroué
Ceux que l'abus des Seurs a tant amadoué
Que veillans & dormans ils ſont tou-iours en peine,
Pour accroiſtre l'honneur de la chaſte neuuaine.
Nous reciterons donc les mal'heurs d'vn grand Roy,
Qui viola ſa foy, pour conſeruer ſa foy:
Et les maux qu'endura la belle Sophoniſſe,
Pour s'être mariée au braue Maſſiniſſe;
Qui montreront a clair que pour vn peu de miel,
L'amour nous va gorgeant de gros torrens de fiel:
Et qu'il ne va iamais ſans mener la triſteſſe
Qui peut changer en dueil la plus grande lieſſe
Qu'il nous puiſſe apporter: car il ſe paiſt de pleurs,
De langueurs, de tourmens, de ſoucis, de douleurs,
D'ennuis, de pâmoiſons, de peine, & de martire.
Comme vn Cameleon de ce vent qu'il attire
Dans ſes poumons enflés, & s'y plait tout autant,
Que fait la mouche a miel ſur le thim doux-ſentant.
Mais oyés les regrets qu'ils font en patience,
Comme requiert de vous leur auguſte preſence.

Aus B:

p. 56b] EPIGRAME.

Sophonisbe s'eſtant a ſon vainqueur rendue,
Il ne peut la ſauuer en ayant volonté:
Mais ſi toſt qu'elle en eut la nouuelle entendue,
Mourons, dit-elle, donc; C'eſt par trop arreſté:
Si ce n'eſt en gardant la chere liberté,
Ce ſera pour le moins apres l'auoir perdue.

p. 56c] AV LECTEVR.

Voicy Sophonisbe qui reuient ſur le Theatre veſtüe d'vn habit neuf & mieux ſeant à ſa grandeur que celuy dont auparavãt ie l'auois accommodée. Si tu veux elle t'entretiendra de ſes fortunes, te dira la priſe de Siphax & la ſurpriſe de Cirthe, les nopces de Maſſiniſſe & d'elle, la rigueur du chaſte Scipion, ſa reſolution de mourir plutoſt que de tomber en ſeruitude & ſeruir de ſpectacle aux Dames Romaines. Le tout auec telle conſtance & generosité que tu connoiſtras qu'elle n'auoit moins de courage que de beauté, moins d'honneur que d'amour, moins de merite que d'ambition. C'eſt ce qui la fera regretter au valeureux Maſſiniſſe, auec vn ſi grand reſſentiment de douleur: qu'il en ſera reduit aux termes du deſeſpoir. C'eſt ce qui luy en fera ſoûpirer le regret, auec vne voix ſi triſte & des cris ſi piteux, qu'il en émouueroit à compaſſion la cruauté meſme, ſi elle auoit des oreilles pour l'oüir. Je propoſe ceſt exemple non ſeulement aux Princes, mais à tous hommes, pour leur montrer combien eſt incertaine leur felicité, & que quand ils penſent eſtre paruenus au comble de leurs deſirs la fortune ſe iette à la trauerſe & les precipite en des miſeres autant facheuſes qu'ineſperées.

p. 56d] ENTREPARLEVRS.

Sophonisbe.	Fvrie.
Novrice.	Lelie.
Messager.	Scipion.
Choevr.	Siphax.
Massinisse.	Hiempsal.

A.

p 1] # SOPHONISBE.

Acte I.

SOPHONISBE NOVRICE.
MESSAGER.

Sopho. Helas! que de tormens accõpagnent la vie,
Du berceau, juſqu'au point qu'elle nous eſt rauie
Du cizeau d'Atropos, qui par mille douleurs,
Finit en méme tens nos iou[r]s & nos mal-heurs.
»Tandisque l'homme vit, il vit plein de miſere, [10
»Qui l'accueilt au ſortir du ventre de ſa mere: [9
»Que ſ'il eſt honoré dés beaux preſens du Ciel,
»Son heur eſt détrempé d'amertume & de fiel.
»Juppin de ſes tonneaux verſe vn petit de ioye
»Sur ſon chef, mais apres de triſteſſe il le noye:
»De ſorte que celuy qui veut contre-peſer
»Bien & mal, veut a l'air la terre balancer.
»Mille & mille tormens la Roiauté tallonnent:
»Les grãdeurs pour vn bien mille maux nous redõnẽt
p. 2] »Et qui ſçauroit l'ennuy qui ſuit le commander:
»N'aimeroit-il pas mieux deſus les mons garder
»Les troupeaux blanchiſſans, ou ſillonner la terre
»Que dedans & dehors ſoutenir telle guerre?
»Il vaut mieux eſtre poure & iouir de la paix,
»Qu' abondant en richeſſe, & ploier ſous le faix
»De mille aduerſités, qui poinçonnent ſans ceſſe,
»Notre coeur attriſté par la chagrine preſſe
»Des ſoucis renaiſſans, qui nous font chaque iour,
»Maudire noſtre vie & ſon triſte ſeiour.
Ha trop cruel deſtin! pour quoi m'as tu fait reyne, [22
Puis que ie deuois viure en eternelle peine? [21

B.

p 57] # LA CARTAGINOISE
OV
LA LIBERTÉ.

Acte I.

SOPHONISBE. NOVRRICE.

Comme l'onde en la mer eſt des vents tourmentée; [C 1
Ainſi la vie au mõde eſt de maux agitée, [C 2
Et ſon calme reſemble à celuy de la mer, [C 3
Qui rit au matelot pour tantoſt l'abiſmer: [C 4
Conſidere la bien, ô mortel miſerable, [C 5
Et tu la trouueras n'eſtre tant deſirable: [C 6

C.

p. 133] # LA CARTAGINOISE
OV
LA LIBERTÉ.

Acte I.

SOPHONISBE. NOVRRICE. MESSAGER.

Soph. »Comme l'onde inconſtante eſt de vents tourmentee,
»Noſtre vie incertaine eſt de maux agitee:
»Fol celuy qui s'y fie auſsi bien qu'en la mer;
»Leur calme ſe reſſemble, il rit pour abiſmer.
»Contemple tout le monde, ô mortel miſerable,
»L'eſclat en eſt luiſant, mais il eſt peu durable:
»La fleur de ſes plaiſirs à pour fruit pluſieurs maux,
»Son heur a des malheurs, ſon repos des trauaux:
»Auſſi l'homme qui ſort du ventre de ſa mere, [6
»Preſage par ſes pleurs ſa future miſere, [5
»Comme ſ'il valoit mieux ne naiſtre aucunement,
»Ou bien de ſon berceau faire ſon monument.
»Mais ſi quelques mortels reſpirent miſerables,
»Ce ſont les puiſſans Rois, les Princes redoutables.
p. 134] »Leur lumiere s'éclipſe entre mille accidens,
»Les plus ſains au dehors ſont malades dedans:
»Et ſi lon ſçauoit bien que peſe leur Couronne,
»Dont le luſtre éclatant ſi viuement rayonne,
»A peine on la voudroit hors de terre leuer:
»Tout ce qui luit n'eſt or, venant à l'eſprouuer.
Destin, eſtoit-ce donc au prix de tant de peine [26
Qu'il me falloit porter la qualité de Reine? [25
Si tes effets ſuiuoient le compas de raiſon,

En cris elle commence & finit en trauaux, [C 8
Et ſa plus belle fleur n'a pour fruit que des maux. [C 7
Vois-tu pas qu'au ſortir du ventre de la mere, [C 9
Vn chacun par ſes pleurs préſage ſa miſere? [C 10
Il luy ſeroit meilleur ne naiſtre aucunement, [C 11
Ou bien de ſon berçeau faire ſon monument. [C 12
Mais ſurtout des grands Rois mal-heureuſe eſt la vie,
De peines & tourmens elle eſt touſiours ſuiuie:
Dans leur ame eſt touſiours la pointe des douleurs,
Ils ont touſiours le coeur trauerſé de mal-heurs;
p. 58] Et qui pourroit ſçauoir que peſe vne couronne, [C 17
Pour vn ombre d'honneur qu'aux hommes elle donne,
Il ne daigneroit pas de terre la leuer, [C 19
Ou l'en ayant leuée il voudroit ſ'en priuer;
Aimant mieux cultiuer en doux repos ſa terre,
Que rechercher la paix au milieu de la guerre;
Aimant mieux viure panure, & n'auoir point le coeur
Angoiſſé de triſteſſe & preſſé de langueur.
Pourquoy me donnas-tu la qualité de Reine, [C 22
O deſtin rigoureux, auecques tant de peine? [C 21

A.

Que ne me fis tu naiſtre en la baſſe maiſon [24
D'vn pleut, ou le vent ſouffle en toute ſaiſon
Par mille & mille trous, ou l'artiſte aragnée
Eſt a tiſtre ſon fil touſiours émbeſongnee?
Ou les roués ſont fumeux, ou les foibles paroys
Sont d'argile perrie & de fein & de bois.
Puis donc que pour ſoulas a mes triſtes miſeres, [30
Je n'ay plus que les pleurs & les plaintes améres:
Mes yeux, ie le ordez vous en deux larges ruiſſeaux, [31
Qui noi-n', ondoyans, mes ennuis dans leurs eaux: [32
Et ſoit que le Soleil où ſe leue où ſe couche,
De ſoupirs éclatans ne tariſſe ma bouche,
Qui pouſſans dans le Ciel mes trop iuſtes regrés,
Frappent d'vn ſon aigu les pauillons aſtrés:
Bref que le Ciel ſe ferme à l'ardeur de ma plainte,
Montrant que ſon oreille eſt de mon mal attainte.
Mais puis qu'il eſt ainſi que le cruel deſtin
S'obſtine à mes mal-heurs d'vn courage mutin:
Quel plaiſir deſ-ormais me pourra iamais plaire?
Verrai-ie de bon oeil la celeſte lumiere,
p. 3] Ou d'vne claire nuit les brillonnans flambeaux?
Orrai-ie auec plaiſir les gazouillardes eaux?
Pourrai-ie me coucher ſus le tapis de Flore,
Ou ſur le vert email qui ſa robe decore?
Non non, ie ne le peux: car mon eſpoir eſt mort,
Et de mon ſeul trepas depend mon reconfort.
Le bouquet aſſemblé par vne main pucelle,
N'honorera donc plus mon beau ſein qui pommelle.
Le rougiſſant Oeilhet, l'Amaranthe pourpré,
Le treſor que l'Auril étaille dans vn pré,
Me ſera donc facheux, & la vermeille roſe,
N'ornera mes cheueux de ſa robe decloſe.
Je n'iray plus ouir la babillarde voix
Des oiſeaux, dont le chant peut oreiller lés bois:
Mais de nuit & de iour la cheuéche mortélle,
Me don'ra ſans répit quelque alarme nouuelle:
De ſorte que iamais le gracieux repos,
Ne pourra par mes yeux ſ'ecouler en mes os.
Grans Dieux! retires moi d'vne telle miſere.

B.

Si tes effects ſuiuoient le diſcours de raiſon, [C 23
Tu me deuois tirer d'une ignoble maiſon, [C 24
Et me tenir cachée en quelque bas village, [C 25
Non vers la royauté m'efleuer le courage; [C 26
Non ſelon mon deſir, mon merite & ma foy,
Me donner à Siphax, & le donner à moy.
Mais puiſque maintenant nous t'auons ſi contraire, [C 29
Que tu nous rauis tout fors la ſeule miſere; [C 30
Desbordés vous mes yeux en deux larges ruiſſeaux, [C 31
Pour noyer & ma vie & mon mal en vos eaux: [C 32
Poſsible que le Ciel attentif à ma plainte, [A 41
En pourra receuoir quelque légere attainte. [A 42

Tu me deuois tirer d'vne ignoble maiſon, [27
Et me tenir cachée en quelque bas village,
Non vers la Royauté m'eſleuer le courage:
J'euſſe aumoins reconnu le plaiſir & le bien
De celuy qui n'a guere & ne deſire rien.
Mais puis que maintenant nous t'auons ſi contraire,
Que tu nous rauis tout fors la ſeule miſere, [33
Mes yeux deſbordez vous en deux larges ruiſſeaux [35
Pour ſubmerger ma vie & mon dueil en vos eaux: [36
Il faut mourir pluſtoſt de ce coup de fortune,
Que viure en ces malheurs ſans eſperance aucune.
Jà cent flots de douleur ont deſſus moy paſsé
Tandisque ie fais teste au torrent courroucé
Que déborde le Ciel ſur ma maiſon Royale,
Ores ie cede aux coups, Fortune deſloyale
Triomphe maintenant, deſſous ton pied vainqueur,
Foule moy pour ſaouler la rage de ton coeur;
O le braue Laurier! ô la Palme tresbelle!
Vne Deesse vainc vne femme mortelle,
Et ſe plaiſt à montrer combien peut ſon tourment
Deſſus tous les humains en moy tant ſeulement.
Sophonisbe tout beau ne laſche point la bride [77
A l'aſpre deſeſpoir de ſoy-meſme homicide.
p. 135] »Conforme ton vouloir à celuy là des Dieux
»Qui les ſuccez humains minutent dans les Cieux.
»Suy le destin ſeuere, & plus ne contrarie
»A ſon iuſte decret, iamais il ne varie.
»Tu connois deſormais le mouuement ſoudain

Cent deluges de maux ayant ſur moy paſsé,
Qui peut guarir mon coeur mortellement bleſsé?
Tout plaiſir deſormais ne me fait que deſplaire, [A 45
La lumiere du iour à mes yeux n'eſt plus claire; [A 46
Il me faſche de voir la nuit tant de flambeaux; [A 47
Mon eſprit ne conçoit que des triſtes tombeaux.
Finiſſés donc, ô dieux, par ma mort ma miſere; [A 65
Ou s'elle ne ſuffit à voſtre aſpre cholere, [A 66
Pouſſés moy toute viue au manoir de Pluton, [A 67
p. 59] Et m'y faites ſentir les tourmens d'Alecton: [A 68
Car l'Enfer tenebreux ne connoiſt nulle peine, [A 69
Qui ſe puiſſe eſgaler à celle qui me geiſne: [A 70
M'ayant oſté les biens ne me vueilles oſter
Le ſouuenir des maux qui me peut tourmenter:
Pour ſeule m' affliger r'amaſſés tout enſemble,
Ce que l'Auerne ombreux de plus cruel aſſemble:
Si toute extremité n'a point d'accroiſſement, [A 76
Ni moindre ni plus grand n'en ſera mon tourment. [A 75
Sophonisbe tout beau! ne laſche ainſi la bride, [C 45
Au cruel deſeſpoir qui maintenant te guide; [C 46
Conforme ton vouloir auec celuy des Dieux, [C 47
Ils gouuernent ſans doute & la terre & les Cieux;
Suy les loix du Deſtin & point ne contrarie, [C 49
A ſon iuſte decret qui iamais ne varie: [C 50
Reſouls toy ſeulement à l'eſtat incertain, [C 51

Plutoſt que de darder ſur moi voſtre colere,
Faites que ie deuale au manoir de Pluton,
Suiet propre aux fureurs de la noire Alecton:
Car ie croy que d'Enfer la plus cruelle peine,
N'eſt pas à comparer à celle qui me geine.
Que ſi par trop cruels, vous voulés qu'en douleur
Je nage ſur les flós d'vn torrent fait de pleur:
Déploiés tout le mal que l'Orque noir enferre:
Et vótre ápre fureur ſur mon chef le deſferre:
Auſsi bien rien ne peut augmenter mon torment,
»Car un extreme mal n'a point d'accroiſſement.
Ha pauure Sophonisbe! en quel détroit te guide, [45
Ce vain reſpect dés Dieux qui follement te bride?
p.4] »Il n'en eſt point, que di-ie, il en eſt, mais leur ſoin,
»N'a ſoin de nous aider quand en auons beſoin:
»Ils viuent dans le Ciel de leur douce ambroſie,
»Sans qu'vn ſouci mordant lime leur fantaſie,
»Et ſ'ils gouuernoient tout nous ne ſerions ſi tót
»Décheus de la grandeur, ou nous eſtions tantót.
»C'est le propre des Dieux que de haïr le vice,
»De ſoutenir le droit, d'aider à la iuſtice.
Qu'on ne parle donc plus dés fantastiques Dieux,
Que lon feint habiter les pauillons des Cieux:
»Le ſort maitriſe-tout eſt le ſeul guide dance
»Qui fait nos actions tomber à ſa cadence,
»Nul ne le peut forcer: plustoſt il óteroit
Le tonnerre à Jupin, à Neptune le droit
Qu'il a deſſus les flos, à Pluton ſon empire,
Et à Phébus les tréts que deſſus nous il tire:
Que par vne démarche il peuſt parer aux coups,
Qu'il porte de pié-ferme à l'encontre de nous.
»Trois fois donc mal-heureux celuy la qui ſe fonde [53
»Sur les fréles honneurs qu'il poſſede en ce monde: [54
»Encor plus mal-heureux cil qui va pourſuyuant [55
»Des étas, qui ſ'en vont plus soudain que le vent: [56
»Qui point du tan d'honneur embraſſe en ſa penſée,
»Toute céte rondeur de la mer enlacée:
»Sans songer que nature à dedans l'homme enté,
»Le deſir du repos & de la liberté.
»Il penſe, enflé de vent, d'affronter à toute heure [58
»Celuyla qui paiſible en ſa maiſon demeure. [57
»Plus aiſe mille-fois que ces ambitieux, [59
»Qui voudroient cómander à la terre & aux cieux, [60
»Qui voudroient, terre-nés, à Dieu faire la guerre,
»Ne bornans leurs deſirs dés bornes de la terre.
p 5] »Mais il auient souuent qu'vn déreglé deſir, [63
»Change leur bien en mal, leur ioye en déplaiſir. [64
»Ils reſſemblent à cil que l'auarice ronge, [65
Qui doucement trompé par le ſonge qu'il ſonge [66
Penſe eſtre riche en or, il tatonne éueillé, [68
r trouuer le treſor qu'il auoit ſommeillé: [67
il ne gaigne rien, car le ſonge ſ'enuolle, [69
ſſoit ſon eſprit d'vne choſe friuolle. [70
is bien, Siphax, car lors que tu penſois, [71

»Qui change à tous momens noſtre eſtat incertain:
»Juge donc malheureux tout homme qui ſe fonde [97
»Sur le ſable mouuant des vanitez du monde; [98
»Qui à perte d'halaine à cor & cry pourſuit [99
»Ce vent de faux honneur, cette ombre qui le fuit: [100
»Mais bien-heureux auſsi qui paiſible demeure [106
»Dans ſa baſſe maiſon viuant à l'heure l'heure, [105
»Non rongé par le ſoin de ces ambitieux, [107
»Qui ne ſe bornans pas de la terre & des Cieux, [108
»De chaude frenaiſie ont l'ame ſi malade,
»Qu'ils oſent bien marcher ſur les pas d'Encelade.
»Certes, c'eſt bien raiſon ſi contre leur deſir [111
»Leur bien ſe tourne en mal, leur ioye en déplaiſir, [112
»Faits ſemblables à ceux que l'auarice ronge, [113
»Qui doucement pipez par les ombres d'vn ſonge, [114
»Penſent auoir trouué le threſor precieux [115
»Qu'en veillant ſouhaitoit leur eſprit ſoucieux: [116
»Mais le ſonge leger tout à l'inſtant s'enuole [117
»Qu'il a moqué leur ſens d'vne menteuſe idole. [118
Tu l'eſprouues Siphax. Car lorsque tu penſois [119

B.

Qui change tous les iours d'vn mouuement ſoudain; [C 52
Et iuge mal-heureux tout homme qui ſe fonde, [C 53
Sur le ſable mouuant des grandeurs de ce monde; [C. 54
Et qui va plein d'enuie ardamment pourſuiuant, [A 99
L'ombre vaine d'honneur qui paſſe comme vent. [A 100
Ceſſe, aueugle mortel, d'embraſſer en penſée, [A 101
Ceſte baſſe rondeur ſur l'onde balançée, [A 102
Et ſonge que Nature en chacun a formé, [A 103
Le deſir du repos des hommes tant aimé: [A 104
Penſe que celuy-là qui paiſible demeure, [C 57
Content en ſa maiſon, viuant à l'heure l'heure, [C 58
Gouſte plus de plaiſir que ces ambitieux, [A 107
Qui veulent commander à la terre & aux Cieux; [A 108
Et qui nouueaux Geans faiſans aux Dieux la guerre [A 109
Ne bornent leurs deſſeins dans d'enclos de la terre. [A 110
p.60] N'eſt-ce pas iuſtement ſi contre leur deſir, [C 63
Leur bien ſe tourne en mal, leur ioye en deſplaiſir; [C 64
Semblables à celuy que l'auarice ronge, [A 113
Qui doucement trompé par les ombres d'vn ſonge, [A 114
Penſe auoir beaucoup d'or, il taſtonne eſueillé [A 115
Afin de le trouuer: mais il ſ'en eſt allé,
Auec le ſomme vain qui dedans l'air ſ'enuole, [A 117
Apres l'auoir repeu d'vne menteuſe idole.
Tu l'apperçois Siphax, & lors que tu penſois, [A 119
Surpaſſer en bon-heur tout le reſte des Rois, [A 120
Vne loy du deſtin helas! trop inhumaine,
Te reduit ſous le ioug de la force Romaine [C 74
Ton front couuert de honte, & ton coeur plein d'eſmoy,
Monſtrent qu'à la fortune il ne faut auoir foy,
Et que l'homme ſe void eſleuer à la cime, [C 77

A.

Que ton heur furpaſſaſt l'heur de tous autres Rois: [72
Le Deſtin t'a fait ſerf, & qui plus eſt encore, [73
Il t'a mis és liens de ceux que plus i' abhore. [74
Te voila donc décheu de ton premier arroi!
Te voila ſeruiteur qui fus n'agueres Roi!
»Ainſi l'homme ſe voit éleué iuſqu'au fête, [77
»Du trionfant honneur que fortune lui préte: [78
»Mais beaucoup plus ſoudain qu'il n'y fut éleué, [80
»Miſerable il ſe void de ſa grandeur priué. [79
»Ainſi ſont incertains les preſens de fortune.
»Ainſi rien n'eſt conſtant ſous le rond de la Lune.
»L'homme que le Soleil vit grand à ſon leuér,
»Eſt petit quand il va dans lés flos ſe lauér:
»De ſorte que celuy qui ſe léuant eſt maître,
»Ne ſe peut aſsurér en ſe couchant de l'étre.
»Vn nauire voguant ſur l'échine dés flos,
»N'eſt ſi bien le iouët de l'Auſtre, qui déclos
»De la priſon dés vens, au mandement d'Eole,
»Court, ailé poſtillon, de l'vn à l'autre Pole:
»Qu'eſt la principauté de Fortune l'ébat.
»Tantót elle la hauſſe, & tantót la rabat,
»La réleue abatue, & encor' la reprime,
»Montrant qu'elle n'a rien que le change en éſtime.
p. 6] »Elle eſt comme le vent dont le goſier ſifflant
»Se tourne à tous momens, puis ça, puis là ſoufflant:
»Qui pour le fére court n'ont aucune aſſeurance,
»Si ce n'eſt qu'elle ſoit en la méme inconſtance.
»Tu deuois y penſer, car qui tient en ſa main,
»Vn honneur ſi fuiart, vn bien tant incertain, [81
»Il le doit bien étraindre, afin qu'il ne ſe gliſſe
»D'entre les bras deceus, par ſa fine malice.
Tu deuois mon Syphax, mon Syphax tu deuois
Viure content & gay de ce que tu auois.
»Qui ſe ioue à celuy qui plus a de puiſſance, [89
»Se trouue enfin ſurpris lors que moins il y penſe. [90
»Il vaudroit beaucoup mieux demeurer pareſſeux [91
»Viuant en doux repos, que d'étre au ranc de ceux [92
»Qui pour monter aux Cieux ont aſses de courage,
»Tirans d'vn peu d'honneur vn extreme dommage. [93
Pourquoi donc o Syphax, a toi-meme inhumain, [95
Braſſant ta propre perte, emeus-tu le Romain [96
Amenant auec ſoi les bandes Heſperides, [97
A nous venir óter le ſceptre des Numides? [98
Je t'accuſes a tort, Syphax, c'eſt la douleur [99
Qui m'empire le ſens, ie ſuis de ce mal-heur [100
La premiere origine. Or ſoient donc ſur ma teſte, [102
Lancés les traits ardens de la rouge tempete,
Du Dieu vengeur des maux, afin que ſur mon chef, [103

B.

De c'eſt honneur mondain qui le met en eſtime; [C 78
Mais ſi toſt que du bas au haut il eſt monté, [C 80

A ton orgueilleux ſceptre aſſuiettir les Rois, [120
Voici que la fortune infidele & ſoudaine [121
Te rend captif aux fers de cette gent Romaine, [122
»Pour monſtrer qu'en ſa grace il ne faut auoir foy
»Dont la ſeule inconſtance eſt la certaine loy.
»Ainſi tel qui ſe void monté iuſqu'à la cime [125
»Du periſſable honneur dont l'on fait tant d'eſtime, [126
[p. 136] »Pluſtoſt qu'en vn clin d'oeil à bas precipité [128
»Se repent que iamais il ait ſi haut monté. [127
Siphax iadis l'obiet des penſers de mon ame,
Le ſuiet maintenant qui ſans ceſſe l'entame;
»Helas où penſois-tu? Qui tient dedans ſa main [147
»Ce bon-heur vacillant, cet honneur incertain [148
»Semblable à la vapeur qui ſe mine allumée,
»Void que ſon feu luiſant ſe perd tout en fumée.
Ce deſaſtre funeſte il te falloit preuoir,
Et ton ambition borner à ton pouuoir.
»Car qui veut entreprendre en outre ſa puiſſance, [153
»Le pas de ſon malheur tant ſeulement auance;
»Et vaudroit beaucoup mieux demeurer pareſſeux [155
»Que d'vn deſir ſuperbe entrer au rang de ceux [156
»Qui ſe rendent autheurs de leur propre dommage: [158
»Fol que ſa perte meſme a fait deuenir ſage.
Mais trop innocemment à toy-meſme inhumain, [159
Par mon nouueau conſeil tu fis planche au Romain, [160
Qui l'Afrique a couuert d'enſeignes Heſperides, [161
Pour venir t'arracher le ſceptre des Numides. [162
Accuſon nous donc ſeule, & nos aſpres douleurs [163
Pour expier la faute egalent ces malheurs [164
Que nous auons cauſez, ſi cette grand' ruine
Tire de mes deſſeins ſa fatale origine; [165
A quoy, cruels Deſtins, verſez-vous ſur le chef [167

Du plus haut au plus bas il eſt precipité. [C 79
Siphax, iadis l'obiet de ma douce penſée, [C 81
Maintenant le ſubiet dont mon ame eſt bleſſée; [C 82
Pourquoy n'y penſois-tu? qui tient dedans ſa main, [C 83
Vn inſtable bon-heur vn honneur incertain. [C 84
Eu void la gloire eſteinte auſsi toſt qu' allumée, [C 85
Et de ſon feu luiſant ne ſort qu'vne fumée. [C 86
Deuois-tu point Siphax ton deſaſtre préuoir. [C 87
Et ton ambition borner à ton pouuoir? [C 88
Cil qui veut entreprendre en outre ſa puiſſance. [C 89
Se trouue ruiné par ſon outrecuidance [A 154
Euſt-il pas mieux valu demeurer pareſſeux, [C 91
Que cherchant ton malheur te mettre au rang de ceux [C 92
Qui ſe rendans eux-meſme autheurs de leurs dõmages, [C. 93
p. 61] Par leur propre folie enfin deuiennent ſages? [C 94
Tu fus bien mon Siphax à toy-meſme inhumain, [C 95
Ayant ſans y penſer fait la planche au Romain, [C 96
Qui conduit apres ſoy les bandes Heſperides, [C 97
Pour nous venir oſter le ſceptre des Numides. [C 98
Mais à tort ie t'accuſe, & la grande douleur [A 163
M'empire le cerueau; ie ſuis de ce malheur [A 164

A.

Du païs Getulois s'assemble le mechef. [104
Ma. Que dites vous, Madame? est-ce la le courage, [105
Duquel vous emoussés la pointe de la rage [106
De l'aduerse fortune? est-ce la comme il faut, [107
Porter contre les maux vn coeur constant & haut? [108
Pourquoy redoubles vous, Madame, votre peine, [109
Par le ressouuenir de ce qui plus vous geine?
[p. 7] »Ne sçaues vous pas bien que le pleur enaigrit
»Le mal, qui par le tens peu à peu s'amoindrit. [112
»Ne sçaues-vous pas bien que les pertes passees, [113
Par nos tendres soupirs ne sont recompensées? [114
»Ne sçauės-vous pas bien que les honneurs perdus, [115
»Pour se tordre les bras ne nous sont pas rendus? [116
N'epandes plus dans l'air ces sanglotantes plaintes: [118
Asseches les ruisseaux de ces larmes contraintes:
(Car vous en aues tant & tant ietté dehors,
Qu'en pleurs s'est écoulé l'humeur de votre corps)
N'aiés plus de durs cous la poitrine plombée:
Que plus ie ne vous voye en chaut-mal retombée
Apres l'accés de fieure, & pensés à par-vous,
Que votre pleur est vain, sans fruit vôtre courous.
Faites moi ce plaisir, ie vous en pri', Madame, [121
Par la sainte douleur qui vôtre coeur entame:
Par Syphax vôtre epoux, dont la calamité,
Vous plonge dans les flos de céte aduersité.
Je ne puis ietter l'oeil sur vôtre belle face, [125
Que d'ennui sans mourir, cent-fois ie ne trepasse, [126
Sans maudire ma vie, & sans auoir pitié
De la Dame qui m'a montré tant d'amitié
Qu' honorant plus que droit ma [illegible] vieillesse.
D'elle ie ne fais moins qu'elle de moi [illegible].
C'est pourquoi ie voudrois, si votre allegement
Pouuoit étre [illegible] pour me donner torment.
Bagner à tous propos mes yeux de tristes larmes. [129
Et donner à mon sein tous les iours mille alarmes. [130
Mais ce qui plus me deult, c'est de vous voir, helas!
Ne prendre en vôtre mal, ne confort ne soulas. [131

B.

La cause principale & la seule origine.
A moy non pas à luy Syphax [illegible]
Que [illegible] que [illegible]
De ma gent & de luy [illegible] le [illegible]?
Nar. Ces mots ne [illegible] plus de [illegible] rage. [C 105
Qui [illegible] de fortune [illegible] [C 106
[illegible] à vous [illegible], & pensés qu'il vous faut [C 107
Porter contre les maux vn coeur constant & haut. [C 108
Vous [illegible] toujours vos douleurs [illegible] [C 11[illegible]
Par le [illegible] de vos [illegible] passées. [C 1[illegible]9
[illegible] vous [illegible] [C 111
Qui par le cours du temps s'[illegible] peu à peu. [C 112
Ignorez vous encor que les pertes passées. [C 113
De pleurs ni de langueurs ne sont recompensées? [C 114

Du malheureux Siphax tout ce triste méchef? [168
Nou Voulez-vous dementir ce genereux courage [169
Qui s'est maintins ſi ferme encontre tout orage? [170
»Songez à vous Madame, & penſez qu'il nous faut [171
108 »Porter contre les maux vn coeur constant & haut. [172
»S'eſpandre au long recit de ces fatales peines, [173
»C'eſt accroiſtre à credit ſes douleurs inhumaines,
p 137] »Et d'vn vent de ſoupirs entretenir le feu,
»Qui par le cours du temps eſteindra peu à peu:
»Car vous n'ignorez point que les pertes paſsées: [177
114 »Pour ſe donner tourment ne ſont recompenſées, [178
»Que les plaiſirs coulez, que les honneurs perdus [179
»A nos triſtes regrets ne ſont iamais rendus. [180
117 Que plorer iour & nuict ſon eſtat lamentable
C'est peindre dedans l'air & ſemer ſur le ſable. [181
Et pourtant tenez bride à cette paſſion
120 Formee en voſtre eſprit par trop d'affliction.
Vous faiſant ce plaiſir obligez-nous Madame [189
Au nom de ce grand Roy dont vous ſeule eſtes l'ame;
123 Qui parmi ſes malheurs n'a plus iuſte tourment,
Que de vous voir ſouffrir ſans prendre allegement.
Quand ie voy ce grand dueil f'eſpandre en voſtre face, [193
126 De moy-meſme auſsi toſt tout confort ie dechaſſe: [194
Autant que voſtre bouche a de gemiſſemens,
Autant reſſent mon coeur d'aſpres eſlancemens,
129 Autant que de vos yeux ſortent de triſtes larmes, [201
Autant dedans mon ame entrent de durs alarmes. [202
Mais ſi faut-il, Madame, admettre du ſoulas, [204
132 Quand de plaindre & gemir on eſt deuenu las:
Car qui pourroit touſiours demeurer en haleine,
»Sous tant & tant d'aſſauts le repos ſuit la peine,
135 »Et meſme en ſoupirant il conuient reſpirer.

Eſtes vous à ſçauoir que les honneurs perdus, [C 115
132 A nos triſtes regrets ne ſont iamais rendus? [C 116
Donques n'espandés plus tant de vaines complaintes,
Ne noyés plus de pleurs vos lumieres eſteintes,
135 Et retenés la bride à tant de paſsions, [C 119
Qui dedans voſtre eſprit font leurs impreſsions. [C 120
En vous faiſant plaiſir obliges moy, Madame, [C 121
138 Au nom de ce grand Roy de qui vous eſtes l'ame, [C 122
Qui parmy ſes tourmens n'auroit plus grand tourment, [C 123
Que de vous voir ſouffrir ſans nul allegement. [C 124
p. 62] Je ne ſçaurois plus voir voſtre diuine face, [C 125
Que tout contentement de mon coeur ne s'efface: [C 126
Je ne puis eſcouter tant de gemiſſemens, [C 127
44 Sans ſentir en mon coeur autant d'élançemens: [C 128
Quand vos yeux sont ouuers à tant & tant de larmes, [C 129
Las! mon ame eſt ouuerte à mille & mille alarmes. [C 130.
147 Mais lors que de pleurer & de plaindre on eſt las, [C 132
Encor eſt-on contraint de chercher du ſoulas: [C 131
On ne ſçauroit touſiours demeurer en haleine; [C 133
150 Il ſe faut quelquefois deſcharger de ſa peine, [C 134
Et meſme en ſouſpirant il conuient reſpirer: [C 135

A.

C'ét de vous voir encor ſi láchement abatre [137
Sous les aduerſités, quand vous deués combatre.
p. 8] Le Deſtin ennemi qui táche a vous donter,
Et de vótre vertu la depouille emporter. [140
Mais, Madame il nous faut porter l'ame hautaine: [141
»La vertu ſe renforçe au milieu de la peine. [142
Vous qui les maux diuers ont accallie aux maux;
Qui aués ſouſtenu le choc de tant d'affaux,
Que chaque heure du iour la fortune vous liure,
Voulés vous ſans eſpoir en amertume viure?

So. L'eſpoir ne m'eſt plus rien. Nourice vois-tu pas
Que le Ciel coniuré bée apres mon trépas? [144
Que l'air, l'onde, le feu, noſtre ſejour la terre,
Ont ceſſé leurs diſcors pour me faire la guerre?
Que ia le Chien portier du manoir infernal,
D'vn hurlement afreux, fait ſçauoir mon deual
Aux eſprís de la bas, que les ſoeurs filandrieres,
Ont déchargé du fais de leurs triſtes miſeres?

No. Laiſſez, Madame, helas! laiſſes tous ſes propos: [147
Appaiſſez vos regrets, mettez l'ame au repos: [148
Retenez ces ſoupirs, referrés ces complaintes, [149
Qui ſeruent d'allumer vos douleur[s] preſqu' esteintes: [150
Baniſſez loin de vous la veine impreſsion,
Que forge en voſtre eſprit le trop de paſsion:
Prenés pitié de vous, viués en eſperance,
Conſiderant du fort la volage inconſtance.
»Apres vn grand mal-heur vn bien pourra venir, [151
»Qui chaſſera du mal le triſte ſouuenir.
»Quoy? ſçaués-vous pas bien qu'icy rien ne demeure. [157
»En vn ſéblable eſtat? que tout change à toute heure? [158
»Ne ſçaués-vous pas bien que tou-iours le Soleil,
»Ne darde deſſus nous les beaux rais de son oeil?
»Et que tou-iours la nuit ne tend ſa robe brune,
»Deſſus notre horizon viſité par la lune?
p. 9] »Quand le Ciel nuageux a ſur nous tempété,
»Il ſérene ſon front d'vne belle clarté.
»Et quand le triſte hyuer a verſe ſa froidure,
»L'Auril enfante-fleurs fait ſortir la verdure,
»Du beau ſein émaillé de l'épouſe du Ciel,
»Qui porte par aprés & la manne & le miel.
Penſez qu' apres l'hyuer de céte ápre triſteſſe,
»Vous aurés vn printens riche en fleurs de lieſſe.
»Bien qu'il ſoit aux mortels beaucoup à deſirer, [163
»De voir ſans changement leurs deſſeins proſperer: [164

B.

Ce qu'on ne peut fuir il le faut endurer. [C 136
Combatons le Deſtin ſans nous laiſſer abatre; [C 137
Et ſi nous aſſaillant il eſt opiniaſtre, [C 138
Monſtrons nous preparés à luy bien reſiſter, [C 139
La vertu ne ſe peut par la force emporter: [C 140
Car portant au peril vne ame belle & haute, [C 141

»Pour bien vaincre le mal il le faut endurer.
Combatez deſormais ſans vous laiſſer abatre, [205
Et plus à vous preſſer le ſort s'opiniaſtre,
Soyez plus reſoluë à bien luy reſiſter:
»Rien deſſus la vertu ne ſçauroit l'emporter, [208
»Confortée au peril d'vne ame grande & haute, [209
»Sa conſtante rigueur ne luy fait iamais faute. [210

p. 138] **Sop.** »La parole eſt facile & l'effet ne l'eſt pas.
Si la terre & le ciel conſpirent mon treſpas [216
Doit l'on tant s'esbahir ſi mon ame peu forte
Peu(t) fortement encor' tant de douleurs ſupporte?
Nou. Vous croiſſez voſtre mal par ces triſtes propos; [223
Vous meſme coniurez contre voſtre repos. [224
»Je le dy derechef, les friuoles complaintes [224
»Reueillent nos douleurs qui languiſſent eſteintes. [226
»Apres le mal le bien: cela void s'arriuer. [231
»C'ainſi que l'Auril ſuccede au froid Hyuer,
»Le calme à la tourmente, & qu'apres vn orage
»L'air tranquile & ſerain fait rire ſon viſage.
»Regardez haut & bas & d'un diſcours profond
»Eſpluchez ce grand Tout où l'eſprit ſe confond,
»Par tout vous apprendrez que rien n'y fait demeure [233
»Pour durer immuable, ains que tout d'heure en heure [234
»Change d'eſtre ou de forme: En peu de temps noſtre oeil
»Vera durant le iour flamboyer le Soleil,
»Et puis durant la nuict les cornes de la Lune
»Perceront des vapeurs la maſſe obſcure & brune.
»Quoy que le propre inſtinct nous porte à deſirer [247
»De voir touſiours noſtre âge en bon-heur proſperer, [248

---

158 De reſolution iamais il n'a (!) faute. [C 142
Soph. La parole eſt facile & l'effet ne l'eſt pas. [C 143
Les hommes & les Dieux conſpirent mon treſpas; [C 144
Faut-il donc s'esbahir ſi mon ame peu forte, [C. 145
162 Avec peu de vigueur tant de douleur ſupporte? [C 146
Nov. Laiſſés ie vous ſupplie vn ſi triſte propos, [C 147
Et ne coniurés plus contre voſtre repos: [C 148
165 Auſsi bien ces ſouſpirs & ces vaines complaintes, [C 149
R'allument vos douleurs lors qu'elles ſont eſteintes. [C 150
Enfin apres le mal vn bien pourra venir, [A 231
168 Qui du mal chaſſera le triſte ſouuenir. [A 232
Madame, ignorés vous qu'icy rien ne demeure, [A 233
Que de son naturel ne change d'heure en heure? [A 234
171 Et ne voyés vous pas que touſiours le Soleil, [A 235
p. 63] Ne fait luire à nos yeux les clartés de ſon oeil? [A 236
Et que touſiours la nuit veſtant ſa robe brune, [A 237
174 Ne découure aux mortels l'oeil ſombre de la lune? [A 238
Quand le Ciel nuageux à ſur nous tempeſté, [A 239
Son front il raſſérene & reprend ſa clarté. [A 240
177 Apres vn long hyuer de dueil & de triſteſſe, [A 245
Vous aurez vn Printemps de ioye & de lieſſe. [A 246
Encores qu'il nous ſoit beaucoup à deſirer, [A 247
180 De voir heureuſement nos deſſeins proſperer; [A 248

A.

»Tou-iours du mal paſsé plaiſante eſt la memoire. [165
»Et ce qui les facha vient enfin à leur plaire. [166
»Si tou-iours le Soleil ici-bas éclairoit, [167
»Sa plus belle clarte fácheuſe nous ſeroit: [168
»Si tou-iours le printens étalloit ſa richeſſe,
»Sans ſentir d'vn eſte la chaude ſechereſſe
»Son plus rare ornement nous ſeroit à mépris:
»Tant le change de tout contente nos eſpris!
»Ne faut-il pas goûter vn peu de l'amertume,
»Premier qu'auec plaiſir la liqueur douce on hume?
»Courage donc, Madame, endurant conſtamment,
»Il naist ſouuent d'un mal vn grand contentement.
»Par le mal enduré le bien eſt agreable:
»Le bien apres le mal eſt touiours deſirable. [178

So. Helas! chere Nourice, helas! penſes tu bien,
Que l'on peuſt endurer vn mal tel que le mien?
Euſſes-tu la vigueur de l'indontable Alcide, [181
Tu ne ſçaurois porter le mal qui m'homicide: [182
Il eſt inſuportable, & rien n'y ſert l'eſpoir,
»Eſpoir qui ne nous fait ſouuent que deceuoir.

No. Et bien qu'il ſoit ainſi ſoiez ſans eſperance: [185
Aues-vous donc perdu l'inuincible conſtance. [186
p. 10] Qu'aués tou-iours portée empraínte ſus le front? [187
Quoy, ces maux auenus quiter vous la feront?
Non non, Madame, non, prenés prenés courage, [186
Supportés brauement ce menaçant orage. [190
Et tout ainſi qu'on voit au plus chaut de l'été,
Alors que l'Outeron eſt aux chans arrété
Pour tondre la moiſſon, la petillante grele,
Egréner aiſément la blédiere iauelle,
Et ne fracaſſer pas les tuilles dés maiſons,
Ou la forte muraille ouurage dés maçons.
Ainſi que la fortune apporte du dommage,
A celles qui n'ont pas, comme nous, le courage
Recuit dans le fourneau de mille aduerſités,
Et dont les coeurs ne ſont au mal exercités
Courons à la conſtance, elle eſt l'ancre ſacrée. [197

B.

Touſiours du mal paſsé la memoire eſt plaiſante, [C 165
Autant que la douleur en a eſté cuiſante. [C 166
Si la lampe du iour ſans fin nous eſclairoit, [A 251
Sa lumiere agreable enfin nous deſplairoit: [A 252
Si touſiours le Printemps eſtalloit ſa richeſſe, [A 253
Sans qu' elle fuſt fanée en l'aſpre ſechereſſe, [A 254
Ses plus ſouëfues fleurs nous viendroient à meſpris, [A 257
Car le change de tout contente nos Eſprits. [A 258
Ains qu'vne liqueur douce auec plaiſir on hume, [C 173
Il faut auoir gouſté tant ſoit peu d'amertume [C 174
Courage donc, Madame, endurés tous ces maux, [C 175
En paiſible repos finiront vos trauaux. [C 176
Et vos contentemens s'acroiſtront d'auantage, [C 177
Voyant vn ſi beau temps venir apres l'orage. [C 178

C.

»Du mal deſia ſouffert la memoire eſt plaiſante, [249
»Si ſon aſpre douleur fut à ſouffrir cuiſante. [250
»Le iour eſt agreable & ſi nous déplariroit, [251
»Si ſans nul interualle aux yeux il éclairoit: [252
»Le Printemps nous recrée, & ſa neuue richeſſe [253
»Abreuue tous nos ſens d'vne heureuſe lieſſe;
»Mais s'il duroit touſiours il viendroit à meſpris [258
»Tant le change de tout contente nos eſprits! [256
»Jamais la liqueur douce à plaiſir on ne hume [258
»Que l'on n'ait ſauouré quelque trait d'amertume. [257
[p. 139] En prenant patience on verra tous ces maux
Terminer en repos leurs penibles trauaux,
Dont vos contentemens s'accroiſtront d'auantage.
Car touſiours le ſerain plaiſt mieux apres l'orage. [262

Sop. Seul confort de mon ame, helas! qui pourroit bien
Endurer sans relaſche & ſans eſperer rien?
Non, la propre vertu de l'Alcide indontable [265
Confeſſeroit ce mal vn mal inſupportable; [266
Et les douze labeurs que l'on vante de luy
Ne ſont point ſi remplis de trauail & d'ennuy.

Nou. N'ayez plus nul repos, perdez toute eſperance, [269
Perdrez-vous auec elle vne ferme conſtance [270
Qui vous armoit le coeur & decoroit le front? [271
Quoy? ſouffrir cet eſcorne? endurer cet affront?
»Et de vous-meſme encore? vn genereux courage [273
»Renforce ſa vigueur aux efforts de l'orage, [274
»Subſiſte par ſoy-meſme, ainſi que le rocher
»Que les vents & les flots ne peuuent eſlocher,
»Bien que pour exciter vne double tempeſte,
»Les vns batent au pied, les autres à la teſte.
»Le Patron courageux ne ſe trouble pour voir
»Le ciel, l'air & la mer contre luy s'émouuoir:
»L'inuincible conſtance eſt vne ancre ſacrée [285

Sop. Helas! mon ſeul confort quelqu'vn pourroit-il bien [C 179
Endurer ſans relaſche & ſans eſperer rien: [C 180
Je croy que la vertu d'vn Alcide indontable, [C 181
Trouueroit à la fin ce mal inſuportable: [C 182
Tous les douze labeurs par luy ſeul acheués, [C 183
Seroient à mon aduis moins penibles trouués. [C 184

Nov. N'ayés plus, ie le veux, n'ayés plus d'eſperance, [C 185
Perdrés vous quand & quand l'inuincible conſtance, [A 270
[p. 64] Que vous portés empraínte au coeur & ſur le front: [A 271
La fortune peut-ell' vous faire ceſt affront? [C 188
Il n'y va pas de tant, vn affeuré courage, [C 189
Ne s'eſtonne iamais pour le bruit de l'orage: [C 190
Mais demeure touſiours ferme comme vn rocher [C 191
Que les vents ni les flots ne peuuent eſlocher, [C 192
Bien qu'excitans enſemble vne forte tempeſte, [C 193
Les vns battent au pied, les autres à la teſte. [C 194
Jamais vn bon Nocher ne ſe troubla de voir, [C 195
Le Ciel, l'air, & la mer contre luy s'eſmouuoir. [C 196
La Conſtance, Madame, eſt vne ancre ſacrée, [C 197

A.

Qui tiendra nôtre nef ſi fermement ancrée, [198
Que ni dés Aquilons les ſouffles redoublés,
Ni les flos de la mer par les Auſtres troublés,
Ne pourront l'ébranler: ains ſans bouger de place,
Attendra le retour d'vne ſaiſon bonace,
Qui viendra raccoiſer & le vent & le flot,
Rendant calme ſon onde ainſi qu'étoit tantôt.
Endurés donc vn peu, car vous n'eſtes pas ſeule,
Qui pour les maux venus amérement ſe deule.

So. Chacũ reſſent ſon mal: mais ches moi les douleurs,
Foiſonnent en douleurs, les mal-heurs en mal-heurs.

»**No.** Auec le monde né les miſeres ſont neés, [206
»Et nul n'y peut forcer ſes fortes deſtineés.
»Bref tandisqu'on l'habite, vn Orion de maux,
»Grele deſſus le chef vn eſſain de trauaux:
»C'eſt la condition ou Dieu nous fait tous naiſtre.
»Nul des hommes mortels tant heureux puiſſe il-eſtre,
»Ne peut viure aſſeuré de ce que le deſtin
»Luy garde et luy promet, non l'Empereur Latin:
Madame, aſſeurés vous que fortune lui braſſe, [213
Autant ou plus de mal qu'il ne vous en pourchaſſe. [214
»Viués ſur cet eſpoir: endures comme il faut, [215
»Le mal que Jupiter verſe ſus vous d'enhaut. [216
»Bien ſouuent il punit pour quelque peu d'offence [217
»Ceux que plus il cherit, mais il prent leur deffence [218
»Contre leurs ennemis quand il a presque aſſes, [219
»Repurge leurs delicts par les mal-heurs paſſés.
»Suiuons donc ſon vouloir: le Pelerin est lache, [221
»Qui pour le chaut du iour à ſon chemin ſe fâche: [222
»Si comme vn pere doux de ſa verge il nous bat,
»Voulons-nous conteſter ou entrer en debat?
»Ce n'est a nous Madame, implorons ſa clemence,
»L'ire dés immortels ſe vainc par patience.

»**So.** Qu'il eſt facile à ceux qui ne ſont tourmentés [227
»De ſoucis angoiſſeux fils dés aduerſités
»De conſoler autruy: ſi tu ſentois la peine,
Qui de nuit & de iour cruellement me geine:
Non non ie ne croy pas que tu peuſſe 'endurer

B.

Qui peut tenir noſtre ame en aſsiéte aſſeurée, [C 198
Sans que des Aquilons les ſouffles redoublés, [A 287
Ni les flots ondoyans des Aquilons troublés, [A 288
La puiſſent ſubmerger; ains ſans bouger de place, [A 289
Elle atend le retour d'vne calme bonace. [A 290
Qui serene les flots de malheurs amaſſés,
Et r'acoiſe les vents des ſoupirs elançés.
Madame endurés donc: car la fortune aduerſe [A 293
vous ſeule n'en veut, vous ſeule ne trauerſe. [A 294
-n à quelque mal; mais de nouueaux malheurs, [C 203
-nceſſamment de nouuelles douleurs. [C 204
ouume mortel les miſeres ſont nées, [C 205

»Qui retient l'ame forte en aſsiette aſſeurée: [286
»Et comme vne Remore arreſte ſans bouger
»Noſtre nef que les vents taſchent de ſubmerger;
»Que tout ſe bande contre enfin elle demeure,
»Et par ſon peril propre, aux accidens s'aſſeure.
»**Sop.** Tous Mortels ont des maux, mais cent nouueaux malheurs
»M'apportent chaſque iour cent nouuelles douleurs.
»**Nou.** Auſsi toſt comme nous nos miſeres ſont nées, [297
p. 140] »Ont croiſſance auec nous, ſont à nous enchaiſnées,
»Ainſi le voulez-vous, ô Destins, qui gardez
»Les Pelotons fataux des Parques deuidez:
Vn ſeul d'entre vn tel nombre affranchi ne peut eſtre
De la condition où vous le faites naiſtre.
Madame, penſez-vous que l'Empereur Latin,
Pour vaincre la Libye ait vaincu ſon Destin.
Sous ces proſperitez i'eſpere qu'il luy braſſe [305
Encor de plus grands maux que luy ne vous pourchaſſe. [306
»Nouriſſant cette attente endurez comme il faut [307
»Cet orage de maux qui vous deſcend d'enhaut, [308
»Et ſongez que ſouuent le Ciel punit l'offence [309
»Des bõs par les mauuais, puis qu'il prẽd leur deffence [310
»Contre ceux qui les ont traitez indignement, [311
»Pour leur faire ſentir quel eſt ſon iugement.
»Le Pelerin errant aura le coeur trop laſche [313
»Qui pour l'ardeur du iour au chemin il ſe faſche: [314
»Si quelquefois nos Dieux s'enflamment contre nous,
»Eſteignon de nos pleurs le feu de leur courroux,
»Se rapporter de tout à leur iuſte clemence,
»C'eſt comme leur vſer de douce violence.
»**Sop.** Il n'eſt rien ſi facile à qui n'eſt tourmenté, [319

Et nul ne peut forcer la loy des Deſtinées, [C 206
Qui font pleuuoir ſur nous vn deluge de maux, [A 299
Et naiſtre d'vn trauail dix mille autres trauaux: [A 300
C'eſt la condition où le Ciel nous fait naiſtre; [A 301
Auſsi nul des humains affranchy n'en peut eſtre: [A 302
Et n'imaginés pas que l'Empereur Latin, [C 211
Bien qu'il nous ait vaincus peuſt vaincre ſon deſtin: [C 212
En ſes proſperités la fortune luy braſſe, [C 213
p. 65] Poſsible autant de mal comme il vous en pourchaſſe. [C 214
Ayant vn tel eſpoir ſuportés comme il faut, [C 215
Tous ces malheurs icy qui vous viennent d'enhaut. [C 216
Et penſés que ſouuent le Ciel punit l'offence [C 217
Des bons par les mauuais, puisqu'il prend leur defence, [C 218
Contre ceux qui les ont traités indignement, [C 219
Leur faiſant à leur tour ſentir ſon iugement. [C 220
Vrément le Pelerin eſt d'vn courage laſche [C 221
Qui pour l'ardeur du iour à ſon chemin ſe faſche [A 314
Si les Dieux quelque fois s'iritent contre nous, [C 223
Dedans l'eau de nos pleurs eſteignons leurs couroux, [C 224
Implorons par ſoupirs leur diuine aſsiſtence,
Attendons conſtamment l'effet de leur clemence. [C 225
Sop. Cil qui n'a point le coeur de tourmens agité, [C 227

A.

L'ennuy, que ie teſmoigne a force de plorer.
Ton eſprit aueuglé ne lit en ma miſere,
Tu ne voi⁹ pas le mal qui ſans ceſſe m'altere. [-29
Croi moy, i'endure plus cent & cent fois la nuit,
Que quand du clair Titan la treſſe blonde luit.
Tu n'en peux pas iuger: car le morne ſilence
Charmant tes ſens, t'endort alors que moins iy penſe.
Mais crois tu que ce Dieu qui peut nos ſens troubler,
Le fantaſque Morphé vient dans moy redoubler
Le chagrineux ſouci, lors qu'vn gracieux ſomme,
Veut plonger en l'oubly l'ennui qui me conſomme?

p. 12] **No.** Cōent, cōent, Madame, en étes vous donc la?
Vous arrétés-vous donc encores a cela?
Quoy? vous ne ſçauez pas que ce ſont vains fautómes,
Qui nous viennent troubler quand attriſtes nous ſommes?
Ou bien nuiteux eſpris, ou biē Demōs mēteux,
»Qui trauaillent nos ſens par quelque obiect hideux?
»Vaines impreſſions que l'eſprit s'imagine
»Quand l'humeur coleric en nótre corps domine?
»**So.** Vaines! nō ſont Nourice. Il eſt vraiment certain,
»Qu'vn sōge eſt prophetique, & qu'il n'eſt iamais vain. [244

No. Il faut donc confeſſer que tout cela qu'on ſonge
Eſt pure verité: non, ce n'eſt que mēſonge.

So. Tu t'abuſes beaucoup. **No.** Mais aues vous conu, [247
Que ce qu'aues ſongé ſoit touiours auenu? [248

So. Nourice mon ſoulas ie n'y ai pas prins garde. [249

No. N'eſt-ce donc pas pitié qu'vn ſonge vous retarde.
D'amoindrir vótre dueil? **So.** tu n'es hors de raiſon,
Mais l'ennuy ronge-ceur m'eſt hores de ſaiſon.

No. Dites moi, ſ'il vous plait, ce ſonge qui vous ronge. [257

So. Tu vas ouir, Nourice, vn effroiable ſonge.

B.

Conſole bien vn autre en ſon aduerſité. [C 228
Tu ne connois le mal qui mon courage altére, [C 229
Tu ne peux penétrer au fonds de ma miſere; [A 325
Auſsi i'endure plus ſous l'ombre de la nuit, [A 327
Que quand le clair flambeau de Phoebus nous reluit; [A 328
Mais du bandeau d'oubly ta paupiere eſt couuerte, [C 233
Quand la mienne eſt aux pleurs inceſſamment ouuerte. [C 234
Si la bouche & les yeux ie ferme tant ſoit peu, [C 235
Mon coeur qui ne s'exhale eſt conſommé de feu; [C 236
A mon eſprit couuert d'horreur & de nuage,
Se preſente touſiours quelque effroyable image. [C 238

Novr. Voſtre eſprit peut-il donc ſe troubler de cela? [C 239
En eſtes vous, Madame, encore à ce point là? [C 240
Ce ſont fantoſmes vains qui par la fantaſie [C 242
Rendent l'ame eſtonnée & de fraye[u]r ſaiſie [C 241
Il ne ſe faut iamais aux ſonges arreſter.
Si ſonge eſt prophetique il n'en faut point douter. [C 244

»Que conſoler autruy durant l'aduerſité.
Toy qui ne vois au fonds la douleur qui m'altere, [326
La cauſe de mon mal, à la mode ordinaire
Penſes de la parole appaiſer vn tourment,
Qui contre la raiſon s'aigrit plus viuement.
Si le bandeau d'oubli ta paupiere a couuerte,
La mienne eſt a des pleurs inceſſamment ouuerte:
Si ma bouche aux ſoupirs ie ferme tant ſoit peu,
Mon courage s'eſtouffe & s'embraſe en ſon feu,
Si ie veux repoſer pour calmer cet orage,
[p. 141] Sans fin erre à mes yeux mainte effroyable image.

Nou. Voſtre eſprit reſolu s' émeut-il de cela?
»La ſeule ame timide en vient à ce poinct là,
»Qui ſe voit auſsi toſt de grand' frayeur ſaiſie,
»Qu'vn phantoſme de ſonge erre en ſa fantaſie.
»Et ſans ceſſe y recourt pour plus la tourmanter.

»**So.** Le ſonge eſt prophetique il n'en faut point douter. [344

N. C'eſt ce qu'il vous plaira, mais c'eſt touſiours vn sõge.

So. Vn ſonge voirement, & non pas vn menſonge.

No. Dites moy donc, Madame, auez-vous reconnu, [347
Qu'vn ſonge a quelque effet ſoit iamais paruenu. [348

So. Jamais iuſqu'à ce poinct ie n'y fus arreſtée. [349.

No. Pourquoy en ſerez-vous maintenant agitée?

»**So.** Celle que le malheur va ſans tréue affaillant
»Craint tout ce qu'elle void en dormant & veillant.

»**No.** L'ame puſillanime où la crainte commande
»Croiſt touſiours le peril, fait ſa figure grande;
»Mais qui d'vn rien conçoit vne exceſsiue peur,
»Perd en tout & par tout & l'eſprit & le coeur.
De grace ouurés moy cet ennuy qui vous ronge, [353
»Qui veut celer ſon mal le tourment ſe prolonge.

---

p. 66] **Nov.** Il est ce qu'õ voudra, mais ce n'eſt riẽ qu'vn ſonge. [C 245

Sop. Vn ſonge voirement, & non pas vn menſonge. [C 246

Novr. Mais dites moy, Madame, où aués vous connu, [C 247
Qu'vn ſonge ſoit iamais à l'effet paruenu. [C 248

Soph. Je ne m'y ſuis iamais iuſqu'icy arreſtée. [C 249

Novr. Pourquoy donques voſtre Ame en eſt ell' tourmentée? [C 250

Soph. Celle que le malheur va ſans fin affaillant. [C 252
Craint tout ce qu'elle void en dormant & veillant. [C. 252

Novr. Le coeur puſillanime où la crainte commande, [C 253
D'vn peril fort petit fait la figure grande: [C 254
Mais qui d'vn rien conçoit vne exceſsiue peur, [D 255
Se va priuant ſoy-meſme & d'eſprit & de coeur. [C 256
De grace, dites moy le ſoucy qui vous ronge. [C 257

Soph. Las! c'eſt vn vray ſoucy bien qu'il vienne d'vn ſonge.
Et taire le voulant taire ie ne le peux
Tu le peux donc ſçauoir ſi ſçauoir tu le veux.

Novr. Le recit en rendra voſtre ame ſoulagée.

A.

Ja le coq matineux diſoit bon iour au iour,
Appelant au combat les coqs qui tour a tour,
Saluent le leuer de la vermeille Aurore,
Qui reconduit ſur nous le char qui nous redore:
Quand le ſomme iuza ſes endormans pauos [263
Dans mes yeux éplorés qui cherchoient le repos. [264
Lors mon mal-heur fatal ennemi de mon aiſe,
De mes maux aſſoupis vint remouuoir la braiſe.
Et fit voir à mes yeux vn Lion libyen,
Qui portoit à ſon col vn étraignant lien. [268
Je ne l'eu ſi toſt veu que la peur gele-veines
M'exhorte à me ſouſtraire aux griffes inhumaines
p. 13] Du farouche animal, Mais de l'autre coté,
Vne autre fiere beſte a ma fuite arrété, [272
Dont l'extréme grandeur, & les dens craquetantes [273
Jetérent ſur mon front mille horreurs palliſsantes. [274
Superbe étoit ſon port, ſon front dix fois cornu, [275
Son chef étoit crineux & déia tout chenu, [276
Deux yeux étincelans au regard haue & louche, [277
Roüoient au bas du front de la béte farouche:
Deux monceaus de fumée yſſoient de ſes narceaux [279
A flos gris, tels qu'on voit ſortir de deux fourneaux:
Son dos étoit armé d'vne grand' peau velue
Dont l'éclat rebouchoit la pointe de ma veüe.
Nourice ie ne veux d'un diligent pinceau, [283
Peindre ce monſtre horrible en ton foible cerueau. [284
Je pourrois imprimer en ta vieille poitrine, [285
L'horreur qu'en y ſongeant mon eſprit s'imagine. [286
Lors plus morte que viue au milieu du danger,
Je ne ſçauois, douteuſe, auquel d'eux me ranger: [288
Semblable aux mariniers que le gré de fortune, [289
Fait errer ſus le dos du triquétre Neptune:
Sur qui le froid Borée & le Nort oppoſés,

B.

Soph. Non, rien ne le peut faire, elle eſt trop affligée.
Le Coq ſe reſueillant à l'approche du iour, [A 355
Deſſioit à chanter les coqs qui tour à tour [A 356
Saluënt le leuer de la vermeille Aurore, [A 357
Qui l'Orient de lis & de roſes colore; [C 262
Alors que le ſommeil vint preſſer ſes pauots, [C 263
Sur mes yeux tout laſsés de chercher le repos: [C 264
Mais au lieu d'appaiſer ma douleur trop cuiſante,
Vne image effroyable à mon Ame il preſente.
C'eſtoit à mon aduis vn Lion libien, [C 267
Ayant le col eſtraint d'vn vergoigneux lien: [C 268
La peur à c'eſt aſpect coule de veine en veine, [C 269
Je voulois me ſauuer de ſa pate inhumaine, [C 270
Quant mon oeil & mes pas tournant d'autre coſté, [C 271
p. 67] Vne autre fiere beſte à ma fuite arreſte: [C 272
Son enorme grandeur & ſes dents craquetantes, [C 273
Firent naiſtre en mon coeur mille horreurs palliſſantes: [C 274
ible eſtoit ſon port, ſon front ſept fois cornu, [C 275

So. Les Coqs ià reſueillez à l'approcher du iour,
D'vn goſier enroué ſaluoient tour à tour
Le berceau blanchiſſant de la vermeille Aurore,
Dont la iouë & la main de ſafran ſe colore;
Alors que le ſommeil diſtila ſes pauots [359
Sur mes yeux fatiguez de chercher le repos: [360
Mais au lieu d'accoiſer mon ame toute émeuë,
Deux images d'horreur il preſeute à ma veuë,
Et ſembloit la premiere vn Lion Libien,
Qui trainoit à ſon col vn vergongneux lien: [362
La peur à cet aſpect coula dedans mes veines;
p. 142] Je voulus eſchaper ſes pattes inhumaines,
Quand mon oeil & mes pas tournant d'autre coſté,
Vne autre fiere beſte a ma fuite arreſté. [368
Dont l'enorme grandeur & les dents craquetantes [369
Font naiſtre ſur mon front des couleurs palliſſantes. [370
Terrible eſtoit ſon port, ſon front ſept fois cornu, [371
Son chef couuert de crin, & ce crin tout chenu, [372
Deux yeux eſtincelans d'vn regard aſpre louche [373
Flamboient comme charbons dans ſa teſte farouche;
Plus d'eſpeſſe fumée iſſoit de ſes nazeaux,
Que de l'ardent Lipare exhalant ſes fourneaux;
Son dos ſe heriſſoit, la fureur & l'audace,
Le meſpris & l'affront erroient deuant ſa face.
Nourrice, il ne me plaiſt d'vn exacte pinceau [379
Pourtraire ce fier Monſtre en ton foible cerueau, [380
J'auroy peur d'imprimer ſur ta vieille poitrine [381
Cette horreur qu'à part moy maintenant i'imagine; [382
Suffiſe que reduite en ce double danger,
Je ne pouuois choiſir quelle part me ranger; [384
Semblable au Matelot qui ſe void en fortune, [385
Tous les Dieux de la mer ſa priere importune,
Tandis que l'Aquilon & le Su combatans
S'entredonnent l'aſſaut deſſus les champs flotans;
Conduit inconſtamment de l'orage & de l'onde,

---

300 Son chef couuert de crin, & ce crin tout chenu: [C 276
Deux yeux eſtincelans d'vn regard clair & louche, [C 277
Flamboient comme charbons en ſa teſte farouche: [C 278
303 Vne eſpeſſe fumée iſſoit de ſes nazeaux, [C 279
Comme du mont Veſuue elle ſort à monceaux:
Son dos eſtoit couuert d'vne peau heriſsee, [C 281
306 Qui de crainte & d'horreur me combla la penſée.
C'eſt pourquoy ie ne veux d'vn diligent pinceau, [A 379
Peindre ce cruel Monſtre en ton foible cerueau, [A 380
309 De crainte d'imprimer au fonds de ta poitrine, [A 381
L'effroy qu'en y ſongeant à part moy i'imagine. [A 382
Plus morte que viuante au milieu du danger, [A 383
312 Je ne ſçauois, douteuſe, auquel d'eux me ranger. [A 384
Semblable à celuy-là qui courant grand fortune, [C 289
Tous les Dieux de la mer par ſes voeux importune; [C 290
315 Lors que le froid Borée & le Su combatans, [C 291
S'entredonnent laſſaut deſſus les champs flotans: [C 292
Inconſtamment porté de l'orage & de l'onde. [C 293

A.

Font que les flos mutins l'vn dans l'autre croiſés
S'entre-liurent le choc, & que l'onde ſur l'onde,
Piroüette entaſsée vne nef vagabonde
Dedans l'air flo-flotant, le Pilote étonné,
Veut qu'au gré du timon le vaiſſeau ſoit mené:
Mais ſon vouloir eſt vain, & ſon art eſt ſans force: [297
Car le vent le plus fort ſon induſtrie force.
De ſorte que contraint par la neceſsité [299
Il fait voile à tout vent, lors le flot irrité, [300
Elance ſon nauire en Charybde ou en Scylle, [301
Tous deux contre-oppoſés en la mer de Sicile: [302
p.14] Ainſi ne me pouuant par fuite dérober [303
De ces fiers animaux, i'aime plutoſt tomber, [304
Es pattes du Lion qui r'accoiſoit ſon ire.
Tremblotante d'effroy vers luy ie me retire,
Je me iette à ſes pies: lors il léche mes mains, [307
Il baiſote mon front fait cent actes humains,
Par leſquels il táchoit d'auoir ma bien-ueillance:
Mais cet autre animal vers moi ſes pas auance, [310
Et me lançant de loin ſon oeil triſte & hagard,
Montre que de la proie il veut auoir ſa part.
Lors le poure Lion s'en fáche s'en contriſte,
Bat ſon flanc de ſa queue, & refrongnement triſte,
Voiant que ſon Riual veut deſur moi courir,
Il veut auoir l'honneur de me faire mourir.

No. Ce ſonge eſt effroiant: mais Madame il me ſemble
Que i'apperçois venir vn meſſager. **So.** Il tremble,
Sachons ce qu'il apporte: hola di, Meſſager:
N'ét-il point ſuruenu quelque nouueau danger?

Me. Tout eſt perdu Madame. **So.** Helas! quelle miſere,
Se vient encore ioindre à ma douleur amere?
Mon ſonge eſt véritable: il n'en faut plus douter.
Mais quel mal-heur plus grand me pourroit tourmenter,
Que celuy qui m'oppreſſe, o Meſſager fidelle,
Raconte nous encor quelque triſte nouuelle.
Qui a-til? **Me.** Cirte eſt priſe. **So.** Helas! bons Dieux! Helas! [325

B.

Ores il eſt plongé dedans la mer profonde, [C 294
Ores il eſt hauſsé iuſqu'aux Aſtres des Cieux: [C 295
De conduire ſa barque il eſt bien ſoucieux, [C 296
Mais ſon effort eſt vain & ſon art ſans puiſſance, [C 297
Car le flot & le vent de tous coſtés l'eſlance, [C 298
De ſorte que contraint par la neceſsité, [A 395
Il cede au vent mutin & au flot irrité, [C 300
Qui le pouſſent enfin dans Charibde ou dans Scile, [C 301
Gouffres contr'-oppoſés en la mer de Sicile. [C 302
p.68] Ne me pouuant ainſi par fuite deſrober [C 303
A ces fiers animaux, i'aime encor mieux tomber [C 304
Es pates du Lion qui ſembloit me ſousrire: [C 305
Toute palle de crainte à luy ie me retire, [A 402
Je me iette à ſes pieds; il me léche les mains, [A 403

Ores il eſt plongé dans l'abiſme profonde,
Puis ſoudain rehauſsé iuſqu'au lambris des cieux;
Diligent il employe & les mains & les yeux,
Mais ſon effort eſt vain, ſon art eſt ſans puiſſance; [393
L'onde & le vent mutin deçà delà l'eſlance,
Juſqu'à tant que contraint par la neceſsité, [395
Finablement il cede à l'orage irrité, [396
Qui d'vn eſlans le pouſſe en Caribde ou en Scile, [397
Gouffres entrepoſez aux deſtroits de Sicile. [398
Ne me pouuant ainſi la fuite deſrober [399
A ces fiers animaux, ie me laiſſe tomber [400
Sous les pieds du Lion qui me ſembloit ſous-rire,
Et changer en attraits la fureur de ſon ire:
Il me void en pitié, me léche les deux mains, [403
Me flate, me careſſe, & ſes geſtes humains
Ne me promettent plus qu'amour & bien-veillance:
Lors que d'autre coſté l'autre Animal s'auance [406
Qui veut demeurer maiſtre, & contre toute loy,
Le butin du Lion empieter pour ſoy:
Le Lion genereux fruſtré de ſon attente,
Rugit horriblement, ſe bat & ſe tourmente;
Enfin pour me ſauuer, n'eſtant pas aſſez fort,
Plain d'ire & de regret il me donne la mort.
Je m'éueille en ſurſaut pantelante & laſſee,
Tant ce ſonge mortel eſtonna ma penſée.
Et m'est encor aduis qu'à toute heure ie voy
Son idole effroyable errer autour de moy.
Mais Nourrice vois-tu cet homme qui s'auance?

No. Madame il vient à nous, mõſtrez plus de cõſtance.

Sop. Où vas-tu ſi ſoudain? dy le moy meſſager.

Mes. C'eſt pour vous aduertir que vous courez danger.
Cyrthe eſt priſe Madame. **Sop.** O fortune infidelle! [423

Me flate de la queũe, & ſes geſtes humains [C 308
Ne me promettent rien qu'amour & bien-veillance: [C 309
Mais ſoudain d'autre part l'autre animal s'auance, [C 310
Qui veut demeurer maiſtre, & contre toute loy, [C 311
Le butin du Lion deſire auoir pour ſoy. [C 312
Le Lion genereux fruſtré de ſon attente, [C 313
Emplit le Ciel de cris, ſe bat & ſe tourmente: [C 314
Mais ſentant à la fin debile ſon effort,
Plain d'ire & de regret il me donne la mort. [C 316
Je m'eſueille en ſurſaut pantelante & laſſée, [C 317
Et le ſonge imprima la peur dans ma penſée, [C 318
Si bien qu'il m'eſt aduis qu'encore i'aperçoy, [C 319
Ceſte Idole effroyable errante deuant moy. [C 320
Mais Nourrice vois-tu ceſt homme qui s'auance? [C 321

Nov. Il vient à nous, Madame, ainſi comme ie penſe.

Sop. Où cours-tu ſi ſoudain; dy le moy Meſſager. [C 323

Mes. Je viens vous aduertir que vous coures danger; [C 324
Cirthe eſt priſe, Madame. **Sop.** O fortune infidelle! [C 325
Tu m'apportes touſiours quelque peine nouuelle. [A 422

A.

O mal-heureux deſtin! tu n'es encore las,
De tourmenter ma vie. Or di nous de qui eſt-ce,
Me. C'est du Roy Maſſiniſſe, **So.** O que i'ai de triſteſſe!
Me. Ja l'Aſtre guide-iour de Titon ſon epoux
Quittoit la froide couche, & ramenoit ſur nous
Le char donne-clarté, débouclant la barriere
D'ou l'éclerant Phoebus commence ſa carriere.
L'Orient ſe peignoit de mille & mille fleurs,
Qui tapiſſoient le Ciel de leurs viues couleurs:
Quand auec le Soleil nous auiſons la troupe
Du Numide ennemi deſcendant de la croupe
D'vn mont proche d'ici: l'alarme nous donnons
Au prochain corps de garde en criant, compagnons
L'ennemi ſe paroit, il eſt a la campaigne,
Brauement entoure de ſa bande compagne.
Mais notre cri fut vain: car le ſomme oublieux,
D'vn froid bendeau d'airain auoit preſſe leurs yeux,
Qui n'ouans dans l'oubly de l'onde letheane,
Ne s'étoient deſſillés au ſon de la diane.
Nous quittons le rempart & tous epouuentés,
Deſireux de ſçauoir qui les tient arretés,
Nous courons droit a eux, qui non touchés de crainte,
Demandent quelle peur a la palleur empreinte
Qu'on lit ſus nótre front, ou bien quelle terreur
Agite nos eſpris, & nous pouſſe en fureur,
A mots entre-rompus nous leur diſons, arme arme,
Compagnons, tout eſt mort: ja l'ennemi gendarme
A gagne nos foſſes, déia de toutes pars
On entend dans les airs le crier des ſoudars,
L'aigu haniſſement, le cliquetis des armes,
Qui horriblent les cors des brauaches gendarmes.
Courons a la muraille, & bordons les foſſés,
Ou nous ſommes en train d'étre bientot forçés.
Allons vite, allons tot: car leur demarche hoſtile,
Montre qu'ils ſont venus pour raser notre ville.
Eux a peine éueillés de ce profond ſommeil,
Hauſſant vn peu le chef ne ſont qu'entre' ouurir l'oeil:
Mais quittans a la fin la ſoldade paillaſſe,
L'vn court a ſon epieu, l'autre veſt ſa cuiraſſe,
L'vn entoure ſon chef d'vn morion creſté,
A l'autre vn baton pend pour epee au coſté.
Change que fait la peur! l'vn empoigne vne lance,
L'autre arme d'vn epieu vers l'ennemy s'auance.
Mais helas mal-heureux! nous ne fumes ſi tót

B.

Mes. Maſsiniſſe ſuyui de ſes braues guerriers,
S'aſſeure de la ville & de tous ſes quartiers.
Sop. Comme a-il peu ſi toſt nos forteresſes prendre?
Mes. En m'eſcoutant vn peu vous le pourrés entendre.
Ja l'Aurore ſortoit du lit de ſon eſpoux,
Et le char du Soleil ramenoit deſſus nous;

Je ne t'auray iamais que mauuaiſe & cruelle.
Meſs. Maſsiniſſe ſuiui d'vn grand oſt de guerriers
S'aſſeure de la ville & court par les quartiers.
Sop. Et comment, ie te prie, a-il peu nous ſurprendre?
Me. M'écoutãt tant ſoit peu vous le pouuez apprendre.
J'a l'Aube auoit quitté ſon lict blanc & vermeil
Pour ramener ſur nous le beau char du Soleil,
Quand l'on voit de nos murs mainte effroyable troupe, [433
p. 144] Auec le iour naiſſant deſcendre d'vne croupe: [434
La ſentinelle alors deſcouurant cet arroy,
Nous vient donner l'alarme & l'alarme l'effroy.
Ceux qui pour lors veilloiẽt au prochain Corps de garde
Veſtent le corſelet, prennent la halebarde:
A la meilleure part le ſommeil oublieux [439
Bouchoit encor l'oreille auſsi bien que les yeux; [440
Pluſieurs courent vers eux plains de frayer mortelle,
On tire on pouſſe on crie, & ſans ceſſe on appelle;
Qui s'éueille en ſurſaut, qui ſaute bruſque & promt,
Qui plain d'eſtonnement leue a peine le front,
Qui ſe muſſe de peur. Compagnons arme arme [449
Crions nous d'vne voix, ià l'ennemi genſdarme [450
Tient le creux du foſ-é; deſia de toutes parts [451
Murmurent les ſoldats au pied de nos ramparts; [452
On vit le bruit du fer, on void en mille places
L'eſclat reſplendiſſant des luiſantes cuiraſſes;
On void deçà delà les cheuaux hanniſſans
Deſſous les Caualiers bruſquement bondiſſans:
Marchon à main armee & iusques à l'extreſme
Deffendons nos enfans, nos femmes, & nous-meſme.
Ayant ainſi parlé nous ne fuſmes ſi toſt [467

Quand nous aperçeuons que mainte & mainte troupe, [C 333
p. 69] Auec le iour naiſſant deſcendoit d'vne croupe. [C 334
La Sentinelle alors qui veilloit à recoy, [C 335
Nous vint donner l'alarme, & l'alarme l'effroy. [C 336
Quelques vns s'éueillãs aux prochains Corps-de-garde, [C 337
Veſtent le corſelet, prennent la halebarde, [C 338
Mais aux autres encor' le ſommeil oublieux, [C 339
Auoit bouché l'oreille auſsi bien que les yeux. [C 340
Nous courons droit à eux pleins de frayeur nouuelle; [C 342
Vn chacun par ſon nom ſon compagnon appelle, [C 342
Il s'éueille en ſurſaut, il ſaute bruſque & pront: [C 343
Quel morne eſtonnement vous fait pallir le front, [A 446
Dit-il demy troublé? Compagnons arme arme arme, [C 345
Crions nous à l'enuy; ià l'ennemy gendarme [C 346
A gaigné le foſſé; deſia de toutes parts [A 451
On entend la rumeur & le bruit des ſoldarts, [A 452
Le cliquetis du fer; on voit en mille places, [C 349
Sous les rays du Soleil éclater le[s] cuiraſſes:
On voit en mille lieux les cheuaux hanniſſans, [C 351
Deſſous les Caualiers brusquement bondiſſans; [C 352
Courons ſur la muraille, & d'vn courage extreſme, [C 353
Deffendons nos enfans, nos femmes, & nous-meſme. [C 354

A.

Arrengés ſus le mur, que nous decouurons l'ót [356
Si nombreux, que tant loin qu'attaignoit noſtre veüe, [357
Nos yeux ne decouuroient qu'vne execrable nue [358
D'hommes armés à cru, dont l'éfroiable port, [359
Sẽbloit nous menacer & de guerre & de mort. [360

So. Vos coeurs étoient tous pleins non de ſang mais de glace: [361
Mais pourſui cependant. **Me.** Ainſi que par la place [362
On voit quand il a plu mille petits ruiſſeaux, [363
Rouler par ci, par la, leurs trotignantes eaux: [364
Ainſi de tous cótes viennent vers la muraille [365
Les ſcadrons ennemis ordonnés en bataille. [366
On voit vaguer au vent les bouffons étendars.
On voit deſſous leurs flos ſauteler les ſoudars
Preſts à donner le choc: chacun d'eux ſe paone,
Frappant d'vn pié hardi l'échine de Latone.
Du grand hot ennemi l'oeil découure ſoudain [371
S'écarter vn heraut la trompete en la main, [372
Qui ſanſa-ſan-farant s'approche de la porte: [373
Puis ſoufflant trois fois l'ame en ſa trompéte morte,
Il nous conuie a paix, & diſt qu'il eſt raiſon, [375
Qu'vn Roy lon-tens bani rentre dans ſa maiſon. [376
Qu'on ne peut iuſtement lui nier l'heritage,
Qu'a tou-iours poſſede ſon antique lignage. [378
Que mettant en oubli le tens qui s'eſt paſſé, [379
Il n'en ſeroit iamais contre nous courouçé, [380
Si le recognoiſſans pour legitime prince, [381
Nous luy voulions remetre entre mains ſa prouince. [382
p. 17] Qu'il ſeroit qu'en tout temps la concorde & la paix,
Demeureroient chés nous ſans s'en partir iamais:
Mais que ſi obſtinés à faire le contraire, [386
Nous voulions nous tramer vne mort volontaire,
Qu'il portoit au coſté le glaiue puniſſeur, [387
Qui de ſes ennemis ſeroit le meurtriſseur.

B.

Mais helas! mal-heureux nous ne fuſmes ſi toſt [A 467
Arriués en ce lieu, que nous découurons l'oſt [A 468
Si nombreux qu' auſsi loin qu'attaignoit noſtre veuë, [A 469
Elle n'aperçeuoit qu'vne effroyable nuë [A 470
D'hommes armés à cru, dont le pas & le port, [C 359
Caufoient aux plus hardis la crainte de la mort. [C 360
Nos courages bruſlans deuiennent tous de glace, [C 361
Nous demeurons confus; ainſi que ſur la place, [C 362
On voit quant il à pleu mille petits ruiſſeaux, [A 475
Tenir vn cours à part en ſeparant leurs eaux: [C 364
p. 70] Ainſi de tous coſtés viennent à la muraille, [A 477
Cent & cent bataillons en ordre de bataille: [A 478
On voit ſous les drappeaux les ſoldats amaſsés, [C 367
Pied à pied, flanc a flanc, teſte a teſte preſsés, [C 368
Preſts de donner l'aſſaut: chacun à l'oeil farouche, [C 369
L'horreur ſur le viſage, & l'outrage en la bouche. [C 370
Mais du Hot colonel nous auiſons ſoudain [C 371

Arrangez ſur les murs, que nous deſcouurons l'oſt; [468
Et noſtre oeil qui ſe perd dedans ſon eſtenduë [469
Void tous les champs couuerts de mainte eſpeſſe nuë [470
D'hommes armez à crud, dont le pas & le port [471
Semblent porter l'iniure & menacer la mort. [472
Nos courages de feu deuiennent tous de glace [473
Nos bras ſont engourdis; Et comme ſur la place [474
Apres l'orage on void mille petits ruiſſeaux [475
Faire mille chemins du trac gliſſant des eaux; [476
De cent diuers coſtez donnent vers la muraille [477
p. 145] Cent & cent Regimens en ordre de bataille. [478
Sous les drapeaux volans les ſoldats amaſſez,
Pied à pied, flanc à flanc, teſte à teſte preſſez,
Accourent à l'aſſaut, iâ leur oeil eſt farouche,
Terrible leur viſage, outrageuſe leur bouche.
Du Scadron colonel nous aduiſons ſoudain [483
S'écarter vn Heraut la trompette en la main [484
Qui fanfarant arriue aſſez pres de la porte; [485
Il ſomme de ſe rendre, il coniure, il exhorte,
Et crie à haute voix: Certes il eſt ſaiſon [487
Qu'vn Roy long temps banni rentre dans ſa maiſon; [488
Qu'on taſcheroit en vain luy tenir l'heritage
De tout temps poſſedé par ſon propre lignage; [490
Qu'il oublira l'iniure & le forfait paſsé [491
Sans qu'il en reſte rien dans ſon coeur offencé, [492
Si le reconnoiſſant pour legitime Prince, [493
Nous mettens en ſa main la clef de ſa Prouince: [494
Bref que par nos Citez il fera deſormais
Produire a l'Oliuier les doux fruits de la paix:
Mais que ſi dédaignant ſon ſceptre ſalutaire,
L'audace nous prenoit d'attenter le contraire, [497
Qu'il porte à ſon coſté le redoutable fer [499
Qui des peuples mutins le feroit triompher;
Et que les iuſtes mains de cette grande armée

S'eſcarter vn heraut la trompette en la main; [C 372
Il ſonne vne fanfare eſtant pres de la porte, [C 373
Et de rendre la ville à ſon Prince il exhorte: [C 374
Il crie à haute voix qu'il eſt ores ſaiſon, [C 375
Qu'vn Roy longtemps banny r'entre dans ſa maiſon; [C 376
Qu'on ne peut iuſtement luy nier l'heritage, [A 489
Qu'a touſiours poſſedé ſon ancien lignage: [A 490
Qu'il oubli'roit l'iniure & le tort du paſsé, [C 379
Sans eſtre à l'aduenir contre nous couroucé, [A 492
Si le reconnoiſſant pour legitime Prince, [A 493
Nous mettions en ſa main la clef de ſa Prouince. [C 382
Que deſſous ſes Lauriers il feroit deformais, [C 383
Verdoyer en tout temps l'Oliuier de la Paix: [C 384
Mais que ſi nous cauſant vne mort volontaire, [C 385
Noſtre plus grand Amy nous nous rendions contraire, [C 386
Qu'il portoit à ſon flanc vn redoutable fer, [C 387
Qui de ſes ennemis le faiſoit trionfer; [C 388
Et qu'auecques les mains d'vne effroyable armée, [C 389

A.

Le meſſage receu l'on conſulte l'affaire. [393
L'on reſoult vitement ce qu'il eſt bon de faire,
L'on met l'étendart blanc ſur le haut dés rempars. [395
On ſaute, on s'éiouit, on court de toutes pars, [396
Pour auoir de ſon Roy quelque œillade courtoiſe,
Bref ce n'eſt que ſoulas, quelque part que l'on voiſe.
Le peuple emplit la porte, & s'entre-deuançant,
Il ondoye en la rue, il va s'entre-pouſſant:
Tout ſe met en deuoir, tous offrent leur ſeruice, [397
Et beniſſent le iour que fut né Maſiniſſe.

So. Ou va il, [messager]? **Me.** Il va droit au chaſteau. [399

So. Cõment le cognoitrai-ie? **Me.** Il n'a point de chappeau. [400

Madame ie ne peux m'arreſter dauantage,

So. Allons nous accouſtrer vn peu a l'auantage, [402
Nous le pourrons flechir: l'impitoiable Mars [403
Reuenant tout poudreux d'animer ſes ſoudars, [404
Embraſſe doucement ſa Dame Idalienne, [405
Perdant entre ſes bras ſa fureur Thracienne. [406

Choeur.

Oyés nos triſtes voix [407
Vous qui metés vóſtre aſſeurance au monde: [408
Quiconque auſsi ſur la grandeur ſe fonde
Nous oye a céte fois. [410

p. 18] »Qu'est-ce que la grandeur! [411
»Vne vapeur, ſemblable a la fumée, [412
»Qu'on voit en l'air auſsi-tot conſumée,
»Qu'elle a ſenti l'ardeur. [414

»Cét vn neigeux monceau, [419
»Dont la blancheur éblouit nótre veüe, [420
»Qui ſous le chaut diminüer eſt veüe, [421
»Et ſecouler en eau. [422

»Cét le veſtige en l'air [415
»Que l'oiſeau laiſſe, alors qu'il fend le vague: [416
»Ou bien le trait, qu'on imprime en la vague: [417
»Cét au vent le parler.

B.

Il eſpandroit ſur nous ſa cholere allumée, [C 390
Si bien que du plus grand au plus petit de tous, [C 391
Il feroit voir l'effet de ſon iuſte couroux. [C 392
Ce meſſage reçeu l'on conſulte l'affaire, [C 393
Vn chacun veut ſe rendre à ce doux aduerſaire; [C 393
On met l'enſeigne blanche au haut de nos rempars. [A 503
p. 71] Tous pour le bienueigner courent de toutes pars; [C 396
Tous monſtrent tout deuoir, tous offrent leur ſeruice, [C 397
Tous de bouche & de coeur beniſſent Maſiniſſe. [A 510

De quel coſté va-il? **Mes.** Il vient droit au chaſteau. [C 399

ne le cõnoiſtray-ie? **Mes.** Il n'a point de chapeau, [C 400
tous les plus grands il paſſe de la teſte. [C 401

Nourice, il faut que ie m'apprenſte, [C 402
roy, l'impitoyable Mars. [A 515

Eſpandroient tellement ſa cholere animée,
Que depuis le plus grand au plus petit de nous
On pourroit remarquer les traits de ſon corroux.
Le meſſage receu ſe conſulte l'affaire; [501
Tous deſirent ſe rendre à leur doux aduerſaire,
On porte ſon enſeigne au haut de nos rampars: [503
Chacun court l'accueillir tous vont de toutes parts [504
Teſmoigner leur deuoir par offres de ſeruice [509
p. 146] Voila comme eſt entré le Prince Maſsiniſſe.

Sop. De quel coſté va-il? **Me.** Il viēt droit au chaſteau. [511

So. Cōme le connoiſtray-ie? **Me.** Il n'a point de chapeau, [512
Et les plus grands des ſiens ſurpaſſe de la teſte.

Sop. Allon, chere Nourrice: il faut que ie m'appreſte [514
De vaincre ſa rigueur. L'eſprit felon de Mars [515
Qui des Champs Thraciens vient d'auec ſes ſoldars, [516
Amolli par les yeux de la belle Ciprine, [517
Eſteint entre ſes bras l'ardeur de ſa poitrine. [518

Choevr.

Oyez nos triſtes voix [519
Vous qui logez voſtre aſſeurance au monde, [520
Vous dont l'eſpoir ſur ce Roſeau ſe fonde
Oyez nous cette fois. [522
»Toute voſtre grandeur [523
»N'eſt que vapeur qui ſe perd en fumee: [524
»C'eſt de la Cire auſsi toſt conſumee,
»Qu'elle a ſenti l'ardeur. [526
»C'eſt le veſtige en l'air, [531
»Que l'oiſeau laiſſe entrecoupant le vague; [532
»Le trait coulant tracé dedans la vague; [533
»Ou celuy de l'eſclair.
»C'eſt vn negeux monceau, [527
»Dont la blancheur esbloüit noſtre veuë; [528
»Mais aux rayons qui trauerſent la nuë [529
»Il ſe diſſoult en eau. [530

Reuenant tout poudreux d'animer les ſoldars, [A 516
Embraſſe doucement la molle Ciprienne, [C 405
Et perd entre ſes bras ſa fureur Thracienne. [A 518

Choevr.

Oyez nos triſtes voix, [C 407
Vous qui mettés voſtre aſſeurance au monde, [C 408
Vous dont l'eſpoir ſur vn rozeau ſe fonde, [C 409
Oyés nous ceſte fois. [C 410
Toute voſtre grandeur, [C 411
N'eſt que vapeur ou que vaine fumée, [C 412
Tout auſsi toſt fonduë & conſumée, [C 413
Qu'elle a ſenti l'ardeur. [C 414
C'eſt le veſtige en l'air, [C 415
Que l'oiſeau laiſſe alors qu'il fend le vague; [A 532
Ou bien le trait eſcrit en vne vague, [C 417
Que l'on voit s'eſcouler. [A 530

A.

»C'et vn geinant torment, [423
»Qu'on va couurant d'vn honorable voile,
»Qui, ventelé, fait enfler nótre voile,
»D'vn trop orgueilleux vent.
»Quelqu'vn ce pourra voir, [427
»Bien careſſé de l'inſtable fortune, [428
»Qui tout ſoudain l'éprouuant importune, [429
»Perdra tout ſon pouuoir. [430
»Elle fait bien ſouuent, [431
»Que la grandeur reſemble a la fleurete. [432
»Qui au matin eſt fréche & vermeillette, [433
»Au ſoir cuite du vent. [434
»L'honneur mortel fleurit,
»Comme au matin la roſe ſur la branche:
»Mais vers le ſoir, perdant leur couleur blanche,
»L'vn et l'autre flétrit.
p. 19] »Celuy la qui paroiſt [435
»Par deſſus tous, comme ſur la briere [436
»Fait les Ciprés, ou tu le vis n'aguere [437
»Maintenant n'apparoiſt. [438
»On ne peut ſeulement
»De ſa grandeur connoitre aucune trace: [440
»Ains comme en l'air le vent ſans marque paſſe,
»Il n'eſt veu nullement.
»Tu ne trouueras rien,
»Qui ne ſe plaiſe au change, d'heure en heure: [444
»Rien qui conſtant & aſſéuré demeure,
»En ce val terrien.
»Mais l'état des grans Rois, [447
»Eſt plus ſuiet aux aſſaux de fortune, [448
»Que n'eſt au vent le logis de Neptune: [449
»Aux foudres vn haut bois. [450
»Tout ainſi que l'on voit,
»En tens d'hiuer, le ſoleil vn peu luire,

B.

C'eſt vn neigeux monceau, [C 419
Dont la blancheur peut esbloüir la veuë, [C 420
p. 72] Mais quand l'ardeur d'vn Printemps eſt venuë,
Il ſe reduit en eau. [C 422
C'eſt vn plaiſant tourment; [C 423
Vn vent d'honneur qui fait enfler noſtre ame; [C 424
Vn feu cuiſant qui le courage enflame; [C 425
Vn bon-heur en dormant. [C 426
Quelqu'vn ſe pourra voir, [C 427
Qui ſoutre des faueurs de fortune, [A 540
Puis tout ſoudain l'eſprouuant importune, [A 541
Il perdra ſon pouvoir. [A 542
Elle fait bien ſouuent, [A 543
La gloire humaine eſgale à la fleurette, [A 544

»C'eſt vn plaiſant tourment; [535
»Vn vent d'honneur qui fait bouffir voſtre ame;
»Vn feu cuiſant qui le coeur vous enflame;
»Vn bonheur de dormant.
»Quelcun ſe pourra voir [539
»Comme allaité dans le ſein de fortune, [540
»Qui toſt apres par ſa haine importune [541
»Perdra tout ſon pouuoir. [542
»O que lon void ſouuent [343
»La gloire humaine imiter la fleurette [544
»Au poinct du iour ioyeuſe & vermeillette, [545
»Au ſoir cuitte du vent. [546
»Qui ſur tous s'eſleuoit [551
»Comme un ſapin ſur les baſſes bruyeres, [552
»Dedans le thrône où tu le vis n'agueres, [553
»Jà plus il ne ſe void. [554
»Ton regard eſt bien clair
»S'il peut de luy remarquer quelque trace; [556
»Le luſtre humain comme vn ſonge s'efface,
»Paſſe comme vn eſclair.
»Penſes-tu rien trouuer
»Que le deſtin n'altere d'heure en heure? [560
»Bien que le Ciel ferme en ſon cours demeure
»Sa fin doit arriuer.
»Le ſceptre des grands Rois [563
»Eſt plus ſuiet aux coups de la Fortune, [564
»Qu'aux vents mutins les ondes de Neptune, [565
»Aux foudres les hauts bois. [566
»Ceſſon pauures humains,
»De conceuoir tant d'eſperances vaines,
»Puis qu'ainſi toſt les grandeurs plus certaines
»Tombent hors de nos mains.

Qui au matin eſt freſche & vermeillette, [A 545
Au ſoir cuite du vent. [A 546
Celuy qui s'eſleuoit, [C 435
Comme vn Sapin ſur les baſſes Bruyeres, [C 436
Dedans le throſne où tu le veis n'agueres, [C 437
Maintenant ne ſe void. [C 438
Ton regard eſt bien clair, [C 439
Si tu en peux remarquer quelque trace: [C 440
Son luſtre auſsi plus ſoudainement paſſe, [A 557
Que ne fait vn eſclair. [C 442
Rien ne ſe peut trouuer, [C 443
Que le deſtin n'altére d'heure en heure: [C 444
En meſme eſtat long temps rien ne demeure; [C 445
Sa fin doit arriuer. [C 446
Mais les plus puiſſans Rois, [A 563
Sont plus ſuiets aux affaux de fortune, [A 564
Qu'aux vents mutins les ondes de Neptune, [C 449
Aux foudres les grands Bois. [C 450

A.

»Puis les maux ſa lumiere detruire
»Si qu'on ne l'apperçoit.
Syphax ce puiſſant Roy,
Qui paroiſſoit en la terre Libyque
Comme vn ſoleil, qui par toute l'Afrique
Eclairoit tout de ſoy,
A perdu ſaclarté
Et ſon éclipse a la terre africaine
Promet mal-heur, gloire a la gent romaine
Qui ſa force a donté.

Acte II.

MASSINISSE. SOPHONISBE.

Massinisse.

Je vous rens grace, o Dieux, dont la puiſsante dextre, [455
Rend ma main au cõbat, mon corps au choc adextre:
Qui m'aués au milieu du foudre & de l'éclair
Des orages de Mars, mis ſous vótre bouclair
Qui m'aues recouru du goſier de la Parque,
Quand ia mon pied marchoit vers l'infernale barque, [459
Et que de l'oſt haineux les furieux ſoudars,
Verſoient deſſus mon chef vne moiſſon de dars.
»Je recognois o Dieux, & deuant vous i'ateſte,
»Que la victoire acquiſe eſt vn pur don celeſte.
»Qu'vn laurier achete d'vn bel effort vainqueur
»Ne vient pourtant du bras, de l'adreſſe, ou du coeur:
»Mais du grand Jupiter qui darde ſon tonnerre,
»Sur les autheurs mutins d'vne execrable guerre.
Les yeux fichés au Pole & le genouil ploié, [469
Je vous rens grace o Dieux de m'auoir emploié [470
Pour punir ce galant, dont la ſuperbe audace [471
Auoit en moy iure la perte de ma race: [472
Qui s'étoit emparé de mon Thrône Roial,
Qui praticquoit ma mort, qui me vouloit du mal [474

B.

Tout ainſi qu'en hyuer, [A 567
L'on void au Ciel le Soleil vn peu luire, [A 568
Et puis les vents qu'on oit rudement bruire,
De ſes rays nous priuer
Ce Prince nompareil, [A 571
Ce grand vainqueur de la terre Libique, [A 572
Ce grand Siphax qui luiſoit à l'Affrique, [A 573
Comme vn autre Soleil:
Perd ores ſa clarté, [A 575
Et ſon éclipſe à la gent Affricaine [A 576
Preſage honte: & gloire à la Romaine, [A 577
Dont il eſt ſurmonté.

p. 148]

Acte II.

MASSINISSE. SOPHONISBE.

O Grands Dieux immortels ie beni voſtre grace, [579
Qui dans le coeur m'inſpire vne ſi forte audace,
Qu'au milieu des frayeurs ie demeure aſſeuré,
Comme ſi d'vn Aimant i'eſtois tout remparé.
J'ay cent fois veu mon pied dans la fatale barque; [584
Je me ſuis veu cent fois aſſailli de la Parque;
Je me ſuis veu cent fois pour bute à mille dars
Mais vous m'auez touſiours paré de ces hazars:
Et pource, ô Dieux ſauueurs maintenant ie proteſte
Deuant vos ſaints Autels, que voſtre main celeſte
Me fait ſur mes haineux à mon gré triompher,
Et ce qui m'en plaiſt mieux ſans employer le fer,
Sans ſouiller de leur ſang la deſpouille estoffée,
Que ces temples ſacrez conſeruent pour trophée.
Les yeux leuez au Ciel & le genoüil ployé, [593
Je me ſouſmets à vous pour m'auoir employé [594
A punir ce galand, dont la cruelle audace [595
Taſchoit en me perdant perdre toute ma race, [596
Ce traiſtre vſurpateur, ce meſchant deſloyal,
Qui minutoit ma mort dans mon Thrône Royal. [598
C'eſt montrer clairement que les ames fidelles
»Ont touſiours pour abri vos faueurs paternelles,

Acte II.

MASSINISSE. SOPHONISBE.

Mass.

De la bouche & du coeur, ô Dieux, ie vous rends grace, [C 455
De m'auoir inſpiré tant de force & d'audace, [C 456
Qu'au milieu des frayeurs mon courage aſſeuré, [C 457
p. 74] Sans eſtre eſmeü de peur eſt touſiours demeuré.
J'ay eu cent fois vn pied dans l'infernale barque, [C 459
Et vous m'aués touſiours deſgagé de la Parque, [C 460
Qui conſpirant ma mort animoit les ſoldars, [A 585
A verſer ſur mon chef vn orage de dars. [A 586
C'eſt pourquoi, dieux benins, haut & clair ie proteſte, [C 463
Que toute ma victoire eſt vn pur don celeſte; [A 588
Et que vous m'aués fait auiourd'huy trionfer, [C 465
Sur tous mes ennemis ſans employer le fer, [C 466
Et ſans ſouiller de ſang la deſpouille eſtoffée, [C 467
Qu'en vos temples ſacrés i'eſleue pour trofée. [C 468
Les yeux fichés au Ciel & le genoil ployé, [A 594
Je vous rends grace auſsi de m'auoir employé, [A 595
Pour punir ce galant dont la cruelle audace, [C 471
Vouloit en me perdant perdre toute ma race. [C 472
Ce traiſtre vsurpateur, ce Prince deſloyal, [C 473
Minutoit ma ruine en mon throſne royal: [C 474
Mais vous aués monſtré que les Ames fidelles, [C 475
Eſprouuent au beſoin vos faueurs paternelles; [C 476

A.

Sans l'auoir merite: mais les races Royales,
Sentent de iour en iour vos graces liberales:
Vous eſtes leur ſupport, vous ne pouës ſoufrir,
Qu'vne main parricide ait pouuoir de meurtrir
Les Roys vos chers enfans, qui portent vótre image
Du pinceau de vos doigts, pourtraite en leur viſage. [479
p. 21] Il en a le méchant, il a ſenti le dard,
Qui, délogeant du Ciel, plus ſoudainement part,
Pour écraſer ſes reins, que la fleche empennée
De l'archer tire-droit vers la lutte affinée.
»C'est vous auſſi grans Dieux, qui commandés a tous,
»Vous diſpoſes de tout, auſsi tout eſt a vous,
»Nous ſommes en vos mains, qui verſent liberales
»Dés graces ſur chacun, toute-fois ineguales.
»Par vous l'vn eſt fait Prince, & l'autre eſt fait ſuiet.
»Par vous l'vn eſt fait grand & l'autre eſt fait abiet.
»Par vous encor' de l'vn a l'autre eſt fait échange:
»Car ſelon qu'il vous plaist tout ſe change & rechãge.
»L'on tient de vous a ferme & la vie & l'honneur.
»Vous donnés le mal-heur, vous donnés le bon-heur.
»Vous enceptres nos mains, vous mettés la couronne
»Sur les chefs moins priſes: bref votre main nous dõne
»Tout ce qu'auons de bien, que ſi pour nos forfaits,
»Vous allés échangeant en guerre notre pays,
»Cela nous tourne à gloire, & ſelon le merite
»N'eſt la punition, car elle eſt plus petite
»Que le peché commis, o grans Dieux vous voulés,
»Que doucement au bien nous ſoyons r'appelés.
En la plus belle fleur de ma verte ieuneſſe, [487
Je fu bany dés miens, priué de ma richeſſe, [488
Chaſsé de ma maiſon, quante-fois tout caſsé
Sous le fais du harnois, ay-ie au creux d'vn foſsé [490
Ronflé le somme au vent, ayant pour lit la terre, [491
Pour courtine le Ciel, qui tout ce tout enferre? [492
Quantés-fois ay-ie encor ſur le dos d'vn vert pré, [493
Prins mon petit repas par la faim enſucré?
Faim qui me béquetoit, & qui tous me ſeruices
Faits de pain bis & d'eau r'empliſſoit de delices.
p. 22] Mais en fin, mais en fin me voila r'établi, [497
Prét de plonger mes maux dans l'éternel oubli.

B.

Et que les Roys ſacrés eſtant aimés de vous, [C 477
Sont crains de leurs ſuiets & honorés de tous; [C 478
Pour ce qu'ils vont portant empreinte en leur viſage, [C 479
De l'eſſence inuiſible vne viſible image. [C 480
Siphax mon aduerſaire apprend à ſon regret, [C 481
Quel fruit peut apporter vn deſſein indiſcret; [C 482
Et connoiſt que celuy qui commet iniuſtice, [C 484
Void ſur ſon propre chef retomber ſa malice. [C 483
Pendant que nous dormons voſtre oeil veille pour nous,
Vous diſpoſés de tout, comme eſtant tout à vous, [A 610

»Et que les Rois ſacrez eſtans cheris de vous
»Sont crains de leurs ſubiets & reſpectez de tous,
»Comme portans empraínte és traits de leur viſage [604
»De l'eſſence inuiſible vne viſible image.
O perfide Siphax, tu vois à ton regret,
Quel fruit apporte enfin vn deſſein indiſcret;
»Tu connois qu'vn autheur de fraude & de malice
»Void ſur ſon propre chef tomber ſon iniuſtice,
»Et que l'oeil eternel veille pour les humains
»Qui conſeruent entiers leur courage & leurs mains.
J'eſtois à peine encor' en la fleur de mon âge, [627
Que ie me vis bani de mon propre heritage, [628
Deſnué de moyens, d'ennemis trauerſé:
Quantesfois eſtendu dans le creux d'vn foſsé [630
Ay-ie paſsé la nuict, pour lict la dure terre, [631
Pour courtine le Ciel, pour cheuet vne pierre? [632
Quantesfois ay-ie pris ſur le dos d'vn verd pré [633
Le repas maigre & ſobre & toutesfois a gré?
Et quantesfois changé les exquiſes delices
Aux trauaux de la guerre, aux rudes exercices?
Or le Ciel tout puiſſant mon Thrône a restabli [637
Mon propre deshonneur m'a de gloire anobli;
Mes malheurs plus luiſante ont rendu ma couronne;
J'ay reçeu tant de bien que moy-meſme il eſtonne:
Ma Cirthe eſt reconquiſe, & ſur ſes hauts Remparts

Et tout vient de vos mains, qui verſent liberales [A 611
Des graces ſur chacun en chacun inegales. [A 612
Par vous l'vn de la boüe eſt au throſne hauſsé; [A 613
L'autre par vous du throſne eſt en bas renuerſé, [A 614
Et par vous le mal-heur en vn bon-heur ſe change. [A 615
Car le deſtin humain à voſtre gré ſe range.
Que ſi voſtre faueur de nous vous retirés,
Pour en eſtre enuers vous trop ingrats demeurés,
Nous n'implorons ſi toſt voſtre douce clemence,
Que vous nous remettés & la peine & l'offence;
Et que pour l'aduenir vous allés pourſuiuant,
A nous faire du bien ainſi qu'auparauant.
A peine eſtois-ie encor en la fleur de mon âge, [C 487
Que ie me vis banny de mon propre heritage, [C 488
Deſpourueu de moyens, de mal-heur trauerſé; [C 489
Quantesfois eſtendu dans le creux d'vn foſsé, [C 490
Ay-ie paſsé la nuit ayant pour lit la terre, [C 491
Pour courtine le Ciel, pour cheuet vne pierre. [C 492
Quantesfois ay-ie encor' couché ſur le verd pré, [C 493
Pris vn maigre repas qui me venoit à gré, [C 494
D'autant que par la faim mes plus exquis ſeruices [A 635
De pain bis & d'eau froide eſtoient pleins de delices? [A 636
En mes biens à la fin ie me voy reſtably, [A 637
Mon propre deshonneur m'a d'honneur ennobly: [C 498
Le Ciel qui mes trauaux d'vn doux repos couronne, [C 499
Me redonne les miens & aux miens me redonne:
J'ay reconquis ma Cirthe, & ſur ſes hauts rempars, [C 501

A.

Ores Dieu me redonne a mes Dieux domeſtiques,
Aux Lares maiſonniers, & aux gens Numidiques.
Me voila dans ma Cirte, au beau milieu dés miens,
Bien venu, bien voulu, plain d'honneurs & de biens.
Je ſuis ores grand Roy, poſſeſſeur d'vn Royaume, [503
Qui l'autre-hier n'auois pas un toict couuert de chaume [504
Comment pourray-ie aſsés, ô grans Dieux immortels, [505
Moitement humecter le dos de vos autels
Du ſang de mainte Hoſtie, & pouſſer la fumée
De la flame odoreuſe, en la chair alumée
Jusqu'a voſtre ſejour, & aquitant mes voeux,
Parfumer vos autels d'vn encens doux fumeux?
Ce n'eſt l'oeuure d'vn jour, mais de toute la vie: [509
Car la clarté du Ciel nous eſt trop tót rauie.
Tandis donc que Clothon auec ſes moites doigts
Filera ma fuſée, en l'annee vne fois,
Je vous ſacrifirai, faiſant que ma victoire
Soit, autant que viurai, peinte dans ma memoire,
Sans que le cours dés ans, ou bien le vol du tens
L'en puiſsent emporter: ie veux donc & entens
Que ce iour ſoit feſté: que pour marque eternelle,
La feſte d'an en an Cirte renouuélle:
Que les boeufs qu'on voudra, beuglans, ſacrifier, [513
Soient victime plaiſante, atournés de laurier. [514
Hé! n'est-il pas raiſon que quand les Dieux propices,
Nous remettent benins en nos premiers offices,
Il tombe en la memoire vn ioyeux ſouuenir,
Qui du bien-fait receu face reſouuenir?
A toy donc Jupiter, dont la dextre ſupréme,
A remis ſur mon chef ce Royal Diadéme,
Soit a iamais louange à iamais ſoit honneur,
Comme au Dieu tout puiſſant dés ſceptres le donneur
Soit payé d'an en an vn plaiſant ſacrifice,
Ou puiſſe, humble & deuot, aſſiſter Maſſiniſſe.

So. Je te ſalüe, ô Roy, car bien ie te conois, [517
Quand ie voi ton beau corps dépouillé du harnois:
Je te ſalüe encor, grand Roy, dont la proüeſſe
S'accompagne tou-iours d'vne égalle ſageſſe.
Puis que, par ta vaillance, aprinſe au ieu de Mars,
Heureuſement aidé par tes braues ſoudars,
Fauoriſé des Dieux, careſsé de fortune,
Qui à tes beaux deſſeins ſe montre tou-iours vne:
Tu as auecque gloire au fil de ton acier
Reconquis ton Royaume, & gaigné le laurier
Sur l'infortuné Roy qui m'eut iadis pour femme:
Si la douce pitié ſe loge dans ton ame, [524
Permets moy de baiſer ceſte nerueuſe main, [525

B.

Mes ſoldats ont planté leurs vainqueurs eſtendars: [C 502
Bref ie ſuis auiourd'huy grand Roy d'vn grãd Royaume, [C 503
Qui n'auois pas hier vn petit toict de chaume. [C 504
Comme pourray-ie aſſés, ô grands Dieux immortels, [A 645

Flotent legers au vent mes vainqueurs eſtendarts;
Je me trouue auiourd'huy Roy d'vn puiſſant Royaume, [643
Qui n'auois pas herſoir vn petit toict de chaume. [644
Comme donques pourray-ie, ô ſeigneurs immortels, [645
Humblement proſterné deuant vos ſaints Autels,
Rendre vn hommage digne à vos graces propices?
Eſt-il pour tel effet aſſez de ſacrifices?
Tant d'obligation ne s'aquitte en vn iour. [651
Auſsi l'an deſormais ne fera ſon retour,
p. 150] Qu'en ce temps fortuné d'auantures ſi belles,
Je ne vienne inuoquer vos bontez eternelles,
Et que le Boeuf muglant par le Preſtre amené [661
N'ait le front ſourcilleux de Laurier couronné: [662
»C'eſt raiſon que l'honneur retourne à qui le donne,
»Tout ſe fait par destin comme le Ciel l'ordonne.

So. »Grand Roy ie te ſaluë, ô Guerrier indonté [673
Qui portes maint ſignal d'auguste maiesté
Trois fois ie te ſaluë, & de larmes trempée
Rens en me proſternant hommage à ton eſpée.
Quoy que par ta valeur tu gagnes le Laurier
Dont s'honoroit ce braue & digne Caualier
Qui me donna le nom de Princeſſe & de femme
Permets à la pitié qu'elle vainque ton ame, [684
Et me laiſſe baiſer cette fameuſe main, [685

Pour tant de biens reçeus honorer vos Autels; [A 646
Et par des voeux deuots & par des ſacrifices, [C 508
p. 76] Payer vn humble hommage à vos Graces propices. [C 507
Tant d'obligation ne s'aquite en vn iour; [C 509
Jamais donc l'An nouueau ne fera ſon retour, [C 510
Qu'en ce iour fortuné d'auantures ſi belles, [C 511
Je ne vienne implorer vos bontés éternelles; [C 512
Le boeuf du sacrifice à l'Autel amené, [C 513
Ayant le chef cornu de Laurier couronné. [C 514
Mais à vous cependant dont le pouuoir ſupréme, [A 667
A remis ſur mon chef ce royal Diadéme, [A 668
Mille graces ie rens & de coeur & de voix;
Je ſçay bien que i'en doy encor plus mille fois.
Mais ne pouuant de bouche en rendre d'auantage,
Receués, ô grands Dieux, celles de mon courage.

Soph. Je te ſalüe, ô Roy, ces ſourcils rehauſsés,
Et ce port tout diuin te font connoiſtre aſsés:
Je te ſaluë ô Roy: dont la ieune proüeſſe, [A 675
A touſiours pour compaigne vne vieille ſageſſe. [A 676
Puiſque par ta valeur reconnuë aux hazards, [A 677
Secondée aux combats par tes braues ſoldars, [A 678
Fauoriſée encor des ſucçes de fortune, [A 679
Qui ſe monſtre à toy ſeul & conſtante toute vne, [A 680
Tu regaignes ta Terre, & rauis les Lauriers, [C 521
Au plus vif parangon des plus nobles guerriers, [C 522
Qui m'honora du tittre & de Reine & de femme; [C 523
Permets que la pitié trouue place en ton ame, [C 524
Et me laiſſe baizer ceſte guerriere main, [C 525

[redacted]

A.

Qui doit pour ſa vertu, ſerrer lacher le frein [526
De maint & maint Royaume, & de faire requete
A ta ſainte grandeur, d'vne choſe, qui faite,
Croitra de plus en plus le renom de ton nom.
Je ne demande rien, ô mon grand Roy, ſi non,
»Qu'il te plaiſe m'ouir. Vn Prince debonnaire,
»Peut, en gardant iustice, aux ſupplians complaire:
»S'il ioint, doux & courtois, auec la grauité.
»L'amiable douceur de la benignité.

Ma. Parlés aſſeurément, vous le pouués Madame,
Je ne logé iamais és détours de mon ame
»Aucune cruauté: l'homme en toute ſaiſon, [537
»Doit meſurer ſes faits du compas de raiſon, [538
»Ne ſe laiſſant couler aual les flos de l'ire, [539
»Qui cede aux paſsions, Roy ne ſe peut pas dire. [540
p.24] »Les Roys doiuent ouïr les ſuppliantes voix.
»La rigueur n'appartient qu'aux habitans dés bois.

So. Grand Roy, ie te ſuppli' par la ſplendeur Royalle,
Qui nous fut auec toy n'a pas long tems égalle.
»Par le nom de Numide, & par ton ſceptre encore;
Par ton pourpre ſacré, par ta couronne d'or:
Par la diuinite qu'en la Cypre on adore,
Qu'on reuere en Paphos, & par ſon fils encore
Si ſa main enfantine a dardé quelque-fois
Dans ton cœur. vn dés traits, tirés de ſon carquois:
Qu'il te plaiſe, benin vſer de ta clemence
Enuers moy, que le Sort reduit en ta puiſſance.
Tu te peux doux-cruel montrer en mon endroit. [553
Sans franchir [illegible] [554
Je ne te requiers pas [illegible] vie.
Les tormens [illegible]
Vse, vse [illegible] rigueur.
Que [illegible] vainqueur.

B.

Qui [illegible] [C 526
Des [illegible] [C 527
Comme [illegible] redoutable. [C 528
[illegible] [C 529
Je [illegible]
[illegible] [C 531
[illegible] grace. [C 532
[illegible] eur. [C 533
[illegible] eur. [C 534

Mas. [illegible] Madame: [A 695
[illegible] mon Ame. [A 696
[illegible] ion, [C 537
Regler [illegible] [C 538
[illegible] l'ire, [C 539
[illegible] dire. [C 540
[illegible] ouffle, [C 541
[illegible] [C 542
Ne m'a point [illegible]

Qui merite auſsi bien d'impoſer le doux frain [686
Aux plus puiſſans Estats de la terre habitable,
Qu'elle eſt en ſes effets heureuſe & redoutable.
Si ie puis obtenir telle faueur de toy,
De ſurplus ie me donne, ô magnanime Roy
Le credit de parler & d'oeillader ta face:
»Vne grace iamais ne va ſans l'autre grace,
»Et qui la peut gagner doit tenir pour tout ſeur
»Que de ſes ſoeurs par elle il ſera poſſeſſeur.

Ma. Vous pouuez librement ma belle & douce dame
Déployer deuant moy les deſirs de voſtre ame:
»Vn Prince vertueux doit en toute ſaiſon [697
»Regler ſes actions au compas de raiſon: [698
»Car qui laſche ſon coeur aux tranſports de ſon ire [699
»Eſt vaſſal de ſoy-meſme & Roy ne ſe peut dire. [700
Ce doux vent qu'auiourd' huy le ſort nous a ſoufflé
Ne m'a point le courage outre meſure enflé,
p. 151] En ce poinct Sophonisbe au Soleil ie reſſemble,
Que tant plus ie m'eſleue & plus petit ie ſemble.

So. Miracle de fortune, Oracle de vertu,
Prince qui n'és iamais du malheur abatu,
Je te prie humblement par la Royale marque
Que portoit mon Siphax en tiltre de Monarque;
Par ce Demon volant qui dompte glorieux,
Et les coeurs des humains & les eſprits des Dieux,
Reçoy de bonne part vne humble obeiſſance,
Que ma deuotion conſacre à ta puiſſance.
Si la ſeuerité te plaiſt en mon endroit, [713
Tu te la peux permettre & ſans forcer le droit: [714
Ores au Ciel pour moy regne tant d'iniuſtice,
Qu'il faut pour me ſauuer accourir au ſupplice:
Mais encor' employer tous ces traits de rigueur

Je ſçay qu'il faut qu'vn Prince au clair Phoebus reſemble [C 543
Qui s'eſleuant plus haut tant plus petit nous ſemble. [C 544

Soph. Miracle de fortune admirable à tous Rois,
Puis que tu me permets de t'adreſſer ma voix,
Je te prie humblement par la grandeur royale, [A 703
Qui nous fut auec toy ces iours paſſés eſgale, [A 704
Par ton auguſte nom, par ta couronne d'or, [A 706
Par ton pourpre honorable, & par ton ſceptre encor', [A 705
Par la Diuinité qu'on adore en Cithere,
Et par le digne fils d'vne ſi digne mere;
N'eſtant pas que ce Dieu ne ſoit victorieux
De ton coeur genereux, puis qu'il vainq tous les Dieux, [C 550
Reçoy moy ie te prie en ton obeiſſance, [C 551
Puis qu'vn heureux mal-heur me met en ta puiſſance. [C 552
Monſtre toy, ſi tu veux, ſeuére en mon endroit, [C 553
Tu le peux, ſans franchir les limites du droit: [C 554
Car tu vois que le Ciel m'eſt ſi fort impropice,
Qu'il faut pour me ſauuer que ie coure au ſuplice. [C 556
Ne m'eſpargne vn ſeul trait de toute la rigueur, [A 717
p. 78] Que peut ſur les vaincus exerçer le vainqueur; [A 718

A.

Encor' que celuy-la ſe tache de diffame, [560
Qui ſe montre cruel a l'endroit d'vne femme. [559
Si tu veux mettre aux fers ma chere liberté, [565
Non, ie ne fuirai point a ma captiuité:
Et s'il faut qu'a ce coup ie finiſſe ma vie,
Baſte, ce m'eſt tout vn, qu'elle me ſoit rauie. [568
Rien ne peut m'émouuoir. Les ſupplices cruels,
Inuentés dés Tyrans pour geiner les mortels,
Sont moindres en douleur que ce qui me tourmente:
Car leur torment ſe paſſe & le mien ne s'abſente.
Mais ſur tout, o grand Roy, que ie ne tombe és mains,
Du commun ennemi de tous les Africains.
Quoy? que ie face ioug à la fiere arrogance
Des ſuperbes Romains? ie tremble quand i'y penſe.
p. 25] Quoy? que ie doiue orner le char de Scipion?
Quoy? qu'il s'aquere honneur de mon affliction?
Quoy? que par ma priſon ſa gloire doiue accroiſtre? [571
Non Maſſiniſſe, non, ie te ferai paroitre,
Que le deſir de viure éloigné de mon coeur,
Ne pouuant allentir mon extreme langueur,
Tu ſeras accuſé d'vne diſcourtoiſie,
Si mon corps la fureur des Romains raſſaſie.
Exauce moy grand Roy, ſi iamais la pitié
Se logea dans ton coeur, ſi iamais l'amitié
Propre a tous les humains, échaufa de ſa flame,
Pour quelque beau ſuiet le plus froid de ton ame.
Bien que ie n'euſſe été la femme d'vn grand Roy, [581
Qui tint le ſceptre en main que tenir ie te voy: [582
Il m'etoit toute-fois beaucoup plus ſouhaitable [583
De me rendre au pouuoir d'vn Roy doux & traitable, [584
D'vn Roy Numidien, Africain comme moy, [585
Que de tenter hardie vne étrangere foy.
»La peine eſt a porter mille fois plus aiſée,
»Voire meſmes la mort, quand elle eſt auançée
»Par quelqu'vn du païs, car on craint létranger,
»Beaucoup plus qu'on ne fait le preſenté danger:
Je ne crains point la mort, ie crains la gent Romaine.
Je ſuis a Scipion, i'iray libre a la peine:
Car la peine m'eſt douce, & plus douce la mort,
Si ceſt acier trenchant m'en fait ſentir l'effort,

B.

Encor que celuy-là ſe note d'infamie, [C 559
Qui doux à l'ennemy, eſt fier à l'ennemie: [C 560
D'autant qu'en tous endroits les lois d'humanité, [C 561
Noſtre ſexe imbecille ont touſiours reſpecté; [C 562
Et qu'il vainq volontiers n'ayãt point d'autres armes, [C 563
Que ſon humilité, ſa priere & ſes larmes. [C 564
Si tu veux eſclauer ma douce liberté, [C 565
Je ne refuiray point à la captiuité. [A 722
Et ſi tu veux encor' voir la fin de ma vie, [C 567
Je le veux bien auſſi; qu'elle me ſoit rauie. [C 568
Mais ſur tout, mon grand Roy, ne me deliure és mains, [C 570

Qu'inuente la vengeance en vn aſpre vainqueur
Sur vne ſimple femme, encores qu'ennemie, [720
Ne pourroit s'exempter de notte d'infamie; [719
Parce qu'en tous endroits la loy d'humanité
Noſtre imbecile ſexe à touſiours reſpecté;
Il gagne volontiers n'ayant point d'autres armes
Que ſon humilité, ſa priere, ſes larmes.
Si tu veux eſclauer ma chere liberté [721
Je tens la main aux fers, mon col t'eſt preſenté:
S'il te vient plus à gré de voir finir ma vie;
Baste, ſans plus tarder elle me ſoit rauie: [724
Ce ſeul poinct ie requiers que l'inſolent Romain
N'eſtende ſur mon chef l'audace de ſa main.
Pourroy-ie voir ſa gloire en ma honte s'acroiſtre? [735
Et ſur mes bras liez ſa victoire aparoiſtre?
Pluſtoſt ie me diſpoſe à mille fois perir;
Mon coeur n'eſt point ſi bas qu'il craigne de mourir.
p. 152] Ton honneur ô grand Prince à mon deſir s'accorde
Aucun n'eut onq' recours à ta miſericorde,
Qui tes ennemis meſme a voulu conſeruer,
Pour ſe voir du ſalut honteuſement priuer:
Ainſi montres-tu bien de rechercher la gloire
De pardonner à tous, autant que la victoire.
Quand ie ne ſerois point la femme de ce Roy, [745
Qui tint & tu le ſçais ſemblable rang que toy; [746
Je penſeroy touſiours m'eſtre plus deſirable [747
De tomber en la main d'vn Monarque traitable, [748
Qui vit ſous meſme ciel & deſſous meſmes Dieux, [749
Qu'en l'eſtrange pouuoir des Latins odieux.

Ne m'abandonne aux fers des inſolens Romains. [C 569
Pourrois-ie faire ioug à leur outrecuidance? [A 731
Je tremble de deſpit quand seulement i'y penſe. [A 732
Pourrois-ie orner le char du ieune Scipion? [A 733
Dieux! deſtournés de moy ſi grande affliction. [A 734
Pourrois-ie voir ſa gloire en ma honte s'acroiſtre? [C 571
J'aimerois mieux ô Ciel! eſtre encores à naiſtre,
Et choiſirois pluſtoſt de mourir mille fois, [C 573
Si mille fois mourir au monde ie pouuois.
A mon libre deſir ceſte faueur accorde: [C 575
Nul n'eut iamais recours à ta miſericorde, [C 576
Qui tes ennemis meſme à voulu conſeruer, [C 577
Qui ait veu de ſon fruit ſon attente priuer: [C 578
Tu as touſiours monſtré que tu cherchois la gloire [C 579
De pardonner à tous autant que la victoire. [C 580
Quand ie n'aurois eſté la femme d'vn grand Roy, [A 745
Qui porta dans sa main le ſceptre que ie voy, [A 746
Il me ſeroit pourtant beaucoup plus ſouhaitable, [C 583
De tomber au pouuoir d'un Monarque traitable, [C 584
p. 79] Viuant ſous meſmes Dieux, & ſous ſemblable loy,
Que de tenter en vain vne eſtrangere foy. [A 750
Je ne ſçay que m'a fait la nation Romaine, [A 755
Je la redoute plus que la plus dure peine, [A 756
Qu'on ſçauroit me donner, et ſonger ſeulement,

A.

Tu ſçais, comme ie croi, tout ce que doit attendre [587
La fille d'Aſdrubal, ſi lon vient a la rendre [588
A ces cruels Romains, qui prennent a plaiſir [589
De repaitre de ſang leur aueugle deſir:
Qui priſans ſeulement leur nation batarde, [591
Dont l'Aieul fut porté dés flans d'vne paillarde, [592
p. 26] Ozent bien, éfrontés, appeller l'Africain
Barbare, plus courtois cent fois que le Romain,
Qui troublant vn chacun, inceſſamment aſpire
A croitre, par larcins, ſon redoutable Empire:
Il court ſur le voiſin, riblant par cy, par la,
Sans iamais s'aſſouuir du pillage qu'il a:
Mais voulant entaſſer richeſſe ſur richeſſe,
Il nous élance és flos d'vne mer de triſteſſe.
Penſe, o Roy fleuriſſant, qu'elle eſt l'ambition, [593
Dont ils ſoulent aux piés toute autre nation: [594
Alors tu conoitras qu'vn ſemblable infortune, [598
Panche deſſus tes ſoeurs (ſi tu en as quelq'vne) [597
Car ſi d'vn fort lien tu les vas aſſemblant
A quelque Roy voiſin de ce peuple arrogant:
S'il void a ſes deſſeins la fortune ſou-rire,
Il le ruinera, pour croitre ſon Empire,
Qui comme vn grand abiſme, engloutit tous les Roys,
Qui ne veulent entrer ſous le ioug de ſes loix.
Qui pourra s'aſſeurer de ſa bonne fortune? [599
»Ne ſont-ce pas ceux la que plus elle importune,
»Que plus elle a cheris? Fortune fait la paix,
»Fortune fait la guerre, & nous chargeant du faix
»De mille aduerſités, pluſtóſt ell' nous abaiſſe,
»Qu'ell' ne nous a leués hors de la tourbe épeſſe.
»C'eſt elle qui nous fait le changement diuers,
»Qu'on voit tourne-bouler tout ce bas vniuers:
»Du ſommet de grandeur elle nous culebute,
»Et plus haut nous grimpons, plus baſſe eſt nótre cheute:
»Car en fin bien que tard quand on monte trop haut
»L'on n'a quelque arrétail, il faut faire le ſaut.
Syphax t'en ſoit exemple, il à foudre de guerre [603
Fait trembler vn long-tens, ſous ſes armes, la terre. [604
p. 27] A bon droit mis au rans dés plus braues guerriers
Qui du pris de leur ſang s'aquierent dés lauriers.
Ce peut-il a preſent voir poure creature [607
Dont le mal ſoit plus grand? plus triſte l'auenture? [608
Dieu chaſſe loin de toy tous ces mal-heurs ici,
La fortune t'œilade & ton Royaume auſsi: [610
Je ne veux, ô grand Roy, d'vne prophete bouche,
Faire vn augure vray, qui tes deſtins attouche.
Pluſtót ie prie aux dieux que ta proſperité, [613

B.

A ce peuple cruel m'aporte du tourment
Auſsi tu ſçais fort bien ce que pourroit attendre [C 587
La fille d'Aſdrubal, ſi tu la voulois rendre, [C 588

Mais de plus, tu connois cela que doit attendre [759
La fille d'Aſdrubal, s'il te plaiſt de la rendre [760
A ces cruels vainqueurs, dont l'ame bagne au ſang [761
Par leur iniuste fer tiré de noſtre flanc;
Auſquels tout peuple eſt ſerf fors leur race baſtarde, [763
Dont les nobles ayeux ſont fils d'vne paillarde. [764
Conſidere auec moy de quelle ambition [773
Ils foulent ſous le pied ta propre Nation; [774
Tu te craindras poſsible, & croiras que leur grace
Montre pour te piper vne riante face;
Tu craindras pour tes ſoeurs que le destin ſans foy [776
Peut abaisser de grade auſsi bien comme moy. [775
Car qui peut s'aſſeurer que la fortune dure, [783
Si la meſme inconſtance eſt ſa propre nature,
Et ſi meſme le Ciel autheur du ſort humain
Rauit ce que lon tient plus ſerré dans la main.
Siphax t'en ſoit teſmoin. Ce foudre de la guerre [795
A fait trembler long temps les peuples de la terre; [796
On a veu les effets couronner ſes deſſeins,
La Palme és grands combats s'offrir dedans ſes mains;
p. 153] Et maintenant Phebus n'oeillade creature [799
Cheute d'vn ſi grand heur en ſi triste auanture. [800
Ce preſage pourtant ne te regarde ici.
Grand Roy, le Ciel te garde & tous les tiens auſsi. [802
Car ſi ie laſche vn mot qui tant ſoit peu te touche,
Mon courage en deſdit l'audace de ma bouche.
Je prie aux immortels que ta proſperité [805

Au pouuoir des Romains, qui prennent à plaiſir, [A 761
De paiſtre en noſtre ſang leur affamé deſir; [A 762
Et priſent ſeulement leur Nation baſtarde, [A 763
Qui vante pour Ayeul le fils d'vne Paillarde. [A 764
Regarde ie te pri' de quelle ambition, [C 593
Ils foulent ſous leurs pieds ta propre Nation, [C 594
Tu craindras pour toy-meſme & pour toute ta race,
Si la Fortune vn iour vouloit changer de face;
Tu craindras pour tes ſoeurs qui tout ainſi que moy, [C 597
Du Deſtin inconſtant peuuent ſentir la loy.
Car qui peut s'aſſeurer de ſa bonne aduenture, [C 599
Si la meſme inconſtance eſt ſa propre nature; [C 600
Et ſi le Ciel encor nous voulant courir ſus,
Fait enfanter du vent aux deſſeins mieux conçeus.
Siphax en eſt teſmoin: ce grand foudre de guerre, [C 603
A fait trembler long temps la rondeur de la terre; [C 604
On voyait à ſouhait ſucceder ſes deſſeins, [C 605
Les palmes au combat naiſſoient dedans ſes mains; [C 606
Et Phoebus en ſon tour n'oeillade creature, [C 607
Qui d'vn tel heur ſoit cheute en ſi triſte auanture. [C 608
Dieu chaſſe loin de toy tous ces mal-heurs ici, [A 801
La Fortune te garde & tous les tiens auſsi: [C 610
Mon Prince, ie ne veux d'vne prophéte bouche, [A 803
p. 80] Proferer vn diſcours qui tes Deſtins attouche: [A 804
Je prie aux Dieux pluſtoſt que ta proſperité, [C 613

A.

Vienne par heritage a ta poſterité: [614
Qu'en ta main ſoit tou-iours le ſceptre dés Numides, [615
Que bornant ton pouuoir aux riuages humides [616
Du Tibre Auſonien, tu puiſſes ſous ta main [617
Faire ployer le col du ſuperbe Romain. [618
Et quel auançement, ie te pri', Maſsiniſſe,
De ton triſte mal-heur reçeuroit Sophoniſſe ? [620
Et quel plaiſir aurois-ie apres le mien trépas, [621
Lors que me promenant ſous les Myrthes la bas,
Quelqu'vn frais dépouillé de céte robe humaine
Me diſoit triſtement, que la terre Africaine
Obeit aux Romains: ô que i'aurais de dueil! [623
Je voudrois viure encor' pour r'entrer au cercueil.
Pluſtót le bras puiſſant de Jupin lance-foudre,
Broie tous les Romains plus menu que la poudre:
Pluſtót l'Orc' infernal dedans ſon vaſte ſein [625
Puiſſe engloutir béant tous l'Empire Romain. [626
Que la calamité d'vn ſi terrible orage,
Rempliſſe mon païs de meurtre et de carnage,
Et que ces habitans gouuernés par des Roys,
Soyent contrains d'obéir a ces Romaines lois.
A toy donc, Roy Numide, a toy donc ie m'adreſſe
Non point pour requerir ta redoutable alteſſe
p. 28] De prolonger mes iours, il ne m'eſt plus laiſon [629
Que d'auoir vn tombeau pour derniere maiſon. [630
Je veux du front du port, voir ſourdre la tempéte,
Qui ia' fendant les airs vient fondre ſur la téte
Des poures Africains, afin que ſeurement,
Je puiſſe voir de loin la peine & le torment,
Que cete grand' tormente ameine en notre terre,
Reçeptacle commun de diſcorde & de guerre.
Or donc ie te ſuppli' par la ſainte clarté,
Qui chaſſe de la nuit l'aueugle obſcurité:
Je te ſuppli encor', par la douce memoire
De tes plus chers parens, dont l'éternelle gloire
S'accroit de iour en iour par tes rares valleurs,
Pren pitié de mes maux, pren pitié de mes pleurs,
Ne permés point, grand Roy, qu'en trionfe on me meine
Serue au commandement de la gloire Romaine,
Et que les mains au dos étreintes d'vn cordeau,
Je ſois au menu peuple vn ſpectacle nouueau.
Ainſi durant tes iours la plus calme bonace
D'vne agreable paix luiſe deſſus ta face:
Ainſi tes beaux deſſeins, qui buttent à l'honneur, [641
Soient tou-iours ſecondés d'vn fortuné bonheur. [642

B.

Demeure en heritage à ta Poſterité; [C 614
Que tu portes touſiours le ſceptre des Numides, [C 615
Qu'eſpouuantant vn iour les riuages humides, [C 616
Du Tibre glorieux, tu puiſſes par tes mains, [C 617
Donter l'orgueil mutin des ſuperbes Romains. [C 618
Quand le Ciel iureroit la mort de Maſſiniſſe, [C 619

Soit touſiours comme vn propre à ta poſterité; [806
Que ton ſceptre touſiours gouuerne les Numides; [807
Qu'il eſtende ſes loix iuſqu'aux riues humides [808
Du Tybre glorieux, afin que ſous tes mains [809
Tombe l'orgueil mutin des ſuperbes Romains. [810
Quand le Ciel iureroit la mort de Maſsiniſſe,
Quel ſi grand auantage en auroit Sophoniſſe? [812
Ainçois quelle douleur la ſuiuroit au treſpas, [813
Si ſa chere patrie en luy iettée à bas
Soupiroit au dur ioug de ce peuple barbare, [817
Que la mer & le Ciel d'auec elle ſepare?
Aduienne donc pluſtoſt que l'Enfer inhumain [821
S'ouure pour engloutir tout l'Empire Romain. [822
Derechef proſternée en ta haute preſence,
Je ne vien rechercher de ta douce clemence
Vne plus longue vie; en ce malheureux ſort [829
Mon bien plus deſirable eſt celuy de la mort. [830
Tu me vois ô grand Roy contente & toute preſte
D'expoſer à la mort cette incoulpable teſte,
D'ouurir cette poitrine à la pointe du fer:
Scipion ſeulement ne vienne triompher
De mon ignominie, & ſerue ne m'emmeine
Pour ſeruir de ſpectacle à la pompe Romaine.
Ou pardonne, ou puni, ſi tu le trouues mieux.
Ainſi ſoient tes effets fauoriſez des Dieux;
p. 154] Ainſi l'heureuſe Oliue entee auec la Palme
Nouriſſe vn fruit de paix à ton Royaume calme;
Ainſi tes hauts deſſeins qui viſent à l'honneur [849
Soient touſiours ſecondez d'vn continu bon-heur. [850

Quel ſi grand auantage en auroit Sophoniſſe? [C 620
Pluſtoſt quel deſplaiſir, ſi apres ſon treſpas, [A 813
Se promenant en paix és foreſts de là bas, [A 814
Quelqu'vn ayant quitté ceſte deſpoüille humaine, [A 815
Luy venoit raporter que la terre Affricaine [A 816
Fuſt ſerue des Romains; vn ſi cruel malheur,
Ficheroit en ſon coeur cent pointes de douleur.
Aduienne donc pluſtoſt que la celeſte foudre, [A 819
Broye tous les Latins plus menu que la poudre. [A 820
Et que pluſtoſt l'Enfer ombreux ouurans ſon vaſte ſein, [A 821
Engloutiſſe dedans tout l'Empire Romain. [A 822
Je me proſtern' encor' en ta ſainte preſence; [C 627
Non point pour impetrer de ta douce clemence [C 628
Vne plus longue vie, en ſi grand deſconfort, [C 629
Le bien plus deſirable eſt celuy de la mort. [C 630
Regarde moy, grand Prince, & me voy toute preſte, [C 631
D'expoſer à l'acier ceſte innocente teſte, [C 632
D'ouurir ceſte poitrine à la pointe du fer, [C 633
Pourueu que Scipion ne puiſſe trionfer [C 634
De mon ignominie, & que l'on ne m'emmeine, [C 635
Pour ſeruir de riſée à l'audace Romaine. [C 636
Ainſi ta grand valeur ſoit priſée en tous lieux;
Ton renom ſoit borné de la mer & des Cieux;
p. 81] Ton royaume conquis demeure touſiours calme, [C 640

A.

Ma. Finiſsés ces propos, quittés moi ceſte plainte,
Vne fere en ſeroit iuſques au vif attainte. [646
Rangés ſous la raiſon le triſte deſeſpoir,
Recreant vótre eſprit auec le bon eſpoir.
C'est trop deſ-honoré céte angelique face,
Dont, l'extréme beauté, la beauté méme paſſe.
C'est trop noyé de pleurs ces beaux yeux, deux Soleils,
Dont le Ciel ne ſe vante en auoir deux pareils.
Fondés moy vótre eſpoir ſur la bonté diuine,
Le Sort qui contre vous maintenant ſe mutine,
p.29] Et qui comme on diroit, ſe plait en vos mal-heurs,
A ſon tour reuiendra terminer vos douleurs,
Vous careſſant, Madame, auec vn plus grand aiſe,
Que iamais ſa rigueur ne vous fit de malaiſe.
Ayés donc bon courage, hé! penſeries vous bien [653
Que ie peuſſe ou vouluſſe éconduire de rien
Vne telle beauté! non, vous ſerés ma femme, [656
Mon tout, mon petit cœur, la moitié de mon ame:
Mais toute bien pluſtót, & Reine auec moy.
Pour gage de cecy, ie vous donne ma foy, [658
Atteſtant les grans dieux puniſſeurs du pariure,
Et ceux qu'on dit auoir des mariés la cure
Qu'a nul autre qu'a vous mon plus chaſte cóté
N'attouchera jamais, pluſtót l'obſcurité
Dechaſſera le iour auant que la carriere
Du Soleil ſoit finie, & pluſtót la lumiere
Luira dedans la nuit, que mon chaſte flambeau,
Ne deſcende auec moy dans le ſombre tombeau.
Que ſi ie ſuis contraint (ce que iamais n'auienne) [663
De te rendre aux vainqueurs, ie te pri' sois certaine
Que viuante ils n'auront telle proie en leurs mains. [665
Cherches d'autre butin, ô valeureux Romains, [666
Si Sophonisbe eſt mienne, auſsi ie ſuis a elle, [667
Elle eſt l'épouze, & moy ie ſuis l'époux fidelle.
C'eſt elle qui rauit a ſoy tous mes eſpris.
Et au lieu de la prendre elle méme m'a pris.

B.

Ton paiſible oliuier ſoit enté ſur ta palme; [C 639
Tes deſſeins genereux qui viſent à l'honneur, [C 641
Soient touſiours ſecondés des effets du bon-heur. [C 642

Mas. Faites auec vos maux mourir voſtre cõplainte, [A 851
Vne Fere en ſeroit à la pitié contrainte: [A 852
Vous pourriés eſmouuoir à ceſte triſte voix, [C 645
Les riuages plus ſourds, les rochers, & les bois. [C 646
Le dueil à trop noircy les Lis de voſtre face, [C 647
Dont l'extréme beauté toute beauté ſurpaſſe: [A 856
Les pleurs ont trop couuert ces deux luiſans Soleils, [A 857
Dont ie ſens en mon cœur les effets nompareils. [C 650
Mettés voſtre eſperance en la bonté diuine; [A 859
Le Ciel qui contre vous maintenant ſe mutine, [A 860
Et qui ſemble ſe plaire à vos cruels mal-heurs, [A 861

Ma. Beauté Reine des coeurs dont les douces contraintes
Rendent dedans les fers nos libertez eſtraintes,
Dont les beaux mouuemens mariez à la voix
Adouciroient les coeurs des fiers hoſtes des bois, [852
Sus arrachez ce dueil qui ternit voſtre face,
Et comme vn noir nuage en obſcurrit la grace;
Rallumez les doux rais de ces deux clairs Soleils
Qui produiſent en moy des effets nompareils:
»Si meſme le ſerain à l'orage ſuccede
La ioye apres le dueil auiourd'huy vous poſſede.
Ma mortelle Déesse, & penſeriez-vous bien [865
Que ie fuſſe ainſi dur? non non, n'en croyez rien;
Car iamais la rigueur ne loge dans mon ame.
Si i'ay tant merité ſoyez donques ma femme, [867
Acceptez l'amitié que vous offre vn grand Roy,
Pour ſon gage certain ie vous donne la foy, [870
Et iure par cela qu'on tient inuiolable,
Que vous ſeule à mon coeur ſerez touſiours aimable,
Vous ſeule mon ardeur, à qui fort volontiers
Je conſacre mes voeux & premiers & derniers.
Que ſi i'eſtoy contraint de briſer le cordage [879
Dont ie ſerre nos coeurs des noeuds du mariage,
Ne craignez que viuante on vous ait de mes mains. [881
Cherchez d'autre butin, inuincibles Romains; [882
Sophonisbe eſt à moy, ie luy ſeray fidelle [883
En deuſsé-ie ſouffrir vne mort criminelle:
Qui peut abandonner cette rare Beauté,
Certes a peu d'amour ou trop de laſcheté.

Viendra bien toſt finir vos trop longues douleurs. [A 862
Ainſi que le beau temps à l'orage ſuccede, [C 651
La ioye apres le dueil nos courages poſſede. [C 652
O mortelle Déeſſe & penſeriés vous bien, [C 653
Que i'euſſe le pouuoir de vous denier rien? [A 866
Prenés moy pour mary, ie vous prendray pour femme; [A 867
Belle, ſoyés mon cœur, & ie ſeray voſtre Ame; [A 868
Soyés ma Reine encor', ie ſeray voſtre Roy: [C 657
Pour gage du contract ie vous donne ma foy; [C 658
Vous iurant par le Stix, ferment inuiolable, [C 659
Et par tout ce qu'on tient de ſaint & venerable;
Qu'à vous tant ſeulement ſe ioindra mon coſté. [A 873
Phoebus pluſtoſt luira dedans l'obſcurité, [A 874
Et la Lune en plain iour eſpandra ſa lumiere,
Que ne ſoyés ma flame & premiere & derniere:
Mon cœur eſt vn autel de ferme diamant;
p. 82] Qui ne peut receuoir autre Idole en aimant.
Que ſi ie ſuis contraint de rompre le cordage, [C 663
Qui ſerrera nos cœurs des noeuds du mariage; [C 664
Tu ne partiras point viuante de mes mains. [C 665
Cherchés autre butin, ô valeureux Romains, [C 666
Sophonisbe eſt à moy, & moy ie ſuis à elle, [A 883
Elle eſt l'vnique eſpouze, & moy l'eſpoux fidelle; [A 884
Elle ſeule à le feu dont mon cœur eſt eſpris,
Et au lieu de la prendre elle meſme m'a pris. [A 886

A.

So. O clemence admirable, & digne de louange! [671
888 O bien non esperé! ô changement étrange!
S'en pourroit il encor' treuuer vn ici bas,
Qui peuſt reſſuſciter les hommes du trepas,
891 Apres toi Maſſiniſse? ô Roy vraiement digne,
Que ſur cent autres Roys ſouuerain il domine!
p. 30] Cent couronnes ſont peu pour honorer ſon chef,
894 Cent ſceptres pour ſa main, cent bendeaux derechef
Sont peu pour ſa vertu: ce que le bleu Nerée
Ceint de ſes bras flottans, que la voute azurée,
897 Cerne tout a l'entour, doit viure ſous ſa main,
Digne de gouuerner de tous les peuples le frein.
»Car ſe vaincre soy-méme eſt la grande victoire,
900 »Qui d'vn los immortel ſignalle ſa memoire:
»Qui triomphe de soy, ſe fait égal aux Dieux.
»Il doit regner ça bas comme ils regnent aux Cieux.
903 »Vaincre ſon aduerſaire eſt vn don de fortune, [688
»Qui ſe montre aux humains éguallement commune.
»Mais remettre benin, la faute a l'ennemi,
906 »Et par vn doux pardon en faire vn bon ami:
»C'eſt le fait ſignalé d'vne vertu conue.
»Fortune a ce ſoleil est telle qu'vne nue,
909 »Qui tót ſe disparoit, cedant a la clairté,
»Qu'elle veut offuſquer par ſon obſcurité
»P'offeder vn Royaume eſt de la deſtinée,
912 »Le donner, c'eſt a faire a vne ame bien-née.
O grand Roy Maſſiniſse encor que mon deſir, [689
Ne puiſſe apprehender l'effet de ce plaiſir,
915 Ce ne m'eſt toute-fois vne commune gloire, [691
D'auoir pleu a celuy dont l'heureuſe victoire [692
A pour but mon mal-heur, & toutefois il veut,
918 Il veut! helas que diſ-ie, il le veut & le peut,
Me remettre en l'état dont ie me voy décheute,
Tirant vn grand honneur d'vne funeste cheute.
921 Le grand Dieu te le rende, & ſecondant tes faits, [693
Reconoiſse pour moy l'honneur que tu me fais. [694
Car iaçoit qu'autre bien mon ame ne deſire,
924 Fors le bien de la mort, que ſeule ie reſpire.
p. 31] Ne voulant plus rouller ma vie en tant de maux,
Puisque la ſeule mort peut finir mes trauaux,

B.

Soph. O clemence admirable & digne de loüanges, [A 887
Non des ſeuls Affricains, mais des peuples eſtranges.
Toy ſeul mon Maſſiniſſe entre ceux d'icy bas, [C 673
750 Peux redonner la vie au milieu du treſpas: [C 674
Toy ſeul peux r'allumer au milieu de la crainte, [C 675
Du vent d'vne promeſſe vne eſperance eſteinte. [C 676
753 Auſsi n'apartient-il fors à toy ſeulement, [C 677
Qui n'aportes vainquant ſi grand eſtonnement; [C 678
Qu'apres auoir vaincu tu donnes d'aſſeurance, [C 679
756 D'obtenir contre toy de toy ſeul deliurance: [C 680
Ainſi pouuant gaigner des ennemis le cœur, [C 681

p. 155] So. O clemence admirable & digne de loüange! [887
O bonté nompareille! ô courtoiſie eſtrange!
Toy ſeul donc Maſainiſſe entre ceux d'ici bas
Peux faire aimer la vie au milieu du treſpas?
Tu peux donc reſchauffer vn coeur glace de crainte?
Rallumer l'esperance és ames toute eſteinte?
Non, cela n'apartient fors à toy ſeulement,
Qui n'apporte en vainquant ſi grand eſtonnement,
Qu'apres auoir vaincu lon conçoit d'aſſeurance
D'obtenir de ta main heureuſe deliurance:
Par force ou par amour gagnant ainſi le coeur,
Le tien reſte inuincible ou de ſoy ſeul vainqueur.
»Surmonter l'aduerſaire eſt vn cas de fortune, [903
»Que les plus malheureux ont parfois opportune;
»Mais ayant au combat vaincu ſi brauement,
»Sçauoir de la victoire vſer ſi doucement,
»Quand meſme elle eſt certaine, eſt vn acte ſi rare,
»Qu'autre tant ſoit-il grand à luy ne ſe compare.
O Prince genereux encor que mon deſir [913
Ne puiſſe en ces malheurs gouſter vn tel plaiſir,
Je me laiſſe pourtant chatouiller à la gloire, [915
De me voir partager auec toy ta victoire. [916
Que le Ciel fauorable à ton rare bon-heur [921
Reconnoiſſe pour moy ce liberal honneur: [922
Car ou ſoit que ie meure, ou ſoit que ie ſuruiue,
Libre, ou dedans les fers, bien-heureuſe ou chetiue,
Je garderay ſans fin le digne ſouuenir
Des propos qu'auiourdhuy tu me daignes tenir;
Voire quand tout Lethez il me conuiendroit boire
J'auray touſiours au coeur ton nom & ta memoire.

Le tien reſte inuincible ou de ſoy le vainqueur; [C 682
759 Et le digne Laurier d'vne telle victoire,
Apportant plus de peine apporte plus de gloire.
Qui trionſe de ſoy ſe fait eſgal aux Dieux, [A 901
762 En terre il doit regner comme ils regnent aux Cieux. [A 902
Donter ſon aduerſaire eſt vn cas de fortune, [C 683
Et chacun à ſon tour peut l'auoir oportune: [C 684
765 Mais ayant aux combats vaincu ſi brauement, [C 685
Sçauoir de ſa victoire vzer ſi doucement, [C 686
Lors meſme qu'à ſon comble elle eſt ià parvenuë;
768 Vrément ceſte clemence eſt à bien peu connuë.
p. 83] Inuincible vainqueur encor que mon deſir, [C 689
Ne ſe promette point l'effet de ce plaiſir; [A 914
771 Je me laiſſe pourtant chatoüiller à la gloire, [C 691
Qu'il te plaiſt de m'offrir apres ceſte victoire. [C 692
Le Ciel reconnoiſſant pour moy ce grand honneur, [C 694
774 Vueille à tes actions influer le bon-heur. [C 693
De moy, ſoit que ie meure ou bien ſoit que ie viue, [C 695
Ou ſoit que ie ſois libre, ou que ie ſois captiue, [C 696
777 Je garderay touſiours le plaiſant ſouuenir, [C 697
Des propos qu'auiourd'huy tu m'as voulu tenir; [C 698
Et quand tout le Lethés mon Ame deuroit boire, [C 699
780 Il n'en effaceroit vn ſeul de ma memoire. [C 700

A.

Attendant qu' Atropos ait couppé de ma vie
Le delie filet i'aurai tou-iours enuie,
De montrer, ô grand Roy, que d'vn fatal mal-heur,
Tu voulus en tirer vn refuſé bon-heur.
Ma. Allons ne tardons plus, il faut nous cõbler d'aiſe,
Sus, sus mon petit cœur, ie vous pri' qu'on appaiſe
Tous ces ardens ſoupirs: vn chacun eſt faché
De voir ce front poli, de craſſe ainſi taché.
Sus oubliés vos maux, que pas ne vous en reſte
Le triste ſouuenir, vous vous rompés la téte,
Mon bien, mon tout, mon ame, il n'y faut plus penſer,
Ou bien a tous les coups il faut recommencer.

Choeur.

»Or ſus déployons nos voix,
»Puiſque la bonne fortune,
»Nous reuient voir à ſa fois.
»Apres auoir mainte-fois,
»Senti ſur nous l'infortune.
»Tou-iours le vent furieux, [714
»Ne fait pas colerer l'onde, [715
»Et tou-iours dedans les cieux, [716
»Le tonnerre audacieux, [717
»Ne poſtillonne & ne gronde.
»Tou-iours les chaleurs dété [719
»Ne font alterer la terre, [720
»Et tou-iours d'autre coſté,
»L'hiuer de glace argenté, [722
»Ne la couure de ſon verre. [723
»Auſſi tou-iours les tormens,
»Ne ſont auec nous demeure,
»Et de momens en momens,
»Viennent diuers changemens,
»Et tout ſe mue a toute heure.
Nótre Reine qui etoit,
N'y a gueres déploré,

B.

Mas. Nous n'en viẽdrõs pas là, douce & chere Beauté,
Ce vous ſeroit fureur, & à moy cruauté.
Vos yeux les doux Soleils qui luiſent à mon Ame, [C 703
Et qui bruſlent mon cœur de l'amoureuſe flame, [C 704
Voudroient-ils bien ceſſer de verſer dedans moy, [C 705
L'amour de vos beautés, le reſpect & la foy. [C 706
Et moy pourois-ie voir la lumiere éclipſee, [C 707
Qui ſeule doit doit donner le iour à ma penſée. [C 708
A vos tourmens paſſés il ne faut plus penſer, [A 937
Ce ſeroit à la fin touſiours recommençer. [A 938

Choevr.

PViſque le Ciel veut changer, [C 709
En Plaiſir noſtre triſteſſe, [C 710
Et qu'il nous vient deſgager, [C 711

Laiſſez moy ce diſcours trop mal preſagieux
Pour ſecher deſormais les larmes de vos yeux,
56] Yeux doux Soleils d'amour, qui luiſent à mon ame
Et brulent mon courage en leur diuine flame.
Quoy voudriez-vous ceſſer d'influer dedans moy
Le deſir & l'honneur? le reſpect & la foy?
Et moy pourroy-ie voir ces clartez eclipſées,
Qui doiuent à iamais eſclairer mes penſees?

Chœvr.

PVisque le Ciel veut changer
En plaiſir noſtre triſteſſe,
Puis qu'il nous veut degager
De cet extréme danger
Chanton en tout allegreſſe:
»Touſiours le vent furieux [944
»N'excite l'ire de l'onde; [945
»Touſiours ne bruit dans les Cieux [946
»Le tonnerre audacieux [947
»Estonnant les gonds du monde.
»Touſiours l'Esté chaleureux [949
»Ne fait creuaſſer la terre [950
»Toute beante de creux;
»Touſiours l'Hiuer froidureux
»Ne paue les flots de verre. [953
»Apres la fueille la fleur;
»Apres l'Eſpine la Roſe:
»Apres le mal-heur bon-heur;
»Le iour porte le labeur,
»Mais la nuict on ſe repoſe.
»Toutes choſes ont leur tour
»Et l'vne l'autre ſe chaſſent;

Des fers d'vn peuple eſtranger,
Chantons d'aiſe & de lieſſe. [C 713
p. 84] Touſiours le vent furieux, [C 714
N'eſmeut la rage de l'onde; [C 715
Et touſiours dedans les Cieux, [A 946
Le tonnerre audacieux, [A 947
D'vn bruit horrible ne gronde. [A 948
Touſiours l'ardeur de l'Eſté, [A 949
Ne fait creuaſſer la terre; [C 720
Et touſiours d'autre coſté, [A 951
L'hiuer de vents agité, [A 952
Ne paue les eaux de verre [C 723
Apres la fueille, la fleur; [C 724
Apres l'Eſpine, la Roſe; [C 725
Et l'heur apres le mal-heur: [C 726
Le iour on eſt en labeur [C 727
Et la nuit on ſe repoſe. [C 728
Noſtre Sophonisbe eſtoit, [A 959
N'agueres ſi déplorée [A 960

A.

A laquelle ne reſtoit.
Que la mort qu'elle attendoit,
Eſt maintenant bien-heurée.
Maſſiniſſe elle a donté,
Par ſes piteuſes œillades:
Maſſiniſſe ſurmonté,
Se rend ſerf de ſa beauté,
Surpris dans ſes embuſcades.
Mais non pourtant la fraieur,
Ne déloge de notre ame.
Nous aurons encores peur
D'vne ſeconde douleur,
Qui ià déja nous entame?
Rien ne nous peut aſſeurer,
Encor le coeur nous preſage,
L'vn mal nous vient martirer,
Ou nous fait il retirer,
Pour estre aſſeur de l'orage.
Le foudre n'est pas bien loin.
Les éclairs ià ſe paroiſſent:
Helas! craignons qu'au beſoin,
Les pleurs, les ſanglos, le ſoin,
Et les larmes ne nous laiſſent.
»Car c'est vn treſ-grand ſoulas
»De pouuoir pleurer ſa peine,
»Puis apres quand on eſt las,
»De ietter dés larmes bas
»Renforcer dés vens l'haleine.
Par dés langoureux ſanglos
Fils d'vn ſoin qui le coeur ronge,
Par ſoupirs qui ſans repos
Sollicitent Atropos,
A ce qu'en Léthe ell' nous plonge.

Acte III.

LELIE. MASSINISSE. SOPHONISBE. NOURICE.

Furie.

Vous vous repoſés trop miniſtres de Pluton.
Que fais-tu? que dis-tu furibonde Alecton?
Tu n'as pas oublié ta nature méchante:
Toy de qui les tiſons, de qui la torche ardante,
Auoient accoutumé de géner les dammés,
Nouuellement d'Eaque aux tormens ordonnés.
C'est trop, c'est trop lon-tens exercé ta colere,

B.

Que rien plus il ne reſtoit,
Au mal qui la tourmentoit,
Qu'vne mort toute aſſeurée.
Par les attraits gratieux,

»A la nuict cede le iour
p. 157] »Meſme la haine & l'amour,
»D'vn extréme à l'autre paſſent.
N'aguere on voyait ces coeurs
Ennemis à toute outrance,
Ne promettre que rigueurs;
Et perdans toutes rancoeurs,
Ils entrent en alliance.
Quelle grace rit aux yeux
De cette Reine admirable,
Qu'vn courage furieux
Deuenu ſi gratieux,
Luy ſoit fait doux & traitable.

Acte III.

LELIE. MASSINISSE. SOPHONISBE. NOURRICE.

[Fur.]

Tranſportez-vous ici Miniſtres de Pluton,
Hoſteſſes du Cocyte & du chaud Phlegeton:
Reſueillez, triſtes ſoeurs, vos malices damnables,
Vous dont les rouges fers, les torches execrables
Percent bruſlent les coeurs des pauures criminels
Adiugez par Minos aux tourmens eternels.
C'eſt ià trop exercé vos ſanglantes coleres [1000

Qui ſont ſemés ſur ſa bouche,
Et par les traits de ſes yeux,
Vn Prince victorieux,
Jusques en l'ame elle touche.
Mais qui nous peut aſſeurer? [A 974
p. 85] Vn ſi beau ſerain préſage [A 975
Que le temps veut empirer:
Où nous faut-il retirer, [A 977
Pour en éuiter l'orage? [A 978
Le foudre n'eſt pas bien loin, [A 979
Lors que les eſclairs paroiſſent. [A 980
Quand nous en auons beſoin, [A 981
Les pleurs, les ſanglots, le ſoin, [A 982
Et les mal-heurs ne nous laiſſent. [A 983

Acte III.

Furie.

TRanſportez vous icy, Miniſtres de Pluton, [C 744
Que fais-tu maintenant inhumaine Alecton? [A 995
Crains-tu point d'oublier ta nature meſchante? [A 996
Toy dont les rouges fers, toy dont la torche ardante, [A 997
Souloient percer, brûler les Ames des damnés, [A 998
Du iuſte arreſt d'Æaque au ſuplice donnés [A 999
C'eſt monſtré trop long temps ta ſanglante colére, [A 1000

A.

Sur le dos criminel de quelque ombre legére: [751
1002 Il la faut décocher fur vn nouueau venu.
Qui ne foit point encor' à fes ſerpens connu.
Accourés Alecton, accourés Tiſiphonne. [754
1005 Sus que vôtre flambeau vôtre rage eſperonne.
Et toy méchante Erynne, entre tout à ce coup.
Que tu veux allenter de tes ſoüets le coup.
p 34 Non non redouble le, fai branler tes crinieres.
Et r'allume le feu de tes torches meurtrieres.
Faiſons enſemble vn bloc, & demeurons vn jour:
1011 Nous aurons bien fur quoy élancer noſtre ire.
Nos rages, nos fureurs, nos torches enflammées.
Nos charbons enfoufrés, nos traiſtes allumées.
1014 Nos tortueux ſerpens, nos terribles fureurs.
Nos furieux regars, nos ſanglantes horreurs.
Nous auons trop puni les forfaits execrables.
1017 Que firent dans leurs corps les ames miſerables.
Les Enfers ſont deſerts, l'Acheronſtique port
A dueil de ne voir plus de manes à ſon bord.
1020 Vous ennuïés vous point d'vne même viande.
Vous qu'vne g'oute faim inceſſamment commande?
Faim de ſang, faim de meurtre, & qui iamais aſſes
1023 N'auez pour l'aſſouuir de mortels trépaſſés?
Pour auoir tout comblé la Numidique terre. [758
De carnage, d'horreur, & de meurtre, & de guerre. [759
1026 Ce n'eſt qu'vn auant-ieu: il me faut faire voir. [760
Qu'encores plus auant ſetend noſtre pouuoir. [761
Tu as ioué, Bellone, en cete tragedie [762
1029 Ton rolle, mais ie ſuis bien plus que toy hardie. [763
Tu as auſſi, Diſcorde, auec ton fouet ſanglant
Irrité les Romains, l'armée éparpillant
1032 Du mal-heureux Syphax, ainſi que par la plaine. [766
Le bruiant tourbillon épart la gerbe pleine
D'vn froment nourricier: mais c'eſt mais c'eſt trop peu
1035 Que d'auoir allumé de la guerre le feu:
C'eſt peu d'auoir paué de ſoldats la campagne:
C'eſt peu d'auoir la plaine éleué en montaigne.
1038 Enfant dés corps méles vn entaſſé monceau:
C'eſt peu d'auoir rougi des prochains fleuues l'eau
p 35 Par le ſang épandu. Sus faiſons dauantage.
1041 Il nous faut raualer du vainqueur le courage. [771
Par la mort de ſa femme, & faire que l'époux [772
Tue ſon épouzée, & qu'il plombe de coups
1044 Sa dolente poitrine, & ſi ie le puis faire,
Il faut qu'auant l'epouze il veille ſe défaire.

B.

Sur le dos criminel de quelque ombre legére; [A 1001
Il la faut décocher ſur vn nouueau venu, [A 1002
Qui ne ſoit point encor' à ſes ſerpens connu. [A 1003
Accourés au ſecours Megére, Tiſiphonne, [A 1004
Vos accouſtumés proyes à vos ſoflets l'abandonne; [C 755
Redoublés vos fureurs, Furies de l'Enfer, [C 756
Vous pouués à ce coup de l'Amour trionfer: [C 757

Sur le dos deſchiré d'vn tas d'ombres legeres; [1001
Il faut les déployer en ce Theatre ici
Aux yeux du clair Soleil ſur vn Amant tranſi.
Accourez Alecton accourez Tyſiphonne [1004
p. 158] Vne nouuelle proye à vos foüets s'abandonne;
Effroyables horreurs du tenebreux Enfer,
Vous pouuez à ce coup ſur l'Amour triompher.
C'eſt peu d'auoir couuert les trois parts de la terre [1024
De fiers embraſemens, de carnage, & de guerre; [1025
C'eſt peu pour vos fureurs, ſi vous ne faites voir [1026
Quelque plus grand effet en ayant le pouuoir. [1027
La cruelle Bellonne aux batailles hardie [1028
S'eſt defia preſentée en cette Tragedie [1029
Veſtue horriblement de ſon habit ſanglant,
Elle a ietté l'effroy deſſus le camp tremblant,
Du malheureux Siphax, qui d'vne plainte vaine [1032
Lamente ores ſa perte en ſecoüant ſa chaine.
Et bien, ſon coeur eſt ſaoul, mais le mien ne l'eſt pas:
Je veux mouuoir de plus les intestins debats,
Des diſcords partiaux aigris de maint outrage;
Je veux meſme au vainqueur rabaiſſer le courage; [1041
Meurtrir cruellement la femme par l'eſpoux, [1042
Et l'eſpoux pour la femme enyurer de tels coups
Qu'il vienne au deſeſpoir, que toute ſon enuie
Soit de perdre auec elle & l'honneur & la vie.
Quittez quittez mes ſoeurs voſtre ſombre maiſon;

Embraſés donc le feu de vos torches bruſlantes,
Secoüés maintenant vos crinieres ſiflantes;
p. 86] Que vos yeux de couroux & de rage animés,
Eſclairent tout ainſi que charbons allumés;
Pouſſés par les nazeaux plus d'eſpeſſe fumée,
Que ne fait la montaigne en Sicile allumée;
Et ſoufflés par la bouche vn vent ſi empeſté,
Que tout le noir Auerne en demeure infecté.
Quoy que i'aye couuert la Numidique terre, [A 1024
D'horreur, d'embrazemens, de carnage & de guerre, [C 759
Ce ne m'eſt pas aſſés, ie prétens faire voir, [A 1026
Que ie puis d'auantage eſtendre mon pouuoir. [A 1027
La ſanglante Bellone aux batailles hardie, [C 762
A bien ioué ſon role en ceſte tragédie: [C 763
Deuançant les Romains auec ſon fer ſanglant, [C 764
Elle a deſſous la nuit chaſsé le camp tremblant [C 765
Du ſuperbe Siphax, ainſi que par la place,
Le venteux tourbilon les iauelles dechaſſe:
Son cœur en eſt content & le mien ne l'eſt pas: [C 768
Je vois ſur ce Theatre eſmouuoir des debats, [C 769
Et monſtrer à mon tour les effets de ma rage:
Du vainqueur glorieux i'abatray le courage; [C 771
La femme i'occiray par les mains de l'eſpoux, [C 772
Et l'Eſpoux meurtrira ſa poitrine de coups, [C 773
Si fort deſeſperé qu'il luy prendra enuie, [C 774
De perdre auec ſa femme & l'honneur & la vie. [C 775
Sus donc, mes cheres ſœurs, quittés voſtre maiſon, [C 776

A.

Vous Dires, vous Fureurs, détrempés du poiſon [777
Propre pour c'eſt effait, ſur les bors d'Acheron.
Trouues vous en ce lieu, Stimphalides harpies,
Vous eſtes trop lon-tens ſans rien faire accroupies.
Maſsiniſſe & ſa femme ont trop eu de repos,
Il faut que nos ardeurs ſe coulent dans leurs os
Au lieu du feu d'amour, & que dans leur poitrine
Tu lançes tes brandons, o miſerable Erynne!
Mais tarde-ie point trop? il m'ennuye déia, [780
Que cil qui la priſon en dés nopces changea, [781
N'apperçoit que ie puis rompre ſon mariage,
Et qu'il ne peut fuir ma furieuſe rage.
Sus donc, Nuitales fœurs, tuon, empoiſonnon.
Apportés vos venins & braſses le boucon.
De moy ie ſuis ici trop lon-tens ocieuſe.
Je vay faire deſcendre en la nuit tenebreuſe
L'vn de ces beaux amans. Il ſaut mener a fin
Cela qu'aux epouzés garde encor' le Deſtin.

Lelie.

QVi l'eust iamais penſé! Maſſiniſſe eſt donc pris [784
Aux filés que nous tend l'enfançon de Cipris?
Son coeur eſt donc attaint au trauers de ces armes, [788
Qui couurirēt ſon corps en maints & maints alarmes?
Son bouclair ſauue-coup ne la peu guarantir
D'vn tréct, qu'vn archerot fait de ſa main partir.
p. 36] He! qui l'euſt iamais creu le voyant és batailles [790
Combattre main a main, & forcer les murailles [791
D'vne ville rebelle, ou comme vn ſecond Mars, [792
La teste & l'eſtomac il oppoſoit aux dars.
Luy qui ſans redouter donnant a toute reſte, [794
Renuerſoit les plus preux ſous ſa lame funeſte. [795
Luy qui ſans craindre rien fendoit, tailloit, hachoit, [796
Terraçoit les ſoldats, les cheuaux trebuchoit, [797
Quand trenchant a pluſieurs de la vie la trame,
Le hazard gouuernoit le timon de ſon ame. [799
Semblable au fort lion qu'vn chaſſeur forétier
Pourſuit, accompagné de maint puiſſant limier:
Qui contraint a la fin déperonner ſon ire,
Coupe taille, déront, abbat, meurtrit déchire
Ce qui foible s'oppoſe, il s'elance au milieu
De la meute peureuſe, & mal-gré de l'épieu

B.

Et venés ſur le Stix braſſer vne poiſon, [C 777
Qui les Eſprits ſuffoque, & qui glace les veines, [C 778
Bref, qui donne en mourant mille cruelles geines. [C 779
Maſsiniſſe & ſa femme ont eu trop de repos; [A 1050
Il faut que nos ardeurs s'allument en leurs os, [A 1051
Au lieu du feu d'Amour, & que dans leurs entrailles, [A 1052
p. 87] De mille deſeſpoirs ils ſentent les tenailles.
Je tarde deſia trop, il m'ennuye deſia, [A 1054
Que luy qui la priſon en des nopces changea, [A 1055

Accourez & braſſez vn ſi mortel poiſon, [1046
Qu'il ſuffoque l'eſprit, boiue le ſang des veines,
Bruſle les intestins, & donne mille geines.
Pour quoy differez-vous? il me tarde deſia, [1054
Que cil qui la priſon en des nopces changea, [1055
Ne me ſent forcener au milieu de ſon ame,
Apres que le boucon aura tué ſa Dame.

Le. Qui l'euſt iamais penſé? Maſsiniſſe eſt ſurpris [1064
A l'appaſt enchanteur de la molle Cipris?
Son courage indontable aux viriles alarmes,
p. 159] Eſt vaincu d'vne femme ou pluſtoſt de ſes larmes?
A trauers ſon pauois le coup d'vn foible Archer, [1066
La fléche d'vn enfant a bien ſçeu le toucher?
Onq'ie ne l'euſſe creu, le voyant és batailles [1070
Combatre main à main, & deſſus les murailles [1071
Paroiſtre deſſus tous comme vn Astre de Mars, [1072
Qui l'ardeur de la guerre inſpiroit aux ſoldars.
Quantesfois l'ay-ie veu donner à toute reste, [1074
Faucher par ci par là de ſon glaiue funeſte
Les ſerrez bataillons, les boucliers dehacher, [1076
Sous les cheuaux bardez les hommes trébucher, [1077
Bref, lançant de ſes yeux cent mille eſclairs de flame,
Rechercher les hazards au hazard de ſon ame? [1079
Au foudre de ſes coups le fer ne reſistoit;
D'aucun empeſchement ſon cours ne s'arreſtoit,
Et ſa main par ſes coups en la preſſe connuë,
Comme vn grondant tonnerre enfermé dans la nuë
Entr' ouure la vapeur qui trop le va preſſant,

N'aperçoit que ie veux rompre ſon mariage, [A 1056
Mais qu'il ne peut fuir ma furieuſe rage. [A 1057

LELIE. MASS. SOPH. NOVRRICE.

Lel. QVi l'euſt iamais penſé? mon Maſsiniſſe eſt pris, [A 1064
Aux appas enchanteurs de la molle Cipris! [C 785
Son courage eſt attaint à trauers de ces armes, [A 1066
Qui l'ont ſi bien couuert aux plus rudes alarmes. [A 1067
L'acier de ſon eſcu n'a pas ſçeu reboucher,
La fléche d'vn Enfant & d'vn aueugle Archer! [C 788-9
Qui l'euſt iamais penſé le voyant aux batailles, [A 1070
Combatre, auantureux, ou forcer des murailles, [A 1071
Et ſe monſtrer par tout vn clair Aſtre de Mars, [C 792
Influant le courage & l'honneur aux ſoldars. [C 793
Quantesfois l'ay-ie veu donner à toute reſte, [C 794
Renuerſer les plus preux ſous ſon glaiue funeſte, [A 1075
Fendre les morions, les boucliers dehacher, [C 796
Faire auec les cheuaux leurs hommes tresbucher, [C 797
Bref, portant dans ſes yeux la cholere & la flame, [C 798
Laiſſer au ſeul hazard le ſoucy de ſon Ame. [C 799
Au foudre de ſon bras le fer ne reſiſtoit, [C 800
D'aucun empeſchement ſon cours ne s'arreſtoit; [C 801
Et ſa main par ſes coups ſur toutes reconnuë, [C 802
Ainſi que le tonnerre enfermé dans la nuë, [C 803
Eſcarte la vapeur qui le va trop preſſant, [C 804

A.

Du tremblotant chaſſeur, il va fendant la preſſe,
Qui d'vn clabaudement, importuné, le preſſe.
Luy que nonchallamment portoit a l'abandon
Vn cheval pié-ſonnant, courant de grand randon
Vers le front ennemi dés troupes oppoſites, [806
Que l'effort de ſon bras a ſouuent déconfites. [807
Lui qui maugré l'effort dés trop foibles ſoudars. [808
Emportoit de la main les volans étendars, [809
Qu'il appendoit a Mars en ſuperbe troſée: [810
Au lieu d'vn feu guerrier a ſon ame échauffée, [811
D'vne flame impudique, & cét enfant ruzé [812
Lui a de ſon brandon tout le coeur embrazé.
Il s'est affuieti ſon valeureux courage,
Que ni du dieu guerrier la furieuſe rage,
Ni méme les Deſtins contre luy courouçes,
N'auoient peu ſurmonter par mal-heureux ſucçes.
p. 37] »Voiés qu'il n'y a rien que c'est enfant ne force: [814
»Rien qui ne ſoit ſuiet a l'amoureuſe entorſe,
»Les tigres, les lions, les ſerpens émaillés, [816
»Les dragons, les oiſeaux, les peuples écaillés [817
»Font ioug a cét aueugle, & rien n'est tant auſtere
»Soit ici, ſoit au Ciel, qui ne lui obtempere.
»Mais nous voions ſouuent qu'aueuglant de ſon coup,
»Ceux que ſon grand pouuoir contraint de faire ioug
»Sous l'effort violent de ſa cruelle fléche,
»Dans deux coeurs ennemis il fait mortelle breche,
»Et comme il eſt aueugle il tire aueuglement, [825
»Ce qui fait naiſtre en nous la peine & le torment:
»Car d'vn cóté l'amour, d'autre cóté la haine,
»Bequette nótre cœur, & cruelle nous geine.
»Par ainſi trauerſés de diuers penſemens,
»Nous receuons d'vn bien innombrables tormens.
Cela t'est auenu, mon gentil Maſſiniſse,
Et ce mortel venin qui peu a peu ſe gliſſe, [827
Par la porte dés yeux iuſques au fond du cœur, [828
Ou petit a petit il accroiſt ſa vigueur,
Succote de tes os la liquide moüelle,
Et brule tes poumons d'vne flame cruelle.
Ho! pourquoi logeas-tu ce vagabond Amour;
Ho! pourquoi permis-tu qui (!) fist chés toi ſejour;
»Veu qu'il peut chatouiller par quelque doux ectaſe. [830
»Mais auſsi par apres ſa chaleur il embraſe [831
»Cent fois plus viuement: ſi que cherchans la mort,
»En fin par mille maux nous venons a ſon port.
O poiſon douce-amere! ó dangereuſe flame, [834

B.

p. 88] S'ouuroit auec le fer vn chemin en paſſant [C 805
Au trauers des ſquadrons des troupes opolites; [C 806
Par ſa ſeule valeur tout à plat deſconfites. [C 807
De là malgré l'effort des plus braues ſoldars, [C 808
Il emportoit vainqueur les ſanglans eſtendars, [C 809
Puis au Dieu de la guerre en dreſſoit vn troſée. [C 810
Mais helas! maintenant il a l'ame eſchaufée [C 811

S'ouuroit auec le fer vn chemin en paſſant
A trauers les ſcadrons des troupes oppoſites, [1090
Que par ſa valeur ſeule on voyoit deſconfites, [1091
Lorsque par vne force aux plus braues ſoldars [1092
Il rauiſſoit des mains les larges eſtendars, [1093
Qu'au fier Dieu des combats il pendoit en Trophee. [1094
Mais helas! maintenant ſon ame eſt eſchauffée [1095
D'vne flamme impudique, & ſon coeur amoureux [1096
Semble auoir ià perdu tous deſirs genereux.
»Il n'eſt donques plus rien que cet Amour ne force [1102
»Par vn oeil allumé de ſa bruſlante amorce?
»Les Tigres, les Lions, les Serpens eſmaillez, [1104
»Les Dragons, les Oiſeaux, les Peuples eſcaillez [1105
»N'en euitent la flame, au Ciel & ſur la terre.
p.160] »Il mene aux Deitez & aux hommes la guerre.
Mais ce qui plus m'attire en esbahiſſement,
C'eſt que ie ne voy (!) ne pourquoy ne comment,
»Il fait comme en ioüant vn ſi ferme aſſemblage
»De deux coeurs differens d'humeur & de courage;
»Si non que comme enfant il ſoit ſans iugement,
»Ou bien que comme aueugle il bleſſe aueuglement. [1112
Je porte vn dur regret, valeureux Maſsiniſſe,
Que ce venin bruſlant dont la poiſon ſe gliſſe [1119
Par le canal des yeux iuſques au fonds du coeur, [1120
Ait pris en toy racine auec tant de vigueur.
»Voirement il chatouille & cauſe vn doux extaſe; [1126
»Mais c'eſt vn feu malin, qui peu à peu s'embraſe, [1127
»Puis bien accreu qu'il eſt & dedans & dehors
»Conſomme en moins de rien & l'eſprit & le corps.
»O poiſon douce amere! ô dangereuſe flame, [1130

D'vne flame amoureuſe, & ſon cœur genereux, [C 812
Semble auoir ià perdu ſes Eſprits vigoureux. [C 813
Voyés qu'il n'y a rien que ceſt Amour ne force, [A 1102
Par le moyen d'vn oeil plein d'vne douce amorce! [C 815
Les Tigres, les Lions, les Serpens eſmaillés, [C 816
Les Dragons, les Oiſeaux, les Poiſſons eſcaillés, [C 817
N'en euitent la fléche; au Ciel & dans la terre, [C 818
Il faut (!) aux Deïtés & aux hommes la guerre. [C 819
Mais ce qui me rauit en esbahiſſement, [C 820
C'eſt que ie ne puis voir ni pourquoy, ni comment, [C 821
Il fait de fois à autre vn ſi ferme aſſemblage [C 822
De deux coeur[s] diſcordans d'humeur & de courage; [C 823
Sinon que comme enfant il ſoit ſans iugement, [C 824
Sinon que comme aueugle il bleſſe aueuglement. [C 825
Ha que i'ay de regret, valeureux Maſsiniſſe, [C 826
Que ſon venin bruſlant qui doucement ſe gliſſe, [C 827
Par le canal des yeux iuſques au fond du coeur, [C 828
Ait ſi toſt pris en toy ceſte grande vigueur: [C 829
Il te peut chatoüiller par quelque doux extaſe, [C 830
Mais il faut craindre auſsi que ſon feu ne s'embraze, [C 831
Si bien qu'à la parfin dépourueu de ſecours,
Tu meures de langueur au milieu de tes iours.
O poiſon douce amere! ô dangereuſe flame, [C 834

A.

Qui t'allumes aux rais dés beaux yeux d'vne femme! [835
»Ton feu brula jadis les Pergames Troïens: [836
»Cendroia, forcené tous ces bon citoiens, [837
p. 38] »Que le nombre infini dés princes Argolides, [838
»Qui couurirent de naux les campaignes humides, [839
»Ne peurent en dix ans de guerre ſurmonter:
»Et toute-fois ton feu les a tous peu donter.
Le puiſſant fils d'Alcméne aiant purgé la terre, [842
De cent monſtres afreux qui la mettoient en guerre, [843
Enflammé de ce feu mania le fuſeau, [845
Et pour tordre le fil trempa ſes doigts en l'eau. [844
Maſsiniſſe attrapé dans les rets qu'vne femme [846
Tend a ſa liberté, vit, piraufte, en ſa flamme: [847
Il quitte le laurier pour le mirte amoureux, [848
Dont pour plaire a ſa dame il enceint ſes cheueux.
On te doit bien maudire ô Amour infidelle!
»On doit bien eſchiuer a ta forte quadrelle, [851
»Mais certes plus que toi lon doit fuir encor' [852
»Ces beaux yeux mignardes, ces cheueux de fin or, [853
»Ces ſourcis ebenins, ce front plus blanc qu'iuoire. [854
»Ce coral ſoupirant, c'eſte face ſi claire
»Qu'elle éblouit nos yeux, nous tenant arrétés
»Dans les gluots enduits du miel des voluptés:
»Car ce ſont la les trét's dont nótre fortereſſe,
»Combatue ſe rent au gré d'vne maitreſſe.
Que ie crain Maſsiniſſe, ha! que ie crain pour toy, [860
Que ce fait qu'as commis ne t'apporte vn emoy,
Plus grand que le plaiſir dont la folle eſperance
T'a trop tót fait gouter, ſans craindre la puiſſance
Du chaſte Scipion, qui ne permettra pas,
Qu'auec toy Sophonisbe ait ainſi ſes ebas.
Il eſt trop ennemi des mignardes blandices,
Dés attrais feminins, des charnelles delices,
Outre qu'il ne le peut: car elle eſt le butin,
Qui de droit apartient a l'Empire Latin.
p. 39] Mais ne le voi-ie pas? il faut que ie luy óte, [866

B.

Qui des eſclairs d'vn oeil t'allumes en noſtre Ame! [C 835
p. 89] En cendre tu changeas les Pergames Troyens; [C 836
836 Tu auanças la mort à leurs bons Citoyens,
Quoy qu'vn nombre infiny de Princes Argolides, [C 838
Qui couurirent de nefs les campagnes humides, [C 839
839 Et les champs Phrigiens d'armes & de ſoldars, [C 840
N'auſſent peu par dix ans ſurmonter leurs rempars. [C 841
Le puiſſant fils d'Alcméne ayant purgé la terre, [A 1138
842 De cent monſtres diuers qui luy liuroient guerre, [A 1139
Par toy l'honneur oublie, & trempe dedans l'eau [C 844
Son indontable main pour tourner le fuzeau. [C 845
845 Maſsiniſſe gagne des attraits d'vne femme. [C 846
Vit, pyraufte d'Amour, au milieu de la flame: [A 1143
Pour vn myrthe honteux il laiſſe le Laurier; [C 848

»Qui des eſclairs d'vn oeil t'allumes dedans l'ame, [1131
»Par toy furent iadis ſaccagez les Troyens! [1132
Tant de grands Caualiers, tant de bons Citoyens, [1133
Pour le nombre infini des Princes Argolides, [1134
Qui couurirent de naus les campagnes humides, [1135
Et les champs Aſiens d'armes & de ſoldarts
N'euſſent point veu ſans toy ruiner leurs remparts.
Cet inuincible Hercule auoit purgé la terre [1138
Des Monſtres inhumains qui luy faiſoient la guerre. [1139
Mais ſurmonté d'Jole il trempa dedans l'eau [1141
Sa genereuſe main pour filer au fuſeau. [1140
Maſsiniſſe auiourd'huy vaincu par vne femme, [1142
Se plaiſt comme vn Pirauſte à viure dans la flame: [1143
Jà le Myrthe honteux obſcurcit les Lauriers, [1144
Qui couronnoient ſon front adoré des guerriers.
»De la douce Venus l'accointance eſt mortelle.
p. 161] »Et la faut éuiter par force ou par cautelle; [1147
»Si ne ſuffit-il pas, quand l'on ne fuit encor' [1148
»Ces chaines de cheueux qui feroient honte à l'or, [1149
»Ces ſourcils ebenins, ce large front d'yuoire, [1150
»Ces yeux dont les rayons ſemblent ſi doux à boire,
»Cette bouche où fleurit le bouton vermeillet,
»Ce teint de nege viue où s'eſclate l'oeillet;
»Et bref tous ces engins dont noſtre ame batuë
»Sent forcer ſa raiſon quoy qu'elle s'eſuertuë.
Valeureux Caualier ie crain vrayment pour toy. [1156
Je crain pour ton amour, & voudroy par ma foy
Qu'il pleuſt aux Dieux que Cirthe encores ne fuſt priſe,
Nous iouirions de toy, & toy de ta franchiſe:
Ainſi nul different, pour ce dernier butin,
Ne naiſtroit entre toy & l'Empereur Latin.
Mais le voici venir il faut que ie m'eſſaye [1166

On ne peut eſtre enſemble Amoureux & Guerrier.
On doit bien te fuir, Archerot infidelle, [A 1146
On doit bien eſquiuer au coup de ta quadrelle: [A 1147
Mais vraiment plus que toy l'on doit fuir encor, [A 1148
Ces cheueux friſottés, ces treſſes de fin or, [A 1149
Ces ſourcils ebenins, & ce beau front d'yuoire, [C 854
Ces doux yeux où l'Amour à ſon throſne de gloire, [C 855
Ceſte bouche vermeille, & ces charmes coulans, [C 856
Ces agreables traits, & ſes attraits bruſlans:
Car ce ſont les engins, qui noſtre forteresſe, [A 1154
Font rendre malgré nous au gré d'vne maiſtreſſe. [A 1155
Que ie crains, Maſsiniſſe, hé! que ie crains pour toy, [A 1156
Que ie crains pour l'Amour qu'à ta valeur ie doy. [C 861
Et pleuſt aux Dieux qu'encor Cirthe ne fut point priſe; [C 862
Nous iouyrions de toy, & toy de ta franchiſe: [C 863
Mais noſtre Scipion ne conſentira pas, [A 1160
Qu'auec toy Sophonisbe ait ainſi ſes esbas, [A 1161
Il eſt trop ennemy de ces molles delices: [A 1162
p. 90] Des attraits fœminins, des mignardes blandices; [A 1163
Meſme il ne le ſçauroit: car vn ſi grand butin [A 1164
Ne ſe doit denier à l'Empire Latin. [A 1165

A.

S'il ſe peut faire au monde, vn ſi mal-heureux hóte: [867
Il faut qu'auec raiſon il éteigne ce feu,
Qui par trop violent le mine peu a peu.
Je m'en vois droit a luy. Bon-iour mon Maſsiniſſe,
Et bien que dit le coeur? **Ma.** he! que veux tu qu'il diſſe
O vertueux Lelie. **Le.** Et quoi donc qu'aues vous?
Ha que vous ſemblés triſte, il y a du couroux.
Ma. Lelie c'est a toy que pleurant ie m'adreſſe:
Porte auec moy la main au torment qui m'opreſſe:
Tu le peux, ſi tu veux: J'implore ton ſecours,
»Quand l'homme [illegible] qui ont a lui recours,
»Il imite les Dieu[illegible]né pour bien-faire
»A l'homme ſon [illegible] le contraire,
»Il faut a ſon de[illegible]t aider l'ami,
»Et quand eſt po[illegible]'aimes a demi:
»Ains fachant m[illegible]ſecond moi-méme,
»Je ne craindrois [illegible]urir la mort bléme:
»Au moins en ch[illegible]faut donc penſer,
Que ie vouluſſe' [illegible] outre-paſſer.
Mass. O la fleur dés [illegible]nnes l'ame.
Le. Declare libreme[illegible]i t'entame.
Ma. L'amour ma furm[illegible]ns étendars, [884
N'étoient encor' [illegible] dés rempars [885
De la conquiſe C[illegible]r les armes [886
Trauerſant les fo[illegible] les gen-darmes, [887
La femme de Syp[illegible]ntre tous,
Elle ſe iette a ter[illegible]es genoux, [893
Ses appas furent tels, & tele [illegible] faconde
Qu'elle en euſt allumé les plus glaçés du monde.
lors me ſentant bruler de ie ne ſçai quel feu,
Qui s'alloit allumant dans mon ſang peu a peu.
p. 40] Pour l'étaindre en naiſſant, ie l'ay prinſe pour femme.

B.

N'eſt-ce pas luy qui vient? il faut qu'ores i'effaye, [C 866
De tirer doucement la fléche de ſa playe: [C 867
Car voulant l'arracher auecques trop d'effort, [C 868
J'iriterois le mal & l'aigrirois plus fort, [C 869
Et bien, mon grand Amy, ceſte heureuſe iournée, [C 870
Semble auoir à peu pres la guerre terminée, [C 871
Les Dieux en ſoient loüés; mais qui vous peut ainſi, [C 872
Obſcurcir le viſage & troubler le ſourci? [C 873
Mas. C'eſt vne aſpre douleur qui mon courage opreſſe. [C 874
Lel. Peut on eſtre vainqueur, & remply de triſteſſe? [C 875
MAS. Maſsiniſſe le peut; qu'il luy vaudroit biẽ mieux [C 876
Auoir eſté vaincu, qu'eſtre victorieux! [C 877
Puis que ſur ſes ſuiets ayant eu la victoire, [C 878
Le bel oeil d'vne femme en remporte la gloire. [C 879
Lel. Je ne vous entens point, parlés plus clairement. [C 880
Mas. Helas! ie m'entens bien; i'ay bien le iugement [C 881
De prévoir mon malheur, mais ie n'y puis que faire; [C 882

De tirer doucement la fléche de ſa playe; [1167
»Car voulant l'arracher auecques trop d'effort,
»Le mal encor nouueau s'irriteroit plus fort.
Et bien mon cher ami cette heureuſe iournee
Semble auoir a peu pres la guerre terminee:
Les Dieux en ſoient louez & vous encore auſsi.
Maſsiniſſe pourquoy baiſſez-vous le ſourci?

Mass. Cõbien eſt grãd l'ennuy qui mon courage oppreſſe!

Lel. Peut-on eſtre vainqueur & vaincu de triſteſſe?

M. Je ſuis & l'vn & l'autre, & me vaudroit biẽ mieux
Auoir eſté vaincu qu'eſtre victorieux,
Puiſque ſur mes ſuiets remportant la victoire,
Vne femme ennemie en poſſede la gloire.

Lel. Qu'entendez-vous par là? dites le clairement.

Mass. Helas! ie m'enten bien, i'ay prou de iugement.
Pour preuoir mõ malheur, mais Dieux qu'en ay-ie affaire?
p. 162] Si ie connois mon bien & ſuy tout le contraire.
A peine eſtoient plantez nos heureux eſtendarts [1188
En ſigne de victoire au front de ces remparts, [1189
Quand la femme à Siphax ſans auoir peur des armes [1190
Trauerſe librement & ſoldats & genſdarmes. [1191
Tout le monde fait largue, & luy tournant les yeux
Penſe voir ſur la terre vne Venus des Cieux,
Qui ſeme à l'enuiron, comme belles fleurettes
Les Graces, les attraits, les douces amourettes.
Or ie ne ſçay comment me connoiſſant ſur tous,
Elle s'auance à moy m'embraſſe les genoux, [1193
Et ſe montre en ſes pleurs ſi pitoyable & belle,
Qu'elle donte aiſément tout courage rebelle.
Par vn trait de ſon oeil, doux tyran de mon coeur,
Amour vient m'affaillir & ſe rend le vainqueur:
Et que pouuois-ie faire à ſon pouuoir extreſme,
Qui combatoit alors moy-meſme par moy-meſme?

Je ſçay ce qui m'eſt bon & ie ſuy le contraire. [C 883
A peine on auoit mis nos vainqueurs eſtendars, [C 884
En ſigne de victoire au haut de ces rempars, [C 885
Quand la femme à Siphax ſans auoir peur des armes, [C 886
Paſſe à trauers ſoldats & à trauers genſdarmes, [C 887
Vn chacun luy fait largue, & luy tournant les yeux, [C 888
Penſe voir en la terre vne Venus des Cieux; [C 889
Semant où elle paſſe ainſi comme fleurettes, [C 890
Les Graces, les attraits, les douces amourettes. [C 891
Mais ie ne ſçay comment me connoiſſant ſur tous, [C 892
Elle ſe iette à terre, embraſſe mes genoux, [C 893
p. 91] Et ſe monſtre en ſes pleurs ſi pitoyable & belle, [C 894
Qu'elle euſt peu ſurmonter l'Ame la plus rebelle. [C 895
D'vn ſeul trait de ſon œil le Tyran de mon cœur, [C 896
Amour me combatit & ſe rendit vainqueur: [C 897
Las! qu'euſsé-ie peu faire à ſon pouuoir extreſme, [C 898
Si meſme ie m'armay pour luy contre moy-meſme! [C 899
C'eſt œil auſsi, Lelie, en flammes nompareil,

A.

La. [illegible] Dieux! fiches vous dans mon ame [903
Ma [illegible] ruiffeau. [904
[illegible] fon eau? [905
La [illegible] ie tremble, ie friffonne,
[illegible] autres n'en bourgeonne,
[illegible] a l'eau.
[illegible] nouueau. [917
[illegible] flame.
[illegible] honneur ne diffame.
[illegible] petit,
[illegible] appetit.
[illegible] la cuiraffe.
[illegible] qu'on me pourchaffe
[illegible] cent fois.
[illegible] genereux Roys.
[illegible] donner garde;
[illegible] bon-heur nous garde.
[illegible] les cous [920
[illegible] le courroux, [921
[illegible] renforce
[illegible] la force par la force
[illegible] s'atache au combat
[illegible] il l'abbat.
[illegible] rapide,
[illegible] aux dents la bride:
[illegible] fort rendu
[illegible] par trop attendu,
[illegible] maitreffe, [927
[illegible] oppreffe. [926
Mas [illegible] le pareil. [928
[illegible] fommeil: [929
[illegible] l'amoureufe flame, [930
[illegible] de mon ame.

B.

Combattre [illegible] les rayons du Soleil:
1006 Amour qui fait [illegible] de fes armes,
Y forgeoit tous les traits, & les trempoit de larmes.
Ne pouuant [illegible] rendu. [C 900
1008 I'euffe [illegible] attendu;
C'eft pourquoy [illegible] pour ma femme. [A 1198
Lel. Quelles pointes [illegible] mō Ame [A 1199
Mas Si la foif te tourmente eftant pres d'vn ruiffeau. [A 1200
Peux-tu pas bien [illegible] dans fon eau? [A 1201
Qu'aurois-ie fait au Ciel pour receuoir la peine. [C 906
1014 D'ainfi mourir de foif aupres de la fontaine? [C 907
Suis-ie quelque Tantale? aurois-ie bien tafché, [C 908
D'iriter tous les Dieux par quelque grand peché.
Lel Las! mō plus cher Amy, que venez vous de faire. [C 910
Vous mefme eftes vous donc à vous mefme aduerfaire? [C 911
Où eft voftre courage, où eft voftre Raifon? [C 912

Ne pouuant reſiſter, ie me ſuis donc rendu;
Et ſi me tiens encor' heureuſement perdu,
Puis que i'ay peu gagner vne ſi belle Dame.

Lel. De quel trait de douleur penetrez-vous mon ame? [1199

Mass. Hé ſi la ſoif vous bruſle eſtant pres d'vn ruiſſeau, [1200
Quel mal ie vous ſuppli de l'eſteindre en ſon eau? [1201
Cieux! qu'ay-ie merité pour receuoir la peine
De mourir atterré tout ioignant la fonteine?
Suis-ie vn ſecond Tantale auquel ſoit deffendu
De taſter au doux fruit ſur ma léure pendu?

Lel. O mon-cher Maſſiniſſe, & que penſez-vous faire?
Eſtes-vous donc ainſi de vous-meſme aduerſaire?
Voſtre eſprit eſt-il donc dépourueu de raiſon?
Qu'vne femme reduiſe vn guerrier en priſon!
Qu'vne ſimple captiue auec ſes feintes larmes
p. 163] Surmonte ſon vainqueur enclos de ſes genſdarmes!
Voirement, grand guerrier, vous eſtes pres de l'eau,
Le feu croiſt, qu'on l'eſteigne ores qu'il eſt nouueau. [1205
Armez-vous d'vn bon coeur pluſtoſt que de cuiraſſe,
Et donnez à l'amour ou la mort ou la chaſſe.
Comme vn braue ſoldat abatu ſous les coups, [1216
Se releue enflammé de genereux courroux;
On diroit, à le voir recommencer la guerre,
Qu'il prend vigueur nouuelle en attouchant la terre!
Ainſi voſtre raiſon reprenne le combat
Contre cet appetit qui maintenant l'abat,
Et n'endurez iamais que le vaſſal oppreſſe [1227
Celle qui doit touſiours demeurer ſa maiſtreſſe [1226

Mass. Grand Duc qui n'eus iamais en vertu ton pareil [1228
J'aprouue comme vtile vn ſi ſage conſeil, [1229
Mais ie n'en puis vſer tant cette chaude flame, [1230
Que mon deſir attiſe eſt aſpre dans mon ame.

1020 *Vne femme* à reduit Maſsiniſſe en priſon; [C 913
Vne pauure captiue entre tant de genſd'armes [C 915
A vaincu ſon vainqueur d'vne ou deux feintes larmes. [C 914
1023 *Courons, mon grand Amy*, courons courons à l'eau, [A 1204
Pour eſteindre le feu tandis qu'il eſt nouueau: [A 1205
Armés vous derechef, r'endoſsés la cuiraſſe, [A 1210
1026 *A ce maudit Amour* il faut donner la chaſſe. [C 919
Ainſi qu'vn bon ſoldat abatu ſous les coups, [C 920
1. 92] *Se releue enflamé* d'vn genereux courroux; [C 921
029 *Et touchant contre terre*, ainſi qu'vn fort Antée, [A 1218
Monſtre mieux que deuant vne force indontée:
Tout de *meſme* il vous faut reprendre le combat, [C 924
32 Contre *c'eſt Appetit* qui la Raiſon abat; [C 925
Il *ne faut endurer* que la Raiſon maiſtreſſe, [A 1226
Reçoiue du *vaſſal vne ſi dure* oppreſſe. [A 1227
1. Cher *amy qui n'eus onc* en vertu ton pareil, [A 1228
Je *reconnois aſſés que bon* eſt ton conſeil: [A 1229
Mais ie n'en puis vzer, tant l'amoureuſe flame, [A 1230
1 Du *vent de mes deſirs ſe* renforce en mon Ame. [C 931

A.

Le Il faut verser dessus les eaux de la raison. [982
Mass La raison est en cendre, il n'en est plus saison. [983
Le. [illegible] la flame n'est si grande.
Mass. Elle a gaigné le siege ou la raison commande.
Le. Il faut prendre courage, il faut se renforcer,
Et [illegible] l'ardeur la raison redresser.
Mass. Mais [illegible] ne puis. **Le**. L'essaier est facile.
Ma. »Non pas à Massinisse. **Le**. Il n'est rien difficile
»A l'homme genereux: et jamais un bon coeur,
»Pour faire un bel effect n'a faute de vigueur.
[illegible] Il [illegible] du palmier qui tant plus qu'on le presse,
»Tant plus [illegible] les branches il redresse.
Ma. [illegible] quand on n'a le pouvoir.
Le Le pouvoir ne peut rien [illegible] du vouloir.
Mass J'ay prou de volonté, mais j'ay peu de puissãce.
Le Rien [illegible] la volonté à la fin ne s'auance.
Ma. »Mais [illegible] les playes de l'amour?
Le. »Si [illegible] la raison vient à notre secour.
Ma »Les herbes n'y [illegible] la racine.
Le »Ainsi [illegible] la raison [illegible] la medecine.
Ma. [illegible] que pour ce mal guarir.
[illegible] l'amour recourir.
Le. C'est [illegible] par la dame esteindre vne autre dame: [950
»C'est demander [illegible] qui nous entame [951
»Ainsi [illegible] [954
1257 »[illegible] au mal d'amour apporter guarison.

B.

Lel. [illegible] de Raison. [C 932
Mas. Mon [illegible] en [illegible] plus saison. [C 933
Lel. Mon [illegible] est [illegible] volontaire. [C 934
Mas. C'est [illegible] faire.
Lel [illegible] [C 936
1044 [illegible] [C 937
Mas. Je ne [illegible] [C 938
Me [illegible] remede. [C 939
1047 Et [illegible] en ma perte [illegible] party. [C 940
Je me repentirois [illegible] repenty [C 941
Lel. Tu le peux [illegible] meime. [C 942
1050 Doit [illegible] extreme [C 943
Puis lors que [illegible]
De t'estre repenty [illegible] repentiras.
Mas. Quant au fonds de [illegible] racine.
Il ne peut s'alleger par [illegible] medecine.
Si ce n'est que l'amour [illegible] [C 943
1056 Et qu'vn malade [illegible] [C 945
Lel. C'est vouloir par la dame [illegible] vne autre dame. [A 1254

Lel. »L'eau qui la peut eſteindre eſt celle de raiſon. [1232
Mass. Mon coeur eſt tout en cendre il n'en eſt plus ſaiſon. [1233
Lel. L'embraſement eſt grand, mais il eſt volontaire.
Mass. »C'eſt vn feu d'artifice on ne s'en peut deffaire.
Lel. »Tafchez-y ſeulement, vous verrez tout ſoudain
»Mourir ſa chaude ardeur; l'eſſay n'en ſera vain.
Mass. Je n'y puis conſentir: le mal qui me poſſede
M'aporte moins d'ennuy que penſer au remede:
Puis trouuant en ma perte vn ſi riche parti,
Je me repentirois de m'eſtre repenti.
Lel. Il le peut qui le veut, & la volonté meſme
Seruira d'antidote à ce venin extreſme
Que l'amour vous fait boire & de luy dégagé
Lors de tous autres maux vous ſerez ſoulagé.
Mas. Mon mal naiſt de l'amour, & l'on dit que ſa playe
p. 164] Ne reſſoulde iamais pour choſe qu'on eſſaye,
Sinon que les bleſſez ſe viennent ſecourir,
Que ce remede eſt ſeul pour le faire guerir.
Lel. Penſez-vous par la flamme eſteindre vne autre flame? [1254
Ou trouuer guariſon au dur fer qui l'entame? [1255
Mass. Quand vn oeil de ſes traits a bleſſé noſtre coeur,
Il implore ſalut de ſon propre vainqueur,
Fait ſage par Telephe; à ſa playe ancienne [1256
Seule remedia la hache Pelienne
Qui l'auoit offencé; contre toute raiſon
Le ſuiet de ſon mal porta ſa guariſon.
Lel. Cette importune ardeur qui vous met aux alteres,
Eſleue en voſtre eſprit ces fantaſques Chimeres,
Et vous fait reſſembler au fiéureux alteré,
Qui d'vne humeur aduſte en ſon lict deuoré,
Ne deſire que l'eau, la penſe ſalutaire,
Et n'eſt rien toutesfois qui luy ſoit ſi contraire.
Voyez ſans paſsion à qui vous ſouſmettez
Voſtre coeur indontable, & vous en repentez.

Et demander ſecours du fer qui nous entame. [A 1255
p. 93] **Mas.** Il faut quand vn bel œil à vaincu noſtre cœur, [C 952
Qu'il implore mercy de ſon propre vainqueur: [C 953
Telefe en fiſt autant, tout en vain il eſſaye, [A 1256
Aucun medicament n'eſt vtile à ſa playe:
Car contre le diſcours de la vaine raiſon, [C 956
Au ſuiet de ſon mal eſtoit ſa guariſon. [C 957
Lel. Vn amour violent qui te met aux alteres, [C 958
Peint dedans ton eſprit ces fantaſques Chimeres; [C 959
Et le rend tout ſemblable au fieureux alteré, [C 960
Qui de ſonges diuers à l'Eſprit deuoré, [C 961
Refuant inceſſament des eaux & des riuieres.
De l'œil de ton Eſprit ouure vn peu les paupieres,
Tu verras bien alors que receuoir la loy,
D'vne femme vaincuë eſt indigne de toy.

112

A.

Ma. »Mais l'amour eſt vn dieu qui tellemẽt nous force, [968-69
»Que pour luy reſiſter nôtre force eſt ſans force. [968-69

Le. »Non non, ce n'eſt rien moins qu'vne diuinité:
»C'eſt vn ie ne ſçai quoi qui vient d'oiſiueté: [971
p. 42] »L'amour ſe loge a tard en l'ame genereuſe,
1263 »Qui s'applique au trauail: parmi la main calleuſe
»Des hallés laboureurs, l'amour ne trouue lieu:
»Il eſt dés fai-neans & le maitre & le Dieu:
1266 »Ou, pour le dire mieux, ce n'est qu'vne folie.

Ma. »C'est plutót vn grãd Dieu qui deioins nous r'allie.

Le. »C'est plutót vn [illegible] le diſcort
1269 »Entre les alliés, [illegible] donne confort
»Au milieu de la [illegible] nous donne triſteſſe,
»Et pour vn bien [illegible] maux il nous preſſe.

Mas. Lelie, ie te p[illegible] [illegible]itié [976
Qui nous coni[illegible] de moi pitié [977
»Tu ſçais que [illegible] nes nous ſommes,
1275 »Comme proye, [illegible] atouillent les hõmes.
C'eſt l'ardeur d[illegible] [illegible]ut endurer. [980
»L'ami doit de [illegible] ſparer. [981
1278 Fay donc vers [illegible] [illegible]ut que ie meure) [982
Que la Cartag[illegible] [illegible]ains demeure: [983
Que mon ſerui[illegible] Romain [985
1281 Reçoiue ce gu[illegible] de ſa main [984
Doit croitre l'a[illegible] [illegible]ens ie porte
A ſes rares vertus, [illegible] [illegible]lus forte.
1284 Ainſi par tes beaux [illegible] [illegible]uiſse'-tu,
Du burin de renom engrauer [illegible] vertu,
Deſſur l'autel ſacré de la viue memoire. [986
1287 Ainſi de ton beau nom la loin-uolante gloire [987
Voltige par les airs, tant qu'elle ait fait le tour [988
Par tout où le Soleil raméne le beau iour. [989

Le. »On cherche en vain remede a la choſe ia faite. [990
La raiſon deust pourtant te ſonner la retraite
De ceſt amour laſcif. il faut aller trouuer [992
1293 Scipion, il le veut: nous pourrons éprouuer [993
p. 43] Mille moiens diuers pour faire condeſcendre [994
Vos volontes ensemble: allon ſans plus attendre. [995

Ma. Je vois en auertir ma plus chere moitié:

B.

Mas. Ce n'eſt point tãt ſon œil qui m'a pris à l'amorce, [C 966
1274 Que ce grand Dieu des Dieux à qui cede la Force: [C 967
Et tu ſçais que vouloir contre vn Dieu reſiſter, [C 968
C'eſt encor' vne fois les Geants imiter. [C 969

Lel. On luy peut reſiſter ſans eſtre temeraire: [C 970
Si l'Amour eſt vn Dieu, il eſt imaginaire; [C 971
Car chacun le feint tel qu'il le ſent dedans ſoy. [C 972
1280 Alors qu'à la Raiſon les ſens donnent la loy: [C 973
Mais les hommes voulans s'excuzer en leur vice, [C 974
L'attribuent aux Dieux contre toute Juſtice. [C 975

Mass. Vn oeil ſeul ne m'a pris à l'amoureuſe amorce,
Vn Demon l'aſsistoit qui donte toute force;
»Et vouloir follement contre vn Dieu reſister, [1258-59
969 »C'eſt bien vne autre fois les Geans imiter. [1258-59

Lel. »Qui reſiste à l'amour n'eſt point trop temeraire,
»La Deité trop vaine eſt toute imaginaire: [1261
972 »Car chacun le feint tel qu'en ſoy-meſme il le ſent,
»Quand la raiſon vaincuë à l'appetit conſent:
»Mais les hommes malins pour excuſe à leur vice,
975 »En font les Dieux autheurs, contre toute Justice.

Mass. O miracle de foy, par le noeud d'amitié [1272
Qui nos eſprits allie vſe moy de pitié: [1273
978 »Je ſuis homme Lelie; il ne me fut poſsible
p. 165] »D'eſteindre cette ardeur, i'en ſuis trop ſuſceptible.
»Si c'eſt erreur fatale il la faut endurer; [1276
981 »Si c'eſt faute, en ami tu la dois reparer. [1277
Fay que noſtre Empereur dont la faueur m'aſſeure, [1278
Permette que Madame à l'aduenir demeure [1279
984 Compagne de mon lict & guerdon de ſa main, [1281
Pour tant de bon ſeruice à l'Empire Romain. [1280
Ainſi touſiours ſe liſe au front de la memoire [1286
987 Ta loyale amitié, ta valeur, & ta gloire; [1287
Ainſi ton bruit fameux aille en fin s'eſpandant [1288
Du froid Hiperboree au More plus ardant. [1289

Lel. Si l'aduis vient à temps l'erreur eſtant commiſe, [1290
Je vous conſeille encor d'inuoquer la franchiſe
Pour détacher vos fers: ſi non, allon trouuer [1292
993 Noſtre ſage Empereur, là ie veux eſprouuer [1293
Ce que peut mon credit, afin de vous complaire, [1294
Autant que mon honneur permettra de le faire. [1295

Mass. Deſia voſtre promeſſe allege mon ſouci.

Mas. O mon plus grand eſpoir, par la ſainte amitié, [C 976
Qui nous vnit enſemble aye de moy pitié. [C 977
Tandis que nous viuons abandonnés nous ſommes, [A 1274
1086 Comme proye, aux deſirs naturels à tous hommes. [A 1275
C'eſt l'erreur de Jeuneſſe il en faut endurer, [A 1276
L'amy doit les defauts de l'amy reparer. [A 1277
1089 Fay tant vers Scipion afin que ie ne meure, [A 1278
p. 94] Que la Cartaginoiſe entre mes mains demeure: [A 1279
Tant de ſeruice fait à l'Empire Romain, [A 1280
1092 Doit-il pas receuoir ce guerdon de ſa main? [A 1281
Ainſi, ſoit à iamais grauée en la memoire, [C 986
Ta loyale amitié, ta valeur & ta gloire: [C 987
1095 Ainſi ta renommée aille en fin s'eſpandant, [C 988
Du froid Septentrion au midy plus ardant. [C 989

Lel. Si le conſeil ſeruoit la faute eſtant commiſe, [C 990
1098 Je te conſeillerois de rentrer en franchiſe; [C 991
Mais ſi tu ne le veux, il faut aller trouuer [A 1292
Noſtre amy Scipion, nous pourrons eſprouuer [A 1293
1101 Tous les moyens permis, pour faire qu'il te laiſſe, [A 1294
Ceſte belle Beauté qui doucement te bleſſe.

A.

[illegible] d'auoir de mon amie.
[illegible] de sa partie,
[illegible]
[illegible] de la mer.
[illegible]
[illegible] du monde:
[illegible]
[illegible] mes longues
[illegible]
[illegible] insurmontable:
[illegible]
[illegible] doux repos
[illegible]
[illegible] perpetuelle.
[illegible]
[illegible] mon
[illegible] mon enuy.
Si [illegible] grand [illegible]. **Ma** [illegible] ma petite ame,
[illegible] de ma flame.
[illegible] **Si** [illegible] comme à vous,
[illegible] mon bon époux.
Ma [illegible]
Si [illegible]
Mas [illegible] **Si** [illegible] du mari.
[illegible] **Mas** Ha! que i'en suis marri.
[illegible]
Si [illegible] **Ma** C'est moi qu'il demãde. [1023
[illegible] [1024
Ma [illegible] ces mains [1025
[illegible] [1026
[illegible] ennemie.
Si [illegible] [1028
[illegible] ton bras [1029

B.

Mas Je cours en aduertir ma plus chere moitié; [A 1296
Mais garde ta promesse & ta bonne amitié.
Grand Dieu qui fais trembler le sert de tes paroles [A 1298
Les fondemens du monde, & branler les deux poles,
Souuerain Roy des Rois qui tiens dedans tes mains [C 1000
Et le mal et le bien des fragiles humains: [C 1001
Et toy belle Venus, des plaisirs la Déesse. [C 1002
Que le Ciel que la terre & que l'onde caresse: [C 1003
Toy Cupidon encor' que les plus braues cœurs,
Ont tousiours reconnu le vainqueur des vainqueurs:
Secourés aujourd'huy le pauure Massinisse, [C 1006
Et rendes Scipion à son desir propice: [C 1007
Faites qu'en liberté il puisse conferuer, [C 1008
La captiue qui peut son Ame captiuer. [C 1009
Mais la voicy venir. bons Dieux quelle merueille! [C 1010
L'Afrique n'eut iamais vne beauté pareille, [C 1011

Nous partiron bien toſt. **Lel.** Me voila preſt auſsi.

Mass. O Monarque puiſſant dont le ſupréme Empire
Conduit tout ce qui meut, qui vit & qui reſpire;
Economе eternel dont les celestes mains
Diſpenſent biens & maux aux fragiles humains:
Alme & douce Venus des plaiſirs la Deeſſe,
Que le ciel, l'air, la mer, & la terre careſſe:
Toy Cupidon ſon fils, doux Tyran de nos coeurs,
Qui traines à ton char tant de braues vainqueurs;
Accourez prontement, ſecourez Maſsiniſſe,
Rendez-luy Scipion fauorable & propice,
Afin que ſans danger il puiſſe conſeruer
La captiue beauté qui le peut captiuer.
La voy-ie pas venir? quelle rare merueille!
p. 166] L'Afrique n'eut iamais vne grace pareille!
Et croy que ſi l'Amour defaiſoit ſon bandeau
Il aimeroit luy-meſme vn viſage ſi beau.
Clair Astre de beauté qui luiſez à mon ame,
Et la faites ſe plaire en l'amoureuſe flame,
Me puis-ie bien reſouldre à delaiſſer vos yeux,
Voyant par leur clarté la lumiere des Cieux?
En vous abandonnant i'abandonne moy-meſme,
Qui ne vis deſormais qu'afin que ie vous aime.
»Las! vne heure d'abſence eſt vn long ſiecle d'ans
»A qui bruſle d'amour: mais pour viure contans,
Je vay vers Scipion; auſsi bien il me mande.

Sop. Ma peur eſt aduenuë, hà Dieux! il me demande: [1323
Je me voy deliuree à ces meſchans Romains. [1324

Mass. Il aduiendra pluſtoſt que ces guerrieres mains [1325
De mon ſang & du voſtre auiourd'huy ſeront taintes, [1326
Qu'infidele ie manque à nos promeſſes ſaintes.

Sop. Que tardez-vous donc plus? tirez ce coutelas [1328
Qui bat ſur voſtre flanc, pouſſez viſte le bras [1329

1119 Je croy que ſi l'Amour defaiſoit ſon bandeau, [C 1012
Il deuiendroit rauy d'vn viſage ſi beau. [C 1013
p. 95] Doux obiet de mon cœur, belle ame de mon Ame,
1122 Qui nourriſsés ma vie en l'amoureuſe flame, [C 1015
Comme pourray-ie helas! abandonner vos yeux, [C 1016
Puisque par leur clarté ie voy celle des Cieux: [C 1017
1125 Si ie vous laiſſe, helas! moy-meſme ie me laiſſe.

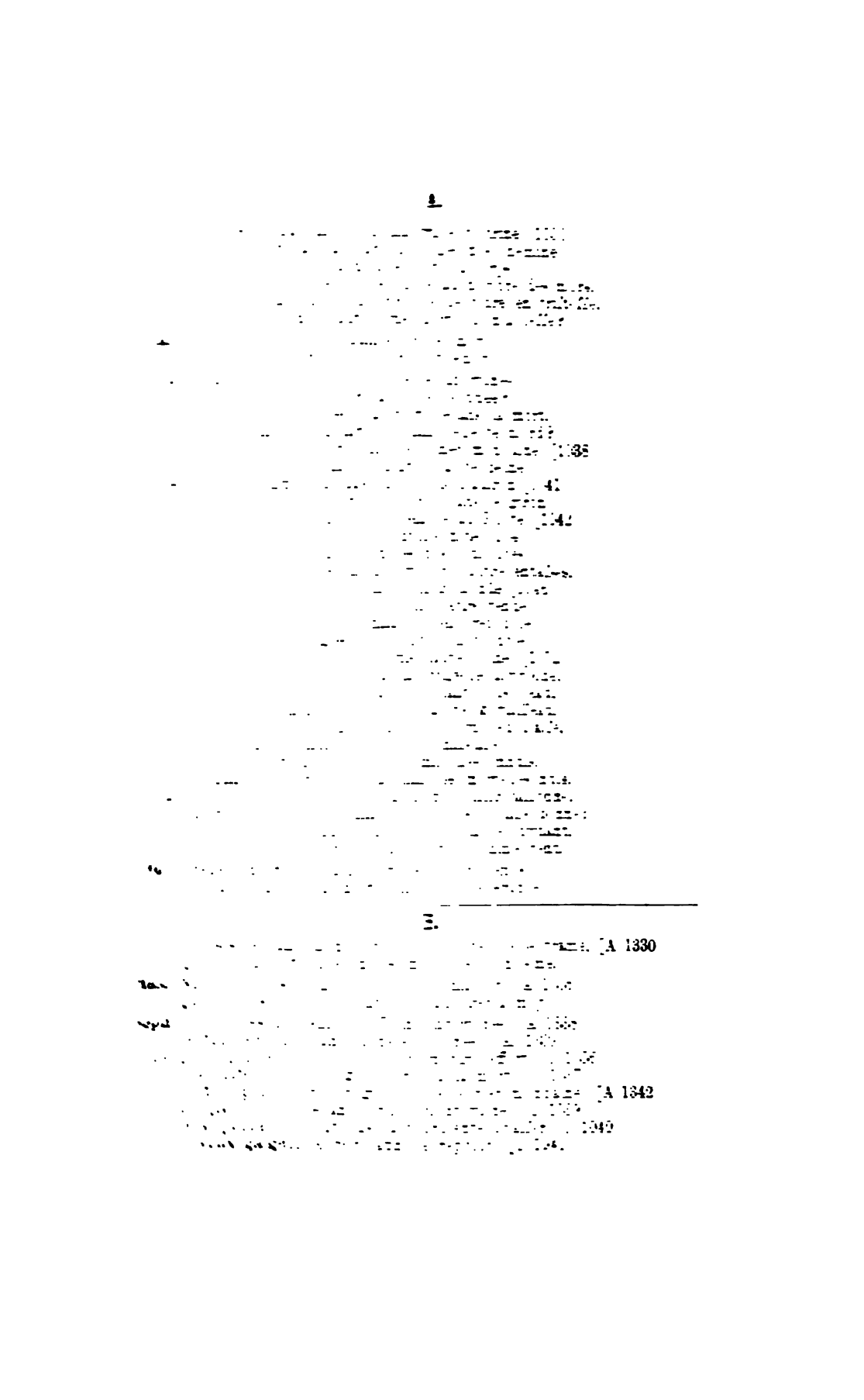
Soph. Si vous m'abandonnés ie mourray de triſteſſe;
Vn iour loin de vos yeux me dureroit cent ans. [C 1020

Mas. Mais, ce iour nous peut rendre à tout iamais contens:
Puis il faut obeïr, Scipion le commande.

Sop. C'eſt ce que ie craignois; ſans doute il me demãde, [C 1023
1131 Me voila deliurée à ces meſchans Romains. [C 1024

Mas. Il aduiendra pluſtoſt que ces nerueuſes mains [C 1025
De mon ſang & du voſtre auiourd'huy ſeront taintes, [C 1026
1134 Que ie fauſſe iamais des promeſſes ſi ſaintes. [C 1027

Soph. Que tardés-vous donc plus? tirés ce coutelas, [C 1028
Qui pend a voſtre flanc, & roidiſſant le bras, [A 1329



En ma foible poitrine, & en chaſſez la vie [1330
Premier qu'aux fiers Romains ie deuienne aſſeruie.

Mass. Attachez voſtre eſpoir à l'ancre de ma foy;
Ce iour bien fortuné vous rendra toute à moy.

Sop. Ne penſe iamais plus, ô Reine malheureuſe,
Fléchir auec tes voeux la force rigoureuſe
Du Destin trop contraire; auec vn maſle effort
Fuy la chaine & les fers meſme à trauers la mort.
C'eſt (par) trop long temps vogué ſur cette mer de peine [1342
Au gré d'vne eſperance auſsi laſche que vaine;
Puis que l'orage croiſt au lieu de s'appaiſer
Gagnon bien toſt le port afin d'y repoſer. [1344
N'imiton auiourd'huy le malheureux Pilote [1346
p. 167] Dont la nef agitee à l'auanture flote [1347
Contre vent & maree, & balançant en l'air
Se void monter au Ciel puis ſoudain deualer:
Si toſt qu'il void percer les ombres de la nuë [1350
Des rais d'vne clarté languiſſante & menuë,
Il penſe auoir ſauué ſa vie & ſon vaiſſeau,
Combatus à l'enui de l'orage & de l'eau:
Mais la tourmente horrible a l'instant redoublee,
Le Ciel ſe renoircit, & l'onde eſt retroublee,
Tant qu'il cingle à la fin vers quelque haut rocher, [1354
Où l'atend le naufrage à ſon ſeul approcher:
Ainſi l'eſclair trompeur d'vne fauſſe eſperance
N'aguere à mes malheurs promettoit deliurance;
Mais le Ciel qui reiette & ma voix & mes voeux,
M'entraine à ce peril qu'euiter ie ne peux.

Nou. De tout iuſqu'à la fin faites experience,
Et ne fraudez voſtre heur par trop d'impatience:

Je n'ay que trop long temps imité le Pilote, [C 1042
Dont la freſle nauire à l'aduenture flotte [A 1347
Sur la bruyante mer, qui des flots couroucés, [A 1348
p. 96] Fait des monts eſcumeux l'vn ſur l'autre entaſsés: [A 1349
Il ne void pas ſi toſt luire à trauers la nuë [A 1350
Vn rayon du Soleil, qu'il croid l'heure venuë, [A 1351
Où ſeront garantis ſa vie & ſon vaiſſeau, [C 1048
De la rage des vents & des fureurs de l'eau: [C 1049
Mais l'orage cruel tout ſoudain ſe redouble, [C 1050
Le Ciel ſe renoircit, & l'onde ſe retrouble, [C 1051
Si bien qu'il eſt pouſsé contre vn aſpre rocher, [C 1052
Dont ſans faire naufrage il ne peut aprocher. [C 1053
Tout de meſme à l'eſclair d'vne fauſse esperance, [C 1054
Je m'eſtois de mes maux promis la deliurance; [C 1055
Mais le Ciel derechef, reiettant tous mes vœux, [C 1056
Me preſente vn mal-heur qu'éuiter ie ne peux. [C 1057
Touſiours quelque douleur noſtre plaiſir talonne, [A 1362
L'vne beaucoup de mal, l'autre peu d'aiſe donne; [A 1363
Que ſi l'heur & mal-heur vont a tour ſe ſuiuant, [A 1364
Le mal-heur dure trop & l'heur fuit comme vent. [A 1365
Novr. Pour Dieu, Madame, encor' vn peu de patiẽce: [A. 1366
Vous ſçaués que tout change; & par experience,

A.

»Dieu mõtre a tous en tout, quel eſt ſon grãd pouuoir,
»Quãd le pouuoir humain n'y ſçauroit plus poruoir,
»Et quand il ſemble a voir que tout tombe en ruines,
»C'est lors que Jupiter au ſecours s'acheмine.

Choeur.

»Il n'eſt pas de plus grand mal-heur [1062
»Que demeurer lon-tens au monde, [1063
»Ou tout eſt rempli de douleur,
»Ou tout en miſeres abonde:
»Car cela que nous deſirons,
»C'eſt cela par quoi nous mourons.
»L'homme ſe donne a ſes deſirs, [1068
»Et comme dans l'onde il ſe plonge [1069
»Au beau milieu de ſes plaiſirs [1070
»Qui s'enuolent plutót qu'vn ſonge:
»La marque en demeure pourtant,
»Qu'il retient tou-iours en viuant.
»Il s'éiouit aux voluptés,
»C'eſt vne choſe qui s'écoule:
»Mais la douleur de tous cótés,
»Dedans tous ces membres ſe roule,
p.46] »Tót le plaiſir paſſe & s'enfuit,
»Mais tou-iours la douleur le fuit.
»Rien ne luy peut cauſer la mort
»Que cela méme qu'il deſire,
»Rien au monde ne luy fait tort
»Que cela méme ou il aſpire.
»Si donc il ſent quelque mal-heur,
»Il en eſt lui-meme l'autheur.
»Si vieil il est tout mal diſpos, [1080
»Qu'il ne s'en prenne qu'a ſoy-méme: [1081
»S'il ne ſent en ſoy nul repos, [1082
»Et s'il vit en douleur extréme:
»Qu'il taxe ſa verte faiſon, [1084
»Qui n'obtemperoit a raiſon. [1085
»S'il a dés migraines au chef, [1086
»S'il est bourrele de la goute, [1087
»Qu'il en accuſe de rechef
»Sa ieuneſſe, & en ſomme toute,
»Qu'il donne a ſon age mouuant

B.

Dieu monſtre à tous en tout, quel eſt ſon grand pouuoir. [A 1368
Mais principalement quand on n'y peut pouruoir: [A 1369
Au plus fort du peril le ſecours il apreſte,
Son Dioſcure auſsi luit mieux en la tempeſte.

Choevr.

QVe ie tiens pour vn grand mal-heur, [C 1062
De viure long temps en ce monde, [C 1063
Où tout eſt remply de douleur, [A 1374
Où tout en miſeres abonde; [A 1375
Bref, ou ce que nous deſirons, [A 1376

»Souuent la peur nous porte au deſeſpoir d'vn bien
»Qui nous peut arriuer ſi nous ne craignon rien.

Choevr.

»C'eſt l'vn de nos plus grands malheurs, [1372
»Que de viure longtemps au monde: [1373
»De plus d'eſpines que de fleurs
»La douloureuſe vie abonde;
»C'eſt vn arbre qui nous produit
»Plus de mauuais que de bon fruit.
»L'homme s'emporte à ſes deſirs, [1378
»Et d'vn coeur aueugle ſe plonge [1379
»Au beau milieu de ſes plaiſirs, [1380
»Qui ne le paiſſent que de ſonge;
p. 168] »Mais l'aiguillon de ſon peché
»Touſiours reste au coeur attaché.
»Les vers de mille & mille ennuis
»Apres que la faute eſt commiſe
»Le rongent les iours & les nuicts:
»Et bien que ſa face il deſguiſe,
»Et ſçache quelque autre piper
»Soy-meſme il ne ſe peut tromper.
»Quand il ſent ſon corps indiſpos, [1396
»Qu'il n'en accuſe que ſoy-meſme: [1397
»Quand ſon coeur n'a point de repos, [1398
»Quand ſon viſage eſt terne & bleſme,
»Qu'il taxe ſa verte faiſon, [1400
»Qui ſe moquoit de la raiſon. [1401
»Si ſon chef deuient tourmenté [1402
»D'vn catarrhe, & ſes pieds de goute: [1403
»Si ſon oeil ne void la clarté,

Eſt cauſe auſsi que nous mourons. [A 1377
p. 97] L'homme ſe donne à ſes deſirs, [A 1378
Et ſans conſcience ſe plonge, [C 1069
Dans le gouffre de ſes plaiſirs, [A 1380
Qui s'enuolent comme vn court ſonge; [A 1381
Mais las! l'aiguillon du peché, [C 1072
N'eſt iamais du coeur arraché. [C 1073
Les vers de mille & mille ennuis, [C 1074
Apres vne faute commiſe, [C 1075
Le rongent les iours & les nuits, [C 1076
Encor que ſa face il deſguiſe, [C 1077
Et qu'vn autre il puiſſe piper, [C 1078
Soy-meſme il ne ſe peut tromper. [C 1079
Alors qu'il n'eſt point bien diſpos, [C 1080
Qu'il n'en accuſe que luy-meſme; [C 1081
Si ſon cœur n'a point de repos, [C 1082
Si ſon viſage eſt pale & bleſme, [C 1083
Qu'il taxe sa verte faiſon, [C 1084
Qui ne ſuiuoit pas la raiſon. [C 1085
Si le chef il a tourmenté, [C 1086
De catherre, & les pieds de goute, [C 1087
Si ſon oeil n'a plus de clarté, [C 1088

Si ſon oreille n'oit plus goute;
Bref s'il a des viuantes morts,
Qu'il ſonge à ſes ieunes efforts.
Pourquoy donc, inuincible Roy, [1408
Cherches-tu ta propre ruine? [1409
Pourquoy loges-tu dedans toy
La troupe rebelle & mutine [1411
De tes impudiques deſirs, [1412
Qui t'allechent de vains plaiſirs. [1413
Grand Monarque, ne le fay pas;
Ne fois point l'autheur de ta perte.
Las ton oeil eſt clos au treſpas,
Et ton ame aux douleurs ouuerte!
»Il vaut mieux viure ſans plaiſir
»Que de mourir pour vn deſir.

p. 169]

Acte IIII.

SCIPION. SIPHAX. MASSINISSE.

Scip.

Par la faueur du Ciel la puiſſance Romaine [1420
Range le monde entier & n'en fait qu'vn domaine: [1421
Tout cede, tout fait place à nos braues ſoldarts;
Soit que contre l'Eſpagne ils brandiſſent leurs dards, [1422-23
Soit qu'à l'oſt bazané de la terre Punique,
Ils montrent que la mort pend au bout de leur pique.
Le bruit de noſtre nom comble d'eſtonnement
Les barbares eſprits; ils viennent humblement
Mettre ſous noſtre ioug leurs glorieuſes teſtes,
De par tout où paruient le ſon de nos conqueſtes;
Et iamais peuple aucun ne s'en eſt mieux trouué
D'auoir nos dures mains au combat eſprouué.
La Deeſſe Victoire aux ailes emplumees
Ne tourne point ſon vol de deſſus nos armees;
Ains les ſuit en tous lieux portant mille Lauriers
Pour couronner l'honneur de nos braues Guerriers:
»C'eſt par ce grand Demon que loyer on appelle,
»Qu'vne Cité s'accroiſt & deuient eternelle.
Mais voy-ie pas Siphax qu'on m'amene lié? [1430
C'eſt bien vn lourd erreur qu'il ſe ſoit oublié,
Qu'il ſe ſoit rebellé contre noſtre puiſſance,

Auſsi rien ne fait teſte à nos braues ſoldars, [C 1106
Soit que contre l'Eſpagne ils aiguiſent leurs dars, [C 1107
Soit qu'aux peuples diuers de la Punique terre, [C 1108
Qui s'arment pour Carthage ils aportent la guerre.
Au bruit de noſtre nom on void ſoudainement, [C 1110
Que les plus reſolus ſont pleins d'eſtonnement, [C 1111
Que ceux qui vont monſtrãt plus d'ardeur & d'audace,
Tremblans dedans le coeur ſe troublent en la face.
Mais vois-ie pas Siphax qu'on amene lié? [C 1122
Par vn erreur fatal il s'eſt tant oublié, [C 1123
Que de ſe reuolter contre noſtre puiſſance, [C 1124

A.

[illegible] pitié. [1126
[illegible] courage. [1128
[illegible] [1129
[illegible] point? [1130
[illegible] point?
[illegible]
[illegible] [1132
[illegible] nois,
[illegible] de fois
[illegible] ravage
[illegible]
[illegible] a dos,
[illegible]
[illegible] enfeignes?
[illegible]
[illegible] cous
[illegible] nous?
[illegible] [1140
[illegible] [1141
[illegible]
[illegible] 1142-43
[illegible] able, [1144
[illegible]
[illegible] [1145
[illegible]
[illegible] à fon aife
[illegible] mal-aife
[illegible]
[illegible]
[illegible] change.
[illegible] change.
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] à la paix:
[illegible] banqueroute
[illegible]
Sy. [illegible] mal-heureux [1154
[illegible] heureux. [1155

B.

[illegible] alliance: [C 1125
[illegible] pitié: [C 1126
[illegible] amitié. [C 1127
[illegible] grand perfonnage. [C 1128
[illegible] [A 1433
[illegible] le point. [C 1130
[illegible] [C 1131
[illegible] miferable. [C 1133
[illegible] honorable. [C 1132
[illegible] honneur [C 1134

Attendu qu'entre nous fut ſi grande alliance.
Son mal quoy qu'il en ſoit me touche de pitié, [1431
p. 170] Tant pour le ſain reſpect d'vne antique amitié,
Que pour voir maintenant ſi digne perſonnage [1432
Renuerſé de fortune ainſi que d'vn orage. [1433
Le iuſte arreſt du Ciel t'a reduit à ce point [1434
Infortuné Siphax! hé ne voyois-tu point
Que laiſſant des Romains l'alliance honorable [1437
Tu te rendois chetif auſsi bien que coulpable?
Que penſant conſeruer à Cartage l'honneur,
Tu perdois ta patrie & ton propre bon-heur?
»Aſſez n'eſt-ce vrayment d'auoir vn haut courage,
»Il faut qu'il ſoit conduit, qu'il ſoit modeſte & ſage:
»Car à nul n'apartient le ſacré nom de Roy
»Qui d'vne perfidie ait entaché ſa foy.
C'eſtoit deſia beaucoup que d'encourir la haine [1448
Des grands Dieux immortels & de la gent Romaine, [1449
En faiſant banqueroute aux ſermens ſolennels, [1451
Prononcez auec fraude en touchant les autels. [1451
Mais pour ne laiſſer rien qui peut croiſtre ta faute, [1452
Tu te fis partiſan de Cartage la haute, [1453-54
Et contre nous armant tes peuples baſanés,
Tu nous a contre toy dans l'Afrique amenés.
»On dit bien vray; Chacun fait ſa propre fortune
»Selon qu'il ſe comporte, ores blanche, ores brune;
»Mais il accuſe à tort les hommes & les Dieux,
»Qui fait mal de ſon gré quand il peut faire mieux:
»L'aduerſité deſplaiſt; mais encor d'auantage,
»Si l'on n'en peut blaſmer que ſon propre courage.

Sip. »J'apren bien à mon dam que l'homme eſt mal-heureux [1470
»S'il deuient vne fois follement amoureux, [1471

Tu perdois tout d'vn coup ta gloire & ton bon-heur. [C 1135
Auſsi ce n'eſt aſsés d'auoir vn bon courage, [C 1136
Il faut eſtre loyal, diſcret, conſtant & ſage:
Celuy ne doit porter le ſacré nom de Roy, [C 1138
Qui ne tient ſa parole & qui dement ſa foy. [C 1139
Tu n'as eſté content de t'acquerir la haine, [C 1140
Des grands Dieux immortels, & de la gent Romaine; [C 1141
Violant les ſermens ſi ſaintement iurés [C 1142
En touchant les Autels en tous lieux honorés: [C 1143
Mais pour ne laiſſer rien qui te rendiſt coulpable, [A 1452
Tu prens la cauſe en main d'vn peuple miſerable; [A 1453
Et armant contre nous tes hommes bazanés, [C 1146
Toy-meſme tu nous as en l'Afrique amenés. [C 1147
On dit auec raiſon que l'on fait ſa fortune, [C 1148
Par ſes déportemens ores blanche ores brune: [C 1149
Mais cil accuſe à tort les hommes & les Dieux, [C 1150
Qui veut faire le mal quand il peut faire mieux. [C 1151
Auſsi pauure Siphax ta perte & ton dommage,
Viennent de ta malice, & non de ton courage.

Siph. J'apperçoy voirement combien eſt mal-heureux, [A 1470
Celuy-là qui deuient d'vne femme amoureux, [A 1471

A.

O braue Scipion, & qui couue en ſon ame,
La brulante chaleur d'vne amoureuſe flame.
Tu ſçais, comme ie croy, qu'vn lien coniugal [1158
Enlaçe auecques moy la fille d'Aſdrubal. [1159
Dont le charmeux appaſt, & la forciere bouche [1160
Pourroient bien émouuoir vne ſtupide ſouche,
p. 49] Et dont les yeux encor' pourroient bien allumer [1161
Dans les plus chastes coeurs, vn chaud deſir d'aimer.
»Ce n'est, braue Empereur, ce n'est que l'ordinaire, [1164
»Quand l'enfant ſuit au trac les vices de son pere. [1165
Elle donc qui ſucça la haine des Romains,
Aueques le doux lait qu' epuroit de ſes mains
La nourrice en ſa bouche, a dedans ſon courage
Donné tel fondement, par le progres de l'age
A céte inimitié, qu'elle a iuré ſes dieux,
D'auoir le ſang Romain pour iamais odieux.
J'ay táché fort lon-tens d'oter de ſa poitrine, [1172
Cela qui dés l'enfance y auoit prins racine:
Mais i'ay perdu ma peine a la penſer flechir. [1173
»Fol qui laue le more afin de le blanchir: [1174
Elle a eu deſſus moi beaucoup plus de puiſſance:
Car distillant le miel de ſa douce eloquence
Dans mon oreille oyante, elle a contraint mon coeur,
De fléchir ſous le ioug de ſa fiere rigueur.
Et par ſes doux appas m'a fait liurer la guerre. [1180
A ceux dont ie tenois en hommage ma terre.
Elle parloit ainſi: Quoy? Syphax penſes-tu [1182
En aimant les Romains faire acte de vertu? [1183
»Non non, l'homme de bien qui veut laiſſer ſa gloire,
»Empreinte ſur l'airain du temple de memoire,
»Doit aider ſon païs, garder la liberté
»De ſa terre natale, ainſi l'obſcurité
»Dés ſiecles a venir n'obſcurcit la lumiere
»De ces beaux faicts portés deſſur l'aile legiere
»D'vn emplumé renom, depuis ou le ſoleil
»Se leue iuſqu'au flot où il plonge ſon oeil.

B.

Qui de ces volontés touſiours déraiſonnables, [C 1157
Se forge dans l'eſprit des loix inuiolables. [C 1156
p. 100] Chacun connoit aſſés que les noeuds de la foy, [C 1158
La belle Sophonisbe eſtraignent auec moy: [C 1159
Que les charmes coulans de ſa bouche forciere, [C 1160
La meſme cruauté pourroient rendre moins fiere:
Et que ſes yeux brulans d'amoureuſes ardeurs, [C 1162
Pouroient des plus glacés allumer les froideurs:
Tu ſçais d'autre coſte qu'il eſt tout ordinaire, [C 1164
Que l'enfant ſoit enclin aux vices de ſon pere. [C 1165
Elle qui fut nourrie auecques les Germains, [C 1166
Sucça quant et le laict la haine des Romains. [A 1482
Qui priſt telle racine au fonds de ſon courage, [A 1483
Qu'elle a touſiours accreu comm'elle croiſſoit d'âge; [A 1484
Ne ſouhaitant rien plus que de voir la ſplendeur, [C 1170

»Et ſe forge en l'eſprit des loix inuiolables
»D'vn tas de volontez par trop deſraiſonnables.
Inuincible Empereur tu n'ignores ie croy [1474
p. 171] Quels liens ont eſtreint Sophonisbe auec moy: [1475
Mais ſçache encor de plus, que ſa bouche ſorciere [1476
Range comme il luy plaiſt l'arrogance plus fiere,
Et que ſes yeux brillans mes ſuperbes vainqueurs, [1478
Sont Tyrans abſolus en l'empire des cœurs.
»Or c'eſt comme vne regle en nature ordinaire, [1480
»Que l'enfant ſoit enclin aux vices de ſon pere: [1481
Elle qui fut nourrie auecques ſes germains
En cette inimitié qu'ils portent aux Romains,
L'a touſiours prouignee au fonds de ſon courage;
Et touſiours attentiue à leur faire dommage
A ſouhaité de voir que l'illustre grandeur
De la forte Cartage obſcurcit leur ſplendeur.
Je taſché longuement d'eſteindre cette haine; [1488
Mais la perte du temps fut le fruit de ma peine: [1490
Son corps ſeroit pluſtoſt à force d'eau blanchi, [1491
Que ſon coeur obſtiné à vous aimer flechi.
Plus nuiſible enuers moy ſe montra ſa puiſſance:
Car ioignant les attraits à l'art de l'eloquence,
La douceur aux deſdains, la grace à la rigueur,
Elle s'eſt faite enfin maiſtreſſe de mon coeur:
Ainſi ie fus contraint de declarer la guerre [1498
A vous braues dompteurs des peuples de la terre,
Que le Dieu Mars auouë. Et bien que penſes-tu? [1498
En aimant ces Romains tu hais la vertu. [1499
Diſoit ma pipereſſe. Adores-tu la gloire?
Veux-tu que ton beau nom ſe liſe en mainte histoire?
Laſche ne ſouffre donc que ce dernier danger
Engage ta patrie au ioug d'vn eſtranger:
Mais conçoy dans toy-meſme vne louable enuie
De riſquer pour ſon bien tes moyens & ta vie.

Du peuple de Carthage obſcurcir leur grandeur. [C 1171
J'ay taſché longuement d'eſteindre ceſte haine, [C 1172
Mais i'ay perdu mon temps, mais i'ay perdu ma peine. [C 1173
Son corps ſeroit pluſtoſt à force d'eau blanchy, [C 1174
Que ſon coeur obſtiné à vous aimer fléchy. [C 1175
Mais elle a eu ſur moy beaucoup plus de puiſſance; [A 1492
Car gaignant mon eſprit par ſa douce eloquence; [A 1493
Et par les doux attraits de ſon bel oeil vainqueur,
Se rendant malgré moy maiſtreſſe de mon coeur; [A 1495
Las! elle m'a contraint de declarer la guerre, [C 1180
A vous braues Romains les dompteurs de la terre. [C 1181
Siphax, me diſoit-elle, & à quoy penſes-tu? [A 1498
En aimant ces Romains tu haïs la vertu. [C 1183
Jamais l'homme de bien qui veut laiſſer ſa gloire: [A 1500
Eſcrite en lettre d'or ſur l'autel de memoire, [A 1501
Ne ſouffrira de voir ſon pays en danger, [C 1186
D'eſtre mis ſous le ioug d'vn Tyran étranger; [C 1187
Qu'il ne conçoiue en l'ame vne loüable enuie, [C 1188
p. 101] De prodiguer pour luy ſes moyens & ſa vie, [C 1189

A.

Ma [illegible] pour [illegible] le malheur qui m'appelle [1192]
[illegible] [illegible] la [illegible] m'appelle [1193]
[illegible] [illegible] ne prenne aux [illegible] [1194]
Le [illegible] & [illegible] que les appas [1195]
[illegible] [illegible] quitter [illegible] Romaine:
[illegible] [illegible] de ma peine
Sci [illegible] & [illegible] [1198]
[illegible] [illegible] pas [illegible] un Roy [illegible]
» Il faut traiter un Roy comme un Roy le merite. [1201]
» [illegible] [illegible] [illegible] peine. [1200]
[illegible] [illegible] Sy [illegible]
[illegible] [illegible] d'un Roy [illegible] compassion
[illegible] [illegible] & de [illegible].
[illegible] » [illegible] de vengeance.
» [illegible] Roy.
» [illegible] donner à Roy
[illegible] » [illegible] de la colere.
» [illegible] [illegible]:
» [illegible] du temps de [illegible]
[illegible] » [illegible] [illegible].
» [illegible] & nulle heure
» [illegible] de demeure
[illegible] » [illegible] à voir.
» [illegible] devoir:
» [illegible] produire
[illegible] [illegible] ne peut voir [illegible].
» [illegible] fait.
» [illegible]
[illegible] » [illegible]
[illegible] magnanime:
[illegible]
[illegible] » [illegible]
» [illegible]
[illegible] la [illegible].

B.

[illegible] les [illegible] voir.
[illegible] [illegible] [1191]
Mais [illegible] [C 1192]
Monstre les [illegible] [C 1193]
[illegible] [illegible] [C 1194]
Le [illegible] [C 1195]
[illegible] [C 1196]
[illegible] [illegible] [C 1197]
Scip [illegible] [C 1198]
[illegible] [A 1515]
[illegible] [illegible] [A 1517]
Il faut traiter un Roy comme un Roy le merite. [A 1516]
Siph Grand [illegible]
[illegible] Avoir les maux [illegible] [A 1519]
Avantrent à [illegible]
Qu'il peut & ne [illegible] pas [illegible] vengeance. [C 1205]
1811 Celuy qui veut donner aux [illegible] à Roy. [C 1206]

»La mort eſt preferable au ſeruile pouuoir.
p. 172] Ferme les yeux à tout & les ouure au deuoir.
Mais las ce ſer honteux qui durement me preſſe [1508
Eſt le plus bel effet de ſa voix charmereſſe. [1509
1194 Garde, ſi tu le peux, de voir en meſmes laqs [1510
Maſsiniſſe alleché de ſes trompeurs appas: [1511
Mais ſi par ma folie il ne veut eſtre ſage,
1197 Et bien de ſon amour face l'aprentiſſage.

Sc. Oſtez-luy ces gros fers, deſliez ce cordeau, [1514
Qui d'vne force eſtreinte enfonce dans la peau;
1200 Combien qu'il n'ait commis vne faute petite, [1517
Qu'on me le traite en Roy, ſa grandeur le merite. [1516

Si. O l'honneur plus fameux de ces grands Scipions,
1203 Voir entrer mes malheurs en tes compaſsions
Qui baniſſent au loin la ſeuere vengeance,
Fait que vaincu par toy ie beni ta puiſſance.
1206 »Qui ſe void aſſez fort pour impoſer la loy
»Domte ſes appetits & domine ſur ſoy;
»Car qui ſe peut gagner & vaincre ſa victoire,
1209 »Deux fois victorieux merite double gloire.

Sc. Remene le ſoldat & ſans luy faire tort.
Infortuné Siphax! certes ie plains ton ſort
1212 Mais helas! c'eſt vn mal, ie ne puis que le plaindre,
De nos ſeueres loix ie me ſen trop contraindre.
»O ſexe detestable! embuſche de douleur!
1215 »Touſiours tu nous produis quelque nouueau malheur.
»Si Pandore iamais ne fuſt entrée au monde,
»On n'euſt connu les maux dont ſa taſſe eſt feconde.
1218 »Tout ennui, tout diſcord, tout meurtre vient par toy,
»Tu romps comme il te plaiſt les ſaints nœuds de la foy;
»Tu pouſſes à tout mal l'indiſcrette ieuneſſe,
1221 »Tu desbauches enfin la prudente vieilleſſe:
Ton eſprit violent cruel iniurieux.
p. 173] Touſiours touſiours medite aux actes furieux.
1224 Il nous importe bien que ce grand Capitaine
Dont la main eſt vouée à la gloire Romaine,

Pour mieux s'en aquiter, doit la donner à ſoy: [C 1207
Car vn homme qui peut ſe vaincre en ſa victoire, [C 1208
1314 Deux fois victorieux il gaigne double gloire. [C 1209

Scip. O ſexe deteſtable! o fœminin cerueau! [C 1214
Tu nous produis touſiours quelque mal-heur nouueau. [C 1215
1317 Si Pandore iamais ne fuſt venuë au monde, [C 1216
Il n'euſt connu des maux l'engeance trop féconde. [C 1217
Tout deſaſtre eſt de toy, tout diſcord vient par toy: [C 1218
1320 Pour te garder la foy, on viole la Foy.
On ſçait que la folie eſt ſeur de ta ieuneſſe,
Et ta ieuneſſe vaincq la plus grande ſageſſe.
1323 L'inimitié te rend cruel, iniurieux,
Et on veut accomplir tes deſirs furieux.
p. 102] Il nous faut bien garder que ce grand Capitaine, [C 1224
1326 Qui conſacre ſa main à la gloire Romaine, [C 1225

A

[illegible] Bon-iour mon Mafsiniffe; [1228
[illegible] **Ma.** Pour vous faire feruice
[illegible] **Sci.** Je vous fuffealle voir
[illegible] affoir.
[illegible] enfemble,
[illegible] hommes qu'affemble
[illegible] plus heureux,
[illegible] fablonneux,
[illegible] en Thule:
[illegible] rule,
[illegible] vertu.
[illegible]
[illegible]
[illegible] te prie
[illegible]
[illegible]
[illegible] telle forte, [1252
[illegible] [1253
[illegible]
[illegible] defir violent
[illegible] la concupifcence.
[illegible] imprudemment [illegible]
[illegible] le bien doit par fus tout [illegible]
[illegible] les defirs de fa chair:
[illegible] pleins de delicateffe.
[illegible] triftefse auec trifteffe.
[illegible] vous tend vn goblet plein de fel.
[illegible] est induit d'vn agreable miel:
[illegible] nous fait aualler l'amertume,
Mais pour peu de douceur beaucoup d'amer on hume.
[illegible] commande a la raifon,
[illegible] mutine, de fa propre maifon:
[illegible] reuolte la fait naitre dedans l'homme.
[illegible] difcord de fes fens, qui, cruel, le confomme.

B.

Et qui de luy fans plus pouuoit eftre donté,
A luy-mefme & à nous par toy ne foit ofté. [C 1227
1229 Qu'il furuient à propos. Ca ça, mon Mafsiniffe. [C 1228
Qui fais inceffamment quelque nouueau feruice [C 1229
Aux Romains tes amis, tu fois le bien venu: [C 1230
1232 Grand Roy de qui le bras par tant d'exploits connu, [C 1231
Ombrage tous les iours ta vainquereffe tefte, [C 1232
Du Laurier immortel d'vne fraifche conquefte: [C 1233
1235 I'ay mille & mille fois beny ce iour heureux, [C 1234
Auquel tu fus rendu de me voir defireux: [C 1235
Et la de ta valeur l'agreable merueille. [C 1236
1238 Eftoit de ton pays venue à mon oreille; [C 1237
Quand ayant furmonte maint perilleux danger, [C 1238
Tu vins trouuer mon camp en païs eftranger. [C 1239
1241 Alors qu'il effroyoit les monts & les campagnes, [C 1240
Pour impofer le ioug aux peuples des Efpagnes: [C 1241
Dés ce temps, mon Ami, ie t'honoray fur tous, [C 1242

Perdant dedans tes fers ſa chere liberté,
A luy-meſme & à nous ſoit maintenant osté.
O qu'il vient à propos. çà çà mon Maſsiniſſe [1542
Qui nous rens tous les iours maint glorieux ſeruice;
Je diſcourois de toy: tu ſois le bien-venu.
Grand guerrier dont le bras par tant d'exploits connu
Recharge tous les iours ta vainquereſſe teste
Des Lauriers immortels d'vne freſche conqueste,
J'ay mille fois beni ce moment bien-heureux
Auquel deuint ton coeur de me voir deſireux:
Et deſia de ton nom le bruit & la merueille
Auoient depuis l'Afrique attaint à mon oreille,
Quand ſans effroy de mort, ſans crainte de danger,
Tu vins ioindre mon camp chez vn peuple estranger,
Où ie faiſois trembler les monts & les campagnes,
Pour impoſer le ioug aux guerrieres Eſpagnes.
Auſſi toſt tu le ſçais ſi ie t'aimay ſur tous:
Le lict & le manger fut commun entre nous;
La ſemblance de moeurs vnit en telle ſorte
Nos humeurs, qu'encor l'vne à l'autre ſe rapporte.
»L'amour de la vertu ſe forme en vn moment,
»Et ce qui naiſt du Ciel eſt parfait prontement.
»Ce dire eſt fort commun; l'ami pour l'ami veille,
»L'vn l'autre à ſon deuoir s'exhorte & ſe conſeille,
»Se deſtourne du vice, & porte dans la main
»De ſes affections l'aiguillon ou le frain.
»Le Prince doit auoir l'ame ſi grande & forte, [1558
»Qu'aucune paſſion hors des gonds ne l'emporte, [1559
»Et que ſon ieune cœur chaud de deſirs bouillans
p. 174] »Ne ſuiue aueuglement ces penſers inſolans

Voire ſur les plus grands qui fuſſent entre nous;
Je t'aimay, Maſsiniſſe, & tu m'aimas, de ſorte
Que noſtre amitié fut en peu de iours bien forte;
Vn Amour vertueux s'accroiſt en vn moment; [C 1246
Car ce qui vient du Ciel eſt parfait prontement. [C 1247
Or d'autant que l'ami touſiours pour l'ami veille, [C 1248
Et qu'en leurs actions l'vn l'autre ſe conſeille, [C 1249
En priué ie te veux reprendre ſans meſpris,
Ainſi que ie voudrois eſtre de toi repris.
Tu n'ignores qu'vn Roy doit viure en telle ſorte, [C 1252
p. 103] Que nulle paſsion hors de ſoy ne l'emporte; [C 1253
Tu ſçais bien que le coeur de ieuneſſe bouillant,
Qui ſuit la volonté d'vn deſir inſolent,
R'allumant ſon ardeur en la concupiſcence,
Dans vn gouffre de maux à toute heure s'élance.
La volupté reſemble au ſucre empoiſonné,
Qu'on reçoit volontiers alors qu'il eſt donné;
Et premier toutesfois qu'on ſe leue de table
Sa douçeur à produit vn effet redoutable.
Alors que l'apetit aſſaut noſtre raiſon, [A 1572
S'il luy fait à la fin quitter ſa garniſon, [A 1573
Les ſens reſtans vainqueurs allument dedans l'ame,
Vn feu de paſſion qui ſans ceſſe l'enflame.

C.

»Qui contre la raiſon s'arment de violence,
»Le ſeul calme de l'ame eſt en la continence.
Ainſi comme la Nef que pluſieurs vents diuers [1596
Promenent ſur les flots de torts & de trauers, [1597
Perdant le gouuernal qui conduit ſon voyage, [1602
En fin cede aux efforts du violent orage; [1603
Et court bon gré mal gré ſe fracaſſer le flanc [1604
Contre le dur rocher d'vn effroyable banc: [1605
»Auſsi l'homme emporté par la roide ſecouſſe [1606
»Du vent de ſes deſirs qui çà & là le pouſſe, [1607
»Par cet orage en luy de luy-meſme excité,
»Fait naufrage à l'écueil de l'orde volupté. [1609

B.

Penſe voir à ton char cinq genereux cheuaux, [A 1576
Qui font ſous le collier & mille & mille ſauts, [A 1577
Qui n'arreſtent en terre, & dont le pied ſuperbe, [A 1578
N'imprime point ſes pas en marchant deſſus l'herbe: [A 1579
Obeïſſans au fouët à la reſne & au frain, [A 1580
Ils vont où les conduit de ton Cocher la main: [A 1581
Mais ſi pleins de fureur ils courent par la pleine, [A 1586
N'eſcoutans ni la voix ni la main qui les meine;
Char, Cocher & cheuaux viennent à tresbucher, [A 1589
Emportés l'vn par l'autre aual quelque rocher: [A 1588
De meſme ſi tes ſens à leur Guide obeïſsent, [A 1590
Si leur fidelité iamais ils ne trahiſsent,
Tu ne pourras auſsi encourir nul danger:
Mais s'ils ne veulent plus ſous elle ſe ranger,
Malgré toy ces mutins te conduiront au vice,
Pour te faire tomber dedans ſon précipice.
p. 104| Tout ainſi qu'vne Nef que pluſieurs vents diuers, [1596
Agitent ſur la mer de tors & de trauers; [C 1259
N'ayant plus le timon qui dreſſoit ſon voyage, [A 1602
Vagabonde eſt portée au vouloir de l'orage: [A 1603
Tant qu'en fin elle vient ſe fracaſſer le flanc, [A 1604
Aux coſtés d'vne roche ou d'vn infame banc: [A 1605
Ainſi l'homme emporté par la roide ſecouſſe |C 1264
Du vent de ſes deſirs, qui rudement le pouſſe; [C 1265
Fait naufrage à l'eſcueil de l'orde volupté, [C 1267
Sans qu'il puiſſe au peril ſe mettre en ſeureté;
Mais comme il a luy-meſme excité ceſt orage, |C 1266
Luy-meſme en porte auſsi la peine & le dommage.
L'amour n'eſt rien qu'vn feu qui va touſiours croiſſant,
Si le vent de raiſon ne l'eſtouffe en naiſſant;
C'eſt vne meſche ardante; vne fois allumée,
Elle bruſle touſiours ſans eſtre conſumée;
Vn Bitume ſouffreux qui dans l'eau ne perit,
Mais qui de l'eau s'allume & de l'eau ſe nourrit.
Croy moy, mon grand Amy, plus belle eſt la louange [A 1626
D'vn qui ſous la raiſon ſes affections range; [A 1627
Que d'vn qui regneroit ſur mille Nations, [A 1628
S'il ſe vouloit monſtrer ſerf de ſes paſsions. [A 1629

[illegible] 1268

[illegible]

[illegible] entens

[illegible]

Par [illegible]

S'empare [illegible]

Tout [illegible]

Comme [illegible]

Voulant [illegible]

Conceut premier [illegible]

Par [illegible]

Herbes des [illegible]

Meslees par mesure [illegible]

Il lui rend la sante [illegible]

Ainsi ie veux [illegible]

L'imperieux amour qui [illegible] [*Forts. S. 133*].

A.

Je veux ôter la cauſe & la peccante humeur
De ce mal angoiſſeux, que tu portes au cœur.
Ne va point refuſant le ſecours quon te donne,
Encor' moins rebutant le iulet qu'on t'ordonne.
Tu ſçais bien que Syphax étant le priſonnier [1282
Du peuple porte-loy lon ne pourroit nier [1283
Que ſa femme, ſes biens, ſes cités, & ſa terre, [1284
Retournent aux Romains par le droit de la guerre. [1285
Si tot donc que i'aurai receu commandement
Du Senat & du peuple, il faut que prontement

C.

»Il vaut touſiours biẽ mieux ſe ſurmonter ſoy-meſme, [1630
»Que gagner par l'eſpée vn royal diadéme; [1631
»Puis que celuy ſans plus merite d'eſtre Roy,
»Qui triomphant d'autruy peut triompher de ſoy.
Contemple Hanibal. Ce foudre de la guerre, [1634
Qui pillant & bruſlant ſaccagea noſtre terre, [1635
Auſsi toſt que l'amour a ramolli ſon cœur,
Eſt vaincu par ceux-là dont il eſtoit vainqueur.
Je ne laſſe iamais de reduire en momoire [1658
Les Lauriers dont ta main couronne noſtre gloire; [1659
Et meſme le dernier ſemble ſi verdoyant,
Que l'œil de mon eſprit s'eſgaye en le voyant:
Mais ie ne puis ſouffrir qu'il parte de ta teſte,
Pour voir prendre ſa place au Myrthe deshonneſte.
Tu ſçais bien que Siphax eſt ia fait priſonnier [1688
Du grand peuple Romain, qu'on ne luy peut nier [1689
Sa femme, ſes enfans, ſes threſors & ſa terre, [1690
Confiſquez à luy ſeul par tous les droits de guerre; [1691
Et que par conſequent ils ne peuuent frauder

B.

Il vaut bien mieux taſcher à ſe vaincre ſoy-meſme, [C 1268
Que par armes gaigner le Royal Diadeſme: [C 1269
Car celuy ſeulement eſt digne d'eſtre Roy; [C 1270
Qui trionfant d'autruy peut trionfer de ſoy. [C 1271
Vois-tu pas Hannibal ce grand homme de guerre, [C 1272
Qui comme vn fier torrent ranagea noſtre terre; [C 1273
Du depuis qu'il reçeut l'amour dedans ſon cœur, [C 1274
Il fut vaincu de ceux dont il eſtoit vainqueur. [C 1275
Je ne ſuis iamais las de reduire en memoire, [C 1276
p. 105] Les Lauriers dont ta main va couronnant ta gloire; [C 1277
Et meſmes ce dernier paroiſt ſi verdoyant, [C 1278
Que l'œil de mon Eſprit s'eſgaye en le voyant: [C 1279
Mais le pourray-ie voir arracher de ta teſte, [C 1280
Pour y mettre en ſa place vn myrthe deshonneſte? [C 1281
Tu ſçais, & nul auſsi ne pourroit le nier, [A 1689
Que Siphax par nos loix eſt noſtre priſonnier; [C 1282
Et qu'à nous ſont encor par le droit de la guerre [C 1285
Sa femme, ſes enfans, ſes moyens & ſa terre. [C 1284
Tu ſçais d'autre coſté que ie dois prontement
Accomplir du Senat le ſacré mandement, [A 1693

A.

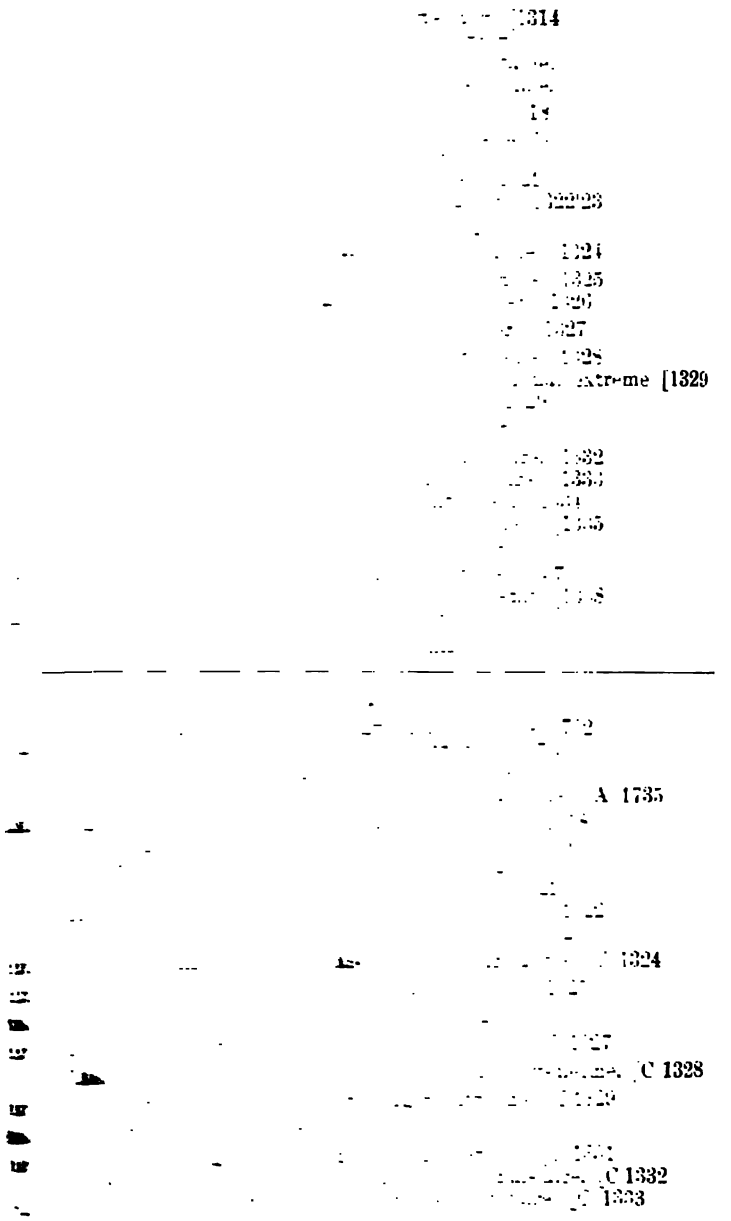
J'enuoye ou mene a Rome & Syphax & sa femme
1695 Afin qu'obeïssant ie n'encoure aucun blame.
»Tu le sçais Massinisse, il faut qu'vn bon bourgeois
»Reuere le Senat & obtempere aux loix.
1698 Quitte donc cét amour, quitte donc Sophonisse: [1292
Cete fine femelle, ô gentil Massinisse [1293
Qui porte plus d'apas, de rets, & d'hameçons [1294
1701 Que Thetis dans son flot ne porte de poissons,
p. 161 | A detourné de nous Syphax ce chef de guerre,
Dont la valeur brauoit & le ciel & la terre:
1704 Mais elle ne l'eut pa[illegible]baines lié,
Qu'elle nous le rendi[illegible]'allié:
Il n'eut pas accosté cét[illegible] mechante,
1707 Que poussé dés élans d'[illegible] ardante,
Il quitte ses amis, arme[illegible] main,
Et denonce la guerre a[illegible] Romain.
1710 Or donc, mon grand [illegible]aison est venue, [1308
Qu'il faut rendre au be[illegible] vertu conue. [1309
Non non, pour vn plaisir de [illegible]égre faueur
1713 Ne donnes vn fau-bond a ce naissant honneur,
Que vótre main achete au prix de mille peines, [1316
Vous enrollant au rang des plus grans capitaines [1317
1716 Que vit onc le Soleil: montrés que d'vn haut cœur,
Le mutin appetit n'est iamais le vainqueur.
Si vous aues esté quelque-fois Prométhée;
1719 Soyés ores Alcide a la force indontée:
Vótre poumon est il d'vn aigle rauisseur,
Le repas renaissant? soyés en le chasseur:
1722 Estes vous attaché sur la roche importune
D'amour? deliés vous, n'attirés l'infortune
Sur votre chef heureux: ne perdes vótre los
1725 Pour vn sale plaisir, ô plutót Atropos,
Le corps de Sophonisbe enuoye sous la lame,
Que ces yeux vos vainqueurs trionfent de vótre ame.
1728 Plutot encor' Junon face vn but a ses dars
De son chef deloyal, & plutot mille pards,
Mille ours, mille lions operans de l'ire,
1731 En deschirant son corps cruellent son martire.

B.

[illegible] Rome. [A 1694
[illegible]
[illegible]
[illegible] [C 1291
[illegible] [C 1292
[illegible] [A 1700
[illegible] [A 1700
[illegible] [C 1295
[illegible] [C 1296
[illegible] [C 1297
[illegible] [C 1298
[illegible]
[illegible] [C 1300

p.175] Le triomphe pompeux qu'il me faut demander.
Si mon ſeul inthereſt couroit en cette affaire,
Je te plairoy pourtant me deuſsé-ie deſplaire:
»Mais à celuy qui vit ſous le commandement,
»La gloire d'obeir reste tant ſeulement.
Laiſſe donc cet amour, liure nous Sophoniſſe, [1698
Cette accorte femelle, ô mon cher Maſsiniſſe, [1699
Qui tend plus à ſes yeux de trompeurs hameçons, [1700
Que l'Auril n'a de fleurs & l'Esté de moiſſons,
Quand elle tient les cœurs vſe de leur ſeruage,
Pour appuyer l'eſtat de la haute Cartage.
Siphax eſtoit n'aguere allié des Romains;
Mais auſsi toſt qu'il tombe en ſes perfides mains,
Le change & la reuolte en ſon ame elle inſpire,
Il tient d'elle ſes loix ſa gloire & ſon Empire;
Bref d'vn ſeul clin de l'œil dont ſon cœur eſt donté,
Eſclaue malheureux, dépend ſa volonté.
Toy qui portes vne ame auſsi forte que haute,
Garde bien de commettre vne pareille faute:
Pour cet amour laſcif ne ſois iamais contraint
D'offencer vn Senat que tout le monde craint:
Montre telle aduenture eſtre pluſtoſt venuë [1710
Pour rendre en le ſeruant ta vertu plus connuë: [1711
»Tel parfois eſt tombé, lequel ſe releuant
»Tient plus ferme debout qu'il ne fist parauant.
En fin, pluſtoſt l'eſclaſt d'vne horrible tempeſte
Attaigne Sophonisbe, & luy briſe la teſte,

Il reconnoiſt ſans plus les loix de ſon Empire, [C 1301
Et d'vn clin de ceſt œil qui l'auoit ſurmonté, [C 1302
Eſclaue miſerable, il fait ſa volonté. [C 1303
Gardés vous bien de faire vne ſemblable faute, [C 1305
Vous di-ie qui portés vne ame belle & haute, [C 1304
Ne l'abaiſſés pas tant que vous ſoyés contraint; [C 1306
D'offenſer vn Eſtat que tout le monde craint: [C 1307
Soit pluſtoſt maintenant la bonne heure venuë, [C 1308
Qui doit rendre à iamais voſtre vertu connuë: [C 1309
Grand Roy pour vn plaiſir de ſi peu de faueur, [A 1712
De vos meilleurs amis ne perdés la faueur,
Que vous aues briguée auecques tant de peines; [A 1714
Vous faiſant renommer ſur tous leurs Capitaines: [A 1715
Nul n'ayant iamais peu ſurmonter voſtre cœur,
Ne ſouffrés qu'vn deſir en reſte le vainqueur. [A 1717
Fuſtes vous en amour vn ſecond Promethée? [A 1718
Soyés ores Alcide à la force indontée; [A 1719
Vn Vautour inhumain allés vous repaiſſant? [A 1720
Il faut que la Raiſon l'aille au loin dechaſſant: [A 1721
L'amour vous eſtreint-il ſur ſa roche importune? [A 1722
Briſés moy ſes liens: où ſi voſtre fortune,
Ne vous veut maintenant ſans ſecours dégager,
Que ie ſois voſtre Hercule en vn ſi grand danger.
Pluſtoſt pluſtoſt les traits d'vne horrible tempeſte, [C 1312
Attaignent Sophonisbe, & luy froiſſent la teſte; [C 1313



Qu'elle eſtrange de nous vn ſi preux Caualier,
Vn ſi vaillant ſoldat, vn ſi braue Guerrier,
Vn chef ſi renommé qui ià par tant de peines [1714
S'eſt mis au premier rang de nos grands Capitaines. [1715
Ma. Empereur redoutable, en te donnant ma foy [1736
p. 176] Je ne me reſeruay nulle choſe de moy,
Sinon le ſeul deſir de te rendre ſeruice:
Et bien, ſi tu le veux Sophonisbe periſſe; [1739
Mais de grace permets que ie puiſſe acquiter
Le ſolemnel ſerment qu'elle m'a fait preſter. [1740

Sc. Qu'auez-vous donc promis. **Ma.** De luy oſter la vie. [1742

Sc. Ce fait nous cauſeroit trop de haine & d'enuie. [1743

Ma. Afin d'y preuenir il le faudra celer. [1744

Sc. »Vn acte eſt toſt connu qui de ſoy peut parler. [1745

Ma. Nous diron que ſa mort proceda d'elle-meſme. [1746|47

Sc. »Vouloir tromper vn peuple eſt vn danger extréme. [1747|48

Ma. »Par cent belles couleurs vn Prince le deçoit.

Sc. »Mais il ſe vange bien quand il s'en appercoit.
»Et puis tout homme entier iamais ne veut mal faire [1750
»Et fuſt-il aſſeuré que chacun doit ſe taire. [1751
»Car celuy peche aſſez qui peche deuant Dieu [1752
»Dont l'œil touſiours ouuert nous obſerue en tout lieu. [1753
»Ne violon donc point la Juſtice publique.

Ma. »C'eſt bien fait d'amender vne ordonnance inique. [1755

Sc. Cela depend du peuple & du ſacré Senat. [1756

Ma. Mais pluſtoſt de celuy qui gouuerne l'Eſtat. [1757

Sc. Nous n'auons qu'vne voix au conſeil populaire.

Ma. Ce que veut l'Empereur le peut-il pas bien faire?

Sc. Non, car il vit deſſous, & non pas ſur les loix,
Ce qu'auoient vſurpé nos tyrans premiers Rois.

Ma. Il peut en maint ſubiet arriuer mainte choſe
Où ſon authorité librement s'interpoſe.

Sc. »Non iamais quand il faut faire force à la loy.

Ma. »Tout eſt bon de ſa part quand on connoiſt ſa foy.

Sc. »Le peuple eſt bien eſtrange, ô gentil Maſsiniſſe,

Car celuy péche aſsés qui péche deuant Dieu, [C 1334
De qui l'œil tout-voyant peut perçer en tout lieu: [C 1335
Gardons donques le droit de la choſe publique. [C 1336

Mas. Moderés ie vous prie vne ordonnance inique. [C 1337

Scip. Mais cela n'apartient qu'au peuple ou au Senat. [C 1338

Mas. Mais pluſtoſt à celuy qui gouuerne l'Eſtat. [C 1339

Scip. Vn ſeul à peu de voix en l'Eſtat populaire. [C 1340

Mas. Ce qu'vn Empereur veut ſans doute il le peut faire. [C 1341

Scip. Non pas alors qu'il faut corriger vne loy.

Mas. Le peuple bien ſouuent s'en raporte à ſa foy.

Scip. Le peuple eſt bien eſtrange, o gentil Maſsiniſſe, [C 1348

A.

»Faire rien de ſon chef qui ſoit aux loix contraire.
Ma. »Si la loy eſt mauuaiſe, il la doit corriger.
Sci. Soit a tort, ſoit a droit, le peuple veut vanger
Le faict qui ne luy plait: mais quoi qu'il en auienne,
Qu'elle goûte l'oubli de l'onde Letheane: [1352
1764 C'eſt par trop raiſonné. A Dieu dépéches vous.
Ma. Pourquoi le Ciel eſt-il de mon bon-heur ialoux?

Choeur.

»QVi ſent l'aiguillon d'amour
1767 »Il tou-iour',
»Il eſt rable:
»Il ne iouit s, [1357
1770 »Juſques a Atropos, [1358
»Sou cable.
»1 s la mort,
1773 »Et q le bord
»Qui me nps Elizées:
»Je croy q l nous ſuit;
1776 »Car ſi nous is la nuit,
»Il réueille n ées.
»Il fait a ſejour,
1779 »Quand le ſon tour,
»Eclaire nó ſphere:
»Quand Titan ſe plonge en l'eau,
1782 »Quand la nuit tend ſon rideau,
»Il nous donne encor' affaire.
»O combien eſt mal-heureux, [1366
1785 »Qui de ſon trait rigoureux, [1367
»Reçoit les dures attaintes: [1368
»Qui loge au fons de ſon cœur. [1369
1788 »Cil qui l'ouure a la langueur. [1370
»Et ferme ſa bouche aux plaintes. [1371
»Pour mieux troubler nos eſpris [1372
1791 »A ſes doux feux trop appris,
»Nótre raiſon il nous ote, [1374
»Il nous poche les deux yeux:
1794 »N'eſt-il donc pas mal-heureux?

B.

1494 Et reconnoiſt le moins ceux qui luy font ſeruice; [C 1349
Alors qu'vn Empereur l'a beaucoup obligé, [C 1350
Pour loyer de ſa peine il en eſt outragé: [C 1351
1497 Mais, quoy qu'à mon regret, i'acorde qu'elle meure, [C 1352
Pourueu qu'en la perdant noſtre Ami nous demeure. [C 1353

Choevr.

CEluy qui ſent nuit & iour, [C 1354
1500 Les pointures de l'Amour, [C 1355
A touſiours la face palle; [C 1356
Il ne ſent point de repos, [C 1357
1503 Jusques à tant qu'Atropos [C 1358
Dans vn tombeau le deualle. [C 1359

»Il reconnoiſt ſi mal ceux qui luy font ſeruice,
»Que lors qu'vn Empereur l'a beaucoup obligé,
»En fin, pour tout loyer il ſe void outragé.
C'eſt tout vn, neantmoins que Sophonisbe meure: [1763
Nous perdon l'ennemie & l'ami nous demeure.

Choevr.

»Celuy qui ſent nuict & iour
»Les piqueures de l'amour
»Eſt melancolique & palle;
»Il ne gouste aucun repos [1669
»Juſques à tant qu'Atropos [1770
»Au ſepulchre le deuale.
»En cet importun deſir
»Il ne connoiſt nul plaiſir;
»Son ame eſt toute alterée,
»Son ſein touſiours pantelant;
»San fin ſon cœur eſt boüillant
»D'vne ardeur démeſurée.
»O combien eſt malheureux [1784
»Qui de traits ſi rigoureux [1785
»Reçoit les dures attaintes, [1786
»Et loge dedans ſon cœur [1787
»Ce qui l'ouure à la langueur [1788
»Et le ferme à toutes plaintes. [1789
»Si l'amour trouble l'eſprit [1790
»Où ſa paſsion s'aigrit;
»Si la raiſon meſme il oste, [1792
»O l'homme trois fois perdu,
»Qui pour ſerf eſtre rendu,

Voire meſme apres la mort, [A 1772
p. 108] Quand nous allons voir le bord [A 1773
Des riuieres elizées, [A 1774
L'amour encores nous ſuit: [A 1775
Car en repoſant la nuit, [A 1776
Il reſueille nos penſées. [A 1777
Il fait auec nous ſeiour, [A 1778
Quand le Soleil à ſon tour,
Visite noſtre hemiſphere: [A 1780
Puis quand ſe plongeant en l'eau, [A 1781
La Nuit tend ſon noir rideau, [A 1782
Il nous donne encor' affaire. [A 1783
O combien eſt mal-heureux, [A 1784
Qui de ſon trait rigoureux, [A 1785
Reçoit les rudes attaintes! [A 1786
Et qui loge dans ſon cœur, [A 1787
Cil qui l'ouure à la langueur, [A 1788
Et ferme ſa bouche aux plaintes. [A 1789
Pour mieux troubler nos Eſprits, [A 1790
A ſes tourmens trop appris, [A 1791
Noſtre raiſon il nous oſte, [A 1792
Et rend nos cœurs langoureux:
Eſt-il donc pas mal-heureux, [A 1794

A.

[illegible] tel hôte [1377
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] torment.
[illegible]
[illegible] a [illegible]
[illegible] [1384
[illegible] les yeux. [1385
[illegible] peine. [1386
[illegible] [1387
[illegible]
[illegible]
[illegible] [1390
[illegible] [1391
[illegible] [1392
[illegible] [1393
[illegible]
[illegible] [1395
[illegible]
[illegible]
[illegible] de larmes:
[illegible]
[illegible]
[illegible] les larmes.
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] mains.
[illegible] mains.
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Acte V.

MASSINISSE, [illegible] NOURICE.

Massinisse.

S'En peut-il [illegible] misérable?
1833 Fut-il iamais [illegible] comparable?

B.

Qui chez [illegible] [A 1795
Au cœur [illegible] [C 1378
La pensée [illegible]
Et d'effet [illegible] [C 1380
Il repaist [illegible] vent.
p. 109] Et nous fait [illegible]

1377 »Veut chez ſoy loger tel hoſte. [1795
»Dans le ſein il plante auſsi
»La penſée & le ſouci,
p. 178] »Que d'eſperance il arroſe:
»Il fait le corp enuieillir,
»Et donne à l'ame à cueillir
1383 »L'eſpine au lieu de la roſe.
»Ce larron audacieux [1802
»Qui rauit le feu des Cieux, [1803
1386 »N'en reçeut pareille peine [1804
»A celle que Cupidon [1805
»Fait ſentir par ſon brandon
1389 »A la pauure race humaine.
»Vn Aigle ſe va paiſſant [1808
»De ſon foye renaiſſant [1809
1392 »Pour ſa faim démeſurée: [1810
»L'Amoureux par cent Vautours [1811
»Plus miſerable en ſes iours
1395 »La poitrine a deſchirée. [1813

Acte V.

MASSINISSE. HIEMPSAL. SOPH. NOVR. MESSAGER.

Massi.

Tant plus vn bien eſt cher & moins il eſt durable
Mon heur propre à ce coup me fait treſ-miſerable;
398 Il m'a donné la fleur, on m'en oſte le fruit,
Il m'a fait naiſtre vn iour dont ie n'ay que la nuit:

L'eſpine au lieu de la Roſe. [C 1383
Promethé l'audacieux, [A 1802
1536 Defrobant le feu des Cieux, [A 1803
N'en reçeut pas telle peine; [A 1804
Que celle que Cupidon, [A 1805
1539 Fait ſentir par ſon brandon, [C 1388
A toute la race humaine. [C 1389
Vn Vautour va tiraſſant, [A 1808
1542 Son foye, qui renaiſſant [A 1809
Paiſt ſa faim démeſurée: [A 1810
L'amoureux par cent Vautours, [C 1393
1545 Sans attente de ſecours, [A 1812
La poitrine a deſchirée. [A 1813

Acte V.

MASSI. HIEMPSAL. SOPHO. NOVR.

Mass.

PLus quelque bien eſt cher il en est moins durable, [C 1396
548 Mon heur propre à ce coup m'a rendu miſerable; [C 1397
M'ayant donné la fleur il me nie le fruit; [C 1398
Mon iour ſera ſuiuy d'vne bien longue nuit.

A.

Ha pauvre [illegible] ma pauvre malheureux!
L'ame [illegible] langoureux
1436 Ains [illegible]
Ainsi [illegible] d'ennuie.
De [illegible] mes iours:
1439 J'ay [illegible] mes amours
[illegible]
[illegible]
1442 [illegible] mal?
[illegible]
[illegible]
1445 [illegible] chefs demalle.
[illegible] pour peu de miel.
[illegible] de fiel
[illegible]
[illegible] & [illegible] pere.
[illegible] [1411
[illegible] [1410
[illegible]
[illegible]
[illegible] des bois.
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
1863 [illegible] és cieux.
[illegible] grace.
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] deux.
[illegible]
1872 A [illegible]
[illegible]
[illegible]
1875 Qui [illegible]
[illegible]
Porte [illegible]
1878 A [illegible] d'odeurs.
Qui de [illegible]
Quand [illegible]

B.

1551 Deux beaux [illegible] flame [C 1400
Ont amassé leurs rays [illegible] Ame. [C 1401
Pour l'enflammer plus [illegible] heureux [illegible], [C 1402
1554 De leur douce clarte me [illegible] [C 1403
Las! ie perds ma richesse à [illegible] trouuée. [C 1404

Deux yeux Soleils ardens de claire & viue flame
Ont amaſsé leurs rais au centre de mon ame
p. 179] Pour l'eſchauffer d'amour, mais vn faſcheux Hiuer
De leur douce chaleur me vient bien toſt priuer.
1404 Las! ie perds ma richeſſe à peine encor trouuée,
Et n'ay pas d'vn plaiſir la douceur eſprouuée,
Que mille deſplaiſirs trop ſenſibles au cœur,
1407 Me comblent l'œil de pleurs & l'ame de langueur.
»O qu'il vaudroit bien mieux n'auoir nul gouſt de l'aiſe,
»Puis qu'apres la douleur en deuient ſi mauuaiſe!
1410 Ame plus que ſtupide aux doux traits de pitié, [1851
Deuois-tu point donner à ma ſeule amitié [1850
Ce que meſme on pourroit nier à mon merite?
1413 Xenocrate d'Amour, infidele hipocrite,
Vaudras-tu donc iamais qu'vn Prince genereux
Soit pour l'amour de toy de la mort amoureux?
1416 O Guerriers, deſormais nul de vous ne s'aproche
De ce marbre animé, de cette ame de roche,
Qui ſe meſcontentant de mon contentement
1419 Pour loyer de ſeruice ordonne vn chaſtiment.
Auras-tu bien le cœur malheureux Maſsiniſſe,
De liurer en ſes mains ta pauure Sophoniſſe?
1422 Fay-la pluſtoſt mourir, meurs pluſtoſt mille fois
Que de rendre ton nom ſi contemptible aux Rois.
Quoy qu'il feigne bien d'eſtre en amour impaſsible,
1425 La voir ſans en bruſler ne luy ſeroit poſsible;
Et fuſt-il tout de glace il s'en iroit diſſous
Au regard de ſes yeux agreables & doux;
1428 Et fuſt-il tout de fer il auroit le courage
Amoli des attraits qu'elle porte au viſage.

---

p. 110] Je n'ay pas d'vn plaiſir la douceur eſprouuée, [C 1405
1557 Que mille deſplaiſirs ſenſibles à mon cœur, [C 1406
Comblent mon œil de pleurs, mon Ame de langueur. [C 1407
O cruel Scipion tu n'as point de pitié; [A 1850
1560 Deuois-tu pas donner a ma ſeule amitié, [C 1411
Ce qui ſe pourroit bien nier à mon merite? [C 1412
Xenocrate d'Amour, infidelle Hipocrite, [C 1413
1563 Tu n'as iamais valu qu'vn homme genereux, [C 1414
Fuſt pour l'amour de toy de la mort amoureux. [C 1415
Guerriers que deſormais nul de vous ne s'aproche, [C 1416
1566 De ce marbre animé, de ceſte Ame de Roche; [C 1417
Puis qu'eſtant meſcontent de mon contentement, [C 1418
Pour guerdon de ma peine il me donne vn tourment.
1569 As-tu ſi peu de cœur, valeureux Maſsiniſſe, [C 1420
Que de luy deliurer la belle Sophoniſſe? [C 1421
Fay la pluſtoſt mourir, meurs pluſtoſt mille fois, [C 1422
1572 Que de ton deshonneur le propre autheur tu ſois,
Encor qu'il feigne d'eſtre en amour impaſsible: [C 1424
La voir ſans en bruſler ne luy ſeroit poſsible: [C 1425
1575 S'il eſtoit tout de glace il ſeroit tout diſſous, [C 1426
De l'ardeur de ſes yeux agreables & doux; [C 1427
Si de fer ou d'acier il auoit le courage, [C 1428
1578 Il ſeroit amoli regardant ſon viſage. [C 1429

Grand Romain ie t'accuſe & de cœur & de voix,
Mais ſans raiſon poſsible: il me faut prendre aux loix.
Loix qui me rauiſſez mon plus cher heritage,
Lon vous publia bien pour me faire dommage:
p. 180] Voſtre autheur quel qu'il ſoit montre bien clairement
Qu'il eut peu de Justice ou peu de iugement.
Quel droit peut vſurper ce qu'vn autre poſſede?
Faut-il qu'à ſon vouloir la raiſon meſme cede?
Et que par le decret de ne ſçay quel Edit
L'vſufruit de mon bien ſoit ore interdit?
O cruauté du ſort! l'Astre clair de noſtre âge
Dés ſon bel Orient va ſe couurir d'ombrage,
Et ce chef glorieux de Myrthe enuironné
Deſcend dans le cercueil de Cipres couronné.
L'Astre qui de nous Rois domine la naiſſance
Deuoit verſer ſus moy beaucoup plus de puiſſance,
Ou du tout me nier le bon heur de la voir,
Puisque de la garder il m'oſte le pouuoir.
Certes, le vain renom d'vne illustre vaillance,
Enfla trop mes ſouhaits de cette outrecuidance
Qui ne met aucun borne à ſon affection,
Pour m'abatre le cœur ſous cette affliction.
Mais baste; le destin & mon propre courage
Dedans cet Ocean me cauſans le naufrage,
Je ſeroy bien vrayment tranſporté de fureur,
Si ie me repentoy d'vne ſi belle erreur.
Euſsé-ie peu choiſir de plus douce aduerſaire?
Euſsé-ie peu bruler d'vne flame plus claire?
Euſsé-ie peu trouuer des yeux ſi pleins d'appas?
Des tourmens ſi benins & de ſi doux treſpas?
Aſſailli, vaincu, pris de Beauté ſi parfaite,
Mon plus braue Laurier ce ſera ma desfaite,
Et mes fers mon triomphe; vn ſeul trait de ſes yeux
Fait honneur à ma priſe & m'en rend glorieux.
Si donc il te faut perdre ô ma plus chere flame,
Auec toy i'eſteindray le flambeau de mon ame;
p. 181] Mes yeux auec les tiens quitteront la clarté,
Pour ne s'ouurir iamais au iour d'autre Beauté.
Vn exil eternel me ſeroit ton abſence;
Et puis te ſuruiuant i'aurois part à l'offence.
Mais ſi ie meurs pour toy, quel eſprit bien-heureux [1898

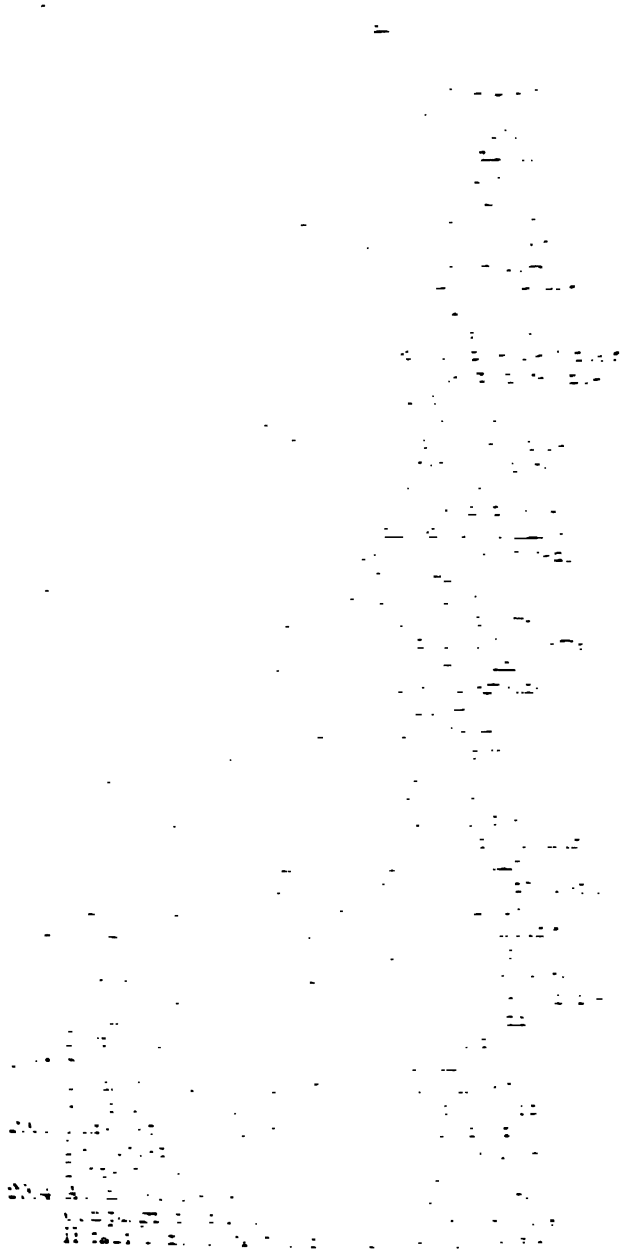
Mais vn ſort rigoureux me l'oſte trop ſoudain.
S'il me faut te quitter, ô ma plus chere flame, [C 1464
Auec toy s'eſteindra le flambeau de mon Ame; [C 1465
Et pour ne s'ouurir plus au iour d'autre Beauté, [C 1467
Mes yeux auec les tiens vont perdre leur clarté. [C 1466
Je veux auec ta mort ioindre la mienne encore,
p. 112] Pour tuer le regret qui mon Ame deuore:
Voyant ce beau Soleil par la rigueur du Sort,
Tomber dés ſon matin au couchant de la mort:
Je veux qu'vn ſeul tombeau couure deſſous ſa lame, [A 1896
Deux corps morts qui viuans auoient vne ſeule Ame. [A 1897
Si i'ay tant de bon-heur, quel Eſprit bien-heureux, [A 1898

C.

Ira de pair à moy ſur les prés amoureux? [1899
Là tu m'entretiendras de mignardes paroles, [1904
Là nos pas guideront les ioyeuſes caroles [1905
Des fortunez Amans, qui dancent tour à tour,
Puis ſous les Myrthes vers diſcourent de l'amour,
Là nous viurons ſans mal, & qui plus eſt ſans crainte, [1908
Sans ſouci des Romains; noſtre ame non contrainte [1909
Nuict & iour, ſans ceſſer en ce lieu gracieux
Gouſtera de l'amour les fruits delicieux.
O chers, mais vains, ſouhaits il faut que ie vous laiſſe,
Pour lamenter la mort de ma douce Maiſtreſſe:
Sophonisbe tu pars, le fort en eſt ietté;
Et moy, ie reste ſeul priué de ta beauté.
Belle ame de mon cœur que ne te peux-ie ſuiure?
Ou bien que ne le veux-ie eſtant ſi las de viure?
Tel eſt le ſort cruel qui me donne la loy,
Que ie ne puis mourir ni viure auecques toy.
Meurs donques pour reuiure à iamais immortelle:
Je viuray pour mourir en douleur eternelle:
Le premier feu d'amour dont tu m'as allumé
Bruſle touſiours en moy ſans eſtre conſommé.
Tes yeux m'ont de l'eſprit banni toute inconstance:
Ni l'eſpace du temps, ni la longue distance,

B.

S'égaleroit à moy dans l'Eliſe amoureux, [A 1899
Où tu m'éntretiendrois de tes douces paroles, [A 1904
Où nous nous meſlerions aux gaillardes caroles, [A 1905
Des Amans fortunés qui ſe vont eſgayant, [A 1906
A fouler de leurs bons vn beau pré verdoyant: [A 1907
Là nous ne ſentirons nulle enuieuſe attainte; [A 1909
Là du fier Scipion nous n'aurons plus de crainte; [A 1908
Là ſous les myrtes verds tant de nuit que de iour,
Nous cueillirons les fleurs & les fruits de l'Amour.
Aux rayons de tes yeux ſe fondra ma triſteſſe,
Leur chaleur fera naiſtre en mon cœur l'alegreſſe;
Les ſoucis de mon Ame à ces Soleils ouuers,
Seront à ma penſée auſsi doux que diuers.
Mais las! en ces ſouchaits vainement ie me fonde;
Seule tu dois quitter la clarté de ce Monde:
Le conſeil en eſt pris; ſi tu veux repoſer
Apres tant de trauaux. il t'y faut diſpoſer.
Chere & douce Beauté, que ne puiſ-ie te ſuiure;
Pour mourir plus long-temps ie dois plus lõg tẽps viure:
Mon mal s'allumera, voyant le tien eſteint,
Alors qu'vn froid poiſon aura pali ton teint:
Tu mourras pour te rendre à iamais immortelle, [C 1488
Je viuray pour mourir en douleur éternelle; [C 1489
Et le feu que tes yeux m'ont en l'Ame allumé [C 1490
Y bruſlera touſiours ſans eſtre conſumé. [C 1491
p. 113] Auecques mon Amour eſt née la conſtance.
Ni la longueur du temps, ni des lieux la diſtance, [C 1493



C.

Ni l'accident mortel, ni toute autre rigueur
N'effacera ton nom graué dedans mon cœur.
Auſſi ſçay-ie par trop ô clarté ſainte & belle,
p.182] Combien tu meritois vne vie immortelle:
Mais le Ciel te retire, & ſemble deſirer
Qu'auecques le Soleil tu l'ailles eſclairer;
Cependant il m'en reste vn regret dedans l'ame,
Vn nuage dans l'œil, dans le cœur vne flame,
Vne langueur ſtupide en tous les ſentimens:
Je ſuis mort au plaiſir & viuant aux tourmens.
Quel deſſein ay-ie pris? moy qui dois la deffendre
Moy qui dois la ſauuer, ſur ſa vie entreprendre?
Luy donner le treſpas? dure Neceſsité,
Eſt-ce helas? ou ta faute ou bien ma laſcheté,
Que celle qui mes iours de troubles à fait calmes,
Qui m'a donné vaincuë vn milion de Palmes,
Reçoiue de ma main le funebre Cipres?
Quand elle partira ie veux aller apres,
De ma vie à ſa mort eſt deu le ſacrifice;
En ſa fin doit ceſſer le cours de mon ſeruice:
Car c'eſt pour vne mort ſouffrir mille treſpas,
Que de la voir mourir & de ne mourir pas.
Mais, puis que mon destin puis que ſon aduenture
Surmonte mon deſir & ce mal me coniure,
Qu'il me la faille aimer ſans iamais plus la voir,

B.

Ni d'aucun accident la cruelle rigueur, [C 1494
Ne pourra t'effacer du marbre de mon cœur. [C 1495
Las! ie n'ignore point, lumiere ſainte & belle, [C 1496
Que tu meritois bien d'eſtre au monde immortelle: [C 1497
Mais le Ciel enuieux qui t'en vient retirer, [C 1498
Veut qu'au lieu du Soleil tu l'ailles eſclairer. [C 1499
Cependant il me reſte vn regret dedans l'Ame, [C 1500
Dans les yeux vne nuë, au courage vne flame, [C 1501
Vne ſtupidité dedans le ſentiment, [C 1502
Qui me font [mort] à l'aiſe & viuant au tourment. [C 1503
Mais enfin quel deſſein eſt-ce que ie dois prendre?
Voudrois-ie bien encor' ſur ſa vie entreprendre? [C 1505
Vn corps ſi pretieux, ſi rare & ſi cheri,
Seroit-il bien tué par ſon prope mari? [A 1989
La Beauté qui mes iours de troubles à fait calmes, [C 1508
La main qui m'a donné des Lauriers & des palmes, [C 1509
Receura donc de moy des funebres Ciprés? [C 1510
Non non, s'elle s'en va ie veux aller apres; [C 1511
De ma vie à ſa mort ie feray ſacrifice: [C 1512
Car ſa fin doit finir le cours de mon ſeruice; [C 1513
Si c'eſt pour vne mort endurer cent treſpas, [C 1514
Que d'aimer vne Dame & de ne la voir pas.
Mais puis que ſon Deſtin & ma triſte auanture, [C 1516
Luy vont faire payer le tribut à Nature;
Puis qu'il la faut aimer & ne la iamais voir, [C 1518

Et quittant la grandeur compagne de l'enuie,
Embraſſer conſtamment la dure pouureté:
Je pourrai, pour le moins, en toute liberté
Languir entre vos bras, & ſuçoter ſes roſes,
Qui comme d'vn ſoleil, d'vn baiſer ſont écloſes.
Que di-ie mal-heureux quand ie pourois voler
Plus vite qu'vn gerfaut par le vague de l'air,
p. 66] Je n'échaperois pas voleroiſ-ie aux eſtoiles?
Razeroiſ-ie le dos de la mer porte-voiles?
»Iroiſ-ie en lautre monde? helas! nul lieu n'eſt ſeur
»A celuy la qui porte auec ſoy le mal-heur.
Pourquoi donc ſi lon-tens me plainſ-ie & me lamente?
Le tens coule tou-iours, deia le iour s'abſente,
Et la brune veſper ramene dans les cieux,
De la paiſible nuit les flambeaux radieux:
Et ſi ie tarde encor d'accomplir la promeſſe
Dont ie ſuis engagé vers ma chére maitreſſe?
Grand Dieu roule-vniuers qui d'vn ſeul tréct de l'œil
Perçes les ſombres lieux, que iamais le ſoleil
N'éclaira de ſes raiz, qui ſondes, qui furettes
Les dédales du cœur, ou les choſes ſecrettes
Sont cloſes ſous la clef ou d'vn front déguiſé,
Ou d'vn œil deceueur, ou d'vn propos ruſé:
Ly, comme en groſſe lettre, en mon ame loyale,
Qui pour garder ſa foy ront la foy coniugale.
Chere ame ſi ie veux te respiter de mort,
Il faut te rendre au chef. Le veux-tu? non; i'ay tort:
Tu te montres auoir plus que moy de conſtance,
Quand tu mets en la mort ta derniere eſperance.
O Destin trop cruel! O ciel trop rigoureux,
Qui fais naitre en nos cœurs les deſirs amoureux:
Tu deuois ou banir de ma ieune poitrine,
Le fils porte-brandon de la folle Ciprine:
Ou ramollir le cœur du chaſte Scipion,
Afin qu'il ſe tournaſt a la compaſsion.
Et vous Dieux immortels, & vous ſaintes Déeſſes,
Vous Démons qui logés dans les nues épaiſſes,
Toy rauiſſeur Pluton, toy Neptun' qui dans l'eau
As ſenti les ardeurs de l'amoureux flambeau,
Sans le pouuoir éteindre au beau milieu dés ondes.
Vous tous dont le vouloir gouuerne les deux mondes,
p. 67] Quel pouuoir avés vous, ie ne dy ſus l'Amour,
Mais ſur vn qui ça bas voit la clarte du iour,
Moquant par vn mépris vos éternités ſaintes?
Jupiter n'eſt point Dieu, non, ce ne ſont que feintes:
Vous autres vous n'aués aucune authorité;
Veu qu'vn homme en dépit de vótre deité
Bon-gre mal-gre l'amour, bon-gre mal-gre ſa mere
Fait de mon chaſte hymen l'obiect de ſa colere.
O maudit Cupidon, iette là ton carquois,
Quitte moy ton brandon, & t'enfuis dans les bois,
Et pren là pour le but de ta fléche empennée,
Les cruels animaux qui courent la Guinée,
Les lous amis dés bois, les tigres rauiſſans, (*Forts. S. 151*)

A.

Les ours Numidiens, les lions rugiſſans.
Maudit ſoit a iamais la nation Romaine:
Que maudit ſoit la mer, de qui l'humide plaine
Receut tous ces vaiſſeaux dans ſon calme giron:
Maudit ſoit auec eux le cruel Scipion:
Et moy encor maudit qui n'ay peu de diffame,
Que par la mort deliurer vne captiue femme.
Mais quelle? ma moitié, que i'aime cent fois mieux
Que la terre & le ciel, les Romains & les dieux.

Hi. Helas! ie crain beaucoup que l'ame ne s'enuole,
Abandonnant ſon cors ainſi que la parole.
Tardé-ie donc point trop a parler auec luy?
Il me ſemble immobile, il eſt pamé d'ennuy.
De ſorte qu'on diroit que c'est vne statüe,
Sans poux, ſans mouuement, de plâtre reuétüe.
Mais ſi ie l'entre-romps il ſe pourra fâcher:
»Il faut qu'vn mal ait cours: s'on le veut empécher,
»Le moindre ſouuenir nous remet en altere.
Je ne veux dautre part encourir ſa cholere.
Ouy mais il mourroit bien, il faut donc m'eſſayer
De l'aborder de pres: il pourra s'égayer
p.68] Si tót qu'il m'aura veu. Déia par trop ie tarde;
»Pour bien ſeruir vn maitre il faut qu'on ſe hazarde.
Sire, Sire, mon Roy. **Ma.** Qui ma donc accoſté? [1530

C.

Faiſant ſa volonté, faiſon noſtre deuoir.
O Ciel! que pour reuanche à mon iniuste peine
Vienne à ces fiers Romains, vienne à leur Capitaine
Tout mal & toute honte; & la posterité
Die en le racontant qu'ils l'auoient merité.
Pour moy, que ie ſois homme à iamais execrable;
Que ierre par le monde eſgaré, miſerable,
Sans amis, ſans moyens iuſqu'au poinct de la mort;
Le Ciel n'a point pour moy d'aſſez rigoureux ſort.

Hie. »Le deſeſpoir du cœur ſous vn morne ſilence
»Couue ſa chaude rage & croiſt en violence.
p.183] Je veux l'en retirer. **Mass.** Qui m'a donc accoſté? [2084

B.

Faiſant ſa volonté ie feray mon deuoir. [C 1519
Maudite ſoit touſiours la Nation Romaine, [A 2062
Et ſon dur Empereur qui me fait ceſte peine: [A 2065
Mal-heureux qui ſous luy deſire s'employer,
p.114] Pour receuoir enfin vn ſi triſte loyer.
Hie. Ha bons Dieux que ie crain que l'ame ne s'enuole! [A 2070
Il ſemble auoir perdu le ſens & la parole,
Il eſt tout immobile, il mourroit bien d'ennuy, [A 2073
Il me faut auancer, ie veux parler à luy:
Sire, reſueillés vous. **Mas.** Qui m'a donc accoſté. [A 2084

Hie. Pardonnez ie vous prie à ma temerité. [2085
Je ne puis plus vous voir en ces triſtes alteres. [2086

Maſs. Las! mes douleurs encor n'egalent mes miſeres.

Hie. Quel mal ie vous ſuppli' doit ainſi tourmenter [2088
Vn Roy qui n'a ſuiet que de ſe contenter? [2089
1536 »Le regret eſt vn feu qui conſomme noſtre ame,
»Vn trait qui la penetre & iuſqu'au vif l'entame.

Maſs. Tu me vois ſans reſſource accablé de douleur,

H. Le courage eſt plus grãd que tout humain malheur.

Maſs. Je ſuis ores contraint pour ſauuer ma promeſſe
D'enuoyer le boucon à ma chere Maiſtreſſe,
1542 D'occir ma propre vie, or' c'eſt donques à toy
Que touſiours i'ay connu plain d'amour & de foy
D'obliger maintenant le pauure Maſsiniſſe, [2111
1545 Qui te veut confier ce malheureux ſeruice.

Hie. Sire ie ſuis à vous; commandez ſeulement [2112
L'effet ſuiura de pres voſtre commandement.

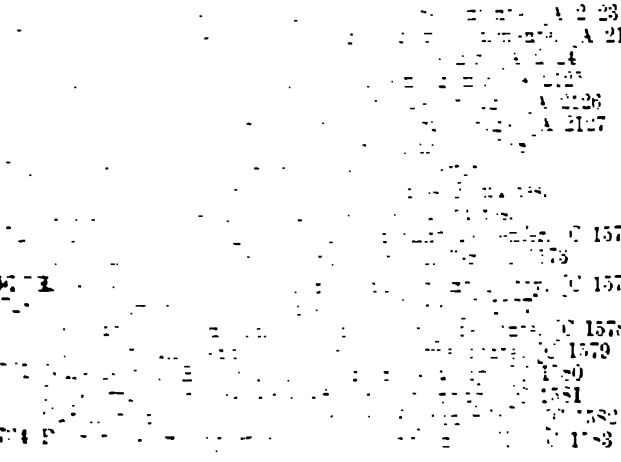
Ch. »Ne croye point qui ſera ſage
»L'eſpoir pipeur & menſonger,
»Quand il promet de deſgager,
1551 »C'eſt alors que plus il engage.
»Celuy qui ne craint le dommage
»Peut bien ſon eſprit ſoulager;
1554 »Mais qui redoute le danger,
»S'afflige touſiours d'auantage.
»L'homme iuge diſcrettement,
1557 »Qui tout eſpere humainement,
»Ne ſe paiſſant d'attente aucune:
»Mais touſiours ferme & reſolu,
1560 »Sans murmure à touſiours voulu,
»La chance que liure fortune.

p. 184] **Sop.** Mon ame eſt balancée entre eſperance & crainte, [2118
1563 De plaiſir & d'ennuy ſans ceſſe elle eſt attainte,
L'vn veut hors de mon cœur le ſoupçon retirer,
Et l'autre le conuie à ſe deſeſperer.

Que doit faire mourir ſon mari Maſsiniſſé.
1701 Puis donc, cher ſeruiteur, que tu m'es ſuruenu, [A 2104
Puis que tout ce mal-heur ne t'eſt point inconnu, [A 2105
Je te pri' s'il le faut par l'humble obeiſſance, [A 2106
1704 Que tu m'as touſiours faite, & par la recompenſe, [A 2107
Dont i'ay touſiours vſé tout à toy comme aux tiens, [A 2108
Que pour ton ſeul reſpect i'ay pourueus de grands biens, [A 2109
1707 Oblige à ceſtefois le triſte Maſsiniſſe,
Qui te veut demander vn fidelle ſeruice.

Hie. Sire, me voila preſt, commandes ſeulement, [A 2112
1710 L'effet ſuiura de pres voſtre commandement. [C 1547

p. 115] **Sop.** Mon Eſprit eſt ſuſpens entre eſperance & crainte; [C 1562
De ces deux paſsions ma penſée eſt attainte: [C 1563
1713 L'vne veut de mon cœur tout eſpoir retirer, [C 1564
Et l'autre en deſeſpoir le veut faire eſperer:

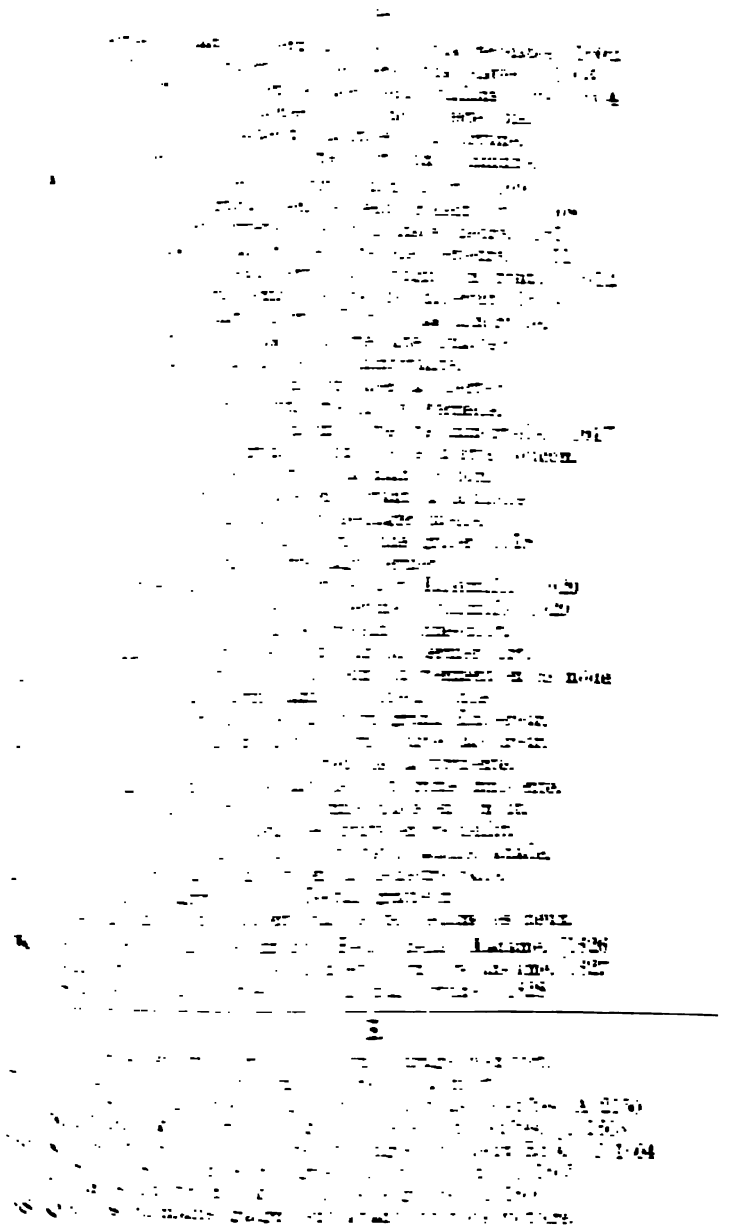


Adieu chere Nourrice, il me naiſt vn preſage, [2126
Que bien toſt ſur mon chef creuera tout l'orage. [2127
Tu ſçais que Maſiniſſe affermoit au partir
Que rien de mon amour ne l'euſt ſçeu diuertir,
Et qu'il s'en reuiendroit me tenir compagnie,
Si toſt qu'il auroit veu l'Empereur d'Auſonie:
Mais ſon delay trop long me fait quaſi penſer,
Que chacun l'importune afin de me laiſſer,
Et que rompant la foy ſi ſaintement promiſe,
Il permet aux Romains de iouir de ſa priſe.

Nou. A ce faſcheux ſoupçon ne donnez point de foy.
Que peut ie vous ſuppli' denier à ce Roy
Le grand Duc des Romains? Non, il fait trop de conte
De ſes rares vertus pour luy faire vne honte.
Voyez-vous Hiempſal adreſſon nous à luy;
Il vous pourra de l'ame effacer cet ennuy:
Car il vient de la part de voſtre eſpoux fidelle
Afin de r'aporter quelque bonne nouuelle.

Hie. O malheureuſe amante! ô malheureux amant!
Vous cauſez l'vn à l'autre vn extréme tourment,
Et crain bien que la torche aux nopces alumée
Vous guide l'vn par l'autre en la tombe plommée.
A regret i'ay receu l'expres commandement
Du Roy voſtre mari de venir prontement
Vous trouuer en ce lieu, ie croy qu'il rendra l'ame
Puis qu'il ſe void contraint de vous perdre Madame;
Ou qu'il viura touſiours en eternel eſmoy
D'auoir fauſsé ſa foy pour vous garder la foy.
p. 185] Mais ayant bien penſé que l'ame genereuſe [2138
Sur le poinct de la mort deuient plus courageuſe; [2139
Il m'a baillé pour vous, ſoupirant & pleurant, [2140
Le boucon que voici: Soignez du demeurant:
Le champ vous eſt ouuert où d'vn braue courage
Vous allez ſurmonter l'arrogance & la rage
Des ſuperbes Romains qui ne reſpectent rien:
Tirez d'vn mal forcé le volontaire bien

Hie. Madame i'ay reçeu exprés commandement, [C 1588
De vous venir ici trouuer diligemment: [C 1589
Voſtre Eſpoux eſt troublé, tant la douleur le preſſe,
D'eſtre ſi toſt priué de ſa chere maiſtreſſe, [C 1591
Mais il ſe void contraint par vne dure loy,
De vous fauſſer la foy pour vous garder la foy. [C 1593
Or connoiſſant aſſés qu'vne Ame genereuſe, [A 2138
p. 116] Sur le point de la mort deuient plus courageuſe, [A 2139
Pleurant il m'a baillé ce boucon qui fera, [A 2140
Qu'auec ſa liberté Sophonisbe mourra. [A 2141
Vous donc, belle beauté, qui d'vn maſle courage [A 2142
Pouués fouler aux pieds la honte & le ſeruage,
Si reſiſter au Sort ne peut ſeruir de rien,
Faites d'vn mal forcé vn volontaire bien: [C 1601
Puis qu'il vous faut finir faites qu'à voſtre vie, [A 2146
Voſtre honorable mort ne port[e] point d'enuie: [A 2147



De mourir constamment; ſongez où vous receuſtez [2150
Naiſſance & nourriture, & quel pere vous euſtes, [2151
Quels freres, quels parens; ſouuenez-vous des Roys [2152
Qui ſouſmirent leur cœur à receuoir vos loix,
Triomphez du triomphe & de la propre gloire
Que (la) Rome auoit ſur vous, & fraudez ſa victoire.

Sop. O digne d'vn eſpoux le preſent que voici! [2157
Doutoy-ie donc à tort Nourrice mon ſouci? [2156
Mais bien, puis que le Ciel ordonne que ie meure, [2158
Il me fait vn honneur que libre ie demeure, [2159
Sans que des fers honteux me rougiſſent le front. [2160
Poſsible vn iour de moy les Numides diront [2161
Qu'vne fin courageuſe vne mort honorable,
De ma vie innocente eſt l'acte plus louable:
»La personne qui meurt gardant ſa liberté,
»Trouue dedans la mort ſon immortalité. [2167
Si toſt donq' Hiempſal que tu m'auras veu prendre: [2172
Ce poiſon preparé; va t'en ſans plus attendre
Retrouuer Maſsiniſſe, & luy dy de par moy [2174|75
Qu'il m'obligea beaucoup de me garder la foy:
Que ce regret ſans plus au ſepulchre ie porte
Tant pour luy que pour moy; c'eſt de n'eſtre pas morte
Dix ans auparauant: Car ainſi le flambeau
D'vn illicite Hymen n'euſt point veu mon tombeau.

p.186] **Nou.** Au ſecours, elle meurt. Helas! helas! Madame!
Madame! elle n'oit plus, ſon corps eſt priué d'ame, [2191
Il eſt ià f.oid par tout, ô iour infortuné! [2192

Sop. M'en doutois-ie pas bien, Nourrice mon ſoucy? [C 1609
Vraiment ie priſe bien ce beau preſent icy; [A 2157
Puis qu'il eſt arreſté que Sophonisbe meure, [A 2158
Faut-il pas ſouhaiter que libre elle demeure, [A 2159
Sans qu'vn cordeau ſeruil face rougir ſon front? [A 2160
Poſsible vn iour viendra, que nos neueux diront, [A 2161
Oyant parler de moy, qu'vn treſpas memorable [A 2162
De ma loüable vie eſt l'acte plus loüable; [C 1615
Et que celle qui meurt gardant ſa liberté, [C 1616
Arrive par ſa mort à l'immortalité. [C 1617
Si toſt que ce venin tu m'auras donc veu prendre, [C 1618
Et ſes glaçons mortels par mes veines s'eſpandre;
Tu iras de ma part raporter à ton Roy, [C 1620
Qu'il m'oblige beaucoup de me garder la foy, [C 1621
p.117] Mais que deux iours deuant ie voudrois eſtre morte,
Ce deſir ſeulement au ſepulchre ie porte; [C 1622
D'vne ſeconde nopce aumoins l'obſcur flambeau,
Ne me conduiroit pas maintenant au tombeau.
Sophonisbe tu crains, ta face deuient palle:
Ce n'eſt rien qu'vn poiſon, bon cœur, auale auale: [A 2186
O liqueur agreable! ô Nectar gracieux! [A 2188
En boit-on de meilleur à la table des Dieux? [A 2189

Novr. Ha ie croy qu'elle expire; helas! helas! madame! [A 2190
Madame! elle n'oit plus; ce n'eſt qu'vn corps ſans ame, [A 2191
Elle eſt ia toute froide. O iour mal fortuné! [C 1628

Mais pluſtoſt noire nuict! ô poinct determiné,
Pour ioindre l'Occident de ma triste vieilleſſe
A ton midi luiſant! O ma chere Maiſtreſſe
Je ne veux ni ne dois plus long temps viure ici
Apres toy, toy qui fus mon bien & mon ſouci. [2197
Car bien que ſeulement mon ſein t'euſt allaitée, [2199
Si t'aimoy-ie plus cher que ma propre portée
Pourray-ie encore voir ce clair Astre du iour [2204
Ou les feux que la nuict nous rameine à ſon tour, [2205
Quand elle vient couuer noſtre ciel ſous ſes ailes, [2206
Ayant veu s'eclipſer le beau Soleil des belles,
Qui d'vn ſeul de ſes rais couuroit d'obſcurité
Le plus clair Orient de toute autre Beauté.
Grand flambeau, n'as-tu point rebrouſsé ta carriere [2210
Luy voyant engloutir cette poiſon meurtriere? [2211
Hé! n'as-tu point fermé ton œil triste & honteux, [2213
Pour ne voir aduenir vn acte ſi piteux?
Non; car la ialouſie enflammoit ton courage: [2214
Puis ce gain te reuient de noſtre grand dommage, [2215
Que ſeul au monde entier eſclaire ton flambeau, [2217
L'Astre clair de la terre eſtant mis au tombeau. [2216
Pour moy qui ne voy plus ſa clarté couſtumiere, [2218
Adieu Soleil adieu: ie laiſſe ta lumiere, [2219
J'abandonne la vie, & trop ſaoule de iours
Veux de ma propre main en retrancher le cours,
Pour te ſuiure, ô belle ame, en la demeure palle: [2222
Aduienne que nos corps tout enſemble on deuale [2223
En leur maiſon derniere. O ſi i'ay cet honneur [2223
Ma mort plus que ma vie eſt plaine de bon-heur!

O Soleil n'as-tu point rebrouſsé ta carriere, [C 1642
Luy voyant engloutir ceſte poiſon meurtriere? [C 1643
Et n'as-tu point encor fermé ton œil honteux, [C 1644
Pour ne regarder pas vn acte ſi piteux? [C 1645
Nenny; la ialouſie enflammoit ton courage; [C 1646
Et tu tires ce gain de noſtre grand dommage, [C 1647
Que deſormais icy luira ton ſeul flambeau, [C 1648
p. 118] Le Soleil de la terre eſtant mis au tombeau, [C 1649
Mais pour moy le perdant, ie n'aime ta lumiere,
Elle me ſemble trop couuerte de fumiere:
Et l'agreable iour que ſement deux beaux yeux,
Sera meſme en Enfer aux miens plus gratieux:
Je veux donques les ſuyure en la demeure paſle, [A 2222
Afin qu'en vn tombeau nos deux corps on deuale [A 2223
Si nul plus grand honneur ne me peut arriuer, [A 2224
Je veux ma longue courſe à ce terme acheuer:
Il me plaiſt dans ce corps enfoncer vne lame, [A 2227
Afin qu'auec le ſang i'en puiſſe attirer l'Ame:
Mais las! elle me manque à ce dernier beſoin. [A 2228
Je puis trouuer la mort ſans la chercher bien loin:
Heurtons contre ce mur pour nous rompre la teſte; [A 2231
Suffoquons nos Eſprits d'vn licol deshonneſte; [A 2230
Analon des charbons, ayons à l'eau recours,

A.

Heurton a la paroy pour nous brifer la teste.
Ce moyen ne me plaist. Mort, a qui i'ai recours,
Tu me veux au befoin denyer ton fecours:
Si ne gaignes tu rien, car il m'eft impofible
De viure plus lon-tens. Il n'est rien fi terrible
Qui me face quiter mon defsein proiecté
»Tout chacun peut mourir, s'il en a volonté.

Fin.

C.

p. 187] EPIGRAMME.

Sophonisbe s'eftant à fon vainqueur renduë,
Il ne la peut fauuer en ayant volonté:
Aufsi toft qu'elle en a la nouuelle entenduë,
Mourons dit-elle donc, c'eft là trop arreſté:
Si ce n'eft en gardant la chere liberté,
Ce fera pour le moins apres l'auoir perduë.

Fin.

B.

La mort de tous coftés fe preſente au fecours;
Et quoy qu'elle fe monftre à mes yeux effroyable,
J'aime encor mieux mourir que viure miſerable.

Fin.

Schlussbemerkung: Zur Sophonisbe-Literatur vgl. jetzt noch: P. Feit: Soph. in Gesch. u. Dichtung. Lübeck 1888. 8°. — Ders.: Soph. v. Trissino eingel. u. übersetzt. ib. 4° (Progr.) 1888. — Von S. Gelais' Sophonisbe steht ein Neudruck in seinen Oeuvres poétiques p. par Prosp. Blanchemain. Paris 1873. Bd. III. S. 161. — Die jüngere Soph. Mairet's ist in n°. 8 der Frz. Neudrucke von Vollmöller neu veröffentlicht. — Ueber Montchrestien selbst und seine Werke vgl. noch Joly: A. de M., Poète et Economiste Normand Caen 1865, sowie G. Wenzel's Jenaer Diss. 1885. — Zu vorstehenden Neudrucken sei noch ausdrücklich bemerkt, dass absichtlich auch die schwankende Interpunktion, Accentuirung und Apostrophirung beibehalten ist, ja selbst die entschieden falsche Setzung des Apostrophs in Worten wie *c'este* = *cette* der Ausgabe **A**. Alle diese Fehler sind für die Drucke im Beginn des 17. Jahrh. charakteristisch und lehren, dass der Gebrauch der erst im 16. Jahrh. eingeführten Zeichen noch keineswegs in Fleisch und Blut übergegangen war. Da übrigens für den Neudruck nicht die Originalausgaben selbst, sondern nur eine mit möglichster Sorgfalt angefertigte Abschrift benutzt werden konnte, so wird völlige Genauigkeit in diesen Kleinigkeiten nicht erreicht sein.

Bisher bemerkte **Druckfehler**: **A** 679 l. *dés* st. *des* — 1389 l. *fuit* st. *fuit* — 1407 l. *viuant* st. *uiuant* — 1428 l. *ou* st. *en* — 1544 l. *fuſſe'alle* st. *fuſſealle* — 1557 l. *fin repenſon* st. *ceſſe (re)penſon.*

Marburg. Universitäts-Buchdruckerei (R. Friedrich).

AUSGABEN UND ABHANDLUNGEN
AUS DEM GEBIETE DER
ROMANISCHEN PHILOLOGIE.
VERÖFFENTLICHT VON E. STENGEL.
LXXXVI.

BEITRÄGE ZUR LEXIKOGRAPHIE

DES

ALTPROVENZALISCHEN VERBUMS.

VON

KARL STICHEL

MARBURG.
N. G. ELWERT'SCHE VERLAGSBUCHHANDLUNG.
1890.

Herrn

Professor Dr. Edmund Stengel

in dankbarer Verehrung

gewidmet.

Einleitung.

Raynouard's ‚Lexique roman' bildet noch immer die Hauptquelle für unsere Kenntnis des altprovenzalischen Sprachschatzes. Allerdings benutzte er ja auch zu seinem Werke fast das gesamte handschriftliche Material der altprov. Sprache, einen Sprachstoff, der uns bis auf den heutigen Tag in Drucken noch nicht völlig zugänglich gemacht ist [1]). Nicht nur für seine Zeit war also sein Werk eine ehrenwerthe Leistung. Es wird sobald durch ein den heutigen Ansprüchen entsprechendes neues Wörterbuch nicht ersetzt werden, denn eine neue Inventarisierung des altprovenzalischen Wortschatzes stösst immer noch auf grosse Schwierigkeiten. Die seitherigen Fortschritte der altprovenzalischen Lexikographie mussten sich also nur auf Verbesserungen und Ergänzungen des »Lexique roman« beschränken. Zu solchen boten schon wiederholt neuere Textveröffentlichungen Gelegenheit, indem bei Raynouard mangelhaft erklärte Worte der betreffenden Schriftwerke berichtigt, fehlende ergänzt wurden.

Zahlreiche Versehen und Lücken in Raynouard's Werk wurden durch die mangelhafte etymologische Kenntnis seiner Zeit hervorgerufen und veranlassten namentlich bei der von ihm gewählten Anordnung nach Wortstämmen falsche Gruppierungen. Für Feststellung der Wortbedeutungen war R., wie auch wir noch heute, oft genug auf den Zusammenhang einer einzelnen oft unklaren Stelle angewiesen. Liess ihn der Zusammenhang derselben im Stich, so unterdrückte er ebenso wie andere Glossatoren seiner Zeit, die ihm unerklärbaren Worte gänzlich [2]), oder er ersetzte sie stillschweigend durch bekannte, wie sie der Zusammenhang zu fordern schien [3]). Bei der Verwertung der in vielen Handschriften überlieferten Texte verfuhr er ziemlich willkürlich, indem er oft einseitig die Lesarten bald dieser bald

1) Man vergleiche über die von Raynouard benutzten Quellenschriften die Angaben Lex. rom. V, 589 ff.

2) Diesen Eindruck bekommt man durch die zuweilen ausserordentlich gekürzten Citate im Lex. rom., falls kurz vorher oder nachher ein dunkles Wort steht, z. B. R. III, 357: Tot jorn ressoli e retalh Los baros els refon [els calh], *calhar* fehlt Rayn. Vgl. weiter in der Arbeit s. v. *ensapar*, *endoscar*, *enleconir*, *empalhar*, *empalancar*, *resonhar*, *serbeillar*, *embruiar*, *baillonar*, *despereisser*, *desperar*, *enfenher*.

3) *cabar* (Clara v. Anduza) ändert er in *so far*. Vgl. ferner s. v. *afarar*, *desugar*, *mazantar*, *eissalabetar*, *empalancar*, *despertar*.

Erklärung der vorkommenden Abkürzungen.

A. & A.: E. Stengel, Ausgaben und Abhandlungen aus dem Gebiete der roman. Philologie. Marburg seit 1882.
Agnes: Sancta Agnes. Provenzalisches geistliches Schauspiel, herausgegeben v. K. Bartsch, Berlin 1869.
Aigar & Maurin: Fragments d'une chanson de geste provençale inconnue p. p. A. Scheler. 1877.
Alexius: Das Leben des hl. Alexius, Such. Dkm. I. Nr. V,
Appel: Das Leben und die Lieder des Trobadors P. Rogier. Berlin 1882.
Arch: Herrig, Archiv f. d. Studium der neueren Sprachen und Literaturen.
Arm.: Sermons du XIIe siecle en vieux provençal p. p. Armitage (Heilbronn 1884).
Azaïs: Dictionnaire des idiomes romans du midi de France etc. Paris 1877 ff. 3 Bde.
Ba.: Bartsch.
B. D.: Bartsch Denkmäler der prov. Literatur. Bibl. des litt. Ver. in Stuttgart XXXIX.
Bernh.: W. Bernhard, die Werke des Trobad. N'At de Mons. Afr. Bibl. XI.
Blandin: Le Roman de Blandin de Cornouailles et de Guillot Ardit de Miramar p. p. P. Meyer. Rom. II p. 170 ff.
Brev.: Breviari d'Amor de Matfre Ermengaud p. p. G. Azaïs.
Can.: U. Canello, La vita e le opere del trovatore A. Daniel. Halle 1883.
Chab.: Chabaneau.
Chapellenies: Le catalogue de Chapellenies p. p. Montel (Revue 1872, III p. 292. 1873, IV p. 5.
Chelt. N.: Gedichte der Cheltenhamer Hs. N. (S. D. p. 301 ff. und Revue 1881, VI).
Chr.: Bartsch, Chrestomathie provençale IVe édition.
Clédat: Le nouveau Testament traduit au XIIIe siècle en langue provencale. Paris 1888.
Clôlure: Inventaires des Archives de la Commune Clôlure p. p. Montel (Revue 1872, III p. 146 ff.)
Consulat: Inventaire des Archives du Consulat, p. p. Alexius Montel (Revue 1872, III 9 ff.
Cour d'Amour: p. p. Constans (Revue XX B. 157 ff. 1881).
Crois.: Chanson de la croisade abligeoise p. p. P. Meyer. Paris 1875.
Daur. & Bet.: Daurel und Beton, chanson de geste provençale p. p. P. Meyer. Paris 1880.
Delius: Ungedruckte provenz. Lieder. Bonn 1853.
Deux mss. prov. [ençaux du XIVe siècle p. p. J.- B. Noulet et C. Chabaneau Montpellier, Paris 1888].
Diät.: Diätetik S. D. I, 201.
Diez Gr.: Diez, Grammatik der rom. Sprachen. III. Auflage.
Don.: E. Stengel, die beiden ältesten prov. Grammatiken: Lo Donatz Proensals and Las Razos de Trobar. Marburg 1878.
Douceline: La vie de s. Douceline, composée au 13e siècle en langue prov. p. p. J. H. Albanès. Marseille 1879.
Du Cange: Glossarium mediae et infimae latinitatis ed. Henschel.
EW.: Diez, Etymol. Wörterbuch der rom. Sprachen. IV. Ausgabe.
Ev. Joh.: Evangelium Johannis Cap. 13—16 (Chr. 9 ff.)
Fier.: Der prov. Roman von Fierabras, herausg. v. J. Bekker. Berlin 1828.
Flam.: Le roman de Flamenca p. p. P. Meyer. Paris 1865.
Folq. Lunel Rom.: Folquet de Lunel Romans. Ausgabe von Eichelkraut. 1872.
G. O.: Rochegude, Essai d'un glossaire occitanien. Toulouse 1819.

Godefroy: Dictionaire de l'ancienne langue française.
Gui Folqueis: Die 7 Freuden Marias. S. D. I, 272.
G. d. Nav.: Histoire de la guerre de Navarre, ed. Francisque Michel.
G. d. l. Barra: roman d'aventure. Notice accompagnée d'un glossaire p. p. P. Meyer. Paris 1868.
Harnisch: Die altprov. Praesens- und Imperfektbildung. A. & A. XL.
Hon.: Honnorat, Dictionnaire provençal-français. Digne 1846/47. 2 Bde.
Hüffer: Der Trob. Guill de Cabestaing s. Leben u. s. Werke. Berlin 1869.
Jahrb.: Ebert, Jahrbuch für rom. und engl. Litteratur.
Jaufre: Der Roman von Jaufre. Rayn. L. R. I und K. Hofmann, Sitzungsberichte der bayrischen Akademie 1868.
Jeux floraux: Origine et établissement de l'académie des Jeux floraux de Toulouse p. p. C. Chabaneau. Toulouse 1885.
Joyas: Las Joyas del gay saber p. p. G. Arnoult. Toulouse 1849.
K. Jes.: Das Evang. der Kindheit Jesu. B. D. 279 ff.
K. Meyer: Die prov. Gestaltung der mit dem Perf.-Stamm gebildeten Tempora des Lateinischen. A. & A. XII.
Labernia: Diccionario de la lengua catalana.
L. dern. troub.: P. Meyer, les derniers troubadours de la Provence. Paris 1872.
L. Yss. 68 Var.: Libre dels Yssamples S. D. 470.
L. R.: Lexique roman p. p. Raynouard.
Leys d'Amors.: Ausgabe v. Gatien Arnoult. Toulouse 1841.
Litanies: Paraphrase des Litanies en vers provençaux. (Revue 1886, XV p. 209 ff.)
Lollis: Il canzoniere provenzale O. p. Cesare de Lollis.
L. u. W.: Diez, Leben und Werke der Trobadors. II. Ausgabe v. K. Bartsch.
Luchaire Recueil de textes de l'ancien Gascon. Paris 1881.
Madeleine: Ste Marie Madeleine p. p. Chabaneau. Revue 1883, IX. 1884, XI ff.
M. G.: Mahn, Gedichte der Troubadours. Berlin 1856/73. Die Hs. Bezeichnung derselben nach den Sigeln in Bartsch Grundriss.
Mahn Gr.: Mahn, Grammatik und Wörterbuch der altprov. Sprache. Köthen 1885.
M. W.: Mahn, die Werke der Troubadors. Berlin 1846/85. 4 Bde.
Milá: Milá y Fontanals, de los Trovadores en España. Barcelona 1861.
Mönch: Die Dichtungen des Mönchs v. Montaudon. ed. Klein, A. & A. VII und Philippson, Halle 1873.
Nap.: M. v. Napolski, Pons de Capduoill Leben und Werke. Halle 1880.
Nic.: Das Evangelium Nicodemi. S. D. 1.
N. T.: Le nouveau Testamens traduit au XIIIe siècle en langue provençale. Publié avec une nouvelle édition du rituel p. L. Clédat. Paris 1888.
Olivet: Fabre d'Olivet, le Troubadour. Bd. II. Paris 1804.
P. Joh.: Brief des Pristers Johannes. S. D. 341.
P. O.: Le Parnasse Occitanien ou choix des poésies orignales des Troubadours.
P. Mann: Das Participium praeteriti im Altprovenzalischen. A. & A. XLI.
P. Vidal: Peire Vidals Lieder, herausg. von K. Bartsch. Berlin 1857.
Petri & Pauli: Istoria de Petri & Pauli. Mystère en langue provençale du XVe siècle p. p. P. Guillaume. Paris 1887.
Poés. rel.: Poésies religieuses provençales et françaises p. p. Emil Levy. Paris 1887. Maisonneuve et Charles Leclerc u. Revue XXI, 173 u. 420 ff.

Prise Damiette: La prise de Damiette en 1219 p. p. P. Meyer. Paris 1877.
Psaumes: Paraphrase des psaumes de la pénitence en vers gascons. Revue 1881. VI. p. 69.
R.: Raynouard, Lexique Roman ou Dictionnaire de la langue des troubadours. Paris 1838/44. VI. Bde.
R. Ch.: Raynouard, Choix des poésies originales des troubadours. Paris 1816/21. 6 Bde.
Recueil: P. Meyer, Recueil d'anciens textes etc.
Revue: Revue des langues romanes.
Rivista: Rivista di filologia romanza.
Rituel: Clédat, Le Nouveau Testament traduit au XIIIe siècle en langue provençale suivi d'un rituel cathare. Paris 1888.
Rom.: Romania.
Ross.: Girart de Rossilho. ed. K. Hofmann. Hs. P. Berlin 1855/57. Hs. O. ed. Förster. Rom. Studien V, 1. Hs. L. ed. Stürzinger. Rom. Studien V, 230. P. Kollationiert von Apfelstädt.
Rochegg.: Rochegude.
St. Anthoni: Le Mystère de Sant Anthoni de Viennès p. p. Paul Guillaume. Paris 1884.
St. Eustache: Le Mystère de Saint Eustache p. p. P. Guillaume. Revue 3e serie VII März 1882 und ff. Monate.
St. Pons.: Extrait du Mystère de St. Pons., ge r. von P. Guillaume in St. Anthoni p. LXXXIV und Revue d. l. r. 1887, IV, I p. 317 ff. p. p. P. Guillaume.
Selbach, Das Streitgedicht in der altprovenzalischen Lyrik. A. & A. LVII.
Sermons (Arm.): Sermons du XIIe siècle en vieux provençal p. p. Armitage. Heilbronn 1884.
Siebert: Die sprachliche Untersuchung der Reime des prov. Romans Flamenca. Marburg. Diss.
Sternb.: Sternbeck, Unrichtige Wortaufstellungen u. Wortdeutungen in Raynouards »Lexique Roman«. I. Teil: Unrichtige Wortaufstellungen. Diss. Berlin 1887.
Stim.: Stimming, Bertran de Born.
Strophes: Strophes au St. Esprit p. p. Cohendy et Thomas. Rom. VIII.
Stickney: The romance of Daude de Pradas on the four cardinal virtues. Florenz 1879.
S. D.: Suchier, Denkmäler der provenzalischen Literatur.
Such.: Suchier.
S. Reue: Des Sünders Reue. S. D. 214 ff.
Thomas: Poésies complètes de Bertran de Born p. p. Antoine Thomas. Toulouse 1888.
Trad. d. Psaumes: Traduction des psaumes de la pénitence en vers provençaux. Revue 1881, V 209.
Vida d. S. Hon.: La vida de Sant Honorat, Légende en vers provençaux par Raymond Féraud p. p. Sardou. Nice.
Z. f. R. Ph.: Gröber, Zeitschrift für rom. Philologie.

* bezeichnet Verba, die in Raynouard's »Lexique roman« zu streichen sind.

[bezeichnet unrichtige oder zweifelhafte Verbalaufstellungen, die ausserhalb des »Lex. rom.« aufgestellt worden sind.

***Abair** »désirer, convoiter« R. II, 11: Tan me destrenh lo dart[z] don soi feritz Al cor d'amor, si quel mort m'es *abaida*. Sordel 2.

abaida. obgleich in **R** (M. G. 1263), wohl fehlerhaft. Dagegen **I** (M. G. 1262): *m'es aissida*, **M** (M. G. 316) *m'es asida* (s. R. II, 42. *aizir* G. O.: *aissir*). Rayn. vergl. *abair* mit it. *abbajare*, das aber im Prov. *abaiar* ergeben müsste. Letzteres verzeichnet auch G. O. mit der Bed. »désirer avec avidité«.

abaronar »sich als Baron zeigen«?: Ben es fis de gran valenssa Mos cors, s'aquest *m'abarona* Per cui totz pretz creis e genssa. Peire d'Alvergne 2 (M. G. 2 **B** Arch. 51, 3 **A**).

Vgl. M. G. I p. 235 und Don. 28, 23. *baroneiar* »signa baronis ostendere, jactare se«.

***abatalhar** s. Sternb. 36.

abauzir »gehören, geziemen« st. *****abaver*. s. Sternb. 57.

abilhat »gekleidet«: E lo mal *abilhat* Es lo plus pauc presat, E que fos predicayre, O papa ni emperayre. P. Card.: Aissi comensa (L. R. 474) Car ja soy garnis e *abilhas* Per anar-y de l'autre las. St. Anth. v. 257.

R. III 523 hat Subst. habilhament.

***abivernar** »séparer de l'hiver«? R. III 577: Torna l'arditz en paor, Quan lo clar temps *s'abiverna*. B. de Born 28, 24 (Stim.) qui *sesbuerna* **T**, *sabinuerna* **IK**, *sabuerna* **R**.

Stimming u. Thomas: *s'esbuzerna* »sich verdüstern«. R. II, 269 gründet auf dieselbe Stelle das Vb. *esbuernar* »obscurcir«. Da die folgende Cobla *inverna* (kalt sein) im Reim zeigt, so ist es besser *esbuzerna* zu lesen.

***ablasmar** »blâmer« R. II, 225: Senher en coms, *ablasmar* Vos fai senes falhia. B. de Born 39.

L. mit Stimm. u. Thomas: *a blasmar*. Vgl. Diez Gr. III, 239 u. Stimming, B. d. Born. zu 35, 39. Darnach im Etym. Wb. IIc s. v. »ouvrir« zu streichen.

ablanir »sich verblenden lassen«?: tanbors E joventz vos fan compania; Seigna vos qi nos *ablauia* D'amor, qe vos lo metretz lai, On om non meissonna mais jai. Cour d'Amour 154.

Wohl Compos. zu *blavir* »blenden. Beide fehlen Rayn. E. W. IIc s. v. éblouir und G. O. blauir, »bleuir« haben letzteres.

ableisser »vertilgen«?: Quar cil douzors es calorosa Plena d'amor e piatosa E lai on ve, si gaire i dura, Non es ges de farina pura So que nom pot del tot *ableisser* E segon si mermar e creisser. Flam. 2923.

Meyer lässt im Glossar das Wort unerklärt und übersetzt die Stelle auch nicht. Siebert p. 33: »Es dürfte von *abolêscere* abzuleiten sein.«

abocar »ansetzen« Le baci li vay *abocar* Cabval lo cap e tot mulhar. G. d. l. Barra fol. 13c.

Azaïs Dict. *abouca*, vider, répandre. P. Meyer: »aboucher, approcher (une chose d'une autre); ici, étant joint à *cabval*[1]) »renverser«.

— p. p. »kopfüber«: Elh diciple, aquo auzen, Molt espaventat e temen, Van *abocatz* el sol cazer Que nois pogro de pes tener. Breviari 22602.

Ausgabe: *abaissatz*. Chabaneau (Revue XIII, 40): *Abussatz*. C'est la leçon du ms. principal. Mais celle de C *(abocatz)* est ici certainement la meilleure, comme le prouve le passage correspondant de l'évangile (Matth., XVII, 6): ceciderunt in faciem suam. Sur *abocar*, voy. Noulet, Etude sur Guill. de la Barre, p. 13, et cf. Revue VI, 293. Le même mot existe en catalan. On en trouvera un ex. au v. 647 du *Roman des sept sages*, p. p. M. Mussafia.

abrandir »anschüren«: Ni per esperitz perdre, ni per mortz cosentir, E per mals cosselhs creire e per focs *abrandir*. Croisade 8690.

L. R. I 285 u. P. Meyer: übersetzen »attiser«. R. II, 251 *abrandar*, brûler.

abregar »frotter«?: Per qu'eu no volh ab la lenga Dir qe s'amors mi destrenga, Per c'us autres ab leis *s'abrec* Et eu cas so que el prenga. R. d'Aurenga (Chr. 69, 3).

Glossar: Schutz suchen. Chabaneau (Revue XXXI, 613) möchte darin ein Compos. von *bregar*, frotter« sehen.

***abroncar** R. II, 272. s. *brunchar*.

abronquit »finster aussehend« Plus *abronquitz* d'un convers. Guir. d. Born 17 (Arch. 51, 5 A M. G. 1353 B M. G. 880 N).

1) *cabval* fehlt R.; Meyer: »de haut en bas«.

R. II, 263 gründet auf diese Stelle *embronsit* »refrogné«. V (Arch. 36, 411) hat allerdings *enbronsit*. EW. IIa s. v. broncio verweist auf letzteres.

abtener, s. *aptener*.

***acabalar** s. Sternb. 36.

acabir »réussir« (Michel): Si en la Navarreria podiam *acabir* Quels ric omes gitessan de lor a mal ayr, Voldriam, per Cans patz e tregas plevir. G. d. Nav. 2952.

Wohl Compos. zu *cabir* s. d.

acalar »sich einschleichen«: Daquest fuoc vol Deo c'on chala, Et arda voluntat mala Que al cors del home *s'acala*. (Dr.: açala) Strophes au S. Esprit XXV, 147.

Nach Puitspelu (Rom. XV, 436): le lyonnais »se cala« (aujourd'hui se calô) »se glisser«.

acaminar »sich auf den Weg machen«: L'endema li roter se son *acaminat*. Crois. 2672.

R. V, 116 s. v. *roter* übers. es mit »acheminer«.

En la mula es montetz que el ag amenea, E vai s'en vas la ost que s'es *acaminea*. Crois. 412.

R. II, 302 *caminar*.

acantar »in latus declinare«. Don. 42, 33 *acans*, 2. s. ps. c.

acantelar »in latus declinare«. Don. 62, 13 *acantela* 3. s. ps. i.

[**acarcar** »besteuern« (Ba.): E sil tenez *acarcat* lo bon conrei, Adobas d'equel que troba viron sei: Si non pot aver caual, adonc compra palafrei. Guillem IX, 4 (Chr. 32, 10).

P. Meyer (Romania IV, 136) u. Chabaneau (Revue d. l. r. XXXI p. 612) bessern *a cartat*.

***achuflar** s. Sternb. 36.

acivadar »Hafer schütten«: La nueg. quan venc *l'acivadar*. G. d. l. Barra (fol. 19a).

Ho
voi

acoindar R. II, 466. »accointer, fréquenter«?: E qui los *acointa* Fai trop gran follor. G. Figueira 2 (Chr. 204, 12).

Bartsch liest: Roma, e quils *aconta* »zählen«, B (M. G. 140) hat allerdings: *acointa*, Levy. p. 87 liest *aconta*, welches der Reim erfordert, »aconta für acointa dem Reim zu Liebe ist nicht auffallender als cuda für cuida.«

Raynouard's zweiter Beleg: Pus tan fai qu'ab si *m'acuynda*. A. Daniel 3 (Can. XVI).

acuynda ganz gegen den Reim. B (M. G. 135) *m'acoigna*, E (M. G. 412) *m'aconia*. Canello's Ausgabe: *m'acoigna*. cf. *aconjar* »affectionner« R. II. 467. — Das Vb. existiert aber im Prov. *acoyndar* (M. G. 184) *acoindar* (Arch. 54, 433) Flam. 1792 *s'acointa*. Vgl. P. Meyer Glossar. Diez, E. Wb. s. v. conto giebt pr. acoindar, afr. accointer »bekannt machen«.

acolpar »treffen«: E les trachos de la ago los gins giratz, Que, quant s'entravan, que fossan *acolpatz*. G. d. Nav. 4570.

Michel übersetzt: »Et les traîtres de là eurent retourné les engins, de sorte que, quant ils rentraient, ils fussent *frappés*«. Hierher wohl auch:

Ab tant venc la grans preischa dels sirvens *acolpatz*, Que dins en la batalha son ab lor encarnatz, Qu'entre l'acier el glazi abatutz e sobratz Cavaliers e sirvens tug essems remesclatz . . . Croisade 9192.

P. Meyer: corr. *acoplatz* ou *acorsatz*?

acoltrar s. *acoutrar*.

***acomorder** R. IV, 280. »émouvoir, agiter«?: Amors m'afrena la guauta, Que fols gaps non *l'acomorda*. A. Daniel 5 = l'Amors l'afrena la gauta, Que fols gabs no laill *comorda* ed. Can. VIII.

Ist Canello's Lesung richtig, so würde das Vb. zu tilgen sein. Auch die Bed. ist falsch. Vgl. *comordre*.

***acomparar** s. Sternb. 37.

acomplir »vollziehen, ausführen«: Et affimque puchan *accomplir*, So que al cor aven de far. Petri & Pauli 27 per *acomplir* mon testamen Chr. 414, 10. — El sinques matrimoni, de ques devon noirir Gens, ab ques puesca creisser la leis e *acomplir* (?) Doctrinal. v. 276 (S. D. 251). Hr: »la leis creisser e complir«.

— »vollkommen machen«: Na Biatritz a maneira De Lunelh tan plazenteira, Que tug aquilh son siey coral amic, Que la vezon, tan gen dieus *l'acomplic*. Folq. Lunel. 4 (Eich. III). Oder *la complic?*

— p. p. »vollzählich« (Ba.): Qu'era se tec Terris per escarnit Que non ac de vint milia mil *acomplit*. Ross. (Chr. 36, 2).

acomptir »sich schmücken«: Cant autr'amador *s'acomptisson* Es genson e s'afiffollisson E pesson de bels garnimens . . . Flam. 3818.

P. Meyer: s'orner, formé d'après compte, comme abelir, abonesir d'après, bel, bon. R. II, 466 *cundir*.

***aconoysser** s. Sternb. 36.

***aconortar** s. Sternb. 36.

acornudar? Moillerat per Saint Ylaire Son d'una foldat confraire, Qu'entrels es guerra moguda, Tals que cornutz *s'acornuda* E cogotz copatz coplaire Puois eis la coa de braire. Marcabr. 5 (Arch. 51, 129 A = M. G. 307 I).

G. O. *acornudar* »cocufier«.

acorpir s. *acropir*.

acorsar »ad cursum provocare«. Don. 28, 40.

acortilhar? Don mos cors sailh fort e grima Si q'en trep e saut e grim

E plor mais per qesterinha (I questanzeingna Mon cort gaug cui *acortilha* Dols, don prenc mal esterinh (?) (I estanzim) estanzim Qem ten trist en son cortil Per l'amor qe m'auolpilha (ten volpilla I) Mi dons c'a cor trop uolpilh. R. d'Aurenga 26 (M. G. 629 M) I (M. G. 628) *mos cors g. c. a.*

R. II, 498 *cortil* »verger«. Godefroy: *acortillier* »cultiver en parlant d'un jardin«.

acoutrar »sich aufstützen«: Aquis poc quis vol *acoutrar*. Flam. 583. — Li fes coissi de son mantel Et acoltret si de desus E garet los cavaliers sus. Flam. 846.

So Tobler (Gött. gel. Anz. 1866 p. 1771) R. II, 427 *acoudar*, *acoltar* mit ders. Bed.

acropir »s'accroupir« (Michel): E degon tantz de colps qu'en terra *s'acorpid*. G. d. Nav. 3111.

— fig. »sich erniedrigen«: Doncs per que fan semblansa *d'acropir* Li ric malvatz qis degron esgauzir. El. Cairel 11 (Arch. 33, 442 A). H (Arch. 34, 396) *de gurpir*. — Don. 36, 22: »super talos sedere, nodare.

G. O. *agropir* »s'accroupir«. R. II, 521 Adj. *acropit*, »vil, avili«.

acular »culum ponere in terra«. Don. 63, 42, 3. s. ps. i.

adaisar s. *azaisar*.

adenviar »schicken« (Ba.): En aquel temps que vivia Iulius Cezar esdevenc si que agron *adenviat* ad una terra que lur era disobedient. Hist. de la Bible (Chr. 395, 16).

adesgardar »erblicken«: En las penas d'ifern, las cals non pot pessar Cor, ni boca retraire, nils huels *adesgardar* . . . Izarn 310.

So giebt R. IV, 227 s. v. *marmetre* diese Stelle. Fälschlich P. Meyer: *ad esgardar*. Berichtigt von Tobler (Litteraturblatt 1880, 260).

***adessenhar** s. Sternb. 36.

***adestalbiar** s. Sternb. 36.

adestrar »erreichen«: E deissen de gran uolontat E pueis al arestol girat, Que la cuja ves el tirar; E ve que noi pot *adestrar*, E fais enant, aitan con pot. Jaufre p. 146a.

Godefroy, *adestrer* »donner la main«. Gautier Rol. 2648 *adestrant* »se tenant à la droite de«.

adietar »auf magere Kost setzen«: Ni es tan frevols campios Que que fos fortz sos companhos, Que sil frevols lo podia *Adietar* a sa guia... Quel leugieiramen nol venques. Brev. 9582.

sp. adietar. Glossar: »mettre à la diète, affamer«. afr. *dieter* »nourrir«; neutr. »faire la diète«.

***adiffamar** s. Sternb. 36.

adomdar »zähmen«: E cant o saupi per deman Son doptos cor *adomdiey* tan . . . Raim. Vid. d. Bezandu (M. G. II, p. 32).

afr. *adomter*, dompter, R. III, 72 hat *domtar*.

adornar s. *azornar*.

afarar »zu schaffen machen, Kummer bereiten«?: Toza, tot *m'afara*, May'n Bertran m'ampara D'Opian l'entier. Riquier 49 (M W. 4, 83 C).

Diez, L. u. W. 409 übersetzt: »Sie würde mir alles zu Leide thun, allein der redliche Bertran von Opian beschützt mich«. R. Ch. 3, 462: *ma fara*; P. O. 329 *m'afara*; G. O. *afarar* »donner des affaires«.

— »sich ausbreiten«?: Tant uey, que tortz *s'afara* E dreitz es esseratz. G. Riquier 72 (M. W. 4, 69).

R. V, 158. s. v. *enserrar* u. VI, 24 ändert in: *affassa* u. gründet darauf *affassar* refl. »se déguiser«. Der Reim verlangt *afara*. Der Bed. nach möchte man eher *aforа* erwarten, s. *aforar*.

***afendre** s. Sternb. 36.

***affassar** s. *afiorar*.

affiblar »ankleiden, anziehen«: E de son *afiblar* Se den gran soing donar Que non estl'en fil Ses mantels a-son-col. Garin lo Brun: Ensenh. (Chr. 91, 1) G: *afublar*.

Bartsch: »attacher d'une agrafe«.

— Casena portet son branc ... cap' *afiblada*. Fier. 3986. ... capa *fiblada*, gebessert von K. ... (Rom. Forsch. I.) — E la ... y anec Maire del comte, ... Un mantel negre. Guill. d ... (fol. 27 d).

Glossar: »revêtir.«

— E a un mantel aportat Al ... Jaufre s'en afublat. Jaufre 29 ... D'una re se deu donar ... l'estei be sa vestidura: G ... e gent *afublans*, Amorosa en ... semblans. Cour d'Amour 682.

— refl. Berta del sieu mantel *s'afibla* Ta freola es qu'a penas miula. Leys d'amors I, 298 u. IV, 200.

Bei R. IV, 231 s. v. miular. Weitere Belege:

s'afibla Brev. 1140. *afublar* Brev. 1142. Daur. & Bret. 1929; *m'afubla* A. Daniel, (Can. XI, 37); *afiblei*, Arch. 34, 199; *affublas*, Ross. 8746 (O.) 7750 (P.) *affublet* Arch. 30, 163.

Es bedeutet ursprünglich »den Mantel mit der *fibula* befestigen«. Vgl. EW. IIᶜ affubler. G. O. *aflibblar* »affubler parer«. R. VI, 24 *afublalh* »collier« *fibla*; III, 333 *fivelha*.

afiffollir »s'orner, s'enrubaner, se bichonner«. (Glossar). Cant autr' amador s'acomptisson Es genson e *s'afiffollisson* E pesson de bels garnimens . . . Flam. 3819.

afigurar »figurer« (Arm.): Lo preire que mou la messa el destre corn de l'altar, *afigura* que N. S. pres charn dels Juzeus que auio la leg, et ero en aquel termini a la destra part. Sermons 6, 25.

afinlar, afilbar s. *apilar*.

aflamairar »flamber« (Glossar): E tantost els desemparar E mant en loc *aflamairar* E tantost en cel bollir. Breviari 25468. C: *flamenar*.

aforar »nach aussen verbreiten«: Ben las (sc. maintz) aprendion e ... E gardan ben non las *aforon* ... volon qu'autre las aprenda. Si on ... per ellas s'entenda. Flam. 7128.

P. Meyer: »divulguer, répandre«. R. III, 362 *aforar* »apprécier, estimer«, von *for* »Gesetz, ... « s. *afarar*.

... forcar: »aufhängen« E ieu seguer ... lugar Et *aforcar* Come larron. ... af v. Puiz 1 (Milà 402).

... afr. *aforchier*, disposer en manière de fourche. R. III, 363 *enforcar* »enfourcher«.

***aforsenar** s. Sternb. 37.

afublar s. *afiblar*.

***afugir** s. Sternb. 37.

agancillar? »wanken«: Don engan estai em pes, E leyautats *s'agancilla*. Marcabr. 27 (M. G. 805 C).

Der Druck: *la iacilla*. R. III, 383 liest *s'ajacilla* und gründet darauf das Verbum *ajacillar* »tenir à terre«. A (Arch. 33, 338): *contrabilla* (R. II, 470 contrabillar, chanceler) *ajacilla* = *agancilla?* Compos. von *gancillar* R. III, 421 »chanceler« mit zwei Belegen aus Marcabrun.

agazalhar »sich vereinigen«: Ben volgral conogues, Anz c'ab lui *s'agazaill* Ni don gans ni fermaill, Si n'es gens lo ressos. Guir. d. Born. 40 (Arch. 33, 318 A M. G. 1366 B).

G. O. citiert: Ans que plus *s'agazalh*, lässt aber das Vb. unerklärt. R. III, 448 liest: »Ans

… ug. »hinreissen« (Ba.): … consir Laissei mon cor … Faidit 34 (Chr. 143, 16).

… baneau (Revue VIII, … rhaftes Vb. Lesart … Choix III, 282 vor- … *a chauzir* C. P. O.:

… accomplir«. R. IV, 570. … per *ahumplir* la ley. … c, fol. 119.

… *umplir*. Vgl. Diez, … *umplir*, das Rayn. … Sydrac fol. 6 belegt. … Belege in P. Meyer's … Crois.

…alainar »indiquer, héler«. E cant … (n. »l'er« wie Bernh. an- … *alainatz*, Volial aver,' on que … N'At de Mons IV, 48 Bernhard: … l'era *lainatz*.

»Hon. *lainatz*, vanté, cité, loué«. …ach Chab. hat die Hs. lauzatz, das die richtige Lesart scheint.«

*alauzar »louer«. R. IV, 31: Aquest estamen fay mot *alauzar* per sa gran dignetat e per sa gran beutat. V. et Vert. fol. 93.

Wohl zu lesen *a lauzar*. Danach auch das Vb. in Diez, E. Wb. II, 6 s. v. *alabar* zu streichen.

alensar »nachlassen«: Ges l'estornels non s'ublida Quart ae la razon auzida C'ans ha sa vida cullida Del dreg volar no *s'alen[s]a*. Marcabr. 26 (M. G. 508 E).

R. II, 84 citiert diese Stelle s. v. *alenar* »prendre haleine«. Die Hs. zeigt allerdings *alena*, der Reim erfordert aber *alensa*.

Nom puesc pessar on sol m'aluc Que ves totas partz vey fanha, Ni conosc que bes remanha Quilh ditz entre malvaizas gens Quar de peccat creis lur semens E fan lur fays; L'us pren borex e plus e quer mays Que nueg e jorn no s' *alensa*. B. de Venzac, 3 (cop. Ba. C).

… *agremis*. … stedt's … *agremis*. … *gremis*. s. … irriter und … *mir*. … 66.

… rnen, zusetzen«. … guerreia Et ab … *llona*. Flam. 3426.

… stimulare' G. O. … eindre, simuler«.

… Sternb. 58. ¹) p. 12.

… s. *agancillar*.

Nach Harnisch S. 236 Anm. 1. gehören beide Formen zu einem Vb. *alensar*, Nebenform zu *alentar*, R. IV, 47 »ralentir«.

***amantenir** s. Sternb. 36.

amendar »ersetzen«: Dompna reïna tal ren m'aves emblat, Car sim donavas lo tesor l'amirat, Non m'aurias la quinta *amendat*. Chelt (Revue 1881 VI p. 125. S. D. 310,50: lo quint o. a.

amendigar »sich zum Bettler machen«: Suefre, e no *t'amendicx*, Que de ben leu s'avenria. Arn. Plag. 1 (P. O. 357).

Hon. u. G. O.: *amendics* »tu appauvris, abaisses, déprimes«. Appel S. 105 amendicar. R. IV, 194 hat *mendigar*.

amenuzir »in Stücke zerfallen«. Que las raitz *amenuziscon* E que totas envaneziscon. Daud. de Prad. (Chr. 181, 46).

G. O. verz. das Vb. mit »amincir, amenuiser, afr.: *amenuir*. R. IV, 198 giebt die Stelle s. v. *amenuzar* »amoindrir«.

***amorar** s. Sternb. 38.

[**amortener** (?) »amortir, satisfaire«. Per vostre cor *amortener*. Flam. 4998.

Von P. Meyer im Glossar angesetzt. Tobler (Gött. Gel. Anz. 1866 S. 1781) ändert in *a mantener*. Vgl. *mortener*.

amossar »löschen«: Si aleun paussava aleun fust cremant en la dicha font, el *s'amossava*, e si una autra vegada aquel fust axins *amossat* meton en aquella font, de contenent s'abrahara e gitara flamas. P. Joh. 33, 3—4 (S. D. 341 ff.)

Cant lo bosc es ayssins cremat e lo foc *amossat* . . . P. Joh. 36, 13.

En aquel fuoc non si pot *amossar*. P. Joh. 45, 31.

Vorl. *extinguere* »löschen«. R. *amorsar*. (Such.) Vgl. *amosir* R. II 73 ternir. »obscurcir« Bartsch Gloss. »erlöschen«. Hon.: *amoussar* und *amoussir* »éteindre le feu«.

amudir »stumm werden«: Vos es sorda o adormida, Esperduda o *amudida*, . . . Flam. 3855.

Hon. *amudir* »faire taire, rendre muet (Aubert)«. R. IV 297. Simplex *mudir*. Vgl. Meyer, Glossar zu Flam.

amular »benetzen«: *Amulava* los pes de lui de lagremas. N. T. Luc. 7, 38 (G. O.) Lyon. Hs. (Clédat 116): comenzec li amular.

amusclar (s') s'épauler?: (Chab.) Cortes amix volontiers no s'aplica D'amor coral ab degu que *s'amuscle* De fayzit vielh arden, . . . Raim. de Corn. (Deux mss. prov. XXV, 26.

ancianeiat »alt«: Dizen le novel lo primer s'evelhezec, mais aco que es *ancianeiat* e velheziss es prop a la mort. N. T. Hebr. 8, 13 (Clédat p. 459) R. II, 98 *ancian*.

[**ansiar** »beängstigen« (Stim.): Mas aquesta patz qu'en Symos nos adus Raub' e *ansi*' e fai d'aut bas chazer. B. d. Born. 6 I K. d: ausi d.

ansi doch wohl = *auci*. Das Ged. fehlt bei Thomas.

anteiar »beschimpfen«: Le quals lieuret sa maicella Als fals Iuzieus per *anteiar*. Brev. 12585.

Ausgabe: *gauteiar* »souffleter«. B: *anteiar*, Weiterbildung von R. II, 82 *antar* »déshonorer«.

---

1) Tobler (Philippson »Mönch S. 83) gründet auf die Form *ars* ein Vb. *ahinar* »hassen«. Die zweite Ansicht Toblers (Sternb. 59) *ars* auch als 2 s. prs. c. von *arrar* mit vor *s* vernachlässigtem *r* auffassen zu können, ist wohl vorzuziehen.

antresenher s. *entresenher*.

apaisar »beruhigen«: Sus, centurion, vous autres tous, Per *apayssar* mon grant corous. Petri & Pauli 4479.

— rfl. »sich befriedigen, beruhigen«: E ges per so, domna, nous cal temer En dreg d'amor qu'eu ab autra *m'apais*. P. d. Capd. 23 (Nap. 25).

R. IV, 456 zieht diese Stelle u. *apais* (P. Vidal 35) zu *apagar*.

Per cella de cui es maritz, Per la bona reïnam lais, E des quem dis so don *m'apais*. B. de Born 32 (Stim.)

Quar s'elham fai gran laidura, Quant autres planh, ieu *m'apays*, P. Rog. 1 (M. W. 119).

R. IV, 10 s. v. *laidura* übersetzt richtig: ‚moi je m'appaise'.

apaissar »sich nähren«: Non cuit mais Jorns m'engrais Ni *m'apais* Si com sol. Lais Mark. 7 (Z. f. R. P. I. 75).

Ba. bemerkt: Die Verbindung *engraissar* und *apaissar* auch bei P. Card.: tu qu'en orde *t'apaissas* E sojornas e t'engraissas R. IV, 450, wo fälschlich *apaisser* als Inf. angesetzt ist. Auch nach Harnisch p. 169 ist *apaissas* (P. Card. 27) als 2. s. prs. i. anzusehen, aber wohl nur durch den schweren Reim veranlasst.

Weitere Belege:

Cerca m. 2, J. Rudel 1, G. d. S. Leid. 14 (2×), Peirol 18, P. Vidal 35.

***apaisser** R. IV, 450 »repaître«, s. *apaissar*.

apartar »se tirer à part, s'écarter« (Michel): Per donar bon cosseil s'anego *apartar* Totz celtz que aqui eran, per bon coseill donar. G. d. Nav. 1710.

La hy viratz balestes e sirventz *apartar* D'entr'ambes les partidas, e cayrels presentar. G. d. Nav. 3057.

Hon. »écarter, mettre à part, séparer«. R. IV, 438 *apartir* ‚séparer'. Sp. cat. port. *apartar*.

apastar »ernähren«: Solelh verays, complitz de jhoy notori, Ros destillantz quels famolenz *apasta*. Ast. de Galh. (Joyas 14).

R. IV, 451 *pastar*. sp. *apastar*.

***apastorgar** s. Sternb. 36.

apatarir »Patriner werden«: Fraire Willems *s'apataris*, E per si dons a Dieu servis. Flam. 3822.

R. I. p. 28 u. Meyer »devenir patarin«.

apedir »begehren« (Ba.): ... qu'ans tem quei perc Mos chastics, que totz bes assis, Pos trop l'esfreda *l'apedirs*. G. de Born. 54 (Chr. 106, 10).

Vielleicht ferner:

Tant sui intratz en cossire Cum pogues bos motz assire En un so, c'ai *apeditz*. B. d. Vent. 27 (Arch. 36, 406 **V**). Vgl. *aperir*.

apegar »ankleben, anheften«: EW. s. v. pegar. R. IV, 525 hat *pegar*.

aperdonar »verzeihen« (Ba.): Que sim avia dig degun mot Quem desplagues Ques *aperdonar* le volgues. Lun. de Monteg. (Chr. 362, 24).

aperir (?) »anfangen«: Tant sui intratz en cossire Cum pogues bos motz assire En est so, qu'ai *aperit*. B. de Vent. 27 (R. I, 332.)

= **O** (Lollis 27); **V** (Arch. 36, 406): *apeditz*. Von G. O.: cit. u. übers. »ouvert, commencé«.

apezar »absteigen machen«: E si moro'ls cavals e nos em *apezatz*, Res no nos pot deffendre no sian pecejatz. G. d. Nav. 4507.

Michel: ‚nous soyons à pied'. Hon. *apesar* ‚prendre pied, ou toucher le fond'. Vgl. EW. IIb. sp. apear.

apinsar »épier« (Glossar): Anz vai entorn sa tor garan Et *apinzant* e remiran. Flam. 1370. — Ades *apinsa* e agarda De Flamenca c'or intraria. Flam. 2419.

Nach Harnisch S. 236 Anm. 1. gehören beide Formen zu einem Vb. *alensar*, Nebenform zu *alentar*, R. IV, 47 »ralentir«.

***amantenir** s. Sternb. 36.

amendar »ersetzen«: Dompna reïna tal ren m'aves emblat, Car sim donavas lo tesor l'amirat, Non m'aurias la quinta *amendat*. Chelt (Revue 1881 VI p. 125. S. D. 310,50: lo quint o. a.

amendigar »sich zum Bettler machen«: Suefre, e no *t'amendicx*, Que de ben leu s'avenria. Arn. Plag. 1 (P. O. 357).

Hon. u. G. O.: *amendics* »tu appauvris, abaisses, déprimes«. Appel S. 105 amendicar. R. IV, 194 hat *mendigar*.

amenuzir »in Stücke zerfallen«. Que las raitz *amenuziscon* E que totas envaneziscon. Daud. de Prad. (Chr. 181, 46).

G. O. verz. das Vb. mit »amincir, aménuiser. afr.: *amenuir*. R. IV, 198 giebt die Stelle s. v. *amenuzar* »amoindrir«.

***amorar** s. Sternb. 38.

[**amortener** (?) »amortir, satisfaire«. Per vostre cor *amortener*. Flam. 4998.

Von P. Meyer im Glossar angesetzt. Tobler (Gött. Gel. Anz. 1866 S. 1781) ändert in *a mantener*. Vgl. *mortener*.

amossar »löschen«: Si alcun pausava alcun fust cremant en la dicha font, el *s'amossara*, e si una autra vegada aquel fust axins *amossat* meton en aquella font, de contenent s'abrahara e gitara flamas. P. Joh. 33, 3—4 (S. D. 341 ff.)

Cant lo bosc es ayssins cremat e lo fuoc *amossat* . . . P. Joh. 36, 13.

En aquel fuoc non si pot *amossar*. P. Joh. 48, 31.

‚Vorl. *extinguere* »löschen«. R. *amorsar*'. (Such.) Vgl. *amosir* R. II 73 ternir, »obscurcir« Bartsch Gloss. »erlöschen«. Hon.: *amoussar* und *amoussir* ‚éteindre le feu'.

amudir »stumm werden«: Vos es sorda o adormida, Esperduda o *amudida*, . . . Flam. 3855.

Hon. *amudir* »faire taire, rendre muet (Aubert)«. R. IV 297. Simplex *mudir*. Vgl. Meyer, Glossar zu Flam.

amular »benetzen«: *Amulava* los pes de lui de lagremas. N. T. Luc. 7, 38 (G. O.) Lyon. Hs. (Clédat 116): comenzec li amular.

amusclar (s') s'épauler?: (Chab.) Cortes amix volontiers no s'aplica D'amor coral ab degu que *s'amuscle* De fayzit vielh arden, . . . Raim. de Corn. (Deux mss. prov. XXV, 26.

ancianeiat »alt«: Dizen le novel lo primer s'evelhezec, mais aco que es *ancianeiat* e velheziss es prop a la mort. N. T. Hebr. 8, 13 (Clédat p. 459) R. II, 98 *ancian*.

[**ansiar** »beängstigen« (Stim.): Mas aquesta patz qu'en Symos nos adus Raub' e *ansi*' e fai d'aut bas chazer. B. d. Born. 6 I K. d: ausi d.

ansi doch wohl = *auci*. Das Ged. fehlt bei Thomas.

anteiar »beschimpfen«: Le quals lieuret sa maicella Als fals Iuzieus per *anteiar*. Brev. 12585.

Ausgabe: *gauteiar* »souffleter«. B: *anteiar*, Weiterbildung von R. II, 82 *antar* »déshonorer«.

---

1) Tobler (Philippson »Mönch S. 83) gründet auf die Fo[rm] Vb. *ahinar* »hassen«. Die zweite Ansicht Toblers (Stern[b] als 2 s. prs. c. von *arrar* mit vor *s* vernachlässigtem [r] nen, *ist* wohl vorzuziehen.

R. III, 181 *espingar*, »épier«. G. O. *pinsar* ‚pincer'.

apirar »stützen«: Mi fan frire li desire Don sui merceiaire. Leis *m'apire* e leis m'azire, Qu'aissi lo pot faire. Lais 90 (Z. f. R. Ph. I. p. 63). — La regart e la remire Plus que faitz sa maire Leis me poing' e leis *m'apire*: Si no costa gaire. Lais 94.

Bartsch: „Offenbar haben v. 90 u. 94 denselben Sinn: »Sie möge mich... und mich hassen« = ‚sie möge mich stechen (quälen) und mich . . .' Es müsste ein Vb. apirar angenommen werden. Dürfte man darin eine andere Form von apilar »stützen« erblicken?". Hon. und Azaïs geben *apiéra* und *apiéla* »étayer, appuyer«.

apleyar = R. IV, 566 *aplicar*. Q'om *s'apleya* A prez q'om pleia. Raim. Guill. 1 (Arch. 50, 264 P).

apoiar »stützen«: Adonc es e la sela Folques poiatz E sobre una asta nova s'es *apoiatz*. Ross. (Chr. 36, 19).

refl. Per aquo prec lo sancta, ab els *s'apui*. Que an ploratz lor pechatz de laigres mui. Ross. 8819 P.

Meyer übersetzt: »s'il a pris la sainte, c'est pour qu'elle leur soit favorable, à eux qui expient leurs péchés en versant des larmes abondantes (?).

***appetar** s. Sternb. 59.

***apregar, apreyar** »prier« R. IV, 622: Fai s'ades plus *apreyar* On plus la destrenh sos talans. Daud. de Prad. 1 (M. G. 1045 R).

Wohl besser *a preyar*, faire mit a konstruiert. Vgl. Diez, Gr. III, 239 und Stim. Anm. zu B. de Born 35, 39.

Rayn. zweiter Beleg:

Non son per batalhar, mas per Dieu *apregar* P. Joh. fol. 19 (S. D. 358) Such.: *a pregar*.

Glossar der Chr. verz. *apregar* mit Bezug auf 258,7 (Jaufre): fassa s'en apregar tres ves. Wohl ebenfalls *a pregar* zu trennen.

apropriar = R. *apropiar*. Belege: Alexius 157 (S. D. 125). Brev. 12485. 12505. 22277. 23652. Hon. verz. das Vb.

aptener »erlangen, gewinnen«: La tersa es de salutz La IIII e la V^e^ que volras *aptenras*. Kal. 8, 27 (S. D. 124).

E digas li que de mi li sovenha Q[illegible] per m'amor *abtenga* Prozenzals... Ged. a. Rob. v. Sicil. (B. D. 53, 24).

Covenra ti que *aptengas* la flor, Si la gleya faxia emperador. ib. 54, 10.

Ba. ändert in *obtenga* und *optengas*.

Cum crida la scriptura declarant en figura del rey Gran-Assueri. qui *optenc* tot l'emperi. Eluc. (Chr. 370, 46).

Quar veg tot jorn que la Gleyzavos canta, Que de virtuts *obtenets* la corona. Anth. del Verg. (Joyas 51, 16).

Anc no cugie vezer Del noble rey frances Quel passatge promes No volgues *optener*. Deux mss. prov. B. VI, 4.

Herausg.: »mettre à exécution«. Pur latinisme.

En lo plag volon *optener*. Brev. 17537.

Glossar: ils veulent avoir gain de cause. Lat., des inscriptions ‚optinere'.

---

1) R. IV, 610 vermischt *aponre* (Don. 36, 12) mit *aponher* »redoubler d'efforts«.

2) *aquerre* im Glossar zur Flam. zu streichen; V. 4163: Autr' amor li cove *aquerre*, nach Ba. (Jahrb. VII, 188) *a querre* zu lesen. Viell. auch in obigem Beleg besser *per a querre* zu trennen.

aptit »geeignet, geschickt«. El valent coms de Fuys, de guerreiar *aptitz*. G. d. Nav. 4862.

Michel: »habile«. Vgl. R. II, 107 *aptar* »accommoder«.

aquerre »erlangen« (Ba.)[2] p. 14. per saber e per saviesa *aquerre* ha layssat riquesas e sos amix carnals e son pays. L'arbre de Bat. (Chr. 401,21).

aquistar »erwerben«: Co que cum lavor *s'aquista* Lo Despreczi

Bei R. II, 446 s. v. *cum* mit »s'acquérir« übersetzt. R. V, 17 Simpl. *quistar*.

Temptar me chal, senso repaux, Per *aquistar* gloris et laux. St. Pons, 617.

Tot eyso nos chal contemplar Per *acquistar* lo paradis. St. Pons. 2577.

Oder *per a quistar?*

***aquistiar**, R. V, 24. s. Z. f. R. P. VII, 583.

***arailar** s. Sternb. 77.

arbilhar »anfetten«: En apres *arbilha* e toca Las dens, e mena per la boca Un pauc de rusca d'oliver. Diät. 65 (S. D. 201).

Such. im Glossar »anfetten«. Vom lat. arbilla (arvina).

***ardir** »enhardir«. R. II, 116: Ni nom sai de ren *ardir*, Mais d'aisso qu'a lieys agensa. Pons. d'Ortaf. 2 (Nap. p. 97). **Rab**: nim sai de ren enardir **C**: ni nom sai renardir **f**: Ni ueilh de r. en.

arebusar »ausweichen«?: E pos per plaser ay pres Pena, dolor et affan Amors meti a mon dan, Qu' *arebusan* a pales. Dansa 24 (S. D. 299).

Such. Glossar = Rayn. *rebuzar*[1]).

***aregardar** s. Sternb. 36.

***arendre** s. Sternb. 20.

***arestaurar** s. Sternb. 36.

arguar »sich beeilen« (argutare): Lo coms sel de Montfort de ben ferir s'a[r]gua E venc esperonan el ponh sa espeia nua. Crois. 2194.

P. Meyer: ‚se presser, anc. fr. s'arguer (par ex. Rolant 992); le prov. *arguir* R. II, 120, a un sens différent'.

arodillar »regarder du coin de l'oeil« (Glossar): Alis respon, et *arodilla* Si dons, . . . Flam. 1552.

Cascuna sa par *arodilla*, E dison: Don, que farem, Flam. 5801.

Compos. zu *rodillar* s. d.

***aromansar** s. Sternb. 36.

arrigolar »sättigen«. Mantz ribautz *s'arrigolavan*, Al temps qu'era bon mercat. Mons. (Joyas 262).

Herausg.: »se soûler, se rassasier«.

Que vol estar gen vestitz e caussatz, E be pascutz e gent *arrigolatz*. Raim. de Corn. (Deux mss. prov. XLII, 43).

. . . quar en totas sazos *S'arrigolet* e no volc cossentir D'almoyna far,... ib. XLII, 63.

»rassasier, gorger«, forme gasconne de *rigolar* (s. d.) im Glossar zu Deux mss. prov.; Hon. *arrigoular*, gorger, soûler.

arroquar (?) »mit Steinen werfen«. (Ba.): L'us *arroquet*, l'autre fon nus. P. Card.: Una ciutatz (Chr. 176,1) **R**: *l'us fo uestis e l'autre nus.*

Hon. arouchar »lapider«.

---

1) Nach Tobler (Sternb. S. 18) »findet sich für *reusar* (zurückweichen, ausweichen) auch *rebusar* in reflexiver Construction, B. D. 14, 18: D'omes sai ques van *rebuzan*«. Chr. Gloss. wird es aber auf dieselbe Stelle hin mit »faseln« übersetzt; denselben Beleg gibt R. V, 57 s. v. *rebuzar* »radoter«. Darnach wären wohl auch die andern Belege Raynouard's als ‚zurückweisen, ausweichen, zu deuten, ebenso dann auch das hier vorliegende Compos. *arebusar*.

arzonat »geschwungen« (von den Brauen): Los cils ac niers et *arzonatz*, Lonc et espes, larc devisatz. Flam. 1593.

Glossar: »arqué«.

***asalvar** s. Sternb. 36.

asentar »setzen, refl. Platz greifen«. Tal amor ai clausa e centa Que nulhs aips de lausengiers En mi non s'ertz ni *s'asenta*. B. Zorgi 5 (Levy).

EW. I. s. v. *sentare* hat sp. pg. *asentar* afr. *assenter*. Vgl. E. W. I, Anhang; G. O.: »asseoir, établir«. Vielleicht auch hierher:

Ab motz sotils plans plus c'obra d'Engles Ben *assentatz*, ben dig e ses represa. P. Card. 1 (M. G. 1233 **T**). **1** (M. G. 6): *assetatz*.

R. IV, 635 s. v. *repretza* übers. *assentatz* mit »*sensé*«.

asolar »absondern, allein lassen«: Car els son ben vm. cens, e nos dui *asolatz*. G. d. Nav. 4509.

Car lo cami rumeu layssego *asolar*. ib. 4660. Michel: isoler.

Car sols si ten per solassatz, Et ab solatz per *asolatz*. Flam. 4597.

Glossar: »esseulé, sans compagnie«.

Sa contenansa es soldana [1]) qe joi mi grup e m' *asoilh*. J. Rudel 5 (Stim. II, 9).

— »s'abattre« (?): Ges raca pieitz nos *asola*. Gav. 2 (M. G. 752 **C**).

I (M. G. 753): *non asola*. R. V, 29 s. v. *raca* übersetzt die Stelle: ‚Point rosse pire ne *s'abat*'. R. V, 252 hat *asolodament*, »isolément« u. *desasolar* »isoler«.

asoltar s. *assoudar* [2]).

***assaber**, assavoir R. V, 125: **Fatz** assaber que Karles nos desguida. A. de Segret 1.

L. *a saber*. Vgl. Chr. Glossar u. Stim. Anm. zu B. d. Born. 35, 39.

assaborir »devenir savoureux« (Glossar): Quan l'us de l'autre si gausis Le bon saber *assaboris*. Flam. 4061.

Compos. zu *saborir* s. d. R. V, 129 hat *assaborar* »délecter«.

assegat »assis (Scheler)«: Escos lor libre un calant enjonchat, En que il son tuit ensens *assegat*, A pei del Lans sont al mur arribat. Aig. & Maur. 893.

G. O. asegar »assiéger«. Vgl. *azegar*..

assemar »erniedrigen«?: Enqueras trobaretz merce Ab dieu, mas mal von *assematz*, Can digatz c'ab ma mort voldratz Creisser vostra manentia. Maistre 1 (Selbach III p. 102).

G. O. *assemar* ‚assaisoner, arranger, préparer'. Compos. zu R. V. 188 *semar*, priver, débarrasser, dépourvoir. Chab. (Revue XVI, 67) semar = minuere.

assenar »comprendre, juger« (Glossar). Qu'auzen lo sieu parlar Vos podetz *assenar* Quals hi tanh lo respos, Si cove mals o bos. Brev. 30470.

G. O. *asenar* ‚rendre plus sensé. Assigner. R. V, 196 adj. *assenat*, ‚sensé'.

---

1) fehlt Rayn. G. O. soldaina »solitaire«.

2) Doct. 373: ‚Mos doctrinal *s'asomma* et er totz afinatz' ändert Such. das hs *asomma* in *asomna*; *asomma* muss bleiben, es hat die Bed. »terminer, mettre fin« eigentl. »faire la somme«. Vgl. Chab. zu A. Dan. Can. IX, 17). R. V, 261 *asomar* »exposer, résumer, dominer«. E. Wb. s. v. ‚somme' giebt das Vb. mit ‚hinaufbringen, zeigen, sich zeigen'.

assenhorir »herrschen«: Sabetz que cels que so vist *assenhorir* de las gentz ... N.T. Marc. 10, 42 (Clédat p. 83).

Compos. zu senhorir s. d.

assezir: Crois. 7414 = R. *assezer*.

assunar? Almornes e morsels crus *Assunaras* (assemaras?) al temps brus E sal, e meill e farina. Marcoat 1 (M. G. 678 I).

Ebenso von G. O. s. v. *almornes* citiert.

assoudar »stipendiari«: Don. 28, 42.

— »payer« (Luchaire) En Gilem de Codz *asolta* la primizie ja semper d'aquest dezmari, tant quant soberlu sia, a la mason de Montsalnes. Monts. 1179 (Luchaire Rec. 4).

Weitere Belege: Luch. *Recueil* 7, 8.

atansar »sich nähern«: E *atanseron se*, e quant foc de prop el vic l'enfant que jugava am peyretas. Madeleine 187 (Rev. d. l. r. 1883 IX).

Nach Chab. bei Labernia syn. mit *acostar* »aborder«.

atapinar »sich verbergen; verschwinden«: S'amors non fai son apelh Tota joia *s'atapina*, C'uns no vol pretz ni l'apelha. Gr. Gausm. 1 (Stim. J. Rudel. p. 58).

EW. IIc s. v. *tapir*, ‚afr. tapiner, verstecken, vermummen'. Godefroy: *atapiner*, réfl. »se cacher, se déguiser«. Vgl. auch Tobler, Mitteilungen, Glossar. s. v. *entapiner*.

atardar »verzögern«: Qe mil tans valria Us dos que hom fort volria S'era tost donatz, Que qui trop *l'atardaria*. Gausb. de Poic. 3 (Arch. 33, 457 A).

atassar »beugen (durch Schmerz etc.)?« Enclinal corps et *atassa*, Tant lo destruyct et l'enlassa Covoytat, qu'al mont sazit. Strophes. XVI, 92.

Ben se eyssi tous *atassas*, Sens aver joyo, ni alogriers. Petri & Pauli 3072.

Hon. »presser, entasser«. Vgl. Godefroy *atasser*.

***atener, attenir** R. V, 334 »tenir, observer« Es luecx que sia *atengut*. B. d. Born. 23.

Stim. u. Thomas: E er ops que sia *atendut*. Zu *attendre* fig. »besorgen, ausführen« gehörig. Vgl. Mahn Gr. § 413 Anm. Auch das Subst. *atenguda* »attente« R. V, 334 wohl zu streichen: G. d. S. Leid. 14 M (M. G. 539) bietet es, I R (M. G. 365) aber *atenduda*.

atensar »schützen«: . . . mais ara aprendre Vos voil, en qual mainera Contra la mort plus fera Vos poreç *atensar*. Poés. relig. 151.

Levy: »Voy. *atenser* dans Godefroy« (?) afr. *tenser* »protéger«.

aternir »beendigen«: Aquetz Romans so *aternitz*. L. Yss. 68 Var. (S. D. 470).

Vgl. R. V, 353 *atterrir*, Mistral *atterri* (Such.).

atistar »antreiben«: . . . e cascuns *atista* Son escudier que l'aporta tost Sas armas. Flam. 716.

Glossar: »ordonner?« Nach Chab. (Revue II. Serie, Bd. I, S. 21 f.) zu *atizar*, Frequentativ mit der Bed. »exciter, presser«.

atrassar »aufspüren, heimsuchen«?: So quel mendicx de tot jorn se rancura Quant de frech mor ho granda fam *l'atrassa*. Rom. I, 418.

Cf. Chab. Deux mss. prov. Glossar.

— »sich auf den Weg machen, anschicken«?: Mas qu'aurio mays pensa Que Peyre se fous *atrassa* A far qu'el nous ha dich. Petri & Pauli 1098.

. . . s empero generals amors es . . . . . quez en amor *s'atrassa*. Raim. de Corn. (Deux mss. prov. XXII, 8).

Herausg.: »se préparer, s'appliquer? se retarder, s'attarder?« Voy. Labernia. Vgl. Ste-Palaye *trasser* »faire route, torturer«. R. III, 224 hat *estrassar* »déchirer«.

atrencar »zerreissen« (Ba.): L'effant Iesus tot *atrenquet*. K. Jes. 96 (Chr. 387, 19).

R. V, 415 hat das Simplex *trencar*.

atrigar »zaudern, sich besinnen«. Quant el los vi no s'es pas *atrigatz*: Dreih a l'estable, tantost s'en es anatz. Daur. & Bet. 1538.

Brocal destrier dels esperos dauratz, Tro al portal, no s'es pas *atrigatz*. Daur. & Bet. 1719.

Hon. u. P. Meyer: »tarder«. R. V, 423 hat das Simpl. *trigar*.

***auger** s. Sternb. 60.

aünir, azunir »vereinigen«: Ajostat et *aünit* Lor tramey cel cuy amavont, Lo lum del Sainct Esperit. Strophes. XXIII, 136.

P. Meyer: »réunir« [Rayn. ne donne que *aünar* (aüner) qui est plus français que provençal].

Ein weiterer Beleg für *aünit*: Un troubadour aptésien de l'ordre de Saint François, par V. Lieutaud vers 510. Chab. (Revue IX, 213): *Aünir* est un équivalent de *aünar*, formé très régulièrement avec *unir*.

— refl. Ma Flor de gaug, pregui que *s'azunisca* Als nostres fayts. R. Valada (Joyas p. 32).

auregar »Luft schöpfen«: Rollan le nebot Karle s'es anatz aprosmar Sus aut a la fenestra per son cors *auregar* E conoc dels payas que penso de sopar. Fier. 3388.

Diez, Gr. II 398 verz. d. Vb. mit der Bed. »durchlüften«. Hon. *auregear* »aërer, donner de l'air rfl. prendre l'air«. R. II, 148 *essaureiar* »essorer«.

auriflcar? »vergolden« (Such.): En gir d'aquestz montz son de totas manieras de frucz e de bonas herbas *aurificadas* an diversas bonas hodors. P. Joh. 37, 5.

aüsar s. *aüzar*.

autar »gefallen«: Tan son leals lur galeas Que lais de viola (ni viola C) Non lor *auta* Senes rauta[1]) (menhs de rauta C). Gav. 2 (M. G. 753 1752 C).

Ein weiterer Beleg: Archives municipales d'Agen p. p. A. Magen et G. Tholin p. 5, l. 5 de la charte III. Chab. (Revue XII, 150): *autar*, verbe neutre, simple de *azautar*. On le trouve en catalan sous la forme *altar* (l=u, u=p). Vgl. Rom. XV, 221.

— refl. »Gefallen finden, sich bedienen«? E no deu esser gent tenens Ni en cauzar ni en vestir Ni lachcs vestimens aborrir E deu *se autar* de negruras[2]) E de negras revestiduras[2]). Brev. 5028 (Arch. 33, 247 ff.). — E deu *se autar* maiorment De blanc que d'autre vestiment. ib. 5068.

G. O. *autar* »élever, user; se servir«. R. II, 107 hat *aptar* »accommoder«.

autir »geschickt machen«? Qe per vos sui enriquitz Et *autitz*, E mos chantars n'es grazitz. G. Faid. 45 (Arch. 51, 279 A) M: *aizitz*, N: *auscitz*, E: *auzitz*.

Wohl nur andere Form für *aptitz* s. d.

1) *rauta* fehlt R.; G. O. »cithare, harpe«.
2) *negrura* und *revestidura* fehlen Rayn.

— Don cre qu'ieu gen m'engaudisca, E ja dieus nol esbaudisca, Sol que fin joi d'amor franh, Sobreluenh encabalisca Cui jois e pretz no sofranh, El pros vescomt'en *autisca*, Sill m'entenda cui meils tanh . . . . G. Raim. d. Giron. 2 (**E** cop. Ba.).

Ist es hier Simplex zu R. II, 162 *adzautir* »embellir«? Oder ist zu lesen *enautisca*? G. O. hat *enautitz* »exhaussé«.

aüsar, aüzar »gewöhnen«: Si tu est *aüsatz* de gabs e d'escarnir, Quals es aquestas jens que vei aqui venir? Chans. d'Antioche 54. Druck: *es ausatz*; nach Tobler (Lit. Bl. 1885, 117) zu lesen: *si tot es*[*t*] *a.*

— refl. »sich gewöhnen« (Appel): Nuls hom del mon non a pretz vert Quan vol daurar e pueys lima, Perqu'es fols sel ques *n'aüzec* [1]), Pos ve que be noi reverta. P. d'Alv. 1 (Appel V, S. 99).

G. O. hat *adusar*, *aduzar* »exercer« u. *aüzat* »éprouvé, accoutumé«, afr. *aüser*. R. V, 455 hat das Subst. *adusari* »usager«.

avallonar »être étendu, se dorlotter?« (Meyer) Del gran joi que el cor noil cap Es Flamenca tan jausionda Que de son lieg non sap l'esponda, Ans dorm ades et *avallona*; Vejaire l'es que la somona Guillems de baisar e d'estreiner. Flam. 6128.

***avesvar** s. Sternb. 20.

avilanar »erniedrigen«: Mas er l'ant *avilanada* Duc e rei et emperaire. Marc. 5 (Arch. 51, 129 **A**) **I** (M. G. 307): mas eras l'an *avilada*.

R. V, 548 liest *avilanida* und giebt die Stelle als Beleg für *avilanir* »avilir«. Godefroy *avilenër* »avilir«.

avinazar »vino imbuere«. Don. 28, 15.

avirar: Lo rey aus lo consel et es s'i *aviratz*; De servir los desipols es fort aparelhat, E fa los albergar e donar e manjar E vestir e causar e servir et onrar. Madeleine 507.

Chab. bemerkt dazu »Vincent de Beauvais: acquievit ergo vir utili consilio cf. le fr. atorner«. Godefroy giebt *avirer* »aller autour de; établir, désigner«.

aveneditz »Fremdling«: Adonc ja no etz osde ni *aveneditz*, mas etz ciutada dels sanhs e privatz de deu. N. T. Eph. 2, 19 (Clédat p. 406).

avistar »revoir«: En que cossols puescon far e declarar, *avistar* et amermar franquezas et establimens, segon que lur sera vist et es translat de l'original privilegi sagelatz de V sagels. Consulat (a 29).

Der Herausg. stellt dies Vb. auf. Oder lies: *ajustar*?

On tut li ben del mond son *auistat*. Rich. d. Berb. 10 (Arch. 35, 435 U. L.: *ajustat*. R. Ch. 3, 455 zeigt dafür *assemblat*.

avist [estar] »sich klug verhalten«: Tu mi fay ystar *avist* Contrals demonis trachos. Litanies 343.

Ensenha mi ben a faire E mi fai estar *avist*. ib. 422.

»être précautionné, se comporter prudemment, en homme avisé«. (Chab.) Hon. giebt *anar avist* »agir avec circonspection«. G. O. hat *avist* »vissé«.

azaisar »sich pflegen, es sich bequem machen«. Mais quem pogues meilz *adaizar* A ma guisa e sojornar. Flam. 3406.

---

1) Mahn (M. G. I p. 233) leitet aus dieser Stelle ein Verbum *nauzar* »quereller« her = R. IV, 329 *naugar*. Letzteres sei vielleicht für *nauzar* verlesen.

Pero il troberon la palmareda tota entiera, de *si adaizeron* e feron maizos e lopjas. Prise Dam. 28.

Glossar: »s'accommoder, s'arranger de quelque chose«.

Porverbis es: qui trop *s'azaisa* Greu er si per amor nos laiza. Flam. 1838.

Fehlt im Glossar. Compos. zu *aisar*. R. II, 41 »donner de l'aise«, afr. aaisier.

azastar »sich beeilen«: Cascun s'esforsa e *s'azasta* De dar a celz que penre volo. Flam. 223.

Tobler (Gött. Gel. Anz. 1866 II p. 1770) stellt es zu *ast*. (Flam. 1256).

Le sens est évidemment ‚se hâte'. (Chab. Revue 1876 I, 26).

Vgl. Gautier Rol. 2277: *astet(s')*. (D'un verbe formé sur le mot germ. *hast*).

***azaunir** »honnir«. R. II, 143: Malvas rei, per te *azaunir* O ai fait. Jaufre, fol. 5 (R. I, 55a).

L.: *per te az aunir?*

azegar »gesellen« (Ba): Domna, nous quier ab la lenga Mas qu'en baizan vos estrenga En tal loc on ab vos *m'azec*, E que d'ams mos bratz vos senga. R. d'Aur. 36 (Chr. 69, 5).

— »arranger, ordonner, disposer, produire« [*adaequare*] (Chab): De contrastar vezem ishir tenso, Dan e gran mal e desplazer e bregu, Car fo no fo de mens e may *azega* Riota gran am pauca d'ocayzo, E motas vetz s'en fan alqu mucar Raim. de Corn (Deux mss. pr. XX, 27).

Pey Trencavel, pessatz de la labor, Car ges coblas no sabetz *azegar*, Que fals parlatz e captenez error. ib. XXIX, 50.

azornar »schmücken« [1]): Los savis omes en soli' *adornar*. Boeth. 85 (Chr. 3, 26).

. . . mays encar segon l'arma era mot mal *azornatz*, car el crezia las ydolas. Barl. et Josaph. (Chr. 353, 26)

Humilitat colora et *adorna* et embelezis obediensa de totz sos ornamens. V. et Vert. fol. 54.

Von R. II, 207 s. v. embellezir citiert. G. O. giebt adornar »décorir, revêtir«. R. IV, 387 hat das Adj. adorn u. das Subst. adornamen.

azunir s. *aünir*.

***Banoiar** s. Stern. 82.

babtizar, baptizar »taufen«: De l'ora que fui naz E e fons *babtizatz*. Confession (Chr. 19, 31).

Be fo granz, que abanz fo natz que N. S. abanz prediquet e *baptizet*... Sermons. (Arm. 2, 28).

R. II, 179 hat *bategar* u. *bapteiar*.

baconar »porcos interficere et ponere in sale«. Don. 28, 26.

R. II, 165 hat enbaconat »coupé par quartiers«.

***bacut** »charnu« R. II, 165: Gent son l'empeut els frugz *bacuts*. Marc. 3.

M. G. 202 C *bacucs*, wie auch der Reim erfordert.

baillonar »wankend werden«?: Es ab aquestas novas le murs fom *baillonatz*. G. d. Nav. 3846

— »zum Wanken bringen«?: E quan o aurem fayt, lo mur *baillonarem*. G. d. Nav. 3855.

Michel: »entr'ouvrir«. Hierher wohl auch:

---

[1]) Glossar zum Brev. bemerkt *azobrar* »ouvrer, travailler, agir« fehle bei Rayn. Rocheg. adobrar qu'il confond avec adobar. R. IV, 356 ist aber adobrar »travailler« verzeichnet.

Cazen levan tro *baillona* Vai lo segle a no m'en cau Aissi com la sigaiglona (siguiola **E**) Poia (puei **E**) amon e chai avau. Marcabr. 38 (Arch. 33, 339 **A**). **E** (M. G. 806) *baiola*.

R. VI, 9 s. v. *segunhola* citiert die zwei letzten Verse. G. O. liest *trebaiola* u. lässt die Bed. dafür offen. Godefroy giebt *bailloner* »soutenir avec des poutres«.

Weiterbildung von *ballar* wie von *tensar-tensonar*, *tastar-tastonar*, *brotar-brotonar?*

baït »foulé?« (Glossar): Quar tot es trissat e *baït*. Flam. 7698.

[**balsar?** »in die Höhe prallen«: El paya chay a terra: costal pas a *bauzat*. Fier. 275.

E. W. s. v. balzare stellt das Vb. auf diese Stelle hin auf. Ausserdem streicht Diez (Breymann, F. Diez, Kleinere Arbeiten und Rec. p. 109) das Colon u. übersetzt: »fällt köpflings (bauzar it. balzar vgl. V. 4665) zu Boden«. Mit K. Hofmann (Rom. Forsch. I, 117) l.: *abauzat*. Also zu Rayn. *abauzar* gehörig.

baroneiar, signa baronis ostendere, jactare se. Don. 28, 23.

bastonat »pallé«: Lay fo don Pere Sanchitz qu'es d'aygla seynnalatz, El valent don Garcia ab escutz *bastonatz*. G. d. Nav. 2039.

Michel übersetzt: »à bandes«; aber p. 500 bemerkt er: La traduction de *bastonatz* est peut-être inexacte... Bastonatz serait donc bien traduit par »pallé«.

bauseiar »tromper« (Glossar): ...e non *bauseia* Som bon amic, c'ora queil veia. Flam. 7808.

G. O. hat bauziar »frauder, tromper«.

bavecar: Montan valor deu totz oms son cors fondre, Si vol amar finamen senes peca, Deziran joy que n'aura si *baveca* L'entendemen quel mal vuelha rebondre. Deux mss. prov. XXV, 11.

Herausg.: »peser«; ici, tenir en équilibre, maintenir droit, dans la juste mesure?« Cf. le passage suivant des IV vertus card. de Daude de Prad. (148.—85).

Aissi con son aquil borzes C'un denairet, sol que mai pes De l'autre, tot lo jorn *lavecon* (corr. *bavecon*?) Qui cauza redonda rezoyna E redoynit (corr. En redoynir) met pois.

Don. 45, 17 hat bavecs ‚baveca quod de facile movetur'. Deux mss. prov. p. 181: ‚La signification de »marquer, appliquer« (un signe, par extension un nom), paraît certaine dans le passage suivant de G. Molinier (Revista de archivos, 1876, p. 346):

E quil plasen dictat apella Las flors del gay saber no peca, Car al plus dreig son nom *baveca*.

[**bedoinar** »wahrsagen« (Ba.): Que tals ditz »mos fills mori« Que anc ren noi ac a faire: Gardatz s'en ben *bedoi* (**C R** sen de b.) Marc. 17 (Chr. 56, 3).

Chab. (Revue XXXI, 612): Je lirais *Gardatz sen de bedoi*; littér.: Voyez sens de ‚bedoï'; c'est-à-dire voyez sa bêtise. Bedoi, est probablement un substantiv, soit identique à *bedouin* (voy. ce mot dans Littré) soit pareil, pour la racine et la signification, à l'anc. fr. *bedier*, sur lequel voy. Godefroy. G. O. hat bedoy »Bédouin«.

befar »verspotten«: Quar temps y a de prezicar, Temps de rire, temps de *befar*. Brev. 27780. **H C**: *trufar*.

Glossar: »railler, se moquer«. it. beffare. Hon. hat: befa »raillerie«.

belar »sich abmühen«: Ben es gelos qui aci *bela*, Quant cuia cantar et el bela. Flam. 1047.

Nach Tobler (Gött. Gel. Anz. 1866 S. 1773) hier soviel wie guerreiar. Don. 28, 39 übers. »bella ferre«, ebenso Diez, Glossen S. 64 u. E. W. s. v. guerra.

[bolir? Mais sil capellas fos devis Ben pogra dir si con Rainartz C'ar *si belis* daus totas partz. Flam. 3696.

Im Glossar aufgestellt. Meyer bemerkt: Est ce un verbe formé sur bel? Mussafia (Jahrb. VIII, 116) hält belis für den Namen des Widders im Roman de Renard. u. liest: ‚Gar (= gare) *si belis daus totas partz*'.

bellezir »agréer, aimer« (Glossar): Mays quel dyables, per azir Quens porta, lans fa *bellezir*. Brev. 27506.

bondelar ‚oculos ligare': Don. 29, 1.

bestar »zufriedenstellen« (Ba.): G. de Cerv. (Chr. 305, 19 u. 21) = R. *bastar*?

blandre: A. Dan. 4 = R. *blandir*. Vgl. Can.'s Anm. zu XIII, 14.

blauir s. *ablauir*.

blesseiar »bléser« (Chab.): Si nous anes la lenga *blesseian* E non axetz el braguier tan d'arnes ... Deux mss. prov. XXX, 46.

Sauv. blessejha »grasseyer«. Rayn. n'a que l'adj. *blez*. Vom Don. 28, 46 mit »sonare c loco s verzeichnet.

bordre: R. d'Aur. 10 = R. II, 212 *bordir*.

borderguatz? [1]).

borrar »polstern«?: En loc veias si ferrat es Ni falh rre Al caval, e vay lo desse Aparelhar, Ni si la cela falh, *borrar* Tot ton arnes. Ens. del Guarso (B. D. 122,16).

Hon. *bourrar* »Bourrer, au propre, garnir ou remplir de bourre«. R. II, 239 hat borra »bourre« und borras »bouras, sorte d'étoffe grossière.« E. W. s. v. *borra* fr. bourrer, it. abborrare »mit Wolle ausstopfen«.

bossar »se gonfler« (P. Meyer): Adonc lo serpent non se po ajudar An la gola per mal a far, Mais tantost ela *se bosset* Entorn de Blandinet. Blandin 1473.

R. II, 242 Adj. bossat »bossué«.

bossut »verwachsen, knorrig«: Ab grans trosses d'albres *bossuts* Son vengut vas lo cavallier. G. d. l. Barra (fol. 25a).

Hon. u. Meyer: »bossu, contourné?«

braceiar »cum brachiis mensurare«: Don. 28, 35.

G. O. hat *braciar* mit ders. Bed.

brandeiar: Lat. prov. Glossar, Fonds latin No. 7657. (Vgl. Histoire litteraire 22, 28) = R. *brandar* [2]).

brauzir »verbrennen, von der Sonne«.

Von E. W. IIc s. v. épanouir u. brouir gegeben. npr. *braouzi*.

---

1) Grant Nogles resembla En dic: *Borderguatz*, Lairan quan se sembla C'un cans enrabiatz . . . P. d. l. Carav. 1 (R. Ch. 4, 197). G. O. citiert die Stelle s. v. nogles u. dann s. v. borderguatz »cri des sentinelles allemandes«.

2) **brandar** R. II, 250 »agiter« soll nach P. Meyer Glossar zu Prise Dam. (*brandatz* V. 72) und Rom. II, 201 Blandin 1207 (*brandet*) im Lex. rom. fehlen.

breiar = Rayn. *breviar* (*breujar*): ... Qu'eu fora mortz, mas fam sofrir l'espers Queill prec quem *brei*, c'aissom te let e baut, Que d'als jauzir nom val jois una poma. A. Dan. 13 (Can. IX, 65). **A R**: *bei* **R**: *brei*.

Ba. (Chr. 137, 18) liest nach **C** u. **D** *grei*. G. O. *breia* »abrège«. Vgl. Can.'s Anm. u. Ba. (Z. f. R. P. VII, 596).

bresar »ad capiendum aves sonum facere«. Don. 28, 43.

Auch das lat.-prov. Glossar, fonds latin No. 7657 verzeichnet das Vb. mit der Bed. »aucupor« (Hist. litt. 22, 28). R. II, 256 hat brezador »oiseleur«.

bretoneiar »loqui impetuose«: Don. 28, 45.

Hon. hat *bretounegear*.

brevezar »être trop court (?) (Glossar). Aissi sui plen'e jausionda, Que ges mon cors ben non m'aonda A tener lo ganh ques ieu ai, An[s] *se breveza* sai e lai. Flam. 6103.

R. II, 257 hat das Subst. *breveza*.

brodir, brondir = R II, 212 *bordir*: E an la lansa ben *broden*. Blandin 372. — An la spassa ben *brondent*. ib. 397.

Von Meyer die Bed. offen gelassen. Nach Chab. Part. prs. von *bordir* (béhourder). Warum nicht = brandir?

brunchar »straucheln, stolpern:« Quand l'uns dels pes ensapa o se *bruncha*, e l'autre li acorre. V. et Vert., fol. 58.

So giebt G. O. s. v. ensapar die Stelle; Rayn. liest *s'abroncа* u. gründet darauf II, 272 *abroncar* »heurter trébucher«, welches E. W. s. v. bronco mit der Bed. »anstossen, anklopfen« aufnimmt. Ich möchte *bruncha* vorziehen, welches sich zu *brucar* »cespitare«, (Hist. litt. 22, 28) »broncher« (G. O.) stellt. R. II, 272 giebt das Vb. nur in der Form *burcar*.

burlar »freigebig verteilen«?: Pros comtessa, sobrenom avetz ver Car gen *burlatz* e metetz vostr'aver E faitz tezaur de fin pretz benestan, C'autra dompna del mon non val aitan. G. d. Salanhac 1. Gedr. Mussafia, Ueber die prov. Liederhss. des G. M. Barbieri p. 14.

Muss.: »Bedeutet wohl ‚verschwenden' oder mehr optimistisch ‚freigebig verteilen'. Es ist das *perchè burli?* von Inf. VII, 30«.

buscalar »Holz lesen«: Don. 29, 6. ligna parva colligere. *buschalha* 3. s. ps. i. Don. 63, 15.

Vgl. EW. *busca*.

Cabar »vollenden, Erfolg haben«: Ja del tornei nos cal *cabar* ni feigner, Qu'anc non valc tant Rolans a Saragoza. G. d. Berg. 1 (M. G. 157 I).

K. Sachs (Arch. 15, 253) übersetzt es mit »schweigen« und leitet es von cavare ‚fodere' ab. Es ist aber Simplex zu *acabar*, vom Subst. cap abgeleitet. Vgl. afz. chever u. achever.

Bars N'Aimerics ja nous cuges *cabar* Que s'amessetz tant com aissius vanatz Nous foratz tant de Tolosa loingnatz. Aim. de Pegulh. 19 (M. G. 590 I) **C** (M. G. 50).: *guabar*.

. . . que quant ieu cug chantar Planh e sospir per qu'ieu no puesc *cabar* A mas coblas qu'el cor complir volria. Clara v. Anduza 1 (Olivet 104). R. Ch. 3, 335 zeigt *so far*.

E per pretz q'es faiditz A cuillir e tornar Mi cujei trebaillar, Mas er m'en sui giquitz Per so m'en sui faillitz, car non es de *cabar*. G. d. Born. 55 **B** (M. G. 1358) = **U** (Arch. 35, 375); **A** (Arch. 51, 7) *dacabar*.

Pres an lo devendayll el tersor ben *cabat* Que Castellans aduys de lay del principat. Vida d. S. Hon. 95.

Rayn. III, 36 s. v. devendalh, u. Sardou lesen nach C *ben obrat* »bien ouvragé«. Die beiden andern Hss.: *ben cabat.*

Hierher ferner wohl:

. . . Que cil que a tan ric prez comenzat Nol deu retraire, troque l'ai' acabat, Com acabat? Massa n'aves *cabat*! C'atretant vei que n'aves desliurat Col premier jorn quel aguest conquestat. Chelt. 10 (S. D. 309 u. Revue XX, 124).

V. 2 L.: *aja cabat?* Chab. (Revue XX, 231) V. 3 corr. *n'a mescabat?*

In Stellen wie:

E s'ieu *podi' acabar* (P. Vid. 43. R. Ch. 4, 107) — Largueza mezurada Es proez' *acabada* (N'At de Mons II, 1481). — S'aital nol *podi' acabar* (R. d'Aur. 28. Chr. 69), vielleicht auch besser *cabar* zu lesen.

cabellut »chevelu«: Que mais viu cals que *cabellutz* B. d. Venzac 1.

R. II, 297 s. v. *calv* übers. die Stelle: »Que chauve vit plus que chevelu«.

cabir = Rayn. *caber.*

Deux mss. prov. XXIV, 58 bietet zwei Belege, ferner Biogr. von G. d. Fig.; Doct. 281 (S. D. 241) vgl. Such. Anm.; F. Lun. Rom. (Chr. 315, 41).

cabir »fördern, zum Ziele kommen«. Encaras te prec may que sias ben arnezatz, Car trop ne seras miels prezatz E mielhs *cabitz.* Lun. de Monteg. (Chr. 364, 23).

Glossar: »fördern«. Ba. vermischt es mit *cabir* = *caber.*

Com nos puscam *chabir* Entrels avols els bos. G. O.: »se comporter«.

Vgl. E. W. IIc s. v. *chef* u. afz. *cabir* (Belege bei Stengel Wb. zu d. ält. Denkm.).

calar »niederlassen«: . . . e foron arsas las escalas enans que poguessan esser *caladas* las escalas sus els murs. Prise Dam. 129.

si que las escalas no poguessan *calar* el mur ni avenir. ib. 218.

Glossar: ‚abaisser [des échelles sur un mur]. Vgl. EW. calar. Littré, cale 1. R. II, 288 giebt keinen Beleg für die Bed. »caler«. G. O. »Baisser, jeter«.

calhar »vereinigen, zusammenhalten«?: Tot jorn ressoli e retalh Los baros els refon els *calh.* B. de Born 44 (Stim.).

R. III, 5 s. v. *retalhar* übersetzt es mit »rassurer«, Diez mit »verbinden«. Hon. *calhar*, cat. *cuallar*, it. *quagliare*, sp. *cuajar* »cailler, figer, coaguler«. Vgl. Stim.'s Anm. G. O. hat calh »jointure«. Simpl. zu *escalhar* rompre, briser? s. d.; Chab. (Revue XXXI, 611) bemerkt zu dieser Stelle: »,els calh' = et je les chauffe (caleo). J'ai relevé ici-même (XVI, 85) un autre exemple de cet emploi de *caler* dans sa signification primitive. Cf. *chaloir* dans Godefroy«. Thomas tritt Stimmings Ansicht bei.

— »härten«: Fetz tendre una balesta que l'aporton de grat, E mes sus una pua de fin acer *calhat.* Crois. 6374.

Hs. *calhat*; P. Meyer ändert es in *talhat.* Nach Chab. (Revue IX, 203) calhat vorzuziehen, da im npr. dieser Ausdruck noch verwendet werde »pour qualifier un objet dense, à grains serrés«; die Uebersetzung Fauriels »trempé« will er daher beibehalten.

campeiar [entorn] »umkreisen«: E pueis va l'entorn *campeian* Et enqueren cossil pogues Tan far que l'autre dart tragues. Jaufre p. 67a.

G. O. »tourner, voltiger«. Hon. *campegear* »poursuivre qn. à travers champs, courir après lui«.

***capolayar** s. Sternb. 39.

Thomas (Anm. zu B. d. Born 7) bessert *mas chapel latge. latge* 3. s. prs. c. von laiar »laisser« u. übersetzt: »du moment qu'elle laisse le chapeau, qu'elle cesse de se parer la tête«.

Chab. (Revue XXXI, 605) deutet: *cap' a laia* (a laide cape).

carolar »den Reihen tanzen« = *corolar*. s. d.

G. O. u. EW. IIc s. v. *carola* verzeichnen es.

carpir »ergreifen«: E rendetz vos a vida ans queus aiam *carpitz*. Crois. 8912.

Hon. u. Glossar »saisir, prendre, arrêter« R. III 150 hat escharpir »écharper, déchirer«.

carterar »vierteilen«: ... Vuyll sia del castel d'Estela despenat, E qu'on tot me dessembre e que sia *carterat* G. d. Nav. 1937.

Michel: »mis en quartiers«.

***carvendre** »surfaire, vendre trop cher« R. II, 331:

Quar qui ben fai, non es dreitz q'el *carvenda* . . . Alb. de Sist. 12 (Arch. 33, 445).

Trop me vol *carvendre* Son pretz e sa beutat. Alb. de Sist. 11.

L.: *car vendre.*

castiglar »kitzeln«: EW. IIc. s. v. chatouiller, npr. *gatilhar*. Don. 29, 25 »digitum ponere sub ascella alterius ad provocandum ludere«.

Hon. *catilhar*.

cavalaireiar (?) »Krieg führen«: Degus *cavalaireiantz* de deu no se empahge en las seglars fazendas. N. T. Tim. II, 2, 4. (Clédat p. 442).

G. O. zeigt *cavalerians* s. v. cavaleriar »faire la guerre«.

celebrar »schmecken«: E de trastotz sos membres e de (tras)totz los .V. cens, (Corporals) so es vezer, aurir, *celebrar* e tocar . . . Madeleine 52.

Chab. (Revue XXVI, 117) deutet es wohl fälschlich: »Evidemment dérivé de *cerebrum* et dont la signification ne peut être que celle d' *odorari*.

R. II 373 hat celebrar nur = »célébrer«; mit obiger übertragener Bed. [Such.: »vor sich gehen« (von der Verdauung)] findet sich noch:

Diät. 185 (S. D. 201): Que pueis non sias trop coichos De manjar, trol digestios Sia el ventre *celebrada*.

cembar »tibias valde movere«, Don. 29, 44.

chabir s. *cabir*.

chaplar »einhauen« (E. W. IIc): Senher, tan con poyrem, pensem del be *chaplar*. Fier. 4145.

E si eisson defora, pensem del be *chaplar*, Que mais val mortz ondrada que vius mendiguejar. Crois. 350 (Chr. 186,6).

R. I, 256 übersetzt: »chapler«, P. Meyer: »frapper«. Ba. Glossar: »niedermetzeln«.

E duret tant la guerra el ferir el *chaplar*. G. d. Nav. 3070.

E fum tant gran la guerra e la breg' al *chaplar*. G. d. Nav. XCVIII.

cantuoilla (? = tantuoilla? s. tantolhar). Us es de drut, qan coreilla C'autre son luoc li *cantuoilla* Marc. 12 (Arch. 38, 338 **A**) R. V, 370 s. v. *trastolre* liest wohl nach **C**: *trastuelha*. Harnisch p. 290 fasst es als Subst. auf.

K. Hofmann (Rom. Forsch. I, 117) bemerkt zu Fier. 1203 *clapadis = chapleis*; auch sonst *clapar* für *caplar*, weshalb Rayn. lat. scalpere für identisch hält. R. VI, 9 hat nur die Form *clapar* (Fier. 472 u. 1577).

***chatfrenar** »réprimer«. R. III, 397: Si el *chatfrena* sas lavras o sa folia, es sabis Trad. de Bède fol. 43.

L.: *chapfrena*? Compos. von frenar wie captener von tener. Cf. chapfrenar R. III, 397 u. II, 324. G. O. hat: *chalfrenar* »retenir«: e si el *chalfrena* sas levras, er sabis apellatz. Tr. d. Bède 21', also wohl denselben Beleg wie R.

classeiar »sonner les cloches« (G. O. u. Meyer) E pos negus er *classeiatz* Non sia poissas tan ausatz Que d'un an si meta en plassa. Flam. 6695. Don. 29, 35 »campanas pulsare«.

clocir, glozir »glucksen«. Don. 36, 21 »galinarum est«.

Hon. clussir »glousser«.

***coindar** »cajoler, disposer«. R. II, 466: Qu'ieu no sai dir ni *coindar*. B. d. Born 35, 28.

Mit Stim. lies *comdar = comtar*. Rayn.'s zweiter Beleg:

Qu'il se tengron per paiat Del pres; com an *coindat*, Laisson morir tanta gen. B. Zorgi 12.

Levy's Ausgabe 8, 32 zeigt E pur ben s'ieu dic ver, Quan, sol per far parer Qu'il se tenon per pajat Dels pres com etc. Mit Chab. (Revue XXV, 199) l. oder corr. *comdat*. coindar findet sich noch einmal B. Zorgi 15 (Levy 2, 47); auch hierzu bemerkt Chab. a. a. O. 197: lis. ou corr. *comdar*. Auch E. W. s. v. *comtá* pr. coindar »zu erkennen geben« darnach wohl zu streichen.

coissendut »zerrissen«: E sus bizautz es *coissendutz* E demans e desers romputz. Jaufre 114 b.

G. O. hat coissendedura »scissure« u. R. III, 152 escoissendre.

colbeiar »frapper« (Glossar): Car cel de Dieu fo *colbeiatz* E fo d'espinas coronatz. Brev. 23533.

Rayn. hat nur colbe »coup«. Vgl. Passion 186 *coleiar* »ins Gesicht schlagen« (Stengel Wb.), wofür Diez (Jahrb. VII, 364) *colpeiar* vermutet hatte.

colleiar »épier« (Glossar): Guillems vaus lo pertus *colleia* Si con fai austors a perdiz. Flam. 3120.

Godefroy: coloier »tendre son cou, guetter, épier«.

comar: De malesa *coma* sos pelz. Flam. 4585.

Ba. (Jahrb. VII, 188) übersetzt: »vor Wut sträubt sich sein Haar«; Meyer's Uebersetzung nach ihm nicht richtig. Der Reim zeige, dass *pelz* statt *plez* zu lesen sei. R. II, 447 hat das Adj. comat »chevelu«.

combregar »communier« (Labernia): . . . e quant se foc cofessat e ac *combregat*, la sua arma s'en anec a Dieu mantenent. Madeleine 278.

Chab. (Revue XXV, 119): Ms. *coma bregat*. *Combregat* est un mot tout catalan.

comer »manger« (G. O.) Jois et amors per que fugetz A cel en cui deuratz caber? Mais amatz aver, so dizetz, Quez Espagnols no fai *comer* Ni Abram no fe Sara. Gavauda.

E. W. IIc konstatiert das Vb. für das Sp. u. Pg. R, II, 447 hat *comeder*.

comordre »packen, fassen« (mit den Zähnen).

R. IV, 280 übersetzt es fälschlich mit »exciter« indem er es zu mover stellt. Vgl. Can's Anm. zu A. Dan. VIII, 54 u. Levy. G. Fig. p. 86.

comorsar »handgemein werden«: Roma, dieus l'aon elh don poder e forsa Al comte que ton los Frances els escorsa, E fa'n planca e pon, quand ab els *se comorsa*. G. Fig. 2 (Levy) **B**; **R**: ab lor *fa comorsa*.

Tobler: *se comorsar* (oder *faire comorsa*?) »sich (gegenseitig) fassen, handgemein werden«. Chr. Glossar: »zusammengeraten«. R. IV, 280 liest *fan comorsa* u. gründet auf die Stelle comorsa »agitation«.

comparir=Rayn. *comparar* (Chab.): Lo broc quim fe languir, So es lo jutyament Auqual ey *comparir* Sens nulh falhiment. Psaumes 10.

Seguramens poyran venir Au jutyament he *comparir*. Psaumes 114.

compastar »farinam cum aqua miscere«. Don. 32, 45.

complazer »gefallen, willfahren«: Met en oblit la salut eternal, Per *complazer* al desir mundanal. Joyas 173, 9.

compositar »sich vereinbaren« (Ba.): . . . sens que el aia permierament *compositat* o acordat ambe aquels que culhiran lo soquet. Arch. d. Tarasc. (Chr. 399, 15).

concreire: »eingestehen«?: Zo nos diz que quan om *concre* so peccat, e ven al preveire, e cofessa a lui lo peccat... Sermons (Arm. 8, 7).

Arm.: ‚L'auteur paraît s'être mépris sur le sens de ‚Quando homo committit peccatum'.

***condar** »assaisonner« R. II, 456: Aquel es sabis predicayre que sap *condar* la suavetat del regne de Deu. Trad. de Bede, fol. 57.

condar hier wohl nur Nebenform zu *contar*, *comtar*. G. O. giebt *condar* »comter« und aus Beda 21 die Form *condunt* = racontent. Vgl. coindar.

***condergar** s. Sternb. 60.

conduchar »bewirten, traktieren«: Per ric si ten qui plus envida E qui plus *conducha* ni casta. Flam. 222.

Glossar: traiter [des convives]. R. II, 456 hat *condug* »festin« u. *conduchier* »convive«.

conhar »cuneo claudere«: *conhz* 2. s. prs. c. Don. 55, 32.

Vgl. Revue 1878, V, 143.

consistar »consister« (Herausg.): . . . mercadarias que *consistian* en pes, en nombre e mesura. Consulat (a. 256).

consolar »trösten«: Prec te volhas me *consolar* Soptamens sens trop demorar. Psaumes 321.

Ihesus, volhas me *consolar* Per ta merce he delyurar. Psaumes 507.

E li femena reinas mot *consolada*. Douceline (Chr. 310, 1).

. . . De Josep l'esposa pres a saludar, La verges Maria e a *consolar*. Weihnachtslied (Jahrb. XII, 8).

E si deu esser *cossolatz* ades. Rituel p. XV.

Weitere Belege St. Pons. v. 587, 1907, 2103. R. V, 253 hat *desconsolar*.

contenguir (?) »être contigue« (Herausg.): . . . carta contenen que los senhors obriers compreron dos ostals

ensemps *contenguis*, sciutuatz (situé) en lo luoc appelat a las Barchas. Clôlure.

contraire »debilem facere«: *contrais* 3. s. prt. Don. 23,19.

R. III, 228 hat contract »estropié«.

contralassar »sich einlassen«?: Qu'ira d'amor porta merces, Qu'ab erguelh vay *contralassan*, E pueys s'il vens humilian L'ira el mal el pes ayssiu. Arn. de Tint. 2 (M. G. 599) C. E (M. G. 598) *contralasan*.

contranaisser »enstehen« (Ba.): De tal esfors *contranais* focs ardens Peirol 34. (P. Vidal IV).

contrapareiar »dem Vater ähnlich sein«: Et a say laissat un her, E jamais non creyrai filh, S'aquest non *contrapareia* (C *contrapaireya*). Marc. 38 (Jahrb. XIV p. 158).

G. O. »ressembler, imiter«. Compos. v. *paireiar* s. d. Rayn. hat *contrapar* »pareil«.

copar »abschneiden«: yeu non ausi pas parlar del gibet ny de *copar* lo cap, car son home de gleysa. Arbre de Bat. (Chr. 404, 18).

E jals fals ples d'enjan *Copat* d'avol capelh No saus fasson gragelh. G. P. de Caz. 2 (M. G. 23 C).

corchar »accourcir« (Meyer): Et es tan cort c'om ren no y pot *corchar*. Engles 1 (L. dern. troub. p. 31, III).

R. II 496 hat acorchar.

corolar[1]), **coreiar** »oreas ducere«. Don. 29, 11.

Vgl. *carolar*.

cosmar »vollenden« (Ba.): Eu te clarifigei sobre terra, la obra *cosmei* que tu me donest que faza. Ev. Joh. 17, 4 (Chr. 16, 3). Lyoner Hs. (Revue XIII, 171) *acabei*. — que sien una chausa, aissi cum e nos em una chausa, eu en euz e tu e me, que sien *cosmat* en una chausa . . . ib. (Chr. 17, 11). Lyoner Hs.: *consumadi*.

cossecar »eintrocknen«: *Cosseca* si can ples non es; Mas qui ten ses desirie[r]s ples, Plus s'alargon, e plus demandon, E non pauson tro que sobrandon. Daud. d. Prad. (Stickney 935).

Ba. (Z. f. R. P. III, 450): ‚Hs. *cosseca si can ples non es*; dafür schreibt die Ausgabe *cor sec asi*. Ich fasse auf »das Verlangen trocknet ein, wenn es nicht erfüllt ist; aber wer seine Verlangen erfüllt, umso mehr dehnen sie sich aus und begehren um so mehr«. Der Gegensatz liegt also in den Verben *cossecar* und *alargar*'. Oder ist zu lesen *cosseta?* zu R. V, 221 cossetar »susciter, exciter«.

cotar »anschlagen«: Las espazas al los elms *coton*, Cellas oscan e cil encloton. Flam. 7882.

Meyer bemerkt: *coton* est sans doute ici pour *tocon*. Tobler (Gött. Gel. Anz. 1866 S. 1767ff): Vielleicht ist *cotar* gleichen Stammes und verwandter Bedeutung mit it. *cozzare*.

Hon. *coutar*, pg. *cotar*, coter aussi dans le sens de »frapper«, ebenso Azaïs s. v. *acouta*.

cozir: R. d'Avinho (Chr. 209, 27) = R. II, 504 *cozer*.

---

cridaillar. Harnisch p. 175 bemerkt zu *cridalh* (G. d. Born. 40), *cridaillar* sei noch nirgends belegt. R. II, 516 hat aber *crizaillar* u. gründet auf obige Stelle ein Vb. *escridalar*. B (M. G. 1366) u. **M** (M. G. 846): *qeis cridaill*; **A** (M. G. 845): *quescridalh*.

1) Das R. ebenfalls fehlende Subst. ‚corola' findet sich B. D. 59, 30 2 (M. G. 752).

crilar, grilar »cribrare«, Don. 63, 2. 3. s. prs. i. *crila.*

crompar: Madeleine 23 (Revue XIV, 11) u. V. d. S. Amant (R. II, 323 s. v. *cabalayre*) = Rayn. *comprar.*

cropir, gropir »super talos sedere«, Don. 36, 22.

crostit »bedeckt«: N'a tans mortz e trencatz e brizatz e partitz Que lo cams de Montjoyne remas si *crostitz*... Crois. 3268.

R. I. 263 übersetzt es »*recouvert*«, P. Meyer »hérissé«.

E li fre e las selas e li peitral croisit E mantas de maneiras i remaso *crostit.* Crois. 7040.

Ein dritter Beleg Crois. 8930.

Glossar: »recouvert comme d'une croûte?« G. O. incrusté. Hon. »écrasé, encroûté, incrusté«.

***cruschar** s. Sternb. 61.

cubertar »mettre des couvertures [sur des chevaux]« (Michel): Lay viratz prendre lanças e cavals *cubertar* E tantost metre selas e fermamentz singlar G. d. Nav. 4717.

Hon. hat *cubertat* »couvert de son harnais, en parlant d'un cheval«.

cucar »schliessen?«: Trahitz es qui leys ampara; L'un huelh tors e l'autre *cuca*, El engans forsal badieu. Gav. 8 (M. G. 1069 **C**). **R** (M. G. 1070): *cuga.*

Hon.: »Voiler. V. aussi *cluchar* dont *cucar* est une altération«. R. II, 410 giebt *cluchar* »clore« u. »*aclucar*, fermer les yeux«.

Deblnire »sich versagen, sich entziehen?«: Que ges s'om *se deblui* Las carns nils vis nils blatz, E fol acompanhatz A pretz non o tenrai Ni crezutz non serai. G. de Born. 73 **A** (Arch. 51, 16) = **B** (M. G. 1380).

R. I, 380 zeigt: Que ja s'om se deblui u. Z. 3 s'el statt fol.

***deburar** »verser« R. III, 19: Greu er que en mar nol *debur* L'aura, quar tant es pauc arditz. B. de Born 32, 16.

Stim. im Glossar: »krummbiegen«. fig. »einschüchtern«. Chab. (Revue XXXI, 609): *debur.* Pour *depur* de *depurar*? Ce verbe serait ici à peu près syn. de *purger.* Se rappeler ce qu'on raconte des effets de la peur.

decantar »desservir« (Herausg.): . . . e ha mossen Huc de Gracia capelan, la dicha capelanie *decantan* una vinha que es en la parrochia de Novegens am usatgi de LX. s. Chapellenies a. 115.

la qual capelanie *se decanta* a la glieyza de Santa Anna. ib. a. 6.

decluire »öffnen«: Sobr'una branca florida Lo francx auzels brai e crida, Tant a sa votz esclarzida Qu'ela n'a auzit entensa, L'us *declui*, Lai s'esdui Truesc'a lui. Marc. 26 (M. G. 508 **E**).

Verhält sich wohl zu *de(s)-claure* wie *encluire* zu *enclaure*, *recluire* zu *reclaure.*

decorar »verschlingen«: Mielhs beven e manjan Que no feyra defora, . ar trop mal que *decora*. . . . l'arma son profieg. Deux mss. prov. VI, 97.

Herausg.: pour *degorar*, dévorer? Cette forme *degorar* est commune en Gascogne et dans quelques contreés du Languedoc.

Adonc lo dragon sans mantir Devers Blandin s'en va venir E sautet li sobre lo col E *degorar* aqui lo vol. Blandin 1580.

***deficar** s. Sternb. 21.

***defreselir** »defraiser, défranger«. R. III, 400: Veus Drango per lo camp mort e delit, Mais d'un'auna perpres *desfreselit*. Ross. 1949 **P**; **O** *del fraisselit*.

Nach M. W. II p. VI zu lesen *de freselit*, freselit müsse eine Art Zeug oder eine Art Krause sein. cf. EW. IIc fr. fraise. Bartsch Chr. 35, 25 liest ebenfalls *de freselit* »Besatz«.

deguizar »déguiser« (Herausg.): Car porto vestimens De faysso *deguizada*. Deux mss. prov. VI, 177.

Rayn. hat nur *desguisar*.

degorar s. *decorar*.

delir »auswählen?«: Merces d'aitan, quel mieils aia *delida* D'on part soleils duesc'al jorn quez ajorna. A. Dan. 12.

Can. Anm. zu V, 20: ‚delida è participio, non di *delir* = delere, ma di *delir* = deligere. E cotesto *delir* manca bensì ai lessici, ma ha qualche essempio: si vegga l'Arch. 33, 435a (R. d'Or.). Lo Chabaneau propone dubitando: *Quel mieils aia d'eslida*, ovvero *ai ad eslida*, pigliando *eslida* per »scelta«, sostantivo. Appendix zu **O** (Lollis) verz. *delitz* »delegiato«.

demugar »unbeständig, wetterwendisch sein?: Anc Nero e' aussi Seneca Non ac un jorn son cor clar, Ni fals' amors non declara Son cor a selh ques *demuga* Si tot li jura nil pliu. Gav. 8 (M. G. 1070 **C**) **R** (M. G. 1069): Sel car aisel ques *demuga*.

Zu *mudar* gehörig? cf. *remudar* neben *remujar*, R. IV, 283. Hon. giebt ein Vb. demugar »demêler les cheveux«.

depintar »darstellen«: E en lo vas dins era la sua ystoria *depintada* merevilhosement. Madeleine 264.

Chab. (Revue XXV, 121): »peindre, représenter«. Rayn. n'a que *depenher*. Le simple pintar est dans Labernia 264. pintar belegt im G. d. Nav. Auch Hon. giebt depintar.

depreiar »anflehen«: Sos ginols en terra pausa Per los juzieus Dieu reclama Mot dossamen lon *depreia*. Epître farc. I, 14.

Vas ventre e abiz vils e plorios *depreiunt* deu. Beda 30 (G. O. s. v. plorios).

deribar »abstrahere clavos«. Don. 51, 37.

desafforat »der hergebrachten Rechte beraubt«: E nos irem li dire com em *desafforatz*, .. G. d. Nav. 676.

Michel: »dépouillé de fors«. sp. desaforar.

desaffrenat »ungestüm«: C'aixi desfil' e deste(i)n *Desaffrenatz* Jomneihars Quil pretz noi garda ni se(i)n. G. d. Born. 10 (M. G. 865 **V**).

afr. *desafrené* ‚débridé, fougueux'.

desafiblat »ungeschlossen« E dona c'ama per argen Ni sap son mercat al colgar, Volgra l'avengues ad anar En camia (l. camisa?) *desafiblada*. P. Guill. (Chr. 269, 43).

Ba. übersetzt »ohne Schnalle«. Godefroy desafubler ‚enlever, en parlant d'un vêtement'.

---

deisaresar. Bartsch bemerkt zu *deisaresar* (St. Agnes 1270) ‚von dem Simplex aresar (R. 5, 82) also aus der Ordnung bringen'. R. 5, 83 verzeichnet aber schon selbst deyssaresar »désarroyer«.

desafigurar »verunstalten«: Amors, que farai S'aissim *desafigura* Lo mals q'ieu en trai E de mi non a cura. G. Faidit 2 (Arch. 51, 278 **A**) **B** (M.G. 1332): *deafigura*. R. Ch. III 285 u. M.W. 2, 86: *dezafegura*. G. O. *desasegura*. R. III 323 hat *desfigurar*.

desagensar »Missfallen empfinden«: De quem *desagensa*, Quar ill prendon vostre jangloill Per chan de proenza. Lantelm 1 (A. & A. LVII p. 119 **H**).

G.O. u. Hon. ‚déparer, dégarnir'.

desaũnar »désunir« (Michel): Seinnos, obs a que Ihesu Christ nos empar, Que ieu vei que lo rei nos vol *desaũnar*. G. d. Nav. XVIII.

Compos. zu R. V, 449 *aũnar*.

desavalar »herabgehen«: Ab pauc de sa mainada la n [scala] *desavala* Ross. 5570 **P**; **O** 6332: *sen adevale*.

R. V, 461 hat *avalar* u. *devalar* »descendre« Godefroy: desavaler »être précipité«.

***desaver** (?) »quitter« R. II, 159?: Pros femna, [quar vilheza Vos a faitz chans amars. —] Senher, de vos se *deza* Tan qu'als vielhs non etz par[s]? G. Riq. 15 (M.W. 4, 92).

G.O.: *dezar*, monter, s'élever?

desazegar »lossagen« (Ba.): Ans volh qu'om me talh la lenga, S'eu ja de leis crei lauzenga Ni de s'amor me *desazec*, Sin sabia perdr' Aurenga. R. d'Aur. 36 (Chr. 68, 11) **A** (Arch. 51, 133): *dechasec*.

G.O.: dérange, détache. Rayn. gründet auf diese Stelle die Verba *dezazir*, *dezaisir*, *dezasezer* und giebt es V, 163 noch als Beleg für *desazir*.

desbastat »abgesattelt«: Plus vos pert sa magorneira [1]), Qu'a asuen mai sa costeira, Cant es del bast *desbastatz*. Marcoat 2 (M.G. 679 I).

Hon.: »débâter«. G.O. desbatatz, »défait«.

desbrancar »zerreissen« (Ba.): Lo cors dins me crid'em hucha Que nol rompa' nil *desbranc* De vostr'amor et ieu planc. G. d. Born. 59 (Chr. 107, 6).

So **A B E V**. R. II 250 liest nach **C** *esbranca* »ébranche, casse«.

descaminar »sich abwenden«: Trop malamen m'estet un temps d'amor Si qu'ieum cugei de lieis *descaminar* Ni anc no pensei aver talen d'amar. G. Faid. 63 (M.G. 104 **E**).

G.O. »écarter, éloigner, détourner, égarer«. Godefroy: *descheminer*.

[**descansar** »ruhen«: Se porta i es uberta ni cha *descansa*, Vos en perdretz los oilhs senes doptansa. Ross. 1137. Nach Apfelstädt Hs. *destansa*. **O**: *destance*.

EW. s. v. *cass* das Vb. zu streichen.

descavillar »unbrauchbar machen«: En la Navarreria, que l'en vigon passar, Cuideron quels engens añes *descavillar*. G. d. Nav. 1785.

E cant foron desfait e tuit *descavillat*. G. d. Nav. 1877.

Michel: »demonter«. Hon. »dechasser, faire sortir de force une cheville«. Rayn. hat cavillar »cheviller u. III, 406 desclavelhar »declouer«. nfr. décheviller.

1) Diese zwei Zeilen sind mir unklar. G.O. giebt magorns »privé des pieds; pied bot«. Auch costeira »Seite« fehlt Rayn.

descidar »wecken«: E adonc Ihesus adormitz: E van lo *descidar* cochos. Dizen . . . Brev. 2229. Ausgabe: *despertar*.

Chab. (Revue XIII, 38): ‚*despertar*. Leçon d'un des mss. auxiliaires. Le ms. principal (A) a *descidar*, qu'il n'y avait aucun motif de rejeter. C'est un verbe aussi régulièrement formé que *ressidar*. cf. *desvelhar* a côté de *revelhar*'.

E quant eu era *desidada*, Disia: ‚Mala fui anc nada, Senher Dieus . . . Cour d'Amour 1190.

descolar »unterweisen« oder »umarmen«: Et ab tan la domnas rescon E torna e sa cambiola On Amor l'aten e *descola*, E dis li que nol sia greu De sufrir un pauc, car plus leu Que nos cuja l'estorsera De la greu pena on esta. Flam. 4769.

R. I 21 liest: la ten ad escola »la tient à l'école«. Meyer lässt das Wort unerklärt. *Descolar* wohl entweder Compos. zu R. II, 436 *colar* »embrasser, accueillir«, (Vgl. Godefroy *escoler* 1. »accoler, serrer dans ses bras. décolleter«. Der Wechsel der Vorsilbe *es* und *des* ändert hier garnichts an der Bed. Vgl. s. v. *espendre*. Rayn. *escolar* »décolleter«; Don. 63, 26: *esgolar* ‚foramen facere in veste unde caput intrat') oder Weiterbildung von escola. Vgl. Godefroy *escoler* 2. »instruire, enseigner«. Man könnte aber auch statt *e descola* lesen *ed escola* und dann ein Verbum *escolar* ansetzen.

descolpar »entschuldigen«: Mais on qu'eu sia seus mi son, E vuec m'en lai ad esperon Per *descolpar* de falliment. Ms. Riccard. II (Chr. 245, 12).

afr. *descolper* »disculper, justifier«.

descombrar »ab impedimento locum purgare«. Don. 29, 31. R. II, 452 hat *desencombrar*.

descrocar »loslösen«: Qe sa valors va cazen, El avols bruix *descrocs* Quill vai tot bon pres tolen. Uc d. S. Circ 36 (M. G. 1136 E).

Hon.: »décrocher«.

descurat »leichtsinnig?«: C'a penas es lunh bes En home *descurat*. G. Riq. (M. W. IV, 201 v. 67).

R. II 531 *curar* ‚soucier' und *descorat* »sans coeur«.

descusir »auftrennen«? Maint home n'avem vist faillir Qan fai de lo sieu *descusir* Lo chauziment e descarnir. Gaucelm 1 (Loll. 84 0).

Das Appendix zu Hs. O giebt *descusir* = descusare. Zu R. II, 498 *cusir*, coudre?

desdejunar »frangere jejunium«: E. W. s. v. giunare und Don. 30, 21.

R. III, 506 *dejunar* ‚jeûner'.

deselar ‚sellam tollere': 3. s. prs. i. Don. 62, 12.

---

descremir. P. Mann p. 22: »*descremida*, das Part. zu crémĕre, welches für das ein Part. entbehrende schriftlat. trĕmere eintrat«. Die Stelle Marc. 26 (M. G. 508 E) lautet: Di l'estornels: Part Lerida A pros es tan *d'escremida*, C'anc no saup plus de gandida. Also zu *escremir* resp. *descremir* gehörig.

desenantir, dezenantir »demütigen, erniedrigen«. Per qu'en a desplazer Dieus, que volc per plazer Cristias enantir, Qu'er vol *desenantir* .... G. Riq. 52 (M. W. 4, 60).

Mas aitant vos pos dire car m'an *desenantit*. Crois. 4226.

Mas Dieus no fa semblansa qu'el sia greu nil tir, Que cant lor degra aucire fa nos *dezenantir*. Crois 8749.

Pero, quit dezereta nit vol *dezenantir*, Bet sapias defendre et ton dreit retenir. Crois. 3702.

G. O. u. Hon. ‚abaisser, repousser'. R. II 95 *enantir*.

desfiblar, desflibar »ablegen, ausziehen«: *Desfiblatz* vos las capas, e veyrem que portatz. Fier. 4068.

E *desfibla* ssa capa, trays son bran aceyrat. Fier. 4075.

Vgl. K. Hofmann (Rom. Forsch. I, 122). Don. 30, 17 ‚pallium deponere'.

desficar »evellere«. Don. 65, 35 3 s. prs. i.

desflorar: Arn. Vid. (Chr. 361, 3) R. III, 343 nur *deflorar*.

desforar »die hergebrachten Rechte nehmen«: Borgues, e que vos par De nostre governayre que nos vol *desforar*? G. d. Nav. 2190.

Michel: »dépouiller de nos fors«.

desgaiar: Ges mon cor de lui non desluin, Quel lo ten, si com dis, en gaje. E nous penses ques ieil *desgaje*. Flam. 7148.

Fehlt im Glossar. Wohl = afr. *desgagier* ‚saisir, laisser aller, lâcher'.

desgilosit »von der Eifersucht geheilt«: Qu' En Archimbautz era garitz E daveras *desgilositz*. Flam. 6937.

R. I, 39 »delivré de la jalousie«. Meyer: »qui a cessé d'être jaloux«.

desgontar »arracher, enlever des gonds« (Michel): Foro a semetri las portas *desgontar* Del portal, ez issiro ses cop prendre e dar. G. d. Nav. 4697.

Godefroy: *desgonder, -onter*.

desgranar »auskörnen, aushülsen«: De favas a *desgranar* E de notz a scofellar. Marcoat 1 (M. G. 678 I).

G. O.: »égrener«. Rayn. übersetzt das Vb. s. v. *a*, II, 2, s. v. *de*, III, 18 und s. v. *fava*, III, 287 mit »égrainer, écosser«.

desidar s. *descidar*.

desjuntar »déjoindre« (Michel): . . . de grans pix e palas, pals fers per *desjuntar*. G. d. Nav. 3543.

sp. desjuntar, afr. desjointier.

desmesclar »zerstreuen, beendigen«: . . . tros qu'al sobredurar Avem la guerre c'uns non pot *desmesclar*. Aig. & Maur. 754.

E fals lausengier fan m'esglai Quar *desmesclan* l'amor quieus ay. A. de Belenoi 4 (M. G. 890 C). B (M. G. 10): *cades mesclan*.

Godefroy: desmesler »disperser«.

desmostrar: Cour d'Amour 221 R. IV, 272 nur *demostrar*.

desnozat »ungelenkig?«: Gros los brasses e mans enfladas, Els detz corbs e totz *desnozatz*. Jaufre 72 b.

R. IV 331 *denozar*, »dénouer«.

desolar »dissuere soleas«: 3. s. prs. i. Don. 63, 15.

desossar »carnes ab ossibus removere«. Don. 65, 45.

despartir: P. Joh. 1, 10. 63, 8. Rayn. nur *departir*.

despenat »dépouillé »(Michel): Enantz qu'ieu autregue ayso qu'avetz pessat, Vuyll sia del castel d'Estela *despenat*, E qu'on tot me dessembre e que sia carterat. G. d. Nav. 1937.

Hon. despenat, adj. »Qui est atteint d'une hernie«.

desperar »verzweifeln« [1]): E a pauc non es *desperatz*. Jaufre 133 b.

Per que, segnor, secorre me Al *desperar* soy, per ma fe. St. Eustache 113.

— refl. l'altre significa cels que *se despero* de Deu, si co tez Judas. Sermons (Arm. 16, 33).

Tant de temps los ai esperas Que morsellos son *desperas*. St. Pons. 5372.

Els fan de blat vielh nou E del vedel fan buou E lors filhs si *despera* Deux mss. prov. II 188. Hs. *fy de pera*.

Herausg. p. 143: Raynouard a passé ce vers, que sans doute il ne comprenait pas. Moquin-Tandon, moins timide, le traduit: ‚Les fils agissent comme leurs pères'. Corr. *si despera?*

Per c'om nos deu jes *desperar* De dieu ni de sa gran merce. N'At. de Mons. III 237 Bernhardt: »*jes* steht nicht in der Hs.«, und als Anm.: »L. *desesperar*.«

despereisser, despreisser »aufwachen«: e cant ti *despereisseras*, trobaras ti que tu poiras parlar. Douceline p. 234.

Venc una persona [que] comenset li tirar la flessada desus, [e] tant la tiret tro que la *desperec*. Douceline p. 204.

E continuamens avia memoria de la sancta maire, que cant *si desperec*, illi l'ac en son cor. ib. p. 204.

Cant fon *despereguda*, tiret la autra ves. ib. p. 204.

Herausg. »s'éveiller«. (*de-expergiscere*).

Quar plus soven nos vira mos escutz Lai ves Arle, en sui felhs et iros, Mas s'ieu m'aten en tro que *despregutz* En sial coms, ieu serai dreitz Bretos. B. d'Alam. 9 (R. Ch. 4, 220).

despertar »aufwecken«: E adonc Jhesus dormia; E van lo *despertar* cochos. Brev. 22299. **A**: *descidar* (s. d.) **C**: *revelhar*.

— rfl. »erwachen«: Per qual visio la sua molher espaordida *se desperta*, e dis al seu marit. Madeleine 125 (Revue 1883 IX).

Per lo somi si pres Karles a *despertar*. Fier. 5020.

R. III 175 s. v. *espertar* trennt: *ad espertar*. Sp. u. pg. *despertar*.

despezegar »entwirren«: Totas res *despezega* tost E a pressen e a rescost. Daude d. Prad. 484.

Stickney: lat. **dispedicare*, »disentangle«. R. IV 4, 3 *empedegar* »empêcher«.

dessaixonar »désarçonner«: R. II, 127 (?) E tals, per annar trop

1) Das Lex. rom. fehlende Subst. *desperatio* findet sich R. IV, 575 s. v. *ploros*.

(p)len, Que sos faig *dessaixonna*. G. d. Born. 77 (Arch. 33, 306 P).

Der Sinn und die Schreibung legen näher, *dessaixonar*' mit ‚*dessaisonar*' (= R, V, 165 dessazonar) zu identifizieren, *faig* nicht als »faix«, wie Rayn. thut, sondern als *faitz* aufzufassen. Vgl. analoge Zusammenstellung P. O. S. 222 u. R. V, 165 s. v. dessazonar.

desroilhar »auferre rubiginem«. 3 s. prs. i. Don. 64, 34.

dessalabetar s. *eissalabetar*.

dessalar, desalar »salem tolere«. 3. s. prs. i. Don. 62, 37.

[**destantar** »aufstellen«: (Ba. Glossar) Per pauzar e *destantar* lo contrari. Leys d'Am. I, 342 (Chr. 376, 1).

Mit Chab. (Revue IX, 259) lies: *descantar* = »déchanter«. Zweiter Beleg Leys I, 356, 9: Per lo contrari *descantar*.

destensar »spannen« s. *estezar*.

desterrar »aus dem Lande treiben«: Baros lo pros N'Estacha nos volom *de*sterrar, E de bona manera, sil podom, peciar. G. d. Nav. 2235.

Car n'obri'om las portas a trastot lo mandat, E perdia s maynt ome e n'era *desterrat*. G. d. Nav. 3962.

sp. desterrar, afr. desterrer »dépouiller de sa terre«.

destramenar »quälen, ängstigen«: E que soy tant *destramenat* Que lo miau cor es tot torbat. Trad. d. Psaumes 84.

Chab.: »perdre, tourmenter«. Forme populaire de ‚*destermenar*', qui est dans Rayn. seulement au sens propre. Voy. Sauvages ‚*destremena*'.

***destrezut** s. Sternb. 13.

desugar? »umwerfen«: Cel piler a tot derocat' Si qu'a pauc no l' a *desugat*, Que tota la maison tremola. Jaufre 73 b.

So zeigt G. O. u. übers. »abattu, renversé, estropié, cassé la tête«. L. R. I, 73 giebt die Stelle:

Q'el pilar a tot deslogat, Si c'a pauc no l'a derocat.

***desvazer** s. Sternb. 61.

desvesar »sich abgewöhnen«: Car tal malesa com hom vesa A granz penas pueis la *desvesa*. Flam. 7857.

Meyer: *desuesar* »se désaccoutumer [de qq. chose], perdre une habitude«. Nach Tobler (Gött. Gel. Anz. 1866 II) nicht als Ableitung von *usus* aufzufassen, sondern zu it. *vezzo* Gewohnheit, prov. *vetz*, lat. *vitium* gehörig. Ebenso Ba. (Jahrb. VII, 197).

desvolvre, *desvoutz* Part. »extentus, ad filum pertinet«. Don. 57, 29.

detirar »valde detraere (trahere)«. Don. 30, 19.

detrossar »sarcinam [tollere] Don. 66, 8. Rayn. hat *destrossar*.

devariar s. *divariar*.

deysiyar »wünschen«: E que fariey? Caytiu! filh *deysiyaves*, e ara as perduda la maire el filh. Madeleine 157. (Revue 1883, IX).

Chab.: cat. *desitjar* (Labernia) désirer. R. III, 40 *desig* »désir«. Vgl. E. W. s. v. disio.

Hierher vielleicht noch:

Desiava omplir so ventre dels esparcx N.T. Luc. 15 (G.O. s. v. esparcx);

---

deuteilla (?) Marc. 12 (Arch. 33, 338 A) zeigt der Druck *deuteilla*. R. III, 26 giebt die Stelle unter *denthelar* »se prendre aux dents«.

Lyoner Hs. Chabat p. 158 : *cobezeiaca.*

dezabricar »découvrir« (Meyer: La cuba van *dezabricar.* G. d. l. Barra (fol. 13b.

Das Vb. scheint noch einmal vorzuliegen Raimb. d'Aur: 10 (M. G. 320 **M**, 624 **I**. 939 **D**):

Cel Dieus qi fes terra e aiga ... A fol sels qe *desabrics*, Que ab voluntat veraiga E a cubertz fals presics Fan dan als druz e destrics.

***dezaisir** »ôter l'aise« R. II, 43 s *desazegar* u. Sternb. 22

***dezaponher** R. IV, 615 »abaisser, humilier« s. *dezaponre.*

dezaponre »entsetzen, verdrängen«. E qu'om fassa maior D'un gran trafeguador, E qu'om leve lo trachor El just *dezapona.* P. Card. 25 (R. Ch. 4, 338).

Rayn. liest *dezaponha* und gründet darauf *dezaponher,* »abaisser«. Auch *aponre, apondre* vermischt Rayn. IV 610 mit *aponher.*

— rfl. Per totz aques lo coms lo rei sazona, E non traisso paraula genta ni bona, Perque de sobre lhui se *desapona.* Ross. 4202 (Tir. 319) **P**; **O**: *desapone.*

G. O. desaponer »déposer, destituer«.

***dezasezer** s. *desazegar* u. Sternb. 22

***dezazir** s. Sternb. 22.

dezenantir s. *desenantir.*

dezengraissar »abmagern, sich abhärmen«. Nom podon dar tan de ricor. Com cill quem fai viur'ab langor; On plus languisc e *dezengrais,* Cug e aten c'a mi s'abais. G. d. Born. 8 (M. G. 332 **E**).

G. O. *desengraissar* ‚maigrir'.

dezordenat »unordentlich«: Tant es aquest segle farssitz De gens mot *dezordenadas.* Folq. Lun. Rom. 159.

afr. *desordener.* R. IV, 363: dezadordenar »dérégler«.

dissimular »sich verstellen«: Ben pogr'om dir que trop s'erguolla Quan fai home *dissimular.* Flam. 3721.

Hon. »dissimuler«. Glossar: »feindre«. R. V 190 hat *dessemblar. dessemlar* »changer, modifier«.

divariar »wechseln« (Ba): Et aug los cavalliers Diversamen nomnar, Els clergues apelar. Com hom pot, pus onran, Los noms *divarian.* G. Riq. (Cur. 283, 34).

E car son en aisi De noms adordenat, Co son *devariatz.* G. Riq. (M. W. IV, 173).

G. O. divariar »diversifier«. R. V. 460 *desvariar* mit ders. Bedeut.

dizer, diser »sagen«: Non ausam miga *dizer,* que . . . Sermons (Arm. 4, 3).

La boneza e la beleza de la frucha non a compte de *diser.* ib. 30, 10.

domenjat »unterworfen«: Que totz sui seus hom *domenjatz.* P. Vidal 31 (Ba 24). **E**: soi *domesgatz.* **L M O U**: sieus *endomenjatz.*

Glossar: domenjar »unterwerfen«.

Aissi com sel qu'es vostre *domenjatz.* Sordel 14 (R. Ch. V, 445).

Bona domna, on qu'aia domneiat Volh que tengas Miraval *domenjat.* R. d. Mirav. 4 (M. W. 2, 129).

G. O. *domenjatz* »serf, esclave«.

***donzellar** s. Sternb. 61.

dostar »nehmen«: E pot donar e *dostar* quant se vol. J. de Recaut (Joyas p. 141).

Vgl. E. W. IIc s. v. ôter.

dormelhar »schlafen« (Ba.): Mas non cugetz del comte gaire *dormel*, Abans plora dels oilhs, tiral cabelh. Boss. (Chr. 38, 21).

Hon.: »sommeiller«.

dozer »lehren, unterweisen«: E sanct esperit . . . Que quel corps faça, li vai arma *dozen*. Boeth. 155.

Hon. *dozen* ‚enseignant'.

el vos *dozera* totas chaussas. Ev. Joh. 14. 25 (Chr. 12, 23). Lyon. Hs. (Revue XIII): *ensenhara*.

Gen l'enseignet Cortesia e la *duois*. A. Dan. 29 (Can. XV).

Vgl. Can.'s Anm. Don. 55, 21 giebt *dohtz* »doctus«. Bartsch (Chr.) trennt *dozer* nicht von *duire*.

durir »hart werden«: Mas d'aital cuer los cove far Que non *duriscon* per moillar. Daud. d. Prad. (Chr.[2] 175, 13).

Von R. IV 285 s. v. *muelhar* citiert u. übersetzt »durcir«.

Eisancnat? En Guilalmet ben parletz de nien, Quar ges lo ssains non aura vestimen, Quar ben dos ans ai debadas[1]) cantat D'aquel saint *eisancnat*. Guillalm. 1 (M. G. 533 E).

R. V, 152 hat *sancnar*, saigner.

eisforcar? »svagarsi« (Can.): E pois tant val, nous cujetz que s'esparga Mos ferms volers ni *qu'eisforc* ni qu'eisbranc. A. Dan. 17. (Can. XVII).

Chab. (Anm. zu Can. XVII, 26): »Je persiste à croire, qu'il vaut mieux écrire: *queis forc ni queis branc*, le sens étant: ne croyez pas que mon amour se disperse, ni se *fourche*, ni se *branche*, c'est-à-dire se divise (entre plusieurs maîtresses), à la façon d'une fourche ou d'un tronc qui se ramifie«.

eisordar »betäuben« (Ba.): Diguas nos per qe aves cridat, Que n'em tut agut *eisordat*. Agnes 813. — Roman, per qu'aves tant cridat, C'uei n'em agut tut *eisordat*. ib. 923.

eissalabetar »tadeln, verdammen?« Mas eu non ai lenga freza ni breta Ni sai parlar flamenc ni angevi; Mas malvestatz, que los *eissalabeta*, Lor tol vezer que es fals ni es fi. P. Card. 30.

Bartsch (Z. f. R. P. II, 306) bemerkt: »Rayn. folgt in der vorletzten Zeile der Lesart von A, welche *que lor laissa la beta* hat, was im Lex. Rom. II, 216 durch ‚qui leur laisse la marque' übersetzt wird. Aber A steht mit dieser Lesart ganz allein; sämmtliche andere Hs. haben zunächst *los*, nicht *lor* und die folgenden Worte lauten *eissa la beta* IK, *escalabeta* T, *deis salabeta* M, *dessalabeta* C, *desabe a* R (nach M. G. 606 steht in R *desalabe a*). Es kann sich nur um *eissalabeta* oder *deissalabeta* als rechte Lesart handeln; die Uebereinstimmung von IKT spricht für ersteres«. Ba. leitet das Vb. von *alapa* ab, in diminutiver Form **alapetta*, und davon ein mit *ex* verstärktes Vb. gebildet. *deissálabetar* sei das mit *de — ex* zusammengesetzte **alapettare*. Oder darf man, da der Reim nach Harnisch S. 256 Anm. 1 *ela estreit* erfordert, (womit

1) **de badas** fehlt Rayn.; G. O. »en vain, inutilement«. Weitere Belege Brev. 28546. 28610; *dabadas* Brev. 9165.

freilich im Gegensatz zu Harnisch's Ansicht Bartsch's Ableitung sehr wohl in Einklang zu bringen ist), an eine Ableitung des Verbums von *salapita* denken? cf. Caix, Studî p. 497: »rimprovero« e anche »busse« dal lat. volg. *salapitta* »schiaffo«. Sternb. 29 bemerkt dazu: »Die Erklärung von eissalabetar, so wenig sie dem Sinn nach befriedigend ist, wird man hinnehmen können. Nicht so die von *deissalabetar*, welche ich für falsch halte, da ein derartiges Zusammentreffen der beiden Präfixe de und ex sonst nirgends im Prov. nachzuweisen ist«. (Vgl. aber s. v. espendre dieser Arbeit). Sternb. löst auf in: »dessal« (3. s. prs. conj. von dessalvar) und »abeta« (3. s. prs. i. von abetar) und übersetzt: »Aber die Schlechtigkeit, welche sie verdammen (ihnen die Verdamniss einbringen) möge, betrügt, raubt ihnen die Erkenntnis dessen, was falsch und was wahr ist?« Die durch IKT gestützte Lesung *eissalabeta* findet aber hierbei keine Deutung.

eissegar »arranger«: Ben es intratz e mala brega Ren non agaba ni *eissega*. Flam. 1041.

Glossar: »exécuter, parfaire«. Nach Chab. (Revue 1876 I, 26 ff) = lat. *exaequare* »arranger, mettre en ordre«.

— Tos lo reiames vos ere abandonas A vostres lances er lo dreis *essegas*. Aig. & Maur. 365.

Scheler bemerkt dazu: Je prends ce mot p. lat. *exaequatus*, au sens de l'all. »ausgeglichen«. Le correspondant français serait *essiver* (cp. dessiver, Enfances Ogier, 7257 notes).

— Anc tan grans plais non fu tant leus a far. Mais lo maiors devem premers menar, A sa niebode lo fazem *essegar*, C'on son parent non [deu] desiretar. ib. 728.

emancar »nettoyer?« (Meyer): Quar ieu lo [cavalh] laisse *emancat* G. d. l. Barra (Fol. 11ö) — E pueis ha la [cuba] gent *emancada*. ib. (Fol. 12c). Vgl. *esmancar?*

emaysselar »enlever la mâchoire« (Meyer): D'aquel que fon *emaysselatz*. G. d. l. Barra. (Fol. 10c).

embagat »mit Ringen versehen?« Et es vengutz ves el de briu, En sa man son dart *embagat*. E socot lo, pueis l'a lansat. Jaufre 67a.

Von *baga*, G. O. »bague« abgeleitet? Vgl. nfr. *baguer* »Tauringe anbringen« (Sachs).

embaratar »gaunern«: Li abas de Cistel ditz que no li cal anar, Que si el l'en vol creire nol cal tant trebalhar Ni per aquesta via tant fort *embaratar* . . . Crois. 914.

Glossar: »négocier (afin de réaliser des fonds)«. Hon. »tromper, vendre une mauvaise chose pour une bonne«. Compos. zu baratar Don. 28, 28 »stulte vel dolose expendere«.

emborgar? Per qu'en portara maior carc Selh que anc afan no sufere E ja nos cug traspas (castas **R**) ni berc, Qu'als pus ricx erguelhs non *emborc* Que mals bes cass' ez *enborca*. (ben casse **R**). Gav. 7.

R (M. G. 1067) und **C** (M. G. 1068) lesen in der vorletzten Zeile *embarc*, doch verlangt der Reim *-orc*; in der letzten Zeile

liest C *enberca*, doch verlangt der Reim *-orca*. Reimschema: a b b c d e e f g. R. II, 254 liest: Que mals bes cass'e *enberca* »Que le mal casse et ébrèche les biens« und gründet auf die Stelle das Vb. enbercar »ébrécher«. Auch E. W. IIc. s. v. brèche giebt dies Vb. wahrscheinlich gleichfalls nur auf diese Stelle hin.

embotar »utrem implere«: Don. 30, 20.

***embroingnar** »revêtir la cuirasse«. R. II, 262 s. *enbronhar*.

***embronsit** »refrogné«. R. II, 263 s. *abronquit*.

embruiar? Gent acuoill mas puois *embruia* Femna pois a faich de bois teill. E fols no s'aplat son cabeill, Pos li faill lo pertraitz al broc Marc. 12 (Arch. 33, 338 A).

R. V, 404 s. v. *pertrag* citiert die beiden letzten Zeilen. Gebunden mit: aluia, desluia etc. Ist es Compos. zu G. O. brucar, brugar »broncher«?

[**empagar**, refl. »sich einlassen«: noy intran ... el palais on jazer Vai amors, ni sajar Non auza de pujar Los grazes per lunh fag; Ni cre c'us s'en *empag*, Car, de lor nos cove. G. Riquier (Chr. 288, 11).

Bartsch setzt im Glossar dies Vb. mit obiger Bedeutung an. Die Form gehört aber zu *empaitar*, *empachar* 3. VI, 15 »empêcher«, hier wohl »behelligen, belästigen.« Brev. 26318 kommt dieselbe Form noch einmal vor, ebenfalls im Reim mit *fag*; das Glossar zum Brev. stellt sie aber richtig zu »empachar«.

empaginat »heidnisch?«: E garda c'hom *empaginatz* Faisse los, ni mal ensenhatz Ni nulha mala creatura .... non auze venir en ta plassa. Diät. 135 (S. D. p. 201).

Such. lässt das Wort unerklärt. Ist es *empaganatz*, afr. *enpaiené* zu deuten? Vgl. *faisenar*.

empalancar: Bayssares d'aut banc en banca Pel coms en cuy pretz se mira, Denan l'erguelh *s'empalanca* Cossius torn en vostre banc. Gav. 1 (M. G. 201 C).

R. II, 178 s. v. *banc* citiert die letzte Zeile, s. v. *banca* die erste.

— Trichat fan [seran R. V, 423] li trichador Que an [c] mal per pleitz non gequic. No y aura rieu, vouta ni tanc[1]) Als perjurs fals c'a fe falhic, Que denan luy no *s'enpalanc* Ni engan[s] que nol secorra. Gav. 9 (M. G. 1071 R).

R. Ch. 4, 402 u. R. IV, 554 s. v. planher liest: Que tot denan lor no *s'en planc*. Nach Harnisch S. 180 wird der Vers verständlich, wenn man *son* statt *sen* liest und *palanc* = »Pfahl«, bei Rayn. fehlend auffasst. Harnisch hält ferner *planc* der Lesung Rayn.'s für ein Subst., während dieser es als 3. s. prs. zu planher zieht. G. O. hat empalancar »briser, froisser, éreinter«. Vgl. E. W. IIa s. v. spalancare »aufsperren, sp. espalancar »ausbreiten«.

empalhar refl. »in Verwirrung, in Verlegenheit setzen?«: Lo vers dech far en tal rima, Mascl'e femel, que ben rim, Qu'ieu trac lo gran de la palla De sen qu'om no *ssi empalh*

1) *tanc* fehlt im Lex. rom. Nach Harnisch S. 180 »Verschluss«. R. Ch. IV, 402 schreibt dafür ‚*danc*', welches Lex. rom gleichfalls fehlt.

E meti selhs en bavec De nescia gent baveca, Que tornon dos en amar. Gav. 8 (M. G. 1070 C) R (M. G. 1069): *enpalh.*

R. II, 303 s. v. *bavec* citiert die drei letzten Zeilen, III, 302 s. v. *femel* die beiden ersten. G. O. giebt enpalhar »empailler, empêtrer«. Hon. »congédier qn. avec méprise.

[**empansar** »herunterschlucken« s. *enpassar.*

***emparchar** »empêtrer, embarrasser« R. IV, 426: Ben a de sen gran sofraicha Drutz que de viella *s'emparcha.* Augier 1.

Der Reim verlangt *empaicha.* M. G. 578 K zeigt auch *empacha* gebunden mit *sofracha.* empaicha also zu *empaichar, empaitar*, welches R. VI, 15 mit der Bed. empêcher giebt. G. O. verzeichnet *empaitar* »coller, joindre, réunir« mit Beleg.

[**empenher** »appliquer des couleurs«.

Mahn Gram. p. 236 stellt dies Vb. auf Beide Belege (Mönch 2 und 3) aber mit Philippson und Klein zu lesen *en peinsses* und *en peinetz.*

***empentir** »repentir, affliger« R. IV, 490: No fo pas *empentida* dels plazers ni de las amors qu'ill l'avia mandadas. Vie de R. Jordan.

Nach Mahn (Anm. zu Biogr. der Troub. XVI) ist das *enpentida* der Hs. zu trennen in *en pentida.*

empirar?: Ai cara grina Maritz testa enclina Sai restet gelos, Son cors en greu tira Qui d'al non *empira*, Car eu sui jojos Molt en es pensazos. Lais non par 49 (Z. f. R. P. I, 67).

Ist Bartsch unklar.

[**empliar**?: Que cel qu'el mund non podia caber El vostre sen receubist et portast Et el vos braç norstes et paucast Que ter' et mar et cel et tot *enplia.* Poés. relig. 2777.

Levy: »L'imparfait ne convient guère ici. Pourrait-on supposer, un verbe *empliar*, nouvellement formé par l'auteur». Nach Tobler (Z. f. R. P. 1887, S. 577) stört das Imperf. *emplia* nicht mehr als podia drei Zeilen früher.

***emportar** s. Sternb 38.

***empuiar** s. Sternb. 38.

enabriar »ausruhen«?: Amicx, mais auretz de vertut, Quan vos seretz *enabriatz,* Anatz sezer, si a vos platz. Jaufre 55b.

Car menbral de Quex l'enoios, De so que denan son seignor Li dis, que de maior valor Sera, cant er *enabriatz.* ib. 66b.

enaguar »se mettre en mer, s'embarquer« (Glossar): Tantost s'uneron *enaguar.* G. d. l. Barra (Fol. 1d).

enaisar »Vergnügen machen«: Gent *m'enais* Quan del cais En eis lais Markiol. Lais. (Z f. R. P. I 61).

Nach Ba. *enais* 1. prs. von *enaisar.* Compos. zu R. II, 42 *aisar* »donner de l'aise«. *s'enaisar* also »se mettre à l'aise, se donner de l'agrément.»

enalbrar, enarbrar »erigere duos pedes et in duobus sustentari«. Don. 30, 42.

---

emprenhar »engrosser« R. IV, 636 soll nach Mahn Gram. S. 242 Rayn. fehlen.

enarcar »flectere vel curbare onus« Dop. 43, 37; *enarcs* 2. s. prs. c.

enarnescat »ausgerüstet«: Ez el ab sa compaina e ben *enarnescat*, Cavalguet per Navarra aissi com podestat. G. d. Nav. XXVII.

Michel: »équipé«.

enartar »anzetteln, aussinnen?«: Et el hac aysi *enartat* Per alugorar tot son fait. G. d. l. Barra. (Fol. 23d).

P. Meyer: »agir« (?).

El altrel contrastava per lo mal *enartar*. G. d. Nav. 1715.

Michel: »accroître«.

E ja Dios no vos do de tal mal *enartar*. ib. 2249.

Michel: »encourager«.

Ni els nostres enemics negun mal *enartar*. ib. 2632.

Michel: »susciter«.

. . . . per lo mal *enartar*. ib. 770.

Michel: »exciter«.

enbacinar »blenden«: Mieilz mi fora quel col m'agues brisat, O que mei oil fossan *enbacinat*, Que ren non vissan. Chelt. N. 10, 67.

Nach Suchier = *abacinare* ‚blenden'. Näheres bei Du Cange (sowie P. Meyer. Rom. X, 621). Vgl. Godefroy *embaciner* »aveugler par l'apposition d'un bassin brûlant«.

enbahir »erstaunen«: Perque, del tot, quascus a lui servisca De bon voler, e no y planga denier, Vertuozamen, sens que no *s'enbaysca*. R. Valada (Joyas p. 29). — Mas lo coms Olivier per tant no *s'enbahis* Fier. 1230.

Nach K. Hofmann (Rom. Forsch. I, 122) lies *esbahis*. Vielleicht kann man *enbahis* beibehalten, da auch afr. *enbaïr* existiert.

enbartar »luto inficere« Don. 43,4: 2. s. prs. c. *enbartz*.

R. II, 189 hat das Subst. *bart* »tache«.

enbenoït?: Qu' ieu no(n) puesc viure ses amar Que d'amor sui *enbenoïtz*. B. d. Vent. 40.

So liest G. O. das Wort, aber mit offen gelassener Bedeutung. M. G. 1439 **B** zeigt: *e..enoïtz*.

***enbercar** »ébrécher«. R. II, 254, s. *emborgar*.

enborsar »in bursam mittere«. Don. 39, 41.

enbronhar »erschrecken«: Nos camja ni *s'enbronha* Per menassas. B. d. Born 39.

R. II, 262 liest *s'embroigna* und gründet darauf embroignar »revêtir la cuirasse.« Stim. übersetzt »sich wappnen«, Thomas: »s'effrayer«. Chab. (Revue XXXI p. 610): ‚Je vois-là une autre forme de *embroncar*; il ne s'émeut ni ne s'effraie pour menaces (qu'on lui fasse).' R. II, 263 giebt *embroncar* mit »refrogner, cacher, voiler«. Bartsch, Chr. Glossar, II. Aufl. »verbergen«. IV. Aufl. »neigen, beugen«. Vgl. E. W. II c. s. v. *embronc*.

***enbudelar** »éventrer«. R. II, 268 s. *esbudelar*.

encalanat? »échauffé.« (G O): E cant es sus, son li crebadas Sas plagas denan e detras, Tant es *encalanatz* e las. Jaufre.

R. I, 106b zeigt dafür *afiniatz*; R. II, 291 verzeichnet *calivar* und *acalinar* »échauffer«.

encarterar »spalten«: Aqui viratz hubrir caissas e debrissar, E cervelas espandre e caps *encarterar*. G. d. Nav. 4747.

Michel: »mettre en quartiers.« Godefroy: *encarterer*.

encarzezir: Amics senher, nous o cal dir Neis lo nom pus *encarzezir*, D'ambas partz vos tramet salutz. Guill. de Berg. (Jahrb. VI, 236).

Von Rayn. *carzir* »enchérir« Weiterbildung wie von blanchir -emblanquezir, frezir-esfredezir?

***encassar** s. Sternb. 38.

enclotar »verbeulen«: Las espazas allos elms coton Cellas oscan e cil *encloton*. Flam. 7783.

Glossar: »se bossuer.« —

De tal vertut l'a enviada [peira] Quel bos escuts es *enclotatz*. Jaufre 67 b.

Hon. *encloutat*, *encussat*, pour bossué, enfoncé. R. II, 418 hat *clot* »creux, enfoncement«.

encopenat »mit einem Federbusch versehen«: *Encopenatz* a lei de cavallier. G. Rain. d'At 4 (MG. 954 I) = H (Arch. 34, 402).

G. O.: »empanaché«.

encordar »garnir d'encordes« (Michel): E donc viratz balestas tendre ez *encordar*, E lanças e venables, per N'Estacha matar. G. d. Nav. 1790.

Hon. »corder, entourer, lier avec une corde«. R. II, 487 hat *cordar* »corder, lacer« und *encorda* »encorde, garniture d'arc.«

encoronar »krönen« (Ba): Vergen honrada, de jois en . . . . *Encoronada* De corona degna. Poés. rel. 1567 u. Chr. 277, 37.

encorrotit »verabscheuungswürdig«: En Rogers de Montaut lor crida e lor ditz: Firetz ben a deliure sobrels *encorrotitz*. Crois 8893.

»détesté« (Fauriel.) Hon. encorrozit »détesté«. G. O.: »sobriquet que les Albigeois donnaient aux croisés.«

[**encortadir**: Anc no saupes chansos ni sirventes, Vers ni descort qu'*encortadis* fezes, Que nosabers vos marris eus cofon. B. de Paris, de Rouergue (B. D. 85.)

Ba.S. 326 möchte *encortadis* als Part. von einem Verb *encortadir* auffassen, so dass der Sinn wäre: Vers noch Descort, die ein am Hofe erzogener oder höfischer Mann, Sänger gemacht? Chab. (Biographies des Troubadours p. 137) sieht in Cortadis einen Eigennamen des 13. Jahrh. (Poète nommé par Bertran de Paris). Tobler (Sternb. 30) bemerkt: Möglicherweise handelt es sich auch um einen Herrn Conradin-s, Corradi-s.

encrebut?: no val . . . lo sieus trobars una raba Contral mieu que m'a *encrebut*. R. d'Aur. 15 (M. G. 362 C).

R. II, 513 giebt das Wort als Beleg zu *encreisser* »accroître«, dessen P. p. aber *encregut* heissen sollte. Etwa von *increpere*?

---

encoblar: Anz l'acreis a totz jorns e dobla Et on mais pot el *s'encobla*. Flam. 1332. — P. Meyer lässt das Wort im Glossar unerklärt. Chab. (Revue II. série. Bd. I, 14 ff.) bemerkt, dass *encoblar* R. II, 437 verzeichnet sei mit der Bed. »accoupler«, die hier ganz gut passe: „Il s'unit le plus qu'il peut à elle, c'est à dire, à la jalousie.«

***endesonrar** s. Sternb. 39.

***endesprezar** s. Sternb. 39.

endigneiar »mépriser« (Herausg.): Tostemps anon *endigneiatz* E sian de lur terra gitatz. Psaumes 38.

Weiterbildung von R. III, 50 indignar »indigner«.

endir s. *enhir.*

endompneiat: C. milia merces li ret. Com dessou sers *endompneiatz* Ab son rirem teing per pagatz. Cour d'Amour 1451.

Compos. zu dompneiar R. III, 69?

endoscar »besänftigen, aufheitern«. Sos digz aplana e *endoscha*, Escoutatz Plus suavet poing que mosca, Mas plus greu n'es hom sanatz. Marc. 18 (Arch. 33, 336 A).

endoscar wohl = **indulcicare.* Vgl. sp. *endulzar.* R. Ch. V, 252 u. M. W. I, 50 lesen: Sos fatz aplana e *tosca* u. R. V, 439 gründet auf die Stelle das Vb. toscar »empoisonner«, was demnach wohl zu streichen ist.

***enescar** »amorcer« R. III, 142: Sel que fin' amors *enesca*. E. Cairel 2; A (Arch. 33, 441) aber: Cel cui fina amors *enuesca*.

R. V, 526 s. v. *envescar*, engluer liest auch: Cel que fin' amors *envesca*.

enfelenar »aufreizen«: Doncx perque non mena Aquelh que semena Malvestat ades, Qu'ayssils *enfelena* A fort(t) de balena. P. Card. 10 (M. G. 760 C.)

R. III 301 hat nur *esfelenar.* »efforcer, irriter«.

enfenher »erheucheln«: Ai! croi baron! beus tenon enbregatz Clerc e Frances ab lor *enfenha* patz B. d. Born 6 (Stim.)

Don. 24,30 *enfeigner*, 24, 33 part. p. *enfeint.* G. O. *enfenha*, feigne; feinte.

refl. Qe tollan pan o vin o car e leinha Vaqas e bous e neguns ne *s'enfenha* Vignas e pratz e terras e lao(u)rs. P. Card. 26 (M. G. 1240) T. C (M. G. 982): uacas e buous e que negus nos *fenha.* R. IV, 3 s. v. *laor* cit. die letzte Z.

enferzit »effrayé« (Glossar): A donex es l'arma marrida Tan trista-et-*enferzida.* Brev. 15899.

R. III. 309 s. v. ferezir liest: trista es e *ferezida* und gründet darauf ferezir »effrayer. Rayn. hat auch esferezir und esferzir mit derselben Bedeutung,

enfrondar s *esfrondar.*

enfrunar »gierig essen, sich vollstopfen«: Aus tu que trop te *enfrunas* De manjar, e pauc enduras? Pièces morales XVII. (R. Ch. IV, 452).

G. O. »se gorger, soûler.« Vgl. E. W. II, c. sub *enfrun.* R. III, 97 hat *enfrun*, triste, réfrogné, avide.

***enfugir** s. Sternb. 38.

enfuguezir (?) »entflammen«: Tota l'avia *enfuguezida* e enblanquezida l'amor de Dieu. Douceline p. 186.

Herausg.: »embraser«.

englozar »offenbaren« (Ba.): De cor humil l'*englozec* son vizagge Elucidari (Chr. 367, 1).

Compos. zu *glozar* »gloser, parler« R. III, 477.

engraillar »ausschelten«?: Maior paor ha de pouzar Qe d'*engraillar*

cel qui vos fier E qius rend en cap vostre par. Dalf. d'Alv. 7. (Lollis p. 96 O).

Appendix zu Hs. O verzeichnet das Verbum mit der Bedeutung »brauare«.

engranir »Körner ansetzen«?: lo blatz vig ben *engranir*. Enric, 1 (Selbach p. 121).

G. O. deutet es »grener«. R. III, 497 verzeichnet engranar »engrener«.

engratonat »verletzt, geschmäht«: Alas! caitiu malaürat, Engelosit, *engratonat*. Flam. 1165.

Glossar: »terme injurieux«. Chab. (Revue IX, 33) deutet es »déchiré, meurtri, tourmenté,« es stamme von derselben Wurzel wie *égratigné*. Godefroy verzeichnet *engratiner* »égratigner.« (En)gratonar also wohl Weiterbildung von R. III, 505 gratar »gratter, égratigner«.

engrenit »erzürnt«: Del plazer mi sui *engrenitz*, Totz l'autre bes m'es si frezitz Que nom valgran merce clamar. B. de Vent. 40 (M. G. 1439 C.)

G. O. und Hon. lassen die Bedeutung davon offen. Es stellt sich wohl zu *agrenir* s. dies.

engrogezir »gelb werden« s. *grogezir*.

[**engroissir** »anschwellen«: Que ges Rozers per aiga que *l'engrois* Non a tal briu. A. Dan. 18 (Can. XV).

Harnisch stellt dies Verbum § 190 auf, und S. 285 giebt er *engrois* 3. s. prs. i. unter I-Conjugation (?). *engrueis* liest Rayn. IV, 511 und III, 500 giebt er den Beleg unter *engraissar*.

enhir »wiehern«: . . . . . et auch *enhir* Cavals voitz per l'ombratge. G. de S. Gregori 1 (Stim. B. d. Born II).

R. IV, 369 s. v. *ombratge* liest nach T *agnir*. Don. 36, 41 *endir* »inmitere A; inire B«. Nach Chab. ist die Lesung von B = hinnire, cf. grondir = grunnire. Endir stellt sich zu enhir wie grondir zu gronhir. G. O. giebt ebenfalls s. v. endillar endir »hennir«.

eniuragar »lolio inficere« Don. 31, 3.

G. O. verzeichnet es als *enviragar* »remplir, infecter d'ivraie.«

enlaizar »se salir« (Glossar): Una sentura d'aur obrada Ha pausada per tot entorn. Per tal que vent si fes lo jorn No pogues l'aygua *enlaizar*. G. d. la Barra (Fol. 12 d).

Compos. zu *laizar* »souiller« R. IV, 9.

enleconir »verprassen«: Car qui l'autrui non capusa Lo sieu tramet al mazel, E qui l'estaing vol sentir Lo sieu fai *enleconier* El met en la comunailla. Marc. 42 (M. G. 803 A) I (M. G. 802) *enloconir*.

Zu *leconia* »Schlemmerei« gehörig und Weiterbildung von *lecar*? R. IV, 289 s. v. *comunailla* citiert die letzte Zeile.

enmanentir »bereichern« (Ba.): Mas trop laissa *enmanentir* Sos sers cui deus bais et azir. P. Vidal 8 (Chr. 110, 19).

---

enilhar »hennir« R. III, 560 soll nach P. Meyer (Glossar zu G. d. la Barra) bei Rayn. fehlen, dieser verzeichne nur *inhilar* »forme évidemment savant.«

Compos. zu G. O. *manentir* »enrichir«. R. IV, 150 giebt *esmanentir*. Godefroy verzeichnet ebenfalls enmanentir »enrichir.«

[**enmenar** »wegführen«.

Bartsch im Glossar zur Chr. stellt das Vb. auf; en(inde) »davon weg« ist aber abzusondern. Demnach auch L. R. 413 und Vie de S. Honorat XVII en abzutrennen, wo die Drucke *enmenatz* und *enmenet* zeigen. (Das Gleiche gilt für das Afr. Vgl. W. Förster Anm. zu Aiol und Mirabel V. 182; Gautier im Glossar zur Chanson de Roland hält allerdings an der Existenz eines afz. *enmener* fest.)

***enmontar** s. Sternb. 38.

***enpassar** »faire passer« R. IV, 443: Non es tan gran[s] lo roinhos Qu'en un sol morsel(l) o en dos Noll *enpasses*, [quil vos talha] B. de Born 24.

Stim. bemerkt dazu: ‚*enpassar* ist anderweitig nicht belegt, nach dem Zusammenhang müsste es »herunterschlucken« heissen, wie es auch das G. O. auffasst: »avaler, engloutir«. Tobler schlägt *empansar* von pansa vor'. Thomas p. 139, 41 ändert daher in *empansetz* und giebt im Glossar empansar »avaler«. Nach Chab. (Revue XXXI. 608): ‚Lis. *l'en passes* (= passetz) = que vous ne le fassiez passer (dans votre estomac ou par votre gosier). Cf. Romanz de S. Fanuel, v. 419—22.'

enplaidar »unterhandeln«: (E) deu gardar que fin' amors gaia Per lonc *enplaidar* non dechaia. Cour d'Amour 1062.

Cf. afz. emplaidier »mettre en cause«.

enpreissar »herandrängen«: Mas li mainader felo comenson a tornar Cant viro cels de l'ost venir e *enpreissar*. Crois. 1857.

Glossar: »arriver en foule.« Hon. *empreissar* »presser, venir en hâte«. R. IV, 622 hat das Subst. *preissa* und das Verb *apreissar* »presser«.

Hierher wohl auch mit der Bedeutung »auf dem Fusse folgen«:

En Archimbautz de sempre n'eis Car nom vol que nuls hom *l'enpreis* Apres lui. Flam. 2617.

P. Meyer giebt das Wort nicht im Glossar, übersetzt aber die Stelle: Archambaut sortit sans plus attendre, ne se souciant pas d'être suivi par personne.

enquar »anfangen«: D'aqui apres mes l'aiga en la concha e *enqueth* a lavar los pes deus disciples. Ev. Joh. 13, 5 (Chr. 19, 15.)

Vgl. Diez, Jahrb. I, 366.

L'orgueil Maurin o *enquet* a retraire. Aig C. Maur. 793. — Qui sab chanso ni fabla *enquet* l'a dir. Ross. 3570 **P = O** (Tir. 268). — Dreit vers Tubie s'en *enquet* a annar. Aig. u. Maur. 1194.

Lat. *inchoare*. G. O. *enquet* »commença«.

enquistar »erbitten«: Ab tant lhi pres sa vida a *enquistar*. Ross. 8803 **P . O** 9854: Tan dis anquet sa vide a *enquestar*.

Compos. zu R. V, 21 *quistar* »quêter«. Rayn. hat aber *enquistaire* »enquête demande.«

enraucar »raucus fieri« Don. 43, 41 2. s. prs. c. *enraucs*.

R. V, 149 *rauquiar* mit derselben Bed.

enribaudir »more ribaldorum vivere«. Don. 36, 38.

Compos. zu R. V, 93 *ribaudir* »dévergonder«. Vgl. *forbandir*.

enrodit »kreisförmig gemustert«?: Darai un polpr' *enrodida* Ab bellas esteletas d'aur. Flam. 3412.

Nach P. Meyer »rouge, teint en rouge«. Vgl. aber Winter, Kleidung und Putz der Frau. (A. u. A. XLV), *porpre roée*.

ensalvatgir »silvestrem facere«. Don. 36, 37.

Godefroy ensauvagir »devenir sauvage.«

ensapar »stolpern, straucheln«: Quant l'uns dels pes *ensapa* o se bruncha, e l'autre li acorre. V. et Vert. fol. 58.

R. II, 272 citiert die Stelle mit Auslassung des Wortes. Vgl. *brunchar*. G. O. giebt das Vb. mit »buter, broncher« und auch eine Weiterbildung *ensapagar* »regimber.« Hon. *sapat* en parlant de la terre foulée, pressée par les pieds.

ensenhorir s. *essenhorir*

ensermonar »ermahnen«: Pregem Yesus, da cui toç bien descen Et que tot jois et totas graiças dona Et que sun mun de ben far *ensermona*. Poés. rel. 2610.

Compos. zu R. V, 209 *sermonar* »sermonner, prêcher«.

ensir = Rayn. *eissir*: Non *ensiran* ja mais D'afan ni de pantais. Poés. rel. 2610.

Qed hom vil sitot s'es senatz Greu pod *ensir* conseil honratz. Stengel, prov. Blumenlese d. Chig. S. 63, 211, 5.

Qe braz ai frag et estei enguisos E nō *ensi* que quatre mes enters En un alberg que trobei en Chabress. Rostang (S. D. 336).

Suchier liest: e no *mens si*. Vgl. Chab. Anm. zu Poés. rel. S. 139. Godefroy ensir = eissir.

ensolar »beschlagen (mit Hufeisen)«?: Le cavals les vay totz peutir Issi com si fo *ensolada*. G. d. l. Barra. (Fol. 11 a.)

P. Meyer: ‚Paraît être un dérivé del *sol* »sol«; p. ê. *aire à battre le grain*.' G. O. verzeichnet *insolar* »parqueter, planchéier«. Vgl. *resollar* und *desolar*.

entaiar Don. 41, 32 *entais* »in luto mittas«.

Vgl. E. W. II c. s. v. *tai*. R. V, 294 *entacar* »entacher, souiller.«

entendritz »weich, frischgebacken«. s. *femelit*.

***entesar** »tendre« R. V. 328.

Der Beleg ist derselbe wie s. v. *estezar*. s. dies.

entorrar »in einen Turm einschliessen«: . . . li duy senhor Qu' eran en las tors *entorrat*. G. d. l. Barra (Fol. 33 b). — Car si o fazian, de mort nol puyran salvar; Car de por quez avia s'en anet *entorrar*. G. de Nav. 4166.

Michel u. P. Meyer: »enfermer dans une tour.«

entraversar »in oblicum se opponere« Don. 34, 37.

Hon. *entravessar*, afz. *entraverser*.

***entredormir** »sommeiller, rêver. R. III 75: Tan l'am de bon coratge C'ades soi *entredormis*. P. d'Alv. 23.

Bartsch (Chr. 79, 12) liest: C'ades lai *entr' on dormis* T. E.: soi *entrendormis*. P. O. 138 u. M. W. 1, 89: soi *entr' on dormis*.

entremusar »warten«: Nom fasas mais *entremusar* Quem tarze e veil m'en anar (Qu'ieu me tarze en mon anar G. O.) Jaufre 77a

G. O. »attendre, muser«.

entreparaular »sich unterreden« (Such.): *Entreparaulo*: So que es? Escapatz es be nostre pres! Nic. 1043 (S. D. 1 ff)

entrescridar »zurufen«: Can Frances los perceubro, mot en son esfredat, Frances e Sarrazi si son *entrescridat* Fier. 262.

So nach K. Hofmann (Rom. Forsch. I. 122) statt *etr' escridat* des Drucks zu lesen. Hon. hat *entrecridar* »S'entre-appeler, s'appeler l'un l'autre.«

entresenhar »schmücken (mit Abzeichen)«: Sil que son de nou adobat Si foron ja *antresenhat*. Flam. 952. — Agron jals cavals esselatz E cubertz e *antresenhatz* De senals e de cascavels Flam. 772.

R. I, 13: »distinguer par des signes.«

Vestir lors gonios ni lors elmes lassar, Ni lors cavals cubrir de fer e *entresenhar*. Crois 1759.

Glossar: mettre des *entresenhs* (insignes, marques distinctives) [à un cheval]. Hon. »mettre les enseignes.«

Ni lor cavals vestitz de fer ni *entresenhatz*. Crois. 176.

refl. E no y a ram, no *s'entresenh* De blancas flors e de vert fuelh. Uc Brun. 1 (M.G.5) **C**=**I** (M.G.414); **M** (M.G. 413): lo mon ab plasen *entresenh*.

R. II, 377 gründet darauf *entressenher* »entourer«. Chab. (Deux mss. prov. 249 s. v. senhal): ‚la signification de *décorer, orner* paraît certaine. Voy. Can. A. Dan. p. 249, et Godefroy sous *entreseignier*.'

— »anzeigen, andeuten«: Dels quatre caps que a la cros Ten l'us sus ves lo firmamen, E l'autre ten ves Orien E l'autre ten ves Occiden E per aital *entresenha* Que Crists a tot en poder. P. Card. 15 (R. Ch. 4, 444.)

***entressenher** s. Sternb. 62.

*(?) **entretenir** R. V, 343 »tenir l'un à l'autre«: El biz' el bruelhs nils brancs Que *s'entretenon* trastug. De sobre claus ram de fuelha. A. Dan. 9. = **C E H**.

Can. XI liest mit **A I K N N² R**: *entreseignon* zu *entresenhar* gehörig. Vgl. Can's Anm.

entristar »betrüben« (Ba.): Vos serez *entristat*; mas la vostra tristicia sera trastornada en jau. Ev. Joh. 16, 20 (Chr. 15, 11.)

Compos. zu R. V, 427 *tristar*. Lyon. Hs. (Revue XIII, 170): *contristat*.

***entroblir** »troubler, agiter.« R. V, 441: Aissi m'avetz enfollesit Que Dieu e me em *entroblit*. Folq. de Rom.: Domna ieu pren.

R. I, 495 zeigt: m'en *entroblit*. Nap. unechte Lieder XI, 222) liest: Aissi m'avez enfoletit Que deu e me en *entroblit*. *entroblit* ist wohl als 1. s. prs. von *entroblidar* nach R. IV 355 »oublier intérieurement« aufzufassen.

entruandir »mores trutani habere«. Don. 36, 36.

G. O. *entruandar* »gueuser.«

R. V 435 *truandar*, 436 *atruandar*, »allécher«.

***enveillir** »avilir« R. V, 546: Sui per lei *enveillitz* R. d'Aur. 21.

A (Arch. 33, 434) aber: Per qe soi *envilitz* zu R. V, 546 *envilir* gehörig. Vgl. *envelhir*.

envelhir »aiterne«: E pert son temps sel que vol *enveilhir* Am senhorieu don bens nol pot venir. Berenq. Trob. 1 (L. d. troub. XIV. 105, 7.

»Ce verbe signifie ‚vieillir', et non *s'avilir*. comme il est dit en note«. Chab. (Revue XXI. 100).

Tuch *envelhi(e)ran* veramens Aysi con fa le vestimens. Trad. d. Ps. CI, 99.

Nach Chab. = »vieilliron«. Inf. *envelhir* (s'il ne faut pas corriger de préférence *velheziran*.

Doncs serion cellas mieu par, Qu'eu las fatz totz jorns *enveillir*. Si per peigner in per forbir Podion plus joves tornar. Mönch 7.

Philippson 13 liest nach **A**: *enveillir*. Klein 3 nach **C**: Qu'eu fatz t. j. *enveillezir*.

envolcar »einhüllen«. E ayssi els pauseron ela el enfant *Envolcatz* en un mantel en aquel munt. Madeleine 166.

Nach Chab.: »envelopper, surtout de langes, un petit enfant. (Labernia.) **B**: *envolopatz*, *envolcar* existe en catalan«.

hereditar »in stand halten«: . . . e deia la dicha paret als siens propris despens tener condicha edificada e *hereditar* e refar, aitant quant se endevenrie cazer. Clôture a. 40.

Herausg.: »conserver, relever«.

eretgir »sich zur haeretica perfecta machen«; Que la premeira *s'eretgi* E anc pois al re no queri. Mönch 16 (Klein 1.)

Vgl. Philippson S. 74. R. Ch. 4, 368 liest dafür *la tray*. R. III 526 hat *heretge* »hérétique.«

esbailit »seiner Sinne nicht mächtig«: Ab tan vec vos lo comte ponhen e *esbailitz*, E can vit mortz los autres mot s'en es esbauditz. Crois. 5815.

Hon. u. Meyer: »emporté, fougueux, lancé«. Compos. zu R. II, 169 *bailir* »gouverner«.

esbalnit?: Marchabrun anc non cuit t'ames L'amors ves cui es tant engres Ni no fo anc res meinz prezes D'aitals joglars *esbalnis*. Marc. 23 (A. u. A. VII, 98 Da).

esbrugir. esbruir »Lärm machen«: Que non chan e non *esbruis* Cella don sui gais e jauzens. B. de Vent. 1 (M. G. 133 B.) **V** (Arch. 36, 400) u. **U** (Arch. 35, 422): *esbrois*.

R. Ch. 3, 42 u. R. II, 265 zeigen dafür *embrugis*.

Ni res al cor tant de joi nom poc Per que sos noms sia sauputz et *esbrugitz*. Chirurgie (Rom. X, 63).

Thomas: »correspond pour le radical et le préfixe à *ébruiter*.«

Ni res al cor tant de joi nom poc dar Cum fetz aquel don anc feinz lausengiers No *s'esbrugic* qu'a mi solses tresors. A. Dan. 18 (Can. XV, 39.)

Can.: »far motto. far rumore.« Godefroy: *esbruir* »faire beaucoup de bruit.«

esbrunasir »trübe werden, sich verdunkeln.« Per lo tems qui *s'esbrunasis* En qui per joi d'amor m'esjau. Anon. 461, 41.

R. II 266 *brunezir* »s'obscurcir« u. II 267 *esbrunir* mit derselben Bed.

esbudelar »aufschlitzen«: La viratz caps partir, ventres *esbudelar*. G. de Nav. III. — Ab los pes dels cavals l'an tot *esbudelat*. Fier 277.

Druck: *enbudelat*; Mit K. Hofmann (Rom. Forsch. I, 122 lies *esbudelat*. R. II 268 gründet hierauf *enbudelar* »éventrer.« Don. 30, 34. *esbudelar* »intestina de ventre exire, trahere«. afz. *esboeler*.

esbuschat?: No i [sc. palaitz] causis tust ni peira. mur ni escatz (**O** usclatz), Mas cortinas de seda e *esbuschatz* Totz voutz de[ls] melhors palis que unquas viratz. (Nach Apfelstedt: visatz.)

Ross. 1299. **P**; **O** (1898): ellui *buschatz*

G. O. lässt die Bedeutung dafür offen. Ist es Compos. zu Hon. buscar »échancrer, en style de couturière«?

escalampar »ausrutschen?«: E lo bran *escalampa*, que p(l)us bas a tocat. Fier. 4795.

Nach C. Hofmann (Rom. Forsch. I, 117) = »rutscht aus«? Nach Baist trägt das Wort, wenn es so richtig ist, ein prononciert germ. Gepräge, und es sei vielleicht auf *Schlappe* und *schlaff* hinzuweisen oder auf *schrapen*. — Oder ist es für *essalampar* verschrieben und mit R. VI, 28 *eslampar* »glisser« in Verbindung zu bringen?

escalhar »frangere« Don 63,19.3.s. prs. i. *escalha*.

Compos. zu *calhar*? s. dieses.

***escancellar** »detruire« R. II, 308: Lay, chansos, te y via; Pero not daria Tornada e revella, Qu'om no *t'escancella*. Guir. Riq. 85.

Ebenso liest R. V, 90 s. v. *revella*. Pfaff (M. W. 4, 49) liest aber *escantella*, was wohl richtig sein dürfte, so dass sich escantellar zu acantellar stellen würde (s. d.). R. II, 316 verzeichnet auch escantelar, »tailler, ébranler«, der einzige Beleg aus Philomena zeigt aber *encantelec*. Weiterer Beleg für escantelar »spalten« (Ba):

Noi a tan fort escut non *escantel* No fenda o no pertus o no arcel Ross. 2023 (Chr. 37, 22).

R. II, 113 s. v. *arcelar* liest dafür *escancel*.

Ferner wohl noch:

Fer Folchier en la targua, que ab aur merela, Si que tota lalh fen el *escantela*. Ross. 2120. (Tir. 161).

Der Abdruck von **P** zeigt hier allerdings *escartela*, **O** aber *escantele*.

Vgl. Godefroy eschanteler und Gautier (Rol. 1292) escanteler »abattre le cantel de l'écu.«

escantellar s. *escancellar*.

***escar** s. Sternb. 39.

escayshar »railler, se moquer (Chab.): Lo deu layshar ans que n'iesca tensos, E sobre tot, qui no vol qu'om *l'escayshe*, Es mielhs razos que *d'escayshar* se layshe. Deux mss. prov. XX, 55, 56.

Sauv.: »donner un sobriquet«. R. II, 287 giebt ein Vb. *escayssar* »rompre le mâchoire«.

escemblar s. *esclemblar*.

***esclavar** »rendre esclave«? R. III, 151: Pus ilh o a enquest, Mi non es greu si m'*esclava*. B. d. Born 3.

C: *menclaua*, **IKdM**: *mesclaua*.

Von Stim. u. Thomas als 3. s. prs. c. zu *esclaure* »entfernen«

escieuria (?) Pueis me dizon: puiatz En cort e demandatz La pena *s'escieuria*, Qu'om nous perdonaria, Sil jorn en vos falia. Bertr. d'Alaman. 11 (R. Ch. 4,330.) **a** S. 237 liest dafür: Ans me ditz totz privatz Qen cort es demandatz El pena *sescriuia* etc.

gestellt, was lautlich kaum möglich ist, daher ist wohl besser die Form zu einem Vb. *esclavar* »ausschliessen, entfernen« zu stellen. R. II, 408 giebt ein esclavar »enfermer« aus Daud. d. Prad. (Poème sur les Vertus). Stickney v. 668.

esclemblar (?): Tuich li plus savi en vant hiure Ses muiol e ses retomba, Cui ill gignosetz *esclembla* La crin queil penda la coma. A. Dan. 11. (Can. IV, 19.)

Can. deutet das Vb. »storcere, sviare, scompigliare« u. übersetzt: e quel furbetto [d'Amore] gli scompone i ciuffetti che gli pendono dalla [lunga] chioma. Vgl. Chab.'s Anm. — Ba. (Z. f. R. P. VII, 590) liest *escembla*, welches er = **exinvolare* nimmt; »*sc* wie in *escemir* (= eximere), das das G. O. hat.«

escodre »secourir, opérer la rescousse« (Meyer): .... no cujan estre fis Que lo [sc. En Guillaume] puescan *escodre*, e que om le lor tolis. Crois. 2725.

Fauriel: »recouvrer«.

Dels peire[r]s c'ant *escozes* an mot gran alegria. Crois. 1237.

Fauriel: »sauver«. Vgl. E.W. I scuotere. Don. 24,26; 36,1 *escodre*, *escondre* »excutere granum«. 23,4. 3. s. prt. *escos*; 66,9 part. p. *escossa*.

R. V, 176 hat *escotir* »secouer, agiter.«

escoissar, -isar »per coxas dividere«. Don. 30,17.

R. II, 526 hat nur *escuissat* »éreinté, déhanché«.

escolar »exhaurire« Don. 63,29 giebt 3. s. prs. i.; 54,2 2. s. prs. c. *escols*.

Compos. zu R. II. 437 colar »couler«.

escolar »unterweisen« s. *descolar*.

esconsirar, escos- »considerare« Don. 61,20 giebt 3. s. prs. i.

escoutellat »coupé, châtré« (G.O.): Dejos es *escoutellatz* E del ping dreitz es arpatz E tart crei lansa desten(d)a Marcoat 1 (M. G. 678 I).

Compos. zu R. II, 444 *cotelar* »couteler«.

[**escrimar** refl. »sich schützen«: Tot jorn contendi em baralh, *M'escrim* em defen em tartalh. B. d. Born 44.

Von Stim. im Glossar angesetzt. Prov. *escrimar* ist aber sonst nicht belegt u. es hindert hier nichts *escrim* zu *escrimir* gehörig aufzufassen.

escrinassat »échevelé« (Meyer): Tug siey vestir foron romput E sos caps fon *escrinassatz*. G. d. l. Barra (Fol. 22 d.)

escrinhar »einspinden, einschliessen«: Si quel cor m'art, mas nom rima Ren defors ni dinz nom rim, C'amors l'enclau e *l'escrinha*. R. d'Aur. 26 (M. G. 628 I.)

R. III, 157 gibt das Subst. *escrinh* »écrin«.

escuidar?: Quar de lur fantaumetas paisson Los fis amans tro qu'il si lasson De las pregar per plan enueg Tan son de lur novas *escug*. Flam. 5239.

P. Meyer übersetzt die Stelle nicht, noch giebt er das Wort im Glossar.

R. II 431 *descuidar*, décroire, négliger, dédaigner.

esculhir: L'efan ne mena, esenhal d'escrimir, E so destrier de la tera

salhir, Ab son escut *esculhir* e gandir, Et en l'autruei de grans colbes ferrir. Daur. & Bet. 1592. Hs. *escelier*.

Meyer: corr. *esquivar*? Chab. bessert *esculhir* (recevoir les coups sur son écu)? Hierher vielleicht auch:

Odins si fo al juc e ditz orgulh: Qui est plah a mogut, gran mal *esqulh*. Ross. 7719. **P. O**: *escuel*.

Über afz. *escoillir* vgl. Tobler, Li dis dou vrai aniel p. 23.

escurir »verdunkeln«: Vos prec, sios plai, que vos m'enlumenaç, Quels oilç del cor mi sun si *esscuriç* Pels greus peccaç. Poés. rel. 2474.

R. VI, 16 hat *escur* »obscur« u. *escurzir* »obscurcir«.

esdesleyar »entfernen«: Si mi dons, qu'es d'avinen Mens garda [Chab. (Revue XXXII, 110) liest M'esgarda] am fals parven, Lo selat(z) Li prenc ab bon grat, Si tot *s'esdesleya* Amor quem guerreya. Miq. de Cast. 1 (L. R. 511).

Compos. zu *desleiar*, R. IV, 38, welches aber fälschlich mit décrier, ôter la réputation übersetzt wird, ebenso E. W. II a. s. v. dileggiare »verschreien, verrufen«. Nach Chab. (Revue VIII, 227 f.) muss es »éloigner, séparer« bedeuten, wie auch G. O. übersetzt. Ein zweiter Beleg des Verbums: G. d. Cabest., 5 (Chr. 73,28).

esflauir? »erkalten, lau werden?« A Dieu prec que mos precs auja, Quel voill' em don qu'eu m'engauja Lai on son volgut amics, C'argal sieus fis cors, *s'esflauja*; Totz autres trop non plue rics. R. d'Aur. 10 (M. G. 624.) **I** = **D** (M. G. 939) und **M** (M. G. 320).

G. O. zitiert diese Stelle ohne die Bed. zu geben; Harnisch p. 199 Anm. 1 fragt ob es mit ‚sich hingeben' zu übersetzen sei. Darf man es von *flau* ableiten (Vgl. E. W. II c. *flou* u. Kluge E. W. der deutschen Sprache s. v. *flau*), wie *blauir* von *blau*?

esfoirar »ventris polluere fluxu.« 3. s. prs. i. Don. 66,33.

Hon. *esfouirar*, »avoir le diarrhée, foirer«.

esfossat »mit Gräben versehen«: E van s'en passar l'ayga totz essem a un clatz, E perprendo las vinas els camis *esfossatz*. G. d. Nav. 4516.

Michel: »garni de fossés.«

esfrondar »in den Grund bohren, vernichten« Aquest pareills fai paria Don nais semensa non monda, Perque dreitz e fes *esfronda* E manht home son engres (envers **A**.) Marc. 27 (M. G. 804 **A**. 805 **C**.)

Mas noy podian avenir per los arbres encadenatz e per los vaissels *enfrondatz* que lor eran denant. Prise Damiette. 507.

Fehlt im Glossar der Ausgabe. Chab. bemerkt dazu: »Comme on ne saurait guère traduire ici par ‚garnis de feuillages', ce doit être une autre forme, obtenue par la méthathèse de l'r, de *enfondratz* synonyme ou à peu près de *esfondratz*.«

— »durchbohren«: Que l'escut, l'auberc e la pansa Li voil a un colp *esfrondar*. Jaufre 118 b.

Jaufre venc e al tal donat de la lansa, c'una brasada L'a denans per lo pietz gitada; D'ambas partz l'a tot *esfronsat*. Jaufre 114 b.

G. O. *esfrondar*, *esfronsar* »effondrer, percer, enfoncer«. R. III, 359 hat *esfondrar* »effondrer, renverser«.

esgolar, foramen facere in veste unde caput intrat. Don. 63,26.

Rayn. hat *escolar* »décolleter«.

esmaginar »ersinnen« (Ba.): Et ella si vay *esmaginar* Consi ella poyria far. — Ludus St. Jacobi (Chr. 412,7.)

Hon. »imaginer, inventer«.

esmaigriat »amaigri« (P. Meyer): Ben semblet que fos d'aimador, Car palles fon, els oils ac blaus De tot entorn, els polses caus; Un pauc tan fon *esmaigriatz*. Flam. 3003.

esmait »erschrocken, mutlos?« D'aital cuidar doutz et amar Es totz lo segles replenitz Si qu'ieu fora ab los *esmaytz* Si tant non saubes ben e mau Marc. 19 (M. G. 801 **A**.)

Don. 41,24 verzeichnet *esmais* ‚desperatio facilis'. E. W. s. v. *smagare* giebt altsp. *esmair* »mutlos werden.«

esmancar »auferre manum«: *esmancs* 2. s. prs. c. Don. 42,45.

esmentegat »närrisch, verrückt«: Et es de sen e de paraula cambiatz Que no respon a res de quant es appelatz, Ans ditz errors, aissi con hom *esmentegatz* Chirurgie (Rom. X).

*Ex-mente-icare. Vgl. sp. *mentecato*.

esmerger? »versenken«: Tant es e lieis mos cors *esmers* Que s'autra'n voil ni'n deing, donc si' eu secs! A. Dan. 18 (Can. XIV, 31).

Can. übersetzt: Tanto in lei s'è immerso il mio cuore, che m'auguro di diventar cieco qualora altra donna bramassi o accettassi. Vgl. Can's Anm. Hierher wohl auch

Tenial dreich per envers Tant sui en amar *esmers* G. d. Born. 17 (M. G. 216) **C**. **B** (M. G. 1353): vas amor e. **A** (Arch. 51,5): ves amors e. **N** (M. G. 880) *enmers*.

R. IV 206 gründet auf diese Stelle das Adj. *esmers* »pur, vrai.« R. IV 155 hat *enmerger* »plonger, enfoncer«.

***esmofidar** »se moucher« R. III, 163 s. *esmossidar*.

esmortir »auslöschen, sterben«: Trestot lo cor li va fallir E achi s'anet *esmortir*. Blandin 152.

P. Meyer: »s'éteindre, mourir«; catalan. Nach Chab. (Revue 1875 VIII, 31) ist das Wort doch prov. und das heutige limous, *eimourti* = éteindre. Mit Chab. ziehe ich noch hierher, obwohl das Wort etwas entstellt ist:

Mas la flam' esconduda Es greu a *esmurzir*. Peirol 27 (Delius 53. **S**.) **M**. (M.W. 2,126) liest: Mas la flam' acenduda Es greu a *amortir*.

Dass dieses *esmurzir* in **S** wirklich *esmurtir* zu deuten ist, dürfte der Abdruck von **S** bei M. G. 271 bestätigen, welcher abweichend von Delius' Abdruck *esmurcirz* zeigt, was paläographisch leicht für esmurtir verlesen sein kann. R. IV, 269 liest dafür *amortir* und II, 312 *escantir*.

Lo princip lor dis: Speratz nos veiam se ela es viva o si per dolor se fo *esmortida*. Madeleine 162. (Revue 1883, IX.)

Chab. bemerkt: »évanoui« en catalan.

esmossidar »schnuffeln, schnauben, schnäuzen: Ben pot hom dir d'aital auzel Sas es de cors e de budel, Si cant a manjat non oblida Son bec, mas soven *esmossida* E gieta l'aiga per las nars. Daud. d. Pradas (M. G. I, p. 120).

Hierher gehört wohl auch die folgende Stelle, welche R. III, 163 als einzigen Beleg für *esmofidar* »se moucher« giebt:

Totz auzels pueis que a pepida Mal manja e mal *esmofida*. Daud. d. Prad. (Auz. cass.).

f also statt *ſ* verlesen. Compos. zu *moscidar*, s. dieses.

esmurtir s. *esmortir*.

espartir, refl. »sich abwenden«

Pero ben deu
metr' e dar,
honor rendre.

thizon En trop

pendre. Com-
präfixen *es* und
begegnen oft,
en eine Bedeu-
eit zeigen.[1])

isser »erwachen«
apres del lieg sal-
uuelhs lavaras,
dat So qu'a l' *es-*
. . . Diät. 218

us *espreisser* des
chier schlägt vor:
oder *a l'espreiss*

novel temps que *s'es-*
aver son cor plus
n g a 36. (Chr. 67,20)
reys. U: *qui sespeis.* i:
A (Arch. 51,133) que

liest: mas per lo gai
que *pareis.*

domna maigrisc e sec Can
cors formatz gentil Non vei,
mortz de gil Tro qu'un pauc
s'esperec P. Raim. de Tolo-
14 (M. G. 942 I.)

Volgra qu'ieu chantes gaban Qu'e-
as tro que *s'esperec,* Tenial dreig per
envers Tan sui en amar esmers. G.

dre, espolhar — despolhar, esfassar —
mentar, escargar — descargar, esplegar —
, esbrancar — desbrancar, estenher — des-
etc. etc. Sternbeck p. 29 leugnet ein der-
Präfixe *de* und *ex.*

d. Borncill 17 C (M. G. 216); N (M. G. 880): quentro que *sesperet*; V (Arch, 36,411): *espelec*. A (Arch. 51,5) u. B (M.G. 1353): Qera troqe *s'esparec*.

Hierher wohl auch zwei dunkle Stellen:

Que res enpeing c'ar no *m'esper*[*es*]*c* (Qe reis empeinh qan non *esper*[*es*]*c* M) Vidal Costanz Martin Domerc Non puosc sebrar delz de coire (pos... del M) R. d'Aurenga 22 (M G 626 I u. 627 M).

Der Reim verlangt *esperesc*. G. O. giebt *esperc*(*m'*) »je m'émerveille«.

Don lo fils sofris e paira Maluestat quel nafrel giur(e)[a] E fas Costanza Domergua (faza-demerga M) De domnas que jois *l'espresca*. ib.

espeytrinat »entblösst«: E porto, per gran malvastat, Lor vestimen tort escolat, E van fort *espeytrinadas*, E mostro lurs carunhadas Per lo peccador aloyrar. Breviari. 18744.

Glossar: »débraillés, qui ont la poitrine découverte d'une manière indécente; on dit aujourd'hui dans le dial. de Béziers, *despetrinados*«.

espezotat? E cant es sol *espezotad*[*a*] En home la veyretz tornada. Leys d'Amors I 314.

Der Herausg. übersetzt: Et quand elle est seulement avec ses pieds«. Tobler Jahrb. VIII 353 ändert in: E cant es de sos *pez cortada* (?) . . .

Hon. espesoutar »rompre pied à qu. ch.

***espleyar**, R. III 184 »profiter, jouir«: Aquest respieg on hom ren non *espleya*. G. d. S. Leidier 9. — Perqu'es foldatz qui d'amor non *espleya*. Alb. de Sestaro 12.

Dieselben beiden Belege bringt R. IV, 566 s. v. *esplegar* noch einmal, wo er espleyar des ersten Belegs mit »expliquer«, das des zweiten mit »déployer (s'occuper)« übersetzt.

essegar *s.* **eissegar**.

essenhorir »zur Herrschaft bringen, zum Herrn machen«: Venga[n] en esta terra la Glieiza *essenhorir*. Crois. 8715. — Joris gasta la terra e s'es *essenhoritz*. ib. 8790. — E serca e caualga e menassals faizitz, A Sen Gauzens s'en intra, car n'es *essenhoritz*, Ab belas armaduras e ab bos arabitz. ib. 8792.

Hon. »établir en seigneur, mettre en possession«. G. O. u. Meyer »dominer, se rendre maître.«

Aissi pres homz paratje, Que s'es pueys per uzatje Del tot *ensenhoritz*. N'At de Mons. II, 1354 (Bernh.)

essetar »aufreizen« (Ba): Qui vol entiers autrus malan Ni los *esseta*, no s'engan. Seneca (Chr. 342,27).

R. II 398 giebt nur die gelehrte Form *excitar*.

essomonre: El fils del rei del tornar *s'es somon*, Renias s'en vaia tote sa prison. Aig. u. Maurin. 40.

Nach Bartsch (Z. f. R. P. II, 316) in ein Wort zusammenzuziehen.

---

esquirar: Nic. 814 (S. D.) l'us lo fer, e l'autre l'estira, l'us lo romp, e l'autre l'*esquira* ändert Suchier gegen den Reim in das synon. *esquinta*; *esquira* setzt er mit Fragezeichen in die Varianten. *esquira* muss bleiben, es gehört zu R. VI, 13 *esquirar* »déchirer«; R. III, 162 giebt *esguirar* »déchirer«, welches mit esquirar wohl identisch ist.

[essoterrar: [Josep] Es vengutz denan Pos Pilatz Et el motz dossamen pregatz Quel lays jos de la cros pauzar Jhesu Christz dieus *essoterrar*. Nic. 958 (S. D.)

So liest Suchier, ohne aber das Rayn. fehlende Wort im Glossar zu geben. Doch ist wohl zu zerlegen *e ssoterrar* u. statt *el motz* in der zweiten Zeile *al* = *a lo motz* zu lesen. (motz hier Adverb.)

***estancir** s. Sternb. 77.

estavanir »s'évanouir«? (Meyer): Si pausar pot hom appellar . . . . . *Estavanir* et ablesmar Guillems estet en aital pausa. Flam. 3313.

Hon. »évanouir pâmer«. Auch *avanir* mit derselben Bed.

esterozar?: Per dieu bem tenc per toza Si l'anel e la croza, Pois es mon enemic, Nol tol, ab de sa boza Don tant[z] con[s] *esteroza* Ab un palm de l'espic. Guill. de Berg. 7 (M. G. 161 I).

G. O. citiert die Stelle u. giebt für das Wort die Bed. »fume, engraisse. Souille, pollue«.

***estezar** »résider, siéger« R. III, 206: [Per tant es dicha voluntatz [sc. Amors] Quar si met lay on vol, li platz . . . Plazer del[s] bes quez a ab se] So en que amors s'es meza Et affectios *esteza* [Que Dieus mays de bes y meta] Brev. 598.

Ich möchte *esteza* als Part. p. von estendre deuten. Die Bedeutung des Verbums wäre auch eine falsche; s. das flg. Wort.

estezar »spannen«: . . . e pois trai demanes Sajetas] d'aur ab son arc *estezat*. Guir. de Calanso 2. (Chr. 166,19). **O** (Arch. 34,378): *estezatz*. **A** (Arch. 33,455): *asteiat*. **D. I**: *destensat*.

G. O. verzeichnet *estezat* »tendu, bandé«. Auf die Variante *asteiat* gründet R. II, 136 das Vb. *asteiar* »tendre, vibrer«. Das von **DI** gebotene *destensat*, welches G. O. mit der Bed. »détendu, lâché, debandé« verzeichnet, gehört zu einem Rayn. fehlenden Vb. *destensar*. R. V, 325 verz. *atensar* »tendre«.

estivar »Schalmei blasen«: L'us *estiva*, l'autre flestella, L'us musa, l'autre caramella. Flam. 599.

Hon. »jouer de l'instrument appelé *estiva*«. Letzteres giebt R. III, 217 mit »musette«. P. Meyer im Glossar: jouer de la musette?«

***estolre** »exalter, élever« R. V, 370: Per mi dons ai cor *estolt* Et humil e baut. Raimb. d'Aur. 20. (Arch. 33, 435 **A**).

estolt dürfte wohl Adj. sein, identisch mit R. III, 220 *estout*. Vgl. E. W. IIc s. v. *estout*.

estonar »betäuben«: Ferabras ac son cap del colp si *estonat*. Fier. 1143.

So bessert C. Hofmann (Rom. Forsch. I, 122) *estornat* d. Druckes (= fr. estonné).

Diez E. W. II c. s. v. étonner bemerkt: ‚Der alten prov. Sprache fehlt *estonar*, dafür findet sich Fer. 1143 *estornar*, wahrscheinlich umgestellt aus *estronar*, identisch also mit *étonné*, da auch *tronar* und *tonner* dasselbe sind.' R. V, 380 gründet auf diese Stelle *estornar* »détourner«.

Del colp a si lo comte *estonat* e cambiat C'a per pauc nol a jos del caval trabucat. Fier. 1175.

So nach C. Hofmann statt *estornit* des Druckes zu lesen.

estopar »zustopfen«: Quant li jusieu l'aun escotat Quel aisi de dieu a parlat Lurs aurellas an *estopat*. Epîtres farcies d. la St. Etienne. (Revue 1871. II, 133.) — De tota pudor cre C'om se pot defendre ab aitan C'om s'an son nas *estopan* Ho qu'esluenh de lai on ve. Anon. 461,79a (Rivista I, 44.)

R. II, 221 hat das Subst. *estopa* »étoupe« u. III, 219 *estipar* »boucher«. Hon. *estoupar* »étouper«.

***estornar** »détourner«. R. V, 380 s. *estonar*.

estracar »[aus]dehnen«?: Deça son trenta jornadas Grans e longas *estracadas*. Trad. d'un Evang. apocr.

R. III, 224 giebt diesen Beleg s. v. *estraguar* mit der Bed. »être sans voie tracée«. Diez E. W. II a s. v. *straccare* bemerkt: Vermutlich vom ahd. *strecchan*. Auch prov. *estracar* scheint »ermüden« zu bedeuten. Er nimmt dabei Bezug auf obige Stelle u. übersetzt: »grosse, lange und ermüdende (ermüdete) Tagereisen«. Warum nicht ausgedehnte Tagereisen?

estrangir »ertönen«: Joglar leri Del salteri Faras detz cordas *estrangir*. Guir. d. Calanso (B. D. 95,15). var. *estampir*.

R. II, 481 s. v. *corda* u. IV, 49 s. v. *leri* übersetzt es mit »résonner«. Auf die Variante gründet R. III, 201 das Vb. *estampir* »résonner«.

estrassar suivre à la trace, pourchasser« (Chab.): Mas Amors vol coytadamen ques fassa Tot so quelh platz e no regarda ges De so que fa sin vendra mals o bes. Tan vol tener so que tot jorn *estrassa*. Deux mss. prov. XXII, 16.

»Rayn. a *estraissa*, trace, vestige, mais non le verbe correspondant«. R. III, 224 verzeichnet ein Vb. *estrassar* »déchirer, détacher«. Vgl. *atrassar*.

estremir »tremefacere« Don. 37,8.

***estrepar** »fouler aux pieds« R. V, 418: Lhi mostrarai d'armas tan gran audei, No lhi remanra vinha no la *estrepei* Ni fonta(i)na ni potz que nol causei. (Rayn. causei). Ross. 3094 (Tir. 233).

estrepei ist wohl als Praes. von einem Vb. *estrepeiar* aufzufassen, Rayn. übersetzt es auch dementsprechend »je foule aux pieds«. Auch E. W. II c. s. v. estraper giebt pr. *estrepar* »vertilgen« = lat. *exstirpare*? wohl nur auf dieselbe Stelle hin.

estrepeiar »zertreten, zerstampfen.«

Beleg s. *estrepar*. Wohl Compos. zu R. V, 418 trepeiar »trépigner, folâtrer, caracoler«.

estropar »envelloper« (Herausg.): Si voles trobar . . . Hon Jhesus mort foc *estropat*. *Mons* (Joyas 270.)

Hon. *estroupar* »envelopper, emmaillotter«.

---

estunatz: Jaufre (Hofmann Sitzungsber. der bayr. Akad. vom 4. Juli 1868) p. 181, zeigt der Druck: E tramet nos aici a vos Per totas vostras volontatz, Mas el s es tant fort *estunatz* Que non vol en luec estancar Entro que vos puesca venjar . . . *estunatz* sicher verdruckt für *estrunatz*, wie auch G. O. in dieser Stelle zeigt.

esvalir »verschwinden«: Sapiatz que no scaparetz ayssi, enamic, per so coma tu as perlongat tant que no as fach be: En aysso ela *s'esvalic*. Madeleine 124. (Revue 1883 IX, 105).

Chab.: »s'évanouit, disparut, en parlant d'une vision«. R. V, 463 hat *evalimen* »disparition« u. V. 462 *avalir* »s'évanouir, disparaître«.

esvarrar »verirren, verführen«: *Esvarratz* Sui en vos lauzar, quar guitz No m'es sabers ni arditz. G. Riquier.

G. O. giebt es mit »égaré. Embarrassé« und auch *evarar* mit derselben Bed.

La primieira obra es c'om pascals afamatz, La segonda c'om don a beure als assedatz, La tersa c'om albergue los marritz *esvarratz* Doctrinale 301 (S. D. 241).

Suchier ändert dies in *els varratz*. Chab. (Revue XXIV, 196) bessert: los marritz *esguarratz*. Ich möchte die Schreibung *esvarratz* beibehalten.

Bem degra mi ssil quel sembla guidar, Qu'en la mar fui per leis perfondamenz, Tan *esvarratz*, destreitz et esbaïtz, Quei serai mortz anz qu'en (n)e[i]sc' esperitz. (qe neisca e fenitz M) Sordel 2 (M.G. 316 M u. M.G. 1263 R), I (M.G. 1262): *esueratz*.

[**Faissenar** »behexen«: E garda c'hom empaginatz *Faisse* los, ni mal ensenhatz Ni nulha creatura Diät. 136 (S. D. p. 201).

Nach Suchier 3. prs. c. von *faissenar* »behexen«. Nach Levy (Litt.blatt 1884 S. 236) verlangt der Zusammenhang kein Vb., sondern ein Adj.: *faisselos* »lästig«; da dieses wohl nicht existiere, möchte er *faisselos* in *fastigos* ändern. Oder fals fel(o)s?

falbezir »rendre blême« (Glossar): E la pena quem ve d'amor Ab grans afans et ab destrix, En me *falbezis* ma color. Brev. 28965.

R. III, 251 hat *falbeiar* »pâlir«.

fameiar »hungern«: Quar eu *fameiei* e donetz a mi a manjar. N. T. Math. 25, 35 (Clédat p. 51) — ... can te vim *fameiant* e quant desem a manjar. ib. 25, 35 (Clédat p. 52). — Senher quan te vim vos *fameiant* o sedeiant. ib. 25, 44. (Clédat p. 52).

R. III, 257 giebt *afamegar* »affamer« und G. O. *famegar* »avoir faim« und *famejant*.

***far**, lat. *fari* »dire, parler«. R. III, 278.

Die beiden Belege gehören zu *faire* (facere).

fatoneiar: Amixs Bertran, ben jent *fato[n]eiatz*, Qu'om pogues dir qu'ieu vagua planament, Que von plus vauc e vos plus mi brocatz. Bertr. Carbon. 14 (L. dern. troub. 8, 2).

Nach Tourtoulon (Revue 1873 p. 386) steht es für *fantoleiatz* oder *fantoneiatz*. *Fantoulejà* bedeute »jouer, badiner«. R. III, 284 hat *fatonier*, *fantonier* »fou, niais, faquin, fanfaron«. Hon. giebt *fantounegear* »folâtrer, badiner«.

femeiar »düngen«: Lo casau Aurie de le Forcade dat VI panes, concam annone, galinam, debet arar, aparelar, carreiar, *femeiar*, sarclar, segar. Sordes p. 138. (Luchaire Recueil No. 31).

R. III, 301 hat *femar* »fumer« und *fem* »fumier«.

femelit »déloyal« (Michel): Car empozonat era pels trachos *femelitz* La vianda e l'ayga e los pas entendritz. G. d. Nav. 4912.

Oder verlesen statt R. III, 288 *fementit?*

fereiar? s. *sereiar*.

*** ferezir** »effaroucher, effrayer«. R. III, 309 s. *enferzit*.

gludat »klebrig«?: e aquellas [sc. armas] ancoras son gludadas de sanc Crist. Douceline p. 110.

Herausg. übers.: Ce sont des âmes couvertes du sang de J.-Ch. (!)

goleiar »eifrig begehren«?: Sossteng nos seit, aiudas et recors, Dal fel nos gart, que tant fort nos *goleia*. Poés. rel. 2664.

Quar per ma fe tan vos am e (soplei) [*golei*] Cum las clardatz dels oils ab cui vos vei. Sordel 14 [R. Ch. 5, 445].

Harnisch p. 213 Anm.: »die Hs. hat statt ‚soplei' *goleis*, das allerdings ein offenbarer Fehler ist«. Ist *golei* zu *goleiar* gehörig aufzufassen?

golir »devorare«: Don. 37, 32.

Inf. zu R. III, 481 *golut* »goulu«.

greiar »zuwider sein« s. das figde. Wort.

greiar »gefallen«: Ges aitals patz non melhura proesa Cum aquesta ni autra qu'om li *grei*, Ni deu sofrir c'om li bais sa riquesa. B. d. Born 31. **CR**: nil autra *agrey*. — Chansos, de te fatz messatge E vai ades e despleia A la bela don me *greia*. G. Faidit 34 (Chr. 114, 28) **CEI**: m'*agreia*.

Bartsch Glossar und R. III, 502 übersetzen *greiar* mit »agréer, plaire«. Die Var. *agrey* (B. d. Born 31, auf welche R. III, 503 das Vb. agreiar »agréer« gründet und die Var. *agreia* (G. Faid. 34) zeigen, dass *greiar* und *agreiar* als Syn. aufzufassen sind. Nach Tobler (Anm. zu B. d. Born. 31, 16) ist nun *grejar* = *greujar* »zuwider sein«, darnach müsste auch *agrejar* = *agreujar* »zuwider sein« bedeuten, was aber nicht wohl möglich sein kann in einem Belege wie:

Novel' amor que tant m'*agreia* Me fai lo cor de joi chantier. Guir. d'Esp. (M. G. 558 **E**).

Auch Thomas giebt im Glossar zu B. d. Born greiar mit »agréer«. Vgl. Chab. (Revue XXXII, 205), der es B. d. Born 31, 16 mit »faire agréer« übersetzen möchte.

Ich möchte annehmen, dass *greiar* »gefallen« = Simplex von *agreiar* zu scheiden ist von *grejar* = *greujar*[1]) »zuwider sein«.

grenar, s. *glenar*.

grezar »garnir de grès, paver«? (Chab.). Senescals e bayliu son senhor del pahis, Qu'elh rompo las costumas als cossolatz mesquis, Sitols denant en reyre, *grezar* degrols camis. Deux mss. prov. XXXIX, 35.

Vgl. Chab.'s Anm. zu XXXIX, 35.

grifar »griffer« (Hon.) »agripper« (P. Meyer). Et una serp *grifal* al bras. G. d. l. Barra (Fol. 10 b).

***grogezir** »jaunir« R. III 512: Quan fuelhas d'albres van moren, Se van totas en *grogezen*. Brev. 27578.

Glossar zum Brev. s. v. *engrogezir*: Rayn., *en grogezen; moren* n'étant pas precédé de la prép. *en*, *grogezen* ne doit pas l'être non plus, et doit s'écrire d'un seul mot, *engrogezen* »jaunissant«.

guasar »durch das Wasser gehen«: E. W. s. v. *guado*.

guausar »wagen«: Holas, qui guardar la *guausa*, En greus sospirs se repausa, Contemplan lo foc engres. Hel. d. Sol. (Chr. 403, 31).

Zweiter Beleg Joyas 66, 16.

---

1) **greujar** wird im Glossar zum Breviari als bei Rayn. fehlend angegeben. R. III, 510 giebt es aber in der Schreibung *greviar*.

Vgl. Tobler, Gött. Gel. Anz. 1868. S. 989.

***guimar** (?) »bondir« R. III, 520: Mos cors de gaug salh e *guima*. R. d'Aur. 40.

Die Stelle ist sonst nicht gedruckt. Darf man statt *guima grima* lesen, zu R. III, 511 *grimar* »gémir, soupirer« gehörig, zumal diese Stelle fast identisch ist mit R. d'Aur. 26: Mon cors saill fort e *grima*, was Rayn. übersetzt: Mon coeur tressaille fort et gémit.

guinhonut »moustachu« (P. Meyer): Major pavor aura mi dons Sim vez barbat e *guinhonut*. Flam. 1567.

Hereditar s. *ereditar*.

***hutar** (?) »hurler, crier«. R. III, 550: Auziratz bozinas e cors d'argen sonar, E Turcx e Sarrazîs e glatir et *hutar*. Fier. 3360.

Nach C. Hofmann (Rom. Forsch. I, 121) lies: *hular?* (fr. uler). Baist: »Einfacher *hucar, ucar;* aber ich würde nicht ändern«.

***Impelliscar** s. Sternb. 64.

inçatar, izalar »ad boves pertinet, propter muscam fugere«: Don. 31, 2. Vgl. Stengels Anm.

***irar** s. Sternb. 64.

Jovenir »juvenescere«: Don. 37,37.

Laideiar?: Gerra ses fuoc e ses sanc De rei ni de gran poesta Cui coms *laidei* ni desmenta Non es ges paraula genta. B. d. Born 2.

Stimmings sowie Thomas' Ausgabe zeigen *laidis*. Tobler (B. d. Born 2. Anm. ed. Stim.) ändert dies, weil der Conj. nötig ist in *laidei*, zu einem sonst nicht belegten *laideiar* gehörig.

lampar? *lams* 2. s. prs. c. »pareas«: Don. 42, 19.

Vgl. Don. p. 112. R, IV, 15 giebt *lamp, lam*, »éclair«. G. O.: *lams* »boiteux, estropié, manchot. Imparfait.?«

lanceiar, lansseiar »mit der Lanze durchbohren«: Tot lo caval l'an *lansseiat*. G. d. l. Barra (Fol. 25a). — Que vos e vos tres omes seretz tuit *lanceiat*. G. d. Nav. 893.

Michel: »percer à coups de lance«. G. O. giebt *alanceiar* mit ders. Bed. Weitere Belege G. d. Nav.: 70, 1295, 2077, 2245, 2436, 3386, 4154, 4205, 4736.

langueisser (?) »erschlaffen«: Lo nualos *langueiss* en pausan, El pros sojorna en trebalan. Seneca (B. D. 213, 24).

latinar »latine loqui«: Don. 31, 15.

legar »fondre« (*liquare*) [Herausg.]: Qu'ell fes *legar* ganren de plomp, e davant si fes lo gitar tot bollhent sus los pes totz descaus. Douceline p. 80.

R. IV, 74 hat das Comp. *deslegar*.

***lermar** »larmoyer« R. VI, 7: [Jogларet ... Qeil calors ab dejunar Art tot lo cor e blesma E ja bro non soanar Per oli ni per cresma]. Fols es qui trop se *lerma*. Dalf. d'Alv. 3.

Sternb. S. 22 hat schon gezeigt, dass das Wort fehlerhaft. A (Arch. 34, 194) zeigt, wie der Reim verlangt: se *lesma*. Chab. (Revue XXXII, 211): »Le vers cité est peut-être à corriger: Fols es qui trop se *desma*, fou est celui qui fait trop abstinence«. Pour cette acception de *desmar*, voy. la Revue XXII, 173, l. 5 et suivantes«. Ich denke es ist zu deuten: sel *esma*. »Thöricht ist, wer den zu sehr achtet«.

linhat »aligné« (Hon. u. Meyer):

Ab dentelhs e ab lissas e ab mur batalhier, E de la part deforas pal *linhat* de carter, Per tot a la redonda gran fossat traverser. Crois. 7962.

R. IV, 78 hat Subst. *linhada* »lignée und *alinhar*«.

lipsar »polire«: Don. 31, 22.

Mabit: Seynors, le moynes es complitz Per lo gran temps sembla *mabitz*. Vida d. S. Hon. 89. — Cant un jorn venc sant Honoratz En forma d'un moyne vestitz: Mot semblava prosomps *mabitz*. ib. 116.

Herausg.: Probablement de *malo habitu* »en mauvaise état«. De même l'italien *maviso* pour *malo viso*, mauvais visage.

magrar, refl. »sich eintauchen« (?) Ba: Per qu'en vos s'escon Es *magr'* es cofon L'enjans d'aquest mon. G. Fig. 2 (Chr. 202, 19).

Levy p. 39 der Ausg.: Eis *magra* eis cofon Lo jois d'aquest mon. R. Ch. IV, 309 nach C: Es *baissa* es cofon. Das Wort soll nach Chab. (Revue IX, 259) fehlerhaft sein. Bedeutet *magrar* »abmagern«, refl.: »allmählich zu Grunde gehen«, syn. mit confondre?

malaudeiar »devenir malade« (Hon. u. Meyer): La setz los destrenh tant quels fai *malaudeiar*. Crois. 2429.

R. V, 216 s. v. *set* citiert die Stelle und übersetzt »tomber malade«.

malegar, maleiar »zürnen, toben«: A totz jorns doblet lur afans, Lur enueg e lur desplazer, E non era matis ni sers Qu'Enz Archimbautz non *maleges* A si meteis e non lanies. Flam. 1469.

Fehlt im Glossar der Ausg. Meyer übersetzt: Tandis qu'A. pestait et gémissait matin et soir.

Lo pater noster diz soen Del simi que res non l'enten, Tot jorn *maleia* e regana. Flam. 1053. — Sitot fay long' atendensa Ques n'irasca nis ne *maleg*. Folq. Lunel 3. (Eichelkr. IV). — Ja ma dompna nois *malei* Si a sa merce m'eslais, Qu'ieu non ai cor quem biais Ni vas autr'amor desrei. R. d. Mir. 12 (Arch. 51, 148 A). — E si per lor es nulha vetz torbatz, Non sone mot ni s'ane *maleian*, Que leu vezem qu'en ditz on fay son dan Oms soumogutz, pueys que s'es abrivatz. Deux mss. prov. XXIV, 22.

Chab.: maugrér, se plaindre.

malsaber »mauvais gré« (Chab.): Qu'el von dira mot leu depueys tan gran Queus doblara, si pot lo *malsaber*. Deux. mss. prov. XXIV, 16. — E ja nol parlaran Mas de son *malsaber*. G. Riq.: Aitan grans v. 326 (M. W. 4, 149).

malvoler »malvaillance« (Herausg.): Mais en derrier o poyran be vezer Que lur amor viron en *malvoler*. Brev. 31206.

maner »bleiben, wohnen«: Deus i ven per nos *maner* In te virgo Maria. Noël (Chr. 17, 22). — E deu nos fi... ni deus e lui no *ma* (Hs. e no) Boeth. 136).

R. IV, 149 Subst. *maner* »ma... noir, demeure«.

***maniblar, maneblar** (?) »mouvoi... agiter, diriger«. R. IV, 142: No vuei... s'asemble Mos cors ab autr'amor ... qu'en *manible* Ni volval cap aill... A. Dan. 16.

Canellos Ausg. III, 35: Si qu'... jail m'*emble*. Rayn.'s Lesung ... die von C, welche nach Ba. (... f. R. P. VII, 590) auf *si queun* ... *mble* (= memble) zurückgeht.

mantelar »velare«. Don. 62, 14.

marcar »marcher« (P. Meyer): *No marcavan* mas en samitz O sobre paziment obrat. G. d. l. Barra (Fol. 12 b). — Et tot entorn mant bel tapit Ha fait pausar e[n] qu'om *marques*. ib. (Fol. 12 d).

E. W. II c. s. v. marcher giebt

sp. und pg. *marchar* »sich vorwärts bewegen«.

marfezir? »welk machen« (Such.): Tu yest lums que no s'escantis, Tu yest flor que nos *marfezis*. S. Freud. (S. D. 313).

R. IV, 120 s. v. *marcezir* (lat. marcescere) »flétrir, faner« liest aber in derselben Stelle *marcezis*. Rayn. auch *marcesible* »flétrissable«.

Don las fuelhas no cazian Ni las flors no *marfezian*. Brev. 7968.

Ist in beiden Fällen *f* aus *f* verlesen?

mazantar? »klingen lassen«: Enaps e copas *mazanta* E orzols D'argent e pairols E sec ribeira e forest E sai e lai tollia e donava. B. d. Born. 3.

Stim. giebt im Glossar die Bed. »verschenken«. Aber Such. (Littbl. 1880, 140): ‚Man lese m'azanta »es widert mich, ich empfinde Ueberdruss an etwas« u. vgl. *adantar* im L. R.' Ebenso Thomas im Glossar *azantar* »déplaire«. Anders Chab. (Revue XXXI, 604): »J'y vois le verbe correspondant à *mazan* et je traduirais *fait retentir*«.

megir »curieren« (Ba). C'ades van metjan e *megen*. Daud. d. Prad. (Chr. 182, 43).

Ba. behält dies Vb. bei, obwohl Tobler (Gött. Gel. Anz. 1868, 998) dazu bemerkt: ‚megir »traiter, curieren« wage ich nicht anzunehmen; es würde auch wenig passen in der Verbindung *can metjan* (d. h. medicando) *e megen*; vielleicht ist *aitra* oder *autra gen* zu lesen«.

meitiar »halbieren« (Scheler): Non aural reis ribere ni cachar, Tros el reiame li face deuisar E par mi loc partir e *meitiar*. Aig. & Maur. 740.

mendigueiar »betteln gehen«: E si eisson de fora, pensem de be chaplar, Que mais val mortz ondrada que vius *mendigueiar*. Crois. 3051.

R. I, 256, Hon. u. P. Meyer: »mendier«.

meritar »verdienen«: E det li penedensa segon qu'a *meritat*. Vida d. S. Hon. 55. — N'aurem faiç si pauc bes ... Que *meritat* non sia En paradis d'onors. Poés. rel. 298.

R. IV, 213 giebt *ameritar* »mériter«.

***mescapar** s. Sternb. 64.

meschauzir »verrohen«?: E laisson la dreita carrau Per lo conseill dels garanitz, Qui fant cuidar Al ric avar, So don jovens es *meschauzitz*, E jois es entrels francs faillitz. Marc. 19 (M. G. 800 I). **A** (M. G. 801): *marchesitz* wohl = *marcesitz* ‚flétri'. — Que son malvatz donador *Meschaussit* d'avol doctrina Per Franssa e per Guiana. Marc. 36 (M. G. 809 **A**). **E** (M. G. 808): *mas sa son* d'a. d. Ben aia selh queus ferit Cavaire del ferramen, Que tan gen vos *meschauzit*. Cavaire 1 (A & A VII, 108 C).

G. O. giebt *meschauzitz* »maussade, impoli, grossi Méconnu«.

mescolar: ... a mal, si nom vol per son oste, ... breu que trop de joy *mescola* ... ra fos la velha dins Garona. Deux mss. prov. IX, 27.

Nach Chab. Nebenform zu *mesclar* »mêler«. Oder: *m'escola*, escolar = descolar? s. d.

mesdir »Böses reden«: Pus per leis d'autras *mesdic*, Aitan li quier per esmenda, Quel bon joven no despenda Trom restaure mon destric. R. d. Mirav. 44 (Arch. 36, 392 **V**).

Don. 37, 44: *masdir*, *mesdir* »dicere malum de aliquo«.

meslanhar Compos. v. *lanhar*: ... mais ben faire Deu vers mals per

contraire, Et s'en us lo *meislaigna*, Sol a deu s'en complagna. Poés. rel. 61.

Nach Levy: *meislaigna* von Vb. *mesclanhar*, »formé de *mesclanha*, mêlée, combat, querelle', donc *combattre*, *quereller*, puis *nuire*, *faire du mal?* Nach Mussafia (Lit. Bl. 1888, 122) zu lesen: *meslanha*.

mespensar »verachten«?: Mais non vullas gens *mespensar* Cel dieu qe ti poiria damnar. Agnes. 374.

Ba. ändert in *mespresar*; Clédat (Revue 1877, 95) will das handschriftl. *mespensar* beibehalten.

meyrar ‚nettoyer ses linges' (Chab.): Cant li era hops de *meyrar*. Douceline p. 40.

Nach Chab. (Revue XVIII, 24): ‚changer de linge', ou peut-être, ‚faire nettoyer' (*meriarc*) son linge. Hon. donne *meirar* ‚emmailloter un enfant', ce qui est un sens très voisin'.

molzer »mulgere lac«. Don. 57, 42: *moutz*, 54, 5, 4: *mols*.

monir »auffordern«: Era cavalgua G. com per jornada, Quar non ac sa ost *monida* ni louh mandada. Ross. 631 **P**. — Perdutz ai los baros que sulh *monir*. Ross. 6063 **P** = 6871 **O**. — Per l'orgul de la forsa que pot *monir*. Ross. 3767 **P**. (Druck movir aber **O** 4448 und **L** 1438: *monir*).

monorar »ankündigen«?: Seingner tostemps ai dig e *monorat*, Que venguesses quant er escudelat. G. Rain. d'At. 1 (M. G. 315 I).

morat »couleur de mûre« (Glossar). Ben dreitament l'en porta lo seus cavals *moratz*. Crois. 9149.

moscar »muscas abicere«: Don. 32, 8.

moscidar »cum naribus insufflare«: Don. 32, 9.

[**Nauzar** »noiser, quereller« s. S. 19 Anm.

neblar »nebula perire«: Don. 32. 18.

nelenquir »vernachlässigen« (Ba): Ara vei eu que razos chai en jos E que orgolhs poia ses falhiros, Pos quel servirs del tot se *nelenquis*, E quels bons faitz son del tot nualhos. P. Milo 1. (P. Vidal II, **C** I).

Von Ba. im Glossar zu P. Vidal aufgestellt. Wohl aber mit **N** (M. G. 673) *relenquis* zu lesen.

***nofegar** s. Sternb. 40.

niquetar? »se mettre en peine, se soucier« (G. O.): Mais aisso dix no quar dels paubres *niquetaisses* a lui, mas quar laire era. N. Test. Joh. cap. 12, 6 (Revue XIII, 163).

G. O. liest *niquetasses* s. v. niquetar.

noirigar »nourrir, allaiter« (P. Meyer): Lains en Fransa es l'enfan *noirigatz*. Daur. & Bet. 766. — En breu de temps seres be *noirigatz*. ib. 1025.

Weitere Belege: Daur. & Bet. 786 u. 1075.

[**novelesir**: E met m'e paradis Om om *novelesis* Ni no mor ni no ment. Anc. Poés. rel. p. 14.

P. Meyer: l'opposé de *velhezir*. Nach Chab. (Revue VIII, 231) und Stengel (Z. f. R. P. X, 159) in *no velesis* zu trennen.

nulhar »vernichten, beseitigen«: Si tot per penedir De cor es perdonatz, Per so non es *nulhatz* Le turmens, ques cove. N'At d. Mons I, 595.

Von *nulh* gebildetes Vb.; oder ist es = *lunhatz* »entfernt« zu deuten? Vgl. s. v. *redargar*.

nomenativar »nommer« Sermons (Arm. 22, 29) soll nach Levy (Litt.-Bl. 1884, 400) bei Rayn. fehlen, ist aber R. IV, 321 verzeichnet.

Obreiar »arbeiten«?: Bel m'es lan (?) latz la fonta(i)na Erba vert(z) e chant de ra(i)na, Com *s'obrei* Pel sablei (?) Tota nueit fors a l'aurei. B. Marti 3 (cop. **E**).

obtener s. *aptener*. Weitere Belege s. Z. f. R. P. 1889 S. 235,19; 241,40; 242,24; 244,30.

onceiar, onzeiar »uncias (-am) pedum curvare«: Don. 32,28.

ordre: R. d'Aur. 10 = R. IV,383 *ordir*.

Pairar ‚Jemandes Gleicher sein« (E W. IIc) Vers paires dieus, don nous podem *pairar*. G. Riquier 30. (M. W. 4,63) — »bezahlen«: Aquilh que no sabo gaire Cujon guerrir et auciran Perqu'es mal com lor o *paire*. Folq. Lun. (Chr. 314,28).

E. W. IIc: ‚scheint »bezahlen« zu bedeuten, wie lat. *pariare* Pandect. eigentlich gleichmachen, ausgleichen'.

paireiar »dem Vater gleichen«?: Del rei Felip sabrem be si *paireia* O si segra los usatges Charlo D'en Talhafer ... B. d. Born. 33. (**AIK**) **C**: *panteia*.

Thomas p. 13: »imiter son père«, est une expression propre à B. d. Born. — R. IV, 416 s. v. *parelhar* verz. *pareiar* ‚se comparer, s'égaler', welches mit paireiar aber nicht identisch ist:

Una domna sai que no troba par Que de beutat puesc' ab lieys *pareiar*. Aim. d. Peg. 52 (M. G. 1223 **C** und 1225 **N**) **T** (M. G. 1224): *pariar*.

palveçir, -zir »pallescere«: Don. 37,10.

papieiar »hintergehen, zum Besten haben, an der Nase herumführen«: ‚Tu as ver dig', so dis lo vieils Cui Alis fai *papieiar* Tan que dal vis lo fes tornar, E pueis s'en torna en son luec. Flam. 6162.

P. Meyer lässt im Glossar die Bed. offen, übersetzt aber: »C'est vrai, dit le vieux qu'Alis amuse et finit par faire partir«. Darf man das Vb. mit Cat. *em-babiecar* zusammenbringen »hintergehen«? Vgl. E. W. s. v. *bava*.

parceneiar »teilhaftig sein«: Quar us pas, us cors em mouts, tuit que d'u pa e d'u calitz *parceneiam*. N. T. I. Cor. 10,17. (Clédat p. 366).

parcer »schonen, dulden, verzeihen, refl. sich schonen, sich gedulden«. Non ac seignor tant fos gaillartz, Cum eu sil ja m'acuoill nim *partz*, Qu'ieu sia vos domengiers. G. de Born. 60 (M. G. 154 **B E**). — Pustella en son huolh, qui m'en *partz*. B. d. Born. 20. (Vgl. Chab. Revue XXXI, 607).

Perqu'ieu Cre que sos tortz l'er *pars* En dieu n'ai esperansa. G. d. Born. 1 (M. W. 1, 87).

Weitere Belege G. d. Born. 19, 21, 41. R. d. Mirav. 25. Aim. d. Peg. 45. A. Dan. 17.

parzir »verzeihen«: E si nosen nos fa falhir, Deu nos o pus leumen *parzir*. Gui. Folq. 68 (S. D. 272).

So Hs. **B**. Such. druckt partir, schlägt aber p. 548 parzir vor. Hon. verz. *parcir* ‚épargner'.

passeiar »passus magnos facere« Don. 32,39.

***peassar** »rapiécer, raccomander«, R. IV, 527: Sens *peass'* e ajusta So que larguesa frust(r)a. N'At de Mons II, 1474 Hs. *percasse*. Bernhard liest: *percass'e*.

pectenar, petenar »pectenare«: Don. 32, 26.

pedre »Blähungen von sich gehen lassen«: Quar qui quagava e *pedia* D'aquo vos gardarias vos. Anon. 461, 79a. (Rivista I, 44).

Lat. pēdĕre, nach Littré afr. poirre (Ruteb. 282). R. IV, 528 giebt *petar*.

pelaudar »peloter, battre, maltraiter« (Hon.): E quis vol, corn, crit e flaug D'amor, pos ieu cresc Sobre totz cals qen fol pesc (R. IV, 483 liest: Sobre t. cols gen fols p. und

übersetzt: sur toutes collines le fou gentiment pèche), Q'eu am des Luc tro ad Aug La genssor, e m'en *pelaug* Tot hom c'autr'a per fadesc Gau leu ab lieis en paresc. R. d'Aur. 20 (Arch. 33, 435 A).

Harnisch S. 198: »Es ist offenbar das fr. heute veraltete *pelauder; pelaug* 3. s. prs. c. erklärt sich aus *pelaudar wie *flaug* aus *flautar*, resp. *flauzar*«.

***peratgar** s. Sternb. 23.

permaner, permanir »zusammenbleiben, verbleiben«: E pregam Nostre Seinor quenz trameta sobre nos lo seu do esperital, que poscam estar e *permaner* ab lui. Sermons (Arm. 24, 32). — Si com cel que vai fugen, Que mals seingner vol delir, Quer ab lo bon *permanir*. Pons de Capd. 6 (Nap. III). Der Druck zeigt: *per manir*. — Mais eu dic als no-noceiatz e a las vedous; Bo es ad els, si els aissi *permanran* aissi co eu. N. T. Cor. 7 v. 8 (Clédat p. 360).

Preiaç deu, quem lais en ver El seu servis *permaner*. Poés. rel. 1662.

Weitere Belege: Chr. 11, 47; 12, 45. 47; 13, 1. 4. 7. 13. 15. 17. 32; 235, 26. 28; 357, 20.

perterir »tarir« (P. Meyer) »passer, disparaître, se dissiper« (Hon.): Que si prendetz Tholosa, nous o sai pus carzir, Beuretz de la fontana que nos pot *perterir*. Crois. 7349.

Weitere Belege: Crois. 7080 u. 8713. R. III, 572 verzeichnet *preterir* »passer«.

pertestar »versichern«: E ditz tot jorn le portiers e *pertesta*, Qu'el ferira tot hom sus la testa Dece qu'intrar voldra dedins la porta. Jeux floraux p. 14.

pestelar »fermer« (Herausg.) »fermer une porte à clef, mettre les verroux dans les creusets«. (Hon.): E cascun sera, las donnas, cant l'avian servit ni arezat, ellas lo *pestellavan* cant s'en volian annar. Douceline p. 68.

peutir »écraser, fouler aux pieds«. (Glossar): Le cavals les vay totz peutir Issi com si fos ensolada. G. d. l. Barra (Fol. 11a).

»En prov. mod. il y a *espoutir* qui s'emploie au même sens«. (Glossar).

piar? »kommen«: Les Tartaion Veirem *piar* Ni plui scampar. Graf v. Foix (Milà 402).

pinar »placer, monter« (Herausg.): Quar tant es naut *pinatz* Engans, fraus e baratz. Leys d'Amors I, 252. — E al ters jorn ressuscitec, E sus los cels pueish s'en *pinec*. ib. IV, 138.

pinsat »fein, zierlich«?: Espeil n'agras e bon conrei *pinsat* E quabeillier ab queus tengues sa crin. G. Rain. d'At 1 (M. G. 315 I).

R. II, 323 s. v. *cabeillier* übersetzt: »tu en aurais miroir et bonne toillette *élégante*«.

pintat »gemalt«: (sp. pintar): ... non aurai ben tro quez ap ferr agutz A junta nos firan sobrels *pintatz* escutz. G. d. Nav. 995. — Complitz de totas armas, ab les escutz *pintatz*. ib. 2035.

pistar »terere«: Don. 32, 38.

***pitar** R. IV, 546 »becqueter«: El dui foron trepan ab lor, El terz *pitan* sul portal de la tor. P. de Durban 1.

A (Arch. 34, 193) zeigt aber *pican* zu R. IV, 534 *picar* »piquer, frapper« gehörig. Rayn.'s zweiter Beleg wohl ebenfalls anzuzweifeln: Las passeras que *pitavan*. Trad. d'un. Ev. apocr. E. W. s. v. pito gründet hierauf *pitar* »schnäbeln«.

---

plasmar. P. Meyer, Anc. poés. rel. p. 6 bemerkt zu *plasmet*: »c'est le latin *plasmavit*. Rayn ne donne pas ce mot«. R IV, 446 das Vb. aber verzeichnet.

plaidar? s. d. flgde. Wort.

plaigar »versöhnen«: Aquesta gloriosa dona pregem que nos *plaig* ab lo seu fil sine fine in secula seculorum. Sermons (Arm. u. Chr. 26, 9).

G. O. übersetzt »plaider«, Armitage und Bartsch »raccommoder«. Ist es nicht besser den Inf. *plaidar* anzusetzen? Vgl. *empag* zu *empaitar*, *flaug* zu *flauzar* etc. Auch das Vb. *plaideiar* stützt den Inf. *plaidar*.

pleure »se fier, avoir confiance« (Chab.): Pron an a manjar e a beure E hoste on si pogron *pleure*. Flam. 1949.

Nebenform zu *plevir*. Vgl. Chab.'s Anm. zu A. Dan. XIII, 14 (Can.)

E sil jurar nil *pleure* de nos dos Pot al partir de l'amor dan tener. P. de Barjac 1 (Nap. unechte Lieder I). T Die anderen Hs. *plevir*.

pleveyllar »tauchen« Nebenform zu R. IV, 576 *plovilar*. (Such.): No y aura ges c'om *pleveyll* Neys que hom son detz menre y muell. Nic. 2509.

ploignar »untertauchen«: Mais tant de fin joi n'apoigna Tro lai on lo soleills *ploigna*, Tro lai on lo soleills plovil. A. Dan. 11 (Can. IV, 51).

= *plumbeare*, fr. *plonger*. Vgl. Can's. Anm. und Levy (Littbl. 1883, 317).

plovinar »frequenter pluere«: Don. 33, 5.

pomar »maturare dei frutti« (Can.): Et el verdier la flors trembla Sus en l'entrecim on *poma*. A. Dan. 11 (Can. IV, 4).

Vgl. Azaïs, Dict.: *pouma* »pommer, se former en pomme, parlant des choux, des laitues«.

pomelar »pomum in aerem proicere«: Don. 33, 6.

R. IV, 594 hat *pomelat* »pommelé«.

ponzeiar, ponçeiar »ponere beneficia aliis«: Don. 32, 43.

Chab. (Revue 1878, V, 138): *ponzeiar* existe encore (voy. de Sauvages, *pouncheja* = poindre). Roch. poncejar .i. ‚pungere vel beneficia aliis improbare'.

ponzilar, pongilar »ad diruendum murum ligna ponere vel diruere murum cum ligno, ponere ligna supra muro. Don. 32, 40. — *ponzilha* 3. s. prs. i. Don. 64, 39.

G. O. *ponzilha* »échafaude«.

precenher »umgürten« (Ba.): E cum ac presa la toala, *preceis* s'en. Ev. Joh. 13 (Chr. 9, 13). Lyoner Hs.: E co agues preza la touala denant *ceis* se.

prendar?: Cuiatz que dieus non defenda Sel que baissa crestiantat A tort e c'aussis e *prenda* son par Crestian. Folq. Lun. Rom. (Eichelkr. 94).

Tobler (Gött. Gel. Anz. 1872, S. 1159): »*prenda* scheint ebenfalls Indic. und *prendar* mit dem gleichlautenden spanischen Vb. identisch zu sein«.

presonar »emprisonner« (Michel): E totz los autres fe en Tebas *presonar* E morir de dolor e lainz languinar. G. d. Nav. 4771.

R. IV 629 giebt *apresonar* und *empreisonar*.

pretocar »concerner« (Herausg.): A diversas cartes *pretocans* a salvagardas que foron messas en Valena. Consulat (a. 348).

[**privadar** »zähmen« (Ba.): Tot sol tant l'aia *privadat* Car molt l'aura tost adobat. Auz. cass. (Chr. 179, 20).

Bartsch stellt dies Vb. im Glossar auf. Da *privadar* sonst unbekannt, hier wohl besser *ai' aprivadat* zu lesen. R. IV, 648 s. v. *aprivadar* liest unsere Stelle: tant *l'ai aprivadat*.

***prodeingnar** s. Sternb. 23.

prosmar »nähern«: ... ni de mort subitana Nos pot de mi *prosmar*, negueis febre cartana. S. Reue 198 (S. D.) — E cant la noits se *prosma* levan li gonfains, E van a las albergas cascus per contenso Tot dreit a Belagarda. Crois. 4055.

Hs. *se prosma*; was P. Meyer in *s'aprosma* ändert. Chab. (Revue IX, 198) will *se prosma* beibehalten, da *prosmar* sich auch im G. O. finde.

— Per qu'ieu suy meravelhaire Que hom non es reguardaire, Tro qu'es tan *prosmatz* al ser Quel jornals l'es escurzitz. P. d'Alvernhe 18.

pruir »scalpere«: Don. 37, 18.

E. W. s. v. prudere giebt pg. cat. *pruir* (für *prudir*).

Quaguevir?: Quan lo pel del cul li venta A mi dons que *quaguevis*, Veiaire m'es, qu'ieu senta Huna gran pudor de pis D'una veilha merd' olenta [1]). Anon. 461, 202 (Rivista I, 44).

Nach Harnisch S. 275 Ableitung von dem Vb. cagar (cacare).

Ramir »anheften«: E jur vos pel Senhor qu'en la crotz fo *ramitz*. Crois. 3298.

Fauriel: *fora mitz;* nach Diez Gr. II, 200 und E. W. II c. s. v. aramir zu lesen: fo *ramitz*. Meyer übersetzt »attaché«. *ramir* per *aramir* Leys d'amors II, 206, 9. D-C. ramire. Hierher vielleicht noch in der Bed. »ansagen«.

Aissi cum cel c'a batailla *ramida*. Perdigo 13 (Arch. 34, 177 **A**).

R. II, 109 zeigt: batalha *ar-ramida*, wodurch der Vers eine Silbe zu lang. Oder: bataill' *aramida?*

ramponar »dicere verba contraria derisorie«. Don. 33, 24.

E. W. s. v. *rampa* liest *ram-poinar;* Stengel: *ranpoinar*. Nach Moltenis Collect. *ramponar* wie auch G. O. giebt.

rasclar »ligno radare **A**; cum ligno radere« **B**.: Don. 33, 28.

Vgl. E. W. I pr. sp. pg. *rascar* »kratzen«, cat. *rasclar*, afz. *ras-cler*, nfz. *racler*.

rauquezir »raucum facere«: Don. 37, 20.

***raure** s. Sternb. 65.

rautar »losreissen, trennen«: Quem do sa joy em prometa saluts .... Em fassa tant, per que de lieys nom *raut* Si no vau m'en el pays de Tortona. R. d. Vaq. 10 (M. G. 235 **C**).

Don. 33, 26 giebt *rautar* mit »subito de manu auferre (-ri)«. G. O.: *raut* »rompt, sépare« und verlesen *rantar*.

rebrondar?: En coms aitant hay apres, Qe tals es en Gironda El mielh de vostre paes, Qi vostra cort *rebronda* Am lur rendas e lur ses: Si dieus nous auonda, Tros q'al fon, Chascus a cor queus *rebron*; Mas bouc son, Qar m'atendon l'aurion. Sordel 21 (M. G. 1053. **M**).

Hon. giebt *rebrondar*, »émonder« fig. »polir, donner la dernière main«.

receptar »recevoir« (Glossar): El bran d'acier a *receptat*. G. d. l. Barra (Fol. 8c).

***recimar**? »remonter« R. II, 396 s. *relimar*.

recisclar »retentir« (P. Meyer): .... grailes *recisclans*. Crois. 8604.

Hon. »sifflant, rendant un son aigu«. R. V, 328 hat *sisclar* »gazouiller«.

recosolar »wieder trösten«: Empero sil malaute viu, li cristiani lo devo

1) Harnisch S. 235 fasst *merdolenta* als ein Subst. auf, welches Lex. rom. fehle. Es ist aber *merd'olenta*; cat. pg. it. merda. R. IV, 212 nur *merga*.

presentar a l'orde e pregar ques *recosole* al pus to[s]t que pusca e el fassa ne sa volontat. Rituel. XXVI.

redargar »examiner, reconnaître« (P. Meyer): A l'endeman anet le rey Johan ab los hautz homes de la ost *redargar* la ciutat, de qual part seria plus leus a penre. Prise d. Damiette 49.

Chab. (Revue 1878 V, 286) betrachtet es als andere Form von *regardar*. cf. *adujar* = *ajudar*, *deneiar* (G. O.) = *nedeiar* (*neteiar*) etc.

redelhar »sehen, beobachten«?: Cel d'en Lobat Cel de Vilal *redelha*, Que l'ai trobat Lai desotz una trelha Tot empachat, Qu'a pauc nol desparelha Del saur pomat. R. de Vaqeiras. I4 (G. O. **R**).

G. O. übersetzt »frapper rudement«.

Ni re non tenc mai per belh Nim vol aver a vezi Ves nulha part on *red(u)elh*, Qu'ieu puesca trobar mersei, Ric malvatz gara e *rodelha* E amors ri e merceia. Grim. Gausm. 1 (Stim. J. Rudel 57).

redelhar Nebenform zu *rodillar?* s. d.

redemir = R. III, 117 *rezemer*. Poés. rel. 2347. Vgl. Levy's Anm. zu v. 2843.

redoynir »abrunden«: Qui causa redonda rezoyna, E[n] *redoynir* met pois gran poyna, El ben leu no y avenra, El denairet falsat aura. Daud. d. Prad. 1486.

Ba. (Z. f. R. P. III, 427): »Statt *e redoynit* [der Ausg.] ist zu schreiben *e'n redoynat*«. Würde also zu R. V, 101 *rezoynar* »rogner« gehören. Nach Chab. (Revue 1879, II, 68 ist die Bed. »arrondir« und er ändert (Deux mss prov. p. 245 s. v. *baveca*) in *E[n] redoynir*.

***refoleiar** »redevenir fou«. R. III, 352: Si no conoys Qual te vol far *refoleiar*. Marc. 20.

Das Vb. zweifelhaft, da **A** (Arch. 33, 334) liest: Cals te volrian far *folleiar*.

refregurar »refroidir« (Herausg.): E defen de sobtana mort E d'enemicx assegura, Aigua cauda *refregura*. Brev. 5974.

R. III, 390 hat *frejura* »froideur« und III, 391 *refrigerar* »refroidir«.

refricar »répéter« (Herausg.): Lo ocayso de l'albre far Non qual diyre ni *refricar*, Quar de sus la vos ay tocada, El repetir nom agrada. Brev. 560. — E deu hom voler far sermo Et en paraulas breu e bo E non deu hom trop *refricar* Maiormen aquo quez es clar, Quar d'ome que trop *refricar* Las paraulas quan prezica Lo pobol s'enueia mout leu. Brev. 13197-99.

***refrinhar** s. Sternb. 64.

Der Inf. muss lauten: **refrinher.**

refrire »resonare«: Don. 36, 30.

Vgl. Sternb. p. 65 s. v. *refrinhar*.

regrasir »remercier« (Arm.): De be cant mi fesesses Ni de mal qem sufrises *Regrasir* not saubii. Préceptes Moraux VIII, 16 (Arm.).

***reire** s. Sternb. 65.

reissabit »toll, verrückt«: cridant aissi cant *reissabida*. Douceline p. 176.

Der Herausg. übersetzt »comme une folle«.

relimar?: Greu er ja que fols desnatur Et a folleiar non *relim*. Marc. 13 (Arch. 33, 340 **A**).

Der Druck zeigt *relin* (auch bei A. Pakscher); doch verlangt der Reim *relim*. R. II, 393 liest *recim* und gründet darauf *recimar* »remonter, retourner«. Vgl.

Stengel, Wb. z. d. ält. Dkm. *recimer* »wieder hervorsprossen, von neuem wachsen«. Ist *relimar* mit *relinhar* in Verbindung zu bringen, R. IV, 79: »*ressembler*, Glossar zum Brev. »tenir de sa lignée«.

rellentar »gähren, wallen«: Et es priond'ins la palutz, Per que *rellent'* en sus lo glutz, C'ades per si cor ne rendutz. A. Dan. 15 (Can. I, 15).

Nach Can. von R. V, 81 *reles* (l. *relen*, cf. Sternb. 44) »relent, chose échauffée ou gatée par l'humidité et la fermentation« abzuleiten. Bed.: »fermentare, ribollire, schiumeggiare«. Vgl. Ba. (Z. f. R. P. VII, 586).

remandar »remandare«: Don. 33, 39.

remunerar »belohnen«: Aquestas leys ... par jutjar, punir e *remunerar*, so es gazardonar. Jeux floraux p. 21. — quar li sieu mandamen nos lio .... a punir o a *remunerar*, so es gazardonar. ib.

R. IV, 292 giebt das Subst. *remuneration*.

repatinat s. *retapinat*.

***reper** s. Sternb. 65.

reperdre »wieder irre führen«?: No cais taing qem deia amar; Cui es adonc lo faillimens? Mieus cara m'a *reperdut*. Gausb. d. Poicibot 6 (Arch. 33, 458) **A** = **U** (Arch. 35, 417).

repremir »zurückdrängen«: Deu hom los movemens carnals restregner e *repremir* per abstinencia de jejunis. V. e V. (G. O. s. v. *jejuni*) —

Reprem erisipila rozegan la carn. Eluc. de las propr. fol. 216.

Von R. III, 138 s. v. *erisipila* citiert und übers. mit »arrêter«.

refl. E fom la nuytz escura: per que mal se(*reprem*, Els baros els ricomes disso ... G. d. Nav. 3847.

Michel übersetzt als ob die Form zu *reprendre* gehöre: »c'est pourquoi le mal se reprend«. R. IV, 625 giebt *reprimer*. Hon. *reprem:* »il ou elle reprime«.

reprimar »recommencer« (P. Meyer): E *reprima* la noiza e lo critz el chaplers Del borzes es de la vila e del capitolers. Crois. 8372.

Vgl. Hon. *reprimar* »réprimer, empêcher.

requestar »requérir, demander« (Herausg.): En *requestan* de bon cor, vos apela Quem retengatz en la vostra clemensa. Anth. d. Jaun. (Joyas 42, 9).

R. V, 21 hat Subst. requesta »requête«.

resaziondat »erquickt«: Que venha a vos en gaug per volantat de Deu, e sia *resaziondatz* ab vos. N. Test. Römer. 15, 32. (Clédat 351).

rescodre = *escodre* (P. Meyer, Glossar): Los prezes delhivreron e sils an deslietz E *rescozon* la preza .... Crois. 2687.

Vgl. E. W. s. v. *scuotere*, prov. *rescodre*, afr. *rescorre* »wiederlosmachen, einlösen«.

reserar »in Verlegenheit bringen« (Stim.): Tant gent sap domneiar Que nois camja ni s'enbronha Per menassas, anz resonha, Lemozin fai *reserar*. B d. Born. 39.

Stimming: »Es heisst offenbar wie nfr. *reserrer* »umschliessen, umstellen«; daher auch »in die Enge treiben, in Not bringen«. Die Schreibung mit einem r ist nicht auffällig; cf. *ferar* 43, 9 statt *ferrar*«.

Thomas liest p. 145: anz resronha Lemoges faire *serar* und dazu Anm.: »Cette fin de strophe paraît signifier qu'Ademar ‚*songe à faire assiéger Limoges*'. cf. *resonhar*.

resillat »ruiné« (Michel): Esperem

le IIII jorns, ez er grant salvetatz, Qu'eli voldrian esser may mortz que *resillatz*. G. d. Nav. 4563.

resimar?: Perque bella razos cara Se pert, quel clop e li ranc El catz qu'estai sos lo banc, Qu'apres los autres *resima*, Trobon e son cantador; El malvatz entendedor Lauzon so qu'om deu rependre. G. de Calanso 9. (P. O. 142).

R. V, 51 s. v. razimar »produire des raisins« giebt diese Stelle:

El guartz qu'estai sotz lo banc, Qu'apres los autres, *razima*. »Et le goujat qui se tient sous le banc, qui, après les autres, vendange«.

resonhar »bewachen«?: Tant gent sap domneiar Que nois camja ni s'enbronha Per menassas, anz *resonha*, Lemozin fai reserar. B. d Born. 39 (Stim.).

R. II, 262 s. v. *embroignar* hebt die Stelle nur bis *menassas* aus. Stim. bemerkt: »Es ist wohl das afz. *resoigner* ‚fürchten, sich fürchten', wenigstens passt diese Bed. hier nach dem Zusammenhang«. Thomas giebt im Glossar der Ausg. von B. d. B. die Bed. »songer«. (Vgl. s. v. reserar dieser Arbeit). Chab. (Revue XXXI, 610) übers.: »il ne s'émeut ni s'effraie pour menaces [qu'on lui fasse], mais il veille sur Limoges et la fait refermer (fait rebâtir ou raffermir ses murailles). Il faut, bien entendu, effacer la virgule après *resonha* et adopter la leçon *Limotgel*.

resortir Compos. zu R. V, 271 *sortir*: Gitatz rocas e peiras de tal aïr, Que los fasatz areires lonh *resortir*. Ross. 332. — Pus d'un' arbalestada an Frances *resortis* Et abaton Berart lo filh del duc Sendis. Fier. 1827. — Non a sonh de t'amor, si s'en *resort*. Ross. 2391.

respalhar »colligere residuum de paleas«. Don. 41, 39: *respalhz*.

R. V, 44 hat das Subst. *raspalh*.

respitar »Frist, Aufschub vergönnen«: Dieu mi *respit* tro qu'ieu l'agues O qu'ieu la vei' anar jazer. Cercamon 4 (Jahrb I, 91).

Vgl. E. W. II c. s. v. *répit*.

***ressizar**? R. V, 168, »séparer, retrancher«: De s'amistat me *ressiza*. B. de Ventad. 44 C (I: *menraisa*, R: tenc *assiza*, V: me *resissa*).

Ba. Chr. 63, 8 druckt: m'*esraiza* »ausrotten«. Der Reim erfordert wenigstens *esraïza*.

ressollar »étendre les gerbes sur l'aire (le sol) pour battre le blé; ressemeler des souliers; cueillir à poignées«. (Chab.): Tot jorn *ressoli* e retalh Los baros els refon els calh. B. d. Born. 44.

R. III, 5 s. v. *retalhar* übersetzt *ressoli* mit »je rogne« und III, 357 s. v. *refondre* mit »je polis«.

Chab. (Revue XXXI, 611): »M. Stimming voit ici l'ind. prés. 1re pers. d'un verbe *ressolvre*, qu'il traduit ou qu'il interprète par *verun(r)einigen*, à tort selon moi«. Chab. ist geneigt zu übersetzen: ‚Je les bats comme une

---

resplanher, resplandre, resplendre »glänzen«. Harnisch p. 179 Anm. 4: »Bartsch setzt im Glossar diese Infinitive an, ohne dass aber einer der angeführten Belege diese Formen sichert. Im Gegenteil schicken sich alle in die durch den Reim gesicherte Form *resplandir-endir*«. Wohl nur Inf. *resplanher* fehlerhaft, denn Leys II, 402 konstatieren *resplandre* neben *resplandir*. M. W. II, 56 findet sich der Inf. *resplandre*; auch bei Rayn.

semelle', zumal da *retalh* die Metapher fortsetzen würde.

[ressolvre »veruneinigen« (Stim.) s. *ressolar.*

Diez Gr. 2, 212 verzeichnet ein Perf. *resols.*

resuscitar, ressuscitar »auferstehen, wieder erwecken«: Oi resuscitet N. S., si cum avez auzit. Sermons 17, 22 (Arm.). -- D'oi, lo dia Nostre S. fo *resuscitatz* ib. 18, 4. – Nos autres tugz *resuscitem* Am Cristz en carn. Nic. 1569. — Weitere Belege: Agnes 343, Ev. Marc. 12, 19 (Clédat 87), Nic 32. 85. 934. 1072. 1146. 1562; Brev. 12767. 12777. 24277, Vida d. S. Hon. VII, Chr. 23, 2. 308, 21. 352, 35.

Rayn. hat nur *suscitar* und das Subst. *ressuscitamen.*

retapinat »in elendem Aufzug«: Pueys vi lay venir denant si Tres homes, am mot fer veiayre: Lur vestimenta non val gayre, Paupres e blos, *retapinatz.* Vida d. S. Hon. p. 9.

Sardou's Ausg. liest *repatinatz* »rapiécé«, G. O. dagegen *retapinatz* »miserable«. Vgl. afz. *ratapiner.* (Aiol u. Mirabel v. 1237, wozu Förster bemerkt: Iterat. v. *atapiner*, eig. »vermummen«). DasWort stellt sich zu dem Rayn. fehlenden *atapinar* s. d.

retendre »ertönen«: Que lo crit e lo noiza e las trompas que i son Fan *retendre* e braire la carreire el tro. Crois. 5123.

P. Meyer ändert in *retendir.* Vgl. Chab.'s Anm. zu A. Dan. XIII, 14 (ed. Can.).

retordre, retorser »iterum torquere, ad filum pertinet«. Don. 57, 10: *retortz*, 3. s. prs. i. und 57, 12: *retortz* part. prt.

Hon. giebt beide Inf.; R. V, 328 nur Simpl. *torser.*

retrar = Rayn. *retraire.* Belege: B. D. 51, 1. S. D. 243. Folq. Lun. Rom. 472, 539. B. Zorgi 17. Vgl. Levy's Anm. zu 2, 40 und Chab. (Revue XXV, 197).

***reunar** »ruiner« R. V, 106: Non avem bos ni vinha que nol *reun.* Ross. 1650 P.

O (Tir. 137) liest aber: Non auons bos ne uigne quel non *refun.*

reversegar »retrousser« (Herausg.): Las faudas se *reversega* Per miels anar ses empag. Leys d'Amors I, 260.

Hon. hat *revertegear* »trousser la jupe«.

revertar »retourner« (Chab.): Tostemps en may per la roza m'esperti De far chanso, que sul cap me *reverto* Li joy d'amor que de chantar m'esperto, Lauzan midons a cuy de joy *reverti.* Deux mss. prov. XIII, 50. 52.

Chab. p. 248: Ce verbe est dans le *Brev. d'amor*, v. 32925, où il a déjà, ou à bien peu près, la signification actuelle, qui est »ressembler«. —

Car ades a sa natura *Reverta* la creatura. Brev. 32925.

revidar, renvidar »überbieten«: Soven envidon e *revidon* Lo jors la mostra e la presa. Flam. 6506. (Glossar: terme de jeu). — Don, vostre dat son menudier, Et eu *revit* vos a doblier. Guill. IX, 2 (Chr. 30, 14).

R. IV, 564 s. v. *doblier* übersetzt: »Je vous *renvie* à damier« (?). Vgl. G. Baist (Rom. Forsch. I, 117): »cat. *revidar* ist = iterum in ludo provocare = *reenvidar*, mit *re* + aus *invitare* geschlossenem *vitare* oder *reenvidar.* (Zu unterscheiden von R. V, 553 *revidar* »repousser, culbuter« mit einem Beleg aus Fier. 446. Dieses ist lat. *revisitare*, afr. *revisder*, *revider.*

Weitere Belege Fier. 1597. Hs. *renidat*, Fier. 1408, 1597).

Aquest juec tenc per guazanhat Deves nos e per *envidat*. B. d. Born. 14, 32.

Stimming: »Dem Sinn nach würde *renvidat* allerdings besser passen, und es ist nicht unmöglich, dass das anlautende *r* wegen des vorhergehenden *per* verloren gegangen ist«. Chab. (Revue XXXII, 203: »*per envidat*«. C'est un terme de jeu, il faut entendre: »je tiens la partie pour gagnée et deux fois gagnée«. M. Thomas traduit »engagé«. On pourrait songer à corriger *per renvidat* (fr. renvié).

ribairar »chasser en rivière« (Herausg.): Lo tracher Guis es anat *ribairar*. Daur. & Bet. 1281. — Un jorn lo duc fo [a]nat *ribarar* E lo coms G. volia ab lui parlar. ib. 224.

ribar »repercutere clavos«: Don. 33, 44.

rigolar »sättigen«: Estan l'avar en la payrola D'ifern, del sieu om se *rigola*. Leys d'amors (ms. inédit, fol. 24).

Chab. (Deux mss. prov. p. 180): »*rigolar* provient peut-être de *rigol* (= fr. rigole), pris métaphoriquement. On dit *a plen rigol* pour *à pleins bords*, en parlant d'une liqueur qui s'écoule. Cf. cependant Littré, sous *rigoler*«. Vgl. *arrigolar*.

rioteiar »disputer« (Herausg.): Sel que ditz mal az ome trop denan Semla ques vol ab el *rioteiar*. Deux mss. prov. LV, 6.

R. IV, 97 hat *riota* »débat« und *riotos* »disputeur«.

***rissidar** »éveiller« R. V, 221 = R. V, 80 *reissidar* »reveiller«.

robegar »rot färben«: E vos semblatz Magestat de pont de faichos, Can *robegatz*. Mönch 11 (Klein 4b).

rocegar s. *rosegar*.

rodillar »ansehen«: Pres l'ai, et cil si meravilla E mout dousamen lo *rodilla* Si qu'ap l'esgart si son baisat Lur oil e lur cor embrassat. Flam. 5313.

L. R. I, 33 übersetzt »contempler«, P. Meyer im Glossar »regarder«.

E voil que be t'i assotilles; Pero ges tan no la *rodilles* Que nuls homs s'en posca percebre. Flam. 2469. Ausg. l'*arodilles*; Glossar la *rodilles*?

L. R. I p. 25 übersetzt: cependant ne *ròde* pas tant autour d'elle qu'aucun homme puisse s'en apercevoir.

Ein weiterer Beleg wohl s. v. *redelhar*.

roflar »dormiendo (turpiter) insufflare«: Don. 33, 3.

R. V, 111 verzeichnet *ronflar* »ronfler, râler mit einem Beleg aus Jaufre p. 57; L. R. I. p. 57 liest es aber in derselben Stelle *roflar*.

roizir, rotzir »rubescere«: Don. 37, 23.

ronchar, roncar »dormiendo cum gula barrire«: Don. 33, 5.

Hon. hat *rouncar*.

rosegar, rossegar »trahere cum equis« (Don. 33, 12): A dos ribautz lo fey tirar *Rossegan* per mieg de la ost. G. d. l. Barra (fol. 8d). — Ab tant veus venir lo vassalh Que fon arrestatz al boysso *Rosseguan* la cerp pel sablo. ib. fol. 11c. Weitere Belege G. d. l. Barra fol. 10d. 14d. — Vezen del totz el a Gui estacat Plan a la coa d'un destrier sojornat Per mieh Peitieus l'a pertot *rosegat*, E pueis lo fa gitar en .j. valat. Daur. & Bet. 2062.

Weiterer Beleg Daur. & Bet. 2001. Vgl. P. Meyers Notiz im Glossar der Ausgabe.

rosseiar »rubescere«: Don. 33, 7.

rotar, ructar »eructare«: Don. 33, 2

***roselar** s. Sternb. 27.

Nach Levy (Lit.-Bl. 1888, 268) *rouelh* in *rovilh* zu ändern, also zu Rayn. *rovilhar* gehörig.

ruinar »ruiner« (P. Meyer): Aisi ars e *ruinet* Raols cel de Cambrais Una rica ciutat que es pres de Doais. Crois. 514.

P. Meyer: ‚le ms a plutôt *rumet*, lecture de Fauriel'. Hon. giebt *rumar* »brûler, incendier« mit Verweis auf *rimar*, und *rouinar* »ruiner«.

***rundir** s. Sternb. 67.

ruzer »grunzen«: A pauc Achier no fo en Fransa On parlon aissi cum porcs *rutz*. Torcafol 2 (gedr. G. O.).

G. O. übersetzt »grogne«. E. W. IIc giebt das Vb. s. v. *rudere*.

Sabentat »instruit« (Michel): Ez anego ss' armar li menut el grenat Tot suau que de la no fossan *sabentat*. G. d. Nav. 3927.

R. V, 125 hat *asabentar*.

saborir »devenir savoureux« (P. Meyer): Doncas m'a obs le sieu plazers Que mon bon saber adousisca E l'us per l'autre *saborisca*. Flam. 4071.

R. V, 129 hat *saborar* »savourer«. Simplex zu *assaborir* s. d.

saiar »versuchen« (Ba.): ... mal noirit, empachat noy intran per poder El palais, on jazer Vai amors, ni *saiar* Non auza de puiar Los grazes per lunh fag. G. Riquier (Chr. 288, 8). — Temer so que *saiar*, Apel' om estenensa. N'At de Mons II, 944 (Bernh.)

Chab. schlägt vor: qu'*es a far*.

saisar »grisonner« (G. O.): Lo desirer nom laissa De vos, per que ma crins *saisa* Com s'avia d'ans caranta. (gedr. G. O.).

R. V. hat *sais* »gris«.

salteiar »sautiller« (Michel): Adonc viratz ... de lanças ferir et azconas lançar, Els Navarrs en camisas çay e lai *salteiar*. G. d. Nav. 407.

sampar? Mos sobrecors, si tot grans sens lo sobra, Tenga que ten, si non gaire noi *sampa*. A. Dan. 8 (Can. XII). Can.: nois *ampa*.

Chab.: Peut-être: noi *sampa*. Vgl. dessen Anm. zu A. Dan. XII.

***sanglotar** »sangloter«. R. V, 154 s. das figde. Vb.

sanglotir »schluchzen«: Si pausar pot hom appellar Tremblar d'angoissa ni sudar, Estendillar e trassallir E badaillar e *sanglotir*. Flam. 3311.

Fehlt im Glossar der Ausg.

Comesset fort a sospirar E *sanglotir* et a plorar. Alexius 544.

R. V, 154 liest *sanglotar* und gründet darauf dies Vb. Darnach wäre auch E. W. s. v. singhiozzo das Vb. zu tilgen. Hon. hat. *sangloutir* »sangloter«.

***sanglotir** »engloutir« R. III, 479: *Sanglotiras* ses plus lo machat. Liv. d. Sydrac. fol. 81.

Ist dies *s'englotira* sses zu deuten?

saonar »einseifen«: E cant fora ben *saonat* lo cors, lo portesson en Arle soterrar. V. d. St. Trophine (Chr. 393,11) N: seran ben *asauonat* los.

sarçir, sarsir »sarcire«. Don. 37,30.

sarclar: Sordes p. 138 ff. (Luchaire, Recueil No. 31) = R. V, 140 *serclar*.

[**secodar** »secouer«: Un saut a travers a sautat E *secodet* ly d'una lansa Che portava de grans fissanza. Blandin 139.

P. Meyer (Rom. II, 170) gründet darauf einen bei Rayn. fehlenden Inf. *secodar* »secouer«. R. V, 175 habe nur *secodre*. Warum soll aber *secodet* neben *secos* nicht Perf. von *secodre* sein können? Vgl. *respondet* u. *respos*.

selar »sternere equum, sellam mittere«: Don. 33, 30; 62, 11.

R. V, 187 hat *enselar*.

semelhar »similare, assimilare«: Don. 47, 2; 63, 41.

senhorir »beherrschen«: Veyretz ben que razon rendran De so don foron *senhoritz*. G. d. Born. (M. G. 831 **R**). L. R. 388 zeigt: De quan qu'els aian s. — El segnor de Bearn, qu'es de sen *seynnoritz*. G. d. Nav. 4861.

Simplex zu *assenhorir* s. d.

sereiar?: Que per dir paraula foilla Ven hom tost en gran malaveg [1]), Et eu no vuill c'om si *serejg* De mi ni [de] ma parola. Dieu vuilla c'om no si *sereg* De mi ne de ma parola. R. d'Aur. 24 (M. G. 1030 **V**).

Oder ist ein *fereiar* anzunehmen, mit der Bed. »stossen«, refl. »Anstoss nehmen«.

[**sesmar** »fixer, attacher« (Herausg.): Dedins l'escut la [sc. marga] fes pausar Et ab latons d'argen *sesmar*. Flam. 7795.

Vgl. E. W. I Anhang s. v. *esmar:* »Ist auch *sesmar* hier einzuordnen? *sesmar* von *azesmar* wie *sermar* von *azermar?*« Man liest wohl besser mit Tobler (Gött. gel. Anz. 1866, S. 1788) *fermar*.

setiar refl. »sich setzen«: La comtessa vas *setiar*. G. d. l. Barra (fol. 28d).

Vgl. E. W. IIc *setiar*.

— »belagern«: Ez ha *setiat* Rogosa, bela vila De neyt e jorn grans assaut luy donan. B. d. l'Hospital (Joyas 85).

sguarrar E. W. s. v. *garra*. G. O. »couper le jarret«.

sitar »asseoir, établir« (Chab.): Coma aygua quant plou en son cors es intrada, Si con oli traucan els esses s'es *sitada*. Psaumes 69 (Revue 1854, V) Zweiter Beleg: Deux mss. prov. XXIX, 35.

sobranceiar »superbe se erigere«: Don. 34, 7).

sobraparer »hervortreten« (Stim.): A tornar m'er enquer al premier us Per los granz ops qu'eu vei *sobraparer*. B. d. Born. 6. (Stim.).

sobrebaissar »überGebühr beugen«?: Merces es e chausimens D'umil sorzer et aussar, E d'orguoill *sobrebaissar* Don faill amors vostre sens. Gausb. de Poici. 6 (Arch. 33, 458) **A** = **U** (Arch. 35, 417). **V** (Arch. 36, 443): *sobrierbaixar*.

sobrebatre »herabschlagen [über]«: Lo col a [sc. austor] pauc el bec espes, Plus trencant que rasors non es; Els volars loncx quel *sobrebaton* De mieg pe, e la coal passon. Jaufre 150b.

R. V, 565 s. v. *volar* übersetzt: Et les ailes longues qui lui *surbattent* de demi-pied, et la queue lui passent.

»battre d'en haut« (avec des machines de guerre placées en une position dominante) [Herausg.]: Dedins aquesta lhissa farem bonas paretz, E sian grans e autas et ab grans dentelhetz, Aitals que *sobrebaton* los fossatz els paletz. Crois. 8162.

sobreclaure »zusammenrollen«: En breu brisaral temps braus, Eill bisa busina els brancs Qui s'entreseignon trastuich De *sobreclaus* rams de fuoilla. A. Dan. 9 (Can. XI).

Vgl. Can.'s Anm. zu XI, 4.

sobredemandar »sehr bitten«: Mas l'orgoil, s'eu *sobredeman* Abais l'a-

---

serbeilla: Lo sols al maitin soleilla, El nivols al vespre muoilla, E l'escorpios *serbeilla*. Marc. 12 (**A** 71: Studj III, 79; Arch. 33, 338). Wohl verschrieben für *s'esveilla*?

1) *malavei* fehlt Rayn.; G. O. »mal, infirmité«. Ba. Chr. »Krankheit, Unglück«.

vinenz cors gentils Ab merce, c'aissi m'aura sors. G. d. Born. 29 (Revue 1884, XI a).

sobredesirar »zu sehr ersehnen«: Dura merces e trop loncs chausimentz Mi fai morir per *sobredesirar*. Sordel 2 (M. G. 316 **M** = 1263 **R** = 1262 I).

sobrefar »surfaire, excéder, dépasser la juste mesure«. (Herausg.): Aytans auras de bos motz per trufar Cum de malvatz, si non vols *sobrefar*. Deux mss. prov. B. III, 172. — Car bon caval per *sobrefar* Fay hom manthas vetz fol tornar. Brev. 13105.

Das Glossar der Ausg. übersetzt: Car bon cheval, par le fait d'exiger de lui plus qu'il ne peut, c.-à-d. de le surmener on le fait maintes fois devenir fou.

sobregenssar »über alle Massen glänzen«: Mas ill non sap cal estrena M'a dada ni cum m'adesca, Car tant sos pretz *sobregenssa* Qu'ill non cre, q'ieu per temenssa Auses jes de leis aver gaug. R. d'Aur. 41 (Arch. 51, 138 **A**).

sobreguabar »zu sehr scherzen« (Ba.): E no *sobreguaban*, Que torne ad enuey, Ab nueiza ni ab bruey. Am. de Sescas (Chr. 329, 19).

R. III, 413 hat *sobregabaire* »vantard«.

sobremarrit »ausserordentlich betrübt«: Ben deu esser *sobremarritz* De lai on son tug mei dezir Del bel dezir quel jois novels m'adutz. Auz. cass. (Jahrb. I, 345).

sobrementir »zu sehr lügen«: E s'ilh ment, noilh *sobrementa*. Anon. 461, 213a (Rivista I, 44).

***sobrendre** »circonvenir« R. V, 85: Tan s'a laissat *sobrendre* Falsar e desmesurar. B. Zorgi 15 (Levy 2).

Levy's Ausg. hat *sobreprendre* dafür. Bei Rayn.'s Lesung ist der Vers auch eine Silbe zu kurz.

sobrepoder »Uebermacht«: Mout a amors *sobrepoder* Qan lieis que poigna en mi, aucir Mi fai, desirar e voler, E vol q'ieu l'am e qu'il m'azir. G. Faidit 38 (Arch. 33, 452) **A**; **C** (M. G. 453): *sobriepoder*.

sobresonar »häufig anrufen«: Si tu enqueras vols sonar Et [en] querre perseverar, Per *sobresonar* t'ubrira. Brev. 13481. **D**: *sobreenoyar*.

sobrevertir »überfliessen«: Nous cugessetz que vertatz n'issis ges Mas messorgas, don an al cor tal fon Que *sobrevertz* com aigua de toron [1]).

G. O. und Hon. geben diese Stelle unter *sobrevertir* »déborder, passer les bords, inonder«. R. V, 524 giebt die Stelle s. v. *sobreversar* »déborder«.

sobrevoler »eifrig wollen«: Ben sai que per *sobrevoler* Dei far miels so qu'ai en talan. Pons d. Capd. 5 (Nap. XVII). — Ges de *sobrevoler* nom tuoill Per foilla d'arbre ni per flor, Anz mi don mais d'ais en pascor Qan chantoill rossignol pels plais. G. d. Born. 37. (**M.** G. 843) **A** = **N**, **R**, **B** (M. G. 841, 842, 1365).

soclamat »fieberkrank«: Tot es vostre color mudada, Eu cug que vos es *soclamada*, Qel frons no vos gieta calor. Cour d'Amour 1528.

Herausg.: *soclamada* (= *subclamata, au sens neutre, *qui se plaint*) semble signifier ici: qui a délire de la fièvre. cf. le languedocien *soclame* »fièvre de lait«.

soffanar »verspotten; verachten«: E cels qu'amon ses engan Son *soffanatz* e mespretz. Brev. 28485.

Hon. u. Herausg.: »condamner, blâmer«. *sofanar* ferner: Fier. 1401, Kath. rituale p. 30.

1) *toron* (G. O. druckt *teron* mit Bed. »fontaine«) fehlt Rayn.; s. v. *sobreversar* übersetzt er es mit »touron«.

Leys. II, 356. Vgl. E. W. IIb s. v. *sosanar*. Nach Förster (Z. f. R. P. VI, 110) ist ein **subfannare* anzusetzen.

sogautar, sugautar »super gulam percutere«: Don. 34, 1.

soissidar »rütteln, schütteln«: Que la tiravan e la *soissidavan* mot fort e neis li fazian motas afliccions, que non la podian moure. Douceline p. 74. -- Cant fon gran nuech passada, tant la *soissideron* e la tireron, que per forsa la mogron. ib. p. 106.

Chab. (Revue XVIII, 24): ‚pousser' comme traduit l'édit., ou mieux ‚secouer'; du lat. *suscitare*, comme *soissebre* de suscipere. Dans Hon. *souyssidar* »solliciter«.

solar »besohlen«: Ab prims vestirs amples, ab capas tezas D'un camelin [1]) d'estiu, d'ivern espes, Ab prims caus[s]as *solatz* a la franseza, cant fai grant freg de cor Marceilhes ... Van prezican ab lor sotil saber. P. Card. 1 **T** (M. G. 1233) **I**: Ab fort caussar *solat*.

Auch Don. 33,46 giebt *solar* »soleas mittere, s. consuere.

soldeiar »fest werden?«: Com a qelque damn ja (Druck: aqel que damnia) la flor Del vergier que vol *soldeiar*, Que [ja] non puesca pois frug far, Jois era floritz entre nos, Mas lausengier l'en han secos, Que noi an laissat flor ni foilla. Cour d'Amour 927.

G. O. giebt *soldat* »soudé, consolidé, affermi, solidement établi«.

somover, somoure »erregen, anreizen«: La premieyra de totas las vertutz Es c'om aia en son parlar mezura, Per que totz homs deuri' aver gran cura De gent parlar, cant se sent *somogutz*. B. d. Carb. 18 (B. D. p. 10).

Von Rayn. s. v. *somondre* gegeben. Vgl. Diez, Gr. II, 217.

E declara sententio En cella mezeyssa quanso Don dis iratz e *ssomogutz*. Brev. 28194. **B**: *somongutz*.

Nos atrobem aquest hom portant mort e *somovent* tenso. N. T. Act. 24 von G. O. citiert s. v. *portant mort*. Clédat's Ausg.: e *escomovent*. (Lyoner Hs.).

Que leu vezem qu'en ditz on fay son dan Oms *soumogutz*, pueys que s'es abrivatz. Deux mss. prov. XXIV, 24. — Lo *somogutz* te mal dire per mel, Mas pueys lo te, quan es pauzatz, per fel. ib. B. III, 135.

Herausg.: Part. passé de *somoure*, »excité, irrité«.

Adonc a tan gran joi anc pois non ac son par Cant vi la ost dels Frances *somover* e brandar. Chans. d'Antioche v. 193. Hs. *somoii*. Ausg.: *somonir*.

Tobler (Litt. Bl. 1885) schlägt *comover* vor. Chab. liest *somover*. Vgl. G. Paris (Rom. 1888, 521): *Somover*, leçon de M. Chabaneau est confirmé par l'espagnol.

Weiterer Beleg v. G. O. s. v. *gap* citiert.

sorser, sorzir »ertränken«: Una d'ellas penset un dia Quel filh de

---

sobtiva: Senher bes pot faire, Quar a mon veiaire Amor vos abriva. Toza oc, esquiva. Senher, bes *sobtiva*. G. Riquier 32 (P. O. 334) M. W. 4,486: be ys *sobtiva*. Harnisch fasst es S. 279 als 3. s. prs. i. auf. Man wird es aber wohl als fem. zu einem Adj. *sobtiu* ansehen, wie G. O., welches *sobtiva* »prompte, subite« verzeichnet.

sofraia G. d'Alv. 6 (Arch. 51, 3) fasst Harnisch S. 166 als 3. s. prs. i. Es ist aber ein Subst. mit der Bed. »manque«. Cf. R. II, 426 s. v. *coita* und V, 286 *sufracha*.

1) *camelin* fehlt Rayn. Vgl. M. G. I p. 237.

l'autre *sorseria*, Per tal que le sieus filhz agues L'eretat d'andos los borzes. Vida d. S. Hon. 65.

G. O. giebt die Stelle s. v. *sorser* »plonger, noyer, submerger«. Sardous Ausg.: *forseria*.

E *sorzian* si dinz la marina Tro al sol de la gran tomplina. ib. 89.

G. O. und R. V, 373 geben die Stelle s. s. *tomplina* »reservoir«; Rayn. übers. es mit »s'élever«, als wenn es zu *sorger* gehörte. Sardou übers.: »Et *se jettent, se précipitent* dans la mer«. Nach Tobler (Jenaer Litt. Ztg. 1876. Art. 123) vielleicht hierher:

Li malvays la levan d'aqui, Dins la mar la volon *sorzir*. Vida d. S. Hon. 91.

Herausg. übersetzt: »La veulent *précipiter*«; Druck aber *sortir*.

sostar, sostrar »inducias dare«: Don. 34, 3.

Vgl. E. W. s. v. *sostare* »hemmen, einhalten«. R. V, 274 hat *sosta* »délai«. Nach Chab. (Revue 1878, V, 138) nicht mit *sostrar* = **substrare* für *substernere* zu verwechseln. Adj. *soustrous* (= sostros) bedeute »paresseux«.

***sostmonir** s. Sternb. 24.

sotzumbrar »beschatten«: On ac un bel arbre foillat En ques podion *sotzumbrar* Cent cavalliers a larc estar. Jaufre 95 b.

Vgl. E. W. II b s. v. *sombra*.

sozlevar »erheben«: Aquestas chausas parlét Jesus e *sozlevaz* los olls. Ev. Joh. 17, 1 (Chr. 16, 6). Lyoner Hs.: *suslevatz* (Revue XIII, 171).

R. IV, 65 hat *solevar* mit ders. Bed.

sozministrar »geben« (Ba.): ... el vos dozera totas chausas e vos *sozministrara* totas aquellas chausas que eu vos dirai. Ev. Joh. 14, 26 (Chr. 12, 23). Lyoner Hs. (Clédat 189): ensenhara t. causas e *amonestara* a vos.

Rayn. hat *sotzministrament* »sous-assistance«.

sugar, suiar »trocknen«, refl. »aufhören«?: E sitot mos guaugz se *suia* A tal qu'a prezen non guaba. Raimb. d'Aur. 15 (M. G. 362 C). — Bel m'es qan s'azombraill treilla, E vei espandir la bruoilla, E chascus auzels s'esveilla Per chantar desotz la fuoilla, El doutz terminis se *suga*, E son li prat groc e vermeill. Marc. 12 (Arch. 33, 338 A).

Don. 34, 14 giebt *sugar* »sciugare«. Also Simplex zu *essugar*.

Taizir »verstummen«: Mas eu m'esbaudisc em demor Per un joi d'amor q'ai al cor Don m'es dous desiriers *taizitz*. G. d. Cabest. 1 (M. W. 1, 112).

Vgl. Diez, Gr. II, 220. R. IV, 310 giebt die Stelle unter *tazer*, *taiser*.

tamboreçar, -zar »timpanizare«: Don 34, 27.

tambureiar »timpanare«: Don. 34, 29 = R. V, 292 *taboreiar*.

tantolhat »mit Schlamm bedeckt«: ... que can vos trasnuchatz Al ven o a la ploia ni venetz *tantolhatz*, Eu m'estau dins cobert belamen et en patz Ab los nostres cofraires. Izarn.

Chr. 191, 15 zeigt *tan tolhatz* nach Toblers Vorschlag (Gött. Gel. Anz. 1868, S. 997): »*tolhat* mit Schlamm bedeckt? vgl. sp. »*tollo* Sumpf, *atollar* in den Sumpf geraten«. Chab. (Revue VIII, 227 ff.) ändert in *tantolhatz*; *tantouiller* sei im Dialekt von Bourgogne noch im Sinn von »vautrer« vorhanden. Revue XVIII, 285 bemerkt er weiter: »*Tantolhatz* doit vouloir plutôt crottés que trempés«. Tobler

(Litt. Bl. 1880, 262 u. 320) bleibt bei *tan tolhatz*.

tapar »zumachen, verstopfen«: Cant hom li *tapa* son nis ab que que sia, el [sc. pic] va per una erba e toca lo'n e tantost est ubert. Las Naturas d'alcus auzels (Chr. 337,6).

E. W. s. v. *tapa* giebt sp. pg. *tapar*. R. V, 298 hat *destapar* »déboucher«.

tapiar »zumachen, zumauern«: E puys el se pesset granda savietat Que de grant peyra seca fossan ben *tapiat*. G. d. Nav. 3957.

Michel übersetzt »muré« und hält es für ein sp. Wort [1]).

tapir »verstecken«: Que se *tapon* en la palutz. A. Dan. 15 (M. G. 421 C). Vgl. Bartsch Z. f. R. P. VII, 586.

tareia s. *traireiar*.

***telsar** s. Sternb. 24.

***terragardar** »faire fonction de garde champêtre«. R. V, 354: ... per *terragardar*.

Wohl zu lesen: per *terr' a gardar*.

testar?: Quar a mi dons atalanta Quem lonh dols, E serai ben folhs, Si eu tostemps ab lieys nos *test*. R. d'Aurenga 12 (M. G. 358 C).

Simplex zu R. V, 356 *entestar* »entêter, persécuter, tourmenter«?

tezegar?: Son cami pren e *tezega*, Vas s'en am son gonel frag. Leys d'Amors I, 260).

Der Herausg. übersetzt die Stelle: »Elle prend et suit son chemin«. Zu afr. *teser* »spannen, richten« zu stellen? Vgl. E. W. IIc s. v. *toise*.

tindoutz »klingend«: Faitz so aissi com eramentz sonantz o cimbols *tindoutz*. N. Test. Cor. I, 13, 1. (Clédat p. 370).

G. O. liest an dieser Stelle: o la campana *retinent*. G. O. giebt *tindouts* »tintant«.

toler, tolir = R. V. 369 *tolre*: Don la luna no a poder Que puesca lo soleilh *toler* A la terra. Brev. 4328. — Si no m'era per dieu e per perir Cor ai de vostra colha faire *tolir*. Ross. 5932.

E seria jauzions e baysaire De la gensor que hom puesca vezer, Ben fora dregz, si m'en pogues *toler*, Qu'ieu [m'en] gurpis, pus me franh mos covens. Arn. d. Maroill 12 (Revue 1882, I, 158).

Belege für *tolir* s. Glossar zu Crois. ed. P. Meyer.

tolhar »mit Schlamm bedecken« s. *tantolhar* u. *tuoillar*.

***toscar** »empoisonner«, R. V. 439 s. *endoscar*.

tuoillar = **tolhar**? s. d.: Ben es fols qui no s'espeilla El segle que d'engan *tuoilla*. Marcabr. 12.

R. IV, 479 citiert diese Stelle s. v. *espeillar* und übersetzt: »Est bien fou qui ne renonce au siècle qui *souille* de tromperie«. Hs. A (Arch. 33, 338) zeigt aber: El segles qes d'engan *fuoilla*. Rayn. verzeichnet auch ein Vb. *foillar*, *fueillar* »fouiller, vautrer« mit folgendem Beleg:

Porc, ques *fuelha* Volontier e fanc

---

1) *tapia* »revêtement (en terre) fehlt ebenfalls Rayn.: E d'ambans e *tapias* ferol revironar. G. d. Nav. 3589.

[**tonsar**. P. Mann (A & A XLI p. 20) bemerkt: *tonsada*, vom Verbum *tonsar*, welches aus dem im Prov. nicht mehr zu belegenden lat. Part. tónsus geflossen ist. Die angezogene Stelle Uc Valat (Joyas p. 16) zeigt aber: Senes erguelh e de veritat parada E *fonsada* (= fondée).

et en lot. Daud. d. Prad. (Stickney 928).

tostar »assare«: Don. 34,15.

R. V, 398 hat *tost* »rôti, brûlé«. Diez (Jahrb. VII, 371) bemerkt zu *toster* (Passion 495), es fehle prov.

trahuzar »als Lehnsmann erklären«?: Si m'empara Cill cuim *trahutz* D'aizir, Si qu'es de pretz capduoills. A. Dan. 13 (Can. IX, 53).

Bartsch Chr. 137, 13 zeigt *tralutz* zu *traluzir* »durchleuchten«. Canello übersetzt: Si di tanto m'ajuta colei, alla quale mi dichiaro vassallo. Vgl. Can's. Anm. zu IX, 53.

transir »sterben, hinscheiden«: No fes sanglot ni fes sospir, Ans lo fes dieus si ben *transir* Cosil se degues adormir. Epîtres farcies (Revue II, 138).

L'autre comtava de Feniza Con *transir* la fes sa noirissa. Flam. 670.

Glossar der Ausg.: [far] transir »priver de sensibilité, donner les apparences de la mort«. — »évanoui« (P. Meyer):

E la dona remas *trassida* Mas qu' En Chabert l'a resperida. G. d. l. Barra (fol. 14c).

Don. 53, 3 hat *transitz* »semimortuus«. Vgl. E. W. I s. v. *transito*. R. II, 141 hat *atrassit* »accablé, stupéfait«.

trasanar, tresanar »entweichen, entfliehen«: E per pauc de mescap *trasvai* Amors d'amic e de senhor G. d. Borneil 78 (Revue 1884, I, 216).

G. O. giebt die Stelle und übersetzt »passe, s'en va«; R. V, 474 bringt sie als Beleg zu *trasvazer* »éloigner«.

Car hanc mi dons nom poc ausir Zo qu'ieu ai dig ab un sospir, C'a pauc lo cors nom *trasanet*. Flam. 4002.

L. R. I p. 29 übersetzt »défaillir« (le coeur).

M'aventura no m'atrai Ja cobre jai, C'ades mi desfui em *tresvai*. Guir. d. Born. 65 (Arch. 51, 24) **A** = **B**, **I**, **R** (M. G. 126).

R. III, 406 giebt diese Stelle s. v. *desfugir* und V, 474 s. v. *tresvazer* »passer outre«.

Vay s'en lay on autz la cridor E trobet son fiyl mort e frey, Adoncx viras menar desrey, Car le princes es *trasannatz*, Sus en lo cors es trastornatz. Vida d. S. Hon. 71.

Herausg. übersetzt »très-vieux«, ebenso R. II, 76, der darauf ein Adj. *trasannat* gründet. (Vgl. Tobler, Jenaer Lit.-Z. 1876. Art. 123). G. O. giebt s. v. *trezanatz* dieselbe Stelle und übersetzt richtig »pâmé, sans connaissance«; auch *trezanar* »s'évanouir, tomber en défaillance« giebt G. O.

Weiterer Beleg Aim. d. Peg. 12. M. G. 1167 **C** liest *traslia*, R. V, 475 und **U** (Arch. 35, 391) aber *trasva*.

trasliar »binden, fesseln«? Per que vas Comtar l'as El diras En eys pas Per que se *traslia*. Marc. 25 (M. G. 507 **C**; 506 **E**: ques *trasliada*).

G. O. und Hon. citieren diese Stelle, ohne für das Wort eine Bed. zu geben.

---

1) *musanza* »Thorheit« fehlt Rayn.

[**trareiar** »ziehen, ausreissen«?: E si ieu fos seigner de la corona, Als malastrucs qi obren (z)ab musanza E paraulas largan senes temenza, De las gautas la lengua lur *trareia* P. Milo 8 (**I** 147d; **M** 97d: *traissera*). — Harnisch S. 215 erklärt das Wort für eine Weiterbildung von *traire*. R. Ch. 5, 319 liest *tareia*. Es ist aber nur Cond. von *traire* = *trairia* wie Cobla 1 *seia* = *sia*.

trassir s. *transir.*

***trasvazer, tresvazer** s. Sternb. 67.

[**trebaiola** s. *baillonar.*

tremer »trembler« (Chab.): Bels Senher, la gens temeran Lo tieu sant nom e *tremeran.* Psaumes CI, 55. (Revue 1881, V).

Rayn. »n'a que *tremir*« (Chab.). Auch G. O. hat *tremer* »craindre«.

trepat? »durchlöchert«: E vestissen mi e sober beguier Fezessem li blizaut fendut e *trepat.* G. Rain. d'A t 4 (M. G. 955 **I**). **H** (Arch. 34, 402): Feressem liblizaur sendut *trepat.*

G. O. citiert die Stelle ohne eine Bed. zu geben; Hon übers. »percé«. Oder ist *crepat* zu lesen, zu *crebar* »crever, percer« gehörig? R. V, 417 hat *trepar* »trépigner, folâtrer«.

trepir »fouler aux pieds« (Hon.): Las femnas prens a chevals fes *trepir,* E los enfans estranglar e murtrir. Bereng. d'Hosp. (Joyas 83).

***treslhir, treslir** s. Sternb. 67.

trevar »verkehren, wohnen, besuchen«: .. domn' en que *treva* valors. Raim. Vidal. (Chr. 219, 31). – Anz val ben tan totz hom c'ab ellas *treva.* Aim. de Belenoi 21 (M. G. 101 **B**). — Per cella via soen *treva.* Flam. 4752.

R. V, 410 hat das Vb. fälschlich mit »avoir trêve, faire paix« übersetzt. Vgl. E. W. IIc. Don. 34, 6 giebt das Vb. mit »frequentare«.

truchar »überfallen« (Ba.): La noit quan lo sons me *trucha* Dorm sobr' arca o sobre banc Tro que m'en dolon li flanc. Guir. d. Born. 59 (Chr. 108, 1 **A**, **B**). **C**: ma *clucha*).

Hon. hat *trucar* »frapper«. G. O. *truc* »coup«. R. II, 410 liest nach **C** *m'acluca* und gründet darauf *aclucar* »fermer les yeux«.

tuejar »tutoyer« (Chab.): Ni digas d'oc ni de no lajamen, Ni *tuejar* no vuelhas en descort, Ni vil mot dir, e lauza Dieu soen. Deux mss. prov. B. I, 23. — E si en tu fos amor ni cortezia, Jal *tuegar* nom tengras a folia, C'amors (Chab.: corr. Que amors?) vol ques *tuejols* aymans. Guir. Riq. 14, 30 u. 31 (Revue XXXII, 112). — May repenret deguy del *tuejar,* E tu com fol despendas ta folia. ib. v. 36.

G. O. hat *tuegar* »tutoyer«, Sauv. *tuejha* und *tutejha.*

Umelir refl. »sich demütigen« (Ba.): Anc res no fo no *s'umelis* Vas amor. Cercam. 3 (Chr. 47, 30).

undat »ondulé, bouclé« (Herausg.): Lo pel ac blon, cresp e *undat.* Flam. 1591.

R. II, 515 s. v. *cresp* übersetzt es mit »ondoyant«.

Vaireiar, vareiar »schwanken«: Tota amor tenc per trufana, Quant bos amics lor demeziz, Sill es falsa ni trichairiç; Tan con il er fis ni verais Q'al (**E**: S'al) prim comenzar *vaireia,* Al autre torn(a) e sordeia Puois prent l'avol e laissal bon. Arn. d. Tintignac 3 (**Da** 679 cop. u. M. G. 600 **E**).

G. O.: *vaireia* »change, varie«.

refl. »schwankend machen« Mas la meiller nom *varei.* Bern. Marti 3 **E** cop.

vanturar »jactare se«: Don. 34, 28.

variagar »verschieden sein von« (Such.): ... e sapias que non variam en ren, mas que entendem quels Grecz *variagen* a lla fe catholica. P. Joh. 2, 21 (S. D.).

***vazer** s. Sternb. 68.

venteiar »im Winde flattern«: Viras

---

turtar R. V, 442 »heurter, frapper« soll nach P. Meyer, Glossar zu Flam. Rayn. fehlen, dieser habe nur *torta* »poussée, secousse« R. V, 383.

plus de des milia lansas ambe penons *Venteiar* e brandir lay hon fey si l'acamps. Vida d. S. Hon. (Sardou p. 193).

Weiterbildung von R. V, 449 *ventar*.

ventolar? »wälzen«: *Ventolava* se per la terra escumant. N. Test. Marc. 9 (G. O.)

G. O. »rouler« mit diesem Beleg. Lyoner Hs. (Clédat. p. 80): *voludava*.

verdesir »grünen« (Ba.): Quan vei los praz *verdesir* E pareis la flors granada. Anon. 461, 206 (Chr. 227,31).

R. V, 514 hat *reverdezir*.

verolhar »vecte firmare«: Don. 64, 27.

R. V, 511 hat *verrolh* »verrou«.

vespertinar »in vespere parum gustare«: Don. 34, 40.

R. V, 527 *vespertin* »du soir, repas du soir«.

vessar »belästigen«: Vos autres semblas truffados ... Quem agas fag venir *vessar* Ni tant luenh venir trabelhar. K. Jes. (Chr. 391, 5) **N**: *lassar*.

Chab. (Revue IX, 259) »tourmenter, fatiguer« (vexare). R. V, 532 die gelehrte Form *vexar*. it. *vessare*.

vessir »lâcher une vesse, fiesten«: Quar qui quagava e pedia D'aquo vos gardarias vos; Mas de me s'ieu *vessia* Ho d'un autre vessios Ho de vos, si *vessiatz*, Al *vessir* non sai aiuda; Qu'aisel a cui latz *vesseriatz* Non sap re tro l'a beguda. Anon. 461, 79a (Rivista I, 44).

Harnisch S. 267: »Es ist das lat. *visīre*, afr. *vessir*; vgl. Littré unter *vesser*«. Vgl. ferner Förster, Anm. zu Aiol & Mirabel v. 9655 (*vessir* »feisen«).

viar »sich auf den Weg machen«?: *Via* sus! qu'ieu vey lo jorn venir. Bertr. d'Alam. 23 (M. W. III, 148) — *Via*, trachors, que dieus vos aunia! Com podes dir tan gran follia? Agnes 711.

Oder ist es einfach als adverbial gebrauchtes *via* zu fassen? — R. V, 541 hat *aviar* und *desviar*. G. O. hat *via* »va«.

virolar [1]) »leicht veränderlich sein, sich drehen«: Qui en joventa Met s'ententa No sap ques *virola*; mai en guerra Met sa terra Selh qui las percola. Gavauda 2 (M. G. 752 C); I (M. G. 753) *viola*.

Hon. »tourner avec un léger mouvement«.

Hierher wohl noch:

Qu'en va *virol*. Lais Mark v. 29. (Z. f. R. P. I, 58) **E**: quen cauirol; **F**: ken uaniral.

Bartsch bemerkt dazu: »Im Anschluss an **F** könnte man bessern: qu'en va *virol* ‚denn vergebens drehe ich mich'.

[**vistar**: Pus a *vistat* uelh par Las naturas el gran E las vertutz, que an Lo solelhs e la luna. N'At de Mons. I, 107 (Bern.)

Bernhard stellt das Vb. auf. Er bemerkt dazu: »*a vistat* fällt hier der Bed. nach mit *a vista* »publiquement« (R.) zusammen«. Chab. ändert aber: a *vista* d'uelh.

viutar »sühlen, wälzen«: Se *viutava* per tot l'alberc, que nol podian tener, e volia si gitar de l'escalier avall. Douceline p. 240.

Hon. *vioutar* »se vautrer, se rouler par terre, dans la boue«. Vgl. Chab. Revue XVIII, 24.

---

1) *virol*, Subst., welches Rayn. fehlt, findet sich Anon. 205 (Arch. 34, 378 **O**): Non vol m'ensegna ital *virol*.

***voltar** s. Sternb. 25.

vouteiar »voltiger (en terme d'équitation) [Herausg.]: Aysil fey per tot *vouteiar* Cum si fos us petitz rocis. G. d. l. Barra (Fol. 31 c).

R. V, 565 hat *volateiar* mit ders. Bed.

vugner = R. *onher* »oindre« (Chab.): ... lavec los pels del Senhor am las lagremas e am los pels li esuguec e amb enguens los li *vugnec*. Vida d. St. Madel. 79 (Revue 1883) — e *vugnec* lo cap del Senhor ab unguen precioses. ib. 81.

Berichtigungen und Nachträge.

Der grösste Teil der Berichtigungen beruht auf der Recension, welche Levy (Literaturblatt X, 413 ff.) über den ersten Teil (a—e) dieser Arbeit gegeben hat.

S. 2 Z. 27. Füge ein als bei Rayn. zu streichen: *ajayre, aquistiar* (*esmers* s. *esmerger*), *estolre, far, refoleiar, sanglotir, terragardar, toscar*. Streiche: *dechar, targar*.

Abair. abaida nach Levy zweifellos fehlerhaft, denn der Vers verlangt ein zweisilbiges Wort.

Abaronar. Das Wort ist transitiv. (Levy).

Ablauir existiert nicht. Vgl. Levy S. 413.

Abocar heisst nicht nicht »ansetzen«. Vgl. Levy S. 414.

Acabalar nicht zu streichen. Vgl. Levy S. 414.

Acalar. Vgl. auch Chabaneau, Revue XVI, 85 (Levy).

Acaminar, acaminat auch Marc. 4 (Arch. 51, 130 A).

Acomparar doch vorhanden. Vgl. Levy S. 414.

Aiumplir nach Levy nicht zu streichen.

Air nicht zu streichen. Vgl. Levy S. 414.

***Ajayre** R. III. 583. Einzige Belegform *ajayra* gehört zum Inf. *ajazer*.

Alensar refl. »sich verlangsamen«.

Amendar s. Levy S. 414.

Amorar. Vgl. Levy S. 414.

Anomnar »benennen« (Ba.) *E pueis el ac autras dos bons cavaliers et fes lur anomnar l'autra bona ciutat per aquella meteyssa maniera*. Hist. d. l. Bible. (Chr. 397, 6).

Apezar. Weiterer Beleg Levy S. 414.

Apirar muss nach Levy doch wohl dem danebenstehenden *azirar* und *ponher* synonym sein.

Appetar. Vgl. Levy S. 414.

Apregar wegen des Belegs aus Jaufre nach Levy wohl beizubehalten.

Aprimar: *Que no vuel ges, que trop m'aprimes, Ni trop m'asotiles, nim limes*. Daud. de Prad. (Stickney 552).

S. 16 Anm. 2 beruht auf einem Irrtum. Vgl. Levy S. 415 *asommar*.

Atener. Levy giebt einen Beleg für *se atener*.

Auregar. Die von Diez und Honnorat gegebene Bedeut. ist beizubehalten. (Levy).

Aüsar. Vgl. zum ersten Beleg noch G. Paris (Rom. 1888 p. 515).

Bestar nach Levy als catalanisch nicht in das prov. Wörterbuch gehörig.

Borderguatz. Vgl. Canello, Giornale di filologia romanza III. Nr. 7 S. 7 und 9.

Borrar. In der angeführten Belegstelle muss es Ni *si falh re* heissen und der Satz mit *borrar* schliessen. (Levy).

Brunchar. Vgl. Levy S. 415.

Cabar. Vgl. Levy S. 415.

Coissendre. Siehe Aigar et Maurin, V. 90 Anm. (Levy).

Colbeiar. Daneben *colpeiar* Revue XXXI, 140 V. 288.

Cossecar. Die von mir vorgeschlagene Aenderung schon des Sinnes wegen nicht annehmbar. (Levy).

Decantar. Vgl. Levy S. 415.

Demerir »verdienen«: *Lo bem q'eu faz ma donan demerir.* Raimb. de Vaq. 29. (Arch. 35, 102 G). — *Pero demergutz sui que dretz m'aucia.* Lanfr. Cig. 10. I.

Desazegar. Daneben *deissazegar*, wofür Levy S. 416 einen Beleg giebt.

Descaminar ist mit »sich abwenden« doch wohl zu frei wiedergegeben. (Levy).

Descusir. Vgl. Levy S. 416.

Desgaiar »einlösen« (Levy).

Desnozat »Es wird *totz des nozatz* zu schreiben und »alle zehn voll Knoten« (*des* = *detz*) zu deuten sein«. (Levy).

Despartir. Eine weitere Belegstelle findet sich Joyas S. 228 Z. 3 (Levy).

Despereisser heisst nicht »aufwachen«, sondern »aufwecken«, vgl. den Beleg aus Ste. Douceline p. 204. Dagegen heisst *se despereisser* »aufwachen«. (Levy).

Despertar. Zwei weitere Belege giebt Levy S. 416.

Eissalabetar. Siehe auch die Bemerkung von Gaston Paris, Romania VII, 629 (Levy).

Empaginat. Vgl. Levy S. 416.

Enalbrar. Siehe Gröbers Zeitschr. II, 83. (Levy).

Encelar s. Chabaneau, Revue XXXII, 199.

Enfenher. Vgl. Levy S. 416.

Enquar. Ein weiterer Beleg: *Cant vi los Sarrazis e venir e anar ... E los tabors bruir e los grailes cornar, Petit cada petit s'en enquet ad emblar.* Chans' d'Antioche 189 (Rom. 1888. p. 521).

Ensapar. Vgl. Levy S. 416.

Ensir. Bartsch Chr. Glossar giebt ebenfalls *ensir* s. v. *eissir* mit Verweis auf Chr. 273, 2; daselbst aber in den Varianten *eusir.*

Envelar s. Chabaneau, Revue XXXII, 199.

Escoire, escozer s. Levy s. v. *escuidar.*

Escuidar fehlerhaft. Vgl. Levy S. 416.

Esdesleyar. Vgl. Levy S. 416.

Esflauir. Vgl. Levy S. 417. In der Belegstelle ist *plus* statt *pluc* zu lesen.

Esfrondar. Vgl. Levy S. 417.

Esquirar S. 54 Anm. Das Gesagte beruht auf einen Irrtum. Vgl. Levy S. 415 unter *asommar.*

Essoterrar. Das darüber Bemerkte zu streichen. Vgl. Levy S. 417.

Foggar: *La vetz els per gran appetiment de luxuria semlo robiozes, las glevas et la terra ab las unglas foggan et lors morrs torno negres, tro que so lavatz de ploia.* Elucidari (Z. f. R. P. 1889, S. 248, 8).

Lamentar »klagen«: *Ben avetz cauza de lamentar.* Johan Johannes (Joyas 125). — *Ou ben l'ay auvi lamentar Et corrusar aucunoment.* Petri & Pauli 3305. — *Paul tu me fas trop lamentar* ib. 3936. Ferner St. Poncz 156. 586.

lermegar »pleurer« (Herausg.): *Huelhs lermegans d'engoyssa que me blessa.* Frances d. Morlas. (Joyas 237).

lezir »léser« (Herausg.): *Vergis, l'anetz enfantar, Ez en res no fotz lezida.* Jean Gombaut (Joyas 205). Rayn. hat *laidir.*

liberar »délivrer« (Hon.): *Liberats me de ma granda destressa.* Bertr. d. Roaix. (Joyas 181).

Menaiar: *Amors, dousors mi assaia, Valors, richors mi menaia.* Anon. 461, 17 (W. cop.) — *... qu'ab rire Qu'en fai, mi menaia.* ibid.

Von Hon. *menaia* »menée, pratique sourde« abgeleitet? Die Bed. wäre dann wohl »eine Falle stellen, bedrohen«.

minjar = Rayn. *manjar.* *Per tout estremps se pot ausir lo crit Del periment, d'aquel bestia mingat.* Bern. Arnaut (Joyas p. 93). — *Ihesus, pan de penalitat A dolor per mi has minyat Begut potatge fort amar.* Paraphr. d. Psaumes. 348 (Revue 1881, VI). — *Que te enpaehe a mynjar.* St. Anthoni 3635. — *Ya vos direy, sens vilanio, Mynga et beve alegroment.* ib. 2956.

Hon. *mingear.* Nach Diez E. W. *mindzá* limous. R. IV, 231 hat *mica, minga, minja* »mie«.

morar »zögern«: *Ma donam ditz quem demor, el cors mor; Dieus li don aitals demora cum ylh mora.* Rost. de Merguas. 1. (C. cop.).

Nach K. Meyer (A. & A. XII Rimarium) *mor* 1. s. pers. c., *mora* 3. s. prs. i. Es ist also ein Vb. *morar* aufzustellen. G. O. giebt *mora* »retard.«

mortener? *Non suffrires qu'ieus am eus blanda Cel rix hom cui Amors vos manda Per vostre cor a mortener.* Flam. 4998.

So liest Bartsch (Jahrb. VII 188) das *amortener* der Ausgabe. Vgl. *amortener* in dieser Arbeit.

Nonoceiat »unverheiratet, ledig«: *Mas eu dic als nonoceiatz e a las vedoas.* N. T. Cor. 7, 8 (Clédat. p. 360). Rayn. hat *noceiar.*

Oppremir »opprimer« (Herausg.): *Secors a' gut nostre ley oppremida, Don tot jorn may gauch e solas aurem.* Pastorale (Joyas 89). R. IV 624 hat nur *opprimer.*

Paciar »traiter, faire un accord, pactiser (G. O.): *La persona dev esser tals que poscha paciar, so es, que poscha fa covenent.* Cod. (G. O. gedr.)

peintenat: *Q'el mon non es tan folla res, Com feing drutz peintenatz, E la dompna q'en lui se fia Sera grieu q'al derer s'en ria.* Cour d'Amour 1698. Herausg.: *pectinatus*? »peigné«. Vgl. S. 65 *pectenar.*

Quebrar »rompre, crever« (G. O.): *Aqi hon l'aiga troba terra sana vana e frevol, e la quebra e ieis.* Sydrac. (G. O. gedr.). Diez E. W. s. v. *crepare*, pr. *crebar* fr. *crever*, sp. pg. durch Umstellung *quebrar* »bersten, brechen«; ebenso sp. pg. *quebrantar*, pr. *crebantar.*

quesar »schweigen«: *Mas la mi convento quesar.* St. Anthoni 83. *Ar quesa vos, scota me.* ib. 1593. Herausg. »se taire«. Vgl. sp. *quedar.* R. V, 22 hat *quedament* »paisiblement«.

quitchat »écrasé, épâté (G. O.): *El nas quitxat e moregos.* Jaufre Diez E. W. s. v. *quatto*: »Neben pr. *cachar* findet sich noch eine Ablautform *quichar* (*quitxat* G. O.) npr. *esquichá*, genf. *esquicher*, chw. *squicciar*, quetschen. Hon. giebt *quichar* »presser, meurtrir, serrer«.

Raidar »radiare«. Don. 33, 30.

ralhar »spotten«: *Mas tu non fas que ralhar.* St. Anthoni 969. Der Copist aus dem Jahre 1503 hat dafür *parlar* eingesetzt. — *Meychent, tu non fas que ralhar.* Petri & Pauli 5515.

recrezer refl. »verzagen«: *Ja hom qes vol recrezer Non fara gran cobranza Segon mesperanza.* P. de Valeira 12 (Stengel, Blumenlese 169 F). Rayn. hat nur den Inf. *recreire.*

regarar refl. »se tourner vers, considérer (P. Meyer): *E lal saluda et alh los uelh baisatz: ‚Senher amix, vas Dieu vos regaratz'.* Daurel & Bet. 788.

---

refrangima?: *E pero si no m'ampara No dei d'als pensar ni d'anc Ni es ni er fon anc Autra per quem refrangima Mon cor qu'ieu jal vir aillor.* G. d. Calanso. 9. (P. O. 142).

remanir = Rayn. *remaner*: *Adonx le sans lur a cridat E fach senall de remanir.* Litanies 252 (Revue 1886, IV) — *... qu'eu non pois remanir Ni aus estar en plan ni en montaigna.* G. de Bergueda 20 (M. G. 592 1). Weitere Belege: Poés. rel. 2843. St. Anthoni v. 842, 2742, 2753. St. André 1218.

rinhar »corrompre, ronger« (G. O.): *Fats a vos trazaur non defalhent el cel, on lairo non lo panna, ni rinhara escorpio.* N. Test. Luc. 12,

rivar »couler« (Herausg.): *He de vos un rays dessen, Plus clar trop que fin argen, Que nueyt he jorn sus nos riva.* Malader (Joyas 193) Azalis, Dict. *riva* »couler». Rayn. hat *rigar.*

Sacriar »sacrifier, faire des prières« (Herausg.): *Al temple per adorar Mous Dious et sacriar* St. André 253.

sostenir = Rayn. *sostener*: *Si tu voles ab gran rigor Totas iniquitatz punir Degun no poyre sostenir* Psaumes 438 (Revue 1881, III). — *Torn de gosso Sobr' un basto, E fai l'en dos pes sostenir* Guir. d. Cal.: Fadet joglar. (R. III, 488 s. v. *gosso* cit.) B. D. 95. Ferner Chr 412, 38.

sosmover »erregen«: Bartsch Chr. 357, 32.

sostrir »arracher, profaner« (Herausg.): *Sostrir la crotz, e manjar sos chevals Desus l'autar de Sanct Peyre de Roma.* Bereng d'Hosp. (Joyas 86, 9). Nebenform von *sostraire?*

subvertir »stürzen, umstürzen«: *Esbay soy, per compassion, Cosint et nous poyren sufrir, Que Peyre vegno subvertir Lo nostro, per abusions.* Petri & Pauli 978. — *Per son parlar, el subvertis Plousors de ma gent en sa ley.* St. André 143. — *Non crey quel sio sy enfollis Et per vung home sio subvertis.* ib. 175.

Marburg. Universitäts-Buchdruckerei (R. Friedrich).

Jw wolf

AUSGABEN UND ABHANDLUNGEN
AUS DEM GEBIETE DER
ROMANISCHEN PHILOLOGIE.
VERÖFFENTLICHT VON E. STENGEL.
LXXXVII.

KLEINERE SCHRIFTEN

VON

FERDINAND WOLF

WEIL. SECRETÄR DER KAISERLICHEN AKADEMIE UND CUSTOS AN DER KAISERLICHEN HOFBIBLIOTHEK ZU WIEN

ZUSAMMENGESTELLT

VON

EDMUND STENGEL.

(Hierzu: ein Bild Ferd. Wolfs von Dauthage.)

MARBURG.
N. G. ELWERT'SCHE VERLAGSBUCHHANDLUNG.
1890.

Vorwort.

24 Jahre waren es am letzten 20. Februar, seit Ferdinand Wolf, der Reformator neuerer Literaturgeschichte und Mitbegründer der romanischen Philologie, im 70ten Jahre seines Lebens von uns geschieden ist, und fast möchten wir meinen, als trenne uns schon eine weit grössere Spanne Zeit von dem grossen Wiener Gelehrten: so stark sind die Veränderungen, welche die romanische Philologie, sei es hinsichtlich ihrer Vertreter in wie ausser Deutschland, sei es hinsichtlich ihrer Pflege und ihrer Stellung zu anderen Disciplinen gerade in diesen 24 letzten Jahren erfahren hat.

Nur ganz wenige von denen, welche bei der Grundlegung und dem ersten Aufbau unserer Wissenschaft vereint mit Wolf thätig waren, sind noch heute am Leben; viele waren schon vor ihm abberufen. Ihm ins Grab gefolgt sind Männer wie Friedrich Diez, Lorenz Diefenbach, Theodor Müller, Ludwig Lemcke, August Mahn, Karl Bartsch und Nicolaus Delius, wie Paulin Paris, Emile Littré, Jules Quicherat, Francis Guessard, Charles Hippeau, Edelestand Du-Méril und Francisque Michel, wie Pietro Fanfani, Amador de los Rios und Gabriel Azaïs, wie Thomas Wright.

Ein neues Geschlecht ist erstanden, der Zahl nach sicherlich das ältere weit übertreffend und eifrig bei der Arbeit sowohl den Ausbau der romanischen Philologie im Einzelnen zu fördern, wie, soweit das nöthig erscheint, ihren Umbau vorzunehmen. Aus einer selbstlosen Lieblingsbeschäftigung ist aber gleichzeitig ein in festen Bahnen fortschreitendes Berufsstudium geworden. Während früher der Einzelne mehr dem Zufall seine romanistische Vorbildung verdankte und bei der Auswahl der Arbeitsgebiete sich lediglich von seinen Neigungen bestimmen liess, ist heute ein fachmässiges Studium die so gut wie unumgängliche Vorbedingung für Jeden geworden, der auf den Namen Neuphilologe Anspruch erheben, geschweige denn an der Fortbildung romanischer Studien persönlich mitwirken will.

Aber in Folge des berufsmässigen Betriebes ist allerdings auch die Mannigfaltigkeit der in Angriff genommenen Studien nicht unwesentlich beschränkt, ja die Freiheit der Wahl oft genug

geradezu durch reglementarische Vorschriften aufgehoben. Schon darum sollte sich die heutige Generation hüten, die Leistungen der älteren Romanisten geringschätzig zu behandeln. Liegt doch manches von unseren Vorgängern erfolgreich durchforschte Gebiet gegenwärtig nahezu brach, und wenn wir in mancher anderen Richtung jetzt klarer sehen und uns verbesserter Methoden bedienen, so dürfen wir doch nimmermehr vergessen, wie viel von unserem heutigen Wissen und Können wir denen verdanken, auf deren Schultern wir festen Fuss fassen konnten.

Die romanische Philologie ist eine Geschichts-Wissenschaft und darf als solche am wenigsten ihre eigene Geschichte ausser Acht lassen. Nicht nur ein Gefühl der Pietät also veranlasste mich auf die Aufforderung seiner Töchter hin eine Auswahl der kleineren Schriften Ferdinand Wolfs zu veröffentlichen, ebensosehr bestimmte mich dazu das Verlangen, auch durch diese Publikation, ähnlich wie schon durch frühere, heutigen und künftigen Romanisten die Bildung eines richtigen Urtheils über den Stand unserer Wissenschaft während der Zeit ihrer ersten Jugend zu erleichtern. Dazu kommt, dass nicht wenige der nun wieder abgedruckten Untersuchungen noch jetzt volle Giltigkeit beanspruchen, ja als mustergiltig angesehen werden dürfen; einige derselben sind, wohl weil sie in entlegenen Zeitschriften vergraben waren, von neueren Forschern zum grossen Schaden ihrer eigenen Arbeiten übersehen worden. Zu den vordem bereits gedruckten Schriften Wolfs vermochte ich überdies noch einige ungedruckte und bislang gänzlich unbekannt gebliebene aus dem mir bereitwilligst zur Verfügung gestellten literarischen Nachlass hinzuzufügen.

Meine Sammlung enthält indessen zunächst nur einen Theil der in Frage kommenden Schriften unseres Verfassers*), andere sollen später folgen, wenn der Absatz des gegenwärtigen Bandes meinen Hoffnungen entspricht, wieder andere hat Wolf selbst schon in seinen »Studien zur spanischen und portugiesischen National-Literatur« zusammengestellt. Gerade mit Rücksicht auf letzteres Werk habe ich in Abschnitt III meiner Sammlung auf die Aufnahme aller derjenigen wissenschaftlichen Anzeigen verzichtet, welche sich mit Werken der spanischen oder portugiesischen Literatur befassen. Abschnitt I und II enthalten dagegen eine Auswahl Gedichte und die beiden schönwissenschaftlichen Anzeigen aus des Verfassers Jugendzeit, Abschnitt IV bringt kleinere Aufsätze und Uebersetzungen und Abschnitt V Auszüge aus seiner

*) Ein nahezu vollständiges Verzeichniss von Wolfs Schriften hat bekanntlich A. Mussafia im Almanach der kaiserl. Akad. d. Wiss. zu Wien, Jahrg. XVI, Wien 1866, veröffentlicht.

Correspondenz mit französischen Gelehrten. Innerhalb der Abschnitte II—V ist die Anordnung eine chronologische.

Wolfs Gedichte datiren aus den Jahren 1817—1821 und zeigen recht deutlich, dass auch er, geradeso wie Diez, seine ersten literarischen Anregungen der Romantik verdankt. Frühzeitig lenkte sich auch sein Interesse dem Mittelalter zu und gerade die fremden Literaturen waren es, welche seine Aufmerksamkeit fesselten. Schon im Jahre 1816 war er mit einem dichterischen Versuch hervorgetreten. Wahrscheinlich betitelte sich derselbe »Saladin, ein romantisches Gedicht in 4 Gesängen«; dieses Gedicht wurde bei einer Concurrenz der Urania neben Ernst Schulzes »Bezauberte Rose« mit Auszeichnung genannt, ist aber leider spurlos verschollen. Statt dessen hat sich ein anderes, bisher völlig unbekannt gebliebenes Gedicht gefunden: »Das Lied von Heinrich und Itha in 7 Abentheuern«. Dasselbe, aus 1400 Zeilen bestehend, sollte 1821 in den »Feyerstunden« erscheinen, blieb aber, da dieses Dichter-Album mit dem zweiten Jahrgang eingieng, ungedruckt. Es behandelt den Stoff eines in den »Alpenrosen« von 1819 mitgetheilten Chronikbruchstückes über das Leben des Minnesängers Heinrich von Krättlingen aus dem 13. Jahrh., indem es in etwas überschwänglicher, öfters aber auch poetisch recht wirksamer Weise die Liebesgeschichte der Titelhelden, den Raub Ithas seitens eines wollüstigen Vogts Wolfart, Ithas Standhaftigkeit und Kerkerpein, Heinrichs Schmerz und Aufenthalt in fremden Landen, seine Heimkehr und das endliche glückliche Wiederfinden der inzwischen befreiten Itha schildert. Einer handschriftlichen Andeutung des Dichters entsprechend habe ich das Lied in wesentlich verkürzter Fassung mitgetheilt.

Von den 5 übrigen Gedichten Wolfs sind 2 Uebertragungen italienischer Vorbilder, eines derselben ist ebenso wie ein drittes Gedicht an seine Cousine und nachmalige Gattin gerichtet, während ein viertes auf den Prolog zu De la Motte Fouqués Gedichten »aus dem Jünglingsalter« erwidert und das fünfte in der Form einer Elegie die Einsiedelei von Malviedro besingt. Diese letzte Dichtung erschien im Jahre 1820. Somit geht Wolfs Interesse für spanische Verhältnisse bereits in den Beginn seiner schriftstellerischen Thätigkeit zurück. Später bildete ja die spanische Literatur den eigentlichen Mittelpunkt seiner Studien.

Trefflich geschrieben sind die beiden schönwissenschaftlichen Anzeigen. Voll Anerkennung erörtert die eine den reichen Inhalt von Fouqués Frauentaschenbuch für 1821, während E. T. A. Hofmanns »Prinzessin Brambilla« nicht so günstig beurtheilt wird, zugleich aber Wolfs gediegene theoretisch-musikalische Kenntnisse deutlich hervortreten lässt. Von letzteren legt ein weiteres werthvolles Zeugniss sein gleichzeitiger, hier aber nicht wieder abgedruckter Aufsatz »Ueber die Musik und insbesondere den Gesang

bey den Arabern« ab. Derselbe ist nach Ebert (Jahrb. f. rom. u. engl. Lit. VIII 275 Anm.) allerdings nur eine Uebersetzung aus dem Französischen. Besonders zu Statten kam Wolf seine musikalische Bildung auch bei Abfassung seines allbekannten Werkes über die Lais.

Zwölf der 22 wissenschaftlichen Anzeigen des Abschnitt III beschäftigen sich mit Text-Publikationen, welche die ältere französische Literatur betreffen. Sehr eingehend wird P. Paris' »Romancero françois« besprochen. Einleitend verbreitet sich unser Verfasser darin zunächst über die Anfänge der Poesie überhaupt, über die allmähliche Entwicklung der lyrischen zur lyrisch-epischen Volkspoesie und weiter zur epischen und zur lyrischen Kunstpoesie, sowie über die Gründe, warum zuerst im südlichen Frankreich sich eine mittelalterliche Hofpoesie herausbildete und von den benachbarten romanischen Nationen, insbesondere von den Nordfranzosen nachgeahmt wurde. Offenbar war Wolf über die Werthlosigkeit aprioristischer Gemeinplätze, wie sie zu jener Zeit und noch lange nachher auch bei literargeschichtlichen Betrachtungen gang und gäbe waren, zu jener Zeit (1834) noch nicht völlig im Klaren. Gleichwohl legte er der Erforschung des wirklich nachweisbaren Thatbestandes schon damals einen weit grösseren Werth bei, gieng dabei mit weit weniger Voreingenommenheit zu Werke, als beispielsweise der von ihm als Veteran der Wissenschaft hochverehrte Abbé de la Rue. Während es der Letztere in einem gleichzeitigen Briefe (S. 289) dem Südfranzosen Raynouard nicht verzeihen kann, dass er aus den Troubadours partout die poetischen Lehrmeister des modernen Europa machen wolle, wirkliche Gründe dagegen freilich nicht vorzubringen weiss, erkennt Wolf in seiner Antwort die Prioritäts-Ansprüche der Provenzalen hinsichtlich dieser »languissantes et interminables chansons d'amour et de galanterie« bereitwillig an, betont aber statt dessen das der nordfranzösischen Poesie gebührende, weit grössere Verdienst »d'avoir donné les premiers modèles de ces pittoresques romans de chevalerie, de ces charmantes romances, de ces naifs contes et fabliaux«. Um aber richtig würdigen zu können, wie sehr Wolf es verstanden hat im Laufe der Jahre seine literargeschichtlichen Anschauungen zu vertiefen, braucht man nur das 23 Jahre später (1857) erschienene Vorwort zu den »Schwedischen Volksliedern der Vorzeit (S. 261 ff.) zur Vergleichung heranzuziehen. Hier wird die höchst interessante Frage, inwieweit die sogenannten volksthümlichen Romanzen und Balladen der Schweden der Gattung »Volkspoesie« zugerechnet werden dürfen, nicht mehr mit einigen allgemeinen Deductionen erledigt, sondern auf Grund sorgfältigster Einzelbeobachtungen mit unerbittlicher Logik beantwortet. — Aber auch schon die eigentliche Besprechung des Romancero lässt den

nüchternen, auf genaue Feststellung der Thatsachen gerichteten Sinn unseres Literarhistorikers erkennen. Besonders wohlthuend wirkt der ruhige, streng sachliche Ton, und auch für alle anderen Anzeigen Wolfs ist es charakteristisch, dass verletzende Ausdrucksweisen darin völlig vermieden sind. Der hochfahrende Kritikerstolz geht unserem Verfasser eben völlig ab. Wohlwollende Dankbarkeit für den Autor führt ihm überall die Feder, ohne jedoch je der Selbständigkeit seines Urtheils Eintrag zu thun. Die Hauptschwächen von P. Paris' Buch, welche besonders in der höchst dilettantischen Behandlung des Textes zu suchen sind, mochten allerdings wohl damals von Wolf noch nicht so deutlich erkannt worden sein, wie 20 Jahre später, als er bei Würdigung von Mätzners Versuch einer kritischen Behandlung altfranzösischer Liedertexte hervorhob, wie die Ausgaben, welche die Franzosen bis dahin von ihren alten Sprach- und Literaturdenkmälern geliefert hätten, mit wenigen Ausnahmen nur Dilettantenarbeiten für Amateurs gewesen wären (S. 219).

In 2 weiteren Anzeigen beschäftigt sich Wolf mit Ausgaben von altfranzösischen Lais, welche von seinem Freunde Fr. Michel besorgt waren. Schon in ihnen interessirt ihn zunächst die Frage nach den verschiedenen Entwickelungsphasen der unter dem Namen »Lais« auftretenden Gedichtarten. 7 Jahre später hat er dieselbe Frage bekanntlich in einem eigenen, von Gelehrsamkeit geradezu übervollen Werke »Ueber die Lais, Sequenzen und Leiche« nochmals behandelt, und die heutigen Ansichten stimmen trotz stark vermehrten Materials im wesentlichen noch mit der von ihm darin vertretenen überein. Nach dieser mehr formalen Betrachtung geht unser Kritiker aber in seinen Besprechungen auch auf den Inhalt der Gedichte ein und zwar vom sagengeschichtlichen Standpunkte aus. Erstaunliches Wissen und sicheres Urtheil stehen ihm auch hierbei zu Gebote; gerade nach dieser Richtung haben freilich besonders durch R. Köhler und G. Paris unsere heutigen Kenntnisse mancherlei Erweiterungen erfahren. — Besondere Beachtung verdienen noch einige gelegentliche Bemerkungen anderer Art, wie die über die angeblich irrige Ansicht, dass Guillaume de Lorris den *Roman de la Rose* unvollendet gelassen hätte (S. 124) und die über die Geschichte des Compasses (S. 125).

In sagengeschichtlicher Hinsicht noch werthvoller ist die vergleichende Besprechung des anonymen Romans vom Grafen von Poitiers mit Gibert de Montreuils Veilchenroman, welche beide Gedichte wiederum von Fr. Michel herausgegeben waren. Hier erbringt Wolf den Nachweis, dass der berühmte Veilchenroman die jüngere Fassung darstellt, dafür freilich eine Fülle für die Sittengeschichte, das Costüme und die Armaturen des Mittelalters wichtigen Details besonders auch für das Sängerwesen

bietet. Der letzte Umstand veranlasst ihn zu einem längeren Excurs über Jongleurs und Trouveres; die darin erörterten Verhältnisse sind bekanntlich in Freymonds Habilitationsschrift 1883 einer erneuten Prüfung unterzogen worden.

Aehnlichen Character trägt auch die Anzeige der *histoire de Palanus*, herausgegeben von A. de Terrabasse. Dieser Prosaroman des 16. Jh. ist nahe verwandt mit der Quelle, aus welcher Voltaire seinen *Tancrède* geschöpft hat und gehört im weiteren Sinne zu jenem reichen Sagenkreise, der »den Sieg weiblicher Treue und Ergebenheit über den Missbrauch der männlichen Obergewalt« verherrlicht. Wolf hält ihn, wie die meisten anderen Prosaromane des 16. Jh., für die Auflösung eines älteren Gedichtes und verfolgt seine Quellen zurück bis auf die Chronik Wilhelms von Malmesbury.

Sehr ausführlich und für anglonormannische Geschichtskunde hoch bedeutsam ist die unter dem Titel: »Kritische Beiträge zur anglonormandischen Geschichte« auch selbständig erschienene Besprechung von Fr. Michels Sammlung »Chroniques anglonormandes«, welcher eine gedrängte Anzeige des bekannten *Rapport* desselben Gelehrten voraufgeschickt ist. In letzterer wird mit besonderem Nachdruck auf das Interesse hingewiesen, das dem leider auch heute noch unveröffentlichten *Roman d'Atla* oder *Roi Waldef* — wie ihn Sachs (Beiträge S. 50) richtiger betitelt — für die alte Heldensage innewohnt.

Wesentlich nur referirend ist die Anzeige des *Bulletin de la Société de l'Histoire de France*. Kurz aber gehaltreich sind die einer Anzahl kleinerer Publikationen von Jubinal, sowie die von C. Hofmanns Abhandlung: »Ueber ein Fragment des Guillaume d'Orange« und von seiner Ausgabe von »Amis und Amiles«, die von Duméril's *Floire et Blanceflor* und endlich die von Wolfarts Ausgabe der Dichtungen Guiots de Provins. Nur der bedeutsame Schluss in der Besprechung der Hofmannschen Abhandlung sei hier erwähnt. Wolf wünscht darin dem Verfasser, es möchte ihm später noch vergönnt sein, auf Grund seiner Einzelstudien auch »ein festgefügtes wissenschaftliches Gebäude aufzuführen, wie es nur von deutschem Fleiss und deutscher Objectivität zu erwarten steht und von dessen Grösse und Herrlichkeit ein Deutscher, Uhland, mit dem Seherblick des Dichters die Umrisse entdeckt und entworfen hat zu einer Zeit, als die Franzosen selbst nur noch Schutt der Barbarei darin sahen, und als kaum einige kümmerliche Trümmer davon wieder ausgegraben waren«. Inzwischen haben nun freilich gerade je ein Franzose und ein Italiener — G. Paris und P. Rajna — zwei solche festgefügte Gebäude über die altfranzösische Epik aufgeführt, eine urkundliche genetisch-pragmatische Geschichte der altfranzösischen Epik, wie sie Wolf schon 1852 vorschwebte, steht aber noch aus. Hoffen wir, dass

dieser Wunsch Wolfs dermaleinst durch einen Deutschen erfüllt werden wird.

Zu den 12 Besprechungen altfranzösischer Textausgaben gesellt sich eine auffällig scharf gehaltene Kritik von Ch. Magnins *Théâtre de Hrotsvitha.* Sie bildet einen Theil der »Zur Geschichte des spanischen Dramas« betitelten Artikel, ist aber bei deren Wiederabdruck in den vorerwähnten »Studien« weggelassen worden, ebenso wie der Schlusspassus jener Artikel, in welchem der Einfluss der spanischen Bühne auf die französische im 17. Jh. und besonders die Frage: »Wie viel der berühmte Corneille den Spaniern zu verdanken hat« des näheren erörtert wird. Anmerkungsweise habe ich (S. 178 ff.) auch diesen Schlusspassus mitgetheilt, weil er jedenfalls für die Stellung, welche Wolf zur classischen Tragödie der Franzosen einnahm, höchst bezeichnend ist. Man glaubt seinen Ohren fast nicht zu trauen, wenn man unsern sonst so ruhigen Verfasser hier mit einem Male einen derb sarkastischen Ton anschlagen hört: »so wird man ihm (d. i. Corneille) im Verhältniss zu den Spaniern nicht zu hart beurtheilen, wenn man von ihm sagt, dass er seine Inspiration grossentheils aus spanischen Quellen geschöpft habe, aus echtem Malaga und Xeres, dass er aber diese für seine nur an Schaumweine gewöhnten Landsleute zu schwer und zu feurig gefunden, und daher mit einer tüchtigen Dosis in altclassische Flaschen abgezogenen Seinewassers verdünnt habe. Kurz, was Alarcon von seinen eigenen Werken sagte, ist zum prophetischen Wortspiel in Bezug auf Corneille's Verhältniss zu den spanischen Dichtern überhaupt geworden: »Han sido plumas de otra corneja«. — In der Kritik des *Théâtre de Hrotsvitha* wendet sich Wolf hauptsächlich gegen Magnins Annahme, die Stücke der Gandersheimer Verfasserin seien aufgeführt oder doch zur Aufführung bestimmt gewesen; er hält sie vielmehr für dialogisirte Erzählungen, für gelehrte Exercitien der scholastisch gebildelten Nonne und hätte gar nicht für nöthig gehalten, die erstere Ansicht ernsthaft zu widerlegen, wäre nicht vorauszusehen, dass einer solchen Autorität wie Magnin ein ganzes Heer von Nachschreibern folgen würde, wenn man sie nicht *à outrance* bekämpfte. Auch gelegentlich der vorerwähnten Berichtigung hinsichtlich des *Roman de la Rose* hatte er in ähnlicher Weise darauf hingewiesen, wie die Berichtigung eingerosteter Irrthümer nicht laut und eindringlich genug verkündigt werden könne, damit sie endlich auch zu den Ohren des nachschreibenden Heeres der Compendien- und Encyklopädien-Macher durchdringe!

Voll warmer Anerkennung sind dagegen A. Eberts »Entwicklungsgeschichte der französischen Tragödie« (1856) und L. Hollands Monographie über Chrestien de Troie (1854) besprochen. Trotzdem auch [illegible] seinem ästhetischen Gefühle nach sicherlich die französische

Tragödie für eine Zierpuppe, die eigentlich nie wahres Leben gehabt hatte, halten, trotzdem auch er die urwüchsige Kraft und nationale Selbständigkeit Shakespeares und Calderons ihr entgegenstellen mochte, erklärt er dennoch ohne Bedenken: »und doch, wenn man nicht bloss von dem immer einseitigen ästhetischen Standpunkt, sondern auch vom historischen, die französische Tragödie auffasst, wird man nicht umhin können, einer so bedeutenden Erscheinung Seynsberechtigung und daher wahres Leben und selbst nationale Selbständigkeit zuzugestehen«. Er erkennt demgemäss mit Freuden an, dass einem Werke, welches diess, wie das Ebertsche, »trotz aller noch herrschenden Vorurtheile nachzuweisen, mit wahrhaft historischem Geist genetisch zu entwickeln und zu begründen« unternommen habe, eine bleibende, ehrenvolle Stelle im Fache der Literaturgeschichte gebühre. Und wiewohl der Werth des Ebertschen Buches lange Zeit hindurch schmählich verkannt worden war, wird die Richtigkeit von Wolfs Urtheil heute von Niemand mehr bestritten. Auch sein in der Besprechung der Hollandschen Monographie geäusserter Wunsch nach einer kritischen und reinlichen Gesammtausgabe der Werke Chrestiens geht jetzt in Erfüllung, wiewohl es ein einzelner deutscher Professor ist, welcher die nach Wolfs Ansicht »dem französischen National-Institut zukommende und auch fast nur von diesem zu lösende Aufgabe« sich gestellt und zum Theil bereits gelöst hat.

Für sprachwissenschaftliche Untersuchungen bekundete unser Verfasser Zeitlebens keine besondere Vorliebe. Um so anerkennenswerther ist es daher, dass er bereitwillig die Leistungen Anderer gerade auch auf diesem Gebiete würdigte. Hierfür giebt einen vortrefflichen Beleg die Anzeige von Diez' »Etymologischen Wörterbuch«. In klarer und durch zahlreiche gutgewählte Beispiele erläuterter Darstellung weist er darin nach, »einerseits, welche umfassende und gründliche philologische und historische Kenntnisse ein Etymologe besitzen, welche Schwierigkeiten der überwinden muss, der diesem Namen nach dem jetzigen Standpunkt der Wissenschaft zu entsprechen im Stande ist; andererseits, welch allgemeines Interesse, welchen selbst unmittelbar praktischen Nutzen die Resultate seiner Forschungen gewähren«, und will »dadurch zugleich die seltenen Talente, die ausserordentliche Gelehrsamkeit und die grossen Verdienste des Mannes« bezeichnen, dem wir ein Wörterbuch zu danken hätten, »das nicht nur im echt wissenschaftlichen Geiste verfasst, nicht nur für die romanischen Sprachen ein Schatz, sondern für etymologische Forschung überhaupt ein bleibendes Muster ist, ja das erste etymologische Wörterbuch, das diesen Namen in seiner vollen Bedeutung verdient«. Dass dieses Lob der innersten Ueberzeugung Wolfs entsprach, wird durch folgende Stelle eines ein Jahr später an Emanuel Geibel gerichteten Briefes

bestätigt: »Wir (Wolf und C. Hofmann) haben Ihrem Namen (in der Zueignung der *Primavera y flor de romances*) noch den Jacob Grimm's beigesellt, weil er der erste in seiner *Silva de romances viejos* den Weg gezeigt hat, den wir nun bei unserer Sammlung eingeschlagen. Sonst hätten wir — bei aller Verehrung für die grossen Verdienste Grimm's in anderen Gebieten — allerdings die Pflicht gehabt, Ihnen den grössten Kenner romanischer Sprachen und Literaturen unter uns, Herrn Professor Diez in Bonn, beizugesellen, einen Mann, der in der That das für die lateinischen Töchtersprachen ist, was J. Grimm für die germanischen, ja ich möchte sagen, dass er bei gleicher Gründlichkeit, Tiefe und umfassendem Wissen, noch mehr Klarheit, Durchsichtigkeit und philologische Schärfe in seinem Meisterwerke, der Grammatik der romanischen Sprachen, bewiesen hat, und ich nehme keinen Anstand, zu behaupten, dass er durch sein Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen geradezu mustergiltig geworden ist«. (S. Frankfurter neuphilologische Beiträge S. 46; die dort gleichfalls mitgetheilte Antwort Geibels ist übrigens, wie ich hiermit berichtigen will, vom 3. Oct. und nicht vom 30. Sept. 1855 datirt).

Von den noch zu erwähnenden Anzeigen meiner Auswahl trägt die über K. Weinholds »Weinachtsspiele und Lieder aus Süddeutschland und Schlesien« wesentlich referirenden Charakter, bekundet aber von neuem Wolfs lebhaftes Interesse für alles Volksthümliche und Nationale. Dasselbe gilt von der sehr werthvollen Besprechung der Liebrechtschen Pentamerone-Uebersetzung, sowie einer norwegischen und einer schwedischen Märchensammlung (1847). Hier konnte Wolf so recht sein gereiftes literarhistorisches Urtheil und seine ausgebreiteten sagengeschichtlichen Kenntnisse an den Tag legen.

Nach ganz anderer Seite hin interessant ist die Anzeige von Ozanams Buch »Italiens Franziskaner-Dichter im XIII. Jh., deutsch von Julius«. Sie lehrt uns, in wie hohem Grade Wolf es verstand, der Denkweise auch solcher Männer gerecht zu werden, welche ganz anderen Lebensanschauungen als er huldigten. Denn nachdem er Ozanams Aeusserung über die Entstehungsart seines Buches angeführt hat, fährt er fort: »Diese Entstehungsart stellt es als ein Werk der Begeisterung dar, die es auch durch den poetischen Hauch, der es durchweht, durch die warme farbenvolle Sprache und die strenggläubige Gesinnung bethätigt hat; es ist aber nicht minder die Frucht emsigen Forschens, ernster Studien und gewissenhafter Überzeugung. Ja wir glauben gerade durch diese Gleichartigkeit in der Gesinnung des Darstellers und in der Natur des Gegenstandes hat der letztere eine Objectivität, Wahrheit und Anschaulichkeit erhalten, die ein kühler, nüchterner, ganz moderner Kritiker mit allem Aufwande von Reflexion und Dialektik ihm nie

zu geben vermocht hätte. Dies scheint uns der grösste Vorzug dieses Buches zu sein; der Verfasser hat das Zauberwort gefunden, es ist ihm gelungen Geister zu beschwören, weil er an Geister glaubte, weil er ihre Sprache sprach«. Zu diesem Urtheil halte man eine Aeusserung in einem Briefe an L. Lemcke (s. Ausg. u. Abh. LXIII, S. 33), die uns über Wolfs eigenste Gesinnung aufklärt: »Für mich ist leider nur *de todas las cosas mas seguras, la mas segura — la duda!!* Als Literaturhistoriker aber muss ich ohnehin jeder Confession ihre relative Berechtigung, weil eine historische Thatsache, einräumen, und pragmatisch-objectiv anerkennen«.

Dass unser Verfasser sich endlich auch mit dem grössten mittelalterlichen Dichter, mit Dante, eingehend, und zwar zeitlebens, beschäftigt hat, ergeben die erste und letzte seiner wissenschaftlichen Anzeigen. Auch sie wird man hier mit Befriedigung lesen.

Den Stoffen, mit denen die Mehrzahl der erwähnten 22 Besprechungen sich beschäftigen, ist auch das *Lai du cor* beizuzählen. Von ihm hat Wolf eine treffliche, bis jetzt aber wenig beachtete Uebersetzung geliefert.

Bereits gewürdigt ist das Vorwort zu den »schwedischen Volksliedern der Vorzeit«. Es durfte bei der gegenwärtigen Auswahl ebenso wenig fehlen wie der warme Nachruf auf den Wolf befreundeten italienischen Gelehrten Pietro Monti. Aus letzterem möchte ich besonders den Schlusssatz unseren heutigen Chauvinisten zur Beachtung empfehlen: »Hoffentlich werden nicht nur seine Freunde, nicht nur sein eigenes Vaterland (Italien), sondern auch die Monarchie (Oesterreich), der er angehörte, das Andenken eines solchen Mitbürgers bewahren. Dazu beizutragen hielt Schreiber dieser Zeilen für eine Pflicht der Pietät und des Patriotismus«. Gern wird man auch von Wolfs treffender Auseinandersetzung über wissenschaftliche Akademieen Kenntniss nehmen, schon als Denkmal seiner idealen Gesinnung, seiner lediglich dem Dienste der Wissenschaft geweihten Bestrebungen.

Auch die »Contenance de Table« habe ich in die Sammlung aufgenommen, weil sowohl das Originalwerk, wie auch die »Altdeutschen Blätter«, in denen diese altfranzösischen Reimereien von Wolf wieder abgedruckt waren, recht selten geworden sind. Die Bearbeitung der spanischen Sage »Der Blanca-Fall« dagegen, die bis jetzt völlig unbekannt gebliebene Uebersetzung der spanischen Legende von der heiligen Elisabeth und das Vorwort zu der Uebertragung dreier spanischer Sittengemälde durch Wolfs Tochter Hedwig mögen dem Leser wenigstens daran erinnern, dass das Hauptgebiet der Studien unseres Verfassers, die spanisch-portu-

giesische Literatur, sonst bei gegenwärtiger Auswahl ganz unberücksichtigt geblieben ist.

Durch vorstehende Ausführungen dürfte wohl das vielseitige Interesse, welches den hier zum ersten Mal vereint erscheinenden kleineren Arbeiten Wolfs innewohnt, genügend hervorgehoben, und auch für diejenigen, welchen seine Hauptuntersuchungen ferner liegen, die Bedeutung des bescheidenen Wiener Bibliothekars und Akademikers für die Entwicklung der romanischen Philologie klar gestellt sein*). Aber nicht nur einen Hauptförderer unserer Wissenschaft, nicht nur den Erneuerer echter literargeschichlicher Forschung haben wir in Wolf zu verehren, nein, er darf uns auch als das Vorbild eines edeldenkenden Menschen eines lauteren Charakters gelten, ähnlich wie das Bruderpaar Grimm und ähnlich wie unser Friedrich Diez. Schlichtheit der Gesinnung und Bescheidenheit in der Geltendmachung seines Ich geht aus jeder Zeile seiner Schriften hervor. Die Opferwilligkeit, mit welcher er die Bestrebungen seiner Freunde unterstützte, lässt sich aber ganz besonders aus dem überaus ausgedehnten Briefwechsel, welchen er seit Anfang der 30er Jahre mit Gelehrten der verschiedensten Nationen unterhielt, erkennen. Begreiflicherweise ist darin auch eine wahre Fundgrube für die Geschichte der romanischen Philologie, der vergleichenden Literarwissenschaft und der Volkskunde zu erblicken. Zum Glück befindet sich ein grosser Theil der an Wolf gerichteten und von ihm sorgfältig aufbewahrten Briefe gelehrten Inhalts bereits seit einigen Jahren im sicheren Gewahrsam der herzoglichen Bibliothek zu Wolfenbüttel. (Ein Verzeichniss dieser Sammlung steht in Ausg. u. Abh. LXIII. In Folge späterer Zuwendungen bedarf dasselbe allerdings einiger Ergänzungen). Weitere und darunter gerade besonders interessante derartige Briefe sind allerdings verloren oder in andere Hände gelangt, doch sind wenigstens einige der letzteren durch den Druck vor gänzlichem Untergang bewahrt, so ein bereits oben erwähnter Brief von Geibel und 7 von Uhland, gedruckt in »Deutsche Dichtung« v. 15. Nov. 1887 durch Ph. Strauch.

Von den eigenen Briefen Wolfs, welche für uns natürlich besonders Interesse haben und sich in der That durch Reichthum des Inhalts, oft genug auch durch grosses Geschick der Darstellung auszeichnen, existirt bislang leider noch keine Sammlung und auch durch den Druck sind erst wenige bekannt gemacht, so einer an Uhland aus dem Jahre 1833 in Uhlands Leben von seiner Wittwe

*) Wolfs »Bedeutung für die romanische Philologie, namentlich die Literaturgeschichte« ist ihrem ganzen Umfange nach in einem bedeutsamen Aufsatz A. Eberts im Jahrbuch f. rom. u. engl. Lit. VIII S. 281—305 eingehend gewürdigt worden.

S. 250, der angeführte Brief an Geibel und theilweise verkürzt: 25 Briefe an L. Lemcke (Ausg. u. Abh. LXIII). Ihnen habe ich jetzt 28 weitere, grösstentheils gleichfalls verkürzt, hinzugefügt, welche Wolf während der Jahre 1832—38 an Fr. Michel, den Abbé de la Rue, P. Paris, A. Jubinal, den Minister Guizot und den Baron de Reiffenberg richtete. Ich habe sie hier getreu nach den in Wolfs literarischem Nachlasse vorgefundenen Entwürfen veröffentlicht. Sämmtliche sind in französischer Sprache abgefasst. Dass Wolf aber auf seinen französischen Stil nicht etwa übermässig stolz war, beweisen mehrere Stellen seiner Briefe an Fr. Michel (so in no 3: *sentant toute l'imperfection de mon style français, laquelle excusera seulement un ami aussi indulgent que vous* und in no 26: *n'est ce pas témérité de ma part d'accepter votre proposition* [d. h.: *d'écrire la préface à votre Bibliothèque romane*]? .... *ne blessera-t-il pas l'orgueil des Français de se voir critiqués par un étranger, mon style barbare et rude ne sera-t-il pas insupportable à une nation qui fait tant de cas de l'élégance et de la grâce du style, quand même que vous fussiez assez bon pour corriger les bevues grammaticales?*) Bekanntlich ist seine brasilianische Literaturgeschichte nur in französischer Uebersetzung, welche Dr. van Muyden anfertigte, erschienen. Wie wenig ihm aber diese vom Verleger veranlasste Maskerade zusagte, kennzeichnet drastisch folgende briefliche Aeusserung gegenüber Lemcke (Ausg. u. Abh. LXIII, S. 37): »ich musste es mir gefallen lassen, meine deutsche Bärenhaut mit dem *habit habillé* zu vertauschen, um in die literarisch-gebildete *société* eingeführt werden zu können«! In seiner Correspondenz bediente er sich der fremden Sprachen — auch der spanischen und zwar wohl mit noch grösserer Gewandtheit als der französischen — eben nur um Freundschaften mit Fachgenossen des Auslandes anknüpfen und aufrechterhalten zu können. Auf einen solchen internationalen Verkehr war er seit 1847 schon durch seine Stellung als ständiger Sekretär der Wiener Akademie hingewiesen. Zu einem wahrhaft freundschaftlichen Meinungsaustausch gestaltete sich, wie die mitgetheilten Briefe lehren, schon in den 30er Jahren der Briefwechsel mit Francisque Michel. Er ist daher von besonderem Interesse, zumal er sogar höchst detaillirte gegenseitige Personalschilderungen enthält. *Je vous suis bien redevable*, schreibt Wolf im November 1836, *du charmant portrait que vous m'avez fait de votre personne; il est en effet .... l'image de cette heureuse réunion de bonnes qualités de Français et d'Allemand que vous possédez, de cette aimable vivacité et bonhommie d'un Français et de cette solidité et profondeur d'esprit d'un Allemand! Quant à moi, je ne suis ni jeune ni vieux; mais il y a bien longtemps que j'ai passé „il mezzo del camino di nostra vita", c'est à dire le décembre prochain j'aurai mes*

40 ans complets; me voilà donc déjà à marcher à grands pas dans l'âge de retour. Au reste, votre fantaisie, ou plutôt votre amitié vous a peint mon portrait trop en beau, en me réprésentant comme un homme à la figure distinguée et intéressante; j'ai l'ordinaire allemande, aux cheveux blonds, aux yeux „vairs", à la taille moyenne; en un mot ma physionomie commune correspond exactement à la mediocreté de mes talens, et je ne sens que trop „quid ferre recusent, quid valeant humeri", et l'experience, „et tot discrimina vitae" ont déjà refroidi l'enthousiasme de ma jeunesse!

Das Bild, welches vorliegende Sammlung ziert, stellt Wolf bedeutend älter, nämlich als einen hohen 50er dar, giebt uns von ihm aber eine zutreffendere Vorstellung als die Photographie, welche er 10 Jahre später Lemcke mit folgenden Begleitworten zusandte: »Möge mein Bild . . . Sie erinnern, dass der alte Kauz, der Sie so grämlich anblickt, für Sie eine stets junge Freundschaft und ein heiteres Andenken bewahrt hat«. Die Vervielfältigung ist nach einer im Besitz der Töchter Wolfs befindlichen Lithographie von der rühmlichst bekannten Wiener Firma Göschl und Angerer hergestellt worden. Der Zeichner Dauthage, von dem das Bild im Jahre 1853 angefertigt worden ist, pflegte die Wiener Akademiker damals zu portraitiren. So wie wir uns Wolf nach seinen Schriften vorstellen mussten, so tritt er uns in der That hier entgegen: klaren und offenen Blickes, schlichten und milden Wesens.

Ich kann dieses Vorwort nicht schliessen ohne Frl. Hedwig Wolf für das mir geschenkte Vertrauen und ihr, sowohl wie Herrn Dr. Wilkens, für freundlichst geleistete Unterstützung bei Beschaffung der Materialien zu dieser Sammlung innigst zu danken, auch Herrn Prof. A. Mussafia, der mich zur Ausführung des Planes ermuthigte und die vorläufige Begränzung der Auswahl billigte, sowie endlich den Beamten der Wiener Hofbibliothek, welche mir bereitwilligst Hilfe leisteten, statte ich aufrichtigen Dank ab. Möchte das Denkmal, welches wir gemeinsam dem uns allen theuren Manne errichtet haben, dazu beitragen, sein Andenken in und ausser Deutschland frisch zu erhalten, dann wird unsere Arbeit reichlich belohnt sein!

Marburg, im März 1890.

E. Stengel.

I. Gedichte.

1.

Wenn manchesmal das Antlitz andrer Schönen
Mit holder Scham die süße Liebe malt:
Wie sie an Schönheit alle überstrahlt,
So wächst nach Ihr im Busen mir das Sehnen.

Den Ort, die Zeit, die Stunde segne ich,
Wo ich so hold Sie sah und engelrein,
Mein Herz wie sehr mußt du nicht dankbar sein
Zu solcher Wonne würdigte man dich.

Von Ihr kam jenes süße Liebesfeuer,
Das, folgst du ihm, zum höchsten Glück dich führt,
Gering nur achtend, was die andern rührt.

Von Ihr kam jene seelenvolle Anmuth,
Die über alles Ird'sche dich erhebt,
Dich stolz schon macht, wenn Hoffnung dich belebt.

2.

An den **ten November.

Alcardens Wiegenfest**).

Es hat der Lenz viel lieblich holde Blüthen
Hervorgebracht aus tief verborgnem Schooß,
Die herrlich in der Farben Pracht erglühten,
Wenn sie sein schmeichelnd süßer Hauch erschloß',

*) Im Jahre 1817 schickte Ferdinand Wolf dieses von ihm frei übersetzte Sonett Petrarca's (Quando fra l'altre donne adora, adora) aus Gratz an seine Cousine und nachmalige Gattin. [Anm. v. H. Wolf].

**) Aus dem Conversationsblatt, Wien 1820, No. 144.

Dieses mit Arnald unterzeichnete Gedicht ist ohne Zweifel, wie ein zweites, ebenfalls mit Arnald unterschriebenes Gedicht von meinem Vater, da es sich unter den Copien seiner Gedichte, die mein Bruder machte, vorfand. Unter Alcardens Wiegenfest ist der 23. Nov., der Geburtstag meiner Mutter, seiner Cousine, gemeint, die er im Jahre 1822 heiratete. [Anm. v. H. Wolf].

Doch ach! Der Lenz entfloh — und sie verblühten,
Die Erde kleidet nur mehr trübes Moos;
Es raschelt in dem falben Laub der Bäume
Der Herbstwind über blumenleere Räume.

Da brachtest Du, ein Kind der Wintersonne,
Uns eine Blüthe wundermild und zart,
Sie eint in sich des Lenzes süße Wonne
Mit Winterhimmels-Klarheit mild gepaart;
Dem Veil entwindet Sie der Demuth Krone,
Im keuschen jungfräulichen Busen wahrt
Sie rein die Unschuld, wie die Lilje blühet,
Wie Rosen süß in holder Scham Sie glühet.

Ja aller Blumen Reize Sie umschweben,
Und wie der zarte Nebel hold verhüllt
Das süße wonnig-stille Blüthenleben,
So auch von still-bescheidnem Sinn erfüllt,
Birgt sie des edlen Herzens mildes Streben,
Das nur dem Freundes-Aug' sich ganz enthüllt;
Doch nur ein Blümchen noch möcht' ich Ihr reichen:
Vergißmeinnicht, der Freundschaft sinnig Zeichen. — Arnald.

3.

Das Lied von Heinrich und Itha*)

in 7 Abentheuern.

Was waere mannes wunne
Wes froute sich sin lip
Es en teeten schone meide
Und herlichiu wip?

Anm. Den Stoff dieses Liedes lieferten mir ein Paar Blätter einer Chronick, die Herr Prof. Wyss d. j. in dem Taschenbuch „Die Alpenrosen" für 1819 mittheilte **).

1. Wie Heinrich und Itha sich minnen.

1 Gülden strahlt der Jungfrau Gipfel,
Und der Sonne letzter Schein
Zittert auf der Buche Wipfel,
Abendlüft' wieg'n Vöglein ein ....

13 Horch was plätschert in den Fluthen
Noch so spät wie Ruderschlag? —
Weckt die Vöglein, die schon ruhten?
Sie entflieh'n mit stiller Klag' ....

29 Heinrich ist's vom Strättling-Schlosse
Rudert emsig durch die Nacht ...

---

*) Es sollte einem Vermerke auf dem Titelblatte nach in den „Feyerstunden" (herausgegeben v. Ferd. Freih. v. Biedenfeld und Christ. Kuffner bey J. G. Traßler in Brünn 1821-22 2 Bde.) erscheinen. Das Mſ. hat auch bereits das Imprimatur unterzeichnet Sartori erhalten. Dasselbe ist datiert: Wien d. 20. Aprill 1821. Die beiden allein erschienenen Bände der Feyerstunden enthalten aber unser Gedicht nicht. Von Wolfs Hand findet sich auf der Schlußseite des Mſ. noch folgender Vermerk: „Die Sprache feilen. Heinrichs Entschluß zu leben und die Verbindung des Steines mit der Geschichte mehr herausheben. Einige zu nuancirte Gefühlsgemählde verkürzen. Die unverständlichen altdeutschen Worte in die heutigen

Dort am Bächihölzli's Grunde
Wo ein Bächlein flüsternd eilt,
Auserseh'n zum Liebesbunde,
An dem Steeg schön Itha weilt.
Heinrich fliegt dem Kahn entsprungen
In der trauten Huldin Arm,
Hält die Holde sanft umschlungen.
O da schwindet jeder Harm! ....
Und so kehrt er oftmals wieder
Wenn der Abend niederthaut,
Eilt zum Sitz der Lieb und Lieder,
Wo sein sehnend harrt die Traut' ...
Kos't oft bis zum lichten Morgen,
Wo des Hölzli's Buchenzelt
Minneglückes Wonn' verborgen
Zart vor frechen Lauschern hält. ....
Eilt dann mit dem letzten Kusse
Zu der fernen Waldes-Schlucht,
Wo sich einst zu frommer Buße
Ruh' ein Klaußner still gesucht,
Eilt zur öden Bruderhütte
An der dunklen Felsenwand;
Einsam hallen seine Tritte
Und kein Späher ihn da fand ....
Und er harret unverdrossen
Bis der Stern der Liebe blinkt,
Der, von blauem Glanz umflossen,
Ihn zum Minneglücke winkt.
Eilet dann im Flügelschritte
Durch die sanft verschwiegne Nacht.
In des Buchenzeltes Mitte,
Das die Liebe treu bewacht;
Wo zu neuem Minneglücke
Schon schön Itha sehnend weilt,
Und, wie kurze Augenblicke,
Kosend ihm die Nacht enteilt. —

2. Wie Heinrich Itha nicht findet.

Gülden strahlt der Jungfrau Gipfel,
Und der Sonne letzter Schein
Zittert auf der Buche Wipfel,
Abendlüft' wieg'n Vögel ein ....
Auf des Sees Silberspiegel
Mit des Ruders Regelschlag
Eilet Heinrich hin zum Hügel
Zu dem Sitz am Lispelbach ...
Bleicher wird der Sterne Schimmer
Matter glimmt des Mondes Licht,
Doch die Huldin weilt noch immer.
Ach schön Itha zeigt sich nicht! ....
Vom verrätherischen Strahle
Von dem süßen Sitz verscheucht,
Ungeküßt zum ersten Male
Er zur Klause bang entfleucht ...
Heut ist er zum ersten Male
In der Einsamkeit allein,

---

gangbaren verändern". Ihm habe ich die Berechtigung entnehmen zu dürfen geglaubt, den Text in bedeutend verkürzter Form zu veröffentlichen, zu weitergehenden Aenderungen hielt ich mich dagegen nicht befugt und überlasse dem Leser zu beurtheilen, was Wolf dem Sinne des Vermerkes nach geändert haben wollte. „Heinrich und Itha" kann, wie die Abfassungszeit ergiebt, nicht mit dem völlig verschollenen Werke Wolfs, für welches ihm nach der Lebensskizze im Almanach der kais. Akad. d. Wiss. 1866 bei Gelegenheit eines Preisausschreibens 1816 ein Accessit zu Theil wurde, identisch sein. Derselben Quelle nach war dies ein Gedicht, dessen Stoff der deutschen Geschichte angehörte. Die Vorbemerkung der Urania vom Jahre 1818, in der das Resultat der Preisbewerbung mitgetheilt wird, erregt einige Zweifel an der völligen Richtigkeit dieser Angaben. Als die gelungenste Arbeit unter den poetischen Erzählungen wird darin Ernst Schulze's „Bezauberte Rose" bezeichnet, einen zweiten Preis in derselben Gattung habe K. G. Prätzels poetische Erzählung „der Todtenkopf" (wie die bezauberte Rose in der Urania f. 1818 abgedruckt) erhalten. Von den übrigen zur Concurrenz eingesandten Erzählungen sei noch mit Auszeichnung zu nennen: „Saladin, ein romantisches Gedicht in vier Gesängen". Dieses müßte also jedenfalls das in der Lebensskizze erwähnte Gedicht F. Wolfs gewesen sein.

**) Ueber diese Quelle berichtet Wyß in den von Kühn, Meister und ihm herausgegebenen Alpenrosen auf das Jahr 1819, Bern u. Leipz., S. 139 ff.: In dem Bächihölzlein in der Nähe von Thun befinde sich eine Inschrift, welche dem alten Eigenthümer des Gehölzes, dem Minnesänger Heinrich von Strättlingen aus dem 13. Jh. gewidmet wäre. Das allerdings erst 100 Jahre alte Chronikbruchstück habe er dort in der Nähe gefunden.

Nicht begleitet von dem Strahle
Sicher Augen, nur von Pein ....
Und des Waldbachs düstres Rauschen
Dünkt ihm klagendes Gestön
Und, wie bange Schiffer lauschen
Auf das ferne Heul'n des Föhn,
Horcht er auf des Windes Wehen,
Das wie Geisterklang' verschwebt,
Kann nicht länger wiederstehen
Ob er stark auch wiederstrebt;
Fort aus dieser Grabesstille
Treibt ihn banger Zweifel Last,
Daß das Wahre sich enthülle,
Eilt er fort in düstrer Hast.
Doch dort auf des Hügels Spitze
Einen Hirten, ihm bekannt,
Sieht er, der vom Felsensitze
Sinnend blickt ins tiefre Land.
Berni ist's, der ihm ergeben
Schon von früher Jugendzeit,
Dessen freundliches Bestreben
Er durch Großmuth oft erfreut.
Von ihm näh'res zu erkunden
Klimmt er schnell den Hang hinauf,
„Treu hab' ich dich stets erfunden",
Spricht er zu dem Hirten drauf.
„Mögest d'rum mir treulich künden
„Ob du heute schon geschaut
„Fräulein Itha, wo ich finden
Könnte jetzt die süße Traut'" ? —
„Ach ihr sucht sie hier vergebens",
Spricht der Hirt mitleid'gen Blicks,
„Denn die Wonne eures Lebens
„Raubt' euch Tücke des Geschicks!
„Was der graufe Mund verschlungen
„Der nie satten gier'gen Fluth,
„Das wird nimmer rückerrungen
„Durch des kühnsten Wagens Muth" ...
Stumm hört Heinrich Berni's Kunde
Hört's mit schreckerstarrtem Sinn,
Beut ihm sanfte Ruhestunde,
Eilt zum Seesufer hin ....
Er entflieht vom düstren Orte,
Der sein irdisch Glück verschlang,
Hin zum süßen Liebesporte
Wo die Holde er errang.
Und der Wehmut sanftre Klagen
Lindern das gepreßte Herz,
Wo er liebt in schönern Tagen
Fühlt er sanfter Liebesschmerz.
Wie der Tauber einsam girret,
Wenn durch Weidmanns tödtend Eisen
Er sein Weibchen, das verirret,
Ach! auf immer nun verlohr,
Und mit stets erneuten Klagen
Das geliebte Nest umfleugt,
Und die Bäume scheint zu fragen,
Ob sie nie sich wieder zeigt?:
So klagt Heinrich schmerzdurchdrungen; —
Alles was ihn sonst erfreut',
Mahnt an Tage, die verklungen,
Sel'ger Liebe Wonnezeit.
Klagen lispelt selbst die Quelle,
Klagen seufzet auch der Hain,
Und wo Ithas Lieblingsstelle,
Trauern stumm die Blümelein.
Und zu weihen diese Stelle
Seiner Lust und seiner Pein,
An der trauten Lispelquelle
Setzt er einen Marmorstein;
Und ein Veilchen abgeknicket
Gräbt er in den Marmorstein,
Ach, wohl hat's ihn einst beglücket!
Gräbt auch diese Worte ein:
*) „Mir thät für meinen ganzen Lenzen
„Ein einzig Blümlein g'nug erglänzen,
„Nun Itha niederliegt als welk ein Veil,
„Wird auch kein Frühling wieder je mein Theil". —

3. Wie der Vogt Wolfhart Itha raubte.

Ach schön Itha sollt nicht sterben
Einen frühen schnellen Tod,
In den Fluthen nicht verderben,
Fiel noch in viel größre Noth; ....
Itha blüht' in frommen Züchten,
War aus adlichem Geschlecht,
Als den Vater einst besigten
Feinde, frevelnd ungerecht;
Und Herr Gerhard konnt's nicht tragen,
Wissen nicht die alte Pracht,
Die in schönern Glückestagen
Freundlich sonsten ihn umlacht.
Aus der Ahnen Burg vertrieben
Drückt ihn nicht nur eigner Schmerz,

*) Wörtlich nach der Chronik; siehe die Alpenrosen 1819 (Anm. d. Verf.). Die Verse dieten dort aber folgende Abweichungen: „313 minen, 314 Blümlin gnug, 316 Frühling je mein.

Arm zu wiſſen ſeine Lieben,
Brach das alte Heldenherz. —
Als den Gatten auch Frau Ute,
Den ſie treu geliebt, verlohr, ...
Floh ſie aus dem Trauerlande ...
Zog in jene ſtille Gegend,
Wo mit ſanftem Hang ſich hebt
Hünibach, viel Blümlein pflegend,
Von dem Bächlein ſüß belebt.
Dort in einer kleinen Hütte,
Die umzweigt der kühle Hain,
Lebte ſie in Zucht und Minne
Mit dem ſüßen Töchterlein,
Die da blüht' im Demuthsſinne,
Wie das Veilchen wundermild,
Züchtig duftet in der Grüne,
Auf der Erd' ein Himmelsbild; ...
Heinrich ward das Glück gewähret
Ihm ſchön Itha treu verblieb ...
Doch ſo ſchönes kann nicht dauern,
Dieſe Erde iſt zu klein
Für die Himmelsluſt, ja lauern
Schlangen unter Blümelein ...
Wolfhart Vogt zu Oberhofen
War ein häßlich alter Wicht,
Und nicht Minne konnt' er hoffen,
Sie mit Zucht erwerben nicht.
Da für Ithas keuſche Schöne
Er in frecher Luſt entbrannt',
Die er jagend einſt durch jene
Gegend, in dem Haine fand;
Schickte ſeiner Wolluſt Knechte
Zu erkunden, wer die Maid,
Wie er ſie gewinnen möchte
Seiner geilen Lüſternheit?
Die, mit ſchnöd geſchäftger Eile
Hinterbrachten ihm die Mähr:
Einſam ſie am See oft weile,
Wo Entführung hielt' nicht ſchwer.
Da ward ſchnell der Raub beſchloſſen,
Und mit teufliſch froher Mien'
Rüſtet er mit den Genoſſen
Sich zum herrlichen Gewinn. —
Wie das Täubchen ſanft ſich wieget
Ohne Sorg' im Liebestraum,
Und das Brüſtchen ſehnend ſchmieget
An den Aſt am Lieblingsbaum,
Wo den Trauten ſie erſehnet,
Wenn des Mondes Traumgeſicht
Schlummernd ſich an Wolken lehnet,
Durch die Zweige zitternd bricht;
Nun mit ſtraff geſchloßnen Schwingen
Durch die Lüft' ein Falke ſtoßt,
Seine Blicke vorwärts dringen
Gierig auf den Raub erboßt,
Und mit vorgeſchwungnen Krallen
Nun die arme ſchnell erfaßt,
Aufwärts ſich mit Hohn und Prahlen
Schwinget mit der ſüßen Laſt:
So ſtürzt Wolfhart, Ithas Tritten
Lauſchend, aus dem Hinterhalt,
Höhnend Zucht und Ritterſitten,
Führt hinweg ſie mit Gewalt.
Und von ſich Verdacht zu wenden,
Warf er Itha's Tuch und Kranz
In den See, um ſo zu ſchänden
Selbſt des Waſſers reinen Glanz.
Führte dann die ſchnöd geraubte
In die Zwingherrnveſte ſein,
Wo er nun ſchon lüſtern glaubte,
Schlau zu kirren Täubchen ſein ...
Spricht mit ſüßer Gleißnermiene
Zu der gramverſunknen Maid:
„Wollet nicht mit argem Sinne
„Zürnen mir ob dieſem Leid ...“
Und er wollt' mit ekler Gierde
Lüſtern Itha ſchon umfah'n,
Und der Blumen ſchönſte Zierde
Häßlich Unkraut ſchon ſich nah'n;
Aber mit der Unſchuld Hoheit
Itha ſtolz ſich ihm entwand,
Zürnend ſeiner niedern Roheit,
Offenherzig ihm bekannt': ...
„Will es euch nur frey geſtehen,
„Dieſes Herz iſt nicht mehr mein,
„Und umſonſt würd' euer Flehen,
„Ja umſonſt Gewalt auch ſeyn;
„Drum bey allem, was euch heilig,
„Bey der hohen Ritterpflicht,
„Bringt mich zu den meinen eilig,
„Zaudert grauſam länger nicht“. —
Da ergrimmte drob der Dränger,
Zog die Maske vom Geſicht,
Und den Zorn bekämpft er länger,
Der ihn giftig blähet, nicht: ...
„Wiſſet, wollt ihr nicht gewähren,
„Was in Güte ich begehr',
„Soll die Noth es euch wohl lehren,
„Ho noch bin ich Vogt und Herr!
„He, ihr Knechte! werft die Sprödе
„In das tiefſte Burgverließ,
„Wie ſie künftig mit mir rede,
„Sie ſich klüger dort erlies'“.
Doch ſein Drohen ſtill verachtend,
Schreitet Itha ſelbſt voran,
Tod und Kerker wen'ger achtend
Als zu flieh'n der Unſchuld Bahn.

Mit der Unschuld Wut bewehret,
Schwebe sie, trauend auf ihr Recht,
Wie von höherm Licht verkläret,
Scheu nur folgen ihr die Knechte'. —
Lilje kann der Sturm zerknicken,
Nimmer trüben ihren Glanz,
Und mit stillen Hoffnungsblicken
Schaut sie zu dem Sternenkranz. ...
Wahrt mit gläub'gem Heldenmute
Den Entschluß im treuen Sinn,
Als der Frevler noch nicht ruhte,
Nochmals fordert schnöde Minn'.
Denn von Noth gebeugt er wähnet
Ihren hohen Heldenmut. —
Doch als sie dem Wunsch nicht fröhnet,
Da durchtobt ihn wilde Wut,
Rust mit zornerstickter Stimme
Hämisch lachend: „Nun wohlan,
„Fühle, daß ich meinem Grimme,
„Auch die Luft noch opfern kann! ...
„Und da nur von Himmelsblüthen
„Deine Liebe sich ernährt,
„Speis' ihr oder Trank zu bieten,
„Sey es jedem streng verwehrt"! ...

4. Wie Itha vom Hungertode errettet wird.

Starres Dunkel hält umfangen
Itha in des Todes Haus,
Und erdrückend dumpfes Bangen
Weckt in ihr all der Graus ....
Zitternd gleich sie vor den Qualen
Einer gräßlich langen Pein,
Leuchten ihr doch Hoffnungsstrahlen
Wie durch Nacht der Sterne Schein.
Auf den Allerbarmer trauet
Sie mit gläub'gem Demuthssinn,
Er, der ihre Unschuld schauet,
Nehm' sie gnädig zu sich hin.
Er wird ihren Geist befreyen
Aus dem Doppelkerker bald,
Ihn zu ew'ger Liebe weihen
Von dem Aetherglanz umstrahlt ...
Denkt an ihrer Mutter Klagen,
Die um's einz'ge Kind nun weint,
Nun ihn, den in schönern Tagen,
Liebe einst mit ihr vereint ...
Nun ihn sie mit Sehnsucht denket,
Und sein Bild sie mild umschwebt,
Ihr im Tode Hoffnung schenket
Er, in dem sie einst gelebt. —
Höre noch auf die zarte Rede,
Eh die Lippe schwer gelenkt,
Nun mit süßem Huldgekose
Abendhauch zum Liebling senkt,
Mit den zarten Aetherschleyern,
Mit dem wundermilden Duft,
Töne wie von Geisterleyern
Kühlend fächeln durch die Luft,
Rose dann das Häuptlein hebet,
Das erst welk, und fast geknickt
Und ihr Duft sich süß verwebet
Mit dem Hauch, der sie erquickt;
Wie von Sehnsucht sanft geröthet
Jedes Blättchen leis erbebt,
Und dem Hauch, der es gerettet,
Sanft geschwellt entgegenschwebt,
Auf den Blättchen silbern flimmern
Milden Thaues Tröpfelein,
Wie des Abendsternes Schimmern
Durch der Dämm'rung Rosenschein:
So mit zart gewobnen Schwingen
Lieb' schön Itha sanft umschloß,
Wie der Aeolsharfe Klingen
Sie der Sehnsucht Hauch umfloß ...
Und wie Blumen sich verschlingen
Mit des Epheu's ew'gem Grün,
Süße Bilder sie umfiengen,
Stärkte Hoffnung ihren Sinn;
Wie das Abendroth verschwimmet
In des Westes Azurblau,
Wie der Morgenstern verglimmet
In des jungen Tages Grau:
So auch möchte sie verschweben
In der süßen Bilder Lust,
Und ein unnennbares Leben
Hob die süß bewegte Brust;
Sanfter Wehmuth süße Thränen
Thauten auf die Rosenwang',
Linderten das Liebessehnen
Und das Herz schlug minder bang.
Bis sie wie von Geisterklängen
Wurde sanft in Schlaf gewiegt,
Wo des Leibes unstät Drängen
Nun des Geistes Reich besiegt. ..
Da träumt Itha: sie wär wieder
Auf der schönen lichten Welt,
In dem Hain der Lieb' und Lieder
Wandle sie zum Buchenzelt;
Zu dem Lieblingssitz gekommen,
Wo zuerst sie wurde sein,
Sonst ersehnte Heinrichs Komme
Sieht sie einen Grabesstein,
Und mit Schaudern sie erkennet,
Daß der ernste Marmorstein
Ihren eignen Nahmen nennet,
Den geliebte Hand grub ein; ...

Ihre Arm' den Stein umfassen,
Theure Züge küßt ihr Mund.
Und voll liebesiechem Sehnen
Süße Thränen sie vergießt,
Ja ihr ganzes Seyn in Thränen
Heilger Liebe sanft zerfließt;
Doch ein Veilchen sie erblühet
Von der eig'nen Thrän' genährt,
Leise Klag' den Hain durchziehet,
Wie man Geisterklänge hört.
Und zur tiefen Himmelsbläue
Starrt des Veilchens Sehnsuchtsblick,
Bebet, wie vor Geisterweihe
Schüchtern in sich selbst zurück.
Da auf einmal durch die Bäume
Zuckt ein röthlich heller Strahl,
Magisch hellen sich die Räume,
In dem Glanz erbebt das Thal,
Doch zum Veilchen niederschwebet
Schnell der Strahl, es sanft umglänzt,
Das sich freudig neu belebet
In dem Schein, der es umkränzt. ...
Veilchen und der Strahl zerschwebet
In ein Wölkchen röthlich-blau,
Das sich himmelwärts nun hebet
Zu der Sel'gen Sternenau. ...
Und ein preisend Lobesingen
Aus dem Herzen wiederhallt,
Erd' und Himmel sich umschlingen
Und von Stern zu Stern es schallt:
„Liebet Welten, preist, und betet!
„Denn der reinsten Liebe Stern
„Hat aus Sünden euch errettet,
„Und ihr liebt euch in dem Herrn ...
Und des Traumes Lichtgestalten
Hatten Ithas Angesicht
Mild verklärt, ihr hehres Walten
Strahlt aus ihr ein Himmelslicht.
Da, als sie gestärkt erwachte,
Sah sie, daß ein milder Greis,
Sie mit heil'ger Scheu betrachte,
Dessen Haar schon silberweiß ...
Um die süße nicht zu wecken,
War er leise ihr genaht,
Lind'rung dieser grausen Schrecken
Ihr sein Herz ersonnen hatt'.
Denn es hatte rein erhalten
Guntram sich ein frommes Herz,
Stets gehaßt des Wütrichs Schalten,
Linderud oft der Unschuld Schmerz.
Sie vom grimmen Tod zu retten,
Brachte er ihr Speiß und Trank,
Löste ihr die schweren Ketten,
Freute sich an ihrem Dank. ...

5. Wie Itha befreyet wird.

So sitzt Itha manche Monde,
Saß wohl gar ein langes Jahr,
Ihr den Mut nichts rauben konnte
Beßres hoffend immerdar ...
Da stirbt Wolfhart eines jähen
Todes, den er lang verdient,
Nun dem Richter Red' zu stehen,
Dem kein Kaiser auch entrinnt ...
Und des Vaters Gräul' zu sühnen,
Folgt' ihm Walther in der Macht,
Der, sie würdig zu verdienen,
Streng sich selber nur bewacht ...
Und zu enden jene Qualen,
Die des Vaters Wut erschuf,
Tönte den Gefangnen allen
Sein Befehl, ein Freyheitsruf.
Horch, welch' eilend hast'ge Tritte
Nahen Itha's Kerker wohl?
Wie von stark gemeßnem Schritte
Das Gewölbe dröhnt so hohl?
Jetzt die Riegel schon erklirren,
Rasselt auf die Eisenthür,
Bang und voll Erwartung stieren
Zweifelnd Itha's Blick' nach ihr.
Da naht Guntram froh entzücket
Sich der holden, spricht zu ihr:
„Fräulein, Gott hat uns beglücket,
„Laßt uns eilen schnell von hier ....
„Die Bedrängten zu befreyen,
„Ist des milden Herrn Befehl,
„Und euch Freyheit zu verleihen,
„Sandte er zu euch mich schnell".
Kaum traut Itha sich zu glauben,
Was sie freuderstaunet hört,
Will ihr fast Besinnung rauben
Glück, das sie so lang entbehrt ....
Da fühlt wieder rein're Lüfte
Fächeln sie um ihre Wang',
Bringend süße Blumendüfte
Die sie ach entbehrt so lang. ...
Und in jedem neuen Wesen,
Das ihr trunknes Auge schaut,
Kann sie die Gewißheit lesen,
Daß sie keinem Wahn vertraut.
Wie die Lerche, lang gefangen
In dem dicht umfangnen Haus,
Frey geworden aus dem bangen
Käficht, fliegt nun wieder aus,
Lüftern ihre Flügel dehnet
In der milden Himmelsluft,
Wieder hat was sie ersehnet,
Dankend es zum Himmel ruft;

Sich zur heitern Himmelsbläue
Fröhlich trillernd nun erhebt,
Und des Aetherstrahles Weihe
Süß erquickend sie durchbebt,
Trunken sich im Luftmeer badet,
Und von Schicht' zu Schichte steigt,
Wenn der Felder Reiz sie ladet,
Wieder erdwärts sich dann neigt:
So auch himmelwärts sich hebet
Ithas dankerfüllter Sinn,
Zu dem großen Vater sch[illegible]
Ithas Geist stillbetend hin ...
Und zur schönen Erde wieder
Senket sie den trunknen Blick,
Alles tönt ihr Hymnen, Lieder,
Fühlt mit ihr der Freyheit Glück.
Dankbar drücket sie dem Alten
Die stets hülfbereite Hand,
Ihre Thränen zart entfalten,
Was im Herzen sie empfand,
Thränen auch in Guntram's Augen
Sagen, daß er sie verstand,
Mehr als todte Wort' sie taugen
Des Gefühls lebendig Pfand! ...
Doch nicht länger kann sie weilen
Sie ruft eine süße Pflicht;
„Laß mich zu den meinen eilen“,
Sie zum treuen Alten spricht ....
[illegible] [illegible] sie Sehnsuchts-
drängen
Wie die Welle ohne Ruh',
Fühlt die Brust sich mehr beengen,
Denn sie eilt dem Wäldchen zu,
Das ihr Liebstes einst umfangen
Das Geheimniß zarter Minn',
Mit der Liebe süßem Bangen,
Denkt sie inn'ger stets an ihn.
Wie die [illegible] Blumen, die verschlossen
In dem [illegible] Raume glanzbedeckt,
[illegible] [illegible] entsprossen,
Wenn der Sonne Strahl sie weckt,
So [illegible] Itha's Rosenwangen
Von dem langen Leid gebleicht,
[illegible] Wonneverlangen,
[illegible] [illegible] sie erreicht;
[illegible] [illegible] Sehnen [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Der erblüht ein neues Leben
In der Tochter Wiederkehr,
Leben, das sie einst gegeben,
Giebt ihr doppelt nun der Herr.
Wie zwey Flammen, die getrennet
Nun sich inniger umfah'n,
Wenn sie, was sie heiß ersehnet,
Glüh'nder nun sich wieder nah'n,
Sich zu einer Gluth verbinden
Neu von beyden mehr genährt:
So nach Itha's Wiederfinden
Beyder Liebe nur sich mehrt.
Und wie himmelwärts erhebet
Opferrauch sich aus der Glut,
Als ein Dankgebet entschwebet
Ihrer Liebe freud'ger Mut. —
Itha, als am Mutterherzen
Süße Thränen sie geweint ...
Fühlte wieder Liebessehnen
Mächtiger im Busen glüh'n. ...
Denn zum Lieblingssitz gekommen,
Wo zuerst sie wurde sein,
Sonst ersehnte Heinrichs Kommen,
Sieht sie einen Grabesstein,
Und mit Schaudern sie erkennet,
Daß der ernste Marmorstein
Ihren eignen Namen nennet,
Den geliebte Hand grub ein.
Und als Heinrichs theure Züge
Sie im Marmorstein erkennt,
Da auf ihrer Freuden Wiege
Sie voll Wehmut sich nun lehnt.
Kömmt' in Thränen sie zerfließen,
Wie es ihr im Traum gescheh'n,
Als ein Veilchen dann entsprießen,
In der Himmelsbläue seh'n,
Wie zum Veilchen niederschwebet
Schnell ein Strahl, es sanft umglänzt,
Das sich freudig dann belebet
In dem Schein, der es umkränzt;
Ach der mir' es wohl geschehen,
Ach wie heiß hat sie's ersehnt ....
Da zu den geliebten Zügen
Senkt sich der Sehnsuchtsblick,
[illegible] die Sinnen nimmer lügen,
[illegible] [illegible] sie zurück!
Daß sie ihn nicht wieder finden,
[illegible] [illegible] mag's dort erst seyn,
[illegible] die theuren Züge [illegible],
[illegible] ihr Herz [illegible] ein ...
[illegible] der [illegible] Harmonien,
[illegible] [illegible], Himmelslied',
[illegible] ihr [illegible] Herz [illegible]: —
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible].

Und es dauernd auch zu künden,
Was sie ahnend nur gefühlt,
Ewig sich ihm zu verbinden,
Der ihr ganzes Seyn erfüllt,
Setzt sie zu dem Marmorsteine,
Der des theuren Züge träat,
Einen zweyten, daß erscheine,
Was im Herzen sie gehegt;
Und ein Veilchen aufwärts sehend
Gräbt sie in den Marmorstein,
Grader dann ein Bolzen stehend,
Gräbt auch diese Worte ein:
„Wohl thut der Wintersturm es schicken,
„Daß Blümlein als ertödt sich bücken,
„Wann aber Lenz herkömmt mit lichtem Schein,
„Sieht man bald wieder sie ganz aufrecht seyn".

6. Wie Heinrich heim kehret.

Heinrich, als er todt gewähnet
Sie, in der er nur gelebt ....
Flieht der Heimath süße Thäler,
Zieht in's heitre Schwabenland,
Wo er Fluß und Himmel heller
Nur den heitren Sinn nicht fand.
Und vom Rufe angezogen
Er zu einem Herzog zieht,
Jedem tapferen gewogen,
Der für Gott und Liebe glüht.
Da war'n viele schöne Frauen
Manche sittig holde Maid
In dem edlen Kreis zu schauen,
Traun gar schmucke Augenweid'!
War wohl auch manch Meistersinger,
Der so recht die Kunst verstand,
Manchen Wigand, schnellen Ringer
Man an diesem Hofe fand;
Viel der Kurzweil ward gepflogen
Bey dem Buhurt und Gesang,
Und zur Hochzeit kam gezogen
Manch ein Mann von hohem Klang;
Und wenn sich die wackern Degen
Weidlich im Tiost ergetzt,
Konnten sie der Minne pflegen,
Sich an ihr gar mancher letzt.
In gar künstlich schönen Weisen
Sangen Meister in die Wett',
Von des Berner Dietrichs Reisen,
Wie Chriemhild sich rächen thät,
Von des edlen Sifrits Scheiden,
Und vom Hort zu Worms am Rhein,
Von der Minne Schmerz u. Freuden,
Und von Kampf und deutschem Wein...
Wohl hatt' manchen Dank errungen
Heinrich bey der Waffen Klang,
Manchen Meister auch bezwungen
In gar süßem Wettgesang,
Denn wenn er der Trauten Schöne
Und sein treues Lieben sang,
Manche süße Wehmuthsthräne
Sich aus holden Augen rang; ...
Doch ihn konnte nichts ergetzen,
Weder Kampf noch Sang, noch Minn'
Keine Freude konnt' ihn letzen,
Nicht erheitern seinen Sinn.
Nur an Itha stets er dachte,
An das ferne Heimathland,
Wo auch ihm einst Freude lachte,
Lieb' auch ihn so süß umwand; ...
Sehnte sich nach jenen Gründen,
Wo er einst so glücklich war,
Hoffte Lind'rung nur zu finden
In dem Hölzli an der Aar,
Wo der Liebe süße Klage
Blume, Buch und Baum verstand,
An genoß'ne sel'ge Tage
Jeder Lieblingsplatz ihn mahnt.
Da kömmt ihm von Hause Kunde,
Daß sein Vater, schwer erkrankt,
Noch vor seiner Todesstunde
Nach dem Sohne heiß verlangt; ...
Und als wieder er gekommen
In das traute Heimathland,
Fühlt er sich so süß beklommen,
Weh und Lust die Brust empfand.
Der Gefühle mächtig Walten
Drängt es ihn in Lied und Ton,
Herzerleichternd, zu gestalten,
Und er hebt die Weise an:

„Zu dir kehr' ich wieder — „Du Heimath der Lieder,
„Du Wiege so selig vergangener Zeit!

---

*) Wörtlich nach der Chronik. [Anm. d. Verf.] — Die Alpenrosen haben folgende Abweichungen: 1018 Blümlin, 1019 herkummt .. Schyn, 1020 Bald wieder sie ganz ufrecht syn.

„Wo schon ich als Knabe — „An freundlicher Gabe
„Der Matten und Haine mich kindlich erfreut;
„Ihr Hörner, ihr Matten, — „Ihr kühlenden Schatten!
„Bey euch ist gereifet — „Der kindliche Geist,
„Der muthig ergreifet — „Was Zukunft verheißt".
1137 „Und kühn in das Leben — „Wohl saht ihr mich streben,
„Von künftigen Thaten erfüllet die Brust,
„Und Ruhm nur und Ehre, — „Nur blinkende Wehre
„War damals des harmlosen einzige Lust. —
„Da fühlt' ich ein Sehnen, — „Und glühende Thränen
„Mir netzten die Wangen, — [illegible]t wußt' ich warum?
„Nicht fühlt' ich Verlangen — [illegible] Ehr' mehr und Ruhm"!
1149 „Doch sie nur zu sehen, — [illegible] war mir geschehen?
„Es dünkt' mich, als wü[illegible] erst jetzo gebohr'n,
„In ihr mir erblühte — „W[illegible] erglühte,
„Sie wurd' meines Lebe[illegible] wonniger Born.
„Und Lieb' hat errungen — „[illegible] Liebe bezwungen; —
„O selige Stunden! — „O him[illegible]ches Glück!
„Wenn einmal entschwunden, — [illegible]ehr't nimmer zurück". —
1161 „Ach wohl kehr' ich wieder — [illegible]r Heimath der Lieder
„Zur Wiege der selig verg[illegible]ten Zeit!
„Doch leer ist's im Herzen, — [illegible] nur noch an Schmerzen
„Der seligen Liebe das He[illegible]h erfreut. —
„Da lindert ihr Matten, — „Ih[illegible]ühlenden Schatten!
„Allein noch die Wunden, — „Den Schmerz, der mich drückt;
„Wenn Glück ist entschwunden, — „Erinn'rung erquickt". —

1173 Und des Liedes letzte Töne
Leis' verklangen in der Luft;
Schon von Alp' zu Alp' der Senne
Mit dem Horn die Heerde ruft. —

1177 Da kam er gen Thun geritten
Zu dem grausen Unheilssee;
Alles, was er einst gelitten,
Fühlt er ein erneuert Weh ....

[illegible] Und nicht kann er widerstehen
Ganz dem Traume sich zu weih'n,
Zu dem Lieblingssitz zu geben,
Blumen Ithas Geist zu streu'n ...

[illegible] Forschet, ob der Stein noch stehe,
Und die Wort', die er grub ein:
Findet in des ersten Nähe
Einen zweiten. Ithas Stein.

f. Wie Heinrich Itha heimführt.

[illegible] Wie, wenn man aus schweren Träumen
[illegible]

1205 Man den Sinnen kaum vertrauet,
Jeden Gegenstand berührt,
Vor dem Traume uns noch grauet,
Ob nicht neuer Wahn uns irrt?:

1209 So kann Heinrich noch kaum fassen,
Was er sieht, und was er fühlt,
Zaudert sich zu überlassen
Einem Glück, so jäh enthüllt ....

1221 „Itha lebt noch"! hallt es wieder
Durch sein aufgeregtes Seyn,
Tönet ihm wie Sphärenlieder,
„Lebt, und liebt, und ist noch mein" !..

1229 Nicht in Laute konnt' er fassen
Was die Brust ihm mächtig regt,
Nur in Augen, freudenassen,
Wiederglänzt, was ihm bewegt.

1233 Himmelwärts die Arm' er hebet,
Stammelt Dank sein Thränenblick,
„Itha, Itha treu dir lebet"!
Schallt es ihm von dort zurück.

1237 Kann sich länger nicht mehr halten,
Stürmt zu Ithas Hütte fort,
Wahr muß sich ihm nun gestalten,
Was ihm kündet Ithas Wort;

1241 Stürmet also an der Hütte
Thüre, mit der Sehnsucht Drang,

Daß vom ungeduld'gen Tritte
Krachend Niet und Nagel sprang.
Und vor solchem Ungethüme
Wollten schon die Frauen flieh'n,
Wollten schreckbetäubt dem Grimme
Sich in irrer Flucht entzieh'n ...
Wie wenn wirklich sich entfaltet,
Was die kühnsten Fantasey'n
Hoffnung gebend uns gestaltet,
Wir es schauen nun im Seyn,
Und das Seyn und Bild sich wirren,
Und wir keinem recht vertrau'n,
Fürchten, uns im Seyn zu irren,
Und doch mehr als Bilder schau'n:
So auch fühlen sie ergriffen
Sich von kaum gehofftem Glück,
Wahrheit suchend, wechselnd prüfen,
Forschend in des andern Blick. ...
Wohl kann manches nachgestalten
Phantasie mit Zauberkraft,
Manches holde Bild entfalten,
Was sie der Natur entrafft,
Und der Brust geheimstes Leben
Wundersam sie offenbart,
Kann zum Aether selbst entschweben,—
Künden, was der Erdschooß wahrt;
Doch wenn sich zwey Geister küssen
Mit der Liebe ew'gen Glut,
Sie in Seligkeit zerfließen,
Selbst die Zeit für sie nun ruht,
Nimmer kann sie's wiedergeben; —
All der Liebe Zaubermacht,
Dieses feurig zarte Leben
Wenn der Gott in uns erwacht.
Doch wer einmal nur gefühlet
Diese höchste Erdenlust,
Dem Erinn'rung süß erfüllet
Die einst hochbeglückte Brust,
Zaubert ihm vergang'ner Zeiten
Seligkeit so süß zurück; —
Die nur, die der Lieb' sich weihten,
Fassen Heinrichs, Ithas Glück ....
Doch bevor er heim sie führet,
Zieht mit ihr er hin zum Hain,
Den sie kosend oft durchirret
Bey des Mondes Silberschein; ....
Weinen heil'ger Rührung Thränen,
Aug' an Auge langend hängt;
Mit der Liebe reinem Sehnen
Lipp' auf Lippe heiß sich drängt ...
Da in Töne sich gestaltet
In der Stimme sinn'gen Klang,
Was im regen Busen waltet,
Singen diesen Wechselsang:

Heinrich.

„Wie wonnig Lenz sich da entfaltet,
„Wenn Veilchen wieder süß erblüht,
„Welch Leben alles da durchglüht,
„Und Lieb' und Schönheit wieder waltet"?

Itha.

„Wohl zart sich Veilchen da entfaltet,
„Wenn Lenzesstrahl es mild durchglüht,
„Doch ach es welkt, wohl gar verblüht,
„Wenn milder Frühlingsstrahl erkaltet".

Beyde.

„Doch wenn auch Frühlingsstrahl erkaltet,
„Und alles einst wohl auch verblüht,
„Ein neuer ew'ger Lenz erglüht,
„Und alles ewig jung gestaltet"! —

Und mit Veilchen und mit Rosen
Kränzen sie die beyden Stein'
Unter minniglichem Kosen,
Weben Epheulaub auch ein.
„Mög't ihr Steine lang noch stehen"!
Tief bewegt da Heinrich sprach,
„Daß die Enkel es noch sehen
„Was wohl treue Lieb' vermag;
„Lange, lange noch es kündet,
„Daß, wer rein die Liebe wahrt,
„Und auf Gott sein Hoffen gründet,
„Nimmer wohl vergeblich harrt";
„Und wenn Leiden ihn auch trüben,
„Selbst die Hoffnung will entflieh'n,
„Ist der Lieb' doch Trost geblieben:
„Reines, treues Liebesglüh'n!" —

4.

An Friedrich Baron de la Motte Fouqué.

Als Antwort auf seinen Prolog zu den Gedichten „aus dem Jünglingsleben“ von Ferdinand Wolf*.

Du freust am Gruß dich aus des Freundes Mund,
Du willst zum Lohne einen Blumendank
Aus echtem deutschen Herzen dir gebracht:
Wohlan so will ein deutscher Jüngling — ich
An deinem schönen Liederkranze mich
Erfreuend, dir eine kleine Gabe zoll'n! —

Soll ich der Myrthe Laub auf's Haupt dir streu'n?
Schön ist sie, wenn durch's lock'ge Haupt der Braut
Die Stirn ihr zärtlich küssend, sie sich schlingt.
Nicht kleidet sie, der Liebe zartes Bild,
Des Heldensängers heiter-ernstes Antlitz. —
Soll ich mit Daphne's Zweige dich bekränzen?
Kränzt er doch auch den Sänger Albions,
Und auch den Sohn der stolzen Itala! —

Doch dir, Thuiskon's echtem, biedern Sohn,
Will ich Thusneldens Kränze opfernd weihn,
Und Eichenlaub aus Odins Wald gepflückt,
Den Barden und den wackern Teutons Kämpfer
Gleich sinnvoll ehrend, soll die Schläfe kränzen,
Und dir die glüh'nde Dichterstirne kühlen!

5**).

Die Einsiedelei von Malviedro; Elegie.

Dort, wo durch der Platanen Gezweige graulich Gemauer,
Düstren, ernsten Blicks starrt durch's lebendige Grün,
Wie durch des Lebens lieblich erquickendes Blühen und Werden
Des Geweienen Bild, warnend die Zukunft enthüllt;
Wo der Jahrtausende Zahn und zerstörendes Wüthen der Menschen
Trotzig vernichtet das Werk, welches der Maure gebaut
Mit dem mächtigen Geist der Erfindung und schaffenden Künste
Lebet ein Eremit ***) stiller Betrachtung geweiht.
Sinnig hat er die Höhe gewählet — dem Himmel nun näher,
Schaut er in's tiefere Land, schauet der Menschen Gewühl,
Und ihr Trachten und nichtig Getreibe, künstlich zu schaffen
Werke, die im Entsteh'n schon der Zerstörung geweiht,

*) Aus der Wiener Zeitschrift für Kunst, Literatur und Mode, hrsgg. von Joseph Schickh 1819. Nro. 135. 11. Nov.

**) Aus dem Conversationsblatt, Jahrgang 2. — 1820. Wien.

***) Eine der schönsten Einsiedeleien Spaniens, wo noch Trümmer einer maurischen Festung sich finden.

Um mit Müh' und Gefahr ein kümmerlich Leben zu friſten,
Das die Minute gezeugt und die Minute zerſtört.
Denn ſelbſt der Kunſt, der Gottgeſandten, herrlichſte Werke,
Unerbittlich zerſtört ſie die allmächtige Zeit;
Auch Alhambra*), das zauberiſch erbaute, ſank zur Ruine,
Wo einſt Wolluſt und Pracht, Schönheit und Glanz ſich vereint.
Und das ſtolze Zehra**) verſank in ſpurloſem Staube,
Und El Generalif***), das einſt ſo herrlich geprangt;
Das wie ein ſüßes Traumgebild, ein ſchöner Gedanke,
Eine gaukelnde Fee unter den Roſen ſich hob,
Iſt in traurige Trümmer verwandelt durch Zeit und Zerſtörung.
Dornen und ſtruppig Geſträuch, wo einſt die Roſe geblüht,
Wuchern nun in wilder Verſchlingung um mächtige Trümmer;
Nur die Cypreſſe noch weint über verblühetes Glück;
Einſam trauert um's öde gewordene Becken die Myrthe,
Wo ſich im Wellengekoſ' reizende Mädchen gekühlt. —
Und wie die Werke, die ſie erſchaffen, ſanken die Mauren,
Ihre Herrſchaft zerfiel, Cordova, Granada ſank.
Denn der Chriſten Wuth zerſtob ihr Reich bei Toloza†),
Glaube ſtählte die Bruſt ihnen zu Tod und zu Sieg!
Und wie in blutigen Schlachten geſieget die Stärke des Glaubens,
So in des Siedlers Bruſt ſtrahlet ſie himmliſche Ruh.
Denn ob auch Irdiſches ſtets nur vergänglich und ſtets ſich erneuernd,
Und wie Himmel und Erd', Tod ſich und Leben umarmt,
Muß doch das Eine beſtehen, Ewiges ewig auch währen —
Und was noch Keiner begriff, ahnender Glaube nur lehrt. —
Wohl haſt du ſinnig die Hütt' dir gebaut auf Trümmer der Vorzeit
Frommer Anachoret! — um nach den Stürmen zu ruh'n,
Und nach der Wanderung Müh' und Beſchwerden durch's rauhere Leben;
Nimmer biſt du allein, Glaube durchglüht dir die Bruſt,
Läßt dich ſchon jetzt des Himmels geläuterte Freuden erahnen,
Irdiſchem Treiben entfernt, biſt du ganz Gott nur geweiht;
Lebeſt in ſelbſt erbauter Hütte, die mehr als Alhambra
Dieſes der Wolluſt erbauet, jenes der Liebe zu Gott.
Und das einſame Dach bekränzet die Palm und Eſparto,
Wie ſich auf irdiſchen Kampf ſenket der himmliſche Sieg.
Was der Leib noch bedarf auf der kurzen Strecke der Wallfahrt,
Reichet Valencia's Hirt willig als frommes Geſchenk,
Doch du ſpendeſt für Leibeserquickung himmliſche Nahrung,
Spendeſt thränenden Blick's, Segen dem gläubigen Volk. Ferd. Wolf.

---

*) Alhambra, Palaſt der mauriſchen Könige, noch eine merkwürdige Ruine.

**) Zehra einſt eine ſchöne Stadt in der Nähe von Cordova.

***) Generalif (der Garten der Liebe), der Frühlingsaufenthalt der Könige n Granada.

†) Bei Toloza erfochten die Chriſten 1212 einen großen Sieg.

6.

Ueber ein Gedicht von Torquato Taſſo*).

In dem Anhange der Memoirs of Alessandro Tassoni (London 1815) von J. C. Walker, dieſes intereſſanten und für die italieniſche Literatur überhaupt wichtigen Werkes, theilt der Verfaſſer, welcher der gelehrten Welt hinlänglich durch ſeine »Memoirs on italian tragedy« und »historical Memoirs of the irish Bard« bekannt iſt, ein früher ungedrucktes Gedicht von Torquato Taſſo mit, welches der Bibliothekar der öffentlichen Bibliothek von Ferrara beiläufig im Juli 1812 unter einer Menge anderer Papiere fand, und in ſelbem alsbald Taſſo's Hand erkannte, was ſich auch durch Vergleichung mit anderen Manuſcripten beſtätigte, die unbezweifelt von ſeiner Hand waren. Mehr aber, als das Reſultat dieſer Vergleichung, beurkundet der Inhalt des Gedichtes ſelbſt ſeine Abkunft von dem großen Sänger des Gerusalemme liberata. Es iſt ein Seufzer der Liebe aus tiefſter Bruſt voll zarter Anmuth, ein Nachtigallenſchlag der Sehnſucht in den weichen melodiſchen Klängen der italiſchen Sprache. Ich glaubte daher den Leſern dieſes Blattes durch deſſen Mittheilung keinen ganz unangenehmen Dienſt zu erweiſen; und um den der italieniſchen Sprache Unkundigen ein ſchwaches Bild von der unerreichbaren Schönheit des Originals zu geben, wagte ich es, den Verſuch einer Ueberſetzung von mir beizufügen.

Vola, vola pensier fuor del mio petto,
Vanne veloce a quella faccia bella
Ch'è la mia chiara stella,
Dille cortesemente con amore
Eccoti lo mio core.

Entſchwinge dich Gedanke meinem Buſen,
Eile zu dem holden Angeſicht,
Das mir ſtrahlt wie klares Sternenlicht,
Sag ihr mit der Liebe zartem Reigen:
Sieh dieß Herz auf immer iſt's dein eigen.

E mentre le sue vaghe e bionde treccie
E quegli occhi lucenti mirerai
Cosi tu gli dirai:
Celeste sol, rara beltà infinita
Eccoti la mia vita.

Und während ihre loſen blonden Flechten
Du bewunderſt, ihre Augen dir
Strahlen wundermild, ſprichſt du zu ihr:
Hehre Sonne, himmliſch-ſchöne reine,
Sieh dieß Leben, ewig iſt's das deine!

E se co'l lampeggiar del dolce viso
Rasserenar volesse i giorni miei,
Non ti partir da lei,
Ma dille ogn' hor ardendo nel suo petto
Eccoti un tuo soggetto!

Und wenn ſie mit dem Glanz der ſüßen Augen
Leuchten will mir auf des Lebens Bahn,
O dann weile bei der Holden! dann
Sprich, in ihrem Buſen ſüß erglühend,
Sieh, ein Unterthan dich nimmer fliehend!

Cosi fuor di me stesso viverai
In lei, ne più da me farai ritorno
Fin che quel viso adorno
Non dica, con l'accorte sue maniere
Eccommi in tuo potere.

Und ſo mir ſelbſt entwendet, lebſt du fürder
Nur in ihr, noch kehrſt du je zurück,
Bis ihr holder Blick dir nicht mein Glück
Kündet, ſprechend mit der Anmuth Reigen,
Nun wohlan, auch ich bin ja dein eigen!

Ferd. Wolf.

*) Aus dem Converſationsblatt, Wien 1821. Nro. 62.

II. Schönwissenschaftliche Anzeigen.

1.

Fouque's Frauentaschenbuch für das Jahr 1821. 12. Nürnberg (Schrag). Preis 3 fl.*).

Zum siebenten Male schon erfreut der Sänger der Undine die deutschen Frauen und Jungfrauen mit dieser lieblichen Gabe. Er bringt ihnen auch dieses Mal viel der holden Blumen aus dem deutschen Bardenhaine, zarte Blüthen der Phantasie mit einigen Sagen und Kunden der Vor- und Jetztzeit zierlich verschlungen. Wohl werden die minniglichen Frauen sich auch dieses Mahl gerne ergehen in diesem Garten der Dicht- und Sangeskunst, und so den edlen Spender mit ihrer Huld, dem schönsten Lohne, der ihm nur werden kann, beglücken. Verf. will sich hierbey nur das kleine Verdienst um sie erwerben, ihnen auf dieser lieblichen Wanderung als Wegweiser zu dienen.

Der erste Aufsatz ist von dem Herausgeber: Der Morgengruß. Scenen aus dem Bekehrungskriege der Franken gegen die heidnischen Sachsen; ein frisches, lebendiges Bild in des Verfassers gewohnter Manier. Zwey Ritter, ein Franke und ein Sachse, begegnen sich feindlich in ihren gemeinsamen Brempuncten, in der Liebe zur holdneckenden kindlich frommen Amöne und in dem glühenden Gefühl für Ritterehre und Heldentugend, bis auch sie die Christusliebe versöhnt und Amöne dem wilden, todtwunden Galtyr den heiß ersehnten Morgengruß als einen Vorschmack ewiger Seligkeit zuruft. — Dann folgen: Klagen einer Gattin um ihren Gatten, vierundzwanzig Sonnette von Kannegießer; die bange Sorge um den Entfernten, das Leid der Trennung und der Schmerz des Verlustes sind wahr und tief empfunden geschildert, nur glauben wir, daß die Form des Sonnettes nicht glücklich gewählt sei; denn, wie ein geistreicher Dichter sich äußerte, das Sonnett ist das Epigramm der Empfindung. — Die Retterin, oder Ehre den Todten, eine Novelle von Fr. Horn. Diese mit Moral reichlich ausgestattete Erzählung einer an sich einfachen Begebenheit aus dem Kreise des gewöhnlichen Lebens interessirt durch psychologisch richtig durchgeführte Schilderungen des menschlichen Gemüthes; nur würde sie durch mehr Gedrängtheit an Frische und Lebendigkeit gewonnen haben. — Der Maltheser, eine Erzählung von Caroline de la Motte Fouqué. Wie sich scheinbare Abneigung oft in leidenschaftliche Liebe verwandelt, und die erstere nichts als ein ahnendes Vorgefühl, begleitet von Furcht vor der letzteren ist, hat uns die geistreiche Schriftstellerin auf eine ebenso anmuthige als interessante Weise gezeigt. Sehr ergreifend ist mit dem Gange der Haupthandlung die Episode verbunden, die Gleichheit des Geschickes, welches die Hütte des Jägers wie das Palais der Gräfinn getroffen; und die daraus entstehende Wechselwirkung auf das Gemüth der Handelnden gibt dem Ganzen einen ungemeinen Reiz. — Kaiser Max auf der Martinswand, Trauerspiel in einem Acte von Freyherrn F. v. Schlechta. Die bekannte Begebenheit aus dem Leben dieses ritterlichen Kaisers wurde von dem geachteten Verfasser in einer

*) Literatur- u. Kunstblatt zu No. 3 des Conversationsblattes, Wien 1821.

höchst anziehenden und effectvollen Darstellung dramatischer Hoheit und Milde, glühendes Gefühl für Ritterthum und zarte Minne. Für Kunst und Schönheit ist der beliebte Dichter hinreißend warm in dem Bilde des tapferen Helden vor das Auge. Besonders fein und poetisch gedacht ist die Scene derselben in den schauerlichen Augenblicke der Hingebung durch die Hand der für ihn werbenden Geliebten. Von erschütternder Wirkung und groß gedacht ist die Scene, in welcher Max den Herzog Herrmann auffordert ihm den Tod zu geben. Die ganze Handlung bewegt sich leicht und rasch in dem Blumenhaine einer wunderschönen Sprache. Meisterlich hat der Dichter die poetische Gerechtigkeit zu üben gewußt, und wir bedauern nur durch den beschränkten Raum dieser Blätter gehindert zu seyn, dem Leser eine oder die andere Stelle auszuheben, deren Wahl uns schwer werden sollte. Wer den ritterlichen Max so ritterlich besungen und erst so kurzem in der zarten lieblichen Idylle: Das Christusbild sein weiches Gemüth so reich und glänzend ausgesprochen, muß die größten gerechten Hoffnungen auf die Vorzüglichkeit künftiger Leistungen neuerdings erregen. — Denkmäler deutscher Dichterinnen von Kaßmann. Die Dichterinnen Sid. Hedw. Zäunemannin, Marg. Klopstock, Agn. Sophi. Schwarz und An. Mar. Doroth. Elis. Rinoch werden durch vier Sonnette von biographischen Notizen begleitet, auf eine einfache aber gemüthliche Weise in der Erinnerung deutscher Frauen erneuert. — Ebenso verdient der Aufsatz: Erinnerungen an die erhabene Catharina, die verewigte Königin von Würtemberg von Gustav Schwab den Dank aller Töchter Teutschlands: denn mit Würde und Kraft hat der rühmlich bekannte Verfasser die hohe Tugend und Milde der erhabenen Verblichenen besungen. — Die Brautwerbung um Trudchen, eine Erzählung von L. M. Fouqué. Daß auch zuweilen der feinere Sinn des Dichters, obgleich durch die edle Sangeskunst vor gemeinen Mißgriffen bewahrt, durch Schönheit geblendet, Flitter für Gold halten könne, ist uns in dem Schicksale des Sangesmeister Haldibert auf eine wehmüthig-betrübende Weise kundgethan: mit dem Tode als der einzigen Linderung für sein tief verletztes Leben, muß der treue Sänger seinen Fehlgriff büßen: doch die Täuschung schwindet mit dem ersten Strahl von dem ewigen Lichtborn, und vielbedeutend ist sein Schwanengesang, den wir ob der tiefen Wahrheit uns nicht enthalten können, mitzutheilen:

„Was dich auf Erden lieb anspricht, —
Nimm erst sein Maß am Himmelslicht.
Sticht es dabey nur irgend aus,
So thu's alsbald aus deinem Haus.
Doch wenn sich's bei dem Licht bewährt,
Wol gar noch schöner sich verklärt, —
Dann heg' es treu, dann halt' es werth".

Und so erkannte auch sein Freund und Sangesgenoße, Meister Friedleif, daß es mit dem Ruhme und den Ehrenbezeugungen der Welt nicht viel besser stünde als mit den Täuschungen der Liebe und daß nur der das Leben in seiner ganzen Tiefe erfaßt, der die Kunst, die „gottgesandte", treu im Busen hegt. Wol wird mancher ihrer getäuschten Jünger mit ihm in die Schlußworte einstimmen: „es war denn also auch eben nur eine Brautwerbung um Trudchen! Das Sängerleben aber ist mehr. Singen sie ja auch droben am krystallenen Meere"! — Hans und Gretchen, von Tilleila: halb Legende, halb Idylle, wird diese Erzählung durch Einfachheit der Darstellung und Frömmigkeit der Gesinnung jedes reine Gemüth erfreulich ansprechen. — Das Stiergefecht, fünf Romanzen von Krug v. Nidda. Nur für Vaterland und zarter Frauen Schutz geziemt es dem rechten Ritter sein Leben kühnlich zu wagen, roher Kampf entheiligt selbst den Arm des Helden, vollends wenn er die abmahnende Bitte der Herrin trotzig verschmäht: — diesen Frevel, seine Strafe und Sühne hat uns der Verfasser sehr an-

ziehend in Hispania's Sangesweise und mit den glühenden Farben Andalusiens geschildert. — Verschwiegene Treue, eine Sage vom Ufer der Maas, von Louise Brachmann, die Liebe der Nymphe der Maas zu einem armen aber edlen Ritter, und der süße Lohn für seine Treue und Verschwiegenheit, der ihm durch sie geworden, sind in dem Ton der Sage einfach und zart erzält. — Der letzte unter den größeren Aufsätzen ist: Benno und Clotilde, eine Novelle von Constanze Reinhold. Edelmuth im Kampfe mit Liebe ist der oft benützte Gegenstand dieser Erzählung, wie denn wohl auch die Wendungen derselben etwas abgebraucht sind; doch ist die Darstellung im Ganzen leicht und gefällig, nur wäre dem Style etwas mehr Correctheit und Sprachrichtigkeit zu wünschen.

Unter der ziemlich bedeutenden Anzahl kleinerer Gedichte zeichnen sich die von Louise Brachmann, Krug v. Nidda und Gr. v. Haugwitz vortheilhaft aus; einige würden durch mehr Sorgfalt für Form und Reinheit der Sprache, wie auch durch eine größere Klarheit der Idee und Tiefe der Gedanken gewiß bleibenderen Werth gewonnen haben. —

Eine willkommne Zierde dieser anmuthigen Dichtergabe sind die trefflich gezeichneten und gestochenen zwölf Kupfer. Das Titelkupfer stellt wieder eine Scene aus dem häuslichen Leben altdeutscher Frauen dar; das Titelblatt ist eine ebenso poetisch gedachte, als glücklich ausgeführte Allegorie; die übrigen geben Scenen aus Hieron. v. Stauf, einem Trauerspiele von Fouqué, und dessen meisterhafter Erzählung Undine in schöner Annäherung an die gelungenen Dichtungen; abermals drey Apostelbilder des in Bronze gegossenen Grabdenkmahles von Peter Fischer in der St. Sebalduskirche zu Nürnberg, woher auch die Bilder des Umschlages genommen, beschließen diese anziehende Schaustellung.

Ferd. Wolf.

2.

Prinzessin Brambilla. Ein Capriccio nach Jacob Callot von E. T. A. Hoffmann. Mit 8 Kupfern nach Callot'schen Originalblättern. Breslau, Max, 1821. 8. IV u. 310 S. 2 Rthl. 6 gr. *).

Schon der Titel zeigt von des Verfassers Lieblingsmanier, ein Capriccio, ein Werk der ungebundenen Phantasie, die sich nicht an die bey gewöhnlichen Tonstücken eingeführte Ordnung und Folge der Ausweichung bindet, sondern sich der Laune, ja oft einer recht muthwillig neckenden überläßt, und in ihrem unbegrenzten Gebiete frey und zwanglos bewegt. Er erklärt sich in der Vorrede gegen jene Leute, „die alles gern ernst und wichtig nehmen". Fast scheint es, als wolle er jeder ernsteren Kritik hiedurch begegnen, wenn uns nicht der Schluß obgedachter Vorrede eines andern belehrte. Denn sehr richtig beruft er sich darin auf Gozzi's Ausspruch, „nach welchem ein ganzes Arsenal von Ungereimtheiten und Spuckereien nicht hinreicht dem Märchen Seele zu schaffen, die es erst durch den tiefen Grund, durch die aus irgend einer philosophischen Ansicht des Lebens geschöpfte Hauptidee erhält". Also muß denn doch, selbst nach des Verfassers Ansicht, durch die launige Verhüllung eine ernstere Lebensphilosophie, durch all den neckenden Spuck des Scherzes tiefe aus dem Leben geschöpfte Wahrheit, aus der phantastischen Larve ein seelenvolles Menschenauge hervorblicken; gleichsam wie geistreiche Masken ihren Bekannten, durch die täuschende Vermummung verborgen, um so ungezwungener und offener auf neckende Weise tiefe, in die geheimsten Beziehungen

*) Aus: Literatur- u. Kunstblatt zu No. 22 d. Conversationsblattes. 1821. Wien.

ihres Lebens eingreifende Wahrheiten zu sagen pflegen. Es sey uns daher zu untersuchen erlaubt, in wie fern der Herr Verfasser in den bunt verschlungenen neckenden Tönen des Capriccio die zum Grunde liegende Hauptidee darzustellen ausspracb und so die anscheinenden Dissonanzen in einem perfecten Accord auflöse: indem er selbst mit lobenswerther Bescheidenheit seine Vorrede mit den Worten schließt: „so möge das (sein Capriccio) nur darauf hindeuten, was er gewollt, nicht was ihm gelungen".

Die Grundstimme dieses Capriccio („die Basis des Ganzen" und Callots „phantastisch karrikirte Blätter": in der Ausführung übernahm Signora Giacinta den Sopran, Sigr. Giglio den Tenor und die Sigri Celionati und Bescapi den 1mo und 2do Basso, der Zauberer Hermod Ruffiamonte aber die Stelle eines Maestro di capella. Die Tonart mit ihren phantastischen Ausweichungen ist sehr gut gewählt, und durch die Grundstimme hinlänglich angedeutet, der römische Carneval mit seinen scurilen Mummereyen und Schwänken, die Tonica aber das magische Land Urdargarten und der perfecte Dreyklang, in den sich nach manchen contrapunctischen Uebergängen und künstlichen Ausweichungen das Stück auflöst, würde, wenn wir anders die Bezeichnung richtig dechiffrirt, ungefähr so lauten: nur wenn sich Humor mit Phantasie verbindet, und beyde sich gegenseitig unterstützen, wenn sie subjectiv in der Schöpfung des Dichters, sowohl in der Erfindung der Fabel als auch in der Form und im Styl, und objectiv in der Darstellung des Schauspielers vorhanden sind, kann uns der Genuß eines wahrhaft ergötzenden, aus den Tiefen des Lebens geschöpften und kräftig in's Leben tretenden Drama werden, und dann sind „alle diejenigen als reich und glücklich zu preisen, denen es gelang das Leben, sich selbst, ihr ganzes Seyn in dem wunderbaren sonnenhellen Spiegel des Urdarsees (der ächt dramatischen Darstellung) zu erschauen und zu erkennen". Sehr gerne stimmen wir in diese Ansicht des geistreichen Verfassers ein, da diese nicht bloß als ein von der Theorie dictirtes Problem, ein noch zu erfüllendes pium votum ist, sondern subjectiv vollkommen gelöst in den Werken des unsterblichen Shakespeare (dessen Genius der Verfasser mit Recht bey jeder Gelegenheit huldiget, und der ihm auch hiebei vorgeschwebt zu seyn scheint) sich practisch jedem Empfänglichen aufdringt. Freylich ist noch, was die objective Auflösung betrifft, die Darstellung der Meisterwerke dieses Riesengeistes, vieles, ach vieles! zu wünschen übrig, denn welche Bühne hat sich wohl eines Giglio, einer Giacinta, wie sie durch die Hineinschauung in den Urdarbronnen geworden, zu erfreuen? —

Was aber die Art der Darstellung dieser Ansicht in dem vorliegenden Capriccio und daher eigentlich die Lösung der Aufgabe dieses Werkes betrifft, so ist nicht zu läugnen, daß der Verfasser sich mit viel Gewandtheit und lustiger, ja oft recht schalkhafter Lebendigkeit in dem Bereich der Laune bewege, daß seine Charaktere ein frisches originelles Gepräge von possierlicher Ironie, und ironischer Possierlichkeit haben; doch müssen wir, unbeschadet der Genialität und dem Verdienste des rühmlichst bekannten Hrn. Verfassers, unverhohlen gestehen, daß seine Possierlichkeit oft zu nahe ans Fratzenhafte, sein Humor ans gesucht Fantastische streife. Denn jener Humor, jener klare Urdarbronnen, durch dessen kräuselnde, sich vielfach verschlingende Wellen, ob sie gleich das Bild des Hineinschauenden oft recht absonderlich zurückspiegeln, aber doch immer ein klarer, blühender Grund durchschimmert, ist nicht oft bey ihm zu finden; jenes flüssige Element, in dem sich mit so vieler Genialität, Shakespeare, Sterne und unser trefflicher Jean Paul bewegt, scheint dem Verfasser nicht ganz zuzusagen, denn statt eines Fallstaff, Onkel Toby, Leibgeber, zeigt er uns oft wirklich nur einen recht possierlichen Capitano Pantalon, und würden seine humoristischen Charaktere sich in dem Quell Urdarbronnen schauen, so würde oft eine gespenstisch-fantastische larvenartige Fratze statt eines humoristischen Menschen-Antlitzes herausgucken.

Auch ſchwankt das Ganze zu ſehr zwiſchen dem Romantiſch-Komiſchen des Mährchens und dem Scurilen der Poſſe, und Eines verirrt ſich oft in das Gebieth des Andern, wodurch es ihm an beſtimmter Haltung zu merklich gebricht, was bey dieſer Gattung von Poeſie um ſo mißlicher iſt, da ſie ohnehin ihrer Natur nach auf die Einheit der regelmäßigen Schönheit verzichtet, und der Dichter nur gar zu leicht in ſeiner Weltnachbildung zu weit geht, und uns dieſelbe in ihrem urſprünglichen Zuſtande — als ein vollkommenes Chaos darſtellt.

Trefflich hat er Seite 98 den Unterſchied zwiſchen dem poſſenhaften Scherze des Italieners und dem tiefeingreifenden Humor des Deutſchen angegeben, und wir wünſchen von ganzem Herzen, daß er ſich nie allzuſehr einer zügelloſen Phantaſie überlaſſe, die nur gar zu gerne ſtatt des Wunderbaren das Verwunderliche und Abſonderliche ergreift, ſondern treu dem ächten, deutſchen Humor bleibe, und ſeinem Urbilde, dem Shakeſpeariſchen, über den er ſich ſehr treffend in ſeinen „ſeltſamen Leiden eines Theaterdirectors“ geäußert, immer mehr annähere; — dann werden wir noch manches vorzügliche Werk aus ſeiner genialen Feder bekommen, und der deutſche Literator ihn den gefeyerten Namen eines Hippel, Hamann, Muſäus und Jean Paul dankbar beygeſellen. Das Aeußere des Werkchens iſt ſauber, und die 8 Kupfer von Thiele in Berlin in Aqua tinta gut nachgeſtochen.

Ferd. Wolf.

III. Wissenschaftliche Anzeigen

mit Ausschluss der spanisch-portugiesischen Werke betreffenden.

1.

Bibliographische Nachricht von einigen der neuesten Ausgaben von Dante's Werken*).

[S. 33] Dante, »der Vater der italienischen Poesie und neueren Literatur,« findet gegenwärtig so viele Verehrer in und ausser Italien, dass im Jahre 1820 neun Ausgaben der *Divina Commedia*, zwey der *Rime* und eine der sämmtlichen poetischen Werke erschienen.

Mehrere der ausgezeichnetsten Köpfe Italiens, selbst vorzügliche Dichter, wie Monti, der zugleich der glücklichste Nachahmer des Dante ist, Foscolo, Perticari, haben nach Alfieri's Vorgange die Werke des »göttlichen Dichters« zum besonderen Gegenstande ihrer poetischen und philologischen Studien gemacht, und theils in einzelnen Bemerkungen, theils in grösern Abhandlungen Inhalt und Sprache derselben erläutert: die ohnehin sehr beträchtliche Anzahl der Commentatoren der *Divina Commedia* hat sich in der neuesten Zeit noch vermehrt, unter welchen der berühmte italienische Literator Biagioli[1] einen ganz [S. 34] neuen, nach eigenthümlichen Ansichten verfassten Kommentar (Paris 1819. — Mailand 1820) herausgab, der zugleich als eine ununterbrochene Lobrede auf das Gedicht gelten kann; ja Quirico Viviani, der gelehrte Herausgeber der zu Udine 1823 erschienenen *Divina Commedia* (welche Ausgabe wir bald ausführlicher beschreiben werden) wünscht auf Italiens Hochschulen wieder, wie zu Boccaccio's Zeiten, eigene Lehrstühle für Vorlesungen über das göttliche Gedicht errichtet zu sehen[2]. — Aber auch die »*Oltramontani*,« bey denen früher Dante's Dichtungen keine so günstige Aufnahme, wie in Italien von jeher, gefunden hatten, helfen nun, wie Ginguené, Sismondi, Wismayr und andere, dem Mutterlande den Triumph des gefeyerten Sängers verherrlichen. — So ist der einst abgöttisch verehrte, vielfach missverstandene, und noch zu Anfang dieses Jahrhunderts scharf getadelte Dante, ein wahrer Phönix, aus seiner Asche neu er-

---

*) Aus: Jahrbücher der Literatur 26ter B., Wien 1824, Anzeige-Bl. S. 33–51.

1) Die Aufsätze, welche der berühmte italienische Dichter Ugo Foscolo über Biagioli's Kommentar und über Cancellieri's Werk: »*osservazioni intorno alla questione sopra la originalità del Poema di Dante. Roma, 1814.*« in das *Edimb. Review (Vol. 29. p. 453. seqq. – et Vol. 30. pag. 317 seqq.)* einrücken liess, hatten einen solchen Beyfall, dass die englischen Journalisten sich in die Wette überboten, um Aufsätze von Foscolo zu erhalten (man sagt, er bekomme für jede Seite zwey Pfund Sterling). *Prose e versi di Ugo Foscolo. Milano 1822. 12mo. p. XI.*

2) Auch der für die italienische Literatur leider zu früh verstorbene Graf Giulio Perticari ruft aus: *vessa e vergogna verissima dell' età presente che non siavi scuola in Italia tutta, dove sieno esposte e predicate le Opere del Padre nostro! —« Giorn. Arcad. Vol. XV. p. 184.*

standen, und wenn nicht ein glänzender Fixstern, doch ein bedeutungsvoller Komet am poetischen Himmel herrlicher wie je wieder aufgegangen.

Ohne in eine Untersuchung der tiefern Bedeutung dieser Erscheinung in der Geisterwelt einzugehen, die der philosophische Beobachter des Zeitgeistes nicht unbeachtet lassen wird, begnügen wir uns, einige der merkwürdigsten und neuesten Ausgaben von Dante's Werken bibliographisch zu beschreiben.

Herr Prof. Schmidt hat bereits in diesen Jahrbüchern (Band XXIV. S. 151. —) zweyer der neuesten Ausgaben der *Divina Commedia*, der zu Rovetta 1820 und der zu Bologna 1821 erschienenen Erwähnung gethan. Wir führen daher die dritte römische Ausgabe, deren Erscheinung zwischen die der beyden erstgenannten fällt, zuerst an; — ihr vollständiger Titel lautet also: *„La Divina Commedia di Dante Alighieri, corretta, spiegata e difesa dal P. Baldassare Lombardi, M. C. Edizione terza Romana. Si aggiungono le note de' migliori commentatori co' riscontri di famosi MSS. non ancora osservati. Roma, De-Romanis. 1820—1822. 3 Vol. 8.*

Der Herausgeber De-Romanis hat auch bei dieser Ausgabe, wie bey der vorhergehenden von 1816 [1]), die Nidobeatinische Lesart [2]) zum Grunde gelegt, und nur an sehr wenigen Orten verändert. Doch hat er diese Ausgabe mit sehr vielen und sehr wichtigen Varianten, die er den Anmerkungen beyfügte, bereichert, welche ihm die Vergleichung von fünf berühmten Handschriften der *Divina Commedia* lieferte. Diese Handschriften sind folgende: Erstens, die berühmte Vatikanische Handschrift, gezeichnet Nr. 3199, welche Luigi Fantoni zu Rovetta 1820 zuerst durch den Abdruck der Hölle bekannt machte, wovon aber seitdem nichts weiter erschienen ist; man hielt sie anfänglich für die von Boccaccio eigenhändig geschriebene, welche er dem Petrarca zum Geschenk gemacht hatte, mit Randglossen von Petrarca's Hand; da sie aber neben vielen wichtigen und eigenthümlichen Lesarten auch offenbar falsche, selbst hin und wieder unrichtige Versmasse enthält, vorzüglich aber, da mehrere Verse in der Lesart von jenen abweichen, welche Boccaccio selbst in dem ihm allgemein zugeschriebenen Kommentar über [S. 40] Dante's Gedicht anzieht, so steht die Richtigkeit obiger Annahme wohl sehr zu bezweifeln. — Zweytens, der *Codice Antaldino*, sogenannt von seinem Besitzer, dem Marchese Antaldo Antaldi di Pesaro. Obwohl selbst nicht sehr alt, so wird er doch wegen seiner vorzüglichen Lesarten für eine treue Abschrift einer sehr alten und kostbaren Handschrift gehalten. Die Varianten desselben wurden dem Herausgeber von der Gräfin Costanza Monti-Perticari mitgetheilt; wegen eingetretener Verzögerung aber konnten sie nicht weiter, als bis zum ein und zwanzigsten Gesange der Hölle benützt werden. — Drittens, Der *Cod. Angelico*, unter den Handschriften der Engelsburg gezeichnet. T. 6. 23. Er nähert sich in der Rechtschreibung der römischen Mundart, doch fehlt ihm gänzlich der zweyte Haupttheil der *Divina Commedia*, das Fegefeuer. Uebrigens ist er sehr alt und sehr korrekt, und lieferte ebenfalls sehr wichtige Varianten. — Viertens, der *Cod. Caetani*, im Besitze des Herzogs von Sermoneta, aus dem Anfange des funfzehnten Jahrhunderts, mit Randglossen des Marsilius Ficinus, wie die Worte des letzten Blattes besagen: »*Hoc commentarium est Marsilii Ficini.*« —

---

1) Die erste röm. Ausgabe erschien bekanntlich 1791 bei Fulgoni in *3 Vol. in 4.*

2) Sogenannt, weil sie zuerst in Mailand 1478 von Martin Paolo Nidobeato bekannt gemacht wurde.

Fünftens, hat der Herausgeber vom funfzehnten Gesange des Fegefeuers an, auch die Varianten einer Handschrift aus der Bibliothek des Fürsten Agostino de' Chigi aufgenommen, welche ihm der berühmte römische Advokat und Alterthumsforscher Carlo Fea mittheilte. Die Handschrift selbst, die der Herausgeber in der Folge auch aus eigner Ansicht kennen lernte und beschreibt, ist in gedachter Bibliothek mit *LVIII. 294* gezeichnet. Nach seiner und Fea's Meinung ist sie aus dem vierzehnten Jahrhunderte; am Ende fehlen mehrere Blätter, so dass von dem letzten Gesange des Paradieses nur die ersten dreyzehn Terzinen mehr vorhanden sind. Sowohl die drey Hauptabtheilungen (*le tre Cantiche*) als jeder einzelne Gesang derselben, haben italienische Ueberschriften. Im Schilde des Anfangsbuchstabens des ersten Gesanges der Hölle *N.* (*Nel mezzo etc.*) ist ein altes Miniaturgemälde, welches den Dichter in lasurblauem Kleide und Barett, ein rothes Buch mit Schliessen in der Hand, vorstellt. Da sich in der Mitte des obern Randes der ersten Seite dieser Handschrift mit einer Cursivschrift des sechzehnten Jahrhunderts die Worte: *Dello 'mpastato n°.* 32. geschrieben fanden, und unter diesem Namen Michelangelo Buonarroti der jüngere in dem Verzeichnisse der Akademiker im *Vocabolario della Crusca* angeführt wird, der (geb. 1568. gest. 1646), ein Neffe des berühmten Malers gleiches Namens, an der ersten Ausgabe des Wörterbuchs der *Crusca*, deren Censor er einige Male war, vielen Antheil hatte, wie auch an der Berichtigung des Textes der *Divina Commedia* arbeitete, so hielt es der Herausgeber nicht für unwahrscheinlich, dass diese Handschrift einst im Besitze des berühmten Michelangelo Buonarroti selbst gewesen, woraus dieser »Dante unter den Malern (*Dante della pittura*),« nicht nur die Ideen zu seinen kühnsten Figuren und überraschendsten Gruppen schöpfte, sondern von deren göttlichem Inhalte sein gleichgestimmter Geist so durchdrungen ward, dass es ihm möglich wurde, dem »Maler unter den Dichtern« in eigenen poetischen Schöpfungen so glücklich nachzustreben. — Auch die Varianten der von Biagioli zu seiner Ausgabe benützten Handschrift, die im Besitze des Lord Stuart, und daher unter dem Namen des *Codice Stuardiano* [1]) bekannt ist, hat De-Romanis aufgenommen.

Vor dem ersten Bande steht das Leben des Dante von Tira-[S. 41] boschi mit den Anmerkungen des Herausgebers; hierauf folgt die Abhandlung des Grafen Giovanni Marchetti über die Allegorie der *Divina Commedia*, welche auch der Bologneser Ausgabe vorgedruckt ist, und sich durch Eleganz des Styls und Eigenthümlichkeit der Anordnung auszeichnet; von Seite LXX bis LXXXIV aber die »Prüfung der Verbesserungen« der ersten römischen Ausgabe von 1791, von dem Veroneser Kanonikus Gio. Jac. de' Marchesi Dionisi, zuerst in seinen *blandimenti funebri*, zu Padua, 1794, gedruckt.

Auch sind in dieser Ausgabe zu Anfange eines jeden Gesanges in kleinerer Schrift und unter den Anmerkungen die metrischen Argumente des berühmten Grafen Gasparo Gozzi neu hinzugekommen.

Eine besondere Zierde erhielt diese Ausgabe durch die Bilder des Dante und der Beatrice von Filippo Agricola; beyde sind auf einem Blatte (da einige Verzögerung von Seite des Künstlers eintrat, so befindet es sich erst im dritten Bande vor dem Anfange des Paradieses) in dem Momente (*Purgat. Cant. 30*) dargestellt, in welchem Beatrice sich ihrem Geliebten mit den Worten zu erkennen gibt: »*guardami ben: ben*

---

1) Man vergleiche, was über die Bestimmung seines Alters F. Scolar in seinem *Ragionamente della piena e giusta intelligenza della Div. Commed. Padova 1323. 4. pag. 59. Not. 14* sagt.

son, ben son Beatrice.« Das Bild der Beatrice ist ganz von der Erfindung des Künstlers.

Am Ende des dritten Bandes befindet sich ein Register über die eigenen Namen und merkwürdigen Sachen. Es scheint daher, da Mehreres, was den Inhalt des vierten Bandes der zweyten Ausgabe, welcher den Titel: *»le principali cose appartenenti alla Divina Commedia,«* führt, ausmacht, theils im ersten, theils im dritten Bande dieser neuen Ausgabe vorkommt, dass sie mit diesen drey Bänden geschlossen sey.

Es wird Jenen, welche einen besondern Antheil an Allem, was die Schicksale des grossen Dichters der *Divina Commedia* betrifft, nehmen, nicht unerwünscht seyn, wenn wir ihnen eine Nachricht, welche De-Romanis (Tom. III. p. IV.) so glücklich war in einem alten Codex der Bibliothe des oben erwähnten Fürsten Agostino de' Chigi aufzufinden, mittheilen. In diesem Codex (mit *L V. 179.* gezeichnet), welcher von unbekannter Hand einen Auszug aus dem Buche: *»le riformagioni di Firenze«* enthält, kommt auch das Verbannungsurtheil des Dante vor, aber mit einigen Abweichungen von dem, welches Lami und nach ihm Andere gegeben. Die Ueberschrift lautet, wie folgt: *»Condemnationes factae per nobilem et potentem militem D. Cantem de Gabriellis civem Eugubinum Potestatem Florentiae 1302 etc.«* Dann unter § *III. — 1302. 27. Jan.*

D. Palmerium de Altovitis d. s. Burghi)
Dantem Alleghieri d. s. S. Petri Maioris.)
Lippum Bocchi d. s. Portae domus.)

Accusati dalla fama pubblica a procedere ex officio ut supra de' primi, et non viene a' particolari, se non che nel Priorato contradissono la venuta domini Caroli ec.... et mette che feceno baratterias, et acceperunt quod non licebat, vel aliter quam licebat per leges.

Uq. lib. VIII. m., et si non solverint fra corto tempo, bona devastentur, et mittantur in comune, et si solverit (sic) nihilominus pro bono pacis stet (sic) in exilio extra fines Tusciae duob. annis. —

Diese dritte römische Ausgabe, so wie die beyden frühern, vorzüglich die zweyte zum Grunde legend, und Alles, was die übrigen Aus-[S.42]gaben sowohl in Beziehung auf Textberichtigung als Kommentar Merkwürdiges enthalten, benützend, erschien 1822 zu Padua eine neue Ausgabe der *Divina Commedia*, welche man mit Recht eine *editio cum notis variorum* nennen kann, unter folgendem Titel: *„La Divina Commedia di Dante Alighieri col comento del P. Baldassarre Lombardi M. C. Ora nuovamente arricchito di molte illustrazioni edite ed inedite. Padova, dalla tipografia della Minerva. 1822. 5 Vol. 8.*

Unter der Dedikation an den Cav. Vincenzo Monti nennen sich die Herausgeber: Giuseppe Campi, Fortunato Federici und Giuseppe Maffei. Ihr Hauptziel war eine vollständigere als alle bisherigen Ausgaben zu liefern, welche das Vorzüglichste aller früheren Bearbeitungen in sich vereinte, und so ein Repertorium aller bisherigen Forschungen über Dante würde. Auch sie nahmen als Grundtext die Nidobeatinische Lesart an, in der sie nur einige wenige reiflich überlegte Veränderungen machten, von welchen sie in den Noten Rechenschaft geben. Hingegen nahmen auch sie alle wichtigern, das Verständniss fördernden Varianten auf, welche sie vorzüglich aus der Vergleichung mit folgenden Ausgaben erhielten: nämlich, ausser mit der der *Crusca*, mit der Ausgabe des Poggiali (Livorno, 1807), mit den beyden römischen des De-Romanis (1815 - 1817 — und 1820—1822), und mit der des Biagioli (Paris, 1818—1819). In der Interpunktion folgten sie aber nicht der des Lombardi, sondern grössten-

theils der richtigeren des Poggiali. — Unter der grossen Menge von Kommentaren wählten sie den des Lombardi, als denjenigen, der noch immer das meiste Ansehen in Italien hat, und zwar so, wie ihn die zweyte römische Ausgabe gibt, ihn jedoch nach der ersten und dritter ergänzend. Sie haben aber auch alle spätern Kommentatoren und Schriften, in welchen Stellen der *Divina Commedia* erläutert wurden, benützt, und ihrem Kommentare einverleibt; wie die Anmerkungen des Portirelli in der Mailänder Ausgabe von 1804, des Poggiali in der Livorner von 1807, den bereits früher erwähnten Kommentar des Biagioli, die im vierten Bande der prachtvollen von Renzi, Marini und Muzzi besorgten Florentiner Ausgabe (*all' Insegna dell' ancora, 1819*) enthaltenen Noten, so wie die der von dem Abate Filippo Macchiavelli veranstalteten Bologneser Ausgabe von 1821, dann die erläuternden Anmerkungen des Magalotti und Scolari über die ersten fünf Gesänge der *Divina Commedia*, die Verbesserungen des Perazzini und alle in der Proposta des Monti zerstreuten Erläuterungen. Auch den bisher ungedruckten Kommentar über die *Divina Commedia* des Veroneser Gelehrten Giuseppe Torelli haben sie aufgenommen, den ihnen der Alterthumsforscher Labus in der eigenhändigen Handschrift des Verfassers mittheilte. Am Ende derselben liest man die vom Verf. selbst beygeschriebenen Worte: »*L. D. G. Io Guis. Torelli Veronese terminai di stendere queste dichiarazioni sopra la Divina Commedia di Dante, cominciando dal Can. 13. dell' Inferno, e da quello imparandola a mente, questa mattina delli 11 Giugno 1775 in Verona.*« In der Folge erläuterte er auch die ersten zwölf Gesänge, welche Erläuterungen sich ebenfalls von seiner Hand obiger Handschrift beygeschrieben finden. Es ist diess ohne Zweifel die nämliche Arbeit, welche Perazzini (*Correctiones et adnot. in Dantis Commediam. Verona, 1775. 4to. pag. 58*) im Sinne hatte, indem er sagt: »*si litterati Veronenses vellent, et praecipue Josephus Torellus, vir ingenio, eruditione, studiisque Geometriae et Poesis illustris,* [S. 43] *si vellent, inquam, in commune conferre, quae singuli detexerunt, noramque Dantis editionem suscipere, divina Comoedia prodiret in soccis noris et suis.*«

Uebrigens fügten die Herausgeber nebst vielen anderen ihnen von Litteratoren zur Unterstützung ihres Unternehmens mitgetheilten, zuvor noch nie im Druck erschienenen Anmerkungen auch häufig ihre eigenen hinzu.

Der erste bis dritte Band enthalten den Text mit den Kommentaren; der vierte und fünfte aber, nebst mehrerem Neuhinzugekommenen, Alles, was den Inhalt des oben erwähnten vierten Bandes der zweyten römischen Ausgabe ausmacht. Der vierte Band enthält nämlich das von De-Romanis nach der Cominischen Ausgabe abgedruckte *Rimario degli interi versi della Divina Commedia secondo il testo della Crusca*; dann einen zum ersten Male vom Cav. Mocenigo ausgearbeiteten *Indice delle voci della Divina Commedia citate nel Vocabulario della Crusca*; und endlich ein Verzeichniss der in dem Gedichte vorkommenden eigenen Namen und merkwürdigen Sachen nach der römischen Ausgabe, aber mit Verbesserungen und Zusätzen. Zugleich benachrichtigen die Herausgeber, dass der Abate Guiseppe Polanzani in Treviso auf Anrathen des Hrn. Franc. Amalteo die Ausarbeitung eines Verzeichnisses aller in der *Divina Commedia* vorkommenden Wörter, welches zugleich ergibt wie oft und an welcher Stelle dasselbe Wort von Dante gebraucht sey, unternommen und bald vollendet habe, und da er Willens sey, sie in demselben Formate, mit denselben Lettern und bey dem nämlichen Verleger, wie die gegenwärtige Ausgabe der *Divina Comedia* drucken zu lassen, so könne man diese Arbeit als einen Anhang hiezu betrachten. — Der fünfte Band enthält ausser dem

Leben des Dante von Tiraboschi mit den Zusätzen des De-Romanis auch das von Boccaccio verfasste, und zwar so, wie es nach einer Handschrift von 1437 (früher im Besitze des Malers Giuseppe Bossi, nun des March. Trivulzio) Luigi Mussi in seiner prachtvollen und seltenen Mailänder Ausgabe der *Divina Commedia* von 1809 zuerst bekannt machte, wie auch das Leben des Dante von Lionardo Bruni Aretino. Dann von S. 137—157 einen Brief des Gio. Bottari über die Originalität der Erfindung der *Divina Commedia*; und von S. 157—269 einen Brief des Abate di Costanzo gleichen Inhalts, nebst seiner Prüfung der abweichenden Lesarten des *Codice Cassinese*; von S. 269—281 folgen die beyden Kapitel über die *Divina Commedia* von Bosone da Ugobbio und, wie man gewöhnlich annimmt, von Pietro di Dante; von S. 281—369 die Vision des Mönchs Albericus, verglichen mit den ähnlichen Stellen der *Divina Commedia*, nebst einigen Briefen des Cav. Gio. Gherardo De-Rossi und des Abate Cancellieri, mit der Schlussbemerkung des De-Romanis; S. 369—391 die schon oben erwähnte Prüfung der Verbesserungen der ersten römischen Ausgabe von dem Veroneser Kanonikus Gio. Jac. de' Marchesi Dionisi; — Alles Bisherige mit einigen Verbesserungen nach der zweyten römischen Ausgabe abgedruckt. Ausserdem enthält dieser fünfte Band S. 391 eine Lobrede auf Dantes Styl von Rosa Morando; und S. 393 einen kurzen Aufsatz über den Titel des Gedichts von Ebendemselben; S. 395—417 die ebenfalls bey der dritten römischen Ausgabe schon erwähnte Abhandlung des Grafen Giovanni Marchetti über die der *Divina Commedia* zum Grunde liegende Allegorie[1]); S. 417 einen Auszug aus dem [S 44] Aufsatze des Antonio Manetti über Form, Lage und Umfang der Hölle, nach der Vorstellung des Dante, aus der Florentiner Ausgabe *dell' Ancora* abgedruckt; — S. 427—471 die erste und zweyte Abtheilung der Untersuchung über die *Divina Commedia* des Cav. De-Casare[2]); S. 471 einen Brief des Dr. Giuseppe Bianchini da Prato über die Nützlichkeit des Lesens der *Divina Commedia* für Prediger; S. 481—533 die Apologie der Vaterlandsliebe des Dante vom Grafen Giulio Perticari, zwar schon früher gedruckt, nun aber vom Verfasser übersehen und verbessert; S. 533, eine lateinische Ode zum Lobe des Allighieri vom Prof. Abate Svegliato, einem ausgezeichneten Mitgliede des Paduaner Seminariums. Den Beschluss macht ein chronologisches Verzeichniss der Ausgaben der *Divina Commedia*, nach Volpi und De-Romanis, verbessert, vermehrt und fortgesetzt bis zum Jahre 1821, wobey die Herausgeber durch die Mittheilungen des Marchese Trivulzio vorzüglich unterstützt wurden, der bekanntlich die reichste Sammlung in Italien sowohl an Handschriften und Ausgaben als auch an Hülfsschriften über Dante besitzt[3]).

Was die typographische Ausstattung dieser Ausgabe betrifft, so lässt sie nicht leicht etwas zu wünschen übrig, Druck und Papier sind vortrefflich; es wurden eigens neue Schriftgattungen hiezu gegossen, und auf die Korrektheit des Abdrucks die grösste Sorgfalt verwandt.

---

1) Man vergleiche hiemit die Widerlegung dieser Abhandlung von dem Modeneser Prof. Antonio Parenti (*Memorie di Religione, di Morale e e di Letteratura. Modena 1822.* Tom. 1. Fasc. II.) und das schon früher angeführte *Ragionamento* . . . . von Scolari pag. 26 und 66 Not. 34.

2) Vergl. Scolari l. c. pag. 29 et 65 Not. 31.

3) Die Zahl der sämmtlichen hier angeführten Ausgaben der *Divina Commedia* mit Einschluss der Uebersetzungen beträgt 135. — Vergl. Scolari; l. c. pag. 56. Not. 9.

Die Herausgeber versprechen nicht nur mit dem nämlichen Fleisse und mit neuen Anmerkungen die noch übrigen Werke Dante's, die *Rime* des Petrarca, den *Orlando furioso* des Ariosto und Tasso's *Gerusalemme liberata* in gleichem Formate und mit denselben Lettern wie gegenwärtige Ausgabe zu liefern, sondern auch alle Erläuterungen und Abhandlungen, welche künftig noch über Dante erscheinen würden, als Anhänge ihrer Zusätze zu Lombardi's Kommentar in gedrängter Uebersicht nachzutragen.

In anderer Beziehung merkwürdig ist folgende Ausgabe: *La Divina Commedia di Dante Alighieri giusta la lezione del Codice Bartoliniano. Udine, pei fratelli Mattiuzzi, nella tipografia Pecile, 1823. 2 Vol. 8.* — und auf dem zweyten Blatte: *Il Codice Bartoliniano della Divina Commedia di Dante Alighieri col risconcontro di 65 testi a penna e delle prime edizioni, aggiuntivi gli argomenti del Cod. Trivulziano, scritto nel 1337 e i frammenti latini del Cod. Fontaniniano per opera di Quirico Viviani.*

Der Herausgeber Abate Quirico Viviani, ein Schüler des berühmten Cesarotti, gibt in einem Briefe an den Marchese Trivulzio, welcher die Stelle der Vorrede vertritt, als Beweggrund zur Herausgabe der *Divina Commedia* nach dem *Cod. Bartoliniano*, an: »*il sapere cioè, essere questo* (*il Cod. Bartol.*) *stato tesoro del cel. Msgr. del Torre vescovo d'Adria; l'averlo egli rinvenuto in Cividale sua patria; l'essere ivi stato un palazzo de' Patriarchi d' Aquileja, l'uno de' quali fu protettore di Dante, il libro serbar fama di antica patriarcal pertinenza.* Diese berühmte Handschrift (die Einige sogar für ein Autographum halten) ist auf Pergament [S. 45] in Folio und unbezweifelt aus dem vierzehnten Jahrhundert. Sie ist sehr zierlich und rein geschrieben und sehr gut erhalten. Doch ist sie nicht durchaus korrekt; auch finden sich hin und wieder einige kleine Verbesserungen in sehr schönen Schriftzügen aus dem vierzehnten Jahrhundert, welche anzeigen, dass die Handschrift von Meisterhand verbessert wurde. Aber weder Anfangs noch zu Ende ist irgend eine Erläuterung, auch findet sich nirgends weder das Jahr der Abfassung noch der Name des Schreibers angegeben. Im Jahr 1817 kam diese Handschrift in den Besitz des Kommendatore Ant. Bartolini zu Udine, und seitdem ist sie unter dem Namen des *Codice Bartoliniano* bekannt.

Um den Werth dieser Handschrift und ihren Einfluss auf die Verbesserung des Textes der *Divina Commedia* zu zeigen, verbreitet sich der gelehrte Herausgeber über Dante's Aufenthalt im Friaulischen und insbesondere zu Udine und Tolmino, wohin er im Jahre 1319 mit dem damaligen Patriarchen von Aquileja, Pagano Torriano, bey welchem der flüchtige Dichter eine gütige Aufnahme gefunden hatte, gekommen, ein ganzes Jahr hindurch, das vorletzte seines Lebens geblieben war, und wo er mehrere Gesänge des Paradieses gedichtet hat. — Er beweist diess aus den übereinstimmenden Nachrichten von glaubwürdigen Geschichtschreibern, aus Dante's unmittelbarer an Ort und Stelle erworbenen Kenntniss des Friaulischen Dialekts[1]), und aus den sich noch bis auf den heutigen Tag unter den Bergbewohnern von Tolmino erhaltenen Sagen, welche mit Ehrfurcht die Grotte des Dante und den Stein, auf dem er einsam gesessen haben soll, zeigen. Daraus folgert er nun, dass die Handschriften, welche in den Orten entstanden, in welchen Dante die letzten Jahre seines Lebens

1) So zählt er in seinem Buche *de vulgari eloquentia* (lib. I, cap. 10. 11) unter die vierzehn Dialekte Italiens, in welchen man das *Si* ausspricht, auch den friaulischen, und führt zum Beyspiele, dass er dessen Aussprache

zugebracht und sein Gedicht vollendet hat[1]), jenen vorzuziehen seyen, welche erst einige Zeit darnach in einem Lande verfertiget wurden, aus welchem er auf immer verbannt worden.

Er unternahm daher eine Vergleichung der Bartolinischen Handschrift mit solchen Handschriften, von denen man mit Grund annehmen konnte, dass sie an Orten, in welchen der Dichter sich aufgehalten, entstanden seyen, ohne jedoch die späteren in Toskana gemachten Abschriften ausser Acht zu lassen. Aus diesem Grunde schienen ihm die Handschriften des nördlichen Italiens vorzüglich beachtenswerth, von denen viele den Nachforschungen der Akademiker der *Crusca* entgangen seyn mochten, welche die berühmte Florentiner Ausgabe von 1595 besorgten. Er beschreibt deren (ausser der seiner Ausgabe zu Grunde liegenden Bartolinischen Handschrift) 65 in einem dem Texte vorausgeschickten Verzeichnisse, nach den Städten und den öffentlichen und Privat-Bibliotheken in eben der Ordnung aufgeführt, welche bey deren Prüfung beobachtet wurde, nebst einigen der ältesten Ausgaben, um, wie er sagt, den Leser hierdurch in den Stand zu setzen, den Werth der benütz- [S. 46] ten Handschriften und die Wichtigkeit ihrer Lesarten selbst zu beurtheilen, und zugleich ein Beyspiel zu geben, mit welcher Liebe man von jeher dem Dante in Ober-Italien zugethan war; und gewiss hat hiedurch seine Ausgabe keinen geringen Vorzug erhalten[2]). Da das Resultat dieser Vergleichung für den Bartolinischen Codex sehr günstig ausfiel, indem die ältesten und besten Handschriften fast durchgängig gleichlautend mit diesem befunden wurden, so bestärkte diess den Herausgeber in seinem ursprünglichen Unternehmen einen Abdruck der *Divina Commedia* ganz nach der Bartolinischen Handschrift zu liefern, und so sowohl eine Ausgabe zu veranstalten, welche ganz dem Friaul angehörte (*che fosse tutta friulana*), zum Andenken an des Dichters Aufenthalt an dem Hofe der ehemaligen Patriarchen von Aquileja, als auch der übereinstimmenden Lesart der älteren Handschriften die gebührende Achtung zu zollen und zur Aufhellung der Litterärgeschichte durch diese nicht unbedeutenden Forschungen beyzutragen. Denn nur auf diese Art scheint es ihm möglich, die Sprache des Dichters in ihrer ursprünglichen Gestalt kennen zu lernen, und die Verände-

---

genau kennt, das noch jetzt gebräuchliche »*Ce fastu*« (*che fai tu?*) an; und schon Liruti (*Notiz. de' Lett.* Tom. 1, pag. 273) weist fünf und zwanzig, nur in Friaul übliche Worte nach, die in der *Divina Commedia* vorkommen.

1) Denn in dem nämlichen Jahre (1321), in welchem Dante starb, vollendete er auch erst sein Gedicht (*Salviati, libr. 2. degli avvertimenti della lingua italiana*).

2) Auch Scolari in seinem schon öfter angeführten Ragionamento, rühmt die Verdienstlichkeit dieser Arbeit, (damals noch nicht vollendet), und zeigt, wieviel durch sie für die Herstellung eines allgemein gültigen Textes der *Divina Commedia* gewonnen (pag. 61 not. 17). Auch er beschreibt (pag. 57–59. Not. 13) die im Besitze des Marchese Trivulzio zu Mailand befindlichen Handschriften (drey und zwanzig an der Zahl), und (pag. 59—60 Not. 14) eine zu Treviso befindliche und mehrere des Seminariums zu Padua. Nur bedauert auch er (pag. 60 Not. 15) mit Viviani, dass einige (ohngefähr zwanzig) früher in der *Libreria Canonici* zu Venedig befindliche Handschriften erst vor einigen Jahren in die Universitätsbibliothek von Oxford gewandert sind, und selbst die kurze Notiz, die er nur davon erhalten konnte und mittheilt, lässt ihren Werth und ihren Verlust für Italien fühlen.

rungen und Umformungen, welche ihr durch die Verbesserer des sechzehnten Jahrhunderts aufgedrungen wurden, auszuscheiden.

Kommentar hat diese Ausgabe keinen, doch hat der Herausgeber die abweichenden Lesarten in untergesetzten Noten angegeben, und sie mit kritischen Bemerkungen begleitet, wobey ihn mehrere der vorzüglichsten Gelehrten, unter andern auch der berühmte Cav. Monti, unterstützten.

Auch ist unter dem Texte die Lesart der Crusca immer angegeben, in sofern sie mit der Bartolinischen nicht übereinstimmt. Der Herausgeber tadelt an dem Verfahren der Akademiker nur, dass sie ihre Lesart als die mit der ursprünglichen am übereinstimmendste angesehen wissen wollten, und dass sie annahmen, als habe Dante nur toskanische Wortformen, oder wenigstens nach der toskanischen Aussprache modificierte, gebrauchen wollen, während es seine Absicht war, die Worte aus der Hofsprache (*lingua aulica*) von ganz Italien zu wählen. Daher sahen sie sich auch gezwungen, die Echtheit des dem Dante zugeschriebenen Buches *de vulgari eloquentia* zu bestreiten, welche nun ausser allem Zweifel ist [1]).

Die Argumente, welche dieser Ausgabe beygefügt sind, sind aus einer sehr kostbaren Handschrift von 1337, im Besitze des Marchese Trivulzio (*Cod. Trivulz. Nr. 2*) genommen und erhalten durch die Ge- [S. 47] wissheit, dass sie bald nach Dante's Tode verfasst wurden, grosse Wichtigkeit [2]).

Am Ende des ersten Bandes sind angehängt: *frammenti in versi esametri latini dell' inferno di Dante tratti dal Cod. Fontanini.*

Der Codex selbst ist in der Tavola unter der Aufschrift: *S. Daniele del Friuli Libreria comunale Nr. 4.* so beschrieben: »*Cod. in fogl. massimo in pergamena del Sec. XIV. In principio: qui comincia il primo canto della Commedia di Dante, nella quale si dimostra come voleva pervenire alla cognitione delle virtù, et per ciò conoscere gli appariscono le tre Furie*«.

Er enthält die vier und dreyssig Gesänge der Hölle und reicht bis zum 141. Vers des dritten Gesanges des Fegefeuers. Vom dreyzehnten Vers des vierten Gesanges bis zum fünf und sechzigsten des siebenten Gesanges der Hölle befinden sich dem italienischen Texte gegenüber jene berühmten lateinischen Verse, von welchen man insgemein den Dante selbst für den Verfasser hält (*Fontanini* eloq. ital. lib. 2. cap. 13. — *Crescimbeni*, vol. 2. — *Pelli*). Auch ist er mit einem doppelten Kommentare versehen, einem italienischen und einem lateinischen, und hat vor jedem Gesange ein italienisches Argument. Der lateinische Kommentar geht bis an das Ende der Hölle, obwohl mit einigen Unterbrechungen, der italienische hingegen endet mit dem dritten Gesange. Obwohl die Schriftzüge der Kommentare denen des Petrarca sehr ähnlich sind, so kann ihn der Herausgeber doch nicht für den Verfasser dieser Kommentare halten, indem er sie mit dem insgemein dem Jacopo della Lana zugeschriebenen Kommentare verglichen, und ihren Inhalt ganz gleichlautend gefunden hatte. Man müsste daher nur annehmen, dass Petrarca diesen Codex besessen und die Stellen, die

---

1) Wäre der schon öfter erwähnte Graf Giulio Perticari nicht zu früh gestorben, so hätte man von ihm eine ausführliche Beleuchtung der norditalienischen Dialekte zu erwarten gehabt, in welcher er zugleich beweisen wollte, dass die *Marca Trevigiana* und Friaul keinen geringen Beytrag zur Sprache der *Divina Commedia* geliefert haben.

2) Der Herausgeber hält für den Verfasser dieser Argumente, den alten Kommentator *Jacopo della Lana*; sie wurden zuerst in der Venezianer Ausgabe von 1477 des *Vindelino da Spira* bekannt gemacht, nun aber vom Marchese Trivulzio selbst dem He[illegible] mitgetheilt.

ihm zur Aufklärung des Textes am tauglichsten geschienen, aus jenem Kommentare eigenhändig hinzugeschrieben habe.

Auch diese Argumente sind, nach der Meinung des Herausgebers, von Jacopo della Lana, welches er daraus schliesst, dass in ihnen einige Erklärungen angedeutet sind, welche sich in dessen obenerwähntem Kommentare wiederholt finden.

Dem Abdrucke dieser Fragmente geht ein kurzes Einleitungsschreiben des Herausgebers an den Kommentator Bartolini voran, in welchem er seine Ansichten hierüber mittheilt. Nach seiner Meinung nämlich hat Dante, der bekanntlich einen Theil der Hölle zuerst in lateinischer Sprache gedichtet hatte, wovon auch Boccaccio den Anfang mittheilt, welcher den Eingang in das ganze Gedicht enthält, in der Folge nicht etwa deshalb die Muttersprache erwählt, als hätte er sich nicht getraut das Gedicht in lateinischer Sprache glücklich zu beenden; sondern er findet einen des Dante würdigeren Grund in dessen eigenen Worten im *Convito* und in der *Vita nuova*, wo er sagt, nachdem er gezeigt, dass man nur den Frauen die Angelegenheiten der Liebe in Reimen (*in rima*) erzählen dürfe: »*che il naturale amore alla materna loquela fu il motor principale, che il fece scegliere a preferenza del latino il volgare.*«

Aus der grossen Verschiedenheit zwischen dem von Boccaccio mitgetheilten Anfange des lateinischen Gedichtes und dem italienischen [S. 48] glaubt der Herausgeber mit Grund folgern zu dürfen, dass die sieben lateinischen Gesänge diejenigen wären, welche Dante noch ein seinem Vaterlande vor seiner Verbannung geschrieben haben soll, und dass er das italienische Gedicht erst in der Fremde begonnen habe. Diese Meinung gewinnt noch mehr Wahrscheinlichkeit dadurch, dass in dem ersten Gesange des italienischen Gedichtes der Dichter einige Umstände anführt, welche sich erst nach seiner Flucht aus dem Vaterlande zutrugen, wie unter andern die den Cane della Scala betreffende Allegorie. Und das ist vielleicht auch der Beweggrund, dass der Schreiber des *Codice Fontanini*, indem er wegen der Veränderungen des Verfassers zwischen dem lateinischen und italienischen Texte keine Uebereinstimmung finden konnte, erst da den lateinischen Text beyzuschreiben anfing, wo er dessen Inhalt mit dem italienischen vollkommen gleichlautend fand, welches gerade nach den ersten zwölf Versen des vierten Gesanges zutrifft, von wo an die lateinischen Verse bis ungefähr zur Hälfte des siebenten Gesanges der Hölle im italienischen Texte reichen.

Auch der Herausgeber zweifelt nicht, dass Dante der Verfasser dieser lateinischen Verse sey; denn sind sie gleich oft barbarisch im Ausdrucke, so ist ihr Inhalt doch des Dichters würdig. Er schliesst dieses Schreiben mit dem patriotischen Ausrufe: »*che gli estremi fra gl' Italiani — non siano i secondi a pubblicare i primi tentativi dell' eroica musa di Dante, serbati a' Friulani dal cel. Fontanini.*« Diese sehr sauber gedruckte Ausgabe ist auch mit einem Kupferstiche, Dante in der Grotte von Tolmino vorstellend, geziert, und vor der *Tavola* befinden sich in Steindruck *fac-similia* vom *Cod. Bartoliniano*, vom *Cod. Trivulziano* Nr. 2 von 1337, und vom *Cod. Fontanini* sowohl vom Texte als den beyden Kommentaren. — Aber nicht bloss in Italien, auch in Frankreich ist eine neue Ausgabe von Dante's Werken herausgekommen, nämlich: *Opere poetiche di Dante Alighieri con note di diversi per diligenza e studio di Antonio Buttura. Parigi, presso Lefevre, dai torchi di G. Didot maggiore. 1823. 2 Vol. 8.* Auch unter dem Titel: *I quattro Poeti italiani. Tom. 1. et 2.* — Herr Buttura, der sich schon früher (1820—1822) durch die Herausgabe einer *Biblioteca poetica italiana scelta*, bey demselben Verleger und durch die-

[illegible] Bändchen, [illegible] dritte die *Divina Commedia* [illegible] genannt hatte [illegible] Verse [illegible] Band die [illegible] chronologisch [illegible] ersten Bande [illegible] der *Rime* [illegible] und Anmerkungen [illegible] der *Vita nuova* [illegible] zur Erklärung [illegible] die *Divina Commedia* [illegible] die wichtigsten Varianten [illegible] und die [illegible] Andern [illegible] dann [illegible] herrühren. [illegible] nur immer [illegible] erschienen [illegible] *Rime* des Dante. [illegible] *Rime di Dante* [illegible] *Minerva* [illegible] *Le Rime di Dante.* [illegible] neuen Ausgabe der [illegible] in Mantua [illegible] unter dem Titel: *Scelto Parnaso* [illegible] *Divina Commedia* zu erwähnen. [illegible] des Dante [illegible] Ausgaben des Bernardo Giunta [illegible] 1721 mit neuen in keiner [illegible] eine Abhandlung [illegible] *Rime* [illegible] schon [illegible] Appellationsrath Ferdinand Arrivabene, [illegible] nicht bloss Dante's [illegible] eignen Werken und [illegible] Zeiten als [illegible] darzustellen, sondern [illegible] der *Divina Commedia* und [illegible] die dem Dante [illegible] Das Bild des Dante nach Raphael und der Beatrice [illegible] in Kupfer gestochen von [illegible] Ausgabe.

1 [illegible] sind auch der neunte und zehnte Band, Tasso's *Gerusalemme lib.* und *Aminta* enthaltend, schon erschienen.

2. Er gab zu Brescia in den Jahren 1812 – 1815 eine prosaische Paraphrase der *Divina Commedia* heraus. — Verg. auch *Scolar.*, *Ragionamento pag.* 63 *Not.* 25.

Die zweyte Ausgabe der *Rime* ist bey demselben Fantoni gedruckt, welcher, wie wir gleich Anfangs erwähnten, im Jahre 1820 die Hölle nach einer vatikanischen Handschrift, vorgeblich von Boccaccio, herausgegeben hat. Sie hat kein ordentliches Titelblatt, sondern nur einen Schmutztitel mit der kurzen Aufschrift: *Le Rime di Dante*; und auf der Rückseite des letzten Blattes: *A Rovetta anno 1823.* Auch keine Vorrede oder Einleitung, sondern im Inhaltsverzeichnisse sind immer gleich unter den Anfangsversen der Gedichte die Quellen genannt, nach welchen sie abgedruckt wurden. —

Noch wollen wir eine Ausgabe der Hölle des Dante mit einer neuen französischen Uebersetzung anführen, welche zu Paris unter folgendem Titel erschienen ist: *Traduction nouvelle en vers de l'enfer du Dante, d'après le nouveau commentaire de G. Biagoli; avec le texte en regard, et enrichie d'un discours sur le Dante, de notes littéraires et historiques, et d'un plan géométral de l'enfer;* [S. 50] *par Brait Delamathe. Paris. Bossange père, imprim. de J. Gratiot. 1823. 8.*

Indem wir den Titel in seiner ganzen Breite kopirten, haben wir zugleich eine vollständige Inhaltsanzeige des Werkes geliefert, und wir haben nur noch hinzuzusetzen, dass schon Biagioli in seiner Ausgabe der *Divina Commedia* (pref. al. Tom I. p. XX.) darauf aufmerksam gemacht hat. Eine Fortsetzung dieser Uebersetzung ist versprochen.

Noch wollen wir auf ein Paar der neuesten Werke aufmerksam machen, welche Dante und seine Schriften zum Gegenstande haben; nämlich: *Egerton Brydges, Res litterariae: biographical and critical;* welche im Jahre 1822 in drey Lieferungen zu Neapel, Rom und Genf in wenigen Exemplaren erschienen sind, und wo in der dritten Lieferung von Dante's Werken und deren Ausgaben gehandelt wird — und *F. Scolari, Ragionamento della piena e giusta intelligenza della Divina Commedia. Padova, dalla tipografia della Minerva, 1823, 4.* welches vorzügliche Werk eines rühmlichst bekannten italienischen Gelehrten wir bereits öfter in den Anmerkungen angeführt haben, da es uns jedoch besonders beachtenswerth scheint, so wollen wir dessen Inhalt kurz andeuten. Der Verfasser, von Hrn. Bartolommeo Gamba in der *Gazzetta privilegiata di Venezia* (11. April 1820, Nr. 81) zu einer neuen Ausgabe der *Divina Commedia* aufgefordert, lehnt diese Zumuthung seines Freundes mit vieler Bescheidenheit ab, und bezieht sich auf das, was er in einem frühern Werke über Dante hierüber gesagt: »*non bastare un solo uomo all' illustratione di Dante*« [1]). Jedoch nimmt er hievon die Veranlassung in dem gegenwärtigen Werke seine obige Behauptung gründlich zu erweisen, indem er entwickelt, welche Vorarbeiten es noch brauche, um einen richtigen allgemein als solchen anerkannten Text der *Divina Commedia* herzustellen (*Del leggere la Divina Commedia*); was für eine erschöpfende historische Vorbereitung und tief eingehende Untersuchung über die Grundidee [2]) und den ethisch-mystischen Sinn des Gedichts noch erfodert werde, um es vollkommen zu verstehen (*Del conoscere la Divina Commedia*); dass endlich erst dann eine gründliche philosophische und ästhetische Würdigung desselben möglich werde (*Del gustare la Divina Commedia*). Allen diesen Anforderungen, welche durch alle bisherige Ausgaben zusammen genommen noch nicht erfüllt wurden,

---

1) *Note ad alcuni luoghi delli primi cinque Canti della Divina Commedia. Venezia, tip. Picotti, 1819. 8. pag. 13.*

2) Auch er versucht die »*prima e principale allegoria del Poema*« nachdem er ihre Hauptpunkte festgestellt und die vorzüglichsten bisherigen Auslegungen geprüft, zu deuten, und legt ihr eine politisch-religiöse Tendenz bey.

müsste daher eine neue des Dichters würdige Ausgabe der *Divina Commedia* (über deren artistische und architektonische Einrichtung auch der Verfasser seine Ansichten mittheilt) vollkommen genügen, wenn sie ihr Ziel: »*la piena e giusta intelligenza del Poema*« erreichen soll. Dieses kann aber nicht durch die Kraft eines Einzelnen, sondern nur durch die vereinigten Anstrengungen von vielen und vorzüglichen Köpfen möglich gemacht werden; — daher schliesst der Verfasser seine Abhandlung, wie er sie begonnen, mit der Behauptung: »*che non è assolutamente e non sarà mai impresa nè di un »solo letterato, nè di un solo tipografo, nè di un solo ricco, il donare »all' Italia, quella edizione per la giusta e piena intelligenza del divino »Poema.*« Noch befindet sich bey dieser Abhandlung ein Anhang, worin der Abate Giuseppe Venturi in einem Briefe an den Grafen [S. 51] Bartolommeo Giulari die Vermuthung aufstellt: dass das Amphitheater zu Verona der Prototyp zu Dante's Hölle gewesen sey; nebst dem Urtheil des Grafen über diese Konjektur. — Zum Schlusse dieser Anzeige der neuesten Bemühungen in und ausser Italien, Dante's Andenken zu verherrlichen, stehe hier eine Hinweisung auf einige erst zu erwartende Werke, welche ebenfalls den »göttlichen« Dichter und dessen unsterbliche Schöpfungen zum Gegenstande haben. So haben wir vom Marchese Trivulzio eine neue Ausgabe der *Rime* des Dante mit erläuternden Anmerkungen zu erwarten; von dem berühmten Monti eine berichtigte Ausgabe des *Convito*; — von Scolari eine italienische Uebersetzung nebst Anmerkungen von Dante's Buch *de Monarchia*; — von Salfi zu Paris, der sich durch seine Fortsetzung von Ginguené's *histoire littéraire d'Italie* neuerdings um die italienische Literatur verdient gemacht hat, eine Abhandlung über die Vorstellungen und Mysterien der Alten von den Fahrten in die Hölle mit besonderer Hinsicht auf Dante; — von Johann Kaspar Orelli, durch mehrere Werke über die Literatur Italiens rühmlichst bekannt[1]), eine ausführliche Abhandlung in deutscher Sprache über das Leben und die Werke des Dante; — und endlich auch von unserem Kannegiesser eine neue umgearbeitete Ausgabe von seiner Uebersetzung der *Divina Commedia*, zum ersten Male mit einem Kommentare versehen. —

Ferd. Wolf.

2.

Le Romancero françois. Histoire de quelques anciens Trouvères, et choix de leurs chansons. Le tout nouvellement recueilli par M. *Paulin Paris,* Employé aux manuscrits de la Bibliothèque du Roi. Paris, chez Techener. Imprim. de Firmin Didot frères. 1833. 12. X et 203 Pp.*)

Der Ursprung aller Poesie ist die unwillkürliche Aeusserung einer ungewöhnlich stark affizirten Empfindung, eines heftiger angeregten Gefühls,

---

1) Schon im Jahre 1810 erschienen von ihm zu Zürich bey Orell, Füssli und Comp. Beyträge zur Geschichte der ital. Poesie. 2 Th. 8.; — und neuerdings in Italien: *Cronichette d' Italia, compilate da Gio. Gasparo degli Orelli, aggiuntavi la vita di Dante Alighieri, scritta da Gioachimo dei Prati e Gio. Gasparo degli Orelli. Coira, per A. T. Otto, 1820. 2 Vol 8.*

*) Aus: Jahrbücher der Literatur, Bd. LXVI. Wien 1834. S. 95—129.

in einer diese Anregung versinnlichenden Form; daher wurzelt sie in einem mehr subjektiven Schaffen, und ihr erstes Produkt ist mehr lyrisch; aber dieses Schaffen ist noch ein bewusstloses, wie der unwillkürliche Schrey des Schmerzes oder der Freude, und die Form des Produktes höchst einfach und kunstlos, der onomatopöische Nachklang des empfangenen Eindrucks. Der der Sprache Mächtigste äussert diesen Eindruck am effektvollsten, und das so Geäusserte klingt in tausend Herzen nach, wird von tausend Stimmen nachgesungen, bey ähnlicher Anregung, es wird zum Eigenthum aller Gleichfühlenden, und keinem fällt es ein, ein besonderes, als erster Erfinder, anzusprechen, und an seinen Namen zu knüpfen. So ertönt, wie von den Sängern des Haines, ein tausendstimmiger Gesang von den namenlosen Sängern im Volke, und die Volkspoesie ist jederzeit und überall so gewiss der Kunstpoesie vorangegangen, wie das Sprechen der Redekunst. Aber eben weil diese ersten Klänge nicht viel mehr als der melodische Naturlaut des Schmerzes und der Freude waren, verhallten sie spurlos, wie das Gespräch des Tages; sie sind wie der Gesang der Vögel tausendjährig und von heut zu Tage. Alle dise Lieder, Kinder des Augenblicks, dienten auch nur, das so eben Empfundene, Gefühlte auszusprechen, sie genügten dem nur mit der Gegenwart beschäftigten, noch bloss im allgemein Menschlichen versunkenen Volk auf der ersten Kulturstufe.

[S. 96] Als aber dieses begann, sich eigenthümlich abzusondern, als durch den besonderen Kreis des von ihm Erlebten und Geschaffenen es auch dieser Eigenthümlichkeit sich bewusst wurde, und somit eine historische Vergangenheit bekam, entstand auch das Bedürfniss, diese Vergangenheit als die Bedingung, als das Verständniss des eigenthümlichen gegenwärtigen Seyns festzuhalten, fortzupflanzen. Da fing man an, nicht bloss mehr das allgemein-menschliche, aber subjektive Gefühl des Augenblicks, sondern auch die volksthümlich-besonderen, aber objektiven Momente des historischen Bewusstseyns durch Gesänge dem Gedächtniss einzuprägen. Natürlich beschränkte man sich zuerst nur auf das Selbstangeschaute, Erlebte, und in so weit man darin noch als unmittelbar Berührter, Mithandelnder erscheint, behielt die Darstellung zwar noch eine subjektive, lyrische Färbung; hatte aber schon einen objektiven, epischen Grund. So fallen in dem lyrisch-epischen Volksliede die Anfänge der Poesie und Geschichte zusammen. Erst als sich mit dem selbstbewussten Leben des Volkes auch seine Geschichte verlängerte, und an die traditionell fortgepflanzten alten Gesänge sich immer neue ansetzten, besang man nicht bloss mehr die selbsterlebten Begebenheiten, sondern erzählte auch die von den Vätern überlieferten Stamm- oder Geschlechtssagen, die Darstellung wurde immer mehr objektiv und eigentlich episch.

Fiel jene Entwicklungsstufe, in der das Entstehen einer Nationalliteratur Bedürfniss, und somit Produkt innerer Nothwendigkeit wird, bey einem Volke noch in jene Periode des frischen, lebendigen Selbstgefühls als eines eigenthümlich historischen Ganzen, so wurde auch die Kunstpoesie, überall die ursprüngliche Form der mit Bewusstsein schaffenden geistigen Selbstthätigkeit, von diesem noch in seiner ganzen Stärke lebendigen Gemeingeiste bestimmt, dann hatte die nationale Kunstpoesie in dem Gemüthe des Volkes als eines Ganzen, und nicht in dem der Einzelnen ihr belebendes Prinzip, die Subjektivität ward noch von dem Streben nach dem Verständnisse des eigenen im gemeinsamen Seyn, durch treue Auffassung und Bewahrung des Ueberlieferten zurückgedrängt, die epische Richtung wurde auch hier die herrschende, und so entstanden die ältesten Epen eigentlich nur aus der Aufzeichnung und ordnenden Aneinanderreihung der in Volksliedern fortgepflanzten Stamm- und Geschlechtssagen. Ihre Form

war höchst einfach, wie die der Volkslieder selbst (so z. B. die der ältesten romanischen, zwey oder mehr gleichartige Verse ununterbrochen zusammengereimt, mit dem Vers auch den Gedanken abschliessend); aber die Darstellung um so mehr objektiv, frisch-lebendig, anschaulich-naiv, [S. 97] je näher sie sich an die Volkslieder, diese oft noch ganz reinen Reproduktionen des Angeschauten, anschloss. Daher auch nur in dieser Periode des noch jugendlich blühenden Volkslebens, der noch zurückgedrängten Subjektivität und Reflexion eigentliche, wahre Epen hervorgebracht werden können.

Doch diese Periode war meist nur von kurzer Dauer; denn auch die Völker altern schnell, und wie bey fortgeschrittener Entwicklung sich die Interessen komplizirten, die Selbstsucht immer mehr an die Stelle des Gemeingeistes trat, die Kraft nicht mehr in der Gesammtheit des Volkes ruhte, sondern sich in Individualitäten zersplitterte und konzentrirte, so ging mit der hohen Einfachheit der ersten Stammverfassung auch der reine objektive Sinn verloren, die Ichheit wurde die Triebfeder des Handelns und das Medium der Anschauung, daher auch die geistigen Produkte immer mehr Reflexe dieser sich vordrängenden Subjektivität werden mussten, und wieder, wie im ersten, ungesellschaftlichen Naturzustande, die lyrische Färbung bekamen [1]). In diesem zweyten, lyrischen Stadium der sich naturgemäss entwickelnden Kunstpoesie, in dem »sich die Seele eines einzigen Menschen seine Lust überdenkt, oder an seiner Trauer weidet,« tritt gerade das Gegentheil von dem epischen ein. In diesem wirkt die objektive Auffassung des Stoffes so überwiegend, dass die Form als Nebensache immer nur diesem untergeordnet erscheint, und auf die im Geiste hoher Einfachheit gegründeten Regeln beschränkt wird; im lyrischen hingegen wird mit der überwiegend subjektiven Richtung [S. 98] auch die Lust am Selbstgeschaffenen, an der Form vorherrschend, »die Individualität leuchtet auch aus dem spielenden Wohlgefallen an Tönen und Farben hervor, gerade die Form wird so innig und wesentlich, dass es darüber gar keine Zweifel zu geben scheint« [2]). Der künstlichere Strophenbau ist das Produkt dieses Strebens. So — um uns nur auf die neuere romanisch-germanische Kunstpoesie zu beschränken — finden wir eine entferntere Hinneigung zum Strophenbau schon in den ältesten auf uns gekommenen epischen Gedichten. Denn neben den in kurzzeiligen Reimpaaren *(à rimes plates)* ununterbrochen fort-

1) Doch haben manche Völker aus der epischen Jugendperiode gar keine Kunstprodukte aufzuweisen, und ihre Literatur beginnt scheinbar naturwidrig gleich mit der kunstmässigen Lyrik. Aber entweder trat jene, die selbstbewusste, künstlerische Thätigkeit bedingende Entwicklung erst dann ein, als das eigentlich epische Heldenalter schon spurlos verschwunden war (wie z. B. bey den Portugiesen, die dafür in jener Zeit ihrer Heroenzüge nach Indien ein dem ursprünglichen Epos verwandtes, die Lusiade, erhielten); oder eine schon fertig überkommene ausländische Bildung unterdrückte gänzlich die heimische (wie die griechische bey den Römern, die normännisch-französische bey den Engländern, bey welchen letzteren hingegen die epischen Volkslieder des erst nach langen Kämpfen unterdrückten angelsächsischen Stammes sich mit seltener Frische erhielten, wie die Balladen von Robin Hood, die fast die Stelle eines Nationalepos vertreten könnten); oder endlich diese Völker waren nur scheinbar neue, eigentlich aber durch Beymischung eines frischeren fremden Blutes die Regeneration veralteter, entarteter (wie z. B. die Italiener; denn die wahrhaft »göttliche Komödie« ist das Reflexionsprodukt eines tiefsinnigen Gelehrten, aber nicht der frische epische Trieb eines noch kräftig blühenden Nationallebens).

2) Jac. Grimm, Altdeutscher Meistergesang, S. 141.

laufenden Epen des bretonischen Kreises sehen wir die fränkisch-karolingischen in langversige, einreimige (*omoioteleutes*, *monorimes*) Absätze (*tirades*) — freylich noch von sehr ungleichen, nur durch den Inhalt bestimmten Dimensionen — durch Veränderung des Reimes getrennt, ja manchmal werden sogar gewisse Regeln dabey beobachtet, indem auf einen durch einen männlichen Reim gebundenen Absatz immer ein durch einen gleichlautenden weiblichen gebundener folgt; in einigen Gedichten schliesst ein kürzerer (sechssylbiger) Vers mit einem weiblichen reimlosen Ausgang noch bezeichnender jeden Absatz [1]). Endlich finden wir, vorzüglich in spanischen Epen, schon die, nach dem Muster der Kirchengesänge, regelmässig gebildete vierzeilige Alexandriner-Strophe, freylich auch noch einreimig (*el sonsonette cuadruplicado*); nicht zu gedenken der späteren schottischen, englischen und deutschen Gedichte dieser Gattung mit einem ausgebildeten Strophenbau (z. B. *Tristrem*, *Romances*, Nibelungen, Loherangrin, Titurel u. s. w.); denn in diesen zeigt sich schon ganz unbezweifelt der Einfluss der lyrischen Kunstpoesie. Erst diese, deren Haupttendenz nach Vervollkommnung der Form gerichtet war, erfand es, ungleiche, meist kürzere Verse und Reime in einander zu ketten, und erstere nach Wohlgefallen durch den Sinn zu verbinden, woraus eben die kunstmässige Verknüpfung (*Cobla*, Strophe) hervorging. »Diess ist überall der gebildeteren Poesie eigenthümlich, und wie nahe liegend uns auch dieses Verfahren scheinen mag, so ist es doch als eine bedeutende Neuerung [S. 99] zu betrachten. In dem Bau der Strophe zeigt sich die (lyrische) Kunstpoesie in ihrer wahren Bedeutung und in ihrem vollsten Glanze« [2]).

Aber eben durch diese formelle Ausbildung sonderte sich die lyrische Kunstpoesie immer mehr und immer schärfer von der Volkspoesie ab; es gehörten schon eine höhere Bildung und feinere Sitten dazu, um seine Gefühle mit Geschmack und Anmuth auszudrücken, damit auch Andere daran Gefallen fänden, die doch nur vorzugsweise der Reiz der Form dafür interessiren konnte; denn trotz ihrer Subjektivität wird auch die Lyrik, wie alles Höhermenschliche, durch den Geselligkeitstrieb, das Streben nach Theilnahme und Beyfall bestimmt.

Nun fiel aber in jene Zeit (Ende des eilften, Anfang des zwölften Jahrhunderts), in der die neu-europäischen Sprachen den Grad von Bildungsfähigkeit erreicht hatten, der zum kunstmässigen lyrischen Ausdruck erforderlich ist, die Entwicklung und Ausbildung des romantischen (germanisch-christlichen) Ritterthums (Chevalerie). Der herrschenden Kriegerkaste (*ordo militaris*), nun schon seit mehreren Generationen im vererbten, ruhigen Besitz von Land und Gut, genügte nicht mehr das müssige Leben auf ihren einsamen Burgen bloss im engen Kreis ihrer Familien, die bevorrechteten Waffengenossen traten mit ihres Gleichen und mit ihren Vasallen und Dienstmannen (*Ministeriales*) auch in häufigern friedlichen Verkehr, es bildete sich nicht bloss ein gesellschaftliches, sondern auch ein geselliges Leben unter ihnen [3]). Vorzüglich in der vornehmeren

1) Vgl. Raynouard, im *Journal des Savans, 1833, Juillet, p. 388 sqq.* — Ausnahmsweise findet sich auch in einem, freylich schon jüngeren Epos des bretonischen Kreises, im *Wigalois* des *Wirnt von Gravenberch*, eine solche Trennung in Absätze, und die Bezeichnung derselben durch den dreyfachen Schlussreim (vgl. Benecke's Vorrede, S. XVI).

2) Diez, Poesie der Troubadours, S. 88—89.

3) Vgl. *Guizot, Histoire de la civilisation en France. Tom. IV, 5ème et 6ème Leçon.*

fertigkeit, sey es vor Gericht oder in der Schule durch dialektische Gewandtheit auch bey dem reizbaren Völkchen verliebter Hofdichter nicht an Anlass, Gelegenheit und Lust zu poetischen Kontroversen fehlen, wodurch noch überdiess Abwechslung und witzige Belebtheit in die Konversation kam (Tenzone, Streitgedicht).

Wir glauben, hierdurch gezeigt zu haben: dass die lyrische Kunstpoesie unter den angeführten Bedingungen zuerst als Hofpoesie auftreten, den bezeichneten Charakter annehmen, und in den angegebenen Formen sich aussprechen musste. Wenn man nun frägt: bey welchem Volke zeigte sie sich zuerst, ja musste sie sich zuerst gestalten? So können wir a priori antworten: bey jenem Volke, bey dem die oben angegebenen Bedingungen ihrer Entwicklung zuerst eintraten, nämlich der zum kunstmässig lyrischen Ausdruck erforderliche Bildungsgrad der Sprache, und die erforderliche Kulturstufe der das Lebensprincip der Kunstlyrik konstituirenden Elemente d. i. der vorherrschenden, mit Bewusstseyn künstlerisch schaffenden Subjektivität und der zur gegenseitigen Vervollkommnung anregenden feineren Geselligkeit, historisch bedingt durch die Entwicklung des Geistes der Chevalerie, Courtoisie und Galanterie an den Höfen der Grossen. Fragen wir nun die Geschichte, bey welchem neu-europäischen Volke dieses Zusammentreffen der postulirten Bedingungen thatsächlich am frühesten eintrat? so nennt sie uns die Bewohner des südlichen Frankreichs, die man insgemein mit dem historisch-vagen Namen Provenzalen bezeichnet, und die, obgleich kein eigentlich politisches Ganzes bildend, doch durch das tiefer wurzelnde Bindungsmittel einer gemeinsamen Sprache, des romanischen Sprachzweiges von Oc, verbunden waren. Denn einerseits entwickelte sich diese wohl eine der frühesten unter den neu-europäischen Sprachen zur Schriftsprache, und Spuren einer Art von Kunstpoesie lassen sich in ihr bis in die Zeiten Karls des Grossen zurück verfolgen[1]); gegen Ende des eilften Jahrhunderts aber hatte sie schon jenen Grad der Ausbildung erreicht, der zum kunstmässig lyrischen Ausdruck erforderlich ist. Andrerseits hatten die Bewohner dieses Landes — ohnehin durch geographische Lage, einen äusserst fruchtbaren Boden und einen überaus milden Himmel begünstigt — von der phokäischen Kolonie Massilien aus frühzeitiger, wie die [S. 102] des übrigen barbarischen Europa, eine höhere Bildung empfangen, die durch die erobernden Römer, die Zöglinge derselben Schule, noch mehr befestiget wurde, so dass blühende Städte mit römischen Sitten, Gesetzen und Munizipalverfassung selbst die zerstörenden Einfälle nordischer Barbaren und die verheerenden Streifzüge der spanischen Araber überdauerten[2]). Ja, als die Provenzalen später mit diesen letzteren in friedlichen Verkehr traten, eigneten sie sich auch Vieles von ihrer Gelehrsamkeit und Kunstfertigkeit an, und wurden so Vermittler zwischen spanisch-arabischer und germanisch-christlicher Kultur. Dazu kamen die durch die geographische Lage erzeugte »Regsamkeit zum Handelsverkehr, die Kühnheit und Welterfahrenheit der Schiffer, der Wohlstand aus Betriebsamkeit, das Selbstgefühl darob, und die durchgängig grössere Beweglichkeit in Auffassung und Verarbeitung des Lebens«[3]). Daraus entstand als natürliche

---

1) Diez, die Poesie der Troubadours, S. 19.

2) Vgl. (Bosse) Gesch. Frankreichs, bes. der dortigen Geistesentwicklung v. d. Einwanderung der Griechen b. z. Tode Louis XIV. Leipzig 1829. S. 9 ff.

3) Wachsmuth, Europäische Sittengesch. Thl. II, S. 458.

Folge [illegible] geselligen Lebensgenuss, verbunden mit [illegible]

A[illegible] aus der germanischen Ge[illegible] unter dem Einflusse des hierarchischen [illegible] Lehen- und **Ritterwesen** her[illegible] Gestalt und Bildung angenommen hatte, [illegible] Rohheit des Adels gemildert, und [illegible] der Grossen und in den Schlössern der E[illegible] sich bey den **Provenzalen** mehr [illegible] Bedingungen zur Entwicklung der oben [illegible]

Sie [illegible] zuerst entwickeln, und so zeigt [illegible] als die älteste neu-europäische Kunst [illegible] provenzalische **Hofpoesie**.

Wie [illegible] Verhältnisse und Bedingungen eintraten, [illegible] der nach- [S. 103] barlichen, sprachverwandten [illegible] und diese mit Modifikationen nach[illegible] Berührung eine autochthonische, aber [illegible] Das Erstere fand in der That in **Italien**, Nordfrankreich, [illegible] Spanien statt: das Letztere beweist der [illegible] **Minnegesang**[3]).

N[illegible] dass, warum und wie sich die H[illegible] entwickelte und blühte, — was [illegible] unerlässlich schien — wollen [illegible] Verpflanzung und Ausbildung nach und in [illegible] Frankreich beschäftigen. Zwar blühte hier gewiss [illegible] wie im Süden die Volkspoesie [illegible] von den volksmässigen *Contes*, *Fabliaux* [illegible] *Lays* [illegible] *Fablers* und *Jongleurs* verbreitet, bis zu [illegible] des bretonischen und fränkisch-karolingischen K[illegible] Meistern (*Clercs, Maistres*) zusammengetragen [illegible] war — so weit wir nach den auf uns gekommenen urtheilen können — der Norden viel reicher, und an den Höfen der Fürsten, auf den [illegible] wie auf den Märkten der Städte und in den [illegible] an den Gesängen, Erzählungen und [illegible] *Trouvères*, [illegible] entwickelte sich die eigentliche [illegible] Hofpoesie in Nordfrankreich erst später und nach dem M[illegible] der provenzalischen. Allein die Ursachen dieser scheinbar räthselhaften Erscheinung liegen nahe genug. Denn eben jene vorherrschende epische Richtung [illegible] bey den Nordfranzosen die Erinnerungen an die [illegible] waren, um schon einer anderen, der lyrischen, Platz zu machen; ihre derbere germanische Natur

1) S. z. B. *Philippe Mouskes*, ap. *Ducange*. s. v. Ministelli.

2) Vgl. *Sismondi*, *Hist. des Français*. Tom. IV. p. 486—487; der aber darin irrt, dass er das nördliche Spanien und südliche Italien auf eine gleiche Entwicklungsstufe der sprachlichen, politischen und sittlichen Kultur mit dem südlichen Frankreich setzt, und dass er den Einfluss der Araber zu hoch anschlägt.

3) In **England** so wie in dem **Norden** konnte keine eigenthümliche Hofpoesie entstehen; denn in dem ersteren waren der Geist und die Sprache des Hofes und Adels nordfranzösisch; der letztere hingegen erreichte erst dann die nöthige Kulturstufe, als der Geist der Courtoisie und Chevalerie nicht mehr der herrschende war.

war überhaupt weniger romanisirt, wurde durch den frischen austrasischen Nachtrieb unter den ersten Karolingern verjüngt, und neuerdings durch den starken normannischen Zusatz erkräftiget. Diese herrschende germanische Kriegerkaste ward nicht so früh, wie im Süden, durch grosse, blühende Handelsstädte civilisirt, ihre Fürsten umgaben sich wohl mit einem oft sehr zahlreichen Hofstaat; allein wie weit stand er an Pracht, [S. 104] Luxus und Bildung dem der südlichen nach [1]); ja selbst an dem Hofe der ersten kapetingischen Könige konnte wegen der Ohnmacht und Thatlosigkeit derselben sich kein Mittelpunkt für den höheren Adel und die ritterliche liche Welt gestalten [2]), die, sich selbst überlassen, in endlosen Fehden ihrer rohen Kampflust oblagen, so dass noch unter Heinrich I. der neustrische Adel hartnäckig den Gottesfrieden verwarf, der hingegen im Süden zuerst allgemein eingeführt wurde [3]); und doch war dort erst seit der Thronbesteigung der Kapetinger das Wälsche die Sprache der Dynastie und des Hofes geworden [4]). Endlich war im Süden der Einfluss und das Ansehen der Frauen bey weitem bedeutender, die hier selbst in religiöser Hinsicht durch die priscillianistischen Meinungen der Pateriner eine höhere Stellung erhalten hatten [5]). Kurz es fehlte in Nordfrankreich noch an jener feineren Geselligkeit, jenem gebildeteren Hofleben, ohne die eine eigentliche lyrische Kunst- und Hofpoesie nicht entstehen konnte. Erst unter dem ritterlich-galanten Philipp August ward der Grund dazu gelegt, und doch begünstigte auch er noch vorzugsweise die epische Dichtkunst [6]). Als aber unter dessen Nachfolgern, vorzüglich unter dem Frauenregiment der Königin Blanche, der Gräfinnen von Flandern und von Champagne, die Hofsitten zierlicher und anständiger, die Geselligkeit verfeinerter und förmlicher wurden; als durch die häufigen ehelichen Verbindungen des königlichen Stammes mit den südlichen Fürstenhäusern — besonders Ludwigs VII. mit Eleonoren von Poitou, und des heil. Ludwig und dessen Brüder mit den Erbinnen von Provence und Toulouse — und durch die Kreuzzüge und Albigenserkriege die Nordfranzosen einerseits für die Bildung des Südens empfänglicher geworden, andrerseits in so häufigen und engen Verkehr mit diesem getreten waren, so konnte es nicht anders kommen, als dass auch die Troubadourspoesie, als die gebildetere, auf die nordfranzösische Einfluss gewann, und in jener Gattung, die dieser fast noch gänzlich fehlte, zum Muster derselben wurde.

So erblicken wir denn auch in der That zu Ende des zwölften und zu Anfang des dreyzehnten Jahrhunderts die ersten Spu- [S. 105] ren einer nordfranzösischen Kunstlyrik und Hofpoesie ganz nach provenzalischem Zuschnitte, sowohl dem Inhalt als der Form nach, mit so geringen Modifikationen und Abweichungen, dass was von der Troubadourspoesie gilt, im gemeinen auch auf die nordfranzösische Kunstlyrik angewendet werden kann. Aber ihre grösste Blüthe war in der ersten Hälfte des dreyzehnten Jahrhunderts, als die Provenzalpoesie bereits ihrem Verfall entgegenging. Könige, Prinzen aus königlichem Stamme und die ersten Fürsten des Reichs, wie Johann von Brienne, Karl von Anjou, Thibaud IV. von Champagne, Heinrich III. Herzog von Brabant, Peter von Dreux Graf von Bretagne u. s. w., verschmähten es nicht, mit ihrem Hofadel in die Wette zu dichten, und die früher meist nur von Volkssängern und Gelehrten mehr um des Er-

1) Vgl. *Sismondi, Hist. des Français*, Tom. VI. p. 251.
2) Vgl. ibid. Tom. IV, p. 209.
3) Ibid. p. 250; — und *Wachsmuth*, l. c. Thl. II, S. 63 u. 445.
4) *Wachsmuth*, l. c. S. 439.
5) Vgl. Leo, Lehrbuch der Gesch. des Mittelalters, Thl. I, S. 158—161.
6) *Sismondi*, l. c. Tom. VI, p. 310.

werbes willen geübte Dichtkunst wurde eine adeliche Erholung, und gehörte zur vollendeten ritterlichen Bildung eines damaligen Hofmannes. So sagt der unbekannte Verfasser des »*Roumans dou Chastelain de Couci* (v. 11):

Mais jadis *li prince* et *li conte*, *En rimes de gentes faitures*:
Qui amours metoit en son conte, Ainsi gracioient amours,
Faisoient chans, dis et partures Complaignans leurs douces dolours.

Man kann sich denken, dass unter solchen Verhältnissen die Zahl der Hofsänger bedeutend anwuchs. Laborde zählt mehr als 136 Liederdichter im zwölften und dreyzehnten Jahrhundert, unter denen sich auch mehrere aus dem bürgerlichen Stande befinden.

Aber bisher haben diese nordfranzösischen Hofdichter noch keinen Raynouard gefunden; denn ausser den vollständig herausgegebenen 66 Liedern des Grafen Thibaud von Champagne durch Laravallière, den 23 Liedern des Châtelain de Coucy durch Laborde und neuerdings, mit einigen darauf bezüglichen Liedern Anderer vermehrt in einer eben so sorgfältigen als prächtigen Ausgabe durch Francisque Michel, und einiger Bruchstücke bey Fauchet und anderen älteren Schriftstellern dieses Faches, sind davon nicht mehr als 43 Lieder, und diese nicht alle vollständig und noch viel weniger kritisch, von Laborde in seinem »*Essai sur la musique*« (Tom. II, chap. V, p. 141—234) bekannt gemacht worden![1]). — Es ist daher sehr dankenswerth, dass Herr Pau- [S. 106] lin Paris, schon durch seine Ausgabe der »*Romans des douze Pairs de France*« um die altfranzösische Poesie hochverdient, auch diesen Zweig derselben durch das vorliegende Werk bekannter zu machen unternommen hat.

Es zerfällt schon nach dem Titel in zwey Abtheilungen, wovon die erste altfranzösische Romanzen enthält; die zweyte aber der eigentlichen Kunstlyrik der nordfranzösischen Hofdichter gewidmet ist.

Die erste Abtheilung führt den halbspanischen Titel: »*Romancero françois.*« Der Herausgeber sucht die Wahl desselben dadurch zu rechtfertigen, dass er erstens seinem Verleger ganz besonders gefallen, und er zweytens keinen passenderen in der französischen Sprache gefunden habe, um den Begriff: »*Recueil de vieilles chansons d'amour et de guerre*« mit einem Worte bedeutender zu bezeichnen[2]). Wir lassen den ersten Grund dahingestellt seyn, wiewohl leider nicht zu läugnen ist, dass man auch den Verlegern was zu Liebe thun muss, welche, die Charlatanerie der Kaufleute nachahmend, durch eine brillante Auslage die im Verhältnisse zu der Masse von Waaren nur wenigen Kauflustigen anzuziehen suchen. Den zweyten, gewichtigeren, erläutert Herr Paris dadurch, dass er statt des allbekannten

---

1) Herr Auguis hat in seinen: »*Poètes françois, depuis le XII. siècle jusqu'à Malherbe, Paris 1824*, im zweyten Theile nur einige wenige Proben von 18 hieher gehörigen Dichtern mit kurzen biographischen Notizen wörtlich nach Laborde wieder abdrucken lassen. — Aber in *Roquefort, de l'Etat de la poésie française dans le XII. et XIII. siècles*, finden sich einige, früher ungedruckte Gedichte dieser Gattung mitgetheilt.

2) Allerdings ist diese Definition von Romanzen, wie Herr Raynouard (im *Journal des Savans, 1834, Février, p. 105*) bemerkt, nicht ganz genau; denn nicht jede »*chanson d'amour et même de guerre*« ist auch umgekehrt immer eine Romanze, wie z. B. die Kampflieder (»*chansons de guerre.*« eine Art des politischen *Sirventes*) der Troubadours. Der objektive oder subjektive Standpunkt der Auffassung ist hiebey das entscheidende Kriterium.

und bezeichnenden »*Romancero*« entweder »*Chansonnier*« oder »*Romancier*« hätte wählen müssen; aber »*Chansonnier*« hätte nicht einmal die Gattung der Gedichte richtig bezeichnet, unter »*Romancier*« hätte man hingegen nicht ausschliessend eine Sammlung mittelalterlicher Romanzen verstehen müssen [1]); [S. 107] denn, schliesst er sein apologetisches Vorwort: »*Tous les jours nos lyriques d'almanach font encore des romances délicieuses, avec lesquelles, pourtant, je vous prie de ne pas confondre celles de notre Audefroy et de Quenes de Béthune. Car chacun doit revendiquer sa gloire. Au XIIIe siècle, saint Louis, les Chansons de Geste et les Trouvères; au XIXe, la Liberté, les Journaux et Bouton de Rose.*« Wir aber wollen ihm beweisen, dass man den Deutschen nicht immer mit Recht den Vorwurf der Wortklauberei machen dürfe, und die Wahl des Namens dem Geschmack und der Rechtfertigung des Taufpathen überlassend, uns lieber gleich mit dem artigen Kinde selbst beschäftigen.

Und in der That, die 15 unter diesem Titel hier mitgetheilten Gedichte sind nicht nur durch ihre Naivetät und rührende Einfachheit an sich höchst anziehend, sondern auch für die innere Entwicklungsgeschichte der altfranzösischen Poesie sehr merkwürdig. Davon gehören 14 zu jener Gattung von Gedichten, die wir nach dem Beyspiele der Spanier Romanzen nennen, und die, wie es scheint, im französichen Mittelalter den eigenthümlichen Namen »*Chansons d'histoire*« trugen [2]); Nr. XIII ist aber ein Tagelied (*Alba, Aubade*) ganz nach provenzalischer Weise. Die ersteren haben auch wirklich einige Aehnlichkeit im Charakter mit den altspanischen Romanzen, und eine sehr bedeutsame Stellung für die Geschichte der altfranzösischen Poesie; denn sie bilden einerseits das Mittelglied zwischen den eigentlichen Volksballaden und den grösseren epischen Gedichten (*Romans, Chansons de Geste*), andrerseits den Uebergang von der epischen zur lyrischen Kunstpoesie. Sie haben das mit den spanischen Romanzen gemein, dass sie bald eine vollständig abgeschlossene Begebenheit erzählen, und weiter ausgesponnen einen kleinen Roman geben würden, wie z. B. Nr. I (*Bele Isabeaus*), II (*Bele Idoine*), III (*Argentine*), bald nur einzelne Momente, Situationen oder Gemüthsstimmungen schildern, ja solche selbst aus bekannten grösseren Romanen herausheben und zum Thema wählen (wie z. B. Nr. XII aus dem Roman von *Floire* und *Blanchefleur*). Schon dadurch ist ihr Charakter gemischt aus epischen [S. 108] und lyrischen Elementen; doch sind die ersteren in so weit vorherrschend, dass die Subjektivität des Dichters noch ganz unterdrückt wird, und ihre Darstellung so rein objektiv ist, wie

---

1) Nach Herrn Raynouard hätte dieser Ausdruck noch ein gröberes Missverständniss veranlassen können; denn er sagt (l. c.): »*Si M. Paris avait, comme on l'eût fait il y a six cents ans, intitulé sa collection Le Romancier français, on aurait cru qu'il publiait les aventures d'un faiseur de roman; il n'aurait pas été compris, parce que le mot romancier signifie parmi nous auteur de romans.*«

2) Unter diesem Namen wenigstens fand Görres (altdeutsche Volks- und Meisterlieder, S. LVIII–LXI) mit den hier mitgetheilten ganz ähnliche Lieder in dem zu Rom in der Bibliothek der Königin Christine handschriftlich aufbewahrten *Roman de la Rose de Vinne de Volce* (*Guillaume de Dole*) angeführt, ja die von ihm darnach im Auszug gegebene Romanze von der »schönen Aiglantine« scheint unser Nr. XV (*Bele Amelot*) fast nur mit Veränderung der Namen zu seyn. [Vgl. Bekker Bericht. u. Zusätze zu *Fierabras*, p. 151 Sp. 1 aus *Aubri*: »*chançon d'estoire* vos voil dire et conter« — Archives des missions scientif. et litt. pour 1850, p. 280.]

[illegible] der überwiegend epischen [illegible] romanzenartigen Gedichten [illegible] von den Pro- [illegible] wenigen Romanzen, [illegible] die angeführte Richtung [illegible] diese nordfranzösischen [illegible] und ihre Verfasser [illegible] *[illegible]-Bastard*, oder, [illegible] Eben so wie durch [illegible] zwischen dem [illegible] Lyrik und Liedpoesie in der Mitte; [illegible] Alexandriner[3]) [illegible] und nur [illegible] den Trakten der *Chansons de Geste* [illegible] Strophen, manch- [illegible] oder die fünf [illegible] nämlich, und in einem [illegible] Nr. I. *[illegible]* kommen mitunter sogar [illegible] Zugabe eines [illegible] — wie der [illegible] und der *Estribillo* der Spanier — [illegible] und den Hörer gleich [illegible] zu erhalten [illegible] Zug. Mit dieser [illegible] dem [illegible] auch den Gedanken [illegible] des Monologs oder [illegible] es mit wenigen, [illegible] Auch scheinen [illegible] und Zusätzen, [illegible] Handschriften [illegible] Nr. [illegible] *[illegible]*, Nr. V. *[illegible]*; andere fast nur [illegible] in Namen und [illegible] Nr. VII. *Bele Yolans*, und Nr. VIII. *[illegible]*[4]).

1) [illegible] Nr. VIII. *[illegible]* [illegible] seiner eigenen Liebe [illegible]:

[illegible]
[illegible]
[illegible]

2) [illegible] Diez Leben und Werke der Troubadours. Vorwort, S. X.

3) Herr Paris bemerkt hier, dass hier sowohl, wie in den grösseren epischen Gedichten, die Alexandriner eigentlich aus zwey sechssylbigen Versen bestehen, bey denen die letzte Sylbe des ersten Hemistichs männlich oder weiblich seyn konnte, ja dass sie häufig in zwey Verse abgetheilt geschrieben in den Handschriften vorkommen, wo dann immer nur der zweyte Vers durch den Reim gebunden erscheint. Diess ist aber gerade die Form der spanischen Romanzen, und weist wohl überhaupt auf den Ursprung des längeren epischen Verses aus den kürzeren der Volkslieder.

4) Diese Romanzen, selbst in der vorliegenden Abfassung gewiss noch alle aus dem dreyzehnten Jahrhundert, und mehrere aus der ersten Hälfte desselben, sind also auch noch dadurch höchst merkwürdig, dass wir in ihnen die ältesten Muster dieser Gattung besitzen; denn die ältesten spanischen Romanzen, obgleich unbezweifelt aus noch viel früherer Zeit stammend, sind

Die ersten fünf von diesen Romanzen werden von den Handschriften einem gewissen Audefroy-le-Bastard zugeschrieben. In den gleichzeitigen Schriftstellern findet sich gar keine Nachricht über dessen Lebensumstände, und der Herausgeber konnte durch Conjectur nur so viel wahrscheinlich machen, dass er aus der Commüne *Arras* gebürtig, daselbst Bürger gewesen sey, und zwischen der zweyten Hälfte des zwölften und dem Anfange des dreyzehnten Jahrhunderts gelebt habe. Man hat von ihm einige *Chansons* (Minnelieder) und die vorliegenden Romanzen [1]). Fauchet und dessen Nachfolger haben ihn gänzlich mit Stillschweigen übergangen. Legrand d'Aussi war der erste, der sein Andenken erneute, und in seiner Bearbeitung der *Fabliaux* (3ème éd. Paris 1829, Tom. IV, p. 80—88) die fünf ihm zugeschriebenen Romanzen in einem freylich nicht sehr treuen Auszuge mittheilte, da er, wie bekannt, nach den fehlerhaften Abschriften Sainte-Palaye's arbeitete. Sie erscheinen daher in der vorliegenden Ausgabe zum ersten Mal im Original und nach kritischer Vergleichung der Handschriften selbst abgedruckt. Legrand beging noch überdiess den Fehler, diese Romanzen *Lais* zu nennen — obwohl, wie er selbst sagt, sie gleich den *Chansons* in den Handschriften ohne allen Gattungstitel vorkommen — und den Audefroy zum Erfinder dieser Gattung zu machen [2]), wogegen Herr Paris ausdrücklich versichert, dass er [S. 110] unter dessen Namen kein *Lai* habe auffinden können. Die *Chansons* des Audefroy hat Herr P. nicht aufgenommen, da er an ihnen nichts Ausgezeichnetes bemerkte. Von dessen Romanzen hingegen sagt Herr P. ohne Uebertreibung: »*Quant aux Romances d'Audefroy leur mérite est bien autrement incontestable. C'est le récit d'anciennes aventures amoureuses et chevaleresques. Une grande vivacité de coloris, cette naïveté tant recherchée et si rarement découverte, des détails pleins de sensibilité, voilà les véritables titres d'Audefroy à notre admiration; du moins sont-ils les seuls que nous ayons crus dignes encore aujourd'hui de l'attention de tous les lecteurs.*«

---

bekanntlich nur in viel späteren Ueberarbeitungen auf uns gekommen (vgl. *Raynouard*; l. c. p. 117, der ebenda p. 107—116 von den hier abgedruckten Romanzen eine kurze Inhaltsanzeige und Stellen mittheilt).

1) S. das Verzeichniss seiner (17) Gedichte in *Laborde*, l. c. T. II, p. 312.

2) Wir haben uns an einem andern Ort über die *Lais* ausführlich verbreitet, und glauben, gezeigt zu haben, dass sie ursprünglich bretonische Volksballaden waren, die von den anglonormannischen *Trouvères* nachgeahmt wurden; und selbst noch in diesen Nachahmungen unterscheiden sie sich schon durch die metrische Form auffallend von den Romanzen; denn alle bisher bekannt gewordenen *Lais* sind strophenlose Gedichte in kurzzeiligen Reimpaaren nach Art vieler *Fabliaux* und der epischen Gedichte des bretonischen Kreises, so dass sie sich von den ersteren nur durch den Stoff, von den letzteren nur durch den Umfang unterscheiden. Natürlich kann hier nur von den eigentlichen *Lais de Chevalerie* die Rede seyn, da man ganz willkürlich und erst im vierzehnten Jahrhundert diesen Namen auch auf rein lyrische, in Strophen abgefasste, aber ebenfalls zum Absingen bestimmte Gedichte übertragen hat. Wir stimmen daher Herrn P. vollkommen bey, wenn er von den älteren Uebertragungen oder Nachahmungen, die den Titel *Lais* führen, sagt: »*Quant aux lais, c'est le nom que les anciens Bretons donnaient à leurs récits chantés et que nos menestrels transportèrent aux ouvrages bretons qu'ils traduisaient, ou dont ils imitaient soit les paroles, soit la musique*«. So finden wir in der überaus wichtigen altfranzösischen Poesie die Grundzüge und die ältesten Muster der nordischen Balladen und der südlichen Romanzen.

Von den übrigen neun Romanzen sind die Verfasser in der einzigen Handschrift (*Saint-Germain 1989*), in der sie sich fanden, nicht genannt; aber manche darunter sind gewiss noch älter, als die von Audefroy, wie z. B. Nr. X (*Bele Erembors*), Nr. XV (*Bele Amelos*). Die erstere dieser beyden enthält auch ein paar für die Sittengeschichte merkwürdige Züge, wir wollen sie daher als Probe von dieser interessanten Dichtungsgattung hieher setzen [Vgl. jetzt Bartsch Rom. u. Past. I, 1]:

Bele Erembors.

Quant vient en mai, que l'on dit as lons jors,
Que *Franc de France repairent de roi cort*,
Reynauz repairt devant, el premier front:
[S.111] Si, s'en passa lès lo meis Arenbor,
Ains ne dengna le chief drecier à mont.
E Reynaus, amis!

Bele Erembors à la fenestre, au jor,
Sor ses genoz tient paile de color,
Voit Frans de France, qui repairent de cort
Et voit Reynaut devant, el premier front:
En haut parole, si a dit sa raison.
E Reynaus, amis!

»Amis Reynaus, j'ai jà véu cel jor,
»Sé pasissois selon mon père tor,
»Dolans fussiés sé ne parlasse à vos.
»Jel meffaites fille d'emperéor;
»Autrui amastes, si obliastes nos.
E Reynaus, amis!

»Sire Reynaus, je m'en escondirai;
»*A cent pucèles, sor sains, vos jurerai*,
»*A trente dames que aveuc moi menrai*,
»C'onques nul hom fors votre cor n'aimai.
»Prenés *l'emmende* et je vos baiserai.
E Reynaus, amis!

Li Cuens Reynaus en monta le degré;
Gros par espaules, greles par lo baudré;
Blont ot lo poil, menu, recercelé,
En nule terre n'ot si biau bacheler;
Voit l'Erembors, si commence à plorer.
E Reynaus, amis!

Li Cuens Reynaus est montez en la tor;
Si, s'est assis en un lit point à flors,
De joste lui se siet bele Erembors;
Lors recommence lor premieres amors.
E Reynaus, amis [1])!

---

1) Diese Romanze, die eben so kräftig als naiv bloss die Versöhnungsscene der schönen Erembors mit ihrem eifersüchtigen Geliebten, dem Grafen Reynaus, schildert, enthält, wie gesagt, ein paar merkwürdige Züge für die Sittengeschichte; so in der ersten Strophe den Ausdruck:

»*Franc de France*,«

worunter Herr P. ganz unbezweifelt (»*sans doute*«) »*Pairs de France*« verstehen will, und sich desshalb auf eine Stelle in *Ducange Gloss. s. v. Franci* beruft. Er theilt sie jedoch nur unvollständig mit, er sagt nämlich: »*Ecoutons Ducange*: »*Franci*; *sic appellabantur ii qui magnos dies, seu assisias publicas et generales Parium Franciae tenebant*« *Ce qui revient à dire que les Pairs de France s'appelaient* (*auparavant sans doute*?) *Francs, et sans doute encore* (??) *Francs de France, pour les distinguer des hommes libres et en général de tous les citoyens de l'empire français.* Allein Ducange führt unmittelbar darauf seinen Gewährsmann Lauriere und die Stelle an, worauf sich obige Definition gründet: »*Ubi quis appellavit ab hominibus alicujus Paris, qui super se habent homines judicantes in curia dicti Paris, qui dicuntur Franci* (*e veteri Parlamenti stylo*)«. Es ist aber hier von einer Appellation von dem Lehen- oder Vasallen[illegible]ht eines Pairs (*ab hominibus*; *la cour féodale*[illegible] die Rede, welches über sich[illegible]das Landgericht unter Königsbann[illegible] zusammengesetzt aus a[illegible]lich freyen Ritterbürtigen und Schöppen[illegible]*homines* [illegible]t heisst es in einer Ord. Philipp IV. »*quod juc*[illegible]*or ho*[illegible]*rtiam Dominus jud. conj. etc.*...)

[S. 112] Die jüngste unter den hier mitgetheilten Romanzen ist aber gewiss Nr. XII: »*De Floire, comment regrette sa mie Blancheflor.*« Sie unterscheidet sich schon durch die metrische Form von allen übrigen, und nähert sich darin am meisten jener der eigentlich lyrischen Kunstpoesie; denn sie ist in achtsylbigen Versen mit männlichen und weiblichen Wechselreimen, auf eine Strophe beschränkt, und ohne Refrain abgefasst. Auch ihr Inhalt ist schon mehr lyrisch, nämlich die Klage Floire's [S. 113] um die todtgeglaubte Geliebte; an ihr ist daher der Einfluss der Hofpoesie am sichtbarsten, und sie bildet recht eigentlich den Uebergang von der noch mehr epischen Form der volksmässigen Romanze zu der rein lyrischen des Kunstliedes. Nach Herrn P.'s Meinung stammt sie noch aus dem Anfang des dreyzehnten Jahrhunderts (?), während er den metrischen Roman von Floire und Blancheflor in der auf uns gekommenen Gestalt erst in der zweyten Hälfte dieses Jahrhunderts abgefasst glaubt. Natürlich nimmt aber auch er eine, auch in Beziehung auf die Romanze, ältere, aber nicht auf uns gekommene Redaction des Romans an, den er, wie wir glauben, ohne zureichenden Grund für spanischen oder gar maurischen Ursprungs hält [1]). Aus diesem, leider bis jetzt noch unedirten Romane hebt Herr P. die Stelle aus, auf welche sich die nachfolgende Romanze bezieht. Eine Anspielung auf diese im Mittelalter so berühmte Liebesgeschichte kömmt auch in Nr. XIII vor, die wohl nur desshalb hier einen Platz unter den Romanzen erhalten hat; denn sie ist, wie gesagt, ein Tagelied, ganz nach Art der provenzalischen; aber darum nicht minder merkwürdig, da sich, so viel uns

---

Diese werden hier *Franci* genannt, und diese Bezeichnung stimmt mit den von Ducange früher angezogenen Stellen (*franci* i. e. *liberi*, im Gegensatz der *serviles* und *villani*) in soweit überein, dass nur aus dem Stande der Freyen, die volles Frankenrecht, und mithin auch das der Theilnahme an Gericht und Volksversammlung hatten, schon bey den ältesten Franken die Rechtweiser und Urtheiler (*qui legem dicunt et judicant*), die *Rachinburgii*, gewählt wurden (vgl. Eichhorn, deutsche Staats- und Rechtsgeschichte, 3te A. Th. II, § 348, S. 516—517; — Grimm, deutsche Rechtsalterthümer, S. 290 und 774—775). Unter »*Franc de France*« können also nicht bloss die später ausschliessend sogenannten »*Pairs*« verstanden werden, sondern vielmehr ursprünglich die Freyen überhaupt (gerade »*les hommes libres*«), im Gegensatz der Eigenen, persönlich Unfreyen, und in späterer und engerer Bedeutung alle freyen Herrn (*Seigneurs, Barons*), die unmittelbare Kronvasallen des früheren »*Duc*« und späteren »*Roi de France*« waren, und als solche das Recht hatten, sich an den Hof- und Gerichtstagen der Könige (wie hier: »*qui repairent de roi cort*«) zu dem »*Parlement de tous les Barons*« und »*jugement par pairie*« (i. e. *qui magnos dies seu assisias publicas et generales Pariun Franciae tenebant*) einzufinden und daran Theil zu nehmen, die gewöhnlich zu Lichtmess, Ostern, (»*en mai, que l'on dit as lons jors*«), Mariä Himmelfahrt und Weihnachten gehalten wurden vgl. *Capefigue, Hist. const. et administ. de la France*; Tom. I, p 167—168 et p. 317 319). Daher einem solchen, vom hohen Baroniehofe (*Court de Baronie*) heimkehrenden Beysitzer gegenüber das ironische Anerbieten der Schönen, sich durch Eideshelfer (*Consacramentales*) zu rechtfertigen, und ihn zur Busse (»*L'emmende*« *emenda parti laesae datur, Ducange* s. h. v.) zu küssen.

1) Ref. hat seine Gründe gegen diese Annahme bereits in seiner im vorigen Jahr erschienenen Schrift: »Ueber die neuesten Leistungen der Franzosen für die Herausgabe ihrer National-Heldengedichte« u. s. w., S. 69—70 mitgetheilt.

bekannt [illegible] wenige Lieder dieser Gattung im Nordfranzösischen erhalten [illegible]. [illegible] dieses einzige Liedchen wohl nur [illegible], weil er nicht beachtet zu haben [illegible] Beyde, Nr. XII und XIII [illegible], hatte Hr. P. schon in den »[illegible]« [illegible] »*[illegible] de Berte aus grans piés*« abdrucken [illegible] nach derselben Handschrift — [illegible] — aber genauer kopirt und richtiger [illegible].

Die zweyte Abtheilung des vorliegenden Werkes beschäftigt sich [illegible] mit den eigentlichen [illegible]. Herr P. hat nur einige der [illegible] S. 114) die berühmtesten ausgewählt, und [illegible] Weg eingeschlagen, sie auch noch für Leser [illegible] zu machen. Er hat nämlich, wie Diez in [illegible] Buch über »das Leben und die Werke der Troubadours« von jedem *Trouvère* die merkwürdigsten Züge aus seinem Leben erzählt, [illegible] Verhältnisse zu seiner Zeit geschildert, und in [illegible] Rahmen einige seiner interessantesten Gesänge eingefügt, so dass das Leben und die Gedichte desselben sich gegenseitig erläutern. Auf diese Weise lernt er uns [illegible] Quenes de Bethune, den Vidame de Chartres, Karl von Anjou, König von Sicilien, Auboin de Sézanne, den König Johann von Brienne, Peter von Dreux, Grafen von Bretagne, und Hues de la Ferté kennen. Mehrere von diesen, so wie auch Blondiaux de Nesles, Chrestien de Troyes, der Chastelain de Coucy und einige andere sind älter als der berühmte Thibaud, Graf von Champagne und König von Navarra, den man gewöhnlich für den Gründer des höfischen Kunstgesanges in Nordfrankreich hält. Aber in Rücksicht der Form und des Charakters unterscheiden sich die Gesänge aller dieser Hofdichter nur wenig von einander und von ihren provenzalischen Mustern, so dass wir im Allgemeinen auf die bereits von Diez (Poesie der Troubadours, S. 239—255) eben so gründlich als umsichtig angestellte Vergleichung der süd- und nordfranzösischen Kunstpoesie verweisen können, indem was dort grösstentheils nur mit Beziehung auf die Gedichte des Grafen Thibaud gesagt wird, auch auf die vorliegenden seine volle Anwendung findet.

Wir wollen uns daher darauf beschränken, über jeden der hier besprochenen *Trouvères* einige der interessantesten Notizen mitzutheilen.

Den Reihen eröffnet Quenes (auch Coenes, Connain, Quennon und Conon, d. i. nach Roquefort: Etienne), aus dem Geschlechte der Herren von Bethune, der Ahnen des berühmten Sully. Er muss in der Mitte des zwölften Jahrhunderts geboren worden seyn, da Philippe Mouskes in seiner metrischen Chronik v. J. 1224 ihn den »*vieux Quenes*« nennt, und in folgenden Versen ihm die schönste Grabschrift setzt[2]:

1) Auch Ref. liess in seiner erst angeführten Schrift (S. 71—72) diese Romanze und eine Strophe des Tageliedes nach der damaligen Mittheilung des Herrn P. abdrucken, und benützt nun diese Gelegenheit, die Besitzer seines Werkchens zu bitten, sie nach dem gegenwärtigen Wiederabdrucke zu verbessern und zu ergänzen. Auch die jetzt vollständig im Original mitgetheilte Stelle des Romans, worauf sich die Romanze bezieht, hatte Hr P. — und Ref. nach ihm — damals nur mit ein paar Worten und zum Theil ganz irrig angedeutet.

2) Mit Bestimmtheit gibt Duchesne in seiner »*Histoire généalogique de la maison de Bethune* (Paris 1639. Fol. p. 163) nach dem *Martyrologium* von

[S. 115] La terre fu pis en cest an:
Quar li *vieux Quenes* estoit mors.

Sein älterer Bruder Wilhelm, der ebenfalls als *Trouvère* genannt wird [1]), war Schirmvogt (*Avoué*) von Arras und von Bethune. Quenes erkor sich zur Dame seines Herzens die verwittwete Gräfin von Champagne, Marie de France, eine Schwester des Königs Philipp August. Sie war, wie ihre Mutter Eleonore von Poitou, durch ihre Galanterien und als grosse Gönnerin der Dichter berühmt; ihr Hof wurde der Sammelplatz der *Trouvères* und *Menestrels*, unter denen sie besonders Auboin de Sézannes und unseren Quenes begünstigte. Diesem wusste sie, obschon wenigstens um zehn Jahre älter als er, die zärtlichsten Gefühle einzuflössen, und ihr zu Ehren dichtete er mehrere Lieder. Diess scheint die Eifersucht der verwitweten Königin, Alix von Champagne, ebenfalls einer Dichtergönnerin, erweckt zu haben, die ihn seiner veralteten und übelgewählten Ausdrücke und seiner nicht reinfranzösischen (in Beziehung auf den Dialekt von Isle-de-France, und auf seine artesischen Provinzialismen) Sprache wegen tadelte; so schildert er wenigstens selbst sehr naiv und nicht ohne satyrische Ausfälle sein Missgeschick am königlichen Hof in einer Canzone (p. 83—84). Aber auch seine Herzensdame belohnte seine Anhänglichkeit schlecht; denn sie wurde ihm untreu. Diess schmerzte ihn so tief, dass er in einer Sirventes-Canzone die Liebe selbst, seine Einfalt *(a chief dou tor ne sai quel beste fu)* und die Schönen sammt und sonders *(fol est et gars qui à dame se done)* verwünscht (p. 85—87). Aber bald gereut ihn dieser Anfang von übler Laune, er entschuldigt sich daher, dass er wegen der einen, ungetreuen, alle geschmäht habe, in einer anderen Canzone (p. 88—89):

Por une qu'en ai haïe,
Ai dit aux autres folie
Come irous;
Mal ait vos cuers convoitous
Qui m'*envia en Surie!*
Fausse estes, voir plus que pie,
Né mais por vous
N'averai jà iex plorous,
Vos estes de l'abbaie
As s'offre-à-tous,
Si ne vos nommerai mie.

und sucht sich in einer zweyten, sehr anziehenden (p. 89–90) [2]) [S. 116] gegen die thörichten und boshaften Tadler, die seine Worte missdeuteten, zu rechtfertigen. In eben dieser sagt er auch, dass ihn nun eine andere Liebe *(Si m'est au cors une autre amor emprise)* beseele, nämlich die Liebe zu Gott. Quenes hatte in der That, vielleicht aus Verdruss über die Untreue seiner Dame, das Kreuz genommen, und war unter dem Grafen von Flandern und dem Könige Philipp August zur Wiedereroberung Jerusalems ausgezogen. Aber auch in seiner himmlischen Liebe wurde er durch die Treulosigkeit und Lauheit der Anführer und Gefährten bitter gekränkt. Davon zeugen zwey Sirventes-Canzonen, von jener Art, die man Kreuzlieder genannt hat [3]), und in denen er seinen Zorn in satyrischen Ausfällen gegen die lässigen und wortbrüchigen Vertheidiger der Sache Christi Luft macht. Die erstere ist jene berühmte und schon öfter gedruckte, die also anfängt:

St Barthelemy de Bethune den 17. Dezember 1223 als seinen Todestag an. Er war der fünfte Sohn Roberts V., genannt *le Roux*, von Bethune und der Adelize von Saint-Pol.

1) S. *Laborde*, l. c. Tom. II, p. 169.

2) Diese ist auch bey *Laborde*, l. c. und nach diesem bey *Auguis*, l. c. Tom. II. p. 21 abgedruckt.

3) Vgl. Diez, Poesie der Troubadours, S. 178—182 und 112.

»*Ahi! amors, com dure departie,*« und die viele Handschriften auch dem Chastelain de Coucy beylegen [1]), dem sie aber Hr. P., wie wir glauben mit Recht, abspricht, und aus inneren und äusseren Gründen Quenes für den Verfasser derselben hält (p. 92—95). Das zweyte, in einem noch heftigeren Ton abgefasste Kreuzlied, zu dem, wie er sagt, er auch die Weise gemacht habe (*De chanson faire et de dis et de chans*), enthält in dem *Envoi* eine ironische Anspielung auf den Lehrer des Dichters, den ebenfalls berühmten *Trouvère Hues d'Oisy, Châtelain de Cambray*:

Si s'en preignent à mon maistre d'Oisi
Qui m'a appris à chanter dès enfance.

Dieser sonst tapfere Krieger hatte sich sein Gelübde als Kreuzfahrer nicht sehr angelegen seyn lassen. Als daher nach Eroberung von Ptolemais Philipp August und die meisten französischen Ritter heimkehrten [2]), und der mit so grossen Hoffnungen unternommene Kreuzzug nur einen verhältnissmässig so unbedeutenden Erfolg hatte, als man alle, die dazu gerathen und aufgemuntert hatten, mit Vorwürfen überhäufte, rächte sich auch Hues d'Oisy für die ihm von seinem Schüler zugefügte Beleidigung [S. 117] durch ein bitteres Spottgedicht (persönliches Sirventes) auf ihn, worin er ihn mit seinen eigenen Worten parodirt (p. 103—104) [3]). Aber Quenes widerlegte diesen Spott bald durch die That; denn er nahm im J. 1198 zum zweyten Male das Kreuz, und zeichnete sich in jenem (vierten) Kreuzzuge, der die Eroberung von Konstantinopel und die Gründung des lateinischen Kaiserthums zur Folge hatte, nicht nur durch seine Tapferkeit, sondern auch durch sein Rednertalent auf das glänzendste aus. Er unterhandelte als Botschafter der französischen Kreuzfahrer mit dem besten Erfolge zu Venedig, und seine Antwort, die er im Namen der französischen Barone dem Abgesandten des Usurpators Alexius gab, ist durch Villehardouin berühmt geworden [4]). Auch wurden seine Verdienste durch die höchsten und angesehensten Würden des neuen Kaiserthums belohnt; denn er ward Protovestiarius von Konstantinopel; führte mehrmals in Abwesenheit des Kaisers die Zügel der Regierung, und war selbst mehrere Jahre hindurch während

---

1) Unter dessen Namen ist sie schon bey Laborde, l. c. II, p. 302, und zuletzt in der Ausgabe der *Chansons* des *Châtelain de Coucy* von Fr. Michel, p. 85—88, und zwar um eine Strophe vermehrt und mit einem *Envoi* abgedruckt. Für eine Nachahmung derselben hält man das Kreuzlied des Grafen Thibaud (II, 132).

2) Nur einige wenige suchten den König zur Fortsetzung des Kampfes zu bewegen, und unter diesen ein ungenannter Dichter in einem Kreuzliede, das Hr. P. ebenfalls mittheilt (p. 100—102), und nicht unwahrscheinlich findet, es dem Quenes beyzulegen.

3) Auch bey Laborde, l. c. II, 211 abgedruckt, der ausser diesem Sirventes ihm noch eine *Chanson* zuschreibt, und ihn für einen Herrn von Montmiral und für den Gemahl Margarethens, der Tochter Thibaud's le Bon, Grafen von Blois, der 1191 bey der Belagerung von Akka blieb, hält. Hues d'Oisy starb gegen das Ende des zwölften Jahrhunderts.

4) Vgl. Wilken, Gesch. der Kreuzzüge, Thl. V, S. 114—115, 209 und 257. — Hr. P. theilt diese Antwort nach einer Handschrift des Villehardouin mit, die älter und vollständiger ist, unter der Signatur: »Nr. 687, *supplément*,« und ihre sonderbare Aufschrift: »*Roman de Constant.*,« und auf dem ersten Blatte: »*Ci est li Romans de Constantinoble*,« hat wohl zu ihrer bisherigen Vernachlässigung beygetragen.

des Interregnums alleiniger Reichsverweser[1]). Dass er diese Regierung ruhmwürdig und zum Besten des Landes geführt habe, ersehen wir aus den oben angeführten zwey Versen des Philippe Mouskes. Nach dieser zweyten Kreuzfahrt hat er sein Vaterland nicht wieder gesehen[2]). Am Schlusse dieses Artikels theilt Hr. P. das letzte seiner Lieder mit (p. 107—110). Es ist eine Tenzone (*Jeu-parti*) von der Gattung jener, die in dialogischer Form die verliebten Vorwürfe zwischen dem Dichter und der ungetreuen Geliebten enthalten[3]). Quenes nennt zwar die Dame nicht, aber vermuthlich ist die schöne, aber leichtfertige [S. 118] Gräfin von Champagne damit gemeint. Hr. P. nennt dieses das geistreichste seiner Gedichte, und glaubt es nach seiner Rückkehr von der ersten Kreuzfahrt verfasst. Es enthält einen für die Sittengeschichte merkwürdigen Zug; die Dame geht nämlich in ihren Recriminationen so weit, dem sie der Untreue beschuldigenden Ritter vorzuwerfen:

Que vos avés, par Dieu, meillor envie
D'un bel valet baisier et accoler.

Ein bey den Kreuzfahrern nicht ungewöhnliches Laster[4]).

Die Gedichte des Quenes zeichnen sich alle durch naive Kräftigkeit und einen vorherrschenden Hang zur Satyre aus.

Viel dürftiger sind die Nachrichten von den Lebensumständen des Vidame de Chartres, und nur einige wenige Daten hat Hr. P. theils aus Urkunden und Villehardouin, theils durch Conjectur herausbringen können. Nicht einmal sein Geschlechtsname lässt sich mit Bestimmtheit ausmitteln; denn den Titel »Vidame de Chartres« führte er als Schirmvogt der dasigen Kirche, welches Amt seit dem Ende des dreyzehnten Jahrhunderts die Herren aus dem Hause Vendome bekleideten[5]); sein in einer Handschrift aufgezeichnetes Wappen stimmt mit dem des berühmten Geschlechtes der Herren von Mello zusammen; während die Annalisten von Chartres übereinstimmend ihn Guillaume de Ferrières nennen. So viel ist wenigstens gewiss, dass auch er unter Ludwig Grafen von Blois den vierten Kreuzzug mitmachte. Villehardouin nennt ihn ausdrücklich unter den Rittern, die nach der Eroberung von Zara und den dadurch veranlassten Streitigkeiten zwischen den Venetianern und einem Theil des Pilgerheeres mit »Renaut de Monmiral« nach Syrien gesandt wurden, nachdem sie über heiligen Reliquien feyerlich geschworen hatten, nicht länger als eine Woche dort zu verweilen, und nach Ausrichtung ihres Auftrages ohne Verzug zu dem Heere zurückkommen zu wollen; sie brachen aber ihren Schwur, und kehrten nicht zum Heere zurück[6]). Der Vidame scheint sogar nach Frankreich zurückgekehrt zu seyn, wie man aus der hier mitgetheilten (p. 113—115)

---

1) Vgl. Wilken, l. c., Thl. V, S. 369.

2) So sagt wenigstens Duchesne, l. c. p. 163: »*Ne se lisant point que depuis son acheminement outre la mer*; (nämlich nach der zweyten Kreuzfahrt) *il soit revenu pardeça.*«

3) Vgl. Diez, Poesie d. Troub. S. 188.

4) Vgl. Raumer, Gesch. der Hohenstaufen; Thl. VI. S. 561.

5) *Laborde*, l. c. Tom. II. p. 178 hält ihn daher für einen Herrn von Vendome, nennt ihn aber Matthieu, und lässt ihn gegen das Ende des dreyzehnten Jahrhunderts leben, was den anderen urkundlich und historisch beglaubigten Angaben über ihn widerspricht.

6) Hr. P. theilt auch diese Stelle aus der erst erwähnten Handschrift des Villehardouin mit. Vgl. auch Wilken, l. c., Thl. V, S. 180 und VI, S. 12.

Canzone an seine Geliebte [S. 119] schliessen kann, in der er sich Glück wünscht, nach langer Trennung aus einem fernen Lande (*En une terre où estre ne désir*) wieder in seiner Heimath und in ihrer Nähe angelangt zu seyn:

Liés fus de *Blois* quant vis la retournée, A qui je suis s'el me veut retenir.
Et je bien sus que m'en dus revenir, — — — — — — — — — —
A la plus très belle rien qui soit née, *El païs suis où cele est qui m'agrée* etc.[1])

Ob er nun von Frankreich oder von Syrien aus sich nach Konstantinopel begab, lässt sich daher nicht bestimmen, aber aus einer Urkunde vom J. 1204, die Hr. P. im Original mittheilt (p. 116), erhellt, dass er auf der Ueberfahrt dahin erkrankte, und zum Heil seiner Seele nicht nur einer früheren Schenkung, zu Akka zu Gunsten des Tempelordens ausgestellt, eine neue beyfügte, sondern selbst in diesen Orden trat. Daraus folgert nun Hr. P., »dass es unmöglich sey, in unserem Vidame nicht den Grossmeister dieses Ordens, Wilhelm von Chartres (1217—1218) zu erkennen«, der sich bey der Belagerung von Damiette auszeichnete, und dort an der Pest starb. Allein dieser Grossmeister war bekanntlich der Sohn Milon's III., Grafen von Bar sur Seine, und wird »*Willelmus de Carnoto*«, nicht aber »*Vicedominus Carnotensis*« genannt, was uns allerdings eine Verschiedenheit dieser beyden Herren zu begründen scheint, daher uns Schwergläubigen »die Unmöglichkeit«, an ihrer Identität zu zweifeln, nicht ganz einleuchten will[2]).

Wie sehr das Versemachen damals zur vollendeten Bildung eines Ritters und Hofmannes gehörte, und wie sehr die Dichtkunst alle Gemüther beschäftigte, beweist, dass selbst ein so finsteres, herrschsüchtiges, wie das Carl's von Anjou, Königs von Sicilien, dafür empfänglich blieb, der nicht nur ein Gönner der Sänger, sondern, wenigstens in seiner Jugend, auch ihr Kunstgenosse war. Sein einflussreiches Leben und seine blutigen Thaten haben sich nur allzu bemerkbar gemacht, um nicht jedem, [S. 120] auch nur oberflächlich unterrichteten Geschichtsfreunde hinlänglich bekannt zu seyn; daher begnügt sich auch Hr. P. nur in Beziehung auf seine poetischen Leistungen eine Anekdote aus seiner Jugendperiode nach den »*Cento Novelle antiche*« (Nov. 57) mitzutheilen, woraus er folgert, dass Carl's von Anjou damalige Herzenskönigin, die schöne Gräfin von Retest, die Dame sey, die er auch in seinen Liedern gefeyert habe. Hr. P. kennt von ihm nur eine Canzone und ein Jeuparti, das er mit seinem Hofdichter Perrin d'Angicourt[3]) verfasste, und theilt von der ersteren die beyden ersten Strophen und die letzte mit[4]).

---

1) Diese Canzone wird aber in dem *Manuscrit de Clairambaut* (*Bibl. Royale Supplément* Nro. 184) dem Robert de Blois beygelegt. Vgl. Laborde, l. c. p. 319, der neun Lieder von dem Vidame de Chartres anführt, eines davon wird auch dem Chastelain de Coucy zugeschrieben, und ist in der Ausgabe seiner Gedichte von Hrn. Michel abgedruckt (p. 125). Auch Sismondi theilt ein Lied von unserem Vidame, aber modernisirt, mit (s. dessen Literatur des südl. Europa, deutsche Uebers. Thl. I, S. 246).

2) Vgl. Wilcke, Gesch. des Tempelherrenordens, Thl. I, S. 136 ff.

3) Vgl. über diesen Roquefort, l. c. p. 62.

4) Vollständig aber ist diese Canzone (»*Trop est destrois qui est déconforté*«) schon bey Laborde abgedruckt, der Carl v. Anjou noch eine, ebenfalls abgedruckte, zuschreibt, die Hrn. P. entgangen zu seyn scheint (l. c. Tom. II. p. 153—155 und 311; beyde Canzonen auch bey Auguis, l. c. Tom. II. p. 15—18).

Auch über das Leben des Auboin de Sézannes[1]) gibt uns Hr. P. nur ein paar magere Notizen; aber leider aus Mangel an Quellen. Man weiss nur so viel, dass er nebst Chrêtien de Troyes einer der ersten war, die unter den Nordfranzosen die Hofpoesie der Troubadours einführten, und gegen das Ende des zwölften Jahrhunderts lebte[2]). Von seiner hier vollständig abgedruckten Canzone[3]) hatte schon Laravallière (l. c. II. p. 181) einige Verse angeführt; in dieser sagt er, dass er nur auf Befehl der Gräfin von Brie wieder singen wolle, und beklagt die Untreue seiner Herrin. Laravallière hatte unter dieser Gräfin von Brie Blanca von Navarra, die Mutter des berühmten Thibaud vermuthet, worüber ihn Hr. P. zwar ziemlich unwirsch, aber, wie wir glauben, nicht mit Ungrund zurechtweist; denn es ist viel wahrscheinlicher, hierunter die Grossmutter des Thibaud, die schöne aber leichtfertige und glanzsüchtige Marie de France, die bekannte Dichtergönnerin, von der wir oben bey Quenes de Bethune sprachen, zu verstehen, und die wohl zum Unterschiede von ihren beyden Schwiegertöchtern hier Gräfin von Brie genannt wird. Diese scheint also auch eine grosse Gönnerin des Auboin, und vielleicht auch der Gegenstand seiner zärtlichen Gesänge gewesen zu seyn, wenigstens haben wir schon an dem Beyspiele des Quenes gesehen, dass Auboin nicht der einzige gewesen wäre, der ihr den Vorwurf der Unbeständigkeit machen konnte. Diesen flatterhaften Schönen mögen die Kreuzzüge ein [S. 121] willkommenes Mittel gewesen seyn, ihrer Liebhaber, die sie satt hatten, los zu werden; so sagt z. B. Auboin von der seinen:

Si que quant je cuit parler
A li, por merci trover,
Si me dit par felonie,
»*Quant ireis vous outre mer?*

Er räth daher sehr weislich:

Je di que c'est grant folie
D'assaier ne d'esprover
Ne sa fame ne s'amie,
Tant com on la vuelt amer.
Ains se doit on bien garder
D'enquerre par jalousie
Cou qu'on n'i vodroit trover.

Eine Lehre, die der unvergleichliche Cervantes in seiner Novelle: »*el Curioso impertinente*«, so trefflich dargestellt hat. Noch hat Laravallière dem Auboin irrig eine *Pastourelle* zugeschrieben; denn Hr. P. versichert, dass, mit Ausnahme einer einzigen (184 Suppl.), alle übrigen Handschriften den Jean Bodel, d'Arras, als den Verfasser derselben nennen[4]).

Man findet in den Handschriften drey Canzonen unter dem Namen des »Cuens de Braine« oder »Jehans Cuens de Braines«. Diess gab zu Missverständnissen Anlass; denn Laravallière (l. c. II. p. 167) hielt diesen Jean de Braine für einen Sohn Robert's II., Grafen von Dreux. Er hatte nicht beachtet, dass in dem mit der Handschrift Nr. 7222 Bibl. roy. gleich alten Inhaltsverzeichnisse derselben (aus dem dreyzehnten Jahrhundert) der Verfasser dieser drey Lieder »*li rois Johans*« genannt wird, was freylich Laborde (l. c. II. p. 175) mit den Ueberschriften der Lieder selbst: »*Jehans, li Cuens de Braine*«, in derselben Handschrift nicht zu vereinen wusste,

1) Sézanne ist eine kleine Stadt in der Grafschaft Brie.
2) Vgl. Roquefort, l. c. p 61, und 71—73.
3) Doch scheint von der letzten Strophe der erste Vers zu fehlen.
4) Hr. P. sagt auch, dass er ausser der hier mitgetheilten Canzone nur noch eine Romanze (*romance d'amour*) von Auboin kenne; aber Laborde (l. c. II. p. 156 und 312) schreibt ihm fünf Lieder zu.

und die Angabe im Inhaltsverzeichnisse für einen Irrthum des Kopisten hielt, weil er nur an den König [illegible] von Frankreich dachte, der allerdings erst im [illegible] Jahrhundert [illegible] Thron bestieg, und daher unmöglich der Verfasser dieser [illegible] aus dem dreyzehnten Jahrhundert stammenden Lieder seyn konnte. Hr. P. [illegible] alle diese Schwierigkeiten, indem er darauf aufmerksam macht, dass die Chroniken des dreyzehnten Jahrhunderts [illegible] unter »Jehan de Braine« keinen anderen verstehen, [illegible] als den bekannten Johann Grafen von Brienne, der als [illegible] der Maria von Jerusalem und als Regent im Namen seiner minderjährigen Tochter [illegible] den Titel König führte. Hr. P. hat daher mit Recht [illegible] einige [illegible] Züge, vorzüglich aus alten [illegible] *des vieilles histoires manuscrites de la guerre* [illegible] dieses berühmten Mannes [illegible] Darstellung [illegible] Kreuzzüge: Art. [illegible] Graf von Brienne im Sach- und Namenregister [illegible]. So sind die Chronisten nicht ganz einig, [illegible] zum Gemahl Maria's, der Erbin von Jerusalem, [illegible] Plagon rieth ein französischer Ritter [illegible] des Königreichs Jerusalem [illegible] Maria's [illegible] eine Botschaft an den König Philipp August von Frankreich [illegible] zu bitten, ihnen den fähigsten [illegible] Johann von Brienne. Mit dieser [illegible] Angabe [illegible], die Hr. P. einer »*Histoire de la guerre sainte*« [illegible], die überdiess den Beweggrund Philipp August's [illegible]: »*Mais aucune gent cuidoient que li rois* [illegible] *plus pour eslongier le conte Jehans de Braine* [illegible] *car il l'avoit forment en crainte* [illegible] *Champaigne, l'amoit plus que* [illegible] *la contesse sur toutes riens. Et* [illegible] *honte au conte Pierre d'Auçuerre* [illegible] *dont moult avoit pesé au roi* [illegible] *se voloit-il delivrer dou conte.*« [illegible] hätte der König wohl einen [illegible]

Wenn an dieser [illegible] der damaligen Zeit etwas Wahres wäre, [illegible] von Brienne seine erste Canzone zu Ehren der [illegible] gedichtet haben, die [illegible] XXVII nach Angabe einer [illegible] *Cange*) diesem [illegible] worden ist[3]).

Was nun Hr. P. über das Verhältniss Johann's von Brienne zu seinem Schwiegersohn [illegible] und zu seiner zweyten Frau, der [illegible]

---

1) Vgl. W[illegible]

2) [illegible] von Auxerre zugefügten Schimpf [illegible]. Hr. P. vermuthet, dass der Graf von Brienne [illegible] verführt habe?

3) Hr. P. [illegible] mit nach der [illegible] sie [illegible]:

M[illegible] puis-je bien [illegible] dire:
N[illegible] servir et honorer,
[illegible] puet-on trop [illegible] fier.

Tochter des Königs von Armenien, vorbringt, ist durch Wilken (l. c., VI, S. 371, 401—405) und Raumer (l. c., Thl. III, S. 372, 397—398) theils schon bekannt, theils aus ihnen zu berichtigen.

Noch theilt Hr. P. aus einer »*Chronique d'outremer*« (ohne nähere Bezeichnung) die umständlichere Beschreibung der berühmten Waffenthat des Königs Johann bey der Belagerung von Damiette am 9. Oktober 1218 mit (p. 139—140)[1]), die aber zu lang ist, um sie hieher zu setzen, und überdiess in der Hauptsache nichts Neues enthält[2]).

Am Schlusse dieses Artikels ist die zweyte, wirklich sehr anmuthige Canzone des Königs Johann abgedruckt (nur drey Strophen?), von der ebenfalls schon Laravallière (l. c. II. p. 168) die beyden ersten Verse und den Inhalt der übrigen mitgetheilt hatte. Von der dritten, einer Pastourelle, enthält nur die Handschrift 7222 die erste Strophe und einen Theil der zweyten.

Nicht minder bekannt und historisch merkwürdig ist das Leben Peter's von Dreux, genannt Mauclerc[3]), Grafen von Bretagne, der unter Philipp August, Ludwig VIII. [S. 124] und IX. durch seine ränkesüchtige Politik eine so bedeutende Rolle spielte[4]). Hr. P. beschränkte sich daher, auch über ihn nur ein paar Notizen aus handschriftlichen Quellen beyzubringen, und vorzüglich sein Verhältniss zu Thibaud von Champagne zu erläutern. Es ist bekannt, dass Peter von Dreux von väterlicher Seite ein Urenkel des Königs Ludwig VI. des Dicken war; trotz seiner Verwandtschaft immer an der Spitze jener Partey stand, die die Macht des königlichen Hauses zu brechen strebte; besonders aber während der Minderjährigkeit Ludwig's IX. der Mutter desselben, der Königin Blanca von Kastilien, das Recht auf die Regentschaft streitig zu machen suchte. Hr. P. theilt nun aus einer gleichzeitigen handschriftlichen Chronik (*Msc. de Sorbonne, 454*), «die er ihrer besonderen Beziehung auf Rheims wegen »*Chronique de Reims*« (sie enthält die Geschichte dieser Diöcese von 1138—1260) nennt[5]), eine Stelle mit, aus der hervorgeht, dass man damals noch der Sage Glauben schenkte, nach welcher Robert I. von Dreux, der Grossvater Peter's, der erstgeborne Sohn Ludwig's VI. gewesen wäre; die Barone aber mit

---

1) Vgl. Wilken, l. c. Thl. VI, S. 217.

2) Noch zwey Jahre vor seinem Tode (1235) kämpfte der greise Held für die Vertheidigung von Constantinopel so tapfer, dass Philippe Mouskes von ihm sagte:

N'Aie, Ectors, Roll' ne Ogiers,	Tant ne fist d'armes en estor,
Ne Judas Machabeus li fiers,	Com fist li Rois Jehans cel jor.

(*Villehardouin, publ. par Ducange*, p. 224; vgl. Wilken, l. c. Thl. VII, S. 438).

3) *Mauclerc*, d. i. *mauvais clerc*, wurde er genannt, entweder weil er in seiner Jugend zum geistlichen Stande bestimmt war, und diesem abtrünnig wurde, oder vielmehr wegen seiner langwierigen Streitigkeiten mit dem Klerus seines Landes; und dann würde es soviel heissen als Pfaffenfeind.

4) Am vollständigsten findet man das ereignissreiche Leben dieses Mannes erzählt in: *Dom Morice, Hist. de Bretagne*; — vgl. auch: Daru, Gesch. d. Bretagne, übers. v. Schubert.

5) Herr P. hält diese bis jetzt ganz übersehene Chronik für eines der merkwürdigsten historischen Denkmale in der Landessprache, und für dieselbe, von der Fauchet unter der Anführung »*la bonne Chronique*« so oft gesprochen habe.

Hintansetzung des Erstgeburtsrechtes seinen jüngeren, aber fähigeren Bruder, Ludwig VII., zum König erwählt hätten: »*Et de mon signeur Robiert fisrent-il conte de Dreues, qui bien s'en tint atant apaiés. Et de ce Robiert issirent li Robiertois qui dïent encore que on lor fait tort dou roiaume, pour çou que cius estoit ainsnés*«. Der ehrgeizige Graf von Bretagne hat in diesem Volksglauben gewiss einen Vorwand mehr zu seiner Opposition gegen Blanca und den heiligen Ludwig gefunden, und vielleicht ihn wohl gar selbst veranlasst.

Mit dem wankelmüthigen Grafen Thibaud von Champagne kam der ränkesüchtige Peter von Dreux in vielfache, bald freundliche, bald feindliche Berührung, und suchte wiederholt, ihn an das Interesse seiner Partey fester zu ketten; aber der schwache Thibaud schwankte stets zwischen den Lockungen der Habsucht und des Ehrgeizes, und seiner Neigung zu der noch immer reizenden Königin Blanca, und wurde daher bald an der einen, bald an der andern Partey zum Verräther. So hatte der schlaue Peter umsonst den Grafen Thibaud durch die Hand seiner schönen Toch- [S. 125] ter Iolante auf immer der Königin abwendig zu machen gesucht; schon waren der Ort und der Tag der Hochzeit bestimmt, schon war die Prinzessin in der Prämonstratenser-Abtey Val-Secre in der Champagne eingetroffen, und schon war auch Thibaud von dem nahegelegenen Chateau-Thierry dahin aufgebrochen, als er von dem König und der Königin eine drohende Botschaft erhielt, die ihn vor dieser, ihnen so gefährlichen, Verbindung warnte, und, sey es aus Furcht vor dem Ersteren, sey es aus Neigung zu der Letzteren, er wagte nicht, ihren Befehlen zu widerstehen, kehrte auf sein Schloss zurück, und brach, gegen sein gegebenes Wort, die Verbindung mit dem Hause Dreux ab[1]). Doch scheint ihn, abgesehen von dem Schaden, den ihm der schwer beleidigte Graf von Bretagne mit seinen Verbündeten durch einen auf eine furchtbare Weise verheerenden Einfall in die Champagne zufügte, auch um der schönen, aufgegebenen Braut selbst willen, diesen Treubruch gereut zu haben. Denn Iolante, zweymal schon ohne Erfolg versprochen — das erste Mal mit dem Prinzen Johann, dem jüngsten Sohne Ludwigs VIII., der aber als Kind starb — wurde endlich wirklich i. J. 123[illegible] mit Hugo von Lusignan, dem Sohne des Grafen von la Marche, vermählt, dessen Besitzungen im südlichen Frankreich lagen. Durch Beachtung dieser Verhältnisse ist es Hrn. P. gelungen eine bisher unverständlich gebliebene Canzone des Grafen Thibaud (s. die Ausgabe von Laravallière, Tom. II, p. 81, Chans. XXXV; vgl. ibid., p. 172—173; — hier in verbesserter Lesart abgedruckt p. 150—152) vollkommen zu erklären, und die Irrthümer Laravallière's zu berichtigen. Unbezweifelt ist der darin genannte »*Pieron*« unser Peter von Dreux, dessen Entschluss, seine Tochter mit einem so entfernten Baron (»*à si lointain baron*« — dem Grafen von la Marche) zu vermählen, der Graf von Champagne bitter beklagt, und nicht undeutlich seine Reue, sie aufgegeben zu haben, ausdrückt. Minder unzweifelhaft ist es, wer unter dem »*Robert*« gemeint sey, an den die Canzone gerichtet ist, und der aufgefordert wird, die Vermählung zu hintertreiben, und die schöne, ihm geneigte Braut nicht mit einem Anderen in die Ferne ziehen zu lassen. Doch ist die Meinung des Hrn. P. nicht unwahrscheinlich, darunter Robert von Artois, den Bruder des heiligen Ludwig, zu verstehen; denn der Titel »*Sire*«, den ihm der Graf von Champagne gibt, deutet auf einen grossen Herrn[2]), und Iolante, die mit ihm in gleichen [S. 126] Jahren

1) Vgl. Daru, l. c. Thl. I, S. 174—175.
2) Vgl. *Saint-Allais, De l'ancienne France. Paris, 1833.* T. I, p. 145—146.

war, und längere Zeit als Geissel und Verlobte seines jüngeren, früh gestorbenen Bruders an dem königlichen Hofe sich aufhalten musste, konnte leicht zu ihm, dem Jugendgespielen, eine zärtliche Neigung gefasst haben. Auch ist dieses Gedicht keineswegs in Form eines Dialogs abgefasst (*Jeu-parti*), wie Laravallière glaubt, sondern durchaus nur eine Apostrophe Thibaud's an diesen Robert.

Aber der in der Politik wie in der Liebe gleich unbeständige Thibaud suchte schon zwey Jahre nach obiger Begebenheit (1234) abermals eine Verbindung mit dem Hause Dreux anzuknüpfen, und trug selbst die Hand seiner Tochter Blanca Johann, dem Sohn und Erben Peter's, an. Diessmal liess ihm Peter nicht Zeit, seinen Antrag wieder zurückzunehmen; denn die Heirat wurde so schnell vollzogen, dass die königliche Partey sie nicht mehr zu hintertreiben vermochte. Um so heftiger aber waren darob die Königin Blanca, der heilige Ludwig, und besonders dessen Bruder, Robert von Artois, gegen den Grafen von Champagne aufgebracht. Ja es kam sogar desshalb und wegen einiger streitigen Lehen in Blois zwischen dem König Ludwig und dem König von Navarra zur offenen Fehde, die zwar durch die Vermittlung der Königin Blanca abermals beygelegt wurde; als aber Thibaud, um die Verzeihung seines Oberlehensherrn zu erhalten, sich nach Paris verfügt hatte, wurde er beym Abschied auf das Anstiften Roberts von Artois von dessen Dienern beschimpft und persönlich misshandelt [1]). Zwar hat Laravallière die Erzählung von diesem dem Könige von Navarra zugefügten Schimpf des Philipp Mouskes und der von Fauchet angeführten »*bonne vieille Chronique*« für ein übel ersonnenes Mährchen ausgeben wollen; aber Hr. P. bringt auch aus der oben genannten »*Chronique de Reims*« eine Stelle bey, die in Beziehung auf dieses Factum vollkommen damit übereinstimmt, während sie übrigens so verschiedenartig abgefasst ist, dass sie nicht als eine blosse Paraphrase des Philipp Mouskes gelten kann. Durch diese übereinstimmenden Berichte gleichzeitiger Quellen, die gerade in Beziehung auf so vornehme Personen sich nicht leicht eine solche ehrenrührige Lüge erlaubt haben würden, wird daher die schimpfliche Behandlung Thibauds von Robert von Artois wohl sehr wahrscheinlich, und gerade durch diesen Umstand scheint die Annahme des »*Robert*« in der obigen Canzone als Roberts von Artois noch mehr Gewicht zu erhalten.

Nach Hrn. P. haben sich von dem Grafen von Bretagne [S. 127] sechs Gedichte erhalten; vier sind schmachtende Minnelieder, ohne besonderes Interesse, das fünfte ist ein frommes Klaglied (*une pieuse complainte*), und das sechste das hier mitgetheilte (p. 160—163) Streitgedicht (*Jeu-parti*) zwischen dem Grafen und Bernard de la Ferté über die Frage: Welche Tugend ist grösser, Tapferkeit (*prouesse*) oder Freygebigkeit (*largesse*)? Natürlich erklärt sich der reiche Graf für die Tapferkeit und der ärmere Sänger für die Freygebigkeit. Zum Schiedsrichter wird von dem Grafen von Bretagne der Graf von Anjou (wohl der Bruder des heiligen Ludwig) vorgeschlagen, dem Bernhard noch den »*Cuens de Guelle*« (Otto den Lahmen, Grafen von Geldern?) beyzugesellen wünscht [2]).

---

1) Vgl. *Capefigue, Hist. const. et administ. de la France.* T. I. p. 227—228.

2) Fauchet (*Rec. de l'origine de la langue et poesie franç. Paris 1581*, p. 152—153) erwähnt ebenfalls unter der Rubrik: »*Quens de Bretaigne*« dieses *Jeu parti*, und schreibt es auch dem Peter von Dreux zu; Laborde (l. c. II p. 176—178) aber hält dessen Sohn, Johann I. von Bretagne, für den Verfasser desselben. Doch führt auch er in dem Artikel »*Comte de Bretagne*« nur dieses eine Gedicht an, das er zwar ganz mittheilt, aber nach

Der letzte Dichter, über dessen Leben und Werke uns Herr P. hier Nachricht gibt, gehört derselben Zeit und derselben Partey, wie der Graf von Bretagne an. Viel mehr weiss man aber auch nicht von Hues de la Ferté. Hr. P. vermuthet, dass er ein Vasall der mächtigen Familie Coucy gewesen sey, indem diese in der That die Lehensherrlichkeit über die Güter la *Ferté-sous-Jouarre* und la *Ferté-Milon* hatte [1]. Von diesem Dichter haben sich drey Sirventese erhalten, die für die Zeitgeschichte sehr merkwürdig sind, indem er darin im Interesse und nach den Ansichten seiner Partey den bittersten Tadel und die härtesten Beschuldigungen gegen die Königin Blanca und ihren [illegible], den Grafen Thiband von Champagne, ausspricht. Sie sind also sogenannte historische Rügelieder, die vielseitigste und am häufigsten vorkommende Art des politi-[S. 128]schen Sirventeses [2]. Das erste wird in manchen Handschriften irrig dem Chastelain de Coucy zugeschrieben, weil die beyden ersten Verse aus einer der berühmtesten Canzonen desselben (in der Ausg. d. Hrn. Michel, Chans. IX. p. 42) entlehnt sind. Alle drey aber waren bisher ungedruckt; ihre gegenwärtige Mittheilung (p. [illegible]) ist daher eine wahre Bereicherung nicht nur für die Kunstgeschichte, sondern auch für die politische, und zwar um so mehr, als Herr P. dadurch veranlasst wird, die vielbesprochene, und zur Aufklärung der Geschichte Frankreichs während der Minderjährigkeit des heiligen Ludwig allerdings sehr wichtige Untersuchung: ob und was für ein Verhältniss zwischen der Königin Blanca und dem Grafen von Champagne bestanden habe, nochmals vorzunehmen. Es würde hier zu weit führen, ihm in der Prüfung und Würdigung aller darüber vorhandenen gleichzeitigen Zeugnisse, und in der Widerlegung der von Laravallière aufgestellten, und auf dessen Autorität von so vielen anderen nachgeschriebenen Behauptungen zu folgen [3]: wir müssen uns daher begnügen, als das Resultat derselben anzuführen, dass Thibaud wirklich in die Königin verliebt gewesen, und daher gewiss, auch wenn es die »*Chroniques de St.-Denis*« nicht ausdrücklich sagten, viele seiner Lieder ihr zu Ehren gedichtet habe, dass seine Liebe, trotz Blanca's bedeutend höherem Alter und Stande, ganz dem Geiste der Zeit und der Chevalerie entsprechende [4],

---

einer anderen Recension; denn die vierte und fünfte Strophe lauten bey ihm anders wie hier, und die letzte fehlt bey ihm gänzlich. Auguis (l. c. II. p. [illegible]) hat, wie immer den Laborde ausgeschrieben. — Wir bemerken noch, dass in diesem *Jeu-parti* der Reim nur auf eine Strophe beschränkt ist (ganz unprovenzalisch); doch verbindet er einzelne Verse mehrerer Strophen.

1) Laborde (l. c. II. p. 193–194) hält ihn mit dem erst erwähnten Bernard de la Ferté für eine Person, lässt ihn aber dennoch unter dem heil. Ludwig und Philippe-le-Hardi (?) leben. Doch scheint diess alles *nur eine* Conjectur auf gut Glück.

2) Vgl. Diez, Poesie der Troubadours, S. 176, 183–184.

3) Dass auch jetzt die Historiker über dieses von der Parteysucht so *vielfach* entstellte Verhältniss noch nicht im Reinen sind, ersieht man aus *der Vergleichung* der neuesten Schriften von Sismondi l. c. Tom. VII. p. 17 sqq.) und von Capefigue (l. c. Tom. I. p. 198 sqq.)

4) *Wann* diese Liebe eigentlich bey Thibaut entstanden sey, lässt sich *natürlich* nicht mit Bestimmtheit ausmitteln; dass er aber schon als Jüngling *die Königin zur* Herzensdame erkor[illegible], wäre nach damaliger Sitte nichts Ungewöhnliche[illegible], da man [illegible] Grundsätzen der ritterlichen Erziehung nicht [illegible] den *Dam*[illegible] gewöhnen zu können glaubte,

und dass nur dadurch sein schwankendes politisches Benehmen erklärbar werde; dass Blanca, als geschmeicheltes Weib, nicht ganz gleichgültig gegen die Be-[S.129]werbungen des jungen, schönen, als Ritter und Sänger gleich ausgezeichneten Grafen geblieben sey, und als schlaue Politikerin in ihren oft so bedrängten Umständen diese persönliche Neigung eines ihrer mächtigsten und furchtbarsten politischen Gegner gewiss dazu benützt habe, um ihn seinen Bundesgenossen untreu zu machen; dass diese aber eben desshalb nicht unterlassen haben, ihr vielleicht an sich unschuldiges Verhältniss zu ihm auf das Gehässigste darzustellen, ja durch die ungeheuren Beschuldigungen des Ehebruchs und der Theilnahme am Gatten- und Königsmord eine Frau zu verläumden gesucht haben, die nach unparteyischen Zeugnissen als Gattin, Regentin und Mutter die schönsten Beweise von ihrer Tugend und ihrem tiefen Zartgefühl gegeben, und die innigste Verehrung und das unbegränzte Vertrauen eines so trefflichen Sohnes und streng sittlichen Herrschers, wie des heiligen Ludwig, besessen hat [1]).

Selbst durch die hier gegebenen ungenügenden Andeutungen und dürftigen Auszüge hoffen wir nun Jeden überzeugt zu haben, welch eine reiche Ausbeute für die Literatur- und Kulturgeschichte des Mittelalters das vorliegende Werk gewähre. Hr. P. hätte, unseres Dafürhaltens, nicht leicht eine glücklichere Wahl treffen, und eine passendere Methode einschlagen können, um das Interesse der Freunde dieses Faches zu erwecken, und nach der baldigen ferneren Mittheilung aus den derartigen noch so wenig bekannten Schätzen der Pariser Bibliotheken begierig zu machen, wozu er in der Vorrede die erfreuliche Hoffnung gibt. Auch für das Bedürfniss der minder Bewanderten hat er durch ausreichende, meist treffende Sprach- und Sacherläuterungen hinlänglich gesorgt, und das Verständniss ungemein erleichtert. Möchte er daher in der unterstützenden Theilnahme des grösseren Publikums, wie in der dankbaren Anerkennung der Kenner den verdienten Lohn für seine bisherigen Leistungen und die Lust zu ferneren Unternehmungen finden!

Ferdinand Wolf.

---

sich eine der edelsten, schönsten und tugendhaftesten Damen zum Gegenstande seiner zärtlichen Verehrung zu wählen (vgl. Sainte-Palaye, übers. v. Klüber, Thl. I, S. 6). Daher scheint uns Hr. P. den Zeitpunkt, in welchem sich des Grafen Liebe kund gab, unnöthiger Weise zu spät (um 1230) anzunehmen; gewiss war sie, selbst nach den Sirventesen des Hues de la Ferté, bald nach dem Tode Ludwigs VIII. ruchbar geworden.

1) Wir bedauern, dass es uns hier an Raum gebricht, die trefflichen, dafür zeugenden Stellen aus der mehrerwähnten »*Chronique de Reims*» aufzunehmen, die Hr. P. mittheilt (p. 200 ad finem), und wünschen recht sehr, dass er uns bald mit der vollständigen Ausgabe dieses interessanten historischen Denkmals beschenken möge.

3.

a) *Lais d'Ignaurès, en vers, du XII. siècle,* par *Renaut, suivi des Lais de Mélion et du Trot, en vers, du XIII. siècle, publiés pour la première fois d'après deux manuscrits uniques,* par *L. -J.- N. Monmerqué et Francisque Michel.* Paris, 1832. chez Silvestre; imprim. de A. Pinard. (Volume tiré à 150 exempl. numérotés à la presse; avec deux facsimile coloriés). 83 S. gr. 8.

b) *Lai d'Haveloc le Danois. Treizième siècle.* Paris 1833. chez Silvestre, imprim. de A. Pinard. (Volume tiré à 100 exempl. numérotés à la presse) XLVIII. u. 33. S. gr. 8*).

Noch seit den Untersuchungen des Abbé de la Rue (*Archaeologia;* Vol. XIII. p. 35-57; — und *Recherches sur les ouvrages des Bardes de la Bretagne armoricaine dans le moyen âge.* Caen, 1815 8.) und Roquefort's Ausgabe der »*Lais de Marie de France.* Paris 1820« hat man die *Lais,* diese eigenthümliche Gattung der altfranzösischen Fabelpoesie, näher kennen gelernt. Die vorliegenden Gedichte gehören ebenfalls zu dieser Gattung, und ihre Bekanntmachung ist um so schätzenswerther, als sich gerade von diesem interessanten Zweige der epischen Poesie des Mittelalters verhältnissmässig noch so wenig auffinden liess.

Deshalb ist man selbst noch über Namen, Ursprung, Charakter, Form und Inhalt der *Lais* im Dunkel, das noch dadurch vermehrt ward, dass man den Namen: *Lais* später sogar auf rein lyrische Gedichte (*Chansons,* Lieder) übertrug, die mit den älteren, ursprünglich sogenannten, nichts gemein hatten, als etwa die Bestimmung, abgesungen zu werden. Nur von diesen letzteren (*Lais de Chevalerie*) aber kann hier die Rede sein.

Die etymologische Untersuchung des Namens dieser Gedichte setzt natürlich die Ermittelung voraus, von welchem Volke sie ursprünglich ausgegangen wa- [Sp. 246] ren. Zwar besitzen wir solche nur mehr in altfranzösischen und altenglischen Nachbildungen, die den Namen ihrer Originale beibehielten; beide aber weisen auf altbretonische Vorbilder als ihre ursprünglichen Quellen hin.

Es ist viel darüber gestritten worden, ob Britannien oder Bretagne das Vaterland derselben sei; aber, wie wir glauben, ohne Noth. Denn so viel wenigstens scheint ausgemacht, dass sie entweder in Wales oder in Armorica entstanden, also ursprünglich den Abkömmlingen desselben, kymrischen Stammes angehörten, der bei der innigen Verbindung dieser beiden Länder im Mittelalter, und bei der vielfachen Verzweigung ihrer stammja blutsverwandten Einwohner im Grunde nur als ein Ganzes zu betrachten ist. Man wollte daher die Wurzel und Grundbedeutung des Wortes: *Lai* auch nur in einer der keltischen Sprachen suchen, und die bisher aufgestellten Ableitungen von *lessus, leudus, laxatum, lag* und *laidan* scheinen in historischer und etymologischer Rücksicht gleich unstatthaft und gezwungen. Viel näher liegt doch das schon von Ellis (*Specimens of early engl. metrical Romances.* Vol. I, p. 35) aus Walker nachgewiesene irische *Laoi* (Gedicht; vgl. O'Brien, Focalóir Gaoidhilge — Sax — Bébarla. Paris, 1768 4to, s. h. v.), und wir wollen noch auf folgende in Owen's kymrischem Wörterbuche vorkommende verwandte Formen wenigstens

*) Aus: Jahrb. f. wiss. Kr. 1834 Sp. 245-47, 49-56

ısam machen: *Llai (lly-ai; that is small, or little)*; — *Llaiz (lla- t is mild, or soft, „doux lais")*; und insbesondere auf *Llais (lly-ais; , a sound, note, tones)*.

ch über Charakter, Form und Inhalt dieser Dichtungsgattung ursprünglichen Abfassung sind die Urtheile der gelehrtesten Kenner telalters noch ziemlich schwankend. Mit Uebergehung der noch nlängliche Sachkenntniss aufgestellten Behauptungen von Laravallière grand wollen wir davon die Definitionen von Tyrwhitt, de la Rue ynouard nebeneinanderstellen. Der erste sagt nämlich: „..... *we rather define the Lay to be a species of serious narrative poetry, of rate length, in a simple style and light metre. Serious is here oppo- udicrous, in order to distinguish the Lay from the Conte or Fabliau; te length distinguishes it from the Geste, or common Roman; — all ys that I have seen are in* [Sp. 247] *light metre, not exceeding eight s*" (Introd. disc. to the Canterb. Tales. § XXVI, Note 24).

. 249] De la Rue äussert sich darüber fast ebenso: „*Les Lais bretons être regardés comme des poëmes, contenant le récit d'un événement ant, d'une longueur modérée, toujours sur un sujet grave et ordinaire- rmoricain ou gallois, et toujours en vers de huit pieds, du moins s traductions françaises et anglaises qui sont parvenues jusqu'à nous*" p. 27–28). Raynouard endlich sagt ganz kurz: „*(Lai) un conte e qui offre assez souvent les récits d'aventures, soit merveilleuses, soit es*" (Journ. des Savans; 1820, p. 400). So vag auch diese Begriffs- ungen sind, so sind sie dennoch zu enge. Vergleichen wir damit, alten Nachahmer selbst über ihre Originale berichten, z. B. die ng zum „*Sir Orpheo*", der altenglischen Nachbildung eines *Lai:*

yn ofte, and fynde ywryte,
kes don us to wyte,
es that ben of harpyng
unde of frely (ferly) thing;
n of wele, and sum of wo,
m of joy, and merthe also,
bourdys, and *sum of rybaudry*,
m ther ben of the feyrè;
trechery, and sum of gyle,
n of happes that fallen by while.
thing that men may se

Moost to lowe forsothe they be
In *Brytayn* this layes arne ywrytt,
[Sp. 250] *Furst yfounde*, and forthe ygete,
Of aventures that fillen by dayes,
Wherof Brytons made her layes,
When they myght owher (owther) heryn
Of aventures that ther weryn,
They toke her harpys with game,
Maden layes, and yaf it name [1]).

ıser Stelle, zusammengehalten mit den bekannten und oft angeführten ı *Lais* der *Marie de France* und mit Chaucer's „*Prologue to the leins Tale*", scheint uns klar hervorzugehen, dass die *Lais* ursprünglich anders waren als altbretonische Volksballaden, auf deren telung, Stoff und Form dasselbe angewendet werden kann, was von chen Volkspoesie (Balladen, Romanzen) überhaupt gilt; dass daher ı ihnen sich das lyrisch-epische Element dieser Dichtungsgattung ; dass jedes aussergewöhnliche, die Fantasie in höherem aufregende Ereigniss, im Vaterlande selbst vorgefallen, oder bei

---

[1]) S. Ritson, *Anc. engl. metr. Romances.* Vol. II, p. 248–249. — Mit Stelle stimmt der Eingang der altenglischen Bearbeitung des *Lai del (Lai le Frain)* der *Marie de France* fast wörtlich überein. (S. Henry *metr. Romances.* Vol. I, p. 357—358).

einem Nachbarvolk und von diesem überkommen, die durch den Volksglauben geheiligten Sagen von dem Einwirken überirdischer Wesen, selbst volksthümlich gewordene altklassische Mythen und Traditionen, u. s. w. den Stoff [1]), und kürzere, singbare Verse und ein einfaches, kunstloses Metrum die Form derselben ausmachten [2]).

[Sp. 251] Dass eine solche Volkspoesie in Wales und Armorica schon sehr frühzeitig (seit dem 6. und 7. Jahrh. n. Chr.) existirt, und dass neben den gelehrten Kunstdichtern (Priveirz; Penceirzion) auch eine von diesen verachtete Klasse von Volksdichtern (Posveirz; Clerwyr) bestanden habe, haben bereits de la Rue (l. c., p. 31 sqq.) und Turner (*Hist. of the Anglo-Saxons.* 4. ed. London, 1823. 8. Vol. III, p. 555–558) nachgewiesen [3]).

So wären uns denn in diesen durch »Ton und Form, Geist und Inhalt eigenthümlichen« *Lais* die Grundzüge uralter Volksballaden erhalten, und sie gewiss in dieser Rücksicht allein schon höchst merkwürdig [4]). Denn der ursprüngliche Charakter ist selbst noch in den auf uns gekommenen Nachahmungen der anglo-normannischen Dichter erkennbar, und dem der ältesten englischen Balladen sehr ähnlich. Dass die *Lais* aber durch die immer zunehmende Breite in der Behandlung der späteren Nachbildner ihr ursprüngliches lyrisches Element und ihre Singbarkeit immer mehr verloren; dass oft willkürliche Verschmelzungen mehrerer ähnlichen Sagen in eine (z. B. in dem „*Launfal Miles*" *des Tho-* [Sp. 252] *mas of Chestre* aus den „*Lais de Lanval*" und „*de Graelent*" der *Marie de France*), dem Zeit- und Ortskostüme entsprechende Interpolationen, u. s. w. dabei stattfanden,

---

1) Dass mehr ernste, ja tragische Gegenstände behandelt wurden, ist ebenfalls ein allen Volksballaden gemeinsamer Zug. (Vgl. den trefflichen Aufsatz über Balladenpoesie von Häring [Willibald Alexis] im Hermes, Th. 21, S. 38).

2) Dass diese *Lais* einst wirklich abgesungen wurden, beweisen viele Stellen in der Ueberarbeitung derselben von der *Marie de France* (vgl. Roquefort's Ausgabe, Vol. I, p. 32); auch Chaucer (l. c.) sagt:

Which layes with *hir instruments they songe*,
Or elles *redden* hem for hir plesance.

Erinnert das nicht an das »Singen und Sagen« der angelsächsischen und altdeutschen Gedichte (vgl. W. Grimm, deutsche Heldensage; S. 374)? — Könnte es etwa nicht durch eigentlichen Gesang und musikalische Recitation erklärt werden? —

3) Vgl. auch: Edward Jones, *Musical and poet. Relicks of the Welsh Bards.* London, 1794. fol.; p. 33 and 83. — So scheint sich im Bretagnischen der einst so hoch geehrte Name: Bard nur mehr in der Bedeutung eines Volksdichters, Bänkelsängers, Musikanten (Jongleur) erhalten zu haben; wenigstens findet sich nur diese einzige Bedeutung in Lepelletier's *Dict. de la lang. bret.* (s. v. Barz) angegeben.

4) Man kann sich vielleicht wundern, dass sich gar keine Spur einer schriftlichen Aufzeichnung der kymrischen Originale nachweisen lasse, und, so wie von dem Mangel altbretonischer Schriftdenkmale überhaupt, noch mehr hievon insbesondere den Grund in der bekannten Stelle Caesar's (*de bello gall.*, lib. VI, cap. 14) suchen. Uns scheint aber gerade dieser Umstand den volksmässigen Ursprung und Charakter dieser Dichtungen noch mehr zu bekräftigen; denn wie spät erst fing man an, die Volksdichtungen als solche zu sammeln und aufzuzeichnen (man denke nur z. B. an die spanischen Romanzen und schottischen Balladen)! — Es ist daher eben so unverdächtig als bedeutsam, dass *Marie de France* sich immer nur auf mündliche Quellen, auf das Hören alter Traditionen beruft.

versteht sich von selbst, und sie haben auch hierin nur das Schicksal der Volksballaden überhaupt getheilt.

So sind die *Lais* die Quellen von der berühmten „*Historia regum Britanniae*" des *Geoffroy of Monmouth*, von den meisten Romanen des Arthur'schen Sagenkreises, von so vielen Erzählungen (z. B. in den *Fabliaux*, in den *Canterbury Tales*, im *Decamerone*, u. s. w), und selbst unter den Provenzalen (vgl. Raynouard im *Journal des Savans*; 1816. p. 182-183; — und Diez, die Poesie der Troubadours. S. 254-255) berühmt geworden. Daher heisst es z. B. von dem in Prosa und in Versen im *Perceforest* (Paris, 1528. Vol. IV, fol. 51. no. 2. Cap. 18.) bearbeiteten „*Lai de la Rose*": ..... „*et tant fut racompte des ungs aux autres que oncques puis ne fut oublie, ains en firent les Bretons ung lay qu'ils appellerent le lay de la rose, qui courut depuis par toutes terres*", *etc.* ..... Und das ist die andere Rücksicht, in der die *Lais* für die Geschichte der romantischen Poesie von grosser Wichtigkeit sind [1]).

Auch durch die vorliegenden nordfranzösischen Bearbeitungen solcher *Lais* wird das bisher Gesagte bestätiget. Alle weisen auf einen bretotonischen Ursprung; so dass *Lai d'Ignaurès* im Eingange:

Pour chou voel roumans coumenchier,
Une aventure molt estraigne,
Que jadis avint *en Bretaigne* etc.

und am Ende:

Franchois, Poitevin et *Breton*
L'apielent le Lay del Prison.

Im *Lai de Melion* weist schon der Name auf den bretagnischen Ursprung (von dem bretagnischen *meuli*, loben; gälisch: *moli*), und die ganze Handlung geht im Lande des Königs Artus und am Hofe des Königs von Irland vor. In denselben Kreis von Artus und der Tafelrunde versetzt uns das *Lai du Trot*, in dem es noch überdiess ausdrücklich heisst im Eingange:

[Sp. 253] L'aventure fu molt estraigne,
Si avint jadis *en Bretaigne*.

und am Ende:

Un lay en fisent *li Breton*,
Le lay del Trot l'apele-l'on.

Noch bezeichnender wird diese Beziehung im *Lai d'Havelok le Danois* ausgedrückt, wie (vers 21):

Que un lai en firent *li Breton*,
Si l'appellèrent de son nom
Et Haveloc et *Cuarant*.

und (vers 258):

Cuaran l'appelloient tuit;
Car ces tenoient *li Breton*
En lur language quistron.

Aus diesen Proben ersieht man zugleich, dass diese *Lais* auch in Beziehung auf metrische Form den bekannten der *Marie de France* ganz gleichen.

1) Mit Recht sagt daher F. W. Val. Schmidt (Fortunatus und seine Söhne. Berlin, 1819. S. 218): »Die britischen *Lais* wurden mit grosser Begierde gehört und nacherzählt, und gewiss mehr benutzt als wir jetzt wissen können, da die späteren Erzähler ihre Vorbilder gewöhnlich nicht nannten«.

Den Inhalt der vorliegenden *Lais* können wir uns aber ersparen hier mitzutheilen, da bereits Raynouard mit gewohnter Gelehrsamkeit und Umsicht eine Analyse desselben im *Journal des Savans* (und zwar vom *Lai d'Havelok* im Aprilheft, 1831; p. 206—214, und von den übrigen im Januarheft, 1833; p. 5—14) gegeben hat. Wir beschränken uns daher, hier nur noch einige Bemerkungen dazu nachzutragen.

Das *Lai d'Ignaurès*, das die berühmte, von Troubadours und Trouvères besungene, und vielfach nachgebildete Geschichte von der grausamen Rache eifersüchtiger Ehemänner, die ihren Frauen das Herz des geliebten Nebenbuhlers als Speise vorsetzten, erzählt, ist unter den bisher bekannt gewordenen Bearbeitungen dieser Sage die älteste (aus dem XII. Jahrh.), und daher auch diese Sage bretonischen Ursprungs. Sie war als solche frühzeitig auch den Troubadours bekannt, wiewohl, wie es scheint, nach einer von der vorliegenden abweichenden Version; denn Arnaud de Mars (aus dem XIII. Jahrh.) sagt davon (*qui comte* — Raynouard, *Choix des poésies des Troubadours*. Tom. II, p. 308-309):

De *Linaure* sapchatz
Com el fon cobeitatz,
E com l'ameron totas
Donas, e'n foron glotas,
Entro 'l maritz felon
Per granda trassion
Lo fey ausir al plag;
Mas aco fon mot lag
Que *Massot* so auzis;
E 'n fo, so cre, devis
E faitz *quatre mitatz*
Pel *quatre molheratz*.
Sest ac la maystria
De d' intre sa bailia,
Entro que fon fenitz.

In der vorliegenden Bearbeitung aber des Trouvère Renaus kömmt der Name des Verräthers: Massot nicht [Sp. 254] vor, und nur das Herz des Ignaurès wird von den eifersüchtigen Ehemännern, deren Anzahl sich aber auf zwölf beläuft, ihren Frauen vorgesetzt.

Das *Lai de Melion* behandelt mit dem von der Marie de France bearbeiteten *Lai du Bisclaveret* denselben Gegenstand, und auf eine so ähnliche Weise, dass man sie fast nur als verschiedene Versionen derselben Sage ansehen kann. Beide enthalten nämlich die Sage von einem bretagnischen Ritter (Melion), der sich in einen Wehrwolf verwandelt, und durch seine treulose Frau verrathen wird. Doch scheint uns die im *Lai du Bisclaveret* befolgte Version die ältere und ächtere zu sein, weil sie einfacher und natürlicher ist. Uebrigens ist wohl der Volksglaube an Wehr- oder Mannwölfe, dessen schon Herodot (Lib. IV, cap. 105.) gedenkt[1]), germanischen Ursprungs, und durch germanische Nachbarvölker (Franken, Angelsachsen, Dänen und Normänner) unter den keltischen und romanischen verbreitet worden; daher ist er auch am meisten ausgebildet gerade bei jenen keltischen Stämmen zu treffen, die die meiste germanische Beimischung (wie die keltisch-germanischen Belgen, Briten, Kymry in Wales und Armorica

1) Es ist merkwürdig und bedeutsam, dass er diesen Glauben gerade den *Neurern* zuschreibt, die sich bei den *Budinen* angesiedelt hatten. Dem Mannert (Gesch. der alten Deutschen. Th. I, S. 8-10) macht es sehr wahrscheinlich, dass diese *Budini* ein germanisches Volk gewesen seien, das vielleicht *Odin* (*Wodan*; daher *Budini*, *Bodeni*, *Gothini*) vom schwarzen Meere in die Gegenden der Ostsee führte, und das sich von da nach Schweden und Dänemark verbreitete. Auf jeden Fall ist es dem Charakter dieses wild-schauerlichen Glaubens angemessener, anzunehmen, dass er von den nordischen Barbaren auf die Griechen und Römer überging, als das Umgekehrte.

hatten. Darauf weist schon die Nachbildung des ursprünglichen, germanischen Namens in den keltischen und romanischen Sprachen hin [1]); dafür spricht auch [Sp. 255] die nordische Mythe von dem Wolfe der Unterwelt *Fenrir* (*Fenris-Ulfr*); dafür zeugt endlich auch die in der *Helga-Quida Hundingsbana* (I, XXXIII—XXXVII) und in der *Volsunga-Saga* (cap. 12.) erwähnte Verwandlung des Sigmund und Sinfiötli in Wölfe, in deren Gestalt sie umherziehen und Unthaten, Firinwerke, begehen. Diese letztere Sage wird durch das *Lai de Melion* merkwürdig erläutert. Wilh. Grimm (deutsche Heldensage. S. 388) vermuthet nämlich, dass die Verwandlung in Wölfe und umgekehrt wieder in Menschen von dem Besitze der daselbst erwähnten Goldringe abhängig gewesen sei. Nun heisst es in der That auch in unserem *Lai* (vers 152):

Dame, dist-il (Melion), por Deu, merci!
Ne plorés mais, jo vos en pri;
J'ai en ma main .j. *tel anel*,
Vés le ci en mon doit manel;
Ij. pieres a ens el caston;
Onques ai faites ne vit-on;
L'une est blance, l'autre vermeille;
Ofr en poés grant merveille:
De la blance me toucerés,
Et sor mon chief le meterés,

Quant jo serai despoillies nus,
Leus devenrai grans et corsus;
— — — — — — — —
Por Deu, vos pri, ci m' atendés,
Et ma despoille me gardés.
Jo vos lai ma vie et ma mort:
Il n'i auroit nul reconfort,
Se de l'autre touciés n' estoie;
Jamais nul jor hom ne seroie.

Im *Lai du Bisclaveret* wird des Rings nicht gedacht, und die Rückannahme der Menschengestalt bloss von dem Wiederfinden der Kleider abhängig gemacht, mehr übereinstimmend mit den von Plinius (*Hist. nat. Lib. VIII*, cap. 34 [22]) und Petronius (*Satyricon*; Cap. 62, ed. Burmann, p. 310—314) erzählten Sagen. Dieser Volksglaube schlug aber so tiefe Wurzeln in der Bretagne, dass er noch im vorigen Jahrhundert nicht gänzlich ausgerottet war [2]).

[Sp 256] Eben so verräth schon der Titel des *Lai d'Havelok le Danois* die Verschmelzung nordischer und bretonischer Sagen. Daher werden einzelne Züge desselben erst recht verständlich, wenn man sie mit ähnlichen den nordischen Sagen vergleicht; so z. B. das Feuerathmen des *Havelok* (vers 71):

Totes les houres q'il dormoit
Une flambe de lui issoit,
Par la bouche li venoit fors:

Si grant chalur avoit el cors.
La flambe rendoit tel odour,
Onc ne sentit nul hom meillour.

---

1) *Wer-Wolf.* (d. i. Mann-Wolf); normännisch: *Garwalf*; latinisirt: *Ulfus*; altfranzösisch, *Garous* (*loup-garou*; picardisch: *leups varous*); lombardisch: *Garulf*, *Garolfo*, *Uuerolfo*; bretonisch: *Bisclaveret* (nach Roquefort verstümmelt aus *Bleiz-Garv*), so wenigstens nach der *Marie de France*:

Bisclaveret ad nun an Bretan,
Garwall (Garwalf) l'apelent li Norman.

Vgl. *Garv-Bleiz* (Bullet, *mém. sur la langue celtique.* Tom. II, p. 626, *Garv.*). Im Französischen und Bretonischen scheint durch die Apokope eines Wortes (*Wolf*) der Zusatz: *loup, bleiz* nothwendig geworden zu sein. Im Bretonischen trat wohl an die Stelle der ursprünglichen Bedeutung ähnlich lautende einheimische: *garv, i. e. asper, rudis*). — Vgl. auch: *Leges Vulpes, ed. Mone*; p. 306—309.

2) *Leppelletier, Dict. de la langue bretonne*; *s. v. Den-bleis*, und Fr. — und *Latour d'Auvergne, Origines gauloises.* Hamb. 1801. p. 38.

Verglichen mit den von W. Grimm (deutsche Heldensage. S. 105–106) gesammelten Stellen über dieselbe Eigenschaft Dietrichs von Bern.

Dieses *Lai* wurde zuerst nebst der Bearbeitung desselben Gegenstandes von dem anglo-normannischen Dichter Geoffroy Gaimar und einer altenglischen Nachbildung in England, aber nur für die Mitglieder des Roxburgh Club, durch Henrik Madden herausgegeben, und nach dieser Ausgabe besorgte Hr. Fr. Michel einen Abdruck des *Lais*, nebst einer Uebersetzung der Einleitung des englischen Herausgebers. In dieser hat Hr. Madden mit vielem Fleiss und Gelehrsamkeit alle Bearbeitungen dieser Sage und alle darauf bezügliche Stellen der Chroniken, u. s. w. zusammengestellt, und durch diese urkundlich nachgewiesene Geschichte dieser einen Sage uns ein merkwürdiges Musterbild der Geschichte der Sagen überhaupt aufgestellt. Denn ursprünglich eine bretonische Volksballade, wurde sie bald von Kunstdichtern (*Trouvères*) in ihrer gewöhnlichen Weise erweiternd nachgebildet, ging in die Chroniken über, wurde nach diesen abermals von Kunstdichtern besungen (vgl. Percy, *Reliquies*, 1765. Vol. II, p. 231. „*Argentile and Curan*"), und endlich wieder in Volksballaden auf allen Strassen abgesungen („*à une époque plus récente, cette tradition descendit jusqu'à la forme d'une ballade populaire et des rues*". *Préface, p. XXXV*). Diese Volksballaden des 17. Jahrh. mögen sich aber zu den bretonischen etwa so verhalten haben, wie die Bearbeitung Warner's zu der vorliegenden des anglo-normannischen Dichters; denn aus dem feuerathmenden Helden unseres *Lai* ist dort bereits ein sentimentaler Schäfer geworden! —

Noch müssen wir mit Dank anerkennen, dass die vorliegenden Ausgaben mit der Sorgfalt, Eleganz und Einsicht veranstaltet sind, wie man sie von so gelehrten und geschmackvollen Herausgebern, wie die so vielfach um die altfranzösische Litteratur verdienten Herren v. Monmerqué und Fr. Michel, zu erwarten gewohnt ist.

Ferdinand Wolf.

4.

L'Histoire de Palanus, Comte de Lyon, mise en lumière, jouxte le manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal, par *Alfred de Terrabasse*. Lyon, 1833. chez Louis Perrin. 8. 14 Pp. et XLVIII f. (avec un double titre goth. lithogr. Tiré à 120 exemplaires) *).

Dieser hier zum erstenmal herausgegebene Roman wird durch Conjectur einem gewissen Guillaume Rameze, der in der ersten Hälfte des 16ten Jh. Professor der klassischen Literatur zu Lyon war, zugeschrieben; denn, gleichsam als Einleitung zu demselben, steht eine französische Uebersetzung der, nicht minder fabelhaften Abhandlung: »De origine civitatis Lugdunensis« des bekannten Arztes und Geschichtsschreibers Symphorien Champier in der Handschrift voran, als deren Verf. sich in der Dedication an Champier eben dieser Rameze nennt, die aber hier, als ganz uninteressant, weggelassen ist. Hingegen glaubt der Herausgeber nicht, dass dieser Roman ebenfalls eine Uebersetzung aus dem Lateinischen des Champier sei, wie eine, von ganz neuer Hand beigeschriebene Note angiebt, da sich unter dessen Werken kein ähnliches findet, und überdies der einfache, naive Styl des Romans dem

*) Aus: Jahrb. f. wissensch. Kritik. 1835. II. Berlin. Sp. 945-56.

gezierten, mit gelehrten Citaten und Vergleichungen überladenen Champier's ganz entgegengesetzt ist. Wohl aber hält auch der Herausgeber ihn für eine Uebertragung oder Nachahmung eines älteren, lateinischen Originals, was er vorzüglich daraus schliesst, dass dieselbe Geschichte, ihrem Grundstoffe nach, in den »Histoires tragiques« von Boaistuau und Belleforest (Lyon, Rigaud. 1596. Tom. I, p. 107 sqq. Sixième Histoire), nach Bandello's Novellen (Parte 2da. Nov. 44.), vorkömmt, und der französischen Bearbeitung des Boaistuau folgendes »Aduertissement au Lecteur« vorausgeschickt ist:

[Sp. 946] »Valentinus Barruchius natif de Tollette en Espagne, a faict on [!] gros Tome *Latin*, escrit purement et en bons termes, de nostre presente histoire, duquel j'ay voulu faire mention, par ce que je l'ay ensuiuy plus volontiers, que les autheurs Italiens, qui l'ont semblablement escrite.«

Dass übrigens unser Roman keine Nachahmung der Novelle des Bandello sein könne, erhellt, abgesehen von den inneren Gegengründen, auch daraus, dass dessen Novellen zuerst i. J. 1554 erschienen, das vorliegende Werk aber, wie gesagt, dem Symph Champier gewidmet ist, der bekanntlich schon i. J. 1539 starb. Offenbar flossen jedoch beide aus derselben Quelle, wofür der Herausgeber eben diesen Valent. Barruchius zu halten scheint; von dem er aber nichts Näheres mittheilt, wahrscheinlich weil er, eben so wenig wie wir, irgend eine Auskunft über ihn auffinden konnte.

Doch wir wollen vor allen den Inhalt unseres Romans kurz angeben, und dann erst daran die Untersuchung über die muthmasslichen Quellen desselben knüpfen.

Der junge Graf Palanus von Lyon[1]) begiebt sich, nur von wenigen Dienern begleitet, um unerkannt zu bleiben, nach England, weil er sich in diesem durch adlige Sitten von Alters her berühmten Land am besten in der Ritterschaft auszubilden hofft. Durch einen normannischen Ritter wird er bei Hof eingeführt und tritt als Vorschneider (»escuyer trenchant«) in die Dienste des Königs von England, dessen Gunst er sich bald so sehr zu erwerben weiss, dass dieser ihn zum Vorschneider der Königin ernennt. Der König war aber schon sehr alt; die Königin dagegen noch sehr jung, und dabei so schön und liebenswürdig[2]), dass Palanus ihren [Sp. 947] Reizen nicht zu widerstehen vermag. Zwar bekämpft er, als treuer Diener, diese verbrecherische Leidenschaft; sie ist aber schon so mächtig geworden, dass er über diesem Kampfe schwer erkrankt. Der König, tief betrübt über die gefahrvolle und unerklärliche Krankheit seines Lieblingsknappen, sendet selbst die Königin zu Palanus, um die Ursache dieser Gemüthskrankheit (wofür sie die Aerzte erklärt hatten) von ihm zu erfahren, da er sie Niemanden gestehen wollte. Erst nach vielem Zureden wagt er es, der Königin den Grund seines Uebels zu entdecken, und ihr seine Liebe, die er umsonst zu bekämpfen gesucht habe, zu gestehen. Welche Frau verzeiht nicht ein solches, noch dazu

---

1) Offenbar eine ganz fabelhafte Person; wir wenigstens konnten keine, noch so entfernte Spur von diesem Palanus unter den »Comtes de Lyonnais et de Forez« finden. —

2) Sie war nämlich seine zweite Gemahlin. Als dessen erste wird »Anne d'Espaigne« genannt, mit der er keine Kinder erzeugte; daher heirathete er, auf Anliegen seiner Barone, die junge und schöne Sehwester des »Duc de Romon (Ramon?) et de lignee non brehaigne mais faconde et ayant voulentiers generation.« Wir müssen es dem Scharfsinne der Genealogen überlassen, den hier gemeinten König von England und dessen Gemahlinnen herauszubringen! —

abgenöthigtes Geständniss einem schönen, vor Liebe zu ihr todtkranken Jüngling?! Die Königin, die auch kein Herz von Eisen hatte, wurde dadurch tief gerührt; forderte aber von Palanus, dass er sich zu zerstreuen suche, und tröstete ihn mit dem Versprechen: »qu'elle feroit tant pour luy que bien sen deuroit contenter.« Diese gütige Behandlung giebt ihm neue Kraft, und bald ist er wieder so weit hergestellt, dass er seine vorigen Dienste bei ihr anzutreten im Stande ist. Allein als er sieht, dass die Königin sich nicht geneigter gegen ihn bezeige, wie früher, so verfällt er von neuem in Melancholie, der Gram unbefriedigter Sehnsucht raubt ihm alle Ruhe und droht, sein Leben abermals zu gefährden. Da wagt er es, als er sich einmal allein mit der Königin befindet, ihr seine trostlose Lage zu schildern, und sie an ihr Versprechen zu erinnern. Die Königin, zum Mitleiden bewogen, giebt ihm ein Stelldichein, »pour parler ensemble a loysir.« Voll von süssen Hoffnungen stellt er sich ein und findet die Königin, ihn erwartend, im reizendsten Negligee; »car elle estoit si fresche comme si jamais ne fust bougee dung cloistre.« Der Graf wird daher ganz Feuer und Flamme; als er aber, nach vielem zärtlichen Minnegekos, »vouloit parfaire la chose que par si long temps il desiroit,« legt ihm die Königin so eindringlich die Pflichten der Dankbarkeit und Treue gegen ihren Gemahl ans Herz, und ruft, [Sp. 948] ihre Liebe zu ihm nicht verhehlend, sein Ehrgefühl, dem sie vertraut habe, so nachdrücklich gegen ihre beiderseitige Schwäche, zu Hülfe, dass seine »amour de conuoitise et desordonnee« sich in eine »amour fiable et fraternelle« verwandelt, indem er ihr gelobt, ihre Ehre gegen sich selbst und gegen Jedermann zu vertheidigen. Die Königin nimmt ihn mit freudigem Danke zu ihrem Ritter an, und ermuntert ihn selbst, von nun an alles Preiswürdige in ihrem Namen und zu ihrer Ehre zu unternehmen, so dass sein Ruhm zugleich der ihrige würde. Von dieser ehrbaren, ritterlichen Liebe zur Königin beseelt, zeichnet sich Palanus bei Turnieren und anderen Gelegenheiten aus, und es ist ihm vergönnt, sich noch oft seiner Dame im traulichen, aber züchtigen Verkehr erfreuen zu dürfen. Während er nun so in den glücklichsten Verhältnissen lebt, bekömmt er plötzlich von Hause die Nachricht, dass der Herzog von Savoyen in sein Land eingefallen sei, es furchtbar verwüste, und selbst schon Lyon belagere. Mit schwerem Herzen muss er daher sich entschliessen, vom König und der Königin Urlaub zu begehren. Nur un erne wird er ihm gegeben, auch dringt der König in ihn, so viel Leute und Geld von ihm zu nehmen, als er brauche, um sein Land zu vertheidigen. Palanus wählt nur hundert Lanzen, aber unter der Blüthe der englischen Ritterschaft, die ihm auch freudig folgen. Die Königin schenkt ihm beim Abschied einen Ring von grossem Werthe, wovon er, im Falle der Noth, zweihundert Gewappnete ein ganzes Jahr lang unterhalten kann. Nach dreitägiger Ueberfahrt landet er mit seinen Leuten in Bordeaux, und langt eben zur rechten Zeit an, um seine hart bedrängte Stadt Lyon zu befreien. Die Bürger, von seiner Ankunft unterrichtet und dadurch ermuthiget, machen einen Ausfall, während er den Feind aus einem Hinterhalt angreift, so dass dieser gänzlich in die Flucht geschlagen wird. Der Graf zieht siegreich in seine Stadt ein, und belohnt die Engländer durch die reiche Beute des feindlichen Lagers, die, nach hergestelltem Frieden, heimkehren, uud von der Tapferkeit und Freigebigkeit des Grafen und seinen schönen und reichen Ländern dem Könige und der Königin nicht genug erzählen können, die nun erst erfahren, dass es der Graf von Lyon gewesen sei, den sie in ihren Diensten hatten, und bereuen, ihn nicht der der Würde seines Standes gemäss geehrt zu haben.

Nicht lange darnach wird aber auch der König von [Sp. 949] England durch die Nachricht überrascht, dass der König von Schottland in sein Land

eingefallen sei und es verheere. Er rüstet sich daher sogleich, ihn zu bekämpfen, und zieht selbst an der Spitze eines mächtigen Heeres gegen ihn, indem er seinen Seneschal, der sein Vetter war und sein ganzes Vertrauen besass, zum Lieutenant général einsetzt, und ihm die Obhuth über sein Reich, vor allem aber über seine innigst geliebte Gemahlin empfiehlt. Dieser Seneschal war aber ein treuloser Verräther, der die vornehmsten Hofbeamten der Königin zu überreden weiss, dass diese sich eines schändlichen Verbrechens (aulcun villain cas) gegen ihren Gemahl schuldig gemacht habe, und einen von ihm selbst und den angesehensten Männern des Hofes unterfertigten Brief mit dieser Anklage an den König absendet. Dieser wird von der unerwarteten Nachricht so sehr ergriffen, dass er sogleich Frieden mit den Schotten schliesst, und nach London eilt. Der Seneschal, der ihm entgegengezogen war, weiss ihn nun ganz gegen die Königin einzunehmen, so dass er die Reichsbarone und Gesetzgelehrten zusammenberuft, die auf die Anklage des Seneschals folgendes Urtheil fällen: die Königin solle auf freiem Feld ausser der Stadt verbrannt werden, wenn sich nicht binnen Jahresfrist ein Ritter finde, und mit Leib und Leben ihre Ehre im Gottesgerichtskampf gegen den Ankläger siegreich vertheidige.

Die tief betrübte Königin fordert ihre Verwandten und alle Ritter Englands auf, die Vertheidigung ihrer Unschuld zu übernehmen; aber keiner wagt es, gegen den gefürchteten, und als überaus tapfer und kampfgeübt bekannten Seneschal aufzutreten. Nur noch zwei Monate fehlen an der ihr gegebenen Frist. Da errinnert sie sich, in der Verzweiflung über ihr unverschuldetes Unglück, des Grafen von Lyon. Eigenhändig schreibt sie ihm, betheuert ihm ihre Unschuld, schildert ihm ihre trostlose Lage und die dringende Gefahr, fordert ihn auf, für sie in die Schranken zu treten, mit der Bitte, ihr jedenfalls ungesäumt seinen Entschluss wissen zu lassen, und sendet alsogleich einen verlässlichen Boten mit diesem Schreiben an ihn ab. Nach achttägiger Reise kömmt der Bote auch zum Grafen, und händigt ihm den Brief ein. Der Graf wird tief gerührt von dem Unglück der Königin, und nach kurzer Ueberlegung übergiebt er dem Boten seine Antwort, der damit zur Königin eilt.

Unterdess rüstet sich der Graf insgeheim; und nur [Sp. 950] von ein paar treuen Dienern begleitet, eilt auch er, den Zweck seiner Reise allen verbergend, nach England.

Die Königin empfängt, der besten Hoffnungen voll, die Antwort des Grafen; aber wer beschreibt ihren Schmerz, als sie daraus ersieht, dass auch Palanus von ihrer Unschuld nicht ganz überzeugt zu sein scheine, sie Gott empfiehlt, der, wenn sie wirklich unschuldig, sie gewiss nicht verlassen werde, sich aber damit entschuldigt, dass er, von dem allgemeinen, gegen sie zeugenden Gerüchte befangen, einem Kampfe sich nicht unterziehen könne, von dessen Gerechtigkeit er nicht vollkommen überzeugt sei.

Die Königin, dieser letzten Hoffnung beraubt, stellt ihre gerechte Sache nun ganz dem Himmel anheim, und erbittet sich nur noch zwei Franciskaner (deux beaulx peres cordeliers de Lobseruance), um ihre Beichte abzulegen nnd sich zum Tode zu bereiten.

Der Graf von Lyon aber war unterdess schon in London angelangt; steigt, um unerkannt zu bleiben, in einer wenig besuchten Herberge ab, und erfährt von seinem Wirthe, dass schon nächsten Donnerstag die Königin verbrannt werden solle. Doch lässt er seine Theilnahme nicht merken, und hält sich verborgen in der Herberge.

Schon ist der letzte Tag der bestimmten Frist angebrochen. Der Seneschal begiebt sich daher mit den Gerichtspersonen zu der Königin, um ihr das Urtheil nochmals verkünden zu lassen. Mit Ergebenheit in Gottes Willen

hört es die Königin an. Aber auch der Graf hatte, unerkannt, es mitangehört. Er eilt in seine Herberge und wirft eine Franciskaner-Kutte um, die er zu diesem Zwecke mitgenommen hatte. Als er nun zurück eilt, begegnet er der Königin schon auf dem Wege zum Richtplatz. Er drängt sich zu ihr, und unter dem Vorgeben, dass er sie noch wegen einer wichtigen Gewissensangelegenheit Beichte hören müsse, erhält er von den beiden, sie begleitenden Franciskanern die Erlaubniss dazu. Er wendet sich nun an die Königin, und spricht ihr in salbungsreichen Worten Trost zu. Während dem sind sie auf dem Richtplatz angelangt. Die Königin will ihm beichten. Er ermahnt sie zur unbedingtesten Aufrichtigkeit. Sie bekennt ihm ihre Sünden; da sie sich aber des Verbrechens, wegen dessen sie hingerichtet werden soll, nicht schuldig bekennt, so macht er sie darauf aufmerksam, und ermahnt sie nochmals, um ihres Seelenheils willen [Sp. 951] ihm nichts zu verschweigen. Sie betheuert aber, Angesichts des nahen Todes, ihre Unschuld. Da spricht er ihr nochmals Trost zu; bevor er sich jedoch von ihr entfernt, bittet er sie um eine milde Gabe für seinen Orden. Die Königin beklagt, dass sie nichts mehr besitze; da fällt ihr Blick auf einen Demantring, den sie an ihrer linken Hand trägt. Den reicht sie ihm. Alsogleich verlässt er sie nun, und begiebt sich eilends an den Ort, wohin er seine Leute mit seinem Pferd und seinen Waffen bestellt hatte, und lässt sich schnell waffnen. Wohl gerüstet sprengt er im Galopp, mit eingelegter Lanze, auf den Seneschal zu, der auf dem bezeichneten Kampfplatze sich wohl eingefunden, aber keinen Gegner mehr erwartet hatte. Als das Volk nun plötzlich einen Kämpfer für die Königin heransprengen sieht, überlässt es sich dem lautesten Jubel und eilt, die Aermste aus den Händen des Scharfrichters zu befreien, der schon Anstalt machte, sie dem Feuertode zu übergeben. Nach hartem, und lange zweifelhaftem Kampfe besiegt Palanus den Seneschal, und zwingt ihn, seine Verläumdung zu bekennen. Dieser wird daher, anstatt der unschuldig Angeklagten, in die Flammen geworfen; die Königin aber unter dem Jubel des Volkes im Triumphe nach der Kirche, und dann in den Pallast des Königs geführt, der sie hocherfreut empfängt. Unterdess hatte sich der Graf eilig und insgeheim entfernt, und sich schnell wieder entwaffnen lassen. Umsonst lassen der König und die Königin, als sie sich von ihrer ersten Freude erholt hatten, den tapfern Vertheidiger ihrer Unschuld überall suchen, um ihm zu danken und zu lohnen. Kein Mensch weiss, wo er hingekommen ist.

Wegen der Befreiung der Königin werden grosse Feste veranstaltet, und acht Tage lang hält der König offnen Hof. Da findet sich auch der Graf von Lyon dabei ein, und wird von dem Könige mit Ehren empfangen, der ihm die Begebenheit mit der Königin erzählt, und nur bedauert, dass sich ihr Retter seinen Nachforschungen entzogen habe. Hierauf begiebt sich der Graf auch zu der Königin, die ihn zwar ebenfalls freundlich empfängt; ihm aber nicht verbirgt, dass sie sich arg in dem Vertrauen zu ihm, der sich zu ihrem Ritter gelobt, [Sp. 952] getäuscht gesehen habe, und, um ihm alle Möglichkeit zu rauben, sich durch Unkenntniss ihres Unglücks zu entschuldigen, zeigt sie ihm seine eigene Antwort auf ihr Bittschreiben. Der Graf sucht sich dennoch damit zu entschuldigen, dass er ihr ja geschrieben habe, er müsse vor allem von ihrem Recht vollkommen überzeugt sein, und stellt sich über ihre Vorwürfe sehr betrübt. Die Königin bereut, ihn dadurch gekränkt zu haben, und, indem sie ihm verzeihend die Hand reicht, sieht sie an der seinigen den Demantring, den sie dem Franciskaner, der sie zuletzt Beichte gehört hatte, zum Geschenke gegeben hat. Sie erräth nun den wahren Hergang, und zwingt ihn, trotz seiner Ausflüchte, ihr zu gestehen, dass er ihr Befreier gewesen sei. Da führt sie hocherfreut ihn zum Könige,

der, umgeben von seinen Reichsbaronen, sie erwartet, und stellt den Grafen von Lyon allen als ihren Befreier vor. Alle überhäufen ihn mit Lob und Ehren, und der Ruf von der Klugheit und Tapferkeit des Grafen von Lyon verbreitete sich bald nicht nur über ganz England, sondern über die ganze Christenheit, und er wurde seitdem für den »plus preudhomme du monde« gehalten.

Dieser Roman, den wir, gleich den meisten Prosa-Romanen des 16. Jahrh., für die Auflösung eines älteren Gedichtes halten, ist nicht nur durch den interessanten Stoff anziehend, sondern, abgesehen von der gewöhnlichen Breite und Umständlichkeit seinesgleichen, auch durch die treuherzige Naivetät der Darstellung, durch einige ebenso zart, als anmuthig geschilderte Situationen und mehrere Stellen, voll einfachrührender Beredsamkeit; so dass er in der That verdiente, gedruckt zu werden.

Wir ziehen ihn unbedenklich der Eingangs angeführten, bekannten Novelle des Bandello vor, in der zwar die hier gar nicht motivirte verläumderische Anklage des Seneschals durch den nahe genug liegenden Grund einer verschmähten Liebe erklärt wird; aber sowohl die übrige Einkleidung ganz nach Art der rohsinnlichen, intriguen- und rachsüchtigen italienischen Novellisten, als auch der Schluss höchst trivial ist. Selbst die französische Bearbeitung des Boaistuau ist noch viel zarter gehalten.

[Sp. 953] Bloss eine wörtliche Modernisirung dieser letzteren ist die »Histoire de la Comtesse de Savoie« von Marie-Louise-Charlotte de Pelard de Givry, comtesse de Fontaines, die 1713 erschien, und worüber der galante Voltaire, der übrigens die älteren Bearbeitungen nicht gekannt zu haben scheint, der Verfasserin einen Brief voll Schmeicheleien und Lobsprüchen schrieb. Um wenigstens nicht umsonst gelobt zu haben, entnahm Voltaire aus dieser Erzählung den Stoff zu zweien seiner Tragödien, der »*Artémire*,« die 1720 ohne grossen Beifall aufgeführt wurde und von der sich nur Fragmente, in seinen sämmtlichen Werken abgedruckt, erhalten haben, und dem »*Tancrède*,« der für eines seiner Meisterstücke gilt, und wozu er nur noch die Episode aus dem fünften Gesang von Ariosto's Orlando furioso: »Ginevra ed Ariodante« einigermassen benutzt hat.

Dem Herausgeber des »Grafen Palanus« gebührt das Verdienst, zuerst auf die Quelle aller dieser Nachbildungen aufmerksam gemacht zu haben, die sowohl den Kommentatoren Voltaire's, als den Herausgebern der Mad. de Fontaines unbekannt geblieben ist. Aber auch er wollte seine Untersuchungen nicht über den oben erwähnten Juden Barruchius zurückverfolgen, aus Furcht, »von Plagiat zu Plagiat bis auf die Zeiten des weisen Salomo selbst zurückgehen zu müssen!« —

Wir wollen uns zwar keineswegs soweit zurückversteigen; doch scheint es uns, der Mühe zu lohnen, die Spuren so weit zurückzuverfolgen, als sie noch auf den Irrwegen der Sage für uns einigermassen erkennbar geblieben sind. Bevor wir jedoch diese Reise antreten, wollen wir nochmals das Signalement des Flüchtlings, [Sp. 954] der sich uns durch stets neue Verkleidungen unkenntlich zu machen sucht, in kurzem zusammenfassen; die Grundzüge der Sage sind nämlich: eine des Ehebruchs verläumderisch angeklagte, und desshalb zum Feuertode verurtheilte Fürstin, die nur durch den Gottesgerichtskampf davon befreit werden kann, und die, als ihre Noth am grössten ist, durch einen (unbekannten) Ritter unerwartet gerettet wird; alles übrige ist zufällige oder willkührliche (durch Verpflanzung der Sage entstandene, oder durch die Bearbeiter hinzugedichtete) Einkleidung.

Da finden wir denn zunächst dieselbe Geschichte, selbst mit Beibehaltung vieler Nebenumstände, in den provenzalischen Chronisten, z. B. in Caesar Nostradamus (Histoire et Chronique de Provence. Lyon,

Rigaud. 1614. fol. p. 119—120) von der Gemahlin Kaiser Heinrich's V., Mathilde, der Tochter König Heinrich's I. von England, erzählt, die durch den Grafen Raimund Berengar (I. als Grafen von Provence; III. als Grafen von Barcelona) gerettet wird, der sie aber früher ebenfalls, als Mönch verkleidet, Beichte hört, und, nach Einigen, ihr selbst unbekannt bleibt, nach Anderen, wie in unserem Roman, an dem Demantring erkannt wird, den sie ihm bei der Beichte geschenkt hat [1]).

Dieselbe Geschichte wird ferner, mit einigen eigenthümlichen Zusätzen, von den catalonischen Chronisten erzählt, die sogar die Belehnung der Grafen von Barcelona mit der Provence durch Kaiser Friedrich I. daran knüpfen; nur sind die späteren (so z. B. Carbonell, Chroniques de Espanya. Barcelona. Carles Amoros. 1547. Fol. fol. XXXXIIIr°—XXXXVr°; — Beuter, Coronica generall de toda España y especialmente del reyno de Valencia. Valencia, 1604. Fol. Lib. II, cap 17; fol. [Sp. 955] 85 sg.; — Diago, Historia de los antiguos Condes de Barcelona. Barcelona. 1603. Fol. Lib. II, cap. 175—180; fol. 260v°—267v°; — und Pujades, Crónica universal del Principado de Cataluña, escrita á principios del siglo XVII. Barcelona, 1832. 4°. Tom. VIII, Lib. XVII, cap. 37—38; p. 222—231) verschiedener Meinung darüber, ob Raimund Berengar III oder IV (von Barcelona) »el de la hazaña«, und was für eine Kaiserin zu verstehen sei (Diago; l. c. will gar »Richilda«, die Kaiserin von Spanien, Gemahlin Alfons VII. von Leon und Castilien, darunter verstehen); während der älteste (der zuerst davon Erwähnung thut), Bernardo Desclot (Desclot, fl. c. 1300, Historia de Cataluña. Barcelona 1616. 4°. fol. 18r°—24r°) den Kaiser gar nicht, seine Gemahlin aber eine Tochter des »Rey de Bohemia« nennt. Alle aber berufen sich auf eine »tradicion antigua« und »anales antiguos«. Dass diese Geschichte als Volkssage in Spanien fortlebte, beweist die auf uns gekommene Romanze: »El Conde de Barcelona y la Emperatriz de Alemania« (in Duran's Romancero de Romances caball. é hist. ant. al siglo XVIII. Madrid, 1832. 8°. Parte I, p. 213—217; aus der »Silva de varios Romances«. Barcelona, 1696. 16°). Doch schon Zurita (Anales de Aragon. Zaragoza, 1610. Fol. Tom. I.; Lib. II, cap. 19, fol. 71r°. y v°) verwirft die ganze Geschichte als fabelhaft, und hält für den Grund ihrer Entstehung die in K. Friedrich's I. Lehenbrief ganz allgemein erwähnten Verdienste Raimund Berengar's IV. um seine Nichte, die Kaiserin Richilde von Spanien [2]).

Schon die von Pichot angeführten »Chroniques d'Arles« beziehen diese Sage auf die Gemahlin Kaiser Heinrich's III, wodurch wir denn auch in der That bei den letzten, uns bekannten Spuren anlangen; denn von dieser erzählt uns, nach normannischen Balladen, Wilhelm von Malmesbury folgende Sage (ap. Savile, Scriptt. rer. anglicar. Francofurti, 1601. Fol. — Wilh. Malmesbur. Lib. II. cap. XII, p. 77):

---

1) Diese letztere Version soll sich in den »Chroniques d'Arles« finden, die wir aber nicht zur Hand hatten (S. die Anzeige unseres Romans von Amédée Pichot in der »*Revue de Paris*«; 1834. 20. Avril. p. 168—169).

2) Wahrscheinlich lag dem, Eingangs erwähnten »gros Tome Latin« des spanischen Juden Valentinus Barruchius eben diese catalonische Volkssage zu Grunde? — Noch wollen wir aufmerksam machen auf die, mit unserer Sage in manchen Zügen ähnliche Erzählung von der Anklage und Befreiung, durch die vier castilianischen Ritter, der schönen Königin von Granada, in der bekannten »Historia de las guerras civiles de Granada« (Parte I, Cap. 14 y 15).

»Caeterum, ut dicere coeperum, *Hardecnutus Gun-* [Sp. 956] *hildam* sororem, filiam *Cnutonis* ex *Emma*, spectatissimae speciei puellam, a multis procis tempore patris suspiratam, nec impetratam, *Henrico* (III.) Imperatori Alemannorum nuptum misit. Celebris illa pompa nuptialis fuit, et *nostro adhuc seculo etiam in triviis cantata*: dum tanti nominis virgo ad nauem duceretur, stipantibus omnibus Angliae proceribus, et in expensas conferentibus, quicquid absconderet vel Marsupium publicum, vel aerarium regium. Ita ad sponsum perveniens, multo tempore foedus conjugale fovit. Postremo adulterii accusata, puerulum quendam fratris sui alumnum, quem secum ex Anglia duxerat, delatori giganteae molis homini ad monomachiam opposuit, ceteris clientibus inerti timore refugientibus. Itaque conserto duello per miraculum Dei insimulator succiso poplite eneruatur. Gunhildis insperato triumpho tripudians, viro repudium dedit; nec ultra minis aut delinimentis adduci potuit, ut thalamo illius consentiret, sed velum sanctimonialium accipiens in Dei servitio placido consenuit otio.«

Ebenso Johannes Bromton (ap. Twysden, Hist. anglic. Scriptt. X. Londini; 1652. Fol. col. 933), der den kleinen Neffen und Retter der Kaiserin »Municon« (Männike) und den Ankläger »Roddyngar« (Röding) nennt (vgl. Lappenberg, Gesch. v. England Hamburg, 1834. Bd. I, S. 482 Anm.).

So haben wir denn die Keime von Voltaire's »Tancrède« in normannischen Volksballaden aus der Zeit Wilhelm's von Malmesbury gefunden, und sahen die ursprünglich einfache Sage, durch immer neue Zusätze und Ausschmückungen lavinenartig wachsend, in jedem Lande, wo sie hinkam, Einheimisches mit sich reissend, über ganz Westeuropa sich verbreiten! — Uebrigens gehört sie, ihrem mythischen Gehalte nach, zu jenem reichen Sagenkreise, der »den Sieg weiblicher Treue und Ergebenheit über den Missbrauch der männlichen Obgewalt« zu verherrlichen, zur epischen Grundlage hat (vgl. »Bibliothek der Novellen, Märchen und Sagen.« Hgg. v. Echtermeyer, Henschel und Simrock, Berlin, 1831. Thl. III, S. 210 ff.).

Ferdinand Wolf.

5.

Bulletin de la Société de l'Histoire de France. Revue de l'histoire et des antiquités nationales. Tom. I. Nr. 1—3 (1834. Juillet — Septembre). Paris, chez Jules Renouard. 1834. 8*).

Angezeigt von Ferdinand Wolf.

Es gehört mit zu den charakteristischen Aeusserungen unseres Zeitgeistes, dass, während er einerseits im politischen und praktischen Leben unaufhaltsam vorwärts dringt, und, oft mit gefährlicher Hast, einzureissen droht, was Jahrhunderte aufgebaut haben, er andrerseits im wissenschaftlichen und künstlerischen Streben sich mit besonderer Liebe noch einmal rückwärts wendet, und mit Sorgfalt die historischen, literarischen [S. 51b] und Kunst-Denkmäler sammelt, die auf irgend eine Weise den gesellschaftlichen Zustand vergangener Jahrhunderte erläutern könnten. Man möchte dieses Treiben fast dem eines Mannes vergleichen, der, aus ökonomischen Gründen und voll von

*) Aus: Blätter für Literatur, Kunst und Kritik. Wien 1835. n° 13-15: S. 51a-52b, 54b-59b.

originaux de l'histoire de France). Der Jahrgang von zwölf Heften wird zwei Bände von ungefähr 40 Bogen bilden, in gleichmässigem Druck und Format mit der von der Gesellschaft beabsichtigten Ausgabe der grösseren Quellenschriften.

Um nun von der Reichhaltigkeit und Wichtigkeit dieser Zeitschrift einen Begriff zu geben, wollen wir die Inhalts-Anzeige der bis jetzt uns zugekommenen ersten drei Nummern folgen lassen.

[S. 54b] No. I und II (in einem Hefte). *Première Partie. Section première. Actes et travaux de la Société.* Plan und Zweck der Gesellschaft; Reglement; Verzeichniss der Gründer und ersten Mitglieder (worunter sich die Minister Guizot und Thiers, viele Pairs und die ausgezeichnetsten Historiker und Alterthumsforscher Frankreichs befinden); Bildung des »*Conseil*« und des »*Bureau*« der Gesellschaft, insbesondere der mit der Herausgabe der Dokumente und der Redaktion des Bulletin beauftragten Comités (*Comité de publication* und *Comité du Bulletin*); Verhandlungen der ersten Sitzungen (*Procès-verbaux*). Aus diesen heben wir, als von allgemeinerem Interesse, aus, dass die Gesellschaft sich zunächst für die Herausgabe folgender Werke entschieden hat: 1. *Chronique de l'établisement des Normands en Sicile, suivie de l'histoire de Robert Guiscart, par Amat (ou Aimé), moine du mont Cassin.* Das lateinische Original der Chronik ist verloren gegangen, und nur diese in einer gleichzeitigen, einzigen Handschrift der königlichen Bibliotbek befindliche Uebersetzung, die durch einen »*escriveor en lettres romanes*« in Italien noch im dreizehnten Jahrhunderte gemacht wurde, hat sich erhalten. Von der Geschichte des Robert Guiscart aber hat sich auch das lateinische Original vorgefunden. Die altfranzösische Uebersetzung dieser beiden Chroniken, nebst drei unedirten Urkunden der normännischen Könige von Sicilien, wird mit Anmerkungen in einem Octavbande, zu 500 Exemplaren, von Hrn. Champollion-Figeac herausgegeben werden. 2. »*Journal d'un Bourgeois de Paris du temps de la Ligue, et autres documens de la même époque.*« Diese ebenfalls bisher ungedruckten Dokumente werden in einem Oktavbande, zu 750 Exemplaren, erscheinen, dessen Herausgabe sich Herr von Monmerqué unterzogen hat. Demnächst soll eine bedeutend verbesserte und nach bisher unbenützten Handschriften der k. Bibliotbek vervollständigte Ausgabe des Villehardouin, besorgt durch Herrn Paulin Paris, nachfolgen. Auch eine neue Ausgabe des Froissart, besorgt durch Hrn. Lacabanne wird vorbereitet. Die Gesellschaft, von dem Minister Guizot aufgefordert, übernimmt in Vereinigung mit der *Académie des Inscriptions* die Leitung der Herausgabe jener unter der Aufsicht der Regierung zu veranstaltenden Sammlung aller noch unedirten Dokumente der französischen Geschichte, wozu die Kammern 120,000 Francs bewilligt haben; Auszug aus dem Rapport des Ministers an den König.

Section II. *Extraits et Analyses.* Ueber die neue Karte von Frankreich, welche von dem Kriegsministerium her- [S. 55a] ausgegeben wird; Auszug aus dem im VI. Bande des »*Mémorial du Dépôt de la Guerre*« abgedruckten Bericht des Obersten Puissant, nebst etymologisch-historischen Bemerkungen über die eigentliche Orthographie mehrerer Ortsnamen, von B. Guérard. Von dieser Karte, die an die Stelle der veralteten Cassinischen tritt, sind bereits 14 Blätter (Massstab $^1/_{80000}$) erschienen, 24 gestochen und 51 aufgenommen, sie wird im Ganzen aus 259 Blättern bestehen. Eine geographisch-topographische Beschreibung des Königreichs soll nachfolgen. — Auszug aus der: »*Dissertation sur l'étendue du territoire concédé à Rollon, par le traité de Saint-Clair-sur-Epte en 911; par M. Ach. Deville* (abgedruckt im VI. Bande der *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, p. 47—69); von J. Desnoyers, dem Secretär der Gesellschaft.

Gegen die gewöhnliche Annahme, dass der Normann Rollo mit der ganzen ehemaligen Provinz Normandie und selbst einem Theile der Bretagne schon im Jahre 911 von Karl dem Einfältigen belehnt worden sey, wird hier bewiesen, dass diese erste Belehnung nur die Normandie, jedoch mit Ausnahme des Bessin, Cotentin und Avranchin in sich begriffen habe. — Ueber: »*Les Historiettes de Tallemant des Reaux. — Mémoires pour servir a l'Histoire du XVIIe siècle, publiés sur le manuscrit inédit et autographe, avec des éclaircissemens et des notes: par MM. Monmerqué, de Châteaugiron et Taschereau. Paris 1834. 8. Vol. 1–3,*« von P. Paris. Nicht Geschichte, sondern Geschichtchen, d. h. Anekdoten, meist nach den pikanten und medisanten Konversationen (wohl auch mitunter Klatschereien) im *Hôtel Rambouillet.* — Anzeige der: »*Divers Mémoires historiques et archéologiques, communiqués en 1833 à l'académie de Rouen;*« insbesondere von Gallard's Abhandlung über Sibylla von Conversano, die Gemahlinn Robert's *de Courte-Heuse*, und von der Preisfrage: welcher Ort wohl heut zu Tage auf der Stelle stehe, wo zu Cäsar's Zeit Samarobriva stand? (nach der Meinung der Meisten Amiens). — Kurze Anzeige von Fr. Hurter's Geschichte des Papstes Innocenz III. Hamburg 1834. Thl. I. Ehrende Anerkennung deutschen Fleisses und des Talentes des Verf. — Die beiden letzteren Artikel von A. Beugnot.

Section IV. *Mélanges.* »*Travaux de la Société archéologique du midi de la France.*« Auszug aus einem Schreiben des Sekretärs dieser Gesellschaft, Herrn Dr. Mège. Wir heben daraus aus: Dass der Präsident dieser Gesellschaft zu Toulouse, der Marquis de Castellane, nächstens ein Werk in romanischer Sprache nebst Uebersetzung und Commentar herausgeben werde, das vielleicht der Prototyp der *Divina Comedia* war; ferner, dass sich unter den vorgelesenen Abhandlungen auszeichnen: »*Une dissertation sur l'état des arts chez les Visigoths établis a Toulouse, et les Gothe maîtres de l'Italie, par M. le Marquis de Castellane.*« — »*Une [illegible] dissertation de M. l'abbé Jamme sur l'Evangéliaire de Charlemagne, conservé autrefois a Toulouse.*« — »*Un mémoire sur les amphithéâtres du Midi [illegible] par Dubreuil, etc.*« Auszug aus den Verhandlungen der [illegible]

riginaux de l'histoire de France). Der Jahrgang von zwölf Heften wird wei Bände von ungefähr 40 Bogen bilden, in gleichmässigem Druck und Format mit der von der Gesellschaft beabsichtigten Ausgabe der grösseren Quellenschriften.

Um nun von der Reichhaltigkeit und Wichtigkeit dieser Zeitschrift einen Begriff zu geben, wollen wir die Inhalts-Anzeige der bis jetzt uns zugekommenen ersten drei Nummern folgen lassen.

[S. 54b] No. I und II (in einem Hefte). *Première Partie. Section première. Actes et travaux de la Société.* Plan und Zweck der Gesellschaft; Reglement; Verzeichniss der Gründer und ersten Mitglieder (worunter sich die Minister Guizot und Thiers, viele Pairs und die ausgezeichnetsten Historiker und Alterthumsforscher Frankreichs befinden); Bildung des »*Conseil*« und des »*Bureau*« der Gesellschaft, insbesondere der mit der Herausgabe der Dokumente und der Redaktion des Bulletin beauftragten Comités (*Comité de publication* und *Comité du Bulletin*); Verhandlungen der ersten Sitzungen (*Procès-verbaux*). Aus diesen heben wir, als von allgemeinerem Interesse, aus, dass die Gesellschaft sich zunächst für die Herausgabe folgender Werke entschieden hat: 1. *Chronique de l'établisement des Normands en Sicile, suivie de l'histoire de Robert Guiscart, par Amat (ou Aimé), moine du mont Cassin.* Das lateinische Original der Chronik ist verloren gegangen, und nur diese in einer gleichzeitigen, einzigen Handschrift der königlichen Bibliothek befindliche Uebersetzung, die durch einen »*escriveor en lettres romanes*« in Italien noch im dreizehnten Jahrhunderte gemacht wurde, hat sich erhalten. Von der Geschichte des Robert Guiscart aber hat sich auch das lateinische Original vorgefunden. Die altfranzösische Uebersetzung dieser beiden Chroniken, nebst drei unedirten Urkunden der normännischen Könige von Sicilien, wird mit Anmerkungen in einem Octavbande, zu 500 Exemplaren, von Hrn. Champollion-Figeac herausgegeben werden. 2. »*Journal d'un Bourgeois de Paris du temps de la Ligue, et autres documens de la même époque.*« Diese ebenfalls bisher ungedruckten Dokumente werden in einem Oktavbande, zu 750 Exemplaren, erscheinen, dessen Herausgabe sich Herr von Monmerqué unterzogen hat. Demnächst soll eine bedeutend verbesserte und nach bisher unbenützten Handschriften der k. Bibliothek vervollständigte Ausgabe des Villehardouin, besorgt durch Herrn Paulin Paris, nachfolgen. Auch eine neue Ausgabe des Froissart, besorgt durch Hrn. Lacabanne wird vorbereitet. Die Gesellschaft, von dem Minister Guizot aufgefordert, übernimmt in Vereinigung mit der *Académie des Inscriptions* die Leitung der Herausgabe jener unter der Aufsicht der Regierung zu veranstaltenden Sammlung aller noch unedirten Dokumente der französischen Geschichte, wozu die Kammern 120,000 Francs bewilligt haben; Auszug aus dem Rapport des Ministers an den König.

Section II. *Extraits et Analyses.* Ueber die neue Karte von Frankreich, welche von dem Kriegsministerium her- [S. 55a] ausgegeben wird; Auszug aus dem im VI. Bande des »*Mémorial du Dépôt de la Guerre*« abgedruckten Bericht des Obersten Puissant, nebst etymologisch-historischen Bemerkungen über die eigentliche Orthographie mehrerer Ortsnamen, von B. Guérard. Von dieser Karte, die an die Stelle der veralteten Cassinischen tritt, sind bereits 14 Blätter (Massstab $^1/_{80000}$) erschienen, 24 gestochen und 51 aufgenommen, sie wird im Ganzen aus 259 Blättern bestehen. Eine geographisch-topographische Beschreibung des Königreichs soll nachfolgen. — Auszug aus der: »*Dissertation sur l'étendue du territoire concédé à Rollon, par le traité de Saint-Clair-sur-Epte en 911; par M. Ach. Deville* (abgedruckt im VI. Bande der *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, p. 47—69); von J. Desnoyers, dem Secretär der Gesellschaf

[S. 56b] Meuchelmordes (»*nous avons fait mourir ledit Charles*«) zu rechtfertigen (vergl. *Chroniq. de Froissart, publ. par J. A. Buchon. Paris 1824. 8. Tom. III. p. 59—63*). In dem zweiten befiehlt er, seinem Thorwärter (»*portier*«) von Cherbourg den rückständigen Lohn, von 3 Francs monathlich, auszubezahlen. — *IX. Documens relatifs ou soulèvement des paysans du Périgord, du Limousin etc., sous le nom de Croquans.* Und zwar: 1. *Circulaire adressée par les Croquans aux officiers qui commandoient dans les diverses châtellenies situées sur leur passage* (aus der k. Bibliothek); dagegen 2. *Convention des nobles du Périgord pour défendre le service du Roi et repousser les paysans révoltés* (nach einer Abschrift des Abbé Prunis, aus dem Archive des Schlosses *Baynac-sur-Dordogne*, im *Sarladais*). Merkwürdige Beiträge zur Geschichte der Bauernaufstände. Der Aufstand der Croquans, die sich den »*tiers-estat*« nennen, entstand im Jahre 1593 wegen der Abgaben (»*dismes*« und »*tailles*«) an die Geistlichkeit und den Adel, und dauerte zwei Jahre.

X. Procès-verbal de ce qui s'est passé au sujet de l'exécution à mort du maréchal de Biron, décapité en la cour de la Bastille le 31 juillet 1602 (aus den Registern des *Hôtel-de-Ville*) [1]).

[S. 57a] No. III. *Première Partie. Section* II. *Extraits et analyses. Notices sur les principaux Recueils de Documens originaux relatifs à l'Histoire de France, publiés jusqu'à ce jour.* Unter dieser Rubrik soll nach und nach eine Uebersicht aller vom 16ten Jahrhunderte bis jetzt gedruckten Sammlungen von Quellenschriften, in so ferne sie auf die französische Geschichte Bezug haben, gegeben werden. Hier wird der Anfang mit dem: »*Recueil des Historiens des Gaules et de la France*« (bis jetzt 10 Bde. in Fol.) gemacht, und der, nur in sehr wenigen Exemplaren abgezogene »*Rapport fait à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, sur la continuation de ce Recueil, par MM. Naudet et Daunou, éditeurs du XIX. tome*« (vom 19. October 1832) ist abgedruckt. Die in Beziehung auf die Fortsetzung dieser Sammlung aufgeworfenen Fragen, womit sich hauptsächlich dieser »*Rapport*« beschäftiget, sind: 1. Ob jene, die Kreuzzüge zum Hauptgegenstande machenden Quellenschriften auch dieser Sammlung einverleibt, oder, wie die Berichterstatter antragen, nicht vielmehr in einem eigenen Corpus herausgegeben werden sollen? 2. Ob die nächste (10te) Serie bloss die Regierungen Ludwig's IX. und Philipp's III., oder, wie die Herren Daunou und Naudet vorschlagen, die ganze Epoche von Ludwig IX. bis auf Philipp von Valois umfassen soll? Beide Fragen wurden von der Akademie im Sinne der Berichterstatter entschieden. — *Musées d'antiquités dans le Département du Jura. — Du Culte des esprits dans l'ancienne Séquanie; par M. Monnier.* Auszug aus dem: *Annuaire du départ. du Jura. an. 1834* von A. Beugnot. Dieses »*Annuaire*« besteht nämlich aus zwei, besonders paginirten Abtheilungen; die erste bildet der Bericht über die Alterthümer-Sammlungen des Departements, eine zu Lous-le-Saulnier, und die andere zu Dôle; die zweite Abtheilung enthält die Abhandlung über den Volksglauben an Geister, Feen, weisse [S. 57b] Frauen, den wilden Jäger u. s. w. im Depart. Jura von Hrn. Monnier, der schon im Jahre 1823 einen eben so interessanten Aufsatz (»*Sur les moeurs et usages singuliers du peuple dans le Jura*«) herausgegeben hat. — *Histoire du Privilège de Saint-Romain, en vertu duquel le*

1) Neue Aufschlüsse über die geheimen Ursachen dieses Aktes ungewöhnlicher Strenge Heinrich's IV. findet man im letzten, so eben erst erschienenen Bande von *Capefigue*: *Hist. de la Réforme, de la Ligue et du règne, de Henri IV.*

»*Histoire de France en général*« (Nr. 16 bis 59), eine wahrhaft erstaunliche Anzahl von allgemeinen Werken über die ganze französische Geschichte in dem kuzen Zeitraume vom Anfang des Jahres 1833 bis August 1834. — »*Questions diverses.* — *Biographie*« (Nr. 60 bis 68). — »*Histoires d'Epoques particulières*« (Nr. 69 bis 86). — »*Histoires de Provinces, de Départemens et de Villes*« (Nr. 87 bis 264). Abermals eine wahrhaft erstaunliche Anzahl, da überdiess viele Nummern, wegen Einschaltungen, zwei, dreimal wiederholt sind, wenn man auch die einzeln aufgeführten Abhandlungen der Societäts-Schriften davon abzieht. Wir machen unter diesen auf ein hochwichtiges Werk aufmerksam: »*Archéologie pyrénéenne, ou Antiquités religieuses, militaires, domestiques et sépulcrales de la Gaule narbonnaise et de l'Aquitaine; ..... par M. Alexandre Du Mège.*« Das Werk wird aus fünf Oktavbänden Text, und zwei Foliobänden mit 145 Kupfern und Karten bestehen.

Deuxième Partie. Documens historiques originaux. I. Lettre de Joseph de Cancy, Chevalier de l'Ordre de Saint- [S. 56a] *Jean-de-Jérusalem, à Eduard I., Roi d'Angleterre, contenant la rélation de la bataille d'Emesse et des événemens qui se sont passés dans la Terre-Sainte vers la fin de l'année 1281.* Aus diesem Berichte eines Augenzeugen (das Original befindet sich im Archive des Towers von London »*en Bundellis*«) scheint hervorzugehen, dass eigentlich die Mogolen die Schlacht gewonnen, und nur ihren Sieg nicht zu benutzen verstanden (vergl. Michaud *Hist. des Croisades. 4. éd. Tom. IV. p. 145*, und *Bibliothèque des Croisades IVe Partie, p. 539 et suiv.* mit Wilken's Geschichte der Kreuzzüge; Tom. VII. p. 667—668). — *II. Procès verbaux et Enquêtes faits en 1521 et 1522, à la requête des doyens, chanoines et chapitre de l'église Notre-Dame de Nesle, pour constater la perte et destruction de titres de ladite église, lors du pillage de la ville de Nesle, en 1472, par Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne.* Die Original-Aktenstücke sind im Besitz des Herrn Quénescourt, k. Notars zu Nesle (im Arrondissement von Noyon), und enthalten neue Details über ein bekanntes Factum, wodurch die treulose Grausamkeit Karls des Kühnen gegen die durch Kapitulation sich sicher wähnenden Einwohner von Nesle, welche Comines (*mém. livre 9. chap. 3*) nur schwach zu entschuldigen sucht, in grellen Zügen hervortritt. —

III. Lettre de Charles IX. au Duc de Longueville, Gouverneur de Picardie (vom letzten September 1572). — *IV. Lettre de Léonor d'Orléans, Duc de Longueville, à Marie de Bourbon, sa femme.* — *V. Lettre de Marie de Bourbon-Vendôme, Duchesse de Longueville, à la Marquise de Rothelin, sa belle-mère.* — *VI. Lettre de la Princesse de Condé, à la Duchesse de Longueville, sa belle-soeur* (vom 11. April 1587). Diese Briefe (aus der Sammlung des Hrn. von Monmerqué) enthalten interessante Winke über den anfänglichen Plan Karl's IX., La Noue, den bekannten Geschichtsschreiber und Anführer der Hugenotten, der nach der Uebergabe von Mons an den Herzog von Alba nach Frankreich zurückkehren wollte, dahin zu locken, um ihn wahrscheinlich auf ähnliche Weise, wie den Admiral Coligny zu behandeln (vergl. *de Thou, livre LIII*, und *Vie de la Noue, par Amirault, p. 70*), und über die Absichten Heinrichs III. und seiner Mutter, den Hugenotten eine zweite *Saint-Barthélemy* zu bereiten. — *VII. Lettres closes, en forme de circulaire, de Charles-le-Mauvais, Roi de Navarre, relatives à l'assassinat de Charles d'Espagne, connetable de France.* — *VIII. Lettres closes de Charles-le-Mauvais, Roi de Navarre, adressées, le 6 juillet 1370, au vicomte de Valognes.* In dem ersteren dieser Briefe (beide ebenfalls aus der Sammlung des Herrn v. Monmerqué) an die Stadt Rheims vom 17. Jänner 1354, sucht sich der König von Navarra wegen des auf sein Anstiften den 6. Jänner 1354 an dem Connetable von Frankreich verübten

[S. 56b] Meuchelmordes (»*nous avons fait mourir ledit Charles*«) zu rechtfertigen (vergl. *Chroniq. de Froissart, publ. par J. A. Buchon. Paris 1824. 8. Tom. III. p. 59—63*). In dem zweiten befiehlt er, seinem Thorwärter (»*portier*«) von Cherbourg den rückständigen Lohn, von 3 Francs monatlich, auszubezahlen. — *IX. Documens relatifs ou soulèvement des paysans du Périgord, du Limousin etc., sous le nom de Croquans.* Und zwar: 1. *Circulaire adressée par les Croquans aux officiers qui commandoient dans les diverses châtellenies situées sur leur passage* (aus der k. Bibliothek); dagegen 2. *Convention des nobles du Périgord pour défendre le service du Roi et repousser les paysans révoltés* (nach einer Abschrift des Abbé Prunis, aus dem Archive des Schlosses *Baynac-sur-Dordogne*, im *Sarladais*). Merkwürdige Beiträge zur Geschichte der Bauernaufstände. Der Aufstand der Croquans, die sich den »*tiers-estat*« nennen, entstand im Jahre 1593 wegen der Abgaben (»*dismes*« und »*tailles*«) an die Geistlichkeit und den Adel, und dauerte zwei Jahre.

X. Procès-verbal de ce qui s'est passé au sujet de l'exécution à mort du maréchal de Biron, décapité en la cour de la Bastille le 31 juillet 1602 (aus den Registern des *Hôtel-de-Ville*) [1]).

[S. 57a] No. III. *Première Partie. Section* II. *Extraits et analyses. Notices sur les principaux Recueils de Documens originaux relatifs à l'Histoire de France, publiés jusqu'à ce jour.* Unter dieser Rubrik soll nach und nach eine Uebersicht aller vom 16ten Jahrhunderte bis jetzt gedruckten Sammlungen von Quellenschriften, in so ferne sie auf die französische Geschichte Bezug haben, gegeben werden. Hier wird der Anfang mit dem: »*Recueil des Historiens des Gaules et de la France*« (bis jetzt 10 Bde. in Fol.) gemacht, und der, nur in sehr wenigen Exemplaren abgezogene »*Rapport fait à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, sur la continuation de ce Recueil, par MM. Naudet et Daunou, éditeurs du XIX. tome*« vom 19. October 1832, ist abgedruckt. Die in Beziehung auf die Fortsetzung dieser Sammlung aufgeworfenen Fragen, womit sich hauptsächlich dieser »*Rapport*« beschäftiget, sind: 1. Ob jene, die Kreuzzüge zum Hauptgegenstande machenden Quellenschriften auch dieser Sammlung einverleibt, oder, wie die Berichterstatter antragen, nicht vielmehr in einen eigenen Corpus herausgegeben werden sollen? 2. Ob die nächste 10te Serie bloss die Regierungen Ludwig's IX. und Philipp's III., oder, wie die Herren Daunou und Naudet vorschlagen, die ganze Epoche von Ludwig IX. bis auf Philipp von Valois umfassen soll? Beide Fragen wurden von der Akademie im Sinne der Berichterstatter entschieden. — *Musées d'antiquités dans le Département du Jura. — Du Culte des esprits dans l'ancienne Séquanie: par M. Monnier.* Auszug aus dem: *Annuaire du départ. du Jura. an. 1834* von A. Beugnot. Dieses »Annuaire« besteht nämlich aus zwei, besonders paginirten Abtheilungen; die erste bietet den Bericht über die Alterthümer-Sammlungen des Departements, eine zu Lons-le-Saulnier, und die andere zu Dôle; die zweite Abtheilung enthält die Abhandlung über den Volksglauben an Geister, Feen, weisse Frauen, den wilden Jäger u. s. w. im Depart. Jura von Hrn. Monnier, der schon im Jahre 1833 einen eben so interessanten Aufsatz »*Sur la mémoire et usages singuliers du peuple dans le Jura*« herausgegeben hat. — *Histoire du Privilège de saint-Romain, en vertu duquel le*

1) Neue Aufschlüsse über die geheimen Ursachen dieses Arrestes ungewöhnlicher Strenge Heinrich's IV. findet man im letzten, so eben erst erschienenen Bande von *Capefigue Hist. de la Réforme, de la Ligue et du règne de Henri IV.*

chapitre de la cathédrale de Rouen délivroit anciennement un meurtrier, tous les ans, le jour de l'Ascension, par M. Floquet. Rouen 1833—1834. 2 Vols. 8. Angezeigt von A. Teulet. Nur historisch unbegründbare Sagen knüpfen den Ursprung dieses, in seiner Art einzigen Privilegiums an den heil. Romanus selbst. Urkundlich geschieht davon erst im zwölften Jahrhunderte Meldung; doch dauerte es, was kaum zu glauben, bis zum Jahre 1791. Das Merkwürdigste dabei ist, dass die Wahl des Kapitels gerade immer auf die schwersten Verbrecher fiel, — *»pour lever la fierte«* [1]). Dieses Buch ist ein höchst interessanter Beitrag zur Sittengeschichte des Mittelalters. — *Recherches sur Randan, ancien Duché-Pairie; par M. le vicomte Henri de Bastard. Riom 1830.* Im Auszuge mitgetheilt von M. L. Boutteville. Diese Monographie von dem Schlosse und Städtchen Randan (Hauptort des Kantons gleiches Namens, Arrondissement von Riom, Departement Puy-de-Dôme) ist desshalb von allgemeinerem Interesse, weil mehrere seiner Besitzer aus den berühmtesten Familien Frankreichs waren (wie die Chalençon, Polignac, Rochefoucauld etc. . . .), deren Geschichte so wie die der Auvergne überhaupt dadurch manche Aufklärung erhält.

Section IV. *Mélanges. Rapport fait, dans la séance du 25 juillet 1834, par la commission des Antiquités de la France, sur les mémoires envoyés au Concours pour les trois médailles d'or accordées en prix par M. le ministre de l'Instruction publique, aux trois auteurs qui, au jugement de l'Académie royale des Inscript. et belles-lettres, auroient composé les meilleurs mémoires sur nos antiquités, depuis le 25 juillet 1833, jusqu'au 25 juillet 1834.* Dieser Bericht liefert abermals den Beweis, dass die Geschichte, Geo- [S. 58a] graphie und Alterthumskunde von Frankreich nie mit so regem und erfolgreichem Eifer betrieben wurde, wie gegenwärtig, und dass insbesondere die Geographie von Frankreich unter den Römern und im Mittelalter durch die Sammlungen, Nachforschungen und Arbeiten der gelehrten Gesellschaften in den Provinzen, und die dadurch nur möglich gewordenen topographisch-antiquarischen Monographien die wichtigsten und überrascheddsten Aufklärungen erhalten habe. Leider verbietet uns der Raum, auf die vielen einzelnen in diesem interessanten Berichte angeführten, mit dem Preise gekrönten, oder durch ehrenvolle Erwähnung ausgezeichneten Abhandlungen einzugehen. — *Extraits des Procès-verbaux des séances de la Société royale des Antiquaires de France, depuis le 9 Janvier jusqu'au 19 Juillet 1834; par M. Allou, secrétaire de cette Société.* Auch durch diese Verhandlungen wird unsere so eben gemachte Bemerkung bestätiget; aber auch hier können wir, aus Mangel an Raum, auf das Einzelne uns nicht einlassen, obgleich manche der abgehandelten Gegenstände von allgemeinem Interesse sind. — *Congrès meridional. Première session, à Toulouse, en Mai 1834. Toulouse 1834. 8.* Auszug der auf Geschichte und Alterthumskunde bezüglichen Wünsche und Vorschläge.

Section V. *Bibliographie historique et archéologique de la France. Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits de la Bibliothèque de Cambrai, par A. Le Glay. Cambrai 1831. 8.* Auszug aus diesem wichtigen Katalog einer der an handschriftlichen Schätzen reichsten Provinzial-Bibliotheken Frankreichs, in Bezug auf Kirchen- und politische Geschichte, Genealogie u. s. w., von M. L. Boutteville. Zugleich Ergänzung des bei Haenel (*Catalogi libr. mss. Lips. 1830. 4. p. 99—115*) abgedruckten älteren Katalogs, da seitdem durch die Emsigkeit des Herrn Le Glay 168, meist historische

1) *»Fierte«* hiess der Kasten oder Sarg des heil. Romanus zu Rouen. Daher *»Crime fiertable«* ein Verbrechen, das durch Tragung dieses Kastens abgebüsst werden konnte.

Handschriften neu hinzukamen. Wir machen auf folgende für unsere vaterländische Geschichte interessante aufmerksam: *693. Joyeuse entrée des archiducs en diverses villes des Pays-Bas. fol.* [1]). — *704. . . . Item les privilèges impériaulx octroyés par les empereurs de haulte et heureuse recordation et mémoire, Maximilien et Charles-le-Quinct, l'an 1518 et l'an 1521 respectivement. fol.*

Deuxième Partie. Documens hist. originaux. XI. Remonstrances des Grands d'Angleterre, Prélats, Comtes et Barons, à Edouard Caernarvon (Edouard II.) 1310. Nach der gleichzeitigen Copie im *Trésor des chartes (Archives du Royaume, T. 665, p. 28)* mitgetheilt von Teulet. Diese bisher unedirte Vorstellung der englischen Prälaten und Barone an den König Eduard II. von England, zur Regulirung sei- [S. 58b] nes Haushaltes, besseren Verwaltung der Staatseinkünfte und Aufrechthaltung ihrer von ihm beschwornen Privilegien, mehrere aus ihrer Mitte (*ordinatores regni Anglie*) zu erwählen, ist nicht nur in historischer Hinsicht, sondern auch als Sprachdenkmal höchst merkwürdig. — *XII. Lettres de Charles de Lannoy et de Charles-Quint, relatives à la bataille de Pavie (1525).* Die Originale dieser Briefe befinden sich seit dem Jahre 1794 in dem k. k. Haus-, Hof- und Staats-Archiv, früher waren sie in dem Archiv zu Brüssel, und wurden nach einer damals gemachten, von Hrn. Gachard mitgetheilten Abschrift zuerst von Hrn. Arthur Dinaux, nebst einer historischen Einleitung, in den »*Archives historiques du Nord de la France*« (*Tom. III. 3. livr. p. 216, Valenciennes 1833*) im Druck herausgegeben. Dieser Aufsatz wird hier im Auszuge von Hrn. Tailliar, Rath am königl. Gerichtshof zu Douai, mitgetheilt, und auch wir wollen zum Andenken an den für jeden Oesterreicher höchst merkwürdigen 24. Februar, den Geburtstag Kaiser Karls V., an dem im Jahre 1525 dessen Feldherr, Karl von Lannoy, Herr von Maingoval, in der Schlacht von Pavia dem König Franz I. von Frankreich besiegte und gefangen nahm, diese Briefe abermals abdrucken lassen.

Lettre de Charles de Lannoy à l'Archiduchesse Marguerite d'Autriche, Gouvernante des Pays-Bas.

Madame. Par mes dernières lettres du 21 de ce mois, vous ay advertis de tout ce qu'estoit survenu jusques ce jour là, et que à la fin de ceste sepmaine vous advertiroie ce que auroit esté fait de la conclusion par nous prinse, que estoit mectre peine de combattre le roy de France du moins à nostre désavantaige qu'il seroit possible.

Madame, hier au soir à la mynuyt, levasmes l'armée de l'Empereur du camp là où estions logez, et fismes rompre le mur du parcq de Pavie en trois lieux pour entrer en escadron de pied et de cheval, ce que se fist, et donasmes la bataille au roy de France, laquelle il perdit, et a pleut á Dieu donner victoire à l'Empereur. J'ai le roi prisonnier en mes mains; le filz du roy Johan de Navarre et tous les nobles gens qu'il avoit avec lui sont prins ou mort, comme entendrez par le sieur de Grospin, présent porteur, lequel vous supplie très humblement croire de ce qu'il vous dira, car je l'envoie tout exprès pour vous advertir comme les choses sont passez.

Du camp de l'Empereur, à Saint-Pol près Pavie, ce 24e de février 1525.

Charles de Lanoy [2]).

---

1) Bei Haenel (l. c. p. 110) findet sich diese Handschrift durch einen etwas argen Verstoss so katalogisirt: »*Joyeuse entrée des archévêques de Cambrai*«!

2) Dieser Brief, gleichsam das officielle Bulletin von der Schlacht, ist von Lannoy nur andiktirt und unterschrieben. Der nachfolgende, die confidentielle Depesche, ist ganz von seiner Hand.

[S. 59a] *Lettre du même à la même.*

Madame, Vous entendrés par Cropain la victoire qu'il a plut à Dieu doner à l'Empereur, et come le roy de Franse est [en] mes mains La plus part de gens de bien de Franse sont demorés pris ou mors. Des Suisses il en net peut eschapez: leurs Almans sont tous mors. Le roy m'a dit qu'il avoit viij mille Suisses, v mille Almans, cette mille piétons françois et vj mille Italliens. La batalle a etté bien disputé de quoté et d'autres, et ont nos gendarmes et piétons fort bien fait leur devoir, et principalment les Espagnoz, qui ont etté cause de la victoire. Madame, je prie Dieu vous doner bone vie et longue. Du camp de Pavie, là où le roy de Franse étoit logié, le XXV de février. Votre tres humble et obéissaut serviteur. *Charles de Lanoy.*

Lettre de Charles-Quint à Charles de Lannoy [1]).

Maingoval, Je ne fis iamais doute de chose que me distes; mais puis qu'auez si bien accomply vostre parolle, vostre crédit en sera de plus grand. Vous me disiez bien par vos lettres que n'espargneriez la vie pour me faire quelque bon seruice. Et vous l'auez aussy accomply. Dont ie loue Dieu de ma part: et à vous me sens tenu, et vous en mercie, et scay bon gré, et si scavoy parolle suffisante pour satisfaire à ce seruice, elle ne seroit en ce espargné. Mais ie vous promets que beaucoup moins le seront les biens, que i'entends vous faire, comme cognoistrez par oeuures. Mes affaires sont à ceste heure de la sorte que par le seigneur de Roeux, et par lestres escrites de la main du secrétaire, vous verrez et saurez: pourquoy en ceste ne feray autre mention. Ce qu'auez le plus à diligenter, c'est d'assembler argent; car à tout il vient à poinct. Je feray le semblable de costé de deça. Si vous prie tost de me dépescher ledit du Roeux avec votre aduis, de ce qu'il vous semble que i'auray à faire. Car ie désire tost me resoudre quel chemin i'auray de tenir. et l'exécuter sans perdre temps. Aussy puisque m'auez pris le roi de France, lequel vous prie me bien garder la bouche, et le demeurant, comme ie suis seur que bien vous ferez. Je voy que ie ne me sçauray où employer, si ce n'est contre les infidèles. J'y ai tousiours eu volonté, et à ceste heure ne l'ay moindre. Aidez à bien dresser les affaires: afin qu'auant que je vienne beaucoup plus viel. ie face quelque chose par où Dieu puisse estre seruy, et que ie ne soye à [S. 59b] blasmer. Je me dis viel, pour ce qu'en ce cas, le temps passé me semble long, et l'aduenir court. Et à tant feray fin, priant Dieu que mon désir en ce puisse estre mené à bonne fin; vous assurant que tousiours me tronuerez un vray bon maistre. *Charles.*

XIII. *Comment Chartres entra dans le parti de la Ligue* (1589). Aus einer von P. Pithou angelegten Sammlung von Schriften über die Ligue, mitgetheilt von Herrn v. Monmerqué. Die Einwohner von Chartres, wie die der meisten Städte Frankreichs, insgeheim dem Herzoge v. Guise zugethan, wurden nach dessen Ermordung zu Blois den 23. December 1588, trotz der standhaften Anhänglichkeit ihres Gouverneurs, des Hrn. v. Sourdis, an den König, und trotz des ihm gemachten Versprechens, sich für Heinrich III. zu erhalten, durch den Verrath seines Lieutenants, der sein Vertrauen missbrauchte, und die Ueberrumpelung der Stadt durch du Mayne veranlasste, zum öffentlichen Uebertritt zu der Partei der Liguisten bewogen.

---

1) Dieser Brief hat sich zwar nur in der Abschrift, die der Secretär des Herrn v. Lannoy, Jean Bouchet, davon machte erhalten; aber noch Peter Outreman, der bekannte Historiograph von Valenciennes, sah das Original von Kaiser Karls V. eigener Hand.

Wir hoffen, selbst durch diese dürftige Inhaltsanzeige die Wichtigkeit und Reichhaltigkeit des vorliegenden »Bulletin« dargethan zu haben. Schon durch diese Zeitschrift allein hat sich die Gesellschaft um die Landeskunde und Geschichte ihres Vaterlandes hochverdient gemacht, und auch die Rückwirkung derselben auf das praktische Leben kann nicht ausbleiben. Denn wir sind der Ueberzeugung, dass wenn in einem Lande nur einmal eine zweckmässig geleitete historisch-patriotische Zeitschrift fest begründet ist, sie einerseits die Thätigkeit der Forscher neu beleben und unterhalten wird, die hiedurch für ihr, sonst vereinzeltes Streben ein Centrale, und ihre, sonst so oft vergeblich unternommenen Arbeiten ein sicheres Repertorium erhalten, ihre gegenseitigen Kräfte und die nur durch vereintes Streben noch auszufüllenden Lücken der Wissenschaft kennen lernen; andererseits wird dadurch der historische Sinn der Nation geweckt, und das petriotische Gefühl erhält durch das historische Bewusstseyn erst eine tiefere, festere Begründung und eine sichere Richtung, deren segensreiche Wirkung auf das praktische Leben am Tage liegt.

Ferdinand Wolf.

6.

1) *La Complainte d'Outre-mer, et celle de Constantinople*, par *Rutebeuf*; publiées et mises au jour, avec une notice sur ce poète, par *Achille Jubinal*. (XIIIe siècle.) Paris 1834. 8. 32 pp.
2) *Un Sermon en vers*. Publié pour la première fois par *Achille Jubinal*, d'après le manuscrit de la Bibliothèque du Roi. Paris 1834. 8. 32 pp.
3) *La Résurrection du Sauveur, fragment d'un mystère inédit*; publié pour la première fois, avec une traduction en regard, par *Achille Jubinal*, d'après le manuscrit unique de la Bibliothèque du Roi. Paris 1834. 8. 35 pp.
4) *Li Fablel dou Dieu d'Amours*, extrait d'un manuscrit de la Bibliothèque royale, publié pour la première fois par *Achille Jubinal*. Paris 1834. 8. 50 pp.
5) *Des XXIII manières de Vilains*, pièce du XIIIe siècle, accompagnée d'une traduction en regard, par *Achille Jubinal*; suivie d'un commentaire, par *Eloi Johanneau*. Paris. 1834. 8. 32 pp.*)

Wir haben unlängst in diesen Blättern auf die neuerwachte, merkwürdige Thätigkeit der Franzosen für Bekanntmachung und Verarbeitung ihrer historischen Denkmähler aufmerksam gemacht. Im innigen Zusammenhange mit dieser historischen Richtung, sind sie seit kurzem nicht minder eifrig beschäftigt, die lange genug im Staube der Bibliotheken vergrabenen Schätze ihrer wahren National-Literatur ans Tageslicht zu fördern und allgemein

*) Aus: Blätter f. Literatur, Kunst u. Kritik. Wien 1835. n°. 40. S. 157-160.

zugänglich und geniessbar zu machen. Auch diess ist eine Frucht des neuangeregten historischen Bewusstseyns und lebendigeren Nationalgefühls; denn dadurch mussten sie inne werden, dass die Blüthe der eigentlich französisch-volksmässigen (nationalen) Literatur nicht im lange genug ungebührlich vergötterten Zeitalter Ludwigs XIV. zu suchen sey. Diese wurde vielmehr durch die schon unter Franz I. begonnene, und gerade unter Ludwig XIV. bis zur gänzlichen Selbstverläugnung getriebene Nachahmung [S. 157 b] der antiken (altklassischen) Literatur verdrängt, so dass die alten einheimischen Heldensagen (*Chansons de Geste*), die einst an den Höfen der Könige und Fürsten, und in den Burgen der Edlen erklangen, gänzlich verstummten, und nur mehr die sich selbst überlassenen, dafür aber auch von fremdartigen Einflüssen weniger berührten unteren Volksklassen die Leiden und Freuden des Augenblicks noch in volksmässigen Liedern (*Chansons*) aushauchten.

Unter den neuerdings bekannt gemachten Denkmählern der französischen National-Literatur sind daher die alten National-Epen (die einzigen echten Heldengedichte, die die Franzosen besitzen!) des bretonischen und karolingischen Sagenkreises allerdings die interessantesten, und für die Literatur des Mittelalters überhaupt wichtigsten, und wir sind daher den durch Eifer und Kenntnisse ausgezeichneten bisherigen Herausgebern derselben, den Herren Paris, Michel, Monin, Robert u. s. w. den meisten Dank schuldig. Aber auch für die übrigen, minder glänzenden Zweige der altfranzösischen National-Literatur bleibt noch viel zu thun übrig, und wenn auch hier die Mühe weniger lohnend, und das Erträgniss weniger augenfällig scheint, so ist doch die erstere sehr dankenswerth, und das letztere keineswegs unbedeutend.

Herrn Achille Jubinal's (eines der tüchtigsten Zöglinge der trefflichen Urkunden-Schule) Unternehmen, diese noch minder beachteten, kleineren Werke der mittelalterlichen Literatur seines Vaterlandes bekannter zu machen, verdient daher alles Lob und die Unterstützung aller Freunde derselben; denn wir hoffen selbst durch die nachstehende kurze Anzeige der von ihm bis jetzt herausgegebenen Werkchen der Art den Beweis zu liefern, dass sie nicht nur für die Sitten- und Literatur-Geschichte viel Interessantes enthalten, sondern dass einige derselben auch durch ihren poetischen Werth alle Aufmerksamkeit verdienen. Wir aber glaubten — abgesehen von dem Danke, den wir dem eifrigen Herausgeber für diese wesentliche Bereicherung öffentlich auszusprechen uns gedrungen fühlten — diese Anzeige schon um desshalb unternehmen zu müssen, weil sämmtliche Ausgaben nur in sehr wenigen Exemplaren abgedruckt wurden, und noch wenigere davon nach Deutschland gekommen seyn dürften, während doch auch die deutsche Li-[S 158a]teratur des Mittelalters mannigfache Aufklärung dadurch erhält.

No I enthält zwey Gedichte von Rutebeuf. Herr J. bereitet eine Ausgabe der sämmtlichen Werke dieses fruchtbarsten und in mehr als einer Hinsicht höchst merkwürdigen *Trouvère* des dreizehnten Jahrhunderts vor, deren Erscheinung er freilich noch nicht zu bestimmen vermag (»*peut-être lorsqu'on voudra bien lire autre chose que des Journaux à quatre-vingts francs, et des Magazines à deux sous*«!). — Unterdessen schickt er hier eine kurze Nachricht von dem Leben desselben voraus, das, trotz der verhältnissmässig grösseren Bekanntheit und Wichtigkeit dieses Dichters, noch nirgends beschrieben ist. Daraus geht hervor, dass Rutebeuf zu Paris geboren wurde, dort zwischen 1250 und 1300 blühte, seiner Profession ein Dichter (*Trouvère*) war, und von der Unterstützung seiner hohen Gönner lebte; aber, sey es, dass diese, wie er klagt, nicht mehr so reichlich gaben wie einst, oder dass er durch die leidigen Würfel, wie er ebenfalls selbst

gesteht, bald wieder verlor, was er bekommen, kurz, er hatte sein Lebelang mit Armuth und Noth zu kämpfen, von deren kläglicher Beschreibung seine Gedichte voll sind, und die dadurch noch wuchsen, dass er eine Unbemittelte heirathete. Doch behielt er stets seine gute Laune, und Spott und Ironie sind ein Grundzug seiner Gedichte, in denen er Thorheiten seiner Zeit, ohne seine eigenen zu schonen, mit Witz und Schärfe geisselt. Bekannt sind von ihm mehrere, oft sehr zügellose *Fabliaux* in *Barbazan's*, *Méon's* und *Legrand's* Sammlungen, und seine »*Miracles*« gehören unter die ältesten Denkmähler des französischen Theaters. Aber noch ein Grundzug in Rutebeuf's Character ist sein Eifer für die Kreuzzüge, zu deren Aufmunterung er nicht nur viele Gedichte eigens verfertigte, sondern selbst in ganz fremdartigen auf dieses Lieblingsthema anspielt. Zu den Gedichten der ersten Art gehören auch die beiden hier abgedruckten; beide sind sogenannte Kreuzlieder (eine Art des politischen Sirventes, bei den Provenzalen: *Precicanza*, Predigt genannt; vgl. Diez, die Poesie der Troubadours, S. 178 ff). Die »*Complainte d'Outre-mer*« ist zwischen 1264 und 1268 verfasst; denn Rutebeuf ruft den Kaiser, die Könige, besonders den König von Frankreich, Ludwig den Heiligen, die Prälaten, kurz, Geistliche und Laien auf, dem heiligen Lande zu Hülfe zu ziehen, das von dem Sultan Bibars hart bedrängt wurde, und mahnt besonders, dem tapfern *Geoffroy de Sargines* schleunige Hülfe zu senden, der sich gegen das ganze saracenische Heer in Akka hielt. Bekanntlich veranlassten auch diese Verhältnisse den heil. Ludwig, seinen zweiten Kreuzzug zu unternehmen, und schon zwei Jahre früher dem *Geoffroi de Sargines* ansehnliche Verstärkungen zuzusenden. — Die »*Complainte de Constantinople*« ist wahrscheinlich zwischen den Jahren 1268 und 1270 verfasst, da darin auf [S. 158b] den Verlust Antiochiens angespielt wird, das im Jahre 1268 von den Saracenen erstürmt wurde. Er beklagt bitter den Verlust Constantinopels, das den 25. Juli 1261 von Alexius Strategopulus den Lateinern wieder entrissen wurde, und ermahnt noch dringender die abendländischen Christen, ihren Brüdern im Orient schleunig zu Hülfe zu ziehen. Merkwürdig ist auch, dass schon damals Constantinopel als das Bollwerk gegen den immer weiter vordringenden Islamismus angesehen wurde, und dass man die Kreuzzüge nicht bloss mehr aus religiöser Begeisterung zur Behauptung der Eroberungen im Orient, sondern selbst in rein politischer Absicht zur Abwehr der Saracenen und zum Schutze des Abendlandes gegen sie für nöthig gehalten zu haben scheint. Unter den Einzelnheiten dieses Gedichtes bemerken wir das [von Tobler, Verblümter Ausdr. S. B. d. A. 1882 nicht erwähnte] Wortspiel mit dem Namen »Tatar«:

D'autre part viennent li *Tartaire*,
Que l'en fera mès à *tart taire*;

die literarische Anspielung auf den Roman »*Aiouls*«, der im 13ten Jahrhunderte so berühmt war, dass sich selbst der heil. Ludwig damit beschäftigte; — die Erwähnung des Verbothes zu tanzen (»*Or nous deffent-on la carole*«) wegen der schlimmen Nachrichten aus dem Morgenlande; die Klage über den Verfall der Chevalerie:

De Gresse vint chevalerie; Grant pièce i a esté chiérie,
Premièrement d'ancesserie Or est à mesnie eschérie,
Si vint en France et en Bretaigne: Que nus n'est tels qui le retiengne.

Statt »*Raimon de Bavière*« ist wohl »*Naimon de Bavière*« zu lesen. — Schon durch *Legrand's* Auszug (*Fabliaux, Paris 1829*, Tom. II. p. 211) war noch ein Gedicht der Art von Rutebeuf, der merkwürdige dialogisirte Streit zwischen dem Bekreuzten und Unbekreuzten, bekannt, nun hat auch dieses Gedicht Herr Jubinal im »*Bulletin de la Société de l'Histoire de*

France; 1834, October-Heft (No. IV.) 2de Partie XIV. p. 53, im Original herausgegeben. Aus allen diesen dringenden Ermahnungen Rutebeuf's und dessen bitteren Ausfällen auf die Lässigen geht hervor, dass der Eifer für die Kreuzzüge damals schon fast ganz erloschen war.

No. II ist nicht minder merkwürdig; denn dadurch und durch ein ebenfalls erst im vorigen Jahre herausgegebenes Gedicht derselben Gattung [1]), erhalten wir die ersten Proben einer bisher unbekannten Gattung von Gedichten: der Predigten in Versen (*Sermons, Sarmum*; bei den Provenzalen hiess das moralische Gedicht, und namentlich die Fabel: *sermôs*; vergl. Diez, l. c. S. 119.) Beide Gedichte sind aus [S. 159a] dem 13ten Jahrhundert und in derselben Handschrift (*Ms. du Roi* No. 2560, nun 1856) enthalten. Der berühmte *Abbé de La Rue* sagt in seinem trefflichen Werke: »*Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs et les Trouvères normands et anglo-normands etc.*« . . . *Caen* 1834. Tom II., p. 138, in Beziehung auf den *Sermon* des *Guichard de Beaulieu*: »*peut-être des sermons en vers étonneront nos lecteurs, mais il est constant qu'à cette époque, du moins chez les Normands, on lisait au peuple, les jours de dimanche et de fête, les vies des Saints en vers français*; . . . . . *alors, il n'est plus étonnant qu'à la même époque on ait prêché les vérités évangéliques de la même manière*«. Hr. Jubinal stimmt dieser Meinung bei, und man könnte dafür noch folgende Stellen aus dem von ihm herausgegebenen Gedichte selbst anführen, die zugleich als Probe seiner merkwürdigen metrischen Construction dienen mögen [Vgl. Bibl. Norm. I. Str. 34-5, 127-8]:

Ore seit Deu loez — Cest mien jugement.
Quant *sui escotez* — *Ore oez avant*
De mun argument; — Quant *dit en ai tant*
N'oï home parler — Que jeo redirai etc. . . .
Qui voille fauser

und am Schlusse:

— A la *simple gent*, — Escriz et raisun.
Ai *fait simplement* — Por icels enfanz
Un *simple sarmun*. — Le fiz en roumanz
Nel' fiz as letrez, — *Qui ne sunt letrez* etc. . . .
Car il unt assez

Also war diese Predigt gewiss für den mündlichen Vortrag abgefasst, und zwar an Ungelehrte gerichtet, die damals weder lesen konnten noch mochten. Dieses Gedicht besteht aus ungefähr 700 Versen, und hat hauptsächlich zum Thema: dass Macht und Reichthum vor dem Tode nicht schützen, und nach demselben zu nichts nützen, ja vielmehr meist an einem christlichen Leben und seligen Tod hindern. —

No III gehört unter die frühesten und interessantesten Documente zur Geschichte der Anfänge des französischen, und somit des europäischen Theaters überhaupt. Dieses »*Mystère*«, obgleich nur Fragment, ist vorzüglich dadurch merkwürdig, dass es in einer Art von Prolog die scenische Einrichtung vorschreibt:

En ceste manère recitom — Et puis après le monument (le tombeau)
La seinte resurecciom. — Une jaiole i deit aver
[S. 159b] Primèrement apareillons — Por les prisons enprisoner.
Tus les lius et les mansions, — Enfer seit mis de cele part,
Le crucifix primèrement, — Ès mansions de l'altre part,
— Et puis le ciel; et as estals; etc.

---

1) *Le Sermon de Guichard de Beaulieu. Publié pour la première fois d'après le mss. unique de la Bibl. du Roi. Paris 1834. 8. 2 Bg.*

Um diese Stelle zu verstehen, muss man nämlich wissen, dass man zur Aufführung der Mysterien (Darstellungen biblischer Geschichten) eine Bühne errichtete, die gewöhnlich aus drei Abtheilungen bestand, deren eine den Himmel, die andere die Hölle, und die mittlere den irdischen Schauplatz der Handlung darstellte; die Schauspieler traten dann bald in der einen, bald in der andern Abtheilung auf (wenn man heut zu Tage die Scene verändert). Hr. Jubinal wirft nun die Frage auf, ob diese vorausgeschickte Beschreibung des scenischen Apparates (eine Eigenthümlichkeit, wodurch sich dieses Mystère vor allen bisher bekannt gewordenen auszeichnet) bei der Aufführung selbst vorgetragen, oder erst später beim Niederschreiben des Stückes hinzugefügt wurde? Er beantwortet jedoch nicht selbst diese Frage, sondern vertröstet auf die Untersuchungen über die Anfänge des neueuropäischen Theaters seines gelehrten Freundes, des an der k. Bibliothek zu Paris angestellten Hrn. Charles Magnin, die auch darüber Aufschluss gewähren werden, und von denen bereits eine vielversprechende Probe in der »*Revue des deux Mondes*« (1834. Tom IV; p. 578—597) erschienen ist. Auch wir wollen uns daher nicht anmassen, dem Urtheile dieses Kenners vorzugreifen, und begnügen uns, nur noch hinzuzufügen, dass das vorliegende Mystère noch aus dem Ende des 12ten oder Anfange des 13ten Jahrhunderts stamme, und, so weit das davon erhaltene Fragment reicht, die Grablegung des Erlösers zum Gegenstande habe. — Die dem Texte gegenüber stehende prosaische Uebersetzung des Herausgebers vertritt durch ihre Treue die Stelle eines Glossars und Commentars.

No. IV ist das längste und durch seinen inneren, poetischen Werth ausgezeichnetste der bisher von Herrn J. herausgegebenen Gedichte, womit er auch auf dieser Bahn zuerst auftrat. Es stammt ebenfalls aus dem Ende des 12ten oder Anfange des 13ten Jahrhunderts, und gehört zu der zahlreichen Klasse der allegorischen Gedichte jener Zeit, in denen die Dichter in der Einkleidung von Träumen die Ideale ihrer Phantasie zu schildern pflegten. Das unsrige behandelt überdiess ein damals häufig bearbeitetes, und sehr beliebtes Thema, nämlich die allegorische Schilderung des Pallastes des Gottes Amor, mit welcher der Dichter seine eigene Herzensangelegenheit verwebt. In sehnsüchtigen Liebesgedanken entschläft er, und sieht sich im Traume in den Zaubergarten des Gottes Amor ver- [S. 160a] setzt, dort fand er eine wunderkräftige Paradiesesquelle, denn:

N'a tant viel home en cités n'en castiax,
S'il si baignast, lues ne fust jovenenciax.

Ne dame nule tant éust mesivé,
Mais qant nul jor n'éust enfant porté,
Se .j. petit éust asavouré,
Ne fust pucèle, ains qu'ele issist del pré.

Dort wandelte er in herrlichen Baumgärten, auf blumenreichen Wiesen mit köstlichen Wasserbecken aus Porphyr u. s. w., dazu führte eine goldene Zugbrücke, die nur dann aufgezogen wurde, wenn ein »*vilains*« (Bürger oder Bauer im Gegensatz zum Adel und der Geistlichkeit) sie betreten wollte: denn diesen, als der Liebe Unfähigen, blieb der Eingang in das Paradies der Liebe verschlossen. Er setzt sich unter einen Baum, der die Kraft hatte, von allen Uebeln zu heilen, und hört dem Gespräche der Vögel zu (*cantant en son latin*); die Nachtigall, der alle übrigen untergeben sind, schlichtet einen Streit zwischen dem Sperber und der Lerche, von denen der erstere behauptet, nur »*clercs*« und »*chevaliers*« seyen würdig, zu lieben, wogegen die letztere einwendet:

»Que s'uns hom aime et il est bien amés,
Preus est et sages, comme clers escolés,
Et chevaliers d'amors est adoubés.«

Für diese Meinung entscheidet sich auch die Nachtigall. Ferner träumt ihm, dass seine Geliebte auf ihn zukäme, er eilt ihr hocherfreut entgegen, sie plaudern und kosen; aber plötzlich wird ihm die Geliebte durch einen Drachen (*serpent volage*) entführt. Da verwünscht er in der Verzweiflung den Gott der Liebe, und schilt ihn, wenn er ihm seine Geliebte nicht zurückgäbe, einen feigen Verräther; aber kaum hat er diese Worte ausgesprochen, als der Gott selbst ihm erscheint (nun folgt eine allegorische Beschreibung der Waffen, Rüstung u. s. w. des Gottes), und ihn um die Ursache seiner Verzweiflung und Klagen frägt? Amor tröstet ihn, und nimmt ihn mit sich in seinen Pallast (dessen Herrlichkeiten beschreibt nun der Dichter sehr ausführlich und abermals durch lauter Allegorien); während er aber hier verweilt und alle Wunder besieht, hat der Gott seine Geliebte befreit, und sie wieder mit ihm vereint; seine Freude darüber ist so gross, dass er — erwacht:

Por le grant joie que j'ou oc, m'esperi.
Si m' esvillai qant j'oc assés dormi.
Molt fui dolans, que songes me menti;
Coi que ce soit, a bien soit averti.

Das Gedicht ist in der vierzeiligen, einreimigen Alexandriner-Strophe abgefasst, und durch seine Naivetät und Zartheit höchst anziehend. Wir stimmen daher Hrn. J. vollkommen bei, wenn er in der Schlussanmerkung die Behauptung aufstellt, dass dieses Gedicht und so viele ähnliche des Mittelalters an Lebendigkeit und Frische der Phantasie, Anmuth und Natürlichkeit des Ausdrucks, Zartheit der Bilder, Originalität der Vergleichungen u. s. w., die meisten der »*littérature guindée et tirée au cordeau du siècle de Louis XIV*« übertreffen, und bedauern nur, dass es uns an Raum gebricht, diese Vielen gewagt scheinende Behauptung durch Beispiele beweisen zu können.

No. V endlich ist eine halb in Prosa, halb in Versen ge-[S.160b]schriebene Invective gegen die *Vilains*, die, wie wir in dem vorhergehenden Gedichte gesehen haben, selbst für unfähig zu lieben gehalten, und daher von dem Paradies der Liebe ausgeschlossen wurden. Die *Vilains*, der *tiers état* des Mittelalters, durch Nahrungssorgen und Lasten aller Art an jeder freieren und edleren Entfaltung der geistigen Thätigkeit gehindert, waren aber auch im dreyzehnten Jahrhundert, aus dem das vorliegende Werkchen stammt noch auf einer so niedrigen Culturstufe, dass uns die Verachtung nicht, wundern darf, mit der die beiden andern Stände diese Opfer ihrer Privilegien ansahen. Hier werden nun 23 Arten dieser *Vilains*[1]) aufgezählt und in einem bitter spottenden Tone charakterisirt, so z. B. die »*Vilains Porchins*« (*du naturel des porcs*), die »*Vilains Kienins*« (*du naturel des chiens*), die »*Vilains Asnins*« (*de la nature de l'âne*) u. s. w., deren Namen schon hinlänglich bezeichnend sind. In der Charakteristik derselben worden wir durch, manchmahl noch bis auf den heutigen Tag stereotype Züge überrascht, so z. B. *Li Vilains Porchins si est cil* (*celui*) *ki* (*qui*) *labore ès* (*dans les*) *vignes, et ne vuet* (*veut*) *ensaingnier le chemin as* (*aux*) *trespassans, ains* (*mais*) *dist à caschuns* (*chacun*): »*Vous le savés miex ke je ne faic*« (*Vous*

1) In dem Anzeiger für Kunde des deutschen Mittelalters (Jahrg. 1834, Sp. 375) ist der Titel dieses Buches: »*Des XXIII manières de Vilains*« etwas komisch durch: »Bäuerische Sittengemälde« übersetzt! — So kann man sich täuschen, wenn man bloss nach »Anzeigen« schreibt!!

le savez mieux que moi). Der metrische Theil enthält ein ironisches Gebeth für die *Vilains* (*Chi prions-nous pour iaus*), in dem ihnen alle möglichen Krankheiten, worunter eine sehr merkwürdige Liste aller Gichtarten, und Unglücksfälle an den Hals gewünscht werden, und das mit folgender erbaulichen Segensformel schliesst:

Je lor donne bénéichon — Qui les puist mener en infer,
De Tervagant et de Mahom, — *Auctoritate Domini*,
De Belsebus, de Lucifer, — Se il ne vienent à merchi!

Ueberhaupt ist diese Satyre für Sittengeschichte und Sprachforschung äusserst merkwürdig. Der Text war schon im Jahre 1833, aber nur in 100 Exemplaren, von Fr. Michel herausgegeben worden; Herr J. hat ihn nun verbessert abdrucken lassen, eine gegenüberstehende Uebersetzung und einen für Etymologie wichtigen Commentar seines gelehrten Freundes, Eloi Johanneau, beigefügt.

Selbst diese mangelhafte Anzeige wird die Freunde der Literatur des Mittelalters überzeugt haben, welche Verdienste Herr J. sich bereits um sie erworben habe, und wie viel mehr noch von ihm zu hoffen sei [1]). Wir wünschen ihm von ganzem Herzen den einzigen Lohn, auf den bei derlei Arbeiten zu rechnen ist: ehrende Anerkennung der Sachverständigen! —

Ferdinand Wolf.

7.

1) *Rapport* à M. le Ministre de l'Instruction publique, sur les anciens monumens de l'histoire et de la littérature de la France qui se trouvent dans les bibliothèques de l'Angleterre, par M. *Francisque Michel*. Paris et Londres, 1835. 8. 32 pagg.

2) *Chroniques anglo-normandes*. Recueil d'extraits et d'écrits relatifs à l'histoire de Normandie et d'Angleterre pendant les XIe et XIIe siècles; publié, pour la première fois, d'après les manuscrits de Londres, de Cambridge, de Douai, de Bruxelles et de Paris, par *Francisque Michel*. Imprimé sous les auspices et avec l'autorisation de M. Guizot, Ministre de l'Instruction publique. Tome premier. Rouen, 1836. 8. VI et 303 pagg.*)

Unter den Gelehrten Frankreichs, die sich nun endlich mit der lange genug vernachlässigten Nationalliteratur ihres Vaterlandes beschäftigen, ist Hr. Francisque Michel einer der thätigsten; seinem regen Eifer haben die Freunde derselben bereits eine namhafte Reihe schön ausgestatteter erst'er Ausgaben der interessantesten Denkmäler der altfranzösischen Poesie zu verdanken.

---

1) Wir erfahren so eben, dass von Hrn. J. schon wieder ein neues Werk erschienen sey: *Jongleurs et Trouvères, ou Choix de saluts, épîtres, rêveries et autres pièces légères des 13e et 14e siècles; publ. pour la première fois par Achille Jubinal, d'après les mss. de la Bibl. du Roi*«. *Paris. Crapelet 1835. 8. 12 Bg.*

*) Aus: Jahrb. d. Literatur. 76. Bd. S. 259—292 u. 77. Bd. S. 83—101. Wien 1836 u. 1837. A. separ. u. d. T.: Krit. Beiträge zur anglo-normand. Gesch.

Die k. französische Regierung, die mit nachahmungswürdiger Umsicht die wiedererwachte Liebe der Nation zu ihrer älteren Literatur und Geschichte nicht nur zu leiten, sondern auch zu unterstützen beschloss, hätte daher nicht besser wählen können, als indem sie Hrn. Michel (im August 1833) nach England sandte, um erstens die Reimchronik des Benoît de Sainte-More und die Geschichte der angelsächsischen und englischen Könige des Geoffroi Gaimar ganz zu kopiren; und zweytens die Handschriften des brittischen Museums, der Universitätsbibliotheken von Oxford und Cambridge und anderer öffentlichen und Privatbibliotheken, die ihm zugänglich würden, zu untersuchen, und alle für die ältere Literatur oder Geschichte Frankreichs wichtigen Werke zu verzeichnen oder abzuschreiben.

Nach zweyjähriger Abwesenheit ist Hr. Michel, gegen Ende des vorigen Jahres, in sein Vaterland zurückgekehrt, und hat in dem unter Nr. 1 angeführten »Rapport« dem Ministerium Rechenschaft von seiner Verwendung abgelegt, und die Resultate seiner Forschungen angedeutet. Dieser anspruchslos bescheidene, chronologisch genaue »Rapport« ist in der That das beste Zeugniss von seinem redlichen Fleisse und von seiner umsichtigen Thätigkeit; die aber auch durch wichtige Entdeckungen und reiche Ausbeute belohnt wurden. Wir müssen uns darauf beschränken, das Wichtigste und Interessanteste herauszuheben.

Im brittischen Museum fand Hr. M., ausser der Chronique des Benoît de Sainte-More, von der wir weiter [S. 260] unten ausführlicher sprechen werden, eines der ältesten Gedichte aus dem karolingischen Sagenkreise, die »Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople.« Diess ist die einzige Handschrift von diesem, aus dem 12. Jh. stammenden, und noch in bloss assonirenden (870) Versen abgefassten Gedichte [1]), und Hr. Michel hat eine Ausgabe davon nebst Auszügen aus einem anderen, ebenfalls im brittischen Museum handschriftlich befindlichen Gedichte: »Sur les aventures de quelques paladins de la cour de Charlemagne que ce prince aurait envoyés en Orient,« und aus allen auf diese Sage bezüglichen Bearbeitungen bey Pickering zu London veranstaltet. Ausserdem fand er eben da und in anderen Bibliotheken Londons Handschriften von Gedichten aus demselben Sagenkreise, wie von Girard d'Euphrate; — von Hugon le Berruyer und Orson de Beauvais; von den metrischen Romanen von Guérin de Montglave, Girard de Vienne, Aimery de Narbonne, Guilaume d'Orange und Foulques de Candie; — vom Doon de la Roche und den Enfanees Ogier des Adenès; — und aus dem bretonischen Sagenkreise: von den Romanen vom Brut, Perceval le Gallois und vom Ypomedon des Hues de Rotelande.

---

1) Vgl. die Notiz von diesem anonymen Gedichte bey: *De la Rue*, Essai hist. sur les Bardes, les Jongleurs et les Trouvères normands et anglo-normands. Caen, 1834. 8. Tom. II, p. 23-32; — und den vollständigeren Auszug in: »*Histoire litt. de la France*,« Tom. XVIII, p. 704-714, wo es ohne hinlänglichen Grund, wie uns scheint, in das 13. Jahrh. gesetzt wird. — Eine offenbar diesem Gedichte nachgebildete prosaische Bearbeitung dieser Sage findet sich in dem merkwürdigen dänischen Volksbuche von *Carl Magnus* (»Krönike om Kaiser Carl Magnus« in: *Dansk og Norsk Nationalvärk* eller almindelig äldgammel Morskabsläsning. Paa ny udg .... af *K. L. Rahbek*. Kopenhagen, 1827. 8. Thl. I, Heft 1, S. 153-162). Auch in den bekannten Prosa-Roman von »Gallien restauré« ist diese Sage aufgenommen (vgl. F. W. V. Schmidt, über die Romane von Karl dem Grossen, in diesen Jahrbüchern, Bd. XXXI, S. 124-125).

Zwar gelang es auch Hrn. Michel nicht, trotz den emsigsten Nachforschungen, eine Handschrift vom Tristan des Chrêtien de Troyes in den Bibliotheken Englands zu entdecken; doch war er so glücklich, drey vollständige Gedichte und Fragmente von zwey anderen, in altfranzösischer Sprache, welche die Sage vom Tristan zum Gegenstande haben, dort zu finden, die er mit mehreren kleineren darauf bezüglichen Gedichten in verschiedenen [S. 261] Sprachen, nebst Fragmenten, Auszügen und Stellen aus anderen Werken, in eine besondere Sammlung vereinigt, und ebenfalls bey Pickering in London (2 Bände in 8) herausgegeben hat [1]).

Auf gleiche Weise hat Hr. M. zu einer Monographie über Merlin gesammelt, deren Hauptbestandtheil das Leben dieses Zauberers, von Geoffroy de Monmouth in lateinischen Versen beschrieben, ausmacht, und die er mit seinem Freunde, dem gelehrten und thätigen Hrn. Thomas Wright, auf Kosten des Hrn. v. Larenaudière bey Silvestre zu Paris herausgegeben hat [2]).

Zum bretonischen Sagenkreise gehört auch der von Hrn. Michel in der Universitätsbibliothek zu Cambridge aufgefundene Roman »vom König Yder« (Roman du reis Yder), wo er, unter anderen, auch Handschriften vom »Roman de toute chevalerie« von Thomas de Kent (zum Sagenkreise Alexander's d. Gr. gehörig), von der »Hystoires des seigneurs de Gaures,« einem angeblich griechisch abgefassten, dann ins Lateinische und Flamändische und aus diesem in Französische übersetzten Romane des 14. Jahrh. (s. d. Analyse desselben in Nasmith's Catalogue, p. 61); und einer merkwürdigen französischen Sprichwörtersammlung (»Proverbes de France«; Proben daraus stehen in dem sehr interessanten Aufsatze: »On Proverbs and Popular Sayings,« von Hrn. Th. Wright in Cochrane's Foreign Quarterly Review, Nr. II, June, 1835, p. 381-404; und eine Ausgabe davon und von anderen französ. Sprichwörter-Sammlungen steht von Hrn. Michel zu erwarten) einsah und zum Theil abschrieb.

Von den so merkwürdigen, und doch noch so wenig bekann- [S. 262] ten Epen des angel- und dänisch-sächsischen Sagenkreises, den englischen »Chansons de Geste,« zogen Hrn. M.'s Aufmerksamkeit besonders auf sich (ausser dem von ihm schon früher herausgegebenen »Lai d'Havelok«); »Le Roman du roi Atla,« und: »Le Roman de Horn et de Rimel« [3]). Der

---

1) Er hat in einer Schlussanmerkung zu dem vorliegenden Rapport noch mehrere, auf die Tristan-Sage bezügliche, nach Vollendung des Drucks der oben angeführten Sammlung aufgefundene Stellen dazu nachgetragen. Wir werden bey der Anzeige dieser Sammlung, wovon ein Exemplar durch die freundschaftliche Aufmerksamkeit des Hrn. Herausgebers bereits in unseren Händen ist, darauf zurückkommen.

2) Sie führt den Titel: *Galfridi de Monumeta* Vita Merlini, conjuncto labore edebant *Fr. Michel* et *Th. Wright*. 8. Paris, Sylvestre, 1836 (vgl. die Anzeige von dieser und von einer anderen, ebenfalls von Hrn. Th. Wright herausgegebenen Sammlung lateinischer Gedichte des Mittelalters: Delectus poeseos medii aevi hactenus aut ineditae aut male editae. Fasciculus I. Satyrica poemata Johannis Hauvil, Nigelli Wircker, et aliorum poet. anglorum, complectens. ibid. 8. im *Foreign quarterly Review*, Nro. XXXII. January, 1836, p. 386-407).

3) Vgl. über diese beyden Romane so wie über mehrere zu diesem Sagenkreise gehörige Gedichte, den trefflichen Aufsatz des Hrn. Thomas Wright: »On the French and English Chansons de Geste,« im *Foreign Quarterly Review*, Nro. XXXI, October 1835. p. 113-147, dem wir die obigen

erstere dieser Romane, noch gänzlich unbekannt, besteht in der französischen Bearbeitung (handschriftlich in der Bibliothek des unlängst verstorbenen berühmten Bibliomanen Richard Heber; s. Bibliotheca Heberiana, part XIth, Mss. p. 156-157) aus ungefähr 22,000 Versen; dass er aber früher englisch, und zwar ebenfalls metrisch abgefasst war, obgleich dieses Gedicht nun verloren zu seyn scheint, erhellt aus der ausdrücklichen Angabe der lateinischen prosaischen Paraphrase, welche den Titel: »Historia regis Waldei« führt, von John Bromis oder Bramis, einem Mönche von Thetford, der zu Anfang des 15. Jahrh. lebte (»De Thetford Monachus Bramis edidit ista Johannes«), und von welcher sich Handschriften zu Dublin und im Corpus Christi College zu Cambridge finden [1]). Die [S. 263] Kämpfe der Angelsachsen mit den Dänen bilden den historischen Hintergrund der Sage; auch die Eigennamen sind alle sächsischen oder dänischen Ursprungs; der Schauplatz ist vorzüglich Ostanglien (East-Englas); Colchester ist von den Saracenen (Dänen) besetzt, und wird von Waldeus belagert; — mehr als eine Schlacht fällt in der Nähe von Thetford vor, so z. B. eine zwischen diesem Orte und Rowdham, und eine andere näher bey Elveden. John Bramis versichert, dass der französische Bearbeiter sich manche Freyheiten mit der Geschichte erlaubt habe; so lässt er z. B. aus Missverständniss des Namens Saracenen (wodurch die anglo-normanischen Dichter überhaupt Heiden, und besonders die heidnischen Dänen und Nordländer bezeichneten), den König Waldeus, statt in der brittanischen Provinz Valentia mit den Dänen, in dem spanischen Valencia mit den Mauren kämpfen [2]).

Angaben über den Roman vom König Atla entlehnt haben, und wonach Lappenberg's Notiz von diesem letzteren (vgl. dessen Geschichte von England. Hamburg, 1834. Bd. I, S. 119) zu berichtigen ist. — Auf diese Sage von Atla oder Waldeus scheinen sich auch die Stellen zu beziehen bey: *Simeon Dunelmensis*, ad an. 853: Ea tempestate *Alchere* comes et *Wada* etc. (ap. *Twysden*, Scriptt. hist. angl. Tom. I, col. 120); und *Roger Hoveden*, ad an. 854; ap. *Leland*, Collectan. Lond. 774. 8. Vol. III, p. 177.

1) Die Stelle des Prologs, welche die merkwürdigen Aufschlüsse über die fata libelli enthält, lautet nach Hrn. Wright's diplomatisch genauer Mittheilung (l. c. p. 131) also: »*Incipit prologus super hystoriam Waldei quondam Norffolchie Suffolchieque regis eximii de Gallicis et Anglicis verbis in Latinum translatus.* »Primitus subsequens regis Waldei filiorumque hystoria suorum in lingua Anglica metrice composita est. Deinde ad instanciam cujusdam femine, que ipsam penitus linguam nesciret, quam non alio quam amice nomine voluit indagare, a quodam in linguam Gallicam est translata. At vero novissime eandem historiam non solum seniorum preceptis, et (ut verecundans dico) rogatibus, scilicet ipsis (a quoque intuitu difficilia queque et ardua celeri lenitate mustescunt) muneribus compulsus sum, hac de causa in Latinum transferre sermonem. Ejusdem historie pars quedam, usque ad quartam hujus operis partem continuata, in ipsa lingua qua primo fuerat conscripta, reperta est, que in tm (tantum) legencium sensus in suum protraxit afficium (officium), ut reliquam eiusdem historie porcionem, que nusquam in ipsa Anglica lingua, quamvis in Gallica repperiri poterat, gravi penetencia defferent.« — MS. Bibl. C. C. C. Cambr. Nro. 329. — Dieses englische Gedicht war, nach der Aussage des lateinischen Uebersetzers, in Gesänge abgetheilt; die französische Bearbeitung hingegen hat diese Abtheilung nicht beybehalten.

2) Ibid. p. 132. — Ob aus der auffallenden Namensveränderung des französischen Romans »Atla«, und der Verlegung des Schauplatzes nach Süden (Valencia, Valland?) auf eine Verbindung mit dem eddischen Atli (an den

Bekannter ist der Roman von Horn durch Ritson's Ausgabe der englischen Versionen, und unter uns durch Jac. Grimm's trefflichen Aufsatz über diese Sage im Altd. Museum (Bd. II, S. 284-316), dessen Ansichten und Vermuthungen nun durch die von Hrn. Th. Wright (l. c., p. 133-147) mitgetheilten verlässlichen Auszüge aus den französischen und englischen Bearbeitungen vollkommen bestätigt werden. Wir können uns nicht enthalten, die Stelle, in der die beyden Namen aus unserer deutschen Heldensage vorkommen (vgl. Grimm, [S. 264] l. c. S. 312) ganz hieher zu setzen (l. c. p. 138, aus: »Li Romans de Horns.« Ms. Bibl. Publ. Cambridge, Ff. 6, 17. fol. 5910 [= 2905 ff. der Ausg. in Ausg. u. Abh. VIII]):

»A un ior sunt venu dui mut felun tirant
El regne de Westir, od lur flote siglant;
Il erent fors eissuz del *regne Affricant*[1]),
Freres erent Rodmund ki Suddene iert tenant.
Aaluf pere Horn destrustrent le vaillant;
E freres sunt à ces dunt ot este vengant
En Bretaigne, quant fu od Hunlaf le puissant.
— — — — — — — — — — — — — — — —
Li ainz nez dices dous si ot nun *Hildebrant*;
E li autre pusonez nomez iert *Herebrant*;
Un neuov out od eus, Rollac fiz Goldebrant.«

Hr. M. wird diesen französischen Roman nach drey Handschriften, nebst den auf diese Sage bezüglichen schottischen Balladen aus den Sammlungen von Cromek und Motherwell, und den mittel-englischen Versionen, nach vier Handschriften, die letzteren von Hrn. Wright bearbeitet, nächstens herausgeben.

Eines der wichtigsten Denkmäler altfranzösischer Poesie fand Hr. M. in der Bodley'schen Bibliothek zu Oxford; nämlich eine Handschrift aus dem 12. Jh. von dem »Roman de Roncevaux«, die eine ältere Recension dieses Gedichtes enthält, als alle in Frankreich bisher davon aufgefundenen Handschriften, und als deren Verfasser sich Turoldus am Ende nennt:

»Ci falt lo geste que *Turoldus* declinet«[2]).

Hr. M. hat eine Ausgabe davon veranstaltet, die ausserdem eine Auswahl aus den spanischen Romanzen dieses Cyklus, ein baskisches Lied und eine Analyse aller über diesen Gegenstand bisher bekannt gewordenen Gedichte in den verschiedenen Sprachen Europas enthalten wird, und deren Druck bereits weit vorausgerückt ist[3]).

Hunnenkönig Attila, Etzel, der späteren deutschen Sage ist wohl nicht zu denken) der *Atlamâl* und *Atlaquida* zu schliessen sey, lässt sich freylich aus den oben angeführten spärlichen Andeutungen nicht abnehmen. — Möchte es doch Hrn. Wright, der in jeder Hinsicht dazu geeignet wäre, gefallen, uns mit einer Ausgabe der französischen und lateinischen Bearbeitung dieser Sage zu beschenken, die auch für unsere deutsche Heldensage auf wichtige Ausbeute hoffen lässt! [Vgl. Sachs, Beiträge S. 50].

1) Ueber die Verwandlung der Nordländer in Afrikaner vgl. Mone's scharfsinnige Conjectur (Untersuchungen z. Gesch. d. deutschen Heldensage. Quedlinburg, 1836. 8. S. 33).

2) Vgl. über diese Handschrift: *De la Rue*, l. c. Tom. II, p. 57—65; und *Hist. litt. de la France*, Tom XVIII, p. 714–720.

3) Sie führt den Titel »La Chanson de Roland, publiée pour la première fois d'après un manuscrit de la bibliothèque Bodléienne, à Oxford, par M. Fr. Michel in 8. Paris, chez Silvestre. Sie wird unter andern auch ein

[S. 265] Nicht minder bedeutend ist Hrn. M.'s Ausbeute an neuen Materialien für die Geschichte des Mittelalters, besonders Frankreichs und Englands. Zwar gelang es ihm auch nicht, das Cotton'sche Mscpt. von Frodoard's Chronik aufzufinden, das daher wahrscheinlich in dem Brande am 3. Nov. 1731 verloren gegangen ist (auf den Zeitraum vom J. 877-919, wo die französischen Exemplare erst anfangen, muss daher verzichtet werden); — zwar gebrach es Hrn. M. an Zeit, die in der Bibliothek der Cathedrale zu Durham aufgefundenen wichtigen Handschriften von einer lateinischen Chronik über die Ereignisse in Frankreich von 683-820, und von einem anglo-normandischen Gedicht in zwölfsylbigen Versen von Jordan Fontome, einem Trouvère des 12. Jahrh., welches den Krieg Heinrichs d. Jüng. gegen seinen Vater Heinrich II. von England erzählt, abzuschreiben [1]; hingegen fand er in der Bibliothek des Pallastes Lambeth, nun dem Erzbischofe von Canterbury gehörig, eine alte Handschrift eines, leider unvollständigen, anglo-normandischen Gedichtes, das die Eroberung Irlands durch Heinrich II. erzählt, wovon er eine Abschrift nahm, die er bereits dem Drucke (bey Pickering zu London) übergeben hat [2]). Eben so erfolgreich vollzog er den nachträglich vom Ministerium erhaltenen Auftrag, die Handschriften von der Gesandschaftsreise des Guillaume de Rubruquis zum Tatarchan (i. J. 1253) zu vergleichen; denn in der Bibliothek des Corp. Christi College zu Cambridge fand er davon eine vollständigere Handschrift, als die des Lord Lumley ist, welche Hackluyt herausgegeben hat. Von dieser Handschrift, mit den Varianten aller übrigen von ihm collationirten, und den Reiseberichten des Jean du Plan Carpin und des Mönchs Saewulf (letzteren ebenfalls nach einer Hds. des Corp. Christi College aus dem 12. Jahrh.) nebst der Reise nach dem gelobten Lande von Bernard le Sage (wovon Mabillon, nach einer Rheimser Hds., nur die Hälfte herausgegeben hat) hat er [S. 266] eine Ausgabe vorbereitet, die auf Kosten der geographischen Gesellschaft von Paris in einem der nächsten Bände ihrer Memoiren erscheinen wird.

Aber eine der wichtigsten Aufgaben Hrn. M.'s war, neue Materialien zur Geschichte der Eroberung Englands durch die Normands, Wilhelm's I. von England und seiner Söhne zu sammeln; eine Aufgabe, die er mit Umsicht und Glück gelöst hat, und wovon das reiche Resultat in dem unter Nr. 2 angeführten Werke bereits zur Hälfte vor uns liegt.

Dieser erste Band der »Chroniques anglo-normandes« enthält Auszüge: 1) aus der »Chronique« des Geoffroi Gaimar; 2) aus der »Continuation anonyme du *Roman de Brut*;« 3) aus dem »Vie de saint Edouard;« 4) aus der »Chronique« des Pierre de Langtoft; und 5) aus der Reim-

---

merkwürdiges lateinisches Gedicht auf die Roncevalschlacht, in Distichen, wahrscheinlich aus dem 13. Jh., nach einer Cotton. Hds., enthalten. Eine vorläufige Anzeige des Textes von Raynouard findet sich im Journal des Savans, 1836, Février, p. 83—93.

1) Vgl. Cod. ms. eccl. cathedralis Dunelmensis catalogus classicus, descriptus a *Thoma Rud* (edid. J. Raine). Dunelmiae, 1825. Fol. p. 300, ms. c. IV. 15, in 4. »*Chronica Pipini*,« a. d. 12. Jahrh.; — p. 311, ms. c. IV. 27. in 4. Fol. 138—165; »Histoire de la Guerre, que suscita le Roi Henri le Jeune à son père Henri II. Roi d'Angleterre, an. 1173—4, par *Jordan Fantosme*; en vers.

2) Ms. Lambeth, Nro. 596. Vgl. über dieses Gedicht: »Notes to the second and third books of the History of King Henry the Second etc., by *George Lord Lyttelton*. 2. edit. London, 1767. 4. p. 270—272.

chronik des Benoît de Sainte-More; sämmtliche Stücke (mit Ausnahme eines Theils des letzten) hier zum ersten Male herausgegeben.

Wir wollen sie nun in chronologischer Ordnung (von der Hr. M. aus Gründen, die er nicht näher angibt, abweichen musste) einzeln durchgehen, und den Gewinn, den diese neuen Quellen für die Geschichte des oben bemerkten Zeitraumes gewähren, anzudeuten suchen.

I. Von »L'estorie des Engles solum la translacion Maistre *Geoffrey Gaimar*« wird hier (p. 1-64) nach zwey Handschriften (Ms. Arundel, Herald's College, Nro. XIV, verglichen mit Ms. royal, Mus. Brit., Nro. 13, A, XXI) zum ersten Male der letztere Theil, der mit der Eroberung Englands durch die Normands beginnt, und bis zum Tode Wilhelm's II. Rufus reicht, herausgegeben [1]).

Die Handschrift des Mus. Brit. enthält den von Ritson [2]), Madden [3]) und De La Rue [4]) schon angezogenen Epilog, [S. 267] der aber hier (p. 59-64) zum ersten Male vollständig und richtiger gelesen mitgetheilt wird, und den auch wir, da er das einzige Document ist, das über den Verfasser und die von ihm bey Abfassung seiner Chronik benützten Quellen Aufschluss gibt, und woraus sich überdies noch andere für die Literärgeschichte merkwürdige Folgerungen ergeben, ganz hiehersetzen wollen:

Ici voil del rei [5]) finer.
Ceste estorie fist translater
Dame Custance la gentil
Gaimar i mist marz e averil
E tuz les dusze mais,
Ainz k'il oust translaté des reis;
Il purchaça maint esamplaire,
Lireres engleis è par gramaire
E en *romanz* è en *latin*
Ainz k'en pust traire à la fin.
Si sa dame ne li aidast,
Jà à nul jor n'el achevast.
Ele enveiad à Helmeslac
Pur le livere Walter Espac.
Robert, li quens de Gloucestre,
Fist translater icele geste
Solum les liveres as Waleis,
K'il aveient des bretons reis.
Walter Espec la demandat:
Li quens Robert li enveiat;
Puis la prestat Walter Espec
A Raül le fiz Gilebert.
Dame Custance l'enpruntat
De son seignur, k'ele mult amat.
Geffrai Gaimar cel livere escrit,
Les transsadenfes i mist
Ke li Waleis ourent leissé;
K'il aveit ainz purchacé,
U fust à dreit u fust à tort,
Le bon *livere de Oxeford,*
Ki fust *Walter l'Arcediaen,*
Si en amendat son livere bien;

---

1) Den früheren Theil derselben, von Cerdic's Landung im J. 495 bis zum J. 1066, mit Untersuchungen über die angelsächsischen Könige, gibt, ebenfalls zum ersten Male, der Aufseher der Archive im Tower zu London, H. Petrie, im ersten Bande der »Collection of the English Historians, edited from the Mss. of the British Museum, the College of Arms and of the Cathedral Libraries of Durham and Lincoln,« einer von der Record-Commission veranzustaltenden Sammlung, heraus (vgl. Lappenberg's Gesch. von England, B. I, S. XXXVI und LXVII).

2) Anc. Engl. Metrical Romances. Vol I, p. XL—XLI, und p. LXXXVIII bis LXXXIX.

3) Lai d'Havelok le Danois. Paris 1833. 8. p. III und VIII.

4) Essai hist. sur les Bardes, les Jongleurs et les Trouvères. Caen 1834. 8. Tom. II, p. 104-123. — Noch ist über Geoffroi Gaimar zu vergleichen: *Hist. litt. de la France*, Tom XIII, p. 63-66; und *Turner*, History of England during the middle ages. 2. ed. London 1825. 8. Vol. IV, p. 289-290.

5) Guillaume-le-Roux. [Vgl. Th. Wrights Ausg. 1850. Caxton Soc. 6435-532].

E del *estorie de Wincestre*
Fust amendé ceste geste,
De *Wassingburc un livere engleis*,
U il trovad escrit des reis
E de tuz les emperurs
Ke de Rome furent seignurs
[S. 268] E de Engleterre ourent tréu.
Des reis ki d'els ourent tenu,
De lur vies è de lur plaiz,
Des aventures è des faiz,
Coment chescons maintint la terre.
Qel amat pès è liquel guere.
De tut le plus pout ci trover
Ki en cest livere volt esgarder.
E ki ne creit ço ke jo di
Demand à Nicole de Trailli.
Ore dit Gaimar, s'il ad guarant,
Del rei Henri dirrat avant:
Ke, s'il en volt un poi parler,
E de sa vie translater,
Tels mil choses en pura dire
Ke unkes *Darit* ne fist escrivere,
Ne la raine de Luvain
N'en tint le livere en sa main.
Ele en fist fere un livere grant,
Le primer vers noter par chant.
Bien dit Davit è bien trovat
E la *chançon* bien asemblat.
(Dame Custance en ad l'escrit,
En sa chambre sovent le lit
E ad pur l'escrire doné
Un marc d'argent ars è pesé.
En plusurs lius est espandu
Del livere ço ke feit en fiu);
Mès de festes ke tint li reis,
Del boschaier [ne del gabeis,
Del dounaier] è del amur
Ke demenat li reis meillur
Ki unkes fust ne james seit
E crestien fust è beneit,
Ne dit guères l'escrit Davi.
Ore dit Gaimar k'il tressailli;
Mès, s'il uncore s'en volt pener,
Des plus bels faiz pot vers trover.
Ço est d'amur è dosnaier,
De boscheier et del gaber
E de festes è des noblesces,
Des largetez è des richesces
E del barnage qu'il mena,
Des larges dons k'il dona.
D'iço devereit hom bien chanter,
Nient leisir ne trespasser.
Ore mand Davit ke, si li pleist,
Avant die, si pas n'el leist;
Car, s'il en volt avant trover,
Son livere en pot mult amender;
E, s'il ne volt à ço entendre,
Pur lui irrai, si'l frai prendre.
James n'istrat de ma prison,
Si eit parfeite la *chançon*.
[S. 269] Ore avom pès è menum joie.
Treske ci dit Gaima(r); *de Troie*
Il començat, là ù Jasun
Ala conquere la Tuisun.
Si l'ad définé ci endreit,
De Deu seium-nus beneit!

Aus dieser merkwürdigen Stelle ersehen wir, dass Gaimar sein Werk der Dame Constanze Fiz-Gilbert zu Liebe unternommen, ein ganzes Jahr daran gearbeitet, und sich zu diesem Zwecke englische (zu deren Verständniss er der Hülfe der Grammatik bedurfte), romanische und lateinische Bücher zu verschaffen gesucht, und übersetzt habe; dass er aber die Hauptquellen erst durch Vermittlung eben dieser Dame erhalten habe. Diese sandte nämlich nach Helmeslac (Helmsley in der Grafschaft York) zu dem Ritter Walter Espec, um ihn zu ersuchen, von Robert, Grafen von Glocester, eine auf dessen Veranstaltung aus dem Walisischen übersetzte Geschichte der brittischen Könige auszuborgen; Walter Espec erhielt dieses Buch, und sandte es dem normandischen Ritter Raoul Fiz-Gilbert, dem Gemahl der Constanze, die es unserem Verfasser mittheilte. Nach dieser aus dem Walisischen übersetzten Chronik bearbeitete Gaimar den Theil seines Werkes, der die Geschichte der brittischen Könige enthält; verbesserte sie aber durch Vergleichung mit dem »bon livere de Oxeford« des Archidiaconus Walter Calenius (dem berühmten Brut-y-Brenhined, dem bretagnischen Originale des Jeffrey von Monmouth, dessen um 1128 vollendete Uebersetzung wahrscheinlich auch Gaimar benützte). Ferner benützte er die Geschichte von Winchester und ein englisches Buch von Wassingburc (Washingburgh in der Grafschaft Lincoln), in dem er die Thaten der

römischen Kaiser und der angelsächsischen Könige beschrieben fand [1]). Sollte [S. 270] jemand die Wahrheit dieser Angaben bezweifeln, so »frage er Nicole de Trailli.«

Ferner berichtet uns Gaimar, dass, wenn er Unterstützung finde, er auch von König Heinrich (I.) erzählen werde, von dem er tausend Dinge sagen könnte, die David von ihm zu schreiben unterlassen habe, und über die die Königin von Löwen (Adelheid, Heinrich's I. zweyte Gemahlin) noch kein Werk besitze. Sie habe zwar durch David die Thaten ihres Gemahls in einem grossen Gedichte besingen lassen, das in der That viel poetisches Verdienst habe (»auch dieses weit verbreitete Buch besitzt die Dame Constanze, und liest es oft auf ihrem Zimmer; sie hat für eine Abschrift desselben eine vollwichtige Mark geschmolzenes Silber gegeben«); aber von den Festen, Jagden, witzigen Einfällen, Galanterien u. s. w. des Königs enthalte Davids Buch nur wenig. Er, Gaimar, übergehe dieses für jetzt, obgleich er viel Schönes davon zu berichten wüsste, das zu besingen man nicht unterlassen sollte. Deshalb fordere er David dringend auf, dass er sein Werk fortsetze; denn es würde dadurch viel gewinnen; ja (setzt er scherzend hinzu), wenn er auf diese Ermahnung nicht achte, werde er ihn gefangen nehmen lassen, und nicht eher wieder frey geben, bis er sein Gedicht gehörig vollendet habe [2]). »Doch,« schliesst er, »lasst uns Frieden halten und in Freuden leben. Bis hieher berichtet Gaimar; von Troja begann er, von der Zeit, als Jason, das Vliess zu erobern, auszog.«

Diese Angaben setzen uns in den Stand, mit ziemlicher Genauigkeit die Zeit der Abfassung von Gaimar's Chronik zu bestimmen. Von Raoul Fiz-Gilbert (Radulfus filius Gilberti), Herrn von Scampton (Scamtunia, in Lincolnshire), dem Gemahle der Dame Constanze, wissen wir

---

1) So wenigstens verstehen wir diese etwas dunkle Stelle, und haben darnach auch Hrn Michel's Interpunction abgeändert. Dass unter der »estorie de Wincestre« die, auch auf uns gekommenen, »Annales Winton. monast.« (vgl. *Cooper*, Account of the most important public Records of Great Britain etc. London, 1832. 8. Vol. II, p. 158) zu verstehen seyen, ist wohl sehr wahrscheinlich [Liber de Winton or the winchester book hiess ursprünglich das Dooms daybook]; zweifelhafter bleibt es, was unter dem »livere engleis de Wassingburc« gemeint sey; aber gerade aus der Angabe, dass es ein in englischer Sprache abgefasstes Buch gewesen sey, zusammengehalten mit den Andeutungen über dessen Inhalt, könnte man vermuthen, dass dadurch ein zu Washingburgh aufbewahrtes Exemplar der angelsächsischen Chronik bezeichnet würde; um so mehr, als Gaimar in der That dieser Chronik häufig folgt (vgl. Lappenberg l. c. S. LXVII). Auch der Fundort dieses Buches: Washinburgh in dem an Yorkshire angränzenden Lincolnshire, ist beachtenswerth und die obige Vermuthung bekräftigend (vgl. Lappenberg l. c. S. LXIX).

2) Von diesem David ist nichts weiter bekannt, als was Gaimar hier von ihm gesagt hat; eben so wenig hat sich dessen Gedicht, noch eines von Gaimar oder einem anderen anglo-normandischen Trouvère, welches das Leben Heinrich's I. zum besonderen Gegenstande hätte, erhalten. – Aber aus der merkwürdigen Angabe: »le primer vers noter par chant,« kann man schliessen, dass David's Gedicht eine eigentliche, zum Absingen bestimmte Chanson de Geste, d. h. in 10-12sylbigen, alexandrinerartigen Versen und einreimigen Strophen verfasst, gewesen sey, daher wird es auch wiederholt »la chançon« genannt; und es wird hiedurch neuerdings bewährt, dass diese Gedichte wirklich zum Absingen bestimmt waren.

zwar [S. 271] nur, dass er noch um 1163 lebte [1]): aber genauere Angaben sind von den übrigen hier genannten Personen auf uns gekommen. Walter Espec, ein reichbegüterter und angesehener Baron in Yorkshire [2]), dem unter andern auch das Schloss und der Forst von Helmsley [3]) gehörte, starb i. J. 1153 [4]), und dessen Schwager (nicht Tochtermann, wie De la Rue irrig angibt), Nicolaus Trailli, war einer der Barone des Exchequer, daher sich Gaimar auf dessen Zeugniss, als das eines hochangesehenen Mannes, beruft [5]). Adelheid von Löwen (»la raïne de Luvain«), die Tochter Gottfried's Grafen von Löwen und zweyte Gemahlin König Heinrichs I. von England (verm. 1121), von der er als von einer noch Lebenden spricht, starb i. J. 1151 [6]). Endlich Robert von Caen, Graf von Glocester, der berühmte natürliche Sohn Heinrich's I., starb i. J. 1147 [7]); da nun Gaimar ein volles Jahr an seiner Chronik gearbeitet hat, so ergibt sich aus diesen Daten, dass er sie zwischen den Jahren 1145-1147 müsse verfasst haben, also [S. 272] etwa um zehn Jahre früher als Wace seinen »Brut d'Angleterre« (1155); daher kann Gaimar's Chronik nicht, wie man früher annahm, als eine Fortsetzung von Wace's Brut angesehen werden, obgleich sie in allen Handschriften, die man davon kennt [8]), als solche erscheint. Vielmehr ist es nun als ausgemacht anzunehmen, dass Gaimar die Geschichte der brittischen Könige bis zur Landung Cerdic's die den grössten Theil von Wace's Brut ausmacht, ebenfalls in seiner Chronik behandelt habe; denn er sagt am Schlusse seines Epilogs ja ausdrücklich:

---

1) *Dodsworth* et *Dudgale*, Monasticon anglic. ed. sec. London, 1682. Fol. Tom. I. p. 809 et 810.

2) »*Walterus Espec* vir magnus et potens in conspectu regis et totius regni« sagt von ihm *Johannes Hagustaldensis* ad an. 1132 (ap. *Twysden*, Hist. angl. scriptt. X. Tom I, col. 257), und eine ausführliche Schilderung seiner ausgezeichneten Persönlichkeit gibt *Ailredus Ab. Rievallensis*, de bello Standardii tempore Stephani regis (ibid., col. 338).

3) » . . . in manerio et foresta mea de *Helmeslac*« sagt er in der Stiftungsurkunde der von ihm gegründeten Cistercienser-Abtey Rivaulx (ap *Dodsworth* et *Dudgale*, mon. angl. Tom. I. p. 729).

4) Ibid., p. 728. — Nach einer Angabe in Leland's Itinerary (Oxford, 1770. 8. Vol. I, p. 102) wäre er i. J. 1154 gestorben; Ritson's Behauptung, dass er in oder vor dem J. 1140 gestorben sey, scheint auf einem Missverständnisse zu beruhen (Dissert. on Romance and Ministrelsy, p. XL).

5) Nach der von De la Rue (l. c. p. 107) angeführten: History of the Exchequer, by *Madox* (p. 145), die wir nicht zur Hand haben.

6) *Annales de Margan* ad ann. 1151: Obiit *Adelidis*, Regina secunda Henrici Regis (ap. Gale, Hist. brit. et angl. scriptt. XX. Oxoniae, 1687. Fol. Vol. II, p. 7).

7) Ibid. ad ann. 1147: Fundata est Abbatia nostra quae dicitur Margan et eodem anno *Comes Gloucestriae Robertus* qui eam fundavit, apud Bristoll obiit pridie Kal. Nov. Nach andern soll er schon 1146 gestorben seyn (s. Bishop *Lloyd's* Letter to Thomas Price, on Geffrey of Monmouth's History, p. 72; angeführt bey De la Rue, l. c. p. 110).

8) Ausser den beyden, von Hrn. Michel benützten, befinden sich noch Handschriften von Gaimar's Chronik, immer hinter dem Brut des Wace, in den Bibliotheken der Cathedralen von Lincoln und Durham (vgl. Michel's Rapport, p. 21, und Madden's Vorrede zum Lai d'Havelok, p. XLVII).

— — — — — de Troie
Il començat, là u Jasun
Ala conquere la Tuisun [1]).

So verweist er in dem auf uns gekommenen Theile seiner Chronik mehrmals auf einen früheren, nun verloren gegangenen, und erwähnt dabey Umstände, die sich weder im Brut des Wace, noch bey Jeffrey von Monmouth finden (vorzüglich gleich im Eingange, wie sich dieser nun in den erhaltenen Handschriften vorfindet; was aber um so mehr auf eine gleich zu erwähnende Aenderung der späteren Copisten schliessen lässt) [2]), wovon er abermals selbst die Ursache in dem mehr erwähnten Epilog angibt; denn er benützte, nach seiner eigenen Aussage, bey diesem Theile seiner Geschichte nicht nur das »gute Buch von Oxford« des Walter Calenius (die Hauptquelle des Jeffrey von Monmouth, und daher auch des Wace), sondern auch, und zwar vorzugsweise, die im Besitze des Grafen von Glocester befindlich gewesene, auf dessen Veranlassung nach walisischen Quellen (»solum les liveres as Waleis«) bearbeitete Geschichte der britt. Könige [3]), [S. 273] die er nur durch Vergleichung mit dem Ersteren zu verbessern suchte. Dass aber trotz dem dieser Theil von Gaimar's Chronik in allen bis jetzt davon bekannt gewordenen Handschriften fehlt, und sie in diesen immer nur als eine Fortsetzung von Wace's Brut erscheint, könnte dadurch erklärbar werden, dass der Brut des Wace, eben wegen des früh erlangten Ansehens und der grösseren Verbreitung seiner nächsten Quelle, der »Historia Britonum« des Jeffrey von Monmouth [4]), und gerade wegen seiner späteren,

1) Es ist wohl nicht zu bezweifeln, dass diese Stelle so zu verstehen sey, und wir haben daher unbedenklich nach dieser Auslegung Hrn. Michel's Interpunction abgeändert. — Turner (l. c. p. 290) hat diese Stelle so sehr missverstanden, dass er daraus folgert: »that he (Gaimar) had written, or intended to write, on the *Trojan story*«!!

2) Madden, l. c. p. III; der mit Recht die in drey Hdss. der Chronik selbst eingeschaltete, und in der vierten am Ende angefügte Erzählung von Havelok für ein solches Bruchstück des verloren gegangenen Theils hält, das die Kopisten aufnahmen, weil sich diese beliebte Sage weder im Brut, noch bey Jeffrey v. Monmouth fand (ibid., p. IV, VIII-X).

3) Vielleicht eine dem »*Chronicon Walliae* ab a. 444 usque ad a. 954« ähnliche walisische Chronik (vgl. Lappenberg, l. c. S. XLIII). Jedenfalls ist die Angabe Gaimar's höchst merkwürdig, dass noch zu seiner Zeit zwey verschiedene Versionen der altbrittischen Sagengeschichte, eine bretagnische und eine walisische, existirt haben, die aber doch in so weit übereinstimmen mussten, dass sich die eine durch die andere verbessern liess; zugleich wird durch die nun vorliegende, mit der Jeffrey's von Monmouth übereinstimmende Aussage Gaimar's die so vielfach angefochtene Authenticität der armoricanischen Quelle des Ersteren ausser Zweifel gesetzt. Dem wackeren Geschichtsfreunde, Grafen Robert von Glocester, dem daher auch Jeffrey und Wilhelm von Malmesbury ihre Werke widmeten, gebührt das Lob, diese Quellen gesammelt und verbreitet zu haben.

4) Vgl. Lappenberg, l. c. S. XLI-XLII. — Aus eben dieser Ursache hat Robert of Brunne den ersten Theil seiner Chronik (bis zum Tode des Cadwalador) nicht nach Peter Langtoft, der diese frühere Geschichte doch auch erzählt, und dem Robert von da an gefolgt ist, sondern nach Wace's Brut bearbeitet, wie er selbst ausdrücklich im Prologe angibt (ed. Hearne, p. XCVIII):

»For mayster *Wace the Latyn alle* rymes, Mayster Wace *the Brute alle* redes,
That Pers ouershippis many tymes. And Pers tellis alle the Inglis dedes«.

und daher in sprachlicher Rücksicht schon etwas verständlicheren Abfassung, mehr Eingang fand, und daher von den compilirenden Copisten jenem Theile von Gaimar's Chronik, der dieselbe Periode behandelte, vorgezogen wurde, den sie desshalb wegliessen, und daraus höchstens einige im Brut nicht befindliche Umstände (wie im oben erwähnten Eingange der auf uns gekommenen Handschriften von Gaimar's Chronik, dessen jetzige fragmentarische Gestalt und loser Zusammenhang mit der von Gaimar selbst herrührenden Erzählung die interpolirende Hand eines späteren Compilators hinlänglich verräth), und dort übergangene, besonders beliebte Sagen (wie die von Havelok) aufnahmen; Gaimar's Werk aber, also verstümmelt, als Fortsetzung dem Brut anreihten, hiebey nur die Zeitfolge der erzählten Begebenheiten, und nicht die Anciennität der Verfasser berücksichtigend[1]).

[S. 274] Ausser diesen im Epilog angegebenen Quellen beruft sich Gaimar im Laufe seiner Erzählung noch auf Beda, Gildas, und nennt den h. Johann von Beverley; insbesondere hat er auch die Volkssagen (»Si com dit l'antine gent«) berücksichtiget[2]). — Unter den Späteren hat, ausser dem erstgenannten Douglas von Glastonbury, besonders Bromton, Abt von Jorvaulx, der zu Ende des 14. Jahrh. lebte, den Gaimar benützt[3]).

Was nun den historischen Werth von Gaimar's Chronik betrifft, so lässt sich zwar nicht in Abrede stellen, dass sie weder durch Unparteylichkeit, noch durch verhältnissmässige Vollständigkeit und Genauigkeit sich auszeichne. Denn, als ächten Normand[4]) und blinden Anhänger des normandischen Königshauses, trifft auch Gaimar der allen damaligen Geschichtschreibern seiner Nation zur Last fallende Vorwurf der höchsten Parteylichkeit; ja er geht so weit, dass er selbst Wilhelm II. Rufus einen »Roi gentil« nennt, und zu einem Muster von Gerechtig-[S.275]keit macht! — Seine Er-

---

1) Sehr wichtig wäre hiebey die Untersuchung, ob alle diese Handschriften Gaimar's zu derselben Familie gehören? — Wir mussten uns übrigens bey dieser Untersuchung über die erstere Abtheilung von Gaimar's Chronik auf die Angaben Anderer (De la Rue, l. c. p. 112-114; — Madden, l. c. p. III) verlassen, da uns Hrn. Petrie's Ausgabe davon noch nicht zugekommen ist. — Einer ähnlichen Compilation aus dem Brut und Gaimar's Chronik soll auch Douglas von Glastonbury in seiner noch ungedruckten altenglischen Chronik (bis auf die Zeiten Eduards III.) gefolgt seyn s. Lappenberg. l. c. S. LXIX).

2) Vgl. Archaeologia, Vol. XII. p. 311; — und Madden, l. c. p. VI-VII. — Die von Gaimar auch im Epilog angeführten romanischen Quellen (»E en *romanz* è en latin«) scheinen nicht auf uns gekommen zu seyn; doch lässt sich vermuthen, dass es Lais anglo-normandischer Trouvères gewesen seyen, wie das in der That auch einzeln in Handschriften vorkommende, und von Gaimar's Version in Nebenumständen und im Ausdruck abweichende »Lai d'Havelok,« das wir mit Madden (l. c. p. III u. VI), trotz den von De la Rue dagegen vorgebrachten Einwendungen (l. c. Tom III p. 117-119), für älter, oder wenigstens nicht für jünger als Gaimar's Bearbeitung halten.

3) Vgl. Lappenberg, l. c. S. LXIX, der diess in Bezug auf die Geschichte der angelsächsischen Könige behauptet; von dem uns vorliegenden Theile von Gaimar's Chronik können wir hingegen, nach sorgfältiger Vergleichung mit Bromton, versichern, dass diess nicht der Fall sey.

4) Er ist wahrscheinlich aus der Nieder-Normandie gebürtig, wo der Name »Gaimar, Guimard oder Vimard« sehr häufig vorkömmt (vgl. »Memoire sur les Trouvères normands, par M. *Pluquet*;« in den »Mémoires de la Soc. des antiquaires de la Normandie.« Tom. I, p. 415).

zählung ist sehr ungleich: er deutet oft die wichtigsten Begebenheiten mit ein paar Worten an, übergeht viele ganz; verweilt hingegen gerne bey abenteuerlichen Volkssagen, schildert sehr ausführlich Festlichkeiten, und zeigt überhaupt eine Vorliebe für das Poetisch-Interessante und Anectodenhafte[1]). — Eben so wenig ist er chronologisch genau. Aber trotz dieser Mängel ist Gaimar's Chronik auch für den Geschichtsforscher von nicht unbedeutendem Werth; denn, wenn man auch eben keine neuen Facten von Bedeutung durch sie erfährt, so enthält sie doch mehrere wichtige Beyträge zur Sittengeschichte, liefert eben durch die ausführliche und lebendige Schilderung von Einzelnheiten anschauliche Genrebilder, die einen tieferen Blick in das Leben jener Zeit gewähren, und ist für die offenbar der frischen, mündlichen Ueberlieferung nacherzählten, keineswegs zu vernachlässigenden Volkssagen eine eben so lautere als alte Quelle. Wir wollen dieses durch einige Beyspiele zu belegen suchen.

Die Stelle, in der Gaimar die Jongleur-Künste Taillefer's beschreibt, ist schon von De la Rue und nach ihm öfter[2]) mitgetheilt und berühmt geworden.

Die Thaten eines anderen, nicht minder berühmten, und in Liedern gefeyerten Volkshelden, aber von der entgegengesetzten Partey, nämlich des tapferen Angelsachsen Herward von Brunne (»Herewardus, dominus de Brunne«), beschreibt Gaimar mit derselben Ausführlichkeit und anschaulichen Lebendigkeit, und zwar offenbar nach Volkssagen, da er Züge von ihm erzählt, die sich bey den anderen Chronisten nicht finden[3]). [S. 276] So erzählt er uns, wie Herward aus dem von den Normands hart bedrängten Lager der Geflüchteten bey Ely entkam (p. 18-20 [ed. Wright 5501-54]):

»Il eschapa od poi de gent,
Geri od lui, un son parent;
Od eus eurent cinq compaignons.
Uns homs qui amenoit peissons
As gardeins long le mareis,
Fist que prodom et que curteis;
En un batel les recuillit,
De ros, de glais tuz les coverit,
Vers les gardeins prist à nager.
Si come un soir deit anuiter,
Vint prés des loges od sa nief.
François estoient en un tref,
Gui le viesconte en ert seignour,
Bien conuissoit le peschéour,
Et bien séurent qu'il venoit,
De lui nule garde n'avoit;
Le peschéour virent nager,
Nuit ert et sistrent au manger.
Fors de la nief ist Ereward,
De hardement sembloit leopard,

---

1) Doch könnte man fast aus den nicht unbedeutenden Abweichungen der beyden von Hrn Michel benützten Handschriften (wovon die des Mus. Brit. vollständiger und älter ist, und daher die richtigeren Lesarten enthält, vermuthen, dass auch hierin die Abschreiber sich grosse Willkürlichkeiten erlaubten, und dass vielleicht statt des vollständigen Textes, nur dem damaligen Zeitgeschmacke entsprechende Auszüge daraus auf uns gekommen seyen; wenigstens spricht das fragmentarische Aussehen der Chronik (man vergleiche sie nur z. B. mit denen von Wace und Benoist de Sainte-More) sehr dafür. Freylich liesse sich mit mehr Zuversicht darüber urtheilen, wenn Hr. M. auch die beyden anderen Handschriften hätte vergleichen können!

2) Archaeologia. Vol. XII, p. 312; wiederholt in dessen »Essais hist. sur les Bardes« etc Tom. II, p. 116; in Pluquet's Mém. p. 415 u. s. w. Vgl. Lappenberg, l. c. S. 551-552.

3) S. *Ingulphus Croyland*, ap. (Fell Rer. angl. script. vet. Tom. I (Oxoniae 1684. Fol.), p. 67-71; *Petri Blesen.* contin. Ingulphi; ibid. p. 125; — *Chron. Saxon.* ed. Gibson; p. 176, 181; *Hugo Candidus*, Chron. Abb. Peterburg.; ap. *Sparke*, Hist. angl. script. varii (Londini, 1723. Fol.), p. 48-50.

Si compaignon après issirent.
Desouz un bois le tref choisirent.
A eus ala le peschéour,
Ereward ert seins son seignour.
Qu'en dirroie? Li chevaler
Furent suspris à lur manger.
Cil entrent, haches en lur mains;
De bien férir ne sont vilains,
Normanz occistrent et desconfirent.
Cil qui poeient s'enfuirent.
Grant fut l'effrei par les osteaus,
De la fuite sont communaus,
Chevaus lessent enseelez.
Les outlaghes i sont montez
Tut à leisir et seinement,
Onques n'eurent desturbement;
A eise erent de fere mal.
Chescuns choisit très bon cheval.
Li bois sont près, enz sont entré,
Il n'alèrent pas esgarré,
Bien séurent tut cel païs,
Mult i avoit de lur amis.
A une ville où sont turnez
Trovèrent dis de lur privez.
[S. 277] Od Ereward cil se sont pris,
Einz furent sis, ore sont plus de dis.
Dis e huit sont li compaignon;
Einz qu'il passèrent Huntedon,
Eurent cent homes bien armez,
De Ereward liges privez.
Si home erent et si fideil.
Einz qu'au demain levast soleil,
Sept cenz sont à lui venuz,
En Bruneswald l'ont aconseuz.«

Hierauf erzählt er, chronologisch ungenau, die Plünderung des Klosters Peterborough und Stamford's durch Herward und seine Gesellen[1]); wie die Outlaws sich mehrere Jahre gegen die Normands gehalten haben; denn sie waren so tapfer, dass es einer von ihnen mit drey Gegnern, und Herward vollends gar mit sieben aufnahm [ed. 5588-90]:

»Encontre sept très bien se tint,
De sept homes avoit vertu,
Onques plus hardi ne fut veu.«

Wie durch den Ruf einer solchen Tapferkeit angezogen, sich eine reiche sächsische Dame, Alftrued[2]), in Herward verliebte, und ihm ihre Hand und ihre Schätze anbot, um dadurch desto wirksamer die Normands bekriegen zu können (»bien porroit *François* guerreier«). Wie Herward, im Vertrauen auf den eben damals mit König Wilhelm abgeschlossenen Waffenstillstand (»Triwes avoit tut veirement«), sich mit einem bedeutenden Gefolge auf den Weg machte, um seine Verbindung mit dieser Dame zu vollziehen; aber durch die Treulosigkeit der Normands auf dieser Fahrt den Heldentod fand; dessen wahrhaft poetische Beschreibung (die schönste Stelle in Gaimar's Chronik!) wir ganz hiehersetzen wollen (p. 23-27 [ed. 5605-700]):

»Quant li Normant ceo entendirent,
Fruissent la pès, si l'assaillirent,
A son manger l'ont assailli.
Si Ereward en fust garni,
Le plus hardi semblast couard.
Malement le gaita Ailward,
Son chapelein, le deust gaiter,
Si s'endormit sus un rocher.
[S. 278] Qu'en dirroie? Suspris i fu;
Mès gentement s'est contenu,
Si se contint come léon,
Il et Winter son compaignon.
Quant son hauberc ne pout cumbrer
Ne ses armes pur soi armer
Ne sur destrer ne pout saillir,
Un escu prist qu'il vist gisir,
Et une lance et une espée.
L'espée ceinst, si l'ad nuée,
Devant trestuz ses compaignuns
S'est acemez come uns léons,
Mult fièrement dist as François:
»Triwes m'avoit doné li rois;
Mès vus venez iréement,
Le mien pernez, tuez ma gent.

---

1) S. Hugo Candidus, l. c.

2) Nach Ingulph hingegen hatte sich Herward schon in Flandern mit einer edlen Dame, Namens Turfrida, vermählt: »In *Flandria* tandem quandam puellam nobilem, *Turfridam* nomine, ducens in uxorem, genuit ex ea unicam filiam, quae nunc superest in nostra convicinia etc. (l. c. p. 67).

Suspris m'avez à mon manger;
Fel traitres, vendrai moi cher.«
Treis gavelocs un sergant tint,
Sis homs estoit, devant li vint,
L'un en bailla à son seignour.
Un chevalier aloit entour,
Par tout le champ aloit quérant
Et Ereward mult demandant.
De ses homes aveit oscis
E morz getez dès-ci k'a dis.
Si com il l'alout demandant,
Li bier li est venu devant,
Le gaveloc i fet aler,
Par mi l'escu le fet voler,
L'auberc rumpit, pas ne se tint,
Le queor trencha, issi avint;
E cil chaït, ne pout el estre,
A son morir n'out point de prestre.
Donc l'assaillirent li Normant,
Traient à lui et vont lançant,
De totes parz l'avironèrent,
En plusurs lius son cors nafrèrent;
Et il fiert eus come sengler
Tant com la lance pout durer;
Et quant la lance li faillit,
Del brant d'ascer grand coup férit.
Tiel le quida mult vil trover,
De son cors l'estuet achater;
Et quant le troevent si amer,
Asquanz n'i osent arester;
Car il férit vigerousement,
Si's requist menu e sovent,
Od s'espée quatre en occist,
Des colps qu'il fiert le bois retentist;
Mès donc brusa le brant d'ascer
Desus l'elme d'un chevalier,
[S. 279] Et il l'escu en ses mains prist,
Si en fiert que deux Franceis occist;
Mès quatre vindrent à son dos
Qui l'ont féru par mi le cors,
Od quatre lances l'ont féru:
N'est merveille s'il est chéu;
A genuillons s'agenuilla,
Par tièl aïr l'escu getta
Que uns de ceus qui l'ont féru
Fiert en volant si del escu
Qu'en deux moitiez li freint le col.
Cil out à non Raol de Dol,
D'Estutesbirie estoit venuz.
Ore sont amdui mort abatuz
Et Ereward et li Breton,
Raol de Dol avoit à non;
Mès Alselin le paroccist.
Cil de Ereward le chef prist,
Si jura Dieu et sa vertu,
Et li autre qui l'ont véu
Par meinte foiz l'ont fort juré,
Que onques si hardi ne fut trové;
Et s'il eust éu od lui trois,
Mar i entrassent li François;
E s'il ne fust issi occis,
Touz les chaçast fors del païs« [1]).

Eben so gerne, wie bey diesen Volkssagen, verweilt Gaimar bey der Schilderung von Feyerlichkeiten und Hoffesten. Wir wollen als Probe die merkwürdige Beschreibung der Reichsversammlung (»hired«), die Wilhelm II. Rufus an den Pfingsttagen des Jahres 1099 in dem neuerbauten Saale zu Westminster hielt [2]), hier mittheilen (p. 39-45 [ed. 5975-6054 u. 6077-110]):

---

1) Nach Ingulph (l. c. p. 68) stirbt Herward, nachdem er endlich mit dem Könige Frieden geschlossen hatte, ruhig im Besitze seines väterlichen Erbes: »Pater quidem Hewardus cum praedicta uxore sua natale solum petens, post ingentia praelia, et mille pericula tam contra Regem Angliae, quam Comites, et Barones, contra praefectos et praesides frequenter inita, et fortiter consummata, *prout adhuc in triviis canuntur*, matreque vidua potenti dextera vindicata, tandem cum *Regia pace paterna obtenta haereditate, in pace dies suos complevit*, et in monasterio nostro juxta suam uxorem nuperrime sepulturam elegit.«

2) S. *Chron. Sax.* (l. c. p. 206-207): »An. 1099. Her væs se cyng Villelm to mide-vintra on Normandig, and to Eastron hider to lande com; and *to Pentecosten forman ridhe his hired innan his niwan gebyttlan æt Vestmynstre heold*, ... and sona thær æfter ofer sæ for, and thone eorl Elias of thære Man-ige adraf, and hi ridhdhan on his geveald gesætte; and sva to Ste. Michaeles mæssan eft hider to lande com.« — Gaimar ist in Rücksicht auf Chronologie hier besonders ungenau; denn nicht nur hat er den

[S. 280] Le rois quant out tout apaisé,
Droit vers la mier est repairé,
En Engleterre s'en revint,
A Westmoster sa feste tint;
En la *sale que ert novele*
Tint une feste riche et bele.
Mult i out rois, contes et ducs;
Treis cenz huissers i out as huis,
Chescuns avoit ou veir ou gris
U bon paille d'autre païs.
Si conduient les barons
Par les degrez pur les garçons,
Od les verges qu'ès mains tenoient
As barons voie fesoient
Que nul garçon n'i apresmast,
Si aucuns de eus n'el comandast.
Ensement tut revenaient par els.
Cil qui aportouent les mès
De la quisine et des mesters
Et les boivres et les mangers,
Icil huisser les conduioient
Pur la vessele dunt servaient,
Que lecheur ne les escheçast
Ne malméist ne défrussast.
Franc fiu aveient ces ussers
Qui afereit à lur mesters;
De granz honurs erent saisiz,
A la curt erent bien serviz,
[Chescon sa livereson aveit
Tel cum a curt aver deveit.]
Li rois par merveillous barnage
Oit la messe en son estage.
Li rois de Wales i estoient,
Les espées porter devoient
Et bien voleient deresner
Que céo estoit lur mester:
Mès ne voudrent suffrir Normant [1]).
Quatre contes vindrent avant,
[S. 281] Chescuns *une espée* saisit,
De bel porter chescuns servit [2]).
Li quiens *Huon* si fut si fier [3])
Que ne deigna nule bailler,

---

zweyten Feldzug (im July 1099) in Maine gegen den Grafen Hélie de la Flèche, ihn wie Wace im »Roman de Rou« (éd. de Pluquet, Vol II, p. 327-340, vgl. besonders p. 339, Note 5) mit dem ersten (i. J. 1098) verwechselnd (auch *Willelmus Malmesbur.* ap. *Savile*, p. 124, verfällt in diesen Irrthum), statt nach, vor der Beschreibung jener Reichsversammlung erzählt; sondern auch an diese unmittelbar (»Quant li rois out sa curt tenue«) Begebenheiten angereiht, die um mehrere Jahre früher vorfielen, wie die Ermordung Königs Malcolm von Schottland, (i. J. 1093); — die Rebellion des Grafen von Northumberland, Robert Mowbray (1095); — die Einsetzung Edgar's, des Sohnes Malcolm's, auf den schottischen Thron (1097).

1) Diese Anerkennung der Lehensoberherrlichkeit von Seite der Waliser kann, wenn sie nicht blosse dichterische Ausschmückung ist, sich höchstens auf die, von einigen normandischen Rittern, und besonders von Robert Fitz-Hamon gegen Rhys ap Tewdwer, Prinzen von Südwales, und Iestyn, Lord von Glamorgan, errungenen Vortheile beziehen; denn Wilhelm selbst ist bekanntlich in seinen Unterwerfungszügen gegen die Waliser nicht glücklich gewesen.

2) S. *Ingulphus* (l. c. p. 70): Conferebantur etiam primo multa praedia nudo verbo, absque scripto, vel charta, tantum *cum domini gladio* etc.; — und *Camden* (Anglica, Normannica etc. Francofurti 1603. Fol. p. 464): . . . »Cestriam adeo liberam *ad gladium* sicut ipse Rex totam tenebat Angliam ad coronam suam,« denn durch das Symbol des Schwertes wurden besonders die Grafschaften übertragen. Wiewohl nun die letztere aus Camden angeführte Stelle sich gerade auf die Verleihung der Grafschaft Chester an Hugo von Avranches bezieht, so lässt doch Gaimar in den darauf folgenden Versen diesen stolzen Grafen das Tragen des Schwertes, als seiner unwürdig, ablehnen; allein er scheint ihn diess mehr im Scherze thun zu lassen, indem er ihn sagen lässt, er sey kein »sergant« (Dienstmann; ministerialis); denn diesen lag es ebenfalls, aber als Hofdienst (grand serjeanty), ob, dem Könige bey Hoffesten das Schwert vorzutragen (vgl. *Laurière*, Gloissaire du droit franç. Paris 1704. 4.; s. v. *Sergenteries*; und *Sergent de l'espée*). Für diese Auslegung scheint auch das darauffolgende »Li rois s'en rist« zu sprechen.

3) An einer anderen Stelle, an der er die dem König Wilhelm II. auf

[S. 282] Einz dist que n'estoit pas ser-
Li rois s'en rist, si fut joiant, [gant.
Sa *verge d'or* li rova prendre
Et *par parage* od lui défendre[1]).
Le quiens répont: »Jeo la prendrai,
Come *à seignur* la vus rendrai,
Sustendrai-la tant cum vodrez
Pur le grant fès que vus portez
Del soc, del sceptre et la corone:
Dont estes rois et dreit persone;
Et pur l'onur que fet m'avez
Me met en vostre féautez.
Touz jours serai vostre fedeil;
Mès nient vers vus ne m'apparail
De nul parage que jà seit.
Eslit estes et Rei beneit,
Et jeo sui vostre et estre dei
Pur *vus servir*, très bien l'otrei.«
Pièce sustint la verge au roi,
Par *grant amur*, en *simple loi*;
[S. 283] Al euvangelie la li rendit,
Li rois des ditz mult s'esjoït.
Et à ses hoirs en fié doit estre
Et à touz les contes de Cestre.

---

seinem Zuge gegen Hélie de la Flèche begleitenden Barone sehr umständlich aufzählt (p. 34-36), sagt Gaimar von diesem Hugo von Avranches:

»Quieus homs estoit li *quens Huons!*
L'emperéour de Lumbardie
Ne menoit pas tiele compaignie
Come il fesoit de gent privée.
Jà sa meson ne fut vée
A gentil home ne á franc.
Ewe en viver u en estanc
Ert plus légier à espucher
Que n'iert son beivre ne son manger.
Touz tens avoit richesce assez.
Jà tant n'éust le jor donez
Que lendemain li sovenist
Et qu'autretant ne départist.
Conte de Cestre estoit clamé;
Od grant grant est au roi alé.«
[= ed. 5860-74]

(S auch die damit übereinstimmende Schilderung desselben *Ordericus Vitalis*, lib. IV, p. 522). — Dieser Hugo Lupus von Avranches, von den Walisern »Hugh Frâs« (d. i. der Fette, wegen seiner Dickleibigkeit: »ventris ingluviei serviebat, unde nimiae crassiciei pondere praegravatus vix ire poterat,« sagt *Ord. Vit.* l. c.) genannt, von Wilhelm I. mit der Markgrafschaft Chester belehnt, war in der That einer der mächtigsten Barone Englands, der selbst einen bedeutenden, dem königlichen nachgebildeten Hofstaat hielt, und in seiner Markgrafschaft viel unbeschränkter war, als andere Grafen (s. die oben angeführte Stelle aus Camden; — vgl. *Seldeni* opera [London, 1726, Fol.]; Vol. III. P. I. Titles of honour; col. 674-675. — Hugo starb den 27. July 1101 (s. *Ord. Vit.*, lib. X, p. 787; und Mon. angl. I. p. 308.)

1) Der König scheint den Scherz zu erwiedern, indem er den Grafen seine goldene Gerte zu nehmen bittet; denn auch dieses Symbol (verge, virga) war vieldeutig; das Tragen derselben galt bey Belehnung der Barone als Symbol des Homagiums; bey den Sergeanten als Zeichen der mit ihrem Dienste verbundenen Amtsgewalt (virga, quam praeferunt *Seruientes* coram Justitiariis, in Statuto Westmonast. 2. c. 46, 48); endlich selbst als Zeichen der königlichen Oberherrschaft (»non tam sceptrum, quam *virga*, regum, regiminis insigne;« *Ducange*, Gloss. med. lat. s. v. *baculus*), besonders der goldenen Gerten, und in diesem Sinne konnte es der König nur seinem Stellvertreter gestatten (vgl. *Laurière*, l. c., s. v. *verge*; *Du Cange*, s. v. *virga*). Auf die letztere Bedeutung scheint der König hier anzuspielen durch den darauf folgenden Vers, besonders durch »*par parage*;« der Graf aber hebt in seiner Antwort, in der er die dargebotene Gerte tragen zu wollen erklärt, vorzüglich die erste Bedeutung, Symbol des Homagiums hervor, wiewohl er aus besonderer Anhänglichkeit (»par grant amur«), jedoch nur durch einen einfachen Eid (»en simple loi;« simplici lada), auch diess als Ehrendienst »pur vus servir;« serjanteriam) zu leisten, einwilliget, wofür der König ihn, seine Erben und alle nachfolgenden Grafen von Chester mit Nord-Wales belehnt.

De *tieu mester* deivent servir,
La verge d'or à sustenir.
Li rois Nort-Wales l'en dona,
Pur l'onurance l'otria;
Et sovent s'est puis bauboiez
Li rois del conte à ses privez
De l'espée qu'il dégetta
Et en quieu bien li aturna.
[E tuz jurs ert en bien turné,
Les feiz del rei e sa bonté,]
Et touz jors mès parlé sera
Del barnage qu'il démena;
Et del conte tut ensement
Touz jors en parolent la gent[1]).
— — — — — — —
— — — — — — — —
Lessom de ceo, del roi parlom.

La feste tint come baron;
Mès n'ai leisir de tut retrere
Le grant richesce qu'il fist fere
Ne des granz douns qu'il dona.
Meint gentil home i adubba.
[S. 284] Od sul *Giffard le Peitevin*,
Qui de Barbastre ert son cosin[2]),
Adubba -il trente valez
Qui firent trencher lur tupez.
Trestuz ourent les tops trenchez;
Car lur seignour fu corucez
Pur un soul mès qui demora,
Que li rois armes ne lur dona.
Lui et sa gent fist estuper,
Les tups trenchéz à curt aler.
Ceo furent li primerains valez
Qui firent trencher lur tupez[3]).

---

1) In der That leistete Hugo von Avranches dem Könige Wilhelm II. das Homagium für Tegengl, Ryfonioc und das ganze Küstenland bis zum Flusse Conwy, und besetzte, auf diesen Titel gestützt, wenigstens für einige Zeit Merioneth, das er Gruffydh ap Conan, dem Fürsten von Nord-Wales, entrissen hatte (s. *Caradoc of Llancarvan*, Hist. of Wales (Shrewsbury, 1832, p. 112, 115-116, ad. an. 1092 u. 1096). — Wenn nun auch die Erzählung Gaimar's, wegen der chronologischen Unrichtigkeiten, und weil sich bey keinem anderen Chronisten jener Zeit eine Bestätigung derselben findet, mehr einer traditionellen Anekdote gleich sieht, so ist sie doch sehr merkwürdig als Erklärungsversuch des Ursprunges, und als Beleg für das hohe Alter der Sitte, sich einer silbernen oder goldenen Gerte als Symbols bey der Uebertragung des Fürstenthums Wales und der Grafschaft (später Pfalzgrafschaft) Chester zu bedienen, die bekanntlich, meist zusammen, in späterer Zeit den Thronerben verliehen wurden; so heisst es z. B. in der Belehnungsurkunde, durch die Heinrich IV. seinem Sohne und Thronerben Heinrich das Fürstenthum Wales, das Herzogthum Cornwall und die Grafschaft Chester übertrug: »ac ipsum de iisdem principatu, ducatu et comitatu . . . . . per sertum in capite, et annulum in digito aureum, et *virgam auream* investimus *juxta morem*;« bey der Uebertragung von Wales allein heisst es hingegen (in der von Eduard III. seinem Sohne ausgestellten Urkunde): »ac ipsum de dictu principatu . . . . . per sertum in capite, et annulum in digito aureum, ac *virgam argenteam* investivimus *juxta morem*« (s. *Selden*; l. c. col. 632-635).

2) Soll damit der bekannte Walter Giffard, Graf von Buckingham (st. 1102) gemeint seyn, der in der That von grossmütterlicher Seite mit dem königlichen Hause verwandt war (s. *Guillelmus Gemmet.* Hist. Norm. lib. VIII, cap. 37; und *Ord. Vit.* lib. IV. p. 522 und lib. XI, p. 809)?

3) Die Normands, die vor der Eroberung Englands Bart und Hinterhaupt abgeschoren trugen (so werden sie auch auf der berühmten Tapete von Bayeux dargestellt), konnten sich anfangs über die langen Haare der Angelsachsen nicht genug wundern (*Guil. Pictav.*, p. 211: »Curiose hi [Franci] cum Normannis cernebant *crinigeros* alumnos plagae aquilonalis« etc.), verachteten dann diese »weibische Sitte der Barbaren,« wie sie sie nannten, und zwangen sogar die unterworfenen Angelsachsen, sich nach normandischer Art zu scheren (*Math. Paris*, Vitae abbatum Sti. Albani Lond. 1683, p. 999:

[S. 285] Li rois s'en rist, si s'en gaba,
A curtoisie le lur tourna;
Et quant li rois en bien le tint,
De ses valez d'ici qu'à vint
[Se tuperent tut ensement.
Ore fu en curt l'estancement,]
P[l]us de treis cenz s'en estaucerent,
Onc puis en curt ceo ne lessèrent.
El secund mois que Giffard vint,
Li rois icele feste tint,
Si richement les adubba
Que touz jors parlé en sera,
De ceus et d'autres tant en fist
Que tut Lundres en resplendist.
Qu'en dirroie de cele feste?
Si riche fut, plus ne pout estre.«

»more Normannorum barbas radere, *cincinnos tondere* cogebantur« etc.), fingen aber endlich selbst an, die angelsächsische Sitte, die Haare lang zu tragen, nachzuahmen, so dass es schon unter Wilhelm II. auch bey ihnen zur höfischen Mode geworden war, wogegen die Chronisten nicht genug eifern können (s. *Guil. Malm.* lib. IV de Willielmo II, p. 123: *tunc fluxus crinium* . . . . . inventus, mollitie corporis certare cum foeminis etc.; und vorzüglich die merkwürdige Stelle bey *Ord. Vit.* lib. VIII, p. 682: »[in curia Rufi regis] *capillos* a vertice in frontem discriminabant, *longos crines veluti mulieres* nutriebant, et summopere curabant . . . .« occipite autem *prolixas nutriunt comas ut meretices* . . . . . »*Crispant crines calamistro.* Caput velant vitta, sine pileo. Vix aliquis militarium procedit in publicum capite discooperto, *legitimeque secundum apostoli praeceptum tonso* etc.). Diese Sitte war aber den Geistlichen ein solcher Gräuel — wahrscheinlich weil sie selbst geschoren bleiben mussten — dass sie sogar auf dem Concil zu Rouen vom J. 1096 (s. *Ord. Vit.* lib. IX, p. 722) im sechsten Canon das Tragen langer Haare bey Strafe der Excommunication verboten; so predigte an Wilhelm's Hofe der Erzbischof Anselm von Canterbury, und zwar mit Erfolg, dagegen, wie aus Eadmer (Hist. novor. Lond. 1623. Fol. p. 23) erhellt: »Eo tempore curialis juventus ferme tota crines suos juvencularum more nutriebat; et cotidie pexa, ac irreligiosis nutibus circumspectans, delicatis vestigiis, tenere incessu, obambulare solita erat. De quibus cum in capite jejunii (1094) sermonem in populo ad missam suam et ad Cineres confluente, idem Pater (Anselmus) habuisset; *copiosam turbam ex illis in poenitentiam egit*, et, *attonsis crinibus*, in virilem formam redegit. Illos autem quos ab hac ignominia revocare nequivit, a Cinerum suspectione, et a suae absolutionis benedictione suspendit« (vgl. auch ibid. p. 68 u. 81). — Giffard, etwa auch bekehrt durch diese Strafpredigt, oder, wie aus Gaimar's Erzählung (der an diesem einen Hoffeste geschehen lässt, was offenbar an mehreren früheren sich zutrug) hervorzugehen scheint, um den König zu ärgern (»Car lur seignur fu corucez« etc.), der seit dieser Zeit mit Anselm in beständigen Zwistigkeiten lebte, liess sich und seinen Edelknechten (valez) die Haare abschneiden, und erschien so bey dem Hoffeste. Da der König aber, statt sich zu ärgern, nur darüber lachte, ja es sogar wohl aufnahm, und nun um so reichlicher Giffard und sein Gefolge beschenkte, so folgten seine eigenen Leute diesem Beyspiele, und das Tragen kurz beschnittener Haare wurde, wenigstens für einige Zeit, wieder allgemeine Hofsitte (so glaubten wir wenigstens diese etwas dunkle Stelle erklären zu können?). — Uebrigens dauerte diese Sitte nicht lange; denn i. J. 1104 eifert der Bischof Serlo schon wieder gewaltig gegen die »*criniti*« (*Ord. Vit.* lib. XI, p. 816) mit Wort und Schere (»regem . . . proceresque plurimos *propriis manibus* totundit«); aber weder diess noch selbst Wunder wollten dagegen helfen (s. die Erzählung einer solchen wunderbaren Bekehrung bey *Guilelm. Malm.* Hist. nov. lib. I, ad an. 1129, p. 176; aber: »vix anno elapso . . . . in prius vitium reciderunt).

Wir haben oben bemerkt, dass Gaimar so günstig für die anglo-normannische Dynastie gestimmt war, dass er selbst Wilhelm II. als ein Muster der Gerechtigkeit darstellt; zum Beweise diene folgende Stelle, die überdiess ein paar interessante Beyträge zur Sitten- und Rechtsgeschichte jener Zeit enthält (p. 49-51 [ed. 6211-36]):

[S. 286] »Mès quant il out pièce régné
Et le païs bien apaisé;
Et *tiele justise* i tenoit,
Nuls par tort rien ne perdoit
Ne nuls francs hom n'ert esgarré
Ne suffreitous en son régné¹);
Car par son droit ordenement
Avoit fet son comandement
Que cil qui *franchement tenoient,*
Si *lur osteus* escondissoient
A nul franc home qui fust nez,
Touz en fussent déshéritez;
Et *la viande* et les *osteaus*
Fussent *as francs homes communaus.*
Tuit li franc home qui eust mester
I eussent itel recoverer²).
[S. 287] De l'autre part r'avoit assis
Ses *justisers* par son païs³).
Par les forestz ses *foresters.*
Ja n'i entrast chiens ne archers;

---

1) Gaimar und Wace sind wohl die einzigen, die dieses Lob dem Könige Wilhelm II. ertheilt haben; denn alle übrigen Chronisten jener Zeit, sächsische und normandische, behaupten übereinstimmend gerade das Gegentheil. Um aus vielen nur ein paar der schlagendsten Beyspiele auszuwählen, höre man: *Chron. sax.* ad an. 1100 (l. c. p. 207): »He væs svidhe strang; and redhe ofer his Land and his mannan, and vidh ealle his neahheburas; and svidhe on-drædendlic; and thurh yfelra manna rædas the him æfre gecveme væran, and thurh his agene gitsunga he æfre thas leode mit here and mid ungylde tyrvigende væs; for *dhan the on his dagan ale riht afeoll, and ale un-riht for Gode and for corulde uparas*« etc. (vgl. *Annal. Waverleiens.* ad an. 1100; — *Henric. Hunton.* ap. Savile, p. 378 etc.); und den normandisch gesinnten Wilhelm von Malmesbury (ibid. p. 123): »— Cujuscunque conditionis homunculus, cujuscunque criminis reus statim ut de lucro regis appellasset, audiebatur; ab ipsis latronis faucibus resolvebatur laqueus, si regale commodum promisisset. Soluta militari disciplina curiales rusticorum substantias depascebantur, insumebant fortunas a buccis miserorum cibos abstrahentes« — Und (ibid. p. 124): »Nihilo secius in homines grassabantur (curiales): primo pecuniam, deinde terras auferentes. Non pauperem tenuitas, non opulentum copia tuebatur« etc. (noch stärker tadelnd: *Eadmer*, l. c. p. 94; — *Ord. Vit.* lib. X. p. 773-774. — 782-783 etc.)

2) Sollte diese Anordnung sich nur auf beförderung der Gastfreundschaft überhaupt beziehen, oder nicht vielmehr auf Gilden (der Ausdruck: »les *osteaus* fussent as *francs* homes *communaus*« ist nicht zu übersehen; die »*francs homes*« oder »cil qui franchement tenoient« sind offenbar die »franci tenentes« oder »thaini« des Domesdaybook, »osteaus« kann nun entweder die »eigenen Hallen« [»*lur* osteaus« der Thane] oder eine »domus convivii« bedeuten; da bekanntlich in England sich das Gildenwesen lange vor der normandischen Eroberung entwickelt hatte, und wegen der von den Gilden für die königliche Genehmigung zu entrichtenden jährlichen Abgabe, von den Königen und daher wohl besonders von dem immer geldbedürftigen Wilhelm II. begünstigt wurde (vgl. Lappenberg, l. c. S. 606; — Wilda, das Gildenwesen im Mittelalter. S. 46, 62-63, 244 ff.)?

3) Sind hierunter nur die justitiarii oder barones der Curia regis zu verstehen, oder sollte schon Wilhelm II. auf den Gedanken gekommen seyn, sein Reich (»par son païs«) durch justitiarii itinerantes bereisen zu lassen (vgl. Phillips Engl. Reichs- und Rechtsgeschichte. Bd. II, S. 47-50)?

Et si archiers i est entrez,
S'il estoit pris, mal fut menez [1]),
Et li chien *perdoient les piez*,
Ja ne fust un esparniez.
Pur les foreste le roi garder,
Les fesoït-on *espeleter* [2]).

[S. 288] Auch den Tod dieses Königs erzählt Gaimar mit bedeutenden Abweichungen von allen übrigen Chronisten. So lässt er — mit Uebergehung der bekannten warnenden und vorhersagenden Träume (was allerdings von einem Dichter, der so sehr das Aussergewöhnliche liebt, wie Gaimar, zu verwundern ist) — den König im Scherze (»par gab«) sich gegen seinen Jagdgefährten Wautier Tirel [3]) vermessen: dass er nächste

---

1) Bekannt sind die von den anglo-normandischen Königen eingeführten strengen Jagdgesetze, und die zur Ueberwachung derselben aufgestellten forestarii (vgl. Phillips, l. c., S. 82-85). Wilhelm II. aber war nicht minder als sein Vater der Jagd ergeben, und verschärfte noch die von seinem Vater eingeführten Jagdgesetze (so: *Chron. Thom. Wikes* [ap. *Gale*, hist. angl. scriptt. V. Oxoniae, 1687. Vol. II, ad an. 1100]: »Rex Willielmus Angliae, dictus Rufus, qui pro eo quod accipitrum et canum ludicris quasi se totum dederat, totum fere regnum Angliae in multorum perniciem et omnium regnicolarum dispendium *primus afforestavit*« etc.). Mit grausamer Strenge bestrafte er jede Uebertretung dieser Gesetze, und verachtete in einem solchen Falle selbst das Gottesurtheil (s. Eadmer, l. c., p. 48). Daher sagt Bromton von ihm (ap. *Twysden*, hist. angl. scriptt. X. Lond. 1652. Tom. I, col. 996): »Jure autem (rex) inmedio injustitiae suae inter feras occiditur, qui ultra modum inter homines ferus erat. Nam stabilitis contra malefactores silvarum, forestarum, et venationis legibus duris, zelotepia sua agente, *custos boscorum et ferarum pastor communiter vocabatur*« (vgl. *Seldeni* notae ad *Eadmerum*, p. 203).

2) S. *Wilkins*, Leges anglo-saxonicae. Lond. 1721. Fol. Leg. Henrici I. c. 17. »*De placitis forestarum*: Placitum quoque forestarum multiplici satis est incommoditate vallatum, ... *de misera canum expediatione.*« Und die Note: »En hic *canum expediationem* aetate Henr. Reg. I. invaluisse (nach Gaimar also schon zur Zeit Wilhelm's II.) fallitur igitur *Manwoodus* noster (in Tract. de leg. forestae) commentum hoc loco genuscissionis prius usitatae (s. *Canuti*, leges de foresta, cap. 31 et 32; — vgl *Lappenberg*, l. c. S. 621), et vulgo a poplite *Hambling* (*hammelan*, poplites scindere; von *hamm*, poples; vgl. Diez, Gramm. der rom. Sprachen. Bonn, 1836. Thl. I, S. 31, s. v. gamba) dictae excogitasse primo Henricum secundum et vocabulo initium dedisse, praetendens in suo, de pro supra Tractatu cap. 16, § 12, quem eo fine laudat *Spelman* in voce« — S. auch *Du Cange*, s. v. *Expeditare canem*, wo diess so beschrieben wird: »Fiebat autem *Exped. canum* duobus modis, scilicet abscissione trium *ortellorum* seu unguium pedis anterioris, puta juxta ipsam cutem, vel excisione montis pedis, quem *Pellotam* vocant.« Und s. v. *Pelota*; Gallis *Pelote*; daher wohl das obige »*espeleter*« (vielleicht zu lesen: »e-peloter«).

3) Er sagt von ihm [ed. 6259-60]:

Wautier estoit un riches hom,
De France ért per del région.

Wenn der Ausdruck: »per del région,« so viel heissen sollte als *par regni*, so wäre diese Stelle nun der älteste Beleg für den Gebrauch desselben, da bisher bekanntlich eine Stelle im Roman von Brut des Wace (1155) dafür gegolten hat (vgl. E. A. Schmidt, Gesch. v. Frankreich. Hamburg, 1835. Thl. I, S. 555, Anm. 1).

Weihnachten seinen Hof in Poitiers zu halten gedenke[1]). Wiewohl der König dem ihn zuerst im Scherze um seine Eroberungspläne fragenden Tirel (»Wauter *prist à gaber* et *par engin* au roi parler«) nur in demselben Tone geantwortet habe, so habe doch Tirel diess für mehr als blossen Scherz genommen; denn [ed. 6302-10]:

[S. 289] »*De male mort pussent morir*
»*Li Burgoinon et li François*
»Si *souzget soient as Englois*«!
Li roi *par gab* li avoit dit;
Et cil *come fel le requit*,
En son queor tint la félonie,
Purpensa-soi d'une estoutie:
»S'il jà *lui veeir porreit*,
Tout autrement le plait irroit«.

Hierauf folgt die Erzählung des Mordes [ed. 6319-46]:

— — — — — —

Wauter Tirel est descenduz;
Trop près del roi, lez un *sambuz*,
Après un *tremble* s'adossa[2]).
Si cum la herde trespassa
Et le grant cerf à mes li vint,
Entesa l'arc qu'en sa main tint,
Une seete barbelée
Ad tret par male destinée,
Jà avint si qu'au cerf faillit,
De-ci qu'au queor le roi férit.
Une seete au queor li vint,
Mès ne savom qui l'arc sustint;
Mès ceo distrent li autre archer
Qu'ele *eissi del arc Wauter*.
Semblant en fut, car tost fuit;
Il eschapa. Li rois chéit,
Par *quatre faiz s'est escriez*,
Le corps diu a demandez;
Més n'i fut qui le li donast,
Loingnz fut del mouster en un wast;
Et nequedent un venéour
Prist des herbes od tut la flour[3]).

---

1) Dass diess in der That kein blosser Scherz war, ist bekannt, da der König eben damals im Begriffe stand, die ihm von dem sich zum Kreuzzuge rüstenden Grafen Wilhelm von Poitiers verpfändeten Besitzungen, wie früher in gleichem Falle die Normandie, zu besetzen (s. *Guil. Malm.*, l. c. p. 126, obiit (rex) . . . . *ingentia praesumens*, et *ingentia*, si pensa Parcarum evolvere, et violentiam fortunae abrumpere, et eluctari potuisset, *facturus*. Tanta vis erat animi, ut *quodvis sibi regnum* promittere auderet. Denique ante proximam diem mortis interrogatus, *ubi festum suum in natali teneret*, respondit *Pictavis*, quod comes Pictavensis Jerosolymam ire gestiens ei terram suam pro pecunia invadaturus dicebatur«). — Ueber die hier angedeuteten Riesenpläne des Königs (ingentia praesumens) gibt uns der Abt Suger (Vita Ludovici Grossi; ap. *Bouquet*, Rec. des hist. de la France. Tom. XII, p. 12) einen Wink: »Dicebatur equidem vulgo, regem illum superbum et impetuosum *aspirare ad regnum Francorum*« etc.

2) Nicht zu übersehen ist die spezielle Namhaftmachung der Bäume, da es wenigstens vom Hollunder (sambuz) bekannt ist, dass uralter Aberglaube ihn geheiligt habe (vgl. J. Grimm, Deutsche Mythologie, S. 374-75). — Liegt in dem »tremble« (Zitter-Espe) etwa ein Wortspiel mit trembler, dem Zittern des aufgeregten Gewissens des Mörders?

3) So bekennt der sterbende Olivier, im Roman von Roncevaux, seine Sünden, fleht zu Gott um Vergebung derselben, und:

Trois peuls a prins de l'erbe verdoiant.
En *l'amor Deu* les usa maintenant.

(S. *Monin*, Dissert. sur le Roman de Roncevaux. Paris 1832. 8. p. 30). — Ueber den uralten Glauben an die heiligende Kraft des Grases und Halmes vgl. J. Grimm, Deutsche Rechtsalterthümer, S. 110-130; — und den noch in späterer Zeit in England üblichen Schwur beym heil. Gras, Halm u. s. w.: *Edw. Barry*, Sur les vicissitudes et les transformations du Cycle populaire de Robin Hood. Paris 1832. 8. p. 94. [S. Galien 230,24 An.]

[S. 290] Un poi en fist au roi manger, Il avoit pris pain bénoit
Issi le quida acomunier. Le dimange de devant,
En Dieu est ço et estre doit: Ceo li deit estre bon garant.

Aus dieser Darstellung scheint doch wohl hervorzugehen, dass Gaimar den Tirel für den Mörder des Königs gehalten habe, und zwar im Widerspruch mit fast allen übrigen Quellenschriftstellern, die entweder den Thäter gar nicht nennen (so Guil. Gemet. und Chron. Sax.: »veardh se cyng Villelm on huntnodhe fram *his anan men* mid anre fla ofsceoten«; hier ist es auch ganz im Dunkel gelassen, ob absichtlich oder nicht?) oder den König zwar durch Tirel erschiessen lassen, aber ohne böse Absicht (»insciusu«) und aus blosser Unvorsichtigkeit (»sagitta incaute directa«, so die meisten, wie: Florent. Wigorn., Henric. Hunt., Guil. Malm., Ord. Vit. u. s. w.), oder die dem Gerüchte, dass der König durch einen unglücklichen Fall auf seine eigene Waffe, oder durch das Rückprallen eines von ihm abgeschossenen Pfeiles sich selbst getödtet habe, mehr Glauben beymessen, und Tirel gänzlich frey sprechen, indem sie dessen später wiederholt abgelegte eidliche Versicherung, dass er an jenem Unglückstage gar nicht in der Nähe des Königs gejagt, ja ihn gar nicht gesehen habe, gläubig anführen (wie Eadmer, das Fragmentum hist. Franc. ap. *Bouquet*, Tom. XII, p. 5, Suger; dagegen nur unsers Gaimar naiven Grund: Semblant en fut, *car tost fuit*! und warum hat Tirel zur Busse das Kreuz genommen?). Nur Wace, ebenfalls dem normandischen Interesse rein ergeben, und, wie Gaimar, selbst für Wilhelm günstig gestimmt, sagt, bevor er die verschiedenen Gerüchte über den Tod des Königs erzählt, vorsichtig und unentschieden (*Roman de Rou*, publ. par Pluquet. Rouen 1827. 8. Tom. II, p. 341):

Ne sai ki traist ne ki lésa, Maiz, ço dist l'en, *ne sai com fist*,
Ne ki féri ne ki bersa, *Ke Tirel traist, li Reis ocist* [1]).

Diese That war, oder ward schon so frühzeitig in Dunkel gehüllt, dass schon Johann von Salisbury, den Tod Wilhelm's mit dem Julian's des Apostaten zusammenstellend, ausruft (Vita St. Anselmi Archiep. Cant. ap. *Wharton*, Anglia [S. 291] sacra, Pars II, p. 163): »Quis alterutrum miserit telum, *adhuc incertum est quidem* ..... fuerunt plurimi qui *ipsum Regem* jaculum quo interemptus est misisse asserunt; et hoc Walterus ille, *et si non crederetur ei*, constanter asserebat. Et profecto quisquis hoc fecerit, Dei Ecclesiae suae calamitatibus compatientis dispositioni *fideliter obedivit*«. — Nimmt man nun noch die bekannten Vorhersagungen und Träume (vorzüglich nach *Ord. Vit.* lib. X, p. 781; — und *Math. Paris*, l. c., p. 45), und das, auch von Gaimar angedeutete Interesse Tirel's als französischen Barons hinzu, so wird es wohl begreiflich, warum gerade Eadmer und Suger ihn gänzlich frey zu sprechen suchten, und die meisten übrigen die That als unabsichtlich darstellen mussten [2]).

Eben so weichen Gaimar und Wace in der Erzählung von der Auffindung und Fortschaffung der Leiche des Königs und deren Begräbniss zu Winchester

---

1) Man halte damit die gleich darauf (ibid. p. 343) von ihm erzählte, bedeutungsvolle Anekdote von dem alten Weibe, die Heinrich als König begrüsst, zusammmen!

2) Daher sagt auch Lingard (Hist. of England. London 1825. 8. Vol. II, p. 146-147): »This at least is certain, that *no inquiry* was made into the cause or the manner of his death: whence we may infer that his successor, if he were not convinced *that it would not bear investigation*, was too well pleased with an event which raised him to the throne, to trouble himself about the means by which it was effected.«

von dem Berichte der Uebrigen ab; denn nach diesen wurde bekanntlich die Leiche des Königs von seinem Bruder, allen seinen Baronen und seinem Gefolge verlassen, von Bauern oder Köhlern in dem erbärmlichsten Zustande nach Winchester gebracht, und dort in aller Eile und beynahe ohne die gewöhnlichsten Feyerlichkeiten beerdigt, und sein Tod nur von sehr Wenigen betrauert.

Nach Gaimar hingegen eilen mehrere Barone herbey, zimmern selbst, unter den Ausbrüchen des grössten Schmerzes, eine Bahre aus Baumästen, schmücken sie mit Blumen und Farnkraut (de beles flours et de fengère), und legen die in ihre eigenen Mäntel gehüllte Leiche des Königs darauf, die von zwey reich gezäumten und wohl gesattelten Zeltern (od riches freinz bien enseelez) unter dem Wehklagen der zu Fusse folgenden Barone und des ganzen Jagdgefolges nach Winchester gebracht wird; dort im Münster des h. Swithun [1]) empfangen sie die [S. 292] Bischöfe, Aebte und die ganze Geistlichkeit, wachen bis zum andern Morgen bey der Leiche, betend und singend, lesen Messen für des Königs Seelenheil, und begraben ihn auf das feyerlichste. Gaimar schliesst seine Erzählung mit den merkwürdigen Worten:

»Qui ceo ne creit aut à Wincestre,
Oïr porra si voir poet estre«. [ed. 6433-34]

Trägt nun auch, trotz dieser Berufung, die ganze Darstellung Gaimar's offenbar das Gepräge dichterischer Ausschmückung, beruht auch Vieles bey ihm nur auf Volkssagen, so verdienen doch er und Wace, eben als Gegengewicht gegen die herrschende Ansicht, und als Stimmführer der anderen Partey (und daher allerdings auch parteyische Zeugen) berücksichtigt zu werden, um ein unparteyisches Urtheil über den Charakter und die Todesart Wilhelms II. zu gewinnen, der, wie Peter der Grausame von Castilien, trotz vieler unläugbarer Schattenseiten, doch bisher nur nach den Berichten seiner Gegner geschildert wurde, und daher allzusehr ins Schwarze gemalt zu seyn scheint [2]).

[Bd. LXXVII, S. 83] II. Es folgt von den hier mitgetheilten Auszügen der Zeit der Abfassung nach (wiewohl von Hrn. Michel zuletzt gegeben, zunächst auf Gaimar der aus der »Estoire e la Généalogie des Dux qui unt esté par ordre en Normandie«, von Maistre Benoist de Sainte-More (p. 167–303). Alles, was wir von diesem Trouvère wissen, ist, dass er etwa in der ersten Hälfte des zwölften Jahrhunderts in dem Städtchen Sainte-Maure in Touraine geboren wurde [3]), schon in seiner Jugend an den

---

1) Nach Ord. Vit., Petrus Bles. u. s. w. wurde der König in der Peterskirche zu Winchester begraben. — Aber die Ann. Winton. (in Wharton's Anglia sacra, P. I, p. 296) geben auch die i. J. 1093 neu aufgebaute Kathedrale des h. Swithin (die freylich früher auch den Namen des h. Peters führte) als den Ort seines Begräbnisses an. Hingegen ist die Angabe Gaimar's, dass der Bischof Walkelin von Winchester bey Wilhelm's Leiche gewacht habe, offenbar falsch; denn dieser starb nach den Ann. Wint. und Th. Rudborn (ibid. p. 265) schon i. J. 1098, und zwar angeblich aus Verdruss über des Königs Erpressungen.

2) Das unbefangenste Urtheil über Wilhelm II. scheint uns das des Lord Lyttelton (Life of Henry II. Vol. I, p. 88-92) zu seyn.

3) In der »Estoire« nennt er sich zwar nur »Beneit,« eben so nennt ihn Wace (Roman de Rou; Tom. II, p. 407): »Maistre Beneit;« aber in der »Destruction de Troyes«-nennt er sich selbst »de Sainte More« (Handschrift der k. k. Hofbibliothek, No. 2571, fol. 1vo b):

Ceste estoire n'est pas usée,
N'en gaires leus non est trovée,
Jà retraite n'en fust ancore;
Mès *beneoiz de sainte-more*
L'a retreite, faite e dite, etc.

Hof der Herzoge von der Normandie und Könige von England kam, und wechselweise sich in diesen beyden Ländern aufhielt; dass er ein Zeitgenosse des Wace war, und von Heinrich II. sehr begünstigt wurde, dessen Hofpoet er gewesen zu seyn scheint [1]).

Man hält ihn auch für den Verfasser von einem Gedicht auf die Zerstörung Troja's (»L'histoire de la guerre«, oder: »La destruction de Troyes«), durch das er sich vorzüglich berühmt gemacht, und seinen Ruf zum anglo-normandischen Reichshistoriographen begründet haben soll. Dieser, aus etwa 30,000 Versen bestehende Roman ist eine Paraphrase des Pseudo-[S. 84] Dictys und Dares, wie er, ausser in den schon von Anderen angeführten Stellen des Eingangs, auch noch am Ende wiederholt versichert, wo er zugleich sein Werk gegen den Tadel und Missbrauch der Jongleurs also zu schützen sucht (nach der erst angeführten Hdschrft. d. k. k. Hofbibliothek, fol. 209a):

»Ci ferons fin, bien est mesure,
Auques tient notre liure et dure.
Et ce dist *daire* et *dictis*
I auons si retrait et mis,
Que s'il pleust as *iogleors*,
Qui de ce sont acuseors
Qu'autres a fait, et reprendanz,
Que à toz biens sont anuianz,
De que ià riens n'aura honor,
Qu'il n'en aient ire et dolor.
Cil se poroient molt bien taire
De l'oeuvre blasmer et detraire;
Car tielz i uoudroit afaitier
Qui tost en poroit enpirier.
Celui gart deus et tiegne et uoie
Qui bien essauçe et monteploie«!

Ferner schreibt ihm De la Rue eine »Chanson ou cantique sur la Croisade« zu; wofür er aber keinen andern Grund hat, als dass sie sich in derselben Handschrift hinter dessen normandischer Chronik befinde. Allein die Endstrophe, in der der Dichter Gott bittet, dass er ihn bey seiner Rückkehr vom Kreuzzuge seine Dame »am Leben und gesund« wieder finden lasse, spricht dagegen, da Benoît wohl unbezweifelt ein Geistlicher (»maistre«) war.

Hingegen hat schon De la Rue mit Recht bemerkt, dass das zwar auch von einem »Benoît« verfasste, und von Tyrwhitt unserem Benoît zugeschriebene Leben des Thomas Becket nicht von ihm herrühren könne.

Die normandische Chronik endlich verfasste Benoît im Auftrage Heinrichs II., worüber sich Wace, der schon früher ein ähnliches Werk, seinen bekannten Rouman de Rou, begonnen hatte, und es nun eilig zu beenden suchte, nicht ohne Bitterkeit also äussert (l. c. p. 407-408):

»Die en avant ki dire en deit,
Jo ai dit por *Maistre Beneit*,
Ki cest ovre *à dire a emprise*
Com li Reis l'a de sor li mise;
Quant li Reis li a rové faire,
Leissier la dei, si m'en dei taire«.

Aus dieser Stelle des Wace ergibt sich auch, dass Benoît seine Chronik um 1170 begonnen habe, die er, seinem Neben-[S. 85]buhler zum Trotz, auch vollendet hat. In ungefähr 48,000 (De la Rue gibt 45,846 an) Versen erzählt er die Geschichte der Herzoge von der Normandie und der normandischen Könige von England von den Einfällen der Normänner unter Haesten und Biörn Eisenribbe bis zur Regierung Heinrichs II. von England [2]). Von dieser Chronik ist nur mehr eine Handschrift bekannt: die Harley'sche

---

Auch ist bekannt, dass eine Familie »Sainte-Maure« unter Heinrich II. in England existirt habe (s. *Leland*, Collectanea; Vol. I, p. 287).

1) *Wace;* l. c.; p. 407—408.

2) Vgl. über Benoît und dessen Werke: *De la Rue*, l. c., T. II, p. 188—205; — *Turner*, Hist. of England; Vol. IV, p. 290-293; — *Hist.*

Nr. 1717 [1]). Aus dieser wurden schon früher grössere Bruchstücke bekannt gemacht; wie: die Erzählung von dem Liebesabenteuer Roberts II. von der Normandie mit der schönen Herleva in (*Vauquelin de la Fresnaye*) »Nouvelle histoire de Normandie« (Versailles 1814. 8. p. 426–438); — fast das ganze erste Buch, die Geschichte von Haesten's Seeräuberzügen und Einfällen in Frankreich und Italien enthaltend, nach Bröndsted's Abschrift, in Depping's »Histoire des expéditions maritimes des Normands« (Paris 1826. 8. Tom. II, p. 273—316); — und die Beschreibung der Schlacht von Hastings und der Eroberung Englands, von Hrn. Michel mitgetheilt in *Liquet* et *Depping*, Histoire de Normandie, depuis les temps les plus reculés jusqu'a la conquête de l'Angleterre en 1066« (Rouen 1835. 8. Tom. II, p. 289–345 [2]). Dieser Theil der Chronik, nebst der Fortsetzung bis zum Tode Wilhelms I. von England, ist nun in der vorliegenden Sammlung verbessert wieder abgedruckt worden.

Benoît ist eben so parteyisch wie alle normandischen Chronisten jener Zeit; viel breiter und dabey doch weniger anschaulich in der Darstellung als Wace [3]); auch enthält er viel weniger eigenthümliche Nachrichten als dieser, wenigstens in den bis [S. 86] jetzt bekannt gemachten Theilen seiner Chronik. Denn er folgt fast Schritt vor Schritt dem Dudo von St. Quentin, Guillaume de Poitiers, Guillaume de Jumièges und Orderic Vital. Erst von der Regierung Stephans an soll er eigenthümliche Nachrichten und schätzbare Details geben [4]).

In dem vorliegenden Auszuge erzählt er die Schlacht von Hastings und die Eroberung Englands grösstentheils nach Guillaume de Poitiers [5]), auf den er sich mehrmals, wiewohl ohne ihn zu nennen, beruft, wie p. 171 und 197: »ce sui lisant«; p. 209: »Ne cil le fit qui l'estoire prime escrit«, — p. 225: »Ce truis en l'estoire latine«; — p. 236 (mit näherer Bezeichnung): »ce dit *la vie* (de Guillaume-le-Conquérant; nämlich die Gesta Guillelmi Ducis Normann., et Regis Anglorum von Gillaume de Poitiers). Nur bey der Erwählung Johanns, Bischofs von Avranches, zum Erzbischof von Rouen hat er die bekannte Erzählung von dessen Abstammung und Aeltern nach Guillaume de Jumièges (Lib. VII. cap. 38) eingeschaltet. So scheint

---

litt. de la France; Vol. XIII, p. 423-429, und Vol. XVII, p. 635-640; — *Pluquet*, Mém. sur les trouv. norm., in den Mém. des Antiq. de la Normandie; Tom. I, p. 394-397; — und Hrn. Michel's Rapport, p. 5.

1) Zu Ende des siebzehnten Jahrhunderts befand sich auch eine in der Bibliothek des Hrn. Foucault, zu Caen; die aber verloren gegangen zu seyn scheint. [Eine zweite Hs. in Tours; s. Michel's Ausg. III, S. 397 ff.]

2) Hr. Michel ist nun beauftragt worden, die Chronik des Benoît de Sainte-More ganz herauszugeben; sie wird auf Kosten der Regierung in der königl. Druckerey gedruckt, und der Abdruck ist schon sehr weit vorgeschritten. [Erschienen in Coll. d. Doc. inéd. 1836-44 3 Bde.]

3) Auch die Sprache des Benoît ist unbeholfener und dunkler als die des Wace, und man trifft bey ihm auf noch mehr Wörter nordischer Abkunft. — Uebrigens ist seine Chronik in den gewöhnlichen kurzen (achtsylbigen) Reimpaaren (à rimes plates) geschrieben.

4) *Michel*, Rapport, p. 5.

5) Wenigstens im Wesentlichen ihm folgend; einige minder bedeutende Abweichungen Benoît's von Guil. de Poit. in der Beschreibung der Schlacht von Hastings finden sich bereits angeführt in der lehrreichen Recension von Lappenberg's Gesch. v. England in Cochrane's Foreign. Quart. Rev. Nro. II, June 1835; p. 310–321.

er bis zum Jahre 1070, mit dem bekanntlich die Gesta schlossen [1]), dem Guillaume de Poit. gefolgt zu seyn, so weit sich nämlich nach den uns von Guil. de Jumièges und Orderic Vital erhaltenen Auszügen aus dem verloren gegangenen letzten Theile der Gesta schliessen lässt, mit denen Benoît in der Hauptsache durchaus zusammenstimmt. Nur sagt auch er, wie Guil. de Jum. [2]), dass er sein Original abgekürzt habe; so p. 209 [ed. 37512-7]:

[S. 87] Si vousisse lor faiz escrire,
Trop lunge chose fust à dire;
En treis quaers de parchemin
N'en venissé-je pas à fin:
Por ce covient l'ovre à finer,
Que tost s'ennuient d'escouter, etc.

Und p. 277—278 [ed. 39191-5]:

Ne vos puis retraire n'en est leus
(Kar dès que trop dure li jeus,
Si est ennuis e vilaine [vilanie])
Solement la *setme partie*
De ce qu'il fist n'oü il ala, etc.

Benoît ist natürlich auf die Angelsachsen sehr übel zu sprechen, die er nicht nur, wie Guil. de Poit. und Guil. de Jum., als widerspenstige Rebellen (!!) darstellt, sondern mehrmals Heiden und Sarazenen nennt; wie p. 239 [ed. 38253]: »Cele englesche genz *sarrazine*«; -- p. 247:

[ed. 38453] »Cum hutlage, cum *genz averse*,
Mortel, *sarrazine* e desperse«; —

und p. 257 (von den gegen den normandischen Befehlshaber Robert Fiz-Richart sich empörenden Yorkern):

»Mult se r'avivout lor desleiz:
Ostages, seremenz ne feiz
Ne preiseent mie deus tros;
Cuilverz, *paiens*, luxurios,
Del mauvais ancien usage,
Esteient uncor tuit sauvage
E par poi *demi-sarrazin*«.
[= ed. 38685-91]

Auch die Dänen und Waliser kommen nicht besser weg. So von den ersteren, wie sie bey ihrem Einfalle in Lindsey von den sie freudig aufnehmenden Angelsachsen bewirthet werden (Ord. Vit., l. c., p. 514), p. 271:

»Kar li Engleis d'iloc entor
Lor portoent quanqu'il aveient,
Od eus manjoent e beveient.
Là erent teus les puteries
E si faites *les drinkeries*
Que desqu'en Inde la vermeille
Ne fu oïe teu merveille«; etc.
[= ed. 39024-30]

Und von den Einwohnern von Cornwall (»Cornewaille Artur«), p. 272:

[ed. 39055] »Car cele genz esteit sauvage,
Paiene e cuerte [Hs. T.: cuverte] e boschage«.

Benoît übergeht von da an, wo die »Gesta« des Guil. de Poit. aufgehört haben müssen, viele Begebenheiten, die uns [S. 88] durch Ord. Vit. und andere erhalten sind, und geht sogleich über zu der Erzählung von dem

---

1) *Ord. Vit.* l. c. lib. IV, p. 521: »*Huc usque* (ad an. 1070) *Guillelmus Pictavinus* historiam suam texuit, in qua Guillelmi gesta .... subtiliter et eloquenter enucleavit .... Contextionem ejus de Guillelmo et ejus pedissequis *breviter* in quibusdam secutus: non tamen omnia quae dixit, nec tam argute prosequi conatus sum«.

2) Lib. VII, cap. 44 (ap. Du Chesne, l. c. p. 291): »His per anticipationem *breviter* intimatis, ad finem gestorum Willelmi Regis Anglorum, et Ducis Normannorum, de quibus *fastidio lectorum compendiose consulentes*, quaedam perstrinximus, veniamus. Si quis vero *plenius* illa nosse desiderat, Librum *Willelmi Pictavensis*, Luxoviorum Archidiaconi, eadem gesta sicut copiose, ita eloquenti sermone affatim continentem, legat«.

Zuge Wilhelms gegen Mantes und von dessen dadurch veranlasstem Tode (p. 279: »Ci est la fin e le trespassement del rei Guilleiaume«). In diesem Abschnitte nun folgt er genau, ja meist wörtlich, selbst in den moralischen Reflexionen und Gleichnissen, dem Ordericus Vitalis[1]), dessen Erzählung auch diesem Theile des »Roman de Rou« von Wace offenbar zu Grunde liegt[2]). Benoît, der auch in diesem Abschnitte sich ausdrücklich auf seine lateinische Quelle bezieht (p. 300: — ce me dit *li latins*«), drängt übrigens, wie Wace, die sehr ausführliche Erzählung des Ord. Vit. zusammen, und lässt vorzüglich alles weg, was in dem Berichte des trefflichen Mönchs von St. Evroult, der, trotz seiner Anhänglichkeit an die normandi[s]che Dynastie und trotz seines [S. 89] Standes, von der Liebe zu seinem Geburtslande und tiefem Rechtsgefühle geleitet, die Menschen und die Ereignisse mit überraschender Unparteylichkeit gewürdigt hat, einen Schatten auf den Charakter Wilhelms oder seiner Söhne wirft. Nur in der Angabe des Todestages des Königs weicht Benoît von Ord. Vit. ab, indem er sagt (p. 296 [ed. 39639]):

»Dreit au *disain* jor de septenbre,
Ce nos dit l'estoire e remenbre,
Matin, quant prime fu oïe« etc.[3]).

---

1) Lib. VII, p. 655—663.

2) Tom. II, p. 292—304. — Aug. Le Prevost hat auch (p. 304, Anm. 4) dieses offenbare Zusammenstimmen, selbst in den Einzelnheiten, des Wace mit Ord. Vit. bemerkt, hält es jedoch für unwahrscheinlich, dass dieser von Wace schon gekannt gewesen sey, und glaubt daher, beyde hätten aus einer gemeinsamen, älteren Quelle geschöpft, die aber verloren gegangen sey. — Depping (Hist. de la Normandie sous le règne de Guillaume le-Conpuérant et de ses successeurs. Rouen 1835. 8. T. I. p. 153—154) geht noch weiter, und hält geradezu das »Fragmentum ex antiquo libro monast. Sti. Stephani Cadom. de Guil. Conquest«. (ap. *Cambden*, Anglica, Normann. etc. Francof. 1603. p. 29—35) für diese Quelle des Ord. Vit., und mithin auch des Wace, Benoît u. s. w. Dieses Fragment findet sich in der That bey Ord. Vit. wörtlich aufgenommen, und zwar von p. 646: »Dum furerent« etc., bis p. 647 zu den Worten: »Noxia temeritas semper comprimenda«; an diese wird im Fragment unmittelbar angereiht, was bey Ord. Vit. folgt: p. 656, Z. 24 v. o. von den Worten: »multotiens olim contra patrem suum litigaverat« etc., bis p. 663 zu den Worten: »Verbum autem Domini manet in aeternum«. — Uns aber scheint dieses Fragment, theils eben wegen dieser auffallenden Lücke und sinnlosen Verbindung, theils weil es weder aus äusseren noch inneren Merkmalen dem Ord. Vit. abgesprochen werden kann, und er selbst, wie er doch sonst zu thun pflegt, sich auf keinen Vorgänger darin beruft, theils endlich weil die Schlussbetrachtung, p. 662: »Ecce subtiliter investigavi« etc., nicht wohl als von ihm bloss nachgeschrieben anzunehmen ist, vielmehr ein verstümmeltes Bruchstück aus Ord. Vit. zu seyn. Der Einwurf aber, dass Wace, und daher auch Benoît, den Ord. Vit. noch nicht benützt haben könnten, bedarf kaum widerlegt zu werden, da dieser bekanntlich um 1141 sein Werk vollendete; die beyden Trouvères aber fast dreyssig Jahre später erst ihre Reimchroniken abfassten!

3) S. *Ord. Vit.* l. c. p. 660: »Denique *quinto Idus* Septemb. féria V. jam Phoebo per orbem spargente clara radiorum spicula« etc., d. i. Donnerstag den 9. September; Benoît wäre also hier dem Guil. de Jum. (lib. VII, cap. 44, p. 292: »*IV Idus* Sept.«) gefolgt. Vgl. Rom. de Rou, T. II. p. 298,

Obwohl er wieder genau nach Ord. Vid. (l. c. p. 661) erzählt, dass die Leiche des Königs, von dessen Söhnen und Hofleuten verlassen, auf Kosten eines Landjunkers (»pagensis eques naturali bonitate compunctus est«), Herluins, auf der Seine [1]) und übers Meer nach Caen geführt werden musste, so erwähnt er doch ausdrücklich, dass Heinrich sich bey der Beerdigung dort eingefunden habe (p. 302: »I fu e vint *Henris sis fiz*«), während Ord. Vit. nichts davon sagt [2]). Heinrich's Enkel war aber auch Benoîts besonderer Gönner, dem er bey jeder Gelegenheit Weihrauch streut [3]), und so sagt er auch am [S. 90] Schlusse dieses Abschnittes, wo er sich nochmals als blossen Uebersetzer bekennt, dass er nur seinem Herrn (nämlich Heinrich II.) zu gefallen gesucht habe, den er über Alles liebe [ed. 39801 ff.]:

»*Translatée ai l'estoire* [4]) e dite
D'eissi cum *l'ai trovée escrite*;
N'ai mis fauseté ne mençonge.
Damne-Deu pri qu'il voille e donge,
Si soffert i ai grant labor,
Qu'au plaisir seit damun seignor:
Ci voil e quer sor tote rien,
Kar od tant m'esterreit-il bien«.

III. Hatten wir es bisher mit einem Zeitgenossen und Nebenbuhler des Wace zu thun, so folgt nun (bey Hrn. Michel unmittelbar auf Gaimar) ein ungenannter Fortsetzer von dessen Brut; nämlich: »Extrait de la Continuation du Brut d'Angleterre de Wace; par un Anonyme (p. 65—117). — Diese Fortsetzung befindet sich in der Handschrift des Brut, aus der Cotton'schen Bibliothek, Vitellius A. X., der einzigen bis jetzt davon bekannten. Sie beginnt wo der Brut endet, nämlich von dem Tode des Cadwalador, und reicht bis in das fünf und zwanzigste Regierungsjahr Heinrichs III., d. h. sie gibt von Heinrich II. und dessen Söhnen nur mehr ein paar fragmentarische Notizen, und führt von Heinrich III. nicht viel mehr als den Namen an; spricht aber von dem Tode der Prinzessin Eleonore (»Alianore«), der Tochter Gottfrieds von Bretagne, und Schwester des unglücklichen, von Johann ohne Land ermordeten Prinzen Arthur, der Beysetzung ihrer Leiche in der Priorey von St. Jacob zu Bristol, und von deren Beerdigung in dem Nonnenkloster zu Amesbury (p. 117):

Anm. 2; — wenn es hier im Texte heisst: »Entrant setembre à *l'oisme* di«, so dürfte das wohl verlesen seyn statt: »*al disme* di«? — Ueberhaupt weichen die Angaben der Quellenschriftsteller über den Tag des Todes Wilhelms I. etwas ab; so: *Guil. Malm.* l. c. p. 112: »*octavo* Idus Sept.«; — hingegen *Florent Wigorn.* p. 450: »*quinto* Id. Sept.«; — und das *Chron. Saxon.* p. 189: »on thone *nextan dæg æfter natiuitas sce. Marie*«, d. i. 9. September, der also wohl als die beglaubigtste Angabe anzunehmen ist.

1) Daher ist p. 300, letzter Vers, statt:

»L'orent en la nef mis en *seigne*«,

zu lesen: »en *Seigne* (Sequana) [= ed. 39750].

2) Wohl aber findet sich die Gegenwart Heinrichs erwähnt bey *Guil. Malm.* l. c. p. 113: Quocirca volente *Henrico filio qui solus ex liberis aderat*«; — und *Guil. de Jum.* l. c. p. 292: »*Solus* autem filiorum suorum *Henricus* exequias patris persecutus est«. — Hingegen hat Benoît, so wie Wace, die Grabrede des Bischofs Gislebert und das Zerplatzen der Leiche beym Eindrängen in den Sarkophag weggelassen (s. *Ord. Vit.* l. c. p. 662).

3) S. Beyspiele davon bey: *Vauquelin de la Fresnaye*, Nouv. hist. de Normandie, p. 440 und 441.

4) P. 302 sagt er:

»Ce retrait *l'estoire e la vie*«.

»A Bristowe morut el chastel
E Saint-Jake à la priorie
Fu *Alianore* ensevelie.
Puis fist li rois sa volonté,
A Ammesbyrie fu translatée« [1]).

Daraus ergäbe sich denn, dass diese Reimchronik erst nach [S. 91] dem Jahre 1241 abgefasst wäre [2]). Sonst wissen wir nichts von ihrem Verfasser, als dass er, nach der Angabe des Abbé De la Rue wenigstens, sein Werk zu Amesbury, in der Grafschaft Wiltshire, abgefasst, und, wahrscheinlich aus dem Lateinischen, übersetzt haben soll [3]). Doch dem sey wie ihm wolle, immer bleibt diese Reimchronik ein merkwürdiges Document, trotz ihrer offenbaren Unrichtigkeiten [4]) und handgreiflichen Fabeln; denn [S. 91] sie

---

1) S. *Matth. Paris;* l. c., p. 510 ad an. 1241; und p. 513; — *Nic. Triveti* Annales sex Regum Angliae; ed A. Hall. Oxonii 1719. 8. p. 194, ad an. 1241: »Obiit soror Arthuri *Alianora* apud Bristollum, ubi cum annis multis caelibem vitam duxisset, tandem moritura corpus suum inter Sanctimoniales Ambresbirae sepeliendum legavit«. — Vgl. *Morice*, Hist. de Bretagne. Tom. I, p. 174.

2) Wenn anders diese Stelle nicht von einem späteren Kopisten eingeschoben wurde? — Denn gleich darauf folgen noch die beyden Verse zum Schlusse:
»Li quons Johan, quant il fu rei,
Isabele tint od *grant noblei*«.
Ist unter dieser Isabelle nun, wie aus dem Vorhergehenden (p. 114) wahrscheinlich wird, nicht Isabelle von Angoulesme, sondern Isabelle von Glocester gemeint, die zwar bey Einigen auch »Hawisa« heisst, so ist der letzte Vers unseres Chronisten auffallend, und noch mehr, dass er mit keiner Sylbe der Auflösung ihrer Ehe mit König Johann, die bekanntlich i. J. 1200 (s. *Matth. Paris*, l. c, p. 168) erfolgte, und ihrer späteren zweymaligen Wiederverheiratung erwähnt, woraus man fast schliessen könnte, dass unsere Reimchronik ursprünglich vor dem Jahre 1200 abgefasst sei? — Freylich ist die Sprache, in der sie auf uns gekommen, offenbar aus dem dreyzehnten Jahrhundert.

3) L. c., Tom. III, p. 158–159; diese Angabe muss übrigens in dem früheren, noch nicht herausgegebenen Theile dieser Reimchronik enthalten seyn; denn in dem vor uns liegenden kömmt nichts vor, was dazu berechtigte, vielmehr würden wir darnach unseren Anonymus für einen Benedictinermönch aus dem Kloster Tewkesbury, in der Grafschaft Glocester, halten, da er eine auffallende Vorliebe für dieses Kloster zeigt, und besondere Rücksicht auf dessen Geschichte und Legenden, und auf die Genealogie der Familien Fitz-Haimon und Glocester nimmt, die jenes Kloster neu erbaut und dotirt haben, und deren Glieder meist dort begraben sind (s. p. 99, 103 und 114). — Eben so wenig begründet ist aus dem Vorliegenden die Angabe, dass sein Werk eine Uebersetzung aus dem Lateinischen sey; denn weder beruft er selbst sich auf ein lateinisches Original, noch ist uns, so wenig wie dem Hrn. Abbé De la Rue, eine lateinische Quelle bekannt geworden, die mit einiger Wahrscheinlichkeit für dessen Original zu halten wäre?

4) So z. B. verwechselt er Mathilde, die Gemahlin Wilhelms I., mit der gleichnamigen Gemahlin Heinrichs I. (p. 73); — lässt Wilhelm I. zu Caen sterben (p. 94); — Heinrich I. zu Caen neben seinem Vater, und Heinrich II. zu Reading begraben werden (p. 108 und 115); — nennt Roger, den zweyten Sohn Roberts von Glocester, Bischof von Winchester (p. 113) statt von Worcester (s. *Annal. eccl. Wigornien.* ad an. 1163-1165 ap. *Wharton*, Anglia sacra; Pars I, p. 476); — u. s. w.

ist vielleicht die einzige unter den anglo-normandischen, die entschieden für die unterdrückten Angelsachsen gegen die übermüthigen Normands Partey nimmt, und von diesem Standpunkt aus das Verfahren und den Charakter der ersten anglo-normandischen Könige, besonders Wilhelms I. und II., beurtheilt, so dass wir nun, ausser den angelsächsischen Parteyschriftstellern, auch einen mit ihnen übereinstimmenden Anglo-Normand haben, wodurch das »audiatur et altera pars« gegen die Unverschämtheiten und Verdrehungen der normandischen Apologisten nur um so dringender wird!

Der hier mitgetheilte Auszug beginnt mit dem Tode Eadward's des Bekenners. Als Eigenthümlichkeiten dieses Berichtes verdienen bemerkt zu werden, dass Harold am Morgen des Schlachttages von Hastings von seinem Kaplan in einer nahe gelegenen Kirche sich habe Messe lesen lassen (p. 70—71):

»Li rois (Harold), ki mult fu travaillé,
La nuit se est reposé;
Par matin se est levé,
Sa messe oïr est alé,
Assez près à un moster
Son chapelain fist chanter.
Quant li prestre out sacré
E le *Pater Noster* chanté,
Este-vus ke vient la crié:
»Le dux sur nus vient armé«!
Li rois, ki oï la crié,
Durement estoit affraé;
De la messe tantost se mist,
As armes corut sanz respit.
Si le *Agnus Dei* eust atendu
E la pais eust recéu,
Par pais eust la terre tenu
U par bataille le dux vencu.
Quant il issit del moster,
La croiz, ke fu fait de père,
Après le rois ad encliné
C'onques puis la teste levé.
Ki ke volt ceo saver,
A *Walteham*, ultre le halt auter,
Meimes cel croiz purra trover
E roi Haraud gisant en quer« [1]).

[S. 93] Auch der Tod Harold's wird abweichend von der gewöhnlichen Angabe erzählt (p. 72):

»De lances e des espées fu tant féru
E tant des coups aveit receu,
Ke a la terre fu cravanté
De son cheval, e à mort livré.
— — — — — — —
Haraud à *Walteham* fu porté,
Ilokes gist enterré« [2]).

Aus der Legende des Klosters von Tewkesbury [3]) findet sich die Anekdote von der Königin Mathilde, wie sie wegen verschmähter Liebe an Brictric Meaw sich gerächt habe, aufgenommen (p. 73—74).

Ueber die Behandlung der Angelsachsen nach der Eroberung kömmt folgende merkwürdige Stelle vor (p. 75):

---

1) Das Wunder von dem Kruzifixe zu Waltham erwähnen auch die noch ungedruckte Legende von Waltham (in der oben angeführten Rec. in Cochrane's For. Quart. Rev. p. 315), und *Matth. Westmonast.* (Flores hist. Francof. 1601. Fol. p. 224): »Unde (Waltham) recessurus (rex Haraldus), et inde ad bellum profecturus, cum orasset ante crucem, *ut refertur*, crux ei quasi ultimum valedicens, inclinavit, et in hoc gestu usque hodie perseverat.«

2) So schon *Guil. Malm.* l. c. p. 102: »Acceptum itaque (corpus Haroldi), *apud Waltham* sepelivit,« . . .

3) *Monast. angl.*; Vol. I, p. 154; aus der »Chronica de fundatoribus et de fundatione ecclesiae *Theokusburiae*.« — Vgl. *Thierry*, Hist. de la Conquête de l'Angleterre par les Normands. 3ème ed. Paris 1830. Tom. II, p. 53.

»Les *Engleis partot fist* (Willam I) *reboter* [1])
E les Normanz envancer.
Les Normanz, ki esteient seignors,
Les terres tindrent e les honors;
Par lur engresseté e hatie,
Par lor orgoille e sorquiderie,
Les *Engleis urent en despit*
E de eus grever fu lor délit.
Mult les firent grant damages,
Si les unt tenu en vil servages,
De terres les unt déshérité
E lor chateus les unt robé,
Des cors les unt malmené
E plusors en unt tué«; etc.

Eben so wird wird mit gerechtem Tadel die von Wilhelm I. anbefohlene Plünderung aller angelsächsischen Klöster [2]), und die Verwandlung einer fruchtbaren, bewohnten Gegend in einen Forst (New-forest), um die übermässige Jagdliebe dieses Königs zu befriedigen, erwähnt [3]), und das unglückliche Ende [S. 94] mehrerer Glieder seiner Familie in diesem Forste als durch den Teufel (»par le Malfé«) bewirkt, und als verdiente Strafe für Zerstörung so vieler Gotteshäuser dargestellt [4]) (p. 76—79).

Hierauf folgt (p. 80—91) eine unserer Reimchronik ganz eigenthümliche Anekdote, die wir bey keinem anderen Schriftsteller des Mittelalters finden konnten, wiewohl sie ganz im Geiste jener Zeit erfunden ist. »Wilhelm I., so erzählt unser Anonymus, »nachdem er die Eroberung Englands glücklich vollendet hatte, wollte, mit seinem gegenwärtigen Glücke nicht zufrieden, auch das künftige Geschick seiner drey Söhne wissen. Er berief daher die grössten Gelehrten und Weltweisen seiner Staaten diess- und jenseits des Meeres zusammen, um von ihnen die Lösung dieser ihn sehr beunruhigenden Frage zu erfahren [5]). Nachdem die weisen und gelehrten Männer lange und viel über die besten Mittel, diesen Wunsch des Königs zu befriedigen, gestritten hatten, und sich dennoch nicht vereinen konnten, schlug ein jüngerer, aber desshalb nicht minder gelehrter und weiser Meister vor, die drey Söhne des Königs kommen zu lassen, um sie selbst zu vernehmen [6]). Er legt nun jedem insbesondere die Frage vor: was er für ein Vogel seyn wollte, wenn es Gott beliebt hätte, ihn als solchen zu erschaffen? Als Robert darauf antwortet: ein Sperber; Wilhelm der Rothe: ein Adler; und Heinrich: ein Staar; so schliesst der Meister aus dieser charakteristischen und von den Prinzen motivirten Wahl also auf ihr künftiges Geschick:

---

1) S. *Ingulph*; l. c., p 70-71; — und *Henric. Huntindon.*; l. c., p. 370

2) S. *Chron. saxon.*; p. 176; — vgl. *Thierry*; l. c., Tom. II, p. 134-135.

3) S. *Chron. saxon.*; p. 191; — *Annal. Waverl.* ad an. 1087, l. c. p. 135; — *Henric. Huntindon.*; l. c., p. 371; — vgl. *Matth. Paris*; l. c., p. 9; — und *Thierry*; l. c., Tom. II, p. 272-276.

4) S. *Order. Vit.*; l. c., lib. X, p. 780-781; — und *Simeon Dunelmen.*; l. c., col. 225.

5) »Les granz clers de phylosophie
E les mestres de grant clergie
E les sages homes de son poer
Par deçà e de là la mer
A un parlement fist assembler,
Par eus entendre saver
De ses enfanz la destiné,
Ke tant avoit désiré,«

6) »Tant cum il desputerent
E de rien espleitèrent,
Este-vus un meistre de mein age,
Bien lettré e bien sage,
Entre els est sus lévé,
Si ad mult dulcement parlé:
»»Seignors, k'alez-vus dotant
E tuz les jorz desputant?
Faites les enfanz mander
E severalment od nus parler.««

[S. 95] »De *Robert* devom primes parler,
Ki volait estre *esperver*. [
L'esperver est pruz e honuré,
Mult bien volant e bien prisé;
Mès trop ad fort encombrer,
Ke à son voil ne poet voler:
Par les piez est ferme lié.
E tute sa vie enprisoné.
De Robert di-jeo altretant,
Kar pruz serra e mult vaillant;
Grant los a grant renon avera
E honoré de toz serra;
Meis quant avera tuit erré,
Par force ert pris e amené
E al drein, céo est la som,
Robert morra en prison.
De *Willam le Rus* parlom avant,
Ki volait estre *egle* volant.
La egle est forte e puissant;
Meis mult est orde e malfesant,
Pur pruesce ne ert jà prisé
Ne chéri ne honuré,
A male fine est destiné,
De laceons pris u seté.
De Willam volum autant dire,
Ke rois serra e grant sire,
Riches home e mult puissant,
Meis mult cruel e malfesant,
Pur ses utrages mult doté,
De plusors haï e poi prisé;
Orde home ert, de male vie,
Malement morra, pur veir vus die.
Parlum de *Henri* le puisné frère,
Ki volait *l'estornele* resembler.
L'estornel est simples e deboners
E en grant soudre volt voler,
En peis volt vivre sanz mesprendre
E en solaz sa fin atendre.
De Henri ceo dire bien purrum
Ke del estornel trové avom,
Ke sages serra e de bon afere
E à son voil ne movera guerre,
Larges terres e rentes avera
E grant meisné par pais menera,
Sovent graunt anoy sentira,
Meis al drain en peis morra«.

Mit dieser Auslegung sind auch die andern Meister vollkommen einverstanden, und sie wird daher dem Könige mitgetheilt, der sich zwar über das Loos seiner beyden älteren Söhne sehr betrübt, aber desto mehr über das seines jüngsten erfreut [1]).

[S. 96] Unmittelbar nach dieser, im Geiste eines orientalischen Apologs erfundenen Anekdote berichtet unsere Chronik über die Entstehung des Domesdaybook, und reiht daran genealogische Notizen von den unmittelbaren Nachkommen Wilhelm des Eroberers (p. 91-94). In der darauf folgen-

---

1) Diese Prophezeyung après coup, von der wenigstens das »se non è vero è ben trovato« gilt, wurde wahrscheinlich durch jene Stelle der auf dem Sterbebette von Wilhelm I. gehaltenen Rede veranlasst, in der er die künftige Grösse seines jüngsten Sohnes voraussagt (s. *Order. Vit.*, l. c., lib. VII, p. 659: »Cui (Henrico) pater respondit: .... »»Tu autem tempore tuo totum honorem, quem ego nactus sum, habebis: et fratribus tuis divitiis et potestate praestabis««). Uebrigens ist es merkwürdig, dass diese Erzählung unserer Reimchronik, nebst dem nachfolgenden Berichte bis zum Tode Wilhelms des Rothen (p. 98), sich abgesondert in einer Handschrift (Ms. Cotton., Cleopatra, A. XII) findet, unter dem Titel: »De Willelmo Bastardo et tribus filiis ejus.;« woraus Hr. Michel die Varianten mitgetheilt hat. — Uns scheint es weniger wahrscheinlich, dass, wie der Abbé De la Rue (l. c. p. 169) glaubt, unser Verf. diese Erzählung seiner Chronik eingeschaltet habe, als dass sie vielmehr, als ihm eigenthümlich und dem Zeitgeschmacke besonders entsprechend, daraus entlehnt, und abgesondert abgeschrieben worden sey. Dafür spricht wohl, dass sich in der besonderen Abschrift auch der fernere Bericht bis zum Tode Wilhelms II. mit befindet, da doch die oben mittgetheilte Anekdote in der That ein für sich abgeschlossenes Ganze ausmachen könte. Dass aber dieses Fragment beym Tode Wilhelms II. abbricht, lässt sich dadurch erklären, dass von dem Schiksale der andern beyden Brüder nur ein paar Notizen, vermengt mit Kloster- und Familiengeschichten, vorkommen.

den Skizze von der Regierung Wilhelms II. findet sich folgendes Urtheil über über dessen Charakter (p. 95-96):

»Willam le Rus, ki rois fu,
Malement se est contenu;
Orde home esteit e mal enteché,
Mult cruel e demesuré,
Sorquiders e orgoillus
E sor tote rien coveitus,
— — — — — —
Lai en son tens ne fu usé

Si par pecunie ne fust pleidé.
Or e argent ses amis.
Par mie la terre furent justis.
Cil ki plus [illegible] estoit
E le pople plus raimbre saveit,
A lui esteit ami plus cher
E son privé conseillere«[1].

[S. 97] Der gewaltsame Tod dieses Königs wird dann natürlich als gerechte Strafe für dessen Ruchlosigkeit dargestellt (p. 97-98).

Von Robert Courte-Heuse und Heinrich I. gibt unser Chronist nur ein paar magere Notizen, die lauter allbekannte Fakten, manchmal noch überdiess durch offenbare Unrichtigkeiten entstellt enthalten; dagegen beschäftigt er sich ausführlicher mit dem Schicksale des Benediktinerklosters zu Tewkesbury (p. 99) und der Nachkommen des Robert Fitz-Haimon, des Wiederaufbauers dieses Klosters[2]). So erzählt er die Verbindung Mabiliens, der Tochter desselben, mit Robert, dem natürlichen Sohne Heinrichs I., der dadurch Graf von Glocester wurde (p. 103-105), fast eben so, wie die Chronik Robert's von Glocester (ed. Hearne. Oxford 1724 [Londoner Abdruck], Vol. II, p. 431-434, — vgl. Thierry: l. c., Tom. II. p. 381-383).

Gleich darauf berichtet er, wie (i. J. 1109) die Abtey von Ely zu einem Bisthum erhoben wurde (p. 105-107)[3]).

Eben so dürftig, wie von Heinrich I., sind die Nachrichten unsers Anonymus von den doch so ereignissreichen Regierungen Stephans und Heinrichs II. Natürlich erklärt er, als ein eifriger Anhänger der Familie Glocester, sich gegen den ersteren[4]). [S. 98] Mit Robert von Glocester und

---

1) Vgl. oben S. 30 Anm. 1.

2) Vgl. *Monast. angl.*; Vol. I. p. 154-155.

3) S. *Richardi*, Prior. Eliens., continuatio hist. Eliens. ab anno 1107-1169 (ap. *Wharton*. Anglia sacra. Tom. I. p, 615-616. »Processus qualiter Abbatia mutabatur in Episcopatum:« – und *Eadmer*. l. c., p. 95-96 et 104. — Unser Chronist erzählt aber auch hier eine, ihm eigenthümliche Anekdote; nämlich dass statt des Abts, der die Unterhandlungen geleitet und die Kosten bestritten hatte, ein andrer vom König zum Bischof ernannt wurde, der Abt aber mit der Stelle des Priors sich habe begnügen müssen:

»E celui ki avant estoit abbé
E la besoigne out tote procuré,
Del abbeie de Hely prior fist

E pur l'ordre garder en cloistre mist.
Plus n'aveit pur ses despens.
Ke mult remaint ke fol pens.«

Diese Anekdote scheint jedoch nicht besser begründet zu seyn, als die obige; denn der letzte Abt von Ely, Richard Fitz-Gilbert, der allerdings die Unterhandlungen wegen der Erhebung zum Bisthum begann, starb vor dem Abschluss derselben (Angl. sacra: I. p. 614: »Tamen non ipse, sed qui ei successerat, negotium peregit«), und erst Herveus (eben der erste Bischof) beendete sie, unter dem Vincentius der erste Prior ward (ibid. p. 683).

4) So erwähnt er ausdrücklich, dass Robert von Glocester dem Könige Stephan nicht den Eid der Treue geleistet habe; dass Stephan die Krone »par ultrage« an sich gerissen habe; und dass es wohl dem Könige, nicht aber dem Grafen zur Schande gereiche, der Gefangene seines Gegners geworden zu seyn:

dessen Nachkommen beschäftigt er sich dagegen wieder viel ausführlicher (p. 112-114): »Ore des rois lerrom atant,
Del queons Robert conterom avant« [1]).

Was darnach noch von Heinrich II. und dessen Söhnen berichtet wird, ist, wie gesagt, ganz unbedeutend, da die paar Zeilen, die von ihnen handeln, nur Allbekanntes enthalten. Doch wollen wir bemerken, dass Richard I. hier schon »Quor-de-Léon« (p. 116) genannt wird.

IV. »Extrait de la Estoire de Seint Aedward le Rei, translatée du Latin;« aus einer Pergamenthandschrift aus dem dreyzehnten Jahrhundert in der Universitätsbibliothek von Cambridge (Ee, 3, 59). Der hier mitgetheilte Auszug enthält nur eine kurze Beschreibung der Schlacht von Hastings (p. 119-126 [= ed. Luard London 1858. 4511 ff.]).

Wiewohl sich dieses Leben Eadward's des Bekenners ausdrücklich als eine »Uebersetzung aus dem Lateinischen« [S. 99] selbst ankündet, und man daher die »Vita Sti. Edwardi Regis et Confessoris« des Abtes Ailred von Rievaux für dessen Quelle halten sollte, so ist wenigstens der vorliegende Theil der anglo-normandischen Bearbeitung nicht aus dem Werke des Letzteren entnommen. Sollte vielleicht gerade dieser Theil ein von dem Uebersetzer hinzugefügter Anhang seyn? — Wenigstens könnten die Verse, womit er beginnt, zu dieser Annahme berechtigen:

»A ma matire *pas n'apent* *Si pur esclaircir mun efere* [num e f.],
De vus dire *mais brefment* Entendre cum la vengange [etc.[2])
Du grant cunquest d'Engleterre Saint Aedward avoit grant poissance

»E de ceo sourt par mie la terre *Si li rois préist le conte;*
Un *proverbe* en tele manere: Mès ceo est honte, par ma foi,
Ne seroit mie mult de honte *Quant le conte prent le roi.*«

1) Die genealogischen Notizen, die er hier von den Nachkommen Roberts von Glocester gibt, scheinen abermals aus den Annalen des Klosters Tewkesbury geschöpft zu seyn (vgl. Monast. angl., Vol. I, p. 155-156). — Unsere obige Vermuthung, dass die vorliegende Chronik ursprünglich vor dem Jahre 1200 abgefasst worden sey, wird auch hier dadurch bestätigt, dass er in der Genealogie der Grafen von Clare und Hertford Gilbert I. zuletzt nennt, der i. J. 1230 starb, aber weder von dessen Succession in das Erbe von Glocester, noch von dessen Vermählung mit Isabelle von Pembroke, noch von dessen Sohn Richard II. spricht, welcher i. J. 1222 geboren wurde, also bereits neunzehn Jahre alt war, als Eleonore von Bretagne starb, wesshalb man die Stelle, in der von ihrem Tode Erwähnung geschieht, die einzige in der ganzen Chronik, die von Ereignissen nach dem Jahre 1200 spricht, um so mehr für eine Interpolation eines späteren Kopisten halten könnte? -- Noch wollen wir als einen Beweis der grossen Vorliebe unseres Chronisten für das Kloster von Tewkesbury anführen, was er hier in Bezug auf die Grabstätte Wilhelms von Glocester sagt:

»Son cors mistrent à Keyvesham
E là *par traïson* l'unt enterré,
Ke à Teukesbyrie se out devisé.«

2) *Ailredus Abb. Riev.*, Vita Sti. Eduardi (ap. *Twysden*; T. I, col. 400): »Ostendet (Dominus) deinceps populo huic iram et indignationem, immissiones insuper per angelos malos, quibus traditi sunt *anno uno et die uno, igne simul et gladio puniendi.*« — Und col. 404: »Interea *Haraldus* ..... malum quod Anglis *secundum sancti Regis oraculum* Dominus praeparaverat, transgressione pacti et fidei acceleravit læsione.« — Vielleicht veranlassten diese

Vielmehr scheinen die Notizen, die uns hier über die Schlacht von Hastings gegeben werden, theils aus Wilhelm von Malmesbury, theils aus Heinrich von Huntingdon genommen zu seyn [1]), und enthalten daher nur Bekanntes.

Der Uebersetzer, oder, in soferne er hier auf eigenen Füssen geht, Compilator, ist im höchsten Grade parteyisch für die Normands; so z. B. (p. 120):

Guillame Bastard, de Normandie	A suens est crueus e baudz
Ducs, à la chère hardie,	*E haiz cum lu u urs,*
K'ot dire ke rois Haraudz	*As Engleis vent faire sucurs«* (!!).

[S. 100] Ein paar Züge scheinen jedoch aus seiner Fabrik zu seyn; so lässt er auf Wilhelms Schilde die Messe vor der Schlacht lesen (p. 121: »Sur sun escu fait chanter messe«); die Angelsachsen den ersten Angriff thun (p. 121):

Li rois Haraud, ki s'en vent tost,	Cum fait dromunz wage en und
Ki l'envaï premerement,	Quant curt siglant en mer parfund.«
Perça e desrund sa gent	

Die letzten beyden Verse sind zugleich ein Beyspiel von der mehrmal bis zum poetischen Ausdruck sich erhebenden Darstellung. Das ist aber auch das grösste Verdienst dieser Bearbeitung!

V. »Extrait de la Chronique de Pierre de Langtoft.« Da sowohl der Verfasser [2]) als seine Chronik durch Robert's of Brunne Uebersetzung (ed. Hearne. Oxford. 1725) hinlänglich bekannt sind, und der hier daraus mitgetheilte Theil ohnehin keine quellenmässige Authentizität hat [3]), so wird es genügen, mit ein paar Worten den Inhalt und die wesentlicheren Abweichungen zwischen Original und Uebersetzung anzuzeigen.

Hr. M. gibt nämlich nach drey Handschriften des brittischen Museums und einer der k. Bibliothek zu Paris ebenfalls nur den Theil daraus, der von dem Tode Eadwards des Bekenners bis zum Tode Heinrichs I. geht (p. 127-165; und in der Uebersetzung Robert's of Brunne: Vol. I. p. 69-109). Die Uebersetzung hat p. 70 eine Interpolation von dem Fall Wilhelms auf die Erde bey der Landung nach Guil. Malm.; — p. 71 lässt sie Edwin und Morcar der Schlacht von Hastings beywohnen, welcher Irrthum im Originale sich nicht findet; — p. 76 schiebt sie eine Anspielung auf Eadward's pro-

---

Worte des Originals die Erweiterung des Uebersetzers, der sich noch einmal darauf zu beziehen scheint (p. 123):

»*Lors prent voirs ke rois Aedward*	Est li rois Haraud navrez
Dist, kar en l'oil d'un dart	E tost après tut détrenchez.«

1) So z. B. der Fall Wilhelms auf die Erde bey der Landung und das verkehrte Anziehen des Panzers (p. 120-121) nach Guil. Malm.; — das Bruchstück aus der Anrede desselben an die entmuthigten Normands (p. 122-123) nach Henr. Huntind.; — die Uebergebung der Leiche Harold's an dessen Mutter zur Beerdigung derselben zu Waltham (p. 125-126) wieder nach Guil. Malm. u. s. w.

2) Vgl. die Vorrede in Hearne's Ausgabe, p. XXII-XXV und XCIV-XCVI; — *De la Rue*, l. c., Tom. III, p. 234-239 (von der da gegebenen Notiz bemerkt jedoch Hr. Michel mit Recht, dass sie mehrfacher Berichtigung bedürfe); — und Lappenberg, l. c., S. LXVIII [sowie Wright's Ausg. London 1866].

3) Vielmehr wimmelt er von den augenscheinlichsten Verstössen und Fabeln, die zu berichtigen eine eben so unnöthige als undankbare Mühe seyn würde.

phetische Vision nach Ailred von Rievaux ein; — und p. 95 hat sie, ausser einer etwas anderen Anordnung der Erzählung, eine genealogische Notiz von Mathilden's, der Gemahlin Heinrich's I., Aeltern und Geschwistern eingeschoben. Hingegen nennt Langtoft als den, der Gospatrik's und Malcolm's Verrath dem Könige Wilhelm I. anzeigte (p. 138): »Le fiz Robert Malet, Helys de Lindeseye;« — und hat bey der Erwähnung von der durch Robert- [S. 101] Court-Heuse entdeckten Falschheit der Anklage, dass Malcolm den König Wilhelm habe vergiften lassen wollen (p. 83 der Uebers.), den von dem Uebersetzer ausgelassenen Zusatz (p. 143):

»Rethorna (Robert) vers son peer, reposayt à Northton,
Le *Chaustel-Nove* sur Tyne fist lever en son noun.«

Andere, kleinere Abweichungen hat bereits Hearne bemerkt. Uebrigens ist die französische Chronik Langtoft's in 10—12sylbigen, oft sehr unregelmässigen Versen, und in einreimigen Tiraden oder Strophen geschrieben.

Wir können unseren Bericht nicht schliessen, ohne unseren aufrichtigsten Dank, in den jeder Geschichtsfreund einstimmen wird, für diese wichtige Bereicherung dem verdienstvollen Herrn Herausgeber zu wiederholen, und sehen mit Sehnsucht der Erscheinung des zweyten Theils dieser interessanten Sammlung entgegen, dessen Inhalt vorläufig also angegeben wird: 1) das lateinische Leben Herward's; 2) das ebenfalls lateinisch geschriebene Leben des Earl Waltheof und seiner Gemahlin Judith; 3) die Waltham'sche Legende von König Harold; 4) das »Carmen de bello Hastingensi« von Guido von Amiens; und 5) des *Chrêtien de Troyes* »Dict de Guillaume d'Angleterre.« Möchte Hr. Michel nur sein Versprechen halten, ausser den so nöthigen Anmerkungen, einem Glossar und Index, ausführlichere Prolegomena und ein vollständiges Verzeichniss aller bis jetzt über Wilhelm den Eroberer und dessen Söhne erschienenen Werke beyzugeben! — Sein Fleiss und seine Gelehrsamkeit können sich nicht leicht ein würdigeres Thema wählen, als die überaus wichtige und anziehende Geschichte dieser »letzten That der Völkerwanderung«!

Wien, im Juny 1836. Ferdinand Wolf.

8.

Lais inédits des XIIe et XIIIe siècles, publiés pour la première fois, d'après les manuscrits de France et d'Angleterre, par *Francisque Michel*. Paris, Techener. Londres, W. Pickering. 1836. 8. V et 144 pag.*)

Auch die vorliegenden Gedichte, deren Bekanntmachung wir abermals der unermüdlichen Thätigkeit des um die altfranzösische Literatur schon so vielfach verdienten Hrn. Fr. Michel verdanken, gehören zu jenen, die sich unter dem Namen der »Lais« als eine eigene Gattung der nord-französischen Poesie geltend gemacht haben. Wir haben bei ähnlicher Veranlassung schon früher in diesen Blättern (1834. August, No. 30. u. 31.) unsere Ansichten über diese Dichtungsgattung mitgetheilt, und werden nächstens an einem anderen Orte Gelegenheit haben, sie zu berichtigen und zu ergänzen, so dass wir uns hier darauf beschränken wollen, den Inhalt der in vorliegender Sammlung enthaltenen Lais zu besprechen.

---

*) Aus: Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik. Berlin 1837. Band II. Sp. 139-158.

[illegible] enthält drei solcher Gedichte: das »*Lai del Désiré*«; [illegible] »*Lai* [illegible] [illegible] das »*Lai du Conseil*«: alle drei in den üblichen kurzen Reim[illegible] [illegible] Kunst.

[illegible] kurzen »Préface« erwähnt Herr M. bei Aufzählung der Hand[illegible] [illegible] er zu seiner Ausgabe benutzt hat, auch einer, [illegible] [illegible] enthaltenden Handschrift aus dem Anfang des 14ten Jahrh. [illegible] [illegible] Hrn. Techener, seitdem nach Belgien verkauft), die [illegible] [illegible] Paulin Paris im »Bulletin du Bibliophile« Paris Techener. [illegible] No. 7.; p. 243-248) ausführlich beschrieben hatte. [illegible] [illegible] die Geschichte der Literatur und der Erfindungen merkwürdige [illegible] Ansichten berichtigende Aufschlüsse gewährt, so wollen [illegible] [illegible] etwas dabei aufhalten. Sie enthält nämlich, ausser [Sp. 140] [illegible] [illegible] Lai du Conseil, noch folgende [illegible] von derselben [illegible] 1) eine besonders wichtige Abschrift des »Roman de la Rose«, [illegible] die gewöhnlichen Angaben über diesen berühmten [illegible] Resultate ergeben: 1) dass Jean de Meung nicht [illegible] [illegible] seine Fortsetzung unter der Regierung Carl's IV. [illegible] [illegible] letzten Jahren des 13ten, oder höchstens in [illegible] 14ten Jahrh. vollendet habe; denn am Ende [illegible] [illegible] die Fortsetzung Jean de Meung's vollständig enthält [illegible] Hand: »Explicit liber speculorum amantium. — [illegible] [illegible] mil CCC.XX et neuf (1329), ou mois de octobre [illegible] [illegible] Denis de Franche.« In einigen (17) darauf folgen[illegible] [illegible] Fabrik nennt sich der Abschreiber: »On [illegible] [illegible] *de Goumecourt* par men surnom.« 2) geht daraus [illegible] [illegible] de Lorris nicht, wie man bisher noch fast all[illegible] [illegible] findet, sein Werk unvollendet gelassen, und [illegible] de Meung es fortgesetzt und beendet habe[1]; [illegible] Versen in Guillaume's Gedicht:

[illegible] ailleurs fiance | Se je pers vostre bien veuillance

findet [illegible] von ihm eine in allen bisher bekanntgewordenen [illegible] Tirade von 72 Versen, worin er erzählt, dass »dame Pitié«, [illegible] die Verzweiflung des Liebenden, diesem in Begleitung von »dame [illegible]«, »Bel-Acueil« und »Loyauté« erscheine. »Malebouche und Jalousie [illegible] haben zwar die Pforte des Thurmes wohl verschlossen:

Mais amours [illegible] la blonde,	A lueq fusmes à grant delit
Embla les clés; [illegible] a mises.	D'erbe fresque furent no lit.
[Sp. 141] Tantost delez moi les a mises.	De beles roses de rosier
Lors si fu la doulour passée	Fumes convers, et de baisier
Dame biauté a recelée	A grant soulas, à grant deduit
Le biau bouton m'a presenté,	Fumes trestout à cele nuit
Et je le pris de volenté	Mais mout me sembla la nuit briève . . . . .

---

1) Zwar hat Raynouard, schon vor mehr als zwanzig Jahren (bei Anzeige von Méon's Ausgabe des Roman de la Rose im *Journal des Savans*, Octobre, 1816; p. 69-70) gegen diese, so lange für ausgemacht geltenden Angaben gewichtige Zweifel erhoben; nichts destoweniger wurden sie seitdem noch oft wiederhohlt, als wäre nichts dagegen vorgebracht worden; man kann daher die Berichtigung solch eingerosteter Irrthümer nicht laut und eindringlich genug verkündigen, damit sie endlich auch zu den Ohren des nachschreibenden Heeres der Compendien- und Encyklopädien-Macher durchdringe! — (vgl. den gutgeschriebenen Artikel über den Roman de la Rose von Le Roux de Lincy, in der *Revue de Paris*, Livre du 5 Mars 1837).

Et sans faille la douche rose
Au departir ne fu pas close;
Mais anchois que se departissent,
Ne que de moi congié présissent
S'en vint biauté humeliant
Vers moi et dit tout en riant....
Biau dous amis, iche me dites
En tex services, tex merites
Pensez de servir sans trichier.
Se cuer avés bon et entier
Tous jours serez du bouton maistre....
A tant m'en pars et pris congié,
C'est li songes que j'ai songié.

»Explicit primus. —
»Incipit secondus.«

Durch die Auffindung dieser Schlussverse ist daher die so lange für ausgemacht geltende und so oft wiederhohlte Behauptung: dass Guillaume de Lorris durch den Tod verhindert worden sei, sein Werk selbst zu vollenden, hinlänglich widerlegt; und es steht kaum mehr zu bezweifeln, dass Jean de Meung eigenmächtig diesen Schluss seines Vorgängers unterdrückt habe, um seinen anreihen zu können! — Ausserdem enthält diese Recension des Roman de la Rose zahlreiche wichtige Abweichungen von der gewöhnlichen Lesart und dürfte daher bei einer neuen Ausgabe derselben vorzüglich zu berücksichtigen sein. — Hierauf folgt in der in Rede stehenden Handschrift 2°. ein unedirtes, und, nach der Versicherung der Hrn. M. und P., sonst nirgend vorkommendes, aber sehr unzüchtiges fabliau »*Du Moigne*«. — 3°. Der ebenfalls noch ungedruckte »*Bestiaire divin*« des Guillaume le Normand, eines Trouveres aus dem Ende des 12ten und Anfange des 13ten Jahrh.[1]); 4°. »*Les deux Besans*«, [Sp. 142] nach Hrn. P. von demselben Dichter[2]). 5°. endlich eine »*Complainte d'amour*«, die Hr. P., freilich aus dem ziemlich schwachen Grunde, weil sie unmittelbar auf die beiden erst angeführten, von ihm dem Guillaume le Normand beigelegten Werke folge, ebenfalls diesem Dichter zuschreibt, von dem allerdings auch schon La Borde (Essais sur la musique; Tom. II. p. 199), aber ebenfalls ohne alle Belege, angeführt hatte, dass er mehrere Chansons verfasst habe. Doch dem sei nun, wie ihm wolle, jedenfalls ist diese »Complainte« nicht aus viel späterer Zeit, und daher die darin vorkommende Stelle, in der der Dichter seine Herzensdame mit dem Nordsterne (»tresmontaigne«) vergleicht und dabei von dem nautischen Gebrauche der Magnetnadel eine noch ausführlichere Beschreibung, als die berühmte Stelle der »*Bible Guyot*« [622 ff.], macht, für die Geschichte des Compasses[3]) so merkwürdig, dass auch wir sie hier ganz mittheilen wollen[4]):

---

1) Vgl. über ihn und seine zahlreichen Werke: *De La Rue*, Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs et les Trouvères normands et anglo-normands. Caen, 1834. Vol. III. p. 12-32.

2) Hr. P. bemerkt selbst, dass er hier die vom Abbé De La Rue (l. c. p. 24-31) aus einer anderen Hdschr. (ms. de la Bibl. du Roi no. 2560) ausgezogenen Stellen nicht habe finden können; allein er scheint übersehen zu haben, dass das von De La Rue angeführte Werk des Guillaume den Titel hat: »*Le Besant de Dieu*«; daher stimmen wir ihm allerdings bei, wenn er sagt: »Je serois donc tenté de croire que ce sont deux ouvrages *entièrement distincts*«; müssen aber seine Behauptung: dass auch das oben angeführte Werk von Guillaume le Normand sei, auf sich beruhen lassen.

3) Vgl. hierüber, ausser den älteren bekannten und oft angeführten Schriften und dem Art. *Compass* in der Ersch-Gruber'schen Encyklopädie, besonders: *Hüllmann*, Städtewesen des Mittelalters Thl. I. S. 123-137; und *Capmany*, Questiones criticas sobre varios puntos de historia economica, politica, y militar. Madrid. 1807. 4to. p. 73-132.

4) Hr. Paris und Hr. Michel haben diese Stelle aus derselben Hdschr. mitgetheilt; aber mit abweichenden Lesarten, wir werden sie

La tesmontaine (sic) est de tel guise
Qu'ele est el firmament asisse
Où ele luist et reflambie.
Li maronier qui vont en Frise,
En Gresse, en Acre ou en Venisse,
Sevent par li toute la voie:
[Sp. 143] Pour nule riens ne se desvoie,
Tout jours se tient en une moie,
Tant est de li grans li servisse.
Se la mers est enflée ou koie
Jà ne sera c'on ne le voie [1])
Ne pour galerne ne pour bise.

Pour bise ne pour autre afaire
Ne laist son dout [2]) servise à faire
La tresmontaigne clere et pure:
Les maroniers par son esclaire
Jete souvent hors de contraire
Et de chemin les asséure;

Et quant la nuis est trop oscure
S'est ele [3]) encor de tel nature
C'à l'aimant fait le fer traire,
Si que par forche et par droiture
Et par ruille qui tous jours dure
Sevent le lieu de son repaire.

Son repaire sevent à route
Quant li tans n'a de clarté goute
Tout chil qui font ceste maistrise,
Qui une aguille [4]) de fer boute
Si qu'ele pert presque toute
En .j. poi de liége et l'atise
A la pierre d'aimant bise, [5])
S'en .j. vaissel plain d'yaue est mise
Si que nus hors ne la deboute,
Si tost com l'iaue s'aserise;
Car dous [6]) quel part la pointe vise
La tresmontaigne est là sans doute.

Doch es ist Zeit, dass wir nach dieser Abschweifung [Vgl. auch Ausg. u. Abh. 88: *Esclarmonde* 981 ff.], welche die relative Wichtigkeit der darin besprochenen Gegenstände entschuldigen mag, zu unseren Lais zurückkehren.

Das »*Lai del Désiré*« theilt Hr. M. nach einer Hdschr., im Besitze des Sir Thomas Phillipps, Baronet von Middlehill in der Grafschaft Worcester, mit, die er ausführlicher in seinem »Tristan. Recueil de ce qui reste des poëmes relatifs à ses aventures« etc. . . (Londres, 1835. Tom. I. p. LXIV—LXVI) beschrie-[Sp.144]ben hatte, und die ausser diesem noch die »*Lais de Haveloc*« und »*de Nabaret*« (letzteres noch unedirt [abgedruckt in: *Charlemagne* edit. ed. by F. Michel. London 1836. S. 90]) enthält. Dieses Lai ist ein licht bretonisches, und die ihm zu Grunde liegende Sage bildet ein interessantes Gegenstück zu der in den Lais von Lanval oder Graelent behandelten. Der (anglo-normandische) Trouvere berichtet, wie gewöhnlich, im Eingange, dass er sich bemühen wolle (nämlich nach den Regeln der höflichen Kunst) ein Abenteuer nachzuerzählen, dessen Andenken sich in einem alten Volksliede (lai) erhalten habe:

Entente [7]) i mettrai e ma cure
A *recunter* un aventure
Dunt cil qui à icel tens vesquirent
Par remembrance *un lai* firent,
Ce est li *lais del Dessiré*
Ki tant par fu de grant beuté.

En Escoce a une cuntrée
Ki Calatir est apellé[e].
Encoste de la Blanche Lande [8]),
Juste la mer ki tant est grande.
Jluec est la neire chapelle
Dunt l'en cunte, ki mult est bele.

---

daher nach Herrn M.'s Lesung geben, und die wesentlichen Abweichungen bei Hrn. P. in den Noten bemerken, wiewohl sie meist nur willkürliche Verbesserungen des von Hrn. M. urkundlich-treuer gegebenen Textes zu sein scheinen.

1) contre la voie. — 2) son dous. — 3) Est-ele. — 4) Quar une aguille. — 5) La piere d'aïmant bien bise. — 6) Gardons.

7) Wahrscheinlich ist der Raum für den Anfangsbuchstaben in der Handschrift leer gelassen, und es dürfte wohl zu lesen sein: *M*'entente.

8) Ueber »Blanche Lande« vgl. Michel, Tristan, II. p. 173-174.

Dort lebte einst ein im Lande hochgeachteter Kronvasall des Königs von Schottland mit seiner Frau, die ihm nicht nur ebenbürtig, sondern auch sehr verständig war. Doch war ihre Ehe nicht ganz glücklich; denn sie blieb kinderlos. Diess machte ihnen schweres Herzleid; umsonst hatten sie oftmals Gott flehentlich um diesen schönsten Segen der Ehe gebeten. Eines Nachts sagt die Frau zu ihrem Eheherrn, sie habe gehört, in der Provence, jenseits des Meeres, ruhe der Körper eines Heiligen, zu dem viele Frauen mit ihren Gatten wallfahren; denn er habe von Gott die Wunderkraft erhalten, die Ehe aller jener, die sich aus der Nähe oder Ferne hinbegäben und seine Fürbitte anflehten, fruchtbar zu machen; dahin sollten auch sie pilgern! —

[Sp. 145] Der Ritter willigt natürlich ein; sie brechen daher ungesäumt auf und begeben sich zum Grabe des h. Aegidius (Saint-Gile), dem sie zur kräftigeren Unterstützung ihrer Bitte ein Kind ganz von Silber (Sis marz i out, men essient) opfern. Diess wirkt; denn kaum haben sie ihren Rückweg angetreten:

La dame est d'un fiz enseintée
Ainz que à mesun seit repeiré[e][1]).
Li sire en est joius e lez,
Jl ne fud unkes si haitez,
Jà si fud tut sun parentez.
Al terme qui lur fiz fud nez
Apeler le funt *Désiré*
Pur ço que tant unt demoré
K[e] il enfant n'urent éu,
Ore ad seint Gile fet vertu.

Désiré wuchs heran, ein schöner Knabe, zur Freude seiner Aeltern und von ihnen zärtlich geliebt und wohl gehütet. Als er das gehörige Alter erreicht hatte, wurde er von ihnen an den Hof des Königs gesandt, um ihm zu dienen, und sich in allen adlichen Sitten zu vervollkommnen. Vom Könige ausgezeichnet und zum Ritter geschlagen, begibt er sich alsbald übers Meer nach der Normandie und Bretagne:

En Normendie conversa
E en Bretaine turneia
Des Franceis fu mult alosez
E de tuz altres amez;
Dunc ert chevalerie en pris.
[Sp. 146] Se uns chevaler d'autre païs
Alast ailurs pur sun pris quere,
Ou à turnement ou à guere,
N'ert mie en travers féruz
Ne de ses compaignuns vendus.

Nach zehnjähriger Abwesenheit kehrt Désiré in sein Vaterland und an den Hof seines Königs zurück, der den durch Schönheit und Tapferkeit weitberühmten Ritter so sehr ehrt und liebt, dass er sich gar nicht mehr von ihm trennen will. Nur auf die dringende Einladung seiner Aeltern, sie zu besuchen, erhält Désiré Urlaub.

Am vierten Tage nach seiner Heimkehr nach Calatir, an einem schönen Sommermorgen, lässt sich Désiré zierlich und reich, wie es einem Ritter geziemt, ankleiden, und sein Pferd satteln, um einen Spazierritt zu machen:

Ben s'est vestuz e aturnez,
Chausez s'esteit mult richement
Cum à chevaler apent,
Braiz, chemise ot de chensil[2])
Plus blanche que n'est flur en avril;
D'un mantel vert ert afublez,
Ses esporuns ad demandez,
Sun bon cheval fet demander,
Pur sei déduire volt munter.

---

1) Wallfahrten in dieser Absicht und mit gleichem Erfolg zu den Gräbern der Heiligen, vorzüglich zu dem des heil. Jacob von Compostella, kommen häufig in den Erzählungen des Mittelalters vor, wie in Flore und Blanchefleur; Triamoure, u. s. w. —

2) »Chensil« oder »cainsil«, feines Weisszeug aus Lein oder Hanf, und im Mittelalter sehr geschätzt. Vgl. hierüber: »Roman de la Violette« publ. p. M. Fr. Michel; p. 122-123; note 1); — und Raynouard, Lexique roman; s. v. Canebe; 3. Cansil, toile de chanvre.

Auf seinem herrlichen, makellosen Gaule so sich mit Reiterkünsten, in denen er Meister war, ergötzend, und, ganz ohne Gefährten, sich der frischen, sangreichen Waldeslust überlassend, vertieft er sich immer mehr in das Gehölze von Blanche Lande. Da errinert er sich, dass in diesem Walde ein heiliger Siedler hause, von dem er oftmals als Knabe, wenn er mit seinem Vater dem Waidwerk oblag, mit Früchten ge- [Sp. 147] labt wurde. Den beschliesst er aufzusuchen. Als er sich der Kapelle nähert, erblickt er eine reizende Jungfrau, zierlich gekleidet; aber ohne Schleier und mit zerzausten [aufgelösten] Haaren[1]), die nackten Fusses durch den Thau auf eine unter einem grossen Baume hervorsprudelnde Quelle zuschritt, in jeder Hand ein goldenes Becken haltend.

Li chevalers n'ert pas vileins:
A pié desent, si l'a saisie,
Jl en vodra fere s'amie;
Sur la freche herbe l'ad cochée;
Jo quid qu'il l'éust asprivée
Quant ele li cria merci:

Sie beschwört ihn, ihrer Ehre zu schonen, und verspricht ihm dafür, ihn zu ihrer Dame zu führen, die an Schönheit nicht ihres Gleichen habe; er möge sich nur in Acht nehmen, dass sie ihm nicht entwische, sie sage auch was sie wolle; denn wenn er ihre Liebe erringe, so werde er an nichts Mangel leiden und Gold und Silber, so viel er wolle, ihm zu Gebote stehen. Um ihm zu beweisen, dass dies keine leeren Ausflüchte seien, verpflichtet sie sich, im Fall er sich getäuscht fände, ihm zu Willen zu sein, und verspricht, ihm in allen Nöthen stets hülfreich beizustehen. Désiré lässt sich von dem Mädchen bereden und zu ihrer Gebieterin führen. Diese ruht in einer blühenden Laube auf einem kostbaren Küssen, aus zwei, künstlich geschachten Stoffen verfertigt[2]); an ihrer Seite sitzt eine [Sp. 148] Jungfrau. Die, welche den Ritter führte, bleibt schon von weitem stehen, zeigt ihm die Dame, macht ihn auf ihre ausserordentliche, ihre Beschreibung noch weit übertreffende Schönheit aufmerksam, und ermahnt ihn, nun muthig sein Glück zu versuchen. Désiré steigt vom Pferde, und geht auf die Dame los. Als diese ihn erblickt, flüchtet sie in das Dickicht des Waldes. Der Ritter verfolgt sie so feurig, dass er sie bald erreicht; und, indem er ihre Rechte ergreift, bittet er sie, ihm Rede zu stehen, sagt, das er ein Ritter aus dieser Gegend sei und für Minnelohn ihr treuer Dienstmann werden wolle. Die Schöne dankt ihm, sich züchtiglich verneigend, für sein Anerbieten und nimmt es an:

Ottri[ée] est la druerie:
Il fait de li cum d'amie;

---

1) »Sanz guimple esteit échevelée«

gerade so erscheint im *Partenopeus* Urrake, die Schwester Melior's, nach jener verhängnissvollen Nacht, noch halb im Morgen-Negligé:

»Et vient sains guimple eschievelée«

(*Partenopeus de Blois*; publ. p. Crapelet Paris. 1834. Tom. I. p. 166, v. 4891). — Die hier angeführte Jungfrau ist offenbar eine Schwanjungfrau; die ihr Schwanhemd abgelegt (sanz guimple), um in der Quelle zu baden (vgl. J. Grimm, deutsche Mythologie. S. 241).

2) »Sur un bon lit s'ert apuiée; De deus pailles ben faiz e chers,
La coilte fu à *eschekers* E tut pareit la flur novele.«

»*à eschekers*», échiquetté, geschacht, schachbretförmig gewirkt oder verbunden; ebenso heisst es in der erst aus dem *Partenopeus* (l. c. p. 167, v. 4896-4898) angeführten Stelle von Urrake's kostbarem Mantel:

»La pene (fourrure) en est à *eschiechiers*, D'ermine et de bons sebelins«.
A poins menus, blans et sanguins,

Lange verweilt er bei ihr; endlich muss er scheiden. Als sie ihm Urlaub gibt, sagt sie ihm, wo und wie er sie wieder finden und sprechen könne.

»Ami, fet ele, Désirez,
Al Calatir vus en irez;
Un anel d'or vus baillerai [1])
E une chose vus dirai.
Or vus garder de méserrer
Si vus penez de ben amer;
Si vus *meffetes de nent*,
L'anel perdrez hastivement;
E si ço vus seit avenu
Ke vus aiez l'anel perdu,
A tuz jorz mès m'avez perdue
Sanz recoverer e sanz véue.
Gardez ke mult le facez ben,
Ne vus targez, pur mei de ren.
Ainz ke vus éussez m'amur,
Futes-vus de mult grant valur:
N'est mie dreiz à chevaler
Ke pur amur deive enpeirer.«

Sie steckt ihm den Goldring an den Finger; er küsst [Sp. 149] sie, besteigt sein Pferd und kehrt heim. Hier lag er nun fleissig allen ritterlichen Uebungen ob, und zeichnete sich vorzüglich durch Freigebigkeit aus, ja er verschenkte mehr in einem Monat als der König in einem halben Jahre.

Oft aber führt ihn die Liebe in die Arme seiner Dame zurück.

Tant s'entre-amèrent lungement
Ke un fiz e une file en out;
Ele ne li dit ne il nel sout.

Einst musste er den König auf einem Zuge nach fremden Ländern begleiten; kaum aber sind sie heimgekehrt, als er Urlaub nimmt, nach Calatir eilt, und schon des andern Morgens sein Ross besteigt, um nach Blanche Lande zu reiten, wo er seine süsse Freundin zu finden gewohnt ist. Bei der Hütte des ihm wohlbekannten Einsiedlers angelangt, fällt ihm plötzlich ein, dem heiligen Manne zu beichten. Er findet ihn in der Kapelle, beichtet ihm und bekennt ihm auch unter anderen sein Verhältniss zu seiner Freundin. Nach erhaltener Absolution besteigt er wieder sein Ross:

Par les estrus munte e tent le frein;
Les deiz esgarde pus sa mein,
N'aveit mie de sun anel.

Heftig betroffen und tief betrübt über diesen unerwarteten Verlust eilt er hastig nach dem Orte, wo seine Freundin ihn sonst zu erwarten pflegte. Diesmal aber zeigt sie sich nicht; umsonst harrt er den ganzen Tag, beschwört sie, ihm die Ursache ihres Zürnens kundzugeben, betheuert seine Treue und Unschuld; umsonst bereut und verwünscht er nun, dem Einsiedler sein Verhältniss zu ihr in der Beichte gestanden, und sie etwa dadurch beleidigt zu haben:

---

1) So hat im *Roman de Brun de la Montagne* (oder »du petit Tristan le restoré«) die geneigte Fee dem Kinde einen Goldring angesteckt, der es schützen soll. [Vgl. éd. P. Meyer 1999—2004]:

»L'enfant desvelopa qui li fist maint dous ris;
Quant desvelopé l'ot, *l'anel vit d'or massis*
Que ses cors proprement li ot en son doi mis,
Et quant choisi l'anel, ses cuers fu esjouis
Et li dit doucement: mes amoureus chiers fils,
Encore te sera *cis aniax bons amis*.«

(Le Livre des Légendes par *Le Roux de Lincy*. Paris, 1836. p. 283). — Ueber das Ringgeben, von Seite des Weibes, als Zeichen »von eingegangenem Liebesbund«, vgl. J. Grimm, deutsche Rechtsalterthümer; S. 177.

»Si jo ai fet ultre raisun,
Bele, ne vus en corucez:
Ma pénitence m'en chargez.
Co ke li hermites me dit
E les *enjinnes* qu'il m'aprit,
A vostre pleisir le lerrai,
E vos comandemenz f[e]rai.«

Sie bleibt taub gegen seine Bitten, seine Reue, seine Verwünschungen. Schmerzgebeugt kehrt er endlich nach Calatir zurück. Gram und Verzweiflung werfen ihn auf das Krankenlager; ein ganzes Jahr siecht er; alle geben ihn verloren, und er selbst erwartet den ersehnten Tod.

[Sp. 150] Eines Tages erwacht er nach langem Schlafe; alle seine Knappen und Dienstmannen hatten sich entfernt, um seine Ruhe nicht zu stören; mit Verwunderung und Verdruss sieht er sich ganz allein gelassen. Da erscheint ihm seine Freundin; er sieht, er erkennt sie; vor Freude richtet er sich auf; sie ruft ihn, sie spricht zu ihm: »Désiré, Du bist übel berathen; warum beschleunigst Du, ein Verzweifelter, Wahnsinniger, selbst Deinen Tod? Ermanne Dich! — Ich habe Dich lange gehasst, und Du hast es wohl verdient. Du hast Deine Liebe zu mir als eine Sünde gebeichtet, und das werde ich Dir nie vergessen. Was war auch sündhaft dabei? — Ich war nie einem Anderen vermählt, noch angetraut, noch verlobt; Du bist meinetwegen keiner Gattin, keiner Braut untreu geworden. — Du hast wohl öfter geglaubt, dass ich Dich bezaubert hätte (ke jo te eusse *enfantesmé*); aber ich will Dir beweisen, dass Du nichts Arges bei mir zu fürchten hast (Ne sui mie de male part). Wenn Du wirst in das Münster gehen, die Messe zu hören und Dein Gebet zu verrichten, sollst Du mich an Deiner Seite stehen und die Hostie geniessen (E le pain bénéit user) sehen [1]). — Wohl hast Du Dich schwer an mir vergangen; weil ich Dich aber so sehr geliebt habe, will ich Dir meine Gunst wieder so weit zuwenden, dass Du mich wieder sollst täglich sehen, mit mir lachen und kosen können (Ensemble od mei rire e juer). Lass daher Deinen Schmerz; fürder sollst Du, fürwahr, in Deinem Verhältniss zu mir keine Ursache mehr dazu haben, nur musst Du das nicht wieder beichten wollen!« —

Diese tröstenden, verzeihenden Worte seiner Freundin geben dem Ritter neues Leben, und die Aussicht auf eine fröhliche Zukunft beschleunigt seine Genesung so sehr, dass er bald wieder gänzlich hergestellt ist.

[Sp. 151] Est trespassé de grant turment.
Quant il vait al muster pur orer,
S'amie vait lès lui ester
E le pain bénéit manger
E la croiz fere e lui seigner;

Er sieht nun seine Freundin wieder so oft wie früher, und lebt, wie bevor er ihren Hass sich zugezogen hatte, wieder in Freude und Ueberfluss. Auch ist er wieder der unzertrennliche Gefährte des Königs geworden. Einst gingen sie zusammen auf die Jagd, mit Bogen und Pfeil ausgerüstet, um im Gehege zu bürschen (As aceintes volent berser). Der König und Désiré schiessen zu gleicher Zeit auf einen grossen Hirsch; aber weder tödten noch verwundten sie ihn; sie sehen ihre Pfeile in geringer Entfernung von ihnen auf

---

1) Ebenso muss *Mélior* den *Partenopeus* (l. c. Tom. I. p. 53, vers 1529 sq.) beruhigen:

»Mais je sai bien que vos cremés
Que jo ne soie aucuns maufés
Qui tant vos face par losenge
Qu'en aucun mal pechié vos prenge
Por faire vostre arme périr;
Mais ne vos voel de ce servir.
Je croi *en Deu le fil Marie*«, etc.

das Gras hinfallen. Voll Schaam und Aerger über ihre Fehlschüsse, werfen sie den Bogen um, lassen absitzen, und eilen an den Ort, wo sie ihre Pfeile niederfallen sahen, um sie wiederaufzunehmen; wie gross aber ist ihr Erstaunen, als sie sie nicht finden können! — »Bei Gott, rief der König dem Ritter zu, wir sind alle verzaubert (enfantesmé); fast vor meinen Augen sah ich die Pfeile hier niederfallen; und nun ist keine Spur mehr zu entdecken. Kömmt euch das nicht auch höchst wunderbar vor?« — Während sie noch also sich besprachen, sahen sie plötzlich einen wunderschönen Knaben vor sich stehen, von einnehmendem, blühendem Antlitz, mit schön gelocktem Haupte, zierlich und schlank gewachsen, in einem scharlachrothen, enganschliessenden Ueberkleide; dieser trug die Pfeile in seinen Händen Er grüsste zuerst den König, und gab ihm seinen Pfeil zurück; dann that er mit Désiré desgleichen und redete ihn also an: »Herr, ihr seid mein Vater. Meine Mutter hat mich hierhergesandt; sie will, dass ich bei euch bleibe und meine Verwandten kennen lerne. Als ihr sie zuerst spracht in Blanche Lande, wo ihr mich erzeugtet, hat sie euch einen Goldring gegeben, den ihr später verlort, was euch grosses Leid machte; hier bring ich ihn euch wieder; steckt ihn, Herr, an euren Finger.« Désiré erkannte den Ring sogleich; schloss den Jüngling in seine Arme und überdeckte ihn mit Küssen. Auch der König und seine Gefährten, denen Désiré nun sein Abenteuer erzählte, empfingen den Junker aufs freundlichste. Désiré nahm seinen Sohn mit sich, und liebte ihn so zärtlich, dass er sich we- [Sp. 152] der bei Tag noch bei Nacht von ihm trennen konnte. Nachdem der Jüngling so zwölf Monate bei seinem Vater geweilt und alle seine Verwandten kennen gelernt hatte, besteigt er eines Morgens, völlig ausgerüstet, sein Jagdpferd, und reitet seinem Vater entgegen, der eben aus dem Münster heimkehrt. Er begehrt Urlaub von ihm, indem er zu seiner Mutter rückkehren müsse. Désiré ist darüber ausser sich vor Schmerz, und will ihn durchaus nicht von sich lassen. Doch der Sohn ist genöthigt, seinen Vorsatz auszuführen, gibt seinem Pferde die Sporen und sprengt gestreckten Galopps davon. Désiré, in der grössten Angst, seinen Sohn zu verlieren, wirft sich schnell auf ein Pferd, und, oft den Theuren beim Namen rufend und beschwörend, ihm Rede zu stehen, jagt er ihm mit verhängtem Zügel nach. Aber umsonst war sein Rufen, umsonst all seine Anstrengung; schon hatten sie den Wald erreicht, schon neigte der Tag sich zu Ende, und Désiré hatte seinen Sohn noch immer nicht einholen können; sein treffliches Ross war zu Schanden geritten; es stolperte, rannte an einen Baum an und stürzte rücklings über. Nachdem sich der Ritter wieder aufgerafft, um, sein Ross an der Hand führend, zu Fusse seinen Weg zu verfolgen, war der Jüngling ihm schon ganz aus dem Gesichte gekommen, ja er wusste nicht einmal mehr, welchen Weg er genommen hatte.

Kaum war der Ritter so auf gut Glück eine kurze Strecke durch den Wald gegangen, als er zu seiner Rechten unter einer dichtbelaubten Eiche ein Feuer erblickt. In der Meinung, Jäger hätten es angezündet und sich darum gelagert, schreitet er auf dasselbe los; findet aber dort niemand als einen Zwerg, der, in ein kurzes Mäntelchen gehüllt (Vestu de paille estreitement), Pfeffer in einem Mörser stiess, und ein Stück von einem grossen fetten Eber über der Gluthpfanne schmorte. Désiré grüsst den Zwerg; dieser aber, ohne ein Wort zu erwiedern, läuft sogleich von seiner Arbeit weg nach des Ritters Pferde, führt es bei Seite, zäumt und sattelt es ab, und gibt ihm frisches Futter; dann bereitet er aus Gras, Binsen und Laub, worüber er einen Teppich deckt, einen Sitz, und bedeutet dem Ritter, sich darauf niederzulassen, immer aber, ohne ein Wort zu sprechen, vielmehr fuhr er fort, wieder Pfeffer zu stossen.

[Sp. 153] Als er das Essen bereitet hatte, nahm er in jede Hand ein goldenes Becken und hing sich ein Handtuch um den Hals [1]). Der Ritter erkannte sogleich die Becken als dieselben, welche jene Jungfrau trug, die er zuerst an der Quelle im Walde von Blanche Lande traf; doch liess er diess dem Zwerge nicht merken.

Cil (li neims) li mit un dobler devant
E la salere e les cutels
E pus après dous simenels.
En une grant coupe d'or fin
Li ad li neims portés le vin,
En un esquele d'argent
Li met le hastés en présent.
Li chevalers prist un cotel,
Del lard tailla un morsel,
En la peivere l'amoilla,
Al neim l'ofri: il le manga.
Le hanap ad descoverdé,
Del vin l'a primes enbeivré;
Unkes n'i manga un morsel
Ne li donast autre si bel [2]).

[Sp. 154] Diess adelich-zierliche, und dabei so herablassend-höfliche Benehmen des Ritters schien auf den Zwerg einen grossen Eindruck zu machen, und als wenn er deshalb nicht länger in seinem Schweigen hätte verharren können, sprach er zu ihm: »Herr Ritter, Ihr seid weder übermüthig noch gemein; auch seid Ihr, fürwahr, hier höchlich willkommen! — Ich muss, und sollte ich auch für die Uebertretung dieses Gebotes Schläge bekommen, ich muss mein Schweigen brechen, um es Euch zu sagen; seid frohen Muthes! — Ich will Euch nur bekennen, dass man mich eigens deshalb hiehergesandt hat, um Euch zu beherbergen und zu bedienen; denn wir wussten sehr wohl um Eure Hieherkunft!« — Der Ritter antwortete: »Freund, habt grossen Dank; auch Jenen bin ich sehr verpflichtet, die euch hiehergesandt und mich dadurch so sehr erfreut haben.« — »Ei, das that ja eben Eure Freundin!« entgegnete der Zwerg, »die Euch mehr liebt als ihr eigenes Leben.« — »Wie, meine süsse Freundin?« rief Désiré, »dann bin ich allerdings wohl aufgehoben!« — »Traun, edler Herr, Ihr sprechet wahr! — Auch will ich mein Möglichstes thun, damit Ihr sie sprechen könnt; wenn Ihr mit mir kommen wollt, werde ich Euch bis zu ihrem Schlafgemach führen, so dass Ihr sie ruhen sehen sollt.« — Der Ritter war natürlich gleich dazu bereit und liess sich von dem Zwerge zu dem Schlosse führen, in dem sich seine Dame aufhielt. Als sie aber zu ihrem Schlafgemach gekommen waren, konnten sie keinen anderen Eingang finden, ausser durch ein Fenster. Durch dieses sahen sie in das Gemach, das durch viele Wachskerzen spiegelhell erleuchtet war; in der Mitte desselben standen zwei kostbar geschmückte Betten, auf denen zwei Damen ruhten. Der Zwerg zeigte sie dem Ritter, sagte ihm, dass eine davon seine Freundin, und die andere deren Schwester sei, und ermunterte ihn, ohne Umstände einzusteigen; er werde da nur [Sp. 155] noch ein ihm wohlbekanntes Mädchen wachend und an einem Oberkleide (bliaud) der Herrin nähend finden. Désiré ist sogleich dazu bereit, und springt mit beiden Füssen durch das Fenster; verliert aber das Gleichgewicht und stürzt vor den Betten nieder, so dass er sich in der Seite schwer verwundet und von

---

1) Bekanntlich war es im Mittelalter Sitte, sich auch vor dem Essen die Hände zu waschen, aus dem guten Grunde, weil man meist paarweise (gewöhnlich ein Herr und eine Dame) aus einem Teller ass (vergl. *Legrand d'Aussy*, Hist. de la vie privée des François. Paris 1815. Tom. III. p. 312 et 313).

2) Es war, nach der Sitte des Mittelalters, ein Zeichen besonderer Gunst und grosser Herablassung, wenn ein Höhergestellter zuerst aus dem Becher trank und dann ihn einer Person niederen Ranges reichte; hier treibt der Ritter die Höflichkeit so weit, mit dem Zwerge jeden Bissen zu theilen.

dem harten Falle das ganze Gemach wiederhallt. Die Schwester seiner Freundin erwacht darüber und schreit vor grossem Schreck laut auf; sie ruft die Ritter herbei und heisst sie sich schnell waffnen. Da ergreift das Mädchen, das gewacht und an dem Kleide genäht hatte, den Ritter bei der Hand und zieht ihn fort, indem sie sagt: »Edler Herr, nun trage ich Euch meine Schuld ab; denn wenn Ihr in diesem Zimmer wäret ergriffen worden, so hättet Ihr wahrlich den Tod davon gehabt. Von Eurem Edelmuthe erwarte ich, dass ich meinen Dienst an keinen Unwürdigen verschwendet habe, und dass Ihr, könnt Ihr mir je vergelten, meiner eingedenk sein werdet.« — Als sie aber an dem Zwerge vorbeikamen, schlug das Mädchen nach ihm, warf ihm seinen boshaften Verrath an dem edlen Ritter vor, und befahl ihm, sich alsogleich zu packen [1]). Eilig geleitet nun die Jungfrau den Ritter zum Feuer zurück, wo er in dem doppelt schmerzlichen Gefühle, das ihm seine schwere Wunde und der Verdruss über den erlittenen Schimpf verursachen, den noch übrigen Theil der Nacht zubringt, kaum aber graut der Tag, so sattelt und besteigt er sein Ross, und kehrt nach Hause zurück.

Einige Zeit darnach kam der König nach Calatir und entbot alle Barone dieser Gegend, seine Vasallen, zu einem Hoftage, den er nächste Pfingsten hier halten wollte. Natürlich fand sich auch Désiré, der Liebling des Königs, dabei ein. — Das Hochamt war vorüber; der König war mit seinen Baronen bereits aus dem Münster zurückgekommen und wollte sich eben zur Tafel setzen, als eine Dame mit einem Mädchen, auf Maulthieren reitend, in den Saale erschien;

Vestues furent richement:
Lur dras valent cent marz d'argent,
[Sp. 156] Dous blancs mulz chevauchèrent
E dous blancs espereveres portèrent.

Der König und alle, die sie sahen, konnten sich nicht genug verwundern ob ihrer ausserordentlichen Schönheit und zierlichen Haltung; ihnen folgte ein Junker (damaisel), der ebenfalls an Schönheit alle übertraf. Vor dem Könige hielten sie, und die ältere der beiden Damen verneigte sich züchtiglich und sprach also zu ihm: »Sire, ich habe Euch diese beiden jungen Leute zugeführt, damit Ihr den Junker zum Ritter schlaget, und das Mädchen versorget. Das wird Euch Ehre bringen; denn, in Wahrheit, ich bin ihre Mutter, und Désiré ist ihr Vater. Mit Fug mögt Ihr daher Euch der Kinder annehmen, die einen so ausgezeichneten Ritter und eine Dame meines Gleichen zu Aeltern haben. Grosse Ehre habe ich Euch heute erzeugt, dass ich mein Gebiet verlassen und hieher auf Euren Hof gekommen bin.« — Der König erklärt sich bereit, das Begehren der Dame nach besten Kräften zu erfüllen, und ladet sie ein, an der Tafel Platz und Theil an dem Feste zu nehmen. Sie lehnt jedoch diese Einladung ab, und verlangt von ihm, ihr nur noch eine Bitte zu gewähren: er möge sie nämlich nach feierlichem Brauche (lealment) mit ihrem Freunde vermählen lassen; denn sie wolle ihn mit sich führen,

»Od mei vivera tut sun eé,
Jà n'en quera confessiun
Ne pénitence ne pardon.«

---

1) Es braucht wohl kaum bemerkt zu werden, dass der Zwerg auch hier ganz den elbischen Charakter zeigt; er ist kunst- und dienstfertig; aber boshaft und hinterlistig, weil er wider seinen Willen dienen muss (vgl. Grimm, Irische Elfenmährchen; S. LXXXVII-LXXXIX; und Deutsche Mythologie; S. 259 ff.).

Der König lässt nun den Junker mit reichen Waffen ausrüsten (aduber), gürtet ihm selbst das Schwert um, und ertheilt ihm eigenhändig den Ritterschlag;

De Moreis e de Leoneis — Ç'à li chauçat les espèruns
Aveit à la feste dous reis, — Par grant honur à genuluns.

Dann erklärt der König vor der ganzen Versammlung, dass er selbst die wunderschöne Jungfrau zur Gemahlin nehmen und zur Königin machen wolle. — Endlich wird Désiré mit seiner Freundin in dem Münster feierlich getraut. Kaum ist diess geschehen, so erklärt die Dame, nicht länger weilen zu wollen; sie begehrt Urlaub, um sogleich in ihr Land zurückzukehren, und fordert den Ritter auf, ihr zu folgen; denn sie hätten nun ihre Kinder hier reich versorgt, die, sobald sie könnten, sie gewiss besuchen würden.

Désirez munte, si s'en va — De returner n'ot-il mès cure.
Od s'amie ki l'enmena. — Pur remembrer cest aventure,
[Sp. 157] Od li remeist en tele manere — *En (ont) ancient un lai trové,*
Ke pus ne repeira arere, — *Si l'apel[er]ent Désiré.*

Ueber die beiden anderen Lais können wir uns kürzer fassen. Zwar erscheint der Text derselben auch hier zum erstenmale nach der Hdschr. 7218 der k. Bibliothek, wozu der Herausg die Varianten aus der Hdschr. 7615, die sie ebenfalls beide enthält, im Anhange gegeben hat (zu dem Lai du Conseil sind noch überdies die abweichenden Lesarten aus der Eingangs ausführlich besprochenen Hdschr. des Hrn. Techener beigegeben); ihr Inhalt aber ist auszugsweise bereits bekannt gemacht worden; nämlich vom »*Lai de l'Ombre*« durch *Le Grand d'Aussy* (Fabliaux et Contes. Edition de Renouard, Paris, 1829. Tom I. p. 255-257) und besser durch Hrn. *Amaury Duval* (in der *Histoire litt. de la France*; Tom. XVIII. p. 777-779; Art. *Jehan Renax*); Hr. Michel hält jedoch den »*Jehan Renart*«, wie sich der Bearbeiter dieses Lai nennt, nicht für dieselbe Person mit jenem Renax oder Renault, dem Verf. eines Theils des »Roman du Chevalier au Cygne« und des »Lai d'Jgnaurès«?[1]); und vom »*Lai du Conseil*« ebenfalls durch *Le Grand d'Aussy* (l. c. Tom. III. p. 240-245) und durch Hrn. *Paulin Paris* (im »*Bulletin du Bibliophile*«; 2e. Série, 1836. Nr. 7. p. 217-248)[2]). Ueberdiess unterscheiden sich [Sp. 158] diese beiden Lais schon sehr merklich, und sehr zu ihrem Nachtheile, von dem »del Desiré«, und tragen, wenn ihnen auch ächte Volkslieder zu Grunde gelegen haben sollten, schon durch und durch das Gepräge höfischer Künstelei; denn ihren Bearbeitern war es, wie sie ganz nach höfischer Art ausdrücklich und mit breiter Selbst-

1) Wenigstens ist das Lai de l'Ombre aus derselben Zeit, dem Ende des XII. Jahrh., wie das Lai d'Jgnaurès, wie aus folgender Erwähnung *Salaheddin's* (st. 1193) in dem ersteren (p. 51) hervorgeht:

Je voudroie estre en la prison
Salahadin .V. anz ou .VI

2) Der Verf. des »Lai du Conseil« nennt sich zwar nicht; gibt aber im Epiloge folgende Auskunft über sich:

Uns chevaliers qui ne vout mie — Que il ne se set conseillier
Que l'aventure fust périe — D'une amor dont il est sorpris,
Nous a cest lai mis en romanz — Ainz dit qu'il est autressi pris
Por enseigner les vrais amanz; — Com cil qui en la bée maint.
Le plus bel que il pot l'a fet, — Or prions Deu que il l'amaint
L'un mot après l'autre retret; — A droit port et à droit rivage,
Mès moult se puet esmerveillier — Qu'en la fin se tiegne por sage.

gefälligkeit gleich im Eingange erklären, hauptsächlich darum zu thun, ihren Witz (sens) zu zeigen, ihre subjektiven Ansichten anzubringen, und durch zierliche Rede (bien dire; biaus diz) ein den Freunden höfischer Kunst gefälliges Werk zu liefern (Se ma *cortoisie* s'aoevre A fere aucune *plesant oevre*); daher ist auch in diesen Lais das stoffliche Interesse schon durch endlose Dialoge, spitzfindige Liebesdialektik und breites Moralisiren geschwächt und zurückgedrängt. Doch enthalten auch sie mehrere, für die Sittengeschichte interessante Details, und jedenfalls ist schon in sprachlicher Hinsicht ihre Bekanntmachung im Originale ein wahrer Gewinn, wodurch sich Hr. Michel, der noch ausserdem eine ziemlich lange, eine Anspielung im Lai de l'Ombre erläuternde Stelle aus dem noch ungedruckten »*Roman de l'Escouffle*« im Anhange mitgetheilt hat, neue Ansprüche auf den Dank aller Freunde der altfranzösischen Literatur erworben hat. Ferdinand Wolf, in Wien.

9.

1) *Roman du Comte de Poitiers*, publié pour la première fois d'après le manuscrit unique de l'Arsenal, par *Francisque Michel*. Paris, Silvestre. 1831. 8. (tiré à 125 exempl.) VIII et 71 pag.

2) *Roman de la Violette, ou de Gérard de Nevers, en vers, du XIII^e siècle, par Gibert de Montreuil*; publié, pour la première fois, d'après deux manuscrits de la Bibliothèque royale, par *Francisque Michel*. Paris, Silvestre. 1834. 8. (tiré à 200 exempl.) LXIV et 334 pag.*)

In diesen beiden, nun zum erstenmal durch den thätigen und gelehrten Hrn. Michel herausgegebenen, altfranzösischen Gedichten erhalten wir endlich die bis jetzt bekannten ältesten Bearbeitungen einer Sage, die durch Boccaccio (Decam. Giorn. II, Nov. 9.) und Shakespeare (Cymbeline) weltberühmt geworden ist.

Wir können es uns daher um so eher ersparen, eine ausführliche Inhaltsanzeige davon zu geben, als überdiess theils durch Auszüge aus der prosaischen Auflösung des Roman de la Violette in der »Bibliothèque univ. des romans«, den »Melanges tirés d'une grande Bibliothèque«, und in der »Sammlung romantischer Dichtungen des Mittelalters«, herausgeg. von Fried. Schlegel, der Gegenstand derselben bekannt geworden, und als Oper u. d. T.: »Euryanthe« durch Frau v. Chézy und Weber sogar auf unsere Bühne gebracht worden ist; theils von den vorliegenden Gedichten selbst im »Journal des Savans« (1831, p. 385—394; — 1835, p. 202–212) und in der »Histoire littéraire de la France« (Tom. XVIII, p. 760–771) ziemlich genügende Analysen gegeben worden sind.

Auch sind wir durch so tüchtige Vorgänger, wie [Sp. 906] Jac. Grimm (altdeutsche Wälder. I, 35–71), Fr. W. Val. Schmidt (Beitr. z. Gesch. d. romantischen Poesie. S. 13–14) und Simrock (Bibliothek der Novellen, Märchen und Sagen. Hgg. v. Echtermeyer, Henschel und Simrock. Thl. III, S. 205–220) der Mühe überhoben, die vielfachen Nachahmungen und Ver-

*) Aus: Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik. J. 1837. I. Bd. Sp. 905-36. Ist in Rochs' Dissert., Halle 1882, nicht benutzt.

zweigungen dieser Sage mit anderen auf gleichem Grunde wurzelnden nachzuweisen, und werden uns nur auf das beschränken, was der fleissige Herausg. in seiner lehrreichen »Notice« zum Rom. de la Viol. neues nachgeliefert hat.

Bevor wir jedoch hiezu und zu den merkwürdigen Einzelnheiten dieser beiden Gedichte übergehen, wollen wir erst ihr gegenseitiges Verhältniss, und die Gattung, zu welcher sie gehören, näher zu bestimmen versuchen.

Dass beiden Gedichten dieselbe Sage unverkennbar zu Grunde liege, hat bereits Raynouard (im Journ. des Savans; l. c.) bemerkt[1]); allein, wie es scheint, gegen sein eigenes besseres Gefühl, aus blossen äusseren Gründen den Rom. de la Viol. für die ältere Bearbeitung erklärt. Zwar geben auch wir gerne zu, dass der Rom. de la Viol. um mehr als sechzig Jahre älter sei, als jene der beiden von Hrn. Michel benutzten Handschriften, die das bestimmte Datum: 1284 trägt; ja wir räumen ein, dass der Rom. du Comte de Poitiers, so wie er nun vorliegt, nicht viel älter als jener, oder sogar gleichzeitig mit ihm sei; aber aus inneren Gründen, sollten wir glauben, liesse sich hinlänglich beweisen, dass der Theil des Rom. du Comte de P., der die hier in Rede stehende Sage enthält (denn der zweite Theil desselben, von dem wir später reden wollen, ist ein eigentliches hors d'oeuvre, eine [Sp. 907] spätere, müssige Zuthat), diese viel reiner und ächter gebe, wie der Rom. de la Viol., und mithin seiner inneren Gestaltung nach für die ältere, der ursprünglichen Abfassung sich näher anschliessende Bearbeitung zu halten sei? Denn man wird uns nimmer überreden, dass die Bearbeitung, die weit weniger innere Einheit der Handlung und doch dabei eine viel künstlichere Anordnung derselben hat, mit fremdartigen, aus anderen Sagen offenbar entlehnten Episoden überladen ist, mehr ins Detail ausmahlt, einen feineren gesellschaftlichen Zustand darstellt, raffiniertere, aber weniger natürliche, tief und wahr gefühlte Motive unterlegt, und selbst schon durch lyrischen Schmuck den Reiz der Darstellung zu erhöhen sucht, älter sei als jene, die einfach und kunstlos, aber rasch und ohne Unterbrechung der Haupthandlung erzählt, die Sitten und Charaktere noch derb, ja roh, aber kräftig, naturgetreu und mit wenigen Strichen doch drastischer schildert, und dass in dieser gerade alle fremdartigen Episoden nur deshalb weggeblieben seien, weil deren Verfasser etwa eine unvollkommenere Ueberlieferung nur nach Hörensagen nacherzählt habe, oder dessen Gedächtniss ungetreu gewesen sei (Journal des Savans; 1831, p. 392)? —

Wir würden es bei diesen, einem deutschen Leser genügenden Andeutungen bewenden lassen, wenn nicht Raynouard's Urtheil bei den Franzosen eine solche Autorität hätte, dass sie es unbedingt nachschreiben, und dann ein solcher Irrthum sich von Compendium zu Compendium fortpflanzte. Daher wollen wir, trotz dem, dass selbst schon die im Journ. des Savans gegebenen Analysen dieser beiden Romane ihr wahres gegenseitiges Verhältniss auch Jenem einleuchtend machen, dem die Originale nicht vorliegen, und uns der Mühe überheben, durch eine vollständig durchgeführte Parallele den Beweis für unsere Ansicht zu führen, doch ein paar der schlagendsten Beispiele zu ihrer Unterstützung herausheben.

So vergleiche man gleich zu Anfang die Schilderung des königlichen Hofes: im Comte de Poitiers sind die Barone noch kühne, derbe Recken,

1) Man braucht aber deshalb nicht, wie er, anzunehmen, dass eines nothwendig die Nachahmung des anderen sei; sie haben ja aus einer gemeinschaftlichen Quelle geschöpft! —

von barscher, herausfordernder Rede, gleich fertig, mit der Faust drein zu schlagen, wenig Worte, rasche That; ja der König muss sein ganzes Ansehen gebrauchen, um sie abzuhalten, vor seinen Augen über einander herzufallen und sich zu ermorden; kurz diese Charak- [Sp. 908] tere und Sitten haben noch germanischen Waldgeruch. Wie sticht nun dagegen im Rom. de la Viol. das etiquettevolle, zierliche Wesen und die Galanterie der Ritter, das Tonangeben der Frauen, das Minnegekos und Sanggetändel, schon ganz nach Art der Romane von der Tafelrunde, ab? – Man vergleiche die Art wie der Verführer sucht, sein Ziel zu erreichen: im Comte de Poitiers nämlich durch die freche That; im Rom. de la Viol. hingegen durch einschmeichelnde Reden; auch ist nicht zu übersehen, dass es im ersten das Weib ist, um dessen Treue es sich handelt, im anderen nur die Geliebte. – So begibt sich im ersten der Graf von Poitiers, als Pilger verkleidet, in sein ehemaliges Schloss, in der Absicht, den Verräther zu ermorden, und wird davon nur durch die gastfreundliche Aufnahme abgehalten; im anderen begnügt sich Gérard, als Jongleur auszukundschaften, wie es dort zugehe, und singt, trotz der unfreundlichen Aufnahme, einige Tiraden aus einer Chanson de Geste. – Vorzüglich aber vergleiche man die Erzählung von dem Wiederfinden der beiden Liebenden am Hofe des Grafen Harpin von Metz, Gérard's Neffen: im Comte de P. fehlt zwar die den Knoten allerdings künstlicher schürzende, aber zur Katastrophe ganz unnöthige, und überdies aus einer fremden Sage entlehnte Episode des Rom. de la Viol. von der Ermordung der Schwester des Grafen von Metz, deren Euriaut fälschlich beschuldigt wird, und ihrer Rettung vom Feuertode durch den Gottesgerichts-Kampf, in dem Gérard, der wie ein ächter fahrender Ritter zu ihrer Vertheidigung herbeigeeilt ist, den verläumderischen Ankläger Méliatir besiegt, und so zufällig die Geliebte wiederfindet; aber um wie viel einfacher, und doch bedeutsamer und drastischer wird dieselbe Entwickelung im Comte de P. herbeigeführt: hier kömmt der seinem als unschuldig erkannten Weibe emsig nachforschende Graf, wie durch Gottes Fügung, gerade in dem Augenblicke an den Hof seines Neffen Harpin, als dieser sein Weib zum Traualtar schleppt, und die das Jawort verweigernde thätlich misshandelt; der Graf von Poitiers, durch den Liebreiz der bräutlich geschmückten, in der er sogleich sein Weib erkennt, entzückt, durch ihre Treue gerührt, und über ihre Misshandlung wüthend, entreisst sie seinem Neffen, schlägt ihn mit einem Faustschlag zu Boden, und macht ihm, indem er sich zu erkennen gibt, die bittersten Vorwürfe. Harpin bereut, [Sp. 909] erhält Verzeihung, und bietet sich an, seinen Ohm an den Hof des Königs Pipin zu begleiten, wohin sich dieser begeben will; um Rache an dem Urheber all seines Unglücks, dem falschen Herzoge von der Normandie, zu nehmen; denn selbst noch in der ersten Freude des Wiedersehens hat ihn sein schwer beleidigtes Weib zur Rache an ihrem Verläumder aufgefordert:

»Sire, vengiés-moi de cest honte
Que li Dus m'a fait à cel tort:
Il en doit bien avoir la mort.
Ausi n'aït Ste. Marie,
N'arés de mon gent cors partie
A nul jor mais en mon vivant,
Si l'en arés fait recréant«.
Li Qens en rist, si dist: »Savoir,
Dame; j'en ferai mon pooir«.

Und ungesäumt bricht er mit all seinen Verwandten und Vasallen auf; besiegt im Gottesgerichtskampf den Verläumder seines Weibes, und zwingt ihn Angesichts des ganzen königlichen Hofes seine Schandthat zu gestehen. – Zu dieser, hier so naturgemäss motivirten, und rasch herbeigeführten Katastrophe bedarf der Rom. de la Viol. erst noch des chevaleresquen

Apparates eines Turniers, das der Graf von Montfort zur Ehrenrettung seiner Nichte Euriaut veranstaltet; Gérard hört davon und findet sich natürlich mit seiner Geliebten dabei ein; er erhält, ebenso natürlich, den Preis im Turnier, und dann erst fordert er den Verläumder seiner Dame zum Gottesgerichtkampf auf! — Endlich ist auch der Name des Königs, wiewohl wir eben kein besonderes Gewicht darauf legen, nicht ganz gleichgültig; im Comte de Poit. heisst er noch: »Pepin«, und einmal wird er sogar noch »*l'empéreor*« (p. 46) genannt[1], scheint hingegen der Name: »Louis«, den ihm der Rom. de la Viol. beilegt, nicht schon die Verjüngung der Sage anzudeuten? —

Aber schon die Art, wie sich beide Gedichte selbst ankündigen, ist charakteristisch und spricht für unsere Ansicht; so nennt sich der Rom. du Comte de Poit. noch: »*Chançon*«, und beginnt noch ganz in der [Sp. 910] Weise der Chansons de Geste mit einem Aufruf an die Zuhörer, und mit Beziehungen auf andere Sagen des kerlingischen Kreises, dem er sich dadurch anzuschliessen scheint:

Oiés, por Dieu le fil Marie,
Chançon de moult grant segnorie;
Vous avés maintes fois oï
Chanter du lignage Aimeri,
De Karloman le poïssant,
Et d'Olivier et de Rollant,
Et de Guillaume fière brache,
Et de Rainouart à le mache,
Qui les X. rois conquist as mains.
Del tot passa Pepins li nains,
Qui n'ot que III. piés et demi.
A Paris le lion vainqui;
Onques por cop de chevalier
Ne guerpi sele ne estrier;
Entre les pors de Panpelune,
Par nuit, si con luisoit la lune,
Ocist IIII. frères gaians.
Encor pert lès les desrubans
Par où Taillefers s'en ala,
Li bons cevaus que li dona
Grains-d'or, li fin de sa seror;
C. liues coroit en i. jor.

Wie ganz anders beginnt der Rom. de la Viol.! Der Dichter hebt, wie fast alle Verf. von Romanen des Arthur-Kreises und der Tafelrunde, vor Allem seinen subjectiven Standpunkt hervor (die Motive, den Zweck der Bearbeitung, u. s. w.) indem er moralische Betrachtungen über Wissen (savoir) und Reichthum (grant avoir) anstellt, und wie man durch ersteres zu letzterem gelangen könne; er wolle daher auch sein Pfund (sens) nicht vergraben:

Pour chou me voel-jou entremetre
D'un plaisant *conte en rime metre.*

Sollte es Leute geben, die ihm desshalb übel nachreden und ihn beneiden, so mög' alles Ueble, das sie ihm wünschen, auf sie zurückfallen; er werde sich, ihnen zum Trotz, dadurch nicht abhalten lassen:

Quar jou dirai, et bien lor poist,
Tant com jou puis et il me loist,
Un *conte* bel et delitable.
N'est pas de la *Réonde-Table*,
Dou roi Artu, ne de ses gens;
Et s'est li contes biaus et gens
Que je vous voel *dire et conter*,
Quar en i puet *lire et chanter*,
Et si est si bien acordanz
Li cans au dit. Les entendans
[Sp. 911] En trai à garant que di voir
Miels aime mon sens c'autrui avoir,
C'autrui avoir truis trop estraigne.
Dès or commencherai l'ouvraigne
Dou *Romanch de la Violete.*

1) Bedeutsam sind im Rom. du Comte de Poit. noch die drei alten Hauptstädte des kerlingischen Reiches zusammengestellt (p. 44: »Monloon et Rains et Paris«); so heissen hier die Urtheilfinder des Baroniefestes noch schlechtweg: »*frans homs*« [vgl. oben S. 106 Anm. 2]: im Rom. de la Viol. hingegen schon: »*per*«; u. s. w., wie denn überhaupt im Comte de Poit. Ausdruck und Sitte durchaus noch alterthümlicher sind.

Der Dichter bezeichnet also selbst sein Werk schon als »Conte« und »Roman«, und nicht mehr als »Chanson«, wie der Verf. des Comte de Poit.; er hat es nicht mehr zum Absingen vor einem gemischten Kreise von Zuhörern (»Oiés . . . chançon«) bestimmt; sondern er will es der gelehrten und ritterlichen Hof-Welt, die selbst lesen und singen kann (»lire et chanter«), recitiren (»sagen«) und erzählen (»dire et conter«); er hat daher, wie es für diese feinere, adliche und kunstverständige Gesellschaft sich geziemt, eine gefällige (plaisant), schöne und zierliche Erzählung (»contes biaus et gens«) in höfische Reime gebracht (»en rime metre«), und dafür gesorgt, dass in den Liedern, die er eingeschaltet hat, »der Gesang zu dem Gesagten« passe (»si est si bien acordanz *li cans au dit*«); denn, fährt er fort:

Mainte *cortoise chançonete*,
Orrez ainz que li contes fine, etc.

Schon aus diesen charakteristischen Eingängen ergiebt sich daher hinlänglich, dass jedes dieser Gedichte, obgleich sie beide denselben Stoff episch behandeln, doch einer ganz anderen Art und Kunststufe angehöre. Während nämlich der Rom. du Comte de Poit., wenn auch nicht mehr der metrischen Form, so doch der ganzen übrigen Behandlungsweise nach, sich noch den eigentlichen, aus Volksliedern hervorgegangenen und zum Absingen vor dem Volke bestimmten »*Chansons de Geste*« anschliesst, und von einem ungenannten Verfasser, wahrscheinlich einem Jongleur[1]), herrührt; gehört der Rom. de la [Sp. 912] Viol. zu jener Klasse von Romanen, die eine Liebessage, schon mit allem Prunk der verfeinerten Chevalerie und Galanterie, mit den abenteuerlichen Ausgeburten einer wundersüchtigen Phantasie, dem subtilen Raisonnement der Liebes-Dialektik, und mit häufigen lyrischen Ergiessungen ausgestattet, erzählen, auf welche die Romane des bretonischen Sagenkreises, besonders die von der Tafelrunde (daher auch in unserem Romane die, wenn auch ablehnende, doch, gleichsam unwillkührliche Beziehung auf diese seine Muster! —), und die durch die provenzalische ausgebildete nord-französische Hof-Poesie (Kunst-Lyrik) schon den entschiedensten Einfluss gehabt haben, und die daher so nur von einem eigentlichen Hof- oder Kunstdichter (Trouvère im engeren Sinne[2]) verfasst werden konnten, der gewiss nie vergass, sich zu nennen. Zu dieser, offenbar erst spät nach Beginn des 13ten Jahrh. entstandenen Klasse von Romanen, die der Abbé de la Rue nicht mit Unrecht: »Romans d'amour et de chevalerie« genannt hat[3]), gehören z. B. noch die Romans d'Aucassin et Nicolette, de

---

1) Wir halten den Verf. für einen Jongleur, weil er nicht, wie die späteren Ueberarbeiter dieser Epen, die gelehrten Kunstdichter (clercs), im Eingange zu thun pflegten, auf seine Vorgänger, die Volkssänger, loszieht, und sich nicht, zur Beglaubigung seiner Erzählung, auf Kloster-Chroniken beruft. Jedenfalls zeugt auch dieser Umstand für ein höheres Alter dieses Gedichtes. (Um sich nicht zu wiederhohlen, verweist Ref. auf sein Buch: »Ueber die altfranz. Heldengedichte«; S. 175-176, wo er diesen Gegenstand ausführlicher erörtert hat).

2) Wir werden noch im Verfolge Gelegenheit haben, das Verhältniss zwischen Trouvères und Jongleurs bei den Nordfranzosen näher zu erörtern.

3) Essais hist. sur les Bardes, les Jongleurs et les Trouvères normands et anglonormands. Caen, 1834. 8. Tom. I, p. 127; und Tom. III, p. 154.

Flore et Blancheflore, de la Rose de Vinne de Volce (oder Guillaume de Dole, du Châtelain de Coucy, u. s. w.[1]).

Betrachten wir nun jeden der vorliegenden Romane abgesondert und in seinen Einzelnheiten. Wir haben oben erwähnt, dass der Rom. du Comte de Poit. eine ihm eigenthümliche Fortsetzung enthalte: nach völlig abgeschlossener Erzählung der Haupthandlung folgt noch die Geschichte des nach glücklicher Wiedervereinigung der Gatten von ihnen erzeugten Sohnes, des Grafen Guy de Poitiers. —

[Sp. 913] Auf den ersten Blick aber erkennt man, dass dies offenbar ein späterer, in einem ganz anderen Geiste geschriebener, und in einer bloss äusserlichen, und daher rein willkührlichen Verbindung mit der früheren Handlung stehender Zusatz sei. Es ist ja bekanntlich das gewöhnlichste Auskunftsmittel und die bequemste, aber auch roheste Weise späterer Ueberarbeiter (besonders der Verfasser der prosaischen Auflösungen), eine beliebt gewordene Sage zu erweitern, oder ursprünglich sich ganz fremde, ja ihrem innersten Wesen nach heterogene Sagen zu verbinden, dass sie die Geschichte der As- oder Descendenten ihres Helden der alten, ächten Stammsage ansetzten. Wie weit dieser Unfug getrieben wurde, beweist die endlose Reihe der Amadis-Romane! — Der hier in Rede stehende Zusatz trägt noch überdiess ganz das Gepräge der Zeit, in der er angefügt wurde, nämlich nach den Kreuzzügen, als man keine Erzählung mehr vollkommen glaubte, wenn nicht ein Zug nach Constantinopel oder ins Morgenland, und eine Bekämpfung der Sarazenen darin vorkäme. Dieses hors d'oeuvre, das mit der ursprünglichen Sage durchaus nichts zu schaffen hat, an die ebenso gut, oder vielmehr ebenso schlecht, aber eben so unschädlich noch die Geschichte der Enkel und Urenkel hätte angefügt werden können, ist wohl der einzige Grund, der Hrn. Raynouard zu dem, [Sp. 914] sonst unbegreiflichen Urtheil verleiten konnte, dem Roman de la Violette »plus d'unité« zuzusprechen!! — Denn, die einzige müssige Wiederhohlung des Kampfes mit dem Löwen in dem mit der Schlange ausgenommen, enthält die Erzählung der Grundsage im Comte de Poit. durchaus nichts, was unbeschadet der Haupthandlung wegbleiben könnte; während man vom Rom. de la Viol. ohne Nachtheil, ja zum wahren Vortheil der eigentlichen Handlung wenigstens zwei Dritttheile weglassen könnte, obgleich diese fremdartigen, aus anderen Sagen und Romanen entlehnten Episoden nicht mehr bloss angesetzt, sondern in die Hauptsache schon verwebt sind, ja sie vielfältig entstellen und ihr ursprüngliches Colorit verwischen, was ihr doch gewiss nicht »plus d'unité« gibt, und vielmehr das Verfahren einer von der edlen Simplicität der alten Sagen schon sehr entfernten Künstelei ist.

Wir können uns nicht enthalten, aus dem Rom. du Comte de Poit. als Probe seiner noch frisch-kräftigen, alterthümlich-kernigen Darstellung die Stelle hieher zu setzen, in welcher Gerard vor dem versammelten königlichen Hofe die Schönheit und Treue seines Weibes über alles preist, und dadurch den Grafen von der Normandie veranlasst, ihm die fatale Wette anzubieten; diese Stelle enthält überdiess ein paar für die Sittengeschichte merkwürdige Züge:

Pepins s'asist et tot li prince:
Onques rois ne fut si servis.
Adont parla li plus hardis

Paus tous, et li plus envoisiés.
Con fu li biaus Quens de Poitiers.
Li bers avoit à non Gerars.

1) Man vgl., was Gervinus über eine auf ähnliche Weise entstandene Klasse deutscher Romane treffend bemerkt hat in seiner »Gesch. d. poet. Nat. Lit. der Deutschen«; Thl. II, S. 78-79.

Si drap valoient .V. C. mars:
»Rois, tu vaus miex c'Arcedeclins,
Car tous cis mons vous est aclins;
Plus avés fait k'ainc ne fist nus;
Mais jo gis quant je vuel tos nus
Avec la plus bele del mont,
[To]dis me prie ele et semont,
[Sp. 915] Et tart et tempre, et main et soir,
Que de li face mon voloir.
Par Dieu qui tot le mont porvoit,
Qui tot le monde cerqueroit
Païenie et crestienté,
Ne troveroit-on sa biauté:
Qu'il n'est rose, tant soit novele,
Que sa biautés ne soit plus bele;
Ele est ma feme et jou ses sire.
Par mi sa cemise desire
Pert sa chars plus blance que nois
Por mil fiés d'or fin son pois,
Ne lairoit-ele autrui joïr
Des membres dont j'ai mon plaisir;
Ele est plus avenant que fée,
Et france et sage et bien letrée.
Nus ne l'esgarde qui ne l'aint.
De Dieu siervir pas ne se faint;
Ja n'iert si gelé en genvier
Que ne voist descauce au mostier.
Rois Pepins, miex valt sa biautés
Que ne face vo roiautés:
Par tant sui plus rices de vous,
Et si n'en sui mie jalous«.

Man vergleiche nun mit diesen stolz-sicheren, fast übermüthig-herausfordernden Worten des kühnen Grafen, der in dem, allerdings sehr richtigen Gefühle, dass der Besitz eines schönen, treuen und frommen Weibes ihn reicher mache, als den König all seine Länder und Schätze, diess unumwunden und rücksichtslos dem Könige vor allen seinen Baronen ins Gesicht zu sagen wagt [1]), das bescheiden-spröde Benehmen des verliebten und fast schüchternen Damoiseau Gérard im Rom. de la Viol., der, lange ein stummer Zuhörer bei der lauten Fröhlichkeit des Hoffestes, endlich vom Könige herbeigerufen und von einer Dame aufgefordert, doch auch eine Probe seiner weit berühmten Kunstfertigkeit im Gesange zu geben, nun erst die Schönheit und Treue seiner Herzensdame in einem zierlichen Liedchen über alles erhebt, wie es eben die Gesetze der Galanterie von selbst erforderten! — Wer bei so [Sp. 916] schlagenden Gegensätzen noch zweifelt, welche von diesen beiden Darstellungen der ursprünglichen Auffassung der Sage näherkomme, und daher in dieser Hinsicht die ältere sei, der hat wohl in seiner eigenen Ueberverfeinerung schon allen Sinn für das ächte, altehrwürdige, und doch ewig junge Epos verloren!! —

Der Rom. de la Viol. ist bekanntlich von Gibert oder Gyrbert de Montreuil, einem Trouvère aus der ersten Hälfte des 13ten Jahrh., über dessen Lebensumstände und Werke der gelehrte Herausgeber in der vorausgeschickten »Notice« die spärlichen auf uns gekommenen Nachrichten mit gewohnter Umsicht und Kritik gesammelt und gesichtet hat [2]). Mit Gewissheit lässt sich ihm zwar nur dieser Roman beilegen, den er der Gräfin Marie de Ponthieu (st. 1251) gewidmet hat (nach einer Conjectur des Hg., die viel für sich hat, könnte er ihn nicht viel später als i. J. 1225 gedichtet haben), deren Hofdichter (ménétrier) er wahrscheinlich war; Hr. M. hat

1) Aehnlich rühmt Elphin in der alt walisischen Sage seine Liebste den Schätzen des Königs gegenüber. — So gilt im Comte de Poit., wie dort, noch der Trauring als das Hauptmerkmal der zu Stande gebrachten Verführung (Grimm; l. c. S. 70-71)! — Sollten in diesen, jedenfalls bedeutsamen Aehnlichkeiten im Detail selbst nicht vielleicht noch die leisen Spuren von der Wanderung der Sage erkennbar sein? — Ja, auch dieser Sage, wie so vieler anderen, letzte Quelle ist wahrscheinlich ein bretonisches Lay. —

2) Vgl. auch über ihn die Notizen im: *Journal des Savans;* 1831, p. 392-393; — Hist. litt. de la France; Tom. XVIII, 760-771; — und *De la Rue;* l. c., Tom. III, p. 152-156.

jedoch ein »Serventois« aus dem 13ten Jahrh. in zwei Handschriften gefunden, deren eine ebenfalls einen »Girbers« oder »Gerbers« als dessen Verf. nennt (in der anderen Handschrift aber steht statt dieses Namens immer bloss: »uns clers«), das also, wie Hr. M. glaubt, ebenfalls von unserem Dichter herrühren könnte (?), und das er daher, da es überdiess bisher noch unedirt war, im Anhange (p. 321—327) abdrucken liess. Der Gegenstand desselben ist die ziemlich abgedroschene Klage über die immer mehr einreissende Unlust am Gesange und die Kargheit der Reichen gegen die Sänger; »denn zwei knauserige Dienstmannen (serjant)«, sagt der Dichter, »führen nun in allen Häusern das Hausregiment und weisen unwirthlich die Sänger ab, nämlich »Groingnès« und »Petis« (etwa »Murrkopf und Schmalhans«; wovon auch das Serventois den Titel trägt: »De Groingnet et de Petit«.) [1]). — Nach *De La Rue* (l. c. p. 156) soll [Sp 917] unser Dichter auch ein weitläufiges Leben des Hrn. Aloisius (Vie de St.-Eloy) in Versen verfasst haben, wovon ihm aber nur eine Handschrift, in der Bibliothek des verstorbenen Douce, bekannt wurde; da er nichts weiter darüber sagt, so müssen wir diese Angabe auf sich beruhen lassen [Vgl Ausg. u. Abh. XXXV].

Auch Hr. M. hat, wie alle seine Vorgänger, keinen historischen Grund für diesen Roman auffinden können. Ob übrigens unter dem hier bloss »Loéys« genannten Könige Ludwig der Fromme, wie Hr. Paris geglaubt hat, oder Ludwig der Dicke, wie er im Prosa-Roman genannt wird, oder Ludwig VIII., wie Hr. M. mit dem meisten Grunde vermuthet, zu verstehen sei, ist ohnehin nicht von Belang, da eben auch dieser Umstand, wie wir gezeigt zu haben glauben, eine willkührliche Verjüngung der Sage durch den Umdichter anzudeuten scheint.

Von den Bearbeitungen derselben Sage und den zahlreichen Nachahmungen des vorliegenden Romans, die Hr. M. mit einer an seinen Landsleuten seltenen Genauigkeit und Vollständigkeit nachgewiesen hat (Notice; p. VI—XXXVIII), wollen wir, mit Bezug auf die Eingangs genannten Vorarbeiten, nur die hier zum erstenmal erwähnten anführen. — So fand er in einer Handschrift der k. Bibliothek (fonds de Sorbonne, no. 454, fol. 169 1°.) einen Prosa-Roman: »dou roi Flore et de la bielle Jehane«, dem dieselbe Sage zu Grunde liegt, und der, dem Style nach zu urtheilen, spätestens aus den ersten Jahren des 13ten Jahrh. stammt. Die beiden Helden desselben heissen Robert und Raoul. Robert war Knappe bei einem flandrischen Ritter, der ihm seine Tochter mit 400 Pfund Grundeigenthum gab. Kaum vermählt, wollte er nach San Jago de Compostela wallfahrten. Einer seiner Freunde machte sich über dieses Vorhaben lustig, und bot ihm die Wette

---

1) Aus diesem für die Sittengeschichte wichtigen Gedichte wollen wir zwei auch die Litterärgeschichte erläuternde Stellen hieher setzen; der Dichter beginnt nämlich:

Dou siècle, qui peu est courtois, — *Car il se complaint* en ces vers
Nous fait *Girbers j. serventois*, — Dou siècle, qui tant est dyvers, etc.

Hier ist also: »serventois« in der näher bestimmten Bedeutung von Rügelied gebraucht, wofür die Nord-Franzosen auch öfters »*la Complainte*« setzen. Am Ende aber heisst es:

Ici fenist *Gerbers* sa *laisse*.

Dieses »*laisse*«, mit dem obigen zusammengehalten, zeigt, dass dieses Wort hier noch in seiner ursprünglichen Bedeutung: Klagelied (lessus) gebraucht sei, während es sonst häufig in der Bedeutung von Lied überhaupt, besonders aber vom rhapsodischen Gesang vorkömmt (vgl. Fauchet; 562 a.).

an, ihn während seiner Abwesenheit zum Hahnrei (coux) zu machen. Es wurde ausgemacht, dass der Verlierende sein ganzes Besitzthum an den Ge- [Sp. 918] winnenden abtreten sollte. Robert reist ab. Raoul kann, trotz all seines emsigen Hofmachens, bei Jehanne nicht sein Ziel erreichen; eines Tags aber führt ihn die Magd dieser Dame in den Saal, wo diese eben badete; er schliesst die nackte in seine Arme und trägt sie auf ein Bett; doch sie wehrt sich so tapfer, dass er gezwungen ist, von seinem Vorhaben abzustehen. Indem er sich entfernt, bemerkt er jedoch ein schwarzes Maal auf Jehannes Unterleib; diese Entdeckung macht ihn die Wette gewinnen. Nach mancherlei Abenteuern, die jedoch keine Aehnlichkeit mit denen des Gérard und der Euriaut haben, wird sein Betrug entdeckt; ein Zweikampf zwischen ihm und Robert ist die Folge davon; Raoul wird tödtlich verwundet, und bekennt vor seinem Tode noch sein Verbrechen. Aber auch Robert stirbt bald darauf, und seine Wittwe heurathet den König »Flores d'Ausay« (von Elsass), der mit ihr den Florens und die Florie erzeugt. Der erstere wird Kaiser von Constantinopel; und Florie mit dem Sohne des Königs von Ungarn vermählt. – Offenbar ist auch dieser Roman schon eine spätere Ueberarbeitung der Sage mit vielen fremdartigen Zusätzen; doch ist darin das Anknüpfen derselben an die karolingische durch die Kinder der Jehanne, Florens und Florie, merkwürdig, von denen der erstere auch in den *Reali de Francia* vorkömmt, die letztere unter den Namen Blanchefleur bekanntlich die Mutter der Bertha, der Gemahlin Pipin's, nach der Sage ist [1]). Diess spricht abermals für die im Comte de Poitiers noch unverfälschter erhaltene Ueberlieferung von einer früher mit dem karolingischen Kreise verbundenen Sage.

Ferner lernen wir durch Hrn. M. zuerst ein »*Miracle*«, ungefähr aus dem Ende des 14ten Jahrh., kennen, das wohl die älteste dramatische Bearbeitung dieses Gegenstandes ist. Es findet sich in der Handschrift der k Bibliothek No. 7208–5, fol. 69, 1°., und führt den Titel: »Cy commence j. miracle de Nostre Dame, coment Ostes, roy d'Espaingne, perdi sa terre pour gagier contre Berengier, qui le tray et [Sp. 919] li fist faux entendre de sa femme, en la bonté de laquelle Ostes se fioit; et depuis le destruit Ostes en champ de bataille«. Hr. M. giebt davon nachstehenden Auszug: Der römische Kaiser Lothar räth seinem Neffen »Ostes« oder Otto, sich wiederzuvermählen. Er schlägt ihm dazu die Tochter Alfons', Königs von Spanien, vor, den man freilich erst durch Gewalt der Waffen zur Einwilligung zwingen muss, wozu sich aber der Kaiser selbst anheischig macht. Lothar sendet daher einen Boten zu Alfons, um ihm den Krieg anzukündigen. Dieser giebt eine stolze Antwort; und versammelt die Bürger seiner Stadt »Burs« (Burgos?). Er empfiehlt ihnen, sie aufs äusserste zu vertheidigen, und übergiebt seine Tochter ihrem Schutze; er selbst aber begiebt sich zu seinem Bruder, dem Könige von Granada, um dessen Hülfe anzurufen. Dieser sendet auch alsogleich Eilboten an die Könige von Tarsus, »Aumarie« (Almeria?), von der Türkei und Marokko, mit der Bitte, schleunig mit ihren Heeren zu ihnen zu stossen und die Feinde aus Spanien verjagen zu helfen. Denn schon war Lothar in Alfons Länder eingefallen und belagerte

---

1) So hat sich auch noch im Rom. de la Viol. eine Spur von dieser genealogischen Anknüpfung erhalten, da eine Tante der Euriaut, deren Abstammung sonst nicht weiter angegeben ist, »Königin von Ungarn« genannt wird (p. 43):

Une soie ante Margerie,
Qui *roïne fu de Hongrie* etc.

Burs. Er nimmt diese Stadt ein; Alfons' Tochter fällt dadurch in seine Gewalt, und er vermählt sie mit seinem Neffen. Ostes kehrt jedoch mit dem Kaiser nach »Romenie« zurück, und lässt seine Gemahlin in Spanien; bevor er sich aber von ihr trennt, sagt er zu ihr:

»Je vous pri, dame, çà venez;
Gardez-me cest os-ci tenez,
Se en rens avez chier m'amistié;
Car c'est d'un des doiz de mon pié;
Et gardez qu'il ne soit véu
Ne de nul homme appercéu
Pour chose nulle, qui aviengne.
Ce sera la sacrée enseigne
Que nous ij. l'un à l'autre arons.
Maishuit aler nous en pourrons«,
Etc.
[Vgl. éd. Paris et Robert. IV. S. 338 f.]

Die Königin hat aber nichts angelegentlicheres zu thun, als dieses Geheimniss ihrer Vertrauten, Esglantine, mitzutheilen. Unterdess hatte sich ein Ritter, Namens Berengier, bei dem Kaiser eingefunden, um sich zu entschuldigen, dass er ihm nicht Heeresfolge geleistet habe; als dieser vernimmt, dass Ostes Urlaub von seinem Oheim begehrt, um nach Spanien zurück- [Sp. 920] zukehren und seine Gemahlin wiederzusehen, sagt er spottend zu ihm [l. c., S. 341, Z. 649-50]:

»Tel cuide avoir feme touz seulx
Qu'à li partissent plus de deux«.

Und vermisst sich, dass er die Königin nur zweimal zu sehen brauche, um das drittemal sie schon ganz zu seinem Willen zu haben (pour en avoir à la troisième *tout* son *délit*). Ostes läugnet natürlich die Möglichkeit eines solchen Erfolges, und wettet die Krone Spaniens gegen Berengier's Besitzungen, dass diesem sein Unternehmen misslingen werde. Uebrigens fordert er als Beweis der vollbrachten That, dass er ihm ein Maal, welches die Königin hat, und den Ort, wo es sich befindet, anzeige, und dass er ihm jenen Gegenstand, den er der besonderen Obhut seiner Gemahlin anvertraut hat, vorweise. Berengier begiebt sich nach Spanien, und begegnet der Königin, als sie eben mit Esglantine zur Kirche geht. Er grüsst die Prinzessin, und auf ihre Frage, woher er komme, antwortet er [l. c., S. 344, Z. 726-36]:

»Madame, je le vous diray:
De fait me sui cy adressié,
De Rome vien, où j'ay laissié
Vostre seigneur, qui ne vous prise
Pas la queue d'une serise;
D'une garce s'est acointié,
Qu'il a en si grant amistié
Qu'il ne scet de elle départir.
Ce m'a fait de Rome partir
Pour le vous annuncier et dire,
Car grant deuil en ay et grant ire«

Nach diesen Verläumdungen macht er ihr eine Liebeserklärung; die Königin verwirft sie mit Entrüstung und verbannt ihn aus ihrer Gegenwart. Berengier verändert nun seinen Plan; er gewinnt Esglantine, und verspricht ihr dreissig Mark Gold, wenn sie ihm verschaffen wolle [l. c., S. 346, Z. 801-3]:

Le jouel que plus ayme et garde
La royne, et ... [vous] prendre garde
Où siet son sing et quel il est.

Diese willigt ein, und verspricht ihm die Erfüllung seines Begehrens auf den nächsten Tag. Sie bringt ihrer Gebieterin einen Schlaftrunk bei, entwendet das Bein, entdeckt das Maal, das im Ohre war (»en l'oreille«), und theilt dem Grafen diese Geheimnisse mit, der ihr dafür den versprochenen Lohn gibt.

[Sp. 921] Berengier kehrt nun nach Rom zurück, findet Ostes an der Seite des Kaisers sitzen, und liefert ihm die geforderten Beweise von der angeblichen Untreue seiner Gemahlin. Ostes, wüthend darüber, bricht sogleich nach Spanien auf, um sein Weib zu ermorden: aber ein Bürger von

Burs kömmt ihm zuvor, eilt zur Königin und erzählt ihr Berengier's Verrätherei. Die Königin gibt diesem Bürger einen ihrer Röcke zum Lohne, und geht in das Münster (moustier), wo sie zur h. Jungfrau um Trost und Beistand fleht. Jesus selbst bittet nun seine Mutter, der Königin zu Hülfe zu eilen; sie willigt ein und befiehlt den Engeln Gabriel und Michael und dem h. Johannes, sie zu geleiten, was diese thun indem sie ein »Rondel« dazu singen. Die h. Jungfrau erscheint der Königin und befiehlt ihr, heimlich Knappenkleider anzuziehen, und so sich zu ihrem Oheim nach Granada zu begeben, wo sie auch ihren Vater finden werde; diesem solle sie redlich dienen, ohne sich Jemanden zu erkennen zu geben. Zugleich kündigt sie ihr an, dass sie viele Leiden werde zu erdulden haben; dass sie aber am Ende an dem Urheber all ihres Unglücks werde gerächt werden. Hierauf kehrt die h. Jungfrau mit ihren Begleitern zurück, welche dabei die sechs letzten Verse desselben Rondel's wiederhohlen. — Ostes findet bei seiner Ankunft sein Weib nicht mehr. Sie hatte sich bereits nach Granada begeben und unter dem Namen »Denis« [Sp. 922] dem Könige, ihrem Oheim, vorgestellt, der sie in seine Dienste nahm, und zuerst als Vorschneider (écuyer tranchant), und dann zu seinem Pannerträger (gonfanonier) ernannte. Dieser König hatte unterdess alle Anstalten getroffen, um mit Hülfe seiner Bundesgenossen Spanien von dem römischen Kaiser zurückzuerobern; Ostes, der Sarrazene geworden war, bereut nun seinen Abfall vom wahren Glauben. Da erscheinen ihm Jesus, und die heil. Jungfrau, begleitet von Gabriel, Michael und dem heil. Johannes, die abermals ein Rondel singen; Jesus verzeiht ihm zwar; befiehlt ihm aber, nach Rom zu gehen, um dort das Bekenntniss seiner Sünde abzulegen, und dann seinem schuldlos verläumdeten Weibe sein Unrecht abzubitten; hierauf kehrt er unter dem Absingen eines Theils desselben Rondels wieder in den Himmel zurück. — Schon stehen die beiden Heere sich schlagfertig gegenüber; da erbittet sich Denis von dem Könige von Granada die Erlaubniss, sich zu dem Kaiser begeben zu dürfen, um eine friedliche Ausgleichung zu versuchen, und verheisst Alfons das baldige Wiedersehen seiner Tochter. Denis reist, von zwei Rittern begleitet, ab; unterwegs begegnen sie dem Ostes, und machen ihn zum Gefangenen. Bei dem Kaiser angelangt, klagt Denis den Grafen Berengier des Verraths an, da er fälschlich sich gerühmt habe, die Königin, für deren Bruder sich Denis ausgibt, verführt zu haben. Ostes selbst will diess im Gottesgerichtskampf gegen Berengier behaupten, der bei seiner Verläumdung beharrt. Der Kampf wird bewilligt; Ostes zwingt Berengier, sich für besiegt zu erklären (le fait récreant). Da überreicht ihm dieser sein Schwert und gesteht seine Verrätherei. Nun tritt Denis als Friedensbote auf und gibt sich zu erkennen. Auf den Vorschlag der Kaiserin erhält Alfons das Königreich »Mirabel« und die Grafschaft »des Vaux plaissiez« als Entschädigung für Spanien, das er seinem Schwiegersohn und seiner Toch- [Sp. 923] ter abtritt. Uberdiess verspricht der König von Granada, seinen Bruder noch vor Ablauf eines Monats in den Besitz eines Landes zu setzen, das ihm jährlich dreitausend Pfund reinen Einkommens abwerfen werde. Von der Bestrafung des Verräthers und seiner Mitschuldigen ist nicht weiter die Rede.

Wir haben den Inhalt dieses Miracle ausführlich mitgetheilt, weil es besonders dadurch merkwürdig ist, dass es, ausser der Gemeinschaft des Grundstoffes, auch im Einzelnen auffallende Aehnlichkeiten mit Shakspeare's Cymbeline hat. So die Stelle, in der Berengier, um bei der Königin seine Absicht zu erreichen, zuerst ihren Gatten fälschlich beschuldigt, in Rom im Umgange mit lüderlichen Weibern die ehliche Treue gebrochen zu haben, dann ihr seine Liebe gesteht und so in der Gewährung seiner Wünsche ihr zugleich ein Mittel der Rache an dem Treulosen an-

bietet; genau denselben Weg schlägt Jachimo bei Imogen ein; — hier wie dort verkleidet sich die die Prinzessin als Mann; — Ostes und Posthumus gehen zu den Feinden über, bereuen und werden gefangen; — beide werden durch überirdische Erscheinungen über ihr künftiges Schicksal getröstet u. s. w.

Bei der Aufführung der bekannten prosaischen Auflösung des »Gérard de Nevers« erwähnt auch Hr. M., dass der anonyme Verf. derselben angebe, nach einem provenzalischen Vorbilde (»en lengaige provençal et moult difficile à entendre«) gearbeitet zu haben, und, trotz seines auffallenden Zusammenstimmens im Wesentlichen und Einzelnen mit dem Rom. de la Viol., doch in ein paar Nebensachen von ihm abweiche und den Girbert de Montreuil nirgends als seine Quelle nenne [1]). Auch wir stimmen daher, gegen Van Praet, der Meinung der Hrn. M. und De La Rue (l. c. Tom III. p. 153) bei, dass eine provenzalische Abfassung wirklich existirt habe; ja wir glauben sogar, dass eine solche den beiden vorliegenden nord-französischen Gedichten vorgegangen sei [2]). Doch dem sei, wie ihm [Sp. 92] wolle, so scheint uns doch ausgemacht, dass von allen bis jetzt bekannt gewordenen französischen Bearbeitungen dieser Sage der Rom. du Comte de Poitiers der ursprünglichen Abfassung am nächsten stehe.

Dadurch aber, dass wir dem Rom. du Comte de Poit. die Priorität vindiziren, wollen wir keineswegs die vielfachen Vorzüge des Rom. de la Viol. in Abrede stellen, die eben auch für unsere Ansicht sprechen. So halten wir die Schilderung der weiblichen Charaktere für besonders zart und meist gelungen; so enthält er eine Fülle für die Sittengeschichte, das Costüme und die Armaturen des Mittelalters wichtigen Details; besonders ist er für das Sängerwesen, und selbst wegen seiner Anspielungen auf andere Sagen und Romane merkwürdig. Wir wollen einiges davon herausheben. Es ist bereits bemerkt worden, dass dieser Roman mit vielen Liedern, (freilich nur einzelnen Strophen und Liederanfängen) durchwebt ist, die von den handelnden Personen bei jeder Gelegenheit, selbst in den kritischesten Augenblicken, gesungen werden; so werden bei den Hoffesten Tanzlieder (chansons a carole, espringales) abgesungen, eine Sitte, die bei festlichen Versammlungen und Turnieren in der That häufig stattfand [3]); so singt das Bürgermädchen »Marote« ein Weberliedchen (chanson à toile; p. 114, note 1); so kommen einzelne Strophen und Liederanfänge von bekannten Trouvères vor, wie p. 12, 66, und 271, von Gasse Brulléz; p. 24–25, von Moniot; p. 68 von Auboin de Sézanne (die zweite Strophe der von Paulin Paris im »Romancero français«, p. 125,

1) Vgl. auch (Van Praet) Cat. de la Vallière. Première partie, tom. II, p. 638, no. 4107.

2) Beweise dafür dürfte man vielleicht darin finden, dass gerade in dem älteren nord-französischen Gedichte der Held desselben noch ein Süd-Franzose (Graf v. Poitiers), der Verrätker dagegen ein Nord-Franzose (Graf von der Normandie) ist; Harpin hier als ein Nachbar der Gascogner (p. 43), erscheint; u. s. w.

3) S. über »Carole«, welchen Tanz man mit dem vergleichen könnte, den man heutzutage in Frankreich Branle und bei uns Rondeau nennt, das kürzlich erschienene, für das Ritterwesen überhaupt sehr interessante Prachtwerk: »Les Tournois de Chauvenci, donnés vers la fin du treiziéme siècle, decrits par Jacques Brétex. 1285. Annotés par feu Philib. Delmotte.... et publiés par H. Delmotte, son fils, etc. Valenciennes. 1835. 8. vers 3088–3110; und Glossaire, s. v. carole.

mitgetheilten chanson dieses Dichters): p. 160, von Audefroi-le-Bâtard; p. 218, vom Châtelain de Coucy (die 3te Strophe der in Hrn. Michel's Ausgabe der Gedichte dieses Trouvère, p. 79 abgedruckten chanson); p. 19 und 199, von dem Troubadour Bernard de Ventadour, von Hrn. M. provenzalisch mitgetheilt (nach [Sp. 925] Raynouard, Choix etc. III, 43 u. 68); denn auch in diesem Roman wird die Lyrik der Süd-Franzosen für die vorzüglichste angesehen, wie es z. B. ebenda (p. 19) heisst: Un ver d'un *bon son poitevin*« [1]). — Die wichtigste Stelle, in Beziehung auf Sängerwesen, ist aber die schon von Uhland (über das altfranzös. Epos; in Fouqué's Musen. Jahrg. 1812. III. Quart. S. 83) und Paulin Paris (in der Einleitung zu seiner Ausgabe des »Romans de Berte aus grans piés«, p. XXVI–XXVII) erwähnte, wie Gérard, als Jongleur verkleidet, eine Tirade aus der Chanson de Geste vom »*Guillaume au cort nés*« singt, die wir, da sie von Paris weder vollständig noch genau mitgetheilt worden ist, hiehersetzen wollen (p. 72–74): Gérard, vom Regen durchnässt, ganz erfroren, und dennoch genöthiget zu singen, sieht nun ein, wie beschwerlich das Handwerk (mestier) eines Jongleurs sei; »doch was ist zu thun«, schliesst er:

»Faire m'estuet quant l'ai empris,
»Chou dont je ne suis mie apris,
»*Chanter et vieler ensamble*«
Lors commencha, si com moi samble,
Con chil qui molt estoit senés,
.I. ver de Guillaume au court nés,
A clere vois et à douch son:
»Grans fu la cours en la sale à Loon;
Mult ot as tables oiseax et venoison
Ki ke mangast le char ne le poissson,
Onques Guillaume n'en passa le menton.
Ains manga tourte et but aige à foison;
Mult s'en merveillent cil chevalier baron.
Quant ont b[e]u et mengié à foison,
Les napes ostent escuier et garçon.
Li quens Guillaume mist le roi à raison
»Qu'as empensé, dist-il, le fil Kallon?
Secorras moi vers la geste Mahon?
Jà déust estre li olz à Carrion«.
Et dist lir rois: »Nous en consilleron,
Et le matin savoir le vous feron
Ma volonté, se je irai ou non«.
Guillaume l'ot, si taint comme charbon,
De mautalent a fronci le grignon:
[Sp. 926] »Comment dyable! dist-il, si plaideron.
Chou est la fable dou Tor et dou Mouton.
Mult a à faire qui pleissier velt félon«.
Jl s'abaissa, si a pris .j. baston,
Puis dist au roi: »Vostre fié vous rendron,
N'en tendrai mais valissant .j. bouton,
Ne vos amis ne serai ne vos hom,
Et si venrés od nous, voelliés ou non«.
Ensi lor dist *vers dusch' à quatre*
Pour iaus solachier et esbatre; etc. . . .
[Vgl. Aliscans éd. Guess. S. 92 f].

Aus dieser merkwürdigen Stelle dürften sich etwa folgende, für die Geschichte der nord-französischen Poesie nicht unwichtige Corollarien ergeben: Eigene oder fremde Gedichte, insbesondere Lieder (chansons) im engeren Sinne, selbst zu singen, gehörte, wie bei den Provenzalen, auch bei den Nord-Franzosen, die hierin die Schüler der ersteren waren, zum adlichen Zeitvertreib und zum Conversationston der feineren Gesellschaft, ja es wurde als eine preiswürdige Kunst betrachtet, und der Unterricht in derselben

1) So heisst es in einem aus sprichwörtlichen Redensarten zusammengesetzten poetischen Quodlibet (Resveries):

Je sai bien .L. sons
Toz provenciaus.

(*Jongleurs et Trouvères*, ou Choix de saluts, épitres, rêveries et autres pièces légères des XIIIe. et XIVe. siècles, publié pour la première fois, par Achille Jubinal. Paris, 1835. 8, p. 37).

machte einen nicht unwesentlichen Bestandtheil der ritterlichen Erziehung aus [1]); auch brachte es den Vornehmen keine Schande, ein Instrument mit Kunstfertigkeit zu spielen [2]); vorzüglich die Harfe [3]), für die eine besondere Achtung noch aus der Bardenzeit fortbestanden zu haben scheint [4]); doch zu singen und zugleich sich auf einem Instrumente (etwa mit Ausnahme der Harfe) dazu zu begleiten, scheint für unanständig und eines Adelichen unwürdig gegolten zu haben [5]), um sich dadurch von den dienenden Hofdichtern (Menestrels) und den Spielleuten von Profession (Jongleurs) zu unterscheiden, deren Pflicht und Sitte es war, die Gedichte der vornehmen und gelehrten Hof- und Kunstdichter (Trouvères im engern Sinne), oder auch ihre eigenen unter Begleitung eines Instrumentes vorzutra- [Sp. 927] gen: immer aber selbst zugleich zu singen und zu spielen [6]). Daraus lässt sich auch bei den Nord-Franzosen auf ein ähnliches Verhältniss zwischen Trouvères und Jongleurs schliessen, wie bei den Provenzalen; nur dass es bei jenen nicht so scharf ausgeprägt war, und nicht ganz in derselben Ausdehnung statt fand, da sich wenigstens nachweisen lässt, dass auch bei ihnen die Kunstdichter meist Spielleute in ihrem Dienste hatten, um ihre Gedichte vorzutragen [7]), und »Trouvère« häufig als Gattungsname für Dichter und Sänger überhaupt gebraucht wird. Der Abbé De La Rue scheint uns daher, den Unterschied zwischen Trouvère (im engeren Sinne) und Jongleur ziemlich genügend bezeichnet zu haben, wenn er sagt (l. c. I, 250): »Ils (les trouvères) différaient des Jongleurs en ce qu'ils se bornaient ordinairement à faire des vers, tandis que les Jongleurs en composaient et les chantaient«. Daher hiess es sogar sprüchwörtlich:

»Cil chante bien, c'est ung jongleur;
Cil dit beaux mots (Verse), c'est ung trouveur [8]).

Jedenfalls war aber bei den Nord- wie bei den Süd-Franzosen das charakteristische Merkmal der Jongleurs: zugleich Sänger und Musikanten von Profession zu sein; so bezeichnet sie sehr genau Chrestien von Troyes im Eingange seines »Erec« (bei De La Rue; l. c. I. 259):

D'Erec le fils Lac est li contes — *Depecier* et *corrompre* veulent,
Que devant Rois et devant Comtes — Cil qui de *chanter vivre* veulent.

---

1) Vgl. *De La Rue;* l. c., Tom. I, p. 33, 151-153.

2) So heisst es z. B. hier von Gérard (p. 69):

Et pent à son col la viele,
Que Gérars bien et biel viele.

3) Vgl. Roquefort, De l'état de la poésie franç. dans les XIIe. et XIIIe. siècles; p. 115; — und *De La Rue*; l. c., Tom. II, p. 254-259.

4) Mone, Gesch. des Heidensthums im nördl. Europa. Thl. II. S. 467.

5) Daher sagt Gérard, trotz dem, dass er die »viele« gut und schön spielen konnte:

»Chou dont je ne suis mie apris
Chanter et vieler ensamble.«

6) Daher sagt Wace:

Mult ot à la cour Jugleors,
Chanteors et instrumentors;

bei *De La Rue*; l. c. I. 262.

7) Vgl. Diez, dir Poesie der Troubadours. S. 43, und 252; *De la Rue*; l. c. I, 262.

8) Mone, Anzeig. f. Kunde d. deutsch. Mittelalters. 1835. Sp. 299.

Wenn daher auch manchmal die Menestrels und Jongleurs sich nicht bloss begnügten, fremde Gedichte vorzutragen, sondern durch eigene Erfindungen, (wie z. B. Adenez-le-Rois, Raymbert de Paris, etc.) den eigentlichen Trouvères sich anzureihen suchten [1]), so wer- [Sp. 928] den sie doch von diesen »unächte« Trouvères (*Troveor bastart*) »Reimverfälscher (contrerimoieurs)« gescholten [2]); und es ist bekannt, dass die späteren Ueberarbeiter der Epen (besonders der aus dem fränkisch-karolingischen Sagenkreise), die gelehrten Dichter (clercs lisant), gewöhnlich im Eingange ihrer Gedichte auf die Jongleurs vornehm herabsehen, und sie der Verfälschung und Zerstückelung der Sagen anklagen [3]).

1) So heist es z. B. im fabliau des trois avugles de Compiegne (*Barbazan et Méon*; III, 398):

On tient le *menestrel à sage*
Qui met *en trover* son usage.

Ueberhaupt standen die Menestrels, als dienende Hofdichter, schon eine Stufe höher, als die herrnlosen Jongleurs (fahrenden Sänger), wenn sie auch, wie diese zugleich Sänger und Musikant sein mussten, und hatten selbst Zutritt zu der vornehmen adelichen Gesellschaft (vgl. z. B. Les Tournois de Chauvenci; v. 4388 ff. und Glossaire, s. v. Ménestrel). — Das letzte Glied dieser Sänger und Musikanten-Schaar bildeten endlich die »Taboureurs« (Trommler), die Bänkelsänger der Dorfschenken, und meist selbst aus dem Bauernstande, auf welche auch die noch einigermassen kunstmässig gebideten und zünftigen Jongleurs mit Verachtung herabsehen (S. »Des Taboureurs« in Jubinal's Jongleurs et Trouvères; 164-169).

2) Vgl. *De La Rue*; l. c., I. 53; 255-256. — Daher heisst es in dem für das Sängerwesen äusserst wichtigen satyrischen Jeu-parti: „*Les deux Troveors ribauz*« (zuerst von Roquefort; l. c. p. 290-305, im Original bekannt gemacht; neuerlich aber verbessert herausgegeben in: »Fabliaux inédits tirés du Ms. de la Bibl. du Roi No. 1830 ou 1239, par A. C. M. Robert. Paris, 1834, 8. p. 16-26; ebenda, p. 22) [Vgl. G. Paris Litter. fr. § 110] im Gegensatz der »menesterex bordons« (der lügenhaften Possenreisser, die sich für Menesterels ausgeben (von den eigentlichen ächten Trouvères:

»Plus donnent-ils as menteors,
Qu'ils ne font *as bons troveors,*
Qui contruevent ce que il dient, etc«.

3) Vgl. *De La Rue*; l. c. I, 237 und 258; Uhland, l. c. S. 96-99; — Fierabras; sqq. von Bekker; S. 168 und 175; — So heisst es im *Beuves de Hantonne* des *Pierre Du Riès* (Hdschft. der k. k. Hofbibliothek; No. 3429):

»Seigneurs, veuisliés oyr chanson bien avérée!
De meilleur geste ne fut oncques chantée,
Par Jungleur nesun oïe [l.: jougleor dite] ne proférée;
Desormays en sera l'ystoire divisée,
Et de quel gens on l'a dictée et rimée.
Que tel *en chante,* c'est vérité prouvée,
Que de *l'istoire ne scet dur* [l. *une*] *denrée,*
Des mos en ont la *plus part obliée,*
La chançon ont *corrompue et faulsée*«. [Vgl. Stengel, Mitth. 1873, S. 31].

Und in der That ist derselbe Gegenstand in der Bearbeitung eines Ungenannten, also wahrscheinlich eines Jongleur, auf uns gekommen (vgl. *Hist. litt. de la France* XVIII. p. 748). — Derselbe *Pierre du Riès* äussert sich ebenso bitter über die Jongleurs in seinem Roman: *Anseis de Carthage* (vgl. *De la Rue*; l. c. III. 170 sq.)

[Sp. 929] Dieses letztere zu thun, waren die Jongleurs wohl gezwungen, da es eben auch durch die vorliegende Stelle und hundert andere nun hinlänglich erwiesen ist, dass die Epen des fränkisch-karolingischen Sagenkreises nicht, wie die Romane des bretonischen und des Graal-Cyclus recitirt und gelesen, sondern wirklich abgesungen wurden, sei es an Höfen und in Schlössern bei Ritterfesten, sei es vor gemischten Volksversammlungen [1]); nun war es aber physisch [Sp. 935] unmöglich, Gedichte von 20,000 und mehr Versen in einem Zuge ganz abzusingen, sie konnten daher nur theilweise vorgetragen werden, indem der Jongleur entweder nach und nach die ganze Sage an mehreren Tagen absang, was wohl seltener der Fall war, oder, wie hier Gérard, blos eine oder mehrere (»dusch' à quatre«) Strophen oder Tiraden, die man »vers« hiess (vgl. Raynouard; im *Journal des Savans;* 1835. p. 210-211), daraus vortrug, da er die im Volke noch fortlebende Sage in der Regel als allen bekannt voraussetzen konnte, und daher nur solche Partien absang, die besonders beliebt waren, oder zu den Umständen gerade passten, oder ausdrücklich verlangt wurden. Wir können uns nicht enthalten, eine diese Art des Vortrages besonders beleuchtende Stelle (aus dem »*Regnaut de Montauban*« [? Vgl. Rom. XIII, 12]; zuerst von Fauchet, p. 562 [auch *Recueil* S. 110] mitgetheilt) hieherzusetzen:

Seignor soiez en pès tuit a . . . . .
Que la vertus del ciel soit en vos demorée;
Gardez qu'il n'i ait noise, ne tabor, ne criée!
Il est ensinc coustume en la vostre contrée,
Quant *uns Chanterres* vient entre gent henorée
[Sp. 931] Et il a endroit soi *sa vielle* atrempée,
Ja tant n'aura mantel ne cotte desramée,
Que sa première laisse (Rhapsodie) *ne soit bien escoutée*;

---

1) Vgl. ausser den angezogenen Schriften von Uhland und Paris: *De La Rue;* l. c. I. 143-148, und 151; und überhaupt die nächste beste Chanson de Geste selbst, die sich nicht umsonst im Eingang und zu Anfang einzelner Tiraden wiederholt »Chanson« nennen, Apostrophen an die Zuhörer und Bitten um ruhiges Verhalten enthalten (man vgl. z. B. nur die Eingänge der karolingischen Epen im *Catalogue de la Vallière*; Part. I. T. II. p. 202 et suiv.); besonders schlagend sind die Stellen in dem erst angeführten Jeu-parti: »*Les deux Troveors ribauz*«, in denen die Romane des bretonischen Kreises und die Erzählungen genau von den Chansons de Geste in Rücksicht des Vortrages unterschieden werden; so z. B. p 18-19:

Mais ge sai aussi bien *conter* — Et si resai *bien faire plus*
Et en roumanz et en latin — Quant ge sui à cort et à feste,
. . . . . — *Car ge sai de chançon de geste.*

Und nachdem der Trouvère nun die verschiedenen Chansons de geste aufgezählt hat, die er weiss, geht er mit folgenden Worten zu den Romanen und Erzählungen, die ihm ebenfalls bekannt sind, über:

Mais de *chanter n'ai-ge or cure*: — Mais ge sai aussi *bien conter*
Ge sai des romanz d'aventure etc. . . — De Blanchefior comme de Floire.
. . . . . .

Eben so genau unterscheidet der andere Trouvère in seiner Replique (p. 25)

Ge sai *conter* beax diz noveax, — Des Loherans tote l'estoire;
. . . . . — Sai-ge *par sens et par memoire*
Ge sai bien *chanter* à devise — De Charlemaine et de Roulant etc. . . .
Du roi Pepin de saint-Denise,

Puis font chanter avant se de riens lor agrée,
Ou tost sans vilenie puet recoillir s'estrée.
Je vos en dirai d'une qui molt est henorée,
El Royaume de France n'a molt [l.: nulle] si loée,
Huon de Villenoeue l'a molt estroit gardée,
N'en vol prendre cheval ne la mule afeltrée,
Peliçon vair ne gris, mantel, chape forée,
Ne de buens paresis une grant Renepée [l.: henepae];
Or en ait il mausgrez *qu'ele li est emblée,*
Une molt riche pièce vos en ai aportée.

Wenn, wie hier der Jongleur selbst gesteht, dem Huon de Villeneuve das Gedicht (wahrscheinlich einen Theil aus dessen »*Quatre fils Aymon*«?) entwendet zu haben, und wie ein ähnliches Beispiel *De La Rue* (l. c. I. 252) nachweist, der Fall sich öfter ereignete, dass die Jongleurs sich auch wider den Willen der Trouvères ihre Gedichte zu verschaffen suchten, um sie theilweise abzusingen, so ist es um so erklärlicher, dass die letzteren so oft sich über den Unfug der Jongleurs beklagen, und ausdrücklich bemerken, dass man durch sie doch nur verstümmelte Theile der Sage erfahre, wie z. B. *Pierre du Riès* im »*Anseis de Carthage*« (bei *De La Rue;* l. c. I. 261) sagt:

»Cil jugleor vous en *ont dit partie*;
Mais il n'en sevent valissant une alie«.

Und doch waren auch die von den Trouvères verfassten *Chansons de geste*[1]) zum Absingen mit Instrumental-Begleitung bestimmt, was natürlich nur theilweise geschehen konnte, und sie mussten sich dazu, wollten sie es nicht selbst thun, was viele unter ihrer Würde gehalten hätten, und wollten sie überhaupt ihre Werke mehr verbreiten und im eigentlichen Sinne volksthümlich[2]) machen, der Jongleurs bedienen.

---

1) Vorzugsweise allerdings die fränkisch-karolingischen Stammsagen; aber auch die antiken (wie die Alexander-Sagen) und die historischen überhaupt (wie die anglo-normandischen, z. B. ein Theil des Roman de Rou; Le Dit de Robert-le-Diable; La Vie de St. Thomas des Gervais li Clers del Punt Ste. Maxence; die Chronik von Heinrich I. von England des David; und die provenzalische Chronik vom Albigenserkriege des Guillem von Tudela; u. s. w.) waren, im Gegensatz der mehr mythisch-idealen Romane des bretonischen und Graal-Cyclus zum Absingen bestimmt, wie schon aus ihrer strophenmässigen Abfassung hervorgeht.

2) Denn dass diese Gedichte nicht nur in den Versammlungen der Barone und Ritter, sondern auch vor einem gemischten Publikum abgesungen wurden, erhellt abermals aus den Eingängen derselben; so heisst es im »Ogier le Danois« (bei *De La Rue*: l. c. I. 145):

Seigneurs, or entendez, chevaliers et sergant,
Bourgoises et bourgois, et sage clerc lisant. . . .

und in den »Quatre fils Aymon« (*Hist. litt. de la France*; XVIII. 724):

Seigneurs, or faites pais, chevaliers et barons,
Et rois et dus et contes et princes de renons,
Et prelats et bourgois, gens de religion,
Dames et Demoiselles et petits enfançons,
Clers et lais, toutes gens vivans, fois et raisons.

Vgl. auch: *De La Rue;* l. c. I. 241—242.

[Sp. 932] Daher sind diese Gedichte, sie mögen nun von Trouvères oder Jongleurs herrühren, immer in Tiraden oder Strophen (vers; die meisten in einreimigen Tiraden von unbestimmter Verszahl, einige in vier- bis fünfzeiligen einreimigen Strophen) abgefasst, die alle nach derselben, manchmal sogar in den Handschriften bei der ersten Strophe ausdrücklich angegebenen Weise abgesungen worden zu sein scheinen[1]); daher kommen auch, ausser der im Eingange regelmässig angebrachten Apostrophe an die Zuhörer, im Contexte dieser Gedichte selbst mehrmals ähnliche Apostrophen vor[2]), [Sp. 933] und nach grösseren Absätzen, oder am Ende bittet der erschöpfte Sänger um einen Labetrunk oder Lohn, was wohl in den Handschriften nicht immer von den Jongleurs eingeschoben, sondern auch von den Trouvères selbst im Namen jener, deren sie sich doch zum Vortrag ihrer Gedichte bedienen mussten, gleich bei Abfassung derselben angebracht wurde[3]). Wahrscheinlich

---

1) Diess scheint wenigstens durch die merkwürdige Stelle des *Geoffroi Gaimar* bestätigt zu werden, in der er von Davids Leben Heinrich's I. von England spricht, das die zweite Gemahlin Heinrich's II., Adelaide von Löwen, abschreiben liess (Chroniques anglo-normandes. Recueil . . . . . publié . . . par Fr. Michel. Rouen, 1836. 8. Tom. I. p. 62):

Ele en fist fere un livere grant, — Bien dit Davit à bien trovat
Le primer vers noter par chant. — *E la chançon* bien asemblat.

2) Schon Sinner (Catalog. cod. ms Bibl. Bernens.; Tom. III. p. 343) hat diess bemerkt: »Praeterea id observare opus est, poetas qui ejusmodi carmina condebant, *in variis locis exordia iterasse*«. So, um von hundert Beispielen eines anzuführen, verweisen wir auf die von Mone (im Anzeiger f. Kunde der deutschen Vorzeit. Jahrg. 1836. 2tes Heft Sp. 183 ff.) aus der »Chanson de Guillaume d'Orange« oder »au cort nés« (auf dieses Gedicht hatten sich auch die obigen Worte Sinner's zunächst bezogen) gegebenen Auszüge; besonders merkwürdig ist der Eingang des zweiten Abschnittes (Sp. 187), worin der Trouvère sich über den »vilains jonglères« (gemeinen Volkssänger?) beklagt, »von dem er nicht wisse, weshalb er sich rühme, da er keinen Vers von denen vortrage, die man ihm empfohlen hat« (das heisst wohl, der nicht die von Trouvères kunstgerecht verfassten Gedichte, sondern Volkslieder oder eigene Compositionen absingt?) [= *Coron. Loois* ed. Longlois 1-5]:

Oïés seignor, que diex vous soit aidans!
Plaist vous oïr d'une ystore vallans
Bone canchon, cortoise et avenant.
Vilains jonglères, ne sai, par coi s'en vant.
Nul mot ne die d'ès (d'els) que on [n'en die tresque l'en] *li commant*: etc.

Vgl. auch *De La Rue*; l. c. I. 145-146.

3) So z. B. am Schlusse der oben angeführten Chanson von Regnaut de Montauban (*Hist. litt. de la France*; XVIII. p. 723); am Schlusse der *Quatre fils Aymon* (ibid. p. 726; und *Fierabras*; sqq. v. Bekker; S. XII); und selbst »*Maistre Wace*«, ein gelehrter Kunstdichter, schliesst die Abtheilung seines Roman de Rou, die er in lanzeiligen, zum Absingen bestimmten Strophen geschrieben hat, mit folgenden Worten (I. 264):

»*Ki chante boivre deit*, u prendre altre loier;
De son mestier se deit ki ke pot avancier.
Volentiers preist grace, *quer de prendre ai mestier*«.

war die Fidel (»viele«) das zur Begleitung der Chansons de geste üblichste Instrument [1]).

Nach dieser etwas langen Digression, die wir jedoch durch die relative Wichtigkeit einer genaueren Bestimmung des Verhaltnisses zwischen Trouvères und Jongleurs, vorzüglich in Beziehung auf den Vortrag der Chansons de geste, und wegen der noch immer häufigen (so selbst noch in der Hist. litt. de la France; Tom. XVIII. passim) Verwechselung, und des gleichgültigen Gebrauches dieser beiden Namen, zu entschuldigen hoffen, wollen wir zu dem Roman de la Viol. [2]) zurückkehren. Wir sind ja noch unsere Eingangs auf-[Sp. 934]gestellte Behauptung zu beweisen schuldig: dass in diesem Romane die Grund-Sage durch fremdartige Zusätze entstellt sei, die offenbar anderen Sagen und Romanen entnommen und nachgebildet sind. Denn ausser vielen Zügen, die an die Romane des bretonischeu und karolingischen Kreises erinnern, wie die Episoden von menschenfressenden Riesen (Galerans; Brudaligans) und befreiten Damen, die besonders den Abentheuern Jaufre's ähnlich sind; die Verkleidung als Jongleur (wie im Horn, Merlin, Brut, Witasse le moine u. s. w.); das Gebet der Euriaut (p. 242-251; eine »epische Erzählung von Christs Martern«) [3]) u. s. w., besteht fast die ganze lange Episode von Gérard's Aufenthalt am Hofe Milon's, Herzogs von Köln, nur aus Nachbildungen anderer Romane; so ist die Belagerung Köln's durch die Sachsen (p. 128 et suiv.) dem »Roman de Guitechin de Saissoigne« entnommen; so muss, wie im Tristan und im Partenopeus de Blois, Gérard durch einen Liebestrank seine Euriaut vergessen und in Aiglente sich verlieben (p. 175); die Lerche, die mit dem Ringe der Euriaut davon fliegt (p. 188), erinnert an den Raben im Pierre de Provence; ebenso findet sich die schon früher erwähnte Episode von der Ermordung der Schwester des Grafen von Metz (p. 192 et suiv.) mit geringen Veränderungen in mehr als einer Erzählung des Mittelalters, wie in dem fabliau des *Gautier de Coinsi*: »De l'Empereri qui garda sa chastée par moult temptacions« (Méon, Nouv. Rec. II. p. 50), im Specul. historiale des Vincenz von Beauvais (lib. VII. c. 91.), in der mittelenglichen Romanze: »Le Bone Florence of Rome« (Ritson, Anc. engl. metrical Rom. III. p. 1 ff.), in den englischen Gesta Rom. cap. 101, in Chaucer's »Man of lawes tale«, u. s. w. [4]). Die prosaische Auflösung des Rom. de la Viol. hat noch eine eingeschobene Episode mehr, als das Gedicht [5]). Dieses enthält aber überdies noch viele Anspielungen

---

1) Dafür scheint, ausser der in Rede stehenden Stelle des *Rom. de la Viol.* und dem oben angezogenen Eingange des Regnaut de Montauban, auch folgende Stelle des »*Carolinus*« von Gilles de Paris (*Hist. litt. de la France*; XVII. p. 44) zu sprechen:

— — — — et decantata per orbem
Gesta solent *melitis aures sopire viellis.*

Vgl. auch über das Instrument »Viële«: Roquefort; l. c. p. 107 et 108.

2) Noch sind in unserem Roman für das Sängerwesen merkwürdige Stellen: v. 3089-91. und Anmerk. p. 153; — und v. 6579-88.

3) Vgl. über derlei Gebete in den späteren Romanen des Mittelalters: Gervinus; l. c. II. 79; und die Anmerk. 2, p. 251 des Herausgebers [sowie Ausg. u. Abh. IX].

4) Vgl. Ritson; l. c. III. p. 340; — und Fr. W. Val. Schmidt, die Märchen des Straparola; S. 306-307.

5) Nämlich nach v. 4620 (p. 218) folgen im Prosa-Roman die beiden, in den bisher aufgefundenen Handschriften von Gibert's de Montreuil Gedichte fehlenden Kapitel: »Comment Gérart combatist le chevalier *de Langarde* et l'ocist, et osta la damoiselle de la fontaine, laquelle le vouloit depuis faire

auf andere, im Mittelalter bekannte und beliebte Sagen und Romane; wie p. 16: auf Guenelon's Verrath; p. 28: die Vergleichung der in bösen Zauberkünsten erfahrenen Gondrée mit »*Tessale*« und »*Brangien*« (bekannten Personen der Romane von Cligès und Tristan); so wird in der merkwürdigen Beschreibung des Anzuges der Euriaut (p. 42-45) erwähnt, dass sie sich mit ei- [Sp. 935] ner »afice (fibula), Che fu la roïne *Flourenche*« (aus dem, im Mittelalter berühmten »Dit de Flourence de Rome«), und mit einem Gürtel (chainture), den Roland einst seiner Geliebten, der schönen »*Aude*« sandte (»Rollans l'envoia la biele Aude, Quant il ala en Roncevaus«), geschmückt habe; in der gleich darauf folgenden Schilderung ihrer Reize (p. 45-50) wird sie mit »*Gaïte*«, der Gemahlin des Atis (aus dem Roman: »Athis et Prophilias« [1]), »*Polisena*«, »*Helainne*« (Roman de Troïes), »*Dydo*« (Li Romans d'Eneas), »*Jsmaine*«, »*Antigone*« (Li Siéges de Thebes), »*Jseus-la-blonde*« (Tristan), »*Galienne*« (entweder »Galienne, dame du Lothian« im Roman des aventures de Fregus alias du Chevalier au bel escu [2]); oder »Galiana«, Gemahlin Karl's d. Gr., in den »Enfances Charlemagne«) und »*Claramonde*, L'amie Carados Briébras« (Faictz et Gestes du roy Perceforest) verglichen; ebenso finden sich in der Beschreibung der Rüstung und Waffen (p. 88-93), die Gérard von der Dame erhält, [Sp. 936] für die er mit dem ungeschlachten Galerans kämpfen will, mehrere Beziehungen auf die Romane von Alexander dem Grossen und von Charlemagne, insbesondere machen wir auf die, offenbar aus einer dieser Sagen entlehnte Geschichte von dem Schwerte »*Fine-Guerre*« (d. i. finisseuse de guerre) aufmerksam; u. s. w.

So trägt denn dieser Roman vielfach das Gepräge einer späteren Ueberarbeitung durch einen höfischen oder gelehrten Kunstdichter, der keine Gelegenheit versäumt, seine Kenntnisse anzubringen, und dem Geschmack einer Zeit huldigt, die schon den Sinn für die naturtreue Auffassung und rührend-einfache Darstellung der ursprünglichen Sage verloren hatte; aber die derselben zu Grunde liegende Idee könnte nicht leicht treffender und zierlicher ausgedrückt werden, als in folgender Lehre, die der Dichter mit zartem Sinn durch den Mund eines einfachen Bürgermädchens seinem liebesiechen Helden geben lässt (p. 118-119):

»Certes, sire, ne lonc ne près
Ne doit-on esprouver s'amie,
Moi est avis, je n'en douc mie;
C'asés tost puet amie faire
Uns hom qui est de grant afaire:
Légière chose est à furnir;
Mais ce est sens de bien tenir.
Que cil qui a sa bonne amie,

---

murdrir en dormant. — Comment Gérart s'endormist ou genon de la damoiselle, et comment il fu esveillié par ung escuier«. — Hr. M. hat diese beiden Kapitel nach der einzigen Handschrift des Prosa-Romans (Ms. La Val. no. 92) im Anhang abdrucken lassen, und bemerkt dazu in den »Additions« (p. 333), dass in dem »Roman de Cleriadus ebenfalls ein »Messire Thomas de *Lengarde*« als Verräther figurire. [Vgl. *li fel de l'Angarde* Durmart 3579].

1) Eine »*Gaïete*« kömmt ebenfalls in einer Romanze vor, die Hr. M. eben desshalb in den »Additions« ganz abdrucken liess (nach der Hs. d. k. Bibl., fonds de Saint-Germain-des-Prés, no. 1989, fol. 146, 1°.); aber auch, abgesehen von dieser Beziehung, schien uns diese Romanze als einer jener wenigen, kostbaren Ueberreste der alt-französischen Volkspoesie, und wegen ihrer Anmuth und Naivetät so merkwürdig, dass wir den Dank unserer Leser zu verdienen glauben, wenn auch wir sie ganz hiehersetzen [S. dafür: Bartsch, R. u. P. l. 5].

2) Vgl. über diesen »Roman de la Table Ronde« von *Guillaume le Normand*: *De La Rue;* l. c., III. p. 13. et suiv. [u. E. Martin's Ausgabe].

Sachiés, esprouver n'en doit mie,
Ains le doit adiès tenir chière;
Que cil est vers amour tréchière
Qui n'aimme fors pour son voloir
Et met adiès en noncaloir
La volonté s'amie à faire;
Mais li amans de bon afeire
Velt adiés miels et miex servir
Par coi il puisse déservir
Le gueredon c'Amors puet rendre:
Je nel' di pas pour vous aprendre,
C'asés je quic en estes sages,
Mais namporquant ses bons usages
Doit-on adiès ramentevoir«.

Hr. Michel hat nichts versäumt, diese ersten Ausgaben der beiden vorliegenden Gedichte auch in jeder Hinsicht trefflich auszustatten, sowohl durch Sorgfalt für Correctheit des Textes, und durch zahlreiche Sprach- und Sacherläuterungen, die von seinem Scharfsinn und seiner grossen Belesenheit das rühmlichste Zeugniss geben, als auch durch Eleganz, ja Luxus der typographischen Ausführung, deren Glanz nicht nur durch beigegebene facsimile von den benutzten Handschriften, sondern, beim Rom. de la Viol., auch durch geschmackvoll lithographirte Darstellungen der interessantesten Momente des Gedichts nach den Miniaturen des Prosa-Romans, noch erhöht wird. Selbst die vorausgeschickten umständlichen Beschreibungen der Handschriften enthalten viele schätzbare Bemerkungen und Beiträge zur Literärgeschichte. Kurz der wackere Hr. Herausgeber hat sich auch durch diese neu zu Tage geförderten Schätze aus den so lange vernachlässigten, und doch so überreichen Fundgruben der altfranzösischen Literatur um die Freunde derselben hochverdient gemacht.

Ferdinand Wolf, in Wien.

10.

1) *Der Pentamerone* oder das Märchen aller Märchen von *Giambattista Basile.* Aus dem Neapolitanischen übertragen von *Felix Liebrecht.* Nebst einer Vorrede von *Jacob Grimm.* Breslau, 1846. 8. Thl. I. XXVIII und 411 S., Thl. II. 338 S.

2) *Norwegische Volksmährchen,* gesammelt von *P. Asbjörnsen* und *Jörgen Moe.* Deutsch von *Friedrich Bresemann.* Mit einem Vorworte von *Ludwig Tieck.* Berlin, 1847. 8. Thl. I. VIII und 216 S., Thl. II. VI und 208 S.

3) *Svenſka Folk-Sagor och Äfventyr.* Efter muntlig öfverlemning samlada och utgifna af *Gunar Olof Hylten-Cavallius* och *George Stephens.* (Schwedische Volks-Sagen und Märchen. Nach mündlicher Ueberlieferung gesammelt und herausgegeben von G. O. Hylten-Cavallius und G. Stephens.) Stockholm, 1845. 8. Thl. I. Heft 1. IV und 276 S.*)

»Vor fünfzig Jahren etwa,« sagt der ehrwürdige Dichtergreis Tieck in dem Vorworte zu Nr. 2, »waren bei vielen ernsthaften, selbst gebildeten Leuten die Märchen, Erzählungen von Feen und seltsamen Erscheinungen, von Gespenstern und Geistern in üblem Ruf. . . . . Als ich um 1796 meine Versuche in dieser Art herausgab und uralte Geschichten in ein anderes

*) Aus: Jahrbücher für Literatur. Bd. 119. Wien, 1847. S. 222-252.

Gewand kleidete, wurde ich von vielen meiner Freunde und Wohlwollenden sehr ernsthaft getadelt.«

»Wie hat sich seitdem diese Gegend der Bücherwelt verwandelt! Eine ganze reiche Literatur dieser Märchen ist entstanden und aus allen Ländern der Erde zusammengetragen.«

Doppelt bedeutsam sind diese Worte in dem Munde eines Mannes, der eine in literarischer nicht minder als in politischer Hinsicht so ereignissreiche Zeit durchlebt hat, und selbst einer der Vorkämpfer der literarischen Revolution war; sie bestätigen, was wir unlängst (Bd. CXIV dieser Jahrb. S. 1 ff. = Studien z. Gesch. d. sp. u. port. Nationallit. S. 304 ff.]) über diesen merkwürdigen Umschwung in der Ansicht und Würdigung des Volksthümlichen in der Literatur gesagt haben, und wir verweisen auf den dort gegebenen Versuch, diese merkwürdige Erscheinung zu erklären.

Damals hatten wir schon (Bd. CXVII. S. 88) der Wichtigkeit der Volksmärchen und ihres wissenschaftlichen Werthes gedacht, und uns dabei auf J. Grimm's Vorrede zu Nr. 1 berufen. Da es nun Anmassung wäre, Besseres und Gewichtigeres über das sagen zu wollen, worüber ein solcher Meister gesprochen, ja da die Bedeutsamkeit des Gegenstandes dadurch allein schon hervortritt, dass er darüber gesprochen, so wollen wir die betreffende Stelle aus dieser Vorrede ganz hiehersetzen; Grimm sagt da (S. VIII-IX):

[S. 123] »Gegenwärtig bedarf es keiner Entschuldigung dafür, dass diesen merkwürdigen Ueberlieferungen aller Ernst und alle Genauigkeit des Forschens und Untersuchens zugewendet werde, die wir der Sprache und den Liedern des Volks endlich überhaupt wieder angedeihen lassen. Sie mögen fortfahren, wie sie es lange Zeit hindurch unvermerkt im Stillen gethan haben, zu erheitern und zu unterhalten, allein sie dürfen jetzt zugleich wissenschaftlichen Werth in Anspruch nehmen, der ihnen viel weitere und allgemeinere Anerkennung sichert. Sie sind, wie sich immer unzweifelhafter herausstellt, die wunderbaren letzten Nachklänge uralter Mythen, die über ganz Europa hin Wurzel geschlagen haben, und geben reichhaltigen, um so unerwarteteren Aufschluss über verschüttet geglaubte Gänge und Verwandtschaften der Fabel insgemein. Denn was könnte der mythologischen Betrachtung mehr zusagen, als eben die zarte Unschuld dieser, auf allen Wiesen und Gründen der abgelegensten Volkspoesie duftenden Kräutern und Blumen gleich spriessenden Märchen, die von reiner Hand noch allenthalben gepflückt werden mögen. Man lasse fahren den Wahn, sie seien an irgend einer begünstigten Stelle aufgewachsen, und von da erst auf äusserlich nachweisbarem Weg oder Pfad in die Ferne getragen worden. Das ist jetzt schon durch sorgfältige Sammlungen nicht nur in allen Strichen Deutschlands, sondern auch des Nordens und Südens, widerlegt, und wird noch deutlicher an's Licht treten, wenn in weiten slawischen, litthauischen und finnischen Gegenden aufgezeichnet seyn wird, was bei ihnen um so voller und fester gehaftet haben muss, als es dort von dem Aufwuchse gebildeter Literatur und Dichtung weniger beeinträchtigt wurde; die neulich bekannt gewordenen walachischen, ungrischen und serbischen Märchen können es laut bezeugen. Wie zwischen den Sprachen aller europäischer Völker überall grössere oder geringere Berührung waltet, so schlägt auch ein allgemeiner Grundlaut dieser epischen und mythischen Elemente an, die gleichwohl jedem Volke auch in eigenthümlicher Besonderheit zuerkannt werden dürfen, und man muss es geständig seyn, dass ihre Einstimmung wie ihre Vielgestaltigkeit der Forschung gleichen Vorschub leisten.«

Welchen Vorschub sie der Forschung geleistet, welchen Gewinn die Wissenschaft daraus gezogen, hat am besten Grimm selbst durch seine »Deutsche Mythologie« bewiesen, wo er ausdrücklich (Vorrede zur zweiten Ausgabe, S. XII—XV) anerkennt, wie viel er dabei den Volkssagen und

Märchen zu danken hatte. Dort hebt er insbesondere den Werth der unter Nr. 2 angeführten [S. 224] Sammlung hervor: »Alle Sammlungen [1]) hat aber neulich die noch unvollendete norwegische von Moe und Asbiörnsen mit ihrem frischen, vollen Vorrath fast überboten;« und in der Vorrede zum »Pentamerone,« den er ja zuerst unter uns, wenn auch nur auszugsweise, bekannt gemacht hatte (im dritten Bande zu seinen »Kinder- und Hausmärchen«), hat er nicht nur diesen gewürdigt, sondern auch schon der schwedischen Märchensammlung lobend erwähnt (S. XVI) [2]).

Die drei vorliegenden Märchensammlungen gehören auch gewiss zu den besten und reichhaltigsten.

Die erste Ausgabe von Giambattista Basile's »Pentamerone« erschien zwar schon im Jahre 1637, dem wahrscheinlichen Todesjahre seines Verfassers; mehrere nachfolgende Auflagen, eine Uebersetzung im modenesischen Dialekt und ein Auszug im gemeinen Italienisch beweisen dessen Beliebtheit in Italien; ja wahrscheinlich haben der »Pentamerone« und die »Notti piacevoli« des Straparola zu den im 17. Jahrh. in Frankreich Mode gewordenen Märchensammlungen und Feengeschichten beigetragen, und so auch eine literarhistorische Berühmtheit erlangt [3]); wem wäre endlich nicht selbst unter uns durch Wieland's Bearbeitung des »Pervonto« wenigstens der Name des Verfassers und der Titel des Buches bekannt geworden? Und doch war weder eine französische noch deutsche Uebersetzung vom ganzen »Pantamerone« erschienen [4]), und selbst dessen Inhalt lernte man erst durch den erwähnten Auszug Grimm's allgemeiner kennen. Die Hauptursache davon lag wohl in der Schwierigkeit des Unternehmens; [S. 225] denn abgesehen von dem durch dessen Abfassung im neapolitanischen Dialekte erschwerten Verständnisse, von den vielen darin vorkommenden örtlichen und zeitlichen Beziehungen, die eine genaue Kenntniss der damaligen Sitten und Gebräuche des Volkes von Neapel voraussetzen, und von der Unzulänglichkeit der von den Eingebornen selbst dazu gelieferten Hülfsmittel, erforderte

---

1) Vgl. des fleissigen Grässe »Uebersicht der die Sage und das Märchen betreffenden Schriften aus den letzten acht Jahren,« in der Jenaer Literaturzeitung, 1846, Nr. 213-217 [und zur Lit. d. Märchen, Sagen u. Volkslieder, in den Bl. f. l. U. 1847, no. 229-233, erster Artikel; no. 282-286, zweiter Art.; no. 351-56, 3. u. letzter Art. Ferner Forts. von Grässe, der seit 46 erschienenen Märchen u. Sagen, in d. Jen. Litz. 1848, no. 24-25 (über den Pentamerone v. Liebrecht insbes., Sp. 94-95), 2ter Art. ebenda no. 204-6; — s. auch Pröhle, Kinder- und Volksmärchen, Lpz. 1853. S. IX. — Bl. f. l. U. 1858, no. 14-15. — 1862, no. 14].

2) Vgl. auch Grimm: »Ueber schwedische Volkssagen,« in Haupt's Zeitschrift f. deutsche Alterth. Bd. IV. S. 500-508. Sein dort ausgesprochener Wunsch, dass eine der norwegischen ähnliche schwedische Märchensammlung bald erscheinen möge, ist durch die vorliegende vollkommen erfüllt worden.

3) Vgl. Dunlop, History of Fiction. Edinburgh, 1816. Vgl. III. p. 345 sqq.

4) Nur einzelne Märchen erschienen dort und da in deutscher Uebersetzung; wie im »Taschenbuch für Freunde altdeutscher Zeit und Kunst auf das Jahr 1816;« »die Schlange« von J. Grimm; — in Keightley's Mythologie der Feen und Elfen, übers. von O. L. B. Wolff, »Gagliuso,« »der Drache,« »das Ziegengesicht;« — in v. d. Hagen's Erzählungen und Märchen,« »die geschäftige Katze,« »die drei Thier-Brüder« und »Pervonto;« — endlich einige für die Jugend bearbeitete in Kletke's »Märchensaal.« Berlin, 1845. 3 Bde.

es keine geringe Gewandtheit, auch die Eigenthümlichkeit des Originals in Styl und Ton wiederzugeben. Denn diese sind das wunderlichste Gemisch von Schwulst und Naivetät; stellenweise ganz einfach-natürlich, ja kindlich-spielend, wie die Ammen-Märchen erzählend, und gleich darauf vollgepfropft mit Bildern, Gleichnissen, Wortspielen, Allegorien und selbst gelehrtem Kram in einem Periodenbau, der offenbar die süsse Redseligkeit des Boccaccio nachzuahmen sucht, sie eigentlich aber nur parodirt; so sagt Basile nie einfach: die Sonne ging auf, der Tag brach an, es wurde Abend, die Nacht fiel ein, man kam in Waldesschatten u. s. w., sondern ist hier wahrhaft unerschöpflich in Bildern, Gleichnissen, oft den barokesten, lächerlichsten, selbst frivolen und unanständigen, immer aber mit der ernsthaftesten Miene; so geht er aus dem einfachsten Erzählungstone oder einer alltäglichen Gesprächsweise plötzlich in seitenlange Reden über voll witzigem Bombast, mit Listen von Kose- und Scheltwörtern, im Munde eines Königs oder einer Prinzessin bei sentimentalen oder tragischen Anlässen, wie sie aber dem ausgelassensten Lazzarone oder einer »Lucia canazza« nur in frechem Muthwillen einfallen können; dabei spricht er von den »natürlichen Dingen« mit einer naiven Unverschämtheit und Nacktheit, dass er wohl gegen unsere conventionelle Prüderie arg verstösst, aber doch das ächte sittliche Gefühl nie beleidigt. Kurz die Grundlage und der Grundton sind noch ächt märchenhaft, aber die Einkleidung ist schon ganz in der den Italienern eigenthümlichen possenhaft parodischen Manier gehalten; die geisterhaft mythischen Wesen des alten heidnischen Naturglaubens sind noch erkennbar, aber sie haben sich bequemen müssen, die neapolitanische Volksmaske Pulcinella's anzuziehen. Grimm sagt daher mit Recht, dass es »eines Fischart mit der Sprache und Sitte des 16. Jahrhunderts« bedürfen würde, um diese Märchen nicht bloss zu übersetzen, sondern eigentlich nachzudichten. Grimm ist aber auch nur gerecht, wenn er die vorliegende Uebersetzung als solche eine vollkommen befriedigende nennt, und wir stehen nicht an, bei der grossen Schwierigkeit des Unternehmens und der trefflichen Ausführung Hrn. Liebrecht den gewandtesten und geistreichsten Uebersetzern zuzuzählen. Denn er hat nicht nur mit der Sprache, sondern auch mit dem Geiste und Tone des Originals sich vollkommen vertraut gemacht, alle Eigenthümlichkeiten und selbst die Bizarre- [S. 226] rien desselben mit ungemeinem Geschick und so weit es unsere Sprache und unsere conventionellen Begriffe von Schicklichkeit vertragen, nachgebildet, wozu oft eben so viel Laune und Witz als feiner Takt im Masshalten gehörte. Es hätte in der That weder des Zeugnisses eines so streng gerechten Meisters wie Grimm's, noch der gelehrten philologischen Anmerkungen und Excurse des Uebersetzers bedurft, um Jeden, der sich darauf versteht, zu überzeugen, dass diese Uebersetzung mit grosser Gewissenhaftigkeit und *con amore* gearbeitet ist; denn trotz der zu überwindenden grossen Schwierigkeiten und der manchmal nicht zu besiegenden Fremdartigkeit merkt man nicht sowohl an Sprache und Ausdruck, denen nie Gewalt angethan wird, sondern eben nur an der treu bewahrten Eigenthümlichkeit in Färbung und Ton des von unserem Jetzigen und Deutschen so heterogenen Originals, dass man kein ursprüngliches deutsches Werk vor sich hat. Kurz diese Uebersetzung gleicht einem von einem geistreichen deutschen Künstler treu nach der Natur gemalten Portrait eines Neapolitaners, in welchem die nationelle Originalität des Letzteren eben so wenig, als die künstlerisch nationelle Auffassung des Ersteren zu verkennen ist. Ein paar, wenn auch nur auf gut Glück gewählte Proben werden schon genügen, um diess zu beweisen; z. B. Bd. I. S. 103: »Sobald aber der Morgen erschien und die Sonne, mit dem zweihändigen [illegible]rte des Lichts unter den Sternen umherfahrend, ausrief: »Zurück, ihr [illegible]« sah Cienzo, in-

dem er sich an einem Fenster ankleidete, geradeüber ein schönes Mädchen stehen, und sagte daher, zu seiner Frau gewandt: »Was ist das für ein hübsches Ding, die dahier gegenüber steht?« — »Was soll das bedeuten?« erwiderte Menechella: »Wo guckst du hin? Hat dich etwa ein böses Gelüst ergriffen? Bist du des Fettes überdrüssig und genügt dir das Fleisch nicht, das du im Hause hast?« Cienzo liess bei diesen Worten den Kopf sinken wie eine Katze, die einen Schaden angerichtet hat, und erwiderte nichts; indem er sich aber stellte, als hätte er einen Gang zu gehen, verliess er den Palast und schlich sich in das Haus jenes schönen Mädchens, welches wirklich ein gar herrlicher Bissen war, denn sie sah aus wie der frischeste Quarkkäse und wie ein Zuckerteig; sie drehte nie das Brenneisen der Augen, ohne in den Herzen Liebesblasen zu ziehen; sie öffnete nie den Waschkessel der Lippen, ohne die Seelen mit heissem Wasser zu begiessen, und sie bewegte ihren Fuss nicht, ohne denen, die an dem Seile der Hoffnung schwebten, tüchtig auf die Schultern zu treten«[1]).

[S. 227] Oder die Klage der Prinzessin Renza, als sich ihr geliebter Prinz Cecio mit einer Anderen vermählt (S. 301-304): »Wehe mir, du grausamer Cecio! Ist das der »Tausend Dank« für die Liebe, die ich für dich hege? Ist diess das »Gott lohn's« für die Zuneigung, die ich dir beweise? Ist diess das Trinkgeld für die Hingebung, die ich für dich an den Tag lege? Meinen Vater habe ich verlassen, meine Heimat aufgegeben, meine Ehre mit Füssen getreten und mich einem mitleidslosen Barbaren preisgegeben, um mir den Pass verrannt, die Thüre vor der Nase zugemacht und die Brücke aufgezogen zu sehen, als ich eben diese schöne Festung in Besitz nehmen wollte, um mich in das schwarze Buch deiner Undankbarkeit eingeschrieben zu sehen, als ich sorglos in dem Lusthaus deiner Gunst zu seyn glaubte; um mich dem Spotte der Strassenbuben, dem Staubbesen des Büttels auszusetzen, als ich von dir: »Ich schneide, schneide Schinken, wen ich lieb hab', werd' ich winken,« zu hören erwartete. Habe ich desswegen Hoffnungen gesät, um Quark zu ernten; Netze der Sehnsucht ausgeworfen, um den Sand der Undankbarkeit an's Land zu ziehen; Luftschlösser gebaut, damit sie so schnell umgeblasen werden? Das ist der Dank und Lohn, den ich erhalte; das die Vergeltung, die mir zu Theil wird; das die Bezahlung, die ich empfange. Ich habe den Eimer in den Brunnen der Liebe hinabgelassen und der Henkel ist mir in der Hand geblieben; ich habe die Wäsche meiner Pläne in der Sonne aufgehängt, und es hat wie mit Kannen geregnet; ich habe den Topf meiner Gedanken an das Feuer der Sehnsucht gestellt, und der Russ des Unglücks ist mir hineingefallen. Wer hätte aber geglaubt, du Ueberläufer, dass dein Wort sich als das eines Betrügers erweisen, dass das Fass deiner Versprechungen bis auf die Hefen auslaufen, das Brot deines Wohlwollens verschimmeln würde? O schöne Handlung eines Ehrenmannes, schöne That eines wackern Menschen, schönes Benehmen eines Königssohnes, mich anzuführen, zu hintergehen, zu betrügen und mir eine lange Nase zu machen, damit mir die Röcke zu kurz werden; mir den Himmel auf Erden zu versprechen, um mich in eine finstere Grube zu bringen; mir etwas weiss zu machen, damit mir ganz schwarz vor den Augen werde. O ihr würdigen Versprechungen, ihr Worte wie Kleie, ihr Schwüre wie Spreu; hier muss ich nun schweigen, ehe ich stumm geworden; hundert Meilen weit bin ich entfernt, da ich eben glaubte, in einem Ruhesitze angelangt zu seyn; hier

---

1) Auf die Schulter zu treten. Anspielung darauf, dass sich in Neapel der Henker den gehängten Verbrechern auf die Schultern zu setzen pflegt, damit sie desto schneller sterben. Anm. d. Uebers.

sieht man recht klar die Wahrheit des Spruches: »Aus den Augen, aus dem Sinn!« — Und so geht es noch zwei Seiten lang fort.

So mag noch aus dem schönen Märchen: »Die Taube,« auf das wir zurückkommen werden, als eine Basile's Styl sowohl [S. 228] als die Gewandtheit des Uebersetzers am meisten charakterisirende Probe die Stelle (Bd. I. S 222-225) ganz hier stehen, in welcher erzählt wird, wie der Fluch eines alten Weibes in Erfüllung zu gehen beginnt, die einen Prinzen, der ihr aus Muthwillen einen Topf mit Bohnen zertrümmerte, verwünscht hatte, sich in Filadora, die Tochter einer Hexe, zu verlieben, und von der Mutter alle mögliche Pein dafür zu erdulden.

»Es waren nämlich kaum zwei Stunden (nach jener Verwünschung) vergangen, so verirrte er (der Prinz) sich in dem Walde von seinen Leuten und begegnete einem schönen Mägdlein, welche Schnecken suchte und scherzend zu ihnen sagte: »Schnecke, Schnecke, schnüre[1]), zeig' mir deine Viere, wenn mir deine Vier nicht zeigst, schmeiss ich dich in den Graben, fressen dich die Raben.« Als der Prinz diesen Schrank der grössesten Kostbarkeiten der Natur, diese Bank der reichsten Depositen des Himmels, dieses Arsenal der furchtbarsten Streitkräfte Amors vor sich erscheinen sah, so wusste er nicht, wie ihm geschah, und indem die Augenstrahlen jenes runden Krystallgesichts auf den Zunder seines Herzens fielen, entzündete er sich über und über dergestalt, dass er sich in einen Ziegelofen verwandelte, in welchem die Backsteine der Pläne zur Errichtung des Gebäudes seiner Hoffnungen gebrannt wurden. Aber auch Filadora (diess war nämlich der Name des Mägdleins) war nicht viel besser daran, da der Prinz, welcher ein sehr schöner Jüngling war, ihr sogleich das Herz durch und durch bohrte, so dass Beide einander mit den Augen um Mitleid anflehten, und wenn auch ihre Zungen den Pips hatten, so glichen doch ihre Blicke den Trompetern eines Rathhausthurmes, indem sie das Geheimniss der Seele laut verkündeten. Nachdem sie sich nun eine Zeitlang wie mit der Bräune im Halse angesehen hatten, ohne auch nur ein sterbliches Wörtchen äussern zu können, so drehte er endlich den Hahn der Stimme auf und sprach also: »Auf welcher Wiese ist diese Blume der Schönheit entsprossen? Von welchem Himmel ist dieses Rosenwasser der Anmuth herab- [S. 229] geregnet? Aus welchem Schacht ist dieser Schatz der Holdseligkeit an's Licht gekommen? O ihr glücklichen Wälder, ihr beneidenswerthen Haine, die ihr von dieser Herrlichkeit bewohnt, von dieser Illumination der Liebesfeste erleuchtet werdet! O ihr Haine und Wälder, in denen keine Ruthen zu Staubbesen, keine Querbalken zu Galgen, keine Deckel zu Nachtsühlen, sondern nur Thüren zu dem Tempel der Schönheit, Balken zu der Wohnung der Gracien und Schäfte zu Liebespfeilen geschnitten werden.« — »Genug, edler Herr,« versetzte Filadora, »machet mich nicht erröthen; denn eure Tugenden, nicht meine Eigenschaften, verdienen diese lobreiche Inschrift, die ihr mir jetzt gewidmet habet; und ich bin ein Frauenzimmer, welches sich selbst misst, und will

---

1) So singen die Kinder bei uns (in Schlesien wenigstens), wenn sie eine Schnecke finden und sie aus ihrem Hause hervorrufen wollen. Im Originale lautet dieses Liedchen:

Jesce, jesce corna	Te scorna ncoppa l' astreco
Ca mammata te scorna	Che fa lo figlio mascolo.

Zu deutsch:

Komm raus, komm raus du Hörnerthier,	Sie thut dir lauter Spott und Hohn
Denn deine Mutter höhnt dich sehr	Denn sie gebiert jetzt einen Sohn.

Anm. des Uebers.

nicht, dass ein Anderer an mir einen Massstab anlege. So wie ich aber bin, schön oder hässlich, schwarz oder weiss, mager oder fett, plump oder gewandt, mürrisch wie eine Hexe oder freundlich wie eine Fee, niedlich wie Püppchen oder scheusslich wie ein Drache, so bin ich ganz zu deinem Befehl, da deine schöne männliche Gestalt mir das Herz durchbohrt und deine fürstliche Manier mich von einer Seite zur andern durchdrungen hat, so dass ich mich dir von diesem Augenblicke an auf immerdar als Sklavin gefesselt übergebe.« Diess waren aber nun keine Worte, sondern Trompetenstösse, welche alle den Prinzen zur Tafel der Liebesfreuden einluden oder vielmehr ihn mit einem Tutti zu Ross riefen, um sich in den Liebeskampf zu stürzen, und obwohl er sich nur einen Finger des Entgegenkommens gegeben sah, nahm er doch gleich die ganze Hand, und küsste den elfenbeinernen Angelhaken, der ihm sein Herz weggefangen hatte, so dass Filadora bei dieser Ceremonie des Prinzen ein Gesicht bekam, wie eine Klatschrose[1]), oder vielmehr das Farbenbrett eines Malers, indem man darauf eine Mischung von dem Mennig der Scham, dem Bleiweiss der Furcht, dem Grünspan der Hoffnung und dem Zinnober des Verlangens erblickte. Eben aber wollte Nard' Aniello (der Prinz) noch weiter sprechen, als ihm seine Rede unterbrochen wurde, da nämlich einmal in diesem Leben kein Wein des Genusses ohne Hefen des Verdrusses, keine fette Brühe der Lust ohne Abschaum des Aergers zu seyn pflegt; denn während er gerade mitten im Besten war, erschien plötzlich die Mutter Filadora's, eine so hässliche Hexe, dass die Natur sie zum Modell aller Gebrechen [S. 230] geschaffen zu haben schien. Ihre Haare glichen einem Besen von Mäusedorn, der nicht etwa dazu taugte, die Häuser von Russ und Spinnweben zu reinigen, sondern vielmehr die, welche ihn sahen, mit Angst und Schrecken zu stäupen; ihre Stirn war ein Genueser Schleifstein, an dem sie den Dolch der Furcht schärfte, mit welchem sie die Herzen durchbohrte; die Augen glichen Kometen, welche ein Beben der Beine, ein Grauen des Geistes, ein Entsetzen der Seele und eine Oeffnung des Leibes vorher verkündeten; durch ihr Angesicht verbreitete sich Zittern, durch ihren Blick Angst, durch ihre Bewegungen Schrecken, durch ihre Worte Bestürzung. Ihr Maul war mit Hauern besetzt, wie das eines wilden Schweines, gross wie ein Schlund, aufgesperrt wie der eines vom Schlage gerührten, geifernd wie der eines Maulthiers; mit einem Worte, von Kopf bis Fuss sah man eine Quintessenz von Hässlichkeit und ein ganzes Hospital von Gebrechen, so dass der Prinz sicherlich irgend ein Amulet in's Wamms genäht tragen musste, dass er bei diesem Anblick nicht die Besinnung verlor.« u. s. w.

So besteht z. B. der Eingang des Märchens: »Die beiden Brüder« (Bd. II. S. 12 ff.), aus einer Reihe von Ermahnungen in lauter Sprichwörtern, die meist sehr treffend durch entsprechende deutsche gegeben sind. Auch die Thl. II. S. 2 eingewebten Bruchstücke von Volksliedern sind mit Geschick und Tact im rechten Volkston übertragen, die wir mit gegenüberstehendem Originaltext (nach der Ausgabe in der »Collezione di tutti i poemi in lingua napolitana, Napoli, 1788-1789) hierhersetzen wollen, um zugleich eine Probe vom neapolitanischen Dialekt zu geben:

1) Fruste ccà Margaritella,	Solltest, Grete, doch bedenken,
Ca si troppo scannalosa,	Und dich schämen doch ein Bischen,

1) Klatschrose. Im Original *Marchese*, die Katamenien der Frauen, auf deren rothe Farbe Basile auch sonst noch anspielt. Hier liegt auch noch ein besonderer Scherz in dem Gegensatze oder der Nebeneinanderstellung von *Principe* und *Marchese*, welches Wortspiel übrigens auch im Deutschen nachgeahmt werden könnte. Anm. des Uebers.

Che per ogni poca cosa	Dass ich für das kleinste Küsschen
Tu vuoje nnanze la gonnella,	Dir ein Röcklein gleich soll schenken,
Fruste ccà Margaritella	Solltest, Grete, doch bedenken!
2) Vorria, crudel, tornare	Ich wollte, Grausame, zum Pantoffel werden,
Chianelletto, e postare	
Sotto sso pede; ma si lo ssapisse,	Und unter deinem Fuss mich befinden!
Pe straziareme sempre cerrarisse.	Doch wüsstest du, ich wäre dort,
	So trätst du mich in einem fort.
3) Non chiovere, non chiovere,	Regne nicht, regne nicht,
Ca voglio ire a movere	Denn ich will bei Sonnenlicht
A movere lo grano	Das Korn zu worfeln fangen an,
De Mastro Giuliano.	Bei dem Meister Julian.
Mastro Giuliano,	O Meister Julian,
Prestame na lanza,	Gib mir 'ne Lanze von der Wand,
Ca voglio ire en Franza,	Denn ich zieh' in's Frankenland,
Da Franza a Lombardia,	Vom Frankenland nach Lombardei,
Dove sta Madamma Lucia.	Wo Frau Lucia ist, ei, ei.

[S. 231] Diess sind gewiss ächte alte Volkslieder, wenn auch nicht so alt, wie Galiani glaubt, der z. B. das dritte zur Zeit der Könige aus dem Hause Anjou abgefasst hält; sie sind noch alle in unmittelbar gebundenen Reimen abgefasst, die in der italienischen Kunstpoesie so selten vorkommen; ja in ein paar anderen kommt sogar noch die Assonanz vor, die man den Italienern ganz absprechen will, wie in dem auch hierher gehörigen, aber von dem Uebersetzer nur in den Anmerkungen mitgetheilten Kinderliede, weil es, wie diese oft, ein fast zusammenhangloses Quodlibet ist:

Jesce jesce Sole	Komm hervor, o Sonne,
Scajenta imperatore,	Erwärme Kaiser,
Scaniello mio d'argiento,	Mein Scanniello von Silber,
Che vale quattociento;	Der Werth ist vierhundert
Ciento cinquanta,	Hundert und funfzig
Tutta la notte canta,	Singt die ganze Nacht,
Canta viola	Singt Viole
Lo masto de scola,	Der Schulmeister,
O masto, o masto,	O Meister, o Meister,
Mannancene priesto,	Schicke uns bald fort,
Ca scienne Masto Tiesto,	Denn Meister Tiesto kommt herab,
Co lanze e co spate,	Mit Lanzen und Degen,
Da l'aucielle accompagnate,	Von Vögeln begleitet.
Sona, sona zampognella,	Spiele Dudelsäckchen,
Ca t'accatto la gonnella,	Denn ich kauf dir ein Röckchen,
La gonnella de scarlato;	Ein Röckchen von Scharlach,
Si non suone, te rompo lo capo.	Spielst du nicht, so zerbrech ich dir den Kopf.

Und in jener ebenfalls nach Basile und Cortese von Galiani (Del dialetto napolitano; ibid. Vol. 28 p. 115) mitgetheilten Strophe eines Liedchens zum Rundtanz (*Ruote* oder *Rota*), die wir zu übertragen versucht:

A la rota, a la rota,	Zu dem Rundtanz, zu dem Rundtanz,
Mastr' Angelo ca joca;	Spielt ein's auf nun Meister Spielhanns;
Nce joca la zita,	Spielt dazu uns auf das Mädchen,
E Madamma Margarita.	Und gestrenge Frau Margretchen.

Dieses Liedchen hält Galiani zur Zeit des Königs Carl's III. von Durazzo und der Königin Margaretha von Anjou abgefasst, was wir dahin gestellt seyn lassen. Die drei letzten sind Bruchstücke von Liedern, die man zu den Rundtänzen und Waffentänzen zu singen pflegte, über welche bei den Neapolitanern und andern Nationen übliche Sitte der Uebersetzer (Thl. II. S. 254. Anm. 4) interessante Nachweisungen gibt, zu welchen und den von uns über denselben Gegenstand gegebenen (»Ueber die Lais,« S. 185-187. Anm. 18 und S. 233.-234. Anm. 69) noch hinzuzufügen ist, was der gelehrte Müllenhoff in seinen trefflichen »Sagen, [S. 332] Märchen und Liedern der Herzogthümer Schleswig, Holstein und Lauenburg;« Kiel, 1845. 8. S. XXI-XXV, darüber beigebracht hat.

Ausser den Anmerkungen hat Hr. Liebrecht dem zweiten Bande angehängt einen interessanten Excurs; »Ueber den Ursprung und die Bedeutung der Redensart: Die Feige weisen« (war schon früher abgedrukt in dem »Jahrbuch der Berliner Gesellschaft für deutsche Sprache« von 1846): dann: »Einige Bemerkungen über den neapolitanischen Dialekt und dessen Literatur, so wie über Basile insbesondere;« worin er, die Vorarbeiten von Galiani, von dem Verfasser des »Vernacchio« und von Fernow für den Dialekt, und von Toppi, Nicodemi und Eustazio d'Afflitto für dessen Literatur, endlich die von J. Grimm über Basile selbst mit Kritik und Umsicht benutzend und durch die Resultate eigener Forschungen ergänzend, nicht nur »einige Bemerkungen,« sondern eine sehr dankenswerthe, dem jetzigen Standpunkte der Philologie und Literaturgeschichte entsprechende Uebersicht gegeben hat, die jeden billigen Forderungen genügen wird. Kurz Hr. L. hat sich der interessanten, aber ungemein schwierigen Aufgabe, die er sich gewählt, vollkommen gewachsen gezeigt; er hat sie gelöst mit dem Fleisse, der Geduld und Gewissenhaftigkeit eines deutschen gründlich gebildeten Philologen, und — was noch mehr ist, weil es sich nicht erwerben lässt — mit dem Tacte und Geschmacke eines selbst dichterisch Begabten, und so die deutsche Literatur mit einem Werke bereichert, das sich den Meisterstücken dieser Gattung eines Rückert und Regis nicht unwürdig anreiht.

Einen in mehr als einer Hinsicht grellen Contrast bilden zu Basile's Märchensammlung die beiden nordischen. Hier fliesst die vom mythischen Dunkel der geisterbelebten Urwälder geheimnissvoll überschattete Quelle noch ganz rein; hier erscheinen die Elfen, Trolle und Nicker noch ganz in ihrer ursprünglichen ungefügen Gestalt, und ihr Spuck, den sie mit den Menschen treiben, ihre ungeschlachten Reden werden noch mit der ganzen gläubigen Naivetät und typischen Einfachheit wiedergegeben, wie sie seit Jahrhunderten sich im Munde des Volkes fort erhielten. Die epische Breite und Stätigkeit, sogar die durch den Einfluss der mystischen Dreizahl eben so oft wiederholten Thaten und Reden sind mit religiöser Treue beibehalten. Hier fühlt man sich in die Spinnstuben der in Waldeinsamkeit zerstreuten nordischen Bauerngehöfte versetzt, wo das Altmütterchen den gläubig Horchenden von der Macht und der Tücke der Naturgeister erzählt, und der Ton der Erzählung ist so einfach-ernst, so entfernt von aller Ironie und Parodie, dass man es ihm ansieht, der Glaube an die Existenz und den Einfluss dieser Wesen sei hier weder durch den Bannfluch [S. 233] der Kirche, noch den Spott der Aufklärung ganz unterdrückt worden, und die Freude an dem Siege des Menschenwitzes über die bloss auf physische Stärke pochende Naturkraft, der Trost, dass ein festes Wollen und ein treues Gemüth ihre Grausamkeit und Tücke überwinden könne, sind hier eben so tief empfunden als schmucklos ausgedrückt. So ist der Contrast zwischen dieser Auffassungs- und Darstellungsweise der Märchen und jener Basile's fast eben so grell, wie der zwischen den räthselhaften und geisterartigen Rufen und Stimmen der

tief einsammen und menschenfernen Natur und dem neckischen Gemurmel und lustigen Gesurre der lachend erzählenden und possenhaft gesticulirenden Menschenmenge des lauten Marktes.

Dieser naturwüchsische, mythisch-alterthümliche Charakter ist in der schwedischen Märchensammlung noch viel reiner bewahrt als in der norwegischen, die schon mit einigen Thierfabeln, Legenden und sogar mit Volksschwänken und Eulenspiegeleien untermischt ist, und überhaupt die christlich-moderne Umgestaltung vielfach verräth. Ueberdiess hat die schwedische Sammlung noch den Vorzug, wissenschaftlich angelegt zu seyn; sie gibt genau die localen Quellen an, fügt die abweichenden Erzählungen anderer Gegenden bei, stellt die denselben Grundgedanken nur verschiedenartig behandelnden Märchen zusammen und setzt jeder solchen Hauptgruppe die literarischen Nachweisungen über die bei anderen Völkern vorkommenden homogenen Traditionen vor. Kurz sie ist nach dem besten Muster dieser Art Sammlungen, den hierin längst als klassisch anerkannten »Kinder- und Hausmärchen« der Brüder Grimm angelegt. Wir freuen uns daher, auch von dieser schwedischen Märchensammlung eine nächstens erscheinende deutsche Uebersetzung von dem fleissigen talentvollen Literaten Hrn. Carl Oberleitner ankündigen zu können, der durch mehrere Uebertragungen aus dem Schwedischen bereits Proben von seiner Sprachkenntniss und Gewandtheit gegeben, und auch diese mit eben so gewissenhafter Treue als poetischem Sinne ausgearbeitet hat. Die erstere Tugend können wir auch dem Uebersetzer der norwegischen Märchen nachrühmen, nur ist er hierin vielleicht etwas zu weit gegangen; denn manchmal ist die Construction zu fremdartig geworden, und jedenfalls ist die Uebersetzung auf den ersten Blick zu erkennen.

Schon Grimm hat in der Vorrede zum »Pentamerone« einige Beispiele zusammengestellt von der gemeinsamen mystischen Grundlage und den nur daraus hervorgehenden gleichen Zügen der Märchen bei den verschiedensten Völkern, zu deren Erklärung man daher nicht immer zu einer äusseren Entlehnung seine Zuflucht zu nehmen braucht, ja gerade diese mythischen, mehreren Völkern [S. 234] gemeinsamen Züge sind eine Probe von der ächten Grundlage der Märchen. So hat er insbesondere ein paar von Basile's Märchen mit nordischen parallelisirt und daran recht auffallend gezeigt, wie dieselben Traditionen oft sogar mit gleichen oder doch ähnlichen Einzelnheiten in den beiden Enden Europa's, in Neapel und Norwegen vorkommen, wo man doch an eine äussere unmittelbare Mittheilung nicht denken kann, wie z. B. Talia (Pent. V. 5), verglichen mit dem bekannten deutschen und französischen Märchen vom Dornröschen (La belle au bois dormant), und in Einzelnheiten mit der Völsungasaga; — »Le sette cotenelle« (Pent. IV. 4) mit dem deutschen »Die drei Spinnerinnen,« dem norwegischen: »Die drei Mahmen« (Thl. I. Nr. 13) und dem schwedischen: »De tre Stor-Gummorna« (Nr. 11; auch Nr. 10: »Flickan, som kunde spinna Guld utat Ler och Lång-Halm,« »das Mädchen, das Gold spinnen konnte aus Lehm und Schüttenstroh,« gehört zum Theil hieher, zum Theil schliesst es sich dem deutschen Märchen »Rumpelstilzchen,« bei Grimm Nr. 55, und dem holsteinischen »Tepentiren,« bei Müllenhoff Nr. 418 an; — und »Gagliuso« (Pent. II. 4), das durch Tieck's dramatische Bearbeitung nach Perrault so bekannt gewordene Märchen vom gestiefelten Kater, mit dem norwegischen »Herrepeer« (»der Herr Peter,« I. 28) und dem schwedischen Nr. 12: »Slottet, som stod på Guld- stolpar« (»das Schloss, welches auf goldenen Pfeilern stand«). Endlich hat Grimm hier aus zwei Märchen-Eingängen des »Pentamerone« (IV. 9. V. 9) und Schmidt's »Geschichte der Ostmongolen« Nachträge gegeben zu seinen schon in den »Altdeutschen Wäldern« Thl. I. S. 1 ff.) gesammelten Stellen von dem in Märchen, Sagen und Gedichten so häufig vorkommenden Vergleich der Schönheit mit Schnee

und Blut und dem Wunsche nach einer solchen Schönheit, wozu noch das norwegische Märchen: »Die zwölf wilden Enten« (II 3) hinzuzufügen ist, worin die Königin sich eine Tochter wünscht: »so weiss wie Schnee und so roth wie Blut,« und da durch ein Trollweib ihr Wunsch erfüllt wird, diese Tochter »Schneeweiss und Rosenroth« nennt (mit diesem norwegischen Märchen hat der Eingang des Märchens im Pentamerone IV. 8: »Die sieben Tauben,« Aehnlichkeit); übrigens ist der Vergleich: »so gut aussehen wie Milch und Blut,« noch jetzt bei uns allgemein gangbar. Hiezu bemerkt Grimm: »Wie gelegen kommt ein solches Zeugniss denen, die sich Rechenschaft geben wollen von der unbegreiflichen und doch natürlichen Ausbreitung der einfachen Märchenpoesie.«

Solcher Zeugnisse — wahre Taufscheine und Wanderpässe der Mythen und Traditionen, die es immer interessant ist, einzusehen und zu vergleichen, um diesen »Ueberall und Nirgends« [S. 235] auf die Spur zu kommen und ihre Aechtheit zu constatiren — wollen wir auch hier noch einige zusammenstellen, uns dabei nur auf die drei vorliegenden Märchensammlungen beschränkend, und so zugleich die ächte Abkunft von Basile's Ziehkindern, die er freilich oft wunderlich vermummt hat, durch ihre schlagende Familienähnlichkeit mit den schlicht gebliebenen hochnordischen Geschwistern bewahrheitend.

Gleich das erste Märchen Basile's »vom wilden Manne« (dell' huerco) findet sich in der Hauptsache und mit vielen einzelnen Zügen wieder in dem norwegischen (I. 7): »Von dem Burschen, der zu dem Nordwinde ging und das Mehl zurückforderte;« hier vertritt die Stelle des wilden Mannes der Nordwind, der dem Burschen das Mehl, das er in der Vorrathskammer geholt, verweht hatte und ihm dafür eben so ein »Tischchen deck dich,« einen Golddukaten machenden Bock, und da er sich diese beiden Gaben von dem Wirthe ablocken und vertauschen lässt, einen Prügel gibt, der so lange zuschlägt, bis er ihm »stille zu stehen« gebietet, wodurch er wieder zu seinen beiden früheren Geschenken gelangt und den Wirth züchtiget. Dieses Märchen, das so wie Pervonto[1]) und Vardiello das Glück der Dummen zeigt, und sich auch in dem deutschen: »Tischchen deck dich, Goldesel und Knüppel aus dem Sack« (Grimm Nr. 36) in den Hauptzügen erhalten hat, hat wohl zu der bei uns gangbaren Sprechweise Veranlassung gegeben: »Er ist so dumm, dass man ihm einen Prügel geben könnte, um den zu erschlagen, der noch dümmer wäre als er.«

Die beiden Märchen »der Kaufmann« und »die verzauberte Hirschkuh« (Pent. I. 7 und 9) haben offenbar dieselbe Grundlage mit dem norwegischen »Lillekort« (I. 24) und dem schwedischen: »De begge Foster-Bröderna« (»die beiden Blutsbrüder,« Nr. 5), wovon zwei Versionen gegeben werden: A. »Silfwerhwit och Lillwacker« (»Silberweiss und kleiner Wächter«) und B. »Vattuman och Vattu-sin« (»Wassermann und Wasserjunge«). Der Eingang der beiden schwedischen Versionen nähert sich am meisten dem des deutschen Märchens vom Wasserpeter und Wasserpaul (Grimm, III. S. 106); in der ersten werden die in einem Thurme eingeschlossene Prinzessin und ihre Dienerin durch einen Apfel [S. 336] (Symbol der Zeugung, vgl. Altd. Wälder, Thl. I. S. 17), den ihnen eine von den abgewiesenen Freiern gewonnene Hexe

---

1) Vgl. über dieses Märchen und dessen Aehnlichkeit mit einem russischen: »Tales and popular Fictions; by Thom. Keightley.« London, 1834. 8. p. 303 sqq. Ebenda wird auch Basile's Märchen: »Die Schlange« (Lo Serpe, II. 5) mit einem indischen zusammengestellt, das man wenigstens in einzelnen Zügen auch mit dem bretonischen »Iwonec« in Marie de France Laïs vergleichen könnte.

reicht, in der zweiten durch einen Wasserstrahl schwanger; eine Spur davon hat sich in der »verzauberten Hirschkuh« erhalten, aber nach Basile's Manier parodirt; denn nicht nur die Königin und ihr Hoffräulein erhalten durch das von letzterem gekochte Drachenherz Nachkommenschaft, sondern selbst das Geräthe der Stube, in dem es gekocht wurde; so gebiert das Bett ein Bettchen, der Stuhl ein Stühlchen u. s. w. Auch die gefeiten Waffen und Thiere, welche die beiden Blutsbrüder vor ihrem Auszuge in die Welt erhalten, finden sich noch in beiden Märchen Basile's erwähnt, in dem vom »Kaufmanne« insbesondere erhält jeder Sohn auch einen Zauberhund, wie in dem schwed. Märchen. In dem von der »Hirschkuh« ist überdiess auch der Zug erhalten, dass der eine Bruder dem anderen bei ihrer Trennung ein Zeichen gibt, woran er sehen könne, wie es ihm gehe; Canneloro stösst nämlich seinen Dolch in die Erde, davon springt ein schöner Brunnen auf; »so lange der klar ist,« sagt er dann zu Fonzo, »geht mir's gut, wird er trüb, so geht mir's schlimm, vertrocknet er gänzlich, so kündet's meinen Tod.« Hierauf haut er mit dem Schwerte in die Erde, davon wächst ein Heidelbeerstrauch, woran er ebenfalls sein Schicksal erkennen könne, je nachdem der Strauch grün, welk oder verdorrt sei. In der schwed. Version A. sagt Silberweiss: »Es soll dir ein Zeichen seyn, dass so lange das Wasser dieser Quelle klar ist, ich lebe; wird es aber roth und trübe, so kündet's meinen Tod, und dann wirst du meinen Tod rächen.« In der Version B. sagt Wassermann: »Ich stecke ein Messer hier in den Baum. Es soll dir ein Zeichen seyn, dass, wenn es rostet, ich in grosser Noth bin; wird es aber blutig, so bedeutet es meinen Tod, und ich erwarte von dir, dass du ihn rächen wirst.« Im norweg. Märchen aber sagt nur der Eine zum Anderen: »Kommst du aber einmal in Noth und grosse Gefahr, dann rufe mich nur dreimal laut beim Namen, alsdann werde ich dir zu Hülfe kommen; aber du musst mich ja nicht rufen, eh' du nicht in der äussersten Noth bist.« Dieser Zug, so wie der, dass der eine Bruder, als er die Stelle des anderen in dem Ehebette einnimmt, ein blosses Schwert zwischen sich und dessen Frau legt, welcher Zug ebenfalls dem neapolitanischen und den nordischen Märchen gemeinsam ist, beweisen sowohl deren nahe Verwandtschaft und Abstammung aus Einem Urmythus, als auch ihren Zusammenhang mit den bekannten Rittergedichten von Amicus und Amelius und von Olivier und Artus, den mittelalterlichen Castor und Pollux.

Das schon erwähnte Märchen von »der Taube« (Pent. II. 7) [S. 237] und das von Rosella (III. 9) haben ebenfalls die alte Grundmythe und manche einzelne Züge mit dem schwed. »Hafs-Frun« (»das Meerweib,« Nr. 14) und dem norweg. »die Meisterjungfer« (II. 16) gemein. Das schwed. wird wieder in zwei Versionen gegeben: A. »Konunga-Sonen och Messeria« (»der Königssohn und Messeria«); — B. »Konunga-Sonen och Prinsessan Singorra«) (»der Königssohn und die Prinzessin Singorra«). Diese beiden Versionen haben einen eigenthümlichen Eingang; nach A. macht eine Königin eine Lustfahrt auf dem Meere, plötzlich wird ihr Schiff festgehalten und nichts vermag es wieder in Bewegung zu bringen; nun ertönt eine Stimme aus der Tiefe des Meeresgrundes, die zur Königin spricht: »Nie kommst du mehr auf die grüne Erde, wenn du mir nicht das versprichst, was du unterm Gürtel trägst.« Die Königin, nicht wissend, dass sie schwanger sei, wirft willig ihren am Gürtel hängenden Schlüsselbund in's Meer, und das Schiff wird in der That darauf wieder flott. Erst einige Zeit darnach entdeckt sie ihren Zustand und den wahren Sinn des gethanen Versprechens, und als sie dann einen Sohn gebiert, suchen die Aeltern ihn auf jede Weise vom Meere fern zu halten; trotz dem lässt sich der Knabe einmal verlocken, an [illegible] Spiele fremder Prinzen Theil zu nehmen, die am Meeresstrande sich

unterhielten; sein Pferd stürzt sich mit ihm in's Meer, und er kommt in die Gewalt der Meerfei, die ihm Arbeiten auferlegt, die er nur mit Hülfe einer ihrer Töchter, Messeria, ausrichten kann, der er dafür Herz und Hand verspricht. In B. ist es der König selbst, der auf der Heimkehr von einem Seezuge eben so plötzlich im Meere festgehalten wird, und von der Meerfei nur gegen das Versprechen, das erste lebende Wesen, das er am Strande sehen werde, ihr zu opfern, wieder frei gegeben wird. Bei seiner Ankunft ist ihm sein einziger Sohn an den Strand entgegengeeilt, worüber er sehr erschrickt, aber sogleich seine Augen auf einen Eber und eine Gans wirft, die sich am Meeresufer befanden. Er opfert nun diese beiden Thiere der Meerfei; aber das Meer geräth jedesmal darüber in Aufruhr und wirft die Thiere wieder aus. Als aber einst sein Sohn am Seestrande spielte, erhob sich aus dem Meere eine schneeweisse Hand mit goldenen Ringen an jedem Finger, die fasste den Königssohn und zog ihn in die blauen Wogen hinab, und auf grünen Wegen kommt er zum Palast der Meerfei; dort findet er unter vielen geraubten Königskindern eine schöne Prinzessin, Singorra, die hilft ihm, gegen das Gelöbniss ihr treu zu seyn, die von der Meerfei ihm auferlegten unmöglich scheinenden Proben bestehen. In dem norwegischen Märchen zieht der jüngste Sohn eines Königs in die weite Welt, kommt zum Schlosse eines Riesen, tritt in dessen Dienste [S. 238] und verrichtet die ihm von diesem auferlegten Probearbeiten ebenfalls mit Hülfe einer gefangenen Prinzessin, die der Riese »die Meisterjungfer« nennt. Auch in den Proben weichen die Märchen etwas von einander ab. In der schwed. Version A. muss er zuerst alles weisse Garn schwarz und alles schwarze weiss waschen; dann eine Tonne Weitzen und eine Tonne Korn, die unter einander gemengt sind, nach den Getreidearten sondern (diese Probe kommt in mehreren Märchen vor, z. B. in dem von der »goldenen Wurzel,« Pent. V. 4, und in dem schwed. »Wattuman«, wo Thiere, Ameisen[1]) oder Vögel, dazu behülflich sind), endlich einen Ochsenstall ausmisten; alle diese Proben hilft ihm Messeria verrichten, indem sie auf einen erdfesten Stein schlägt und ruft: »All' ihr Däumlinge meiner Frau Mutter kommt hervor und helft;« worauf eine Unzahl derselben hervorwimmelt, die nicht eher ruhen, bis die Arbeit gethan ist. In dem schwed. Märchen von Singorra hilft diese selbst die Proben verrichten, die darin bestehen, dass er zuerst alles Gras einer grossen Wiese abmähen und dann wieder jeden Halm auf seine Wurzel setzen muss; ferner einen Stall von hundert Pferden, der seit Mannsgedenken nicht gesäubert worden ist, bis zum Abend reinigen soll; endlich eben so einen seit hundert Jahren nicht gesäuberten Hof mit tausend Schweinen in derselben kurzen Frist rein zu machen hat. Im norweg. muss er ebenfalls einen Stall ausmisten, dann des Riesen Pferd von der Koppel holen, und endlich in die Hölle fahren und den Brandschatz holen; welch alles er mit Hülfe und durch den Rath der Meisterjungfer ausrichtet. In dem Märchen von »der Taube« wird nur der Flucht der beiden Liebenden und der Verwünschung

1) Schon in dem Mabinogi: »Kilhwch und Olwen,« worin dem ersteren von dem Vater der letzteren ähnliche Proben aufgegeben werden, um die Hand seiner Tochter zu erlangen, wird ebenfalls durch die Hülfe der Ameisen der verlangte Flachssamen herbeigeschafft; s. »The Mabinogion,« by Lady Charlotte Guest. London, 1842. 8. Part. IV. p. 282 u. 302. [Duran, Rom. gen. I. p. XXII. erwähnt zweier Märchen: el cuento de la reina convertida en *paloma*; ... del negro *Gafitas de la Luz*, cuya amada, perseguida por sus padres y sometida à *trabajos imposibles*, llamaba à las *aves*, que con sus lagrimas lavaban y con sus picos planchaban la ropa que la joven debia preparar.]

Mitte ihres Zimmers und eine auf die Thürschwelle gelegt, sich in den kleinen Finger der linken Hand geschnitten und das Blut auf die drei Puppen träuffeln lassen, indem sie sprach: »Ihr sollt für mich antworten, wenn ich fort bin.« Um Mitternacht entfliehen sie unbemerkt von der Meerfei, die erst mit dem Hahnenruf erwacht und zu dem Jungfernzwinger hinaufsteigt und ruft: Singorra mein, schläfst du noch? — »Nein, meine Frau!« antwortete die Puppe, die in der Bettstelle lag. Nach einer Weile rief die Meerfei wieder: »Singorra mein, was thuhst du nun?« — »Ich mache Feuer, meine Frau!« erwiderte die andere Puppe, die auf dem Zimmerboden lag. Wieder nach einer Weile rief die Meerfei zum dritten Male: »Singorra mein, brennt es noch?« — »Ja das thut es meine Frau!» entgegnete die dritte Puppe, die auf der Thürschwelle lag. Als aber der Tag völlig angebrochen war, trat die Meerfei in der Jungfrau Zimmer, und sah da nur die drei Puppen; sie eilte in den Stall und fort waren der schwarze Hengst und die schwarze Stutte; nun konnte sie nicht länger mehr an der Flucht der beiden Königskinder zweifeln. Höchlich darob erzürnt rief sie ihrem Knecht und sagte: »Spute dich und sattle meinen eigenen Bock, der hundert Meilen in einem Schritt macht; reite fort und fange alles, klein und gross.« Der Knecht that eiligst wie ihm geheissen und fuhr auf dem Bocke dahin wie der Wind über die Wellen. Da hörte Singorra das Tosen und Tönen über sich und merkte sogleich was los war. Sie sprach zu ihrem Gefährten: »Hörst du das Sausen? Nun heisst's sich in Acht nehmen, denn der Meerfei Bock ist aus und trabet« (är ute och lunkar). Sogleich verwandelte sie sich und ihren Gefährten in zwei kleine Ratten, die auf dem Wege herumsprangen und spielten. Kaum war diess geschehen, so kam der Knecht auf dem Bocke dahergesaus't; doch als er nur die Ratten sah, dachte er, »die können es wohl nicht seyn, die meine Hausfrau gemeint hat?« und kehrte unverrichteter Dinge heim. Die Meerfei aber schalt ihn aus und sagte ihm: »Gerade die beiden Ratten hättest du fangen sollen;« und mit dem Gebote, Klein und Gross zu fangen, sendet sie ihn wieder nach. Als er das zweite Mal den [S. 241] Fliehenden nahte, verwandelte Singorra sich und ihren Liebsten in zwei kleine Vögel, die in der Luft hin und her flogen. Der Knecht lässt sich abermals täuschen, kehrt wieder heim, ohne sie gefangen zu haben, und wird zum dritten Male ihnen nachgesendet. Als er mit der Schnelle eines Gedankes (som en tanke) dahergesaus't kam, verwandelt Singorra sich und den Prinzen in ein Paar Bäume die am Wege standen, aber keine Wurzeln hatten. Zum dritten Male lässt der Knecht sie ungefangen und wird bei seiner Heimkehr von der Meerfei ausgescholten, die nun selbst den Bock besteigt, um die Fliehenden noch zu erhaschen; diese waren aber unterdess über ihr Gebiet hinausgekommen und sie konnte ihnen nichts mehr anhaben [1]).

Mit diesen Zügen des Märchens von Singorra hat nur das norwegische ähnliche (s. l. c. S. 149-151). Eben so ist die Katastrophe in diesem schwedischen, in dem norwegischen und in Basile's »Rosella« fast dieselbe selbst in Einzelnheiten, während sie in dem anderen schwedischen von Messeria sehr ähnlich mit der von Basile's »Taube« ist.

Wir haben schon bemerkt, dass mit diesen nordischen Märchen auch Basile's »goldene Wurzel« einige Züge gemein hat; aber sowohl dieses Märchen des Pentamerone, wie das vom »Hängeschloss« (Lo catenaccio, II. 9) haben mit dem norwegischen: »Oestlich von der Sonne und westlich vom Mond« (II. Nr. 11) denselben Grundmythus, der auf den des altklassischen Märchens von Amor und Psyche zurückgeführt werden kann [2]). Ueberdiess

1) Vgl. Grimm, l. c. III. S. 100-101.
2) Ebenda S. 156-160.

ist der Schluss des norwegischen Märchens ganz ähnlich dem von Basile's »Pinto Smauto« (V. 3).

»Das Mädchen ohne Hände« (La Penta manomozza; Pent. III. 2) findet zwar kein Gegenstück in den nordischen Märchen, wohl aber ein sehr merkwürdiges, für dessen Alter und Aechtheit zeugendes in dem »Roman de la Manekine« von dem anglo-normannischen Trouvère Philippe de Reimes aus dem 13. Jahrh. (herausgegeben von Francisque Michel für den Bannatyne Club, Paris, 1840 in 4to [u. von Suchier für die Soc. d. A. T. F. Oeuvres poét. de Beaumanoir. I. 1884]. — vgl. De la Rue, Essai hist. sur les Bardes etc. Caen, 1834. 8. Vol. II. p. 366-374) und im 14. Jarh. als Miracle bearbeitet unter dem Titel: »Cy commence un Miracle de N. D., comment la fille du roy de Hongrie se copa la main pour ce que son père la vouloit espouser, et un esturgon la garda VII. ans en sa mulete« (in Michel's und Monmerqué's »Théâtre français au moyen-âge;« Paris, 1839. 8. p. 481-512[1]).

[S. 242] Hingegen hat Basile's »Corvetto« (III. 7) wieder gleiche mythische Grundlage und Aehnlichkeit in Einzelheiten mit dem norwegischen Märchen »von Aschenbrödel, welcher die silbernen Enten, die Bettdecken und die goldene Harfe des Trollen stahl« (I. 1), und mit dem schwedischen: »Pojken, som stal Jättens Dyrgripar« (»Der Junge der des Riesen Kostbarkeiten stahl,« p. 19 ff.); besonders mit der dritten Version: »Guld-hästen, Månlyktan och Jungfrun i Troll-buren« (»Das Godpferd, die Mondleuchte und die Jungfrau im Trollzwinger;« p. 37 ff.).

Eben so haben die Märchen des Pentamerone: »Die drei Feen« (Le tre Ffate, III. 10) und: »Die zwei Kuchen« (Le doje pizzelle, IV. 7) die mythische Grundlage und die Hauptzüge gemeinsam mit den schwedischen Versionen von der »Prinzessin, die aus dem Meere stieg« (»Prinsessan, som gick upp ur hafwet;« p. 107 ff.); besonders ähnlich ist selbst in Einzelheiten die dritte Version davon: »Jungfrau Schwanweiss und Jungfrau Unkraut« (Jungfru Schwanhwita och Jungfru Räfrumpa, d. i. eigentlich Ackerkannenkraut, Equisetum arvense, weil statt der Rosen dieses Unkraut unter ihren Fusstritten hervorsprosste; p. 123 ff.) mit Basile's Märchen von den »zwei Kuchen;« nur haben in den schwedischen die beiden Jungfrauen noch mehr die Elben-Natur, besonders die gute (eine Schwanen-Jungfrau, wie schon der Name »Schwanweiss« anzeigt; vgl. Grimm, l. c. III. S. 228), die hier nicht bloss aus dem Wasser hervorsteigt und die Gänse ihres königlichen Gemahls füttert, sondern selbst in eine Gans oder Ente verwandelt ist, dreimal als solche klagend erscheint und als ihr Gemahl oder dessen Diener den Zauber lösen wollen, sie erst durch Schreckgestalten davon abzuhalten suchen muss. In den zwei ersten schwedischen Versionen sind es Vögel oder Tauben, welche die barmherzige Jungfrau durch ihre Gaben lohnen und die unbarmherzige durch ihre Verwünschungen strafen, in der dritten ist es ein Wassergeist (Käll-rå), der seine linke Hand nach einer Gabe aus dem Brunnen streckt. Eigenthümliche Züge der dritten schwedischen Version sind noch die Beschuldigung der Neider von Schwanwhita's Bruder, als er in den Dienst des Königs getreten sich dessen Gunst erwarb, dass er ein Götzenbild anbetete, wodurch sich entdeckt, dass es das Bild seiner schönen Schwester sei, die er nun für den König holen muss; ferner stürzt sich hier Schwanwhita, durch ihre Stiefmutter hintergangen, als wäre es der Wille ihres Bruders, selbst in's Meer, um den Sturm zu beschwichtigen; ihr Bruder wird zur Strafe, dass er statt der schönen

1) Dass dieses Märchen die »volksmässige Quelle« mehrerer Erzählungen des Mittelalters sei, hat schon Grimm, l. c. III. S. 62 bemerkt [vgl. Historia del Rey d'Ungria, aus dem 14. Jh. in catalanischer Sprache, in Auszügen in der Biblioteca de aut. esp. Madrid, 1 [illegible]. III. p. XL].

Schwester die hässliche Stiefschwester gebracht, in eine Löwengrube (Lejona-Kulan) geworfen, in der er jedoch nach Entzauberung seiner Schwester unversehrt gefunden wird, und der in [S. 243] eine Gans verwandelten Jungfrau ist ihr Lieblingshündchen »Schneeweiss« (Snöhwit) gefolgt, mit dem sie an jenen drei Abenden, als sie im Königsgarten erscheint, Zwiesprache hält und sich und ihn beklagt, wodurch die Entdeckung ihrer Verwandlung herbeigeführt wird. — Die Herausgeber der schwedischen Märchen führen in den literarischen Nachweisungen dazu an, dass ein ähnliches dänisches Märchen sich finde in Winther: »Danske Folkeeventyr;« Förfte Samling; Kopenhagen, 1823. S. 102-112, ebenfalls unter dem Titel »Svanhvide.« Ueberhaupt ist nach ihnen dieses Märchen eines der verbreitetsten in Schweden, und sie führen davon noch Varianten aus zwölf anderen Versionen an; so wie sie es auch, ausser bei den erwähnten Nationen, noch bei den Böhmen, Ungern und Franzosen nachgewiesen haben.

Noch genauer stimmt das Märchen: »Der bestrafte Hochmuth« (La soperbia castecata; IV. 10) mit dem norwegischen: »Hakon Borkenbart (II. 15) zusammen. Nur in einigen Nebenumständen weichen sie etwas von einander ab; wie z. B. in dem dem norwegischen eigenthümlichen Zuge von dem Spotte, womit die hochmüthige Prinzessin Hakon Borkenbart's Werbung abweis't. Sie sagte nämlich am Abend seiner Ankunft zu ihrem Hofnarren, er solle dem einen Pferde des Prinzen die Ohren abschneiden und dem anderen das Maul bis an beide Ohren aufschlitzen. Der Hofnarr that wie ihm befohlen. Als nun der Prinz den andern Tag ausfahren wollte, stand die Prinzessin auf der Flur und sah hinaus. »Nein,« sagte sie, »so etwas hab' ich noch mein Lebtag nicht gesehen. Da ist der Nordwind gekommen und hat dem einen Pferd die Ohren abgeweht, und darüber hat das andere so gewaltig gelacht, dass ihm das Maul bis auf die Ohren aufgerissen ist,« und damit lief sie hinein und liess den Prinzen abziehen. Zeigt dieser Zug vom nordischen Humor, so enthält die im Norwegischen etwas abweichende Katastrophe einen schönen Zug nordischer Gemüthlichkeit. Hier hat nämlich die Prinzessin dem als Bettler verkleideten Hakon bereits ein Kind geboren, und sich mit diesem und ihrem Manne in der Nähe von dessen Königshof in einer elenden Hütte niedergelassen. Er giebt vor, bei dem Kinde zu bleiben und es zu warten, während sie nach dem Königshofe gehen muss, um die ihr aufgetragenen Arbeiten zu verrichten und auf des Bettlers Rath dabei zu stehlen. Unterdessen eilt er ihr nach, erscheint in seiner wahren Gestalt als Prinz und beschämt sie, indem er die von inm selbst als Bettler angerathenen Diebereien entdeckt, um ihres Mannes willen aber, der sie stehlen geheissen, ihr vergiebt. Das wiederholt sich dreimal (sie muss nämlich zuerst Brot backen und dabei stiehlt sie Brot, dann beim Schlachten und Wurstmachen helfen und entwendet dabei ein [S. 244] paar Würste, und dann statt des Prinzen Braut sich die Kleider anmessen lassen und stipitzt dabei einige Stücke Zeug); endlich soll sie die Braut des Prinzen, die erkrant sei und der sie ganz gleiche, vorstellen, und sich mit ihm trauen lassen. Nach vielem Widerstreben und nur auf ihres Mannes Befehl thut sie auch dieses; sie wird an der Stelle der angeblich kranken Braut mit Hakon feierlich getraut und vertritt auch deren Stelle bei dem Hochzeitsfeste. Als sie aber eben mit dem Prinzen im besten Tanzen war, sah sie einen hellen Schein durch das Fenster, und wie sie hinblickte, da stand ihre Hütte in Feuer und Flammen. »Ach! die Hütte! und der Bettler! und mein Kind!« rief sie und sank beinahe in Ohnmacht. »Hier ist der Bettler und da ist dein Kind!« sagte Hakon Borkenbart; »die Hütte aber lass nun in's Teufels Namen brennen.« Da erkannte die Königstocher ihn wieder, und nun ging erst die rechte Lust an. Im Deutschen findet sich die norwegische Version bis auf den Namen

seine Gemahlin werden solle, die das Goldgewebe der Prinzessin vollenden und die Flecken aus ihrem Handtuch waschen könne. Nun kamen zwar Jungfrauen die Hülle und Fülle von Ost und West, aber keine konnte die Bedingungen erfüllen. Zugleich mit der Prinzessin aber war eine vornehme Jungfrau dahin gekommen, um auch ihr Glück zu versuchen. Zu der ging die Prinzessin und trat unter dem Namen Rosa[1]) in ihre Dienste, ohne dass Jemand sie wieder erkannt hätte. Ihre Herrin versuchte es nun auch, aber ebenfalls vergebens und zu ihrem grossen Aerger, das künstliche Gewebe zu vollenden. Da setzte sich eines Tages während ihrer Abwesenheit die verkleidete Prinzessin an den Webestuhl und förderte das Gewebe um ein gutes Stück. Als die Jungfrau bei ihrer Rückkunft diess bemerkte, ward sie froheren Muthes und wunderte sich sehr, dass ihr Jemand geholfen habe. Anfangs wollte die Prinzessin nicht verrathen wer es gewesen, zuletzt musste sie aber doch die Wahrheit gestehen. Hoch erfreut hiess nun die Jungfrau sie an dem Gewebe fortweben; sagte aber Niemand, dass ihre Dienerin statt ihrer die Arbeit mache. Als nun die Kunde von dem Gelingen derselben auch dem Könige zu Ohren kam, wollte er sich selbst davon überzeugen und ging in der Jungfrau Gemach. So oft er aber hineintrat, stand das Gewebe stille, und als der König darob verwundert, die Jungfrau fragte, warum sie nicht fortwebe, entschuldigte sie sich damit, dass sie seine Gegenwart einschüchtere und sie nicht arbeiten könne, wenn er zusehe. Der König gab sich mit dieser Antwort zufrieden, und so ward bald das Gewebe völlig vollendet. Als nun die Jungfrau auch noch die Flecken aus dem Handtuche der Prinzessin waschen sollte, erging es ihr eben so wie mit dem Gewebe; je mehr sie wusch, je dunkler wurden die Flecken. Als aber eines Tages während ihrer Abwesenheit die Prinzessin daran wusch, wurden die Flecken sogleich bleicher. Die Jungfrau nöthigte nun eben so der Prinzessin das Geständniss ab, dass sie ihr geholfen, freute sich sehr darüber, hiess sie fortfahren im Auswaschen der Flecken und verbarg allen die Hülfe ihrer Dienerin. Als nun abermals der König, unterrichtet von dem Gelingen der Aufgabe, zu ihr kam, um sich selbst davon zu überzeugen, und jedesmal, so oft er kam, die Arbeit nicht von Statten ging, entschuldigte sie sich [S. 248] wieder damit, dass sie an dem Tuche nicht waschen könne, wenn sie Goldringe am Finger habe. Der König glaubte ihr abermals, und es dauerte nicht lange, so waren die Flecken aus dem Tuche rein ausgewaschen. Nun glaubten Alle, dass die Jungfrau die Bedingungen erfüllt habe, und der König konnte nun nicht länger zögern, alles zur Hochzeit bereit machen zu lassen. Am Hochzeitstage aber wurde die Braut plötzlich krank und konnte nicht mit den Uebrigen zur Kirche reiten. Da sie aber Niemand die Ursache von ihrer Krankheit wissen lassen wollte, bat sie heimlich ihre Dienerin, statt ihrer als Braut hinzureiten. Die Prinzessin willigte ein; zog das Brautgewand an, schmückte sich mit goldenen Ringen und setzte sich auf einen schönen Zelter. Niemand aber wusste, dass sie die Stelle ihrer Herrin vertrat. Aber während der Hochzeitzug sich mit Lust und Gepränge in Bewegung setzte, wurde das Herz der Prinzessin von stiller Trauer erfüllt, denn sie erschien ja für eine Andere als Braut bei dem Geliebten ihrer Jugend. So ritt sie mit der rothen Goldkrone, aber mit bleichen Wangen neben dem Bräutigam, der wahrlich nicht ahnte, was ihr Herz trauern machte. Nach einer Weile kamen sie zu einer Brücke, von der war aber prophezeiht worden,

---

1) Wir mussten das schwedische »Åsa« der später vorkommenden Reime und Wortspiele wegen durch Rosa geben.

dass sie brechen werde, wenn eine Braut darüber reite, die nicht königlicher Abkunft sei. Da sang die Prinzessin:

Liege Brücke, sollst dich breiten!
Zwei Edle von Königsblut über dich reiten [1]).

»Was sprichst du, meine Verlobte?« fragte der König. »Ach nichts von Belang,« antwortete die Braut; »ich spreche mit Rosa, meiner Dirne« (Åsa, min tärna). Wieder nach einer Weile kamen sie zu dem Königshofe, den einst der Prinzessin Vater bewohnte, der aber jetzt niedergebrannt war und auf dessen Schutthügeln Unkraut wuchs. Da sang die Prinzessin:

Hier wuchern nun Disteln und dornige Hecken,
Wo einst es geglänzet von Gold aller Ecken.
Hier liegt nun das Vieh, hier wälzt sich das Schwein,
Wo einst ich kredenzet den Meth und den Wein [2]).

Der König wiederholte seine Frage und erhielt dieselbe Antwort. Als sie hierauf zu einer schönen Linde kamen, sang die Prinzessin:

[S. 249] Alte Linde, stehst du noch immer hier!
Hier hat einst mein Liebster mit dem Goldring sich verlobt mit mir [3]).

Und wieder frug der König und wieder erhielt er dieselbe Antwort. Die Hochzeitsschaar zog nun weiter. Da kam ein Taubenpaar durch die Luft geflogen. Die Braut sang:

Hier fliegst du mit dem Männchen ein,
Heut Abends noch miss' ich das mein [4]).

Und wieder frug der König, und wieder erhielt er dieselbe Antwort. Als sie eine Strecke weiter geritten waren, rief der Kukuk. Da sang die Prinzessin:

Von der Fichte tönt des Kukuks Ruf zu Thal;
Liegt daheim die Braut, gebiert ein Kind im Stall [5]).

Und wieder frug der König, und wieder erhielt er dieselbe Antwort. Nun kam der Brautzug in den dunkeln Wald, in dem die Erdhöhle sich befand. Da bat der König seine Braut, sie möge ihm unter Wegs ein Märchen erzählen. Die Prinzessin aber seufzte tief und sang:

Sieben Jahr' in der Erdhöhl' hab' ich gesessen,
Habe dort Sagen und Räthsel wahrlich vergessen.
Schlimmes ward mir bekannt,
Kohlen hab' ich gebrannt.
Schlimmes hab' ich erlitten,
Hab' den Wolf auch geritten.
Heute reit' ich als Braut hin
Für meine junge Herrin [6]).

---

1) Ligg, ligg, du bro breda!
Två ädela Konunga-barn öfver dig rida.

2) Här växer både tistel och törne,
der fordom legat guld i hörne.
Här ligger nu för fä och svin,
der förr jag tappet både mjöd och vin.

3) Står du här, du gamla lind!
här har jag fästat guld-ringar med aldra-kärasten min.

4) Här flyger du med maken din,
I afton mister jag min.

5) Göken gall i tall;
Hemma ligger bruden och får barn i stall.

6) Sju år jag i jord-Kulan satt,
Sagor och gåtor jag der förgat.
Ondt har mig händt,
Kol har jag brändt.
Ondt har jag lidit,
Ulfven har jag ridit.
I dag får jag fara brud
För min unga fru.

Und wieder frug der König: »Was sprachst du, meine Verlobte?« und es ward ihm wunderlich zu Muthe, und wieder antwortete die Braut: »Ach, nichts von Belang; ich spreche bloss mit Rosa, meiner Dirn.«

So waren sie zur Kirche gekommen, in der die Trauung Statt finden sollte. Da sang die Prinzessin:

[S. 250] Hier ward ich getauft Marie Ros[1] und Gestirn;
Nun heisst man mich Rosa mein Dirn.

Hierauf zog die Hochzeitschaar in die Kirche nach alter Sitte mit grossem Gepränge. Die zwei Brautleute setzten sich in die Brautbank und wurden so feierlich getraut, wie es für ein königliches Paar sich ziemt; Niemand aber ahnte, dass es nicht die fremde Jungfrau war, die nun mit dem Könige getraut wurde. Nachdem die Brautmesse gelesen war und der König die Ringe mit der Prinzessin gewechselt hatte, nahm er einen Silbergürtel und spannte ihn um ihren Leib; der Gürtel aber hatte ein so künstliches Vexierschloss (en läs, så konstig och villosam), dass es nur der König selbst öffnen konnte. Als sie aber wieder heimgekommen und das Hochzeitfest in aller Lust anging, eilte die Prinzessin in das Frauengemach, wechselte die Kleider mit ihrer Herrin und diese nahm nun ihre Stelle ein, ohne dass Jemand etwas davon gemerkt hatte. Abends setzte sich der König zu der Braut, um, wie die Neuvermählten zu thun pflegen, mit ihr zu plaudern. Da sagte er zu ihr: »Sprich, mein Lieb, was sagtest du, als wir über die Brücke ritten? Mich gelüstet's sehr, es zu wissen.« Da ward die Jungfrau blutroth im Angesicht; denn sie wusste nicht, was sie antworten sollte; doch besann sie sich und sagte: »Das hab' ich bereits vergessen; doch will ich Rosa meine Dirn darum fragen.« Das that sie auch, und als sie zum Könige zurückkam, sagte sie: »Ja, nun erinnere ich mich, ich sprach da:

»Liege, Brücke, sollst dich breiten!
Zwei Edle von Königsblut über dich reiten.«

»Warum sagtest du so?« frug der König. Aber die Braut antwortete nichts darauf, sondern schwieg. Dasselbe wiederholte sich, als sie der König dann fragte, was sie gesprochen, als sie zum öden Königshof und zur alten Linde kamen; und obwohl der Jungfrau Benehmen dem Könige sehr seltsam vorkam, hörte er doch nicht auf, sie um alles, was sie gesprochen während des Hochzeitzuges, zu fragen, und immer musste sie erst zu »Rosa ihrer Dirn« ihre Zuflucht nehmen, um antworten zu können. Unterdess war es Nacht geworden und das Brautpaar sollte zu Bette gebracht werden (sängledas). Da frug der König die Braut um den Gürtel, den er ihr gegeben, als sie aus der Kirche kamen. »Was für einen Gürtel?« sagte die Braut und ihre Wangen erblichen; »den gab ich Rosa meiner Dirn.« Nach dieser sandte nun der König und als sie kam, siehe, da trug sie [S. 251] den Gürtel um den Leib mit dem künstlichen Schlosse, das nur der König öffnen konnte. Da merkte die fremde Jungfrau, dass ihre Falschheit entdeckt war, und verliess beschämt den Hof. Der König aber erkannte seine rechte Braut, und die Prinzessin erzählte ihm nun alles, was sich zugetragen seit ihrer Trennung. Nun ging erst die rechte Lust an, und der König dünkte sich nun reich belohnt für seinen Kummer. Hierauf wurde das Brautpaar in's Brautgemach (brudahus) geleitet, Junker und Dienerinnen gingen vor ihm her und trugen Wachslichter, »wie es Sitte war bei unseren Vätern.«

---

1) Här är jag döpt itll Maria, Ros och Stjerna,
Nu får jag heta Åsa, min tärna.

Als sie nun zu Bette gebracht waren, begann das Hochzeitsgeleit die alte Weise zu singen:

Lösch' aus im Kronenleuchter die Flammen,
Lege dich mit der Braut nun zusammen [1]).

»Und da war Freude in Stadt und Land, dass die Beiden zusammengekommen, die sich einander so lange geliebt. Nachher blieb ich nicht länger mehr bei ihnen« (Sedan var jag inte med längre, d. i. »ich weiss nichts weiter mehr zu erzählen;« die Formel, womit die Märchenerzähler gewöhnlich schliessen) [2]).

Möchten doch unsere jüngeren Dichter, bei denen — nach Andersen's glücklichem Vorgange — es nun Mode geworden, Märchen zu dichten, solche ächte Volksmärchen vor allen sich zu Mustern nehmen. Denn da würden sie finden, dass das Mythisch-Wunderbare nie in das Willkürlich-Phantastische ausarte, weil es eben in der mythischen Grundlage, in dem Naturglauben eine Art von innerer Nothwendigkeit, von naturgemässer Analogie hat; hier würden sie die oft haarscharfe Gränze zwischen dem Kindlich-Naiven und dem Kindisch-Affectirten beachten lernen; würden erkennen, dass selbst der zart-elegische Ton, wie in dem zuletzt mitgetheilten schwedischen Märchen, sich noch bedeutend von dem der modernen weichlichen Sentimentalität unterscheide; denn jener ist so ferne von aller pretentiösen Gefühlscoquetterie, von allem Gesuchten und Gemachten, so natürlich wie das melancholisch-schauerliche Waldflüstern, wie der zur Wehmuth stimmende Ton der alltäglichen Abendglocke. Freilich ist das Naturwahre der ächten Volksmärchen fast unnachahmbar, und selbst für die kaum erreichbar, die sich von der modernen Civilisation so [S. 252] weit loszumachen wissen, um jene urpoetischen Mythen des kindlich gebliebenen Volksglaubens rein auf sich wirken zu lassen! —

Darum ist es doppelt erfreulich und dankenswerth, wenn sinnige keusche Sammler diese letzten Nachblüthen von dem Baume der Volkspoesie sorgsam auflesen und rein bewahren, bevor sie von den Stürmen der mit Eisenbahnschnelle sich überall hin verbreitenden modernen Zeitrichtungen gänzlich verweht und vernichtet werden. Wenn aber unsere Zeit solche Sammlungen fördert und würdigt, so geschieht es wohl in dem Gefühle, womit man noch einmal die zu enge gewordene trauliche Wohnstätte seiner Jugend sich einzuprägen und ein Andenken davon zu bewahren sucht, bevor man sie niederreisst, um den nothwendig gewordenen bequemeren aber unpoetischeren Neubau aufzuführen.

Ferdinand Wolf.

---

1) Släck ljuset i Kronan,
Tag bruden i samn.

2) Ein ähnliches dänisches Märchen findet sich in: Molbech, »Udvalgte Eventyr og Fortällinger.« Kopenhagen, 1843. S. 88-92, unter dem Titel: »Pigen i Muses Kindspelsen« (das Mädchen im Mäusepelz); — und einige gemeinsame Züge damit hat auch das norwegische: »Aase, das kleine Gänsemädchen« (l. 29).

11.

Théâtre de Hrotsvitha, religieuse allemande du 10ième siècle, traduit pour la première fois en français avec le texte latin, revu sur le manuscrit de Munich, précédé d'une introduction et suivi de notes par *Charles Magnin*. Paris 1845.*)

Diese Nachahmung des antiken Dramas, die im 16. Jahrhundert besonders seit der und durch die Reformation einen so bedeutenden Einfluss auf

---

*) Aus »Zur Gesch. d. span. Dramas« in: Blätter f. litter. Unterh. 1848 no. 301-2. Die mitgetheilte Stelle ist in den Studien zur Gesch. d. sp. u. port. Nationalliteratur, Berlin 1859, S. 573 Z. 8, weggelassen worden. Ebenso ist folgender Schluss (no. 90 des Jahrg. 1849), in den Studien weggeblieben:

[S. 357a] Noch wollen wir ein paar Punkte herausheben, worin die »Studien« des Hrn. Chasles mit dem Meisterwerke des Hrn. v. Schack [gemeint sind die vom Verfasser gemeinsam mit Magnins »Théâtre de Hrotsvitha« besprochenen Schriften: »Gesch. d. dram. Lit. u. Kunst in Sp. v. A. F. v. Schack 3 B. Berlin 1845-6« und »Etudes sur l'Espagne et sur les influences de la littérature espagnole en France et en Italie p. Philarète Chasles Paris 1847«] zusammengetroffen sind. Beide berühren nämlich den Einfluss der spanischen Bühne auf die französische im 17. Jahrhundert, und besonders die seit Voltaire so oft angeregte und so vielfach discutirte Frage: »Wie viel der berühmte Corneille den Spaniern zu verdanken habe?« Eine Frage die in der Geschichte des Theaters überhaupt zu sehr in den Vordergrund getreten ist, um hier ganz übergangen zu werden. Beide sind natürlich darüber einig, dass dem »Cid« des Corneille der erste Theil der »Mocedades del Cid« des Guillen de Castro zu Grunde gelegen habe, da Corneille selbst Dies ausdrücklich anerkannt hat. Aber eine noch nähere, ja oft so wörtliche Uebereinstimmung findet zwischen Corneille's Stück und Diamante's »Honrador de su padre« statt, Beide weichen gerade in denselben Scenen von Guillen de Castro's Komödie so gleichmässig ab, dass hier nicht an Zufall, sondern nur an bewusste Nachahmung gedacht werden kann. Man muss daher annehmen, dass entweder Corneille auch des Diamante Bearbeitung gekannt und nachgeahmt, aber Dies verschwiegen habe, weil er dann als eigentlicher Plagiarius erschienen wäre, oder dass der in jener Zeit fast unerhörte Fall hier eingetreten sei, dass der Spanier den Franzosen nachgeahmt habe. Die äussern Daten geben keinen festen chronologischen Anhaltspunkt, ja sprechen sogar zu Gunsten Corneille's, da dessen »Cid« bekanntlich 1636 erschienen ist, Diamante's Auftreten aber gegen die Mitte des 17. Jahrhunderts fällt, und die Sammlung seiner dramatischen Werke erst in den Jahren 1670—74 in Madrid herausgekommen ist; auch ein Einzeldruck des »Honrador de su padre« oder ein Abdruck desselben in einer Mischsammlung vor 1636 sich bisher nicht nachweisen liess. Unter diesen Verhältnissen haben sich natürlich auch die neuesten französischen Kritiker, wie Hr. Chasles und Puibusque (II, 100), unbedingt für Corneille's Priorität entschieden, und selbst Hr. v. Schack sprach sich anfänglich (II, 431) für diese Meinung aus. Aber in dem dem Diamante gewidmeten Artikel (III, 373) widerruft er sein früheres Urtheil, und erklärt sich aus innern Gründen, denen wir vollkom- [S. 357b] men beipflichten, für Diamante's Originalität; er sagt nämlich sehr treffend:

die Entwickelung der lebendigen Volksbühnen zu üben begann, war zwar den vorausgehenden Jahrhunderten des Mittelalters nicht gänzlich fremd, aber

---

Bei näherer Prüfung des »Honrador de su padre« hat sich uns aber die Ueberzeugung aufgedrängt, dass dieses Stück zu sehr die Züge eines Originalwerks trage, und zu durchgehends im spanischen Nationalstil gehalten sei, als dass man an Nachahmung eines ausländischen Vorbildes denken könnte. Die französische Tragödie stellt sich hiernach als eine Compilation aus Diamante und Guillen de Castro dar. Der Umstand, dass Corneille seine Verpflichtung gegen unsern Dichter verschweigt, beweist Nichts gegen die obige Annahme; auch das Geständniss, dass er den Guillen de Castro benutzt habe, hatte er sich erst abnöthigen lassen.

Wenn aber die beiden erwähnten französischen Kritiker über den Werth von Diamante's Stück im Vergleich mit dem Corneille's sehr geringschätzig sprechen, so beweist Das höchstens ihre doppelte Einseitigkeit als französische Patrioten und Kritiker, und wir verweisen auch hier auf Hrn. v. Schack's ebenso unparteiisches als treffendes Urtheil, und auf das leicht zugängliche Original, das in Ochoa's »Tesoro« abgedruckt ist. Ganz verfehlt ist aber die Parallele die Chasles zwischen Corneille und Castro zum Nachtheil des Letztern zieht; ganz unwahr ist seine Behauptung, dass Corneille mehr als Castro die Romanzen benutzt, und erst er den Conflict zwischen Liebe und Ehre im »Cid« herausgehoben habe; man lese, wenn man die »Mocedades del Cid« nicht zur Hand haben sollte, Hrn. v. Schack's Analyse und Vergleichung (II, 431 fg.), und man kann ihm aufs Wort glauben, wenn er die Frage: worin Corneille sein Original verbessert habe, also beantwortet:

Gewiss in weniger als Nichts; er hat keinen einzigen Zug hinzugethan der nicht Entstellung und Verzerrung wäre; er hat eine gänzliche Blindheit für die Tiefe und Schönheit der wahren Poesie, oder eine gänzliche Unfähigkeit sie zu reproduciren bewiesen; und hat ein reiches und farbiges Gemälde in eine trockene und steife Schulzeichnung ohne Licht und Schatten umgewandelt, aus einem lebensvollen Gedicht ein frostiges Uebungsstück für die Declamation gemacht†).

[S. 358a] Ebenso besprechen Chasles, Schack und Puibusque die gleichfalls literarhistorisch gewordene Controversfrage: Wer war der Originalverfasser: Corneille in seinem »Heraclius« oder Calderon in »En esta vida todo es verdad y todo es mentira«, da diese beiden Stücke ebenfalls so gleichmässig von der historischen Grundlage abweichen, in einzelnen Stellen so wörtlich zusammenstimmen, dass sie nur in dem Verhältniss von Original und Nachahmung stehen können? Chasles entscheidet sich abermals wieder unbedingt zu Gunsten Corneille's, und hat auch hier scheinbar die äussern Daten für sich, da Corneille's Stück 1647 erschien, das Calderon's nur aus dem dritten 1664 erschienenen Bande der ältesten Gesammtausgabe seiner »Comedias« bekannt ist. Hr. v. Schack aber pflichtet der Meinung Voltaire's

†) Von Francisco Polo existirt eine Komödie (abgedruckt im 23. Band der madrider Sammlung), die nicht nur durch den Gegenstand, sondern selbst schon durch den Titel ein Gegenstück zu Diamante's »Honrador de su padre« bildet, nämlich dessen »Honrador de sus hijas«, worin des Cid Verhältniss zu seinen Töchtern und zu den Infanten von Carrion nach dem Poema und den Romanzen dramatisirt ist.

doch mehr eine gelehrte Spielerei der Kloster- und Schulleute gebliebene. Unter diesen letztern Nachahmungen verdienen vielleicht noch die meiste

---

bei, der Calderon für den Originalverfasser hält, und sich auf eine Komoediensammlung von 1641 beruft, in der Calderon's Stück genannt werde. Wir legen, so wenig wie Hr. v. Schack, kein grosses Gewicht auf dieses Zeugniss Voltaire's bei dessen weltbekannter Leichtfertigkeit, wenn hier noch dessen ebenso berüchtigte Unredlichkeit kommt, da er Corneille's Originalität aus Neid auf alle Weise verdächtigen wollte. Aber auch hier appelliren wir an die innern Gründe, die wol in solchen Fällen, wo nicht schlagende äussere dagegen sprechen — und Das ist hier der Fall, denn Calderon's Stück kann allerdings in einem Einzeldruck früher erschienen sein —, immer die sichersten sind. Denn jedem Unparteiischen der Calderon's Stück mit dem Corneille's vergleicht muss sich die Ueberzeugung aufdringen, dass er in dem letztern nur die nüchternere, schulgerechtere Copie eines farbenreichen, lebensvollen, ja aus poetischer Fülle extravaganten Originals vor sich habe. Hrn. v. Schack's Urtheil ist auch hier nur ein gerechtes, wenn er von Corneille's Ueberarbeitung sagt: »Der Franzose hat alles Ergreifende was ihm schon von dem Spanier überliefert worden entstellt, und in der That Nichts weiter geliefert als ein ordinaires und noch dazu noch ziemlich verworrenes Intriguenstück.« Dieses innere Verhältniss ist so fühlbar, dass selbst Puibusque (II, 148 fg.) nicht ansteht Calderon's Stück für das Original zu erklären. Vergleicht man damit noch was wir von Corneille's Nachahmung des Alarcon gesagt haben, und was von seinen übrigen Nachbildungen des Lope de Vega bekannt ist (»Les Horaces«, »Don Sancho d'Aragon«), so wird man ihn im Verhältniss zu den Spaniern nicht zu hart beurtheilen, wenn man von ihm sagt, dass er seine Inspirationen grossentheils aus spanischen Quellen geschöpft habe, aus echtem Malaga und Xeres, dass er aber diese für seine nur an Schaumweine gewöhnten Landsleute zu schwer und zu feurig gefunden, und daher mit einer tüchtigen Dosis in altclassische Flaschen abgezogenen Seinewassers verdünnt habe. Kurz, was Alarcon von seinen eigenen Werken sagte, ist zum prophetischen Wortspiel in Bezug auf Corneille's Verhältniss zu den spanischen Dichtern überhaupt geworden: »Han sido plumas de otra *corneja*« (Corneille).

Und in der That bieten die Erfindungen der spanischen Dichter noch immer eine reiche, beiweitem noch nicht ausgebeutete Fundgrube für die Dichter aller Nationen, und sie können sich Glück wünschen an Hrn. v. Schack einen in jeder Hinsicht so vortrefflichen Führer gefunden zu haben, den sie nur gehörig zu benutzen brauchen, um reicher Ausbeute gewiss zu sein.

Ueber die spanischen Dramatiker der neuesten Zeit und unserer Tage, über welche Hr. v. Schack natürlich nur Andeutungen geben konnte, und wozu uns ein reiches Material in der »Galería dramática. Teatro moderno« vorliegt (gegen 100 Bände), einer Sammlung die Das für die Jetztzeit leistet was für das 17. Jahrhundert die grosse madrider Sammlung war, behalten wir uns vor bei einer andern Gelegenheit ausführlicher zu berichten.†)

†) Vergl. auch über das neueste spanische Theater die Artikel von C. de Masade in der »Revue de deux mondes«, 1847, XVIII, 348 fg. und XIX, 432 fg.; ferner die Artikel in der »Antología española« von 1848: »Rápida ojeada acerca del rumbo que ha seguido la literatura dramática española en 1847, por *Manuel Cañete*.«

Beachtung die dem Terenz nachgebildeten dialogisirten Legenden der deutschen Nonne Hrôthwith oder Hrosuith (gewöhnlich Roswitha) aus dem 10. Jahrhundert. Sie wurden zuerst mit ihren übrigen Werken eben zu Anfang des 16. Jahrhunderts (1501) von dem Humanisten Konrad Meissel oder Celtes im Druck herausgegeben, und liegen nun in einer trefflichen kritischen Ausgabe nach der wiedergefundenen Handschrift zu München mit einer eleganten französischen Uebersetzung und gelehrten Einleitungen und Anmerkungen von dem rühmlichst bekannten Charles Magnin uns vor. Man hat die dramenartigen Legenden dieser allbekannten Nonne von Gandersheim in der Geschichte des modernen Dramas beiweitem überschätzt, indem man in ihnen die Anfänge des deutschen, ja des mittelalterlichen Dramas überhaupt sehen wollte. Jedenfalls aber sind sie dadurch merkwürdig, dass sie bei ausdrücklich sich vorgesetzter Nachahmung eines antiken Musters doch schon ganz im christlich-kirchlichen [S. 1203a] Geiste geschrieben sind, sodass sie zwar Sprache, Stil und die dramatische Form des Terenz nachzuahmen suchen, aber in Inhalt, Gesinnung und Ton den dramatisirten Legenden oder spätern Mirakeln schon völlig ähnlich sind; ja könnte man eine allgemeinere Verbreitung bei ihnen voraussetzen, so dürfte man ihnen sogar Einfluss auf die dramatischere Gestaltung jener spätern geistlichen Spiele zuschreiben. Damit soll aber keineswegs behauptet werden, dass diese dramatisirten Legenden (liber dramatica serie contextus) je aufgeführt wurden oder auch nur zur Aufführung bestimmt waren, wie noch der jüngste Herausgeber allzu sanguinisch annimmt[1]), und seine beiden Recensenten, die Herren Patin und Chasles, ihm darin vollkommen beistimmen[2]). Wir sind vielmehr mit einem andern Recensenten dieser Ausgabe, dem gelehrten und besonnenen Hrn. Duméril[3]), nicht nur in der Behauptung vollkommen einverstanden, dass diese dramatisirten Legenden eben auch nur gelehrte Exercitien der scholastisch gebildeten Nonne waren, die nie zu etwas Anderm bestimmt waren als zur Lesung; sondern wir

---

1) Siehe »Introduction«, S. VI und XLI. An ersterer Stelle construirt sich der Herausgeber sogar Schauplatz und Zuschauer mit allzu lebhafter Phantasie also: »C'est dans une illustre abbaye saxonne que furent représentés les drames de Hrotsvitha, probablement (!) en présence de l'évêque diocésain et de son clergé, devant plusieurs nobles dames de la maison ducale de Saxe et quelques hauts dignitaires de la cour impériale, sans compter au fond de l'auditoire la foule émerveillée des manants du voisinage, et (qui sait même?) plus loin, sur les marches du grand escalier, quelques serfs ou gens mainmortables de la riche et puissante abbaye.«

2) Im »Journal des savants«, 1846, October, S. 596—607; und in der »Revue des deux mondes«, 1845, August, S. 707 fg., wieder abgedruckt in Ph. Chasles' »Etudes sur les premiers temps du Christianisme et sur le moyen-âge«, S. 243 fg. (Paris 1847); der trotzdem dass er sich zuruft: »Ne détruisons pas l'intérêt grave de l'histoire littéraire par la *frivolité des inventions*«, sich nicht enthalten kann von der Bühne und dem Auditorium ein ebenso phantastisches Gemälde zu machen, wodurch er aber am besten diese Meinung ironisirt!

3) Im »Journal des savants de Normandie«, XII, 949 fg. Vgl auch Price [illegible] Zusätzen zu seiner Ausgabe von Warton's »History of English poetry« [illegible] von 1840), II, 18; Gustav Freytag, »Dissertatio de Hrosuitha poetria«, 25; Prutz, a. a. O., S. 25; Schack, I, 46, u. s. w.

Nonnen bestanden habe? Solche Komödien, deren Darstellung eine sehr künstliche Maschinerie und einen grossen Schauplatz erfodert hätte — denn es kommen darin nicht nur complicirte und plötzliche Verwandelungen (wie z. B. im »Kallimachus«), sondern auch zahlreiche Comparsen (ganze Heere im »Gallicanus«, Pferde ebenda, im »Abraham« und im »Dulcitius«) vor —, in denen überdies viele sehr scabreuse Scenen sich finden, deren Anstössigkeit minder in den Worten liegt, und daher bei der Lecture mehr verhüllt und angedeutet ist, aber durch Localisirung [S. 1204a] und Mimik wahrhaft revoltant würde (wie die Scenen im »Lupanar«, im »Abraham« und »Paphnutius«, die Kesselscene im »Dulcitius«, die Grabscene im »Kallimachus«, der die Leiche der Geliebten schänden will!) — solche scandalöse Spectakelstücke, an deren Inscenesetzung jetzt noch eine pariser Melodramenbühne selbst Anstand nehmen würde, sollen im 10. Jahrhundert in einem Klostersale von und für Nonnen aufgeführt worden sein? Lassen sich doch kaum aus jenem Jahrhundert die Anfänge der dramatischen Darstellung von mit dem Gottesdienste verbundenen Mysterien nachweisen; fand doch kaum vor dem 13. Jahrhundert eine solche, einen grössern Aufwand an Bühneneinrichtung, Maschinerien und Comparsen erfordernde Darstellung auch schon ausserhalb der Kirche statt; und wo findet sich im frühern Mittelalter überhaupt ein Beispiel, dass Nonnen an solchen dramatischen Darstellungen theilgenommen, oder dass solche auch nur von Geistlichen in Nonnenklöstern aufgeführt worden seien?

[S. 1205a] Gegen diese allgemeinen, auf den wesentlichen Verhältnissen der Zeit, des Orts und der Personen beruhenden Gründe für die Unmöglichkeit[1]) der damals stattgefundenen oder auch nur beabsichtigten Darstellung der von der gandersheimer Nonne in dramatischer Form nach Terenz' Art (eodem dictationis genere) gedichteten Legenden, dürften daher wol kaum aus zufälligen Einzelheiten geschöpfte Vermuthungen und Argumente geltend gemacht werden können, und wenn auch ein so scharfsinniger und geistreicher Kritiker wie Hr. Magnin sich dadurch zu der apodiktischen Behauptung hätte verleiten lassen (S. VI): »En effet, nous savons à *n'en pas douter* (!) que c'est dans une illustre abbaye (in einem Nonnenkloster des 10. Jahrhunderts!!) que furent représentés les drames de Hrotsvitha«; und wenn er sich auch dabei auf eine bei den Franzosen so hoch stehende Autorität wie Villemain berufen könnte! Aber auch abgesehen von diesen allgemeinen Gründen, sind die speciellen Argumente, wenigstens die welche Hr. Magnin in der vorliegenden Ausgabe für seine Ansicht beibringt[2]), viel

---

1) Wenn wir sagen Unmöglichkeit, so meinen wir natürlich eine eigentlich dramatische Darstellung im Sinne des Hrn. Magnin; wenn man aber auch nur an ein blosses Lesen oder Recitiren durch mehre Personen dabei denken wollte, so bleibt eine solche zwar nicht relativ unmögliche dramatische Lesung doch in Bezug auf Hrosuith's Stücke noch immer höchst unwahrscheinlich.

2) Hr. Duméril sagt (a. a. O., S. 951) mit französischer Artigkeit, die hier jedoch fast an Ironie streift: »Nous ne doutons pas que les longues études de M. Magnin ne lui aient appris des faits *jusqu'à présent ignorés* (!), qui donnent à son opinion au moins une grande vraisemblance; mais il a malheureusement négligé de les publier à l'appui de son assertion (!!) . . . nous en sommes donc à peu près réduit aux renseignements qui se trouvent dans ce qu'il appelle spirituellement le *Théâtre de Hrotsvitha*, et nous avouons à nos risques et périls que notre conclusion est *toute différente*.«

zu schwach, um eine so apodiktische Behauptung darauf zu gründen. Er stützt sich nämlich erstens auf zwei im »Gallicanus« vorkommende sogenannte Didaskalien, d. i. Bemerkungen für die mise [1205b] en scène, wenigstens hält er sie dafür, und setzt sie dieser Ansicht zufolge in Klammern. Das ist also eigentlich ein circulus vitiosus in der Beweisführung; denn mit viel grösserem Recht wird der von der entgegengesetzten Ansicht Ausgehende diese im Codex[1]) vom Texte nicht getrennten Stellen durch eine leichte Emendation diesem vindiciren. Beide Stellen kommen im »Gallicanus« vor, nämlich die eine S. 42, Scene 5, Constantia: »Placet (introduc*un*tur honorifice«, wo schon Celtes die naheliegende so natürliche Emendation gemacht hat: »introduc*antur*«, womit alle Ursache wegfällt hier eine Didaskalie zu suchen; und die andere S. 50, Scene 7, Tribuni: »Praecede (collectim comita*ntur*)«, wo Duméril eine Personenveränderung zwischen »Praecede« und der Parenthese, nämlich »Joanne« oder »Paulus dicit«, ausgelassen glaubt, wo wir aber noch natürlicher durch eine sehr naheliegende Verbesserung, nämlich: »comita*mur*«, jede Berechtigung hier eine Didaskalie anzunehmen abgewiesen zu haben meinen. Jedenfalls aber legt Hr. Magnin auf diese erst von ihm für Didaskalien gehaltenen Stellen, die doch auf eine andere Art auch zu emendiren waren, viel zu viel Gewicht, um davon sagen zu können (S. 457): »Nous attachons, pour notre part, une *grande importance* à ces *didascalies*, parce qu'elles prouvent (?), de la *manière la plus formelle* (!), que ces drames n'ont pas été écrits seulement pour la lecture.« Ferner zieht er denselben Schluss aus den komischen Partien des »Dulcitius«, deren drastisches Hervorheben aber wieder auf die Darstellung berechnet sein musste, und daher diese Bestimmung »bis zur Evidenz erweise« (S. XL-XLI); aber Hr. Magnin sagt selbst, dass diese komischen Partien des Stücks sich schon ganz ebenso und fast wörtlich in dessen Quelle, der Legende finden (s. die Noten 27-29, S. 461-462), und was das drastische Hervorheben derselben betrifft, so hat Hr. Duméril mit Recht bemerkt, dass gerade der komische [S. 1206a] Nerv des Ganzen, das lächerliche quid pro quo, indem der wollustgierige Dulcitius statt reizender Mädchen russige, ihn schwarzmachende Kessel und Pfannen umarmt, hinter der Scene vorgeht, und nur erzählt wird (zwischen Scene 3 und 4, S. 126-128). Uebrigens kommt gerade in diesem Stücke eine Scene (Scene 14, S. 152-154) vor, deren Darstellung noch jetzt grosse Schwierigkeiten haben würde, nämlich wie das Pferd des Irene verfolgenden Sisinnius nicht vorwärts will, und wie auf der Reitschule stets im Kreise um den Berg läuft auf den sich Irene geflüchtet hat; selbst Hr. Magnin hat diese Schwierigkeit gefühlt, und durch seine Erläuterung (Note 31, S. 462), wie uns scheint, nicht gelöst. Endlich findet er noch ein schlagendes Argument (une preuve nouvelle et décisive!) für seine Behauptung in der achten Scene des »Kallimachus« (S. 182), wo Gott in Gestalt eines wunderschönen Jünglings plötzlich bei dem Grabe Drusiana's dem heiligen Johannes und dem Andronicus, ihrem Gemahle, erscheint, und nachdem Ersterer diese Erscheinung verkündet, ruft Andronicus: »*Expavete!*« welchen Ausruf Hr. Magnin für eine Apostrophe

---

1) Es braucht wol nicht gesagt zu werden, dass im Codex weder eine Abtheilung in Scenen noch immer eine richtige Angabe der Personen sich findet, welche letztere manchmal von späterer Hand mit einem *respondet* (S. 20, Note B) oder *dicunt* (S. 37, Note B) hinzugefügt sind; dies Alles aber würde natürlich Nichts gegen Hrn. Magnin beweisen.

an die Zuschauer hält, und also nicht zweifelt, dass vor solchen dieses Stück dargestellt wurde. Allerdings ist dieser Ausruf an dieser Stelle unklar, und bedarf einer Verbesserung oder Erläuterung; auch sind die Verbesserungsvorschläge von Celtes und Duméril nicht ganz befriedigend [1]): aber auch die Erklärung des Hrn Magnin, selbst wenn man die Voraussetzung zugibt unter der er sie nur machen konnte, und die er eben dadurch wieder stützen will, ist eine sehr gezwungene. Denn warum sollen die Zuschauer zittern, nachdem ihnen durch Johannes verkündet worden, dass Gott in der Gestalt eines wunderschönen Jünglings (»Ecce, invisibilis Deus nobis apparet visibilis in pulcherrimi similitudine juvenis«) erschienen? Hingegen kommen, abgesehen von der oben bemerkten revoltanten Anstössigkeit einiger Scenen, mehre so plötzliche und complicirte Verwandelungen (wie in Scene 9) in diesem Stücke vor, dass Hr. Magnin in den Anmerkungen dazu (S. 464-465) ganz naiv sagt: »Voilà un jeu de scène, qui ne peut que donner une idée *fort avantageuse* (!) de l'habileté du machiniste de Gandersheim«; und »Je ne puis laisser sans remarque ce nouveau compliment (!) adressé par l'auteur aux talents du machiniste.« Das sagt ein Schriftsteller unsers Jahrhunderts von einem Maschinisten des 10. Jahrhunderts! [S. 1206b] Ja wir würden überhaupt diese Ansicht von einer eigentlich dramatischen Darstellung dieser Stücke zu jener Zeit gar nicht ernsthaft widerlegt haben, wenn nicht eben ein Mann von Hrn. Magnin's Gelehrsamkeit und wohlverdientem Ansehen sie aus zu weit getriebener Vorliebe für sein System, eine ununterbrochene Reihe von dramatischen Darstellungen vom Alterthum an durch das ganze Mittelalter hindurch nachzuweisen, vorgebracht hätte, und es vorauszusehen wäre, dass einer solchen Autorität ein ganzes Heer von Nachschreibern folgen würde, wenn man sie nicht à outrance bekämpfte. Uebrigens hat Hr. Magnin durch diese trefflich und glänzend ausgestattete Ausgabe der wohlgemeinten Exercitien unserer guten Nonne, die jedenfalls höchst merkwürdig für die Literaturgeschichte bleiben, ein so grosses Verdienst seinen übrigen hinzugefügt, und besonders um uns Deutsche einen so grossen Dank sich erworben, dass er diese nur im Interesse der Wissenschaft und der Wahrheit geführte Polemik sehr leicht verschmerzen und verzeihen kann.

---

1) Celtes verbessert: »expavet«, und Duméril schlägt vor entweder getrennt: »expave te« zu lesen, oder »expavete« für »expave« hier gebraucht zu halten (die zweite Pers. Plur. für die zweite Sing.), und es findet sich in der That S. 190 nach dem Codex: »discedite ab hoc, crudelis bestia«, das schon Celtes und Hr. Magnin nach ihm in »discede« verbessern zu müssen glaubten. Ich würde, wenn schon »emendirt« werden sollte, »expaveo« oder »expavesco« vorschlagen, denn mir kommt es überhaupt unnatürlich vor, dass Andronicus dem Heiligen (Johannes) zurufe, er möge zittern, der ihm doch die Gegenwart Gottes ganz ruhig verkündet, während es trotz dieser Ankündigung und der lieblichen Gestalt in der Gott sich zeigt ganz natürlich ist, dass er halb innerlich noch ausruft über dem Wunder und der göttlichen Gegenwart »Ich erzittere!«

12.

1) *Ueber ein Fragment des Guillaume d'Orenge.* Von Dr. *Conrad Hofmann.* Aus den Abhandlungen der kgl. bayer. Akad. der Wiss. I. Cl. VI. Bd. III. Abthlg. München, 1851. Nachträge u. Berichtigungen zu dieser Abhandlg. München, 1852. (VII, 63 S. 4.) geh. 28 Sgr.

2) *Amis et Amiles u. Jourdains de Blaivies.* Zwei altfranzösische Heldengedichte des Kerlingischen Sagenkreises. Nach d. Pariser Handschrift zum ersten Male herausgeg. von Dr. *C. Hofmann.* Erlangen, 1852. Th. Bläsing. (XX, 242 S. 8.) geh. 1 Thlr. 20 Sgr.*)

Dr. H. giebt uns in den beiden vorstehenden Werken die ersten Früchte seiner romanischen Studien und seines Pariser Aufenthaltes. Schon diese beurkunden durch Wahl und Behandlung einen feinen kritischen Sinn und tüchtige philologische Bildung. Denn es thut auch hier vor allem Noth, die ältesten erhaltenen Redactionen zu sichern und in urkundlich treuen Texten bekannt zu machen. Hier ist aber auch diese Aufgabe um so dankbarer und erfolgreicher, als dadurch nicht nur die Geschichte der epischen Poesie in Frankreich, sondern die genetische Geschichte der Epen überhaupt mehr als sonst möglich urkundliche Grundlagen und nachweisbaren Zusammenhang in ununterbrochen fortschreitender Entwickelung gewinnt. Diesen wichtigen Vorzug hat auch der Herausgeber in der Vorrede zum Amis (p. XIX-XX.) mit Recht hervorgehoben, indem er von der romanischen Dichtung sagt: »So bildeten sich aus diesem (dem christlichen) Elemente im Vereine mit den Stammsagen (denn jeder französische Stamm hatte nachweislich seine eigenen Helden und einheimische Sagen) in stetiger, gleichförmiger Ent-[Sp. 627]wikkelung, ohne dass, wie bei uns der Reim die Alliteration, das Christenthum die Mythologie zu verdrängen hatte, jene grossen Cyklen, bei denen das höhere wissenschaftliche Interesse darin liegt, dass sich an ihnen die ganze epische Entwickelungsgeschichte, die bei allen Völkern in den Hauptzügen die gleiche sein muss, faktisch nachweisen lässt, während wir auf anderen Gebieten, dem griechischen, indischen, germanischen nie der Hypothese entrathen können«. Dazu dürfte sich wohl kaum ein merkwürdigerer und vollständigerer Beleg finden lassen, als die uns erhaltenen poetischen Bearbeitungen in französischer Sprache der Sage von Guillaume d'Orenge. An ihm sehen wir deutlich wie eine historische Person, aber frühzeitig vom Volksliede und von der Legende gefeiert und sagenhaft verklärt, eben wegen der in ihr noch stattfindenden Vereinigung des heroischen Reckenthums mit dem christlichen Ritterthum, zum Mittelpunkt eines epischen Cyklus wird; wie dessen Kern seine hervorragendsten, noch historisch begründeten Thaten und Züge bilden; wie gerade von diesen die ältesten, noch halb volks-, halb kunstmässigen Bearbeitungen vorliegen; wie sich daran die mehr blos sagenhaften oder schon rein erfundenen Verbindungsglieder und Füllstücke (Branches), aber auch blos in neueren, immer mehr kunstmässig ausgebildeten Bearbeitungen angesetzt haben; wie sich endlich seine Stammsage in geraden und Nebenlienien genealogisch erweitert, willkürlich verbunden und fabelhaft ausgeschmückt hat, ja sogar in den jüngsten Hinzudichtungen mit heterogenen Sagenkreisen (den bretonischen) in Berührung gesetzt worden ist. So ist diese Helden- und Stammsage (Chanson

*) Aus: Literar. Centralbl. f[illegible]ahr

de geste) in den jüngeren Bearbeitungen zu dem enormenen Umfang von 90,000 Versen angewachsen! — Um so wichtiger ist es aber vor allen die ältesten, den ursprünglichen Volksliedern zusächst stehenden, von den erhaltenen Redactionen kennen zu lernen, von denen Fauriel (hist. de la poésie provençale Tom. II. p. 307) treffend bemerkt hat: »Elles ne sont guère que des amplifications probablement un peu ornées de ces derniers chants (den verloren gegangenen ursprünglichen Volksliedern): en un mot, si elles ne sont pas, historiquement parlant, l'épopée primitive, elles sont du moins ce qui peut le mieux nous la représenter et nous en donner l'idée la plus juste«. Eine solche Redaction hat Hr. H. in der Hs. der Arsenal-Bibliothek (Bell. lettr. franç. Nr. 185.) gefunden, die natürlich nur noch den Kern der Sage, die Schlacht von Aleschans, und das Mönchthum Wilhelm's (Li moniages Guillaume), und von späteren Ansätzen nur das Mönchthum Rennewart's (Li moniages Rainouart), aber noch ganz frei von dem in noch späteren Ueberarbeitungen hineingekommenem fremden Element aus dem bretonischen Sagenkreis (s. die wichtige Bemerkung darüber S. 63) enthält. Diese Redaction ist in picardischer Mundart mit sehr correctem Text, fast durchgehends noch in zehnsylbigen Versen mit sehr unvollkommenen, noch assonanzartigen Reimen und sechssylbigen Schlussversen der Tiraden; so dass man mit grosser Wahrscheinlichkeit ihre Abfassung in die erste Hälfte des 12. Jahrh. setzen kann. Daraus hat nun Hr. H. das kürzeste Stück, das Mönchthum Wilhelm's, als Probe mitgetheilt in einem urkundlich treuen Abdruck, mit scharfsinnigen Ergänzungen der lückenhaften Hs. und mit Vergleichung der jüngeren Bearbeitungen, und schon dies führt zu sehr interessanten und wichtigen Resultaten, namentlich auch für die Geschichte der mittelhochdeutschen und mittelniederländischen Poesie, in welchen bekanntlich dieselbe Branche von Ulrich von Türheim (1250) und von Claes Verbrechten, oder Nicolas van Harlem zwischen 1191 und 1217 wie Jonckbloet (Geschiedenis der middennederlandsche Dichtkunst. Amsterdam, 1851. D. I. p. 311 ff.) sehr wahrscheinlich gemacht hat, bearbeitet worden ist, aber schon nach der jüngeren Ueberarbeitung, die man gewöhnlich dem Guillaume de Bapaume, der sich als Verf. der Ueberarbeitung, des Mönchthums Rennewarts genannt hat, zuschreibt. In den »Nachträgen und Berichtigungen« giebt Hr. H. den in der Arsenal-Hs. fehlenden Schluss nach den von Mone, im Anzeiger Bd. V. mitgetheilten Auszügen aus einer Boulogner Hs., die ebenfalls in picardischer Mundart die Umarbeitung eines Mönchs enthält und sich ausdrücklich auf ein früheres um 100 J. älteres Gedicht bezieht, welches ältere Gedicht daher wohl zu derselben Familie mit jenen der Arsenal-Hs. gehört haben mag. — Diese Probe lässt lebhaft wünschen, dass Hr. H. Zeit und Gelegenheit finde, auch die übrigen Stücke jener Hs. auf dieselbe sorgfältige und lehrreiche Weise herauszugeben, besonders die Haupt-Branche, die Schlacht von Aleschans, die zur Beurtheilung von Wolfram v. Eschenbach's »Willehalm« auch für unsere Literatur insbesondere so wichtig ist. Aeussere Umstände haben Hrn. H. verhindert, wie er selbst am Schlusse sagt, die Untersuchung in gleicher Vollständigkeit auf diesen übrigen Inhalt der Hs. auszudehnen. Als das »Ergebniss einer kurzen Prüfung« fügt er hinzu: »Die Chanson, welche ungefähr zwei Drittel des Ganzen füllt und deren Mittelpunkt die Schlacht auf dem elysischen Gefilden (Bataille d'Alescans) bildet, enthält ausser ihr noch Bestandtheile, aus denen im erweiterten Texte eigene Branchen geworden sind, die sich vorwärts und rückwärts dem grossen Kämpenliede anschliessen Bei der ewig flüssigen Natur des Volksepos muss es die besonnene Kritik einstweilen dahin gestellt sein lassen, ob aus ursprünglich kürzeren Chansons sich auf der einen Seite jene Gruppe von Branchen entwickelt hat, während sie auf der anderen Seite unter den Händen picardischer Dichter in [Sp. 628] eine grössere Chanson

verschmolzen; oder ob eine Stamm-Chanson später in die Zweige auseinanderging, die wir kennen, und deren anfängliche Einheit unsere Hs. noch bewahrt hätte« (vgl. hiezu die oben mitgetheilte Ansicht Fauriel's. —

Die in dem zweiten Werke herausgegebenen Gedichte von Amis et Amiles, und von Jourdains de Blaivies sind ebenfalls durch das Alter der Redactionen, die reinen Texte und die sich aus der Vergleichung mit jüngeren Ueberarbeitungen und aus ihrem gegenseitigen Verhältniss ergebenden Resultate sehr merkwürdig. Diese ältesten Redactionen der beiden Gedichte sind in einer einzigen Hs. erhalten, dem berühmten Cod. reg. 7227 3, wohl aus der ersten Hälfte des 13. Jahrh., der Text ebenfalls in picardischer Mundart, und ausgezeichnet durch Correctheit. Auch an diesen beiden Dichtungen, ihrer genetischen Entwickelung, ihrer Verbindung mit dem kerlingischen Kreise und miteinander, ihren späteren Nach- und Umbildungen und Erweiterungen zeigen sich analoge Erscheinungen, wenn auch minder vollständig und zusammenhängend wie an den Gedichten von Guillaume d'Orange. »Wir können«, sagt Hr. H. mit Recht, »somit an unsern beiden Gedichten eine Reihe jener Vorgänge nachweisen, die so häufig und regelmässig vorkommen, dass man sie Entwickelungsgesetze der französischen Epik nennen mag. Zuerst wird die fremde Legende von Amicus und Amelius auf kerlingischen Boden verpflanzt und bekommt so ganz die nationale Färbung, dass nur noch die Namen an den fremden Ursprung erinnern. Dann wird die einheimische Sage von Jourdain (ursprünglich, darf man annehmen, für sich bestehend) mit jener genealogisch verknüpft, indem der Vater Jourdain's zu Amis Sohn gemacht wird . . . . . Zwischen beiden so verbundenen Gedichten war nun eine Lücke. Am Schlusse des Amis war von seines Sohnes Girart Kindheit gesprochen, am Anfange des Jourdain seine Ermordung berichtet. Von seinen weiteren Schicksalen wusste man nichts, wenigstens schliesst unser Dichter die zweite Chanson unmittelbar der ersten an. Ein Späterer ergänzte diese Lücke und seine Arbeit ist in einer Hs. des 15. Jahrh., in der sich Aelteres und Jüngeres schwerlich mehr scheiden lassen wird, erhalten«. Zwischen diesen jüngeren Umarbeitungen des 15. Jahrh. und jenen ältesten Redactionen fehlen allerdings hier die Mittelglieder, denn es bedurfte wohl einer mehrfachen Ueberarbeitung, bis z. B. der Amis, der in der ältesten Redaction 3501 Verse zählt, zu einem Umfang von 14.000 anwuchs, wie in der Umarbeitung des 15 Jahrh., und bis der Geschmack so entartete, dass statt der Freundestreue die Bravour eines »edlen Affen« der Schwerpunkt wurde. — Jedenfalls aber hat Hr. H. durch die Herausgabe dieser ältesten Recensionen und reinsten Texte — abgesehen von ihrem Interesse für die allgemeine Sagen-Geschichte und ihrem selbstständigen ästhetischen Werth, an dem es ihnen in der That nicht fehlt — den richtigen und am sichersten zum Ziele führenden Weg eingeschlagen zu der lösung der noch viel wichtigeren Aufgabe: zu einer urkundlichen, genetisch-pragmatischen Geschichte der altfranzösischen Epik und dadurch der epischen Poesie überhaupt; — wir können nur wünschen und hoffen, dass ihm die verdiente Anerkennung und Unterstützung werde, auf diesem Wege rüstig fortzuschreiten, mit gleichem Takte das so überreiche Material zu durchforschen, mit gleicher Gewissenhaftigkeit auszubeuten; dann aber auf so gesicherten Grundlagen auch selbst noch ein fest gefügtes wissenschaftliches Gebäude aufzuführen, wie es nur von deutschem Fleiss und deutscher Objectivität zu erwarten steht, und von dessen Grösse und Herrlichkeit ein Deutscher, Uhland, mit dem Seherblick des Dichters die Umrisse entdeckt und entworfen hat zu einer Zeit, als die Franzosen selbst nur noch Schutt der Barbarei darin sahen, und als kaum einige kümmerliche Trümmer davon wieder ausgegraben waren.

13.

Ebert, Dr. *Adolf*, Privatdoc. d. Univers. Marburg, *Handbuch der Italienischen National-Literatur.* Historisch geordnete Anthologie der Poesie und Prosa von der ältesten bis auf die neueste Zeit nebst einem Abriss der Literatur-Geschichte. Marburg, 1853. Elwert. (XVI, 575 S. Lex.-8.) geh. 2 Thlr. 20 Sgr.*).

Seitdem auch in der Geschichte der Literatur der historische Standpunkt nach den jetzigen Anforderungen der Wissenschaft der vorherrschende geworden ist, seitdem die bloss biographisch- oder philologisch-ästethische Behandlung (Gelehrten- und Literärgeschichte) als eine ungenügende auch auf diesem, nun mit Recht für einen Theil des Gebietes der Culturgeschichte anerkanntem Felde aufgegeben, und die eigentlich historisch-pragmatische als die einzig entsprechende eingeschlagen worden ist, können auch Mustersammlungen (Chrestomathien) oder Handbücher der Literatur, von dem früheren engeren Standpunkt aus angelegt, nicht mehr genügen, sie vermögen den nun höher gestellten, wirklich wissenschaftlichen Anforderungen nur dann zu entsprechen, wenn sie nicht mehr bloss eine subjective Auswahl mit biographischen Notizen und ästhetische Beurtheilungen, eine Gallerie von Genre-Bildchen, sondern nur, wenn sie ein möglich objectiv gehaltenes, wahrhaft historisches Gesammtbild von dem Entwickelungsgang einer bestimmten Literatur als Theiles des Culturlebens eines Volkes in seiner weltgeschichtlichen Stellung geben.

Daher dürfen jetzt nicht mehr das subjective Wohlgefallen, selbst nicht bloss die allgemeine Mustergiltigkeit (Classicität), sondern die genetisch-pragmatische Ponderanz allein die Wahl; nicht mehr die Stylgattungen und Dichtungsarten, sondern nur die Entwickelungsperioden und die charakteristische Stellung in denselben die Gliederung dabei bestimmen.

Wie wenige, mit dem vollen Bewusstsein dieser Anforderungen angelegte, Mustersammlungen wir bis jetzt besitzen, ist bekannt und erklärlich; denn nur der kann eine solche geben, welcher mit einer gründlichen allgemein historischen Vorbildung die genaueste Quellenkenntniss der gewählten Literatur verbindet, und es ist in der That viel leichter und dankbarer, mit freier Hand ein Bild davon zu entwerfen, als es auf jene Weise musivisch zusammenzusetzen und doch gleiche Wirkung zu erzielen. W. Wackernagel's deutsches, und V. A. Huber's englisches Lesebuch können fast allein als die bahnbrechenden Vorbilder für, diesen Anforderungen entsprechende, Mustersammlungen gelten. Indem wir nun das vorliegende »Handbuch« als einen würdigen Nachfolger auf dieser Bahn begrüssen, glauben wir ihm dadurch allein schon kein geringes Lob gespendet zu haben. Der Verf. hat in der That mit dem vollen Bewusstsein seiner Aufgabe sich bestrebt, ein wahrhaft historisch-pragmatisches Musivbild der italienischen Nationalliteratur uns darin zu geben. Er ist daher nicht der früher so allgemein üblichen Gliederung bei Handbüchern der Art in Poesie und Prosa (oder besser in gebundene und ungebundene Rede), und dann wieder nach Stilgattungen und Dichtarten, gefolgt, sondern hat sein Werk den pragmatischen Perioden des Entwicklungsgangs der italienischen Literatur gemäss in drei Bücher gegliedert, deren erstes die diesen Entwickelungsgang am meisten charakterisierenden Literaturdenkmäler in gebundener und ungebunder Rede nach genetisch-chronologischer

*) Aus: Lit. Centralbl. für Deutschl. Jahrg. 1853. No 48. Sp. 784-5.

oder synchronistischer Folge »von den Anfängen der italienischen Nationalliteratur bis zu den Zeiten Lorenzo's de' Medici«, enthält; — das zweite: »von dem Zeitalter Lorenzo's de' Medici bis auf Torquato Tasso«; — und das dritte: »von dem Ende des 16. Jahrh. bis auf unsere Zeit«. Jedem dieser Bücher ist eine »literatur-[Sp. 785] geschichtliche Entwiklung« vorgesetzt die nicht nur die betreffende Periode in allgemeinen Umrissen schildert, sondern auch die in die Mustersammlung selbst aufgenommenen Schriftsteller und Werke noch insbesondere biographisch und kritisch charakterisirt, so dass diese Einleitungen zusammen einen sehr brauchbaren Abriss der Geschichte der italienischen Nationalliteratur geben, wozu die Musterauswahl selbst als belegende Urkundensammlung dient. Dass der Verf. im Ganzen mit Umsicht und Kritik gewählt, die besten Quellen und neuesten Hilfsmittel benutzt (er giebt in einem Anhang ein besonderes Verzeichniss davon), die Texte gewissenhaft, treu und correct abgedruckt und mit sehr nützlichen philologischen Anmerkungen (worüber ebenfalls ein »Register der in den Noten erklärten grammatischen Formen« angehängt ist) versehen hat, sind gewiss Verdienste, die man anerkennen muss, wenn man auch im Eizelnen manches vermisst (z. B. eine grössere Berücksichtigung der nun von Ozanam trefflich gewürdigten, so einflussreichen »Franziskanerdichter«, besonders des Giacopone da Todi) oder anders gestellt (z. B. den wohl über Gebühr unterschätzten Carlo Gozzi) wünschen sollte. Aber für eins der grössten Verdienste dieses Buches halten wir die bei aller objectiven Auffassung streng sittliche Würdigung sowohl des Gesammtgehaltes der italienischen Nationalliteratur als auch der Einzelnen, und in letzterer Beziehung wollen wir nur beispielsweise auf die Charakteristik der vier Heroen Dante, Petrarca, Ariost und Tasso hinweisen. Raumverhältnisse haben den Vf. bestimmt, die dramatische Poesie in der Mustersammlung ganz unberücksichtigt zu lassen, da in der That hier mit Fragmenten wenig geholfen, und zudem in der Darstellung der italienischen Literatur dieser Mangel (etwa mit Ausnahme der Commedia dell' arte) weniger fühlbar ist. Doch wünschen und hoffen wir, dass die Aufnahme des vorliegenden Werkes eine so günstige sein werde, als es sie verdient, und daher dem Verf. Gelegenheit werde, sein Vorhaben zu erfüllen und in einem Supplementband die dramatische Literatur nachzuliefern. — Jedenfalls aber wünschen wir, dass Hrn. Ebert's Beispiel Nachfolger finden, und auch die übrigen romanischen Literaturen in eben so wissenschaftlichem Geiste ausgearbeitete, wahrhaft literaturgeschichtliche Handbücher recht bald erhalten mögen, deren sie so sehr bedürfen, und es gereicht uns zu besonderer Freude als für Realisirung dieses Wunsches tüchtig und thätig für die französische Literatur Herrn Dr. Konrad Hofmann, und für die spanische Hrn. Dr. Lemcke bezeichnen zu können.

14.

Weihnachts-Spiele und Lieder aus Süddeutschland und Schlesien. Mit Einleitungen und Erläuterungen von Dr. *Karl Weinhold*, ordentlichen Professor an der Universität Gratz. Mit einer Musikbeilage. Gratz, Verlag von Damian und Sorge. 1853. in 8. VIII u. 456 S.

Der Verfasser, durch frühere Arbeiten (»Die Deutschen Frauen.« Wien, Gerold 1851. 8.; — und: »Ueber Deutsche Dialektforschung,« ebenda, 1853. 8.) als Kultur- und Literarhistoriker und als Philolog rühmlich bekannt, hat

*) Aus: Oest. Blätter für Literatur und Kunst. no. 39-40. Wien 1853.

in dem vorliegenden Werke sowohl durch die Wahl des Gegenstandes als durch dessen Behandlung einen neuen Beweis von seinem feinen Sinn für das wahrhaft Volksthümliche und seiner tüchtigen wissenschaftlichen Durchbildung gegeben.

Denn wer stimmt nicht von ganzem Herzen ein in des Verfassers gemüthvollen Ausruf, womit er sein Werk beginnt: »Weihnachten! — Wort voll sehnsüchtiger Ahnung für die Kinder, Wort voll bunter Erinnerungen für die Alten!« Wer unter uns — wenigstens von der jüngeren Generation, deren Jugend nicht mehr in jene Alles ernüchternde Aufklärungsperiode fiel, welche durch die Studirlampe die geweihten Lichter zu überstrahlen, durch den esprit den heiligen Geist zu bannen suchte — wer unter uns gedenkt nicht mit freudiger Rührung jener kindlichsten Feier der Religion der Liebe, jenes christlichen Familienfestes, wann das Andenken an die Geburt ihres Stifters, wann das von seiner Wiege ausstrahlende Himmelslicht die irdisch dunkle Winternacht erhellt, den Frost der Herzen schmilzt und sie in Kinderfreuden und Liebesgaben vereint erglühen macht! —

Die Geschichte des Weihnachtfestes, die darauf bezüglichen kirchlichen und ausserkirchlichen im Volke noch fortlebenden Gebräuche, Traditionen, Spiele und Lieder kennen und würdigen zu lernen, ist daher wohl für Jeden, der Sinn für christlich volksthümliche Poesie hat, ein Gegenstand von hohem Interesse, noch erhöht dadurch, dass wir hierin zugleich einen wichtigen Beitrag zur Entwicklungsgeschichte des modernen volksthümlichen Schauspiels und des Volksliedes erhalten, und noch insbesondere für uns Oesterreicher, da der grösste Theil des hier gebotenen neuen Materials dem Vaterlande angehört.

Es ist in der That nicht das geringste Verdienst des Verfassers und von vornherein anzuerkennen, neuerdings gezeigt zu haben, welcher Reichthum an Volks- und volksmässiger Poesie noch in unserem Vaterlande verborgen liegt und nur des Kundigen harrt, der ihn zu finden und zu heben versteht, der es versteht das Volk bei seinen Spielen zu belauschen, ihm seine Lieder abzuhorchen, in seinen Gebräuchen und selbst in seinem Aberglauben die Spuren uralter Sitte und Mythe zu erkennen und bis zu den Ursprüngen zu verfolgen. So werden oft dem kundigen Auge hinter Hecken und Gebüsch verborgene Trümmer zu köstlichen Bausteinen, aus denen Werke entstehen wie Grimm's deutsche Mythologie. Wir können nur wünschen, dass dieses musterhafte, mit so schönem Erfolge gelohnte Beispiel des Verfassers recht viele unserer Landsleute aneifern möge, zu sammeln weil es noch Zeit ist; dann aber auch das Gesammelte mit so viel Geschmack, Gewissenhaftigkeit, Nettigkeit und umfassender Gelehrsamkeit zu verarbeiten. Besonders in letzterer Hinsicht kam dem Verfasser seine gründliche Vorbildung und sein eigener literarischer Apparat wohl zu Statten, da die meisten unserer Universitäts-Bibliotheken in Fächern, die nicht den sogenannten Fakultäts- und praktischen Studien angehören, noch sehr viel zu wünschen übrig lassen. Er zeigt sich nicht nur auf der Höhe des gegenwärtigen wissenschaftlichen Standpunk-[S. 223b]tes, sondern auch bis ins Einzelne mit den neuesten Erscheinungen vertraut[1]).

---

1) Wenn er trotzdem über »Mangel an Hilfsmitteln« klagt, besonders an älteren nicht mehr aufzutreibenden Werken, so können wir ihm wenigstens in Betreff der beiden namentlich aufgeführten und im Besitz der k. k. Hofbibliothek befindlichen: Prätorius »Weihnachtsfrazzen«, und Drechsler »de Christianornm larvis natalitiis« den Trost geben, dass er kaum etwas daran verloren habe; denn sie enthalten fast nur eine mit insipider Gelahrt-

Wenn wir daher auch nicht zweifeln, dass ein Werk von solcher Bedeutung und Verdienstlichkeit tiefer eingehende kritische Beurtheilungen finden werde, wie sie nur eigentlich gelehrte Zeitschriften geben können, so halten wir es doch bei dem allgemeinen Interesse des Gegenstandes auch dem Zwecke dieser Blätter für gemäss, wenigstens eine Uebersicht des Inhalts davon zu geben und etwa hie und da eine ergänzende Bemerkung anzureihen.

Das Werk gibt, wie schon der Titel sagt, in zwei Hauptabtheilungen 1. Weihnachtspiele; 2. Weihnachtlieder, und in den Einleitungen dazu die historisch-kritische Entwicklung jeder dieser beiden Gattungen volksthümlicher Poesie.

Um die Ursprünge der dramatischen Weihnachtspiele aufzufinden und nachzuweisen, musste der Verfasser der doppelten Quelle derselben, wie unsers Schauspiels überhaupt, nachgehen, der Germanisch-Heidnischen und der kirchlichen.

Der Ueberlieferung folgend setzte die Kirche das Fest der Geburt Christi Ende Dezember ein, in die Zeit der Wintersonnenwende, des Mittwinters. Diese Zeit war aber eine schon bei den Heiden Romanischer wie Germanischer Zunge geheiligte, durch Opfer und Festspiele gefeierte. In diese Zeit fielen die Römischen Feste der Bacchanalien, Saturnalien und Juvenilien; in dieser Zeit feierten die Germanen eines ihrer drei grossen Opfer und Gerichte, das Jul-Gelag, zu Ehren Wuotan's, als Sonnengottes, und seines Sieges zur Zeit der winterlichen Sonnenwende über den Winter, und zu Ehren seiner Gemahlin, der mütterlichen Erdgöttin Fricke oder Holda oder Berchta. Die ganze Zeit, seitdem die Sonne ihren Wendepunkt erreichte, bis zu dem Tage, wo sie wieder vorwärts geht, die zwölf Nächte oder die Zwölften, Rauhnächte, Lostage genannt, war geheiligt. Der Verfasser weist nun nach, wie sich von der heidnischen Feier dieser Zeit, von den geglaubten Umzügen Wuotan's und seiner Gemahlin, den Opfern die man ihnen dann gebracht u. s. w. vieles bis auf den heutigen Tag in den Advent- und Weihnachtsgebräuchen des Volkes erhalten und nur christlich umgetauft habe, ja nur daraus erklären lasse, da es nicht aus kirchlichen Dogmen entsprungen sein könne. So erkennt er z. B. in dem gefürchteten Begleiter des heiligen Nikolaus, dem landschaftlich verschieden genannten Ruprecht (d. i. hruodperaht, ruhmglänzender), Bartel (d. i. Berchtoldt), Grampus u. s. w. Vermummungen des Wuotan selbst, oder doch wenigstens Wesen elbischen Ursprungs die zum Gefolge des Gottes gehörten. So sieht er sogar in dem »lieben Weihnacht- oder Christbaum« ein Symbol Wuotan's: »als Andeutung der wieder nahenden Macht des Frühlingsgottes aufgepflanzt. Die Gaben am Baum, die jetzt den Kindern gelten, galten ursprünglich dem Gott; Aepfel und Nüsse mögen der uralt heidnische Schmuck des Weihnachtbaumes sein: es sind Fruchtopfer, zugleich die symbolischen Zeichen der zeugenden Kraft. Die Vergoldung ist ebenfalls heidnische Opferzier.« Bis auf den Namen hat sich die Frick oder Berchta [S. 222c] in der »wilden Perchtel« (in Salzburg und Kärnthen) oder »Pudelmutter« (in Steiermark) erhalten, die nach dem Volksglauben ihren Umzug in den Zwölften hält.

»Was wir in dem Vorangehenden aufgestellt haben,« fährt dann der Verfasser fort, »zeigte bereits mehrfach, wie sich die christlichen Vorstellungen mit den heidnischen mischten und wie heilige Gestalten der Kirche

---

heit ausgestattete Polemik gegen den »papistischen Gräuel« der Weihnachtsgebräuche, ohne über diese etwas nicht auch sonst Bekanntes vorzubringen oder Weihnachtsspiele und Lieder mitzutheilen.

durch irgend welchen ähnlichen Zug den Anlass geben, die alten Ueberlieferungen der Väter auf sie zu übertragen und durch sie fortzusetzen.«

. . . . Es wäre für die Geistlichkeit unmöglich gewesen, die ganze Geisterwelt des Volkes zu entvölkern, und sie versuchte es auch nicht. Die Gebräuche liess sie fortbestehen als unschädlich dem Glauben, als nützlich für Sitte und Recht; in der Schaar heiliger Personen brachte sie dem Volke anscheinend ähnliche Bilder, und die Legenden klangen der Menge wie Geschichten die den alten verwandt seien. So lenkte die Geistlichkeit unvermerkt den volksmässigen Strom in ihr Gebiet; die alten Heidengötter wurden verkirchlicht und unschädlich fristeten sie ihr Dasein fort.«

Vollkommen gelang dies der Kirche mit den heidnischen Festen und Gebräuchen des Mittwinters; viel davon hat sich noch in den Adventumzügen mit dem Ruprecht und der Berchta erhalten, und die diesen und den manchmal in ihrer Gesellschaft miterscheinenden heiligen Personen in den Mund gelegten Sprüche und Gesänge gestalteten sich zu kleinen dramatischen Scenen, in welchen Eltern und Kinder mitspielen. Der Verfasser theilt als davon noch erhaltene Proben sogenannte Ruprechtssprüche und Christkindlieder aus Schlesien mit.

Eine noch reichere und unmittelbarer einwirkende Quelle, als diese noch halb heidnischen Adventspiele, wurden für das Weihnachtdrama die von der Kirche selbst mit dem Officium verbundenen liturgischen Scenen. Denn mit der Einführung des Weihnachtfestes (im 4ten Jahrhundert) und der Adventfeier (ungefähr seit dem 9ten Jahrhundert) in der Deutschen Kirche »trat den Deutschen jener völlig ausgebildete Weihnachtcyklus der Kirche entgegen, und den heidnischen zum Theil wüsten Julgebräuchen, die ihres echten Inhalts immer mehr ledig wurden, stellte sich ein ernster und doch auch heiterer Gottesdienst gegenüber, der würdig gehalten den Eindruck auf das Volk nicht verfehlen konnte.«

Der Verfasser beschreibt nun vorzüglich nach gallikanischen Ritualen die in den Adventsonntagen, am Weihnacht- und Epiphanienfeste beim Gottesdienste üblichen Ceremonien und weist die dramatischen Elemente in ihnen nach, wie die Wechselgesänge, die Hirtenchöre, das Aufstellen einer Krippe in der Kirche[1]) und dazu das Absingen von einem Wechselgesang zwischen Maria und Joseph mit einem Engelchor sogar in Deutscher Sprache, die Erscheinung des Sterns und der drei Könige »in Kappen mit Kronen geschmückt« in der Kirche u. s. w.

[S. 224a] Aus diesen noch mit dem Gottesdienst selbst verbundenen Scenen und dem Rituale unmittelbar sich anschliessend, entwickelten sich ausgeführtere Spiele mit grösserer dramatischer Fülle, die ebenfalls noch in der Kirche dargestellt wurden, so besonders aus der Liturgie des Epiphanienfestes (officium regum) Dreikönigsspiele, natürlich anfangs nur

---

1) Ueber die dem heil. Franziskus zugeschriebene Einführung des Krippenbauens am Weihnachtsfeste und die zum Andenken daran in der Kirche Ara coeli in Rom noch alljährlich stattfindende Krippenfeier und Knabenpredigt, vergl. »Italiens Franziskaner-Dichter im dreizehnten Jahrhundert, von A. F. Ozanam. Deutsch mit Zusätzen herausgegeben von N. H. Julius.« Münster, 1853. 8. S. 67 und 148-150, und (Augsburger) »Allgemeine Zeitung«, 1853, Nr. 153, S. 2243. Wir benützen diese Gelegenheit, um den Freunden christlich-volksthümlicher Poesie dieses neue Werk des geistreichen Verfassers von »Dante et la philosophie catholique au 13. siècle« dringend zu empfehlen, das in der mit Liebe und Fleiss gemachten Deutschen Uebertragung des Hrn. Dr. Julius noch bedeutend gewonnen hat.

in der Sprache der Kirche und grossentheils nur eine Erweiterung des Rituals mit Beibehaltung seiner Texte, wovon am bekanntesten zwei aus einer Handschrift des 12. Jahrhunderts der Stadtbibliothek von Orleans geworden sind. Der Verfasser theilt nun als Gegenstück dazu aus Deutschland zwei noch ältere Lateinische Dreikönigsspiele mit, nämlich aus zwei Freisinger, jetzt Münchener Handschriften, welche dem 9. bis 11. Jahrhundert zugeschrieben werden, wovon das eine, ältere, das Erscheinen der Magier vor Herodes und ihre Anbetung des Kindes, das zweite den Kindermord (ordo Rachelis oder Rachel's Klage) behandelt, und die so sehr noch mit den Ritualen und den Orleanser Spielen zusammenstimmen, dass sich die Lücken und unleserlich gewordenen Stellen noch vielfach daraus ergänzen liessen. Auch sie wurden, wie ihre durchgängige Neumirung (älteste Notenschrift) beweist, noch wie alle älteren kirchlichen Spiele (Mysterien) durchaus gesungen, so dass wir also auch hierin einen Beweis haben, dass die erste Entwicklung des modernen Schauspiels eine opernartige war und das blos recitirende erst später aufkam. Dem Verf. gebührt unstreitig das Verdienst, diese beiden für die Geschichte des Schauspiels, namentlich seiner Ursprünge in Deutschland, so wichtigen Denkmäler mit echt philologischer Genauigkeit und Nettigkeit herausgegeben zu haben; aber es ist ihm entgangen, dass schon der gelehrte Franzose Hr. Edélestand Du-Méril in seinen »Origines latines du théatre moderne« (Paris 1849, 8.), einem für die Geschichte des modernen Theaters unentbehrlichen, und dessen kirchlich-lateinische Ursprünge vollständiger als alle früheren vereinigenden Werke, diese beiden Dreikönigsspiele zuerst bekannt gemacht hat (a. a. O. S. 156 ff.; 171 ff. und zur Klage der Rachel vergleiche die interessanten literarischen Nachweisungen, S. 45-46).

Für das hohe Alter dieser und der Orleanser Dreikönigsspiele spricht, abgesehen von dem nicht massgebenden äusseren Kriterium der Handschriften, das wichtigere innere ihrer Anlehnung an den Ritus, und ihrer noch ganz epischen Darstellung mit einfachem Ausdrucke des Gefühls von oft überraschender Schönheit. Dadurch unterscheiden sie sich charakteristisch von den einer späteren Entwicklungsperiode angehörigen Mysterien mit dem Streben dogmatische Lehren zur Anschauung zu bringen und mit mehr lyrisch-didaktischer Färbung, wie z. B. dem von Schmeller (Carmina burana, S. 80-95) und Du-Méril (a. a. O. S. 187-213, nach einer Abschrift in meinem Besitz) herausgegebenen enkyklischen ludus de nativitate domini aus dem 13. Jahrhundert. In diesem und ihm ähnlichen Spielen aus späterer Periode, denen schon mit mehr Recht der Name Mysterium (von der in die Handlung gelegten symbolischen Darstellung der Geheimlehre) zukommt, »sind ganz neue Elemente wirksam, eine Weiterbildung des Dramas im Allgemeinen und des Weihnachtspiels im besonderen ist erfolgt. Ein leitender Faden geht zwar durch das ganze durch, allein die Einheit des Gedankens ist nicht begleitet von der Gleichmässigkeit in der Ausführung. Das kirchliche Element ist durch das humanistische und weltliche beeinträchtigt; Erinnerungen an altklassisches Heidenthum drücken sich aus und das weltliche lateinische Lied der Zeit hat sich mit seinem kräftigen Flügelschlag in die Region der Antiphonen eingedrängt. Das sind die Vorboten einer ganz neuen Zeit für das Schauspiel.«

Dieser jüngeren Periode gehören auch die schon mit Stellen in provenzalischer Sprache gemischten (farcirten) unter dem Namen des Spiels von den klugen und thörichten Jungfrauen so berühmt gewordenen Officien und Mysterien aus dem 11. Jahrhundert an; denn, wie unser Verf. ganz richtig vermuthet und Magnin (im Journal des Savants, février, 1846, p. 77 sg.) schon nachgewiesen hat, sind es eigentlich vier gesonderte Spiele,

nämlich ein Fragment von den drei Marien (hoc est de mulieribus); das halb lateinische halb provenzalische von den Jungfrauen (sponsus); das officium von der Ankündigung der Geburt der Jungfrau durch die Propheten und im Heidenthum (ohne Ueberschrift); und die Klage der Rachel (Lamentatio Rachel); wovon die drei letzteren unbezweifelt dem Weihnachtscyklus angehören (vergl. Du-Méril, a. a. O. S. 45, 180 ff., 233 ff.).

Wenn der Verf. zu diesem Mysterium von den Jungfrauen eine Parallele in der plastischen Dar-[S.224b]stellung dieses Gedankens in der Vorhalle des Münsters von Freiburg im Breisgau findet, so wollen wir auf die schon von Mone (in der Einleitung zu den Altdeutschen Schauspielen) und Gervinus (Geschichte der Deutschen Dichtung, 4te Aufl. Leipzig, 1853. Bd. II. S. 319 ff.) angedeutete innige Verbindung und in steter Wechselwirkung stehende Entwicklung der plastischen und der dramatischen Kunst aufmerksam machen.

Durch die plastische Kunst und die damals in ihr herrschende Vorliebe für die Allegorie wurde auch das Eindringen parabolischer Elemente in die dramatische und namentlich in das Weihnachtsspiel begünstiget. Volksthümlicher jedoch blieb das prophetische und das demselben naheverwandte historische Weihnachtspiel, und wir besitzen Spiele der Art schon durchaus in den Vulgärsprachen seit dem 13. Jahrhundert, Deutsche seit dem 14. Jahrhundert. Im 15. und 16. Jahrhundert findet man das Weihnachtspiel in den Vulgärsprachen schon völlig ausgebildet und reich vertreten. Der Verfasser weist davon nicht nur Deutsche, sondern auch Englische, Französische und Spanische Literaturdenkmäler nach (Vergl. damit die auch von Du-Méril, a. a. O. S. 152, 171, 187-188 gegebenen Nachweisungen; — dieser hat auch ein Französisches Mystère de la Nativité aus dem 15. Jahrhundert im Anhang, S. 354 ff., zum ersten Mal herausgegeben, das in seiner ersten Abtheilung die Geburt Christi in einer Felsenhöhle, die Ungläubigkeit und Bestrafung der Salome nach dem Protevangelium Jacobi[1]) und Marias Opfer im Tempel, in der zweiten aber schon Jesus unter den Schriftgelehrten im Tempel darstellt). Ueber die Spanischen Weihnacht- oder, wie sie hier heissen, Geburtsspiele (Nacimientos) ist dem von dem Verfasser Angeführten nun noch anzufügen: »Ticknor, »Geschichte der schönen Literatur in Spanien«; Deutsch mit Zusätzen herausgegeben von N. H. Julius (Leipzig, 1852. Bd. I. S. 447, und besonders S. 606-608), und die von mir erwähnten (in den Sitzungsberichten der phil. hist. Klasse der k. Akad. d. Wiss. Bd. VIII. S. 117 und 125) beiden Spiele von Hernando de Yanguas und Fernando Diaz. Das erstere im Besitz der k. k. Hofbibliothek, ist in der That noch ein blosses Hirtenspiel (der Druck ohne Jahr, aber wohl noch aus der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts), in welchem die Hirten sich gegenseitig auffordern, die ihnen kundgewordene Geburt des Heilandes durch Gesänge, Tänze und Gaben zu feiern, sich die Genealogie und Verkündung der Jungfrau und des Kindes erzählen (mit Anführung der Bibelstellen am Rande), dabei den nun besiegten Teufel (den sie auch »Pluton«

---

1) Dieselbe Sage findet sich auch in dem von unserem Verfasser nicht erwähnten berühmten Weihnachtspiel: »L'incarnation et nativité de notre seigneur. Mystère joué les fêtes de Noël l'an 1474 à Rouen«, wovon nur drei Exemplare des mit der Aufführung fast gleichzeitigen Druckes bekannt sind, und das eine davon, das sehr schön erhaltene, aus der Bibliothek des Herrn v. Soleinne stammende, von der k. k. Hofbibliothek um 1000 Franks erworben worden ist (einen sehr magern Auszug haben daraus die Brüder Parfait gegeben in Histoire du théatre françois, Tome II, p. 455-472).

nennen verzichten und Maria und den Erlöser preisen, endlich der Gottesmutter ihre Gaben darbringen, und nachdem sie ihre dankenden Verheissungen [illegible] Absingung eines Villancico einen Festtanz aufführen. Doch vermeiden die vielen mythologischen Namen, die besonders in der Hölle figuriren, die mehr gelehrte Mache. Diese einfachen Nacimientos unterscheiden sich aber allerdings noch bedeutend von den späteren, ganz kunstmässigen Autos de nacimiento mit symbolischer Handlung.

»Durch die vorangehenden Nachweisungen,« fährt der Verfasser dann fort, »haben wir uns zum Bewusstsein gebracht, wie die Kirche die Geschichte der Geburt Christi in der Liturgie dramatisch lebendig behandelte, wie sich daraus selbständigere dramatische Scenen entwickelten und wie sich aus ihnen ein geistliches aber ausserkirchliches Schauspiel gestaltete.« — Wenn aber auch dem Verfasser urkundliche Belege nicht bekannt geworden sind, um die kirchlichen Darstellungen durch die Jahrhunderte zu verfolgen, – d. i. die scenischen Darstellungen heiliger Geschichte innerhalb der Kirchen, denn geistliche Aufführungen ausserhalb der Kirche unter Leitung und Betheiligung der Geistlichen haben bis vor Kurzem zahlreich genug auch in Oberdeutschland stattgefunden, und von solchen theilt der Verfasser, wie wir sehen werden, auch hier einige merkwürdige Proben mit, — so lassen doch auf ihr Fortbestehen und die Art ihrer Fortbildung, die in Kirchen Oberdeutschlands, namentlich in [S. 224c] der Christmette, fast bis auf unsere Zeit gesungenen und erhaltenen Weihnachtgesänge mit vertheilten Stimmen schliessen. Von solch kirchlichen dramatischen Wechselgesängen gibt der Verfasser Proben aus Steiermark und Kärnthen, die noch bis vor wenig Jahren in Gebrauch waren. Sie behandeln den begreiflicher Weise das Volk besonders ansprechenden Gegenstand, die Verkündigung der grossen Botschaft bei den Hirten, in Wechselgesängen zweier Hirten, zu denen auch schon manchmal eine dritte Stimme, die des verkündenden Engels, hinzukommt, eine Fortbildung zu mehr dramatischer Art, theils noch ganz in der Mundart theils sich schon mehr der Schriftsprache nähernd, voll traulicher Naivetät, selbst den gutmüthig derben Scherz nicht ausschliessend, wodurch gewiss die Andacht nicht gestört wurde.

Diesen lässt der Verf. einige Proben von Krippen- oder Christkindelspielen folgen, die zwar nicht mehr im Gebrauch der Kirche selbst sind, es wohl aber gewesen sein mögen, wie die von uns oben angeführten noch alljährlich stattfindenden Krippenspiele in der Kirche Ara coeli in Rom beweisen. Sie werden nun, z. B. in Steiermark und Kärnthen, vor der Krippe gesungen, welche in den meisten katholischen Häusern aufgebaut ist; junge Bursche des Dorfes oder der Nachbarschaft gehen zu dreien oder mehreren von Haus zu Haus, gewöhnlich ohne jede Verkleidung, und tragen diese dramatischen Gesänge vor gegen eine Gabe an Lebensmitteln. Von den hier mitgetheilten Proben ist die eine von Aussee, ein Hirtenlied von zwei Männern und einer Frau, die als Mann verkleidet ist (die Discantpartie), gesungen; die zweite ebenfalls aus Obersteiermark, und die drei folgenden aus dem Flattacher Kirchspiel im Möllthal in Oberkärnthen. »Wie diese Wechselgesänge der Weiterbildung fähig sind,« bemerkt der Verfasser hiezu, »beweist der dritte dieser Flattacher Hirtenreime. Auch er beginnt mit dem Erwachen der Hirten durch den Englischen Glanz und mit dem Besinnen über die im Traume vernommene Verkündigung. Ein dritter Hirte kommt bestätigend hinzu und mit ihrem Opfer gehen sie nunmehr zum Stalle. Nachdem sie dem Kinde Verehrung bezeigt haben und zurückgehen, begegnen ihnen die drei Könige, welche sie, wie in der Liturgie nach dem Kinde fragen; die Hirten laufen aber fort Verrath fürchtend. Die Könige erblicken

nun den verschwundenen Stern wieder und preisen Gott. Die Anbetung selbst ist in die Scene nicht aufgenommen.«

Einen weiteren Fortschritt in der dramatischen Entwicklung dieser Hirtenreime zeigen uns die von dem Verf. mitgetheilten beiden Schlesischen Christkindelspiele; das eine ist aus Schlaupitz im Reichenbacher Kreise und wird dort und in den benachbarten Dörfern noch gespielt. Es zeigt die Vereinigung der früher erwähnten Adventreime mit der Anbetung der Hirten und führt Maria und Joseph als handelnde Personen ein. Der gemeinsame Typus aller Schlesischen Christkindelspiele tritt aus ihm hervor; er weist auf eine Quelle hin, die nach der ganzen Färbung der Dichtung im 14. oder 15. Jahrh. zu liegen scheint. Das andere wurde in den Mückenhäusern bei Habelschwert vor 20 Jahren noch gespielt und der Verf. hat es aus dem Munde einer alten Magd bei seinem Aufenthalt in Glaz im J. 1846 aufgezeichnet. In diesem kommt nun noch der Wirth hinzu, eine Person welche in den meisten ausgebildeteren Weihnachtspielen auftritt als Vertreter der unbarmherzigen Bethlehemiten, welche das bittende Paar, Maria und Joseph, von ihrer Thüre weisen.

In den bisher besprochenen Spielen finden sich nur die auf die Verkündigung, Geburt und Anbetung der Hirten sich beziehenden Theile des Weihnachtcyklus behandelt, und nur eines der Flattacher Spiele führte auch schon die Magier ein. Aber dieser letzte Theil des Weihnachtcyklus, die Anbetung der drei Weisen aus dem Morgenlande und der Bethlehemitische Kindermord, hat sich schon sehr frühzeitig aus dem Rituale des Epiphanienfestes auch selbstständig entwickelt, wie wir oben bemerkten, und wurde auch in besonderen Dreikönigs- oder Herodesspielen ein Lieblingsgegenstand der volksthümlichen Poesie (vergl. dazu Du-Méril, a. a. O. S. 152 und 171). Der Verfasser vermag zwar aus der Deutschen Literatur kein für sich bestehendes Dreikönigsspiel vor dem 17. Jahrhundert nachzuweisen; aber er gibt Proben von solchen, welche sich im Volke erhalten haben und auf weit höheres Alter der auch bei uns üblichen Dreikönigsspiele zurückschliessen lassen. In Schlesien und der Grafschaft Glaz, ebenso im Elsass, in Tirol, in der Gegend des Harzes werden sie noch gespielt. Aus der letzteren Gegend hat, fast gleichzeitig mit der Erscheinung des vorliegenden Werkes und daher von demselben noch nicht benützt, ein sogenanntes Schwerdt-[S.225a]fechter-[1]) und ein Dreikönigsspiel aus dem Munde eines Bergmanns aus Clausthal Pröhle mitgetheilt (im Archiv f. d. Studium der neueren Sprachen und Literaturen, Hgg. v. Herrig. Band XIII, Hft. 4, S. 427—440). Der Verfasser gibt als Probe aus Schlesien ein Reichenbacher Dreikönigsspiel, dort von herumziehenden Knaben aufgeführt. Einzelne Stellen davon stimmen mit dem von Pröhle mitgetheilten Harzer Spiele zusammen. Beachtenswerth ist der Abschluss dieses Stückes mit einer Schäferscene, die nicht zu dem Stück unmittelbar gehört; diese bei dem Volke so natürliche Vorliebe für Hirtenscenen, in denen es gleichsam mithandelnd auftrat, erscheint in allen Literaturen und in allen diesen Spielen durch deren häufige Anbringung und besonders ausführliche Behandlung. Du-Méril, der a. a. O. S. 84 und 148 literarische Nachweisungen davon gibt, theilt im Anhang S. 390 ff., eine »Pastorale sur la naissance de Jésus-Christ« mit, die er »elbst noch in seiner Jugend aufführen gesehen;

---

1) Vergleiche dazu über den zu Weihnachten üblich gewesenen Schwert- oder Riesentanz und das damit in Verbindung gebrachte Spiel von dem Drachentödter oder dem h. Georg die bei unserem Verfasser S. 17—18 gegebenen Nachweisungen.

diesem Stücke liegen allerdings noch alte Traditionen zu Grunde, wie z. B. die Wirthsscene im Eingange, aber Auffassung und Darstellung sind schon ganz modern, sentimental-schäferlich à l'Astrée, und von dem literarischen Firniss wird das Volksthümliche verdunkelt. Einen ganzen Schäferroman von den Bethlehemitischen Hirten (Los pastores de Belen) hat Lope de Vega geschrieben, worin eines der schönsten Weihnachtlieder vorkommt (vgl. Ticknor, a. a. O. I. S. 552-554).

Das Dreikönigsspiel gibt dem Verfasser Veranlassung von der über das ganze südliche Deutschland verbreiteten Sitte des Sternsingens zu sprechen, nämlich den Umzügen der Knaben in der Verkleidung der drei Könige wovon einer den Stern trägt, und welche Reime dazusingen, öfters auch Spiele aufführen in denen auch Herodes und der Teufel auftreten, alles um eine Gabe zu erhalten; der Verfasser gibt als Probe ein solches Sternlied aus Liesing im Lesachthale in Kärnthen. Diese und ähnliche Reime aus anderen Gegenden Deutschlands dienen zur ferneren Bestätigung der Annahme, dass ein gemeinsames Lied zu Grunde liegt, das als Dreikönigslied wahrscheinlich von dem Volke in der Kirche gesungen wurde und von der Kirche sanktionirt war.

[S. 227a] »In den bisher angeführten volksmässigen Weihnachtspielen sahen wir nur Theile des Weihnachtcyklus gesondert behandelt, und zwar in zwei Hauptgruppen: wir hatten auf der einen Seite die Ankunft der heil. Familie in Bethlehem, ihr vergebliches Anklopfen bei dem Wirth, die Verkündigung bei den Hirten und die Anbetung durch dieselben. Auf der anderen Seite fanden wir die Anbetung der drei Weisen aus dem Morgenlande. Mit Vereinigung beider Theile stellt sich uns der ganze Weihnachtcyklus dar, wie er in der älteren Literatur behandelt wurde.«

Ein solches encyklisches »geistliches Gespiel« theilt der Verfasser nun mit; es ist aus der Gegend von Vordernberg, zwar nach einer Aufzeichnung aus dem Anfange dieses Jahrhunderts, jedoch höchst wahrscheinlich ein Erzeugniss des 15. oder 16. Jahrhunderts seinem Entwurfe und dem grössten Theile der Fassung nach. Gegenwärtig scheint dieses Stück nicht mehr aufgeführt zu werden, und überhaupt sind diese Hirten- oder Christkindelspiele, welche die ganze Geschichte der Geburt Jesu darstellen und in denen Maria auftritt, in Steiermark und Kärnthen, wenn nicht bereits ausgestorben, so doch im Aussterben begriffen. Doch zeugen dieses und ähnliche Ueberbleibsel von alten geistlichen Volksspielen, wie verbreitet und zahlreich sie früher gewesen sein müssen, wenigstens bis zum 16ten Jahrhundert; denn seit den ersten Jahrzehnten dieses Jahrhunderts wurden schon, namentlich in Oesterreich, strenge Polizeiverbote gegen diese Spiele erlassen, da man durch ihre häufig antidogmatischen Abweichungen die Rechtgläubigkeit gefährdet hielt; viele kamen gar nicht zum Druck und gingen verloren, wenn sie nicht im Volke fortlebten (wie die meisten hier mitgetheilten, deren Erhaltung dem Verfasser um so mehr zum Verdienste gereicht); andere in Handschriften oder in Drucken niedergelegte wurden höchst selten oder verbargen sich bis jetzt den Augen, welche diese Sachen zu schätzen wissen.

Um so dankenswerther ist das von dem Verfasser hier angereihte Verzeichniss von allen in Drucken oder Handschriften ihm bekannt gewordenen Deutschen Weihnachtspielen des 16. und 17. Jahrhunderts, und besonders die theils auszugsweise, theils vollständige Mittheilung von einigen handschriftlichen.

So gibt der Verfasser aus einer Handschrift, nun in seinem Besitz, Auszüge aus vier Weihnachtspielen aus dem Anfang des 17. Jahrhunderts die er mit vieler Wahrscheinlichkeit einem Geistlichen aus Baiern zuschreibt,

ja wir möchten den Dichter für einen Franziskaner halten (s. die zweite Strophe des Prologus, verglichen mit der oben angeführten Notiz von der Einführung des Krippenbauens durch den heil. Franziskus). Der Uebergang aus dem kirchlich-lateinischen in das volksthümliche Spiel ist darin noch in den Lateinischen Bühnenweisungen sichtbar (vergleiche Gervinus a. a. O. S. 327); auch ist das zweite Spiel schon parabolisch; doch bestehen alle vier Spiele grossentheils aus Hirtenscenen und sie behandeln in wenig fortschreitender Handlung nur die Verkündigung, Geburt und Anbetung durch die Hirten. Merkwürdig und echt volksthümlich ist im zweiten Spiel der Wettstreit mit Räthseln, welche auf Jesus sich beziehen. Merkwürdiger noch sind diese halb mönchischen, halb volksmässigen Komödien durch die darin hervortretende mystisch-spielende Weise, worin sich, wie der Verfasser mit Recht [S. 227b] bemerkt, »Deutliche Verwandtschaft mit der Art Friedrichs von Spee zeigt, dessen christnächtliche Eklogen hier namentlich in Betracht zu ziehen sind. Und von dieser Seite her empfangen diese vier Baierischen Weihnachtskomödien eine literaturgeschichtliche Bedeutung, welche sie nach ihrem absoluten Werthe nicht zu beanspruchen hätten. Sie gehören in die Kette der vor- und ausseropitzeschen Literatur des 17. Jahrhunderts, die namentlich aus Süd-Deutschen Gliedern besteht, und deren genauere Erkenntniss uns noch abgeht.«

Vollständig theilt der Verfasser mit die: »Comedi von der freudenreichen Geburt Jesu Christi.« Von Benedikt Edelpöck. 1568. Aus einer Handschrift der k. k. Hofbibliothek zu Wien, wovon bisher nur Schlager (in den Wiener Skizzen; neue Folge, 1839, S. 215) eine kurze Notiz und kleine Proben bekannt gemacht hatte. Edelpöck war ein »Pritschenmeister« wie die fahrenden Sänger im 16. Jahrhundert hiessen, die wie die sogenannten »Volkssänger« unserer Tage ihr Leben damit kümmerlich fristeten, dass sie in Schenken und auf Märkten, und damals auch noch auf Burgen und selbst noch an Fürstenhöfen, durch Vortrag und Aufführung von Gesängen und Spielen zur Kurzweil beitrugen. So sagt Edelpöck von sich selbst, er habe die Zeit seines Lebens »ein sonderliche lieb und neigung teutsche comedien oder andere spil in reimen zu verfassen gehabt und derselbigen auch nit wenig helfen agiren.« Im J. 1568 aber stand er als »Trabant« in den Diensten des kunstliebenden Erzherzogs Ferdinand von Tirol, des gefeierten Stifters der Ambraser Sammlung. Dies ersehen wir aus der an diesen Fürsten gerichteten Widmung der in Rede stehenden Komödie. Schon darin kommen einige für die Sittengeschichte nicht uninteressante Ausfälle gegen die »Fuchsschwenzer und Finanzer« (»finanzen« bedeutet in der Sprache des 16. Jahrhunderts so viel als betrügen, täuschen, »Finanz« Betrügerei) vor, welche die treuen und ehrlichen Diener verdrängen; aus dem Hofdienst wenigstens scheint auch er trotz der beifälligen Aufnahme seiner Widmung bald wieder verdrängt worden zu sein; denn schon im J. 1574 erscheint er wieder als »Pritschenmeister,« dem K. Maximilian II. »in erwegung seiner armuth aus gnaden 30 fl.« geben lässt, und in demselben Jahr hat er eine Beschreibung des Schiessens zu Zwickau gemacht. Das Gewerbe aber nährte kümmerlich; denn schon damals auch wurden »welsche Springer besser bezahlt als die armen Väter der lahmen Deutschen Komödien« und Edelpöck scheint ein langes Elend gelebt zu haben; denn noch 1602 wird seiner in einem Hofkassenbuch K. Rudolph's II. gedacht, der dem »alten Pritschenmeister 35 fl. und später noch 4 fl.« verabreichen lässt. Wann der Tod diesem »armen Poeten-Leben« ein Ende gemacht, ist unbekannt.

Seine Komödie enthält in fünf »Actus« den ganzen Weihnachtcyklus und stellt nicht ohne Geschick und mit treuherziger Geschwätzigkeit die

heilige Handlung in gewohnter Weise dar. Nur in der Epimythe (»Beschluss«) wird, ausser einer breiten moralisirenden Nutzanwendung [1]) auch auf die symbolische Bedeutung, auf den Zusammenhang der Geburt des Erlösers mit dem Sündenfall hingedeutet. Edelpöck's Stück gehört daher noch der ältern, eigentlich volksmässigen epischen Gattung der Weihnachtspiele an.

[S. 227c] Dass aber auch das oben erwähnte parabolische Drama im Volke fortlebte und namentlich auch in für das Volk gemachten Weihnachtspielen sich forterhalten habe, davon gibt uns der Verf. auch ein interessantes Beispiel, das er mit folgenden Worten einleitet: »In dem meisten das bisher behandelt wurde, erklärte sich das gläubige Gemüth durch die Darstellung der Begebenheiten unmittelbar vor, bei und nach der Geburt des Erlösers befriedigt; höchstens wurden die prophetischen Stimmen eingeführt. In einigen älteren Dramen wurde indessen nach dem Grunde der Erscheinung Christi gefragt; so kam man darauf, den Sündenfall und die Schöpfung mit den Darstellungen des Lebens Jesu zu verflechten und zwar entweder mit der Geburt oder mit dem Tode, je nachdem die Ansicht überwog, dass die Erlösung schon durch die Menschwerdung oder erst durch den Versöhnungstod geschehen sei.« — Er zeigt, wie auch hier die bildende Kunst auf die Entwicklung dieser Dramengattung eingewirkt habe, wie diese Vorstellungen zu drastischer Anschaulichkeit wurden in den lebenden Bildern, welche im 14. und 15. Jahrhundert bei weltlichen und geistlichen Festen, vorzüglich den Frohnleichnamsprozessionen, auf Strassen und Plätzen, zur Schau stunden und gingen, wie in noch näherem Uebergang zum Drama solchen Figuren und Gruppen, unter welchen sich natürlich auch schon häufig allegorische befanden, Sprüche in den Mund gelegt wurden (vergleiche dazu Du-Méril, a. a. O. S. 188), ja wie selbst noch bei dem Aufblühen der Oper in Deutschland und England ganz analoge Darstellungen die ersten Vorwürfe dazu abgaben. Daher haben sich auch in dem eigentlichen Schauspiel schon frühzeitig solche parabolische Dramen entwickelt, und seit dem 13. Jahrhunderte finden sich Beispiele davon in der Französischen, Englischen und Mittel-Niederländischen Literatur. Noch mehr hat sich in Spanien gerade diese Gattung kunstmässig entwickelt in den Autos del nacimiento und Comedias divinas und als Muster der letzteren diene die von Lope de Vega, auszugsweise von Ticknor (a. a. O. I. S. 606) gegeben.

»Die Deutsche Ansicht,« fährt der Verfasser dann fort, »ging nach den Spielen zu urtheilen vorzugsweise dahin, dass durch die Menschwerdung die Erlösung hinreichend vollbracht sei, und demgemäss wurde der Sündenfall mit dem Weihnachtdrama verflochten.« Er vermag jedoch nur vom 16. Jahrhundert an die Literatur dieser Gattung von Weihnachtspielen in Deutscher Sprache nachzuweisen, wiewohl auch wir mit ihm nicht zweifeln, dass sie auch in Deutschland schon seit dem 14. Jahrhundert vorhanden gewesen ist.

Das nun von dem Verfasser vollständig mitgetheilte Beispiel eines solchen bei dem Volke Süd-Deutschlands fortlebenden und erhaltenen parabolischen Weihnachtdramas ist ein sogenanntes »Paradeisspiel.« Es wird noch jetzt alle Winter um die Weihnachtzeit in der Obersteiermark

---

1) Edelpöck's Moral wird allerdings schon manchmal etwas kommunistisch, wie die Anwendung des Beispiels der Magd des hartherzigen Wirths, die ihrem Herrn Brot stiehlt um das heilige Paar damit zu nähren:

Man sols zu kainem diebstal deutn, zuvorauss wenn der wirt ist gnau
was man haimblich gibt armen leutn, und gibt nit vil umbsunst die frau.

(Gegend von Vordernberg, und in Feistritz an der Mur) von herumziehenden Landleuten gespielt. Es zerfällt in zwei Haupttheile. Der erste beginnt mit Erschaffung Adams und Evas und ihrer Verführung durch Satans Neid und List. Hierauf folgt der Prozess. Luzifer bringt den Menschen gebunden vor Gott und verlangt, dass er ihn verstosse. Die Gerechtigkeit findet dieses Begehren begründet, die Barmherzigkeit aber entschuldigt den Menschen und fleht zu Gott um Gnade. Die Fragen werden hier behandelt, welche als Hauptsachen in den Dogmen von der Erlösung gelten; unser Spiel zeigt die grösste Bekanntschaft mit den verschiedenen dogmatischen Ansichten und mit der Weise wie dieses Thema im Mittelalter abgehandelt wurde, so dass es für uns dadurch besonders interessant wird. Die Führung dieses Prozesses gehörte zu den beliebtesten Vorstellungen [S. 228a] des Mittelalters und wurde daher auch häufig in das Drama aufgenommen. Der Verfasser gibt davon Beispiele, sowohl in diktatischen Gedichten und theologischen Traktaten als auch in Schauspielen (der Verfasser hätte zu letzteren auch das »Mystère de l'Incarnation« anführen können, worin der »Procès de Paradis« ganz auf dieselbe Weise vorkommt, wie in dem Mystère de la Conception; und von Spanischen: »El arbol de la vida«, von José de Valdivielso, in dessen: »Doce autos sacramentales y dos Comedias divinas.« Toledo, 1622, in 4.) In unserem Paradeisspiel wird der Prozess dahin entschieden, dass Gott der Sohn durch seinen Tod die ewige Schuld des Menschen abbüsse; den Menschen trifft die zeitliche Strafe. Adam muss also sterben; er macht sein Testament und wird vom Tode geholt. Hierauf macht sich Gott der Sohn auf das verlorne Schäflein zu suchen, und damit schliesst der erste Theil.

Anknüpfend an den Schluss des ersten enthält der zweite Theil das Spiel vom guten Hirten. »Durch diese Verbindung, bemerkt der Verfasser, unterscheidet sich dieses Weihnachtspiel von den oben angeführten Dramen des gleichen Vorwurfs, in denen sich die Geburt oder das Leiden Christi an den Beschluss zur Erlösung anknüpft. So sehr auch das Gleichniss vom guten Hirten von der Kunst zu Darstellungen ausgebeutet wurde (vergleiche darüber Ozanam, a. a. O., S. 5-6) und zu lyrischen Ergüssen Anlass gab, so sind mir doch dramatische Behandlungen desselben aus der Deutschen Literatur nicht bekannt.«

Der Verfasser zeigt hierauf, dass sich Spuren davon wohl nachweisen lassen, dass aber die Parabel vom guten Hirten jedenfalls in unserem Volksdrama mehrfach behandelt worden sei, beweise ausser dem vorliegenden ein Ober-Kärnthnerisches Passionsspiel, von Liesing im Lesachthal, dessen erster Theil ein Spiel vom guten Hirten ist (von diesem Passionsspiel, welches noch 1852 aufgeführt wurde, gibt der Verfasser später, S. 372, eine Notiz).

Er gibt nun die Haupthandlung des zweiten Theils unseres Paradeisspiels mit folgenden Worten an: »Das menschliche Geschlecht wird in Gestalt eines Mädchens, und zwar einer Schäferin dargestellt, deren Liebe der gute Hirte vergebens sucht, denn die Schäferin zieht den als Schäfer (Jäger) verkleideten Teufel vor, wodurch sie den drei Teufeln des Wohllebens und dem Tode verfällt. Als sich diese ihrer bemächtigen wollen, rettet sie der gute Hirt und Gott verzeiht dem Schäflein, das durch des Sohnes Blut gereinigt ist. Die drei Teufel, Luzifer, Satan und Belial, die den Menschen im Paradiese verführten, erheben nun die Klage, dass Gott der Sohn durch seinen Versöhnungstod die Menschen aus ihrer Gewalt befreite; noch geben sie alle Hoffnung nicht auf, allein der gute Hirt vertreibt sie mit einem Donnerstrahle.«

Dieses Paradeisspiel wird in dem vorliegenden Abdruck zwar nach einer ganz jungen Abschrift (vom J. 1847) mitgetheilt; aber auch in dieser verjüngten Gestalt trägt es noch deutliche Spuren viel höheren Alters und der Ueberarbeitung durch Mehrere. Für seine Abstammung aus dem Mittelalter und seine ursprüngliche Abfassung durch einen Geistlichen zeigt, ausser der genauen Bekanntschaft mit den theologischen Fragen, besonders die Mischung von Poesie und Prosa, Gesang und rezitirenden Vortrag, ja die Wiederholung ganzer Scenen in gesungener, gebundener, und dann in blos gesprochener prosaischer Rede. Letzterer Umstand könnte sogar auf ein Lateinisches Original schliessen lassen (vergleiche Gervinus, a. a. O., S. 327). Der Verfasser hat auch die einzelnen Stellen dieses Stücks mit vieler Belesenheit durch Parallelen aus verwandten Spielen des Mittelalters erläutert.

Am Schlusse dieser ersten, oder dramatischen Abtheilung des vorliegenden Werkes gibt der Verfasser noch einige sehr interessante Notizen über die sogenannten Bauernspiele in Steiermark und Kärnthen. Aber leider sind diese, von den klugen Jesuiten seiner Zeit hier sehr begünstigten geistlichen Schauspiele selbst in den Alpenthälern Obersteiers und Oberkärnthens im Erlöschen begriffen, sie haben auch hier den das allerdings oft Anstössige der äusseren Erscheinung mehr als den Geist und das religiöse Bewusstsein des Volkes berücksichtigenden Verboten und der Pseudo-Aufklärung weichen müssen, und an ihre Stelle sind schon vielfach die für echte Volksbildung gewiss schädlicheren Stücke unserer Vorstadt- und Liebhaber-Theater getreten. In dieser Beziehung könnte man dem an Ueber- und After-Kultur kränkelnden Europa das oft so unpassend angeführte Beispiel der Nord-Amerikanischen Freistaaten entgegenhalten, wo sich eine Deutsche biblische Schauspieler-Gesellschaft bilden durfte, um zur Weihnachtzeit alte und neue biblische Schauspiele dar- [S. 228b] zustellen, wo z. B. in Cincinati im Jahre 1852 von derselben ein grosses biblisch-historisches Drama: »Fest der Körperschaft Christi« aufgeführt worden ist (vergl. »Magazin f. d. Literatur des Auslandes,« 1853, Nr. 93, S. 371, den Aufsatz: »Biblische Schauspiele in England und Amerika«).

Um so verdienstlicher ist es, wenn geist- und kenntnissreiche Gelehrte, wie der Verfasser, jene letzten Reste einer Jahrhunderte alten Volkspoesie wenigstens als wichtige Urkunden der Kultur- und Literaturgeschichte zu erhalten suchen; um so erwünschter für jeden, der sich dafür interessirt, dass der Verfasser Hoffnung gibt, ein umfassenderes Werk über das Deutsche Volks-Schauspiel recht bald folgen zu lassen.

Die zweite lyrische Abtheilung des vorliegenden Werks enthält eine Sammlung volksthümlicher Weihnachtlieder, in welchen der Verfasser mit Recht einen weiteren Beweis von der innigen Verbindung des Volkslebens mit der heiligen Geschichte sieht.

Auch dieser Abtheilung ist eine sehr lehrreiche litteraturgeschichtliche Einleitung über die Entwicklung und Bildung des Deutschen Weihnachtliedes vorausgeschickt. Auch hierfür wie für so viele Zweige der volksthümlichen Poesie bildet die mittellateinische kirchliche den Ausgangspunkt [1]).

---

1) Wir wollen bei dieser Gelegenheit auf ein bisher unbekannt gebliebliebenes sehr schönes Lateinisches Weihnachtlied von Giacopone da Todi aufmerksam machen, das ein würdiges Gegenstück zu seinem weltberühmten »Stabat mater« ist, im nämlichen Versmass und in den nämlichen Reimen wie dieses geschrieben, es beginnt: »Stab[illegible] ter speciosa«, und ist in der oft angeführten Uebersetzung von O[illegible] Werk im Original

Die ersten Versuche, von Geistlichen für das Verständniss des Volkes und zum kirchlichen Gebrauche gemacht, bestanden in knechtischen Interlinear-Versionen der Lateinischen Hymnen und Sequenzen, und es sind uns namentlich von Weihnachthymnen solche Versionen in Handschriften aus dem 13., 14. und 15. Jahrhundert erhalten. Indessen entstanden schon im 14. Jahrhundert freiere Uebersetzungen der Hymnen, welche als Kern des allmälig reich sich entfaltenden geistlichen Deutschen Liedes erscheinen. So z. B. Weihnachtlieder von dem Mönch von Salzburg (um 1396), von Heinrich v. Laufenberg (im 15. Jahrhundert); und im 16. Jahrhundert erscheinen sie schon zahlreich in den geistlichen Liederbüchern der Katholiken, die auch von den Protestanten fleissig benutzt wurden. Aber auch von der selbstständigen Entwicklung des volksmässigen Deutschen Weihnachtliedes lassen sich schon frühzeitig, seit dem 12. Jahrhundert, Beispiele nachweisen, wie von mehreren, den sogenannten Minnesingern zugezählten Dichtern [1]). Sehr förderlich für die Bewahrung des Volkstons war die hierin wie in volksthümlich geistlichen Liedern überhaupt so häufig angebrachte Umdichtung weltlicher Volkslieder [2]). Im 15. Jahrhundert erscheint das freie Deutsche Weihnachtlied schon gruppenweise, wie in den Liedern Heinrichs v. Laufenberg, in einer Handschrift des ehemaligen Frauenklosters zu Pfullingen (jetzt in Stuttgart), worunter auch mehrere »Contrafakturen« oder geistliche Umdichtungen weltlicher Lieder sind, in einer Klosterneuburger Hs. aus dem 16. Jahrhundert, deren Inhalt aber noch dem 15. angehört und die vom Verfasser ausführlicher beschrieben und auszugsweise mitgetheilt wird. Ebenfalls noch grossentheils dem 15. Jahrhundert angehörig, sind die zahlreichen selbstständig entstandenen und volksmässig gehaltenen Advent- und Weihnachtlieder in den katholischen Gesangbüchern des 16. Jahrhunderts. Nachdem der Verfasser auch davon mehrere Beispiele gegeben, charakterisirt er das Deutsche Weihnachtlied zu Anfang des 16. Jahrhunderts mit folgenden schönen und treffenden Worten: »Wir gewinnen also das Ergebniss, dass in der Deutschen katholischen Kirche das Lied des Volkes eine bedeutende Stelle erlangt hat. Es sind nicht mehr Gedichte religiösen Inhalts in Liederform, in denen sich das einzelne Gemüth ausspricht, sondern der Glaube [S. 228c] des ganzen Volkes strömt in dem Liede hervor. Die heiligen Geschichten und die Hauptsätze des Glaubens werden nach ihrer allgemein bewegenden Bedeutung gesungen; nicht Künstlichkeit und geistreiche Auffassung, sondern gläubige Einfalt und warme Ueberzeugung sind des Liedes Mächte. Das geistliche Lied des Volkes war zu einem Diener am Wort auch in dem katholischen Deutschland geworden, und dies hatte die mystische Bewegung des 14. Jahrhunderts vorbereitet, die Reformation entschieden. Die Reformation zeigte der katholischen Kirche die Bedeutung des geistlichen Volksliedes und diese pflegte es darum

---

mit der metrischen Uebertragung des Kardinals Diepenbrock mitgetheilt (a. a. O, S. 210—215). — Auch dieses Stabat mater der Krippe in Musik zu setzen, wäre eine ebenso dankenswerthe als dankbare Aufgabe für einen Komponisten.

1) Zu den vom Verfasser gegebenen Beispielen von der auf den kirchlichen Ursprung zurückweisenden bekannten Sitte, geistliche Lieder in den Vulgärsprachen mit Lateinischen Versen aus Kirchengesängen zu mischen, können in Bezug auf Spanische die von mir (in den Sitzungsberichten der phil. hist. Klasse der kais. Ak. d. Wissenschaften Bd. X., S. 490) angeführten Weihnacht-Romanzen gezählt werden.

2) Vergl. hierüber Gervinus, a. a. O., Bd. III. 4. Ausg. (1853), S. 14.

in den Zeiten der Gefahr wenigstens in Deutschland. Im 18. Jahrhundert sank das Deutsche katholische Lied, so dass heute über seinen Zustand Klagen gehört werden.«

Dadurch, dass die protestantische Kirche das alte Deutsche geistliche Volkslied wieder zum Kirchenliede, ja zu einem wesentlichen Bestandtheil ihres Ritus machte, erhielt sich wenigstens der echte Stamm: denn sie nahm viele der alten katholischen Lieder entweder unverändert auf oder bearbeitete sie mit Benutzung des Anfangs und der Melodie nach ihrem Dogma. Im 17. Jahrhundert nahmen bekanntlich die protestantischen Kirchenlieder massenhaft zu, wurden aber zumeist flach; doch kam ihnen der Fortschritt in Behandlung der Sprache und des Verses zu gute, und einige, namentlich Weihnachtlieder aus dieser Zeit, gehören unter die schönsten Erzeugnisse des evangelischen Kirchengesanges. Gegen das Ende des 17. Jahrhunderts nahm aber auch in der protestantischen Kirche die liederdichtende Kraft ab; das 18. Jahrhundert bietet in dieser Hinsicht noch weniger Erfreuliches. »Und so,« schliesst der Verfasser die allgemeine Uebersicht, »bilden bis heute die Lieder des 16. und namentlich des 17. Jahrhunderts den Hauptkern des Deutschen evangelischen Kirchenliedes, für welches vielleicht eine neue Blüthe spriessen wird in einer Zeit, die Anlass genug hat, sich des 16. und 17. Jahrhunderts kräftig zu erinnern.«

Der Verfasser geht nun zu der besonderen Art von Weihnachtliedern über, die den Gegenstand seiner Sammlung ausmacht, zu der des Kinder- und Hirtenliedes. Treffend zeichnet er den Charakter dieser volksmässigsten Art also: »Ihr wesentlich ist die naive Hingabe an das Ereigniss der Geburt Christi, die unmittelbare Theilnahme daran und der demüthig vertrauliche Gang zu der Krippe. Das Episch-Dramatische überwiegt; die Verkündigung an die Hirten und ihre Anbetung bilden den Mittelpunkt, und die heilige Vergangenheit wird zur unmittelbarsten Gegenwart. Das Volk sieht sich selbst in jenen Hirten der heiligen Nacht und die Kinder begrüssen in dem Heiland ein Kind. Vertraulicher Ton, selbst ein Scherz vermählt sich der Andacht, ohne dass eine unstatthafte Verbindung entstünde; die Göttlichkeit wird nicht durch kindliche Lust beeinträchtigt.«

Die Zeugen dieser Richtung finden sich unter den ältesten Deutschen und Deutsch-Lateinischen Weihnachtliedern. Die Reformation trat zwar dieser Richtung nicht entgegen; aber der Ernst des protestantischen Gottesdienstes konnte solche Lieder nur ausnahmsweise zulassen. Eine freiere und reichere Entwicklung nahmen daher diese Kinder- und Hirtenlieder in dem katholischen Deutschland. Denn hier gestaltete sich überhaupt bis in die neueste Zeit das geistliche Lied ausserhalb der Kirche in bedeutendem Grade fort, angeregt durch die Kirche aber nicht von ihr gepflegt. So hatte in Kärnthen und Steiermark noch vor 10 Jahren fast jede Pfarre ihren Dichter, den Vorsänger der Gemeine, welcher den alten Schatz mit Neuem stets vermehrte. »Diese Lieder,« sagt der Verfasser, »werden theils in der Kirche theils in den Häusern gesungen von der Adventzeit bis zum Dreikönigstage. Die mundartlichen lustigen beschränken sich auf die Christnacht, wenigstens was die kirchliche Oertlichkeit betrifft. In der Kirche stimmt sie der Vorsänger oder der Messner an, meist nach Beendigung des Gottesdienstes, wo einzelne Andächtige zu einer Privaterbauung zusammenbleiben. In der Christnacht werden sie aber allgemein gesungen und sind in Klosterkirchen auch vom Chor herab ertönt. In den Häusern werden sie während der ganzen Weihnachtzeit von den Kirchensängern oder von jungen Bauerburschen vorgetragen, die zu sechs bis acht von Haus zu Haus gehen und zum Lohn eine Gabe erhalten.«

Daher hat sich namentlich in Kärnthen und Steiermark noch eine bedeutende Zahl solcher Kinder- und Hirtenlieder theils handschriftlich theils nur mehr im Volksmunde erhalten, und es bedurfte nur eines so sinnigen Kenners der volksthümlichen Poesie, wie unseres Verfassers, um aus diesen unscheinbaren Alpenblumen einen Strauss zu sammeln, der für den Freund der echten Poesie durch Naturwüchsigkeit, einfache Zart- [S. 229a] heit und würzigen Duft jedesfalls anziehender ist, als die stolz prangenden Zierpflanzen, die schnell vergänglichen Treibhausgewächse und die nachgemachten Papier- und Strohblumen der blasirten Kunstlyrik unserer Tage.

So sagt auch Gervinus (a. a. O. Bd. III. S. 7—8), den doch gewiss Niemand der Hyperorthodoxie oder des Pietismus zeihen wird: »Weiche Seelen und gläubige Gemüther wird es jetzt und immer geben, die einzelne Erzeugnisse einer frommen Dichtung hervorbringen können; dass aber darin heut zu Tage der alte Glauben, aus dem die ersten Lieder entstanden, noch verbunden sei mit der jungen und gesunden Kraft, die jene alten Lieder als Wehr und Waffe gegen Noth und Mühsal sang, das wird uns Niemand glauben machen. Unsere christlichen Verstandes-Ueberzeugungen mögen im Einzelnen jetzt gründlicher geworden sein, unser Geschmack gebildeter, unsere Verskunst und Musik kunstgerechter, aber das Gewaltige jener alten Glaubenskraft, das Grosse in jener schlichten Einfalt, die weit tiefer wirkt als der feinste Geschmack der neuen Lieder, der unbegreifliche nachhaltige Eindruck in jenem alten echten Choralgesang, den jeder Musiker von Urtheil als unerreichbar für unsere Zeit anerkennt, der aller musikalischen Kunsthöhe des Tages spottet, das Alles ist für uns in Religion, in Poesie und Musik vor der Hand verloren.«

Der Verfasser hat uns nun 42 solcher Hirten- und Kinderlieder hier mitgetheilt nach handschriftlichen Quellen (nur zwei sind einem gedruckten fliegendem Blatt entnommen) aus Gratz, aus Mosburg bei Klagenfurt, aus Flattach im Möllthal in Kärnthen und aus Liesing im Lesachthal in Kärnthen; nur eines (Nr. XXIX) ist aus Kolbnitz bei Jauer in Schlesien.

Er hat sie in drei Klassen gesondert nach ihrem verschiedenen Grundton: A (I—XVI) mundartliche, mehr fröhliche, eigentliche Volkslieder; B (XVII—XXII) Uebergänge von den mundartlichen zu den Hochdeutschen, welche auch in Gedanken und Ausdruck diese Mittelstellung verrathen; C (XXIII—XLII) ernstere, höhere, schon mit dem Streben nach gebildeterem Ausdruck in der Schriftsprache, also schon von bedeutenderer Einwirkung der Kunstpoesie zeugend.

Der beschränkte Raum dieser Blätter gestattet uns nicht, Proben von diesen Liedern mitzutheilen; auch sind wir ohnehin überzeugt, dass jeder Freund christlich-volksthümlicher Poesie nicht säumen werde, näher sich damit bekannt zu machen, und hoffen, dass überhaupt diese Andeutungen genügen dürften, einem Werke von so reichem Inhalt und so allgemeinen Interesse auch in grösseren Kreisen Eingang zu verschaffen und es als eine der passendsten Weihnachtgaben zu empfehlen.

Dr. Ferdinand Wolf.

15.

Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen. Von *Friedrich Diez.* Bonn, bei Adolph Marcus, 1853, in 8., XXVI. u. 782 S.*)

Es gibt in den meisten Wissenschaften gewisse Partien, die ihres allgemeineren Interesses oder augenfälligen Nutzens wegen auch den Dilettantismus anlocken, sich damit zu beschäftigen, der überdies ihre tiefer liegenden Schwierigkeiten übersieht oder sich darüber hinwegzusetzen pflegt. In den philologischen Wissenschaften namentlich sind solche Partien die Etymologie (Wortabstammungs- und Bildungslehre) und die Orthographie (Rechtschreibungslehre). So fühlt sich der menschliche Geist, bei einiger Entwicklung, von dem in seiner Natur liegenden, mit mehr oder minder Bewusstsein sich aussprechenden logischen Drange getrieben, auch in seinem unmittelbarsten Organe, der Sprache, nach den Prinzipien und Elementen zu forschen, welche Forschung noch überdies den Reiz alles Räthselhaften enthält, zu dessen Lösung auch Witz und Phantasie sich drängen. So glauben Viele, die das Schriftenthum (Literatur) zur Lieblingsbeschäftigung oder gar zur Lebensaufgabe gemacht, sich berufen, ihr tägliches Handwerkszeug, die Schrift, zu vereinfachen, gleichsam handlicher zu machen oder zu vervollkommnen, d. h. ihren Sprachansichten gefügiger und ihrer Meinung nach minder inkonsequent und anomal.

Daher sahen wir — und sehen zum Theil noch — den Dilettantismus in keinem Gebiete der Philologie geschäftiger und anmassender auftreten, als in der Etymologie; Einfälle schossen da auf wie die Pilze, die Phantasie trieb ihr willkürliches Spiel mit den Lauten nach Gleich- und Anklängen und der Witz ergötzte sich um so mehr in kühnen Kombinationen sich zu zeigen, je unlösbarer und dunkler die Worträthsel erschienen; kurz es fehlte der Turandot Etymologie nie an irrenden Rittern und genialen Abenteurern, die eben nicht viel dabei wagten, wenn sie ihren Kopf, ihr philologisches Wissen daran verloren. Dazu kamen nun noch der einseitig gelehrte Pedantismus, der alles von der Sprache herzuleiten suchte, die er selbst vorzugsweise trieb oder liebte; die Nationaleitelkeit, die das eigene Volk für das dem Paradiese zunächststehende haltend, natürlich nur in dessen Sprache die Wurzeln aller übrigen suchte (man denke nur an die Hebräisten, Hellenisten, Sanskritisten, Germanisten, an die Celto- und Slavomanen, bis herab zu den Basko- und Magyarophilen!); und die sogenannte physiologische Sprachphilosophie, die in den Naturlauten, in dem Lallen der Kinder und im »Latein der Vögel« die Urelemente aller Sprachen aufgefunden zu haben glaubte. Da musste die Etymologie in der That ein Babel werden, in dem man Alles oder nichts finden konnte, und in Beziehung auf diese konnte ein berühmter französischer Linguist mit Recht behaupten, dass drei Ursachen die verständigsten Menschen närrisch machen: die Etymologie, die Liebe und die Philosophie.

Mit solchen bodenlosen Etymologen Hand in Hand gehend, traten die orthographischen Reformatoren auf, die ebenfalls nur den täuschenden Schall zum Führer nehmend, ohne alles wissenschaftliche Bewusstsein darauf neue Systeme bauten, die sogenannten rein phonetischen die zum obersten Grundsatz die jezeitige, oder gar die lokale Aussprache hatten, und dadurch noch mehr beitrugen der wissenschaftlichen Etymologie die echten Fundamente zu fälschen oder gar zu zerstören.

---

*) Aus: Oesterr. Blätter f. Lit. u. Kunst. 1854. no. 16.

[S. 113b] Um der Etymologie wieder einen festen Boden, endlich eine wahrhaft wissenschaftliche Geltung zu verschaffen, musste ein ganz anderer Weg eingeschlagen werden. Diesen fanden und bahnten die Einführer der historisch-komparativen Methode in der Philologie, die deutschen Gelehrten Bopp, Jak. Grimm und Diez. Hören wir was einer dieser Meister, Diez in der Vorrede zu dem vorliegenden Werke, selbst über diese kritische Methode in ihrer Anwendung auf die Etymologie und im Gegensatz zu jener früheren unkritischen sagt:

»Im Gegensatz zur unkritischen Methode unterwirft sich die kritische schlechthin den von der Lautlehre aufgefundenen Prinzipien und Regeln ohne einen Fussbreit davon abzugehen, sofern nicht klare thatsächliche Ausnahmen dazu nöthigen; sie bestrebt sich dem Genius der Sprache auf der Spur zu folgen, ihm seine Geheimnisse abzugewinnen, sie wägt jeden Buchstaben und sucht den ihm in jeder Stellung zukommenden Werth zu ermitteln . . . . . Etwas habe ich durch vieljährige Erfahrung auf diesem Gebiete gelernt, was sich zwar von selbst versteht, aber nicht von allen verstanden sein will: dass zu wissenschaftlich sicherem Urtheile sich nur der durcharbeitet, der den gesammten Wortvorrath der Sprache bis in ihre Mundarten hinein zu bewältigen nicht ermüdet. Wer nicht so weit vorzudringen Lust hat, der beklage sich nicht, wenn er jeden Augenblick den Boden verliert. Es ist kein Wunder, wenn manche auf anderen Sprachgebieten ausgezeichnete Forscher auf dem romanischen so oft fehlgreifen, da sie nur das Einzelne in einer bestimmten Gestalt auffassen, ohne seine Geschichte und seine Beziehungen nach allen Seiten hin erkannt zu haben«.

Der Etymologe, der von dem nun gewonnenen Standpunkt aus auf den Namen eines wissenschaftlichen oder kritischen Anspruch machen will, muss also zuvörderst mit den durch die historisch komparative Grammatik aufgefundenen organischen Gesetzen der Lautlehre in dem gegebenen Sprachgebiete vollkommen vertraut sein und über jede Lautverschiebung, über jeden metaplastischen Buchstaben sich Rechenschaft zu geben suchen. Er wird ferner dieses Sprachgebiet nicht auf die engen Grenzen der Stamm- und der Tochtersprache beschränken, welcher das zu untersuchende Wort angehört, und nicht nur die übrigen Tochtersprachen, sondern auch ihre früheren Entwicklungsstufen (z. B. für das Französische die *lingua romana rustica*, das Provenzalische und Altfranzösische) und ihre Mundarten zur Vergleichung herbeiziehen, sondern auch die einer anderen Familie angehörigen Sprachen insoweit sie analoge Bildungen aufweisen und hisorisch nachweisbar mit dem gegebenen Sprachgebiet in Berührung gekommen sind, ohne aber auch über diese Grenze, die allein mehr festen Boden gewährt, hinauszuschweifen.

So wird es z. B. dem kritischen Etymologen nicht genügen für das spanische *col* das naheliegende lateinische volksmässige *colis*, Kohl, als Etymon aufgefunden zu haben; die Vergleichung mit den Schwestersprachen und den mit den romanischen in historisch nachweisbare Berührung gekommenen keltischen wird ihm die Formen zeigen: ital. *cavolo*, portug. *couve*, provenzal. *caul*, französ. *chou*, kymrisch *cawl*, bretonisch *kaol*, und hat er sich von der Entstehung dieser Formen nach den organischen Gesetzen der Lautlehre Rechenschaft gegeben, so wird er finden, dass sie nicht aus dem scheinbar näherliegenden *colis*, sondern so nur aus *caulis* sich entwickelt haben konnten (s. Diez, Grammatik der romanischen Sprachen, I. 148, 195, 243-44, [S. 113c] 261) *Caulis* hat sich auch in Oesterreich in dem mundartlichen: Kauli, Blumenkohl, erhalten.

Eben so wenig wird ein umsichtiger Sprachforscher, der auch die Wichtigkeit der Mundarten zu würdigen versteht, z. B. *moineau*, Sperling,

zu der so allgemein angenommenen und scheinbar so plausiblen Wurzel *monac*. *monachus* abstammen lassen; denn trotz dem dass diese auch normale Diminutivbildung auch in Beziehung auf Bedeutung durch das ital. *monaco* das span. *fraile*, das französ. *nonnette* und unser Dompfaffe als Namen von Vögeln gerechtfertigt würde, so zeugen doch überwiegende etymologische Gründe, nämlich die mundartlichen Formen: normand. *monsson*, wallon. *mohon*, catalon. *moxó*, für einen ganz anderen Ursprung, indem sich diese als Ableitungen aus dem lateinischen *musca musio* zu erkennen geben, was ebenfalls durch die Uebertragung von Mücke auf kleine Vögel unterstützt wird, wie in unserem Grasmücke, im hennegauischen *mouchon* und neuprovenzalischen *mousquet*, kleiner Vogel, normand. *moisseron* Finke; — aus *moisson* aber entstand *moisonel moisnel*, neufranzös. *moineau*.

Immer aber reicht diese analytisch-komparative Prüfung der Form allein nicht aus um ihre Genesis zu bestimmen; es muss nebst diesem greifbaren Leib der Wörter auch das in ihnen zum Ausdruck gekommene und sie umgestaltende rein Seelische, die Bedeutung in ihrem Zusammenhang mit den Begriffen, in Betrachtung und Erwägung gezogen werden, und der Etymologe wird dann wie der Arzt sich wohl zunächst an das Augenfällige, die am Körper erscheinenden Symptome halten, aber auch bei der oft täuschenden Aehnlichkeit in den Produkten verschiedener Ursachen die mehr im Geheimen mitwirkenden psychischen Kräfte berücksichtigen müssen, um die Diagnose zu bestimmen. So sagt ein anderer grosser Meister der Philologie, Jakob Grimm (deutsche Grammatik, II 67): »Etymologie will die Mannigfaltigkeit der gereiften Sprache auf anfängliche Einfachheit der Formen und Begriffe zurückführen. Dass es hier um zweierlei zu thun sei, um den Buchstaben und um den Geist, haben leicht Alle eingesehen. Das Leibliche mit seinen Stufen und Farben reicht nimmer aus, die Gänge und Wege von Sinn auf Sinn, von Gestalt auf Gedanken zu deuten, denen sich die menschliche Seele ergibt; dahingegen in dem Meere der Begriffe alle Bedeutungen, wenn sie nicht durch die Formen der Sprache geordnet und festgehalten werden, fehl und irre schweifen.«

So haben wir z. B. in den französischen Wörtern: *son*, Fürwort sein, *son* Laut, und *son* Kleie, der Form nach ein völlig identisches Produkt, und doch liegen ihre Bedeutungen so weit von einander ab, dass sie zur Erforschung von verschiedenen Etymen nöthigen, und nur mit Berücksichtigung der Bedeutungen werden wir mit Sicherheit bestimmen können, dass *son* sein von *suum* (Diez. Gram. d. rom. Spr. II. 90, 369), *son* Laut von *sonus* (ebend. I. 138, mit Vergleichung des ital. *suono* und altspan. *sueno*), und *son* Kleie von *summum* abstamme, und zwar letzteres auf folgende Weise in unserem Wörterbuch, S. 323, nachgewiesen: »*Sommo* it., span. *somo*, provenzal. *som*, altfranzös. *som son* Gipfel; von *summum*, neufranzös. *son* Kleie, d. h. das Oberste im Sieb, span. *soma* gröberes Mehl. Daher das präpositionale altspan. *en somo*, altfranzös. *en som* und *en son* oben, hinauf, *par son* überhin. Abgeleitet französ. *sommet*, die Stelle des alten *som* ausfüllend. Zusammengesetzt span. und provenzal [S. 114a] *asomar*, altfranzös. *assommer* hinaufbringen, zeigen, sich zeigen.« Hingegen stammen das ital. und span. *Sémola*, französ. *semoule*, holländisch *semel*, *semelen*, Mehlkleien, Mehlküglein von *simila* Weizenmehl, und davon unser provinziell österreichisches Gebäck Semel.

So ward oft ein Hauptmerkmal, eine auf die Sinne vorzugsweise wirkende Eigenschaft eines Gegenstandes zur Bezeichnung dessen selbst und ging in die Bedeutung eines speziellen substantivischen Begriffes über. Wie z. B. die besonders auf den Geschmack sich bemerkbar machende Eigen-

schaft unreifer Früchte des sauren, *acer* zur Bezeichnung spezieller Früchte dieses Geschmackes, solcher Säuerlinge angewandt wird, nämlich: ital. *Agresto*, span. *agraz*, portug. *agraço*, provenz. *agras*, altfranzös. *aigret*, dauphin. *aigrat*, walis. *agrisi*, unreife Traube, und im Oesterreichischen heissen mundartlich die Stachelbeeren ebenfalls Agras (wohl zunächst vom span. *agraz*).

Ja manchmal werden sogar zwei Eigenschaften logisch verknüpft, weil sie sich zufällig an demselben Gegenstande wahrnehmen lassen und dann analoge Wortformen daraus gebildet, deren Analogie bei so weit abliegender Bedeutung sich sonst kaum erklären liesse, z. B. die offenbar verwandten Wortformen: *amarus*, bitter, und span. *amarillo*, portug. *amarello*, ital. *amariglio*, gelb, bleichgelb, vielleicht nur dadurch erklärbar, dass diese beiden Eigenschaften: bitter und gelb sich in der Galle vereinigt finden; wir haben wenigstens im Oesterreichischen dieses Eigenschaftswort in seinen beiden Bedeutungen wieder zur Bezeichnung von Früchten, denen eine oder die andere zukommt, angewandt, so Amarellen für die bitteren Frühkirschen und Marillen für die gelben Aprikosen [1])

Natürlich bilden die historischen Verhältnisse der Völker zu deren Sprachgebiet das zu untersuchende Wort gehört, für den Etymologen ein hochwichtiges Moment; sie allein genügen oft ihn ohne viele Umwege auf die rechte Spur zu leiten. Das gilt besonders für das romanische Sprachgebiet, da die dazu gehörigen Völker grossentheils erst latinisirt wurden, und nachdem sie dies fast bis zur Unkenntlichkeit ihrer Urelemente waren, abermals starke Mischungen mit Völkern anderer Sprachenfamilien erfuhren. So wird z. B. im Spanischen der Etymologe ganze Wörtergruppen finden, die auf einen anderen als lateinischen Ursprung hinweisen, und folgt er der leitenden Hand der Geschichte, bald entdecken, dass noch einige und zwar gerade solche, die sich auf die ersten Lebensbedürfnisse, die unterste Kulturstufe beziehen, wie Benennungen von Acker- und Hausgeräthen, Ueberbleibsel des iberischen Urvolkes sind die sich bei den Basken forterhalten haben; dass viele Benennungen des Kriegs- und Waidwesens, der Herrschafts- und Unterthansverhältnisse, der rechtlichen, bürgerlichen und staatlichen Zustände dem Germanischen entstammen und durch die lange, gothische Herrschaft eingeführt worden sind [2]); dass ein grosser Theil der

---

1) In Grimm's deutschem Wörterbuch wird zwar u. d. W. Amarelle ein gleichbedeutendes romanisches, das ital. »*amarella, cerasum armeniacum*, eine dunkelrothe, säuerliche und saftreiche Kirsche, auch *amorelle, marelle, marille*« angegeben; aber für Marille in der Bedeutung des *prunus armeniaca* findet sich sonderbarerweise in keiner romanischen Sprache ein Analogon, alle in diesen dafür vorkommenden Wörter stammen wie das Aprikose der deutschen Schriftsprache (das übrigens bei Grimm fehlt) von dem latein. *praecoquus*, frühzeitig, einer anderen Eigenschaft dieser Frucht, zumal in Beziehung auf ihren nächsten Verwandten, den Pfirsich, so ital. *albercocco, albicocco, bacoco*, span. *albaricoque* oder *albericoque*, französisch *abricot*, neug. βερίκοκον, und zunächst das mittelgr. πρωικόκκιον, πρεκόκκιον; auf die Bildung der romanischen hat offenbar das arabische *al-berkûk* eingewirkt, worin das dem Araber fehlende *p* zu *b* werden musste, denn es ist auch für den Araber ein fremdes Wort.

2) Manche unserer sogenannten Puristen würden ihren Eifer mässigen, wenn sie unter der romanischen Hülle den germanischen Stamm erkannt hätten; z. B. wüssten, dass die: Garderobe fournieren ganz aus ursprünglich deutschen Wörtern besteht (Wärter, Raub und fördern, althd.

[illegible] der Industrie, des [illegible] technischen Aus[illegible] an sich tragen [illegible] Diez hat diese [illegible] artiger Elemente [illegible] trefflich gewürdigt, [illegible] Wörterbuchs sehr be[illegible] dazu.

[illegible] ist dem [illegible] speziellen des [illegible] Begeben[illegible] um seine Bildung [illegible]

[illegible] die Namen von [illegible] nach den Orten [illegible] hier von wo[illegible] wie *Baionette*, [illegible] Werke ein [illegible]

[illegible] oder *sinoble* [illegible] daneben italien. [illegible] vom lat. *si*[illegible] rother [illegible] berühmt ge[illegible] für grüne Farbe [illegible] schon an, wie [illegible] vom Jahre [illegible] viride dic[illegible] der Stoff [illegible] angegeben.

[illegible] grosser [illegible] sie etwa ver[illegible] genannt habe [1]).

[illegible] die trotz [illegible] im Nacken [illegible] *beryllus*). [illegible] und Pferd [illegible] —

[illegible] und span. [illegible] sagt [illegible] deren Name [illegible] beide versteckt [illegible] sage oder [illegible] ital. Wort, [illegible] als Grund[illegible] heisst. An[illegible] *pistillus*, Stössel, [illegible] *pestello*, [illegible] mit einem Knauf, eine [illegible] *piston pestón*, kurze Kugelbüchse; [illegible] *pestone*, grosser [illegible] entspricht, nicht wenig ge[illegible]

Belege dafür bei *Muratori antiquitates ital.* II. 516. Die Wallachen haben *pavëzë*, die Ungarn *pais*, die Böhmen *paweza*. Dazu Schmeller, baierisches Wörterbuch I. 278, u. d. W. Pafesen, eine Art grossen Schildes, die zum Theil noch einige Zeit nach Einführung der Feuergewehre üblich war . . . Dieses kriegerische Wort lebt noch (auch bei uns in Oesterreich) in der friedlichen Sprache der Küche, wo es ein paar schildförmige mit dazwischenliegendem Kalbshirn, oder auch Zwetschken und anderen Dingen gebackene Semmelschnitten bedeutet. (Und von daher die Redensarrt) Pavesen im Kopf haben, d. h. das, womit meistens die Pavesen gefüllt werden, nämlich Gehirn und folglich Verstand. — In der österreichischen Kindersprache nennt man daher das Vorhaupt das »Pafesenkammerl« und denkt dabei gewiss nicht an die hohe Schule von Pavia.

Zu diesen nur durch die Kenntniss der Spezialgeschichte, so zu sagen der Biographie eines Wortes erklärbaren Ableitungen gehören auch die von einem historischen Ereignisse veranlassten oder gar von den Eigenschaften berühmter Persönlichkeiten hergenommenen und zu Gattungsnamen gewordenen Wörter. So führt auch Diez noch zur Erklärung der Etymologie des Wortes *bigot*, franz. frömmelnd, die bekannte Anekdote von dem ersten Herzoge von der Normandie Rolf oder Rou an, der bei Belehnung mit seinem neuen Herzogthume dem Könige Karl dem Einfältigen [S. 114c] den Fuss zu küssen mit den englischen Worten: *ne se bi god*, nimmer bei Gott, verweigert habe, woher die Normands den Spottnamen *bigots* (*bigoz*) bekommen hätten; wie aber die jetzige Bedeutung sich daraus gebildet habe, in der es nicht vor dem 16. Jahrhundert vorkommt, ist noch nicht genügend aufgeklärt; vielleicht wie aus *cagots*, mit dem auch Roquefort und Michel *bigot* zusammenstellen, indem man während der Religionskriege des 16. Jahrhunderts die erst dem Protestantismus ergebenen Normands, die sich dann mit den Liguisten gegen die königliche Partei verbanden, mit ihrem alten Spottnamen bezeichnete, der noch mehr nach ihrer völligen Unterwerfung unter Heinrich IV. die Bedeutung von scheinheilig erhielt? — Doch bemerkt auch Diez dazu, dass man bei der Untersuchung dieses Wortes werde festhalten müssen, dass es eigentlich ein gemeinromanisches ist; spanisch heisst *bigote* Knebelbart, *hombre de bigote*, ein ernster fester Character, damit zusammenhängend ital. *s bigottire* muthlos machen, aus der Fassung bringen. — Wir bemerken dazu, dass es auch im Altfranzösischen die Bedeutung von Bart gehabt haben müsse, da Roquefort, Glossaire, anführt: »*Bigote, bigotelle, bigotere, bourse qu'on portait à la ceinture*; *étui dans lequel on serroit pendant la nuit sa barbe et ses moustaches*«. Und wenn der Spanier *bigote à la Fernandin* einen langen bis zu den Ohren reichenden aufgekräuselten Schnurbart nennt, so ist der letztere Zusatz wieder von einer historischen Veranlassung, von einer Person herzuleiten, indem diese Art von Bärten ein Herzog von Fernandina eingeführt haben soll.

Einen ähnlichen Ursprung hat das spanische *Fúcar* in der nun zum Gattungsnamen gewordenen Bedeutung von: reicher Mann, wobei sich wohl die wenigsten Spanier mehr an die zur Zeit Karl's V. so berühmten Augsburger Banquiers Fugger erinnern werden, wiewohl man damals eben so allgemein sagte und verstand: er ist so reich wie ein Fugger, als man jetzt einen sehr reichen Mann einen Rothschild nennt.

Endlich muss der Etymologe in dem, wovon er, wie wir gezeigt, auszugehen hat, was ihm vor Allem wissenschaftlicher Prüfstein bleibt, in der Lautlehre selbst gewisse durchgehende Abnormitäten beachten, indem die Sprachen manchmal in der Bildung oder Ausprägung der Wörter von ihren eigenen organischen Gesetzen abweichen und sich ganz von dem Gefühle

fallen können; 2. auf weniger übliche, aber etymologisch bedeutsamere, wohin ich vorweg Partikeln, einfache Verba, zumal aber einfache Adjectiva, demnächst viele von Linguisten mehrfach besprochene zu einem gewissen Rufe gelangte Wörter rechnete. Aber auch solchen, die weder zur einen noch zur andern Klasse gehören, sollte der Eintritt unverwehrt sein, nur fiel hier jede Verbindlichkeit der Aufnahme weg: Fülle ist besser als Mangel und am Ende kann jedes Wort zur Kenntniss der Bestandtheile einer Sprache beitragen. Es gibt auch Wörter, deren bereits vorhandene Deutung nicht zu weiterer Prüfung veranlasst; andere nicht genügend oder gar nicht gedeutete, die zwar alle Rücksicht verdienen, aber diesmal nicht zur Untersuchung reizten: gehen sie auch leer aus, sie dienen doch anzudeuten, was einer Sprache Seltenes oder Merkenswerthes angehört. Jene sind hier mit dem eingeklammerten Namen ihres Erklärers bezeichnet, diese ohne irgend eine Beurtheilung hingesetzt worden und somit anderweitiger Untersuchung empfohlen. Sparsamkeit in der Abfassung der Artikel war mir Gesetz: darum wählte ich aus den Volksmundarten meist nur unmittelbar zum Ziele Führendes; darum vermied ich, den Ursprung des aufgestellten Etymons, so wie, vorwärts gewandt, die Verbreitung des romanischen Abbildes über fremdes Gebiet zu verfolgen; darum berichtete ich nicht über alle vorgebrachte Meinungen; dass ich seichten Erklärungsversuchen die Thüre schloss, versteht sich.«

Dieser »Versuch,« wie der Verfasser sein Meisterwerk nennt, ist also recht eigentlich ein Musterbuch, ein praktischer Lehrkurs nicht nur der romanischen, sondern der Etymologie überhaupt, worin besser als durch lange Theorien gezeigt wird: wie Jene, die mit der Wissenschaft nicht spielen, sondern sie ernstlich fördern wollen, zu forschen, wie sie die Resultate kritisch zu prüfen haben, wo schon Gesichertes gegeben und abgeschlossen werden könne, und wo noch das Einbringen der Frucht von fleissigerer Urbarmachung des Bodens oder grösserer Reife erwartet werden müsse.

Der Verfasser hat — »um schon in der äussern Einrichtung zu einer klaren Uebersicht des Stoffes zu gelangen« — diesen in zwei Haupttheile gesondert gegeben: »der erste umfasst ziemlich vollständig den gesammt — oder gemeinromanischen d. h. den auf allen drei Gebieten, dem italienischen, dem spanisch-portugiesischen und dem provenzalisch-französischen, ja selbst den auf nur zweien derselben einheimischen Sprachstoff, in der Regel wenigstens sofern dieser den neueren Schriftsprachen angehört«. Dabei wurde der italienischen in den einzelnen Artikeln der Vortritt eingeräumt, wozu sie ihre Heimath und ihr genauerer Anschluss an die lateinische berechtigte; selbst wo sie sich weiter von der Urform entfernt als die Schwestersprachen, konnte nicht füglich vom Prinzip abgewichen werden. Der zweite Haupttheil enthält den jedem der drei Gebiete ausschliesslich eigenen Sprachstoff; er zerfällt daher in drei Unterabtheilungen: die italienische, die spanisch-portugiesische und die französisch-provenzalische, in welch letzteren die französische Form als die bekannteste und gesuchteste vorangestellt worden ist. Der walachischen in der Fremde erzogenen mit den übrigen nicht aufgewachsenen Tochter der römischen Mutter ist keine eigene Stelle eingeräumt, sie ist nur zur Vergleichung zugelassen worden; ebenso die churwälsche. Den Volksmundarten — ausserdem dass sie stets bei der Forschung zu Rathe gezogen wurden — sind auch zuweilen Beispielshaber eigene kleine Artikel gewidmet.

[S. 115c] Durch diese Zerlegung des Stoffes ist auch noch der grosse Vortheil gewonnen worden, dass auf den ersten Blick klar wird, was alle

romanischen Tochtersprachen gemeinschaftlich besitzen, grösstentheils das alte römische Erbtheil, und was jede noch besonders sich angeeignet hat. Doch sind auch manchmal allen gemeinsame Wörter nur in der Sprache aufgeführt worden, in welcher sich ihr Ursprung am meisten verdunkelt hatte, während er in den übrigen noch augenfällig erscheint und daher keiner Nachweisung bedurfte.

Das Nachsuchen wird noch überdies durch das am Ende beigefügte Register erleichtert.

Kleinere Proben von der Behandlung im Einzelnen haben wir zwar schon mehrere im Vorhergehenden beigebracht; aber wir glauben uns um Viele verdient zu machen, wenn wir wenigstens einen der grösseren, besonders lehrreichen und meisterhaft behandelten Artikel ganz hierhersetzen, [hier weggelassen] und zwar aus der ersten Hauptabtheilung den über *andare, aller,* Wörter, die wohl in aller Mund sind, deren Ursprung aber doch nur Wenige kennen und noch Wenigere wissenschaftlich zu begründen vermögen.

[S. 116a] Es bedarf wohl keines weiteren Beleges, um von der ausserordentlich um- und vorsichtigen Behandlungsweise des eben so gelehrten als scharfsinnigen Verfassers, von der hohen wissenschaftlichen Bedeutung und dem grossen allgemeinen Interesse dieses Werkes zu überzeugen; dass es aber für die Völker der österreichischen Monarchie ein ganz besonderes habe, wird schon augenfällig durch die hervorragende Stelle, welche die italienische Sprache mit ihren Mundarten darin einnimmt, und hoffentlich haben selbst die wenigen, hier daraus gegebenen Beispiele doch hinlänglich bewiesen, dass es überdies zur Erklärung der Abkunft, Bildung und Bedeutung so mancher unserer deutsch-mundartlichen Ausdrücke und namentlich der Wiener Idiotismen von Wichtigkeit ist, denn in unsere Volkssprache haben sich mehr als in irgend eine andere deutsche Volksmundart romanische Elemente eingebürgert, was durch die Niederlassung so vieler Spanier in früherer Zeit und noch zahlreicherer Italiener bis auf diesen Tag unter uns leicht erklärlich wird.

Dr. Ferdinand Wolf.

16.

Ozanam, A. F., Prof. d. Lit. in Paris, *Italiens Franciskaner-Dichter* im dreizehnten Jahrhunderte. Deutsch mit Zusätzen herausg. von *Nicolaus Heinrich Julius*. Münster, 1853. Theissing. (XX, 301 S. gr. 8.) geh. 1 Thlr. 10 Sgr.*)

Wie der deutsche Herausgeber sein Vorwort mit einem »Klagerufe«, um den, der ihn zur Uebersetzung dieses Werkes veranlasste (den Cardinal Melchior Freih. v. Diepenbrock), begonnen hat, so müssen leider auch wir diese Zeilen mit der Klage um den der Wissenschaft viel zu frühe entrissenen Verfasser eröffnen. Dies war eins seiner letzten Werke, eine der reifsten Früchte seiner vorzugsweise der italienischen Literatur und Kunst im Mittelalter zugewandten Studien. Mit Recht sagt der Herausgeber davon, »dass es gleichsam die Vorhalle zu dessen trefflichen Werken über Dante bilde«. Namentlich wird es dazu dienen, die christlich-volksthümliche Seite dieses grössten Dichters Italiens und des Mittelalters überhaupt durch

*) Aus: Literar. Centralbl. für Deutschl. J. 1854. No. 14. Sp. 227-29.

die genauere Kenntniss dessen, was in gleichem Geiste von seinen Landsleuten und Vorgängern geleistet worden war, ganz würdigen zu können. Hr. Ozanam wollte, wie er ausdrücklich sagt, in diesem Werke weder ein gelehrtes, noch ein Andachtsbuch liefern; er wurde auf seiner Reise durch Italien, bei seinem Besuche von Assisi von dem poetischen Geiste, der die Bau- und Dichtwerke, die Mystik und die Askese jener so ganz glaubenserfüllten Zeit durchdrang, darin [L: und in] dem Stifter des Ordens [Sp. 228] der Minderbrüder und seiner ersten Nachfolger Ausdruck gewann, selbst so ergriffen, dass er nicht widerstehen konnte, diese »Reiseeindrücke« hier wiederzugeben, die wenigstens eben so viel Berechtigung haben mitgetheilt zu werden, als so manche andern, wie z. B. die von seinem Landsmanne Dumas. »Man hat mir«, sagt er, »den Fleck seiner Geburt (des Heil. Franciscus von Assisi) und die Kapelle gezeigt, in der sein schwankendes Herz sich Gott gegeben hat. Man liess mich den Dornstrauch sehen, der sich mit Rosen bedeckte, als Francisens sich zur Busse seiner Sündhaftigkeit in denselben stürzte. Ich erkannte darin das Bild jener noch ganz unversuchten und dornigen italienischen Sprache, die von der katholischen Askese nur berührt zu werden brauchte, um alsbald zu keimen und zu blühen. Endlich habe ich an jener heiligen Grabstätte gekniet, unter jenem sie krönenden, goldgestirnten Azurgewölbe, dem ersten Himmel, zu dem die wiederauflebende Malerei ihren Aufschwung versucht hat. Dort reifte mein Entschluss zu diesem kleinem Buche«. — Diese Entstehungsart stellt es als ein Werk der Begeisterung dar, die es auch durch den poetischen Hauch, der es durchweht, durch die warme farbenvolle Sprache und die strenggläubige Gesinnung bethätigt hat; es ist aber nicht minder die Frucht ernstigen »Forschens, ernster Studien und gewissenhafter Ueberzeugung«. Ja wir glauben, gerade durch diese Gleichartigkeit in der Gesinnung des Darstellers und in der Natur des Gegenstandes hat der letztere eine Objectivität, Wahrheit und Anschaulichkeit erhalten, die ein kühler, nüchterner, ganz moderner Kritiker mit allem Aufwande von Reflexion und Dialektik ihm nie zu geben vermocht hätte. Dies scheint uns der grösste Vorzug dieses Buches zu sein; der Verf. hat das Zauberwort gefunden, es ist ihm gelungen Geister zu beschwören, weil er an Geister glaubte, weil er ihre Sprache sprach. — Aber auch abgesehen von der Totalwirkung dieses Gemäldes, bietet es, wenn man die einzelnen Partien durchgeht, auch dem kalten Beschauer, dem blos gelehrten Kritiker des Beachtenswerthen, Kenntnisserweiternden so manches. So ist im ersten Abschnitt: »Von der Volksdichtung Italiens, vor und nach dem heiligen Franciscus«, jene so eigenthümliche Mischung des Antikheidnischen und Christlich-volksthümlichen in der dem Dante unmittelbar vorausgehenden und auf ihn so einflussreichen Periode der italienischen Literatur kaum je so tief aufgefasst, so warm gefühlt, so geistreich dargestellt worden. Der zweite Abschnitt: »Der heilige Franciscus«, ist natürlich der Glanzpunkt der Darstellung; aber wir glauben kaum, dass man diesem Glanze den Vorwurf der optischen Täuschung, eines gefälschten Heiligenscheines werde machen können; vielmehr ist die Darstellung ganz der kindlich frommen Naivetät, dem Liebes-Enthusiasmus des Dichters des Sonnen-Liedes entsprechend. Dass Hr. Ozanam den heiligen Franciscus auch für den Verf. des nicht minder berühmten Liedes: *Ia fuoco amor mi mise*, gehalten, ist ein Irrthum, den der Uebersetzer bereits berichtigt hat. Der dritte Abschnitt zeigt uns nicht minder anschaulich: »Die ersten Jünger des heiligen Franciscus«, wie sie aus dem Volke hervorgingen, im Gegensatz der Predigermönche vorzugsweise unter dem Volke, in den niedersten Kreisen lebten, wirkten und für das Volk dichteten und sangen, daher auch bedeutend zur Entwicklung des *volgare illustre* beitrugen, so der Bruder *Pacifico*,

von dem man nur weiss, dass er früher ein *Trovatore* (*rex versuum*) gewesen, aber nicht einmal seinen weltlichen Namen mehr kennt, denn *Pacifico* wurde er im Orden genannt, »weil er von der Unruhe der Zeit zu Christi Frieden völlig bekehrt sei«. Der heilige *Bonaventura* dichtete zwar nur in lateinischer Sprache, aber so sehr im Geist und Ton des Volkes, dass seine »Legende vom Hrn. Franciscus«, obwohl in Prosa, sehr häufig den Ton jener volksmässigen Kirchen-Prosen anschlägt, und sein Marienlied: *Ave, coeleste lilium*, ein wahres Minnelied *á lo divino* ist. Eine auch materielle Bereicherung der Literaturgeschichte aber ist die Analyse und Beurtheilung zweier von Hrn. Ozanam in der Marcus-Bibliothek aufgefundener Gedichte aus dem Ende des 13. Jahrh., des früher nicht einmal dem Namen nach bekannten *Giacomino da Verona* (er gab sie zuerst heraus in seinen *Documents inédits, pour servir à l'hist. litt. d'Italie depuis le VIII*e. *siècle*). Diese beide Gedichte, von ihrem Vf. *ystorie* genannt, sind Beschreibungen der Hölle und des Paradieses, der heiligen Schrift, den Predigten und den Werken der Kirchenväter entnommen, und also im nächsten Zusammenhange mit der *Divina Commedia*. Sie sind in der Mundart von Verona, das eine aus 340, das andere aus 280 Versen bestehend [Sp. 229] völlig in der Gestalt der *Chansons de geste*, in einreimigen Tiraden alexandrinerartiger Langverse von 13—14 Silben. Hr. O., der ausser der im Worte auch immer die in Farbe und Stein dichtende Kunst im Auge behält, giebt dann noch zur Charakteristik dieses zweiten Zeitraums die Beschreibung der damals entstandenen Franciscaner-Kirchen *Santa Maria Gloriosa* in Venedig, *San Antonio* in Padua und *Ara Coeli* in Rom. Der Uebersetzer aber schaltet mit Recht den von Hrn. O. übergangenen Thomas von Celano noch ein, von dem es genügt, ihn als den Dichter eines der ergreifendsten Kirchengesänge, des berühmten *Tractus*: *Dies irae dies illa* zu bezeichnen. — Für den bedeutendsten Abschnitt halten wir den vierten: »Der selige Giacopone da Todi«, und fünften: »Giacopone's Gedichte«, da sie diesen, wenigstens in Deutschland viel zu ungenügend gekannten, als Mensch und Dichter fast dem Dante an die Seite zu stellenden Mann, trefflich charakterisiren. Wir müssen uns um so mehr begnügen, hier bloss auf diese Charakteristik aufmerksam zu machen, als bereits das nahe bevorstehende Erscheinen seiner sämmtlichen Werke zu Münster angekündigt ist. Wir wollen nur bemerken, dass hier Hr. O. zuerst ein vollkommenes Gegenstück zu Giacopone's *stabat mater dolorosa* in dem Weihnachtsliede desselben: *Stabat mater speciosa*, aus einer Handschrift der Pariser Bicliothek, mitgetheilt; dass Hr. Ozanam mit richtigem Tact in Giacopone's Schriften die ersten Versuche der italienischen Volksbücher aufgefunden hat. — Am Ende dieser Abschnitte sagt er: »Wenn ich am Schlusse gern bei dem ruhmreichen Dichter (Dante) stehen bleibe, dessen Vorläufer Giacopone war, geschieht es, weil Dante der religiösen und literarischen Schule der Jünger des heiligen Franciscus näher steht, als man gewöhnlich glaubt«. — Im sechsten Abschnitt wendet er sich wieder der im Geiste dieser Schule sich entwickelnden bildenden Kunst zu und schildert »die Kirche *Santa Croce* in Florenz«. — Im siebenten Abschnitt endlich giebt er eine Analyse und Proben (die Uebersetzung des 8. und 9. Kapitel) der unter dem Namen der *Fioretti di San Francesco* bekannten Prosa-Legende in der Vulgärsprache, eines wahren Volksbuches, worin »die ganze Dichtung der Franciskaner ihre Vollendung gefunden hat«. — Dr. Julius gebührt aber der Dank des deutschen Publikums nicht nur für die glückliche Wahl, sondern auch für die gewissenhafte, dem Worte und Geiste nach treue Uebertragung, der man es ansieht, dass er sie *con amore* gemacht, und die er, wie wir gezeigt, durch schätzbare Berichtigungen und Zusätze noch bereichert hat.

17.

H. Rönd. Dr. *W. L.*, *Crestien von Troies.* Eine literaturgeschichtliche Untersuchung. Tübingen. 1854. L. F. Fues. X. 254 S. gr. 8.) geh.*)

Die Geschichte der französischen Literatur im Mittelalter ist noch zu schreiben. Seit ungefähr drei Jahrzehnten ist das früher ganz ärmliche Materia. dafür bedeutend bereichert, kaum aber noch einigermassen kritisch gesichtet worden. Die gewöhnlichen Handbücher der französischen Literatur und die Compendien der allgemeinen Literaturgeschichte thun noch immer diese wichtigste, weil eigentlich nationale, Periode der französischen Literatur mit wenigen Seiten ab, die noch dazu von halb wahren Angaben und ganz falschen Urtheilen wimmeln. Hier ist erst der Weg noch zu bahnen, von alten Vorurtheilen und Irrthümern zu reinigen, und sicherer Boden zu gewinnen. Es ist daher vor der Hand viel verdienstlicher, statt geniale Luftschlösser aufzuführen, die vornehm sogenannte Kärrnerarbeit des festen Grundlegens und des theilweisen Aufbauens zu verrichten, und dies geschieht wohl hier wie überall am besten durch tüchtige Monographien. Als eine solche können wir das vorliegende Werk nur willkommen heissen, doppelt willkommen, weil es nicht nur den bedeutendsten Dichter des nordfranzösischen Mittelalters zum Gegenstande gewählt, sondern weil dessen Schaffen tief eingegriffen hat in die Gesammtliteratur des Mittelalters und namentlich auch in die deutsche. Ohne genauere Kenntniss der altfranzösischen kein vollkommenes Verständniss der mittelhochdeutschen Literatur. Wer Hartmann von der Aue, wer Wolfram von Eschenbach gründlich beurtheilen will, muss Crestien von Troies studiert und kritisch verglichen haben. Man müsste es daher jenseits und diesseits des Rheins Hrn. H. schon Dank wissen, dass er das bisher dafür Vorgearbeitete — und dessen war nicht wenig, aber in vielen Werken zerstreutes und vielfach noch rohes Material — mit gewissenhaftem Fleisse gesammelt, übersichtlich geordnet und reinlicher ausgearbeitet hat; er hat aber noch mehr gethan: er hat die Quellen selbst, so weit sie ihm zugänglich wurden, zu Rathe gezogen und geprüft, in mehreren Partien die Untersuchung weiter geführt und neues Material geliefert. So über Crestien's Roman von Cliget; über den *Roman de la poire* (nicht die Quelle des deutschen Gedichts von der Birne); über Crestien's Lieder, u. s. w. So hat er z. B. überzeugend nachgewiesen, dass die ohnehin naturwidrige Annahme der Priorität der Prosa-Romane als Quelle der metrischen Bearbeitungen nicht nur überhaupt, sondern auch insbesondere in Beziehung auf den *Roman de la charrete* (Lancelot), wie Jonckbloet zu behaupten gesucht, unhaltbar sei, eben so unhaltbar wie Walter Map's Autorschaft vom letzteren (vgl. jetzt noch: Gottfried's von Monmouth Hist. regum Brit. pp. von San-Marte, Halle, 1854. 8. p. XVIII—XIX). — Wenn man unserem Verf. eine Ausstellung machen möchte, so ist es die, bei unseren jüngeren Schriftstellern gewiss seltene, allzugrosse Bescheidenheit: wir hätten gewünscht, dass er manchmal mit mehr Selbstständigkeit und Schärfe sich ausgesprochen, weniger nur die Meinungen Anderer angeführt, und bei längst veralteten (wie Ginguéné, Michaeler u. s. w.) oder allgemein bekannten Werken (wie Gervinus, Fauriel, San-Marte u. s. w.) sich mit einer kurzen Hinweisung begnügt hätte. Bedauern müssen wir noch, dass dem Verf. gerade von zwei Hauptwerken Crestien's, vom *Erec* und vom »*Contes del graal*« (Perceval) mit den Fortsetzungen von Denet, Gerbert

*) Aus: Literarisches Centralbl. für Deutschland. J. 1854. No. 14. Sp. 383.

und Manesier nur Auszüge und Stellen bekannt geworden sind, so dass die Untersuchung über Crestien erst dann einem Abschluss näher geführt werden kann, wenn diese so wichtigen Werke endlich auch durch den Druck zugänglich gemacht sein werden. — Von diesen und den übrigen nur in sehr unbefriedigender Gestalt gedruckten Werken Crestien's eine den jetzigen Anforderungen entsprechende kritische und reinliche Gesammtausgabe — ein in jeder Hinsicht würdiges Gegenstück zu Lachmann's Ausgabe der Werke Wolfram's von Eschenbach — zu liefern, wäre eine dem französischen National-Institut zukommende, und auch fast nur von diesem zu lösende Aufgabe! — Die Dringlichkeit dieses Wunsches nahe gelegt und das allgemeinere Interesse an dessen Erfüllung angeregt zu haben, ist gewiss nicht das geringste Verdienst des vorliegenden Werkes, das jedesfalls für Alle, die sich mit der Literatur des Mittelalters überhaupt wissenschaftlich beschäftigen, ein willkommnes ist. Auch die Ausstattung desselben ist sehr lobenswerth.

18.

Die französische Poesie des Mittelalters. Altfranzösische Lieder berichtigt und erläutert mit Bezugnahme auf die provenzalische, altitalienische und mittelhochdeutsche Liederdichtung nebst einem altfranzösischen Glossar von *Eduard Mätzner*. Berlin, Dümmler. 1853. Gr. 8. 2 Thlr. 15 Ngr.*)

Es sind noch keine drei Jahrzehnde, dass die Franzosen ihrer eigentlichen Nationalliteratur, der sogenannten altfranzösischen, wieder eine grössere Aufmerksamkeit zugewandt haben. Sie haben zwar seitdem manches und schätzbares Material aus dem Staube der Bibliotheken hervorgezogen und in eleganten, sogar luxuriösen Ausgaben auch dem grössern Publicum zugänglich und anlockend gemacht, besonders solange die mittelalterliche Romantik durch die neuromantische Schule in der Mode erhalten wurde; aber — und zwar eben deshalb, weil es grossentheils Modesache war — diese Ausgaben ihrer alten Sprach- und Literaturdenkmäler sind mit wenigen Ausnahmen doch nur Dilettantenarbeiten für Amateurs, höchstens auf gleicher Linie stehend mit unsern Abdrücken alt- und mittelhochdeutscher Texte vor dem Erscheinen der massgebenden grammatischen und kritischen Arbeiten der Grimm, Lachmann u. s. w. Dazu kommt noch, dass das Altfranzösische nie zu so festen, reinen Formen sich durchgebildet hat wie das Mittelhochdeutsche in der höfischen Dichtkunst, dass, wie Mätzner mit Recht bemerkt, »ausser der individuellen Färbung nach Seiten der Orthographie und Flexion, welche jede altfranzösische Handschrift aufzuweisen hat, diese literarischen Denkmäler im Wesentlichen auch die Farbe der Provinz tragen, in welcher sie nachgeschrieben wurden, ohne gerade diesen provinziellen Charakter durchzuführen«. Daraus ergibt sich die Verdienstlichkeit, aber zugleich die Schwierigkeit, in unserm Sinne kritische Ausgaben altfranzösischer Texte zu unternehmen, und wir begrüssen mit freudiger Anerkennung die vorliegende als einen der ersten und schon in bedeutendem Masse gelungenen Versuche, um so verdienstlicher, als hier keine breitgetretene Bahn nur zu verfolgen, sondern grossentheils durch alten Schutt erst eine zu

*) Aus: Blätter für literarische Unterhaltung. J. 1854. Bd. II. No. 37. S. 680.

brechen, von moderner Verunstaltung freizuhalten war, als sich überdies der Herausgeber der viel weniger dankbaren Mühe unterzogen hat, nicht Neues zu bringen, sondern schon Bekanntes, aber in gereinigter Gestalt und gründlich erläuternd, was die Oberflächlichkeit ohnehin glaubte auf den ersten Blick zu ver- [S. 680b] stehen, oder worüber der Dilettantismus, sich den Anschein gebend, dies vorauszusetzen, mit vornehmen Schweigen hinweggegangen war.

Mätzner hat nämlich 46 in Keller's »Romvart« aus vaticanischen Handschriften bereits bekannt gemachte Lieder nordfranzösischer Kunstdichter (trouvères) in dem vorliegenden Wiederabdruck in nach kritischen Principien möglichst gereinigter Form gegeben und dadurch sie nicht nur erst lesbar, sondern auch durch grammatische Rechtfertigung seines Textes, syntaktische Erläuterung schwieriger Constructionen und literarische Parallelstellen allgemein verständlich und geniessbar gemacht, kurz den Anforderungen an einen gewissenhaften, wahrhaft kritischen Herausgeber nach dem jetzigen Standpunkte der Wissenschaft entsprochen. So hat der durch seine »Syntax der neufranzösischen Sprache« ohnehin rühmlich bekannte Verfasser darin einen neuen Beweis seiner gründlichen Kenntnisse und seines Scharfsinns gegeben.

Besonders sind die beigegebenen Parallelstellen aus altitalienischen, provenzalischen und mittelhochdeutschen Dichtungen höchst schätzbar, denn sie zeigen schlagend, wie sich über das ganze Gebiet der mittelalterlichen Kunstlyrik gewisse conventionelle Anschauungs-, Denk- und Ausdrucksweisen verbreitet und feste Formen gewonnen hatten, wie sie im innigen Zusammenhang mit dem Geiste der Chevalerie, Galanterie und Courtoisie von seinem Stammsitze, Südfrankreich, ausgehend, in dem ganzen damaligen gebildeten und von demselben Geiste durchdrungenen Europa ihren Wiederhall fanden und eben darum finden mussten; wie dadurch sich fast eine stereotype Uniformität und Eintönigkeit mit sehr geringen nationellen und noch geringern individuellen Schattirungen erzeugte, so zwar, dass man jede einzelne Blüte, jeden einzelnen Zweig dieser Kunstlyrik erst dann vollkommen erkennen und richtig würdigen wird, wenn man den Baum, dem er angehört, durch all seine Geäste bis auf die Wurzel verfolgt, die Bestandtheile des Bodens ergründet hat, in dem er entstanden, aus dem er Nahrung gezogen und sich deshalb gerade so, wie er geworden, gestaltet und ausgebreitet hat. Darum dienen einerseits die Producte einer einzelnen Kunstlyrik jener Zeit, z. B. der nordfranzösischen, eben so sehr zum Verständniss der übrigen, namentlich der mittelhochdeutschen; darum ist es andererseits oft so schwierig, das Eigenthum jeder einzelnen Nation, ja in derselben einem bestimmten Dichter zu vindiciren. Von all diesen Fällen giebt das vorliegende Werk sehr lehrreiche, für die Literaturgeschichte des gesammten Mittelalters wohl zu beherzigende Beispiele und ist besonders auch Jenen zu empfehlen, welche bei dem Studium der mittelhochdeutschen Kunstlyrik sich vor patriotischer Einseitigkeit wahren wollen. Von der grammatisch-kritischen Behandlung der Texte wird sich gewiss jeder Einsichtige im Ganzen befriedigt erklären; vielleicht könnte man mit dem Herausgeber darüber rechten, dass, da Erleichterung des Verständnisses mit einer seiner Hauptzwecke war, er nicht auch die en- und proklitischen Wörter getrennt und apostrophirt, nicht auch die nöthigsten Accente und diakritischen Punkte (besonders wenn Diphthonge des Rhythmus wegen zweisilbig zu lesen sind) beigefügt hat, da doch so massgebende Kritiker wie Bekker und Diez in ähnlichem Falle dies Hülfsmittel anzuwenden nicht verschmäht haben, und er doch andererseits von der streng diplomatischen und vielleicht auch

streng etymologischen Beibehaltung des vocalischen i und u und consonantischen j und v abgewichen ist.

Eine sehr schätzbare Beigabe ist das Glossar, welches auch auf Abstammung und die verwandten Formen der westromanischen Idiome sowie des Englischen Rücksicht nimmt. Doch scheint in Bezug auf Etymologie dem Verfasser das Meisterwerk von Diez noch nicht zugänglich gewesen zu sein, sonst würde er unter *aller* z. B. wol kaum noch bemerkt haben: »von unklarem Ursprung«, oder bei *cacier*: »vom lateinischen *cassis*, Jagdnetz?« gesetzt haben.

19.

Entwicklungsgeschichte der französischen Tragödie, vornehmlich im sechzehnten Jahrhundert. Von *Adolf Ebert.* Gotha 1856*).

Es ist noch kein Jahrhundert, dass die französische Tragödie in Europa mustergültig war, und wer daran gezweifelt hätte, würde in den Augen der ästhetisch Gebildeten über seinen Geschmack den Stab gebrochen haben. Erst seit Lessing und die sogenannte romantische Schule in Deutschland tonangebend wurden, seit sie den Regeln der Schule den ungebundenen Naturalismus der Genialität, seit sie dem classisch-conventionellen Pathos des Corneille und Racine, die urwüchsige Kraft und nationale Selbständigkeit Shakespeare's nnd Calderons entgegensetzten, seit diese Ansichten so durchgreifend sich über Europa verbreiteten, dass die Franzosen selbst an ihren Mustern irre wurden, hat ihr lange angestauntes »goldenes Zeitalter« seinen blendenden Glanz verloren, und vieles was als reines Gold gegolten erscheint nun als Flitter, und selbst die mehr als ein Jahrhundert alle Bühnen massregelnde französische Tragödie wurde nun als eine Schulmeisterin angesehen die sich überlebt habe, und deren Ruthe man nun entwachsen sey, ja als eine Zierpuppe, die eigentlich nie wahres Leben gehabt, noch auf eigenthümliche Seynsberechtigung habe Anspruch machen dürfen. Diese Ansichten sind zum Theil noch immer die herrschenden; und doch, wenn man nicht bloss von dem immer einseitigen ästhetischen Standpunkt, sondern auch vom historischen die französische Tragödie auffasst, wird man nicht umhin können einer so bedeutenden Erscheinung Seynsberechtigung und daher wahres Leben und selbst nationale Selbständigkeit zuzugestehen. Diess trotz aller noch herrschenden Vorurtheile nachzuweisen, mit wahrhaft historischem Geist genetisch zu entwickeln und zu begründen, war daher gewiss eine ebenso schwierige als interessante Aufgabe, und wenn — wie wir glauben — das vorliegende Werk sie vollkommen genügend gelöst hat, so gebührt ihm ebenso gewiss eine bleibende ehrenvolle Stelle im Fache der Literaturgeschichte.

Der Verfasser hat — eben wegen des in der bloss ästhetischen Auffassung noch immer herrschenden begriffverwirrenden Gegensatzes zwischen classisch und romantisch — die historisch gültige Bedeutung dieser Benennungen in einer »Einleitung« entwickelt, und gezeigt: dass der moderne Dichtkunststyl allerdings ein romantisches, d. i. volkthümlich-beschränktes oder subjectiv-individuelles Moment aus dem Mittelalter überkommen habe, dieses aber durch die Einwirkung der wiedererweckten

*) Aus: Allgemeine Zeitung. J. 1856. Beilage zu No. 265. Sp. 4235-36.

classisch-formalen Bildung von seiner Beschränkung frei und verallgemeint, und eben dadurch im Unterschied vom Mittelalterlichen zum Modernen geworden sey. Ferner wie gerade im Drama, als der eigenthümlichsten Dichtungsform der modernen Poesie, sich sowohl das [S. 4235 b] Vorwiegen des classischen als des romantischen Moments am meisten geltend mache; wie aber auch keine Gattung der modernen Poesie mehr die Nothwendigkeit der Aneignung des antiken Ideals zeige. Er schliesst diese Einleitung mit den treffenden Worten: »Der weltgeschichtliche Beruf des französischen Trauerspiels war auf die Antike zurückzuweisen. Mit seinem Untergang durch die deutsche Kritik war diese seine Sendung erfüllt«.

Er schildert dann: »Das mittelalterliche Schauspiel Frankreichs, vornehmlich das ernste«. Erst durch die neuesten Forschungen, mit denen der Verfasser ebenso innig vertraut ist als er sie selbständig-kritisch und mit historischem Tact scharfsinnig zu benützen weiss, hat sich gezeigt dass in keinem Lande sich das mittelalterliche Theater so bedeutend, in keinem früher entwickelt hat als in Frankreich. Nachdem er die verschiedenen Gattungen genetisch entwickelt und charakterisirt hat, verweilt er besonders bei den Mystères und Moralités, aus welchen sich zunächst eine selbständig nationale Tragödie hätte hervorbilden können. Dass diess nicht geschehen, davon findet er die Ursache in dem Mangel dieses Schauspiels an eigentlich dramatischen Elementen, an der Fähigkeit zu idealisiren und individualisiren, an der nothwendigsten aller Einheiten, der der Composition, in dem zunehmenden Contraste zur socialen Entwicklung und dem erstarkenden Selbstbewusstseyn des modernen Geistes, so dass sogar die anfangs vorhandene Einheit der Stimmung seit dem fünfzehnten Jahrhundert ganz verloren gieng. So richtig und treffend diese Bemerkungen sind, so möchten wir doch dagegen einwenden dass jene Ursachen bei dem mittelalterlichen Schauspiel überhaupt aller Nationen mehr oder minder stattfanden; und doch hat sich bei den Engländern und Spaniern daraus ein ächt volksthümliches Nationaldrama selbständig entwickelt! Zur Erklärung dieser abweichenden Erscheinung bei den Franzosen möchten wir daher darauf aufmerksam machen dass sie einerseits, zur Zeit als die Entwicklung des modernen Geistes die eines wirklichen Drama's und insbesondere der Tragödie möglich und zum Bedürfniss machte, schon fast ganz mit ihrer alten volksmässigen Epik gebrochen hatten, und der Zusammenhang der Kunst- mit der eigentlichen (lyrisch-epischen) Volkspoesie gänzlich gelockert war (diess deutet Ebert selbst ganz richtig an in seiner Parallele des ältesten französischen und englischen Trauerspiels, S. 116; in seiner Bemerkung über die geringe Zahl der Profan-Mysterien und Moralitäten, namentlich aus der Nationalgeschichte, S. 67; und selbst über das erfolglose Bestreben die alten epischen Stoffe nicht mehr aus ihren reinen volksmässigen Quellen, aber doch aus ihrer Verballhornung in den Prosa-Romanen auf die Bühne zu verpflanzen, S. 125); und dass andererseits die keltischen Urelemente im französischen Nationalcharakter, das Vorwiegen des rhetorischen Pathos und des Geistreich-Witzigen, auch bei ihrer Freiwerdung von der mittelalterlichen Beschränkung vorzugsweise die Entwicklung der antiken Tragödie und der nationalen Komödie begünstigen mussten. Dass bei solchen Elementen und bei der Einwirkung der zu jener Zeit gerade wiedererweckten classischen Bildung und über ganz Europa verbreiteten humanistischen Richtung, die französische Tragödie sich naturgemäss so entwickeln musste wie es geschehen, hat Ebert in dem nächsten Abschnitt: »Beginn der modernen Litteratur in Frankreich. Bekanntschaft mit der antiken Tragödie«, vortrefflich dargestellt. Wir möchten besonders hervorheben dass schon der

erste Anstoss zu ihrer Gestaltung von einem ästhetisirenden Gelehrten (savant), von Du Bellay, ausgegangen ist. Mit eben so sicherem Tact zeigt Ebert in dem nächsten, dem ersten Tragiker der Franzosen, »Jodelle«, gewidmeten Abschnitt: dass schon bei ihm die Nachahmung des Antiken keine bloss sklavische gewesen sey, dass auch schon bei ihm ein nationales Element in der leidenschaftlich lyrischen Färbung des Rhetorischen hervortrat. In dem darauffolgenden Abschnitt: »Von Jodelle bis Garnier«, wird uns der Kampf der neuen Richtung mit den daneben noch fortbestehenden Ausläufen des mittelalterlichen Schauspiels dargestellt; die antikisirende Tragödie hat allerdings nicht nur in den gelehrten, sondern auch in den höfischen und gebildeten Kreisen die Oberherrschaft errungen; doch ist sie noch mehr litterarisch cultivirt als von der Bühne auf das grosse Publicum wirkend. Nur für dieses berechnet, dem Wesen nach noch ganz im mittelalterlichen Schauspiel wurzelnd, sich aber doch wenigstens dem Namen nach an das Modern-Antike anlehnend, erscheint in dieser Periode eine neue Art unter dem Titel: »Tragi-comédie«, die, hätte sich ein Genie wie Lope de Vega in Frankreich dafür gefunden, auch dort zu einem wahren Nationaldrama geführt hätte. Zwar fand sich kein Lope de Vega, aber doch ein Dichter wie Garnier, dem der nächste Abschnitt gewidmet ist, und — als hätte das Schicksal die strengste Gerechtigkeit zwischen den beiden streitenden Richtungen üben wollen — dieser selbe Mann lieferte in seiner antiken Tragödie: »Die Jüdinnen«, und in seiner romantischen Tragikomödie: »Bradamante«, die bis dahin vollkommensten Muster beider Gattungen. »Die Frage war nunmehr«, sagt Hr. Ebert treffend am Schluss dieses Abschnittes, »für die Zukunft des französischen Trauerspiels damals: [S. 423 6a] welche Ausgleichung der Gegensatz jener classischen Tragödie und dieses romantischen pathetischen Schauspiels der Franzosen finden würde, zu wessen Gunsten jene Ausgleichung entschieden werden würde: würde die Tragikomödie unter dem Einfluss der den Alten nachgebildeten französischen Tragödie sich zu einer bestimmten und nationalen tragischen Kunstform allmählich entfalten, und die in der Litteratur durch Garnier vollends schon eingebürgerte classische Tragödie verdrängen; oder würde nur diese unter dem Einfluss jener in ein neues Stadium der Entwicklung treten, in welchem sie die letzte nationale Vollendung erhielte? Das letzte war an sich das wahrscheinlichere, denn eben die classische Tragödie hatte in der Nationallitteratur sich bereits in einer bestimmten, wenn auch sehr unvollkommenen, aber, was das wichtigste ist, doch nationalisirten Form eingebürgert und festgesetzt. Denn man muss wohl festhalten dass die Natur des französischen Pathos — und in diesem ruhte das nationale Moment jener Tragödie damals — wie uns dieses Pathos in den 'Jüdinnen' z. B. entgegentritt, sich nur unter dem Einfluss der classischen Kunstform entwickelt hatte, und wesentlich von derselben getragen wurde. Hierin liegt eben die geschichtliche Bedeutung des erzählten Zeitraums«.

Die Lösung dieser Frage bis zu ihrer definitiven Entscheidung pragmatisch zu entwickeln, dient eben der letzte Abschnitt: »Blick auf die Folgezeit bis Corneille«. In besonders gelungener Darstellung zeigt uns dieser Abschnitt wie nahe es schon daran war dass die Tragikomödie den Sieg errungen hätte, wie der leider nur an Fruchtbarkeit und nicht auch an Genie Lope de Vega nacheifernde Hardy wieder die Volksbücher beherrschte und die Tragödie selbst romantisirte; wie daneben durch den beginnenden Einfluss der spanischen Poesie auf die französische und die Herrschaft des spanischen Culteranismus (d. h. Purismus) in der eleganten französischen Gesellschaft die der Tragikomödie verwandte Pastorale auch auf der Bühne Eingang

fand, und zwölf Jahre hindurch sie so sehr beherrschte, dass die Tragödie sich fast verdrängt sah (diess hat der Verfasser als der erste schlagend nachgewiesen); wie aber nochmals der Sieg der letzteren durch die Savants, und diessmal unter der allmächtigen Protection des Cardinals Richelieu und unter der Aegide der Akademie, entschieden wurde; ja nur diesen Mächten beugte sich selbst das Genie Corneille's, der, nachdem er im Cid gezeigt dass er, nur der eigenen Inspiration folgend, die Lust und die Kraft gehabt hätte der volksthümlichen Tragikomödie eine wahrhaft künstlerische Vollendung zu geben, sich und die französische Tragödie mit seinem »Horace« der Herrschaft des Classicismus unterwarf, und damit ihr Loos entschied.

Selbst aus diesem ungenügenden Abriss wird die hohe Wichtigkeit des vorliegenden Werkes für die Litteraturgeschichte überhaupt ersichtlich seyn, dessen nicht geringster Vorzug es ist immer die litterarischen Erscheinungen aus den socialen Zuständen mit ächt historischem Geist pragmatisch zu entwickeln, und die umsichtige Benützung der Vorarbeiten ist dem Verfasser um so höher anzurechnen, als er, wie es doch sein Talent und seine Kenntnisse im Interesse der Wissenschaft so wünschenswerth machten, nicht die Gunst geniesst an einer mit litterarischen Mitteln reichdotirten Universität angestellt zu seyn.

20.

Floire et Blanceflor. Poemes du XIII[e] siècle, publiés d'après les manuscrits, avec une introduction, des notes et un glossaire par M. Édélestand *Du Méril.* Paris, 1856. Jannet. (CCXXXVI, 319 S. 12.) geh.*)

Noch jüngst hat Uhland in einem trefflichen Aufsatze (in der Germania Jahrg. 1857, 2. Heft, S. 218 f.) sehr schön nachgewiesen, wie tief im menschlichen Herzen und daher im Volksbewusstsein der Liebe, Freud' und Schmerz unter dem Bilde von »zwei Gespielen«, und besonders dem von »Blume und Weissblume« (Flos und Blancflos) Wurzel geschlagen, zur poetischen Blüthe sich entwickelt, üppig und weithin verbreitet habe. Dass dieses Symbol sich insbesondere in der Sage von *Flos* und *Blanceflos* auch literarisch ausgebildet und in fast allen Nationalliteraturen des Mittelalters eine festere, mehr oder minder analoge Form gewonnen hat, ist eine bekannte Sache. Doch wo zuerst dieses zarte Blüthengebilde in den Garten der Kunstdichtung verpflanzt worden sei und durch literarische Cultur eine bestimmtere Gestalt gewonnen habe, ist bis jetzt Gegenstand der Controverse und Conjectur geblieben, und die Meisten neigten sich der Ansicht zu, Spanien oder Südfrankreich für das Land zu halten, von wo aus diese Sage in die Literatur übergegangen sei. Nun aber hat Hr. Ed. Du Méril, der sich um die Sagengeschichte und die [Sp. 573] Literatur des Mittelalters schon manche Verdienste erworben hat, in dem vorliegenden Werke — der Frucht eben so ausgebreiteter Belesenheit als gründlicher Forschung und scharfsinniger kritischer Prüfung — diese Frage aus dem Nebellande vager Conjectur auf den festen Boden documentierter Geschichte verpflanzt und durch die historisch-vergleichende Methode der Untersuchung eine sichere Unterlage gewonnen. Denn er hat nicht nur diese Sage in ihrer bis jetzt bekannten ältesten literarischen Form, den beiden nord-französischen Versionen, herausgegeben, sondern auch in der von ge-

*) Aus: Literarisches Centralbl. f. Deutschland. J. 1857. No. 36. Sp. 572-3.

diegener Gelehrsamkeit zeugenden Einleitung deren Quellen geprüft, sie mit ihren Nachbildungen verglichen und mit den selbstständigen Versionen anderer Nationen zusammengestellt. Ja, das Resultat, welches er dadurch gewonnen, dass nämlich Byzanz das Wiegenland der literarischen Gestaltung von *Flos* und *Blancflos* gewesen sei, ist nicht nur für diese Sage von grossem Interesse, sondern für die Sagengeschichte und die der Genesis der Literatur des Mittelalters überhaupt von der höchsten Wichtigkeit, indem durch die Nachweisung des Einflusses der byzantinisch-orientalischen Literatur auf die des Abendlandes auf eine bis jetzt viel zu sehr vernachlässigte Quelle der letzteren aufmerksam gemacht worden ist. Diese Nachweisung, so wie die des (vermittelst der byzantinischen) fortwirkenden Einflusses der altclassischen Literatur ist so reich an neuen Ansichten und merkwürdigen Einzelnheiten (z B. über die Auffassung der Geschlechtsliebe in der altclassischen Literatur; – über die Cultur der griechischen Sprache im Mittelalter u. s. w.), dass wir uns hier begnügen müssen, durch Hervorhebung dieses Momentes überhaupt die Fachgenossen zur näheren Bekanntschaft mit der vorliegenden Untersuchung zu veranlassen. – Was die Ausgabe der beiden altfranzösischen Gedichte betrifft, so war das eine allerdings bereits durch Im. Bekker bekannt gemacht worden, aber nur nach einer Pariser Handschrift; Hr. Du Méril hat hat diese Version, die er ihrer feineren Auffassung und Darstellung und der correcteren Sprache und Versification wegen die aristokratische, d. i. für die höfische Gesellschaft bestimmt, nennt, nun in einem, nach allen davon erhaltenen Handschriften kritisch redigierten, Texte herausgegeben, und die andere, wesentlich davon abweichende und von ihm, weil sie viel einfacher und roher ist, die volksmässige genannt, zum erstenmal bekannt gemacht. Sollte man auch nicht die allzu scharfe Trennung, welche Hr. Du Méril zwischen der höfisch-ritterlichen Gesellschaft und den niedriger stehenden Volkskreisen macht, in allen Consequenzen gutheissen können, so ist diese Nebeneinanderstellung der Behandlung desselben Gegenstandes von einem eigentlichen Trouvère und von einem Jongleur doch jedenfalls von grossem Interesse und für die Geschichte der altfranzösischen Poesie sehr lehrreich. Eben so liessen sich über die von Hrn. Du Méril aufgestellten und befolgten Grundsätze für die kritische Redaction und philologische Behandlung der Texte und so manche in dem reichen Glossar gegebene Etymologien abweichende Ansichten geltend machen; aber trotzdem wird man auch in dieser Hinsicht der gründlichen Gelehrsamkeit, der ausgebreiteten Sprachkenntniss und der bei einem Franzosen seltenen Vertrautheit mit unserem jetzigen Standpunkte in der Philologie mit gebührendem Danke die verdiente Gerechtigkeit wiederfahren lassen müssen.

21.

San-Marte, *Parcival-Studien*. Erstes Heft: des Guiot von Provins bis jetzt bekannte Dichtungen, altfranzösisch und in deutscher metrischer Übersetzung mit Einleitung, Anmerkungen und vollständigem erklärenden Wörterbuche herausgegeben von *Joh. Friedr. Wolfart* und San-Marte (A. Schulz)*).

Die noch immer nicht gelöste Streitfrage, ob der von Wolfram von Eschenbach als Gewährsmann in seinem Parcival angeführte »Kyôt von Provenz« oder »der Provenzâle« nicht doch identisch mit dem Touvère »Guiot von Provins« sei,

*) Aus: Germania, hsggbn. v. F. Peiffer 6. Jahrg. 1861. S. 233-35.

hat den um das Verständniss von Wolfram's Dichtungen so hochverdienten Hrn. Regierungsrath A. Schulz (San Marte) veranlasst, sich eingehender mit den Werken und Lebens-Verhältnissen dieses altfranzösischen Dichters zu beschäftigen.

Er hat sich aber nicht begnügt, nur die Resultate seiner gelehrten Untersuchungen mitzutheilen, sondern diese Gelegenheit benützt, die in Deutschland doch nur Wenigen bekannten Werke dieses Trouvère in Original und in metrischer Übersetzung nebst einem Specialwörterbuch herauszugeben, welche Ausgabe das vorliegende erste »Heft« seiner »Parcival-Studien« bildet.

Zu diesem Behufe hatte er sich mit dem leider zu früh gestorbenen gründlich gebildeten Philologen Johann Friedrich Wolfart, gewes. Professor am Domgymnasium zu Magdeburg [1]) verbunden, so zwar, dass dieser die Herausgabe des Textes und die Ausarbeitung des Specialwörterbuchs übernahm, Hr. Schulz aber selbst die Einleitung dazu schrieb, eine metrische Übersetzung von Guiot's Werken dem Texte gegenüber abdrucken liess, und sacherläuternde Anmerkungen anfügte.

Ich werde mich nur auf die Anzeige des sprachlichen Theils dieser Arbeit beschränken.

Guiot's auf uns gekommene Werke sind bekanntlich sein satyrischer Sittenspiegel, dem er den Titel: »Bible«, d. i. Buch, Schrift, gab, und einige Minnelieder.

Die »Bible« war vollständig nur einmal im Druck erschienen in Méon's neuer Ausgabe von Barbazan's Fabliaux et Contes (Paris, 1808. 8°. Tome II. p. 307—393) nach zwei Hdsch. der k. Bibliothek von Paris.

[S. 234] Seine Minnelieder hatte Wilh. Wackernagel nach einer Berner Hds. in seinen: »Altfranzös. Liedern und Leichen« (Basel, 1846. 8°) gegeben.

Da Hrn. W. weder diese von seinen Vorgängern benützten Hds. noch andere zur Einsicht und Vergleichung zu Gebote standen, so hat er die von jenen gegebenen Texte nebst den Varianten wortgetreu wieder abgedruckt, die Zweifel an der Richtigkeit der Lesung, die Conjecturen und Verbesserungen sowie die bei Roquefort, Raynouard u. A. vorkommenden abweichenden Citate aus der »Bible« aber theils in Anmerkungen unter dem Texte, theils im Wörterbuche angebracht, und überall die Interpunction dem Sinne gemäss hinzugefügt und berichtiget. — Ein Verfahren das gewiss nur zu billigen ist.

Der Text ist daher kein eigentlich kritischer, wie er nur mit Hinzuziehung handschriftlicher Mittel herzustellen war; aber ein möglich reinlicher und von dem früher gegebenen durch eine nicht modernisierende, sondern der historischen Grammatik entsprechende Orthographie sich vortheilhaft unterscheidend.

Die Conjecturen sind meist wohl begründete Verbesserungen; nur selten scheinen sie unnöthigerweise gewagt zu sein, wie z. B. in der »Bibel« in dem Vers 74: *Tiex eu fu lor generaus* (hier hat der Hgr. unnöthigerweise modernisiert und: *généraus* geschrieben) *nons*, worin *eu* allerdings eine offenbare Verderbniss ist, aber doch dafür *jà* zu lesen unnöthig scheint, während das auch im Wörterbuch s. v. *Eu* vorgeschlagene: »*en fu li*«, einen vollkommen verständlichen und auch grammatisch richtig ausgedrückten Sinn giebt. Wenn in der Anmerkung zu V. 201: »lies: *I c'est*« steht, so ist das wohl nur ein Druckfehler, da das Wörterbuch s. v. *I.* das richtige:

---

1) Ein diesem gewidmeter »Nachruf« (S. IX—X) enthält eine biographische Notiz und ein Verzeichniss der Werke desselben (geb. den 8. Dec. 1798, gest. den 29. März 1860).

Ic' est (d. i. *ice est*) giebt. — Ebenso ist V. 2257: »*des dist*« offenbar ein Druckfehler für: *desdist* (s. Wörterbuch, s. v. *Desdire*). —

In Lied I. Vers 37. möchte »*tenuoi*« wohl eher durch: *t'envoi* (ich sende dich) als durch: *t'en voi* (wandle hin) zu geben sein, da das erstere ja buchstäblich das bei den Chansons übliche *Envoi* (Geleit) ausdrückt, das letztere aber mit dem in dem unmittelbar vorhergehenden Verse vorkommenden: »*uai t'en*« nicht zusammenstimmt. —

Die Beigabe der Übersetzung rechtfertigt Hr. Sch. durch folgende, sehr zu beherzigende Worte in der Vorrede.

»Die Kenntniss der altfranzösischen Sprache und Litteratur tritt unsern mittelhochdeutschen Philologen und Litterarhistorikern von Jahr zu Jahr mehr als ein dringendes Erforderniss entgegen, aber sie hat sich bis jetzt noch nicht soweit Bahn gebrochen, um sie als überall vorhanden voraussetzen zu dürfen. Darum schien die Beigabe einer Übersetzung nicht überflüssig«.

Diese Übersetzung ist nicht nur bei aller angestrebten Treue sehr verständlich und lesbar, sondern hat auch Ton und Färbung des Originals im Ganzen sehr glücklich wiedergegeben. Dass die Reime nicht immer musterhaft rein sind, wird man bei der Schwierigkeit der Aufgabe sehr leicht entschuldigen.

Die Hauptzierde dieser Ausgabe ist aber das Wörterbuch, das in der That allen ähnlichen Arbeiten zum Muster dienen kann.

Hr. Sch. selbst gibt im Vorwort die Aufgabe, die man sich bei Ausarbeitung dieses Specialwörterbuchs gestellt hat, mit folgenden Worten an:

[S. 235] »Das Glossar wollte zwar die Grenzen eines Specialwörterbuchs zu einem einzelnen Dichter nicht überschreiten; es musste daher von einer eingehenden Vergleichung der Sprache Guiot's mit der anderer Dichter seines Jahrhunderts abgesehen werden, so nothwendig diese auch zur Texteskritik gewesen wäre. Dafür aber hat es sich zur Aufgabe gestellt, seinem beschränkten Zwecke gemäss, einen vollständigen, sprachlich und sachlich erklärenden Index aller bei Guiot vorkommenden Wörter und Wortformen, und somit einen gewiss Vielen willkommenen Beitrag zur altfranzösischen Lexikographie, die leider noch zu sehr im Argen liegt, zu liefern«.

Mit welchem Fleisse und welcher Gewissenhaftigkeit alle Stellen zusammengetragen und nachgewiesen sind, in welchen ein Wort vorkommt, und wie vollständig und gründlich dadurch des Dichters Sprachgebrauch erläutert und erklärt wird, mögen z. B. die Artikel: *Avoir*, *Être*, *Faire*, *Bien*, *En*, *Si* bezeugen.

Wiewohl etymologische Untersuchungen nicht die Aufgabe eines Glossars sind, so wird nicht nur meist die Etymologie kurz angegeben, oder auf die neuesten und besten Forschungen verwiesen, worin man sich darüber Raths erholen kann, sondern der Verfasser hat auch mehrfach selbständige Untersuchungen und neue Resultate in dieser Hinsicht gegeben; wie in den Artikeln: *Blecer*, *Braire* (germanischen Ursprungs von der Wurzel *brak*), *Bren*, *Bruel* (german. Ursprungs, zur Wurzel *brechen*), *Buretel*, *Cor*, *Enmar* (Manns-Taufname, german. Urspr. Ano, Ani, En, oder Ein, und Mâri ahd. clarus, illustris), *Mehaing*, *Parc*, *Poiree*, *Raancler* (besonders ausführlich behandelt), *Sen* (Pfad), *Traria*, *Trichéor*, *Troffe* und *Truant*.

Die in der »Bibel« vorkommenden Namen von Arzneimitteln, die Méon gewöhnlich kurz mit: »Nom d'une drogue de pharmacie« abfertigt, sind mit Hülfe der Werke von den mit Guiot gleichzeitigen Ärzten Nicolaus Præpositus, Planetarius und Ägidius Corboliensis erklärt und erläutert worden; m. s. die Artikel: *Diadoro*, *Diadragum*, *Dyamargareton*, *Penidoin*, *Pliris*, *Rosat*, *Syphoine*.

gegeben und beurtheilt, seien sie nun blos geschrieben oder auch gedruckt, in italienischer oder in anderer Sprache, von Dilettanten oder von Fachmännern verfasst. Dann sind alle Uebersetzungen verzeichnet, Übersetzungen in die anderen italienischen Dialecte, in die lateinische, spanische (kastilische, aragonesische), französische, englische, deutsche, schwedische, russische, dänische Sprache; alle Biographien, Bibliographien, Ausgaben. Handschriften zu Dante. — Der zweite Band des zweiten Theiles gibt eine Sammlung aller Denksprüche, Sprichwörter, spruchreichen Ausdrücke des Dichters, aller seiner Gleichnisse und setzt aus Dante ein Bild seiner Redekunst zusammen. Ferner finden wir darin alle Personen, die in Dante's Werken vorkommen, in mehre Gruppen nach ihrem Stande versammelt, die historischen wie die mythologischen, die geistlichen wie die weltlichen, die alten wie die zeitgenossischen Schriftsteller, die florentinischen wie die italienischen Familien mit ihren Wappen und Devisen, die Städte und Dörfer. Zusätze über Petrarca, Ariosto und Tasso schliessen das Buch; wir lernen ihre Denksprüche, Art der Gleichnisse, Ausgaben, Übersetzungen, Medaillen, Statuen, Aufschriften, Gemälde kennen, zu denen der Gedanke aus ihren obengenannten Werken gezogen wurde. Aus diesem kurzen Überblick über den mit deutschem Fleiss angesammelten Reichthum des Buches ersieht der Leser von selber, wie wichtig es für das Studium Dante's ist, wie wir an seiner Hand leicht in die Geheimnisse der göttlichen Komödie eindringen können; aber auch wie nützlich es ist für das Studium der italienischen Literatur überhaupt und der Kunstgeschichte insbesondere. Man weiss nicht, soll man den Sammlerfleiss oder die Ausarbeitung des Verfassers mehr bewundern. Deutlich geht aus dem Buche hervor, welche Rücksicht die Italiener der deutschen Literatur zu widmen beginnen. Der zweite Theil ist auch einem deutschen Fürsten gewidmet: »Alla Maestà Il re Giovanni I di Sassonia, dell' altissimo canto traduttore insigne, che il gran commento feo, degli studi Danteschi fautore veramente regio«. **Z.**

I. (ganz.)

Contenance de table.

S'a table te veulz maintenir,
Honnestement de dois tenir,
Et garde les enseignemens
Dont cilz vers sont commancemens.
Chacun doit estre coutumiers
De penser des povres premiers,
Car li saoul si ne scet mie
Com le jeun a dure vie.
A viande nulz main ne mette
Jusques la beneisson soit faitte;
Ne t'assiez pas, je te conseille,
Se bien ne scés que l'en le vueille.
Ne mangue mie, je te commande,
Avant que on serve de viande,
Car il sembleroit que tu feusses
Trop glout, ou que trop fain éusses.
Du pain que mis as en ta bouche
A ton escuelle point n'atouche.
Ongle polis et nais les dois,
Ainsi, ainsi tenir de dois
Qu'aux compaignons ne soit grevance,
Ne autres ne facent nuissance.
Viande au sel de la salliere
N'atouche, c'est laide maniere.
Tes narilles fourgier ne vueilles
De tes dois, ne tes oreilles.
[S.270] De ton coustel tes dens ne feurges,
Fors quant tu mengue, n'espeurges,
Ne craiche par dessus la table,
Car c'est chose desconvenable.
En ton escuelle ne doit estre
Ta cueillier fors quant te dois paistre.
S'on t'a osté ton escuelle,
Garde toy bien que la rapelle.
De.....[1]) te garde et met paine,
Car c'est chose trop villaine.
Quant tu mengue bien te guette
Sur table ton coste ne mette.
Vuiddier et eusserer memoire[2])
Aies ta bouche quant [tu] veulz boire,
Car descort naistre en pourroit
Dont la compaignie s'en deuldroit.

Garde toy bien, en toutes guises,
Viandes au mengier ne desprises,
Et quant tu te siés au mengier
Garde toy bien de laidengier,
Ains fais grande chiere et grant joye,
Ne ne parle par quoy l'en loye[3]);
Quant au mengier mains parleras,
Plus paisible (tu t'en) yras.

Cellui qui courtoisie a chier
Ne doit pas ou bacin crachier,
Fors quant sa bouche et ses mains leve,
Ains mette hors, qu'aucun ne greve.

[S.271] La table ostée, voz mainz lavez,
Puis buvez bon vin, se l'avez;
A Dieu soit gloire, à Dieu soit grace,
Qui de noz cuerz pechier deffache,
Et anime fidelium
Requiescant in gaudium.

II. (XXXVII Quatrains.)

S'ensuivent les contenances la table.

I.

Enfant qui veult estre courtoys,
Et à toutes gens agreable,
Et principalement à table,
Garde ces regles en françoys.

XVI.

Enfant, tu doibs prendre du sel
Dessus ton taillour, et saloir
Ta viande pour mieulx valoir,
Ou dedans ung autre vaissel.

---

1) Lücke in der Handschrift.

2) d. h. daran (vergiss nicht) deinen Mund zu leeren (vuider) und zu wischen (wenn *eusserer* richtig durch *essuyer* erklärt wird).

3) Dieser Vers wird hier erklärt: »Ne parle pas pour t'attirer des louanges«: falsch wie mir scheint: vielmehr glaube ich »sprich nicht von dem Preise der Speisen«, von *loyer*, prix, récompense (s. Roquefort, s. v. *lower*, und Supplem. s. v. *loyer*).

XXI.

Enfant, à table je t'ordonne
Sur tout que point tu ne sommeilles,
Et aussi que tu ne conseilles
En l'oreille d'autre personne.

XXV.

Enfant, ce te est chose honteuse,
Se tu as serviette ou drap,
De boire en aucun hanap,
Ayant la bouche orde et baveuse [1]).

[S. 272] XXVI.

Enfant, se tu faiz en ton verre
Souppes de vin aucunement,
Boy tout le vin entierement,
Ou autrement le gette à terre.

XXVII.

Enfant, garde de presenter
A ton hoste pain ne viande.
Prendre en peut sans qu'on luy com-
Autre ne l'en peut exempter. [mande;

XXXIII.

Enfant, se ton nez est morveux,
Ne le torche de la main nue,
De quoy ta viande est tenue.
Le fait est vilain et honteux.

XXXIV.

Enfant, en quelque compaignie
Que soyes, ne veuilles nifler
Ton nez, ne faire hault sifler;
C'est deshonneur et mocquerie.

XXXV.

Enfant, metz ce dis en entente
Et les retiens en ton conraige.
Le residu de ton potaige
Jamais a autruy ne presente.

XXXVI.

Enfant, garde toi de frotter
Enssamble tes mains, ne tes bras
Ne à la nappe, ne aux draps;
A table on ne se doit grater.

XXXVII.

Enfant, apres que tu a prins
Des biens de ton hoste ou hostesse,
Remercie les de leur largesse;
Tu n'en pourras estre reprins.

Das Uebrige ist unbedeutend oder Wiederholung der in No. I gegebenen Regeln.

[S. 273]

III.

Ballade à ce mesmes (enfant).

Ist eigentlich nur ein Epilog zu den in No. II gegebenen Regeln, der nichts Neues enthält, ausser der durch den Refrain eingeschärften Vorschrift, nach genossener Mahlzeit:

»Prie Dieu pour les trespassez«.

IV.

Autres contenances de table.

Da der grösste Theil dieser Distichen nur Wiederholungen von No. II enthält, genügt es Folgendes herauszuheben:

Se on met lettres en ta main,
Més les tantost dedens ton sein.
Se tu es servy de froumage,
Si en prens pou, non à oultraige.
Et se tu es servy de nois,
N'en mengue que deux ou troys.
S'on sert de fruit devant lever,
N'en mengue point sans te laver.
Se on te fait boire apres graces,
Soit en hanap, ou verre, ou tasses,
Laisse premier boire ton hoste,
Et boy apres quant on lui oste.
Apres peulx dire à haulte voix:
A Dieu vous commans, je m'en vois.

1) Also bediente man sich schon in der Mitte des 15. Jh., aus der das Gedicht nach der Angabe der Herausgeber stammen soll, der Tellertücher (serviettes), während man im 13. und 14. Jh. sich noch den Mund am Tischtuche (nappe) abwischte (vgl. Chastiement des Dames, in den Fabliaux de Barbazan, édit. Méon. Tome 2, p. 200 und bei Le Grand d'Aussy, Vie privée des François. Paris, 1782. Tome 3, p. 139).

V.

Régime pour tous serviteurs.

Aus dem 9 Seiten einnehmenden Gedichte enthalten die nachstehenden Stellen das Merkwürdigste.

Et aussy te fais à sçavoir
Que de trois choses dois avoir
Proprement la condition,
Dont la signification
Maintenant je te veul retraire.
Dos d'asne si est la premiere,
Les autres sont, que bien le saiche,
[S. 274] Grouing de porc, oreilles de vache.
Par dos d'asne, qui les fais porte,
Et que de luitre on ne deporte,
Tu dois entendre, sans doubter,
Que soigneusement dois porter
La cure, le faix et la charge
De ce que ton maistre t'encharge
Diligemment et à grant luste.
Par grouing de porc, qui par tout taste,
Et par tout se boute et se fiert,
Dois entendre qu'à toy n'affiert
Danger de vin ne de viande,
Chaulde, froide, petite ou grande,
Tout dois mengier par appetit,
Quoy que ce soit, grand ou petit,
Car servant lasche et paresseux
Et de viande dangereux,
C'est une tres mauvaise tache.
Apres par oreilles de vache
Grandes et larges, dois entendre
Que nul desplaisir ne dois prendre
En riens que ton maistre te dye,
Et s'il advient qu'il te maldie,
Ou qu'il se courrouce et te tance,
Tu ne le dois prendre en offence.
Mais te dois taire à grans merveilles,
Et avoir les grandes oreilles
A escouter sans riens desdire,
Tant que ton maistre vouldra dire.
— — — — — — — — — — —
Et se tu sers ou clerc ou presbtre,
Gardes ne soyes vallet maistre.

S'il est que soyes secretaire
Tu dois tousjours les secrez taire,
Ne jamais ne dois reveler
Les choses qui sont à celer.
Se tu sers juges, ou advocas,
Ne rapporte nuls nouveaulx cas;
Ne procure à nulluy dommaige,
Tousjours te maintiens comme saige,
Sans pourchasser, ne faire injure.
[S. 275] Et s'il te advient par adventure
A servir duc, ou prince, ou conte,
Marquis, ou baron, ou visconte,
Ou autre terrien seigneur,
Ne soyes de taille inventeur,
D'imposts, de subsides, et les biens
Du peuple ne leur oste en riens,
Sans cause juste et necessaire;
Ne jà pour flater, ne pour plaire,
Ne donne à ton maistre couraige
De faire honte ne dommaige
A nul par fait ne par parolle,
Mais se tu l'en vëois en colle,
A ton povoir l'en dois garder,
Et de mal faire retarder.
Se tu sers gentil-homme en guerre,
Soit tant par mer comme par terre,
Ne va desrobant nulle gent,
Ne leur oste or ny argent.
Ne va pas de ceulx les biens prendre
Que tu dois garder et deffendre,
Ne à nulles gens seculiers
Ne faiz ennuys, ne destourbiers;
Crains tousjours de Dieu la vengence
Et mès en lui ta confidence;
De nul pillier ne peut bien prendre,
Car à la fin le fault tout rendre.
Ne prens par force nulle femme,
Ne leur faiz honte ne diffame,
Et quant telz fais faire vouldras,
Souviengne toy que brief morras. *etc.*

VI—VIII.

Quatrains moraux.

Daraus Folgendes zur Probe:

Qui trop est serf en son avoir,
Paix ne honneur ne puet avoir;
Trop est la richesse mauvaise
Dont li sires n'a preu ne aise.

[S. 276] Deux choses sont que pas ne
C'est jeune femme et esprivier, [quier,
Car il fault pour eulx trop veillier,
Et si les pert-on de legier.

Saige felon doit-on cremir.
Et sot felon bien tost fuir.
Sot debonnaire deporter,
Et saige debonnaire amer.

N'estrive pas contre vaines paroles
De ces jangles que dient les gens foles;
Chacun parle de folie ou science,
Mais pou en est qui aient sapience.

Se tu le sens de ce monde savoyes,
Ou temps present et point d'argent n'avoyes,
Et tu féüsses aussi bon com saint Pol,
Se tu n'as riens, on te tendra pour fol.

Hours, lyon, chat, singe et chien,
Ces .V. bestes aprenion bien;
Mais on ne puet par nul engien,
Mauvaise femme aprenre bien.

Un povre à franc tenement
Vault mieulx c'un serf à grant argent;
Or ne argent ne vault au monde,
Riens fors grace quant Dieu l'abonde.

Assez vault mieulx amis en voye
Que ne font deniers en courroye.
Qui de prendre est ameneuiz,
De donner doit estre hardiz.

[S. 277] IX.

Enseignemens (ganz).

Beau filz, se tu veulz à honneur venir,
Il te convient de toy bannir
Orgueil, pour humble devenir.
Lever matin pour messe oïr,
Si ne te pourra mescheïr.
Apren labour pour toy chevir,
Aime le voir, hé le mentir;
Des foles femmes abstenir
Te doys et trop bone cremir;
Le mesduire d'aultrui haïr,
Parler bel aux gens sans aïr.
Suy les bons, d'eulx te fay cherir.
Soies souffrans, plain de taisir,
Et te garde de trop dormir.
Se tu ce poins veulx acomplir,
Tu ne puès à grans biens faillir.

Apren, si sauras,
Se tu scés, tu auras,
Se tu as, tu pourras,
Se tu puès, tu vauldras,
Se tu vaulx, bien auras,
Se bien as, bien feras,
Se bien fais, Dieu verras,
Se Dieu vois, sains seras
A tousjours mais.

Wien, 9. Februar 1836.

Ferdinand Wolf.

2.

Das Lied vom Trinkhorn oder Wie Untreue sich nicht bergen mag.

(Nach dem Altfranzösischen des Robert Bikez).*)

Ben sarebbe folle
Chi quel che non vorria trovar, cercasse.
Mia donna è donna, ed ogni donna è molle;
Lasciam star mia credenza come stasse.
Sin qui m'ha il creder mio giovato, e giova;
Che poss'io megliorar per farne prova?
— — — — — — — — — — — — — — —
Chè tal certezza ha Dio più proibita
Ch'al primo Padre l'arbor de la vita.
Ariosto; Canto XLIII.

Wer erinnert sich nicht bei diesen Versen an das von Ariost (Canto XLII und XLIII) so artig erzählte Abenteuer Rinaldo's mit dem bezauberten Becher, das Lafontaine den Stoff zu seiner berühmten Erzählung: »La coupe enchantée« oder vielmehr zu seiner frivolen Sittenpredigt über dieses Thema

---

*) Aus den Witthauer'schen Album 1838, unter Mitwirkung vaterländischer Schriftsteller zum Besten der Verunglückten in Pesth und Ofen.

lieferte? Manchem wird auch eine der älteren Bearbeitungen dieses Schwankes bekannt sein, in denen die Rolle des Zauberbechers ein magischer Mantel (Le court Mantel oder le Manteau mal taillé) spielt, der statt seiner Bestimmung entsprechender als ein wahrer Mantel der Liebe die geheimen Sünden derselben zu bedecken, sie mit der grössten Indiscretion enthüllt; oder in denen gar beide Talismane — der Becher bei den Männern, der Mantel bei den Frauen — angewendet werden, um durch boshafte Übereinstimmung eine grausame Gewissheit zu gewähren, wo schon der leiseste Verdacht hinreichte, Unglück den Einen, Schande den Anderen zu bringen (wie in der durch »Percy's Reliques« bekannten altenglischen Ballade: »The Boy and the Mantle« und darnach in Herders Volksliedern). Wenige aber werden wissen, dass die Quelle auch dieser, von so berühmten Dichtern und so vielfach bearbeiteten Sage (denn ausser den angeführten Werken findet man sie auch noch benützt in den alten Romanen von Tristan, Perceval, Morte Arthur, in der bekannten Episode »Florimet's Girole« von Spenser's »Fairie Queen« in dem deutschen Volksliede: »Die Ausgleichung« im »Wunderhorn« 1. Th., S. 389 u. s. w.) wie so vieler anderen, ein uraltes bretonisches Volkslied (Lai) sey das schon im zwölften Jahrhundert von dem anglo-normandischen Jongleur Robert Bikez in Reime gebracht worden und dadurch auf uns gekommen ist: Denn dieses in mehr als einer Hinsicht sehr merkwürdige Gedicht ist bis jetzt noch nicht herausgegeben [1]) und höchstens den Fachgelehrten durch fragmentarische und oft sehr ungenaue Anführungen kund geworden.

Es dürfte daher Manchem interessant sein, daraus die Sage in ihrer Urgestalt kennen zu lernen, sey es um bei so berühmten Dichtern wie Ariosto, Lafontaine, Spenser, den Grad der Erfindung und die Art der Anwendung richtiger würdigen, sey es, um die noch interessanteren Fragen: welche Züge sind in der Sage ursprünglich, und welcher Sinn ihr eigenthümlich gewesen, welche Wanderungen hat sie gemacht, was für Veränderungen erlitten, hat sie dabei gewonnen oder verloren u. s. w. genügender beantworten zu können. Dazu ist es aber nöthig, die Sage möglichst getreu und objectiv wiederzugeben, selbst in ihren scheinbar unrichtigen Einzelnheiten und Nebenzügen und vor Allem ohne moderne Ausschmückung und subjective Färbung; ein Verfahren, das man bei Sagen überhaupt nicht gewissenhaft genug beobachten kann, denn sie sind wie die Blumen und Früchte des Waldes, die man geniessen muss, wo und wie man sie findet; die aber aus dem geheimnissvollen Walddunkel, das sie gehegt, verpflanzt, selbst im üppigsten Boden und unter den Händen des geschicktesten Kunstgärtners wohl an Fülle und Farbenschmuck gewinnen können, aber die ursprüngliche Frische und das eigenthümliche Aroma gewiss verlieren. Möchte es mir gelungen sein, die unnachahmliche Einfachheit, Frische und Naivetät des Originals in nachstehender fast wörtlichen Übertragung einigermassen bewahrt zu haben! —

Ein Abenteuer will ich erzählen, das sich am Hofe des guten Königs zutrug, der Bretagne und ganz England beherrschte, so wie man es geschrieben findet. Der gute König Arthur feyerte, so wie die Sage geht,

---

1) Ich verdanke die Abschrift der einzigen davon existirenden Handschrift (Ms. Digby No. 86 in der Bodley'schen Bibliothek zu Oxford) der Gefälligkeit meines Freundes, des um die altfranzösische Literatur hochverdienten Herrn F. Michel und werde demnächst das Original abdrucken lassen. [Erschien 1841 in: »Über die Lais etc.« p. 327 ff. Vgl. jetzt: »Le Lai du Cor. Restitution critique p. Dr. F. Wulff.« Lund 1888.]

einst das Pfingstfest zu Carlion mit grossem Aufwande. Reich war das Fest wie unsere Historie berichtet, denn dreissigtausend Ritter sassen an jenem Tage beim Mahle und dreissigtausend Damen, sowol Ritterfrauen als Edelfräulein. Das war recht wunderherrlich! Jeder hatte eine ebenbürtige Tischgenossin; denn wer keine Frau hatte, ass mit seiner Tochter, seiner Schwester oder seiner Freundin; das war recht nach höfischer Sitte [1]).

Der König hatte nemlich alle seine Vasallen und Dienstmannen in allen seinen Reichen von Bretagne bis Teutschland und von Boillaunde bis nach Irland aufgeboten, um bei diesem Hoffeste zu Carlion zu erscheinen, und Lehens- und Dienstpflicht dabei zu leisten [2]). Auch fanden sich in der That alle dabey ein, die Grossen des Reiches und die minder Vornehmen. Aber noch vor dem Ende des Mahles werden sich Alle höchlich erzürnen, denn seht, da erscheint plötzlich ein anmuthiger schöner Edelknecht; auf einem schnellfüssigen Renner eilt er zum Prunksaal; in der Hand hält er ein Horn an vier goldenen Bändern. Das Horn war von Elfenbein in goldener Einfassung, mit Perlen, Beryllen, Sardonyxen und kostbaren Chalcedonen reich besetzt; aus einem Elephantenzahn war es gemacht; nie sah ich ein so grosses, so starkes, so schönes. Oben hatte es einen Reif von Silber mit vielfarbigem Schmelzwerk und hundert kleinen Glöckchen von feinem Golde, das Werk einer Fee aus Constantin's Zeit, die klug war und verständig, und dem Horn eine Bestimmung gab, die ihr sogleich vernehmen werdet. Wenn man auf das Horn nur ganz sachte mit dem Finger schlug, so ertönten die hundert Glöckchen so süss, dass nicht Harfe noch Fiedel, noch Mädchenlied, noch Sirenensang so lieblich zu hören waren. Ja, wäre Einer eine Meile weit zu Fuss hergekommen, so würde er, wie er sie nur gehört, sogleich all seine Müdigkeit vergessen haben.

Mit diesem Horn trat der Bothe in den Prunksaal, wo er all die Barone, voll hohen, adeligen Muthes versammelt fand. Da ergriff er das Horn, das an seinem Halse hieng, schlug darauf und schwang es hoch empor. Alsbald ertönten die Glöckchen so helle, dass der Saal davon wiederklang, und stimmten so schön zusammen, dass alle Ritter darüber das Essen vergassen, kein Edelfräulein mehr ihre Schale ansah, noch einer der Schenken, so dienstbeflissen er auch sonst war, mehr daran dachte, das Getränke darzureichen, oder in den kostbaren Steinkrügen und grossen goldenen Trinkschalen Wein, Claret, Honig und Kräuterwein aufzutragen; wie angezaubert blieben sie stehen, und der etwas trug, verschüttete es; da gab es keinen Seneschall, wenn er auch noch so stark, gewandt und in adeliger Sitte erfahren, der, wenn er ein Trinkgeschirr trug, nicht fiel oder schwankte; der aber eben Brot vorschnitt, schnitt sich in die Hand. Das Horn hatte sie alle verzückt; Alles vergassen sie darüber, und jeder schwieg, um nur auf das Horn zu hören. Selbst der reiche König Arthur verstummte darob, und all die Könige, all die Grossen waren so schweigsam geworden, dass kein einziger mehr ein Wort sprach.

---

1) Nach der höfischen Tischzucht (Convenance de table) des Mittelalters war es, besonders bei festlichen Mahlzeiten, gebräuchlich, dass immer ein Herr und eine Dame von einem Teller assen, aus einem Becher tranken; daher die Sorge, Jedem einen ebenbürtigen Tischgenossen (compaignon de table) zu geben.

2) Es gehörte bekanntlich mit zu den Pflichten der Vasallen und Ministerialen (Lehns- und Dienstleute) bey den grossen Hoffesten ihres Lehensherrn um Weihnachten, Ostern und Pfingsten u. s. w. zu erscheinen, zur Verherrlichung derselben und zur Leistung der ihnen dabey obliegenden Dienste als Truchsessen und Mundschenken u. s. w.

spricht der König, »soll nicht verborgen bleiben.« Jeder freut sich, als er von dem Könige vernimmt, dass Alle hören sollen, was die Schrift künden werde; aber Manchen, der sich dess jetzt freut, hat es später gereut, und Manchen, dem diess jetzt viel Kurzweil macht, hat es später in Unmuth und Zorn gebracht. Und es sprach der Capellan, der fürwahr weder ein Narr noch gemeinen Sinnes war: »Wenn man mir glauben wollte, so bliebe immer ungelesen, was hier geschrieben steht, und diese Zeichen künden; aber da Ihr es einmal wollet, so sollt Ihr Alles ohne Hehl vernehmen: »Dies entbietet Euch Mangon von Moraine der Blonde: dieses Horn verfertigte eine Fee in schalkhafter Weise; sie gab ihm nämlich die Bestimmung: dass nie ein Mann, sey er auch sonst noch so weise oder thöricht, daraus trinken solle, wenn er ein Hahnrey und eifersüchtig ist, noch Jener, der ein Weib hätte, dem auch nur in Gedanken nach einem Anderen als ihm, je gelüstet habe; solche wird das Horn nicht trinken lassen, vielmehr ohne Rücksicht auf Rang und Ansehen, seinen Inhalt über sie ausgiessen und sie und ihre Kleider begiessen, wenn sie auch noch so geschickt und ihre Kleider tausend Mark werth wären. Der aus diesem Horn trinken will, muss ein Weib besitzen, das nie, selbst nicht in Gedanken, einen Besseren als ihren Gemahl haben wollte, sey es aus treulosem Wankelmuth, oder um Gut zu gewinnen, oder um den Schönsten zu erobern. Nur wessen Weib durchaus treu und wahr ist, wird daraus trinken können. (Bis jetzt mochte noch kein verheirateter Ritter, von hier bis Montpellier, einen Tropfen daraus trinken, wenn anders der Schreiber dieser Zeilen die Wahrheit berichtet hat!)«

Grosser Gott! wie manche Dame, erst noch so fröhlich, wurde dadurch diesen Tag noch übel gelaunt! Da war keine, wenn sie auch für noch so treu galt, die nicht betroffen niedersah; selbst die Königin liess den Kopf hängen. Eben so betroffen sahen unter den hier versammelten Baronen alle Ehemänner aus, wenn sie auch ihre Frauen zu kennen glaubten. Die Mädchen aber scherzten, zischelten unter sich, sahen ihre Freunde mit schalkhaftem Lächeln an, und sprachen: »Nun werdet ihr bald die Eifersüchtigen erprobt sehen, ja bald die Eifersüchtigen, die Hahnreye und die Dulder kennen lernen!« — Arthur ist sehr übel zu Muthe, doch stellt er sich fröhlich, und ruft seinem Seneschall Keerz[1]) zu: »Füllet mir dieses reiche Horn, denn ich will versuchen, ob ich daraus trinken kann!« — Keerz, der Seneschall, erschrak über diesen Befehl, doch füllte er das Horn mit Würzwein und überreichte es dem Kaiser[2]). Der König Arthur nimmt es und bringt es zum Munde, denn er gedachte es zu leeren; aber — er lerrt es über sich, bis auf die Füsse sich damit begiessend. Darob entbrennt der König in Zorn: »Das Schlimmste ist nun eingetroffen!« spricht Arthur, ergreift ein Messer, und will es der Königin durch den Busen ins Herz stossen. Aber Gawein, Kadoin, Iwein und Giflet fallen ihm in den Arm und entringen ihm das schon gezückte Messer, hart ihn desshalb tadelnd. »Hoher Herr,« spricht Iwein, »erniedrigt Euch nicht also, denn es gibt kein

---

1) Keerz, Keux oder Kex (Caius Seneschallus), Arthurs Panierträger (Gonfanonier) und Oberhofmeister (Sénéchal), ist der Thersites der Romane der Tafelrunde; denn mit der Zunge tapferer, als mit dem Schwerte, machte er sich durch seine Prahlereien lächerlich, durch seine Verläumdungen verächtlich.

2) So wird Arthur auch manchmal genannt, entweder wegen seiner Oberherrschaft über mehrere andere Könige, seine Vasallen oder weil er, nach der Sage, Rom erobert haben soll.

Weib, das verheiratet, nicht wenigstens in Gedanken gesündigt hätte. Und so ist es auch kein Wunder, wenn Euch das Horn begoss. Dasselbe werden hier alle Ehemänner erfahren, wenn sie daraus zu trinken versuchen sollten. Könnt Ihr daher die Königin mit dem klaren Antlitz tadeln? Seid Ihr doch des Adels Zierde und meine Herrin Euch treu ergeben. Nie habe ich aus eines Menschen Mund von ihrer Schande sprechen hören.« — »Iwein,« sprach die Königin, »alsogleich lasse mein Herr und Gemahl Dornbüsche in Brand stecken und mich hineinwerfen, und wenn mir das Feuer ein Haar versengt, oder den Zipfel meines Kleides anbrennt, so lasse er mich von Pferden schleifen [1]). Denn ich habe nie einen Anderen geliebt, noch werde ich je einen lieben. Nur ein einziges Mal, wie wahr ist doch dieses Horn! liess ich mich hinreissen, durch einen kleinen Fehltritt vom rechten Wege abzukommen. Im verflossenen Jahre war's, dass ich einem Edelknechte, noch mehr Knabe als Jüngling, einen Ring gab, welcher es wagte, einen Riesen zu bestehen, einen waffenkundigen Gesellen, der damals Gawein, sein Geschwisterkind, argen Verrathes beschuldigte. Der Junker vertheidigte ihn; schlug sich mit jenem; hieb ihm mit seinem scharfen Schwerte den Kopf ab. Sobald er ihn getödtet, hat er Urlaub begehrt; da bot ich ihm meine Liebe an, gab ihm einen Ring; denn ich gedachte ihn dadurch zurückzuhalten um unseren Hof zu zieren. Wäre er jedoch geblieben, würde er von mir nicht mehr geliebt worden sein. — Fürwahr, sprach die Königin, seit ich als Mägdlein dir vermält ward, war ich nicht unverdient glücklich. — In meinem ganzen Leben habe ich mir sonst nie eine erniedrigende Handlung zu Schulden kommen lassen. Es gibt unterm Himmel keinen Mann, sei er auch noch so reich, Emir oder Graf, selbst den König von Rom nicht ausgenommen, den ich lieben möchte, nicht um alles Gold von Pavia. — Der aber, der dieses Horn sandte, hat mir fürwahr grosse Schmach angethan; der hat nie eine Dame geliebt. Nie werde ich wieder froh seyn, bevor ich nicht gerächt bin!«

Da sprach der König Arthur: »Redet nie wieder von Rache; dem, der desshalb den König von Moraine bekriegen wollte, sei es auch mein reichster Nachbar oder nächster Verwandter, könnte ich nie wieder von Herzen gewogen sein. Ich habe ihm ja vor allen meinen Vasallen angelobt, ihm desshalb, so lang ich lebe, nicht übler zu wollen. Unrecht wäre es, wenn ich wortbrüchig würde; ja, das wäre eine Niederträchtigkeit! Der König, der sich selbst so arg Lügen straft, gefällt mir nimmer!« — »Hoher Herr,« wiederholte die Königin, »seit ich als Mägdlein Euch vermält ward, war ich nicht unverdient glücklich. Sehr grosse Schandthat thut fürwahr eine Frau von hoher Abkunft, die einen guten Gatten hat und einen Anderen zu ihren Freunde macht. Denn wer besseren Wein sucht, als den von Trauben, und besseres Brot als von Weizen, den sollte man hängen und verbrennen, und dann seine Asche den Winden übergeben. Und ich, der von den drei besten Königen der beste [2]) geworden, sollte dennoch einen schöneren und tapferen

---

1) Es ist kaum nöthig, zu bemerken, dass die Königin zum Beweise ihrer Unschuld, hier die Feuerprobe selbst anbietet; eine der üblichsten Arten des Gottesurtheils im Mittelalter, besonders in dem Falle, wenn eine Frau des Ehebruchs verdächtig war.

2) Wahrscheinlich eine Anspielung auf die zum Sprichworte gewordenen Drei Heldenkönige Britaniens wie aus nachstehender walisischer Triade (dreitheiligem Spruchgedicht) nach Probert's Übersetzung erhellt: »The three heroic sovereigns of the isle of Brelain, translated from the Welsh by William Probert«. London 1823. 8. p. 385. 23.

suchen wollen? Das sage ich Euch in Wahrheit, hoher Herr, dass Ihr mit Unrecht mir zürnt. — Nie sollte man einem freigeborenen Ritter gestatten, dieses Horn zu nehmen, um sein Weib dadurch in Schande zu bringen!« — Der König sprach: »Und doch soll's geschehen; Alle sollen es versuchen, Könige, Herzoge und Grafen; nicht will ich allein davon Schande haben.«

Dem Könige von Sinadoune reichte es der König Arthur; kaum hatte jener es jedoch ergriffen, so hat es ihn übergossen. Dann nimmt es der König Muz, auch er wird davon begossen. Und Aguissan, König von Schottland, will durchaus daraus trinken, über ihn leert es sich ganz aus, worüber er nicht wenig sich erzürnte. Der König von Cornwall dachte unfehlbar daraus zu trinken, über ihn hat es sich ganz ausgeleert, worüber er in grossen Zorn gerieth. Und über den König Gohers ergoss sich das Horn. Den König Glovien begoss es weidlich. Kaum hat es Kadoin in den Händen, so überschüttet es auch ihn. Nicht besser ergeht es dem König Loth, der sich desshalb für einen grossen Narren hält. Den Schnurbart begiesst sich Caraton. Und von den zwei Königen von Irland gelingt es keinem, sich nicht damit zu begiessen. So geht es auch dreissig Grafen, die grosse Schande davon hatten. Und wer sonst von allen hier versammelten Baronen das Horn versuchte, konnte ebensowenig daraus trinken. Jeden begoss es und Jeder erzürnte sich darob. Die es aber bereits zu ihrem nicht geringen Schmerz versucht hatten, reichten es weiter und sagten, dass der T*** dieses Horn und den, der es brachte und jenen, der ihn sandte, holen solle; denn wer diesem Horne glaubte, würde sein Weib der Schande preisgeben.

Da der König Arthur sah, dass es Alle begiesse, erzürnte er sich nicht mehr darüber; ja, er fieng an zu lachen, es machte ihm viel Spass, und er rief alle seine Barone zusammen: »Ihr Herren, höret mich an! Ich bin nicht der einzig Genarrte. Der dieses Horn mir gab, hat mir fürwahr ein grosses Geschenk gemacht. Bei der Treue, die ich Allen, die ich hier sehe, schuldig bin, ich würde es nicht um alles Gold von Pavia wieder hergeben. Fürder soll es keinen Mann mehr geben, der nicht aus diesem Horne zu trinken versuchen müsste! — Die Königin ist roth, ob jenem grossen Wunder, von dem sie nicht zu sprechen wagt; schöner ist sie als eine Rose.« Der König sah sie an, sehr schön erschien sie ihm; er hat sie zu sich gezogen und dreimal geküsst: »Dame, den mir verursachten Unmuth will ich gütig Euch verzeihen!« — Und sie antwortet: »Hoher Herr, Dank Eurer Gnade! — Ihr aber Geringe und Vornehme, versucht nur zu das Horn von Elfenbein!« — Ein Ritter nahm es, der seiner Frau zulächelte, jener war es, der vom ganzen Hofe die grösste Freude hatte, und am wenigsten spottete, und am adeligsten sich benahm, und gewaffnet, am meisten gefürchtet war; denn an Arthurs Hof gab es keinen besseren Degen noch einen rüstigeren Arm — Herrn Gawein ausgenommen. Er hatte blonde Haare und einen rosigen Schnurbart, helle braune lächelnde Augen[1]), sein Körper war anmuthig gebaut, die Füsse gewölbt und doch nicht krumm, er war ein gewandter Reiter, Garadue war sein Name, weitberühmt war er[2]). Dieser

1) Röthlich blonde (sors, rosez) Haare und Bart galten im Mittelalter für eine grosse Schönheit, ebenso hellbraune, in's Grünliche oder Bläuliche spielende (veirs) Augen.

2) Garadue, Karados, Caradoi oder Cradawi, der Armbrecher, war einer der berühmtesten Ritter des Arthur'schen Sagenkreises, so sagt schon Chrétien aus Troyes von ihm: Après sist Karados briesbraz vns chevaliers de grant solaz (Roman d'Erec et d'Enide, ms. Cangé 26, pag. 7498, Fol. 13); und in den oben angeführten wallisischen Triaden wird er unter den drei

[illegible] gewesen zu [illegible] Körper [illegible]

[illegible] Es war schön [illegible]

[illegible] Lieder an den [illegible] pflegten. [illegible] verfassten [illegible] an die Zuhörer vor. [illegible] Anfang [illegible] ein Beweis, dass der [illegible] Spielmann (Jongleur) war, wenn [illegible] Ton nicht schon hinlänglich

in der That noch dieses Horn sehen [1]). Diess sagte Robert Bikez, der in lustigen Streichen wohl erfahren ist; nach der Erzählung eines Abtes hat er diese Mähr gedichtet: Wie man also das Horn zu Carlion befunden hat. —

3.

Der Blanca-Fall*).

Spanische Volkssage.

Dem Spanischen des D. J. A. de Achoa nacherzählt von Ferdinand Wolf. Aus der spanischen Zeitschrift: „El Artista;" Tomo III. p. 137—142; Jahrg. 1836.

Zu der Zeit, als der heilige König Don Fernando über Castilien herrschte, der den Mauren Cordoba, Sevilla und viele andere ihrer schönsten Städte abgewann, lebten zwei Jünglinge, beide gleich edel und tapfer, von Jugend auf Freunde und Waffengefährten, an einem Tage, nach der ruhmvollen Einnahme von Jaen, wobei sich beide gleich sehr hervorthaten, zu Rittern geschlagen und zu Feldhauptleuten ernannt. Und doch waren sie einander so ungleich wie ein wilder Stier und ein sanftes Lamm; denn der eine, Don Alfonso genannt, war heftig, herrisch und mochte in nichts einen Nebenbuhler vertragen; Don Enrique, der andere, hingegen war sanft, nachgiebig und fast weibisch. Und doch war es gerade der Tag, an dem sie zusammen den Ritterschlag empfingen, der aus zweien der treuesten Freunde zwei der bittersten Feinde machte; denn die schöne Blanca von Almodovar hatte beiden den goldenen Sporn angelegt, und beide wurden von ihrem Liebreiz so sehr bezwungen, dass sie darob alles Andere vergassen. Als sie daher ihre gemeinsame Liebe zur schönen Blanca inne wurden, wollte keiner dem andern nachstehen; Alfonso tobte und drohte, und Enrique, sonst so sanft und nachgiebig, wollte und konnte hierin dem Freunde nicht weichen; ja einst kamen sie desshalb so hart an einander, dass D. Alfonso mit den drohenden Worten: »Wahre dich Gott, dass du dich je wieder von mir in Blanca's Fichtenwäldern betreten lässest!« seinen Freund verliess.

Es stand nämlich, nur eine Meile von Puerto-Alto, der Burg des Don Enrique, entfernt, auf dem Gipfel eines steilen Felsberges, rings von dichten Fichtenwäldern umgeben, ein uralter, viereckiger Thurm; hier hauste der Feldhauptmann Rogerio de Almodovar, hieher hatte er sich zurückgezogen und lebte abgeschieden von aller Welt seit dem Tode seiner über alles ge-

---

verriethe. Die unserer Leser, die Sinn für ächte Poesie bewahrt haben, mögen entscheiden, ob diese köstliche Reliquie uralter Volkspoesie den Vergleich mit den Bearbeitungen desselben Gegenstandes von so berühmten Kunstdichtern wie Ariost und Lafontaine zu scheuen habe?

1) Wir haben vergeblich in Herrn von Raumers Briefen aus England nachgeschlagen, ob dieses Horn noch zu Cirencester aufbewahrt werde; jedenfalls haben unsere Ehemänner dieses Horn nicht mehr zu fürchten, da wohl die Wunder zu Carlion mit Ursache geworden seyn mögen, dass das Trinken aus Hörnern aus der Mode kam. Verdächtiger ist es freilich, dass bey unseren Damen das Tragen bald zu langer bald zu kurzer Mäntel Mode geworden ist, als sollte die Mode — — — —; doch fern sey jede boshafte Deutung.

*) Aus: Blätter z. Kunde d. Literatur d. Auslands. 1839. Nr. 20—21. S. 77-80, 84.

[S.77b] liebten Gattin Elvira, die auf einer Jagd von Wölfen zerrissen worden war. Seit jenem Unglückstage hatte er selbst der Jagd, sonst seiner grössten Lust, entsagt, und überliess sich tagelang dem finster-brütenden Grame; dann durfte Niemand ihm nahen, als seine Tochter Blanca; nur die Sorge für diese fesselte ihn noch ans Leben, nur sie konnte ihn noch manchmal auf Augenblicke erheitern. In dieser düstren Einsamkeit war Blanca aufgewachsen, ihr Vater und seine wenige Dienerschaft waren die einzigen Menschen, mit denen sie Umgang pflog; die Wälder, den Bogen an der Seite, zu durchstreifen, machte ihr die grösste Freude; sie war so schön und behende, wie das Reh, das sie verfolgte, aber eben so scheu und wild geworden. Ihr Herz war zwischen drei Wesen getheilt: Gott, ihrem Vater und Gazul, einem ungeheuren Fanghunde, der ihr mit der grössten Treue anhing. Nur ein einziges Mal hatte sie ihre Einsamkeit verlassen, um ihren Vater nach Hof zu begleiten, wohin ihn der Befehl seines Königs rief; damals war es, dass Alfonso und Enrique sie sahen und in Liebe zu ihr entbrannten. Die Pracht des Hofes, der Glanz der Ritterschaft hatten das Mädchen mehr geblendet als ergötzt, das geräuschvolle Treiben hatte es betäubt; es sehnte sich nur desto mehr nach der Stille seiner Wälder, und begrüsste sie nach einmonatlicher Abwesenheit mit um so grösserer Freude und derselben Unbefangenheit, mit der es sie verlassen hatte. Blanca lag nun wieder mit gewohnter Lust dem Waidwerk ob; eines Abends aber sah man sie früher als gewöhnlich im schnellsten Lauf und mit allen Zeichen des heftigsten Schreckens heimeilen; auf die Fragen der ihr entgegenstürzenden Diener und des angsterfüllten Vaters vermochte sie nur zu antworten: »Zum Walde! — zum Walde! — ein Mann . . . . Gazul!« —

Alsogleich liess sich Rogerio waffnen und begab sich, von zwei Dienern begleitet und Gazul folgend, nach dem untern Theile des Waldes, wohin der Hund sie leitete, indem er vor ihnen hersprang und von Zeit zu Zeit kläglich heulte. Als sie zu der Stelle kamen, wo sich noch heutiges Tages der Bergstrom von dem Gipfel der Felsen herabstürzt, verschwand der Hund plötzlich. Rogerio rief ihn mehrmals; aber das Brausen des von [S.78a] so ansehnlicher Höhe herabstürzenden Stromes übertäubte seine Stimme; er wollte daher, nach einer Viertelstunde vergeblichen und peinlichen Harrens, schon diese Stelle verlassen, um selbst weiter nachzusuchen, als der treue Hund wieder erschien mit eingezogenem Schwanz und blutbefleckter Schnauze. Der Herr befahl ihm, weiter zu gehen, und der Hund, geborchend, leitete sie zu einem dichten Gebüsche, wo er stehen blieb und wieder kläglich heulte. Als nun Rogerio mit seinen beiden Dienern in das Gebüsch eindrang, sah er einen zierlich gekleideten jungen Mann auf dem Boden hingestreckt, dessen linke Schulter von einem Pfeile durchbohrt war. Der grosse Blutverlust und die Blässe des Antlitzes liessen fürchten, dass der Jüngling, dessen reiche Kleidung eine vornehme Geburt verrieth, auf den Tod verwundet sey. Rogerio und seine Gefährten blieben einige Minuten sprachlos und schreckerstarrt von dem Anblick dieses Unglücklichen; plötzlich rief einer der Diener, der sich unterdess dem Verwundeten mehr genähert hatte: »Beim heiligen Johann, Herr, dieser Mensch gibt noch Zeichen des Lebens; es wäre allzu grausam, ihn in diesem Zustande zu verlassen, um so mehr, als nach dem Pfeile zu urtheilen, Donna Blanca ihn verwundet hat!« —

»Das wäre grausam!« — [illegible] Rogerio, »[illegible] weisst du auch, ob er es nicht verdient hat?«

Als der Befragte dar[illegible] [illegible] wusste, entgegnete der andere Diener, der bisher [illegible] hat[illegible] [illegible]det nichts, wenn wir ihm jedenfalls das Leben [illegible] [illegible]llte er die Ehre der

Donna im mindesten verletzt haben, so fehlt es im Thurm nicht an guten Stricken, um ihn damit zu züchtigen. Doch wäre es auch möglich.....«

»Nicht weiter« — unterbrach ihn der Herr — »ladet ihn auf und tragt ihn nach dem Thurm.«

Rogerio aber eilte auf dem nächsten Wege nach Hause, und liess alsogleich seine Tochter zu sich rufen. »Blanca« — sprach er zu ihr — »ich habe den Mann gefunden, von dem du sagtest; was hat er dir zu Leid gethan.«

»Habt Ihr ihn getödtet?« — fragte das Mädchen entgegen mit wildscheuen Blicken.

»Er war schon dem Tode nahe.«

»Und wo ist er nun?«

»Man wird ihn alsogleich hieher bringen.«

»Wie, Ihr habt ihn gerettet? Es ist ein Mann, mein Vater, der....«

»Der....? Lass mich Alles wissen!«

»Der sich erkühnte, mich am Bergstrom zu überraschen; ich ergriff die Flucht, und er verfolgte mich; ich machte ihm ein Zeichen mit meinem Bogen, davon abzustehen; und er verachtete mein Zeichen, verachtete meine Drohung; da schoss ich einen Pfeil nach ihm ab, der ihn ohne Zweifel getroffen hat.«

»Und das ist Alles?«

»Alles.«

»Mein Gott, muss denn der Friede dieser Berge immer durch die Gewaltthätigkeit des Menschen gestört werden! — Und du, meine Tochter, bloss desshalb, weil ein Mann dich sprechen will, vielleicht deinen Beistand anflehen will, weil er [S. 78b] sich in dem finstern Dickicht nicht mehr zurecht finden kann, erkühnst dich, ihm den Tod zu senden?! — Unglückliche Elvira, wenn du noch lebtest, du hättest deine Tochter Sanftmuth gelehrt, dein Beispiel hätte sie abgehalten, so wild zu werden, wie der Bergstrom, an dem sie aufgewachsen ist!«

Hierauf befahl Rogerio seiner Tochter, des Fremden zu pflegen, und ihre ganze Heilkunst aufzubieten, um sein Leben zu retten.

Dieser von Blanca verwundete und nun ihrer Obsorge anvertraute Mann war aber Niemand anderer als Don Enrique von Castilla, Herr von Puerto-Alto. Drei Monate musste er in dem einsamen Thurme Rogerio's zubringen, bis er durch Blanca's Pflege und Kunst von seiner lebensgefährlichen Wunde wieder gänzlich hergestellt ward. Aber von seiner Liebe zu ihr, der Urheberin aller seiner Schmerzen, war er nicht geheilt worden; vielmehr hatte diese wo möglich noch zugenommen, eben durch die fast zärtliche Sorgfalt, mit der sie ihre Schuld wieder gut zu machen suchte; denn Blanca war in diesen drei Monaten viel sanfter geworden, und Enrique's Leiden, das Werk ihrer wilden Raschheit, hatten ihr eine nie gefühlte Theilnahme für ihn eingeflösst. Ja, als er scheiden musste, nahm sie nicht ohne deutliche Zeichen von Gegenliebe von ihm Abschied, und er musste ihr versprechen, bald wieder zu kommen.

Unterdess war man in Puerto-Alto über Enrique's langes Ausbleiben natürlich in grosser Sorge, und als er endlich heimkehrte, hatte er genug zu thun, um die ihn mit Fragen Bestürmenden zufrieden zu stellen, ohne das Geheimniss seines Herzens zu verrathen. Bei allen gelang es ihm, nur nicht bei Don Alfonso. »Enrique,« sprach dieser zu ihm, »ich weiss, wo du gewesen bist!« —

»Du? — nicht möglich!«

»Ich weiss es; aber ich will, dass du es selbst gestehest.«

»Wenn du es meinst, so sey's drum; — aber ich bin nicht schuldig, irgend Jemand Rechenschaft von meinem Betragen zu geben.«

»Dein feines Bemühen, es geheim zu halten, sonst so fremd deinem Charakter, würde es mich vermuthen lassen, wenn ich es nicht ohnehin wüsste.«

»Vermuthe, so viel dir beliebt; aber das Wahre an der Sache ist, dass ich auf einer grossen Jagd war, dass ich mir da ein Bein gebrochen habe, und dass sich dessen Heilung so lange verzögerte . . . . .«

»Bei Gott, das wurde schnell geheilt!« —

»Drei Monate musste ich das Bett hüten.«

»Enrique! niemals hast du gelogen, warum thust du es nun? — Ich will dir beweisen, dass beides, was du vorgebracht hast, durchaus falsch ist. Ein castilianischer Herr, wie du, begibt sich auf eine grosse Jagd nie ohne ein ansehnliches Gefolge von Dienern und Reitknechten; du aber warst allein, ganz allein; da daher an der Jagd kein wahres Wort ist, so bleibt mir kein Zweifel, dass es mit dem gebrochenen Beine sich ebenso verhält.«

»Wohl, glaube denn, was du willst; ich kann nichts weiter sagen, wenn du mir nicht glaubst! Lebe wohl!«

[S. 78a] »Nie hätte ich gedacht, dass ein Edelmann, und noch viel weniger, dass ein Ritter sich so weit erniedrigen könnte, zu lügen,« sagte Don Alfonso, indem er ihn am Arme zurückhielt. »Ich weiss, wo du gewesen bist, ich weiss es; du warst in dem Thurme Rogerio's von Almadovar.«

»Und was kümmert dich mein Aufenthalt? — Bin ich vielleicht verpflichtet, dir davon Kunde zu geben? — Mir scheint, dass unsere Freundschaft . . . . . .«

»Aufgehört hat,« rief Don Alfonso mit verächtlich-drohendem Blicke, »du hast dich derselben unwürdig gemacht, du hast gelogen.«

»Gelogen?!« —

»Höre, noch bin ich nicht zu Ende. Du darfst nicht vergessen, dass ich Blanca liebe, und dass . . . . .«

»Ich sie auch liebe!« unterbrach ihn Don Enrique.

»Dann, Ritter, muss einer von uns beiden das Leben lassen, verstehst du mich? und trotz dem, dass ein Mann, der gelogen hat, unwürdig ist, seine Klinge mit der meinigen zu messen . . . . du verstehst mich doch?« —

»Ja wohl verstehe ich dich; und dennoch werde ich meine Klinge nicht mit der deinen messen.«

»Also bist du auch feige?« —

»Diesen Schimpf würde jeder andere als du mit dem Leben büssen; aber wir haben allzu oft zusammen dem Tod in die Augen gesehen, als dass du deshalb im Ernste den leisesten Verdacht gegen mich hegen könntest. Höre, Don Alfonso, ich werde dir reinen Wein einschenken. Wollte ich dich täuschen, so würde ich dir sagen, dass ich die schöne Blanca längst vergessen habe; aber ich will dir ohne Rückhalt erklären, dass ich sie mehr als je liebe, und dass ein Aufenthalt von drei Monaten in ihrer Burg . . . .«

»Von drei Monaten!«

»Unterbrich mich nicht. — Ein [illegible] Wunde [illegible]
Rogerio's Thurme Hülfe zu suchen, [illegible]
Habe ich Blanca früher geliebt, [illegible]
Weise werde ich einwilligen, von d[illegible]
nicht die Waffen sollen [illegible]
der zartesten Kindheit [illegible]

immer noch als solchen, und es wäre mir allzu schmerzhaft, ja unmöglich, dein Blut zu vergiessen. Ich will dir ein anderes, ein sichreres Mittel vorschlagen, das uns nicht auf immer entzweien soll; du magst dann selbst entscheiden, ob du es nicht annehmen musst.«

»Sprich, lass hören!« rief Don Alfonso mit vor Wuth zitternder Stimme.

»Wir lieben beide Blanca; wohl denn — lass uns zusammen nach Rogerio's Thurm gehen, freien wir um sie bei ihrem Vater, und die Tochter von Almodovar entscheide selbst über unser Geschick. Bist du's zufrieden? Wenn sie dich erwählt, so gelobe ich, dir fürder nicht mehr hinderlich zu seyn und dich in Frieden dein Glück geniessen zu lassen. — Gelobst du mir dasselbe?«

»Wohl, so sey es; morgen brechen wir auf. — Gott befohlen.«

Und so geschah es auch. Des andern Tages in aller Frühe machten sich die zwei Freunde auf nach dem Thurme von Almodovar, begleitet von ihren Knappen und Dienern. Als sie bei [S. 79b] der Veste ankamen, wurden sie mehr wie ein lästiger Besuch als wie willkommene Freunde empfangen.

Nach den ersten, üblichen Höflichkeitsbezeugungen ersuchte Don Enrique den Burgherrn, dass er ihm und seinem Freunde auf kurze Zeit geheimes Gehör gönnen wolle. Rogerio bewilligte es und führte sie in ein abgelegenes Gemach. Da nahm Enrique für sich und für seinen Freund das Wort, und sprach: »Ihr kennt ohne Zweifel unsern Stand und unsere Geburt?«

»Ja wohl,« versetzte der Castellan, »Euer Vater war mein Waffenbruder, und auch Alfonso's Vater kannte ich genau; ich weiss, dass ihr beide edel und reich seyd.«

»Unter dieser Voraussetzung habe ich nicht Noth, es Euch zu sagen; aber die Ursache unseres Hieherkommens muss ich Euch erklären. Wir wuchsen zusammen unter einem Dache auf, wir haben uns immer wie Brüder geliebt, und würden es noch, wenn nicht ein unglücklicher Zufall uns zu Nebenbuhlern in der Liebe zu Eurer Tochter gemacht hätte. Andere an unsrer Stelle hätten die Waffen entscheiden lassen, wir aber haben uns entschlossen, beide um Blanca's Hand bei Euch zu werben; sie mag frei wählen, wer von uns ihr Gatte seyn soll. Wir haben gelobt, uns ihrer Entscheidung zu unterwerfen.«

»Meiner Meinung nach,« entgegnete der Vater, »würdet ihr eher Frieden halten, wenn sie keinen von euch erwählte!« —

»Ihr täuscht Euch!« fuhr Don Alfonso auf, »das einzige Mittel, uns zu retten, und Euch gegen unsere Nachstellungen zu schützen, ist die Bewilligung der Bitte meines Freundes.«

»Wie, ihr erkühntet euch vielleicht? . . . .«

»Nichts ist unmöglich!« — rief trotzig Don Alfonso.

»Junger Mann, Ihr seyd fürwahr allzu kühn! — Dessenungeachtet will ich Eure Bitte gewähren; kommt mit mir. Aber nein; hört mich vorerst: Ich liebe Blanca; sie ist das einzige Wesen, das nach dem Tode ihrer Mutter mir noch theuer ist; ich wünsche, dass sie glücklich sey, doch möchte ich um keinen Preis mich von ihr trennen. Sie ist noch das einzige Band, das mich an das Leben fesselt; würde sie mich verlassen . . . . . .«

»Wenn sie einwilliget, einen von uns beiden zu wählen, so sollt Ihr mit ihr in die Burg des Glücklichen ziehen;« versetzte Don Enrique.

»Nun denn, so habe ich nichts weiter dagegen einzuwenden. Erwartet mich hier; ich will mit Blanca sprechen, und euch dann sagen, auf wen ihre Wahl gefallen sey.«

Nicht lange, so trat Blanca an der Hand ihres Vaters ein. »Edle Herren,« sprach dieser, »Blanca hat sich schon entschieden; sie schätzt euch

beide, und dankt euch beiden für diesen Beweis eurer Zuneigung; aber ihr Herz hat sie dem Don Enrique von Castilla geschenkt.« —

»Ach! mein Gott!« seufzte Alfonso aus der tiefsten Brust auf, und wurde blass wie der Tod, während Enrique sich Blanca näherte, ihr zärtlich dankte und ewige Treue schwur. Aber plötzlich rafft sich Alfonso aus seiner Vernichtung auf, stürzt sich auf Blanca und, indem er sie gewaltsam von seinem Nebenbuhler trennt, frägt er sie mit zornglühenden Augen und zitternder Stimme: »Blanca, liebt Ihr wirklich Don Enrique?« —

»Warum sollt' ich nicht?« — antwortet das Mädchen ganz [S. 80a] unerschrocken, »hätte ich ihn nicht früher kennen gelernt, so hätte ich vielleicht [illegible] gezogen; so aber . . . .«

»Wenn Ihr ihn nicht früher kennen gelernt hättet! — Also dessen [illegible] war das sichrere Mittel! — Ha, doppelter Verräther, ich.....« Mehr sagte er nicht, bezwang sich; und nur seine Züge verriethen Schmerz [illegible].

Vierzehn Tage darnach traten aus der Burgcapelle die beiden [illegible], gefolgt von Don Alfonso, Don Rogerio und vielen [illegible] Herren. Bei dem glänzenden Hochzeitmahle [illegible] so finstere Castellan von Almodovar heiter und aufgeräumt; [illegible] Mahle bereiteten sich Alle zu einer grossen Jagd, womit [illegible] verlustigen gedachte.

[illegible] der Himmel, ein immer dichter werdender Nebel [illegible], und es liess sich voraussehen, dass bei [illegible] die Jagd nicht eben sehr ergötzlich ausfallen dürfte. [illegible] aus; der Wein hatte die Köpfe erhitzt, und man [illegible] dem Eifer auf die Verfolgung des Wildes durch [illegible] von Almodovar.

[illegible] sich zum Auszuge anschickten, waren auch [illegible] weit sie zurück; »Meine Kinder,« sagte er zu [illegible] einen Augenblick von dem Jagdgefolge, der [illegible] nicht, — es könnte euch leicht ein Unglück [illegible] dringende Rufe zum Aufbruch, unter denen [illegible] drang. Die Hifthörner tönten von allen [illegible] Hurrah der Jäger wurde von den wiederhallenden [illegible], die Aeste krachten von dem aufgewühlten [illegible] und der Jagdlärm tobte und tosete [illegible].

[illegible] hielt Don Enrique an, und, unein[illegible] unterhielt er sich mit Blanca immer [illegible] den Weg nach dem Busche ein[illegible] folgte ihm nur mit Widerwillen [illegible] wünschte sie den Ort vermeiden, der [illegible] und bat ihren Gemahl, die [illegible] Enrique gab ihren Bitten [illegible] sie zu der Stelle, wo der [illegible] Blanca, von einer ihr sonst [illegible] in ihren Gatten, zu [illegible] warnenden Worte ihres [illegible] er ihnen fast nie von [illegible] Muth einzusprechen, [illegible] seinem Schutze sicher [illegible] sein Ritterwort ge[illegible] sonst so unerschrockene

Blanca liess sich nicht beruhigen, und da überdiess der Nebel sich in Regen aufzulösen und es zu nachten begann, so gab Enrique endlich nach, und eben wollte er umkehren, als plötzlich Alfonso ihnen in den Weg trat. »Euch komme ich zu suchen, eure Abwesenheit hat uns besorgt gemacht; ihr werdet noch Zeit genug haben, allein beisammen zu seyn;« fügte er mit höhnischem Lächeln hinzu. Blanca erbebte. Sie standen am Ufer des tosenden Bergstroms. Da näherte sich Alfonso noch mehr seinem Freunde. »Heute ist Sanct Laurenzen-Tag. — Das ist ja dein Geburtstag, Enrique, hast du dich dessen erinnert?«

»Wie sollte ich nicht!«

»Ja heute ist der Tag, an dem du wieder ein Jahr deines Lebens vollendest. — Wie sehr hast du das meine in dieser letzten Zeit durch Lug und Trug vergiftet! — Du hast mich um das Glück meines Lebens betrogen! — Doppelzüngiger, ich glaube an keines Menschen Treue mehr, seit du mich verrathen! — Du selbst hast durch deine Falschheit mich meines Wortes entbunden. Du hast den ehrlichen Kampf listig zu vermeiden gesucht; hast, Bruderliebe heuchelnd, nicht mein Blut, aber mein Verderben gewollt. Ja, du selbst hast das sichrere Mittel zu meinem, aber auch zu deinem und ihrem Verderben erdacht! — Du hast durch dein Früherkommen mir den irdischen Himmel entrissen, so fahr' denn auch zuerst zur ewigen Verdammniss!« — Bei diesen Worten war Don Alfonso ausser sich vor Wuth gekommen, und drang mit gezücktem Dolche auf Don Enrique ein; — in dem Augenblick aber, als er den tödtenden Stoss führen wollte, fühlt er sich von einem Pfeile durchbohrt; er stürzt, gleitet auf dem nassen abhängigen Rasen zu Enrique's Füssen, die er mit der letzten Kraft umklammert, und reisst ihn und Blanca, die ihn fest umschlungen hält, mit sich fort in die brausenden Fluthen des Bergstroms. — Der wurde Blanca's Brautbett.

Rogerio aber war es, der den Pfeil abgeschossen hatte. —

Noch jetzt, versichern die Landleute der Umgegend, sieht man am Sanct Laurenzen-Tage in den ersten Minuten jeder Stunde des Tages mitten im Stromfall die Gestalt eines Weibes, weissgekleidet, mit aufgelöstem, schwarzem Haupthaar. In den Nachtstunden aber ist nicht nur diese Gestalt viel sichtbarer, sondern man hört auch ganz deutlich klägliches Rufen und Angstgeschrei, wie von Ertrinkenden, die um Hülfe flehen. Daher wagt es Niemand, ohne sich vorher bekreuzet und seinem Schutzheiligen empfohlen zu haben, sich dem Falle des Bergstroms zu nähern, der seit jener Zeit den Namen des Blanca-Falls (El Torrente de Blanca) führt.

4.

Ueber wissenschaftliche Akademien, mit besonderer Beziehung auf die k. österreichische.

Von Dr. Ferd. Wolf. Wien 1856. W. Braumüller. gr. 8°. 25 S.*)

Vorwort.

Wenn ich auf den Wunsch mehrerer Freunde eingieng, einen Wiederabdruck des vorliegenden, im »Familienbuche des österreich. Lloyd«, Jahrg. 1852, gegebenen Aufsatzes machen zu lassen, so geschah es in der That nicht

*) Vgl. Wiener Zeitung 1861, Nr. 231, S. 3598-9, einen weiteren Aufsatz W.'s: Polemisches über die k. Akademie der Wissenschaften. Zur Abwehr.

[illegible] der Wissen-
[illegible] lässt es einen
[illegible] nur auf Auf-
[illegible] die Aka-
[illegible] Männer wie
[illegible] ähnlicher
[illegible] es wiederholt,
[illegible] damals
[illegible] Begriff von
[illegible] Akademie
[illegible] gegenstandslosen
[illegible] dazu
[illegible] Scherflein
[illegible] beizu-
[illegible] und besser
[illegible].

[illegible] gesetzte],
[illegible] fügen.

[illegible] Wolf.

[illegible] Möglichkeit,
[illegible] der be-
[illegible] Akademien
[illegible] der Wissen-
[illegible] zu Wien
[illegible] solcher
[illegible] durch-
[illegible] eines Ein-
[illegible] nicht
[illegible] vie-
[illegible], durch
[illegible] Geistes in
[illegible] können, so
[illegible] Noth-
[illegible] der allen
[illegible] — [illegible] endlich in
[illegible] Errichtung
[illegible] Landsitzens
[illegible] und
[illegible] ändern
[illegible] Akademien über-
[illegible] insbesondere
[illegible] Unterrichts-
[illegible] dass für
[illegible] mehr
[illegible] keinen
[illegible], kurz dass
[illegible], ver-
[illegible] zu betrachten
[illegible] mit der Ge-
[illegible] Mehrung der Wissenschaft, aber noch immer
in dem Masse auf den Namen Gelehrter Anspruch Machender, selbst der
Wissenschaft überhaupt nicht Abgeneigter, ja besonders durch die soge-

nannten Literaten verbreitet — diese akademiefeindlichen Ansichten jetzt noch und jetzt wieder zu bekämpfen und auf ihr rechtes Mass zurückzuweisen, ist daher kein überflüssiges Unternehmen, ist besonders mit Beziehung auf die vor kurzem erst in's Leben gerufene k. Akademie der Wissenschaften zu Wien ein Wort zu seiner Zeit.

Es genügt aber, um den Gebildeten, der Wissenschaft überhaupt Geneigten von der Nothwendigkeit und Nützlichkeit der Akademien zu überzeugen, ihn auf die Geschichte der Wissenschaften, besonders der Erfahrungswissenschaften zu verweisen. Da wird er sehen, wie viele Entdeckungen und Erfindungen nur durch Akademien ermöglicht wurden, weil eben dazu ein ruhiges und stätiges, durch keine Rücksicht auf unmittelbaren praktischen Nutzen beirrtes Forschen und Combiniren, ein Aufeinander- und Zusammenwirken von Gelehrten in verschiedenen Wissenszweigen und in denselben von verschiedenen Geistesgaben, vom schöpferischen Genie bis zum blossen Talent, weil selbst die Fortentwicklung einer so angebahnten und festgehaltenen Aufgabe durch Generationen und endlich auch oft bedeutende materielle Mittel dazu gehörten, um zu wahrhaft grossen Resultaten zu führen, die von anfänglich gar nicht geahnten und nicht unmittelbar bezweckten, aber eben durch diese Art von Fortentwicklung gereiften, wahrhaft epochemachenden Folgen waren auch für die weitesten Kreise des praktischen Lebens.

Noch augenfälliger zeigt sich die Nothwendigkeit und der Nutzen wissenschaftlicher Akademien in den Disciplinen, z. B. historisch-archäologischen, die eine grosse materielle Grundlage fordern, und ohne sehr umfangreiches Sammeln, kritisches Sichten und Bekanntmachen von Monumenten und Documenten alles Inhalts baar wären. Dass dazu weder der Einzelne noch die Lehrkörper ausreichen, beweisen schon die zahllosen naturhistorischen, historischen, alterthumsforschenden u. s. w. Vereine, die sich im Drange des Bedürfnisses sogar für einzelne Länder und Provinzen gebildet haben, wofür aber in grösserem Massstabe nur solche Centrale wie Akademien ausreichen.

In dieser centralisirenden Stellung der Akademien aber erscheinen sie uns zugleich von ihrem höchsten Standpunkte, in ihrer tiefsten Seinsberechtigung: als Momente nicht nur in der Geschichte der Wissenschaften, sondern auch der Cultur- und Weltgeschichte; hier tritt ihr weltbürgerlicher Charakter hervor, hier zeigen sie sich als geistige Völkerverbände; denn eben in dieser, über Nationalitäten, religiöse und politische Divergenzen erhabenen Stellung, bilden die Akademien durch ihr Verfolgen von rein wissenschaftlichen Interessen, — abgesehen von Utilitätsrücksichten, von den Fragen des Tages, von örtlichen und zeitlichen Tendenzen und Satzungen, — durch den in diesem Interesse unterhaltenen Verkehr mit einander und mit den Männern der Wissenschaft in allen Theilen der Welt, ein Bindungsmittel im Sinne der höchsten Humanität, ein Schutz-, Erhaltungs- und Verbreitungsmittel geistiger Cultur in Zeiten materiellen Versinkens, ein Versöhnungsmittel in gährenden Uebergangsepochen leidenschaftlich aufgeregter Parteikämpfe.

Wird man nun noch in unseren Tagen des vorherrschenden Materialismus, des beinahe ausschliessend geltenden Utilitätsprincips, in unserer gährenden Zeit wieder entfesselter religiöser und politischer Leidenschaften die Idee der Akademie selbst eine »veraltete, ausgelebte« nennen; diesen Schutz und Verein rein wissenschaftlicher Interessen und geistigen Strebens unnöthig finden; wird man dieses völkerverknüpfende, weltumschlingende Band der Cultur und der höchsten Humanität nun noch als eine nutzlose Antiquität, als einen unnöthigen Luxus — abschütteln wollen? In unserer Zeit, welche von dem Bedürfniss und der Allmacht der Associationen so durch-

drungen ist, in ihnen die Panacee gegen die socialen Krankheiten gefunden haben will, in unserer Zeit wollte man die seit Jahrhunderten bestehenden, seit Jahrhunderten ihre Existenzberechtigung und ihre heilsamen Wirkungen bewährenden, rein wissenschaftlichen Associationen allein für überflüssig, für nicht mehr zeitgemäss, für veraltete, ausgelebte Ideen erklären? — Ist denn die Achtung der Wissenschaft überhaupt schon so tief gesunken, um sie nur noch als die Magd des täglichen Bedürfnisses oder Comforts, als die willfährige Nymphe Echo des Tagsgeschreies oder des Modetons gelten zu lassen, um ihr den einzigen Tempel zu missgönnen, wo sie um ihrer selbst willen, als gottgeborne Pallas-Athene verehrt wird, um ihren uneigennützigsten Dienern die letzte Zufluchtsstätte zu rauben, wo sie im Vereine mit Gleichgesinnten, fern vom Getriebe des »lauten Marktes«, die nöthige Ruhe und Sammlung finden, um der Forschung als solcher, der Wissenschaft ohne Nebenzwecke zu leben? —

Gewiss wird kein wahrhaft Gebildeter und daher der Wissenschaft Geneigter solchen, den Akademien und somit der Wissenschaft selbst feindlichen Ansichten beipflichten, sobald er nur über das Wesen und die Aufgabe wissenschaftlicher Akademien überhaupt klar geworden ist.

In den schiefen oder unklaren Ansichten davon scheint, wenigstens bei sonst Unparteiischen, der Hauptgrund ihrer Abneigung oder Gleichgiltigkeit gegen Akademien zu liegen. So hat man vor allen den Begriff der eigentlich wissenschaftlichen Akademien nicht strenge genug festgehalten, sie mit den blos belletristischen, wie z. B. der Académie française, der Akademie der schönen Wissenschaften zu Stockholm u. s. w. vermengt, und da man nicht mit Unrecht behaupten konnte, dass diese letzteren für die Entwicklungen der National-Literaturen, für die sie doch vorzugsweise bestimmt waren, sehr wenig gethan, ja dass sie eher hemmend als fördernd darauf gewirkt haben, weil sie die freie Schöpfung, die keines Zusammenwirkens bedarf, in conventionelle Schranken einengen wollten, dass sie daher zu nicht viel mehr als zu Ehren- und Ruheplätzen für die Veteranen der Dichtkunst und Beredsamkeit, nur zu oft durch Cameraderie besetzt, geworden waren, so hat man mit diesen sogenannten schönwissenschaftlichen Akademien, die man allerdings mit Fug für veraltete, ausgelebte Institute ansehen könnte, die eigentlich wissenschaftlichen in eine Kategorie zusammengeworfen, und sich dann für berechtigt gehalten, über Akademien überhaupt das gleiche Verdammungsurtheil auszusprechen.

Der Entstehungsgrund und das Wesen eigentlich wissenschaftlicher Akademien besteht aber eben in der Vereinigung von Fachgelehrten, um solche Arbeiten in solchen Disciplinen gemeinsam zu unternehmen, wozu die Kenntnisse, Kräfte, Lebensdauer und Mittel Vereinzelter nicht ausreichen.

Um z. B. für die Meteorologie endlich eine feste wissenschaftliche Grundlage zu gewinnen, bedarf es des Zusammenwirkens der vereinten, sich gegenseitig ergänzenden und auf dasselbe Ziel gerichteten Beobachtungen, Erfahrungen und Kenntnisse des Astronomen, Physikers, Chemikers, Geologen u. s. w. — Um z. B. die Geschichte zu mehr als einer fable convenuue zu machen, um die Geschichte eines Volkes, eines Landes, ja nur einer Stadt allseitig und erschöpfend zu ermöglichen (d. h. dem historischen Künstler das Material vollständig gesammelt, gesichtet und nach allen Seiten zur Composition vorbereitet zu übergeben), bedarf es der vereinten und jahrelangen Arbeiten von Geschichts- und Alterthumsforschern, von Archäologen, Philologen, Geographen u. s. w.

Aus diesem Bedürfniss nach zusammenwirkenden Kräften, nach ergänzenden Kenntnissen, nach umfassenden Mitteln, aus diesem Gefühle der Unzugänglichkeit und Unmacht des Einzelnen in solchen Wissenzweigen haben sich zunächst wissenschaftliche Associationen gebildet, die z. B. schon in früheren Jahrhunderten oft in Klöstern sich fanden (man denke nur an die Arbeiten der Benedictiner).

Als aber in der neueren Zeit der Umfang, wie der Inhalt der Wissenschaften, riesenmässig zunahmen, als im Verlauf der Jahrhunderte auch das Material sich verhundertfachte, als weder die Klöster, ihrer Einseitigkeit wegen, noch selbst die Universitäten, die vorzugsweise nur die Verbreitung der Wissenschaften zur Aufgabe haben, mehr ausreichten, jenem Bedürfnisse zu genügen, mussten, — wie Alles, was in der Natur der Sache seinen Entstehungsgrund und seine Existenzberechtigung findet — gelehrte Gesellschaften, wissenschaftliche Akademien sich bilden und sich erhalten. Dieses Bedürfniss, diese Gründe der Bildung und Erhaltung solcher Gelehrtenvereine, solcher Akademien haben wohl in keiner Zeit mehr bestanden und gegolten als in unserer, in der bei den Riesenfortschritten der Wissenschaften einerseits die Krätte eines Einzelnen kaum mehr ausreichen, um nur Eines Faches Meister zu werden, andererseits bei der vorherrschend materialistisch-praktischen Richtung es mehr als je Noth thut nach Anstalten, in denen die Wissenschaften frei, ohne alle Rücksicht auf praktische Zwecke, gepflegt werden können.

Nachdem wir also die Genesis und das Wesen der eigentlich wissenschaftlichen Akademien klar zu machen gesucht haben, wird wohl kein Gebildeter und Unbefangener umhin können, diesen auch in unserer Zeit noch, und in unserer Zeit wohl mehr als jemals, Lebensberechtigung und Lebensfähigkeit zuzugestehen. Hingegen müssen wir ihm folgerecht ebenso zugeben, dass nicht nur die rein belletristischen Akademien oder sogenannten schön-wissenschaftlichen Classen der Akademien ein unnöthiger, ja schädlicher Luxus geworden sind, sondern auch, dass alle Wissenschaften, die kein Zusammenwirken von Gelehrten verschiedener Fächer, keinen Verein von Kenntnissen und Kräften, die über den Bereich eines Einzelnen hinausliegen, keine Grundlage und Vorbereitung von umfangsreichen materiellen, keinen Aufwand von grossen pecuniären Mitteln erfordern, weder eigens dafür gestifteter Vereine bedürfen, noch in einer Akademie überhaupt eine specielle Vertretung beanspruchen können. Darum hat z. B. der grosse Philosoph Leibnitz der Philosophie als einer eigenen Classe in der Akademie von Berlin keinen Platz eingeräumt, und als später dennoch auf Maupertuis Betrieb eine eigene philosophische Classe dort errichtet worden war, bewährte sie sich so wenig, dass wieder ein grosser Philosoph selbst, Schleiermacher, es durchsetzte, dass sie wieder aufgehoben und mit der historischen verbunden wurde, weil, wie damals geltend gemacht ward: »metaphysische Gegenstände sich weder zur erspriesslichen Besprechung, noch zu gemeinsamer Bearbeitung eigneten, und eine akademische Verbindung weder dafür empfänglich, noch ihrer bedürftig sei.« Eben darum hat die k. Societät der Wissenschaften zu Göttingen die Philosophie gänzlich ausgeschlossen. Aus demselben Grunde, und nicht aus Missachtung der Philosophie als solcher — wie der damals herrschende einseitige und oberflächliche Liberalismus anklagte — war diese auch ursprünglich nicht von der k. Akademie der Wissenschaften zu Wien in den Kreis der von ihr zu cultivirenden Wissenschaften aufgenommen worden, und nachdem man hier — dem Drange der Zeitstimmen vielleicht mehr als nöthig nachgebend — eine eigene philosophische Section errichtet hatte, haben sich auch hier nur die Erfahrungen anderer Aka-

demien bestätigt [illegible] — [Dasselbe gilt insoferne von den Staatswissenschaften. [illegible] den Schranken theoretischer Abstraction [illegible] von historisch gewordenen Zuständen ausgehen und [illegible] praktisch angewandt werden, gehören sie allerdings [illegible] Wissenschaften, die nur durch reiches Material und das [illegible] Kräfte und Kenntnisse gefördert werden können, [illegible] der die Unterstützung einer wissenschaftlichen Akademie [illegible] und auf ihre Vertretung in einer solchen ansprechen [illegible] ist auch der hiesigen Akademie auf ihre Bitte [illegible] eigenen Section für die Staatswissenschaften bewilligt [illegible] die wissenschaftlichen Notabilitäten dieses Faches [illegible] zu gewinnen gesucht. Leider hat sie gerade in diesem [illegible] noch so spärlich vertretenen Fache Verluste [illegible] wieder ersetzen lassen; leider sind die wenigen Vertreter [illegible] geblieben, eben durch ihre Verwendung im Staats[illegible] Anspruch genommen, dass sie die Wissenschaft [illegible] nicht so sehr bereichern konnten, als es von dem [illegible] zu erwarten war. Die Akademie hat also auch in [illegible] Mögliche gethan, und wenn man ihr den Vorwurf [illegible] unserer Zeit vorwiegend materieller Interessen [illegible] Fragen der Social- und Nationalökonomie [illegible] so nenne man ihr die zu ihrer Lösung in Oesterreich [illegible] Kräfte, und sie wird sie gewiss mit Freuden sich beigesellen [illegible] in dieser Beziehung auf die Zukunft angewiesen.

Kein Billiger wird [illegible] dass ihre historische Classe auch dafür, namentlich [illegible] Statistik nicht unwichtige Materialen geliefert hat.] — [illegible] en sich daher die meisten Akademien nur in zwei [illegible] die mathematisch-naturwissenschaftliche und die [illegible]

Eben so [illegible] Alles was nicht in directer Verbindung mit dem [illegible] Wesen der wissenschaftlichen Akademien steht: dem [illegible] von Forschungen und Arbeiten, die den Kräften eines Einzelnen unerreichbar sind, für Nebensachen, [illegible] Herkömmlichkeiten, »überlebten Formen« [illegible] wir durchaus kein besonderes Gewicht auf das Ausschreiben [illegible] wohl aber auf die Vorbereitung des Materials, um es [illegible] zu ermöglichen, solche Aufgaben lösen zu können; — so [illegible] die feierlichen und öffentlichen Sitzungen nur [illegible] des Anstands und herkömmlicher akademischer Etiquette [illegible] nicht zu verachtende Vehikel, um auch in grösseren Kreisen Achtung [illegible] Wissenschaft zu erwecken, um das Interesse an [illegible] ig zu erhalten; wohl aber für wesentlich wichtig die Besprechungen in den Sectionen und die Verhandlungen der Commissionen, [illegible] Arbeiten anzubahnen und zu fördern; — so legen auch wir [illegible] der Abhandlungen nur einen sehr relativen Werth bei; [illegible] wir es sehr hoch, besonders in unserer Zeit, wo sich [illegible] Fachschriften eben nicht viele Verleger finden, dass durch den A[illegible] derselben in den akademischen Schriften, so wie durch Herausgabe und Unterstützung von selbstständigen Werken, Arbeiten angeregt und ermöglicht werden, welche die Wissenschaft wesentlich bereichern und doch ohne diese Aussicht gar nicht unternommen, ohne diese Unterstützung nie der Oeffentlichkeit übergeben worden wären.

Nicht minder als das Wesen der Akademien sind ihre nächste Aufgabe und ihr Hauptzweck verkannt oder nicht klar genug erkannt, und diese Unkenntniss oder Unklarheit selbst bei freundlich Gesinnten zu einer eben so reichen Quelle von unbilligen Anforderungen, masslosen Zumuthungen und daher berechtigt sich dünkenden Klagen über getäuschte Erwartungen für die Akademien geworden.

Die nächste Aufgabe und der Hauptzweck der Akademien sind aber Bereicherung und Erweiterung der Wissenschaft als solcher: Bereicherung durch neu erworbenes Material, Erweiterung durch neue Combinationen und Resultate aus schon früher Bekanntem; und zwar der Wissenschaft als solcher, daher ohne Rücksicht auf unmittelbar zu erzielenden praktischen Nutzen, auf directen Einfluss, auf nicht rein wissenschaftliche Interessen. Nur durch das Festhalten dieser nächsten Aufgabe, dieses Hauptzweckes können und sollen die Akademien ein Asyl rein wissenschaftlicher Forschungen und Bestrebungen bleiben, dieselben schützen vor den Einflüssen der Tagesmeinungen und der unruhigen Verfolgung praktischer Interessen, kurz den absoluten Werth und die Würde der Wissenschaft bewahren und geltend machen.

Wer dies klar erkannt hat, wird von den Akademien nicht mehr erwarten, dass Verbreitung und Popularisirung der Wissenschaft mit zu ihrer nächsten Aufgabe gehöre; er wird nicht mehr fordern, dass sie daher nur eine Art höchster Unterrichts-Anstalt, etwa eine école normale für Universitätslehrer seien; denn dann hätten Jene ganz Recht gehabt, welche die Akademien, als nur quantitativ von den Universitäten verschieden, in letztere wollten aufgehen lassen; oder Jene, welche es für die Pflicht eines Akademikers hielten, als Lehrer seiner Wissenschaft auch praktisch aufzutreten, vergessend, dass man ein wahrer Columbus in seiner Wissenschaft sein und doch in pädagogischem Geschick einem Dorfschulmeister nachstehen kann; sowie dass umgekehrt sehr ausgezeichnete und verdiente Universitäts-Professoren höchstens brauchbare Compendien lieferten, aber zur Bereicherung und Erweiterung der Wissenschaft nicht das Mindeste beitrugen. — Noch absurder werden den, also über den Hauptzweck der Akademien Aufgeklärten so masslose Zumuthungen — und sie sind wirklich [und noch ganz kürzlich] gestellt worden! — erscheinen, wie dass die Akademien, wollten sie noch zeitgemässe Geltung beanspruchen, in die engste Verbindung mit dem praktischen Leben sich zu setzen hätten, dass sie auf die Tagesmeinungen Einfluss nehmen müssten, dass sie sich an den politischen Ereignissen betheiligen, ja dass sie eine Pflanzschule für Staatsmänner und Minister abgeben sollten; oder dass die Akademiker in den öffentlichen Sitzungen für den Unterricht und die Unterhaltung des Publicums zu sorgen, durch Discussionen (vielleicht mit etwas Scandal gewürzt) es zu amüsiren, durch geistreich glänzende Vorträge (etwa auch für Damen berechnet) es zu elektrisiren hätten u. s. w.

Wer die Wissenschaft um ihrer selbst willen und die ihr geweihten Akademien um so mehr achtet, je reiner sie deren Würde bewahren, je schärfer sie selbst ihre Aufgabe erfasst, und je strenger sie sich daran halten, wird nicht nach dem Utilitätsprincip, nach dem augenblicklichen und unmittelbar praktischen Nutzen ihre Thätigkeit beurtheilen, sondern vor Allem nach dem Masse, in welchem sie die Wissenschaft an sich bereichert und erweitert haben.

Haben sie dies nach Möglichkeit gethan, so haben sie auch allen billigen Forderungen der Einsichtigen entsprochen.

[illegible] Bereicherungen und Er- [illegible] Akademien unmittelbar [illegible] kein directer, ma- [illegible] wie Alles als Neben- [illegible] Hauptzweckes [illegible] nicht aus dem Auge [illegible] wie die Er- [illegible] materielle [illegible] welche die [illegible] Wissenschaft entdeckt, [illegible] täglichen Betrieb [illegible] gewinnbringend [illegible] den Zufällig- [illegible] ihren [illegible] gesichert: [illegible] Erweiterung [illegible] weltbürgerliches [illegible]

[illegible] der Wissenschaften [illegible] eine [illegible] der erste Öffent- [illegible] endlich [illegible] ausgesprochenen [illegible] Rück- [illegible] diese [illegible] allgemeine wissen- [illegible] verhältnissmässig [illegible] stehen- [illegible] gelehrten Schulen [illegible] Bildungsanstalten [illegible] waren. als [illegible] die Kennt- [illegible] zu Amt und Brot [illegible] vernachlässigend, [illegible] sie unerläss- [illegible] Nutzen zu gewähren. [illegible] eine Akademie [illegible] der Idee der Aka- [illegible] ausge- [illegible] resultirendem [illegible] grösstentheils [illegible] geweiht hatten, [illegible] Wirken [illegible] auch in grössern Kreisen [illegible] Bildung erweckt werde, damit [illegible] Betheiligten Muth, Lust, einen [illegible] Vereinigungspunkt finden, [illegible] aus ihrer Mitte die gewählt werden können, die auch den strengeren Anforderungen an einen Akademiker vollkommen entsprechen.

Trägt man diesen gegebenen Verhältnissen billige Rechnung, so wird jeder Gebildete der k. Akademie der Wissenschaften, — nicht nur um der dadurch realisirten Idee, der Aussaat für die Zukunft willen, sondern auch des bereits wirklich Geleisteten, des schon gegenwärtig Erreichten wegen, seine Achtung und seine Anerkennung nicht versagen können.

[Dass sie trotz dem nicht immer mit Billigkeit getadelt, ja mit offenbarer Animosität angegriffen worden ist, theilt sie mit allen Akademien der Welt; und wird dieser Tadel nur mit der, der Wissenschaft schuldigen Achtung ausgesprochen und wenigstens durch Scheingründe plausibel gemacht, so kann er sogar den Akademien nützlich werden und ihnen Gelegenheit geben, wirkliche Mängel zu beseitigen, den Schein aber, der gegen sie spricht, durch die Wirklichkeit der Thatsachen zu entkräften; denn gegen solche Angriffe können, ja sollen sie sich vertheidigen. Wenn aber, wie dies der hiesigen Akademie geschehen, ein solcher Angriff mit Hintansetzung aller Rücksichten der Schicklichkeit, mit zur Schautragung der Missachtung der Wissenschaft, bloss als eine plumpe, rohe, gemeine Invective auftritt und summarisch den Stab bricht, dann erlaubt es die Würde einer die Wissenschaft in höchster Potenz zu vertreten berufenen Körperschaft allerdings nicht, sich gegen solchen Angriff zu vertheidigen; sie hat es aber auch gar nicht nöthig; denn je plumper, je roher, je gemeiner, je unbegründeter und offenbarer böswillig der Angriff ist, je mehr schlägt sich der Pasquillant in den Augen aller Einsichtigen und Gebildeten nur selbst ins Gesicht. Dass aber ein solcher Angriff jüngst noch in Oesterreich geschehen konnte, dass sich hier noch ein Blatt zu dessen Aufnahme bereit fand, und zwar gerade ein Blatt, das für das gemischte Publicum bestimmt ist, bei dem man wissenschaftliche Bildung und Achtung der Wissenschaft als solcher nicht voraussetzen kann, für welches es daher doppelt Pflicht war, diese Bildung durch richtige Ansichten, geläuterte Begriffe, ehrliche und stichhaltige Gründe zu fördern, diese Achtung zu wecken und zu verbreiten; dass ein derartiger Vorgang — dessen sich z. B. in England, Frankreich, Preussen das unbedeutendste Tagesblatt schämen würde — bei uns überhaupt nur noch möglich ist, ist ein Armuthszeugniss für unsere Journalistik und — ein trauriger Beweis für die noch so beschränkte Geltung und Achtung der Wissenschaft als solcher in Oesterreich. Hoffentlich wird auch bei uns — sind erst die Reformen der Studien mehr ins Leben gedrungen, und haben vorzugsweise durch eine tüchtige Gymnasialbildung die reinen Humanitäts-Wissenschaften abgesehen von allen Utilitäts-Rücksichten Anerkennung und Verbreitung gefunden — dann ein derartiger Angriff gegen die Anstalt, durch deren Gründung der Staat seine Achtung der Wissenschaft bewiesen hat, nicht mehr möglich sein!] —

Die bei Gelegenheit der feierlichen Sitzungen gegebenen und gedruckt vorliegenden Rechenschafts-Berichte über ihre Thätigkeit zeigen aber, dass sie gleich vom Beginn an — und man beachte wohl, dass ihr Beginn in das Jahr 1848 fiel, dass sie [, was damals eben nicht zu verwundern war], kaum in's Leben gerufen, angefeindet, durch die masslosesten Zumuthungen und unsinnigsten Anklagen beirrt, gehemmt und verleumdet wurde — den rechten Weg eingeschlagen, ihre Hauptaufgabe vollkommen erfasst hat. Denn schon in den ersten Sitzungen haben beide Classen beschlossen, grössere nur vereinten Kräften erreichbare wissenschaftliche Forschungen und Arbeiten zu unternehmen, haben gerade die Arbeiten erwählt, wofür die meisten Kräfte sich schon vorfanden, und dafür eigene permanente Commissionen gebildet. So hat die mathematisch-naturwissenschaftliche Classe Commissionen zur Leitung der Untersuchung der Braun- und Steinkohlen des österreichischen Kaiserstaates; — zur Leitung der Ausarbeitung einer Fauna des österreichischen Kaisersfaates; — und eine meteorologische Commission eingesetzt; — so die philosophisch-historische Classe eine permanente historische Commission zur Herausgabe österreichischer Geschichtsquellen; — und eine Commission zur Leitung der Herausgabe der noch so wenig gekanntenQuellenschriften der Geschichte der Concilien des 15. Jahr-

hunderts, d. i. der Keime der seitdem eingetretenen reformatorischen Bewegungen in Kirche und Staat, und hat insbesondere durch letztere bewiesen, dass die k. Akademie sich auf einen wahrhaft universal historischen Standpunkt gestellt, und nicht bloss die Interessen des engeren Vaterlandes, sondern auch die der gesammten gebildeten Welt in's Auge gefasst hat. — So ist die k. Akademie in wissenschaftlichen Verkehr mit allen gelehrten Vereinen nicht nur der österreichischen Monarchie, sondern auch beider Hemisphären getreten.

So hat sie nicht blos durch eine ansehnliche Reihe bereits durch den Druck veröffentlichter Arbeiten ihrer eigenen Mitglieder sich die Anerkennung der gelehrten Welt erworben, sondern auch durch die liberalste Aufnahme von Arbeiten von Nicht-Mitgliedern in ihre Schriften, durch Herausgabe und Unterstützung von selbstständigen Werken, durch Veranlassung, Leitung und Förderung wissenschaftlicher Versuche und Reisen die Wissenschaft nach allen Seiten anzuregen, zu bereichern und zu erweitern gesucht [1]).

[So hat sie selbst einen unmittelbaren Einfluss auf das praktische Leben bereits geübt, und hiedurch einen ihr, wie allen Akademien, von den blossen Empiristen und Routinisten gemachten Vorwurf factisch widerlegt. Oder wird Jemand, der die Welt nicht bloss als »Kraft und Materie« ansieht, sondern auch dem Geiste noch Realität einräumt, wird dieser läugnen, dass durch die Erweckung und Kräftigung des Sinns und Interesses für die vaterländische Geschichte durch die Veröffentlichung und Verbreitung ihrer Quellen, durch die Errichtung eines Centrums für die Forscher dieses Faches in allen Kronländern nichts für das praktische Leben geschehen, kein unmittelbarer Einfluss auf dasselbe geübt worden ist? Dass die historische Commission der k. Akademie dies wirklich geleistet hat, kann selbst ein flüchtiges Durchblättern ihrer jährlich abgestatteten Berichte lehren; ist sogar von dem gegen gelehrte Leistungen in Oesterreich eben nicht sehr bereitwillig gestimmten Auslande anerkannt worden (man sehe die Beurtheilungen der Leistungen der historischen Commission in dem »Centralblatt für deutsche Literatur«, in den »Heidelberger Jahrbüchern«, in der Stuttgarter »Vierteljahrsschrift«, in der »Bibliothèque de l'Ecole des chartes«, u. s. w.). Oder giebt es unter den Gebildeten noch Jemand, der die gründliche Kenntniss der Muttersprache für etwas alles unmittelbar praktischen Nutzens baares anzusehen sich entblödete? Wird er daher in Abrede stellen können, dass die Akademie durch die von ihr ausgeschriebene und gekrönte Preisaufgabe: »Eine vergleichende Grammatik der slavischen Sprachen«, für 16 Millionen österreichischer Unterthanen etwas sehr praktisch Nützliches ins Leben gerufen hat? — Oder kommen bei den jetzt doppelt wichtigen Beziehungen Oesterreichs zum Orient die von der Akadamie gelieferten Bereicherungen der orientalischen

---

1) Ueber Alles dies gibt summarische Auskunft der jährlich erscheinende akademische Almanach; bis jetzt 5 Jahrgänge und das »Verzeichniss«. Schon die blos numerischen Angaben werden die ungemeine Thätigkeit der k. Akademie, verglichen mit andern, augenfällig machen; so hat sie zum Beispiel binnen den 7 Jahren ihrer Existenz 13 Bände »Denkschriften« (in gr. 4), 32 Bände »Sitzungsberichte«, 8 Bände »Fontes rerum austriacarum«, 14 Bände des »Archivs für Kunde österreichischer Geschichtsquellen« und 5 Bände des »Notizenblattes« der historischen Commission herausgegeben; [illegible] sind theils ganz auf Kosten der Akademie, theils durch ihre Unterstü[illegible]3 selbstständige Werke bereits der Oeffentlichkeit übergeben worden.

Philologie, Ethnographie und Topographie nicht auch dem praktischen Leben unmittelbar zu Gute?] —

Sollte sie, wie jede menschliche Anstalt, noch Manches zu wünschen übrig lassen, und mehrjährige Erfahrung zeigen, dass sie der Reformen bedürfe, so werden und müssen diese aus ihrem eignen Schoosse hervorgehen, wenn sie ihr frommen sollen[, wie sie denn schon mehrere solcher Reformen hervorgerufen hat]; von aussen aufgedrungene Reformversuche sind nirgend fruchtloser und unheilvoller, als bei Instituten, die auf specielle Kräfte, auf freie Thätigkeit, auf die reine Lust und Liebe zur Sache gegründet sind.

Wie sich aber auch immer die k. Akademie der Wissenschaften im Verlaufe der Zeit noch vollkommener entwickeln möge, so war die Errichtung einer solchen, die Realisirung der Idee, welche die Akademie repräsentirt, — wie in jedem die möglich vollkommene Entwicklung der wahrhaft humanen Cultur anstrebenden Staate, so auch in dem österreichischen dringendes Bedürfniss und höchste Zeit, wenn nicht Wien auch noch von Constantinopel (wo im J. 1851 eine Akademie der Wissenschaften errichtet worden ist) überflügelt werden sollte.

5.

Pietro Monti.

Nekrolog*).

Am 7. Juni d. J. verlor Italien einen seiner tüchtigsten Philologen, die Lombardie den gründlichsten Kenner der Cisalpinischen Mundarten und Como insbesondere nicht nur den treuesten Sammler und Bewahrer seines Sprachschatzes, sondern auch einen musterhaften Seelenhirten. Dieser treffliche Mann — Pietro Monti — wurde den 1. Februar 1794 zu Brunate, einem auf der östlichen Anhöhe oberhalb Como gelegenen Orte, geboren. Er erhielt seine humanistische Bildung auf dem k. Gymnasium und Lyzeum von Como und die theologische in dem Seminar der dortigen Diözese. Schon im October 1816 wurde er zum Lehrer der klassischen Philologie an dem durch ausgezeichnete Professoren und eifrige Schüler im besten Rufe stehenden Kollegium von Vimercate ernannt; aber der Tod eines Oheims zwang ihn zum Aufgeben dieses Wirkungskreises und zur Rückkehr nach Como, um die ihm von dem Sterbenden vermachte Sorge für seine jüngeren Brüder zu übernehmen. Er bewarb sich nun um die Vikarie von Monte Olimpino, und erhielt sie auf die dringende Empfehlung des Bischofs Rovelli von der Regierung, der das Patronatsrecht darüber zusteht. Nach dem Tode Rovelli's versah er durch zwei Jahre hindurch provisorisch die Kanzel der Philologie an dem Gymnasium von Como mit solchem Erfolge, dass ihm im Jahre 1821 die Stelle eines Professors der Griechischen und Lateinischen Philologie, aber ebenfalls nur provisorisch, an dem Lyceum von Porta Nuova zu Mailand übertragen wurde. Als aber nach drei Jahren die projectirten Aenderungen im Studienplan eingeführt und alle provisorischen Professoren entlassen wurden, traf dieses Los auch Monti und er kehrte nach Como zurück, wo er im Juni 1826 zum Pfarrer von Brunate ernannt wurde. Zwar erhielt er bald nach dem Antritte dieses Amtes von der Regierung selbst den Ruf, jene Kanzel zu Mailand nun als ordentlicher Professor einzunehmen; aber er lehnte ihn ab und bekleidete bis an sein Lebensende

*) Aus: Oesterr. Blätter f. Kunst u. Literatur. 1856. Nr. 36. S. 283.

die bescheidene Stelle eines Pfarrers zu Brunate, und zwar mit solchem Eifer und so aufopfernder Liebe, dass er, von seinen Pfarrkindern hochgeehrt, nicht nur ihr geistlicher Hirte im edelsten Sinne des Wortes, sondern auch ihr Rathgeber und Führer in weltlichen Geschäften, ihr Tröster und Helfer in Noth und Drangsal wurde. Zu diesem Zwecke hatte er sich auch theoretisch und praktisch mit Oekonomie beschäftigt und viele Verbesserungen in der Bodenkultur [illegible] u. s. w. verdanken ihm die Bewohner jenes Sprengels. Nur eines war für ihn selbst diese Stellung von keinen so guten Folgen, denn auf Brunate zog ihm langjährige rheumatische Leiden zu, denen er endlich erlag.

Dass er über der Erfüllung der Pflichten seines Berufes und seiner Wirksamkeit für das geistliche und weltliche Wohl der ihm Anvertrauten nicht die Kultur der Wissenschaft vergessen hatte, beweisen seine Werke, die ihm eine bleibende Stelle in der Literatur sichern. Er trat als Schriftsteller zuerst mit Uebersetzungen von Schriften Bossuet's und Lamartine's auf[1]). Dann wandte er sich aber vorzugsweise dem Studium der Spanischen Sprache und Literatur zu, wohl in dem patriotischen Gefühle, dass was den Italienern hauptsächlich fehlte, ein aus der Volkspoesie hervorgegangenes Nationaldrama, ihnen von ihren nächsten Stammverwandten, den Spaniern, mustergiltig geboten werde. Er suchte sie daher mit der Spanischen Literatur, besonders mit den volksthümlichen Romanzen und dem nationellen Drama durch gediegene Uebersetzungen und Abhandlungen bekannt zu machen, und bemühte sich in dem ersteren — um sie in Ton und Färbung möglichst dem Originale anzuschliessen — die Naivität und Kraft der Trecentisten nachzuahmen[2]).

In anderer Beziehung suchte er die volksthümlichen Elemente zu entwickeln durch seine streng philologischen Arbeiten über die Norditalienischen Mundarten, besonders die Comasker, und durch Nachweisung ihrer Abstammung von dem Keltischen[3]).

---

1) Orazioni funebri di Bossuet e discorso su l'unità della Chiesa, ecc. Traduz. dal francese. Como, 1830. 2 Voll. in 12. — Inni di Alfonso De-Lamartine e di altri poeti religiosi, ecc. Como, 1832 in 12.

2) Saggi in verso e in prosa di letteratura spagnola. Como 1835 in 12.

Romancero del Cid. Trad. dallo spagn. con illustrazioni. Milano 1838. in 12. und in zweiter vermehrter Auflage u. d. T.: Romanze storiche e moresche, e Poesie scelte spagn. trad. in versi italiani con prefazione e note. Milano, 1850 in 8.

Comedie di Calderon, di Rojas, di Lope di Vega e di Belmonte, trad. con illustr. e notizie biografiche. Milano, 1838-41. 3 Tomi in 12. und in neuerer, mit einem vierten Band vermehrte Auflage, u. d. T.: Teatro scelto di P. Calderon con opere teatrali di altri illustri poeti castigliani. Milano, 1855. 8.

Grammatica della lingua spagn., dell' abbate Franc. Marin, notabilmente corretta e ampliata. Milano, 1838. in 12.

Pezzi scelti di celebri Scrittori spagn. colla letteraria trad. a fronte e con note grammaticali a compimento della grammatica di Fr. Morin, Milano, 1853 in 12.

3) Vocabulario dei Dialetti della città e diocese di Como. Milano, 1845 in 8.

Saggio di Vocabulario della Gallia cisalpina e celtico e Appendice al Vocab. dei dialetti della città e diocese di Como. Aggiuntavi in fine una proposta d'illustrazioni d'alcune voci della Divina Commedia. Milano, 1856, in 8. (nach seinem Tode erschienen).

Endlich hat er auch Werke über Oekonomie, Kanzelberedsamkeit und Lebensweisheit hinterlassen [1]).

So war Pietro Monti gleich ausgezeichnet und achtungswerth als Mensch und Gelehrter; und es braucht kaum bemerkt zu werden, dass ihn dabei die anspruchsloseste Bescheidenheit zierte, wovon der Unterzeichnete, der es sich zur Ehre schätzt mit ihm in langjährigem brieflichen Verkehr gestanden zu haben, so viele Proben hat.

Hoffentlich werden nicht nur seine Freunde, nicht nur sein eigenes Vaterland, sondern auch die Monarchie, der er angehörte, das Andenken eines solchen Mitbürgers bewahren. Dazu beizutragen hielt Schreiber dieser Zeilen für eine Pflicht der Pietät und des Patriotismus.

Dr. Ferdinand Wolf.

6.

Vorwort zu „Schwedische Volkslieder der Vorzeit.“*)

Alt dette næsten er forgiet,
Og hvad af ædle Fruer
Med Lyst var sjunget, er nu slet
Fordömt til Borgestuer.
Reenberg, Ars poetica.

Es ist kaum ein Jahrhundert, dass die Beachtung und Einführung jener Dichtgattung, die wir jetzt »Volkspoesie« nennen, in die Kreise der gebildeten und der gelehrten Welt nicht nur der Anempfehlung einer Autorität, sondern auch der entschuldigenden Schutzrede für diese Geschmacksrichtung überhaupt bedurfte. Erst seit dichterisch begabte Gelehrte, die trotz des classisch geschulten Geschmacks doch unbefangenen frischen Sinn für das Schöne in allen Formen bewahrt hatten, Männer von solchem Ansehn wie Percy (1765) und Herder (1778), es wagten und durchsetzten, den »Stimmen der Völker« Gehör zu verschaffen, wurde das Interesse dafür immer allgemeiner angeregt, ihr Werth von Sprach- [S. VI] und Geschichtsforschern gewürdigt, und ihr unvergänglicher und unnachahmlicher Reiz von allen unverbildeten Freunden der Poesie und von den grössten Dichtern selbst anerkannt.

Diese Geschmacksrichtung — die vorzugsweise von dem Lande ausging, dessen Bewohner bei dem schwächsten nationellen Selbstbewusstsein doch den regsten Sinn für alles Volksthümliche und selbst für fremde Nationaleigenthümlichkeit haben — verbreitete sich bald über ganz Europa. Ueberall begann man nun das lange aus vornehmer Unwissenheit oder gelehrter Einseitigkeit Vernachlässigte nachzuholen, und sammelte nun noch zu rechter Zeit die nur mehr im Munde des Volks spärlich fortlebenden oder in wenigen Handschriften und seltenen Drucken zufällig erhaltenen Ueberreste jener

---

1) Del governo delle Api. Trattato ined. dell' abbate Luigi Fontana corr. e supplito. Milano, 1847. in 8. — Fiori d'ital. eloquenza del pulpito, dal sec. XIII. al sec. XIX. Milano, 1853-54. 3 Voll. in 16.
Del Vivere sano Milano, 1854. in 24.

*) Schwedische Volkslieder der Vorzeit. Aus der Sammlung von Erik Gustav Geijer und Arvid August Afzelius. Im Versmass des Originals übertragen von R. Warrens. Mit einem Vorwort von Dr. Ferd. Wolf. Nebst 49 Melodien. Leipzig, F. A. Brockhaus. 1857. S. V-XL.

[illegible] Poesie. Nun ist die [illegible] nationellen [illegible] französische [illegible] und Bewahrung [illegible] wissenschaftliche Institute [illegible] zu beauftragen. [illegible] ihren [S. VII] [illegible] Beispiel zu geben [illegible] — [illegible] und dem grössten [illegible] und kritisch [illegible] Nationen durch [illegible] haben.

[illegible] Uebertreibung bewusst [illegible] Felde unter uns [illegible] gewesen für [illegible] für das Studium [illegible] Anerkennung [illegible] Stimmen der [illegible]

[illegible] von Volksliedern [illegible] wenn sie [illegible] uns stammverwandten [illegible] für ihre edle Einfachheit [illegible] mit so vielem Geschick [illegible] musikalischen Reize [illegible] klare Erkenntniss [illegible] Senkungen, die dadurch [illegible] Stätigkeit des [illegible] melodischen Charakter [illegible] ehrenvollen Platz neben [illegible] sich der von demselben [illegible] Uebersetzung altschottischer [illegible] an. Ueberdies [illegible] [S. IX] Melodien der Originale [illegible]

Wenn aber [illegible] ich nicht, so macht [illegible] Deutschen [illegible] geltend, welche von der R[illegible] zum [illegible] Naturpoesie in edler Form [illegible] wenn es [illegible] zwischen Kunst- [illegible] Natur[illegible] Richtung [illegible] geheimer Zauber in dem Worte [illegible] — eine demokratische Tendenz [illegible], so kann man [illegible] Zauber zu zerstören, selbst in einem empfehlenden Vorwort zu [illegible] Volksliedern jetzt wol

1. Oskar Schade, »Volkslieder aus Thüringen« (Weimar 1855), S. 8. Besonderer Abdruck aus dem dritten Bande des »Weimarschen Jahrbuchs«. Ueber die ungemeine Thätigkeit der Deutschen für ihre Volkspoesie ebend. S. 9-10; und: »Zeitschrift für die Mythologie und Sittenkunde«, begründet von I. W. Wolf, herausgegeben von W. Mannhardt (Göttingen 1855). Bd. 3, Heft 1, S. 152-153.

die Frage aufwerfen: Sind denn auch alle diese sogenannten Volkslieder wirklich schon ursprünglich und ausschliessend von den Kreisen ausgegangen, die wir jetzt Volk im Unterchiede von den höherstehenden, gebildeten Kreisen der Gesellschaft nennen?

Ich wenigstens nehme keinen Anstand, zu gestehen, dass sich mir bei meiner mit Vorliebe getriebenen Beschäftigung mit der Geschichte der Volkspoesie diese Frage oft unwillkürlich aufgedrungen hat [S. X] Dass es auch andern Forschern auf diesem Gebiete ebenso gegangen ist, beweisen die von Männern wie Leyden (Preliminary Dissertation to the Complaynt of Scotland, S. 271-274), Walter Scott (Poetical Works [Edinburg 1830], III, 249), Motherwell (Minstrelsy, S. XXXI), Fauriel (Histoire de la poésie provençale, II, 407), Milá y Fontanals (Observaciones sobre la poesia popular [Barcelona 1853], S. 56, 72). Almeida Garrett (Romanceiro [Lissabon, 1853], II, 40; III, 127) u. s. w. ausgesprochenen Vermuthungen und Meinungen, dass die ältesten, mehr epischen und besonders die romantisch-ritterlichen Volkslieder (Balladen, Romanzen) aus den Ritterepen hervorgegangen, eigentlich Theile oder Bruchstücke derselben, im Munde des Volks erhalten und umgestaltet seien.

Bei einigen mag dies wol der Fall gewesen sein; doch die unmittelbare Bildung der grössern, nicht eigentlich mehr singbaren Epen vor den lyrisch-epischen Liedern und die Entstehung der letztern aus den erstern als das Normale anzunehmen, wird wol Keinem mehr beifallen, der mit den auch durch die allerneuesten Angriffe nicht wankend gemachten, weil in der Natur der Sache begründeten Resultaten deutscher Kritik vertraut ist.

[S. XI] Und doch unterscheiden sich in der That die eben erwähnten Arten von Volksliedern, jene alten Balladen und ritterlichen Romanzen von den spätern vorwiegend oder rein lyrischen Producten der Volkspoesie im heutigen gewöhnlichen Sinne des Worts und noch mehr von den »Blindenromanzen« und Strassenballaden der Bänkelsänger- oder vulgären Poesie so wesentlich und charakteristisch, dass man ihre Entstehung in andern Zeiten, unter verschiedenen Verhältnissen und nicht in den Schichten der Gesellschaft, die wir jetzt »Volk« nennen, zu suchen sich gedrungen fühlt.

Die Protagonisten dieser Balladen und Romanzen gehören ja noch durchaus den höchsten und höhern Ständen an; der Geist, der sie beseelt, ist der des Ritterthums; Anschauungs- und Denkweise und Sitte in ihnen ist adeliger Art, ja oft so exclusiv, dass sie das Unadelige, nicht Ritterbürtige mit Verachtung behandeln. Kurz sie stehen in der That ihrem innern Wesen und stofflichen Charakter nach noch im innigsten Zusammenhange mit jenen Ritterepen, und sind nur in formeller Hinsicht aus einem heterogenen Principe, dem der Volks- oder Naturpoesie, hervorgegangen. Denn sie sind in Zeiten und unter Verhältnissen entstanden, in welchen auch die höhern ritterlichen Kreise in ihrer [S. XII] Bildung von den niederern noch nicht so weit abstanden und so scharf getrennt waren, in welchen auch sie in ihrer Dichtung blos der Inspiration des Augenblicks, der Macht des objectiven Eindrucks sich hingaben, vor der Einführung und Bildung einer höfisch-gelehrten Kunstpoesie in diesen Kreisen, vor der scharfen Trennung derselben von der volksthümlichen Dichtung, vor ihrer Verachtung des Volksgesanges als eines unkunstmässigen, rohen Products Ungebildeter. Dass solche Verhältnisse bei verschiedenen Nationen zu verschiedenen Zeiten stattfanden, versteht sich von selbst und erklärt den grössern oder mindern Reichthum an solchen Volksliedern, ihre mehr oder minder bewahrte Ursprünglichkeit und Frische, je später oder früher jener Gegensatz zwischen den nicht blos durch die politische Stellung, sondern auch durch die geistige

Bildung [illegible] [illegible] und [illegible] Classen, die [illegible] Trennung der [illegible] von der [illegible] [illegible].

[illegible] wir [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] lyrischen angenannten [illegible] [illegible] den [illegible] [illegible] [illegible] den [illegible] von [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] der Trennung der [illegible] von der [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] Kreisen [illegible] und [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] genannt wurden, so [illegible] wir [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] und [illegible] Vermengung [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] und gar [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] und es scheint uns Aufgabe der [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] — abgesehen von allen Zeittendenzen und Modeansichten — [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] zu [illegible] und [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] in Anwendung zu bringen.

[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] allerdings auch [illegible] der [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] Eindruck [illegible] Aufgeregten und [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] Absicht und künstlerischen [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] wie die lyrischen hervorgegangen, [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] näher als den Erzeugnissen der Kunstpoesie, und können [illegible] [illegible] [illegible] Standpunkte aus mit [illegible] Rechte der Gattung [illegible] XIV [illegible] [illegible] Naturpoesie im Gegensatze zur Kunstpoesie [illegible] werden; aber dann kann in Bezug auf [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] in adeligen und ritterlichen Kreisen [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] des Volks» nur insofern auf [illegible] [illegible] Anspruch machen, als man den Begriff «Volk» nicht, wie jetzt [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] Standpunkt aus [illegible] geworden ist, auf den Gegensatz zu den [illegible] gebildeten Classen beschränkt, sondern, wie [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] hier literaturgeschichtlich die der Abstammung und Sprache, dem Geiste und der Sitte nach zusammengehörigen [illegible] begreift, und die [illegible] dieses Gemeinsam-Eigenthümlichen, im Gegensatz zu jedem Fremdartig-Ueberkommenen und zu jeder [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] das [illegible] und Volksmässige bezeichnet.

Dann erst wird man den Begriff der Volkspoesie in seinem principiellen, genetischen Unterschiede von der Kunstpoesie klar und deutlich auffassen, erkennen und abgrenzen. Denn das Hauptmerkmal der Volkspoesie ist nicht, dass sie das Product einer [illegible] Schicht oder Classe einer gegebenen Gesellschaft sei, welche [illegible] zu [illegible] [illegible] der gebildetern «Volk» genannt wird; [s. XV] sondern dass sie das naiv-objective Product dichterischer Eindrücke auf eine durch gleiche Abstammung, Sprache, Sitte, bestimmte Gesammtheit sei. Sie unterscheidet sich von der Kunstpoesie durch die Naivetät, d. h. durch das unvorbereitete reine Wiedergeben des poetischen Eindrucks, ohne selbstbewusste künstlerische Absicht und Bildung; durch die Objectivität, trotzdem, dass sie so gut von einem dichtenden Subject ausgeht, wie ein Product der Kunstpoesie, und nicht, wie man so häufig [illegible] hat, von einem nebulosen Dichteraggregat, Volk genannt: aber dieses dichtende Subject sucht dann nicht seine besondern, individuellen Gefühle, Stimmungen oder Ansichten auszusprechen, sondern es ist nur das von dem poetischen Eindruck zuerst oder am mächtigsten aufgeregte Organ, spricht diesen Eindruck wie genö-

thigt durch dessen Uebermacht und in plötzlicher Begeisterung aus, um ihn zu idealisiren, d. i. poetisch zu objectiviren, nicht in der Absicht, sich dadurch vor andern auszuzeichnen, sondern vielmehr dem rein Menschlichen, gemeinsam Gefühlten im Sinne einer bestimten Gesammtheit Ausdruck zu geben. Ist dies wirklich im Sinne dieser Gesammtheit geschehen, so wird sie ein solches Product ihres Organs auch als Gemeingut sich immer [S. XVI] völliger aneignen (daher die Namenlosigkeit dieser Producte), und es ist dann wirklich die dichterische That nicht mehr eines Einzelnen, eines Individuums, sondern einer gleichgesinnten Gesammtheit, einer nationellen Individualität, es ist — stamme es nun aus den obersten oder untersten Schichten dieser Gesammtheit[1]) — Volkspoesie im höhern oder allein wissenschaftlichen Sinne. Daher ist in der That die Volkspoesie die Poesie eines Volks, der naturwüchsige, reinste Ausdruck seines idealen Humanismus und seines nationellen Sebstbewusstseins.

Dass diese Balladen und Romanzen, die anfänglich nur Volkslieder im höhern Sinne waren, später allerdings zu Volksliedern im jetzt gewöhnlichen Sinne wurden, ist ebenso thatsächlich richtig, als pragmatisch leicht erklärbar. Denn als die höhern Classen den höfischen und gelehrten Dichtern, der humanistischen Bildung und endlich gar der Nachahmung altclassischer Muster immer [S. XVII] ausschliessender sich zuwandten, immer mehr die wenn auch von ihren eigenen Ahnen ausgegangenen und überkommenen, aber nicht nach Kunstregeln und Musterformen gemachten Lieder ihrer Bewahrung und Beachtung unwürdig fanden, wurden diese Lieder, gleich den von den höhern Ständen abgelegten, mit fremden Moden vertauschten Nationalkleidern, das Eigenthum der niedern Classen, die sich zwar nicht jener höhern Bildung rühmen konnten, aber eines frischer erhaltenen, lebendigern Gefühls ihrer Volksthümlichkeit erfreuten; so lebten sie, meist keiner schriftlichen Aufzeichnung gewürdigt, nur mehr im Munde des Volks im gewöhnlichen Sinne des Wortes fort; so mussten die Ergüsse dichterisch begabter edler Ritter und adeliger Frauen, meist von ihren Hofdienstmannen (Minstrels) in den Hallen der Burgen und Schlösser gesungen, nun mit den fahrenden Sängern auf den Märkten und in den Schenken ihre Zuhörer suchen, und endlich auch von da durch Meister- und Bänkelsänger vertrieben, in der Hütte des Köhlers, in der Hürde des Hirten, in der Spinn- oder Ammenstube ihre letzte Zufluchtsstätte finden.

Nur der Treue und Zähigkeit, mit denen das Landvolk an seinen Traditionen wie an seinen Trachten und Sitten hängt, ist es zu danken, dass [S. XVIII] trotz all dieser Degradationen jene Balladen und Romanzen noch meist den ursprünglichen Geist und ihren Grundcharakter bewahrt haben, ja so sehr bewahrt, dass, wie wir gesehen haben, sie sich jedem Unbefangenen noch erkennbar machen; aber es ist auch wahrlich nicht zu verwundern, wenn bei solchen nicht nur durch die Zeit, sondern auch durch die vermittelnden Organe so weit abstehenden Uebergängen oft nicht blos Sprache und Ausdruck modernisirt und vulgarisirt, sondern auch oft Züge verflacht oder märchenhaft verallgemeint, ja manchmal selbst Personen und Schauplatz der niedern Sphäre der Sänger angepasst worden sind. Aber selbst diese Umgestaltungen liefern neue Beweise für unsere Ansicht; denn theils stellt sich in diesen also umgestalteten Versionen der Contrast

---

1) Allerdings aber wiederholt sich in diesen Schichten als speciellern Gesammtheiten der oben angedeutete Process im verkleinerten Massstabe und erzeugt auch noch eine Art Volks- oder besser Standespoesie, wie z. B. die Soldaten-, Gesellen- etc. Lieder.

zwischen dem Stande der Personen und ihrer Denk- und Handlungsweise, zwischen dem Schauplatz und dem Umfange der Begebenheit oft noch so fühlbar heraus, dass es nicht schwer hält, den Märchenkönig in den mittelalterlichen Dynasten, den Hirtenjungen in den Pagen und die reiche Bauerntochter in das Edelfräulein wieder zu verwandeln; theils aber, was noch wichtiger und schlagender ist, existiren neben diesen jüngern noch ältere Versionen, in welchen die ursprünglichen oder ihnen noch näherstehende [S. XIX] Personificirungen und Localisirungen sich erhalten haben, und gerade diese ältern Versionen kommen mit den gleichen Grundzügen nicht nur bei stammverwandten, sondern auch bei der Abstammung und dem Raume nach sich fernstehenden Völkern vor; eine Erscheinung, die sich kaum anders erklären lässt, als durch den Verband, in dem einst die gesammte europäische Ritterschaft stand, und die uns abermals nöthigt, die ursprüngliche Abfassung solcher Balladen und Romanzen in den ritterlichen und adeligen Kreisen zu suchen[1].

Die Stichhaltigkeit dieser bisher nur im Allgemeinen ausgesprochenen, als Resultat der Abstraction aus der Geschichte der Volkspoesie überhaupt gewonnenen Ansicht lässt sich aber auch meines Erachtens im Concreten, bei den meisten romanischen und germanischen Nationen, d. i. eben jenen, bei welchen sich die Feudalaristokratie und das Ritterthum am prägnantesten ausgebildet und daher auch am häufigsten solche Balladen und Romanzen vorgefunden und erhalten haben, nachweisen und thatsächlich begründen. [S. XX] So glaube ich sie in Bezug auf die castilischen, catalanischen und portugiesischen Romanzen geltend gemacht zu haben[2]. So finden sich schon in den bekannten Werken von Percy, Scott und Motherwell Beweisstellen genug für ein analoges Verhältniss der englischen und schottischen Balladen, wenn sie auch diese Ansicht mehr nur angedeutet haben, [illegible] wie ein Corollar aus ihrer Polemik gegen Ritson's [illegible] Zeiten [illegible] Bemerkungen über den Stand der [illegible] [illegible] Bemerkungen haben sich dem [illegible] ganz den [illegible] Begriffen von [illegible] und Volksballaden [illegible] [illegible] germanischer Nationen« [illegible] [illegible] Chevy [illegible] [illegible] haben.

[illegible] Nationen [illegible] [illegible] gehen.

1) Vgl. Motherwell [illegible]

2) Vgl. meine [illegible] [illegible] und [illegible] Volksromanzen« besonderer Abdruck aus den Sitzungsberichten der philosophisch-historischen Classe der k. Akademie zu Wien [illegible]

Dass die eigentlichen halbmythischen Heldenlieder (Kæmpeviser) noch allen Ständen gemeinsam waren, haben auch die neuesten Forscher nicht bezweifelt. So sagt Weinhold (»Altnordisches Leben« [Berlin 1856], S. 344): »Den vollständigsten Beweis für die Blüte des musikalischen altnordischen Liedes können die Schätze isländischer, norwegischer, [S. XXII] schwedischer und dänischer alter Volkslieder geben, unter denen sich ein Theil wenigstens mit den Wurzeln in jene Zeiten verläuft. Diese Weisen und Lieder waren durch die Kunstdichtung der Skalden von den Höfen und aus den Sälen in die abgelegenen Thäler vertrieben worden«. Und: M. B. Landstad (»Norske Folkeviser« [Chrisiania 1853], S. VI): »Die Lieder (Viser), von denen dies besonders gilt (die nämlich den altheimischen Volksgeist am prägnantesten erhalten haben), sind gewiss Ueberbleibsel aus einer Zeit, die sehr fern von der Gegenwart liegt, haben sich zum Theil aus dem altnordischen Skaldengesang (of oldnorske Skaldekvad) entwickelt, und man kann annehmen, dass sie in einer frühern Periode ebensowol den höher als den minder Gebildeten und Aufgeklärten des Volks gemeinsam waren (og kanne antages i en tidligere Periode ligesaavel at have tilhört de mere — som de mindre Dannede og oplyste af Folket), deren Geschmack damals in derlei Dingen übereinstimmte; aber dass sie unser gemeines Volk (Almuesfolk) unter sich bewahrt hat, ungedruckt und ungeschrieben, Jahrhunderte hindurch, beweist, dass dieser Nachklang alter Gesänge (Oldkvadene) ihm theuer war, dass das Verwandtschaftsband zwischen dem [S. XXIII] Volk von heutzutage und der altnordischen Poesie noch sehr stark ist, und dass Das, was dem Volke zusagen soll, eine Blüte von heimischem Duft und heimischer Farbe sein müsse, derselben Wurzel entsprossen und von demselben Boden genährt«.

Noch augenfälliger ist der Ursprung der Ritter- und romantischen Balladen (Ritterviser og Romancer) in den höhern adeligen und ritterlichen Kreisen Dänemarks und Schwedens, da der Geist des Ritterthums und die chevaleresk-höfische Sitte dort nicht aus heimischen Elementen hervorgegangen sind, sondern erst spät (seit dem 12. und 13. Jahrhundert) und durch deutsche Vermittelung sich eingebürgert haben, sich aber dort länger und frischer erhielten (bis zum Anfange des 16. Jahrhunderts), und da im Norden sich keine eigentlich höfische Kunstpoesie gebildet hat, in ihrem poetischen Ausdruck sich mehr naturwüchsig und volksthümlich gestalteten [1]). Dass sich dies in der erwähnten Gat- [S. XXIV] tung nordischer Volksballaden nicht bloss durch die Brille eines doctrinären oder nationalen Vorurtheils augenfällig zeige, mögen die eingeborenen, noch ganz der herrschenden Ansicht von dem Ursprunge der Volkslieder huldigenden und daher gewiss unparteiischen Forscher, Gelehrte ersten Ranges, wie Molbech und Geijer, bezeugen.

Der Erstere sagt in seiner trefflichen Schrift: »Bemærkninger over vore danske Folkeviser fra Middelalderen« (Kopenhagen 1823; besonderer Abdruck aus den »Skandinaviske Litteratur-Selskabs Skrifter«), S. 30: »Von dem Ritterwesen und Ritterleben können wol durch der Nordländer Theilnahme an den Kreuzzügen und ihre Verbindung mit Deutschland einzelne

1) In der frühen Entwickelung der höfischen Kunstpoesie und der schon nach dem Untergange der Hohenstaufen eingetretenen Verwilderung des Ritterthums liegt wol die Ursache der auffallenden Erscheinung, dass unter den deutschen Volksliedern sich im Verhältniss zu andern Nationen so wenige alte, und echt epische romantisch-ritterliche finden. — Vgl. Doenniges, a. a. O., S. 213.

Ideen nach dem Norden gekommen sein, wo auch in dem spätern Mittelalter ein eigentlicher erblicher Adelsstand, den der alte Norden nicht kannte, sich nach dem Verfall und Untergang der alten Volksfreiheit gebildet hatte. Ebenso wenig wollen wir leugnen, dass einzelne Züge von der Ritterzeiten Sitten, Gebräuchen, Lebensweise und Streitart in unsern alten Liedern (gamle Viser) gefunden werden. Aber alles Das hat doch einen ganz andern Charakter als in den südlichen Rittergedichten; und dies erscheint mehr wie Etwas, das von Fremden entlehnt ist, als [S. XXV] Etwas, das, vom Nationalgeist entsprungen, die ganze Poesie durchdrungen hat, sowie das altnordische Leben sich lebendig ausgeprägt findet in den Sagas und in den Skaldenliedern.«

Aber um so mehr ist dies ritterliche Element in den Volksliedern von dem nach fremder Sitte sich bildenden Adel und Ritterstand ausgegangen, und ist von dem Volke im heutigen Sinne nur überkommen und auf seine Weise nationalisirt und bewahrt worden. Uebrigens hatte Molbech bei seinem Vergleiche mit den »südlichen Rittergedichten« die kunstmässigen im Sinne (vgl. S. 32).

Und S. 55 fg. heisst es: »Ueberhaupt ist die Bemerkung des Hrn. Prof. Müller eine allgemein giltige und vollkommen in der Lieder Inhalt und Charakter gegründete, dass — mit Ausnahme jener Kämpeviser, wovon früher die Rede war und von denen ich nachgewiesen habe, dass sie spätere Nachbildungen deutscher Gesänge in der Manier der dänischen Viser seien — äusserst wenige unserer Volkslieder eine Beziehung auf das Heldenalter oder eine ältere Zeit enthalten, als das 12. oder 13. Jahrhundert. . . . . Sitten und Lebensweise, das ganze äussere Leben, wie es in unsern Volksliedern sich darstellt, Kleidertracht, Streitart und Waffen, die darin erwähnt werden, gehören keiner ältern [S. XXVI] Zeit an, als dem spätern Mittelalter, und mögen ohne Zweifel meist besser zum 14. oder 15. Jahrhundert passen, als zu irgend einer frühern Periode. Ein Theil des Luxus, der darin vorkommt, wie ganze Kisten voll Gold und Silber, seidene Segel, die auf dem vergoldeten Raa aufgehisst werden, Goldsättel und Goldschuhe der Pferde, vergoldete Kufen mit Edelsteinen besetzt, sind offenbare Ausschmückungen der Phantasie. Vieles Andere aber, was sich auf Sitte und Kleidertracht bezieht, ist ohne Zweifel aus dem wirklichen Leben genommen; aber Alles bezieht sich auf das Mittelalter und die sogenannte Ritterzeit oder die Periode der Adelsmacht in Dänemark; und die Art, wie der Vornehmen Pracht und das ganze Herrenleben geschildert werden, manchmal allerdings mit Uebertreibung und verschönernden Farben, beweist augenscheinlich, dass dies von solcher Ferne aus betrachtet wurde, dass wir nicht unter den Vornehmen sondern vielmehr unter deren Knappen (Riddersvende) und Dienern die Dichter der Lieder zu suchen haben, und dass es zuerst das gemeine Volk (Almuen) gewesen war, das durch Tradition sie bewahrt hat«.

Diese Folgerung Molbech's spricht allerdings direct gegen meine Ansicht; aber, wie ich glaube, [S. XXVII] nur scheinbar. Denn er räumt ein, dass die Viser einen dem altnordischen fremdartigen, erst seit der innigern Verbindung Dänemarks mit Deutschland dort, und durch die Dänen in Schweden und Norwegen eingeführten Geist und Charakter tragen, dass dies der Geist des allgemein europäischen Ritterthums und der Charakter der Feudalaristokratie war; er räumt ein, dass erst in »der Ritterzeit, in der Periode der Adelsmacht in Dänemark« die meisten Viser entstanden seien, dass sie das Leben und die Sitten dieses ritterlichen Adels schildern. Hat er damit nicht auch eingeräumt, dass sie ursprünglich nur von dem Stande ausgegangen sein können, der diesen dem nordischen Volke

fremden Geist zuerst sich aneignete, seine Sitte darnach bildete und anfänglich wol auch allein im Stande war und ein Interesse hatte, diesem Geiste dichterischen Ausdruck zu geben, diese Sitte poetisch zu schildern? Dass diese ritterlichen Lieder später von den Hofdienstleuten, von »den Knappen und Dienern des Adels« mit- und nachgesungen, in immer weitern Kreisen verbreitet wurden, dass in der Gestalt, wie sie, durch die Tradition und nur mehr im Volksmunde erhalten, auf uns gekommen sind, mit all den auch von Molbech bemerkten märchenhaften Ausschmückungen und Uebertreibungen, sie nun das [S. XXVIII] Ansehen haben, als wäre jenes in ihnen geschilderte ritterliche Leben und die Pracht des Adels nur aus einer gewissen Ferne angesehen, ist ganz in der Natur der Sache begründet und beweist durchaus nichts gegen den von mir angenommenen Ursprung, so wenig als die Verallgemeinung, Ausschmückung und Uebertreibung der Märchen im Volksmunde, nach dem analogen morphologischen Processe Alles nur in der Tradition fortlebenden, gegen ihre Abstammung aus den Mythen und der Göttersage beweisen, die hier von noch viel grösserer Ferne aus angesehen erscheinen und sich doch noch erkennen lassen.

Meiner Ansicht noch günstiger spricht sich Geijer aus (in der Einleitung zu der von ihm und Afzelius herausgegebenen Sammlung: »Svenska Folk-Visor« [3 Bde., Stockolm 1814-16], aus der auch alle hier gegebenen Uebersetzungen entnommen sind). So sagt er (I, XLI-XLIV [1])): [S. XXIX] »Züge dieser Art (sie sind alle den alten Liedern entnommen und könnten leicht vermehrt werden) können nicht von einer Zeit, deren Sitten schon andere sind, hinzugedichtet werden; sie deuten im Gegentheil ganz entschieden darauf hin, dass die Lieder in der Zeit, die sie schildern, entstanden sind. Und diese Zeit ist das nordische Mittelalter, von dessen Denkungsart, Sitten und Gebräuchen diese alten Dichtungen uns ein höchst lebendiges Bild vor Augen führen. Das ist es auch, was ihren historischen Werth begründet, und unsere Geschichtsforscher haben sie nur darum verachtet, weil sie, wie überhaupt jede Dichtung, für die Begebenheiten, die sie anführen, keine analistische Zuverlässigkeit haben. Die Lieder haben ausserdem noch einige Eigenthümlichkeiten, durch welche wir die Zeit ihrer Entstehung noch näher bestimmen können. Es muss auffallen, dass sie sich fast ausschliesslich mit hohen und adeligen Personen beschäftigen; [S. XXX] ist auch nicht allemal ausdrücklich von Königen und Rittern die Rede, so werden doch Herren, Frauen, Stolz-Jungfrauen genannt, Titel, die nach altem Gebrauche nur der Ritterschaft zukommen konnten. Nun wollen wir zwar nicht behaupten, dass die Lieder die Rangordnung genau beobachtet hätten; inzwischen ist hier der Beweis geliefert, dass sie ihren Inhalt dem höhern und vornehmern Leben zu entnehmen pflegten. Die Sitten der höhern Stände sind es, die sie schildern, während die Lebendigkeit der Darstellung der Vermuthung Raum gibt, dass sie in eben diesen Ständen ihre Entstehung gefunden. Andererseits

1) Die Uebersetzung der Stellen aus Geijer's Einleitung rührt von derselben Hand her, die die nachfolgenden Volkslieder metrisch übertragen hat. Es wurde anfangs beabsichtigt, einen Auszug aus Geijer's Einleitung vorzusetzen; da aber Mohnike (»Volkslieder der Schweden« [Berlin 1830], S. 143fg.) schon das Wesentlichste daraus mitgetheilt hat, so genügt es, auf dieses allgemein zugängliche Buch zu verweisen. Nur die Abhandlung über den Kehrreim und die nöthigsten Erläuterungen aus den Anmerkungen des Afzelius durften auch hier des bessern Verständnisses wegen nicht fehlen und sind im Anhang gegeben.

ist, dass der Gedanke, sie seien dem Dänischen entlehnt, nicht aufkommen kann. Ja, in einigen Fällen, z. B. in dem Liede vom Ritter Tynne [1]), stehen wir nicht an, der mündlichen schwedischen Ueberlieferung eine grössere Echtheit zuzuschreiben, als dem gedruckten dänischen Liede. Dass sich alte nationale Traditionen auf diese Weise zu erhalten vermögen, hat für Den, der das Wesen und die Geschichte der Volksdichtung kennt, durchaus nichts Unbegreifliches [2]). [S. XXXIV] Ueberhaupt sind erst in den letztern Zeiten die Volkslieder aus der ältern oder romantischen Periode ausschliessliches Eigenthum des Volks und den höhern Ständen unbekannt geworden. Das Gyllenmärsische Liederbuch aus dem 17. Jahrhundert, das einem Manne von Stande angehörte, beweist, dass sie noch in jener Zeit bei den Höhern einheimisch und beliebt waren. In Messenius' Dramen aus dem Anfange desselben Jahrhunderts, die von adeligen Studenten sowol in Upsala als in Stockholm vor einem vornehmen Publicum aufgeführt wurden, finden sich Lieder, die vollkommen in der Art der alten Volkslieder gehalten sind, und zwar von solcher Schönheit, dass bezweifelt worden, ob sie von Messenius selber herrühren. Auch noch in Dalin's Zeit mussten die alten Lieder selbst in den höchsten Kreisen wohlbekannt gewesen sein, sonst würde der an ihnen geübte parodische Stil, den er so sehr liebt, nicht wohl begriffen werden können. Erst in den letzten 60 bis 70 Jahren sind sie völliger Verachtung und [S. XXXV] Vergessenheit, wie so vieles andere Vaterländische, anheimgefallen.«

Endlich will ich noch an ein paar Beispielen zeigen, wie sich auch in diesen schwedischen Balladen selbst noch die obenerwähnte Metamorphose durch das Herabziehen in niedere Kreise, neben der Erhaltung älterer Versionen und dem Vorkommen damit in Verbindung stehender bei andern Nationen, darstellt und daraus sich auf ihren wahren Ursprung und ihre primäre Gestalt schliessen lässt.

So ist eins der verbreitetsten und mannichfach variirten Volkslieder das hier unter Nr. XXVI vorkommende: »Der grimmige Bruder«; zu dieser wol ältesten nordischen Version bilden die südlichen castilischen: »Blanca sois, señora mia«, und »Ay cuán linda que eres, Alba« (Primavera, Nr. 136 und 136a) ein Gegenstück (hier sind es aber nicht Geschwister, sondern Gatten, zwischen denen diese Scene vorfällt, und nicht der Buhle, sondern das Weib fällt als Sühnopfer); in beiden aber herrscht noch ein gehobener durchaus ritterlicher Ton und sie haben einen tragischen Ausgang. Die spätere schwedische Version: »Thore und dessen Schwester« (bei Arwidsson, »Svenska Fornsånger« [Stockholm 1834, I, 358, Nr. 55) schlägt schon einen viel tiefern Ton an; die parodirende [S. XXXVI] Erwiderung des Bruders kommt schon einmal zum Vorschein (Strophe 9) und der Ausgang ist scherzhaft epigrammatisch. Alles dies steigert sich noch in den dänischen Versionen (»Udvalgte Danske Viser. udg. af Nyerup og Rahbek« [Kopenhagen 1813], IV, 228, Nr. CCIV, »Det hurtige Svar« und dazu die Anmerkung, S. 362—364). W. Grimm (»Alt-dänische Heldenlieder«, S. 518) bemerkt dazu: »Ein Lied mit ähnlichen naiven Antworten und überaus zierlich findet sich in den »Scottish Songs« (London 1794), I, 231—236; eine Uebersetzung in Meyer's »Spielen des Witzes und der Phantasie« (Berlin 1793), S. 143-146« (mir

1) Vgl. hier [d. h. in Warrens Übertragung] Nr. IX.

2) Die schlagendsten Beweise dafür geben die erst in neuester Zeit aus dem Volksmunde gesammelten portugiesischen Romanzen, die oft noch viel ursprünglicher und echter sind, als die schon im 16. Jahrhundert davon aufgezeichneten castilischen Versionen. Vgl. meine »Proben» u. s. w.

unbekannt. Völlig in niedere Kreise herabgezogen und frivol parodirt erscheint diese ursprünglich tragische Ritterromanze in dem schottischen Volksliede: Our goodman came hame at e'en (Old Scottish Songs rendered into German. By Macdonald. Edinburg 1854) und in dem deutschen »Wind über Winde« (Simrock, »Deutsche Volkslieder« [Frankfurt am Main, 1851], S. 375, Nr. 241; vgl. »Blätter für literarische Unterhaltung«, Jahrg. 1855, Nr. 13, S. 236) und Edelestand Du-Méril, »Histoire de la poésie Scandinave. Prolégomènes« [Paris 1839], S. 466–467.

[S. XXXVII] Nicht minder verbreitet und variirt ist die hier unter Nr. XXXIV in einer Doppelversion gegebene schwedische Ballade: »Die beiden Schwestern« oder »Die wunderbare Harfe«. Die älteste Version enthält die allerdings modernisirte Bearbeitung Stiudach's »Schwedische Volkslieder« [Stockholm 1826], S. 76, Nr. 17. »Der rächende Nix«.) Die Schwestern sind Königstöchter, der Harfner ist ein dem Meere entsteigender Nix, wodurch die nordische Heimat des Liedes und die mythologische Grundlage desselben noch gekennzeichnet werden, und die Stimme der Ermordeten spricht unmittelbar aus den von selbst ertönenden Harfensaiten und klagt direct die Mörderin an. Von den beiden hier gegebenen Versionen ist die erste: »Die beiden Schwestern«, unbezweifelt die der ursprünglichen noch näher stehende, die Schwestern sind noch Königstöchter, und die Hauptzüge sind alle erhalten bis auf die Verwandlung des Nix in einen gewöhnlichen Harfner, und dass die Leiche schon früher von Fischern gefunden worden waren. Dass diese die ältere Version ist, erhellt auch noch daraus, dass die schottischen (bei Jamieson und Scott) sich ihr noch näher anschliessen und auch in ihnen die Handlung an einem Königshofe vorgeht. Die zweite der hier gegebenen Versionen: »Die wunderbare [S. XXXVIII] Harfe«, versetzt die Handlnng in einen Bauernhof am Meeresstrande; hat aber auch unbezweifelt schon Interpolationen, wie die Grüsse der Ertrinkenden an Eltern und Bräutigam; der Harfner ist ein Spielmann (Spelman), und nicht mehr aus der Harfe Saiten spricht die Ermordete selbst, sondern nur die Wirkungen ihrer vom Spielmann angeschlagenen Laute werden angegeben. Noch jünger gewiss ist die auch hier in den Anmerkungen übersetzt mitgetheilte färöische Version; denn in dieser fehlen einerseits die Anbote der Ertrinkenden, die böse Schwester setzt gleich als Bedingung der Rettung das Aufgeben des Bräutigams, und die andere willigt hier anfänglich nicht darein; andererseits werben ganz unnöthig zwei Freier um die jüngere; finden erst zwei Wanderer die Leiche, nachdem sie von den Winden zu Grunde geschlagen und dann an den Strand und nach der Bootstell getragen worden war (lauter müssige Interpolationen); Beide ziehen zur Hochzeit, und halb sind es die aus der Harfe ertönenden Worte (die der vierten Saite werden gar nicht mehr angegeben), halb das Spiel der Harfner, wodurch der Tod der Mörderin herbeigeführt wird. Und in dieser theils interpolirenden, theils die frühern unvollständig und vermengend wiedergebenden Version sind Personen und Schau- [S. XXXIX] platz märchenhaft unbestimmt gelassen. Die jüngste und daher auch matteste von allen ist die von Arwidsson (a. a. O., II, 139, Nr. 99, »De två systrarne«) mitgetheilte Version. Zwar ist es hier auch noch ein Graf (Grefve), der zwei »höfische Töchter« (höfviska döttrarne två) hatte; aber der tragische Charakter ist schon völlig verwischt und der Ausgang ein ganz prosaischer; denn statt der hochpoetischen Katastrophe der in eine Harfe umgewandelten, sich selbst rächenden Ermordeten wird sie hier von einem »ehrlichen Mann« (ärlig man) errettet, wieder ins Leben gebracht und in das elterliche Haus zurückgeführt; ja sie erbittet selbst die Straflosigkeit ihrer Mörderin, als

der Vater diese in einen Thurm sperren will, und die Hochzeit der Geretteten macht echt komödienmässig den Schluss [1]).

Solche Beispiele zeigen mehr als alle Theorie, welch ein Unterschied ist zwischen jenem dichten- [S. XL] den ritterlichen »Volke« und dem spätern bloss nachsingenden, immer mehr zum vulgus werdenden!

Wien, 1. Mai 1856.

Ferdinand Wolf.

7.

Vorwort zu „Drei spanische Sittengemälde“*).

Die nachstehenden hier zum erstenmal in deutscher Uebersetzung erscheinenden »Sittengemälde aus dem andalusischen Volksleben« — denn als solche und nicht als Novellen will sie der Verf. angesehen und beurtheilt wissen — zeichnen sich durch dieselben Vorzüge aus wie die früher von ihm veröffentlichten [2]).

Auch sie tragen das Gepräge der treuesten Auffassung und Darstellung von Land und Volk; auch sie malen mit ächten Localfarben die Gegenden, porträtiren mit sprechender Aehnlichkeit die Personen, und schildern mit scharfer Beobachtungsgabe und sicherem feinem Tacte Sitten und Gebräuche.

So sind die Beschreibungen von San Lucar und der Besitzung der Donna Anna in »Glück und Schicksalsgunst« und die der Gegend von Algarafe und des Gehöftes des Don Anacleto in »Gemeinheit und Edelsinn« ebenso anschaulich als reizend; so sind die Charakteristiken der andalusischen Landleute in allen drei Erzählungen so drastisch, dass man nicht zweifelt, Porträte nach dem Leben vor sich zu haben; und insbesondere die Hauptfiguren, wie psychologisch richtig sind sie nicht gezeichnet und entwickelt, zum Beispiele der Gärtner Franz und Don Prospero in »Glück und Schicksalsgunst«, die Tia Anna und Don Anacleto in »Gemeinheit und Edelsinn«; wie glücklich mit welchem Humor sind die in ihnen sich repräsentirenden Contraste hervorgehoben und doch so individualisirt, dass man in dem Glückspilz Don Prospero und in dem industriellen Parvenü Bekannte aus seiner Umgebung wiederzufinden glaubt.

Ebenso hat der Verf. seine Virtuosität in der Schilderung von Kinderscenen bewährt und mit gewohntem Geschick einige sehr anmuthige unbezweifelt dem Volksmund entnommene Kinder-Lieder und Märchen an-

---

1) Vgl. auch die noch jüngern und vor kurzem bekanntgemachten dänischen Versionen unter dem Titel: »Den talende Strengeleg«, in: »Danmark's Gamle Folkeviser, udg. af Svend Grundtvig« (Kopenhagen 1856), II, 507 fg., Nr. 95, und des gelehrten Herausgebers Einleitung dazu.

2) Sie sind unseres Wissens noch nicht in der Ausgabe der sämmtlichen Werke Fernan Caballero's, sondern nur in Einzeldrucken erschienen unter folgenden Titeln:

»Deudas pagadas. Cuadro de costumbres populares de actualidad. Madrid 1860. 8.; — Dicha y suerte. Cuadro de costumbres populares o. O. u. J., 8.; — Vulgaridad y Nobleza. Cuadro de costumbres. Sevilla 1861, 8. —

*) Drei spanische Sittengemälde von Fernan Caballero. Übersetzt von Hedwig Wolf. Wien 1863. Mechitaristen Congregations-Buchhandlung. S. 1—6.

gebracht, wie z. B. das graciöse Thiermärchen von der Hochzeit des Floh mit Jungfer Läuschen [1]) in »Gemeinheit und Edelsinn«.

Die erste Erzählung: »Bezahlte Schulden« ist überdies ein Product patriotischer Begeisterung, des durch den marokkanischen Feldzug geweckten Nationalgefühls und der Erinnerungen an die Heroenzeit der Spanier in den Maurenkriegen. Es sind hierin wie der Verf. selbst wiederholt bemerkt, sehr viele Scenen und Züge dem Thatsächlichen entnommen und historisch treu wiedergegeben. Die Erzählung erschien zuerst in der Zeitschrift »El Reino« und dann liess der Herzog von Montpensier einen besonderen Abdruck davon machen, der zum Besten der im marokkanischen Kriege Invalidgewordenen verkauft wurde [2]).

So ist dieses Werk in jeder Hinsicht: »ein gutes Werk« wie spanische Kritiker die Schriften Fernan Caballero's überhaupt: »gute Werke« (buenas acciones) nicht nur in aesthetischer sondern auch in moralicher Hinsicht genannt haben.

Und das sind sie auch in der That; sie sind alle von wahrer Religiosität, ächt christlilichem Geiste und tief sittlichem Gefühle durchdrungen. Der Verf. hat es verstanden das Ideale, wahrhaft Poetische im wirklichen und gewöhnlichen Leben aufzufinden, im Glauben und in der Sitte des Landvolkes und besonders in der Natur, indem er sie häufig in seinen Bildern personificirt (ein Beispiel davon der Garten des Gevatter Franz in »Glück und Schicksalsgunst«).

So gehören, wie ich an einem anderen Orte bemerkt habe, die Werke unseres Verfassers allerdings der jetzt herrschenden realistischen Richtung an; aber nicht jenem verwerflichen Realismus, dessen Ziel ist, das wirkliche Leben ohne Auswahl in seiner ganzen Gemeinheit bis ins kleinste Detail mit Virtuosität zu schildern, dessen Vertreter Sainte-Beuve treffend, wiewol in der Absicht, sie dadurch zu loben, »Anatomistes« genannt hat und der solch scheussliche Ausgeburten erzeugt hat wie Flaubert's »Madame Bovary« und Feydeau's »Fany«; sondern dem ächten vor dem Richterstuhle der Kunst und der Moral giltigen Realismus, der zwar auch die gemeine Wirklichkeit treu wiedergibt, aber ohne das wirklich Gemeine, und als Folie des auch darin sich findenden Idealen und daher poetischer Reproduction fähigen. Eben desshalb ist der gemeine Realismus stets unmoralisch, der poetische auch immer zugleich sittlich schön.

Daher wirken solche realistische Romane und Erzählungen wie die Fernan Caballero's, immer veredelnd, erhebend. Er selbst hat gegen den Vorwurf, den ihm einige Kritiker gemacht haben, er schildere seine Andalusier zu parteiisch, immer nur von der günstigen Seite, in der Vorrede

---

1) Im Spanischen sind die Hochzeit machenden Thiere la pulga (Floh) und el coco (Rebensticher, ein Wurm) was in der Uebersetzung des nicht passenden Geschlechtes wegen geändert werden musste.

2) Ich benutze diese Gelegenheit, um noch auf ein anderes durch den marokkanischen Feldzug hervorgerufenes Werk nationaler und poetischer Begeisterung aufmerksam zu machen, nämlich auf den: Romancero de la Guerra de Africa por Don Eduardo Bustillo. De real orden declarado de texto para la lectura en las escuelas de primera enseñanza. 3. edicion. Madrid 1863. (32°) Der talentvolle Verfasser hat darin alle bedeutenden Momente dieses Krieges in der ächt nationalen Form der Romanze und in volksmässig einfacher Weise besunger[illegible]ass er den rechten Ton getroffen, beweist die auf königli[illegible] fehl[illegible] Einführung des Werkchens als Lesebuch in den Schu[illegible]

zu »Gemeinheit und Edelsinn« sich also vertheidigt und damit zugleich die reinigende sittliche Tendenz seines Realismus treffend bezeichnet:

»Wohl haben wir stets absichtlich vermieden, uns die undankbare, wenig interessante und noch weniger nützliche Aufgabe zu stellen, die Typen des Schlechten in den Vordergrund zu setzen und Dinge, die dies sind vor die Oeffentlichkeit zu bringen. Selbst die tadelnde Schilderung des Schlechten, dessen was den Menschen erniedriget, ist ein unwirksames Correctiv des Uebels; während das Lob und die Schilderung des Guten, das ihn sich erheben macht, der süsseste Antrieb zur Güte ist«.

Durch die Absicht, diese Wirkungen solch wahrhaft »guter Werke« in möglichst weiten Kreisen auch unter uns zu verbreiten, ist wohl die vorliegende Uebersetzung hinlänglich gerechtfertigt, wenn auch von ihr — bei der schwer erreichbaren Naivetät, Anmuth und localen Färbung des Originals — in erhöhtem Maasse gilt, was Cervantes von jeder Uebersetzung gesagt hat: dass sie die Rückseite der Tapete ist«.

Sollte sie beifällig aufgenommen werden, so werden wir ihr die Uebertragung der gesammelten »religiösen Beispiele und Aufsätze« (Ejemplos y articulos religiosos) folgen lassen, mit deren Herausgabe der Verf., wie er uns schreibt, gegenwärtig beschäftigt ist.

Wien, den 4. Mai 1863.

Ferdinand Wolf.

8.

Legende von der hl. Elisabeth (Isabel), Königin von Portugal*).

Im J. des Heils 1271 beschenkte die Königin von Aragon, Constanze von Neapel, ihren Gemahl Pedro III. mit einer Tochter, die in der hl. Taufe nach seiner Mutter Schwester, der hl. Landgräfin von Thüringen, den Namen Elisabeth erhielt. Schon dieses Kindes Geburt kündete seinen segensreichen Beruf, Frieden zu stiften zwischen getrennten Herzen, denn aus Liebe zu dem Kinde versöhnte sich der König Jaime mit seinem Sohne, dem Vater Elisabeths, und er sagte von ihr, deren Erziehung er selbst bis zu ihrem 6. Jahre leitete, im prophetischen Geiste: sie werde an Tugend und Frömmigkeit alle Frauen aus dem Königshause von Aragon überstrahlen. Als sie zur Jungfrau heranreifte, wuchs mit den Jahren der Ruf ihrer Schönheit und Frömmigkeit, und es liessen die Könige von England und Sicilien für ihre Erstgebornen um ihre Hand werben; es bewarb sich aber auch ein König selbst, Dinis von Portugal, darum, und diesem sagte sie ihr Vater zu, wiewohl er sich nur schwer zur Trennung von diesem geliebtesten Kinde entschliessen konnte, dessen frommer, reiner Sinn sichtbarlich Gedeihen und Segen über sein Haus verbreitet hatte.

Man rieth ihm die Tochter zur See nach Portugal reisen zu lassen, weil der Landweg, der durch Castilien führte, nicht sicher genug schien wegen des jenes Land verheerenden Bürgerkriegs zwischen Alfonso X. und seinem Sohne, dem Infanten Sancho. Aber K. Pedro blieb trotzdem bei der Wahl des letzteren, denn ob seinem frommen Kinde walte so sichtbar

*) Diese Uebersetzung fand sich im handschriftlichen Nachlass. Sie ist, soviel ich sehe, noch unveröffentlicht, somit die einzige von Wolfs Arbeiten, welche bisher unbekannt geblieben ist. Die Anm. S. 277 f. lässt vermuthen, dass Dunlop-Liebrecht (1851) dem Verf. noch nicht vorlag.

Gottes Schutz, dass es keine Gefahr zu scheuen habe. Mit Thränen aber rief der Scheidenden der Vater nach: »Die Trennung von Dir ist mein grösster Schmerz, denn Du bist die beste der Töchter und Dir ist keine vergleichbar an frommer Zucht und an reinem Sinn!«

So zog sie hin unter dem Geleite des ehrwürdigen Erzbischofs von Valencia; und als sie nach Castilien kam, empfing sie der sonst so rauhe Infant Don Sancho mit allen Ehren, entschuldigte sich, sie nicht selbst begleiten zu können und bestimmte seinen Bruder, den Infanten Jakob, dazu. Dieser führte sie ungefährdet bis an die Grenze von Portugal, wo sie der Bruder ihres Gemahls, der Infant Dom Affonso und der Graf Gonçalo von Portugal empfiengen und sie dem König Dinis zuführten, der ihr bis Trancoso entgegengekommen war. Dort feierten sie die Hochzeit.

Auch als Frau und Königin bewahrte sie den frommen, kindlich reinen Sinn, der nicht nach äusserem Glanz und weltlicher Macht strebte, sondern nur nach Verbreitung des himmlischen Lichts, nach der geistigen Gewalt über die Herzen durch Milde, Demuth und Barmherzigkeit; in all diesen Tugenden ihrem Vorbilde, ihrer nicht blos leiblichen sondern auch geistigen Verwandten und Patronin, der hl. Elisabeth von Ungarn, nachzustreben, war die Aufgabe ihres Lebens geworden. So vertheilte sie reichliches Almosen und suchte besonders jene Armen aufzuspüren und heimlich zu unterstützen, welche ohne Schuld in Noth gekommen sich zu betteln schämten; jeden Putz verschmähend, arbeitete sie mit ihren Frauen um die Dürftigen zu kleiden und die Kirchen zu zieren; nur auf die strengste Nothdurft sich beschränkend und durch Fasten sich kasteiend, speiste sie die Hungrigen und pflegte selbst die Kranken; sie, die in ihrer Ehe so manche Kränkung, so manche Vernachlässigung mit schweigender Geduld und entsagender Nachsicht zu tragen hatte, ja selbst die Schwächen und Fehltritte ihres Gemahls zu verhüllen und gut zu machen suchte, sie war unermüdet im Auffinden der Mittel um arme Mädchen auszustatten, sie vor den Gefahren der Verführung zu schützen und glückliche Ehen zu stiften. Sie gründete mehrere Hospitäler, wie das grosse zu Coimbra, die Zufluchtstätte zu Terra-Nova für reumüthige Gefallene, und die für schutzlose Waisen, genannt das Haus der unschuldigen Kinder zu Santarem. Sie ist die Erbauerin des so berühmt gewordenen Klosters der hl. Clara zu Coimbra, und als sie einst, um mit eigenen Händen den dabei thätigen Werkleuten ihren Lohn zu spenden, eine ansehnliche Summe Geldes in den Falten ihrer Kleider verborgen tragend, sich dahin begab und ihren Gemahl begegnete, der sie fragte, was sie da trage, antwortete sie ihm, als hätte sie auch vor ihm ihre guten Werke verhüllen wollen, es seien Rosen; und es war so in der That, denn als er darob verwundert, da es Winter war, darauf bestand sie zu sehen, war das Geld, zum Lohne ihrer Demuth in Rosen verwandelt, und die fromme Frau hielt mitten im Winter einen Frühling in ihren Armen, wovon das Thor jenes Klosters den Namen des Rosen-Thores erhielt (Porta da Rosa) [1]).

Trotz dieses frommen Wandels sollten ihre guten Werke selbst sie einer Schuld verdächtigen, die reine der Schuld bei ihrem Gemahle verdächtigen, die sie ihm so oft zu verzeihen hatte. Denn sie bediente sich eines ihr ganz ergebenen Pagen zur Vertheilung der Almosen, deren Spenderin unbekannt bleiben sollte. Ein anderer Page, neidisch auf die Gunst, deren sich sein Genosse bei der Königin erfreute, wusste diese Gunst als die Folge

1) Daher wird auch diese Heilige gewöhnlich mit Rosen im Schooose abgebildet.

eines unerlaubten Verhältnisses dem Könige darzustellen, der nur zu leicht an eine Schuld glaubte, von der er sich selbst nicht frei wusste. So von Eifersucht geplagt ritt der König eines Tags nach der Waiden-Au bei Coimbra, wo eben mehrere Leute bei den glühenden Kalköfen beschäftigt waren. Da rief er den Werkmeister zu sich und schärfte ihm ein, des andern Tages in aller Frühe einen der Öfen heitzen zu lassen; es werde dann einer seiner Pagen kommen, der in seinem Namen fragen werde, ob sie gethan was er anbefohlen; auf diese Frage sollten sie ihn sogleich in den glühenden Ofen werfen, so dass bis zur neunten Morgenstunde der Frevler abgethan sei und aus dessen Asche die Ehre des königlichen Hauses gereint wieder erstehe. — Am anderen Morgen trug der König dem Pagen, welcher seiner Gemahlin vertrauter Almosenier war, auf sich um sieben Uhr zu den Kalköfen zu begeben und dort die Leute zu fragen: ob sie gethan was der König befohlen? Der Page aber, der sehr fromm war, und eben nur deshalb sich der Gunst und des Vertrauens der Königin erfreute, konnte, da ihn sein Weg nach den Öfen bei dem Kloster des hl. Franciscus da Ponte vorbeiführte, der Stimme nicht widerstehen, die ihm ins Gotteshaus rief. Mit Andacht wohnte er einer heiligen Messe bei, und als darauf eine zweite gelesen wurde, auch dieser; so dass es eben neun schlug als er aus der Kirche trat. Unterdes hatte der König, von Unruhe und Reue geplagt, den anderen Pagen, der seinen frommen Genossen bei ihm verleumdet hatte, nach den Kalköfen gesandt, um dort die Leute in seinem Namen zu fragen: ob sie gethan was er anbefohlen. Kaum aber hatte der Verläumder diese Frage ausgesprochen, so ergriffen ihn die Kalkbrenner und warfen ihn in den glühendsten der Öfen, wo er zu Asche verbrannte. Als gleich darauf der fromme Page kam und dieselbe Frage that, erhielt er zur Antwort sie hätten gethan was der König anbefohlen. Diesen Bescheid hinterbrachte er dem Könige, der höchlich erstaunte, als er Den unversehrt vor sich sah, den er als das schuldige Opfer seiner Eifersucht gefallen glaubte, und der noch wunderbarer sich ergriffen fühlte als er später erfuhr, die diesem bestimmte Strafe habe dessen Ankläger getroffen. Da erkannte der König Gottes Urtheil darin und zweifelte nicht länger an der Unschuld des Verläumdeten und an der fleckenlosen Reinheit seiner Gemahlin [1]). Da ward auch der König von dem

---

1) So ist denn unsere Legende wohl die älteste abendländische Quelle der allbekannten und vielfach bearbeiteten Fridolin-Sage. — [Vgl. jedoch Oesterley, Gesta Romanorum. Berlin 1872, S. 749 zu n° 283]. — Trotzdem aber, dass sie schon im 17. Jahrh. über die ganze pyrenäische Halbinsel verbreitet war (m. s. z. B. Frey Luis dos Anjos, Jardim de Portugal, em que se da noticia de algumas Sanctas etc. Coimbra, 1626. 4°. pag. 235–36. — Juan Carrillo, Historia de Santa Isabel. Zaragoza, 1625. 4°. p. 46–52. — Vida de la gloriosa Santa Isabel, vuelta de Toscano en Español por D. Juan Antonio de Vera y Zuñiga. Roma, 1625. 8°. p. 18–20), ist sie von dem fleissigen Fr. W. V. Schmidt nicht erwähnt worden (in: Balladen und Romanzen der deutschen Dichter Bürger, Stollberg und Schiller. Erläutert und auf ihre Quellen zurückgeführt. Berlin, 1827. 8. Zu Schillers Ballade: »Der Gang nach dem Eisenhammer«, S. 191–97. — [Auch K. Goedeke Schillers Schriften. Hist.-krit. Ausg. XI, 452 ff. erwähnt sie noch nicht, obwohl sie offenbar die Mitte hält zwischen der von ihm mitgetheilten Version aus dem »Liber de septen Donis« von Etienne de Bourbonne (Vgl.: Crane, Mediaeval Sermon-Books etc. in Proc. Americ. Philos. Soc. 1883 March. S. 66 n° 373) und der doch wohl direkt von Schiller benutzten deutschen

[illegible] durchdrungen [illegible] und in Liebe [illegible] nur um so [illegible] Friedensstifterin in [illegible] zum Schwerte [illegible] So ver- [illegible] streitiger [illegible] als Heirathsgut [illegible] König und [illegible] sie Frieden [illegible] und ihrem [illegible] sie von der [illegible] Schiedsrichter [illegible] wirkte sie in [illegible]; wie [illegible] Recht ge- [illegible] und gute [illegible] zu Ver- söhnung [illegible]

[illegible] erschien, [illegible] und Hass [illegible] verwundet, [illegible] zwischen [illegible] Affonso war [illegible], und die [illegible] gegen- über [illegible] Gattin mit [illegible] Liebe für [illegible] Friedensstifterin, [illegible] betrieb, [illegible] Absichten, ihr [illegible], von ver- [illegible] und die fast [illegible] war, sah Dinis [illegible] für den pflicht- [illegible] Begünstigung [illegible] rechtmässig [illegible] zu nehmen, den [illegible] lästige Ver- [illegible] Schlosse von Penos [illegible] Getreuen herbeieilten und

Übertragung einer Erzählung Renés de la Bretonne. — Zu vergleichen sind für unsere Fassung noch die altfranzösische Version der in einer grossen Zahl Hss erhaltenen »Vies des Saints Pères«, gedr. Méon Nouv. Rec. II. 331 (Vgl. Romania XIII, 2[illegible]), Anm. [illegible] und n° 6[illegible] der Cento-Novelle Antiche (Vgl. Dunlop-Liebrecht Prosadichtungen S. 21[illegible]). — Auch unsere Legende ist in Romanzenform von einem portug. Dichter der neuesten Zeit bearbeitet worden. (Romanceiro Portuguez. Comp. por Ignacio Pizarro de Moraes Sarmento. Lisboa. 1841. 4°. Tomo I Rom. I). Und auch ein span. Dichter hat den Stoff dramatisiert, freilich mit Verlegung nach Castilien und in die Zeit des grossen Fernan Gonzalez und Garci Fernandez: Mira de Mescua, Lo que puede el oir misa.

sich anboten sie zu befreien, blieb sie in Haft und duldete lieber alle Entbehrungen als eine Prüfung des Himmels; denn ihr Werk, sagte sie ihre Anhänger abmahnend von gewaltsamen Schritten, sei nicht neue Zwietracht anzufachen und den blutigen Bürgerkrieg noch mehr zu verbreiten, sondern Eintracht zu bringen und Frieden zu stiften. Nur als sie vernahm, dass Vater und Sohn im Begriffe seien sich bei Coimbra eine Schlacht zu liefern, hielt sie das Gebot ihres Herzens solch Unheil zu verhindern für höher und drängender, als dem Eigenwillen ihres irregeleiteten Gemahls sich zu unterwerfen. Sie eilte zuerst in das Lager ihres Gemahls und suchte ihn mit den eindringlichsten Vorstellungen und Bitten zu bewegen, von einem solchen Kampfe abzustehen, wo selbst der Sieg nur mit der Schmach seines Hauses und dem Opfer seiner Unterthanen erkauft werden müssten. Vergeblich, der erzürnte Vater überwog den Gatten und König. Darauf begab sie sich in das Lager des Sohnes, ihm nicht minder herzerschütternd sein Unrecht, seine Kindespflicht zu Gemüthe führend. Hier siegte die allmächtige Liebe zwischen Mutter und Kind, und der Infant bot die Hand zur Versöhnung. Aber die Unterhandlungen scheiterten an der Hartnäckigkeit des Königs. Es kam zu einem Gefechte, in dem auf beiden Seiten viel Blut floss, aber nichts entschieden wurde. Um so tiefer, um so herzzerreissender war der Schmerz der Königin; aber er lähmte nicht ihre Thätigkeit; er verdoppelte, beflügelte sie vielmehr. Wie ein Friedensengel eilte sie vom Vater zum Sohne, vom Sohne zum Vater, ermahnte, warnte, bat, flehte mit der unwiderstehlichen Zaubergewalt einer weisen und liebenden Gattin und Mutter, und stimmte endlich die widerstrebenden Gemüther für einen friedlichen Vergleich. Nur durch ihre Vermittelung kam der Friede zu Stande und die Waffen ruhten wenigstens für ein Jahr (1322). Denn kaum war es noch verflossen, so hatten die Zwischenträger, Verläumder und Parteiführer Vater und Sohn von neuem so entzweit, dass sie abermals in den Waffen sich gegenüber standen. Abermals drohte es vor Lissabon zu einer Schlacht zwischen Beiden zu kommen. Elisabeth aber, die frome Friedensstifterin, bestieg abermals unverweilt ihr Maulthier, um mit versöhnender Hand den Sohn und Gatten wieder zur Eintracht zu leiten. Sie fand beide nahe bei Lumiar, eben im Begriff ein Treffen zu liefern. Noch einmal gelang es der weisen liebenden Mutter und Gattin, mit Hilfe des würdigen Bischofs von Lissabon, einem blutigen Kampfe zwischen Vater und Sohn vorzubeugen und Beide zur friedlichen Rückkehr zu bewegen.

Wohl hatte dies wahrhaft himmlische Walten der hehren Frau selbst das rauhere, argwöhnische Gemüth des Königs zur liebenden Hingebung gemildert; in anerkennender Verehrung ihrer Tugend geläutert, und er hatte ihr öffentlich und feierlich Abbitte gethan für den schmählichen Verdacht, den er gehegt, und sein Herz ihr nun ganz und ungetheilt zu eigen gegeben. Aber gerade nun sollte die fromme Dulderin dieses Herz, das sie durch so viele Opfer endlich ganz gewonnen hatte, bald auf immer verlieren. Denn nicht lange nach der Versöhnung mit seinem Sohne wurde Diniz unwohl. Eine Reise, die er dennoch unternahm, verschlimmerte seinen Zustand; sein vorgerücktes Alter machte ihn bedenklich. Da erkannte Elisabeth wohl, wie ihr eine neue schwere Prüfung, eine durch menschliche Kräfte nicht zu vermindernde Trennung, bevorstehe; sie sah aber darin nur eine dringendere Mahnung, noch so lange es Zeit, ihr so schön begonnenes Versöhnungswerk zu vollenden, den äusserlich so glücklich zu Stande gebrachten Vergleich zwischen König und Thronerben durch den inneren Bund der Herzen zwischen Vater und Sohn zu krönen. Sie beeilte sich daher den Infanten von Leiria, wohin er sich zurückgezogen hatte, an das Krankenbette des Vaters zu rufen. Sie hoffte mit Recht, dass die Stimme der Natur den letzten Missklang des

[illegible] und gewaltthätiger Herrschsucht [illegible] und mit der an das Vergänglichkeit [illegible] der Ewigkeit zu einer reineren Harmonie [illegible] werde. [illegible] für diese Stimme; [illegible] Krankenlager des Vaters [illegible], brach er unverweilt auf; und [illegible] dem Sterbebette des Vaters, der den [illegible] Sohn mit Ausbrüchen der Liebe empfing, ihm wiederholt die Hand zum Kusse reichte und mehrermals den Segen ertheilte. Um dem Könige mehr Bequemlichkeit verschaffen zu können, liess ihn der Infant in einer Sänfte nach Santarem bringen, wo er im Gefühl des herannahenden Todes die letzten Anordnungen traf. Denn wo der Verlust so nahe drohte, erfüllte er Alle mit tiefem Schmerz. Denn schon breitete der Todesengel seine Schwingen, [illegible] Verklärung über den Sterbenden; nun erkannten Alle, welcher Partei sie auch angehört hatten, dass Diniz trotz seiner menschlichen Schwächen ein grosser Mann, ein weiser Regent, ein Vater seines Volkes gewesen sei.

Jeder, auch der Geringste, wollte noch einmal die theuren Züge des geliebten Königs sehen. Doch, was ein Jeder selbst fühlte, vergass er im Hinblick auf das, was die Königin für ihren kranken Gatten that und empfand. Nächst ihm erregte sie die allgemeinste Theilnahme, und erwarb sich durch ihre Zärtlichkeit, Umsicht, Geduld und fromme Standhaftigkeit Aller Liebe und Verehrung. Ihr tiefer Schmerz hinderte sie nicht, rastlos thätig zu sein für ihren Gemahl. Als ob ausser ihr ihn Niemand zu pflegen vermöge, verrichtete die Königin die geringsten Dienste einer Krankenwärterin. Ihre liebevolle Sorgfalt fesselte sie Tag und Nacht an des Königs Krankenlager, und nur, so lange seine Minister in Angelegenheiten des Reichs mit ihm arbeiteten, entfernte sie sich in das Betzimmer der königlichen Burg, um für ihn des Himmels Hilfe und Gnade zu erflehen [1]).

In den ersten Tagen des Januars 1325 schien die letzte Stunde des Königs gekommen zu sein. Er versammelte seine ganze Familie und die Vornehmsten seines Hofstaates und seiner Getreuen um sein Sterbelager um Abschied von ihnen zu nehmen. Er hielt eine tief ergreifende Rede, in welcher er einen Rückblick auf sein thatenreiches Leben warf und seinem Sohne die Sorge für seines Volkes Wohl eindringlich ans Herz legte, und schloss sie mit folgenden an die Königin gerichteten Worten: »im Gefühl meiner zunehmenden Schwäche, die den Lebensfaden jeden Augenblick fallen zu lassen droht, breche ich hier ab und schliesse meine Rede damit, dass ich die Königin, meine Gattin, die hier anwesend und deren Liebe zu euch bekannt genug ist, Allen empfehle. Meine Liebe zu ihr, war sie zu einer Zeit nicht so gross, möge es nun sein, da ich die Königin euch empfehle; denn ich hege das Vertrauen, dass durch sie mein Name gekannt, und das Reich geehrt werde«. Und als nach einer kurzen trüglichen Hoffnung am 7. Januar seine Todesstunde wirklich eintrat, sprach er fast mit dem letzten Athemzuge zu seinem Sohne die Worte: »Ich sterbe, lieber Sohn, und nur ein Gedanke beunruhigt mich bei der Erinnerung an Deine Mutter, der ich in meinen jüngeren Jahren einigen Verdruss verursacht habe. Was Du, um dir zu genügen, des Vergangenen wegen mir erweisen möchtest, das erweise nun ihr, reichlich in Liebe; meinen und ihren Segen wirst Du dafür haben«. Darauf, von dem Sohne sich wendend, sagte er der Königin das letzte Lebewohl und verschied, ein Crucifix in der Hand, bald nachher.

Bald nach des Königs Tode entsagte die Königin der Welt, vertauschte ihr königliches Gewand mit dem Nonnenhabit der Clarisserinnen, und

---

1) S. Schäfer, Gesch. von Portugal. Bd. I. S. 378–80.

nachdem sie zu Fuss eine Wallfahrt nach Santiago gemacht hatte, zog sie sich in das von ihr gegründete Kloster von Santa Clara zu Coimbra zurück, um dort in Gebet, Busseübungen und guten Werken den Rest ihres Lebens zuzubringen. Nur kurz vor ihrem Tode verliess sie noch einmal die klösterliche Einsamkeit, um noch einmal die schönste Aufgabe ihres ganzen Lebens zu erfüllen, sich der Welt noch einmal als Friedensengel zu zeigen. Sie begab sich nämlich nach Estremoz um zwischen ihrem Sohne, dem nunmehrigen Könige Affonso IV., und ihrem Enkel, dem König Alfonso XI. von Castilien, Frieden zu stiften.

Als ihr auch dies Werk noch die sichtbar mit ihr waltende Gnade Gottes gelingen lassen hatte, sollte ihr selbst der Lohn zu Theil werden, nach dem sie sich sehnte, indem sie zu einem besseren Leben abgerufen wurde. Als sie die Stunde ihres Todes nahen fühlte, sagte sie zu ihrer Schwiegertochter, der Königin Dona Briatis, sie sehe die heilige Jungfrau ganz weiss gekleidet vor sich, und wie an diese sich wendend, rief sie:

Heil'ge Mutter voller Gnade, Schütze Du uns vor dem Feinde,
Mutter der Barmherzigkeit, Unser Hort in Todesstunde [1]).

Sie entschlief selig im Herrn den 4. Juli 1336. Im J. 1516 wurde Elisabeth von Papst Leo X. selig, und im J. 1625 von Urban VIII. heilig gesprochen. Die Kirche feiert ihr Fest am 8. Juli.

Unter allen Wundern, die sie im Leben und nach ihrem Tode gewirkt, ist das menschlich-schönste und geistig-christlichste ihre zauberartige Macht feindlich entzweite Gemüther zu versöhnen und den Hass in Liebe zu verwandeln, so dass der Name Elisabeth gleichbedeutend mit dem eines Engels des Friedens geworden ist.

---

1) Maria mãy de graça, Vos nos defendei do inimigo,
Mãy de misericordia: E guardai na hora da morte.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

dorénavant j'aimerai les ouvrages pour l'auteur; agréez donc, Monsieur, les expressions les plus sincères de l'estime et de la reconnaissance de

Votre bien affectioné serviteur
Ferdinand Wolf
rue Schauflergasse, No. 24, à Vienne.

2. [An Fr. Michel April 1833].

Plus d'une fois je me reprochois, de ne vous avoir pas encore exprimé mes remercimens pour votre attention obligeante, en m'ayant envoyé un exemplaire de votre édition du *Lai d'Havelock*, tant remarquable, soit par le texte soigné et le choix judicieux des remarques, soit par le luxe typographique. — Par votre lettre du 17 mars, dans laquelle vous repondez avec tant de bonté et de patience à mes demandes importunes, vous avez acquis des nouveaux titres à ma reconnoissance; je ne veux donc plus differer, de vous dire, que je vous suis infiniment obligé pour votre charmant cadeau et pour vos promptes renseignemens. Notre Bibl. a déjà commandé un exempl. de la Bibl. protyp. Mon exam. crit. du Rom. de Berthe et de la diss. de M. Monin s'est tellement aggrandi, que j'en ai fait un petit ouvrage à part, dont on commencera l'impression en quelques semaines, et dont j'aurai l'honneur de vous remettre quelques exempl. pour Vous et Vos savans amis. Notre Bibl. a reçu les exempl. de vos exam. du même sujet, et je m'acquitte, de Vous en remercier de sa part avec autant d'empressement, que j'aie consulté si souvant et toujours à mon profit les recherches savantes et les vues lumineuses, que Vous y avez deposées. J'ai donné dans mon ouvrage en question des extraits d'un poëme allemand, mss. de notre Bibl. et des deux Romans espagnols en prose, imprimés dans les 15 et 16 siècles, qui s'attachent au cycle carlovingien et qui sont presque entièrement inconnus, mais sans contredit d'une origine romane. Je crois avoir trouvé l'original franç. de l'un d'eux dans l'ouvrage indiqué dans la table alphabet. des anonymes à la fin du 2d Vol. du Gloss. de *M. Roquefort* p. 780 s. v. *Sibille* hic incipit prologus Regine: mss. fonds de l'eglise de Paris, N 5 fol. 160 V°, Vous connoissez sans doute ce roman qui contiendra, s'il repond à ma conjecture, l'histoire de la *Reine Sibille*, femme de Charlemagne, repudiée par son mari, pour avoir trouvé un nain, favorisé à ce qu'il paroissoit de son épouse, dans son lit conjugal auprès d'elle, mais la reine est innocente, trahie par le mayençais *Macaire* (qui tue le garde-chevalier de la reine, *Abry de Montdidier* etc . . . tout conformement à la tradition si connue du *Chien de Montargis*; — voici donc l'origine tout à fait romanesque de cette historiette, qu'on a faussement fondée sur un accident réél arrivé sous le règne de Charles V! —) et enfin vengée par son père l'empereur Richard de Constantinople, chez lequel elle s'étoit refugiée, et par son fils Louis le debonnaire. Je n'ai pu trouver ailleurs un extrait, ni même une notice sur le roman franç. dessus-mentionné, que la simple citation de M. Roquefort; vous m'obligeriez donc infiniment, si vous vouliez bien vous charger, de vérifier ma conjecture, en me communiquant, le plustôt que possible, en quelques lignes le contenu principal de ce roman. — Mais n'est ce pas abuser de la bonté d'un ami même aussi indulgent que Vous, mon cher M.,? Pardonnez donc mon impertinence, et croyez, que rien plus sincerement désire, que de vous rendre vos services multipliés

Votre bien afectionné serviteur

Ayez la bonté de saluer de ma part M. de Sinner, qui s'est chargé, à ce que je crois, d'obtenir mon admission à la Soc. roy. des antiq. de France.

3. [An Fr. Michel Mai (?) 1833].

Mon cher ami, Je m'empresse de Vous faire mes remercîmens pour votre prompte reponse (que je n'ai pourtant reçue qu'avant hier), et pour la peine, que vous vous êtes donné au sujet du poëme cité par M. de Roquefort. Je m'en apperçois que je me suis trompé, d'y chercher l'original de mon Roman esp.; et je profiterai avec votre permission de vos renseignemens, pour rectifier ma conjecture dans une note. – Je vous remercie aussi de la bonté d'avoir remis à mon libraire un exempl. des Vaux de Vire d'Oliv. Basselin. — Mais surtout vous suis-je infiniment obligé de vos offres vraiment amicales de vouloir bien vous charger de mon admission à la soc., et j'en profiterais avec la due reconnaissance et sans reserve, si ce n'étoit que je dusse présumer, que M. de Sinner aie déja fait quelque pas à ce sujet. Car je l'ai prié de faire rédiger ma demande d'admission à Paris et de la signer en mon nom (ne sachant pas les formes usitées mais sentant en revanche toute l'imperfection de mon style français, laquelle excusera seulement un ami aussi indulgent que vous) et je lui ai assigné pour ses frais et pour la taxe du diplome une somme de 50 frs. chez mm. Cordier frères. Or ces MM. ont-ils écrit, il y a quelques semaines, à mon libraire d'ici, qu'on leur a demandé la somme assignée dont je conclue, que M. de Sinner aie déjà ménagé l'affaire. Mais vous redoubleriez les obl., que je Vous ai, si vous vouliez bien agir de concert avec M. de Sinner, en lui communiquant vos desseins, et en joignant votre authorité et l'ascendant de vos rélations aux siens. Je vous prie aussi de présenter mes hommages à mon célèbre compatriote Depping. — Vous m'avez vraiment rejoui par l'avis, que Vous nous régalerez bientôt avec de nouveaux fruits de vos études et de Vos talens; je soupire surtout après votre éd. du roman de la Violette. M. Paris ne publiera-t-il pas bientôt son histoire des Chansons de Geste? Je suis extremement curieux de cet ouvrage remarquable! — Ce qui est de mon petit ouvrage sur les épopées franç. du cycle carlov. je n'attends que la permission de la censure pour commencer l'impression. — Je m'occupe maintenant d'un article pour les Berliner Jahrb. sur vos éd. éstimables des Lais d'Ign. et d'Havel. et j'aurai une satisfaction singulière d'énoncer publiquement mon estime pour vos talens et vos merites ....

4. [An Fr. Michel August 1833].

Mon cher ami, A peine avais-je répondu à Votre dernière lettre, que je reçus Votre intéressante édition, des *XXIII manières des Vilains*, une nouvelle preuve de Votre attention amicale pour moi, dont je Vous remercie infiniment. — En échange de tant de complaisances dont Vous m'avez accablé dès que j'ai l'honneur d'être un de Vos amis, je vais Vous charger de nouvelles demandes. Vous recevez ci-joint un paquet avec des exemplaires de ma brochure sur les *Épopées françaises du cycle carlovingien*, et je Vous prie, de vouloir bien en accepter un Vous-même, comme une faible marque de ma reconnaissance. Mais me pardonnerez-Vous mon impertinence, si j'ose Vous prier de faire parvenir les autres à leurs adresses? — En agréant mes instances à cet égard, Vous me rendriez le service le plus important; car d'être présenté par Vous, c'est déjà une recommendation pour mon ouvrage dont il n'a que trop besoin. — Veuillez m'excuser chez MM. *Raynouard* et *de la Rue*, que j'ai osé le leur dédier, et les prier en mon nom de l'accepter comme témoignage de ma profonde estime et de mon sincère dévouement. Si M. Raynouard vouloit bien daigner en faire mention

dans le *Journal des Savans*, j'en serais très-honoré et richement recompensé. — De même j'espère de Votre amitié tant de fois prouvée que Vous ne me refuserez pas ma demande de vouloir bien indiquer Vous-même mon opuscule dans un des journaux, que vous honorez de Vos articles. Quoi de plus avantageux pour moi, que l'avis d'un critique aussi savant et aussi amical que Vous? Aussi m'obligeriez-Vous infiniment en priant M. de *Monmerqué*, Votre savant collaborateur, de vouloir bien présenter en mon nom l'exemplaire in 4° à la *Société des Bibliophiles français*, dont il est membre, et pour laquelle j'ai fait tirer expressément cet exemplaire unique, qui, je le sais bien, n'est pas digne d'une Société si distinguée, mais lui témoignera au moins mon attention et mon estime. — J'ai encore à demander Votre pardon d'une indiscrétion, par laquelle j'ai peutêtre abusé de Votre bonté envers moi, c'est-à-dire, que je me suis permis de faire imprimer le passage, relatif au poëme de la *Reine Sibille*, de Votre dernière lettre; mais je ne l'ai fait qu'en supposant Votre permission, que je Vous ai pourtant demandée, et puisque Vous n'aviez pas repondu à cette demande et le temps me pressait, j'ai cru pouvoir appliquer à mon profit le: »*tacite consentire videtur*«. — Vous m'excuserez aussi chez MM. *Paris*, *Monin* et *Fauriel*, si j'ai parfois osé m'éloigner de leurs opinions. Je ne l'ai assurément pas fait par présomption ou ergoterie, mais je me croyais obligé, de ne dire que ma conviction et ce que *je croyais la vérité*, ou le plus approximatif à celle-ci. Néanmoins serais-je bien sensible à la bonté de ces MM. s'ils voulaient bien daigner me réfuter et me détromper. Au reste je Vous prie de leurs présenter mes hommages. J'ai aussi destiné un exemplaire à la Société roy. des Antiq. de France, que je Vous prie de lui présenter en mon nom. Peutêtre qu'il contribuera à faciliter mon admission, dont je commence fort à douter, puisque ni Vous ni M. de Sinner (à la mémoire duquel je vous prie de me rappeler) me donnent avis de cette affaire. — Pourtant l'Académie roy. de l'Histoire de Madrid m'a fait l'honneur distingué de me nommer son membre correspondant. — Veuillez excuser, mon cher ami, mes demandes et mes commissions continuelles et agréez la reconnaissance la plus sincère de

Votre dévoué serviteur et ami F. W.

P. S. À l'instant même que je voulais remettre ma lettre et mon paquet à la poste, je reçois Votre lettre du 19 Juillet, par laquelle Vous avez encore accrû mes obligations envers Vous. Je Vous en remercie beaucoup comme de la peine d'avoir voulu bien présenter Vous-même mon essai sur la littérature castillane à la Société roy. des Antiq. de France, dont la favorable acception je ne dois qu'à Votre recommendation. Ce n'est qu'à l'intercession de Vous et de Vos amis, je le sais, que je serai obligé de mon admission, dont Vous Vous chargez si ardement. J'ai joint une lettre de demande en allemand à l'exemplaire destiné à la dite Société adressée au Président, comme Vous avez eu la bonté de me le conseiller. — Je vais écrire à M. Uhland, et je lui communiquerai vos renseignemens, dont il sera charmé. — Vous et M. Depping (auquel je vous prie de présenter mes hommages) bien mériteront de notre litterature par la publication de l'histoire du *forgeron Voelund*, que j'attend avec impatience et je ne souhaite que de pouvoir repondre à Votre confiance honnorable à l'égard d'une indication par ma faible voix; au moins je tâcherai de la mériter par mon zèle et mon empressement. Sans doute Vous sont connus les renseignemens précieux sur ce sujet qui se trouvent dans l'ouvrage savant de M. *Guillaume Grimm* qui a pour titre: Die deutsche Heldensage. Göttingen 1829. 8. — et dans le Roman provençal de *Fierabras* publié par le célèbre *Im. Bekker* à Berlin 1829. 4°. Je crois Vous avoir convaincu suffisament, que c'est

plutôt par le contraire que par l'excès de delicatesse que d'avoir péché contre Votre amitié trop indulgente. Je me réjouis donc de tout mon coeur et je Vous en remercie que Vous voulez bien me donner l'occasion de m'en acquitter en partie de mes obligations envers Vous, et si je ne Vous remets à l'instant, la liste demandée d'ouvrages allemands relatifs à l'hist. de France, c'est la Bibliothèque imp. etant fermée pendant le mois d'Août et moi séjournant à la campagne éloigné de toutes mes ressources littéraires que de ne le pouvoir faire en ce moment, que fort insuffisamment. Mais il sera ma premiere occupation, aussitôt que la Bibliothèque sera rouverte avec le premier du mois de Septembre de répondre aussi exactement que je le pourrais à vos demandes. C'est aussi la raison que je ne peux avant ce temps, transmettre la description du ms. grec à M. *Kopitar* qui passe ses vacances à Baden.

5. [An Fr. Michel Dec. 1833].

Mon cher ami Votre lettre datée de Londres le 16 Nov. 1833 m'a agréablement surpris, puisqu'elle m'a convaincu, que vous vous souvenez de moi, même au milieu de tant de recherches laborieuses et de tant de connexions nouvelles et intéressentes. Je Vous en remercie de tout mon coeur. — J'ai appris avec grand plaisir l'honorable commission pour laquelle le gouvernement français vous a élu, qui n'a fait que rendre justice à vos merites et à vos lumières; mais je ne puis pas nier, que votre départ ne m'ait fort embarassé, au moment, où j'avais tant de besoin de votre aide et de votre amitié. Pourtant j'ai appris par M. Cordier, à qui je me suis adressé attendu l'urgence du cas, que M. Votre Père ait eu la complaisance pour moi, de se charger de mes commissions, et je vous prie, de lui faire en mon nom les dus remerciemens et de lui présenter mes hommages. Il y a quelques semaines, que M. Raynouard m'a envoyé des exemplaires de ses deux derniers articles, insérés dans le Journal des Savans et tirés à part et je me flatte, qu'il se daignera faire mention de ma brochure dans ce journal. Si ce n'étoit une indiscrétion, d'exiger de vous, de consumer votre précieux temps, de telles bagatelles, je vous prierais de vouloir bien aussi parler de mon opuscule dans un de vos journaux. — J'ai suivi votre conseil, d'écrire une lettre de demande et de la joindre à l'exemplaire destiné à la Société des Antiquaires de France. Mais ne dois-je pas craindre, que à cause de votre absence toutes mes éperances ne soient trompées? — Je vous remercie infiniment de m'avoir destiné un exemplaire de votre intéressant ouvrage sur le forgeron Volund, et aussitôt que je le reçois j'en parlerai de mon mieux dans les annales critiques de Berlin. Dans le même Journal va paraitre, un article de moi sur vos belles éditions des lais d'Ignaures etc. — et d'Havelok le Danois, que j'aurai l'honneur de Vous remettre. J'y ai aussi hasardé une hypothèse sur l'origine et le caractère primitif des *Lais* savoir je les crois originairement des *chants populaires bretons*, qui étaient successivement modifiés et adaptés aux moeurs chevaleresques par les trouvères anglo-normands. Vous voyez, mon cher ami, que cette hypothèse est tout à fait opposée à celle de Ms. *Burger* et *Turner*, au moins en tant qu'on peut conjecturer du Prospectus de leur édition du *Dolopatos*, que Vous avez eu la bonté de me remettre, et je suis bien curieux, comment ces Ms. prouveront *l'origine grecque* des lais!? — J'ai pourtant fait souscrire Ms. Rohrmann et Schweizer [?] d'ici pour ce livre en mon nom et au nom de quelques-uns de mes amis. — Je travaille en ce moment

à un article sur le *Romancero français* de M. Paris pour les annales litt. d'ici. Je serais bien curieux de savoir, comment ce M. a accueilli mon ouvrage; car je crains de l'avoir offensé en critiquant ses assertions quelquefois un peu trop . . . — J'ai fait les plus scrupuleuses recherches pour répondre à votre demande à l'égard des ouvrages qui ont paru en Allemagne depuis 1750 rélatifs à l'Hist. de France; mais ni moi ni mon savant ami M. Chmel, tant versé en matière de diplômes et chartes ni même le célèbre M. Böhmer de Francfort, à qui nous avons écrit pour cela n'avons pu trouver de tels ouvrages quant au moyen âge français, exceptés quelques traités sur les templiers en général) . . . .

6. [An Fr. Michel Febr. 1834].

Je suis bien sensible à votre bonté de vous charger de mon admission dans la société des Antiq. de Londres; aussi M. Spencer Smith, membre de cette société et qui demeure à Caen, solicitera, à ce que m'a dit M. de Hammer, mon admission. MM. Madden et Carlisle y pourront peutêtre le plus contribuer . . . . Vous savez sans doute déjà qu'on veut publier à Paris *le Brut d'Angleterre*? on a demandé une copie d'une centaine de vers, contenant l'episode de Horst et Hengist, du Ms. que possède notre Bibl. Je me suis chargé de cette copie, et je me feliciterais si je pouvais contribuer à cette interessante publication.

7. [An Fr. Michel Mai 1834].

Mon cher ami, Si j'ai tant différé à répondre à votre aimable lettre du 8. avril, c'est que j'ai voulu joindre ma réponse aux exemplaires de mon article sur vos excell. éd. des Lais d'Ignaurès etc. et d'Havelok et de mon examen crit. du Romancero fr. de M. P. Paris; mais à ce que j'en ai appris maintenant ni l'un ni l'autre ne paraîtra avant la fin du mois prochain, je n'attendrai donc pas leur publication parceque je ne peux plus me refuser le plaisir, de causer avec Vous, mon cher ami. — La nouvelle de la mort de M. Douce m'a profondement affligé, c'est une perte irréparable pour le monde litt. C'est cependant une chose singulière que son dernier ouvrage, publié peu de temps avant sa mort, est l'excellent traité sur la Danse des morts! — Le plus beau monument, qu'on puisse lui eriger c'est la publication des pièces les plus intéréssantes de son inestimable collection, et vous allez vous acquerir un nouveau titre à la reconnaissance des savants de tous les pays et principalement de l'Allemagne, par la prochaine édition du precieux fragment de *Tristan* et du roman franç. de *Horn et de Rimel*, c'est sans doute l'original du »Geste of Kyng Horn« publ. par Ritson, et dont il se trouve selon celui-ci (III, 267) une copie imperfecte dans la Bibl. Harléienne (ms. N. 527). Que ce poëme, aussi le prototype du Roman de Pontus et Sidonia, soit d'origine allemande, a prouvé notre célèbre Grimm jusqu'à l'évidence (V. Museum f. altd. Lit. u. Kunst, II, S. 302 ff.) Aussi ce poème est composé, à ce que j'en connais d'après les extraits de Ritson, en *tirades monorimes*; voilà donc une nouvelle preuve de son origine germanique! puisque tous les romans du cycle franco-carloving. ont aussi conservé la forme metrique (le vers des Nibelungen) de leurs originaux, c'est à-dire de ces traditions de la race tudesque, sur lesquelles se fondèrent sans doute, les poèmes franç. et qui se perdirent avec la chûte de la dynastie carloving.

et par l'avénement d'une dynastie indigène au trône français, qui ne parlait plus la langue theodisque. J'aurai occasion de dévoloper, et à ce que j'espère, même de prouver ces opinions, qui si gratuitement enoncés vous paruîtront peutêtre hasardées, en rendant comte du roman de Garin le Loherain, dont j'attends avec impatience la publication du second volume. — Je vous suis bien obligé de votre attention amicale de faire annoncer mon opuscule dans la Revue de Paris et dans le Gentleman's Magazine par le célèbre M. Fred. Madden, à la mémoire duquel je vous prie de me rappeler. Ne pourriez-Vous m'en procurer un tirage à part quand il aura paru? J'ai aussi reçu une copie de l'article sur mon ouvrage inséré dans le Journal de Paris du 19. Janv. de cette année et signé *A. Pichard.* C'est un drole d'homme que ce monsieur, il m'a fait l'honneur de me confondre avec le célèbre philologue Fréd. Aug. Wolf, qui est mort il y a 5 à 6 ans dans la France méridionale. — C'est sans doute aussi à votre recommandation, que je dois l'honneur d'avoir été cité par le savant M. Thoms, votre ami, dans son intéressant ouvrage sur les »Lays et legendes des divers nations« que je viens de recevoir. Je vous prie, de l'en remercier de ma part, et de lui temoigner le vive intérêt, que je prends à sa publication à laquelle vous avez aussi contribué. C'est pour le lui prouver que je prends la liberté, de diriger son attention sur les ouvrages suivants, qui contiennent de riches materiaux quant aux legendes espagnoles, et qui sont échappés à l'investigation de plusieurs de ses devanciers, par ex. de M. Keightley, c'est à savoir: las poesias *de Berceo,* las del *arcipreste de Hita* (dans la collect. de Sanchez), el Conde *Lucanor de D. Juan Manuel*, el jardin de flores por *Torquemada;* la cronica general. M. Raynouard n'a pas encore daigné annoncer mon ouvrage dans le Journ. des Savans, mais j'ai reçu, il y a quelques semaines, une lettre bien obligeante de M. l'Abbé de la Rue. J'y ai pourtant appris, que j'ai fait une bevue, en dédiant mon ouvrage à lui conjointement avec M. Raynouard; ils sont des antagonistes, et il y parle ironiquement des »rêves creux de MM. Rayn. Fauriel et compagnie«.

8. [An den Abbé De La Rue Mai 1834].

Monsieur, La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 5 du mois passé*), m'a fait beaucoup de plaisir, et j'en suis d'autant plus flatté qu'elle m'a convaincu que vous n'avez pas dédaigné la dédicace de mon

*) Dieser Brief De La Rue's lautet nach mir vorliegender Abschrift:

Monsieur, Vous n'êtes pas pour moi un étranger: la littérature de l'Europe vous est trop connue, celle de la France vous est particulièrement si familière et vous figurez avec trop de distinction dans la Républblique des Lettres pour être un inconnu. C'est moi plutôt qui doit être pour vous un étranger, puisqu'ignorant votre langue, j'ai été obligé de recourir à un des professeurs de notre académie pour me traduire votre ouvrage. – De là, Monsieur, ma tardive réponse à une dédicace qui m'honore et dont je ne puis trop vous remercier; votre ouvrage m'a singulièrement interessé; il m'a instruit sur plusieurs points, et quoique je vous doive déjà beaucoup, j'ose encore vous supplier de nous faire part quelquefois des trésors que renferme la riche Bibliothèque à laquelle vous êtes attaché. — Je voudrais bien pouvoir vous envoyer trois volumes que je publie dans ce moment. Ce sont des *Essais historiques*, d'abord sur mes Bardes que j'ai retouchés, ensuite sur les jongleurs, qui leur succédèrent et enfin sur le

opuscule par la quelle j'ai voulu vous témoigner publiquement mon admiration et ma reconnaissance. Mais ce qui m'est encore bien plus précieux, c'est la faveur qu'elle semble m'accorder d'entrer plus particulièrement en relation avec un homme d'un mérite aussi distingué que le votre. — Cela seul suffirait pour me rendre chère l'étude de la littérature française du moyen âge, si ce n'était par elle même qu'elle doit attirer toute l'attention des Allemands; car c'est à cette source qu'ont puisé nos conteurs du temps jadis tant de sujets interessans, c'est à ce prototype qu'ont encore emprunté nos anciens poètes tant de formes agréables, et ce n'est que depuis que les Français ont commencé d'exploiter les mines fécondes de leur littérature du moyen âge que nous autres aussi, nous pouvons apprécier plus justement la valeur de la nôtre, en la comparant avec son original. Et vous, Monsieur, vous êtes un des premiers parmi vos compatriotes qui avez su diriger leur attention vers ces trésors nationaux trop long-temps ensévelis dans la poudre des bibliothèques. C'est à Vos recherches et à Vos lumières que les Bardes bretons et les trouvères Normands doivent le renouvellement de leur lustre. La Normandie fut le berceau de la poésie moderne de l'Europe et il était justement réservé à un Normand de revendiquer pour sa patrie ses anciens titres à la reconaissance du monde civilisé, en ajoutant un nouveau par ses propres mérites. — Veuillez bien agréer par mon faible organe les remerciments dont vous sont redevables mes compatriotes qui se glorifient d'avoir reconnu en leurs maîtres normands les descendans de ces preux chevaliers du Nord, les proches parents de leurs ancêtres (à spécifier les deux nations). Permettez, que je Vous exprime mon

---

Trouvères Normands et Anglonormands; on n'avait rien sur ces Trouvères, et l'histoire des Jongleurs était inconnue; ces sujets ayant au moins le mérite de la nouveauté, intéresseront peut-être votre attention et celle du public, mais je ne connais pas les moyens de vous faire passer directement cet ouvrage. — Vous avez eu la bonté, Monsieur, d'accoler mon nom à celui de Monsieur Raynouard; c'est m'adjoindre à un collègue qui m'est bien supérieur par l'étendue de ses Lumières. Aussi, quoique mis sur la même ligne, nous ne marchons pas toujours d'un pas égal; il ne voit que ses chers Troubadours; il veut absolument en faire les instituteurs de l'Europe moderne en fait de poésie. Cependant l'Allemagne me semble avoir eu ses chantres et ses poëtes longtemps avant que le midi de la France eut des Troubadours; Crescimbeni et Muratori leur contestent la gloire d'avoir formé l'Italie poétique, et moi, Monsieur, jaloux de conserver celle de nos Trouvères normands et anglonormands, je leur refuse l'honneur d'avoir été nos maîtres en nous apprenant à chanter; la chanson est de tous les pays et de tous les temps, et je ne croirai jamais que Dieu a placé le génie exclusivement en Provence. — Je ne pense pas non plus, Monsieur, que nos romans de chevalerie soient de véritables épopées; Homère et Virgile ne seront jamais à mes yeux de simples romanciers; l'épopée chevaleresque du moyen-âge est un rêve creux de Fauriel, Raynouard et compagnie, tous aveuglés par un faux patriotisme. Walter Scott est de mon avis, et d'ailleurs le bon goût prescrit de rejeter l'opinion contraire. — Agréez, je vous prie, Monsieur, l'hommage de ma vive reconnaissance et le profond respect avec lequel je suis

Monsieur
votre très-humble et très-obéissant
serviteur
l'abbé De La Rue.

Caen, 5. avril 1834.

[illegible] en apprenant de Vous même l'agreable nouvelle, que Votre [illegible] sur les *Bardes, Jongleurs et Trouveres* va paraître incessamment, un [illegible] importance est attendu avec impatience par tous les [illegible] et je me suis empressé au moment même que j'en [illegible] la première annonce d'écrire à Monsieur Cordier, [illegible] rue. No. . . pour qu'il me le fasse parvenir [illegible] que le trésor d'érudition s'y trouvera déposé par [illegible] de Votre rare sagacité! Que. nouveau jour sera [illegible] sur les origines de l'intéressante poésie anglo- [illegible] se glorifient d'être les inventeurs de ces [illegible] chansons d'amour et de galanterie: le mérite [illegible] les premiers les modèles de ces pittoresques [illegible] charmantes romances. de ces naifs Contes et [illegible] aux Trouveres! — Je regrette, que notre [illegible] en anciens mss. de cette sorte: mais ce- [illegible] les Romans de la table ronde en prose [illegible] d'Angleterre, *l'hist. de la guerre de Troyes* [illegible] *de Normandie* jusqu'en 1217 et. [illegible], en oûtre quelques chansons de [illegible] ancien Mss. du *Beures d'Hantonne*: [illegible] du *Renard le Contrefait*. etc. etc. [illegible] que j'ai eu de hasarder une con- [illegible] des Lays? J'ai traité ce sujet [illegible] en annonçant les excellentes éditions [illegible] Mr. Miche. qui m'honore de son [illegible] lays étaient originairement chants [illegible] normands ne connaissaient que [illegible] expressement plus d'une fois et [illegible] accommodant à leurs coutumes. [illegible] d'une manière aussi claire que [illegible] mieux fait de l'attendre. — [illegible] de Vous renouveller, Monsieur, [illegible] considération de Votre très [illegible]

[illegible] 1834.

[illegible] ma dernière lettre datée, [illegible] entièrement à votre [illegible] de M. faisait, au com- [illegible] chargé de ma reponse, [illegible] depuis quelque temps. [illegible] de nouveau à mon [illegible] de France et M. Dep- [illegible] mon admission [illegible] Leurs lettres sont [illegible] qu'avant [illegible] nou- [illegible] tout ce qui me [illegible] et à votre re- [illegible] Je vous en remercie [illegible] que vous vouliez

me donner bientôt l'occasion, de vous témoigner par le fait ma vive reconnaissance. — M. Depping, à qui vous avez communiqué de garder une somme de 50 frcs., à moi appartenant, pour faire retirer ce diplôme, m'a écrit, qu'il a bien voulu prier M. Paris, de vous écrire à ce sujet. Je ne sais, si M. Paris ait eu la complaisance de le faire, quoi qu'il en soit, vous m'excuserez si je prends la liberté de vous prier de vouloir bien remettre cette somme aussitôt que possible, à M. Cordier qui est avisé de la mettre à la disposition de M. Depping. Bien entendu que vous voulez bien en soustraire les frais que cela vous causera. — Agréez, mon cher ami, l'exemplaire ci-joint de mon examen crit. du Rom. fr. publ. par m. P. P. dont je n'ai tiré à part que 24 exempl. et ayez la bonté de présenter l'autre à M. Madden, à la mémoire duquel je vous prie de me rappeler. L'article de celui-ci sur mon ouvrage a-t-il déjà paru dans le Gentlemans Mag.? ....

10. A M. Paulin Paris, Employé aux manuscrits de la Bibliothèqu royale, à Paris. [Ende Juli 1834].

Monsieur, En vous présentant un exemplaire de mon examen critique de votre excellente édition *du Romancero français*, dont je n'ai fait tirer à part que 24 exemplaires, je ne fais que m'acquitter d' un devoir envers le savant, aux recherches duquel cette pièce même doit son existence, et aux lumières duquel j'ai déjà tant d'obligations. Si dans celle-ci et dans mon opuscule sur *l'épopée française* du *moyen-âge*, dont j'ai eu l'honneur de vous faire parvenir un exemplaire par mon ami, M. Fr. Michel, j'ai osé parfois m'éloigner de vos opinions, en général si bien fondées, et si j'ai hasardé en revanche, d'énoncer les conjectures qui me paraissaient les plus vraisemblables, ce n'est assurément pas par une ergotterie vetilleuse que je deteste, que je l'ai fait ni par méconnaissance de votre autorité si justement acquise; c'est, au contraire, que j'ai cru vous prouver l'attention, avec laquelle j'ai étudié vos ouvrages et le cas que je fais de vos talens et de votre érudition, en contribuant autant que je l'ai pu à atteindre notre but commun, c'est à dire *la vérité*, et en disant franchement ma conviction. Un savant tel que vous, monsieur, n'a assurément pas besoin de flatteries et, pour le moins, des miennes! — Je me féliciterais s'il m'était permis d'entrer en rélation plus particulière avec un homme aussi distingué que vous, Mons., et je serais charmé, si vous vouliez bien agréer l'assurance de la plus haute considération de Votre . . .

11. A Monsieur Henri Monin, Agregé de l'université Professeur d'Histoire au Collège de Lyon, à Lyon [Ende Juli 1834].

Monsieur, Vous avez eu la bonté de me faire parvenir un exemplaire de votre excellente édition de la *Pleure-Chante;* je vous en remercie de tout mon coeur, et je vous en suis d'autant plus obligé, que cela m'excusera, si je prends la liberté de vous adresser ces lignes, pour vous exprimer ma vive reconnaissance et ma profonde estime. — Par cette importante publication vous avez bien mérité non seulement de la littérature ancienne de votre patrie mais encore de l'éclaircissement des formes métriques originaires du moyen-âge en général. Puisque par cette *prose* il est prouvé jusqu'à l'évidence, que les vers monorimes de 10 à 12 syllabes, comme ceux

[illegible] les plus anciens poëmes provençaux et espa- [illegible] des Nibelungen se sont [illegible] chants [illegible] et [illegible] que [illegible] *les chants populaires* [illegible] conservé [illegible] Romances espagnoles [illegible] part [illegible] [illegible] progressive de la poésie nationale de [illegible] [illegible]kessinger [illegible] puis [illegible] enfin par les [illegible] troubères [illegible] pas moins remarquable [illegible] que vous *intégrons* qui prouve le [illegible] rare [illegible] *de quelques vieilles chansons* [illegible] *encore aujourd'hui* [illegible] [illegible] ce qui serait tant à désirer. [illegible] le prendre [illegible] bien me [illegible] *chansons* tant remarquables? [illegible] si vous voulez bien me procurer [illegible] du *Comte* [illegible] [illegible] homme d'une vaste et profonde [illegible] études sur la poésie [illegible] longtemps d'une collection. Ainsi [illegible] *les chants populaires* de la [illegible] [illegible] [illegible] qui manque encore à la lit- [illegible]. Bien entendu que je vous [illegible] que possible et avec la plus [illegible] de Paris . . . . .

[illegible] 34.

[illegible] dernière lettre sans date [illegible] Je suis pourtant déjà [illegible] pour n'être [illegible] Enfin elle m'est [illegible] avez bien voulu [illegible] et qu'à [illegible] un savant [illegible] le voulu [illegible] avez reçu [illegible] deux [illegible] de présenter [illegible] de me rappeler [illegible] dans le [illegible] de [illegible] activité [illegible] les plus in- [illegible] impatience que [illegible] [illegible] à méd- [illegible] ajouter [illegible] trouve dans [illegible] Lit. [illegible] est réim-

primé dans v. d. Hagen et Büsching: Buch der Liebe Berlin 1809. 8. Tom. I. p. 1-42 (cf. l'exam. crit. de cette éd. par M. Grimm dans la Leipz. Lit. 1812 St. 62-64. 491 ff. qui contient des notices très imp.); — que Hans Sachs (Oeuvres, Tom. II. livre 2.) a fait un drame sur ce sujet; que vous trouverez des notices sur les redactions isl. et danoise de ce roman dans: *Nyerup* Almindelig Morskabslaesning i Danmark og Norge igjennem Aarhundreder. Copenhague 1816. 8. S. 118-123 et une réimpression du roman dan. en prose dans: Dansk og Norsk Nationalvaerk eller almindelig aeld gammel Morskabslaesning udg. med historisk-litterariske Noticer af K. L. *Rahbek*. Tredie Binds andet Haefte. K. 1830. 8. — Dans le Roman de *Perceforest* Paris 1532 fol. Vol. 3. f. 37. v. c. 2 se trouve le passage suivant rélatif à Trist. qui me parait bien remarquable . . . — Voici le titre exact de la collection des chants populaires russes citée par Price: . . . Cependant cette collection n'a aucune relation ni avec le roman de Tr. ni avec le cycle breton de la table ronde; c'est seulement par analogie des sujets que le traducteur, que je connais personnellement, s'est servi de l'expression »de sa table ronde.« — Quant à votre intéressante collection de tous les lais et fabliaux relatifs au cor enchanté de l'Arioste je me permets de diriger votre attention sur le lai analogue *de la rose* dans *Perceforest* (en prose: Vol. IV cap. 16 et 17 et en vers à la fin du Vème Vol.) Ce lai a été traduit en lang. moderne (par *Senecé*, valet de chambre de Marie Therese d'Autriche, femme de Louis XIV, et sert de base à la nouvelle 21 du Tom. I de *Bandello* (même M. Dunlop Hist. of fict. Vol. 2. p. 455 a ignoré la source de cette nouvelle) qui puis fut dramatisée par *Massinger* (Plays ed. Gifford. London 1813. Vol. III, p. 3: »The Picture«). Des pareils talismans, pour prouver la fidelité ou l'infidelité des amans, se trouvent mentionnées entre autres, dans la mille et une nuits trad. par Jonathan Scott (VI, p. 160, Cabinet de fées Tom. 39, p. 119 et p. 168), dans les »Popular Ballads and Songs by *Jamieson* (Vol. I, p. 187) et dans la ballade allemande: *Die Ausgleichung*, imitation du lay de court Mantel, dans le recueil: *Des Knaben Wunderhorn*. Heidelberg 1819. Vol. I p. 379. Dans les: Stimmen der Völker (recueil des chants popul. de tous les nations) publié par notre célèbre *Herder* (Vol. I p. 219) se trouve une imitation de la ballade anglaise: The boy and the mantle publiée par Percy (Reliques Lond. 1812 III p. 39). Mais vous n'avez certainement pas perdu de vue, sur ces nouvelles entreprises, la publ. du charmant roman de la Violette? L'impression en sera déjà bien avancée? — Je vous suis bien obligé, mon cher ami, de vouloir bien vous charger de mon admission dans la soc. des ant. de Lond. L'Académie de Caen m'a fait l'honneur de me nommer son membre correspondant. J'ai aussi reçu une seconde lettre, aussi obligeante que touchante, de Mr. l'abbé de la Rue; il m'y avise qu'il a remis un exempl. de son important ouvrage sur les Bardes etc. à M. Cordier pour me le faire parvenir, un cadeau dont je sens toute la valeur, et ajoute ces paroles vraiment touchants: . . . Aussitot que cet ouvrage me sera parvenu, j'en ferai une analyse detaillée dans nos annales litt. — En attendant je m'occupe de terminer ma Floresta, que je ferai imprimer à Paris, et dont, j'espère, on pourra commencer l'impression dans les premiers mois de l'année prochaine. — Peutêtre que je publierai une fois, quoique l'execution soit encore bien eloignée, le poëme français de *Beuves d'Hantonne*, dont notre Bibliothèque possède un très ancien Ms. Vous m'obligeriez, si vous vouliez bien me communiquer des renseignemens sur les ms. qui s'en trouvent en Angleterre. — J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joints deux exemplaires d'un opuscule bien intéressant et qui n'est pas en vente de mon savant ami, M. le Dr. Haupt, sur la poesie latine du moyen âge, et dont je vous prie d'accepter l'un vous même, et de présenter l'autre à M. Thoms. L'au-

teur de cet ouvrage, comme cela même vous le prouvera, possède une vaste et profonde érudition, et a fait des fortes et consciencieuses études sur l'hist. de la poesie du moyen-âge. Il s'occupe depuis long temps d'une collection des chants popul. de la France jusqu'au XVIIème siècle. Il possède déjà des materiaux considérables; — Cela seul suffira à votre zèle, tant de fois prouvé, pour la gloire de l'ancienne poesie de votre patrie d'aider une telle entreprise par vos lumières et vos recherches, et je n'ai assurément pas besoin d'ajouter que vous m'obligeriez infiniment, si vous vouliez bien nous donner des renseignemens sur des ouvrages moins connus, où on pourra trouver de pareils chansons, et principalement si vous vouliez bien recueillir et nous communiquer des chansons qui ne se sont propagé que de bouche et que vous savez par ouï-dire. — De même j'ai joint un exempl. de mon annonce de vos excell. éd. des Lays d'Ign. et d'Hav. dans les ann. litt. de Berlin et je vous prie de l'agréer et de faire part à MM. Monmerqué et Madden de ce qui les concerne, je suis bien faché de ne leur pouvoir pas présenter aussi des exempl.; car on ne m'a envoyé que ce seul tirage à part.

13. A M. l'Abbé de la Rue. [Oct. 1834].

Monsieur, Vous m'aurez peutêtre cru negligent et même ingrat, puisque je ne me suis pas empressé de répondre à votre obligeante lettre du 23 Juillet qui m'a fait un plaisir extrême, ni de vous exprimer ma vive reconnaissance de ce que vous avez bien voulu me faire présent d'un exemplaire de votre excellent ouvrage *sur les Bardes* etc. qui m'est parvenu à la fin du mois d'Août [1]). S'il m'a tant tardé de vous présenter le tribut de mon admiration et de ma gratitude, c'est votre ouvrage même qui doit m'en excuser. Moi de le recevoir et de le lire et de le relire avidement, pour ne pas répondre d'une manière trop insuffisante à la confiance dont vous m'avez honoré en me demandant »de vous dire franchement mon avis sur votre ouvrage«! — Mais quelle foule de résultats aussi neufs qu'importants, combien de vues aussi lumineuses qu'ingénieuses dans cet ouvrage, le fruit mûri d'une érudition vaste et exquise, d'immenses recherches et d'études aussi fortes que profondes, en un mot, le chef-d'oeuvre d'un Octogénaire aussi savant et aussi laborieux que vous, Monsieur, qui, à vous seul, avez autant fait que toute une Académie! — Pour apprécier justement et en détail un ouvrage comme le votre il faut en faire des études continues et profondes, et même après s'en être acquitté ce serait toujours une tâche bien supérieure à mes faibles lumières que de le critiquer. Mais — en me proposant d'en donner une analyse détaillée, dans un de nos journaux, que j'aurai l'honneur de vous offrir — je ne peux pas laisser échapper la présente occasion, que me donne le devoir de faire mes remercîmens à l'Académie Royale de Caen pour m'avoir nommé son associé correspondant (honneur que je dois plutôt à l'Egide de votre nom qu'au faible mérite de mon opuscule), sans vous exprimer ma gratitude et mon admiration, et, puisque vous me l'avez permis, j'ajouterai quelques réflexions générales ou plutôt quelques hypothèses et doutes occasionnés par votre admirable ouvrage. — Ce que vous avez dit sur la formation et les règles grammaticales de la langue romane wallonne et sur son développement contemporain avec celui de la langue provençale est prouvé d'une manière si ingénieuse et si claire, que même vos adver-

1) Dieser Angabe widerspricht eine in Nr. 12.

saires les plus opiniâtres en seront convaincus. On pourrait peutêtre avancer que la langue française a dû avoir *des règles fixes antérieurement à la provençale*, parceque on en sentait le besoin plutôt dans le Nord de la France où les Normands cherchaient, par politique, à l'apprendre et les indigènes à y instruire leurs dociles vainqueurs, et qu'ainsi ceux-ci ont le plus contribué à développer la langue française en s'en servant les premiers dans des ouvrages de longue haleine. Mais je me permets de douter que l'épitaphe écrite sur le tombeau de *Flodoard* soit en effet *du X*[eme] *siècle*; je n'y trouve plus strictement observé les règles que votre rare sagacité a si ingénieusement abstraites des documens authentiques des XI[e] et XII[e] siècles; ainsi p. e. l's final déjà manque aux sujets du singulier comme: »*Vequit caste clerc, bon moine, meilleu abbé*«, le participe passé: »*aubé*« a déjà perdu le *t* à la fin etc. Cette pièce, telle au moins que nous l'ont conservée *du Boulay* et *Mabillon* — qui en disent tout simplement et d'une manière bien vague: »legitur hoc Epitaphium vetustissimum (?) e MS. veteri« — ne pourrait-elle pas être plutot une paraphrase ou une transformation, faite dans le XIII[e] ou XIV[e] siècle, d'un original latin ou roman beaucoup plus ancien? — Vous avez, de-même, victorieusement réfuté tous ces hypercritiques qui (comme p. e. M. *Fauriel*) doutoient de l'existence des originaux bretons des lais et des romans de la table ronde, et votre opinion que les Normands ont propagé les traditions bretonnes même dans la *Sicile* est confirmée par la croyance populaire qui y subsiste encore, que le Roi Artus, après la bataille perdue contre son neveu, s'était réfugié dans les environs de l'Etna et qu'il se montrait encore quelquefois aux chasseurs et aux pasteurs. — Mais les *Chansons de Geste*[1]) sont d'une origine tout differente de celle des romans de la table ronde. Elles sont basées, à ce que je crois, sur des *traditions franques ou theodisques*, propagées originairement dans les chants populaires composés dans la langue de ces conquerans du Nord, puis traduits en latin par les clercs et insérés dans leur chroniques et legendes monastiques, et enfin traduits de nouveau d'après ceux-ci en roman wallon par les trouvères probablement après la chûte de la dynastie Carlovingienne; c'est à dire au temps que la langue tudesque cessa d'être celle du Roi et de la cour, et que le parti national, sous les Capetiens, obtint l'ascendant. Cette dernière circonstance me semblent prouver le caractère peu louable, plutôt faible et déspotique, que les chansons de Geste donnent constamment à Charlemagne et à ses fils, l'opposition constante et approuvée par ces poëmes d'un parti national et des héros indigènes, quoique vassaux, contre le despotisme de l'Empereur, le rôle détestable de traitre attribué toujours à une race tudesque déscendante de Mayence ou de Cologne etc. — Ces chansons de Geste, fondées sur des traditions théodisques, se distinguent, même encore essentiellement, dans leur seconde transformation, des Romans d'origine bretonne et par le caractère, le colorit, la tendance totale et la versification. Quant à cette dernière celle des chansons de Geste s'est formée sur les *chants latins ecclesiastiques* (Prosae, sequentiae) tandisque les vers de 8 syllabes et les rimes plates des Romans bretons ont conservé la forme primitive des chants populaires des nations celtiques et scandinaves. La rime me semble un ingrédient essentiel de la poesie du moyen-âge, soit comme rime parfaite (consonnance) soit comme assonnance, et même dans ces poëmes, qui sont en apparence non rimés, on peut observer l'assonnance quoique peu sensible au moins pour nous, qui ne connaissons plus exactement l'ancienne prononciation. Ainsi M. A. *Bello* (dans le Repertorio am.

1) Nachstehende Ausführungen kehren fast wörtlich in einem gleichzeitigen Brief an P. Paris wieder.

1827. T. II p. 29) a observé, à ce que je crois, pas sans fondement, que même le plus ancien Roman de Charlemagne (Voyage à Constantinople) est écrit en *assonances*, ce qui vient d'être confirmé par les extraits que vous même en avez communiqués. — Mais vous voyez, M., que je vais me prévaloir de votre patience et de votre permission, de dire franchement mon opinion sur les sujets par vous si admirablement traités. Toutes ces hypothèses, ainsi gratuitement énoncées et destituées de toutes preuves, reclament votre indulgence. Je me feliciterais pourtant, si vous daigniez rectifier mes opinions, et diriger par votre avis mes études futures. — Mon ami M. *Haupt* m'a chargé de vous offrir de sa part un exemplaire de son opuscule sur la poésie latine du moyen-âge, que j'ai l'honneur de vous remettre ci-joint. — Puissiez-vous, mon cher Monsieur, jouir encore long-temps de la gloire si justement acquise et des applaudissements du monde litteraire que vous venez de recueillir comme juste tribut de votre dernière chef d'oeuvre! — Quant à moi, veuillez toujours m'accorder votre faveur et agréer les expressions les plus sincères de la parfaite consideration avec laquelle j'ai l'honneur d'être M.

Votre très humble et très obéissant serviteur.

14. À M. Michel répondu le 27 Mars 1835.

Mon cher ami . . . . Lorsque je reçus votre lettre, qui m'a fait un plaisir extrême j'étais malade, et pas en état de vous répondre, ma maladie continua quelques semaines; . . . . En recevant, à la fin du mois de Janvier les précieuses marques de votre bienveillance je sentis vivement et le devoir à vous remercier le plutôt possible et la peine de ne pouvoir pas le faire à l'instant. Je me proposais donc de nouveau de répondre avant tout, à vous, mon cher ami. Si néanmoins je ne l'avais pas encore fait, c'est que je voulais joindre à ma réponse en même temps la brochure de M. de Hagen, que vous m'avez demandée et un exempl. de mon éd. du conte pop. allem. du frère Rausch, dont vous connaissez sans doute la version anglaise (*friar Rush*) publiée par notre ami M. Thoms. Je n'ai reçu la première qu'avant quelques jours par la bonté de mon ami M. le Prof. *Hoffmann* de Breslau qui a bien voulu me ceder son ex. (parceque cette broch. n'est plus en vente), et l'impression de mon fr. R., retardée par des accidents imprévus et facheux, n'est pas encore achevée en ce moment. — J'espère aussi, que je pourrai vous remettre au même temps un exempl. de mon analyse de votre savante diss. sur *Veland le forg.*, qui va paraître dans le Ier No. du journal de la litt. du moyen-âge publié par mes amis, MM. Hoffmann et Haupt, et dont j'attends journellement l'arrivée. — Jusqu'a présent je n'ai pu qu'effleurer très rapidement vos excellentes et superbes publications du Roman de *la Violette* et de celui de *Wistace*, de la *Riotte du Monde* et de *Hugues de Lincoln*, dont je ne sais, en effet, quoi plus admirer, ou l'érudition et l'exactitude de l'éditeur, ou le luxe typograph. Mais aussitôt que j'aurai le loisir, d'étudier aussi consciencieusement qu'ils le méritent pareils chefs-d'oevre, je ferai tous mes efforts pour répondre à votre honorable confiance. Cependant j'écrirai dans ces jours au red. des Ann. litt. de Berlin, pour lui annoncer mon projet d'en y insérer une analyse detaillée. — Au même tems que je reçus vos superbes publ. me parvenaient aussi quatre brochures de M. Jubinal, qu'il a bien voulu me faire passer avec une lettre pleine de politesse. Mais je n'ai pu encore l'en remercier. C'est precisement le même cas avec MM. de la Rue, Paris etc. vous pouvez vous imaginer que je me vois dans un terrible embarras. — J'attends avec la plus vive impatience

la publication de votre *Tristan*. Aux renseignemens que j'ai eu le plaisir de vous communiquer à ce sujet je ne saurais maintenant rien joindre que le passage du Roman catalan de *Tirant lo Blanch* sur Tristan, cité aussi par M. *Ritson*; qu'aussi les Esp. l'ont connu, soit en preuve le vers de *l'arcipreste de Hita* (S. coll.) et le fragment d'une romance esp. de *Lançarote* que vous trouverez aussi dans l'éd. du Tristan allemand de M. *Mone*. — Quant au Roman isl. de T., vous pourriez vous le procurer plus facilement et plus promptement que moi, en vous adressant à la Soc. des Antiq. de Londres, qui a une relation intime et continuelle avec la Soc. des Antiq. du Nord de Copenhague. À propos de la Soc. des Antiq. de Londres, voudriez-vous bien me communiquer le résultat de vos obligeantes intercessions pour moi? Veuillez bien me donner la preuve desirée tant de votre pardon par une prompte réponse! — Votre publication du *Voyage de Ch. M.* m'intéresse infiniment, puis qu'elle jetera une grande lumière dans l'hist. des Chans. de Geste — dont je m'occupe plus particulièrement, parcequ'ils sont basés sur nos trad. franco-teutoniques. Vous connaissez, sans doute, les extraits qu'en a donné M. *Bello* dans le Repertorio americano publié à Londres en 1827 en y traitant de l'assonance des anciens poëmes français? — M. de la Rue a negligé, a ce qu'il me semble cette interessante dissertation. — Ce que vous me dites des offres obligeantes de M. Th. *Wright* m'a enchanté. Je vous en suis infiniment obligé et je vous prie de lui presenter mes hommages. — Quant à mon éd. du frère Rausch dont l'impr., à ce que j'espère, sera terminée dans quinze jours, j'aurai le plaisir, de vous en faire parvenir un exempl. par la première occas. que je sache sûre. C'est proprement la réimpression d'une éd. du XVIe siècle de ce conte, mais qui est d'une rareté si excessive, que même MM. Grimm, et nos bibliogr. les plus instruits jusqu'à présent n'en ont pas connu l'existence. M. Thoms était le premier, qui a dirigé mon attention à ce livret, en m'avertissant d'en avoir trouvé un exempl. dans la Bibl. de feu M. Douce. Je fus assez heureux, de trouver dans notre Bibl. une éd. encore plus ancienne que celle de M. D. et, sur le champ, mon collègue, le célèbre botaniste et philologue M. Endlicher et moi nous nous déterminâmes à en publier une réimpression exacte en caractères gothiques avec une introd. bibl. et litt., mais à n'en faire tirer que 50 exempl. pour nos amis. Nous avons dedié cet opuscule à MM. Grimm et à M. Thoms. Si vous voyez ce dernier, ayez la bonté de m'excuser par les raisons ci-dessus alleguées de ce que je n'ai pas encore repondu à sa dernière lettre, mais ne lui parlez de notre publication du fr. Raush parceque nous en voulons le surprendre . . . . .

15. M. l'Abbé de la Rue. [Mai od. Juni 1835].

Vous avez, mon cher Mons. et vénérable maître, accueilli avec tant de bienveillance mes lignes insignifiantes et jugé avec tant d'indulgence mon bavardage, que cela m'encourage de profiter de votre permission en vous incommodant de nouveau de cette lettre. En outre je m'y vois forcé pour vous répéter les expressions les plus sincères de ma vive reconnaissance et pour vous dire combien je suis sensible à la cordialité vraiment touchante et à l'amitié si honorable que vous m'avez temoignée dans votre aimable lettre du 12 février dernier. — Mais je ne sais que trop, combien je suis encore indigne des expressions flatteuses dont vous m'y avez accablé et quelle difference il-y-a entre un vétéran de renommée européenne comme vous et moi qui me glorifierais de mériter une fois le titre de votre dis-

ciple. — [illegible] mon opinion sur l'origine tudesque des Ch. [illegible] m'encourage de poursuivre mes recherches [illegible] ne me laisse plus craindre que je me sois égaré par [illegible] qui vient de me confirmer dans cette hypothèse. [illegible] dans les Ch. de Geste se trouvent des allusions [illegible] germaniques, comme p. e. celles au forgeron [illegible] recueillies dans la savante dissert. de [illegible] Alberich) dans le Roman de Huon de Bordeaux [illegible] frappante analogie avec notre tradition [illegible] que la Chans. franç. et le poëme [illegible] source: celles à l'habile enchanteur [illegible] personne que le célèbre voleur Elegast [illegible] celles ne se trouvent nulle part dans [illegible] Quelle différence, en outre, entre la grandiose [illegible] systématiques (fusion des opinions druidiques [illegible] table ronde et du Graal et [illegible] encore les forêts germaniques. [illegible] si les trouv. et les jongl. [illegible] poésie orientale« nous donnera [illegible] aussi importants que tant d'autres dont votre [illegible] enrichi nos connaissances de [illegible] vraisemblable que le prototype [illegible] persan ou l'Hitopadesa indien, [illegible] vit encore et s'occupe maintenant [illegible] importance sur la Mythol. des Germains [illegible] poëmes du Renard, n'est pas tout à fait [illegible] à vous de décider en dernière instance [illegible] sans doute les ouvrages, récemment publiés [illegible] (*Tales* etc.) et de mon ami M. [illegible] dernier et à MM. Grimm que nous [illegible] un opuscule que nous venons de publier [illegible] permets de vous remettre ci-joint deux exemplaires [illegible] un vous-même et présenter l'autre [illegible] Normandie. C'est une réimpression [illegible] d'un livret extrêmement rare [illegible] version populaire danoise du fils [illegible] dans la version anglaise [illegible] des ancêtres des Normands et [illegible] empereurs, ne sera pas tout à fait indigne [illegible] compatriotes. Veuillez agréer, mon cher M. [illegible] profonde estime, et, par votre recommandation [illegible] nos hommages à la dite Société. [illegible] affectueusement sur *l's* final au singulier, supprimé [illegible] même dans mes doutes, si l'emploi de la [illegible] est en effet unanimement observé même dans les XII et XIII siècles [illegible] lexical ou une invention des copistes [illegible] au lieu d'écrire villains, etc. [illegible] Johannau dans l'ed. des XXIII man. des Vilains [illegible] à la vérité, viendrait bouleverser une des règles [illegible] grammatical de M. Raynouard, de la découverte [illegible] – Quant à mon analyse de votre admirable ouvrage [illegible] à mon ami, M. Haupt, pour la faire insérer dans son journal [illegible] du moyen âge (Altd. Bl.). J'ai préféré ce journal, parceque même la pure analyse d'un ouvrage aussi

important et aussi riche en résultats neufs que le vôtre exige plus d'éspace qu'on ne peut obtenir dans les feuilles périodiques publiées à temps fixés. La publication du journal de M. Haupt est au contraire libre; mais justement pour cela je ne saurais pas dire quand le prochain cahier paraîtra. D'ailleurs je vous prie, M., de n'attendre de moi qu'une *stricte analyse*; car, quand même votre ouvrage aurait besoin de rectifications ou d'additions (ce qui n'est pas, en effet, le cas), ce n'est pas de mes faibles lumières qu'il faudrait les espérer. Tout ce que je pourrais atteindre, c'est de me rendre fidèle rapporteur d'un ouvrage d'une pareille importance et de ne répondre pas trop insuffisamment à votre honorable confiance. — Veuillez bien me continuer votre précieuse mémoire et parfois me rendre heureux par quelques lignes de votre main; moi, je ne cesserai jamais de me dire du fond de mon coeur, mon vénérable maître, votre

reconnaissant et dévoué disciple et admirateur F. W.

16. M. Jubinal. 20 Sept. 35.

Monsieur, C'est à mon retour d'un petit voyage de vacances, que je trouvai Votre aimable lettre (sans date). Elle m'a singulièrement rejoui; puisqu'elle m'a donné l'agréable nouvelle que vous avez agréé le faible tribut de ma reconnaissance et de mon éstime pour vous. Vous avez bien voulu ajouter de nouvelles marques de votre extrême obligeance ayant joint des exemplaires de vos publications les plus récentes. Je les ai lu avec le plus grand intérêt et je vous en remercie de tout mon coeur. Le jeu de *Pierre de la Broce* est en effet une pièce extrêmement remarquable, dont je me propose de donner prochainement une analyse. — Vous vous êtes si obligeamment offert à rendre compte de quelqu'un de mes ouvrages dans le bulletin de *l'institut historique*, que je ne puis m'empêcher d'en profiter en vous remettant un exemplaire de mon opuscule sur les *épopées franç. du moyen-âge* (pardonnez que c'est un exemplaire coupé; mais c'est le dernier que je possède) et en vous priant de vouloir bien accomplir votre promesse. M. Pichard est, à ce que je sais, le seul des critiques français qui a donné une analyse d'une partie de cet opuscule dans le *Journal de Paris*. J'attends avec le plus vif intérêt votre publication de la *Legende de St. Brandaine*, et je me félicite de pouvoir contribuer tant soit peu aux renseignemens exacts et lumineux dont vous êtes accoutumé à orner vos éditions. Il-y-a [1]), en effet, des versions en haut et en bas-allemand du moyen-âge (mittelhochdeutsche und niederdeutsche), en vers et en prose, de cette Legende, vraisemblablement toutes d'après un original latin. La plus ancienne est en vers et en bas-allemand ou bas-saxon (mittelniederdeutsch oder plattdeutsch oder niedersächsisch) de la fin du 14ème ou du commencement du 15ème siècle. Ce poëme se compose de 1152 vers et a paru dans *Bruns* [2]), qui l'a accompagné d'une introduction littéraire. Ce livre ne se trouvant probablement pas à Paris, je vais vous en donner une rapide analyse. — »Brandan a lu un livre plein de miracles tellement extravagants, que lui incrédule et indigné, le jette dans les flammes. Il va bientôt être puni

1) Das folgende bildet die Grundlage von Jubinals Ausführungen S. VII ff. seiner »Légende lat. de S. Brandaines etc. Paris 1836.

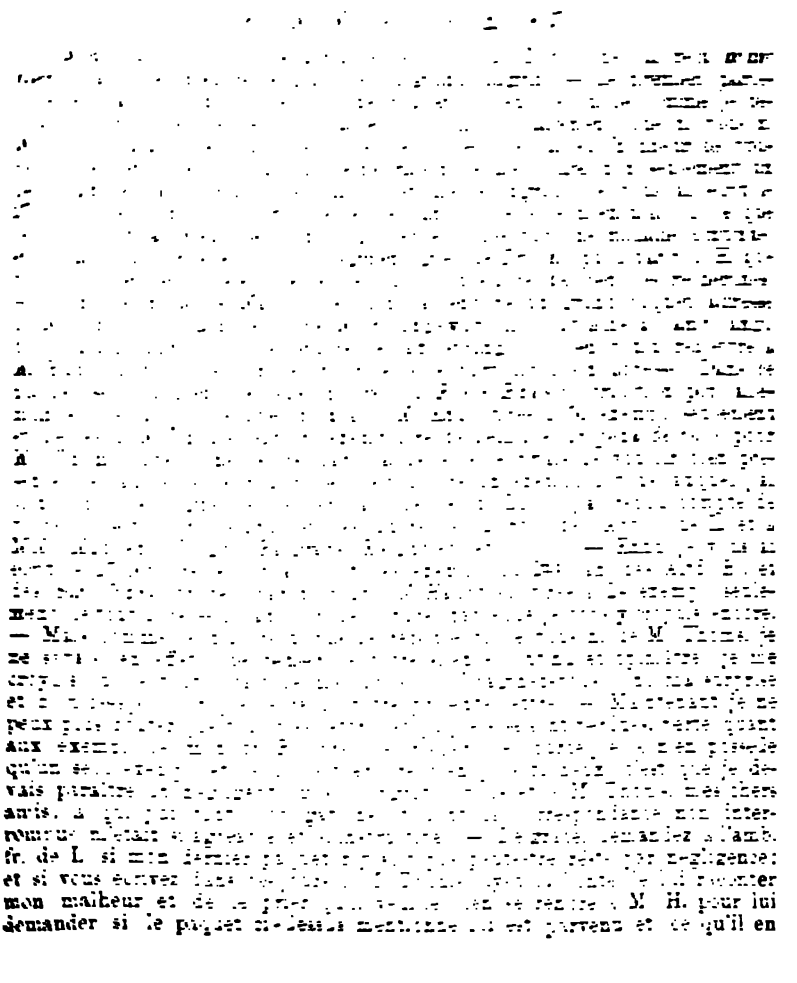
2) Romantische u. andere Gedichte in altplattdeutscher Sprache aus e. Hs. d. akad. Bibl. zu Helmstaedt, herausg. v. D. Paul Jakob Bruns, Berlin und Stettin 1798. 8°. S. 161-216.

de cette incredulité. Car Dieu lui commande d'abandonner sa patrie, *l'Irlande* (nommé par mépris »*Jitland*«), de s'embarquer et de parcourir le monde pendant 7 ans, pour voir de ses propres yeux ces miracles qui lui ont semblé si incroyables. Il obéit, et après avoir aprovisionné son vaisseau pour 9 ans, il met à la voile avec ses compagnons. D'abord il voit une forêt crue sur un poisson qui périt corps et bien, après qu'on a eu mis le feu à la forêt dont il est porteur. — Puis il apperçoit un monstre marin moitié poisson, moitié homme; vient ensuite un océan, éspèce de purgatoire, où voltigent les âmes des trépassés, tourmentés par la soif et la chaleur; — à peine est-il echappé à ce péril, que son vaisseau fut attiré par la mer magnétique (»Klebermeer«); — non loin de là le saint homme voit un couvent dont les moines sont nourris par des pigeons qui leur apportent des poissons rotis; — puis un ermite, sujet de ces moines, sur un rocher dans la mer, qui se nourrissant de la manne y demeure tout seul depuis dix ans pour faire pénitence jusqu' au jour du jugement, et qui fut autrefois roi de Babilone; — Passant de nouveau par une espèce de purgatoire Brandaine arrive en Paradis d'où un moine de sa suite vole une bride; voilà pourquoi le moine est emporté par un diable dans l'enfer et Brandaine doit quitter le Paradis. En poursuivant sa route le saint homme se trouve dans un castel luisant par lequel tout le pays d'alentour est illuminé et dont le portier est *Enoch;* — puis, dans l'enfer d'où il delivre par ses prières, et malgré les remontrances du diable, le moine qui avoit volé la bride; des ames de naufragés grimpent à son vaisseau, mais à l'exception de trois, elles sont toutes emportées par le diable; Brandaine exorcise les diables en récitant le 67ème psëaume (deus misereatur nostri) et leur fait lâcher prise du chapeau (»schepeler«) qu'ils lui avoient enlevé. Après avoir vu un homme de bien, flottant sur la mer et nourri par la grace de dieu depuis 21 ans, Brand. arrive à la demeure de l'infortuné *Judas Ischariot* qui, exposé à la rage des élémens et tourmenté par les diables, est moitié roti et moitié gelé. — Br. arrive ensuite dans un pays, nommé »bona terra« où tout est en abondance etc. et où il demeure quelque temps. S'étant de nouveau mis en mer il rencontre un peuple d'un terrible aspect aux mêcaces duquel il peut à peine échapper. — Enfin il se met en chemin pour retourner dans sa patrie; mais il n'y arriva pas sans avoir vu de nouveaux miracles et entrepris de nouvelles aventures. De retour chez lui il décrit son voyage miraculeux et aventureux dans un livre qu'il déposa dans son couvent; mais à peine cela est-il fait qu'il entend une voix céleste lui dire; »Brandan, si tu veux maintenant, viens chez moi«! Brand. dit encore une messe et meurt. — Comme je crois que la version flamande et ce poëme en bas-saxon sont identiques, je veux vous copier quelques vers du commencement de ce dernier: ..... La version en prose et en allemand du moyen âge (mittelhochdeutsch) contient, à quelques légères variantes près (principalement des amplifications), le même récit que le poëme. Il s'en trouve un ms. de l'an 1488 à la bibl. de la ville de Nuremberg, selon lequel un certain *Jean Hartlieb* en serait l'auteur. Il y en a aussi plusieurs impressions, comme S. D. et L. Fol. avec Fig. — Augsbourg, Jean Froschauer. 1497. 4°. — Ulm, Jean Zainer. 1499. 4°. — Strasbourg, Math. Hupfuff 1520. 4°. avec Fig. D'après cette dernière éd. M. Hummel a donné un extrait dans sa Nouv. Bibl. des livres rares. Tom. I. p. 8 suiv. Mais il existe encore une autre version en prose et en bas saxon, insérée dans le Passional bas-saxon (comme p. e. dans l'éd. de ce dernier qui a paru à Lübeck. 1507. Fol. goth. feuillet CCIX v°—CCXVI v° en possession de notre Bibl.) et différante de l'autre en prose et du poëme. Elle est faite d'après la version latine écrite par *Pierre Male* de Darmstadt l'an 1433 qui a pour titre: Peregrinatio

St[i] Brandani, abbatis et confessoris, et se trouva ms. dans la Bibl. académ. de Helmstädt (maintenant probablement à Göttingue). Déjà le commencement en est tout différent: L'Abbé Barinthus, qui a fait de grands voyages, rend visite à Brandaine et lui raconte d'une isle »quae dicitur terra repromissionis sanctorum« ce qui donne envie à Brand. de visiter lui-même cette isle, il s'embarque avec ses moines etc. — Il se trouve un extrait de ce récit du Passional bas-saxon dans *Gabriel Rollenhagen*, [vier Bücher wunderbarlicher Reysen durch die Luft; Magdeburg 1604. 4°]. Il faut que la version à la quelle font allusion les poëmes allemands »*Lohengrin*« etc. »*Der Krieg auf der Wartburg*« soit autre que toutes celles-là. M. Kosegarten a traité recement ce sujet d'après les sources du moyen âge dans l'Appendice de ses »Legendes« Tom. II, p. 433-75. — Vous trouverez des renseignemens plus amples dans l'ouvrage cité de *M. Bruns*, dans *von der Hagen* [et Büsching Lit. Grundr. z. Gesch. d. deutsch. Poesie etc. Berlin 1812], et dans l'éd. de *Loherangrin* de *M. Görres* [Lohengrin etc. Heidelberg 1813. 8°. p. LXXXVII-LXXXVIII]. Ce dernier cite aussi le poëme français que contient le Ms. de la Bibl. roy. No. 7595 et *l'Image du monde* par *Osmont* (d'après le Gloss. de Roquefort) et ne doute pas que la Legende de Brand. est en partie basée sur des traditiones bretonnes (altbretonische Mythen). L'ed. des oeuvres de Rutebeuf que vous nous avez fait esperer ne paraitra-t-elle pas., avant que vous publiez la Legende de Br.? — Je suis très curieux de voir cette importante publication! — Je ne le suis pas moins quant au »l'hist. du roi de Sézile«. C'est probablement le même sujet que contient la Romance angloise de *Robert of Sicily* (*Warton*, Hist. of Engl. Poetry. ed. de 1824. Vol. II, p. 17 suiv.)? — Il existe aussi en allemand une version de ce sujet. Quand je considère la foule des intéressantes et importantes publications que vous, M. nous avez déjà donné et que vous nous promettez, je ne sais, en effet, qu'admirer plus, ou votre extrême activité et vos infatigables recherches, ou votre rare sagacité et votre vaste erudition! — Je vous prie, M., de disposer aussi à l'avenir de mes faibles lumières et d'agréer l'assurance de la haute consideration avec laquelle je suis etc.

17. M. Michel 27. October 35.

Mon cher ami, Je saisis l'occasion que m' offre un de mes amis, pour vous faire parvenir ces lignes, et pour me rappeler à votre mémoire. — En effet, je ne sais que penser de votre silence continu, et même un peu opiniâtre! — Si c'est une revanche, elle est bien cruelle! — Je vous ai répondu le 27 mars, et je m'y suis excusé, à ce [que je] crois, suffisamment; je vous ai envoyé dans les mois de Mai ou Juin par notre ami M. Thoms des exempl. de mon éd. du fr. Rausch et du I[er] Cah. des Altd. Bl. où j'ai rendu compte de votre dissert. sur Véland avec quelques lignes; mais ni vous, ni M. Thoms ne m'avez pas répondu jusqu'à ce moment. — Ces paquets ne vous sont-ils pas parvenus? — Je le crains, et, aussi facheux qu'il soit, je le désire; parceque autrement je ne pourrais m' expliquer votre silence que d'une maniere bien plus facheuse encore. — Vous recevez ci-joint le 2[d] Cah. des Altd. Bl. et un exempl. des »Six Chansons fr.« recueillies par mon ami, M. Haupt, qui peuvent servir de preuve de son Chansonnier fr. qui doit paraître l'an prochain. — Je m'occupe presque exclusivement de ma floresta esp. qui paraitra, à ce que j'espère, dans le cours de l'année prochaine à Paris ou à Londres. Aussitôt que ce travail sera terminé je rendrai compte de vos éd.



a fait? Parceque je soupçonne de la neglicence de sa part! — J'écrirai moi aussi, à M. Thoms, aussitot que j'aurais une occasion sûre et prompte. — Maintenant j'espère au moins, de vous avoir convaincu par ces rélations, quoique bien longues et fastidieuses, de mon innocence, que tout sera retabli entre nous, quand vous recevrez cette lettre et que désormais notre correspondance ne sera plus interrompue par des accidents si facheux. — Je vous félicite d'être heureusement revenu dans votre patrie et de la moisonne extrêmement riche que vous avez fait en Angleterre. Votre *Rapport* est un vrai monument de votre application extrême et conciencieuse et vous rend digne des plus grandes eloges et remercimens de tous les savans. Aussi vos efforts se voient couronnés par des resultats vraiment extraordinaires; et on ne sait que plus admirer, où le rare et heureux talent dans vos recherches, où l'infatigable zèle et la sagacité avec lesquelles vous sûtes en tirer tant de profit et pour votre gloire et pour celle de l'ancienne lit. de votre patrie. — Je vous suis infiniment obligé pour les exempl. de ce R. que vous avez bien voulu me remettre, et j'en rendrai compte prochaînement dans nos Altd. Bl. — J'attends avec impat. votre rec. sur *Tristan* qui contiendra sans doute une foule de pièces remarquables et donnera une grande lumière sur ce sujet. Dans ma lettre du 27 mars je tachais d'ajouter tant soit peu de mes lectures à votre trésor, comme p. e. les citations de l'Arcipreste de Hita, les rom. esp. de Tristan et Lançarote, de Tirante el blanco etc. mais vous avez, comme je vois dans votre rapport déjà tout épuisé . . . . — Celles qui m'intéressent le plus de vos entreprises lit. sont le Voyage de *Charles magne* et le Roman de R[oland?], je suis extremement curieux de connaitre ces poémes entiers. Mais ou commencer, ou finir, quand on parle de vos publ. faites et à faire! — Vous m'accablez des dons les plus precieux; et moi — que puisse-je vous offrir? — Des remercimens des sincères, mais faibles remercimens, et rien de plus! — Veuillez donc me donner bientôt l'occ. de vous être bon pour quelque chose, et me convaincre par une prompte réponse que vous agréez toujours le plus affectueux quoique infructueux dévouement.

19. M. Michel; 4. mars 1836.

Mon cher ami, Je reçus avanthier votre aimable lettre du 2. février et le 1ier vol. de vos chroniques anglo-normandes, et en même temps les paquets de MM. Thoms et Wright que vous avez bien voulu me remettre. Je ne saurais, en effet, vous exprimer l'extrême plaisir que m'ont causé les agréables et intéressantes nouvelles que vous m'y avez données, ni ma vive reconnaissance de ce que vous continuez à m'accabler de vos faveurs. Je m'empresse de vous en remercier de tout mon coeur. — Je suis bien aise de ce que toutes mes lettres et mes paquets sont retrouvés, et sont après tout, quoique bien tard, parvenus à leur adresses. Au moins vous serez maintenant convaincu de ce que je ne me suis jamais rendu coupable de negligence auprès de mes plus chers amis. — Je n'ai pas encore reçu ni votre lettre ni la lettre de M. Wright que vous avez remises à M. Raumer. J'écrirai à un de mes amis de Berlin, pour qu'il fasse des recherches à ce sujet. — Agréez, mon cher ami, l'exemplaire ci-joint du Catal. des ms. lat. de notre Bibl. publ. par mon ami M. Endlicher. Vous y trouverez peutêtre des choses qui vous puissent intéresser, et au cas que vous desiriez d'en avoir des notices plus detaillées ou des extraits, disposez, je vous en prie, de mes faibles lumières. Puisque vous me l'avez permis, j'ai joint des

j'ai trouvé dans l'Inv.... Si ce n'était me prévaloir de votre bonté je vous prierais de vouloir aller vous même vous convaincre de l'existence de ce manuscrit, et de m'en donner quelques notices, principalement s'il vaudra la peine de le faire collationner? ....

21. M. Michel 3 Mai 1836.

Mon cher M., Je m'empresse de vous dire par ces lignes que j'ai reçu votre lettre du 8 avril, celle de M. Le Roux et le premier Volume du Brut qu'il a bien voulu me faire parvenir. Je joins une lettre pour ce M. avec un exempl. du Cat. de M. End[licher] et je vous prie de vouloir bien les lui remettre. — .. Cependant je suis enseveli dans vos chroniques anglo-normandes et noyé parmi des in-fol. de Script. rer. angl. Apropos de votre chronique de G. Gaimar, dites moi, de grace, ce que signifie: *transcendentes* p. 8 ligne 2 d'en bas? Je ne peux pas trouver ce mot nulle part. Je regrette aussi vivement de ne pouvoir pas me procurer la première partie de cette chronique publ. par M. Petri. Notre Bibl. a reçu tous les volumes de la collection de la Record commission, mais le 1er vol. des Script. ne s'y trouve pas. Cependant M. Lappenberg le cite dans son hist. d'Angleterre. — Vous trouverez ci-jointe la copie du passage, relatif à Roland, de la chronique danoise. Je l'ai soigneusement conféré avec le texte, et j'ai noté en rouge tous les mots et toutes les lettres douteuses. J'attends avec impatience votre publ. de ce roman. L'art. de M. R[aynouard] rel. à ce suj. dans le J[ournal d]es] S[avants] n'est pas grande chose. — Benoit de St. More, donne-t-il des details inconnus sur sa vie et ses ouvrages dans la partie de sa chronique qui n'est pas encore publié? Nous ne possedons de lui que son roman de Troyes .....

22. [An Fr. Michel]. 7 6. 1836.

Mon cher Michel, Je m'empresse de repondre par ces lignes à la lèttre que vous avez bien volu m'écrire le 8 Mai.... Quant au renseignement que je vous ai demandé, je me suis mal expliqué: ce n'est pas du roman de Horn, qu'il s'agit: mais du roman du *Roi Atla*. Vous m'obligeriez infiniment, si vous vouliez me communiquer quelques détails sur celui-ci, p. e. un resumé de son contenu, quelques vers du commencement et de la fin; si vous le croyez identique avec le roman anglais de *Wade*, dont on ne connait que le titre. J'insererais vos renseignemens à ce sujet dans mon art. sur votre rapport et sur vos chron., et je saisirais avec empressement cette occasion d'exprimer publiquement les obligations que j'ai envers vous, mon cher ami. — Mon article avance, au reste, très lentement; à l'heure qu'il est je n'ai termine que mon travail sur la chronique de *Gaimar*, qui est pourtant la plus importante pièce de votre recueil: j'en ai donné des larges extraits avec un commentaire aussi exact que je le pourrais faire. Je ne sens que trop bien toute l'imperfection de mon travail, que vos notes rendront tout à fait superflu; mais en attendant je l'ai fait de mon mieux pour vous temoigner l'intérêt avec lequel j'ai etudié votre importante publication. J'espère pourtant de terminer mon article sur vos Chron. dans quelques semaines; il sera inséré dans le troisième trimestre de notre Jahrb. qui paraitra à la fin du mois de Septembre. J'aurai l'honneur de vous en faire passer un exemplaire. — L'impression du *second volume* de ces Chron. est-elle déjà bien avancée? ..

— Mais j'ai maintenant un autre projet; à savoir de publier avec mon ami M. Endlicher le roman de *Merlin* dont notre Bibl. possède un ms. complet et trèsbien conservé avec de charmantes miniatures. M. v. Hagen en possède un fragment et j'espère qu'il voudra bien nous le communiquer. Un autre se trouue dans le Vatican de la Bibl. de la reine Christine de Suède, c'est le même que possedait Fauchet, et je tâcherai de le faire collationner avec ma copie. La Bibl. du Roi n'en a pas un ms., comme je vois dans le 18. Vol. de l'Hist. de France, c'est qui me confirme encore plus dans mon dessein de publier ce roman. Si vous connaisiez peutêtre d'autres ms. qui se trouvent en Fr. où en Angl., vous m'obligeriez infiniment si vous vouliez bien m'en communiquer une notice et m'aider de vos lumières et vos conseils à cette entreprise. — J'ai terminé ma *floresta*, et je l'enverrai dans quelques semaines à Paris, pour l'y faire imprimer. Il paraitra en deux gros volumes, dont, a ce que j'espère, l'impression sera terminée dans le cours de cet an. J'aurai l'honneur de vous les presenter. — Adieu mon cher ami, veuillez répondre bientôt à . . .

120. M. Michel; 18 Avril 36.

Mon cher Michel, Je ne fais que de recevoir votre obligeante lettre du 14 mars, et l'exemplaire de votre *Tristan*, et je m'empresse de vous en remercier de tout mon coeur. J'ai parcouru avec le plus grand interêt votre savante introduction à ce charmant recueil, laquelle est, comme je le présumais, pleine de vastes recherches et de renseignemens précieux: je ne sais, en effet, que plus admirer, ou l'érudition profonde de l'éditeur ou le gout et le luxe de l'execution typographique. Je, vous suis aussi infiniment obligé de ce que vous avez bien voulu me faire l'honneur de me citer; je ne sais que trop bien, que je dois cette honorable mention plutôt à votre indulgente amitié qu'à mon mérite et qu'au peu de chose que j'y ai pu contribuer. Pusse-je vous prouver par le fait ma vive reconnaissance pour tant de faveurs! — . . . . Je vous ai écrit que je m'occupais d'une analyse détaillé de vos éd. du *Roman du Comte de Poitiers* et de celui de *la Violette*, pour la faire insérer dans les ann. litt. de Berlin. Et en effet je m'occupe, et je m'occuperai encore bien long tems, presque exclusivement de *vos travaux*; ainsi je me propose de donner des analyses très détaillés, outre celle de vos deux romans ci-dessus mentionnés, de vos *Chroniques anglo-norm.* dans les Wiener Jahrb., et de votre rec. des poëmes relatifs à *Tristan* dans les Altd. Blätt. que publient mes amis MM. H[ofmann] et H[aupt]. Mais comme des ouvrages d'une pareille importance doivent être profondement étudiés et mûrement réfléchis, il me faudra encore quelque tems pour terminer mes articles. — J'ai donné, comme introduction à l'analyse de vos Chr. (qui m'interessent singulierement et que j'ai déjà comparé avec tous les récits contemporains, pour en donner le resultat historique), un abrégé de votre »*Rapport*«; or dans ce rapp. vous avez fait mention du Roman du *Roi Atla*; et comme cette trad. anglo-danoise est d'un interêt tout particulier pour nous autres Allemands, j'ai extrait aussi le passage relatif à la version latine de ce roman (Waldeus) de l'article de M. Wright sur les Romans de Garin et de Horn dans le Foreign Q. Review [XVI]; mais il n'y donne pas des details sur le *roman français*; vous m'obligeriez donc infiniment, si vous vouliez bien me comuniquer quelques renseignemens à ce sujet. — Je crois vous avoir écrit que j'ai le dessein de publier le Rom. de M[erlin], et je continue à cet effet de copier notre ms; or

j'ai trouvé dans *l'Inv.*.... Si ce n'était me prévaloir de votre bonté je vous prierais de vouloir bien vous même vous convaincre de l'existence de ce manuscrit, et de m'en donner quelques notices, principalement s'il vaudra la peine de le faire collationner? ....

21. M. Michel 3 Mai 1836.

Mon cher M., Je m'empresse de vous dire par ces lignes que j'ai reçu votre lettre du 5 avril, celle de M. Le Roux et le premier Volume du Brut qu'il a bien voulu me faire parvenir. Je joins une lettre pour ce M. avec un exempl. du Cat. de M. Endl[icher] et je vous prie de vouloir bien les lui remettre. — ..... Cependant je suis enseveli dans vos chroniques anglo-normands et noyé parmi des in-fol. de Script. rer. angl. Apropos de votre chronique de G. G[aimar], dites moi, de grace, ce que signifie: *transsadenfes* (p. 60 ligne 2 d'en bas)? Je ne peux pas trouver ce mot nulle part. Je regrette aussi vivement, de ne pouvoir pas me procurer la première parti de cette chronique publ. par M. Petri. Notre Bibl. a reçu tous les volumes de la collection de la Record commission, mais le 1er vol. des Script. ne s'y trouve pas. Cependant M. Lappenberg le cite dans son hist. d'Angleterre. — Vous recevez ci-jointe la copie du passage, relatif à Roland, de la chronique danoise. Je l'ai soigneusement conféré avec le texte, et j'ai noté en rouge tous les mos et toutes les lettres douteuses. J'attends avec impatience votre publ. de ce roman. L'art. de M. R[aynouard] rel. à ce suj., dans le J[ournal] d[es] S[avants] n'est pas grande chose. — Benoit de St. More, donne-t-il des details inconnus sur sa vie et ses ouvrages dans la partie de sa chronique qui n'est pas encore publié? Nous ne possedons de lui que son roman de Troyes .....

22. [An Fr. Michel]. 7/6. 1836.

Mon cher Michel, Je m'empresse de répondre par ces lignes à la lettre que vous avez bien volu m'écrire le 8 Mai.... Quant au renseignement que je vous ai demandé, je me suis mal exprimé; ce n'est pas du roman de Horn, qu'il sagit; mais du roman du *Roi Atla*. Vous m'obligeriez infiniment, si vous vouliez me communiquer quelques détails sur celui-ci, p. e. un resumé de son contenu, quelques vers du commencement et de la fin; si vous le croyez identique avec le roman anglais de *Wade*, dont on ne connait que le titre. J'insererais vos renseignemens à ce sujet dans mon art. sur votre rapport et sur vos chron., et je saisirais avec empressement cette occasion d'exprimer publiquement les obligations que j'ai envers vous, mon cher ami. — Mon article avance, au reste, très lentement; à l'heure qu'il est je n'ai terminé que mon travail sur la chronique de *Gaimar*, qui est pourtant la plus importante pièce de votre recueil; j'en ai donné des larges extraits avec un commentaire aussi exact que je le pourrais faire. Je ne sens que trop bien toute l'imperfection de mon travail, que vos notes rendront tout à fait superflu; mais en attendant je l'ai fait de mon mieux pour vous temoigner l'intérêt avec lequel j'ai étudié votre importante publication. J'espère pourtant de t[erminer] mon article sur vos Chron. dans quelques semaines; il [ins]ér[era] le troisième trimestre de notre Jahrb. qui paraitra à [se]ptembre. J'aurai l'honneur de vous en faire passer un[e] [impr]ession du *second* [vol]ume de ces Chron. est-elle déjà

24. [An Fr. Michel; November 1836].

Mon cher Francisque, Votre charmante lettre du 29 Septembre m'a fait »voirement moult soulaz et déduit«, et ce n'est que *vous-même* qui m'avez pu empêcher jusqu'à ce moment d'y répondre; savoir voulant terminer avant tout mon article sur vos Romans du Comte de Poitiers et de la Violette, j'y ai travaillé sans interruption. Enfin je l'ai terminé et je m'empresse de réparer ma négligence. — Je vous suis bien redevable du charmant portrait que vous m'avez fait de votre personnne; il est en effet merveilleusement conforme au caractère que je vous donnais, puisque c'est l'image de cette heureuse réunion des bonnnes qualités de Français et d'Allemand que vous possédez, de cette aimable vivacité et bonhommie d'un Français et de cette solidité et profondeur d'esprit d'un Allemand! — Quant à moi, je ne suis ni jeune ni vieux; mais il y a bien longtemps que j'ai passé »il mezzo del camino di nostra vita«, c'est-à-dire le décembre prochain j'aurai mes 40 ans complets; me voilà donc déjà à marcher à grands pas dans l'age de retour! — Au reste, votre fantaisie, ou plutôt votre amitié vous a peint mon portrait trop en beau, en me représentant comme un homme à la figure distinguée et intéressante; j'ai l'ordinaire allemande, aux cheveux blonds, aux yeux »vairs«, à la taille moyenne; en un mot ma physionomie commune correspond exactement à la mediocreté de mes talens, et je ne sens que trop »quid ferre recusent, quid valeant humeri«, et l'experience, »et tot discrimina vitae« ont déjà refroidi l'enthousiasme de ma jeunesse! — Je me croyais d'autant plus dans la dure nécessité de vous détromper à cet égard, pour que vous ne le soyez trop, quand vous viendrez un beau jour »vérifier vos visions«; j'espère pourtant, que cela ne vous empêchera pas *d'accomplir votre promesse*, et de me faire l'extrême plaisir de vous connaitre de vue et de m'entretenir avec vous de vive voix! Veuillez donc venir certainement à Vienne et me donner l'occasion de vous prouver par tous mes efforts et mon amitié et le désir de vous rendre agréable votre séjour chez nous. — Néanmoins je ne m'acquitterai jamais de mes obligations envers vous, mon cher ami, puisque, outre les dons précieux dont vous continuez de me combler, je vous dois déjà tant de rélations intéressantes, et maintenant vous venez de m'ouvrir la carrière la plus honorable! C'est donc avec la reconnaissance la plus sincère que je profite de votre bonté, en vous remettant ci-incluse ma lettre de demande à M. le ministre de l'intérieur. Je ne l'ai pas scellée, pour que vous puissiez m'en dire votre avis (et je vous en prie, de me la dire tout franchement), au cas que vous ne la trouviez pas faite à propos. . . .

25. A. M. Guizot, Ministre de l'instruction publique, membre de l'Academie française ce 20 Mars 1837.

M. le M. C'est avec une satisfaction toute particulière que j'ai reçu la lettre que vous avez daignée m'adresser le 29 déc., par laquelle vous avez bien voulu me conferer le titre de correspondant de la commission hist. de votre ministère. — Permettez, M. le M, de vous offrir le tribut de la profonde reconnaissance, que je vous en ai, et veuillez agréer les remercîmens les plus vifs pour une distinction dont je saurai toujours apprecier toute la valeur. — Je vous prie de croire, que je ferai tous mes efforts pour me rendre digne de la confiance dont vous avez bien voulu m'honorer en m'associant à un corps que vous présidez en personne, et qui compte parmi ses membres les savans les plus distingués de la France.

— Je saurai me conformer aux excellentes instructions que vous avez eu la bonté de me faire parvenir, en vous adressant de temps à autre des renseignemens sur les MSS. de la Bibl. imp. relatifs à l'histoire de France qui me sembleront les plus importants, et je me féliciterais, si vous en trouviez d'assez remarquables, pour me charger d'en faire ou des copies entières ou des extraits. — Si j'ose, en me prévalant de la permission que vous avez bien voulu me donner, de vous présenter les fruits de mes veilles, vous faire hommage d'un exemplaire de l'examen critique que je viens de publier dans les Annnales littéraires de Vienne, des *Chroniques anglo-normandes* que mon ami, M. Michel, a publiées sous vos auspices, ce n'est pas que je crois ce faible essai digne de votre attention, M. le M.; mais c'est pour vous donner une preuve du haut intérêt que m'inspire tout ce qui concerne l'histoire et la littérature d'une des nations les plus civilisées de l'Europe. . . . .

26. [An Fr. Michel] Vienne ce Novembre 1837.

Mon cher Francisque, Votre lettre du 9 Octobre que j'ai reçue hier, m'a singulièrement surpris et réjoui. — Vous allez donc exécuter un plan que *moi, je vous voulois proposer.* Car lorsque je reçus votre excellente Bibliothèque anglo-saxonne, je l'admirais, il est vrai; mais je ne pouvais pas m'empecher de penser »pourquoi mon cher Michel, n'entreprend-il pas un pareil ouvrage sur une littérature qui lui et nous autres romanistes concerneroit beaucoup de plus près, une Bibliothèque *de la littérature vraiment nationale* de sa belle patrie, laquelle est un grand bésoin, une lacune extrêmement sensible que personne ne pourroit remplir mieux que l u i ?« — Imaginez-vous donc, quel plaisir m'a causé la nouvelle que vous vous occupez en effet de réaliser ces voeux, et combien m'intéresse un travail dont je sais apprécier toute l'utilité et le profit qui en résultera aussi pour moi. — Mais comment vous exprimer ma joie et mes remercîmens pour l'honneur que vous m'avez fait en me proposant d'écrire *la préface à votre Bibliothèque romane?* — Soyez persuadé, mon cher ami, que je suis bien sensible à une confiance si honorable pour moi, et que je sais estimer cette preuve distinguée de votre amitié! — Cependant, n'est-ce pas *témérité* de ma part, d'accepter votre proposition, serai-je aussi en état de *répondre en quelque manière* à votre confiance, n'est-ce pas précisément *votre amitié* qui vous a donné une opinion trop bonne de mes forces? — Supposé que je puisse me procurer les matériaux nécessaires à un pareil travail (dont je possède une quantité considérable par votre bonté), suis-je assez *philologue* pour les juger, ne blessera-t-il pas l'orgueil des Français de se voir critiqués par *un étranger*, mon *style barbare* et rude ne sera-t-il pas insupportable à une nation qui fait tant de cas de l'élégance et de la grâce du style, quand même que vous fussiez assez bon pour corriger les bevues grammaticales? — Voilà les questions inévitables que je me suis proposées moi-même, et que je vous prie d'examiner mûrement et *impartialement!* — Si vous persistiez néanmoins dans votre proposition, je ne pourrais — il faut que je l'avoue — resister à une tentation si forte, et, en acceptant de *tout mon coeur* votre proposition, je »ferais l'impossible«. Dans ce cas je vous prierais de vouloir bien m'envoyer le *plutôt possible* ce cahier de la *revue germanique* que vous avez cité, parceque je ne connois personne ici qui possède ce journal, et me transmettre *par la poste* les *feuilles d'épreuve* (la tierce) de votre Bibliothèque romane, parceque quelques ouvrages, prin-

cipalement des *temps plus réculés*, me pussent être inconnus ou échappés. De même veuillez bien m'indiquer *le terme* auquel vous desireriez avoir mon travail; car, après avoir achevé mon traité sur les Lais, je pourrais me mettre *incessamment* à la besogne. J'attends donc à tout cela votre *réponse définitive*. — M. Endlicher qui m'a chargé de vous dire ses amitiés, pousse activement sa *Biblioth. theod.*; il espère de l'achever dans quelques semaines. Au lieu de l'index, comme je vous ai écrit, il donnera dans une *préface* (qu'il écrira en latin et que vous aurez la bonté de traduire en français) un *résumé chronologique et systématique* de la litt. théodisque, conforme à l'introduction à la Bibl. anglo-saxonne. Aussi lui serait-il très agréable, si vous vouliez bien lui transmettre *la minute* de votre Bibl. *gothique*, soit pour voir votre système, soit pour faire les additions devenues nécessaires depuis ses dernières communications. — A l'heure qu'il est vous avez sans doute mes lettres *du 4 et du 25 Octobre?* — Ayez la bonté de présenter mes hommages à votre illustre ami, M. Aug. Thierry; je me féliciterais, si je pouvais lui être bon à quelque chose. — Dans l'attente d'une prompte réponse je suis votre

tout dévoué ami,

Ferd. Wolf.

27. [An Fr. Michel]. Vienne ce 5. Février 1838.

Mon cher Francisque, J'ai reçu, à peu d'intervalle l'un de l'autre, *vos deux* paquets avec vos lettres du 22 et 29 décembre, et du 9 janvier, dont je vous remercie de tout mon coeur. — Je vous cause bien des peines, mon cher Francisque, et ce n'est que votre indulgence qui égale mon importunité! — Vos extraits me sont venus fort à propos; mais c'est précisement par leur importance, et parceque je me propose d'en publier la plupart[1]) — bien entendu, avec votre permission et avec la due reconnaissance envers vous — que je me vois forcé de vous incommoder de quelques nouvelles demandes, dans l'espérance que vous me pardonnerez. — 1° Dans la Chanson sur *l'ave Maria* de *Gautier de Coinsi*, comment expliqueriez vous le *second vers* de l'*avant dernier couplet*: 'sont tuit cil qui bien t'aimment et servent piument *é'?* ne croyez-vous pas qu'il faille lire: '*s*'ont' etc. . . .? mais que veut dire 'piument *é'?* cet *é* est-ce *aqua* ou *apis?* je ne l'ai trouvé nulle part; et alors *piument* = *pigmentum?* — Aussi ne sais-je pas deviner ce que siguifie dans le *dernier vers du même couplet*: '*a.* v. c. M.'; peutêtre *e* au lieu de *c*, et alors '*Ave Maria*'? — Mais pourquoi les points après les lettres, tandis que l'ave s'y trouve tant de fois écrit tout simplement? — 2° Cet *Ernoul li Viele de Gastinois* dont vous avez eu la bonté de me communiquer un *lai de Notre Dame*, n'est-il pas *identique* avec *Arnould le Viéleux* cité par *Laborde*, II. 156? — 3° Je dois encore une fois revenir sur ma demande relative aux Lais de *Guill. Machault*; vous m'avez infiniment obligé par la transcription de son *lai de Loyauté*, à laquelle vous avez proposé la remarque, que seulement *le 1er couplet s'y trouve noté en musique*; or M. *Botté de Toulmont* a publié dans l'Annuaire de la Soc. de l'hist. de France, pour l'année 1837, le 1er couplet (MS. fol. 370 recto) d'un lai de G. M., copié sur le même manuscrit du Roi No. 7609, et dit

1) je les suppose inédits, à l'exception de la *Complainte sur la mort* d'Enguerrand de Crequy qui a été publiée [illegible] *Le Glay* dans les Mém. de la Soc. d'Emulation de Cambrai.

expressement (p. 216) que *la musique varie à chaque couplet*? La vérification de cette question est pour moi de la plus grande importance [1])! — Le lai de Machaut adressé *à la Ste. Vierge* porte aussi le titre: »*le Lai de la Fonteinne*«, et se trouve dans le même manuscr. Tom. II fol. 93 v° (V. la notice sur ce ms de l'abbé *Rive*, appendice du tome 1er ou 4ème de Laborde, p. 11 et 26-27). — Vous savez qu'un autre passage du même ms. de M. Monmerqué cité par *Crapelet*, dans l'addition à son précis historique sur Eust. Deschamps, dit à peu-près la même chose de G. Machaut, que l'intéressant passage que je dois à votre bonté, tiré du Ms. de M. de Monmerqué affirme de *Philippe de Vitry*. Est-ce le même dont *Roquefort*, état etc. p. 179, a parlé et qu'il a qualifié *d'évêque de Meaux* et de traducteur des Métamorphoses d'Ovid? — Ne se trouvent point *de lais* de ce Vitry? — Au cas que vous en connaissiez, il me seroit extrêmement intéressant d'en posséder des preuves! — 4° M. A. *Dinaux* a publié, dans la nouvelle éd. de ses *Trouvères Cambrésiens*, le *Tournois de Lagny* de Hues d'Oisy; il dit que ce poême est noté en musique; est-ce que la musique se trouve seulement *à la première strophe*, ou à *chaque* strophe, et alors *différente*? — Dans le même livre de M. *Dinaux*, article *Roix de Cambray*, est mentionné la *Vie de St. Quentin* de ce trouvère, en *forme de Cantique*; c'est probablement en forme *de lais lyriques*? — 5° Permettez-vous, que je *vous* dédie, en compagnie avec MM. *Uhland* et *Wright*, mon »*Essai sur les Lais*«; puisque c'est précisement des formes des chansons populaires *françaises, allemandes* et *anglaises* qu'il traite? — Et *Vous trois*, vous avez également mérité de . . . .

28. [An den Baron de Reiffenberg. 1838].

M. l. b. . . . . Ce qui m'y [d. h. in d. Introduction sur R.'s Ausgabe von Ph. Mouskets Chron.] a singulièrement intéressé, c'est le fragment que vous avez publié sous le titre de la *mort de Gormont*, c'est sans doute une chanson de Geste des plus anciennes et des plus importantes évidemment basée sur les chants populaires mentionnés par *Hariulfus*. Un pendant tout à fait digne de notre Epinikion, et de la Chanson de Roland, soit par ses données hist. et sa couleur poétique, soit encore plus par sa force extrêmement remarquable qui s'aproche encore de si près des *formes primitives* des chants populaires même, ce qui m'a d'autant plus intéressé que je m'occupe depuis long temps de développer *ces formes et leurs imitations* dans un »*Essai sur les Lais français et anglais du moyen âge*« que j'espère de publier prochainement et dont je prendrai la liberté de vous présenter un exempl. . . . . .

1) Ayez la bonté de me dire si *tous les lais* de Machaut ont à peu-près la *même construction metrique*, et surtout des *couplets aussi réguliers que celui* dont vous m'avez communiqué quelques-uns?

S. 9, Z. 1036 l.: Sinn st. Binn. — 1063 l.: u. st. n.

Inhalt.

Seite

Vorwort des Herausgebers.

I. Gedichte 1

II. Schönwissenschaftliche Anzeigen 15

III. Wissenschaftliche Anzeigen.

1. Bibliogr. Nachr. v. ein. der neuest. Ausg. v. Dantes Werken . 20
2. P. Paris, Le Romancero françois 32
3. a) L. Monmerqué et Fr. Michel, Lai d'Ignaurès, b) Lai d'Havelok 58
4. A. de Terrabasse, L'Histoire de Palanus 64
5. Bulletin de la Soc. de l'Hist. de France I, 1—3 71
6. A. Jubinal, a) Complainte d'Outre-mer..., b) Un sermon en vers. c) Résurrection du Sauveur. d) Li Fablel dou Dieu d'Amours. e) Des XXIII manieres de Vilains 81
7. Fr. Michel, a) Rapport..., b) Chroniques anglo-normandes . 87
8. Fr. Michel, Lais inédits des XIIe et XIIIe s. 123
9. Fr. Michel, a) Roman du Comte de Poitiers, b) Rom. de la Violette. 135
10. a) G. Basile, Der Pentamerone, deutsch v. F. Liebrecht. b) Norwegische Volksmärchen, deutsch v. F. Bresemann. c) Hylten-Cavallius och G. Stephens, Svenska Folk Sagor och Afventyr . 155
11. Ch. Magnin, Théâtre de Hrotsvitha 178
12. C. Hofmann, a) Ueber ein Fragm. des Guill. d'Orenge, b) Amis et Amiles u. Jourdain de Blaivies 186
13. A. Ebert, Handbuch der Italienischen Nationalliteratur . . 189
14. K. Weinhold, Weihnachts-Spiele und Lieder aus Süddeutschland und Schlesien 190
15. F. Diez, Etymol. Wörterbuch der romanischen Sprachen . . 206
16. A. F. Orzanam, Italiens Franciskaner-Dichter im XIII. Jahrh. 215
17. L. Holland, Crestien von Troies 218
18. E. Mätzner, Altfranzösische Lieder 219
19. A. Ebert, Entwickelungsgeschichte der französischen Tragödie 221
20. E. Du Méril, Floire et Blanceflor 224
21. San-Marte, Parcival-Studien I: Des Guiot v. Provinz Dichtungen. 225
22. G. J. Ferrazi, Manuale Dantesco 228

IV. Kleinere Aufsätze und Uebersetzungen.

1. Contenance de Table 230
2. Das Lied vom Trinkhorn 235
3. Der Blanca-Fall 243
4. Ueber wissenschaftliche Akademien 249
5. Pietro Monti 259
6. Vorwort zu: Schwed. Volkslieder der Vorzeit 261
7. Vorwort zu: Drei span. Sittengemälde 273
8. Legende von der heiligen Elisabeth 275

V. Aus F. Wolf's Briefwechsel 282

AUSGABEN UND ABHANDLUNGEN
AUS DEM GEBIETE DER
ROMANISCHEN PHILOLOGIE.
VERÖFFENTLICHT VON E. STENGEL.
LXXXVIII.

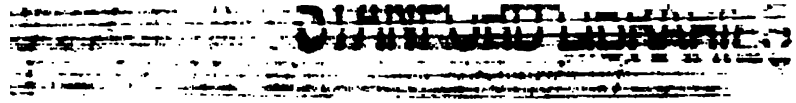
„SIRVENTES JOGLARESC".

EIN BLICK AUF DAS ALTFRANZÖSISCHE SPIELMANNSLEBEN.

VON

FRIEDRICH WITTHOEFT.

MARBURG.
N. G. ELWERT'SCHE VERLAGSBUCHHANDLUNG.
1891.



I.

Der Ausdruck »Sirventes ioglaresc«, dessen Erläuterung sich die vorliegende Arbeit zum Ziele setzt, findet sich in der gesamten auf uns gekommenen altprovenzalischen Litteratur nur dreimal und zwar in den Biographieen des F. de Romans, des Augier und des Peire Guilhem de Tolosa. Dieselben sind uns alle in den hss. *I* und *K*, diejenige des Folquet ausserdem in *A* und *H* überliefert und darnach gedruckt bei M. Bgr.[2] n° 63, 90 und 111 oder bei Vaiss.: H. de Lang.[2] X, 301 n° XVIII, 296 n° VIII und 283 n° XVI. Die für uns in Betracht kommenden Stellen lauten:

Folquet de Rotmans si fo de Vianes ... e fetz sirventes ioglaresc[s] de lauzar los pros et de blasmar los malvatz ....

Ogiers si fo un ioglars de Vianes ... e fez sirventes ioglaresc[s en] que lauzava'ls uns e blasmava los autres.

Peire Guillems si fo de Tolosa ... e fez sirventes ioglaresc[s] e de blasmar los baros ...

Darf somit auch, trotz der engen Verwandtschaft der beiden hss. *I* und *K*, die Existenz des Wortes »S. i.« als sichergestellt betrachtet werden, so stösst doch die Erklärung desselben auf mannigfache Schwierigkeiten. Zunächst wird man erkennen müssen, dass die fast identische und dazu so allgemein gehaltene Erläuterung dieses Terminus, wie sie die obigen Biographien geben, keinen Anhaltspunkt bietet für die Beantwortung unserer Frage, sondern dass sich dafür nur zwei Wege zeigen: entweder muss man versuchen, aus den Sirventesen der drei genannten Trobadors solche zu ermitteln, welche gewisse gemeinsame Merkmale aufweisen, die uns berechtigen, sie als »S. i.« zu bezeichnen; oder aber man muss sich darauf beschränken, von dem Worte »S. i.« zurück auf den Begriff zu schliessen, d. h. wenn nötig, unter den verschiedenen wahrscheinlichen Erklärungen die wahrscheinlichste auszuwählen:

1. Von F. de Romans [vgl. Zs. IX, 133] sind bei B. Gr. n° 156 vierzehn authentische Lieder angeführt, davon ist jedoch 156,11 nur die Fortsetzung von 156,13 und 156,7 nur ein entstellter Text von 375,14 [vgl. Napolsky: P. de Capd. 139]. Unter den so verbleibenden 12 Liedern sind vier: 156,6, 10, 12, 13 als Sirventese zu bezeichnen. — Was seinen Zeitgenossen

und Landsmann Augier angeht, so wurde die Wahrscheinlichkeit seiner Identität mit Guilhem Augier und Auzer nachgewiesen [Rom. X, 263 und Zs. IX, 120]. Ist dem so, dann kommen für ihn im Ganzen elf Lieder in Betracht, allein sicher ist seine Autorschaft nur bei dreien: no 37,2, 3 und 205,5, bei den übrigen nur wahrscheinlich. Davon abgesehen sind von den 11 Liedern zwei: 37,3 und 205,6 als Sirventese zu nennen. — Von P. Guilhem kennen wir überhaupt nur 2 Lieder und darunter ist eins: 345,2 ein Sirventes. — Allein die nähere Betrachtung dieser 7 Sirventese ergibt weder in Bezug auf ihren Inhalt, [Klagen über die schlechten Zeitläufte, Tadel der Geistlichen und Reichen, Lob eines Fürsten, Ermahnungen zur Busse etc.] noch in Bezug auf ihre Form irgend ein positives Resultat: wir vermögen nicht an ihnen Besonderheiten aufzufinden, die geeignet erscheinen könnten, eine Unterscheidung zwischen »Sirventes« im Allgemeinen uud »S. i.« zu motivieren.

2. Auch die zweite Art der Erklärung ist bisher von keinem bessern Erfolge begleitet gewesen; zudem hat das seltene Auftreten des Wortes »S. i.« es wol mit sich gebracht, dass nur sehr wenige Litterarhistoriker ihm ihre Aufmerksamkeit zugewandt haben, aber selbst diese wenigen stimmen in ihren Ansichten darüber nicht überein. Am Weitesten ist darin wol Diez: P. d. Tr.[1] 111 gegangen: er spricht dem Worte die Klassicität ab und hält es für gleichbedeutend mit Sirventes im Allgemeinen, indem er sich dabei eng an den Wortlaut der Definition von »S. i.« in den 3 Biogr. und an den von Sirventes im Allgemeinen, wie sie die L. d'Am. I, 340 und 354 geben, anschloss. Derselben Anschauung scheint auch Bartsch in Diez: P. d. Tr.[2] 97 zu sein. Allein in diesem Falle wäre schwer einzusehen, wozu das Attribut »i.« diente und warum wir diesen Ausdruck nicht viel häufiger finden sollten. Im Gegenteil dürfen wir wohl annehmen, dass dem Worte: »S. i.« eine spezifische Bedeutung innewohnt und eben diese Bedeutung in eine gewisse Beziehung zu dem Worte: »ioglar« gebracht werden muss, über die Art dieser Beziehung kann man freilich im Zweifel sein. Dies hat auch schon Raynouard: Choix II, 213 anerkannt. Er sagt nämlich, die Trobadors hätten zwei Arten von Sirventesen unterschieden: das eigentliche Sirventes und und das »S. i.« Letzteres sei ohne Zweifel deshalb so genannt worden, weil es den Joglars übergeben wurde, die es sangen und verkauften. Er sieht also den Modus der Verbreitung und des Vertriebs der Sirventese durch die Joglars als massgebendes Kriterium an; Galvani: Osserv. s. poes. prov. 96 und wie immer auch Balaguer: Hist. pol. y litt. d. l. trob. VI, 148 sind ihm darin gefolgt. Man kann nun allerdings die Frage aufwerfen,

wie die Sirventese, und besonders die persönlichen, an ihre Adresse gelangten. Bei Lobgedichten geschah dies natürlich direkt durch den Trobador selbst oder durch einen von ihm beauftragten Spielmann; wie aber bei Schmähliedern, zumal bei solchen gegen hochstehende, mächtige Personen? Liess sich alsdann ein Bote bereit finden zur Übernahme einer Mission, zu welcher dem Dichter selbst vielleicht der Mut fehlte, deren Erledigung dem Spielmanne zudem weder Lohn noch Ehre, sondern unter Umständen sogar Misshandlungen in Aussicht stellen musste, oder war seine Person — wenn auch nur durch ein Gewohnheitsrecht — vor der Rache des Beleidigten sicher? Zur Beantwortung dieser Frage, die sich ja in etwas mit dem im Mittelalter üblichen Gesandtenrechte berührt, ermangeln wir, was die Spielleute angeht, positiver Angaben, wir werden aber wohl nicht fehlgreifen in der Annahme, dass derartige Rügelieder nicht direkt durch einen Joglar, sondern indirekt durch die vox populi, durch den Mund des singenden Volkes dem Geschmähten zu Gehör gebracht wurden. — Immerhin hat Raynouards Ansicht über das »S. i.« wenig Ansprechendes; denn einerseits verbreiteten die Joglars doch nicht blos Sirventese, sondern auch Canzonen, Verse etc., bei denen doch das Beiwort »i.« sich nicht findet, andrerseits aber lesen wir z. B. in der Lebensbeschreibung des P. Cardenal: [M. Bgr.[2] no 48 oder Vaiss. X, 269 no XI.] »et anava per cortz .... menan ab si son ioglar que cantava sos sirventes«, somit müssten wir alle Sirventese dieses Trobadors als »S. i.« bezeichnen, was wohl Raynouard nicht zugeben würde.

Eine andere Möglichkeit, das Wesen eines »S. i.« aufzuhellen, wäre vielleicht noch die, dass man daran dächte, den »S. i.« als einen von einem Joglar verfassten Sirventes aufzufassen, also ähnlich wie eine »Gilozesca« das Lied eines »Gilos« ist; oder aber ihn als einen Sirventes zu betrachten, der in Bezug auf Ton, Inhalt und Form nicht ganz den Anforderungen eines besseren Geschmacks oder den strengen Gesetzen der provenzalischen Verskunst Genüge leistet, also einen Sirventes, dessen Diktion mehr dem Bildungsstande eines Joglar als dem eines Trobador entspräche, wie wir sie z. B. von Sordel und Peire Bremon etc. besitzen. Bezüglich der ersten Auffassung könnte man sich noch darauf berufen, dass sowol F. de Romans, als auch Augier in ihren Lebensbeschreibungen Joglars genannt werden; die zweite könnte sich vielleicht auch darauf stützen, dass mit dem Suffixe 'esc' im Provenzalischen Adjectiva relationis (entsprechend dem dtsch.: 'isch') gebildet werden, »ioglaresc« also bedeutete: 'nach Spielmanns Art'. So fasst es Diez: Gramm. II, 388. Allein bei beiden Annahmen begegnen

wir derselben Schwierigkeit; denn es werden z. B. G. Faidit oder G. Figueira in ihren Biographieen auch als Joglars bezeichnet, ihre Sirventese sind nicht durchweg in edlem Tone gehalten und trotzdem können wir doch letztere gewiss nicht unter die Gattung »S. i.« rechnen: die Unmöglichkeit hierbei eine befriedigende Grenze zwischen Sirventes und »S. i.« zu ziehen, nötigt uns somit, auch von diesen beiden Wegen der Erklärung abzustehen.

II.

Deshalb hat Tobler eine Vermutung über den Begriff des Wortes »S. i.« ausgesprochen, deren Richtigkeit sich zwar nicht positiv erweisen lässt — denn dies ist, wie wir gesehen, auf Grund unseres Materials überhaupt unmöglich — die jedoch den Anspruch relativer Wahrscheinlichkeit schon deshalb zu erheben berechtigt sein dürfte, weil wir mit ihrer Hülfe imstande sind, die oben geforderte Abgrenzung zu vollziehen. — Tobler ging dabei von der allgemeinen Ansicht über das Wesen eines gewöhnlichen Sirventes aus und leitete davon den Begriff eines »S. i.« ab, indem er ausführte, dass ebenso wie ein Sirventes ein Lied sei, gedichtet im Dienste oder Interesse einer Idee, Partei oder Person, so sei ein »S. i.« ein Gedicht, verfasst im Interesse eines Joglar. — Hierbei müssen wir freilich etwas weiter zurückgreifen: Wohl den meisten Spielleuten war ja die Gabe selbstständiger dichterischer Produktion versagt, sie mussten ihren Lebensunterhalt durch den Vortrag von Liedern gewinnen, die ihnen ihre dichtenden Berufsverwandten übergeben hatten. Geschah's nun aber einmal, dass sich das Repertoire eines Spielmanns erschöpfte, so versiegte diesem damit nicht nur eine Erwerbsquelle, sondern er war geradezu vor die Existenzfrage gestellt; denn oft blieb ihm nur die Wahl, ob er ohne irgend eine Gegenleistung das Mitleid Anderer beanspruchen, d. h. Bettler werden, oder durch neue Lieder diesem Schicksale entgehen sollte. Ganz natürlich, dass sich alsdann der hülfesuchende Blick des Joglar zunächst auf seine besser situierten Kunstgenossen richtete, deren poetische Begabung ihn am ersten aus seiner Verlegenheit befreien konnte: der Joglar sprach einen berühmten Trobador an, ihm durch ein neues Lied zu neuer Einnahme zu verhelfen. Die Trobadors liehen diesem Ansuchen oft ein um so williger Ohr, als sie vielfach die bittere Not des fahrenden Lebens an sich selbst empfunden hatten. Sie empfahlen in solchen für einen Spielmann angefertigten Liedern denselben der Freig-

ihnen bekannter Gönner der Dichtkunst oder Freunde des Gesangs, in deren Gunst sie gerade standen oder doch früher einmal gestanden hatten. Aber dabei blieb es nicht. Auch ein so erhaltenes neues Lied konnte auf die Dauer den Spielmann nicht vor Nahrungssorgen schützen, er musste sich zum zweiten, zum dritten Male mit der gleichen Bitte an den Dichter wenden. Dieser nun, zwischen dem Mitleide mit der kläglichen Lage des Bittstellers und einem leisen Unwillen über dessen Zudringlichkeit schwankend, kam dem Ansuchen zwar nach, machte aber in dem erbetenen Liede das, was sich ihm dafür wol zunächst bot: die Person, Lebensführung, gesellschaftliche Stellung, Kunstleistung etc. des Supplikanten, zur Zielscheibe seines witzigen Spottes, was aber den Spielmann keineswegs hinderte, ein derartiges Lied mit offenbar eigenem Behagen und zu fremdem Ergötzen selbst vorzutragen. Solche gegen einzelne Spielleute gerichteten Spottlieder also, deren es in der prov. Litteratur eine ganze Anzahl gibt, sind es insbesondere, von denen Tobler annimmt, dass sie mit dem geheimnisvollen Namen »S. i.« belegt worden seien.

Gehen wir zunächst etwas näher auf das Wesen solcher »S. i.« in formeller Hinsicht und auf die Merkmale ein, die sie von ähnlichen Erzeugnissen dichterischen Schaffens unterscheiden. — Es ist ja schon oben angedeutet, dass wir es hier eigentlich mit zwei Arten von »S. i.« zu thun haben, die beide jedoch in dieselbe Gattung fallen, weil sie ja beide im Interesse eines Spielmanns verfasst sind, so verschieden auch der Weg ist, auf dem sie dasselbe zu fördern suchen. Die erste Categorie dieser Lieder wendet sich an einen oder mehrere Dichterfreunde; das diesen darin gespendete Lob soll sie zu einer mehr oder minder weitgehenden Bethätigung ihrer Freigebigkeit zu Gunsten des Spielmanns veranlassen und alsdann liegt es in der Natur der Sache, dass auch ein solcher Sirventes sich gegen den Letzteren eines wohlwollenden Tones befleissigt: einen offenbar Unwürdigen durfte man doch nicht guten Gewissens empfehlen. Die zweite Art dieser Sirventese ist dagegen nicht sowol auf Einzelne, als auf den Heiterkeitserfolg bei einer ganzen Zuhörerschaft berechnet, dieser Umstand aber und der persiffierende Charakter solcher Dichtungen bringen es mit sich, dass hier oft in recht grellen Farben und drastischen Wendungen, denen vielleicht der feinere Geschmack einer besseren Gesellschaftsklasse sich weniger zugänglich erwiesen hätte, die wirklichen und vermeintlichen Untugenden zur Schau gestellt wurden. Diese Wandlung des wohlwollenden Tones in einen satirischen, die ja nur den Umschwung wiederspiegelt, der mittlerweile in den Anschauungen und Gefühlen des Trobador

gegen den Joglar eingetreten ist, erkennen wir deutlich in Fällen, wo sich derselbe Spielmann mehrmals an denselben Dichter wendete, also in den Sirventesen eines B. de Born an Fulheta oder eines R. de Miraval an Baiona. Überhaupt richten die Trobadors solche Sirventese nicht an diejenigen Joglars, die sie gewöhnlich begleiten und ihre Lieder vortragen, sondern stets nur an solche, von denen sie wegen eines solchen Liedes gelegentlich angesprochen wurden, also B. de Born nicht etwa an seinen Papiol, sondern an einen Fulheta oder Mailolin. Dass übrigens diese Sitte der Spielleute, sich von Dichtern mit besonderen Liedern ausstatten zu lassen, nicht blos auf das südliche Frankreich lokalisiert, sondern wahrscheinlich auf allen Gebieten der romanischen Lyrik heimisch war, beweist uns eine darauf bezügliche bekannte Aeusserung Petrarcas; ja, wenn wir die Stelle bei B. de Born in nº 4 unserer Texte:

»Mas vos que tenes a ioia
Amta ab pro mais que honor ab dan,«

oder eine andere in nº 10:

»Fellon serventes que'm quers
Aias tal com a te tanha«

genauer betrachten, werden wir zu dem Schlusse kommen, dass oft die Spielleute selbst bei dem Aussprechen ihrer Bitte bereits wussten, in welcher Weise der Dichter sich ihrer im Falle der Gewährung entledigen, dass nämlich die Schilderung ihres kläglichen Ich den Inhalt des gewünschten Liedes bilden werde.

Bisher sind eigentlich nur diejenigen Sirventese berührt worden, die sich mit einem einzelnen Spielmanne und dessen individuellen Gehaben befassen; es gibt aber im Prov. auch solche Sirventese, welche gegen den ganzen Spielmannsstand und seine Untugenden ihre satirische Geisel schwingen. Streng genommen gehören dieselben nicht mehr hierher und und wenn wir sie trotzdem in den Rahmen unserer Betrachtung ziehen, geschieht's eben in der Absicht, hier ein möglichst vollständiges und anschauliches Bild aller gegen die fahrenden Leute gerichteten Stimmungen und Bestrebungen, zumal Derjenigen, die von Berufsgenossen ausgingen, zu entwerfen.

Es macht sich ja auch zwischen beiden Arten dieser Sirventese, den persönlichen und den allgemeinen, ein wesentlicher Unterschied geltend in Hinsicht darauf, wie wir dieselben bezüglich ihrer Tendenz aufzufassen haben. Wenn wir erwägen, dass die persönlichen Sirventese meistens geradezu auf Bestellung oder doch gemeinsame stillschweigende Verabredung verfasst sind, wenn wir ferner das oft Kleinliche der erhobenen Vorwürfe betrachten und endlich noch sehen, wie der so verspottete Joglar solche gegen seine Person geschleuderten

Invektiven selbst vorträgt, dann werden wir uns sagen müssen, dass diese Lieder überhaupt nicht in ernstem Sinne aufzulassen sind, dass sich vielmehr hier unter der Maske einer weitgehenden moralischen Entrüstung über die Nichtsnutzigkeit des so abgekanzelten Spielmanns ein schalkhafter Humor verbirgt, der auf die Hörer einen um so drastischeren Eindruck machen musste, je ernster und hochmütiger der Ton, den der Dichter gegen den Spielmann anschlug, je greller die Farben, die er zu dem Conterfei eines solchen unverbesserlichen Taugenichts verwendete. Nicht als ob die darin gemachten Ausfälle jeder thatsächlichen Grundlage entbehrten, nein, sie sind aber stets und zwar im eigenen Interesse des Joglar übertrieben und karikiert. Wie kämen auch gerade die vornehmsten prov. Dichter, ein R. de Miraval, der ritterlichste aller Trobadors, ein B. de Born, ein G. de Bornelh, der »cantor rectitudinis«, oder gar ein regierender Fürst, wie der Dalfin dazu, sich im Ernste mit Persönlichkeiten wie die eines Baiona, Fulheta, Mailolin, Cardalhac aufs Eingehendste zu beschäftigen, wenn diese in der That so vollkommen verdorbene Subjekte gewesen wären, wie wir nach den von ihnen entworfenen Schilderungen meinen könnten? — Nicht so sind aber die Schmähungen aufzufassen, welche von den Dichtern in einigen Sirventesen gegen den gesamten Stand der Spielleute gerichtet wurden: diese sind gewiss ernst und aufrichtig gemeint und auf gleiche Linie zu stellen mit den heftigen Angriffen, welchen derselbe auch von anderer Seite, besonders aber von der Geistlichkeit, ausgesetzt war und auf die weiter unten nochmals zurückgekommen werden soll.

Aber dürfen wir denn auch die oben charakterisierten Lieder als »S. i.« bezeichnen? Zunächst sind ja von allen drei oben erwähnten Trobadors derartige Sirventese nicht erhalten; hier aber stehen uns zwei Annahmen offen: entweder sind dieselben, wie ja so manche prov. Lieder in Verlust geraten, oder aber, was vielleicht noch wahrscheinlicher, haben diese drei Trobadors gar keine derartigen Lieder verfasst und der Biograph hat den Ausdruck »S. i.« hier ganz willkürlich verwendet, wie ja überhaupt seine Notiz: »e fetz sirventes ioglarescs de lauzar los bos e blasmar los malvatz« ganz das Gepräge einer der vielen formelhaften Wendungen trägt, wie sie uns in den prov. Lebensbeschreibungen ja öfters begegnen. Wenn es sich aber auch nicht evident erweisen lässt, so spricht doch eine gewisse Wahrscheinlichkeit dafür, dass mit »S. i.« solche Spottlieder für und in einer Hinsicht auch gegen die Spielleute bezeichnet werden sollten; denn zunächst sind diese Lieder sicher Sirventese und auch das Attribut »i.« wäre für diesen Zweck

nicht unpassend gewählt; jedenfalls aber wäre es zu verwundern, wenn die Provenzalen einer immerhin ziemlich grossen Gruppe von Gedichten keinen besonderen Namen gegeben hätten, da sie dies doch bei einer ganzen Anzahl bedeutend schwächer vertretener Gattungen gethan.

Oben wurde schon angedeutet, dass wir die Gedichte, welche wir »S. i.« benennen, sowol formell wie materiell von dichterischen Erzeugnissen verwandter Art unterscheiden können. So z. B. von gewöhnlichen persönlichen Sirventesen, von Tenzonen und von Ensenhamens, die ja auch alle wieder gewisse Berührungspunkte mit jenen gemein haben. Der »S. i.« ist kein gewöhnlicher persönlicher Sirventes; denn er ist an Spielleute und nur an diese gerichtet. Er ist keine Tenzone; denn es erfolgt kein Wechsel von Rede und Antwort. Er ist endlich — selbst von dem Unterschied in der Form abgesehen — kein Ensenhamen; denn er will den Joglar nicht auf Mängel in seinem Wissen und Können hinweisen, sondern ihn und zwar mit seiner Einwilligung wegen dieser Mängel lächerlich machen.

Immerhin, selbst wenn unsere Ansicht über das Wesen eines »S. i.« nicht zutreffend wäre, wird es interessant sein für ein Auge, das sich mit Liebe in die mittelalterliche Zeit und ihre eigenartigen Verhältnisse versenkt, auch die in unsern Liedern zum Ausdruck gelangende Art der Beziehung zwischen der dichtenden und der vortragenden Kunst zu erfassen. Und so wollen denn auch die kommenden Zeilen es versuchen, unsere Kunde des prov. Spielmannslebens [III.] in Einigem zu erweitern, spezieller aber die so sonderbare Form des Verkehrs zwischen dem Dichter einer und dem Spielmann als Person [IV.] und Stand [V.] andrerseits so zu charakterisieren, wie sie in den am Schlusse [VII.] folgenden Liedertexten uns entgegentritt; einige sachliche, besonders historische Bemerkungen zu den Abschn. IV. und V. sind in Abschn. VI. zusammengestellt.

III.

Zur Illustration des prov. Spielmannslebens stehen uns in erster Linie die vielen wertvollen Notizen zu Gebote, welche die »Biographieen« über die Lebensschicksale einzelner Joglars enthalten und wenn sie sich auch gerade nicht mit den uns hier interessierenden Persönlichkeiten beschäftigen, (da dieselben ja durchweg weder selbst dichteten, noch sich dauernd einem bekannten Trobador angeschlossen hatten) so können sie doch dazu beitragen, in materieller Hinsicht den Boden anzudeuten, auf dem sich unsere Lieder bewegen, also ähnlich

wie es oben [II.] in formeller Beziehung bereits geschehen ist. So mögen denn hier einige der hervorstechendsten Eigentümlichkeiten sachlicher Natur ihren Platz finden:

1. Ein in der ganzen Spielmannswelt üblicher Gebrauch war es, sich einen möglichst auffälligen, oft ironischen Namen beizulegen, um so die Aufmerksamkeit des Publikums noch mehr auf die Person des Vortragenden zu lenken, und so waren auch die in unsern Liedern uns begegnenden Spielleute sich ohne Zweifel des Vorteils bewusst, denen ihnen ein derartiger Name in jenen Kreisen verschaffen musste, auf deren Beachtung sie nun doch einmal angewiesen waren. Deshalb treffen wir hier auf Namen wie Artus, Comunal, Guordo, Messonget. Mit dem Namen »Fulheta« spielt B. de Born und G. de Bornelh mit »ioglars laniers«, dem Beinamen des Cardalhac. — Von diesem Gesichtspunkte aus werden wir auch den Umstand sehr erklärlich finden, dass alle unsere Sirventese mit einer namentlichen Anrede des Joglar beginnen und zugleich eine neue, für letzteren recht zweckmässige Eigentümlichkeit an dem berühmten Sirventes von R. de Miraval [no 8.] finden. Es ist hier der Name des Spielmanns als Refrain benutzt: den Hörern sollte stets von neuem ins Gedächtnis gerufen werden, wen ihre Freigebigkeit sich zum Ziele nehmen sollte. — Auch aus der übrigen prov. Litteratur kennen wir solche Aufsehen erregende Namen: Alegret, Cabra, Esperdut, Fadet, Montan, Pelardit, Pelestort, Perdigo, Pistoleta, Rofian; Bastart, ein Spielmann des P. Rogier; Filhol, angeredet von J. Rudel etc. Ja, wie uns einzelne Biographieen berichten, kam es vor, dass gewisse Joglars, denen wahrscheinlich ihr gewöhnlicher Name nicht auffällig genug war, denselben mit einem drastischeren vertauschten. So nannte sich ja Marcabrun zuerst »Panperdut«, Cadenet sich »Baguas«, und auch Cercalmon liess sich diesen seinen Namen mit Bezug auf sein umherschweifendes Leben beilegen.

2. Die meisten Angehörigen des Spielmannsstandes gingen wohl aus den niedersten Volkskreisen hervor, zahlreiche davon hatten schon in einem andern Lebensberufe Schiffbruch gelitten. So sehen wir, dass viele abgelohnte Soldknechte, der Gefahren des Krieges, nicht aber des ungebundenen, abenteuernden Lebens müde, sich zu diesem Stande drängen, da es ihnen vorteilhafter schien, ihren Unterhalt von fremder Hand zu empfangen, als ihn mit eigener zu verdienen. Cardalhac, Fornier, Mailolin, wahrscheinlich auch Messonget hatten vordem als »sirven« gedient, dann aber sich der Jonglerie zugewandt; auch Artus ist ein Neuling darin, was er früher gewesen sein mag, wird uns nicht ersichtlich. Der Sirventes an Fornier beschäftigt sich ja in der Hauptsache damit, ihm die Unterschiede

seiner früheren und jetzigen Lebenslage vorzuführen. Mit Ausnahme Cardalhacs, der seine rechte Hand eingebüsst, hatten sie wohl alle diesen Berufswechsel mehr oder weniger freiwillig vollzogen. Gezwungen thaten es u. a. auch G. Ademar und Peirol, die nicht als Ritter existieren konnten; E. Fonsalada wurde Joglar, als sein Vater diesen Stand wählte. Aber es giebt auch Beispiele, dass einzelne schliesslich doch ein sesshaftes Leben dem fortwährenden Wandern vorzogen. Peirol, U. de Pena, S. de Scola traten ins bürgerliche Leben zurück und nahmen sich Frauen; E. und O. de Barjols erhielten solche vom Grafen von Provence; Pistoleta, der Spielmann des A. de Maruelh heiratete eine Frau aus Marseille, wurde dort Kaufmann und gelangte später noch zu Reichtum.

3. Wie wenig erfreuliche Kunstleistungen aber konnte man von den Spielleuten erwarten in einem Berufe, zu dem sie vielleicht nicht einmal die rechte Lust und wenn diese, so doch nicht die genügende Vorbildung mitbrachten, um den immerhin schon damals — besonders in der Instrumentalmusik — hohen Anforderungen gerecht zu werden. So bildet denn auch die musikalische Untüchtigkeit der Joglars eine ewig wiederkehrende Klage der Trobadors. Wie viel Letzteren an einem korrekten Vortrage gelegen war, ersehen wir ausser den fast zahllosen darauf bezüglichen Stellen, die gelegentlich sich in andern Liedern eingestreut finden, auch aus den beiden berühmten Sirventesen des P. d'Alvernha und des Mönchs von Montaudon, die sich ja fast durchweg mit den mangelhaften musikalischen Fertigkeiten der Geschmähten befassen. Dass sich auch unsere Dichter diesen Mangel der Spielleute für ihren Zweck zu nutz machten, ist fast selbstverständlich: B. de Born vergleicht den Gesang des Mailolin mit dem Krächzen einer Krähe, dem Grunzen eines Schweins und dem Gewimmer eines Verwundeten; Garin hört lieber das Krähen der Hähne, das Gekreische der Falken, ja sogar das Feilen an den Sporenrädern als das Singen des Comunal etc. — Der starke Andrang zu dem Spielmannsberufe hatte aber zugleich eine übermässige Vermehrung der Joglars zur Folge und damit eine Konkurrenz in den Leistungen, die sie veranlasste, die von ihnen eigentlich zu pflegende Kunst mit andern trivialen Elementen, wie Taschenspielerei, Gymnastik, Vorführen dressierter Tiere etc. zu verquicken. In unsern Liedern kommt dies nur ganz vereinzelt und zwar bei dem einarmigen Cardalhac zur Erscheinung, welchem seine Untauglichkeit in solchen, auf das Ergötzen des Auges berechneten Künsten von dem Dalfin vorgerückt wird. — Weit häufiger bilden die übrigen geringen geistigen Anlagen und Fähigkeiten des Spielmanns den Gegenstand des Tadels und Spottes der

Trobadors. So ist Mailolin alberner als ein Schaf, Messonget zu Allem unbrauchbar, nur mit Dummheit und Albernheit gut bedacht etc. — Allen diesen Unzulänglichkeiten des Spielmanns gegenüber verfehlen die Dichter denn auch nicht, die eigene Vortrefflichkeit und Überlegenheit ins hellste Licht zu setzen, um Jenem begreiflich zu machen, dass er doch eigentlich nur von ihrer Gnade lebe. So behauptet G. d'Apchier von sich, wenn er dem Comunal (Torcafol?) seine Lieder entzöge, wäre dieser runiert; G. de Bornelh würde Cardalhac beschenken, wenn er könnte, ganz im Gegensatze zu U. de S. Circ, der, selbst wenn er tausend Mark besässe, dem Messonget keinen roten Heller verabreichte.

5. Ferner treffen wir in unsern Liedern auf Gebrechen und Unarten der Spielleute, wie sie mehr oder weniger in der Natur ihres Berufes lagen. Ihre ungeregelte Lebensweise, das stete Wandern, die mangelhafte Ernährung, vereint mit einer aufreibenden Thätigkeit, musste notwendig ihre Gesundheit bald untergraben. Gasc, Comunal werden uns wiederholt als alt, gebrechlich, den Weibern ungefährlich geschildert; Mailolin ist schwach, ohne Widerstandskraft, schon vormittags schläfrig, Gasc steht schon mit einem Fusse im Grabe. — Bot sich aber dem Spielmann einmal eine reich besetzte Tafel, so wusste er dies auch nach Kräften auszunutzen und geriet somit leicht in den Ruf eines Nimmersatt. Der an Artus gerichtete Sirventes gibt ihm in den drastischsten Wendungen Ratschläge über sein Verhalten bei Tische; Cardalhac, Gasc werden Fresser, Schlemmer und Schmarotzer gescholten und auch der sonst so feige Mailolin, welcher, selbst in Helm und Visier, sich vor geworfenen Melonen fürchtet, stürmt hin, wo er riecht, dass ein Hammel geröstet wird und verschlingt die gebratenen Nieren in einem oder zwei Bissen. — Über Unsauberkeit klagt besonders B. de Born bei Fulheta und der Mönch von Poicibot bei Gasc, auch Cardalhac hat, nach Aussage des G. de Bornelh, einen übelriechenden Atem und so schmutzige Hände, dass die Brühe, die er auch nur mit einem Finger berührt hat, von Niemand mehr begehrt wird, während auffälliger Weise der Dalfin in seinem an denselben Spielmann gerichteten Sirventes dieser Umstände nicht gedenkt. — Auch einzelne andere Schwächen des Joglar-Standes werden uns namhaft gemacht. G. de Bornelh und B. de Born klagen über die Aufdringlichkeit des Cardalhac und Fulheta, auch Gasc lässt sich tausendmal hinauswerfen und Baiona hinkt noch von den empfangenen Schlägen. Die Feigheit des Mailolin, die Wortbrüchigkeit und Lügenhaftigkeit des Comunal sind ebenso hierher zu rechnen; auch Cardalhac tischt gerne Geschichten auf.

6. Doch sind auch wirkliche Laster einzelner Spielleute zu erwähnen, oder wenigstens das, was schon damals strenge Moralisten dafür ansahen. So vor Allem der häufige Besuch der Schenke, wo in anstössiger Gesellschaft, bei Würfelspiel und Tanz der geringe Verdienst in einer Nacht wieder verjubelt wurde. Nach Palais' Aussage war P. de la Mula geradezu ein Trunkenbold, auch der cynischen Natur eines G. Figueira behagte der Aufenthalt im Wirtshause und die Gesellschaft der »arlotz« und »putans« mehr als das fein gesittete Leben der Höfe und die Gunst der Grossen. Von unsern Spielleuten waren besonders Fornier, Comunal und Sordel dem Spiele ergeben; auch Magret verspielte und vergeudete seinen Verdienst in der Schenke, U. de Pena war ein notorischer Falschspieler und G. Faidit sah sich gezwungen, Joglar zu werden, nachdem seine ganze Habe ungünstigen Würfeln zum Opfer gefallen war.

7. Schliesslich erübrigt noch bezüglich der Lieder selbst die Bemerkung, dass dieselben fast alle, wie dies ja auch leicht erklärlich, historischer Fakta entbehren, dieser Umstand aber für uns die Unmöglichkeit mit sich bringt, sie in eine genauere chronologische Ordnung einzureihen. Wir müssen uns somit begnügen, sie entweder annähernd nach der Lebenszeit des Dichters und der Person des Spielmanns, oder aber nach sachlichen und poetischen Rücksichten zu gruppieren. Ich zog das erstere als einfacher und zugleich übersichtlicher vor und gedenke jetzt die einzelnen Lieder, zuerst die persönlichen, dann die allgemeinen, Revue passieren zu lassen.

IV.

1. Unsere beiden ersten Sirventese befassen sich mit der Person eines Spielmanns namens Cardalhac. Dieser war früher »sirven« gewesen, man hatte ihm aber entweder im Kampfe oder — nach einer damals vielfach üblichen, barbarischen Sitte — als Kriegsgefangenen eine Hand, und zwar die rechte, abgehauen und er gedachte deshalb künftig als Joglar sein Brod zu erwerben. — Das erste dieser beiden Gedichte, das G. de Bornelh zum Verfasser hat, ist in sehr humoristischem Tone gehalten, leider aber, wie so manches andere von dessen Liedern, nicht allenthalben [besonders in Str. VI] verständlich. Ironisch hebt Guiraut an:

»Cardalhac, wie ich höre, kommt Ihr wegen eines Sirventes, aber bevor der Pförtner Euch öffnet, sprecht mir von Weitem Euern Dank aus; denn Euer Atem duftet ein wenig und da Ihr Euch zu sehr vordrängt, [darum] ist es besser, man schicke Euch ein paar Pfennige, als dass man Euch in der Nähe erwarte; denn es ist eine grosse Qual, wenn man sich nicht abwendet oder die Binde vorthut«.

Bogenschütze sei er gewesen, meint der Dichter weiter, denn nie hätten ihm Hiebe (auszuteilen) gefallen, die man mit der Hand gibt. Und dennoch, obgleich er weit hinten unter den Letzten gewesen sei, wäre er gefangen worden und wem solches Missgeschick widerfahre, dem sei es besser, er reiche ihnen (den Feinden) Fuss oder Faust (zum Abhauen), als dass man ihm noch Schlimmeres anthue, oder ihn ersteche oder henke. — Jetzt spiele er den Tapferen (?) und Höfischen, gleichsam als ob er von ritterlichem Stande sei, erzähle Geschichten, mache sich jedem vertraut und diensteifrig; aber was seinen Namen [wahrscheinlich seinen Beinamen: »ioglars laniers«, s. v. 56] angehe, darin sei er gut beraten; denn Kürschner könne er doch nicht werden und ebenso wenig von etwas Anderem leben; denn er sei zu jeder Fertigkeit ungeschickt, dagegen möge ein wenig Betteln ihm ein kleines Einkommen bringen. — Einen bessern Rat freilich könne ihm der Dichter nicht geben; denn er wäre kein guter Knappe; ein fremdes Ross folge ihm nur, wenn der Zügel am Sattelhaken befestigt wäre, und ein Kloster werde ihn nicht aufnehmen, weil er stets eine so stattliche Ausrüstung verlange und ein Fresser und Schmarotzer sei, noch ihm eine Spende oder Pfründe geben; denn zum Legendenschreiben sei er schlecht geeignet. — Deshalb möge er Unterkunft suchen, ehe die Herberge überfüllt sei; denn er (der Dichter) wisse wohl, dass ein solcher Taugenichts, wenn ihn sein Unstern leite, darauf denke, früh aufzustehen und er solle lieber mit ein wenig Imbiss weggehen, als dass man ihm wegen Betrügerei den Hals ausrecke. — Trotzdem wolle der Dichter nicht, dass er ihn berühre, noch wünsche er sich ihn als Tischgenossen; denn immer sei die Brühe sein, wenn er auch nur einen Finger daran gelegt habe und Derjenige, welcher wie pflichtgemäss [T.] alle seine Obliegenheiten mit linken (d. h. unheilvollen) Händen verrichtet . . . [Der Rest der Str. ist unverständlich.] — Fürder jedoch, da es nun doch einmal so sei, dass er »gieriger Spielmann« heisse, möge er sich ja hüten, den Wirten Possen zu spielen; denn jenen Tag könne er glücklich preisen, wo ihm ein fremder Schenke mische und er möge ihr menschliches Lob sein, überhaupt lieber mit einer kleinen Gabe sich bescheiden, als mit glänzender Busse glänzende Gaben erwerben. [? T.] — Gerne wollte der Dichter ihn beschenken, wenn er nur könnte; denn die Klemme sei zu gross, darum möge er des Dichters Rüge befolgen, manch Anderer sei dabei gut gefahren, und wenn er dorthin nach Rodez gehe und unter das Volk der Berge komme, dann möge weder strenge Kälte noch Sturm ihn aufhalten an den Calenden nicht bei dem Dalfin zu sein, und er werde nicht erst

zu bitten brauchen, dass dieser ihn erhöre. — Dem Gedichte sind dann noch zwei Geleite angefügt. Das erste richtet sich an eine uns unbekannte Person, die mit dem Verstecknamen »Ben Coven« bezeichnet wird. Dieser Name kommt bei Guiraut sonst nicht mehr vor, es scheint aber hier der Dalfin darunter zu verstehen zu sein. »Ben Coven« möge den Joglar erhören und immer darnach trachten, mehr und mehr zu spenden und zu schenken. — Das zweite Geleit rät dem Spielmanne, Gott zu bitten, dass er die »rics malvatz« erniedrigen möge; denn sie lieblen weder Trefflichkeit, noch Spenden, noch die Calendenfeier.

2. Der leise Zweifel, den Guiraut an der Freigebigkeit des Dalfin geäussert, war durchaus berechtigt. Dieser nämlich, an den sich der Spielmann wohl bald darauf gewendet, zog es vor, ihn lieber mit einem Liede und Empfehlungen an die Freigebigkeit Dritter abzuspeisen, als letztere selbst zu üben. Das Gedicht ist auch insofern interessant, als darin dem Cardalhac seine Unfähigkeit zu verschiedenen gymnastischen Fertigkeiten nahe gerückt wird und es steht zu dem vorigen Liede in einem gewissen Gegensatze insofern als hier die dem Spielmanne fehlende linke Hand durchweg zum Ausgangspunkt der darin auftretenden humoristischen Vorwürfe genommen wird, während Guiraut dieses Umstandes doch nur vorübergehend gedachte. Es beginnt:

> »Weil Ihr nun einmal hierher gekommen seid, Cardalhac, will ich Euch mit einem neuen Sirventes befriedigen, und Ihr mögt ihn dem Elias Rudel [Anm. n° 1] bringen und wenn er je einer schönen Dame beiwohnte, schenke er Euch um ihretwillen ein Füllen. — Und wenn er es Euch in Bergerac gibt, statte es Euch Elias Perbost aus mit einem Reit- und einem Packsattel, aber wenn er Euch an den See zum Fischfang mitnimmt, werdet Ihr kaum eine Heuschrecke an den Hamen stecken können.«

Dann geht der Dalfin in buntester Aufzählung zu den übrigen Mängeln des Joglar über: Er kann nicht vier Näpfe in zwei Händen zum Kloster tragen; denn wenn die Brühe nur ein wenig kochend wäre, würde er sich alsbald die Füsse verbrüht haben. — Drei Messer kann er nicht, wie Coindarel (wohl der Name eines andern Spielmanns) auf- und abwerfen, zehn Ringe nicht an den Fingern tragen, wenn er nicht an jeden Finger zwei steckt. — Er versteht auch nicht Flöte zu blasen, kann keine neuen Melodieen fiedeln und weder bei der Flöte, noch bei der Schalmei die Töne zusammenklingen lassen. — Er kann auch weder nähen noch schneiden, kein Schwert fegen, keinen Zügel vergolden, [v. 28?] kein ordentliches Kreuz schlagen, noch mit gefaltenen Händen zum Münster gehen. — [Str. VII ist unvollständig.] Niemals braucht »Minnefroh« [ein

Versteckname, T.] zu fürchten, dass er ihm seine Trommeln und Castagnetten stiehlt, wenn er sich nicht bei einem Mechaniker eine andere Hand anfertigen lässt. — Er kann auch bei Tisch nicht Brod schneiden, nicht schreiben, keine Feigen schälen und ohne eine lange Leiter keinen Altan erklimmen. — Das Geleit ist an einen Guiraut gerichtet, ohne Zweifel an G. de Bornelh, der benachrichtigt wird, dass die Sendung des Cardalhac für diesen fruchtlos gewesen sei.

3. Von demselben Dichter rührt auch noch ein zweiter Sirventes her für den Spielmann Artus. Dieser hatte sich aus Not erst kürzlich der Jonglerie zugewendet und den Dalfin gebeten, ihn darin zu unterweisen. Dieser gibt ihm nun Verhaltungsmassregeln für sein künftiges Leben und empfiehlt ihm eine sehr weitgehende, derbe Genussesfreudigkeit, ja selbst Unmässigkeit bei Tische an, womit aber freilich die in Str. V angestellte Betrachtung etwas kontrastiert:

»Spielmännchen, kleiner Artus, wenn Du meine Unterweisung wünschst und ihr auch folgen willst, dann ist es billig, dass ich Dir sie angedeihen lasse. Gehe nicht aus freien Stücken nüchtern weg; denn der Hunger, glaube ich, verzehrt Dich, und wenn Du auch nur durch ein kleines Loch einschlüpfen kannst, so lass' Dir ja ein gutes Mahl nicht entgehen, selbst wenn Einer Dich nachher verspotte. — Artus, wenn die Brühe Dir schmeckt, trinke davon unmässig und drehe den Andern (dabei) den Rücken zu, damit sie das Fett (das beim raschen Trinken den Bart herunterläuft und daran hängen bleibt, T.) nicht sehen, entferne auch (vom Fleische) keine Haut, keine Knochen, kein von der Flamme verbranntes Stück (?) noch eine harte Kruste (und verschmähe) kein Brod, worin die Ratten Löcher machen; denn thöricht ist, wer wegen des von Ratten Benagten fastet. — Artus, erzürne Dich auch nicht, wenn man Dich schmäht und verachtet, wirf auch einen Knochen nicht weg, woran nach Dir ein Hund (noch etwas) zu nagen fände. Ziehe auch aus einer fetten Brühe ein Haar oder ein Spänchen nicht heraus; (sondern schlinge dergleichen mit herunter) denn das macht die Brust weit. Wenn er sich nur hütet, dass er dabei huste, dann füllt ein Spielmann (sich) den Bauch [T.]

Str. IV. warnt ihn sodann, zur Fastenzeit freiwillig mit nüchternem Magen zu gehen, oder für Oel und Fett eine Brühe auszuschlagen; denn ein Narr sei, wer dabei zu wählerisch wäre. (?) — Da er aber noch ein Neuling sei, werde er heuer keine guten, mit Pelz besetzten [T.] Gewänder erhalten, noch habe er Jemanden, von wo er sie entnehmen könne; vielmehr werde er in seinen Lumpen in Winkeln und Krippen liegen; später aber werde er doppelte Mäntel haben . . . [v. 44? Harnisch: »Prov. Praes. u. Imperf. Bildung« in Ausg. u. Abhandl. 1886 no XL, 236 versteht ihn: »Mäntel ähnlich (schmutzigen) Fischnetzen«; aber schon der Sinn verlangt hier nicht schlechte, sondern gute oder wenigstens bessere Gewänder, als er sie

bisher hatte; mir scheint ein Nom. propr. in dem v. zu stecken] wenn es Gott überhaupt gefiele, dass er davonkomme.

4. Die 3 nun kommenden Lieder haben B. de Born zum Verfasser, die zwei ersten davon sind für Fulheta. Die gegen ihn gerichteten humoristischen Schmähungen sind im Unterschiede zu denen in den bisherigen und nachfolgenden Sirventesen (ausgenommen no 11) mit politischen Betrachtungen und persönlichen Anspielungen auf Zeitgenossen verknüpft. Für das erste dieser Gedichte benutzte Bertran wohl seinen kurz zuvor (Anfangs 1188) gedichteten Halbsirventes, dem er noch 2 Str. voranstellte:

»Fulheta, Ihr bittet mich zu singen und doch kenne ich Keinen weit und breit, der dazu Lust hat, dass ich ihn mit meinem Gesange zur Rede stelle ausser Euch, der Ihr für eine Lust Schande mit Nutzen eher haltet als Ehre mit Schaden und übel habt Ihr gewählt, wie ich glaube. — Die rauhe Stimme, mit der Ihr beim Singen schreit, die schwarze Haut, wodurch Ihr einem Sarazenen gleicht, Eure dürftigen Reden und weil Ihr nach Tannen, Harz und Fichten riecht, wie armseliges Savoyardenvolk und so schlecht ausgestattet seid, deshalb thue ich Euch den Willen, vorausgesetzt, dass Ihr Euch wieder von hinnen scheeret«.

Str. III und IV des Liedes singen dann das Lob des Markgrafen Conrad von Montferrat, der im Morgenlande so glänzend die christliche Waffenehre aufrecht hielt. Die V. Str. stellt ihn den andern Grossen, den Königen und Fürsten gegenüber, die sich noch immer nicht zum Kreuzzuge entschlossen hatten. Diese Str. sind für unsern Zweck eigentlich ohne wesentliches Interesse, wol aber mussten sie dem Spielmanne willkommen sein, wenn man bedenkt, wie leicht sich die Begeisterung, die damals für Conrad im ganzen Abendlande, zumal in Oberitalien und Südfrankreich, herrschte, auch auf den Spielmann, den Verbreiter seines Ruhmes, sich übertragen und an ihm sich bethätigen konnte. — Das Geleit redet das Lied an und ist für eine uns unbekannte, jenseits Troies wohnende Person, Ysembart, bestimmt, wobei es auf den schon in Str. V ausgesprochenen Gedanken zurückkommt.

5. Auch dieses Lied desselben Verfassers beschäftigt sich nur in seiner ersten Hälfte mit Fulheta, die andere ist an verschiedene Personen aus dem Bekanntenkreise Bertrans gerichtet. Es beginnt mit einer Anspielung auf den Namen des Joglar ungefähr so:

»Fulheta, keine andern Gärten hat der Februar und März belaubt ausser Euch, den wir sehr eilig den Berg herabgestiegen sehen, ehe die grosse Hitze sich einstellt; denn ich habe schon einen Baum belaubt gesehen, der sich beeilt; nachher bedrängt die Kälte ihn. — Aber stets kommt Ihr gerne mit den Allerersten aus Eurer Heimat, ehe noch der Blust die Wiese bedeckt und haltet Bettelreden, wie

Euch und Euresgleichen (?) der Winter eingepfercht gehalten hat, dass auch nicht ein Einziger die Grenze überschritt.«

In Str. III rät der Dichter dem Fulheta, Soldknecht zu werden bei einem Herrn Archimbaud, der nachgeboren wurde; denn der Andere (wer?) habe ganz von Trefflichkeit abgelassen und er (wer von beiden?) sei jetzt im Vorteil. — Str. IV stellt, scheint es, dem Leichtsinne eines uns unbekannten Herrn Tempra die zähe Ausdauer des Dichters entgegen, und das an dieselbe Person gerichtete Geleit drückt (nach Suchier: Litt. Bl. f. germ. u. rom. Phil. 1880, 142) verblümt den Gedanken aus: »Ich bin kein Glücks-, sondern ein Pechvogel«, während Thomas: Poés. compl. de B. de Born 1888, 137 es wörtlich versteht und darin zwei kleine Ortschaften: Leucate (dép. Aude) und Damiatte in der Nähe von Lavaur (dép. Tarn) sehen will.

6. Im Gegensatz zu den beiden vorigen Liedern befasst sich der nun folgende, gleichfalls von B. de Born verfasste Sirventes ausschliesslich mit der Persönlichkeit, den Charakterfehlern und mangelhaften, besonders gesanglichen, Kunstleistungen des Spielmanns Mailolin. (Rayn.: Lex. rom. IV, 232: Maitolin!) Er hebt an:

»Mailolin, unseliger Spielmann, weil man Euch mit mir bekannt gemacht hat und Ihr mich um ein Lied zu bitten kommt, will ich Euch damit dienlich sein. Denn Ihr seid schlecht und scheint gut; besser wäre es doch wahrhaftig, Ihr wäret Soldat, als vom Mitleide (?) Anderer zu leben. — Und Ihr habt mir eine so lästige Kurzweil, dass ein Anderer deshalb widerwärtig sein würde und Ihr seid alberner als ein Schaf; Ihr krächzt schlimmer als eine Krähe; ein Schwein, wenn es (grunzend) seine Hirse (?) betrachtet, [Thomas a. a. O. 138 Anm. konstruiert: »porc milhargos qu'om regarda« und übersetzt: »ein (der Finnen verdächtiges) Schwein, dem man die Zunge besichtigt«] ein Verwundeter unter dem Messer des Arztes hört sich besser an als Ihr. — Wenn man Euch einen Feigling hiesse, schiene es nicht wahr; weil Ihr gross, jung und frisch seid, seht Ihr aus, als ob Ihr Beherztheit (?) besässet, aber selbst da, wo ein Hase zum Löwen wird, seid Ihr eine Memme, ein kraftloser Taugenichts. — Im Innern seid Ihr hohl wie Hollunder und habt ein kleineres Herz als eine Milbe, aber eine grosse Leber und Lunge, schon am frühen Morgen seid Ihr schläfrig, sodass, wenn man zu Euch ein oder zwei Worte spricht, Ihr thut, als ob's Euch gar nichts angehe«.

In diesem Tone fährt denn auch die letzte Str. und die beiden ersten Geleite fort: Keinen Trossknecht gebe es, der nicht früher als er angreife und selbst wenn die Feinde sich mit Melonen verteidigten und er Helm und Visier trage, dringe Jeder früher ein als er. Wo er jedoch Hammelbraten rieche, da habe er es mit dem Eindringen viel eiliger, als bei dem Sturme auf Pallisaden und Verhau, und keine Niere sei so gross, dass er sie nicht mit einem oder zwei Bissen verschlinge, wenn man sie ihm vorsetze. — Das 3. Geleit wünscht, dass der wackere

Raimon de Planels [Anm. no 2] diesen Sirventes höre, Mailolin solle ihm denselben mit Sorgfalt vortragen. — Das 4. Geleit endlich setzt das Thema des Gedichtes fort: Mailolin singe schlechter als ein Pfau schreie, verhunze Text und Melodie, darum sei man überhaupt ein Thor, wenn man sie ihm anvertraue.

7. Hieran schliessen sich die drei berühmten Sirventese von Raimon de Miraval; die beiden ersten sind für Baiona, der dritte ist für Fornier bestimmt. — Aus dem Eingange des 2. Gedichtes ersehen wir, dass Raimon dem Baiona drei derartige Lieder gedichtet hat, es sind uns aber nur zwei davon erhalten, das fehlende muss aber das erste von den dreien gewesen sein, was aus den Anfangsworten des jetzigen ersten Liedes hervorgeht; es hatte aber den pecuniären Erwartungen Baiona's nicht entsprochen und dieser deshalb dem Dichter sein Leid geklagt. Raimon spricht darüber seine Verwunderung aus und sendet den Spielmann an verschiedene ihm bekannte, freigebige Gönner, sodass der nun kommende Sirventes sich darstellt als eine Liste von glänzenden Namen, mit deren Trägern der Dichter in Beziehung getreten war. — Alle drei Lieder verdienen wohl in mehr als einer Beziehung eine vollständige Wiedergabe. Der erste beginnt:

»Um Gotteswillen, Baiona, welche Teufel haben Dich gepackt! Wenn dieser Sirventes Dir nicht ansteht, dann kannst Du dich getrost für verloren halten. Denn ich würde Dir ein wohlgenährtes Ross mit einem Carcassoner Sattel gegeben haben, eine Fahne und einen Schild vom Hofe von Narbonne. — Um Gotteswillen, Baiona, wie überaus kläglich und schlecht gekleidet erblicke ich Dich, aber ich will Dich mit einem Sirventes, den ich Dir anbiete, aus der Klemme ziehen, (mit) einem solchen, der darnach riecht (?) wovon man predigt und welcher Dir mehr helfen wird als Pfennige und ein schönes Kleid. — Begib Dich nach Carcassais, aber die Barone dort mache ich Dir nicht namhaft; denn dazu wären ja vierzig Sirventese nötig und schwer kann man unter sovielen Höfischen einen oder zwei auswählen. Nimm ihre Geschenke und ziehe von dannen. — Ueber Carcassonne wirst Du dich zu Herrn Peire Rogier [Anm. no 3] begeben und wenn er Dich nicht schön beschenkt, werde ich Deine Belohnung verdoppeln. Dann wirst Du zu Herrn Olivier [Anm. no 4] gehen, der Dir ein starkes (?) Gewand von dichtem, (?) leichtem Grauwerk, (?) oder von den Narbonner Tüchern geben wird. — Halte Dich dort nur kurze Zeit auf und gehe (dann) zu Herrn Gentesquiu; [Anm. no 5] denn dieser wird Dir kein finsteres Gesicht machen; denn einen lustigeren Mann gibt es nicht, vielmehr wird er Dir ein Pferd gut zum Lauf [biorna?] und ein hübsches Sommerkleid schenken. — Dem Bertran de Saissac [Anm. no 6] singe Sirventesen oder lieber Canzonen und sage ihm, er möge es sich nicht zur Schande rechnen, dass ich ihn nicht zuerst gebeten habe; von ihm wirst Du nicht leer ausgehen, ohne dass er um unseretwillen Dir ein Pferd mit einem Gänsehals gebe, falls ihm das Spenden nicht

behagt. — Dann eile zu Herrn Aimeric [Anm. n° 7] damit er Deiner Not ein Ende mache mit einem guten Rosse, Halfter und Mantel.«

8. Hatte Raimon den Spielmann in dem vorigen Sirventes an eine Reihe provenzalischer Barone gewiesen, so schickt er ihn, dessen Hoffnungen sich bei denselben nicht erfüllt zu haben scheinen, jetzt nach Spanien und zwar an die Höfe von Aragon und Castilien und zuletzt zu den Catalanen:

»Baiona, ich weiss wohl, dass Ihr wegen eines Sirventes zu uns gekommen seid und mit diesem sind es drei; denn ich habe Euch schon zwei verfasst, womit Ihr manches Gold und Silber gewonnen habt, Baiona, und manche abgelegte Ausstattung mit gutem und schlechtem Gewande; jetzt, da die Sache Euch nicht gutdünkt (?), wollt Ihr euch wieder damit aufhelfen. — Als [T.] Ihr hierher durch Barcelona, das Land der frohsinnigen Catalanen, durch die Cerdaña und das Gebiet von Gerona zoget, sehe ich, dass Ihr verstohlen ankamt; denn wenn Ihr offen einhergegangen wäret, dann hättet Ihr wohl einen Klepper bekommen, Baiona, aber Ihr kamt ja wie ein Soldknecht, wie Einer, der auf Diebstahl ausgeht, deshalb denket an die Rückkehr; denn hier könnt Ihr euch doch nicht verbergen. — Ich wünsche, dass unser aragonischer König, [Anm. n° 8] der alle Wackern an Wert übertrifft, Eure Ausrüstung erneuere und sagt seinen Gefährten, dass ich seine heitere Lebensführung gerne hier sähe; denn unter uns entflieht der Jugendmut und nicht ein Reicher lässt sich gehen; deshalb liebe ich für meinen Teil den Minnedienst mehr, als meinen schlechten Herrn zu nötigen. — Wenn Ihr überhaupt so höfisch seid, dass Ihr den König Alfons [Anm. n° 9] zu Gesicht bekommt, dann bittet ihn fünfhundertmal um die Gnade, dass er Euch in einem seiner Gehöfte ein Amt verleihe, und wenn Ihr z. B. Thürhüter wäret, Baiona, könntet Ihr euch rächen für die Schläge, die Ihr in Eurer (eigenen) Person beim Eintreten in solcher Menge und so stark erhieltet, dass Ihr jetzt noch davon hinkt. — Den Catalanen saget artig, es möge sie nicht verdriessen, Baiona, dass sie Frauendienst, den besten und schönsten, soweit das Meer reicht, zu Lombers bei Frau Azalais [Anm. n° 10] finden können.«

9. Raimon's dritter Sirventes beschäftigt sich mit Fornier, einem früheren »sirven«, der aber die Armbrust mit der Fiedel vertauschen wollte. In dem erbetenen Liede macht ihm der Dichter den Unterschied zwischen seiner früheren und jetzigen Lebensweise klar und gibt zu seiner Ausbildung ihm eine Anleitung, nicht so sehr in seiner Kunst, als vielmehr über sein künftiges Verhalten in der feinen gesitteten Welt:

»Fornier, wie ich höre, seid Ihr wegen meiner Unterweisung zu mir gekommen und, da Gott für Euch Wunder thut, dass Ihr von den Söldnern Abschied nehmen wollt, geziemt es sich wohl, dass Ihr lernet, wie Ihr euch unter den Edlen vorwärtsbringt und zu einem guten Sänger ausbildet — Vor Allem wird es nötig sein, Lanze und Spiess zu vergessen; den Spitteln, geschorenen Mönchen, dienenden Brüdern versichert, dass Ihr sie nicht aufgreift; auch das Nächtigen in den Getreidehaufen und manche Diebessünde [oder: »manches Ungemach, das ein Dieb anstellt«] müsst Ihr fortan aufgeben. — Unterlasst auch, Freund, die abscheulichen Flüche, die Ihr ausstiesset,

wenn Ihr euch ausgeplündert am Spieltische befandet, und die Zoten, thut und sagt es nicht; denn es ist eine schwere Sünde. — Zwar weiss ich noch nicht, ehe Ihr aufgebrochen seid, welche Windrichtung Ihr einschlagt, allein ich möchte wohl, dass Ihr mir Grüsse bestellet an Herrn Raimon Drut [Anm. no 11]. Denn wenn Ihr dorthin geht, könnt Ihr sicher sein, dass Ihr zu Pferd von dannen zieht, wenn Ihr euch aus (seiner) Behausung entfernt. — Und wenn er Euch nach Eurer Meinung fragt, Freund, dann seid nicht verblüfft, sondern sagt ihm, dass Ihr zu Lombers bei Frau Azalais gewesen seid, die so anmutig ist, dass der Anblick ihrer Schönheit Narren und Gecken vernünftig und die Besonnensten übermütig macht. — Seid Spielmann, haltet aber die richtige Mitte zwischen Vernunft und Thorheit; denn auch ein Superkluger taugt unter den Trefflichen nichts. — Lobt die Guten und nehmt nicht auf die Schlechtigkeiten der Bösen, damit es Euch nicht schlimmer ergehe als einem Betrüger.«

10. Hatten sich die drei vorangegangenen Sirventese des R. de Miraval in einem für den Spielmann ziemlich wohlwollenden Tone bewegt, so kommt nun in dem folgenden wieder der persifflierend-satirische zur Geltung. Er wird von der Mehrzahl der ihn enthaltenden hss. dem ehemaligen Mönche Gausbert de Puicibot [Anm. no 12] zugeschrieben und ist für einen Joglar namens Gasc, also wahrscheinlich einen Gascogner, bestimmt. Ueber seine Persönlichkeit hat O. Schultz: Zs. IX, 129 die Vermutung aufgestellt, dass er vielleicht identisch sei mit einem Gasquet, der in einem Liede [B. Gr. no 97,5 u. 164,1] an Herrn Blacatz und Herrn Gui geschickt wird, zugleich mit einem Gasquet, den Fortunier anredet. [B. Gr. no 158,1]. Gasc hatte den Dichter um einen bissigen Sirventes gebeten, dieser übte nun die Schärfe seines Witzes zunächst an dem Thun und Treiben des Spielmanns selbst:

»Gasc, dummer hässlicher, ungestümer Spielmann, Ihr redet und handelt verkehrt (und seid) allen Lastern ergeben und unterthan, sodass ich glaube, es fehlt Dir nicht eins davon, und aller guten Sitten bar; wenn Du mich die Wahrheit sagen lässt, sollst Du den beissenden Sirventes haben, den Du mir abverlangst, ganz so wie er Dir zukommt. — So wenig taugst Du in Deinen Geschäften, dass nicht das Loben [oder: das Raten?] sondern nur das Schmähen und Foppen Dir Nutzen bringt; denn was einem Andern schadet, fördert (?) Dich; denn sonst hast Du nichts von einem Spielmanne, Alter, Dürrer, verruchter als ein Navarese, aller Unarten voll und ohne jede gute Fertigkeit. — Es ist weder recht noch billig, dass man Dir Wohlthaten erweise; denn Du bist allen Leuten im Wege, denen Deine Gesellschaft missfällt; denn Du bist ein Fresser und ein Schlemmer, aber weil Du alt und gebrechlich wie ein Lahmer bist, verlangt es das Mitleid, dass man sich mild erweise.«

In ähnlichem Tone geht es noch 2 Str. und 2 Geleite fort. Zunächst wird ein ungenannter König erwähnt, der Gasc beschenken werde, wenn er sich auch Andern gegenüber ablehnend verhalte, aber ihm (Gasc) werde er geben ohne Verschulden;

denn dieser sei ein vollkommener Taugenichts. — Wenn er sich zu Herrn Belian begebe, werde er wegen seines Schmutzes tausendmal zerbläut zum Thore hinausgehen, aber in Betreff dieses Herrn Belian ist der Dichter sicher, dass er kein schwaches, niedrig denkendes Herz hat, und dass Gasc eine seiner würdige Gabe ohne Zank und Hader empfangen werde. — Keiner von ihnen (von wem?) möge ihm die Mühsal wegräumen; denn im Hause seines Herrn habe er sein Auskommen für die kurze Spanne seines Lebens; denn im August erwarte ihn das Grab und dann sei Niemand, der ihn betrauere. — Das 2. Geleit rät ihm noch:

»Geselle Dich zu den Meistern, (d. h. hier wohl: »den Baronen«?) Gasc; denn an ihnen wirst Du Freude haben und wenn Du ihren Verwandten diesen Sirventes vorträgst, wirst Du bald merken, dass es kein Spinnengewebe (d. h. eitles, nutzloses Bemühen) sein wird.«

11. Ein oberitalienischer Joglar, namens Messonget, wird in dem nun kommenden Sirventes, der Uc de San Circ zum Verfasser hat, ungefähr folgendermassen angeredet:

»Messonget, einen Sirventes hast Du von mir erbeten und ich will Dir ihn so schnell ich kann geben und zwar einen in der Melodie des Herrn Arnaut Plagues. Etwas Anderes würde ich Dir nicht geben; denn ich habe selbst nichts, und wenn ich etwas besässe, wäre ich in dieser Beziehung Dein Freund nicht; denn selbst wenn ich tausend Mark reich wäre, Dir würde ich mit keinem Heller davon beistehen. — Denn Du besitzest nichts, was einem Spielmanne zukommt: Dein Gesang, Dein dummes Reden taugt und gefällt nicht, widerlich sind Deine Späße und armselig Deine Kunst, so sehr, dass, wenn nicht Herr Alberich [Anm. nº 13] wäre und der Markgraf, Dein Beschützer, dann würde Dich Niemand herbergen. — Aber in einem bist Du gut beschlagen; denn von dem, was jetzt am meisten gefällt: Dummheit und Unwissenheit, hast Du mehr denn je, und wenn irgend Jemand Dich darüber zur Rede stellt, befolgst Du nicht einmal seine Rüge; denn für Deinen Unsinn ist Dir ein Beschützer manch Einer, der um Verstandes willen nichts von Dir würde wissen wollen. — Deinetwegen tadeln die widerwärtigen und schlechten Spielleute den Markgrafen, wegen der Wohlthat, die er Dir erweist; deshalb möchte ich, dass Du zu dem Grafen nach Verona gingest. Ich rede übel; denn ihm wäre ein ungeschlachter, unredlicher Schleuderer, der zu den Feinden überginge [oder: »der den Teufeln nachschlüge«?] nützlicher, als dass ich Dich ihm zuschicke.«

Die nun kommende Gruppe von Liedern und Coblen (nº 12—22) sind der Ausdruck eines Verkehrs zwischen Garin d'Apchier und einem Spielmann, der mit »Comunal« angeredet wird. Auf Garin komme ich später [Anm. nº 14] zurück; hierher aber gehört sein Verhältnis zu Comunal. Darüber ist verschiedentlich (zuletzt wohl von Maus: Str. Bau d. P. Card. 36) die Vermutung ausgesprochen worden, dass Garin einen Spielmann namens Torcafol unter dem Namen »Comunal« verspottet habe, dass also Torcafol und Comunal eine und dieselbe Person

seien. Ich glaube dies bestätigen zu dürfen, wenigstens löst sich so am leichtesten die Frage nach der Autorschaft des Liedes no 15, das in *D* dem Torcafol, in *R* dem Comunal zugeschrieben wird. — Allein dies ist meines Erachtens nur die eine Hälfte des Sachverhaltes; denn es fragt sich auch, wie steht Garin zu Comunal und in dieser Hinsicht glaube ich vermuten zu dürfen, dass auch diese beiden Namen nur eine Person bezeichnen, d. h. also, dass Garin und Torcafol sich gegenseitig mit dem Titel »Comunal« belegten, wozu sich ja dieses Wort, vermöge seiner Bedeutung, ganz gut eignete. Für diese meine Vermutung spricht mir: 1) In dem Liede no 13, das ja alle 4 hss. dem Torcafol zusprechen, wird in v. 1: Comunal, in v. 12 aber Apchier angeredet und wenn auch leider gerade bei diesem Verse die hss. auseinandergehen, so dürfte hier doch die Lesart von *D* (s. Var.) die allein richtige sein. Die Versionen der andern hss. erklären sich leicht aus der Verlegenheit des Schreibers, der, in der Meinung, das Lied sei an den in v. 1 genannten Comunal gerichtet, nicht wusste, was er mit dem »Apchiers« in v. 12 anfangen, wie er beide Namen zusammenbringen sollte. Aus dem Sinn des Gedichtes ergibt sich klar, dass nur von einer Person die Rede ist. — 2) Die Stelle no 15,33/34:

»Pos de chantar em al som,
Aiss'ie·us desampar lo nom« . . . .

hat augenscheinlich nur dann einen Sinn, wenn der Verfasser des Liedes, Torcafol, dabei an den Versteckname »Comunal« dachte; denn die Namen Garin, Comtor d'Apchier etc. brauchte er seinem Rivalen doch nicht erst zu überlassen. — 3) Das Gedicht no 16 wird in *D R* dem Garin, in *I K* dem Torcafol zugeschrieben; *I K* scheint hier Recht zu haben; denn das ohne Zweifel dem Garin zukommende Lied no 17 zeigt beinahe dasselbe Metrum wie no 16, das deshalb in *R* auch die Bezeichnung »tenso« trägt; es ist also wohl eine Art Antwort darauf, die aber nur dann einen Sinn hat, wenn sich Garin durch die Anrede »Comunal« getroffen fühlte. Der Sachverhalt bleibt natürlich derselbe, wenn die beiden Lieder in umgekehrter Folge entstanden sind: mit dem »Comunal« des einen oder des andern Gedichtes kann eben nur Garin gemeint sein. — Dass sich zwei, ja sogar drei Personen mit einem gemeinsamen Versteckname belegen, ist ja — freilich in etwas anderm Sinne — eine bekannte Erscheinung in der prov. Litteratur: vgl. die Lebensbeschreibungen des B. de Born, R. de Miraval, G. de S. Leidier etc. [M. Bgr.[2] no 26 [a u. p], 41, 42; 35 oder Vaiss.[2] X, 225 und 234, 274; 266].

Wie wir also schon aus dem Obigen ersehen, hatte Torcafol im Gegensatze zu den bisher besprochenen Spielleuten es

vorgezogen, nicht stillschweigend die satirischen Ausfälle Garins über sich ergehen zu lassen, sondern darauf in ziemlich demselben Tone zu antworten. So nehmen denn auch die zwischen Beiden gewechselten Lieder einen andern Charakter an, und es ist erklärlich, dass Garin sie in nº 14,10 als Tenzonen bezeichnet, was sie, streng genommen, doch wieder nicht sind. Auch kann man bei genauerer Betrachtung einzelner Schmähungen zweifelhaft werden, wo hier die Grenze zwischen schalkhaftem, wenn auch oft derbem Humor und bitterem Ernst zu ziehen ist. — Ueberhaupt bieten ja gerade die nun sich anschliessenden Lieder der sachlichen und sprachlichen Schwierigkeiten soviele und sind so reich an unklaren Stellen und Anspielungen, dass man nur mit aller Vorsicht und Reserve an ihre Erklärung herantreten darf; manches davon wird überhaupt nicht mehr zu ermitteln sein. Schon auf die Aufstellung einer chronologischen Reihe der Lieder wird man verzichten müssen; ich wenigstens konnte dafür keinen Anhaltspunkt gewinnen und habe mich deshalb begnügt, sie in der Ordnung wiederzugeben, wie sie in hs. *D*, die ja alle diese Lieder bringt, stehen; will aber doch darauf aufmerksam gemacht haben, dass auch *I*, *K* und *R*, soweit sie dieselben enthalten, sich genau derselben Reihenfolge anschliessen und dass nº 16 und 17, die doch wohl zusammengehören auch in *D* aufeinanderfolgen, sodass immerhin die Möglichkeit nicht gänzlich ausgeschlossen erscheint, dass mit der Folge der Lieder in *D* auch die chronologische zusammenfällt. Dagegen müsste die Annahme zurückgewiesen werden, als besässen wir in den folgenden zehn Stücken alle Lieder und Coblen, die überhaupt zwischen Garin und Torcafol gewechselt worden: dies widerlegt schon nº 12, I.

Zunächst aber noch einige Vorbemerkungen über Torcafol, soweit wir sie den Liedern entnehmen können; absehen müssen wir dabei von Vorwürfen rein persönlicher Natur und nur diejenigen heranziehen, die einen mehr objektiven Charakter zeigen. Darnach ersehen wir, dass Torcafol dem niedern Ritterstande angehörte, anfangs aber diese Würde nicht besass; denn zuerst hofft er noch darauf, [nº 12,5—8] später aber muss er sie wohl erlangt haben, sonst hätten wenigstens die Anspielungen über sein Verhalten gegen seinen Lehnsherrn keinen rechten Sinn; [nº 14,31—40] wer Letzterer war, weiss ich nicht, aber sicher weder Garin noch Montlaur; denn Torcafol erwähnt ihn als tot, die beiden Letzten aber noch als lebend. [nº 16,27, 35] Ueberhaupt scheint er anfangs ein sesshaftes Leben geführt zu haben, er war verheiratet und besass einen Turm, den er verlor, später aber wieder gewann, auf welche Weise ist unklar. [nº 16] Ebenso hatte er eine Mühle, das Eigentum des ungenannten

Vaters des Herrn Poisson Gaifier, gepachtet, [no 19,11] er war aber ein leidenschaftlicher Spieler [no 12,29] und der Verkauf der Mitgift seiner Frau [no 14,17] scheint mit seinem Unglücke im Spiele in ursächlichem Zusammenhange zu stehen. Wohl auf solche Weise verarmt, zog er als Joglar vornehmlich in Vivarais, Argentière und Soulasse [no 12,25] umher, auch zu Ponstorz und Saint-Laurent und zu dem Herrn von Montlaur hatte er Beziehungen [no 15,18] und war Mitglied der Bruderschaft von Chassiers und Carlat. [no 12,39].

12. In dem ersten Liede äussert sich Garin über Torcafol ungefähr in folgenden Worten:

»Comunal, alter, schwacher (plaides?) arm und karg an Habe, Ihr macht so viele schlechte Sirventese, dass ich vom Antworten müde bin und Euer Rittertum wird an einem (und demselben) Tage kommen, da vorn hinten und gut schlecht sein wird (d. h. nie). — Niemals spracht Ihr ein gutes Wort, dass nicht zwei schlechte dabei waren, deshalb will ich Euch Euern Zins nehmen: mein Lied, mit dem Ihr euch vorwärts brachtet; denn Ihr singt niederträchtig, sodass die Gräfin von Béziers-Burlatz [Anm. no 15] mich deshalb tadelt und sagt, dass Ihr faselt. — Nie hieltet Ihr einen Eidschwur in Bezug auf den Tornello und nie sagtet Ihr die Wahrheit, wenn Ihr nicht zu lügen glaubtet und den ganzen Tag geht Ihr suchend umher, dass man Euch vertraue und meisterhaft handhabt Ihr Brett und Würfel. — Wenn man Euch Vivarais, Argentière und Soulasse nähme, ... [v. 27?] dann hätte man Euch das Grab gemessen; denn weil Ponstortz Euch ernährte und Saint-Laurent Euch kleidete, deshalb seid Ihr ganz arm und kahl; denn ihnen ist es noch, (d. h. sie haben Euch noch nichts geschenkt) wenn's Euch beliebt. — Und es ist Euch jetzt und vordem so übel ergangen, dass ich nicht weiss, wie ich Euch etwas nehmen könnte, wenn ich Euch nicht den Fuss oder die Nase nähme oder Euch ganz und gar tötete, (d. h.: Ihr besitzet nichts als das nackte Leben) wenn nicht die Bruderschaft von Chassiers und Carlat wäre.« [v. 40?]

13. Um diese Vorwürfe und besonders jenen in Betreff seiner schlechten Dichtkunst zu entkräften, richtet Torcafol an Garin den sich nun anschliessenden, absichtlich dunkel gehaltenen und mit schweren Reimen ausgestatteten Sirventes. Derselbe ist in Folge dessen an vielen Stellen so unklar, dass wir unserm diplomatischen Abdruck mit einiger Sicherheit nur etwa Folgendes entnehmen können:

»Comunal, in tiefsinnigem Reime, worauf Ihr mir, denk' ich, nie antworten werdet, will ich jetzt einen Sirventes dichten und Euch meine Meinung sagen, dass Ihr mit den Waffen oft besiegt seid und ein alter Mann löst sich nachher auf [? T] und ist von aller Trefflichkeit herabgesunken; wohl wundere ich mich, wie man sich so noch als Liebhaber aufspielen kann.«

[Str. II?] Die III. Str. behauptet, dass kein Orden sich mit ihm beruhigen könne und trotzdem, wenn auch alle sich gegen ihn sträubten, wäre es für sie kein Schaden, [v. 20?] und wenn

je ein geschorener Mönch Gott in seiner Capelle bat, ihm Wunder in Bezug auf ihn (Garin) zu zeigen, dann wäre er (der Mönch) jetzt dazu gelangt. — Noch sonderbarer klingt Str. IV: Keiner, der mit ihm gehe, wage Ausflüchte zu machen, sondern entfliehe sogleich [oder: »stets«] wegen des Unheils, welches das Volk ihm wünsche und wenn er seine Lanze ergreife, dann seien es drei: er und sie und der Schild und vier mit einem schlechten Sattel und einigen kleinen Bogenschützen mit magern, schlecht genährten Kleppern. — Weil er die schimpfliche Sache gethan, (welche?) wodurch Manche zu Grunde gerichtet worden seien, hätte Gott darauf nie mehr seine Ehre gewünscht, vielmehr sei er von Trefflichkeit herabgesunken; denn in Rom gäbe es eine neue Urkunde [Anm. nº 16] über tausend Verbrannte ausser den Gehenkten und von mehr als zwölf bärtigen Mönchen. — Das Geleit ist völlig unklar.

14. Dem tritt nun Garin in einem längeren Gedichte entgegen, in welchem er einen sehr hohen Ton anschlägt:

»Mein Comunal zeigt augenscheinlich, dass, wenn er sagen oder thun könnte, was mir Verdruss bereitete, er sein Möglichstes dazu thäte, aber Kraft und Jugend gebricht ihm, Armut und Altersschwäche befällt ihn, deshalb flösst er keinem Menschen Furcht ein, und er hat weder einen Freund noch Herrn, der ihn nicht für widerwärtig halte, ausser solange als er unsere Tenzonen vorträgt. — Aber wenn ich ihn durch Entziehung meines Gesangs gänzlich ruinieren will, dann wird Niemand sein, der ihn speisen oder auch nur eine Nacht herbergen wolle. Aber ich werde das Lied unter Verschluss legen, weil er zu oft zittert und gähnt; denn die Mitgift seiner Frau verkaufte er, weshalb manche Laffen froh sind; denn er lebte hier mit seinen Dieben, die Lämmer und Hämmel stehlend.«

Die III. Str. führt die Untüchtigkeit Torcafols im Kriege weiter aus, aber trotzdem erhebe er oft Streit [oder: »Widerwärtigkeit, Plage] und Mühsal gegen Diejenigen, welche Kreuz und Schelle tragen, [d. h. Priester und Messner] weshalb die Mönche Gott flehentlich bitten, dass er in Ponstorz und Saint-Laurent wäre. — Str. IV schildert uns das der Lehnstreue widersprechende, unritterliche Verhalten Torcafols gegen seinen angestammten Herrn, wofür uns als Gewährsmann der Vater des Herrn Heraclius [Anm. nº 17] angeführt wird. — Die letzte Str. endlich betont sehr drastisch die vollkommene Ungefährlichkeit Torcafols gegen Ehefrauen und lautet [abgesehen von der unrichtigen Wiedergabe von »deboissar«, das nicht »schnitzen«, sondern »färben, malen« bedeutet] nach der von Diez gegebenen metrischen Übersetzung:

»Kein Ehemann braucht ihn zu scheu'n,
Und ängstlich auf sein Weib zu seh'n,
Lass' er sein Werben kühn gescheh'n
Und ihn sich ihres Umgangs freu'n:

Denn schnitzt aus dürrem Holz ihn nur,
So trefft ihr richtig die Figur
Ganz ohne Farbe, Haut und Saft
Und ohne Jugend, ohne Kraft;
Wo diese Missgestalt tritt ein,
Braucht's keinem Eh'mann angst zu sein.«

15. Nach einem, wie es scheint, längerem Schweigen Garins erachtete es Torcafol für angebracht, denselben durch zwei Sirventese von neuem zum Dichten zu provozieren und er beginnt den ersten derselben ungefähr folgendermassen:

»Comtor d'Apchier, [rebuzat?] weil Ihr das Singen aufgegeben habt, lasse ich Euch abtrünnig, matt, aller Wohlfahrt bar, besiegt, überwunden, in schlechter Gesellschaft, mit wenig Wein und Getreide, voll von Widerwärtigkeit und von ranzigem Fleische. — Also, weil Ihr nicht mehr von mir singt, nehme ich von Euch Abschied und von Eurer alten Schlechtigkeit, Eurem alten Wanst, von der krummen Nase und dem scheelen Blick; denn dazu hat Euch Gott geändert, dass Ihr vergeht wie Schild und Lanze.«

Str. III berührt hier zum ersten Male die Feindschaft zwischen Garin und dem Herrn Montlaur, [Anm. nº 18] und dass Ersterer jetzt ohne Oberherrn sei. [v. 22 u. 23?] — Die IV. Str. behauptet dann, dass wenn Alle es so machten, die ihm zuwider seien und ihm den Hof verschlössen, dann werde (sein) Stolz sich zur Demut wenden und ihm Gesang und Frohsinn genommen sein, Gott und die geistlichen Orden hätten ihn um Ruhm und Ansehen gebracht. — Die letzte Str. kommt dann wieder auf das Thema der beiden ersten zurück und schliesst mit der unverständlichen Prophezeiung: »Schwerlich werdet Ihr mehr König von Frankreich sein.« —

16. In dem zweiten, gleichfalls sehr unklaren Sirventes spielt Torcafol sodann auf ein für ihn glückliches, uns aber völlig unbekanntes Ereignis: die Wiedereroberung seines Turmes an und sagt:

»Alter Comunal, meinen Turm habe ich ehrenvoll wiedererlangt; denn einen wackern Angreifer kann man nicht so leicht verbannen; denn Euch habe ich es sagen hören, deshalb machte ich mich auf und warf den heraus, der ihn unrechtmässig inne hatte. Darum mögen meine Freunde, die armen wie die reichen, wissen, dass ich dafür stehen werde, was ich sage; da ich oben bin, wo er hinaus musste. — Wer mich einen Verräter nennt, der lügt mitten durch die Schnauze; denn weil sie meinem Herrn etwas zu Leide sagen könnten, will ich's nicht dulden; noch will ich, dass er ein Verräter sei und ich wusste ihn besser als er sich selbst zu beschützen; denn so zog ich aus; denn meine Schuld bekannte ich nie und ich that was ich sagte, dass ich ihn (den Turm?) nahm und er ihn nicht behielt. (?) — Glücklich kann sich der preisen, der seinen schlechten Herrn verliert und ich verlor den schlimmsten, den der Tod überhaupt holen konnte, ich aber kann daran nicht sterben, noch will ich, dass man (?) mich tötete; um mein Leben zu wahren, befestige ich mein Haus.«

Str. IV erwähnt nochmals den Herrn von Montlaur und einen mir unbekannten Herrn Vauvic und die letzte Str. meint, dass er (der Dichter) sich nicht vor ihren thörichten Reden fürchte, wennschon vier Comture ihn mit dem Tode bedrohen, vielmehr könne das Sterben eher an sie kommen und er bitte Gott Tag und Nacht, dass die Gicht sie befalle (?) und das hässliche Uebel (Aussatz?) wovon schon ein Comtur starb, den es getötet habe. (?)

17. Ihm hält nun Garin in ähnlichem Versmass zwei Strophen entgegen; in der ersten sagt er ungefähr Folgendes:

»Alter Comunal, [plaides u. v. 2 ?] die schändlichen Sirventese, die ich Euch dichten und singen höre, machen mich wütend, und das Gespött, womit Ihr euch verhöhnen lasst, missfällt mir stets und Ihr seid mir so widerlich wie das Feilen an den Sporenrädern, Hähne und Falken höre ich zusammen lieber als Euch.«

Str. II erwähnt dann Torcafols Beziehungen zu einer »vielha«, und doch sei es nicht nötig, dass ein Mädchen ihm ihre Buhlschaft entzöge, wenn sie sich überhaupt an derselben ergötzen wolle; denn mehr als zwei Ernten (dh. also: »ein Jahr«?) werde sie sich derselben doch nicht erfreuen und dann hätte sie wegen Nichts die Klatscher. —

18–21. Endlich scheinen doch beide Teile dieses Spieles müde geworden zu sein, wenigstens hört Torcafol, soweit wir dieses erkennen können, auf zu antworten und auch Garin sehen wir in den folgenden Stücken, meist Coblas, nur noch in schwachen Angriffen längst Gesagtes wiederholen. Das Leben der beiden Personnen ist aber in seinen Einzelheiten für uns in ein so undurchdringliches Dunkel gehüllt, dass die in den kommenden Stücken gemachten Anspielungen, wie so manche andere in den vorhergehenden Liedern, unverständlich erscheinen müssen. In welcher Bahn sich der Verkehr zwischen Garin und Torcafol bewegte, haben wir ja in der Hauptsache wohl schon aus den obigen Beispielen ersehen und dürfen uns wohl gestatten, über das Folgende etwas rascher hinwegzugehen:

Das erste Stück, nº 18, eine neunz. Cobla, bespricht das Verhalten Torcafols, als er, vielleicht bei einer Fehde oder sonstwie, vor Montfort seine Kolzen verlor.

Das folgende, dreistrophische Gedicht, nº 19, das wie eine Pastorella anhebt, ist ganz besonders dunkel. Str. I lautet ungefähr:

»Neulich fand ich an der Seite eines Ofens eine Wiege, worin ein Kind lag [v. 3 ?] und einen schwarzen Kater als Amme. (?) Diese Behausung war einem Genossen des Comunal, den ich herunterkommen sehe, und als ich ihn sah, glaubte ich den Ruquet, einen alten, gierigen Spielmann zu sehen.«

Wer der in Str. II erwähnte Herr Poisson Gaifier ist, an dessen Vater der geschmähte Torcafol den Zins für die gepachtete Mühle entrichtete, weiss ich gleichfalls nicht. — In der III. Str. verwahrt

sich Garin gegen den Vorwurf, dass er sich mit Roland und Olivier verglichen, obgleich er manchmal, wenn er sich nach der Dame sehne, um die er sich bewerbe, diesen gleichzukommen glaube. Diese Dame kann ich auch nicht namhaft machen, vielleicht war es die Gräfin von Béziers-Burlatz.

In der Cobla nº 20 kommt Garin dann nochmals auf die von Torcafol verkaufte Mitgift seiner Frau zu sprechen. [v. 6 u. 7]

Der letzte, aus zwei Coblas bestehende Sirventes nº 21 ist an einen mir unbekannten Herrn Uc und beginnt mit einem sehr sonderbaren Vergleiche:

»Wie man den Einschlag zieht in entgegengesetztem Sinn als es richtig wäre, und wie die Ochsen den Karren führen, wenn sie Holz [oder: »einen Baumstamm«] fahren, so habe ich, Herr Uc ein-n neuen Sirventes über meinen unseligen Comunal« etc. — [Str. II?]

22. Diese beiden Coblen, von einem (vielleicht auch zwei) Unbekannten verfasst, fordern in absichtlich schweren Reimen einen Spielmann zu einem Wettstreite in der Reimkunst heraus und gehören eigentlich nur wegen ihres Anfangs hierher:

»Spielmännchen, wenn Du vorübergehen wirst, dann gib acht, dass man Deinen grünen Reisemantel nicht benetze; denn man wäre ein Narr, wenn man ihn nicht beschädige (?) und ich will Dir eine Metze Roggen schenken, wenn Du auf das Papier, das ich Dir liniere, eine Strophe schreiben kannst, in der sich keins von diesen Reimworten wiederholt.«

Die II. Str., die vielleicht den angeredeten Spielmann zum Verfasser hat, löst diese Aufgabe, indem sie den weise, heil und sicher schätzt, der seine Burg befestige und verwahre, dass ihn drinnen kein Missgünstiger gefangen nehme; [v. 11 u. 12?] denn er halte ein Land, das von schlechtem Volke sich bevölkere, keine Schote wert.

23. Wir hätten somit die Betrachtung der gegen einen Spielmann in persönlichem Angriffe und humoristischem Sinne sich richtenden Sirventese zu Ende geführt, wenn wir nicht noch eines Liedes zu gedenken hätten, das freilich nur in gewissem Sinne hierherzuzählen ist. Ich meine den Sirventes von Bertran de Paris, [Anm. nº 19] einem Edelmann aus der Rouergue, für einen Spielmann namens Guordo. Diesem wird — entgegen den andern Liedern — nur ganz kurz in der ersten Str. seine musikalische Unfertigkeit vorgehalten, um ihm dann desto nachdrücklicher in einem langen zehnstr. Gedichte die Lücken seines litterarischen Wissens, vorzüglich auf dem Gebiete der epischen Dichtung, zu Gemüte zu führen. Somit zeigt das Gedicht, das sich selbst Sirventes nennt, ja auch Aehnlichkeit mit einem Ensenhamen, von dem er sich aber wieder in formeller Hinsicht unterscheidet; denn dieses ist ja bekanntlich poetisches Gebilde, unser Gedicht dagegen ze

form und auch sachlich weicht es von andern Ensenhamens darin etwas ab, als diese meist nur ganz kurz den Namen der betreffenden Helden erwähnen, Bertran aber gewöhnlich eine ausführlichere Angabe über das Leben oder die Thaten derselben hinzufügt. Den Zweck einer ernsten Belehrung verfolgten ja die Ensenhamens (und auch unser Gedicht) nur bis zu einem gewissen Grade; sehr nahe lag dabei für den Dichter die Absicht durch eine möglichst bunt zusammengesetzte Reihe von Namen und Daten, die er allen möglichen Stoffen entlehnte, den Spielmann in staunende Verwunderung und Verwirrung über das ausgebreitete Wissen seines Meisters zu versetzen: je heterogener die die Reihe bildenden Elemente waren, desto vollkommener konnte der Dichter dieses Erfolges sicher sein. So hat auch Bertran nicht nur die Bibel, sondern auch die profanen Sagenkreise des Altertums und Mittelalters zur Ausschmückung seines Liedes herangezogen; zunächst aber redet er den Spielmann persönlich an:

»Guordo, ich mache Euch heuer einen guten Sirventes und wenn ich's könnte, würde ich Euch selbst gut und schön machen, aber jetzt sehe ich ein, dass ich meine Mühe verloren habe und wünsche, dass Ihr euch nunmehr einen andern Herrn sucht. Nie wusstet Ihr Canzonen, Sirventese, Vers noch Descort, die Herr Cortadis [vielleicht auch Corradis für Conradis; vgl. Sternbeck: Unr. Wortaufst. etc. in Rayn. Lex. rom. 30] gemacht; denn Unwissenheit verwirrt Euch, dass Ihr oft das Letzte zuerst sagt.«

Und nun beginnt die Aufzählung alles Dessen, was Guordo nicht weiss: Aus der Bibel hat Bertran nur alttestamentalische Personen entnommen und zwar Moses, (13) Apsalon, (20) Salomon (43) und Daniel (52) aus der jüdischen, Nabuchodonosor (65) und Senacherib (67) aus der babylonisch-assyrischen Geschichte. — Aus Ovids Metamorphosen sind genannt Narcissus, (16) Daedalus, (68) Perdix, (für Icarus 70) und Phaeton (50); der trojanische Krieg lieferte ihm den Aluxe, (14) Tideus, (18) Palamedes, (24) Priamus, (31) Achilles (51) und Hektor (55); die Alexander-Sage nur den Nectanabis (59) und den Sturm auf Tyrus (25). — Der stattlichen Reihe griechisch-trojanischer Helden gegenüber ist die Zahl der der römischen Geschichte entlehnten Personen sehr gering; es werden uns nur Caesar, (61) der von seinem Weibe betrogene Constantin [vgl. Tobler in Eberts Jb. N. F. I, 104] und die damit zusammenhängende Erbauung von Constantinopel (Str. X) erwähnt. — Auch der bretonische Kreis ist nur mit vier Namen vertreten: Merlin, (41) König Marke, (20) sein Neffe Tristan (19) und Artus, (9) dagegen erscheint der merovingisch-carolingische Cyklus wieder mit sehr vielen, wenn auch gerade nicht durchweg den glänzendsten Ver-

) Aspinel, (11) der Zauberer Argileu, (26—28)

dann Karl d. Gr., als »Herr von Paris«, (29) Gui de Mayence, (46) und endlich die Helden der Ludwigsschlacht: Gormund und Isembart. — Allein wie bei allen derartigen Gedichten, finden wir auch hier eine ganze Reihe von Namen, deren Identifizierung nur durch Emendation ermöglicht wird. Abgesehen von dem ja auch anderwärts [z. B. bei G. de Marsan] genannten Romanhelden Ivan, (33) dem hier aber nur die Erfindung der Vogelbeize zugeschrieben wird, treffen wir noch Odastres, (22) Gairaudu, (35) Cobloy (36) und Salapinel (36) ohne nähere Angabe, während bei dem alsdann genannten Ariel (37) wieder Details über sein Leben hinzugefügt sind, ferner Andrivet, (56) der vor Sehnsucht starb, Adamelon (49) und Aripodes (57) wovon die beiden Letzten von Birsch-Hirschfeld in Laomedon und Oedippus geändert werden.

Dem Gedichte sind drei Geleite angefügt. Das erste, wieder an Guordo gerichtet, behauptet, dass, wenn er Alles, was in diesem Sirventes enthalten sei, wüsste, er der beste Spielmann dieser Gegend sei, aber diesseits Clermont werde er niemand dazu finden. Die 2. Tornada preist eine Gräfin von Rodez, [Anm. no 20] welcher der Spielmann, Kälte und Schlaf nicht achtend, das Lied bringen soll. — Im 3. Geleite wird Guordo der Freigebigkeit eines Herrn Canilhac [Anm. no 21] empfohlen, von dem er mit Freuden scheiden werde.

V.

Wenn wir jetzt zur Betrachtung derjenigen Sirventese übergehen, die sich mit den Gebrechen des ganzen Standes der Spielleute befassen, so sehen wir dabei ab von allen den Bemerkungen abfälliger Kritik, die sich zwar sehr häufig, aber doch nur gelegentlich in andern Gedichten etc. eingestreut finden und greifen hier nur diejenigen heraus, die in Form eines Gedichtes oder einer gleichwertigen Cobla ihre anklagende Stimme gegen die Spielleute erheben. Mit dem letzteren Ausdruck ist, das Temperament der Südfranzosen in Rechnung gezogen, auch schon der leidenschaftliche, oft bittere Ton der nun kommenden Lieder angedeutet, der denn auch die Annahme ausschliesst, als könnten wir dieselben, ebenso wie die obigen (IV), in humoristischem Sinne auffassen: Alles, was uns hier vorgebracht wird, ist der Ausdruck einer durchaus aufrichtig und ernst gemeinten Feindseligkeit, deren Motive freilich nicht immer klar, aber jedenfalls bei den einzelnen Personen nicht immer selbstlose, edle waren. —

24. Als erstes Lied, wenn es auch chronologisch vielleicht nicht ganz diese Stelle verdient, mag der berühmte Sirventes des Aimeric

de Pegulhan hierher gerückt werden und zwar aus dem Grunde, weil Derselbe darin zwar zuerst gegen den ganzen Stand, dann aber gegen einzelne, direkt oder indirekt namhaft gemachte Personen seine satirischen Pfeile kehrt und somit dieses Lied einen ganz geeigneten Übergang von unsern persönlichen zu den allgemeinen Sirventesen wider die Joglars bildet. Es beginnt in sehr heftigem Tone, um später in einen mehr ironischen zu verfallen:

»Die Narren, Stänker, Günstlinge wachsen zu sehr an, das passt mir nicht und die niederträchtigen Spielmännchen, die grünen, widerwärtigen, verläumderischen, drängen sich ein wenig zu weit vor und es kommen von diesen Spöttern schon zwei auf einen von uns, und niemand stellt sie deshalb zur Rede. — Peinlich ist mir, dass man ihnen Aufnahme statt Widerstand bereitet; zwar sage ich dies nicht gegen Herrn Sordel; [Anm. no 22] denn er ist gar nicht von solcher Art und geht auch nicht betteln, wie die ritterlichen Doktoren, (?) aber trotzdem, wenn ihm Borger fehlen, dann kann er nicht fünf oder sechs Ternen setzen. — Ich wünsche durchaus nicht, dass der Markgraf jenseits Pignerol, [Anm. no 23] der Saluzzo und Revello [Anm. no 24] besitzt, von seinem Hofe den Persaval, [Anm. no 25] der die Jungen so gut zu schulmeistern versteht, ausschliesse oder verjage, noch einen andern Quälgeist (?), den ich nicht nennen will, aus Luserna.«

Str. IV spricht von einem Markgrafen von Cantarello, [Anm. no 26] der den Nicolet [Anm. no 27.] und die andern Taugenichtse habe, wie er sie wünsche; wie der Herr, so seien auch die Diener, Gott möge ihnen das ewige Leben schenken. — Str. V erzählt, dass sich der Schwarm der Spielleute jetzt gegen Malaspina [Anm. no 28] wälze und beklagt die ihnen preisgegebenen Herden, der Angreifer seien zuviel und der Verteidiger zu wenig, verloren seien sie (die Herden?), falls Gott sie nicht beschütze. Das Geleit soll wahrscheinlich das Verhalten der Spielleute diesem Liede und dem Dichter gegenüber schildern: Estampidas (Spottlieder?) werden sie infolge dessen allesamt machen, Geschrei und Drohungen ausstossen in der Schenke.

25. Hatte es Aimeric durchweg mit oberitalienischen Joglars zu thun, so wendet sich P. de la Mula [Anm. no 29] hauptsächlich gegen die bretonischen und normannischen Spielleute. Sein Lied, worin sich der Brodneid des Spielmanns mit dem Partikularismus des Provenzalen zu vereinigen scheint, beginnt zunächst:

»Ich höre auf mit dem Spielmannsdienste, ihr Herren, vernehmt warum und wie: ihre Unart nimmt zu, und wer ihnen fortan dient, richtet sich zu Grunde; denn der Schlechteste von Allen verlangt, man solle ihn für den Besten halten und sie sind in der Welt schon so angewachsen, dass sie zahlreicher sind als die Kaninchen (?). — Ich hoffe, dass ihre Sache abwärts geht; denn sie sind schwerer als Blei und schiessen mehr aus dem Boden als vom Regen; deshalb halte ich ihr Schmähen keine Rübe wert und wünsche, dass die

Herren sich erinnern, dass ich ihren Wert gehoben glaube, wenn sie von diesem Gesindel gehasst werden«.

Dann kommt er zu seinem eigentlichen Thema:

»Eine Art besonders erblicke ich von niedrigem und unziemlichem Benehmen, diese Landstreicher nämlich gehen selbzweit umher und schreien: »Schenket mir; denn ich bin Spielmann!« und er ist Bretone oder Normanne und ich erblicke davon soviele, dass es den Trefflichen zum Schaden gereicht und es scheint mir Thorheit, dass man ihnen am Hofe eines trefflichen Vassalen mischt und vorschneidet, und wenn ich von ihnen beschuldigt werde — denn ich hab' sie angeklagt — so verteidigt mich, Ihr Höfischen; denn ich lasse sie nimmer in Frieden.«

26. u. 27. Wie wenig aber von einem höheren moralischen Standpunkte Peire zu diesen Schmähungen auf seine Berufsgenossen berechtigt war, zeigt deutlich die erste der beiden Coblas von Palais, die sich zwar in ihren Einzelheiten der Wiedergabe entzieht, ihn aber als einem Trunkenbold erscheinen lässt und sein Benehmen schildert, als er eines Tages sieben reichlich gemessene, volle Holz- und drei Glashumpen geleert habe. — In der zweiten Cobla drückt Palais seinen Unwillen über das Treiben der lombardischen Spielleute aus; während aber sonst die Dichter sich stets über den Geiz und die Habsucht der reichen Herren beklagen, tadelt Palais hier einmal ihre übel angebrachte Freigebigkeit, da sie wie ein Blinder, der mit Steinen werfe, ihre Gaben, Kleider und Pferde an Burschen verschleuderten, die niemals etwas Anderes gekannt hätten als Hunger, Kälte und Mühsal.

VI.

Anmerkungen.

Anm. 1. Elias Rudel von Bergerac ist uns aus dem Leben des Sav. de Mauleon [Diez: L. u. W.²,327] bekannt; in Urkunden vermochte ich ihn ebenso wenig nachzuweisen wie den mit ihm genannten E. Perbost.

Anm. 2. Von einem Raimon de Planel besitzen wir eine Promesse, freilich eine ziemlich späte: März 1243 [Vaiss.² VIII, 1119]. Es ist also doch sehr fraglich, ob Derselbe mit dem hier genannten identisch ist.

Anm. 3. Peire Rogier, Schlossherr von Mirepoix, (Dép. Ariège, arr. Pamiers) ist zuerst nachzuweisen in einer Urkunde d. d. Aug. 1189, wonach Roger, Vizegraf von Béziers, seine in der Abtei Caunes gelegenen Domänen an Bertran de Saissac verkauft. [Vaiss.² VIII, 397]. 1204 war er Viguier von Carcassone. In den Kriegen gegen die Albigenser trat er als eifriger Anhänger dieser Sekte mit den Waffen für seine religiöse Überzeugung ein, doch kommt er nur im 1. Teile der Crois. c. l. Alb. (v. 552, 1184—1234, 1455) vor. Er muss aber ein hohes Alter erreicht

haben; denn, wenngleich die letzten Urkunden, die diesen Namen enthalten, nicht mit voller Sicherheit auf ihn bezogen werden können, da er einen Sohn gleichen Namens besass, so sehen wir ihn doch noch und zwar neben seinem Sohne in Protokollen d. d. 22. April u. 1. Juni 1244 der Beihülfe an der Ermordung der Inquisitoren von Avignonet angeklagt [Vaiss.[2] VIII, 1151] und er scheint, ebenso wie die übrigen Teilnehmer an dieser That, den Tod am Galgen gefunden zu haben.

Anm. 4. Olivier de Saissac tritt in der prov. Geschichte nicht sehr stark hervor. So sehen wir ihn nur als Zeugen namhaft gemacht in einer Urkunde d. d. März 1202, kraft deren Raimon Roger, Vizegraf von Béziers, dem Grafen Raimon Roger von Foix seine Besitzungen überträgt. [Vaiss.[2] VIII, 473, 475; Mahul: Cartul. de Carcass. III, 473].

Anm. 5. Gentesquiu, Vizegraf von Minerve, (Dép. Hérault, arr. Saint-Pons) tritt neben Bertran de Saissac in dem gegen 1166 in prov. Sprache abgefassten Codizill des Raimon Trencavel, Vizegrafen von Béziers, als Zeuge auf und zwar unter dem Namen »Jean Esquius de Menerba«, [Vaiss.[2] VIII, 267] während er in der in Anm. 4 citierten Schenkungsurkunde neben Olivier de Saissac und Bernart de Boisseson als Zeuge figuriert und sich »N'Esquiu de Minerba« nennt. 1210 wurde auf Bitten der Einwohner von Narbonne seine Burg von Simon de Montfort und dem mit diesem verbündeten Aimeric de Narbonne erobert und seine Güter konfisciert. [Vaiss.[2] VI, 351; Catel: H. des comtes de Toul. 260]. 1256 lebte er nicht mehr; denn in diesem Jahre verlangte seine einzige Tochter Condors von den kgl. Kommissarien die Restitution der eingezogenen elterlichen Güter [Vaiss.[2] VI, 850].

Anm. 6. Bertran de Saissac (Dép. Aude, arr. Carcassonne) ist eine in der prov. Geschichte der 2. Hälfte des 12. und 1. Hälfte des 13. s. sehr bekannte Persönlichkeit. Zuerst tritt er auf in einer 1163 zu Carcassonne abgehaltenen Gerichtsverhandlung inbetreff der Burgen Saissac und Montreal und zwar neben seinem Bruder Hugo. Auch er schloss sich später eifrig den Albigensern an und erreichte ein hohes Alter; denn die letzte Urkunde über ihn findet sich in den Arch. de l'Inquis. d. l. ville d. Carcass. und ist mit 1242 datiert. [Vaiss.[2] VIII pass.; Mahul: Cartul. de Carcass. III].

Anm. 7. In dem Leben Raimons de Miraval spielen 2 Personen mit dem Vornamen Aimeric eine Rolle: Aimeric, der Besitzer von Montreal und Laurac und Aimeric III., Vizegraf von Narbonne. Hier wird wohl Letzterer gemeint sein.

Anm. 8. Der aragonische König ist Petrus II. (1196—1213).

Anm. 9. Hierunter ist Alfons IV. von Castilien (1188—1229) zu verstehen.

Anm. 10. Adalasia ist die Gattin Bernarts de Boisseson, (Dép. Tarn, arr. Albi) nach Loba de Penautier die 2. Dame unseres Dichters. Ihr Gemahl erscheint in 2 Urkunden d. d. Juli 1185 und März 1202 als Zeuge. In der 1. bestätigt Roger, Vizegraf von Béziers, die Benefizien, die seine Eltern der Kirche von Beaumont gemacht hatten. Die 2. wurde schon Anm. 5 erwähnt.

Anm. 11. Unter dem Verstecknamen Raimon Drut haben wir wahrscheinlich Raimon Roger, den 7. Grafen von Foix, (1188—1222) zu verstehen. Er bewarb sich mit unserm Dichter um die Gunst der Loba und war darin glücklicher als dieser. Im Gefolge Philipps II. Augustus

von Frankreich nahm er am 3. Kreuzzuge (1190—93) teil, dann 1198 am Kriege zwischen Alfons II. von Aragon und dem Grafen Raimon VI. von Toulouse. Gegen Letzteren schloss er auch 1201 mit Raimon Roger, Vizegrafen von Béziers, einen Vertrag, trat aber beim Ausbruche des Albigenserkriegs doch auf seine Seite und nahm lebhaften Anteil an den Kämpfen gegen Simon v. Montfort. Nach der unglücklichen Schlacht bei Muret musste er sich jedoch (13. April 1214) dem Letzteren unterwerfen. Später brach ja der Krieg nochmals aus und zwar zum Unglücke Simons, sodass Raimon Roger am Ende seines Lebens wieder im Besitze aller seiner Güter war. [Castillon: H. du comté de Foix I, 288].

Anm. 12. Über das Leben des Gausbert [vielleicht auch »Lambert«, s. O. Schultz: Zs. X, 594] de Puycibot stehen uns ausser seiner in 7 hss. sich findenden Biographie [Mahn Bgr.² 87 nach 4 hss., Chabaneau bei Vaiss.² X, 256 n° XXX nach allen hss.] auch der Bericht von Nostradamus [Eberts Jb. N. F. I, 13, 44] zu Gebote, wozu dann als dritte Quelle noch die in seinen Liedern sich findenden Andeutungen etc. kommen. — Die Biographie gibt an, dass er ein Edelmann aus dem Bistum Limousin und der Sohn des Castellans von Puycibot war. Dieses Puycibot ist, wie Chabaneau a. a. O. und schon früher in der Rev. d. lang. rom. 25, 221 gezeigt hat, ein Flecken in der Commune Saint-Pierre de Frugie, canton Jumilhac-le-Grand, arr. Nontron, Dordogne. — Gausbert, wahrscheinlich ein jüngerer Sohn, wurde — wie dies bei den Benediktinern oftmals üblich — schon als Kind in das Kloster Saint-Leonard (arr. Limoges) gebracht, erwachsen, entsprang er aus Liebessehnsucht und kam zu Savaric de Mauleon, der ihn ausstattete. Dort verliebte er sich in ein Edelfräulein, das ihn aber nur wenn er Ritter sei zum Manne nehmen wollte. Auf seine Bitte schlug ihn Savaric nicht nur zum Ritter, sondern gab ihm auch ein Gut und eine Jahresrente. Dann erzählt uns die Biogr. seine Reise nach Spanien, die Verführung und Flucht seiner Frau, das spätere peinliche Zusammentreffen der beiden Gatten, die Einschliessung seiner Frau in ein Kloster etc., was Alles mehr ein sittengeschichtliches Interesse hat. — Nostradamus gibt zu diesem Bericht noch einige weitere Ausschmückungen eigener Erfindung. Die Dame heisst bei ihm Barrasse de Barras, Gausbert geht im Gefolge Savarics nach Spanien, trifft mit seiner Frau wieder in Arles zusammen, führt sie nach Avignon, will sie den Puy de l'Argentière oder den Avenc de Crueys [vgl. Papon: H. gén. d. Prov. I, 289] herabstürzen, bringt sie dann aber zwangsweise in ein Kloster und wird selbst Mönch in Torondet oder Pignans, wo er ihn 1263 sterben lässt. Letzteres ist sicher zu spät. — Aus seinen 15 hinterlassenen Liedern lässt sich eine etwas besser begründete Ausbeute für seine Lebensumstände gewinnen: In der Tornada von n° 1 und in Str. I von n° 12 wird eine »Na Maria« angeredet, wohl seine spätere Frau; dass sie von Stande war, geht besonders aus n° 1 hervor. Die Tornada des 3. Liedes rühmt Kaiser Friedrich II. und in der V. Str. des 11. Gedichtes macht er ein Wortspiel mit dessen Namen. Das Geleit von n° 6 und die 2. Tornada von n° 14 preisen seinen Gönner, den bekannten und bereits erwähnten Savaric de Mauleon, den englischen Seneschall von Aquitanien, dessen in Dunkel gehülltes Lebensende wohl in das 4. Dezennium des 13. s. zu setzen sein wird; in Urkunden lässt er sich bis 1226 verfolgen. [Vaiss.² VIII, 816]. Str. I von n° 11 ist dem Lobe der »comtessa [U.: »reïna«] Lionors« gewidmet; dies ist Eleonore, Tochter Alfons' II. von Aragon und Sancha's von Castilien, die 5. Frau Raimons VI. von Toulouse (1194—1222), den sie 1200 geheiratet hatte. [Catel: H. d.

comtes de Toul. 226 u. App. 39]. Eleonore war die Schwester Peters II. von Aragon, den die Tornada von n° 11 anredet. Im 1. Geleit des 14. Liedes endlich erwähnt er noch eine Gräfin von Aubusson; dies ist wohl Margaretha, Gattin des Vizegrafen Raynaut von Aubusson, die Dame von Gaucelm Faidit, von Gui d'Uisel und die Geliebte von Hugo de la Signe, Sohn Hugos des Braunen, Grafen von la Marche, der 1208 seinem Vater in der Regierung folgte. — Leider ist es mir nun nicht gelungen, Gausbert auch in Urkunden aufzufinden, aber, alle obigen Angaben zusammenfassend, werden wir seine Lebenszeit an das Ende des 12. und den Anfang des 13. s. zu setzen haben. Wenn wir übrigens die ziemlich grosse Anzahl der hss. betrachten, in denen uns einige seiner Lieder überliefert sind, so dürfen wir wohl daraus schliessen, dass Gausbert sich unter den Trobadors niederer Gattung einer nicht gewöhnlichen Beliebtheit erfreute; wieviel dazu sein wechselvolles Leben und tragisches eheliches Geschick beigetragen haben, mag dahingestellt sein.

Anm. 13. Mit den in diesem Gedichte auftretenden Personen hat sich sowohl Diez: L. u. W²,340, als auch Cavedoni: Ric. stor. 34 befasst; freilich gehen ihre Ansichten auseinander. Es hängt nämlich die Eruierung der beiden zur Sprache kommenden, aber nicht genannten Personen von dem Verständnis von v. 17 ab. Diez fasst ihn als Apposition zu »Albricx« auf, d. h. »el« als best. art. sg. masc. Allein in solcher Form existiert dieser (wie Diez: Gramm. II, 37, Anm. 2, selbst betont hat) im Prov. nicht und selbst dann wäre es doch sonderbar, dass Uc, ein so eifriger Welfe, den Spielmann an die Häupter der Ghibellinen empfohlen hätte. Dieses Bedenken hat Diez zwar auch erhoben, aber etwas zu rasch beseitigt. — Mehr Wahrscheinlichkeit hat für mich die Ansicht Cavedoni's, welcher in dem in v. 17 erwähnten Markgrafen den Azzo VII. von Este (1215—64) und in dem in v. 32 angeführten veronesischen Grafen den Rizzardo di San Bonifaci erkennen will, den Gatten der ihm von Sordel entführten Cunizza und somit Schwager Ezzelins und Albericos. Unrichtig ist aber sicher Cavedoni's Emendation von v. 17, wo er aus »e'l marques que es tos dicx« ein »e'l marques d'Est o's dicx« machen will. — Das Gedicht kann nicht vor 1239 entstanden sein; denn in diesem Jahre erst beginnt Albericos Herrschaft in Treviso und zugleich seine Trennung von seinem Bruder Ezzelin und der ghibellinischen Partei.

Anm. 14. Meine s. Z. über das Leben des Garin d'Apchier gemachten Aufzeichnungen sind durch die von C. Appel bei Gelegenheit seiner Besprechung des prov. Descort [Zs. XI, 212 ff.] veröffentlichte Untersuchung über den gleichen Gegenstand überflüssig geworden und kann ich mich daher füglich darauf beschränken, derselben einige kleinere Notizen nachzutragen: Wie schon Appel erwähnt, lautete der vollständige Titel unseres Dichters: »Garin de Châteauneuf, seigneur d'Apchier«. Dieses Châteauneuf ist Châteauneuf-de Randon (dép. Lozère, arr. Mende) und Apchier liegt ca. 18 km nordw. davon. [Spruner: Hist. Atl.] Ausser diesen beiden Burgen besass die Familie auch noch St. Alban und Mont-Alairac. Eine Vignette in der hs. *I* stellt den Dichter auch im Bilde dar als einen Ritter zu Rosse, den Helm auf dem Haupte, in der einen Hand das Schwert, in der andern den Schild mit dem Wappen »d'azur à la bordure et à trois barres d'or, celle du milieu ondoyée.« [Vaiss.² III, 871]. Dies stimmt nun freilich nicht zu dem eigentlichen Wappen der Familie: »d'or au château de gueule, sommée de deux haches d'armes d'azur.« [Justel: Hist. généal. de la mais. d'Auv. 115]. Der ihm in einem Gedichte beigelegte Titel »Comtor« (lat.: »commendator«) bezeichnet ihn als den

Vorsteher einer Ordenskommende, (wahrscheinlich des Johanniter-Ordens und seiner Priorei »Auvergne«) und nicht, wie Diez: L. u. W.²,360, der dabei wohl an »comte« gedacht hat, meint, den unmittelbaren Vasallen eines Grafen. Auch Uc Faidit (Stengel 56,19) übersetzt »comtor« fälschlich mit »parvus comes«. — Meine Bemühungen, die Lebenszeit des Dichters genauer zu fixieren, sind — wenngleich unabhängig von denen Appels — so doch als von denselben Voraussetzungen ausgehend und auf ziemlich gleichem historischem und litterarischem Materiale fussend, im allgemeinen auch zu demselben Resultate gelangt: wir haben den Dichter an das Ende des 12. und den Anfang des 13. s. zu setzen. Damit stimmt ungefähr auch Millot überein, der unsern Trobador — freilich ohne jede weitere Begründung — unter der Regierung Raimons V. von Toulouse (1148—94) leben lässt. Schliesslich soll hier noch eine Vermutung von O. Schultz: Zs. X, 594 registriert werden, wonach unser Dichter identisch sei mit jenem vom Vizegrafen von S. Antonin häufig [B. Gr. 404,8, 10, 11, 13] erwähnten Garin. — Später verschwägerte sich die Familie Châteauneuf-Apchier mit den Häusern Baux, Polignac, Beaufort, Montlaur u. a. Die ferneren Schicksale derselben werden ersichtlich aus Urkunden in Vaiss.² VI, 601, 864, IX, pass.; Huillard-Bréholles: Titres d. l. mais. duc. de Bourb. n° 519, 2516, 2735, 1901; Barthélémy: Invent. d. chart. d. l. mais. de Baux n° 1601, 1325, 1331; Justel: Hist. généal. d. l. mais. d'Auv. 115, 154; id.: Hist. généal. d. l. mais. de Tur. 63, 116; Baluze: Hist. généal. d. l. mais. d'Auv. I, 196, 316, 319; II, 361.

Anm. 15. Der Vorname der Gräfin von Béziers-Burlatz ist zwar nicht genannt, allein gerade deshalb liegt es nahe, an die in Trobadorkreisen allgemein gefeierte Adalasia zu denken, die, wie die Bgr. des Arn. de Maruelh hervorhebt, den Titel einer Gräfin von Burlatz führte. Sie war die Tochter Raimons V. von Toulouse, vermählte sich 1171 mit Roger II. Taillefer, Vizegrafen von Béziers, (1167—94) und starb 1199 oder 1200. Garin redet von ihr als von einer noch Lebenden. [Julia: Hist. de Béziers 62].

Anm. 16. Welche historische Thatsache dieser Angabe zu Grunde liegt, vermochte ich nicht zu ermitteln. Es könnte vielleicht an das von Innocenz III. (1198-1216) ein Jahr vor seinem Tode einberufene IV. lateranische Conzil, das sich ja ausschliesslich mit der Lehre der Albigenser beschäftigte und die Absetzung Raimons VI. von Toulouse dekretierte, gedacht werden, wenn eben nicht das Jahr 1215 doch als ein zu spätes erachtet werden müsste.

Anm. 17. Über den darunter wohl zu verstehenden Heraclius de Polignac und den in derselben Str. angeführten Randon de Châteauneuf vgl. Appel: Zs. XI, 222.

Anm. 18. Von den beiden Familien Montlaur, der im Toulousanischen und der in Vivarais lebenden, kommt hier nur letztere in Betracht und unter den Gliedern dieses Hauses werden wir wohl an das hervorragendste in dieser Periode, an Pons de Montlaur zu denken haben. Offener Vorkämpfer des ständischen Herrentums gegen die mit der monarchischen verbündete episkopale Gewalt, nahm er u. a. lebhaften Anteil an der Vertreibung des Robert de Mehun, Bischofs von Puy (15. Febr. 1217). Auf die Dauer konnte er jedoch den vereinten Anstrengungen von Monarchie und Orthodoxie, der er als heimlicher Begünstiger der Albigenser gleichfalls unbequem war, nicht Widerstand leisten, Robert kehrte wieder zurück, wurde zwar am 21. Dez. 1219 ermordet,

aber auch unter seinem Nachfolger Etienne de Chalençon ruhten die Feindseligkeiten nicht. Pons unterlag vollständig, nachdem er schon 1218 seine Burg Argentière an den Bischof von Viviers abgetreten und im Nov. 1219 dem Könige Philipp II. Augustus für die Burg Montbonnet und 5 andere Burgen den Lehnseid hatte leisten müssen. Urkunden bei Vaiss.[2] VIII, 597, 728. Im J. 1222 scheint er nicht mehr gelebt zu haben, oder doch kriegstüchtig gewesen zu sein; denn in diesem Jahre erhob sich sein Sohn Eracle gegen Etienne; allein das ganze Unternehmen schlug fehl, Eracle wurde sogar gefangen und erlangte erst nach völliger Unterwerfung und Entrichtung eines Lösegeldes von 400 Mark Silber seine Freiheit wieder. 1246 lebte er noch, aber im folgenden Jahre wird seine Frau Marguerite d'Auvergne als Wittwe genannt. — Über Weiteres vgl. Mandet: L'anc. Velay 276; Baluze: Hist. généal. d. l. mais. d'Auv. I, 81; Tardieu: Hist. d. l. ville de Clermont I, 145, 155, 385.

Anm. 19. Bertran de Paris können wir wahrscheinlich auch in Urkunden nachweisen. In einem serment de fidelité d. d. 20. April 1197, den die Einwohner von Moissac dem Grafen Raimon VI. von Toulouse leisten, tritt ein Mann dieses Namens unter den als Zeugen fungierenden Edelleuten auf [Vaiss.[2] VIII, 442]. Aber ausser in diesem, schon Millot II, 446 bekannten Dokumente, figuriert er noch in einer Huldigungsacte d. d. 7. Nov. 1214 des Grafen Heinrich v. Rodez an Simon v. Montfort [Vaiss.[2] VIII, 657]. Zuletzt findet man ihn noch in einer Urkunde d. d. 15. Dez. 1224 über einen zwischen der Stadt Agen und den umliegenden Ortschaften abgeschlossenen Vertrag. [Champollion-Figeac: Rec. d. doc. inéd. I, 503; O. Schultz: Zs X, 593].

Anm. 20. Der Vorname der Gräfin von Rodez ist zwar wieder nicht genannt, allein wenn wir die Zeitperiode und die Zusammenstellung der Dame mit dem im 3. Geleite genannten Herrn Canillac berücksichtigen, werden wir doch wahrscheinlich zunächst an Yrdoina, Tochter der Beatrix de Canillac zu denken haben. Die Familie Canillac hatte ihre Besitzungen vornehmlich in Gevaudan, aber auch einige in Rouergue. Yrdoina, Universalerbin derselben, heirate in 1. Ehe den Grafen Guilhem de Rodez [Anm. 21] und in 2. den Deodat de Caylus, der mit Gui de Glotos [B. Gr. 123,1 und 193,1] tenzonierte; in den Albigenserkriegen stand er auf Seiten der Franzosen und wurde deshalb von Raimon VII. seiner Güter beraubt. [Gaujal: Et. hist. sur l. Rouergue II, 83, IV, 144].

Anm. 21. Der Herr von Canillac scheint Guilhem de Rodez, Sohn Hugos I. zu sein und wurde dann wahrscheinlich nach den Besitzungen seiner Frau so genannt. Er kam 1196 zur Regierung, sein Todesjahr aber ist nicht mit Sicherheit festzustellen, da gerade die dafür massgebende Urkunde durch einen Schreibfehler falsch datiert ist, doch wird für die dort stehende Jahreszahl: MCXXIX wohl MCCIX zu setzen sein; denn in der in Anm. 19 citierten Urkunde d. d. 7. Nov. 1214 wird schon sein Bruder Henri als Graf von Rodez genannt, während Guilhem zusammen mit Yrdoina noch in einem Dokumente d. d. 6. März 1208 vorkommt. [Vaiss.[2] VI, 269, VIII, 561; Bonnal: Comté et Comtes d. Rodez 153; O. Schultz: Zs. X, 593].

Anm. 22. Von Sordel und seinen Lebensschicksalen hat zuletzt gehandelt O. Schultz: Zs. VII, 202. Dabei wurde auch der andern in unserm Gedichte erwähnten Personen gedacht.

Anm. 23. Der hier angeführte Markgraf von Saluzzo ist Manfred III. Er wurde 1205 geboren, sein Vater Bonifacio starb 1212 und so folgte

Manfred, erst 10 J. alt, seinem Grossvater Manfred II. (1175—1215) und regierte bis 1244. [Muletti: Mem. stor-dipl. di Sal. II, 193—316, VI, 428].

Anm. 24. Revel (it. Revello) ist ein Städtchen ganz in der Nähe von Saluzzo. Das Nähere bei Muletti, wo dieser Ort sehr oft genannt ist.

Anm. 25. Persaval ist ein uns unbekannter Spielmann, dagegen werden wir in dem »tirador de Luserna« wohl den Peire Guilhem zu erblicken haben, wie dies auch Schultz und schon früher Cavedoni: Ric. stor. 43 gethan.

Anm. 26. Den Markgrafen von Encantarello zu ermitteln, ist mir leider ebenso wenig wie O. Schultz gelungen. Es handelt sich hier augenscheinlich um einen oberitalienischen Grossen, aber ich habe einen grossen Teil der hier einschlägigen Litteratur vergeblich nach ihm durchsucht. Die hss. *A I K* haben übrigens dafür »Cantarel«, womit aber ebenso wenig anzufangen ist. Einen Ort also können beide Namen wohl kaum bezeichnen. Zu erinnern wäre vielleicht auch noch, dass Uc Faidit (Stengel 46,12) das prov. Wort »cantarel« mit »qui cantat frequenter« übersetzt, allein ob uns dies irgendwie fördert, muss ich Scharfsinnigeren zu entscheiden überlassen.

Anm. 27. Nicolet ist Nicolet de Turin, vgl. Schultz: Zs. VII, 215.

Anm. 28. Darunter ist der Markgraf Guilhelm de Malaspina zu verstehen. Aimeric widmete ihm mehrere Canzonen und dichtete auf seinen Tod einen Planh [B. Gr. 10,10] vgl. Diez: L. u. W.^{2},349.

Anm. 29. Über P. de la Mula vgl. Schultz: Zs. VII, 194, nur hat Peire nicht, wie p. 197 steht, 2 Schmähllieder gegen die Spielleute verfasst, sondern nur eins, das unserige; sein 2. Lied [Eberts Jb. N. F. II, 153 und S^{ta} Agn. XXXI] greift die »ricx malvatz« an.

VII.

Texte.

Handschriftliche und metrische Bemerkungen.

1. B. Gr. 242$_{27}$ G. de Bornelh: Cardalhac, per un sirventes.

In 6 Hss. ist uns dieses Lied überliefert: A f° 205 v°c', C f° 28 v° b, D f° 136 a & b, H f° 39 c', I f° 118 und K f° 173 v° c'. — Von H sind mir jedoch nur die beiden Tornadas bekannt. Den vollständigen Text von 8 Str. und 2 Geleiten zeigt nur CK [und H?]; in AD fehlt die zweite Hälfte der III., die beiden ersten v. der V. Str. und die beiden Geleite; I ermangelt ausser den beiden letzteren noch der zweiten Hälfte der VIII. Str. — Die Hss. lassen sich zunächst in 2 Gruppen scheiden: AD einer- und CIK [H?] andrerseits; massgebend für diese Gruppierung ist schon die Umstellung der IV. und VI. Str. und die Lücke von AD in der III. — Bei der Wahl eines zu grunde zu legenden Textes müssen wir zunächst von ADI [und H?] als unvollständig absehen; die Frage zwischen C und K aber entscheidet sich zu gunsten von C [vgl. v. 13, 14, 28, 31, 32, 33, 36, 39, 45, 46, 47, 60]. An diese Hs. halte ich mich also im allgemeinen [auch bez. der Orthographie], lese aber mit K v. 3: mas für maus, v. 11: quals für qual, v. 23: vos es fort ben pres für vos fora b. p., v. 59: conques für usques, v. 73: mon für mas; auch v. 57 und 66 ist darnach ergänzt. In v. 20 verlangt die Grammatik: fossetz, es ist also entweder: que·us (mit A) zu lesen, oder de in allen andern Hss. zu streichen. v. 50: »coma per ces« versteht Tobler: »wie pflichtgemäss«; könnte es nicht auch »coma Perces« = »wie die Perser« heissen? Perces für das häufigere Persas, vgl. Meyer Rec. 96$_{28}$ oder Choix IV, 132; wenigstens scheint mir so der Plur.: »mas senestriers« eher erklärlich. v. 63 ändert Tobler: »ni« in »ab«. Endlich scheint auch in v. 61 mir die Lesart von C die relativ verständlichste zu sein. — Sonderbar ist es aber, dass die VI. Str. in der 3. p. sg. redet, alle andern Str. in der 2. p. pl.; sie ist jedoch in allen Hss. vorhanden und steht in AD sogar an vierter Stelle. — Auch ist der syntaktische Anschluss der letzten Verse dieser Str. nicht recht ersichtlich. — Gedr.: M. Ged. 230 C; ibid. 827 I.

Schema:

8a = és
8b = iers
8b
8a
8a
8b
8b
10c⏑ = énda
10c⏑

Das Gedicht besteht aus 8 neunz. coblas unisonans und 2 zweiz. Tornadas. Die v. haben je 8 S., nur die beiden letzten jeder Str. sind zehns. mit männl. Caesur nach der vierten S., ausgenommen v. 76 mit lyrischer Caesur oder solcher in der Mitte. — Die Str. gliedert sich in einen Aufgesang von 4 und einen Abgesang von 5 Z. Der Aufgesang hat 2 gleiche Pedes, der Abgesang 2 ungleiche Teile von meist 3 + 2 v. — Die Reime, von denen der in v. 66 nicht ganz correkt ist, sind ziemlich leicht zu finden; dagegen existiert dieselbe Strophenform nicht mehr. Reimwiederholungen in v. 37: 55 und 21: 52; ferner in v. 71: 76 und 72: 73, doch erregen die beiden letzten Fälle, als die Geleite betreffend, keinerlei Bedenken.

I. Cardalhac, per un sirventes,
M'es dig, qu'en venretz, soudadiers;
Mas enans que·us obra'l portiers,
Vuelh que m'offratz de loyng mercés;
Qu'un petit vos flaira l'ales,
E quar vos faitz trop prezentiers,
Per qu'es miels c'un pauc de deniers
Hom vos envi, c'om plus pres vos atenda.
Qu'afans es grans qui nos vir' o nos benda.

II. Non sai, mas ara ai apres
Quals se fo ia vostre mestiers:
Aug dir que fos arballestiers,
Qu'anc no·us plaguen colp demanes;
Mas pero si fos entrepres,
Ia fossetz long entre·ls derriers;
E cui creis aitals encombriers,
Li val trop mieilhs que'l pe o'l ponh lor tenda,
Que'l fass'om picitz ni l'esglaie ni'l penda.

III. Ara·us faitz galharz e cortes
Quais que·us fossetz de cavaliers,
E comfatz novas volontiers
E·us faitz privatz et entremes;
Mas de nom vos es fort ben pres,
Que non foratz bons pelliciers
Ni viure non pogras estiers,
C'adreitz non es en neguna fazenda;
Mas paucs percatz vos valh' un' avol renda.

IV. Autre conselh no·us der' ieu ies,
Quar non foratz bos escudiers,
Ni no·us seguir' autrui destriers,
S'a'l croc non s'afermes lo fres;
E quar voletz tant bons conres
E quar es glotz e lechadiers,
Non cre que·us acuella mostiers
Ni ia no·us don caritat ni prevenda,
Quar mal es faitz per escriure legenda.

1 cardaillac ADK cardeillac I seruentes DIK — 2 aug dir que u. AD soudaders I — 3 maus e. C qeu o. A portas I porters D — 4 uuoill qeil AD — 5 lalenz D — 6 fehlt AD — 7 cun paucs de diners D — 8 enuiulai que de pres A enui lai D — 9 nous lia o nous b. AD — 10 mas car o A no fai m. car o D — 11 cals fo ia lo u. A. qual C cals fo ia prims uostres m. D fon IK merces I — 12 dir aug A — 13 plagront A nos plagrem IK — 14 empero s. A. e pero s. D mas per so si fost IK — 15 derers D — 16 e cel cui uen tals destorbiers AD cres I — 17 assatz lles mieills que pe o poing li tenda A assatz es m. qe pe o ponh li t. D — 18 com la zorbe ol desglaie ol p. A com la orbe ol d. o. p. D — 20 quais quaissi vos fos CIK cains caissi vos fos D quais que vos fos A — 22 entiers I — 23-27 fehlt AD — 23 uos fora ben pres C — 27 mais IK — 28-31 ist VI in AD — 28 daria ges (1 +) A dera ges D uos der eu IK — 29 que D seratz A — 30 segria A segira D — 31 cros I sapoies AD fers K — 32 amatz AD conrers AD corriers I corrers K — 32 Lücke und dann e lecarders D car en g. IK — 34 no cuich A no cuit [illegible] iaus d. A ni qe vos d. D — 36 q[illegible]

V. Ara oimais, pos aissi es
Que non foratz bons fazendiers,
Albergaz quan poiretz premiers,
Ans que l'ostals sïa trop ples;
Quar ben sai qu'aitan avols res,
Quan lo mena sos chaitiviers,
Pensa cum sïa matiniers;
Passaz enans com un pauc de merenda,
Qu'om per enguan lo col no·us sobrestenda.
VI. Pero no vuelh ies que m'ades
Ni·m sï' a taula parsoniers;
Qu'ades serïa sieus sabriers,
Quan i aurï' un de·ls detz mes;
E sel que fai coma per ces
Totz sos afars mans senestriers,
Ni no veirïa voluntiers
Qu'om vai trescan dal dos a la guarenda
Que·l ven a far manta laid' oferenda.
VII. Omais despueis qu'enaissi es
Qu'apellatz es »ioglars laniers«,
Gardaz que vos fassatz paniers
A·ls ostes, ni ren que lor pes;
Quar pro aures lo iorn conques
Que·us meisser' autruis botelliers
E sïatz lur laus umaniers
E vulhatz mais pauc ben qu'om non vos venda
Que percassar rics dons ab riqu' esmenda.
VIII. Sapchatz qu'ieu·s dera si pogues,
Que·l coch' es grans e l'ops sobriers
Per so crezez mos chastïers
Qu'a mainhs d'autres n'es venguz bes;
E si anatz lai vas Rodes
E passatz entre· lhs montanhiers,
Laitz fregz no·us tenga, ni tempiers
Que a·l Dalfin non sïatz la calenda
E no·us qualra preiar que vos entenda.

37-38 fehlt AD — 37 pois a. I aras ... puois K — 39 poures p. IK — 40 lestals C plens DIK — 41 Lücke und dann que tant avols res D e nois taing qe tan a. r. A — 42 chaitivers IK — 43 pense A que pensan com (1 +) D — 44 enans p. ab u. A quenanz p. ab u. D — 45 uos s. AD uos perestenda IK — 46-54 ist VI in AD — 46 perquez AD per so ... mandes IK — 47 tailla A siaz a t. (1 +) D personiers IK — 48 anz .. lo s. AD — 49 puois cun dels detz hi agues m. A p. cuns d. d. etc D — 50 car s. AD com apreses A coma perses D — 51 affars m. s. A senestres D affars manz s. IK — 52 eu non iria u. A eu n. veria D — 54 donc la uenc f. m. laida fazenda AD — 55-56 ist 37-38 in AD — 55 aras dapois A ara puois (1 —) D — 56 lainiers ADK — 57 fehlt ACD que nō f. K — 58 fehlt AD 59-63 ist 23-27 in AD — 59 que lo iorn [aurez pro c. AD usques C — 60 que uos uen lautrui b. A queu uos und dann Lücke D meissera] lautrui (1 +) IK — 61 siatz lor aissi mainiers A sias lor lauzi maniers C e siaz lor llausi mainers D — 62 uoillatz ADIK pauc don c. nol AD — 63 gran don A ric don D — 63 ni r. e. ACDIK — 66 fehlt C pero AD — 67 mains autres nes ben pres A m. dautres n. b. p. D — 68-76 fehlt I — 68 passatz lai part r. AD — 69 ni p. K uenetz e. AD — 71 eab lo d. A cap l. d. D

1. Mon »Ben Coven« preiatz qu'el vos entenda
   E pes ades cum mais don e despenda.
2. E·ls rics malvatz preiatz que Dieus dissenda,
   Qu'ilh non amon pretz ni don ni calenda.

73-76 fehlt AD — 73 mas b. c. C bel c. H — 75 ls r. ... dessernda H als r. ... deissenda K — 76 qill no auon p. ni do H ni co calenda K.

2. B Gr. 119$_7$ Lo Dalfi d'Alvernha: Puois sai etz vengutz, Cardaillac.

Diesen Sirventes kennen wir aus den 3 Hss.: A f° 204 b D f° 136 b und O f° 96. In O wird er dem B. de Born d. J. zugeschrieben, was aber schon in Anbetracht des vorigen Gedichtes ohne Belang sein dürfte. Die Hss. gruppieren sich leicht: es steht DA zusammen gegen O, wie sich aus den Lesarten in v. 8, 10, 13 und dem abweichenden Texte von v. 21 ab ergibt.

Zur Constituierung eines kritischen Textes halte ich mich zunächst an die erste Gruppe der Hss.; denn diese zeigt nicht die Fehler von O in v. 10, 13, 18; und von ihr bin ich nur darin abgegangen, dass ich die V. und VI. Str. von O, trotzdem der Reim b in beiden nicht übereinstimmt nnd ausserdem der VI. Str. ein v. mangelt, dieselben doch (als VI. und VII. Str.) in unsern Text aufgenommen habe, da sie offenbar ganz in die eigenartige Situation des Liedes passen. Bei der engern Wahl zwischen A und D, die ja mit Ausnahme von v. 7, 14, 19, 22 ziemlich übereinstimmen, entschied ich mich für A, das wenigstens nicht die Lücken in v. 6, 19, 22 zeigt. Dagegen wird A zu emendieren sein in v. 3: Elïan (nach O) für Elïas; v. 4: que (nach O) statt e; v. 13: escudellas für escudelles; v. 14: que ... er' (nach DO) für car ... fos; v. 19: no für noi; v. 20: s'en (nach DO) für sin; v. 21: flaustels für flaustel; v. 22: sons novels für son novel; v. 24: flautas für flauias, wenn man nicht flaujols setzen will. Mit v. 28: amonediers (aus O) weiss ich nichts anzufangen [Etwa: seretz bos almosniers? St.]; auch v. 30 ist a·l in a·ls zu ändern. Zweifelhaft kann man auch sein, wie v. 6 zu interpungieren ist, d. h. ob man das Komma nach don' oder nach Bragairac setzen soll. Da mir nur die Beziehungen des E. Rudel, nicht aber die des E. Perbost zu Bragairac bekannt sind, so setze ich es an das Ende des v.

Gedr.: Herrigs Arch. 34$_{194}$ A; ibid. $_{384}$ O.

Schema:

$$\left\{\begin{array}{l} 8a = \text{àc, éns, èls, àr, órs, án} \\ 8a \\ 8b = \text{èl, ós, ós, ier, àr, étz} \end{array}\right.$$

$$\left\{\begin{array}{l} 8a \\ 8b \end{array}\right.$$

Der Dichter hatte wohl coblas doblas beabsichtigt, dann aber fehlt uns das Correlat zur jetzigen III., VIII. und IX. Str. in allen Hss., in O ausserdem noch eine V. Str. Mit den beiden aus O aufgenommenen Str. besteht das Gedicht aus 9 fünfz. isometrischen Str. und einem zweiz. Geleite. Nach v. 3 jeder Str. ist eine Pause, am deutlichsten in Str. I, V und VII, weniger in VI und VIII. Die Reime sind alle männlich (rim sonan leial). Denselben Bau der Str., aber andere Reimsilben, zeigt noch B Gr. 275$_3$ und 293$_6$ (wo aber der Reim b durch alle Str. bleibt). Reimwiederholung in v. 13 : 20 : 25.

I. Puois sai etz vengutz, Cardaillac,
D'un novel sirventes vos pac
Que portetz N'Elïan Rud
Que s'anc ab bona dompna iac
Per s'amor vos don un poudrel.

II. E si lo·us don' a Bragairac,
N'Elïas Perbost lo·us estac
E vos don sella e bardel;
E si·us mena pescar a·l lac,
Greu metretz langost' en clavel.

III. Ia mais non seretz bons sirvens
En claustra per portar presens
Catr' escudellas e mans dos;
Que, si·l bros er' un pauc boillens,
Tost n'aurïatz chautz los talos.

IV. Tart iogaretz ab tres coutels,
Si cum fazïa Coindarels,
Gitan en sus e pois en ios;
Ni no tenretz mais detz anels,
S'en chascun det non metetz dos.

V. Mais non sabretz sonar flaustels
Ni non viularetz sons novels,
C'a·l viular vol viula mans dos;
En flautas ni en caramels
Non faretz acordar los sos.

VI. Grieu sabretz cuzir ni taillar,
Spaza furbir ni fren daurar,
Ni non es bos amonediers,
Ni no·us poires a dreig segnar,
Ni mans ioinz venir a·ls mostiers.

VII. Maior paor ha de pouzar
. . . . . .
Que d'engraillar cel qui vos fier;
E qui·us rend en cap vostre par,
Non tengatz l'autre per entier.

VIII. Ia mais noi·s dopte »Gaisd'Amors«
Que vos li embletz sas tabors,
Ni sas tauletas per sonar,
Si a un de·ls engignadors
No·us fazïatz autra man far.

IX. Greu taillaretz mais a desc pan,
Ni no·us veirem bon escrivan,
Ni ben figas non pelaretz,
Ni montaretz en aut altan,
Si long' escala non auretz.

1 Girautz sa·us mandet ben en van,
Quan vos dis que a mi vencsetz.

2 seruentes D — 3 nelias AD — 4 esanc AD — 5 poldrel D — 6 e fehlt D en braierac O — 7 per bon D prebost lo e. O — 8 edone uos selle panel O — 9 en l. O — 10 grieu meteres gost el clauest O — 11 bos s. DO — 13 catrescu delles A catressou d. D quaustres cuellas em sem uos O — 14 sil o brous D selo brous O car ... fos A — 15 cauz .. talons D — 16 cotels D ia mais non bordretz a. c. O — 17 tan gien con sol far condarels O — 18 gitant ... puois D nitragietz non uos er bels ni bos (1 +) O — 19 noi A noi und mais fehlt (2 —) D tendrez D ni ia non compretz dels anels O — 20 sin A dez D metest O — 21-25 fehlt O — 21 ferez s. flestels D faustel A — 22 non fehlt (1 —) D son nouel A — 24 flauias A — 26-35 fehlt AD — 30 al m. O — 36-47 fehlt O — 36 no d. D — 39 si ia u. D — 40 non D — 41 tallarez ades D — 45 longa scala D — 46 g. uos m. b. enua D — 47 qant .. a me D.

3. B Gr. 119s Lo Dalfin d'Alvernha: Joglaretz, petitz Artus.

Zwei Hss. besitzen dieses Lied: A f° 204a und D f° 135d und 136a. Erstere ist Grundlage meines Textes; denn — obschon darin die beiden letzten Wörter von v. 2 und 4 offenbar verwechselt wurden und v. 45 vergessen ist — zeigt sie doch nicht (wie D) die Verstösse gegen die Flexion in v. 1, 27, 32; die Lücke in v. 33 und die falschen Lesarten in v. 17, 22, 26, 39. Dagegen ist A durch D zu bessern resp. zu ergänzen in v. 2, 4, 45. Kleinere Fehler in v. 7: poz für pos, v. 18: quant für quand, v. 20: descuscha für descucha und v. 29: ioglaretz für ioglaret.

Gedr.: Herrigs Arch. 34₁₀₄ A.

Schema:

$\left\{\begin{matrix}7a \\ 6b_{\smile}\end{matrix}\right.$ = us, òs, àr, àr, èls / isca, ura, uscha, ésma, épchas

$\left\{\begin{matrix}7a \\ 6b_{\smile}\end{matrix}\right.$ | $\left\{\begin{matrix}7a \\ 6b_{\smile} \\ 7a \\ 6b_{\smile} \\ 6b_{\smile}\end{matrix}\right.$ |

Das Gedicht hat 5 neunz. Str., die sich wieder in einen vierz. Aufgesang von je 2 zweiz. Pedes und in einen unteilbaren fünfz. Abgesang gliedern. Die Verse, deren Reime in jeder Str. wechseln, sind teils von 6, teils von 7 S., erstere stets weibl., letztere männl. Die Reime sind, mit Ausnahme von -àr, für den in der III. oder IV. Str. eigentlich ein anderer stehen sollte, und von -òs und -èls, alle rim car. Keine Wiederholungen. Ebenso — aber mit andern Reimen — sind gebaut B Gr. 366$_6$ (wo aber der Reim b durch alle Str. bleibt) und 475$_{19}$.

I. Ioglaretz, petitz Artus,
Si vols t'enioglarisca
Ni vols segre aquest us
Dreitz es qu'ieu t'en garnisca:
Non anar ton grat deius,
Que·l fams, cre, que·t delisca,
S'intrar poz per pauc pertus,
Bos maniars non gandisca,
Qui que puois t'escarnisca.

II. Artus, si t'es bons lo bros,
Beu ne a desmesura
E vir' a·ls autres lo dos
Que non veion l'ointura;
Non trïar ia pel ni os
Flamier ni crosta dura
Ni pan, on raton fant cros,
Car per ratonadura
Es fols gartz quant endura.

III. Artus, ia non t'azirar
Qui·t laidis ni·t descuscha,
Ni ia os por non gitar,
Don cans apres tei cruscha;
Ni de gras bro non trïar
Pel ni petita buscha,
Car lo pieitz fai adamplar,
Sol garde com noi tuscha,
Joglars imple la ruscha.

IV. Una ren te vuoill mostrar,
Joglaretz, don t'acesmar:
Que ia deiuns non anar
Ab ton grat en caresma;
Que·il calors ab deiunar
Art tot lo cor e blesma,
E ia bro non soanar
Per oli ni per cresma,
Fols es qui trop s'elesma!

V. Tu es ioglaretz novels,
Ogan no cre recepchas
Draps entiers envoutz de pels,
Ni as don los soisepchas;
Anz iairas en tos drapels
Per angles e per grepchas,
Pois auras dopliers mantels
Semblans darceils desepchas,
Quant Dieus volra qu'erepchas.

1 ioglaret D — 2 qieu te garnisca A — 4 tenioglarisca (1 +) A — 7 pos A puos D — 10 bos D — 13 ueian lontura D — 14 no .. ni D — 16 fan D — 17 per que ratondadura D — 18 qand D — 19 tairar D — 20 descucha A discuscha D — 21 pur D — 22 te ruscha D — 25 que l. D — 26 garden coi noi t. D — 27 ioglar D — 29 ioglaret AD taseima D — 31 careima D — 32 que calor D — 33 ar lo c. eblema (1 —) D — 35 creima D — 36 selema D — 37 oian no D — 39 e uoiz D — 42 crepchas D — 43 puois .. doplers D — 44 deepchas D — 45 fehlt A.

4. B Gr. 80$_{17}$ B. de Born: Fulheta, vos mi preiatz que ieu chan.

Dieses Lied bringt uns nur die Hs. M und nach ihr ist es gedruckt bei Stimming: Ausg. d. B. de Born 156 No. 17, vgl. ibid. 88 und 263; und bei A. Thomas: Poésies complètes de B. de Born, Toulouse 1888$_{81}$ No. XXI. Die notwendigen Verbesserungen ergeben sich leicht; auch Toblers Emendationen zu Stimmings Text sind aufgenommen; so wie er hatte auch schon Raynouard: Lex. rom. V 49 den v. 8 lauten lassen.

Schema:

$$\left\{\begin{array}{l}\{\begin{array}{l}10\,a = \grave{a}n\\ 10\,b = i\end{array}\\ \{\begin{array}{l}10\,a\\ 10\,a\end{array}\end{array}\right.$$

$$\left\{\begin{array}{l}7\,c_{\smile} = oia\\ 10\,a\\ 10\,a\end{array}\right.$$

Das Gedicht zählt 5 siebenz. Str. und 1 dreiz. Tornada. Die Str. — coblas unisonans — gliedern sich in einen Aufgesang von je 2 zweiz. Pedes und einen ungeteilten Abgesang (Cauda). Die Gliederung könnte in der II. und besonders in der III. Str. schärfer hervortreten. Die Verse sind mit Ausnahme eines siebens. weibl. alle zehns. männl. Die letzteren werden durch die Caesur in 2 Glieder von gewöhnlich 4 + 6 S. zerlegt, doch ist dies nicht ganz konsequent durchgeführt; denn wir treffen auch eine Zerlegung von 6 + 4 S. in v. 7, 13, 15, 23 oder in 7 + 3 S. in v. 1. — Das »Korn« (rims espars oder brutz) — oia, wobei die Provenzalen keinen Unterschied in der Qualität des o gemacht zu haben scheinen, ist ein rims cars; rim equivoc liegen vor in v. 4 : 30, 6 : 35, 15 : 24, ferner in v. 14 : 22, 33 : 36, doch sind die beiden letzten Fälle aus grammatischen und formellen Gründen zu rechtfertigen. — Dieselbe Form und gleiche Reims. zeigt nur noch ein Lied und zwar desselben Verfassers: B Gr. 80.

I. Fulheta, vos mi preiatz que ieu chan,
Pero non hai ni senhor ni vezi,
D'aquest afar aia cor ni talan
Ni vuelha ges qu'en chantan lo casti;
Mas vos que tenes a ioia
Anta ab pro mais que honor ab dan
Et aves mal chauzit, a·l mieu semblan.

II. La raucha vos, don cridatz en chantan
E·l niegre cors, don semblatz Sarazi,
E·l paupre mot que dizes en contan
E quar flairatz sap e goma e pi
Con avols gens de Savoia
E quar es lag garnitz e mal estan
Ab que·us n'anes, farai vostre coman.

III. Ara parra de prez quals l'a plus gran
De totz aquels qui·s leveron mati:
Mesiers Conratz l'a plus fin ses enjan
Que·s defen lai a Sur d'En Saladi
E de sa mainada croia;
Dieus l'acorra! que·l socors vai tardan,
Sols aura·l prez, pos sols suefre l'afan.

IV. Mesiers Conratz, a Jesu vos coman!
Qu'ieu fora lai ab vos, so vos afi,
Mas laissei m'en, quan vi que li plus gran
Si croiçavan, li rei e li princi;
Pueis vi midons bell' e bloia
Per que mos cors mi vai afreolan;
Lai for' ab vos, s'ieu saupes aitan.

V. D'En »Oc e No« no·m vau ara duptan,
Quar peza li, si nulha re·l casti,
E·l reis franceis vai si trop apriman
Ez ai paor que venha sobre mi;
Mas anc a·l seie de Troia

5 o. t. M que Tobl. — 16 aqells M — 17 mesier M — 22 conrat M — 25 primsi M — 27 per qes M — 32 me M.

Non ac tan duc, prince ni amiran
Con ieu ai mes per chantar a mon dan.
1 A mon Ysembart part Troia
Vai, serventes, e di li·m qu'ieu lo·l man,
Qu'a·ls reis crozatz es amta quar non van.

34 prince M — 36 Ysombart M.

5. B Gr. 80₁₆ B. de Born: Fulheta, ges autres vergiers.

Auch dieses Lied steht nur in M und ist darnach gedruckt bei Stimming: Ausg. d. B. de Born 156 No. 16; vgl. ibid. 89 und 262, Suchier: Litt. Bl. f. g. u. r. Phil. 1880 No. 4; und bei Thomas a. a. O. 136 No. III.

Schema:

8a = iers
8a
8b = àt
8b

7c∪ = àta
8b
7c∪

Das Gedicht besteht aus 4 siebenz. coblas unisonans und einer dreiz. Tornada. In der Hs. ist nach v. 28 Raum für eine (V.) Str. freigelassen. Die Str. gliedert sich in einen Aufgesang von 2 zweiz. Pedes und einen unteilbaren Abgesang (Cauda) von 3 v. Die v. sind sieben- oder achts., erstere weibl., letztere männl. Die Reime sind leicht; rim equivoc in v. 5 : 21 : 26, 17 : 30, aber sie sind einerseits wegen der Verschiedenheit des Sinnes, andrerseits als im Geleite stehend, erlaubt. Bertran hat die Strophenform [und wahrscheinlich auch die Melodie] dieses Liedes der des R. d'Aurenga: A·ls durs crus cozens lausengiers nachgeahmt; denn letzteres zeigt auch dieselben Reims. und Raimbaut starb 1173, unser Gedicht aber kann nicht vor 1188 entstanden sein.

I. Fulheta, ges autres vergiers
Non fai fulhar mars ni febriers,
Mas vos que vezem trop cochat
De montanha sai devalat
Enanz que granz cauz s'abata; 5
Qu'ieu ai ia vist albre fulhat
Que·s cocha, pueis gels lo mata.

II. Mas totz temps isses voluntiers
De vostra terr' ab los primiers,
Anz que sïa li flors e·l prat, 10
E fatz conte de paupertat
Con vos e vostr' asïata
Ha tengut l'inverns enserrat
Qu'anc uns no·n passet la lata.

III. Fulheta, sïas soudadiers 15
N'Archimbaud qui nasquet derriers,
Que l'autres o ha tot laissat
De proez' ez el gazanhat;
E pos leu e gen barata
E·l vei adreit ez alinhat 20
Lau qu'en proeza s'abata.

IV. Na Tempra, vos es trop leugiers,
E fatz o quoma esparviers,
Que·s laissa quant ha randonat,
Mas ieu con sahus aficat 25
Desqu'en la rota m'abata,
Non aurïa mil ans camjat
Qu'ieu sivals tot iorn noi glata.

1 Na Tempra, ges de Lieuchata
No sui, anz o hai tot laissat 30
Ez estauc a Damïata.

1 fulhetas M — 3 vos es M vezem Tobl. — 4 deuailat M — 7 ges l. m. M — 15 fulhetas M — 17 tout M lautres o ha tot laissat Such. — 22 tempre M — 26 desquem M — 27 aurials mils M.

6. B Gr. 80₂₄. B. de Born: Mailolis, ioglars malastruc.

Auch diesen Sirventes besitzen wir ausschliesslich in der Hs. M f° 228 und darnach ist er gedruckt bei Mahn Ged. 1005; in kritischem Text bei Stimming: Ausg. d. B. de Born 171 No. 24, vgl. ibid. 90 und 271 und bei A. Thomas a. a. O. 138 No. IV.

Schema:

8a = uc
8b = ós
8b
7c$_{\smile}$ = alha

8b
8b
7c$_{\smile}$

Das Gedicht hat 5 siebenz. Str. und 4 dreiz. Tornadas. Die Str. sind coblas unisonans; der Aufgesang hat 4, der Abgesang 3 v. Die Gliederung ist in allen Str. deutlich ersichtlich. Der letzte v. des Auf- wie des Abgesangs hat 7 S. und weibl. Ausgang; alle andern v. sind achts. und männl. — Dieselbe Strophenform und gleiche Reims. liegen vor in

B Gr. 229$_4$ (302$_1$) G. Raimon: On son mei guerrier desastruc.
B Gr. 284$_1$ Cant. Aiguillo: Ar ai ieu tendut mon trabuc.

G. Raimon können wir in die zweite Hälfte des 13. saec. setzen [vgl. O. Schultz: Zs. VII 231 gegen Milá: Los trob. en Esp. 432, der Guilhem's Zeitgenossen Mola als unter Alfons II. v. Aragon (1162-96) lebend annimmt]. Von 284$_1$ vermutet Chabaneau: Rev. d. l. rom. 25$_{222}$, dass es Bertran zuzuschreiben sei, während er unsern Sirventes als von Cantelmet verfasst ansehen möchte. Für ersteres hat er allerdings keinen weiteren Grund als die Schärfe des Tons, mit der sich der Verfasser von 284$_1$ gegen einen ungenannten Baron wendet, welchen Chabaneau mit dem von B. de Born auch anderweitig [z. B. Stimming 44$_{26}$] angegriffenen Elias V. Talleyrand, Grafen von Périgord (1166-1205) identifizieren möchte. Seiner zweiten Vermutung aber dürfte doch der Umstand widersprechen, dass die Spielleute ihre Bitte um Sirventese fast durchweg an berühmte Trobadors richteten, zu diesen aber zählte Cantelmet sicher nicht. Ist dagegen der in 284$_1$ angegriffene Baron wirklich der oben erwähnte Elias, so besitzen wir kein Criterium für die Entscheidung der Priorität dieser Strophenform, obwohl ja die Wahrscheinlichkeit doch etwas für Bertran sprechen dürfte.

Die Reime -uc und -alha sind rim car; Wiederholungen in v. 2 : 13 : 34 . 43, ferner in v. 7 : 18, 10 : 36, 27 : 40, doch sind die 3 letzten Fälle gestattet.

I. Mailolis, ioglars malastruc,
Pos acoindat m'a hom de vos
E mi venes querre chansos,
En talent ai qu'ieu·s en valha,
Quar iest avols e semblas bos
Mieills fora, fosses campios
Que viure d'autrui coralha.

II. Aital solatz m'aves faissuc
Qu'autr' om en serī' enuios,
Ez es plus nescis que montos,
E canta plus clar li gralha;
Porc, com regarda millargos,
Fai meilhor escoutar que vos,
O nafrat, quant hom lo talha.

III. Qui·us appellava paoruc
Semblarīa que ver non fos,
Quar iest granz e ioves e tos
Fas semblan qu'aias coralha;
Mas lai o lebres es leos
Vos iest vollpills e nuaillos,
Flacs ses tota defensalha.

IV. Dedintz iest plus caus d'un sāuc
Ez as menor cor c'uns soiros,
Mas lo feges et lo polmos
Es granz sotz la cabeçalha;
Ez iest de matin someilhos
Que, qui·us sona un mot o dos,
Fas semblan que no·us en calha.

V. Mal vos tenen per asertuc
D'armas en la ost de·ls basclos,
Que un non hi a de·ls garços
Que denan vos non assalha;
Si·s defendīan ab melos,
Cascus intrer' i anz que vos,
S'avīas elm e ventalha.

1 Lai on sentes raustir montos
Vos fas de l'intrar plus cochos,
Qu'a·l pal ni a la serralha.

2 E non es tan grans lo roinhos
Qu'en un sol morsel o en dos
Non l'enpanses qui·l vos talha.

2 a comdat M — 9 quautroms M — 15 quieus M — 20 vos est M — 23 maior M — 24 le f. e le p. M — 29 mas M — 41 llenpasses M —

3 Raimon de Planel, quar es pros,
Vuelh qu'auja·l sirventes de vos
E·l sons iesca·n ab trebalha.

4 Car sordeis chantas que paos
E gavainhas los motz e·ls sos,
Per qu'es fols qui los vos balha.

43 ueilh qa mal M — 45 sordei M.

7. B Gr. 406₁ R. de Miraval: A Dieu me coman, Baiona.

Die Ueberlieferung dieses Sirventes beschränkt sich auf die beiden eng verwandten Hss.: C f° 86 und R f° 86, die denn auch nur geringe Verschiedenheiten bieten: v. 10, 16, 21, 31, 32, 34, 43, 48; in v. 50 hat C eine Lücke, in v. 49 beide Hss. den gleichen Fehler. — Auf Grund von v. 21, 29 und der Lücke in v. 50 und 52 habe ich mich für R entschieden; auch v. 34 dürfte dafür sprechen; denn Gentesqui spielt in Raimons Leben eine viel hervorragendere Rolle als der Herr von Montesquieu. Dagegen gibt C richtig in v. 10: tan paupre·t für tans paupretz, v. 11: vestit für vestitz, v. 14: tal für tals, v. 15: denier für deniers, v. 16: bona für baiona, v. 27: s'el für sil, v. 43: no·s für vos, auch in v. 31 ist wohl die Lesart von C einzuführen, in v. 2 ist das von beiden Hss. überlieferte t'a in t'an zu ändern (Tobl.) und in v. 49 nach vai ein t'en einzufügen.

Gedr.: Mahn Ged. 8 C, ibid. 540 R, z. T. bei Diez P. d. Tr.² 44, Balaguer: Hist. pol. y litt. etc. I 275. — Uebersetzung bei Millot: H. de Tr. II 419, Mahul: Cartul. de Carcass. III 81, Balaguer a. a. O. VI 269, Rutherford: The troub. etc. 208. — Anmerkungen bei Mahn Ged. I 238.

Schema:

$$\left\{\begin{array}{l}\left\{\begin{array}{l}7\,a_{\smile} \\ 7\,b\end{array}\right. = \text{óna, óna, ànta, óna, órna, ànta} \\ \left\{\begin{array}{l}7\,a_{\smile} \\ 7\,b\end{array}\right. = \text{ut, ier, ós, ier, ieu, ós}\end{array}\right.$$

$$\left\{\begin{array}{l}8\,b \\ 7\,a_{\smile} \\ 7\,b \\ 6\,a_{\smile}\end{array}\right.$$

Das Gedicht besteht aus 6 Str. von je 8 v. und einer vierz. Tornada. Die Gliederung der Str., die in der II. Str. etwas schärfer hervortreten könnte, ergibt einen Aufgesang von je 2 zweiz. Pedes und einen unteilbaren vierz. Abgesang. Wie man aus dem Reimschema ersieht, ist das Gedicht nicht formell durchgebildet; welche Art von Str.-Ordnung der Dichter beabsichtigte, ist jedoch schwer zu sagen; es zeigen nämlich sowohl Str. II und IV, als auch III und VI identische Reims., während Str. I und II nur durch den Reim a gebunden sind, wogegen Reim b wechselt. Einer Umstellung der Str. aber widerspricht Sinn und Wortlaut der einzelnen Str. — Denselben Bau zeigen noch B Gr. 236₁₀, 242₁₁, 366₁₉; aber nur

B Gr. 242₁₁ G. de Bornelh: Tals gen prezic' e sermona
und B Gr. 366₁₉ Peirol: Mainta gens me mal razona

zeigen gleiche Reims.; Guiraut und Peirol sind Zeitgenossen, beide Lieder sind Sirventese und beziehen sich auf den dritten Kreuzzug, ermangeln aber sonstiger Anhaltspunkte zur Feststellung ihrer Entstehungszeit, doch dürfen wir wohl Guiraut die Priorität dieser Strophenform zuerkennen, wenigstens sprechen seine coblas unisonans für ihn, während bei Peirol die Reime in jeder Str. wechseln. — Bezüglich der Reime in unserm Gedicht ist noch an die refrainartige Wiederholung von v. 1 und 8 zu erinnern, ferner an die identischen Reimwörter in v. 6 : 25 und 8 : 32; in v. 38 steht »biorna«, vielleicht eine Nebenform von »biorda«; v. 12: pauprier für das gewöhnliche paupriera.

I. A Dieu me coman, Baiona,
Cal dïable t'an tengut!
Cant est sirventesc no·t sona,
Ben t'en deus clamar perdut;
Qu'ieu t'agra dat caval maucut
Ab sella de Carcassona
Et entresenh et escut
De la cort de Narbona.

II. A Dieu me coman, Baiona,
Tan paupre·t vey a sobrier,
Mal vestit ab avol gona;
Mas ie·t trairay de pauprier
Ab un sirventesc que·t profier,
Tal que sent don hom sermona,
Que·t valra mais que denier,
Ni que rauba fort bona.

III. Ins e·l Carcasses te planta,
Mas er no·t nomni·ls baros,
Qu'ops n'i aurïan caranta
Sirventes a dir los pros;
Car greu trïar fay un ni dos
Mest corteza gent aitanta,
E tu pren los guizardos
E pueys d'aqui t'avanta.

IV. Passaras a Carcassona,
Iras a 'N Peire Rotgier,
E s'el be e gent no·t dona,
Ye·t doblarai ton loguier;
E pueis iras a N'Olivier
Que·t dara rauba gordona
De sãun vairet leugier
O de·ls draps de Narbona.

V. Baiona, pauc te soiorna
E vai t'en a 'N Gentesquieu,
Qu'el no·t fara cara morna
C'om pus alegre no vieu;
Anz te dara caval braidieu,
Tal que ben cor e bïorna
E vestimenta d'estieu
Ben estan et adorna.

VI. A 'N Bertran de Saissac chanta
Sirventes e mais chansos,
E di·l que no·s teng' az anta,
Quar premier non l'ai somos;
E ia de luy no·t partras blos,
C'un caval c'a col de ganta
No·t don per amor de nos
Si dars non l'atalanta.

1 A N'Aymeric vai t'en cochos
Que ta nessieira t'escanta
Per caval que·t sïa bos
Ab cabestr' et ab manta.

2 ta CR t'an Tobl. — 3 sirventes C — 6 cella C sela R — 7 entressenh R — 10 tam paupret C tans paupretz R — 11 uestitz R — 13 siruentes C — 14 tals R — 15 deniers R — 16 f. baiona (1+) R — 21 quar griar fa (1—) C — 22 gen C — 23 guiardos C — 27 silh C sil R — 29 e fehlt (1—) C — 31 saua v. R. — 32 del drap C — 34 mont esquiu C — 43 que uos R — 45 lay n. C — 48 si dar no li a. C — vai c. (1—) CR — 50 nescieira res und dann Lücke C — 52 ab c. und dann Lücke C.

8. B Gr. 406ıı R. de Miraval: Baiona, per sirventes.

Auch dieses Lied besitzen wir nur in C f° 86 r° und v° und R f° 85c. Geringere Textunterschiede zwischen beiden in v. 15, 28, 35, dagegen steht das Geleit nur in C. In dieser Hs. ist jedoch auf f° 86 v° eine Miniatur herausgeschnitten und damit zugleich fast die ganze I. Str. und die Schlussworte des Geleits verstümmelt. Zur Wahl von R als Grundlage meines Textes bestimmten mich die fehlerhaften Lesarten von C in v. 15, 28, 32. Dagegen muss ausser in dem Geleite R noch mit Hülfe von C emendiert werden in v. 11: barsaunes für barsalones, auch verlangt dort der Sinn ein can für car; ferner halte ich v. 35 die Lesart von C: bailimen für besser als die von R: bastimen; v. 37 brauchen wir einen Conditionalis, poirïatz ist unmöglich, also pogratz für poiratz; v. 39 könnte prezes das mit dem flexiv. s des Pl. versehene Part. pft. pass. sein, doch ist diese Form für R. de Miraval noch nicht gut denkbar, und wir haben es also wohl als 2. p. pl. Pft. zu fassen, dann aber »a tans« in »aitans« zu ändern, ebenso v. 42 que·l für que.

Gedr. Mahn: Ged. 541 R. Milá y Fontanals: De los trob. en Esp. 115. Balaguer: Hist. pol. y litt. VI$_{211}$; z. T. bei Diez: P. d. Tr.^{2}$_{88}$. — Uebers. bei Millot: Hist. d. Tr. II$_{420}$, Milá a. a. O. 114, Balaguer a. a. O. VI$_{270}$.

Schema:

7 a = és
7 b = ós
7 a
7 b

7 c = én
7 D ⌣ = óna
7 c
7 d ⌣
7 e = àr
7 e

Das Gedicht besteht aus 4 zehnz. coblas unisonans und einer sechsz. Tornada. Die Str. sind gegliedert und zwar in einen vierz. Aufgesang, der sich wieder in 2 gleiche Pedes zerlegt und einen Abgesang von 6 Z. Die Gliederung ist überall, ausgenommen in der IV. Str., gut durchgeführt. — Ein Gedicht von identischem Strophenbau existiert im Prov. nicht mehr. — Die Reime sind alle rims commus; genau durchgeführter Refrain und keine Reimwiederholungen.

I. Baiona, per sirventes
Sai be qu'iest vengutz mest nos,
Et ab aquest seran tres,
Qu'ieu vo·n avïa fatz dos,
Dont mant aur et mant argen
Avetz guazanhat, Baiona!
E mant uzat garnimen
E d'avol raub' e de bona,
Aras, cant res no vo·n par,
Cuiatz vo·n renovelar.

II. Can sai passetz Barsaunes
Entre·ls Catalas ioios,
Serdanha ni Girones,
Sai que venguetz a rescos;
Car s'anassetz a prezen,
Ben agratz rossin, Baiona!
Mas venguetz coma sirven
Aissi com sel que lairona,
Doncx pessatz de·l retornar,
Que sai no·us podetz selar.

III. Nostre reis aragones
Que val mais de totz los pros,
Vuelh renovelh vostr' arnes,
E diguatz m'a·ls companhos
Qu'el sieu gai captenemen
Volgra sai vezer, Baiona!
Qu'entre nos fug lo ioven
Et us ricx no s'abandona,
Per qu'ieu am mais domneiar
Que mo mal senhor forsar.

IV. Si ia mais es tant cortes
Que veyatz lo rei N'Anfos,
Clamatz li cinc cens merces
Qu'en una de sas maios
Vos des calque bailimen;
E s'eratz portiers, Baiona!
Pogratz penre venjamen
De·ls colps qu'e vostra pressona
Aitans prezes a l'intrar,
Tant qu'era·us fan ranqueiar.

1. A·ls Catalas diguatz gen
Non lur enuege, Baiona!
Que·l domnei plus avinen,
Aitan quan mar revirona,
Podon a Lombers trobar
Ab N'Alazais, e·l plus car.

11 car CR barsalones (1 +) R — 15 auzessetz C — 20 celar C — 24 d. als C — 25 guay C — 28 un rics nos nabandóna C — 20 Bei domnei bricht die Zeile ab, ar ist in der folgenden vergessen C — 31 etz tan C — 32 reys namfos C — 34 maizos C — 35 bastimen R — 36 sieratz C — 37 poiratz CR — 38 qua v. persona C — 39 a tans CR — 41-46 fehlt R — 43 que C — 46 Durch den oben erwähnten Ausschnitt sind die letzten drei Worte in C verloren, doch hat sie Milá noch gelesen.

9. B Gr. 406$_{29}$ R. de Miraval: Forniers, per mos enseignamens.

Dieses Lied liegt uns nur in den beiden Hss. A f° 206 b und D f° 137 d und 138 a vor. Beide zeigen die fehlerhafte [illegible] lerholung von v. 58, sonstige kleinere Unterschiede in v. 10, 11, [illegible] 32, 41, 46 und besonders

v. 38, 60, 62, während in D v. 27 ganz und v. 43 zum Teil fehlt. Aus diesem Grunde und in Rücksicht auf Lesarten, wie sie v. 10, 11. 12, 20, 31, 41 bringen, habe ich mich für A entschieden; ausserdem ist das zweite Geleit nur in dieser Hs. verständlich. Besserungsbedürftig dagegen ist A in v. 22: eratz für iratz, v. 38 en partatz für enportatz (Tobl.) und v. 61: pieitz no prendatz für que p. p. (Tobl.).

Gedr.: Herrigs Arch. 34196 A. — Uebersetzungen bei Millot: Hist. d. Tr. II430, Rutherford: The troub. 203, Balaguer: Hist. pol. y litt. VI 268.

Schema:

8a = éns
8b = utz
8a
8b

4c = àtz
4c
4c
4c
4c
3d ⏑ = àire

Das Gedicht umfasst 5 zehnz. coblas unisonans und 2 sechsz. Tornadas. Die Str. gliedert sich in einen Aufgesang von 2 zweiz. Pedes und einen ungeteilten sechsz. Abgesang (Cauda). Die Gliederung ist überall — am wenigsten vielleicht in der III. Str. — gut durchgeführt. Die Reime sind leichte, d = aire ist ein »Korn«, aber leider zeigt unser Gedicht zahlreiche Wiederholungen. Zwar lässt sich die von D in v. 38 durch A beseitigen, aber es bleiben doch eine ganze Anzahl teils erlaubter, teils nicht erlaubter übrig. So in v. 8 : 36 : 55, 9 : 51, 16 : 61, 47 : 54, 19 : 28, wo »pechatz« aber vielleicht verschiedene Bedeutung [Ungemach — Sünde] hat. — Dieselbe Strophenform und identische Reimsilben zeigen:

B Gr. 142$_2$ Esperdut: Qui no dizïa·ls faitz dolens.
242$_{12}$ G. de Bornelh: Aquest terminis clars e gens.

Esperdut tenzonirte mit Pons de Montlaur, welcher in der zweiten Hälfte des 12. und in dem ersten Viertel des 13. Jahrh. lebte. Alsdann sind Raimon, Guiraut und Esperdut Zeitgenossen, zumal wenn die Ansicht von Suchier: Eberts Jb. N. F. II$_{192}$ begründet ist, dass Raimon nicht 1190, wie Diez glaubt, sondern schon 1180 zu dichten begonnen habe. Historische Angaben fehlen in den 3 Gedichten, und so werden wir wohl die Frage, wer diese immerhin etwas ungewöhnliche Strophenform zuerst verwendete, unentschieden lassen müssen, obgleich die Wahrscheinlichkeit für die Canzone des doch etwas älteren Guiraut spricht.

I. Forniers, per mos enseignamens,
Auch dir, qu'etz sai a me vengutz,
E pois Dieus fai per vos vertutz
Que·us voletz partir de·ls sirvens:
Bei·s taing assatz
Que aprendatz,
Cum vos formatz
Entre·ls prezatz
E que sïatz
Bos chantaire.

II. Ops vos er tot primieiramens
C'oblidetz lanss' e dartz agutz;
Ospitals e monges tondutz
E totz homes obedïens
Asseguratz
Que no·ls prendatz;
Jazers e·ls blatz
Sï' oblidatz
Ab mains pechatz
Que fai laire.

III. Los laitz deschausitz sagramens
Que fazïatz, quant eratz nutz
Delonc lo taulier remasutz,
E los vilans motz recrezens
Amics, laissatz,
Que no·ls fassatz,
Ni no·ls digatz;
Que grans pechatz
Es, so sapchatz,
A retraire.

IV. Anquar non sai vas cal de·ls vens
Iretz, tro que sïatz mogutz,
Mas ben vuoill que·m portetz salutz
A'N Raimon Drut qu'es tant valens;

1 enseingnamens D — 2 ques D — 3 puois D — 4 seruenz D — 5 ben D — 10 bos fehlt (1 —) D — 11 nos es premeiramens D — 12 lansas (1 +) D — 20 fan D — 22 iratz D — 27 fehlt D — 31 del D

Que, s'i anatz, 35
Segurs siatz
Qu'encavalgatz
Vos en partatz,
Ans que iscatz
De·l repaire. 40

V. E si·us enquier de·ls vostres sens,
Amics, non estetz esperdutz,
Digatz qu'a Lombers etz ahutz
A N'Alazais qu'es tant plazens;
Que sa beutatz 45
Fai·ls fols e·ls fatz
Tornar senatz
E·ls plus membratz
Outracuiatz
De veiaire. 50

1 Joglars siatz
E meitadatz
Sens ab foudatz;
C'om trop senatz
Entre·ls prezaz 55
Non val gaire.

2 Los pros lauzatz,
E de·ls malvatz
Non retengatz
Lor amistatz, 60
Pieitz non prendatz
C'us trichaire.

38 serez assaz D vos enportatz A — 41 del u. D — 43 digaz und dann Lücke D — 44 anazalais D — 46 fals f. D — 48 outracuidatz D — 56 no D — 58 doppelt in AD — 60 maluistatz A — 61 que pieitz prendatz AD — 62 traucaire D.

10. B Gr. 173, 4 G. de Puycibot: Gasc, pecs, laitz ioglars e fers.

Zur Constituierung eines kritischen Textes stehen uns bei diesem Sirventes 6 Hss. zur Verfügung: A f° 211 v° c°, C f° 189, D f° 132 c, I f° 188, K f° 173 v° c° und R f° 19 c. In 4 von diesen Hss.: A D I und K wird er dem Gausbert de Puycibot, in C R dem Mönch von Montaudon zugeschrieben. Da uns aber alle andern Anhaltspunkte zur Entscheidung der Eigentumsfrage fehlen, so müssen wir dieses Lied mit der Majorität der Hss. dem ersten der genannten Dichter zusprechen. Die Hss. gruppieren sich in 2 Hauptklassen: A D einer- und C I K R andrerseits, was sich schon aus dem Fehlen der Str. III in A D ergiebt. Diese beiden Hss. weichen auch sonst nur unbedeutend von einander ab, so in v. 3, 9, 26, 27, 33, 44. In der zweiten Gruppe steht wieder C R und I K näher zusammen, wie dies z. B. v. 4, 17, 18, 21, 35 zeigt. Eine von allen Hss. abweichende Lesart hat A in v. 44, C R in v. 35, R in v. 43, in dieser Hs. fehlt ausserdem noch das zweite Geleit.

Die Auswahl eines zu Grunde zu legenden Textes ist bei diesem Gedichte nicht leicht. Da jedoch keine Veranlassung vorliegt, die Aechtheit von Str. III zu bezweifeln, so wird man zunächst wohl von A D als unvollständigen Versionen abzusehen haben, so dass die Entscheidung alsdann zwischen C R und I K schwankt. Von C R ist C die bessere Version, nicht nur weil in R das zweite Geleit fehlt, sondern auch in Anbetracht der Lesarten in v. 14, 23, 26, 45, besonders aber 27 und 43; von I K jedoch ist K vorzuziehen, vgl. v. 7, 12, 13, 29, 46. Die engere Wahl zwischen C und K dürfte sich in Erwägung von v. 4, 17, 21 wol zu Gunsten von C entscheiden, doch bringt auch K manche gute Lesart, so besonders in v. 35. Von C, das vor allem viele Flexionsfehler zeigt, muss man abgehen in v. 1: pecs für pec; v. 2 ist »en« zu streichen und »fatz« für »fag« zu setzen; v. 12: qu'ad ... te für qui ... tu; v. 14: secs, felhz für sec, felh; v. 19: gen für gens; v. 25: malastrucs für malastruc; v. 34: ioglars caitius dolenz für ioglar caitiu dolen; v. 35: iras für vilas.

Gedr.: Mahn, Ged. 406 C, ibid. 407 I; in krit. Text bei Philipson: Ausg. des Mönchs v. Montaudon 35 No. IX, [illegible] 78; C d. M. v. M.« in Stengels Ausg. u. [illegible]rb

Schema:

$$\begin{cases} 7a = \text{èrs, àrs, àgz, èc, às} \\ 7a \\ 7a \end{cases}$$

$$\begin{cases} 7b\smile = \text{ànha} \\ 7a \\ 7a \\ 7a \\ 7b\smile \end{cases}$$

Es zählt unser Gedicht 5 achtz. Str. und 2 fünfz. Geleite. Nach Massgabe der letzteren könnten wir einen Aufgesang von 3 und einen Abgesang von 5 v. annehmen. In Wirklichkeit aber zeigt nur die Str. II diese Zerlegung deutlicher, während alle andern Str. sich syntaktisch eher in 2 gleiche Abschnitte von 4 + 4 Z. gliedern liessen. Der Reim a wechselt in jeder Str., b dagegen bleibt. Die Tornadas zeigen die Reime des zweiten Teils der letzten Str. — Keine Reimwiederholungen; und auch die Reime (von denen der in v. 37 ungenau ist, indem er nicht às, sondern ás zeigt) sind nicht ganz gewöhnliche. — Denselben Bau, aber andere Reimsilben haben noch B. Gr. 223$_8$ (231$_8$) und 443$_1$, wobei aber der Reim a je 2 Str. zu coblas doblas verknüpft.

I. Gasc, pecs, laitz ioglars e fers,
Dechatz e fatz a revers,
A totz mals litges e sers
Qu'us, non cre, que t'en sofranha;
E de totz bos aips esters,
Si tu ver dire m sofers,
Fellon sirventes que·m quers
Aias tal com a te tanha.

II. Tan pauc vals en tos afars
Que no·t valrïa lauzars
Mas lagz dirs e folheiars;
Qu'ad autruy notz te guazanha,
Que d'al re non iest ioglars,
Vielhs, secs, plus felhs qu'us Navars,
Comols de totz mals estars
E ses tota bona manha.

III. Dregz no·t darïa ni plaz
Qu'aver deguesses ben fagz,
Qu'a tota gen iest enpagz
Cuy enueia ta companha;
Qu'enfrus e glotz iest e lagz,
Mas quar iest vielhs e defragz
E frevols cum us contragz,
Vol merces qu'om s'i afranha.

IV. Gasc malastrucs, ab sen pec,
Puois tan grans paubreira·t sec,
Ja lo sieu no·t tenra nec,
Sitot d'autres s'en estranha,
Lo reis, qu'om noy aconsec,
Si trop non a forbit bec;
Mas a te dara ses pec,
Quar iest de pauca barganha.

V. E s'a 'N Belïan t'en vas,
Joglars, caitius, dolenz, las,
Mil vetz per portas iras
Batutz e tiratz per fanha;
De luy mi tenc per certas
Que non a·l cor flac ni bas
Qu'un don de ton pretz n'auras
Ses tenso e ses mesclanha.

1. E si nulhs d'els ti mou lanha,
En l'ostal ton senhor as

1 pec CIKR mendics A iuglars DIK — 2 endechatz (1 +) C deitatz D dectatz K fag C arreuers IK — 3 liges ADIKR fers A — 4 crei A ren s. DIK — 5 aibs R, estiers IK — 6 sil uer dire en s. A, e si ner dir en s. DIK — 7 quenquers AI — 8 auras A, a tu IK — 9 ual D, totz DIK — 11 laidirs ADIK, laydirs R — 12 qui a ... tu C, caz a. DK, cauzautrui I, cadzautrui R — 13 res A, ren ... en I, es AD, re ... est K — 14 uielh R, sec CDIKR, felh C — 17-24 fehlt AD — 17 nem p. IK — 18 deguessaz IK deguessas R, bens f. IK — 19 gens C — 21 que frus ... ellatz IK — 23 freols IK, freuol R — 25 malastruc CR — 26 p. grans paubretatz te s. A, pois tan gran p. IK pos tan gran p. R — 27 io no lot tenra anec A, l. sieus lout t. D, seu nol R — 28 dautre AD — 29 aussec I — 31 a tu ADIK — 32 es AD, bragaingna D — 33 a san A, a ser D, balian ADIKR — 34 ioglar caitiu dolen C, iogloars K — 35 p. p. ulas CR, ues KR — 36 sertans D, me R — 39 cum IK — 40 tenson ADIK tẽsō R.

Tos ops so panc que viuras,
Qu'en aost t'aten lo vas
E non er quit plor nit planha. 45
2. De'ls maiestres t'acompanha,

Gasc, que d'elhs te iauzira
E si'l sirventes retras
A lor nebotz, ben sabras
Que non er obra d'aranha. 50

43 tos ops sai qe p. u. A, tos obs e sai qe p. u. (1+) D, que auras R — 44 qaquest an taten lo u. A — 45 quiti R — 46-50 fehlt E — 46 seis I maestres ADIK — 49 nebos A, deraigna ADIK.

11. B Gr. 457$_{21}$ U. de San Circ: Messonget, un sirventes.

Nur 2 Hss. bringen uns dieses Lied: C f° 227 r° und R f° 95 r° b. — Die textlichen Unterschiede beider sind nur geringe: v. 5, 17, 18, 21, 22, 27. — In Anbetracht der Lesarten von v. 5, 17 und 27 habe ich meinem Texte die Hs. C zu Grunde gelegt und gehe von ihr nur ab in v. 4: plagues für plages, v. 19: re für res, v. 27: tals für tal, und v. 28: blasmon für blasmom.

Gedr.: Rayn. Choix IV$_{388}$, Mahn W. II $_{186}$ R; ohne St. III bei Cavedoni: Ric. stor. 33; Str. I bei Galvani: Osserv. 98; Bruchstücke bei Diez: P. d. Tr.^{2} 38 und 75; vgl. Diez: L. & W.^{2} 340.

Schema:

{ { 7a = 6s
  { 7b = ai
{ { 7a
  { 7b

{ 7c$_{\smile}$ = 1a
{ 7c$_{\smile}$
{ 7d = icx
{ 7d
{ 7c$_{\smile}$

Das Gedicht besteht nur aus 4 neunz. coblas unisonans; die rythmische Gliederung derselben ergibt einen vierz. Aufgesang von 2 zweiz. Pedes und einen fünfz. Abgesang, der sich bald in 3 + 2 v. [wie in Str. I und III], bald umgekehrt [wie in Str. II] zerlegen lässt. Nur in Str. IV ist diese Gliederung nicht deutlich ersichtlich. Die Reime sind ziemlich leichte; Wiederholungen in v. 9 : 33, 10 : 14, 12 : 20. — Dieselbe Strophenform zeigen noch B Gr. 32$_1$, 156$_{14}$, 457$_{18}$ u. a. Die Frage, wessen Gedicht hier Vorbild gewesen, hat uns Uc selbst gelöst; es ist das erste der genannten Lieder:

B Gr. 32$_1$ Arnaut Plagues: Be volgra midons saubes,

das denn auch gleiche Reimsilben mit dem unsrigen zeigt. Dasselbe gilt von 156$_{14}$.

Die Fälle, dass ein Dichter selbst das Vorbild angibt, dem er eines seiner Lieder nachgedichtet hat, sind im Prov. nicht selten. So sagen B Gr. 457$_{18}$ U. d. S. Circ: Un sirventes voill far en aquest so d'En Gui, und B Gr. 330$_8$ P. Bremon: Un vers voill comensar e'l so de [Mes] ser Gui. Dieser Gui ist Gui de Cavalho, das Vorbild jedoch ist nicht erhalten. Oder B Gr. 80$_{18}$ IV. B. de Born: Conselh voill dar e'l son de N'Alamanda mit Bezug auf

B Gr. 242$_{38}$ G. de Bornelh: S'ieus quier conseill, bell' amig' Alamanda.

B Gr. 254$_1$ J. d'Entrevenas: De'l sonet d'En Blacatz, ebenso anspielend auf

B Gr. 97$_6$ Blacatz: Lo bels dous temps mi platz.

Nicht erhalten ist aber das Vorbild bei

B Gr. 210$_7$ G. de Berguedan: Chanson ai comensada
En est son veill antic
Que fetz N'Ot de Moncada; sowie bei

B Gr. 392$_{14}$ R. de Vaqueiras: E'l so que plus m'agensa
De Monrabei,

was nach einer Vermutung von Bartsch bei Diez: P. d. Tr.^{2} 56 als eine Anspielung aufgefasst werden soll auf das Epos Gir. de Rossilho, [worin ein Peire de Monrabei eine Rolle spielt], indem je 2 kurze Verse des Raimbaut einem Verse des Epos entsprächen.

Dem Schreiber der Hs., nicht dem Dichter, verdanken wir solche Angaben in
B Gr. 305$_{10}$ Monge de Montaudon: Fort m'enoia, s'o auzes dire,
das gleiche Singweise haben soll wie
B Gr. 80$_{37}$ B. de Born: Rassa, tan creis e mont' e poia.
Ferner die Lieder in der Sta. Agnes v. 497 und 1112, bezogen auf
B Gr. 242$_{64}$ G. de Bornelh: Reis glorios, verais lums e clartatz, und
B Gr. 183$_{10}$ G. de Poitou: Pos de chantar m'es pres talens.
Dagegen ist wieder für die Lieder ibid. v. 520, 626 und 1061 das dabei namhaft gemachte Vorbild verloren, von demselben kennen wir also nur die Existenz, den Wortlaut von v. 1 und seine (mit dem religiösen Liede identische) Form. Für die Lieder ibid. v. 535, 947, 939 hat der Schreiber die Angabe des Vorbildes vergessen.

I. Messonget, un sirventes
M'as quist, e donar lo t'ai
A·l pus tost que ieu poyrai
E·l son d'En Arnaut Plagues;
Que autr' aver no·t darïa,
Que non l'ai, ni, si l'avïa,
Non t'en serïa amics,
Que, s'era de mil marcx ricx,
D'un denier no t'en valrïa.

II. Qu'en tu non es nulla res
De so qu'a ioglar s'eschai,
Que tos chans no val ni play,
Ni tos fols ditz non es res,
E croya es ta folïa
E paupra ta ioglarïa,
Tan que, si no fos N'Albricx
E·l marques que es tos dicx
Nulhs hom no t'albergarïa.

III. Mas d'una re t'en ben pres,
Que d'aisso qu'aras pus play
As pus qu'anc no·n aguist may:
Follïa e nescies;
E si negus hom que sïa
De ta folhor te castïa,
Tu non creiras sos casticx;
Quar per follor t'es abricx
Tals que per sen no·t volrïa.

IV. Per tu blasmon lo marques
Li croy ioglar e·l savai,
Per lo ben que elh ti fai;
Per qu'ieu vuelh qu'en Verones
A·l comte tenhas ta vïa,
Mal dig, que mais li valrïa
Us braus balhestiers enicx
Que traisses a·ls enemicx
Que s'ieu tu li trametïa.

1 messoniet R — 4 plages C — 5 donaria (1 +) R — 15 paubra R — 17 *qu*es estodicx R — 18 homs nō R — 19 res CR — 21 ast R — 22 nessies R — 23 homs R — 27 tal CR, valria R — 28 blasmom C li m. R — 30 te f. R.

12. B Gr. 162$_{2}$ G. d'Apchier: Comunal, veillz, flacs, plaides.

Diesen Sirventes übermitteln uns 4 Hss.: D f° 138d und 139a, I f° 191 v°, K f° 177 r° c^{2} und R f° 8c, die sich, wie schon aus der Reihenfolge der III. und IV. Str. und aus dem Wortlaut von v. 15 und 37 hervorgeht, in 2 Gruppen DR und IK scheiden. Dagegen divergieren D und R in v. 12 und 33, während in v. 22 alle Hss., mit Ausnahme von IK, auseinandergehen. — Meinem Texte dient zunächst die Gruppe IK zur Grundlage; denn sie hat in v. 10, 12, 18, 23, 25, 29 nicht die Fehler von D und in v. 5, 7, 11, 12, 13, 18, 25 bessere Lesarten als R. Zwischen I und K bestehen nur geringe Unterschiede: beiden gemeinsam sind die Fehler in v. 5, 12, 29, 39, ausserdem aber zeigt I falsche Lesart in v. 38 und K in v. 12 und 16. Ich halte mich somit an I, bessere aber v. 1: veillz für veill, flacs für flac; v. 5: vostra für vostre; v. 8 nach D; v. 9: agues für ages; v. 10: dos für des, weil es in KR steht; v. 12: formïas für formais; v. 22 möchte ich nach

R lesen; v. 29: paissia für passai; v. 32: sieus und si·us für sius und sios; v. 38: li für le; endlich ist auch v. 39 nach DR zu emendieren.

Gedr.: Rayn. Choix IV 249; Mahn W. III 274.

Schema:

7 a = és
7 b = às
7 a
7 b
7 c⌣ = ía
7 c⌣
7 b
7 b

Das Gedicht, vom Schreiber der Hs R mit »tenso« bezeichnet, ist in 5 achtz. coblas unisonans abgefasst. Jede Str. gliedert sich wieder in einen Aufgesang von 4 Z. und einen Abgesang von gleicher Länge; der erstere wieder in 2 zweiz. Pedes, letzterer dagegen ist nicht weiter teilbar (Cauda). Die Gliederung könnte in der letzten Str. vielleicht etwas deutlicher sein. — Dieselbe Strophenform ist mir nicht mehr bekannt. Die Reime sind rims commus; Wiederholung in v. 6:22. Für den Reim b werden Wörter verwendet, die berechtigtes tz haben, wie datz, assatz und die 2. p. pl. der Verba I. Cjg., neben solchen, denen nur s zukommt, wie escars, las, vas, ras, nas. Dass beide Kategorieen reimen, zeugt auch dafür, dass Garin zu den späteren Trobadors gehört.

I. Comunal, veillz, flacs, plaides,
Paubre d'aver et escars,
Tant faitz malvais sirventes
Que de·l respondre sui las;
E·l vostra cavalaría
Venra tota ad un día,
Quant er cho denan detras,
L'avols bos e·l bos malvas.

II. Anc un bon mot non fezes
Non i agues dos malvas,
Per qu'e·us tolrai vostre ses:
Mon chan ab que·us formías;
Quar chantatz ab vilanía
Que·ill comtessa m'en chastía,
Que ten Beders e Burlas,
Que ditz que vos rebusas.

III. Anc sagramen non tengues
De·l Tornel, quant l'avías,
Ni nuill temps ver non disses
Si mentir non cuidavas;
Et anatz queren tot día
Qu'om se fi e per maistría
Tenetz lo taulier e·ls das
E de·l ioc sabetz assatz.

IV. Qui·us tolía Vivares,
L'Argentiera e·l Soulas,
On lor comtatz mainz orbes
Mesures vos hom lo vas;
Que, quant Ponstortz vos paissía
E Sainz Laurens vos vestía,
Síatz tots panbres e ras,
Que sieus es anquer, si·us plas.

V. Et avez tantz de mals pres
Aras e d'aissi entras,
Que non sai cum vos tolgues
Qui·l pe no·us tollí'o·l nas
O de·l tot no·s auzizía,
Si no fos li cofrairía
De Chassiers e de Carlas:
Ab los pecols anaras.

1 cominal viel flac R, ueill flac IK — 2 paupre R, escas DR — 3 maunatz R, seruentes DK — 4 soi R — 5 sil R, uostre IK — 6 uendra D, a un R — 7 car R — 7 car R, so DR — 8 lauol ben eill pro m. IK, bo el bo R — 9 bo m. no R — 10 ages IK, des I, de D — 11 fes R — 12 mos R, e mon chan ab formas (1—) D, qieus K, formais (1—) IK — 13 cā R — 14 qui c. D, el c. ... me R — 15 lobres D, lombes R — 16 trebusas mit unterpungiertem t K — 17-24 ist IV. Str. in DR — 18 lamas (1—) D, tort uey cā l. R — 19 nuillz t. D — 20 cudavas R — 22 conssi R, cu si fi e cus faria (1 +) D, e qui se fia IK — 23 tener D — 25-32 ist III. Str. in DR — 25 quieus R — 27 comtes R — 28 mesures on hom D — 29 ponz passia (2—) D, pons tort R, passai IK — 30 ē sā laures queus R — 31 molt p. D, mōt p. r erras R — 32 er ancar D, sius ... sios IK, sieus p. R — 33 tans m. apres R — 34 eras R — 35 qeu D, no s. col R — 36 si pel D — 36 ols huelhs o nous aussizia DR — 38 le c. I, coffaria D — 39 chasiers D, chasier R, chatiers ... carals IK.

13. B Gr. 443₂ Torcafol: Comunal, en rima clausa.

Die Kenntnis dieses [mit Ausn. v. Str. I bei Rayn: Ch. V 449 oder Mahn, W. III 347] noch ungedruckten Liedes vermitteln uns die Hss.: D f° 139a u. b, I f° 191, K f° 177 r° c² und R f° 8. — Wie es scheint, steht auch hier, allerdings mit mancherlei Abweichungen, DR und IK enger zusammen, allein das Gedicht ist durchweg so unklar, dass ich mich mit dem diplomatischen Abdruck einer der vier Versionen begnügen musste. Ich wählte die in Hs. I, gebe aber dazu die Varianten der drei andern Hss.

Schema:

7a◡ = àusa
8b = uich
7a◡ = óra
7d◡ = ànsa
8e = utz

7f◡ = èlla
8e
8e

I & II und 389₁₅.

Das Gedicht, welches gleichfalls vom Schreiber von R als »tenso« bezeichnet ist, setzt sich aus 5 achtz. coblas unisonans und einer dreiz. Tornada zusammen. Demnach besteht der Aufgesang aus 5, der Abgesang aus 3 Z. — Von den Reimen ist eigentlich nur der auf -utz gewöhnlich, die andern sind schon seltener, aber absichtlich verwendet, wie uns der Dichter selbst es ja im Eingange seines Liedes sagt. — Derselben Strophenform, aber mit andern Reimsilben, begegnen wir noch B Gr. 352₁.

I. Comunal en rima clausa
On ia nom responderes som cuich
Farai siruẽtes aora
E dirai uostra senblansa
Cab armas es souen uencutz
Et hom uielz pois desclauella
Ni sẽ de totz pretz abatutz
Bem merauill com se feing drutz.

II. Beus nen drues per la rausa
Mas qui torna a maison nõ fuich
Ben laissis en mal ora
Qua pauc archiers nous fon franza
On parlon aissi cum porcs rutz
Primiers cõtes la nouella
Ses colp enchauzatz euencutz
E fon bel messagiers crezutz.

III. Nuls ordes ab uos non paussa
Pero sis defen dissen tuich
Ja negus danz nõ lur fora
Que las chiesas e tusansa
Raubes esaing monges tondutz
Preguet dieu dinz sa capella
Qeill demostres de uos uertutz
Aras i es ben auengutz.

IV. Nuillz cab uos an nos ausa
Tornar mas qades sen fuich
Pel mal que poples uos ora
E quãt prendetz uostra lansa
Es tres uos et il et el escutz
E quatre ab un avol cella
Ab no sai quanz arquiers menutz
Ab roncins magres mal passutz.

1 cominal R — 2 respondrez D. respõdres so cug R — 3 seruentes ad ora D — 4 semblassa D — 6 puois K, puois desfiuella D, pos desfiuella R — 7 es de DR — 9 nendures p. D, nes drutz ... rauza R — 10 no fuch D torna mayzo n. fug R — 11 molt lai issis D, mot laigis en mala hora R — 12 cab p. apchiers ... fo D, capauc achiers no fo R — 13 parlen D, parles aysi com uẽcutz R — 14 dises D, totz premiers comtes n. R — 15 cels c. encaussatz mors e mutz R — 16 fo ben messages uencutz D, fo ben messatgier crezutz R — 17 pausa DK, no pauza R — 18 sis defen tuch D, defẽ de sõ trug R — 19 danz noill D, dan R — 22 guissas en cuisanssa D, chias e corransa R — 21 sanc DR — 22 preiet DR, dieus .. capela R — 23 que li mostres D, qe d. de de uos R — 24 ara D, auencutz D — 25 nuls hõ cam uos an R, nuillz qe an ab uos non a. D — 26 far tornas mas ades DR, pens fug R — 27 quel DR, pople R — 28 lassa D — 29 ill D, ilh R, il el e. K — 32 rossin ... pagutz, pazutz D.

V. Pois feses la laida causa
Dont maint home foron destruich
Anc puois dieus tart ni abora
No cre uolgues uostronransa
Per ques baissatz mortz de casutz
Qua roma ac carta nouella
De mil brusas part los perdutz
E mais dose monges barbutz.
1. Pos los baros barestella
Raubes dels montones uellutz
Arausua uals peccatz meautz.

33 puois DK, pus ... cauza R — 34 on DR, perduch D, destrug R — 37 motz K, per que uei queus esquiuen tuic D. ans nes de pretz decasegutz R — 38 an c. D, car r. ac R — 39 brullatz ... pēdutz R — 40 mains de dez m. D, e demays dos m. R — 41 puois los paubres bat astella D, barons und dann Lücke von 4 Buchstaben in K, pos lo paubres de bacastella R — 42 d. moltons D, m. uelutz abutz R — 43 aras uan als pechatz D, pecatz K.

14. B Gr. 162$_5$ G. d'Apchier: Mos Comunals fai ben parer.

Auch die für dieses Lied in Betracht kommenden 4 Hss.: Df° 139b&c, I f° 192, K f° 177 v° c^1 und R f° 23c sondern sich in dieselben 2 Gruppen DR und IK. Belege dafür sind schon die Umstellung von v. 5 und 6 und die Lesarten in v. 2, 3, etc. Unterschiede zwischen D und R in v. 1, 4, 7, 15, 17, 18, 19, 20, 23, 24, 29, 31, 32, 35, 40, 49; zwischen I und K in v. 7, 15, 17, 18, 22, 23, 36, 37, 39, 49. Von DR hat D [vgl. v. 7, 17, 18, 24, 29, 49] von IK aber K [vgl. v. 17, 18, 22, 36, 37, 39, 49] die bessere Version. Die engere Wahl zwischen D und K, die in v. 2, 15, 23, 43, 46 die gleichen Fehler zeigen, entscheidet sich, die Lesarten in v. 1, 11, 20, besonders aber den Wortlaut der III. und IV. Str. erwogen, zu Gunsten von K. Zu emendieren ist jedoch dabei v. 2: s'el für sil und dire für dir; v. 4: el für qu'el; v. 12: que'l für que; v. 15 mit IR; v. 22: s'en für en; v. 23: guerriers für guerres; v. 26: sonaill für soniails; v. 29: e für en; v. 35: paire für par de; v. 37: prenda für pren; v. 39: no für nol; v. 40: que für quel und manten En für mante nin, wenn ich den v. richtig verstehe; v. 43 und 46: pot für po; v. 45: ni l' für uill. Durch den Wortlaut von v. 17 werden Raynouards und Mahns Text, sowie Diez Gramm. II$_{46}$ berichtigt.

Gedr.: Rayn. Ch. IV$_{250}$, Mahn W. III$_{278}$; Mahn Ged. 1021 R. — Vgl. Diez: P. d. Tr.^{2} 38 u. 163.

Schema:

8a = ér
8b = ar
8b
8a
8c = aill
8c
8d = ór
8d
8e = ós
8e

Dieses Gedicht enthält 5 zehnz. isometrisch gebaute coblas unisonans. Jede Str. lässt sich in einen viers. Auf- und einen sechsz. Abgesang zerlegen; der Aufgesang wieder in 2 zweiz. Pedes, der Abgesang in 3 zweiz. Versus. Die Gliederung ist gut durchgeführt. Die Reime sind alle leicht, ausgenommen vielleicht der Reim c = -aill, das v. 16 für richtigeres -ailla steht. — Erlaubte Reimwiederholungen in v. 8 : 28, 36 : 46. Da die Strophenform eine so einfache ist, so kann es nicht verwundern, dass wir so zahlreiche Analoga treffen: B Gr. 9$_{18}$. 82$_{47}$, 124$_3$ u. $_{10}$, 167$_5$, 236$_5$, 281$_3$, 330$_1$, 388$_1$ (16$_4$), 392$_{28}$ und 461$_{149}$. Aber von allen diesen Gedichten haben nur

B Gr. 281$_3$ L. de Buvalel: S'a Mon Restaur pogues plazer, und

B Gr. 392$_{28}$ R. de Vaqueiras: Leu pot hom gaug e pretz aver

die gleichen Reimsilben. Letzteres ist ein 1194|95 entstandenes bekanntes Gedicht und sowol Garin, wie auch Lambert [vgl. O. Schultz: Zs. VII$_{197}$] haben die Melodie desselben benutzt.

I. Mos Comunals fai ben parer
Que, s'el saubes dire ni far
So qu'a mi degues enoiar
El en farïa son poder;
Mas iovenz e poders l'en faill
E paubrieir' e veillors l'assaill,
Per qu'a home non fai paor
E non a amic ni seignor,
Que no·l teingna per enoios
Mas tant quantz ditz nostras tensos.

II. E s'ieu lo voill ben dechazer
Que·l uoilla tolre mon chantar,
Ja non er qui·l don a maniar
Ni·l voilla albergar un ser;
Mas metrai lo chan dins serraill
Per qu'el sovent trembl' e badaill,
Que·l verchiera de sa oissor
Vendet dont son gai maint pastor,
Que lai vivi' ab sos lairos
Emblan las fedas e·ls moutos.

III. Anc ab armas non sap valer
Hom meinz, tant s'en volgues guabar,
Ni a·ls guerriers mas ab parlar
No saup hom meinz de dan tener;
Mas sovent mou guerr' et trebaill
A cels que an croz e sonaill,
Don mil monge dins refeitor
Pregan plorant Nostre Seingnor
Qu'en Ponstortz e Sainz Laurenz fos
Si cum es viellz e soffraitos.

IV. Leiautat sol molt mantener
E falsetat totz temps blasmar,
Mas a·l tornei lai·ll vim laissar
E de·l tot metr'e non caler;
Per que ditz lo paire N'Eraill
Que home, qui nafre ni taill
Ni prenda son lige seingnor
Ni que·l toilla castel ni tor,
No deu mantener nuls hom bos:
Per que no·l manten En Randos.

V. Ja nuill marit non cal temer
De lui ni sa moiller gardar,
Anz lo pot laissar domneiar
Et estar ab leis a lezer;
Que quals que·l debois ni l'entaill
Debossar lo pot d'aital taill
Ses pel, ses carn e ses color
E ses ioven e ses vigor,
E d'ome qu'es d'aitas faichos
Non deu esser marritz gelos.

1 Cumunals f. p. (1—) D, Cominals I, Pos Cominal fa R — 2 sill pogues dir (1—) D, siel p. dir (1—) R, sil IK dir (1—) K — 3 causa qem DR — 4 ill D, quel IK, elh R — 5 u. 6 ∞ DR — 5 p. e i. DR, li f. DIR — 6 ueillenc D, uilenc R — 7 cals guerriers D, qual guerriers nom R, qual guerrier I — 11 mas seul uoill (1—) D — 12 qil D, que K — 15 per qe metrai ll canz d. s. D, per quel chan metrai dinz lo s. (1+) K — 17 que la v. de soi sor D, que la v. de sa sor IR — 18 de son IR — 19 car DIR, venia ab los D — 20 emblar D — 21 saup v. DR — 22 t. en K, lauzar DIR — 23 guerres DK — 24 mens dan (1—) R — 25 assalh DIR — 26 soniails K, o s. R — 27 monges R refetor D — 29 en s. IK, pons totz en son laureus f. R — 30 el v. D — 31 leialtatz s. mantener (1—) D — 32 falsitatz D — 33 torneill D, lai DIR — 35 p. de neraill (1+) D, par de n. IK, payre n. R — 36 qes n. D, e t. DIR — 37 e p. DIR, pren (1—) K — 38 e qeill D, nil renou ia c. ni t. R — 39 nol IKR, pros I — 40 quel DIKR, no mante ni en rasos D, mante nin r. IKR — 41 nuillz maritz D — 43 po DK, no p. R — 44 en l. D — 45 de bois uill e. IK — 46 po DK — 49 daital IR.

15. B Gr. 443ı Torcafol: Comtor d'Apchier, rebuzat.

Dieses Lied kennen wir nur aus den beiden Hss.: D f° 139c u. d und R f° 23c. Ausser in der verschiedenen Angabe des Autors — in D wird es dem Torcafol, in R dem Comunal zugeschrieben — liegen Textunterschiede vor in v. 10, 14, 18, 25, 31, 37 etc. — D zeigt in v. 2, 4, 10, 14, 18, 31, 37 Fehler; deshalb wählte ich R zur Grundlage meines Textes, bessere aber in v. 9: comiat für comiatz; v. 10: chantat für chantatz; v. 15: qu'a für que; v. 18: tenez für tenïas; v. 27 scheint mir e in es und v. 28:

e in eus zu ändern zu sein; ebenso v. 37 wahrscheinlich vilhet in vielh e; endlich ist auch v. 32 mit D zu lesen.
Gedr.: Rayn. Ch. IV 213. Mahn W. III 277.

Schema:
7a = àt, il, óm
7a
7a
7b⌣ = ansa
7a
7a
7a
7b⌣

Das Gedicht besteht aus 5 achtz. coblas doblas. Die Strophengliederung ergibt einen nicht weiter zu zerlegenden, gleichgrossen Auf- und Abgesang von je 4 v. Dies ist nemlich deutlich ersichtlich. Denselben Bau, aber andere Reime, zeigen noch: B Gr. 173₄, wo jedoch der Reim a in jeder Str. wechselt, und 223₆ (231₃). — Der Reim b = ansa ist ein rims communs, ebenso Reim a in Str. I u. II = àt, während -il und óm schon seltener sind. — Keine Wiederholungen.

I. Comtor d'Apchier, rebuzat,
Pos de·l chan vos es laissat
Recrezut vos lays e mat,
Laenh de tota benanansa;
Vencut, de guerra sobrat,
Comtor, mal encompanhat,
Ab pauc de vin e de biat,
Plen d'enuey, e de carn ransa.

II. Aisi prenc de vos comiat
(Pois may de mi no chantat)
E de·l vostre vielh barat
E de vostra vielha pansa;
E de·l nas tort, mal talhat
E de·l veser biaissat,
Qu'a tal vos a Dieus tornat
C'anas co escut e lansa.

III. Be·us a breuiat lo coril
Monlaur que tenez per vil,
Que de may tro qu'en abril
Vos fay estar en balansa;
E non aves senhoril
Tant aut son dur cor apil,
Que ia·us trobon en plan mil
Per que·m pren de vos pesansa.

IV. Can vos clavon lo cortil
Sil que·us son deus lo capil
Es tornat de brau humil
E·us tout chant et alegransa;
E s'anc raubes loc mongil
Ara·us faitz dire a mil
Que Dieus e l'orde clergil
Vos an tout prez et onransa.

V. Pos de chantar em a·l som
Aiss' ie·us desampar lo nom,
Toz vostr' argens torn' en plom
E vostr' affars desenansa;
Viellz e pus blancs d'un colom,
Be·us menon de tom en tom
E no sabetz qui ni com,
Tart serez mais reis de Fransa.

1 rebussat D — 2 de ch. R, v. ai D — 4 loinz D — 5 guerre e s. D — 6 acompaingnat D — 7 a p. D — 9 pren D, comiatz R — 10 puois oimais (1 +) D, chantatz R — 11 de u. D — 14 vezer baissat (1 —) D — 15 que t. R — 16 com D — 17 bruiat lo coril D — 18 moslaurs qi tenez vil (1 —) D, tenīas (1 +) R — 19 tro en april D — 20 fai ... balanssa D — 21 so dun D — 23 que uos t. en planil D — 25 et can uos claus l. cortill D — 26 sill qe son daus D — 27 e t. DR — 28 e. t. DR — 31 lorde de glognil (1 +) D — 32 a t. R — 33 puois de chanta hom D — 34 desamper D — 35 tot u. argen R — 36 afar R — 37 uilhet p. R, viellz plus (1 —) D — 38 uos m. D — 39 saubes D — tarz D.

16. B Gr. 162₈ Torcafol: Viellz Comunal, ma tor.

Vier Hss. enthalten den Text dieses — mit Ausnahme der Str. I bei Rayn. Ch. V 449 und Mahn W. III 347 — noch nicht gedruckten Gedichtes: D f° 139d, I f° 192, K f° 23c. Sie scheiden sich in die beiden schon mehrfach genannten Gruppen DR und IK. Massgebend für diese Gruppierung

ist schon die Umstellung des Strophenschlusses von Str. I und II und das Fehlen von Str. III in DR, die aber auch in IK nicht vollständig ist. I und K zeigen nur ganz geringe Textunterschiede und beide zählen 54 v., während D deren nur 35, R hingegen 46 aufweist. Ausserdem fehlen in IK die jetzigen v. 51 und 52, in D v. 11 und Str. III und V, im ganzen also 21 v., in R die v. 19 und 20, sowie Str. III, im ganzen also 10 v.

Schema:

6 a = ór
6 a
6 a
6 b = ir
6 b
6 c⌣ = ïa
6 b
6 c⌣

6 d = ic
6 d
6 d
6 d

Bei einem so dunkeln Gedichte, wie das vorliegende es leider ist, vermochte ich keinen Anhaltspunkt zur Ermittelung der Aechtheit der einen oder andern Str. zu gewinnen; es erübrigt mir also nur nach rein äusseren Gründen meinem Texte eine der relativ vollständigsten Versionen, d. h. entweder IK oder R zu Grunde zu legen. Ich wählte dazu R; denn es zeigt — soweit sich dies bei unserm Gedichte überhaupt erkennen lässt — nicht nur eine logischere Anordnung [v. 9-12 resp. 21-24], sondern auch einzelne bessere Lesarten [z. B. in v. 3, 13, 44, 48, 53] als IK. Zu bessern ist aber R in v. 1: die Anrede und tor für cor; v. 5: car für ca; v. 8: tort für cor und tenia für temia; v. 12: soi für son; v. 19 und 20 nach D; v. 22: colpa für colbe; v. 23: fi so für si fō; Str. III nach IK; v. 33: be's für beus; v. 34: oissor für orsor; v. 39: a für an; v. 43: l'estors für lestora.

In DR wird das Lied dem Garin; in IK dem Torcafol zugesprochen; in R als »tenso« bezeichnet.

Es besteht aus 5 zwölfz. coblas unisonans; dabei liegt ein Aufgesang von 8, ein Abgesang von 4 Z. vor. Der Aufgesang ist unteilbar (Frons), der Abgesang hat 2 gleiche Versus. Die Reime sind — vielleicht d = ic ausgenommen — alle leicht. Wiederholungen in v. 5 : 12 : 21, 6 : 38, 11 : 23. — Derselben Strophenform begegnen wir noch:

B Gr. 335$_{21}$ P. Cardenal: Li clerc se fan pastor
B Gr. 364$_{12}$ P. Vidal: Ben viu a gran dolor
B Gr. 410$_{6}$ R. de Tors: Per l'avinen pascor.

Alle 3 Gedichte haben auch gleiche Reims. wie das unserige. Als Vorbild dürfen wir das vor Sept. 1197 entstandene berühmte Lied des P. Vidal um so mehr ansehen, als unsere Str. III fast mit denselben Worten beginnt. Ob letzterer Umstand, sowie die Unvollständigkeit derselben gegen die Aechtheit dieser Str. spricht, mag dahingestellt sein.

I. Viellz Comunal, ma tor
Ai cobrad' a honor,
Car bon envaydor
Non pot hom leu faidir,
Car vos o auzi dir
Per que'm mis en la vïa
E fi'n seluy yssir,
Que a tort la tenïa;
Don sapchan miei amic
Tug li paubr' e li ric
Qu'ieu guerrai so que dic
Pus sus soi, don yssic.

II. Qui m'apella traitor
El men per mieg lo mor,
Mas car a'l meu senhor
Podïon ren laydir
Yeu nou o vuelh sufrir
Ni vuelh que traicher sïa

1 cumunal D, c. ueill IK, uielh cominal ma cor R — 2 cobrada ad IK — 3 ca D, bones vaidor IK — 4 nos D — 5 qua u. oausai IK, cauos R — 6 mes D — 7 en IK — 8 a tor DIK, cor .. temia R — 9-12 ist 21-24 in IK — 9 e sapchon I, saupchon K — 11 fehlt D — 12 puois sui don il i. D, puois sus son IK, son R — 13 siu man pela traichor I, cui man pela t. K — 14 denan pel m. IK — 15 mes IK — 16 podiom IK, re D — 17 no lo uolc D, non ouolc IK — 18 uoill D

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

III. [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

IV. [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

V. [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Car en elo pot venir
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Qu'anc preveyre nom vic.

29 u. 30 fehlt R — 29 [illegible] I, [illegible] K — 30 que [illegible] IK — 31-34 ist 9-12 in IK — 31 partic IK — 32 colpe D, colbe IKR — 33 [illegible] IK, [illegible] R, [illegible] D — 34 quel DIK — 35-32 fehlt DR — 38 [illegible] I — 39 [illegible] I, [illegible] K — 30 [illegible] K — 32 Platz für etwa 4 Z. in IK — 33 si [illegible] D, si [illegible] R, [illegible] DI — 34 [illegible] R — 35 [illegible] DIK — 36 [illegible] I, [illegible] IK — 38 [illegible] IK — 39 [illegible] IK — 40 e la [illegible] IK — 41 a non [illegible] D, a non [illegible] IK — 42 [illegible] IK — 42 [illegible] IK — 43 [illegible] la [illegible] partic I, q. l. [illegible] K [illegible] — 44 [illegible] D, [illegible] car lan iai engic IK — 45-56 fehlt D — 45 [illegible] IK — 46 ni ira ni dolor IK — 48 [illegible] IK — 49 [illegible] IK — 50 que mi li moria IK — 51 u. 52 fehlt IK — 53 [illegible] K, gote R — 55 qu a. I, [illegible]

17. B Gr. 162 Garin d'Apchier: Veilz Comunal, plaides.

Schema:	
6 a = ès	
6 a	
6 a	
6 b = ir	
6 b	
6 c◡ = ia	
6 b	
6 c◡	
6 d = ós	
7 d	
6 d	
6 d	

Dieses Lied hat uns nur die Hs. D f° 139 d und 140 a erhalten. Die daran notwendigen Verbesserungen lassen sich leicht aus den Fussnoten ersehen.

Gedr.: O Klein a. a. O. 101; Str. I bei Rayn. Choix IV 156 und Mahn: W. III 256.

Das Gedicht besteht nur aus 2 zwölfz. coblas unisonans, doch ist deren Gliederung — in einen Aufgesang von 8 und einen Abgesang von 4 Z. — nicht überall deutlich ersichtlich. Keine Reimwiederholungen und lauter leichte Reime.

I. Veills Comunal, plaides
Ver briuat lo corues,
E'ill malvaz serventes
Que vos auch far e dir
Me tornon en azir,
E ill vostra iangloslа
Don vos faiz escarnir
Me desplaz chascun dia;
E'm n'es vos enoios
Que limars des esperos,
Gals essems e falcos
Am mais auzir que vos.

II. Mas sobre be vos pres,
Car viella no volgues
C'ab autra foraz mes
E fera'us greu soffrir,
E non a obs que'us tir
Tossa sa drudaria,
Se ia s'en vol iauzir
Que no s'en iauziria
C'outra doas messos
Non auria drut de vos
E de nulha ianglos,
No sera ia cogos.

1 cumunal D — 11 e sems e falcons D — 14 uolgues D.

18. B Gr. 443a Garin d'Apchier: Membrarī'us de'l iornal.

Schema:
7 a = àl
7 b = ós
7 b
7 c = ais
7 c
7 d = àn
7 d
7 e⏑ = uda
7 e⏑

Diese Cobla wird uns überliefert in D n° 484 und Da n° 735, die aber nur in v. 4 und 6 beachtenswertere Abweichungen zeigen. Ich wählte D als Grundlage meines Textes.

In D wird die Cobla dem Garin, in Da dem Torcafol zugeschrieben.

Gedr.: O. Klein a. a. O. 106.

Die Str. zeigt 9 siebens. Z. mit männl. oder weibl. Ausgang und leichten Reimen. — Ein Gedicht von identischer Strophenform ist mir im Prov. nicht bekannt.

I. Membrari'us de'l iornal
Quan perdes vostres cuissos
A Monfort e messes vos
E'lh boissera; granz esmais
Vos i veng e granz esglais,
Que'ls draps vos traisses denan,
Be'us gari Dieus, per semblan,
Car no'us torques en carn nuda:
Savis apren e fols cuida.

1 membrariaus Da — 2 quant ... cussos Da — 3 montfort ... meses Da — 4 dinz una b. (2+) Da, en la b. (1+) D; mit granz beginnt eine neue Zeile in D — 5 crec e Da — trauques Da — 7 garit Da — 8 toques Da — 9 quda Da.

19. B Gr. n° 162a Garin d'Apchier: L'autrier trobei lonc un foguier.

Diesen Sirventes besitzen wir nur in D f° 140 n° 484 und Da n° 736. D besitzt davon nur Str. I und weicht darin von Da mehrfach ab, besonders in v. 2, 3, 4, 8. — Ich halte mich natürlich an Da, lese aber v. 3 nach D, wo allerdings noch eine Silbe fehlt, die ich nicht zu ergänzen weiss, ebenso v. 4 nach D; v. 6: dechazer für dechaier; v. 13 verlangt der Sinn ein quo'm für qu'eu und v. 16 muss vec für an gesetzt werden.

Gedr.: O. Klein a. a. O. 107; v. 1-3 bei Mahn W. III$_{111}$ nach D, die III. Str. ibid. III$_{176}$ und Rayn. Choix II$_{113}$ und V$_{188}$ nach Da.

Schema:
8a = ier
8b = és
8b
8a
8a
8c = ér
8c
8a

Das Gedicht umfasst 3 achts. Str. mit gleichem Auf- und Abgesang, wovon jeder wieder in 2 zweiz. Pedes resp. Versus zerfällt. Die Verse sind alle achts., die Reime durchgehend und leicht; keine Wiederholungen. — Ebensolcher Strophenform begegnen wir noch bei B Gr. 335$_{34}$ u. 335$_{5}$: P. Cardenal: Anc no vi Breto ni Bavier, welches auch gleiche Reims. mit unserm Gedichte zeigt. Wem von beiden Dichtern aber der Vorrang einzuräumen ist, kann, da beide Lieder Sirventese sind und keine genaueren Angaben enthalten, zweifelhaft sein, wenn auch die Wahrscheinlichkeit hier für Garin spricht, da Peire erst um 1210 zu dichten begann.

I. L'autrier trobei long un foguier
Un crolh on er' un efas mes
En un leit e dos conres
E·lh nuirissa un chat nier;
Aquest estals fon d'un parier
Comunal que veich dechazer,
E quant lui vi, cudei vezer
Ruquet, un vielh ioglar lanier.

II. Cel ses paubres mal no leu mier
Qu'ieu no·l tulc ren mas las pares
E·l moli don rendïa ses
A·l paire d'En Poisson Gaifier,
Que·m dis un tal enuich l'autrier,
Don men que no·m dis poinz de ver,
Mas no·s pot de mal dir tener,
Vec-vos los maiors colps que·l fier.

III. Eu no m'apel ges Olivier
Ni Rothlan, que qu'el s'en dieses,
Mas valer los cre maintas ves
Quant cossir de leis qu'eu enquier;
E non sai e·l mon cavalier
Qu'eu adoncs no·l crezes valer,
E volrïa tal sieu aver
A partir regiem' o enpier.

1 tras D — 2 croill ab dos enfanz mes D — 3 e laolet Da, ab dos cures D — 4 e la noirissa en un gat n. Da — 6 cumunal qui uei D, dechaier Da — 8 tu lais ueill i. lainier D — 9-24 fehlt D — 15 po Da — 18 dises Da — 19 lo Da — 20 delleis Da, enquer Da.

20. B Gr. 162$_{4}$ Garin d'Apchier: Mals albergiers dinarada defen.

Schema:
10a = én
10b = ut
10a
10b
10c = àl
10b
10c

Diese Cobla steht nur in Da f° 202c. Sie besteht aus einem unteilbaren Aufgesang (Frons) von 3 Z. und einem Abgesang, der sich in 2 zweiz. Versus zerlegt. Die Verse sind alle von gleicher Länge, zehns. mit männl. Caesur nach der vierten Silbe, ausgenommen v. 2 und 3, und lauter leichten Reimen. Der in v. 1:3 ist nicht korrekt, indem defen ein festes n, ren hingegen ein bewegliches n hat. — Dieselbe Strophenform kommt in der prov. Lyrik nicht mehr vor.

I. Mals albergiers dinarada defen
No vendet anc mielz que el a vendut
La verchiera e de l'autre gran ren;
Mas e mal luoc li faill, si Dieus m'aiut,
Viell enoios rebussat Comunal,
Mon diuer uert e foillat e brancut
Cossi mausses anc retraire per mal.

6 foillat brancut (1 —) D.

21. B Gr. 162₁ Garin d'Apchier: Aissi com hom tra l'estam.

Schema:

{ { 7a = am
  { 7b = eich
{ { 7b
  { 7a
{ { 7c = uc
  { 7c
{ { 7d = eing
  { 7d

Diese beiden Str. finden sich nur in Da f° 202c. Jede Str. hat 8 Z. von je 7 S. Der Aufgesang hat 2 zweiz. Pedes, der Abgesang 2 ebensolche Versus. Die Reime sind nicht gewöhnliche.

Dieselbe Form der Str., allerdings mit andern Reims., begegnet uns noch in fünf andern Gedichten:

B Gr. 10₂₄ u. ₂₄, 119₈, 364₁₆, 420₁.

Dagegen haben gleiche Reimsilben nur:

B Gr. 119₈ Lo Dalfin d'Alvernha: Reis, pos vos de mi chantatz
und B Gr. 364₁₆ P. Vidal: De chantar m'era laissatz.
Letzteres ist 1194, ersteres 1196|97 verfasst und die Antwort auf
B Gr. 420₁ Richard I: Dalfin, ieu's voill desresnier.

Die historische Veranlassung dazu erzählt uns die Bgr.² n° 14; vom metrischen Gesichtspunkte aus ist der bisher noch nicht erörterte Sachverhalt folgender: 119₈ und 420₁ sind Nachbildungen von 364₁₆, während jedoch Richard von Peire nur die Form und wohl auch die Melodie, nicht aber die Reime entlehnte, bediente sich der Dalfin — wahrscheinlich um seinen Gegner zu übertreffen — auch der letzteren.

I. Aissi con hom tra l'estam
A sen vers qu'era adreich,
E si cum meno·l careich
Li bou, quant trao·l legnam;
Un·nou sirventes ai, N'Uc
De mon Comunal astruc
Que chaschus torn' en desdeing
E destorz s'en autre seing.

II. Ja no·l cal gardar choclam
Per si ni per son arneich,
Ni per bon qu'el veich
Ni pe·l sieu correi volam,
Pe·l ioglareiar faduc
Ni per las canas de·l suc
Ni per las cordas de·l seing
Qui son e·l sieu col susteing.

8 son Da.

22. B Gr. 461₁₄₂ Anonym: Gïoglaret, quant passaretz.

Diese beiden stark mit Italianismen gemischten Coblas stehen nur in P und sind darnach gedruckt in Herrigs Arch. 50₂₈₂. — Rayn. Lex. rom. II₂₄₈ betrachtet sie als zu einer zwischen Folquet und Porcier gewechselten Tenzone: »Porcier, cara te guiner« [B. Gr. 152₁ und 382₁] gehörig, wohl nur weil sie in P derselben unmittelbar folgen (vgl. Arch. 50,282); dies ist aber schon nach der davon Choix V₁₄₈ mitgeteilten Str. I ganz unmöglich.

Schema:

{ 8a = érz
  8a
  8a
{ 6b⌣ = égle
  6b⌣
  7c⌣ = óbla
  7c⌣

Die Str. hat 7 Z., einen Aufgesang von 3 und einen Abgesang von 4 Z. Die Verse sind sechs-, sieben- oder achtsilbig. Nur die letzteren haben männlichen, die beiden ersten aber weiblichen Ausgang. Die Reime sind rim car, mit Absicht verwendet, aber nicht immer ganz korrekt (s. v. 1 u. 10). Ein Gedicht von gleicher Form ist mir im Prov. sonst nicht bekannt.

I. Gloglaret, quant passarez
Garda no moill ta cappa verz,
Que fols fora si noi laiderz;
Qu'eu darr' un moi de segle,
S'en carta qu'eu te regle
Poi scriver' una tal cobla
S'un d'aquestz motz non s'i dobla.

II. Ben es savis e sals e sertz
Que son castel bastis e derz
Que dedinz no·l prenda engrez;
El sera bell' el dintegle
Si que nuilz non lintegle
Qu'ieu non prez una carobla
Terra qui d'avol gent·s pobla.

4 darre u. m. descle P — 5 qen P — 7 daqist moti ... dubla (1 +) P — 8 sels P — 9 bast dinz P — 11 belle el P — 14 genz P.

23. B Gr. 85₁ B. de Paris: Guordo, ieu·s fas un bon sirventes l'an.

Nur die Hs. R f° 143 übermittelt uns diesen Sirventes und nach ihr ist er gedruckt bei Bartsch: Denkm. p. 85; teilweise auch bei Raynouard: Choix V 102; Mahn: W. III 372 und Gaujal: Ét. hist. sur l. Rouergue III 437. — Vgl. Bartsch a. a. O. XIV und 325; Gr. p. 51; Diez: P° ₃₉, ₁₀₃; Balaguer: Hist. pol. y litt. I 261. II 301. — Birch-Hirschfeld: Ep. Stoffe, pass. und dazu Groebers Zs. II 238 und Romania VII 488.

Schemata:

Str. I. III. V. VIII.	Str. II.	IV. X.	VII.
10a = àn	10a = àtz	= ir	= àn
10b = èl	10b = ier	= ór	= é
10a	10b		
10b	10a		
10c = és	10c = àr	= is	= én
10c	10c		
10d = ón	10d = ón	= é	= ir
10d	10d		

Das Gedicht besteht aus 10 achtz. Str. und 3 vierz. Tornadas. Formell ist es jedoch sehr verderbt. Es harmonieren nämlich genau nur Str. I. III. V. VIII und mit ihnen (nicht mit Str. X) die 3 Geleite. Ferner stimmen überein, wenngleich ihnen ein anderes Reimschema zu Grunde liegt als der eben genannten Categorie, die Str. II. IV. VII. X, freilich wieder mit verschiedenen Reims. Ganz korrumpiert ist Str. VI und IX. Dem Versuche aber, letztere zu bessern und alsdann eine angemessene Strophenfolge herzustellen, widerstrebt der Anfang der betr. Str. Wir werden also schon die bisherige Ordnung beibehalten müssen. Da beide Strophenformen aber so einfache sind, so finden wir zahlreiche Lieder gleichen Baues. Wie das 1. Schema sind gebaut B Gr. 9₁₁, 10₂₂, 80₆, ₂₄, 82₂₇, 234₃, 265₃, 401₂, 406₄₃, 437₂₁, 461₂₃, aber nur

B Gr. 80₃₄ B. de Born: Quan la novela flors par el verjan
234₃ G. de S. Leidier: Aissi cum es bela cil de cui chan
265₃ J. d'Albusso: Vostra domna, segon lo meu semblan
406₄₃ R. de Miraval: Tostemps enseing e mostri a·l meu dan

haben auch gleiche Reims. — Noch zahlreicher sind die Analoga des 2. Schemas: B Gr. 9₂, 10₁₈, ₂₂, ₃₈, 50₁, 74₈, 82₃₀, ₃₂, ₄₄, ₆₆, ₇₅, ₈₃, 97₇, 124₈, 125₂₁, 139₁, 167₃₅, 194₁₉, 198₁, 235,₁, 242₅₀, 243₂, 248₂₄, ₃₅, ₅₇, 265₃, 335₁₆, ₂₁, ₂₇, ₃₉, 349₆, 353₁, 355,₁₇, 361₁, 364₄, ₁₀, ₂₃, ₃₆, ₄₉, 375₁, ₉₀, 392₂₈, 404₁, 409₁, 418₁, 434₂, 461₄₈, ₁₃₀, aber gleiche Reims. mit Str. IV und IX hat nur

B Gr. 10₁₈ A. de Pegulhan: D'avinen sap enganar e traïr,

während für Str. II und VII kein Beispiel mit gleichen Reims. existiert.

Die Frage nun, wer hier als Vorbild gedient, ist schon wegen der Verschiedenheit der Form nicht mit Sicherheit zu beantworten; trotzdem wird das Lied doch wohl nur eine Melodie gehabt haben, und wenn dies der Fall war, so scheint mir B. de Born mit seinem 1184 entstandenen Liede (80$_{34}$) den grössten Anspruch auf die Priorität zu haben.

Bei beiden Strophenformen haben wir einen Auf- und Abgesang von gleicher Länge, jeder von ihnen zerlegt sich wieder in 2 zweiz. Pedes resp. Versus. — Die Verse sind zehns. mit männl. Caesur nach der 4. S., ausgenommen v. 65 und 67. »Achilles« und »Palamedes« haben den Ton auf der letzten S., v. 6 ist nach Sternbeck: Unrichtige Wortaufstellungen und Wortdeutungen in Raynouards Lex. rom. I. Teil, Diss. Berlin 1887 p. 30, gebessert. — Zahlreiche Reimwiederholungen: v. 2 : 20, 4 : 60, 5 : 81, 15 : 39 : 87, 24 : 86, 31 : 41 : 51, 67 : 80, 42 : 50 : 66 : 79, 43 : 65, 37 : 86 etc.

I. Guordo, ieu's fas un bo sirventes l'an
E si pogues, fera vos bon e bel,
Mas eras vey que n'ay perdut l'afan
E vuelh hueymais queiratz autre capdel;
Anc no saupes chansos ni sirventes,
Vers ni descort qu'En Cortadis fezes,
Que nosabers vos marris e·us cofon
Soven dizetz so qu'es d'aval d'amon.

II. Jes no sabetz d'Artus tan com ieu fatz
Ni de sa cort, on ac man soudadier,
Ni d'Aspinel per c'aussis l'escassier
Ni com bastic Toleta l'amiratz;
De Moÿzen com anet per la mar
Ni d'Aluxe qui fo ni que saup far,
Ni no sabetz qui valc may c'om da·l mon,
Ni co·s perdet Narcisus en la fon.

III. Ni no sabetz cossi pres de·l iayan
A Tydeus, cant li tolc de·l castel,
Ni no sabetz las novas de Tristan
Ni de·l rey Marc ni d'Apsalon lo bel;
D'Apoloini, no cug, sapïatz res,
Ni d'Odastres degun bo fag c'anc fes,
Ni no sabetz per que selet son nom
Palamides su·l palaitz a·l prim som.

IV. Ni no sabetz qui fes l'assaut de Tir
Ni d'Argileu, lo bon encantador,
Ni com bastic lo palaitz ni la tor
Devan Laon per lo bon rey traïr;
Ni no sabetz de·l senhor de Paris
A cal esfors pres Espanh' e conquis,
De Prïamus, lo rey, no sabetz re
Ni de sos filhs, si fero mal o be.

V. Ni ges non cug que sapïatz d'Ivan
Qui fo·l premiers c'adomesjet auzel,
De Gairaudu non sabetz tan ni can
Ni de Cobloy ni de Salapinel;
Ni no sabetz d'Ariel, lo cortes,
Que pres per cors de cabrols dos o tres
E quis tostemps aventuras pe·l mon
E volc saber cant a mars de preon.

VI. Jes de Merli l'Engles no sabetz re
Que sapchatz dir com renhet ni que fe,
Ni de·l bon rey Salamon ges non cre
Que anc no fos nulhz hom tan sapïens
Que saupes dir totz sos captenemens;
Ni d'En Guio de Mayensa·l valens,
Ni de la ost c'a Tebas fes venir
Fag c'anc fezes no cug sapïatz dir.

VII. Ni no sabetz d'Adamelon, lo gran
Ni de Feton lo fol orat que fe,
Ni d'Achilles, no cug, sapïatz re
De Danïas que sufric mant afan;
Ni no sabetz novas de Floriven
Que pres premiers de Fransa mandamen,
Ni no sabetz qui fetz Hector aussir
Ni d'Andrivet com moric de dezir.

VIII. Ni no sabetz d'Aripodes l'efan
Qui·l det lo colp su·l pe ab lo cotel,
Ni de·l bon rey Neptanabus prezan
Per que laisset ses homes ses capdel;
Ni de Cezar que tot lo mon conques
Sabetz petit, car pauc n'avetz apres,
Ni no sabetz novas de·l rey Gormon
Ni de·l cosselh qu'Izambart det su·l pon.

IX. Jes de Nabuchodonozor non cre
Sapïatz dir l'anta que Dieus li fe,
Ni de Sepnacherib no sabetz re,
Ni com issi Dedalus de volan
Dinz de la tor on sufric man turmen;
Ni com passet Perdicx son mandamen,
Car se ders tant que·s cujet enantir,
Per qu'en la mar l'avenc mort a sofrir.

X. De Constanti l'emperador, m'albir
Que no sabetz com e·l palaitz maior,
Per sa molher pres tan gran deshonor
Si que Roma·n volc laissar e gurpir;
E per so fon Constantinobles mis
En gran rictat, car li plac que·l bastis,
Que cent vint ans obret c'anc als no fe
E ies d'aisso non cug sapïatz re.

1. Si saupessetz so qu'es e·l sirventes
De·ls bos ioglars foratz d'aquest payes,
Mas yeu non cre c'autr'om de say Clarmon
Vos saupes dir que es, ni fo, ni don.

2. A la valen comtessa de Rodes,
Car es sos cors pros e gais e cortes,
Portatz mon chan, no tematz freg ni son,
Guordo, qu'ieu l'am may que dona de·l mon.

3. D'En Canilhac aug dir que·l platz totz bes,
A sel anas, creisser vos a d'arnes,
Car de bon pretz aug dir c'a·l cor volon,
Per que de luy vos partretz iauzïon.

I. B Gr. 10$_{32}$ A. de Pegulhan: Li fol e·l put e·l filhol.

steht in 6 Hss.: A f° 214a, C f° 97 v°, C f° 132d, I f° 189 r°, K f° 174 v°c² und R f° 19b. — Nach v. 11 und 22 lassen sich — freilich mit mancherlei Abweichungen — 2 Gruppen unterscheiden: ACR und DIK. Die v. 7, 12, 16, 22 sprechen gegen D; v. 9, 16, 22, 23, 36, 40, 41 gegen I; v. 9, 16, 22, 41 gegen K; aber auch in der ersten Gruppe sind die Versionen nicht gleichwertig; so zeigt R Mängel in v. 9, 22, 29, 41; C in v. 2, 7, 8, 9, 16, 19, 20, 23; A in v. 7, 27, 29, 30, doch sind dieselben weniger erheblich, sodass ich A meinem Texte zu Grunde legte. Ich bessere v. 7: dos in dui; v. 27: e in e·l; v. 29: pel in per; v. 30: beis in ben; v. 42 wird wohl qu'en für que zu lesen sein. Die Lesart von v. 26 muss ich unentschieden lassen, da mir der dort genannte Markgraf unbekannt ist; in v. 30 ist einmal »color« wie im Lat., It., Span. und teilweise Frz. als masc. behandelt und somit den bei Diez, Gr. II$_{80}$ angeführten prov. Beispielen zuzufügen. Lat. Einfluss verdankt auch v. 16: terna (für ternas) seine Verwendung.

Gedr.: Rayn. Lex. rom. I$_{488}$; Mahn W. II$_{166}$.

Schema:

7a = òl
7b = èl
7b
7c = àn
7c

7d = ór
7d
7e = erna

Das Lied besteht aus 5 coblas unisonans von je 8 v. und einer dreiz. Tornada. Die Str. zerlegt sich in einen Aufgesang von 5 und einen Abgesang von 3 v. Am deutlichsten wird dies in Str. I. IV. V, weniger in II u. III. Auch der Aufgesang ist nicht konsequent gegliedert, teils besteht er aus 2 Stollen von 2 + 3 v. [wie in Str. I. II. III. V], teils umgekehrt aus 3 + 2 v. [wie in Str. IV]. Der Abgesang ist nicht gegliedert. Die Reime sind, mit Ausnahme von d = erna, alle gewöhnliche. Eine, übrigens erlaubte Reimwiederholung liegt vor in v. 7 : 42. Dasselbe Schema und identische Reims. zeigen noch:

B Gr. 80$_{38}$ B. de Born: Mout m'es deissendre carcol
364$_{25}$ P. Vidal: La lauzet' e·l rossignol

Peire's Canzone ist um 1180, Bertran's Sirventes im Winter 1185|86, unser Lied zwischen 1225-29, sodass sich die Frage der Nachahmung von selbst beantwortet.

I. Li fol e·il put e·il filol
Creison trop, e no m'es bel,
E·l croi ioglaret novel
Enoios e mal parlan
Corron un pauc trop enan;
E son ia li mordedor
Per un de nos dui de lor,
E non es qui los n'esquerna.

II. Greu m'es, car hom lor acol
E non lor en fai revel,
Non o dic contra·N Sordel,
Qu'el non es d'aital semblan
Ni noi·s vai ges percassan
Si co·il cavallier doctor,
Mas quan faillon prestador
Non pot far cinc ni sieis terna.

III. Lo marques part Pinarol
Que ten Salus e Revel,
No vuoill ges que desclavel
De sa cort, ni an loignan

1 folh C, eill IK, el CDR, filhol CR, fillol DIK — 2 creisson C, creyson R, es b. CIK, belh C — 3 croy CR, iuglaret DIK — 4 enueyos C — 5 coron DI — 6 mordeor IK — 7 dos d. l. A, duy deus l. C, un des nos des lor (1 —) D, dui des lor IK — 8 quils (1 —) R, lor n. D — 9 greu es CR, er IK, ocol CR — 10 fa DIKR — 11 contral s. DIK — 12 daitan IK, semblanssa (1 +) D — 13 nos CDIKR — 14 cauayer R — 15 faillol CDIKR — 16 cinc ni cincs C, ·V· nil cincs D, ·V· nils sincs IK — 17 pinairol CKR — 18 saluz CDR — 19 no uuel que ab si mapel C — 20 en s. c. dō uau l. C.

Persaval que sap d'enfan
Esser maestr' e tutor,
Ni un autre tirador
Qu'eu no vuoill dir, de Luserna.

IV. Aitals los a cum los vol
Lo marques de Cantarel
Nicholet e·l trufarel
Que venon ab lui e van
E non de·l tot per lor dan;
Ben son trobat d'un color:
Aitals vassals tal seignor,
Dieus lor done vit' eterna.

V. Ar veiretz venir l'estol
Vas Malespin' e·l tropel
Donan la carn e la pel
Et ades on pieitz lor fan
E meins de merce lor an:
Trop son li combatedor
E pauc li defendedor
Mort son, si Dieus no·ls governa.

1. Estampidas e romor
Sai qu'en faran entre lor
Menassan en la taverna.

21 persoual D, saup K, defan C — 22 maestrador (1 —) D, maistrador (1 —) IK, tuor R — 23 dun a. l, tuador C — 24 luzerna CR — 25 com DIKR, cũ C — 26 le m. IK, den c. C, denchantarel DR, de chantarel IK — 27 nicolet DIKR, e t. A — 29 pel A — 30 beis A — 31 a tals a. CR — 32 don vita DIK, do vita CR — 34 malespinal C — 36 lur an I — 40 si fehlt (1 —) l, mortz CIKR — 41 rumor CD, errimor IK, rimor R — 42 que AD, quen CIKR — 43 menassam I.

II. B Gr. 352ı P. de la Mula: De·ls ioglars servir mi laisse

ist in 4 Hss. überliefert: A f° 199a, C f° 358a, D f° 205c u. d, R f° 22b. Sie bilden 2 Gruppen: AD und CR [vgl. v. 8, 11 und die Strophengliederung von v. 17 ab]. Ich halte mich an AD und spezieller an D; denn nur diese Hs. zeigt die richtige Gliederung von Str. III und die wenigsten und leichtesten Fehler, obschon die Abweichungen von A in v. 17, 18, 19, 21 auch wohl nur vom Schreiber herrühren. Ich bessere D in v. 14: baros für barols, v. 17 scheint A Recht zu haben, freilich muss der Vers durch Streichung von »dauol« erst auf die richtige Silbenzahl gebracht werden; v. 18: avol für avols; v. 19: c'aquel für cor quel; v. 22: es für er; v. 23 ist wohl homes einzufügen; v. 25: e mi für em; v. 26: ni für nils; v. 29: acusatz für acusat. Besondere Schwierigkeit macht v. 8, da alle Lesarten sich hier für das vorletzte Wort desselben unzulänglich erweisen. Auch Suchier hat a. a. O. die Frage offen gelassen, ob es sich hier um »Windhunde« oder »kleine Hasen« handelt. Zur Bezeichnung einer raschen Vermehrung wäre ersteres jedenfalls ein wenig passender Vergleich und der Sinn verlangt doch wohl »Häslein« oder »Kaninchen«. Ein von »la lebre« gebildeter nom. pl.: »lebres« wird durch das attributive männl. adj.: »menut« ausgeschlossen, ein zu letzterem passendes männl. Subst. wird also nur ein Deminutiv sein können. Das dem frz.: lapereau entsprechende prov.: *laperelh störte die Silbenzahl des v., dagegen ist ein nach Analogie von it.: lepratto und span.: lebrato geschlossenes prov.: *lebrat in dieser Beziehung tadellos und wurde deshalb dem v. eingefügt.

Schemata:

Str. I u. II.	Str. III.
7 a⌣ = aisse	6 a = oil
8 b = óm	6 b = àn
7 c⌣ = oia	6 b
7 d⌣ = àba	6 c = ui
8 e = ut	6 c
7 f⌣ = énha	6 d = àns
8 e	6 d
8 e	6 e⌣ = àtges
	6 e⌣
	6 f = àlh
	6 f
	6 g = àtz
	6 g
	6 g
	6 g
	6 g

Gedr.: Herrigs Archiv 34$_{192}$ A; Mahn Ged. 544 R; in kritischem Text von Suchier: Eberts Jb. N. F. II$_{181}$; teilweise bei Rayn. Choix V$_{230}$, Diez: Poesie ^{2}$_{47}$, Hist. litt. XX$_{39}$ — vgl. Millot I$_{129}$.

Die Zerlegung des Gedichtes in Str. macht von v. 17 ab Schwierigkeiten. D zerlegt nicht mehr, CR setzen bei v. 25 eine Initiale, zerlegen also v. 17-32 in 2 Str. von je 8 v., was aber schon Reimordnung und Sinn verbieten; A setzt v. 28 eine Initiale, fasst also v. 28-32 gleichsam als eine Tornada auf. Dass D allein Recht hat, werden wir unten sehen, und es besteht unser Lied aus 2 achtz. coblas doblas und einer dritten sechszehnz. Str.

Wie das Strophenpaar ist gebaut B. Gr. 443$_{2}$, mit denselben Reims. aber

B Gr. 389$_{15}$ R. d'Aurenga: Ar quan semblo·l foill de·l fraisse.

Raimbaut starb 1173, und dass Peire in der That dessen Gedicht als Vorbild für die 2 ersten Str. seines Liedes benutzt hat, zeigt deutlich sein inkorrekter Reim in v. 1: laisse [entsprechend dem richtigen fraisse bei Raimbaut] für lais. — Denselben Bau und gleiche Reims. mit Str. III aber zeigt

B Gr. 392$_{22}$ R. de Vaqueiras: Leu sonet, si cum soill,

welches 1184 entstanden ist. In R. d'Aurenga und R. de Vaqueiras werden wir also die Vorbilder unseres Liedes zu erblicken haben. — Wiederholungen in v. 7 : 15. — In v. 20 hat der Schreiber von A den vom Dichter wahrscheinlich nicht beabsichtigten (wenigstens hat ihn R. de Vaqueiras nicht) Binnenreim entdeckt; ebenso wie der Schreiber von C in v. 22|23 den Augenreim: per qu'es : dompnaies selbst hergestellt hat.

I. De·ls ioglars servir mi laisse
Seignor, aujatz per que ni com:
Car lor enois creis e poia,
E qui mais los serf mescaba;
Car cel que meins valra que tut
Vol qu'om per meillor lo tenha,
E son ia tant pe·l mon cregut
Que mais son que *lebrat* menut.

II. Lor affars cuit que abaisse,
Car il son plus pesan que plom,
Et eissont mais que de ploia,
Per qu'ieu non pretz una raba
Lor mal dir, anz cre que m'aiut,
E vuoill qu'a·ls baros sovenha
Qu'aissi teing eu lor pretz cregut,
Si son d'avol gen mal volgut.

III. Una leig vei d'escuoill
Avol e mal estan,
C'aquel arlot truan
Van cridan dui e dui:
»Datz me, que ioglars sui!«
Car es Bretz o Normans,
E vei en homes tans
Per qu'es a·ls pros dampnatges,
E mi par nesciatges
Qu'om lor mesca ni talh
En cort de pro vassalh;
E s'en sui encolpatz,
Car los ai acusatz,
Vos cortes que anatz
Per cortz, m'en razonatz,
Qu'ieu non vuoill ia lor patz

1 de ... me R — 2 senhors R — 4 ser mens acaba (1+) CR — 8 lebrier A, lobres D, lobret CR — 9 afar CR — 11 es en mai CR — 14 barols D — 16 sil AC — 17 vei dauol e. (2+) A, lez ques d. D, leys ques d. CR — 18 e trop m. (1+) A, avols D, mal estan fehlt (3—) C — 19 car aquil (1+) A, cor quel D, cor quilh R — 20 mit dui beginnt ein neuer v. in A — 21 bos i. (1+) A — 22 es fehlt (1—) A, er D, e n. A;

von hier ab ist C durch Ausschneiden einer Initiale verstümmelt. — 23 e hom f. (1—) A. homes fehlt (2—) D. vei en tans perques R. — 24 a. p. doingnances (2—) R. — 25 Initiale in CR, em (1—) D — 26 ni lor (1+) C, nils D — 28 Initiale in A, dem A, den CR.

III. B Gr. 315a Molt se fera de chantar bon recreire.

Diese Cobla übermitteln uns nur die Hss. Da f° 206 und Q f° 111a.

Schema:
10 a⏑ = eire
10 b = es
10 a⏑
10 b
10 a⏑
10 a
10 b
10 a⏑
10 b

Gedr.: Groebers Zs. VIII₂₆₄ Da, ibid. IV₂₄₃ Q.

Beide Hss. weichen darin von einander ab, dass Q zwischen Z. 2 und 3 noch einen v. aufweist und auch v. 2 einen andern Reim bringt. Kleinere Unterschiede in v. 3, 6, 7. — Grundlage des Textes: Da.

Die Str. umfasst 9 zehns. v. mit männl. Caesur nach der vierten S. (ausgenommen v. 5) und teils männl., teils weibl. Ausgang mit leichten Reimen.

Dieselbe Strophenform habe ich nicht mehr angetroffen.

1. Molt se fera de chantar bon recreire,
   A'l mon semblan, qui sofrir s'en pogues,
Qu'el mon es ebriacs ni beveire
   Qu'entre Lombarts non fassa sirventes,
Neus un peire qui far la Mula Peire
   S'en entramet quant vins la sopreprès:
   Que'l n'ai ia vist si cochat e conques
Que set enaps de fust e tres de veire
   Bet en un iorn, granz e comols e ples.

2 semblan pauc má ab cor uerei Qe tal cuidar descleis a lautre enança Q — 3 no qe briacs ni breueire Q — 5 neus en Q — 6 entremet qa uila Q — 7 cochat enques (1—) Q — 8 ser e. Q — 9 bec Q.

IV. B Gr. 315a Palais: Molt m'enoia d'una gent pautoneira.

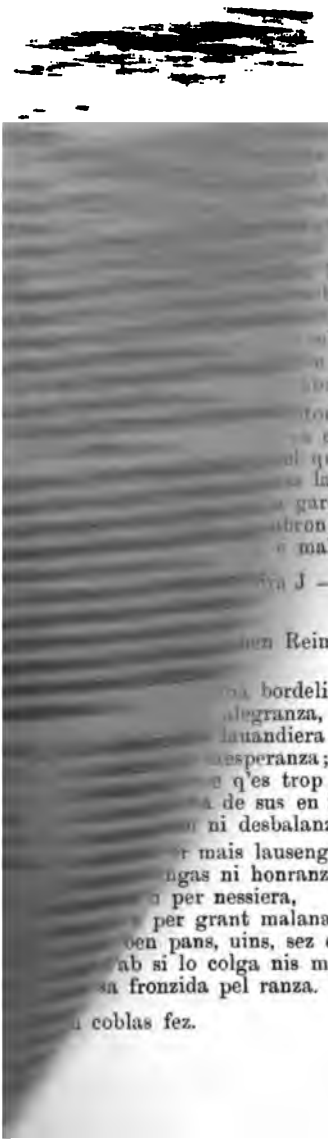
Diese Cobla findet sich ausser in der bei Bartsch angeführten Hs.: Da f° 206a auch noch in der von Stengel entdeckten Hs. J (= ms. 776 F 4 der Bibl. nazion. zu Florenz) f° 12 v° c[1]. Beide zeigen in v. 2 eine bedeutendere Abweichung.

Gedr.: Groebers Zs. VII₁₉₁ Da, Riv. di filol. rom. I₄₀ n°. 59 J.

Schema:
10 a⏑ = eira
10 b⏑ = ànsa
10 a⏑
10 b⏑
10 c = ės
10 c
10 b⏑

Die Str. besteht aus 7 zehns., teils männl., teils weibl. v. mit männl. Caesur nach betonter vierter S. (ausgenommen v. 1, 5). Die Str. zerlegt sich in einen Aufgesang von 3 v. (Frons) und einen Abgesang von 2 zweiz. Versus. Leichte Reime.

Dieselbe sehr einfache Strophenform finden wir noch mehrfach:



·vem de tal maneira
si portava queira
rna en gran paubreira
una bordeleira
e plazenteira.

), alle andern Lieder aber
217, aber bei der Frage,
kommt weder U. de S. Circ.
Es wird vielmehr wohl
(Rückkehr in die Provence)
e Frau verstiess, die hierin
Form benutzte dann auch
greifen.

iira,
erransa
qu'enqueira,
lansa
garcos, 5
bron que se fos
malanansa.

J — 5 don non Da — 7 treig J.

en Reimsilben. Er lautet nach der

bordeliera
alegranza,
lauandiera
esperanza;
q'es trop dios, 5
de sus en ios,
ni desbalanza.
r mais lausengiera
ngas ni honranza
per nessiera, 10
per grant malananza; (?)
en pans, uins, sez e maisos
ab si lo colga nis met ios
a fronzida pel ranza.

coblas fez. E. St.]

Marburg. Universitäts-Buchdruckerei (R. Friedrich).

AUSGABEN UND ABHANDLUNGEN
AUS DEM GEBIETE DER
ROMANISCHEN PHILOLOGIE.
VERÖFFENTLICHT VON E. STENGEL.
LXXXIX.

DIE STÄNDE,

IHR LEBEN UND TREIBEN,

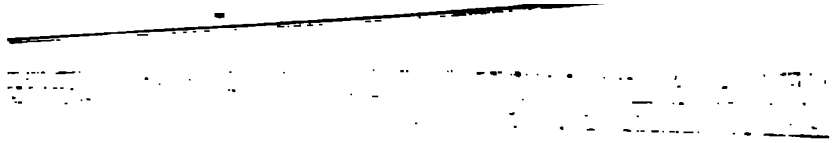
DARGESTELLT

NACH DEN ALTFR. ARTUS- UND ABENTEUERROMANEN.

VON

FRITZ MEYER.

MARBURG.
N. G. ELWERT'SCHE VERLAGSBUCHHANDLUNG.
1892.



Meinen Eltern

in Liebe und Dankbarkeit.

Einleitung.

Das von mir in Arbeit genommene Thema: Die Stände, ihr Leben und Treiben, dargestellt aus den afrz. Artus- und Abenteurerromanen, kann sich auf eigentliche Vorarbeiten nicht berufen. Die wissenschaftliche Beilage zum Gymnasialprogramm, Kreuznach 1885 von Ch. Krick (Les données sur la vie sociale et privée des Français au XII[e] siècle, contenues dans les romans de Chrestien de Troyes) beabsichtigt uns ein Bild von dem Leben und Treiben der einzelnen Stände zu geben; seine Darstellung erschöpft aber in keiner Weise das reiche Material, sodass sie für meine Untersuchung nicht wesentlich in Betracht kam. Im übrigen sind, soweit mir bekannt, nur Arbeiten vorhanden, die sich mit Untersuchung des einen oder anderen Standes befassen und hier ist es vor allem die höfische Gesellschaft, die Berücksichtigung gefunden hat. An der Spitze steht die Schrift von Alwin Schultz, Das höfische Leben zur Zeit der Minnesinger; er kommt darin allerdings auch auf andere Kreise zu sprechen, was naturgemäss aber nur beiläufig geschehen kann. Aehnliche Zwecke verfolgt Heidsiek in seiner Greifswalder Dissertation: Die ritterliche Gesellschaft in den Romanen des Chrestien von Troies. Ebenfalls unser Gebiet berührt die Arbeit von: Bormann, Die Jagd in den afrz. Artus- und Abenteuerromanen. A. A. LXVIII. Zur Vergleichung konnten herangezogen werden: Vaublanc, La France au Temps des Croisades. Warnkönig, Französische Staats- und Rechtsgeschichte. Basel 1875[2]. 3 Bde. (namentlich Bd. I. p. 202—367 und p. 391—475 kam für meine Arbeit

in Betracht.) Weinhold, Die deutschen Frauen in dem M.A. Krabbes, Die Frau im afrz. Karlsepos. A. A. XVIII.

Andere Schriften werden bei den betreffenden Abschnitten genannt werden.

Was die Behandlung des Stoffes angeht, so habe ich mich der dichterischen Ueberlieferung gegenüber ausschliesslich referierend verhalten, selbst da, wo sie offenbare Abweichungen von der historischen Wahrheit bot. Doch habe ich dann stets die Unzuverlässigkeit der Berichte unserer Dichter hervorgehoben. Nur das, wofür sich in unseren Quellen direkt Belege fanden, wurde berücksichtigt.

Die Anordnung des Stoffes war die naturgemässe in drei Stände: I. Das Volk. II. Die Ritterschaft. III. Die Geistlichkeit.

Unsere Dichter, die namentlich mit den höfischen Kreisen in Berührung standen, für diese ihre Werke schrieben*) und von ihnen ihre Belohnungen erhofften,**) behandeln die nicht ritterlichen Klassen mit einiger Geringschätzung und thun ihrer nur sehr spärlich Erwähnung, meist nur gelegentlich, wenn Angehörige höfischer Kreise mit ihnen in Beziehung treten. Wenn uns für letztere Belege aus der ganzen Dauer ihres Lebens nicht fehlen, wenn wir, was die anderen Klassen, zum teil auch die Geistlichkeit, betrifft, schon von Glück sagen können, sobald der Dichter uns nur Einiges von ihrer Thätigkeit vorführt, so müssen wir dies hauptsächlich diesem Umstande zuschreiben.

---

*) L.Fr.4,44: En l'onur de vus, nobles reis . . . 47: m'entremis des lais assembler. Char.1: Puis que ma dame de Chanpaigne Vialt que romans à feire anpraigne. Perc.VI,157,17: Dame, por vos s'en est pené Manessiers, tant qu'il l'a finé . . . 158,3: El nom Jehanne la contesse Qu'est de Flandres dame et mestresse. Dol.23: Herbez velt . . . 24: I livre fere . . . 25: El non et en la reverence Del filz Phelippe au roi de France, Looy.

**) R.V. 64: . . . ma dame est de si halt pris Que bien me rendra mon serviche.

Verzeichnis der benutzten Texte und der Abkürzungen.

Bei den mit einem * bezeichneten Dichtungen bezeichnen die Zahlen vor dem Komma die Seitenzahl, hinter dem Komma die Verszahl. Bei A. N. ist im ersten Fall die Nummer des Abschnittes gemeint.

A. A.: Ausgaben und Abhandlungen auf dem Gebiete der romanischen Philologie hrsg. von E. Stengel. Marburg.

A. N.*: Aucassin und Nicolette ed. von H. Suchier. Paderborn 1881[2].

A. P.: L'Atre Perilleux ed. von A. Tobler in Herrigs Archiv Band XLII. pag. 135—212.

A. Y.: Amadis et Ydoine, poème d'aventure publié pour la première fois par C. Hippeau. Paris 1863.

B. I.: Le Bel Inconnu ou Giglain fils de messire Gauvain par Renaud de Beaujeu, poëte du XIII[me] s. p. p. C. Hippeau. Paris 1860.

Bl.: Blancandin et l'Orgueilleuse d'amour. Roman d'aventure publié p. l. pr. fois par H. Michelant. Paris 1867.

B. M.: Brun de la Montagne. Roman d'aventure publié p. l. pr. fois par P. Meyer. Paris 1875.

C. B.: Conte de fole Largece. Bd. II. der „Oeuvres poétiques de Philippe de Remi Sire de Beaumanoir" p. 257 f. (cf. J. B.)

C. C.: L'Histoire du Châtelain de Coucy et de la dame de Fayel p. p. G. A. Crapelet. Paris 1829.

Char.: Li Romans de la Charette par Chrestien de Troyes et Godefroy de Lugny, ed. von Jonkbloet. Gravenhage 1846.

Ch. E.: Do chevalier à l'espée ed. in „Nouveau Recueil de Fabliaux et Contes" p. M. Méon. Paris 1823 Bd. I.

Ch. Esp.: Li chevalier as deus espees. Afrz. Abenteuerroman zum ersten Male ed. von W. Foerster. Halle 1877.

Ch. L.: Li Romans dou Chevalier au Lyon von Chrestien de Troyes, ed. von W. L. Holland. Hannover, Paris 1886[3].

Cl.: Cliges von Chrestien von Troyes, zum ersten Male ed. von W. Förster. Halle 1884.

Clar.: Claris und Laris ed. von Dr. Alton in der Bibliothek des litt. Vereins zu Stuttgart 1885.

Cléom.: Li roumans de Cléomadès p. p. André van Hasselt. Bruxelles 1865 und 1868. 2 Bände.

D. G.: Li Romans de Durmart le Galois. Afrz. Rittergedicht zum ersten Male ed. von E. Stengel in der Bibliothek des litt. Vereins zu Stuttgart Tübingen 1873.

D. M.: Li dis dou chevalier a le mance ed. in den Dits et Contes de Baudouin de Condé et de son fils Jean de Condé p. p. A. Scheler. Tome II. Jéan de Condé Ire partie. Bruxelles 1866. p. 167 f.

Dol.: Li Romans de Dolopathos, p. p. l. pr. fois en entier par M. M. Charles Brunet et Anatole de Montaiglon. Paris 1856.

E. E.: Erec und Enide ed. in der Z. f. d. A. von Moritz Haupt. Bd. X.

Esc.: Roman von Escanor ed. von Michelant in der Bibliothek des litt. Vereins zu Stuttgart. Tübingen 1886.

F. B.: Flore et Blanceflore, publié avec introd., notes et glossaire par Edelestand du Méril. Paris 1856.

Fe.: Li romans de Fergus ed. von E. Martin. Halle 1872.

F. F.: Floriant et Florete, a metrical romance of the XIVth century ed. by Fr. Michel (for the Roxburghe Club). Edinburgh 1873.

Gal.: Le roman de Galerent, comte de Bretagne, par le Trouvere Renaut, ed. p. A. Boucherie. 1888.

G. G.: The anglonorman metrical chronicle of Geoffrey Gaimar, ed. by Th. Wright. London 1857.

G. P.: Guillaume de Palerne, p. p. H. Michelant (soc. d. anc. textes). Paris 1876.

Heidsiek: W. Heidsiek, die ritterliche Gesellschaft in den Dichtungen des Chrestien de Troies. Greifswalder Diss. 1883.

J.: Joufrois, afrz. Rittergedicht, zum ersten Male ed. von K. Hoffmann und Fr. Munker. Halle 1880.

J. B.: Jehan et Blonde; ed. in den „Oeuvres poétiques de Philippe de Remi, Sire de Beaumanoir" ed. von H. Suchier (soc. d. anc. textes) Bd. II, p. 1 f. Paris 1885.

Krick: Charles Krick, Les données sur la vie sociale et privée des Français au XIIme siècle contenues dans les romans de Chrestien de Troyes. Gymn.-Programm. Kreuznach 1885.

L. A.: Lai d'Amors, ed. von G. Paris Romania VII., 407 f.

L. C.: Le lai du corn; ed. in Ferd. Wolf „Ueber die Lais, Sequenzen f. p. 327 f. par Fr. Michel.

L. Ch.: Li lays dou blanc chevalier, ed. in den „Dits et Contes de Baudouin de Condé" etc. par A. Scheler Tome II, Ire partie. Bruxelles 1866, p. 1. f. (cf. D. M.)

L. D.: Lai de Doon, ed. von G. Paris: Romania VIII, 59 f.

L. E.: Lai de l'Espervier, ed. von G. Paris: Romania VII, 3 f.

L. Fr.*: Die Lais der Marie de France ed. von K. Warnke. Halle 1885. (Bibl. normannica, hrsg. von H. Suchier. Bd. III.)

L. G.: Lai de Guingamor ed. von G. Paris: Romania VIII, 50 f.

L. H.: Lay d'Havelok le Danois; ed. in „The anglonorman metrical romance of Geoffrey Gaymar", ed. by Th. Wright (cf. G. G.)

L. I.: Lai d'Ignaurès par Renaut, (suivi des Lais de Melion et du Trot) ed. von Monmerqué et Michel. p. 1 f. Paris 1832.

L. In.*: Lais Inédits des XIIe et XIIIe siècles p. p. l. pr. fois par Fr. Michel. Paris 1836.

L. L.: Lai du Lecheor, ed. von G. Paris: Romania VIII, 64 f.

L. M.: Lai de Mélion (cf. L. I.)

L. T.: Lai de Tydorel, ed. von G. Paris: Romania VIII, 66 f.

L. Tl.: Lai de Tyolet, ed. von G. Paris: Romania VIII, 41 f.

L. Tr.: Lai du Trot. (cf. L. I.)

M. B.: Mannekine, ed. in Bd. I der „Oeuvres poétiques de Philippe de Remi Sire de Beaumanoir" (cf. J. B.)

M. Br.: Münchener Brut (Gottfried von Monmouth in frz. Versen des 12. Jahrh.), zum ersten Male ed. von Konr. Hoffmann und Karl Vollmöller. Halle 1877.

M. Fr.: La Mule sanz Frain, ed. in „Nouvean Recueil de Fabliaux et Contes (Tome I, p. 1 f.) par Méon. Paris 1823.

M. M.: Du mantel mautaillé, ed. in „Ferd. Wolf, Ueber die Lais, Sequenzen etc. Heidelberg 1841" par Michel (Anhang p. 342 f.)

M. P.: Meraugis de Portlesguez, roman de la table ronde, par Raoul de Houdenc p. p. H. Michelant. Paris 1861.

Oct.: Octavian, afrz. Roman, zum ersten Male ed. von K. Vollmöller. (Bd. III der afrz. Litt. von W. Förster.) Heilbronn 1883.

P. B.: Partonopeus de Blois, p. p. l. pr. fois par G. Crapelet. 2. vol. Paris 1834.

Perc.: Perceval le Gallois, ou le conte du Graal p. p. Ch. Potvin. Mons 1871. 6 vol.

Po.: Messire Thibaut, li romanz de la Poire, ed. von Fr. Stehlich. Halle 1881.

R. B.: Richars li Biaus, zum ersten Male ed. von Dr. W. Förster. Wien 1874.

R. V.: Roman de la Violette, ou de Girard de Nevers, en vers du XIII^me^ s. par Gibert de Montreuil p. p. Fr. Michel. Paris 1834.

S. B.: Salu d'Amours, ed. in Bd. II der „Oeuvres poétiques de Philippe de Remi Sire de Beaumanoir" (cf. J. B.)

Schultz: Al. Schultz, Das höfische Leben zur Zeit der Minnesinger. 2 Bände.

Tr.:* Tristan, recueil de ce qui reste des poëmes relatifs à ses aventures p. p. Fr. Michel. Londres 1835—39. 3 Bände.

Vaublanc, La France au Temps des Croisades. Paris 1844—47. 4 Bände.

V. R.: Messire Gauvain ou la Vengeance de Raguidel, poëme de la table ronde; p. p. C. Hippeau. Paris 1862.

Warnkönig: Französische Staats- und Rechtsgeschichte von L. A. Warnkönig, Th. A. Warnkönig und L. Stein. 3 Bände. Basel 1875[2].

W. B.: Li Roman de Brut par Wace, poëte du XII^me^ siécle p. p. l. pr. fois par Le Roux de Lincy. Rouen 1832. 2 vol.

Abschnitt I.

Das Volk.

Abteilung A: Die Landbevölkerung.

Kapitel I: Die Hörigen und Sklaven.*)

Die Bezeichnung für den Hörigen ist durchweg 'serf'. nur einmal kommt die Form 'esclave' (Gal. 6384) vor. An mehreren Stellen lesen wir das Wort 'culvert', mit dem Angehörige des unfreien Standes belegt sind; 'culvertage, culvertise' bezeichnet somit die Lage, Stellung eines 'culvert'.[1]

Ueber Kleidung und Bewaffnung desselben erfahren wir aus unseren Texten gar nichts. In der m.-a. Gesellschaft nimmt er die unterste Stellung[2] ein. Mit Geringschätzung blickt jeder einem anderen Stande Angehörige auf ihn herab, denn den 'serf' hält Keiner edler Gesinnung und hoher Thaten fähig. Uebel ist derjenige beraten, der sich ihrem Rat, ihrer Treue anvertraut.[3]

1. W.B.375,6800: cuivert, M.Br.2467: culverz etc. P.B.230: D'els francir de lor culvertage. Tr. III p. 9.137 f.; p. 10,145: La franchise deit l'en amer E la coilvertise doter E pur la franchise servir E pur la coilvertise haïr. — *2* Gal.6383: Mieulx vous vauldroit estre outre mer Et estre esclaves au Kahaire, heisst es in bezug auf den Liebesgram des Galerent, natürlich nur um einen Begriff von der ungeheuren Grösse seines Schmerzes zu geben. M.Br.2467: Les culverz en lor leus metoit, (scl. des gentilz homes) Les filz aus putains essauchoit. Die „culverz" werden also mit den „filz aus putains" auf eine Stufe gestellt. — *3* D.G.8171: Il (König Darius) ensaucha sers et vilains. . . . 4: Rendus l'en fu ses drois loiers. P.B.177: Car il avoit d'un serf prové Fait justice de son regné, Et cil avoit à ses parens Donés les amples casemens, Et les gentils homes

*) Ueber die rechtliche Stellung der Hörigen vgl. Warnkönig II 148 f. Vaublanc I 179. f.

Der Hörige ist das unbedingte Eigentum seines Herrn;[4] dieser kann ihn verschenken, verkaufen, überhaupt ganz nach Belieben über ihn und seinen Besitz verfügen.[5] Seinem Herrn ist er zu unbedingtem Gehorsam[6] verpflichtet, bis in den Tot hinein soll seine Treue und Ergebenheit gehen, denn für den Gebieter zu sterben bringt ihm höchste Ehre ein[7].

Für seine Dienste und Treue belohnt der Herr ihn oft in der Weise, dass er ihm die Freiheit[8] schenkt. Dem Hörigen gilt diese Freilassung natürlich als der höchste Wunsch; er thut alles, um diesen erfüllt zu sehen[9]. Ein mehrfach angewandter politischer Kunstgriff ist es, Unfreie durch das Versprechen der Freiheit zu beruhigen resp. auf seine Seite zu ziehen.[10] Bei besonders freudigen Ereignissen entlässt ein Fürst und vornehmer Herr zuweilen eine Anzahl Höriger aus ihrem abhängigen Verhältnis.[11]

Die gewöhnliche Anrede an den Hörigen ist die in der zweiten pers. sg. Nur Cligés gebraucht seinem treuen Jehan gegenüber einige Male die plurale Anredeform (Cl. 5644, 5653, 5596). Ueber die Beschäftigung des Hörigen wird uns in unseren Texten wenig überliefert. Auf die verschiedensten Gebiete erstrecken sich ihre Fertigkeiten, so auf Bildhauerei,[12] selbst unter den Geldwechslern[13] finden wir einen 'serf'.

jetés, Par coi li rois fu si matés. — *4* Cl.6557: Ne je n'ai chose qui soit moie, Se tant non, com il (scl. le maître) le m'otroie. — *5* Cl.5491: Jehan . . . 2: Tu es mes sers, je sui tes sire. Et je te puis doner et vandre Et ton cors et ton avoir prandre Come la chose qui est moie. — *6* Cl. 6550: . . . sers ne doit rien refuser, Que ses droiz sire li comant. — *7* Der serf will seinen Herrn nicht verraten; er sagt: Cl.6598: . . . Et comant Feroie si grant felonie? Cl. 6569 Car se je muir por mon seignor, Ne morrai pas a desenor. — *8* Cl.5643: Lors dist Cligés: Jehanz amis, Vos et trestoz voz oirs franchis. Cl. 5394 Et se je i puis foi trover, Lui et toz ses oirs franchirai. — *9* Cl.5496: Meis s'an toi croire me pooie D'un mien afeire que je pans A toz jorz meis seroies frans Et li oir que de toi nestront. Cl.5502: Sire . . . 3 N'est chose que je ne feïsse, Meis que par tant franc me veïsse Et ma fame et mes anfanz quites. Cl.5500: Jehanz tot maintenant respont Qui mout desirre la franchise. — *10* W.B.4271: As povres a doné francise Et clamé quite de servise. P.B.227: Si li fortraist celéement Bien grant partie de sa gent Par promesse et par ostage D'els francir de lor culvertage. — *11* Tr.I 144,2972: Le jor franchi li rois c. sers. — *12* Cl.5378: An ceste vile a un ovrier Qui mervoilles taille et deboisse. . . 83: Jehanz a non, si est mes sers. — *13* Dol.7218: .I. moult riche home ot el païs Et cil estoit ces sers naïs. . . . 7237: Venus est à cel eschascier Por amprunter c. mars d'argent.

Kapitel II: Der Bauer.

Die verbreitetste Benennung des Bauern ist die Bezeichnung 'vilain'. Daneben wird aber schon häufig 'païssant' (W. B. 6095) verwendet. Seltenere Benennungen sind: 'metayer' (W. B. 2125), 'ahanier' (M. Br. 4099), 'laboureur' (C. C. 6718), 'charruier' (Clar. 22768, Fe, 374), 'bouvier' (Clar. 22868, Fe. 357, Perc. 1520) erceour (= 1539 bovier, 1535). Die Frau eines Bauern heisst: 'villaine' (Gal. 77, 152, 1113, 4321). (Ueber 'nurequiere' cf. M. B. 4057 Anm.) Als collectivische Bezeichnung kommt 'vilenaille' (W. B. 6240, 9914) vor.

Die äussere Erscheinung des Bauern ist meist eine abstossende;[14] er ist von grosser, plumper Figur und hässlichen, groben Gesichtszügen,[15] auch giebt er wenig auf seine körperliche Pflege und gute Bekleidung.[16] Auch die Bewaffnung ist eine schlechte und unvollkommene.[17] Die Rüstung ist schon aus dem Grunde leichter und weniger kompliziert, weil der 'vilain' auf den Kampf zu Fuss angewiesen ist.[18] Im ritterlichen Kampf zu Ross hat er keine Erfahrung, wie er

14 Cléom.12894: . . . uns trop lais vilains. Ch.Esp.3812: Et li uilains fu hericies Et kenus et noirs a outrage 3824: Et li uilains ki fu hideus. — *15* A.N.24,15: Grans estoit et mervellex et lais et hidex. Il avoit une grande hure plus noire qu'une carbouclee . . . 20: et uns grans dens gaunes et lais. M.Fr.507: Plus estoit granz que saint Marcel. Clar.26562 f., M.Fr.506: Un vilain trestot herupé. Ch.L.286: Uns vileins, qui resanblot mor, Leiz et hideus a desmesure. Fe.4077—82, Clar.8371: Li vilain sont de laide forme Ainc si tres laide ne vit home; Chau(cu)cuns a XV piez de granz, En auques resemblent jaianz, Mes trop sont de laide maniere; Boçu sont devant et derriere. — *16* Ch.L.303: il n'i avoit ne lin ne lange Einz ot a son col atachiez II cuirs de novel escorchiez Ou de II torz ou de II bues. Fe.341: Vestus d'une cote velue, Corte et mal faite, d'aignelins, Et en ses pies uns revelins. . . . 486: Et afublent piaus de mouton. Fe.1007: . . . le lait aparellement . . . 9: Uns rivelins avoit cauciés, Blance braie, cote velue. A.N. 24,20: et estoit cauciés d'uns housiax et d'uns sollers de buef fretés de tille dusque deseure le genol et estoit afublés d'une cape a II envers. — *17* Esc.7877: I auqueton vesti deseure . . . 9: mais onques païssanz de vile ne vesti si rouz ne si lait. Clar.26606. Oct.2207: l'espee . . 8: Molt a lonc tans ne fu forbie. 2180: Je n'ai arme, que soit forbie, Mes (un) haubers (qui) n'est [ne] bons ne beaus, Ne mes escus n'est tains noueaus, Ne ma lance n'est mie blanche. Mit der komplizierten ritterlichen Rüstung weiss er nichts anzufangen: Clar.22841: Vassaus, fet il, armes avez; Or moustrez, con les vestirez; Car bien croi, foi que doi saint Piere, Ce devant vestirez derriere! Clar.22760: dont vient cele bone espée? . . . 4: Parfoi, j'otroi, que l'en me tonde, . . . 6: S'ainc portas escu en chantel! Et tu diz, tu es chevaliers. — *18* Clar.22806: Mes vilain sont de grant bobance A pié, de

auch durchweg unberitten erscheint.[19] Zuweilen besteht seine ganze Bewaffnung in einer Keule, meist ist er sogar ganz ohne Waffen. Selbst wenn er mit Angriffswaffen wirklich versehen ist, ist von einer schützenden Rüstung noch gar nicht die Rede.[20]

Der Bauernstand ist im Allgemeinen gar nicht angesehen, es gilt daher als ein Lob, nicht ein 'vilain' zu sein.[21] Ebenso ist es eine Schmach, wie ein solcher zu handeln.[22] Den 'vilain' gegenüber stehen die 'cortois'[23] Schon aus den Beiwörtern geht oft hervor, dass die Bezeichnung 'vilain' eine entehrende[24] war.

Alles dies charakterisiert schon hinreichend die missachtete Stellung, die der 'vilain' einnahm und lässt uns die Geringschätzung[25] erkennen, mit der die höfische Gesellschaft auf diesen Stand herabblickte. Begünstigt ein Fürst die 'vilains' und zieht sie selbst seinen Rittern vor, so erregt dies allgemeinen Tadel und höchste Unzufriedenheit der letzteren.[26] Die Bevorzugung schlägt dem Herrscher meist selbst zum

ce n'ai ge poor, Mes a cheval n'ont point valor. — *19* Dem Mordret sind Pferd und Rüstung geraubt, sein Bruder sagt: Clar.24362: He, dieux, come tu t'apareilles Con vilains. Ebenso wird Li Laiz Hardiz, der Rüstung und Pferd hat im Stiche lassen müssen, für einen 'vilain' gehalten. Clar. 22768: Mieulz sembles estre charruiers . . . 70: Va, que li cors dieu te destrue, Quant tu veus chevalier sembler! Me veuls tu donc mes elz embler? — *20* Ch.L.291: Une grant maçue en sa main. Ch.Esp.3806: Si pren cele quignie la! Ch.Esp.3825. M.Fr.508: Et sor son col a aportée Une jusarne grant et lée. W.B.9478. Clar.14025f. — *21* Gal.60: N'estoit villains n'en faiz, n'en diz. Gal.76: Si ne la tint nulz pour villaine. Gal. 1695. 4321. Vom Durmart heisst es D.G.3865: Ne sembla pas filz de vilain. B.J.1221: qui n'ert pas vilains (als Lob). Clar.8579: . . . li chastelains Qui n'estoit ne foux ne vileins. Clar.10539—40. A.P.1786. L.D.246. — *22* A.P.3372: Ke je feroi que vilain. Gal.152: Puis a parlé comme villaine. 1113. Gal.5027: N'ont mie ouvré comme villain. — *23* A.P.5100: . . . li cortois et li vilain, Et cil qui sont partout le mont Loent . . . D.G.4663: vilains et cortois. L.G.264, Perc.12787-8, Gal.1137. — *24* Clar. 24363: Con vilains farsi de mesdis. Clar.12706: vileins plain d'envie. F.F.7266 Li desloial filz de vilain. Clar.12690 vilains pelez (als Schimpfwort.) — *25* F.F.7269: Franchise, honors est abaissïé Et desloiautez essaucïé. P.B.471: Fils à vilain, por nul loïer, Ne fust ja clers ne chevalier, Ne gentils hom povres ne vils. Clar.22770: Va que li cors dieu te destrue, Quant tu veus chevalier sembler. Clar.22802. — *26* Ein König: P.B.419: Ses gentils homes moult cremoit . . . 423: Por ço n'en fist nul justicier, Ne ne lor bailloit nul mestier. Ains alevoit fils à vilains, Felons et cruels et ferains F.F.7266: Li desloial filz de vilain Sont tuit chasé de sa maison; Tuit sunt dechacié li baron. P.B.2655: Tos li siecles

Uebel aus.[27] Denn nur die edlen Geschlechtern Entstammten sind der Liebe und Gunst ihres Herrn wert; auf sie kann er bauen und vertrauen und im Nothfall werden sie für ihn selbst in den Tot gehen. Dem 'vilain' fehlt diese Treue bis in den Tot.[28] Er ist furchtsam und nur der eigene Vorteil ist für ihn massgebend, gleichviel ob er Schmach und Schande damit auf sich zieht.[29]

Die in bezug auf Niedrigstehende gebräuchliche Anredeform (mit 'tu') in der zweiten pers. sg. findet dem 'vilain' gegenüber stets Anwendung (Ch.L.326 f. etc.).

Ungern und nur in grosser Not nimmt ein Angehöriger höfischer Kreise die Hilfe des Bauern in Anspruch; er scheut und schämt sich, mit ihm in Beziehung zu treten.[30] Letzterer ist sich auch vollkommen des ungeheuren Abstandes bewusst, der ihn von den höfisch genannten Klassen trennt; stets begegnet er ihren Mitgliedern mit grösster Hochachtung und Demut.[31] Ist der Bauer mit Vornehmen zusammen, so verrichtet er für diese bereitwilligst kleine Dienste und sucht sich ihnen gefällig zu erweisen. Er besorgt Futter für deren Pferde, bedient sie selbst in jeder Weise (z. B. bei Tisch);[32]

est coreciés De ce c'un vilain tant proisiés Qu'en avés fait de nos segnor (sagt ein Ratgeber zum König). — *27* D.G.8171: Il ensaucha sers et vilains. . . . 4: Rendus l'en fu ses drois loiers. Der König sagt bereuend: P.B. 2556: Bien m'en doit avenir grant honte, Mengier me devroient mastin Quant d'un vilain fis palasin. F.F.7261: La contrée est tornée à mal. — *28* Cléom.135: Gent estraite de vilonnie N'amoit (der Fürst) point en sa compaignie, Ains i amoit les chevaliers, Les damoisiaus, les escuiers, Qui de lignage erent gentil . . . 143: Tel gent pour leur seignour morroient, Là où li vilain s'en fuiroient; Car li vilains par droit ne crient Honte quant de vilain lieu vient; Ne vilain ne sevent cremir Honte, quant il cuident morir; Dont n'afiert pas que li vilain Aient nul grant prince en lor main. — *29* Cléom. 151: Riches vilains ne serviroit Jamais, se son preu n'i savoit . . . Selbst die Ehre seiner Tochter ist ihm für Geld feil: Clar.24994: Ge dis, je li feroie avoir S'il me donnoit de son avoir; Et il a plenté m'en donna. 25007: A cest munier la delivrai Qu'a force son voloir en fist. Perc.26564: . . si dist (der vilain) ke mius ameroit Lui abaissier por mius avoir Que trop monter por lui doloir. — *30* L.Fr.182,33 Od païsanz, od povre gent perneit la nuit herbergement. Dasselbe Tr.II 142,33—4. Tr.II 142.30: Ne voleit pas que hum le veïst (als Gast des Bauern). — *31* D.G.1084: Qu'ant il (der vilain) voit Durmart si l' encline. Ein reichbeschenkter Bauer dankt dem ritterlichen Geber: D.G.1204: Et si pres de lui s'umelie, Qu'il li baise le destre pié Lors l'encline. Flourent, der Pflegesohn eines vilain, sagt: Oct.2921: N'afiert mie a moi Que ie siece deiouste roi. — *32* M.Fr.541: La mule r'a bien ostelée; Une blanche to-

auch bringt er oft den verirrten Ritter auf den rechten Weg zurück.[33] Dafür erweist sich aber auch der Ritter ihm gegenüber erkenntlich; grossmütig belohnt er die ihm vom Bauern geleistete Hilfe.[34]

Und doch besitzt der Bauer trotz seiner ungünstigen socialen Stellung einen gewissen Standesstolz.[35] Zufrieden mit dem, was ihm sein Stand bietet,[36] überlässt er das Waffenhandwerk den Rittern, dem eigentlichen Kriegerstand, der ihn wie überhaupt das ganze Land schützen und verteidigen soll.[37] Gutes Essen und ruhiges Leben gehen ihm über das abenteuerliche und gefährliche Treiben der letzteren und so schlägt er auch wohl die ihm angebotene Ritterwürde rundweg aus.[38] Von höfischer, ritterlicher Gesinnung findet sich somit beim Bauern keine Spur.[39] Den Belustigungen der Vornehmen ist ist er abhold oder betrachtet dieselben wenigstens als nicht zu seinem Stande passend.[40] Den Hofleuten geben sein Benehmen und seine Ansichten oft Anlass zu Spott und Lachen.[41]

Die bevorzugte Stellung der höfischen Gesellschaft, die Nichtachtung, mit der diese auf den 'vilain' herabsah, erregte

aille lée A deus bacins prent li vilains, Si li done à laver ses mains. Si lo sert à sa volenté. Ch.Esp.3865: . . . li uilains Li dist ke la siele et li frains Erent ia mis en son cheval. Clar.11340: Li vilains lor fu seneschaus Et bouteilliers et marechaus. — *33* D.G.9361: Mesires Durmars le hucha, Et li vilains le regarda, Se li a dit: Que vos plaist, sire? Fait li Galois: Sez me tu dire . . . (Der vilain weist ihn zurecht). Perc.2053: Fors tant que en la voie entra Cele part ù il li moustra. — *34* Claris und seine Begleiter entgehen durch die Warnung eines vilain dem gewissen Tode; sie setzen ihn zum Herrn des Schlosses ein, dessen verräterischen Besitzer sie getötet haben: Clar.11957: . . . li chevaliers fu penduz Et que fu au vilain renduz Li chastiaus et li tenemenz. Clar.11353: Au vilain donnent bonement Le chastel et la seingnorie, Car bien l'ot vers eus deservie. — *35* Als der vilain Climent dem Sultan ein kostbares Pferd geraubt hat, sagt er: Oct.4311: Je l'ai conquis com(e) bon vilain. — *36* Oct.2965: [S]i aime moult mex repouser Et mes deniers souvent conter, Mangier cras chapons. W.B.6240: N'i avoit fors la vilenaille Qui n'avoit qure de bataille. — *37* W.B.6108: Et si fist venir chevaliers, Mon essiant, trente milliers Qui les païsans maintenissent Et des autres gens desfendissent. — *38* Oct.2934: Ne ueil pas qu'il (der Pflegesohn) soit cheualiers Ains le prendroi a mon mestier, Mes deniers le feroi changier. Oct.2960: Je n'ai cure d'armes porter (als Ritter.) — *39* Gal. 1113 Mal enseignée ne villaine (scl. ne fust la dame). 1695: Amours fait le villain (même) plus cointes. Gal.1137. — *40* Oct.1118: Ce (den Sperber) doient porter cheualiers Et damoisiaus et escuiers (aber nicht Du, mein Pflegesohn!) Oct.3180 f. — *41* Oct.2979: Li cheualiers grant

natürlich auch oft den Neid und die Feindschaft dieser Klasse.[42] Dass diese Missgunst nicht nur im Innern gefühlt wurde, sondern sich auch in Wort und That äusserte und zuweilen selbst in offenen Kampf ausartete beweisen unsere Romane mehrfach.[43] Wenn von seiten der Bauern in diesen Feindseligkeiten mehr Hinterlist und weniger 'cortoisie' angewandt wurde, so lag dies in den sie weniger begünstigenden Verhältnissen und muss zum Teil hiermit entschuldigt werden.[44] Auch die Ritter pflegten den Bauern gegenüber nicht allzu grosse Rücksicht in Anwendung zu bringen.[45]

Sonst zeigen die Bauern im Allgemeinen wenig Kühnheit, furchtsam entfliehen sie beim Anblick Bewaffneter.[46] Dies beweist uns, dass ihnen von seiten der letzteren keine allzu glimpfliche Behandlung zu teil wurde. Doch auch ausserdem wird uns bezeugt, dass sie unter einem keineswegs milden Regiment standen.[47]

ioie en ont Quant le uilain entendu ont. — *42* Der Ritter zum vilain: Clar. 26591: Vilains, trop par ies farsi d'ire Et vers chevaliers despisanz und dergl. mehr. Clar. 26601: Car je ne prise une chastaigne Chevaliers ne lor granz bofois! . . . 26585: Car je n'ai de chevalier cure: Touz jours se vuelent obeïr Ainc nes poi amer ne cherir. Clar.26570: Cliges le vilain salua Et li vilains respondu a: Vassaus, que me demandez vous? Vous n'en tient de parler a nous. — *43* Ein bretonischer Bauer fordert Luquant zum Kampf; als dieser denselben ablehnt Clar.9997: Li autre a une voiz tretuit Li escrierent a I bruit: . . . 10000: Fi, mauves, recreanz laniers! Quant vos ne vous osez combatre, L'en vous devroit d'un poinçon batre. Clar.26570 f.: reizt ein Bauer ebenfalls den Ritter zum Kampf, ersterer unterliegt natürlich. Dasselbe geschieht Clar.10980 f. Der besiegte 'vilain' sagt: 10992: Frans hom, ne m'oci! Sehr oft wird erwähnt, dass unsere Helden mit riesenhaften 'vilains' kämpfen, so F.F.1670 f., Clar.22584 f., Ch.L.3844 f., B.J.777: Li jaians sa maçue prist. Fe.4541: Del branc d'acer que il tenoit, Jete sor le jaiant de loing. Auch mit Riesinnen müssen die Ritter oft kämpfen Fe.4212 Un cop molt mervillous et grant A jeté desor la gaiante De l'espée. Der Ritter siegt natürlich stets. — *44* Oft überfallen auch mehrere Bauern heimtückisch den Ritter und töten ihn: Clar.22319: Vilain ilueques le troverent, Yvre estoient, si le tuërent. W.B.6274: Et li vilain s'acompagnierent A grant torbes, si s'en vengierent, Tot l'ont par pièces detrancié Comme mastin leu esragié. Clar.14023: Lors choisi en mi I essart I chevalier tout desarmé: Dui vilain, d'armes acesmé, Le menoient trop malement A deus espées voirement: Mes de fou I plançon tenoit Dont a son pooir retenoit Les coux. — *45* W.B.6270: Mult ot en lui cruel tirant Et al pueple mult malfaisant, Les nobles homes enoroit Et les païsans essilloit. R.B.3479: Robé auons ces trespassans Et ochis IIII païsans. — *46* F.F.3633: Si rencontrai I païssant Et il se trait de moi ensuz. Par le bois s'en vouloit foïr; Mès je l'alai tantost

Von den Tugenden des 'vilain' zu reden, halten unsere Epen nicht der Mühe wert, man müsste denn etwa den bis zum Verbrechen gehenden Gehorsam gegen seinen Herrn als Tugend ansehen.[48] Von den Fehlern hören wir desto mehr undist schon manches gelegentlich erwähnt worden (cf. 28, 29, 39, 44, 46). Ein weiterer Beleg aus Claris und Laris genügt um zu erweisen, welch entsetzliche Roheiten damals vom Bauernstande verübt wurden.[49]

Ueber die Beschäftigung*) der Bauern erfahren wir wenig genug. Dieselbe konzentrierte sich natürlich auf Ackerbau und Viehzucht.[50] Von Ackereigeräten werden genannt:[51] besque (Spaten), charrue (Pflug). Mit dem Pfluge, der von Zugstieren oder Pferden gezogen wird, lockert man den Boden und bereitet ihn zur Aufnahme der Saat vor. Dann wird das Getreide eingesäet.[52] Die im Freien weidenden Viehherden mussten vor den Angriffen der noch überall in Menge verbreiteten reissenden Tiere geschützt werden.[53]

Zum Schluss mögen hier noch einige Ausdrücke, die auf Landbau bezug haben, folgen: 'praierie' (Wiese Clar.3315, 2993), 'chans' [arables] (Ackerländereien P.B.1645, W.B.3370),

saisir, Si li dis que je l'ocirroie Se de verité ne savoie (sagt der Knappe). — *47* E.E.794: Li cuens (Herr der Stadt) est uenuz en la place, As uilains uient, si les menace. Une uerge tient en sa main, Arriers se traient li uilain. — *48* Ch.Esp.3848: Li uilains arriere se trait, Quant ses sire l'ot commandé. 3822: Et il uienent por mal baillir Mon seigneur Gauuain. Ch.Esp. 3868 Se li ëust il fait mout mal Le soir, se ses sire uausist. — *49.* Clar.26566: . . . et voit que cil (I vilain) tenoit I tor et si li arrachoit Un et un les membres du cors. Vergl. auch Clar.24994 f. — *50* W.B. 6100: Ni ot remés qui gaaignast Et qui la terre labourast; . . . 6: Cent mil vilains fist (scl. li rois) amener Tos les millors a laborer. Fe.337: L'un u les deus en envooit Garder les brebis es montaingnes U il avoit les grans campaignes. Li tiers aloit a la charue. — *51* R.V.5215 Et besque et quenoulle et fusiel Lor aportas pour labourer. Clar.22768: . . . charruiers Qui revieigne de la charrue. — *52* Clar.22868 . . . bouvier Qui a alé a la charrue. Fe.433: Tout desloie. cevals et bues. Ainc n'i (auf dem Feldc) laissa ceval ne poutre. Oste le sac et puis le coutre. Gal. 5785. A.N.24,48: . . . si cacoie se carue, IIII bués i avoit. Perc.1520: . . . li ercéour Erçoient les tières arées, U les avaines sont semées. W.B. 1204: . . . teres arerent Blés semerent et gaagnerent. P.B.1645,6, Gal. 818: Car environ est la montaigne Qui plenté porte de tous blez. — *53* Fe.337-9-L.M.I.253: En une forest est alés (der Wolf), Vaches et bués i a trovés . . . 265: Molt a ocis de lor almaille. W.B.9914: . . . li vile-

*) Vaublanc IV, 1 f. giebt einiges über ländliche Thätigkeit.

'jardin, jart' (Garten Clar.3314, 2995, Gal.823), 'vergier' (Obst- oder Baumgarten Gal.2078 etc.) 'gachiere' (M.Br.1156) und 'larris' (M.Br.452, Clar.12804 etc. Brachfeld), 'vigne, vignoble' (Weinberg Clar.3316, 2989 etc. cf. Abschn. II, Kap. VII). Die ländliche Besitzung heisst 'gaaignerie (Clar.3316, 18118, W.B.3367, D.G.4317), gaaignage' (Clar.21715).

Die Familie des 'vilain', durch enge Bande zusammengehalten,[54] muss thätig bei der Arbeit helfen, selbst wenn dieser wohlhabend ist. Die Söhne werden draussen auf dem Felde beschäftigt;[55] die weiblichen Angehörigen haben im Hause der Arbeit genug.[56] Doch beschäftigt der Bauer ausserdem noch oft auf seinen Ländereien Knechte, die sich von seiten ihres Lohnherrn wohl kaum einer guten Behandlung erfreut haben werden.[57] Bei regnerischem Wetter war es aber den Ackerknechten erlaubt, die Feldarbeit einzustellen und nach Hause zu kommen.[58]

Das nötige Brennholz trug sich der Bauer selbst aus dem Walde nach Hause.[59] Auch auf bäuerliche Käsebereitung wird einmal angespielt.[59a]

Die Bauern waren, zum Teil wenigstens recht wohlhabend, selbst reich zu nennen,[60] und so konnte es kommen, dass dem verarmten Ritter ein reicher Bauer als Schwiegersohn genehm sein musste.[61] Mit dem Reichtume verband es sich

naille Qui perdue orent lor almaille. — *54* Die 'femme' des 'vilain' kommt diesem zu Hilfe: Clar.26701: Du dart li done tel colée, Pres que le hauberc ne faussa. Oct.982: Un ior Climent se porpensoit, A sa famme se conseilloit. 999: Dame, dist Climens, . . . — *55* Fe.356: Li uns fu ses fius li ainsnés, Li autres bouviers aloés . . . 374: Li dui valeton karuier. F.337—40. — *56* Als Adam und Eva aus dem Paradiese vertrieben werden, schickt ihnen Gott: R.V.5215: Et besque et quenoulle et fusiel 6 . . . pour labourer. — *57* Fe.357: . . . bouviers aloés. A.N.24,47: J'estoie liués a un rice vilain . . . A.N.24,49: Or a III jors . . . que je perdi le mellor de mes bués Er muss den Ochsen wiederbringen oder wird, falls er ihn nicht ersetzen kann, ins Gefängnis geworfen: doch 24,53: De tot l'avoir du monde n'ai je plus vaillant, que vos veés sor le cors de moi. — *58* C.C. 6718: Et li laboureur ensement Tout repairent communement. Car de pluie faisoit tel temps, C'on ne povoit durer aus chans — *59* D.G.9359: Al issir d'une forest voit Un vilain qui buce portoit. *59a* F.F.2171: Mès moult est blanche s'arméure: Ce samble I fromage em presure Qui soit de la foissele issus. — *60* B.J.2480: Mult estoit bele la contrée . . . 2: Et si ot moult rices vilains. Cléom.151: Riches vilains . . . W.B.6156: . .. filles as païsans Et as povres *et* as manans. — *61* Fe.327: Por sa mervillouse richece Prist feme de molt grant noblece

dann meist, dass auch die Wohnung eine bessere und prächtigere war.[62]

Der Ackerbau fand naturgemäss am meisten Pflege bei der Landbevölkerung, doch auch innerhalb der Städte betrieben viele der Bewohner Feldwirtschaft.[63]

Im Bauernstande namentlich haben Sprichwörter und sprichwörtliche Redensarten ihre vorzüglichste Heimstätte.[64]

Auch zu Kriegsdiensten wird der Bauer von dem Herrn des Landes herangezogen und zwar geschieht dies nicht nur, wenn es gilt das Land zu verteidigen,[65] sondern auch innerhalb der Angriffsheere finden sich 'vilains'.[66]

Doch scheint ihre Bedeutung für kriegerische Unternehmungen keine grosse gewesen zu sein, da sie verhältnismässig selten unter den verschiedenen Teilen eines Heeres genannt werden. Meist fällt ihnen in Kriegszeiten eine passive Rolle zu: Der Bauer, der Bewohner des offenen Landes, war ja bei Ausbruch eines Kampfes den grössten Gefahren und Bedrängnissen ausgesetzt.[67] Bei der damaligen grausamen Art der Kriegsführung genügten wenige Stunden, um den Wohlstand

(473 sa france molliers). — *62* Oct.1611: Cui est cil palais que la uoi? Il est des murs tre bien fermés, Et est deuant tre bien quarnés . . . 18: Il n'est chevaliers ne boriois, Ains est un mens uilains, Climens (lautet die Antwort). Fe.305: En un castiel desus un val Manoit uns vilains. Oct.974,5. — *63* E.E.791: mais entor (Festplatz in der Stadt) auoit si grant presse de la uilainne gent engresse. Esc.7879: païsanz de vile. In der Nähe der Stadt. P.B.1645: Là voit les cans amples et lés, Bien gaaigniés et bien semés. — *64* B.J.3784, Clar4572: Car li vilains dist an sa verve. L.Fr.283: Car li vilains nos seut conter. Perc.33112: Moult est sages ki se castie Par autrui, ce dist li vilains. L.Fr.188,61: Li vileins dit par repruvier. L.T.165: Li vilains dit a son voisin Par mal respit en son latin. Perc.26559. M.Fr.415, 1183. Gal.5889, 7759 etc. — *65* Clar.5336: Conment lëanz armer roverent Les chevaliers, les citeains, Les escuiers et les vileins Et trestoutes les autres gens. W.B.9614: Archiers i (in die Schiffe) mist et païsans (zur Verteidigung derselben). — *66* D.G.10938: Si prist lor bues et lor motons Et lor homes et lor vilains. Perc.35998: Bourgois, vilain et chevalier, Maces tienent, bastons hauçoient . . . 36001: Devant XX chavaliers avoit. — *67* M.P.174,4: Proie aquoillent et les villains Tuent et chacent par les plaines. (cf. *36, 37*) W.B.6238: Emprès ont le Hombre passé Et le plain païs tout gasté. W.B.6094: Ainsi s'en aloient fuiant Qui ains ains tot li païsant. M.Br.3597: Ardent et proient et destruient, Li païsant por eaus s'en fuient. M.Br.1535: Si s'espandent (die Heere) par le païs, Si l'unt gasté, si l'unt malmis, Tote la terre desolerent. . . . 1544: Des campaignes gastent les bleiz. . . . 46: Et si destruient les vilains, Il ne laissent a home vie, Dunt il puissent avoir bailie. Tote

weiter Landstrecken auf lange Zeit zu vernichten.[68] Langer Friede und strenge Aufrechterhaltung der Ordnung im Lande erzeugen dagegen stets ein Anwachsen des Reichtums in der landbebauenden Bevölkerung.[69]

Kap. III. Der Hirte.

Als Bezeichnungen für den Hirten kommen vor: 'pasteor' (pastorel, pastoretetc.), 'gardeor, bergier'. Engere Bezeichnungen sind: 'vachier, porkier'. 'bouvier' ist der Ochsenknecht, der mit dem von Stieren gezogenen Pfluge das Land umackert. (Clar.22868). Auch die Benennung 'vilain' findet auf ihn Anwendung (z. B. G.P.249, 258). Die Schäferei heisst 'bergerie' (Clar.2996).

Ueber seine Kleidung und Bewaffnung erhalten wir keinerlei Aufklärung. Die Nahrung des Hirten ist oft eine kärgliche;[70a] ein Trunk guten Weines ist für ihn eine grosse Seltenheit.[70]

Die Hirten nahmen wohl eine ähnliche untergeordnete Stellung ein wie die 'vilains'. Einer besonders rücksichtsvollen Behandlung von seiten ritterlicher Kreise erfreuten sie sich ebenso wenig,[71] sie suchten daher stets einer Begegnung mit Bewafneten aus dem Wege zu gehen, da sie Gewaltthätigkeiten von ihnen befürchten.[72] Grosser Muth scheint überhaupt nicht ihre starke Seite gewesen zu sein; ihre Furchtsamkeit ist fast sprichwörtlich.[73]

vuelent gasteir la terre. — *68* W.B.6100: Ni ot remés qui gaaignast Et qui la terre labourast. — *69* G.P.9601: A pais i vont li marcheant Li estrange et li païsant. Dol.222: En grant pès maintenoit sa terre . . . 7: Trop avoient toute la gent Vin, et blez, et or et argent.

70a A.N.18,7: si se traien d'une part a une mout bele fontaine . . . si estendirent une cape se missent lor pain sus. A.N.20,32 s'avoient une cape estendue sor l'erbe si mangoient lor pain. A.N.22,30. — *70* Ein Hirte kommt einmal in die Burg eines Ritters: V.R.604: . . . i bui asés Bons vins qu'un valles me donna, Nonques nul jor ne bui fors là, Si en ai puis ëu maint fain! Asés me donna car et pain Li vallès; si fui bien pëus. — *71* V.R.610: Quant li chevaliers fu venus . . . 615: Ne ne me fist longue tençon; Ains m'enporta à hireçon. Sempres me lancha par desus Et je chaï à terre jus En l mult espès rosonnoi. La ot mult grant paor de moi En pluisors lius me vi sanglent. — *72* V.R.575: Quant li paistres le vit venir, Le dos torne, si vait fuïr . . . 580: Le paistres est en grant esfroi, Contre lui (Gawain) a son vis torné. — *73* Ein Ritter erwidert auf Drohungen Ch.Esp.7924: Vous me tenés mout por berchier Et mout

Dem Ritter zeigt sich der Hirte günstig gesinnt und sucht ihm zu dienen; er zeigt dem Verirrten den rechten Weg[74] und warnt ihn vor gefährlichen Orten.[75] Für seine Dienste findet der Hirte dann oft von seinem dankbaren Schützling reichste Belohnung[76].

Ueber die Beschäftigung des Hirten ist kaum etwas zu sagen; ihm fällt eben das Hüten der Viehherden zu,[77] auch bemüht er sich, denselben die besten Weidegründe auszusuchen.[78] Die Zeit vertreiben sich die Hirten bei ihrem einsamen Geschäft durch Blasen auf der Schalmei[79] und dgl. Auch im Bogenschiessen besitzen sie grosse Fertigkeit und wissen sich damit Wild zu erlegen.[80]

Die Hirten sind manchmal ganz wohlhabende Leute, sie besitzen Baulichkeiten und ausreichendes Weideland.[81] Von diesen muss man natürlich scheiden die bei den Eigentümern grosser Viehherden in Lohn und Dienst stehenden Hirten, die mit denselben Namen bezeichnet werden.[82]

Die Anredeform ist die zweite pers. sg. Nur einmal redet der dankbare Ritter den ihn warnenden Hirten in der zweiten pers. pl. an.[82a]

Von höfischem Anstand findet sich beim Hirten keine Spur; doch ist der Einfluss der Liebe auch bei ihm gross

soupris, dans cheualiers. — *74* Ch.Esp.8569: . . . Car me di, Vallet, se il a pres de ci Recet ne uille. Clar.20743: Li bergiers li dist, n'i a el. . . . 5: Ostel ci pres vous mosterroie, . . . 8: Li hostieus est mon seignor. — *75* Warnend: M.Fr.174f. Clar.20744—65. — *76* Clar.20827: Et puis après la dame prent (die Frau des verräterischen und getöteten Schlossherrn, vor dem der Hirte ihn gewarnt) Le bergeir l'a fet espouser; . . . 20832 Puis fait jurer les escuiers Que lor sires iert li bergiers Pour tant qu'a preudom le trouva. — *77* A.N.18,6: li pastorel iscirent de la ville et jeterent lor bestes entre le bos et la riviere . . . G.P.187: Uns vachiers qui vaches gardoit. Fe.4383: En un pendant les un rivage Voit trois pastors biestes gardant. V.R.612: Et je li dis que je gardoie Vaques et bues en la forest. — *78* G.P.365: Bien set ja ses bestes garder, Chacier avant et retorner Et mener en millor paisson. M.Br.4047: Amulis out un pastëor; Par aventure en icel jor Mena ses bestes el rivage Por l'abundance de l'herbage. — *79* Tr.I 161.3341: . . . un pastor, qui chalemele. A.N. 21,14—15. — *80* G.P.368: De l'arc savoit plus que nus hom Berser et archoier et traire. — *81* G.P.226: S'avra lor terre et lor manoir. (Der Pflegesohn). Fe.337: L'un u les deus (Söhne) en envooit Garder les brebis es montaingnes U il avoit les grans campaignes. Doch M Br.4052: Si n'estoit mie riches hom. — *82* Ch.Esp.8566: . . . le bregier D'un uauasour. Die pastoriax sagen zu Aucassin A.N.22,11: . . . vos estes Aucassins nos damoisiax, mais nos ne somes mie a vos, ains somes au conte (eurem

genug, um ihn schlechte Sitten und Gewohnheiten meiden zu machen.[83]

Kap. IV. Der Fuhrmann.

Als Bezeichnungen für den Fuhrmann finden sich 'caretier, chareton' (J.B.5712). Dann wird er auch 'brououtier' (B.M.131) genannt. Die Bezeichnung 'vilain' wird allerdings nicht direkt in bezug auf ihn angewandt, er wird aber mit demselben auf die gleiche Stufe gestellt.[84]

In betreff seiner äusseren Erscheinung erfahren wir nur einmal etwas; hier ist der Fuhrmann ein ungestalteter Zwerg (nain Char.347, 354). Seine Kleidung ist sehr ärmlich und oft in sehr defectem Zustande.[85] Seine Stellung ist ähnlich der des 'vilain' eine missachtete.[86] Der Vornehme scheut sich, mit ihm im Verkehr zu treten und thut dies nur im Notfall.[87]

Das Ansehen des Fuhrmanns musste es gleichfalls mindern, dass Verbrecher zur Strafe ihrer Vergehen in einem elenden Karren in der ganzen Stadt zur Schaustellung herumgeführt wurden;[88] solche Karrenfahrt war also der Prangerstrafe gleichbedeutend.[89] Auch Verurteilte wurden ebenfalls in einem Karren zur Richtstätte gefahren.[90] Für den sonstigen Transport von Personen war der Karren noch wenig in Gebrauch; man hütete sich wohlweisslich, durch dessen Be-

Vater). *82a* M.Fr.196: Pastorel à Dieu vos conmant. Ferner vgl. A.N.18 und 22. Hirtennamen (A.N.21,1—4, M.Br.4047). — *83* Po.935: Veez I gardeor de vaches, Se il aime, il devient cortois Et leit totes mauveises lois.

84 Perc.26554: Mius me venroit estre à l'ostel D'un vilain u d'un caretier. — *85* B.M.130: Car il n'avoit nul drap qui fust nïent entiers, Mais estoit plus locus c'uns povres brououtiers. — *86* Char.354: Li nains (Fuhrm.) cuiverz de pute orine. Ein Herzog findet eine verheiratete Dame allein im Walde und will sie heiraten; diese, um sich zu erniedrigen und den Bewerber abzuschrecken, sagt: R.V.1193: Il ot III ans en cest esté Que je devinc femme legière . . . 6: Et sui fille à un caretier. — *87* Perc.26554: Mius me venroit estre à l'ostel D'un vilain u d'un caretier Si éusse assés à mangier Que morir de faim à dolour Lassus en cele haute tour. — *88* Char.333: Qui à forfet estoit repris, S'estoit sor la charrete mis Et menez par totes les rues: S'avoit totes enors perdues. — *89* Char.321: De ce servoit charrete lores Don li pilori (Pranger) servent ores. — *90* Ein Ritter fährt auf einem Karren durch die Stadt: Char.407: Parmi les rues à grant hui S'ot moult li chevaliers de lui Vilenies et despit dire. Tuit demandent: A quel martire Sera cist

nutzung in den Verdacht eines Verbrechens zu kommen. Wer dies trotzdem that, galt geradezu als entehrt.[91]

Als Beförderungsmittel von Personen diente in erster Linie das Pferd;[92] für ältere Personen, sowie für Verwundete und Kranke bediente man sich zu diesem Zweck auch der Sänfte.[93]

Uebrigens scheint zu Chrestien's Zeit der gerichtliche Gebrauch der Karren schon erloschen und das hieraus resultierende Vorurteil im Schwinden zu sein. Er spricht von der Karrenstrafe als etwas Vergangenem und erzählt selbst von einer wachsenden Verwendung der Wagen.[94] Auch hören wir manchmal in anderen Dichtungen, wenn auch erst verhältnismässig selten, von einer Beförderung von Personen durch Wagen, es handelt sich dann aber ausschliesslich um Damen oder Kranke und Verwundete.[95]

Die Anrede an den Fuhrmann geschieht stets in der Form der zweiten pers. sg. (Char.440, 351).

Der Transport von Sachen, z. B. von Getreide, Holz und dergl., geschah natürlich mittelst Wagen.[96]

Auf Lohn und Bezahlung des Fuhrmannes wird nur einmal hingedeutet; hier erhält er Kleidungsstücke von seinem Herrn.[96a]

Was die Einrichtung des Karrens betrifft, so heisst es, das er vier grosse Räder hatte.[97] Die für Personentransport

chevaliers randuz? Iert-il escorchiez ou panduz, Noiez ou ars an feu d'espines? — *91* Char.439—40. Char.2612: Et porcoi fu-il charretez? Por quel pechié, por quel forfet? Char.485: Honiz est chevaliers au terre Puisqu'il a esté an charrete. — *92* C.C.6291: Et sus les pallefrois monterent. D.M.1777. Perc.37501: . . . elle la mule kaçoit. Perc.23109. Char.391: Car trop vilain change feroit Se charrete à cheval chanjoit. — *93* F.F.598: Atant une biere atornerent, La roïne avec aux porterent. F.F.1948 f. Ch.Esp.9251 f. Ch.Esp.2005: Une litiere a II chevaus . . . 12: . . . et gisoit ens Uns mout grans cheualiers naurés. — *94* Char. 323: Et en chascune boene vile Où or en a plus de trois mile (scl. charretes) N'en avoit à cel tans que une, Et cele estoit à ces comune, Ausi con li pilori sont. — *95* Die roïne sammt Gefolge fährt in Wagen: J.B.5709: En sa route ot cars plus de vint. 5712,3. C.C.6234,2800. Esc.808: puis se mist en une charriere. Gal.1015: L'abbaesse son char arreste. Gal.950, 1063, 904. — *96* Perc.1120: Li serjant ont aparelliet Cars et caretes plus de cent, De blet, d'avaine, de forment, Les font cargier, et puis errer. M.B.1024: Quatre quaretees emplir Font de bos et mener as cans. Gal.6793—96. — *96a* Perc. VI 204,31: ils les (lor roubes) donent lor garçons, Lor parmentiers, lor charetons, En paiement . . . — *97*

verwandten Wagen waren mit oft recht prächtigen Teppichen ausgeschlagen.[98]

Zum Antreiben seines Gespanns führt der Fuhrmann eine Peitsche (verge) mit sich.[99]

Auf die Thätigkeit des Fuhrmanns wird in folgender sprichwörtlichen Redensart angespielt: Si va le char davant les buefs. (vergl.: Die Pferde hinter den Wagen spannen). (Gal.2150).

Kap. V. Der Köhler.

Als Bezeichnung für ihn werden verwandt: charbonier und einmal boscheron (M.Fr.76) Auch die Benennung 'vilain' findet auf ihn Anwendung (L.G.668, Perc. 2029).

Ueber äussere Erscheinung und Bekleidung der Köhler geben unsere Texte keinen Aufschluss. Ihre Nahrung besteht in Brot, Früchten, wie sie der Wald bietet; als Zutrunk genügt ihnen frisches Wasser.[100]

Eines hohen Ansehens erfreuten sie sich schwerlich; schon ihrer Armut wegen war ihre Stellung eine recht untergeordnete.[101] Die Anrede geschieht, wie zu erwarten, stets in der zweiten pers. sg. (Perc.2038, 2029).

Hervorragende Tapferkeit darf man ihnen kaum nachrühmen, der Anblick eines Bewaffneten treibt selbst mehrere Köhler in die Flucht.[102] Doch die Tugend der Gastfreundschaft lässt sich ihnen nicht abstreiten; entgegenkommend teilen sie mit dem Gast ihr spärliches Mahl und bereiten ihm in ihrer Mitte ein weiches Lager aus Moos und Laub.[103]

Des Köhler's eigentliches Arbeitsfeld ist naturgemäss der Wald. Hier fällt er die für seine Zwecke brauchbaren

V.R.123: Un car à IIII roes grant. — *98* Gal.904: Dedens ung char encourtinée D'un tapiz qui fu faiz a Rains. Gal.1063. — *99* Char.347: Et voit un nain sor les limons Qui tenoit come charretons Une longue verge an sa main.

100 Ch.Esp.9294: Et il ont lués pain aporté Et fruit de bos, dont il (der Gast) mengue Et si a de l'eue beüe Grans trais. — *101* Perc.2051: Li varlés ne prise I denier, Les noveles au carbonier (der ihm diensteifrig Auskunft giebt). L.G.591: Le pauvre homme avoit salué. — *102* Ch.Esp.9227: . . . tantost ke il uirent Le cheualier, il s'en fuirent De la paor cui de lui orent — *103* Ch.Esp.9293—7 (cf. *100*). Ch.Esp.9297: . . . Et cil li aporterent Feuchiere, dont assés trouerent Et mouse et l'en

Hölzer[104] und führt das in Meilern zusammengeschichtete Holz durch geeigneten Verbrennungsprocess in Holzkohle über.[105] Zum Transport des Holzes oder der Kohlen verwendet er wahrscheinlich Lasttiere.[106] Manchmal findet man sie auch zu mehreren beisammen, indem sie in Gemeinschaft ihrer Beschäftigung nachgehen.[107]

Kap. VI. Der Reiserbinder.

Er wird bezeichnet mit 'faisselier'[108] und nimmt wohl eine dem 'vilain' ähnliche Stellung in der Gesellschaft ein.[109] In harter Arbeit verdient er sich sein Brot.[110] Als Feld seiner Thätigkeit wird der Wald genannt,[111] wo er seine Holzlast einsammelt und dann heimträgt.[112]

Abteilung B: Die Bevölkerung der Stadt.

Den Hauptteil der Bevölkerung einer Stadt (vile, cité) bilden die Bürger (borgois, citeain). Die Bürger als Gesammtheit führen den Namen 'commune, commun'. In der Schlacht trägt der aus Städtern bestehende Teil eines Heeres denselben Namen.[113] Das afrz. 'gelde, geude' hat die Bedeutung „Truppe von Fusssoldaten."[114]

Ausser 'vile' und 'cité' kommen als Bezeichnung grösserer

ont I lit fait. — *104* L.G.587: Loing sor senestre oï taillier A sa coingnie un charpentier (derselbe heisst später stets „charbonier" und einmal „vilain") — *105* L.G.589: Son feu fesoit et son charbon. Fergus (Fe.3245): Vit une fumée molt grant. Lors pense et croit en son quidier Qu'i soient venu carbonnier Qui ouvraissent en la forest. Gawain sieht Feuer im Walde: M.Fr.74: . . . il quida que il trovast Aucun home qui l'avoiast, Ou boscheron ou charbonier. — *106* Perc.2027: il vit I carbonier venant, I asne devant lui menant. — *107* Ch.Esp.9224: Lors trouua IIII carboniers Ki ou bos lor fosses faisoient, S'orent fait fu et si mengoient.

108 Ueber faisselier habe ich nur in dem Wb. von Godefroy Auskunft gefunden. Du Cange giebt ein „fascicularius" = bajulus (Lastträger). — *109* G.P.4292: Atant sont venu li vilain Del païs et li faisselier. — *110* G.P.4325: . . . Faisons nos fais: Ne vivrons mie de souhais. — *111* G.P.4294: En la forest por gaaignier. Si comme ades faire soloient Car de si fait gaaing vivoient. — *112* G.P.4297: Endementiers que font lor fais. G.P.4334: Il ont chargié et fait lor sommes.

113 kemugne Perc.7257, quemugne Perc.7220, commune W.B.9368, li communs de la cité R.V.6600, li communs de la gent Ch.Esp.2518. Cléom.10182: Grant et moien, et li communs (cf. *161*). — *114* W.B.179:

Ansiedelungen noch vor:' villete' (Gal.715) recet (Ch.Esp.8571); 'forterece' (Char.2314), 'fermeté' (Clar.5689) sowie ferner 'castel' V.R.1804) und 'bourc' (Gal.803, 4357) gehen auf befestigte Orte. Als Bezeichnungen für Haus, Wohnung finden sich: 'maison', 'maisnil' (Gal.717, 780); 'estre' (Gal.3308); 'bordel, loge' (Gal. 6791). Die Strasse wird benannt mit 'rue', ruele' (Gal.6721); 'voie' (Perc.7140), der freie Platz mit 'place' (Perc.7140, la place foraine Clar.9175).

In betreff der Kleidung des Bürgers erhalten wir keine Aufschlüsse, nur soviel erfahren wir, dass er sich schon in seiner äusseren Erscheinung von den vornehmeren Klassen unterscheidet.[115] Der wohlhabende Bürger besass allerdings ein sehr stattliches Heimwesen. Sein Haus wird sogar mit „palais" bezeichnet und ist mit allem damals bekannten Comfort ausgestattet.[116] Eine zahlreiche Dienerschaft harrt seiner Befehle.[117]

Hier wäre es vielleicht an der Stelle, der äusseren Einrichtung einer Stadt*) mit einigen Worten zu gedenken. In den meisten Fällen waren die damaligen Städte durch schützende Befestigungen gegen äussere Angriffe und Ueberfälle gesichert.[118] Dabei konnte die natürliche, örtliche Lage schon sehr zu statten kommen; schwer ersteigbare[119] oder durch Seeen, Flüsse oder Sümpfe[120] inselartig abgegrenzte Gebiete

estre geudes, estre sergans. W.B.5145: Li geude fu ensamble ariere. W.B.9400: . . . ses geldes. — *115* A.Y.4084: Li vallès fu preux et cortois; Bien voit que il (scl. Amadas) n'est pas borjois, Ains set bien qu'il est chevaliers. — *116* A.P.1735: Li borgois qui o lui le maine En la soie maison demaine. En el palais le fist descendre. Il avoit fait tapis estendre Et coutes pointes u seoir Si i mena Gavain seoir. Devant ex ert le fu moult grant. A.P.1950: Si l'ont en la canbre mené Si l'ont baignié et costeï. — *117* A.P.1742: Atant acourent li sergant Por lui desarmer errament. — *118* Clar.18908: La grant cité devant eus virent, Voient les tors d'antiquité Et les hauz murs de la cité. Perc. 24779: Dedans les murs grant ville avoit. Char.2318. M.Fr.433. P.B. 805: Defors le mur tot environ N'en a ne bordel ne maison. Bl.844—58. D.G.10819: Al pié de la roche seoit La cités qui molt bele estoit, De grans fosses iert bien fermée Et de haus murs avironée. V.R.1900 f. — *119* D.G.10811: Li chastias siet sor roche haut. Char.2314: une forterece Qui sor un tertre estoit fermée. Clar.13906. — *120* Die Stadt Limeri ist rings von Sümpfen umgeben, eine Belagerung daher nur bei hartem

*) Ueber ihre Einrichtung und Entwicklung vgl. Warnkönig III p. 258 f. I p. 260 f. Vaublanc I 145, II. 71 f.

waren von der Natur oft mehr geschützt, als einige notdürftige Fortificationswerke dies vermocht haben würden.

Ist die Stadt nun wirklich von einem Belagerungsheer umschlossen, so wird die gesammte männliche Bevölkerung zur Verteidigung herangezogen.[121] Waren dann die Befestigungen alle in der gehörigen Ordnung,[122] die Stadt vorher ausreichend mit Lebensmitteln versehen,[123] sowie auch die übrige Besatzung nicht zu gering,[124] so konnte man ohne Bängnis einer wenn auch längeren Cernierung entgegensehen.

Mit den damaligen unvollkommenen Maschinen war eine schnelle Breschelegung[125] eines Teiles der Befestigungswerke kaum möglich und somit an einen baldigen Sturm[126] nicht zu denken. Die grösste Gefahr lag für die Eingeschlossenen im Ausgehen des Proviantes und hierauf beruhte oft die einzige Hoffnung der Belagerer, hierauf richteten sie auch oft ausschliesslich ihr Augenmerk: das Aushungern führte zwar langsam, aber desto sicherer und gefahrloser zum Ziel.[127] Und doch konnte oft ein einziger Ausfall oder ein anderer Umstand, der der Stadt frische Lebensmittel zuführte, die Hoffnung auf Uebergabe in weite Ferne rücken.[128]

Winter möglich D.G.11001—4. M.Fr.429: Li chastiax si tres forz estoit . . . 431 Que clos estoit à la réonde D'une eve grant, lée et parfonde — *121* D.G.10855: Et si a borjois en la vile Molt bien armé[s] plus de III mile. G.P.5468. A.N.8,7: li borgois montent as aleoirs des murs si jetent quariax et peus aguisiés. G.P.5468: As defois corent li serjant, Li connestable et li borgois. In der belagerten Stadt befinden sich: Esc. 17810: et de bourjois tez XII mile qui chevauz avoient et armes, lances, gavelos et guisarmes, garros, engienz et arbalestes, ars et grant plenté de sajetes et trestout ce que il fausist a conmun de genz qui vausist sa vile garder et son cors. — *122* Bei bevorstehender Belagerung werden überflüssige Thore vermauert Perc.6273—6285. — *123* D.G.10857: Il ont a boivre et a mangier Dusqu'à II ans al mien quidier. Eine Belagerung steht bevor F.F.608: Ançois a fait vitaille querre Par le païs et par la terre, S'a fait bien garnir Monreal. — *124* D.G.10853: il i a VII XX chevaliers Et M sergans et .C. arciers. G.P.5470: As deffenses et as berfrois Sont li arbalestrier monté. D.G.4413: La vile n'ert pas desgarnie, Todis i ot chevalerie. Clar.12432 f., 13516 f. — *125* W.B.9135: Engins fist faire al mur froissier. F.F.4419: Fetes vos gens au bois aler, Le mairien prendre et aporter, Puis faites vos engins drecier Et vers la cité charroier F.F.4412—15. — *126* F.F.4412: Nous n'avons berfroi ne perriere, Ne chaut dont nos pussons covrir Trop verriez voz gens laidir, S'en tel maniere assaillïens. — *127* Um die belagerte Stadt auszuhungern, wird sie von aussen mit einer zweiten Mauer umgeben und so von jedem Verkehr abgeschnitten. W.B.5025—30. Perc.12410: Li fains les fait à force rendre. — *128* D.G.10938: (Ausfall) Si prist lor bués et

Eine Seestadt, die vom Meer aus stets Zufuhr erhalten kann, ist, so lange sie sich im Besitz des Hafens zu behaupten weiss, uneinnehmbar, vorausgesetzt, dass sie sonst entsprechend befestigt ist und ihr somit die Feinde auch nicht in anderer Weise Abbruch thun können.[129] Die Eroberung des Hafens, die allerdings nur mittelst einer grösseren Flotte bewerkstelligt werden kann, ist erstes Erfordernis[130] und ein schwerer Schlag[131] für die Belagerten.

Mit dem Fall der eigentlichen Stadt ist übrigens noch nicht der Fall des festen Schlosses (castel) verknüpft; hier auf der Citadelle, die meist auf steilem Felsen liegend, die Stadt überragt,[132] können sich die Belagerten oft noch recht lange halten.[133] So dauerten die Belagerungen oft Jahre lang.[134] Doch oft droht die Gefahr nicht allein von äusseren Feinden, auch vor Verrat im Innern musste man auf der Hut sein,[135] namentlich wenn durch längere Belagerung der Opfermut der Einwohner erschöpft war.[136] Plötzliche Ueberfälle brauchte der Städter nicht zu befürchten und war somit in einer ungleich besseren Lage, als der 'vilain', dessen unbeschützte Behausung dem Feinde sogleich preisgegeben war (cf. 67). Doch auch in der Stadt herrschte grosse Freude, wenn eine längere Belagerung, die soviel Leid und Unge-

lor motons Et lor homes et lor vilains. Die belagerte Stadt erhält neue Lebensmittel: Perc.3765: Et dient qu'il les en estuet Aler, car li castiaus ne puet Estre affamés en nule guise. — *129* M.P.183,20: Cil du chastel qui grant deport Ont de ce que il ont le port Des nefs qui vont et qui revienent, Où gentz et viandes leur vienent. M.P.222,7: Li port des nefs, où chascun jour Vont et riviennent sanz sejour Li maroinier. M.P. 181,1: Un sien chastel qui mult fu haut Assis en un regort de mer. — *130* M.P.223,12: . . . et mande Par touz le portz jusqu'en Illande As maroiniers, qu'il n'i remaigne Nef ne galie qu'on ne maigne Contre lui . . . 25: Il fist chargier as maroiniers Armes, viandes. M.P.222,5: . . . Nuls nel prendroit, Qui par force ne leur toudroit Le port. — *131* M.P. 224,13: Eurent les nefs tolu le port A cels dedenz, que nul deport Ne leur puet mes par mer venir. — *132* D.G.10811: Li chastiax siet sor roche haut . . . 19: Al pié de la roche seoit La cités. V.R.1892. V.R. 1782: El bourc aval vient la novele (vom Schloss her). V.R.1804. P.B. 771—73. Jedoch Cléom.10855. — *133* Clar.14133: Mes il ne porent pas avoir Le chastel, mes le bourc ont pris. — *134* Perc.3205: A siège a ci devant esté Tout I ivier et un esté. R.V.1550: . . . il a passé ans plus de trois (scl. die Belag.) — *135* Clar.13716: Mes li roys d'Espaigne tant fist, A ceus du chastel tant promist, Qu'il li rendirent le chastel; . , . 22: Comme desloial traïtor Et vers lor dame boisëor. — *136* In der lange belagerten Stadt wollen die Bürger diese übergeben, die Besatzung (les

mach mit sich geführt hatte, endlich glücklich überstanden war.[137] [Umfangreichere Schilderungen von Belagerungen kommen vor: Clar.14869—14985, V.R.2864—2983, D.G. 10700 f. Die Belagerung mittelalterlicher Städte behandelt eingehender Schultz Bd. II 316—397.]

Soviel wir auch über die Befestigungswerke einer Stadt hören, so wenig erfahren wir über ihre übrige äussere Anlage. So reden unsere Texte von grossen, schönen Strassen,[138] (rue, voie Perc.7140) auch hören wir von deren Pflasterung,[139] doch speciellere Angaben werden kaum gemacht.

Ansehen und Stellung des Bürgers den anderen Ständen gegenüber: Trotzdem der Bürger oft sehr reich[140] und achtungswert[141] war, in den Augen selbst des ärmsten Ritters bleibt er doch nur der „Bürger", der einer untergeordneten Klasse der Gesellschaft angehört und somit tief unter ihm steht.[142] Schon die Bezeichnung „genz menües, menus puples" (Perc.37799) den Rittern und Baronen gegen-

serjans) dieselbe aber noch halten. Bl.5752: Là dedens s'est la gens mellée, Li borgois contre les serjans. Die mutlosen Bürger (Perc.38125: tous li pules de la ville) zur Herrin der Stadt: Perc.38132: Le matin à prime perdras Ton castel et ta forterece. Zwei Bürger, die die Nachtwache am Thor haben, Esc.23672: quidoient la porte ouvrir conme cil qui les clez avoient, doch der „chastelain" überrascht sie 23677: 'il les prist et emprisona. — *137* Perc.3916: As capeles et as mostiers Sonent de joie tout li sain, als die Belagerung zu Ende. R.V.1550: il a passé ans plus de trois Que ne queillimes blé à champ. . . . 1689: Cil se coukent qui dormir durent; Li autre villierent et burent Qui gaitier cele nuit devoient. Perc.2963: Issi trova le castel gaste, Qu'il n'i trova ne pain ne paste. — *138* Clar.852: Les rues ierent granz et beles. Clar.863: la grant rue forraine. Doch Gal.6721: Une ruele povre. — *139* V.R.1802: Les rues estoient pavées De pesans gres et de quartel. P.B.825: . . . une rue Qui de tais est et nete et nue: De tai n'i puet avoir nient, Car tote est faite à pavement f. *140* B.J.2478: Moult rices borgois i avoit, Dont la vile estoit peuplée. Gal.5425: maint bourgeois de grant richesse. — *141* A.P.1669: . . . un borgois, Qui est rice et sage et cortois. Po. 1341: Car li vallet et li borjois (Einwohner von Paris) Sont franc et vaillant et cortois. D.G.4400: La vile qui trop bele estoit; . . . 4411: Assés i ot clers et borjois, Acesmans et nes et cortois. Perc.7136: Et esgarde la vile toute Puplée de moult bele gent. G.P.3004: Clers ne borjois frans ne vileins. — *142* Zwölf Ritter einer Burg, die erfahren L.I.420: D'un seul homme estes tout huihot, fragen 426: Est chou borgois u chevaliers? Joufrois verspottet seinen bürgerlichen Schwiegervater, der ihm wegen seiner Verschwendung Vorwürfe macht, sehr rücksichtslos: J.3557 f. J.3574 f. J.3585: Atant part de lui toz iriez Li borgeis et toz correciez. Et li cuens est remés riant. Die Dame zornig zur Bürgerschaft Perc.7333: . . . vilenalle, Cien

über als den „hautes gens“ kennzeichnet den Unterschied.[143] Ferner findet die nicht gerade auszeichnende Benennung „vilain“ (Perc.7385, 7417) auch auf die Städter Anwendung.

So tief war allerdings die Kluft nicht, dass der Ritter sich mit den schönen Mädchen und Frauen der Bürger nicht in intime Verhältnisse einlassen konnte.[144] Auch Mischheiraten zwischen dem Adel und den nicht ritterbürtigen Städtern werden vorgekommen sein;[145] dann aber war es immer der Reichtum[146] des letzteren Teiles, der den Standesunterschied überbrückte oder wenigstens über ihn hinwegsehen liess oder es wirkten irgend welche andere Rücksichten[147] auf die Wahl ein. Wo aber solche materiellen Interessen nicht bestimmend waren bei der Wahl des Gatten resp. der Gattin, sah man beiderseits streng auf Ebenbürtigkeit.[148] Bei der Trennung der Ehe, die im Allgemeinen sehr schwierig zu erlangen war, war Geltendmachung von Standesunterschieden von schwerwiegendem Einfluss.[149]

Der Bürger ordnet sich Angehörigen der höfischen Gesellschaft, mit denen er in Berührung kommt, jeder Zeit unter. Ein Vornehmer, der seine Gastlichkeit in Anspruch nimmt, findet stets die zuvorkommendste und ehrerbietigste Aufnahme.[150]

enragié, pute servalle. — *143* G.P.6003: Mais encore avés chevaliers . . . 5: Trestot sans l'autre gent menue. Oct.4423: La gent menue im Gegensatz zu 4425: li barons. E.E.744: genz menues. Perc.21492: gens menues. — *144* Ein Knappe wundert sich über seines Herrn nächtliche Ausgänge: C.C.3688: Quar ne cuidoit qu'il eust amie En la ville aucune bourgoise. — *145* J.3424: De Borges sui filz d'un borgeis, Mais de chevaliers fu ma mere. — *146* Joufrois hält bei seinem reichen Wirt, (J.3413: A Londres n'ot borgeis plus riche.)dem er bedeutende Summen schuldet, um die Hand der Tochter an J.3441: Hostes, s'il vos estoit loé A moillier vos demanderoie Vostre fille. Die Eltern stimmen freudig zu 3507: Lendemain a la maitinée A la meschine esposée. Ch.L.5710. — *147* Der König verheiratet die von Joufrois verstossene, bürgerliche Gemahlin J.3772: A un conte de la contrée, Que il avoit deserité. Por li (scl. Frau) li rendit son conté Et tant en outre li dona, Que cil a feme l'esposa. — *148* G.G.3631: Ele est asez de halt parage; Bien la puis prendre sanz hontage. M.B.1629—31. Gal.2989, 7543. Doch Gal.1914: Mais femme sage, c'est li voirs, Vault mieulx que parage n'avoirs. — *149* Der Schwiegervater des Joufrois hört, dass letzterer nicht, wie er vorgab ein verarmter Ritter, sondern ein mächtiger Graf ist und hält nun dessen Trennung von seiner Tochter für unvermeidlich: J.3709: Quar bien sot, que desmariée Fu sa fille et desvirgenée; Quar ce pas sanblant non estoit, Que li buens cuens, qui tant valoit, Deignast avoir itel moil-

Wie sein Verhältnis zu den höfischen Kreisen überhaupt den Charakter der Unterwürfigkeit an sich trug, so war auch seine Stellunng speciell zum Herrn des Grund und Bodens, auf dem die Stadt erbaut war, eine abhängige. Letzterer kann ihn zu mancherlei Diensten heranziehen;[151] jeder Ungehorsam findet strenge, oft grausame Bestrafung.[152] Schnöde, herabwürdigende Behandlung war kaum etwas Ungewöhnliches.[153] Liess sich schon der Herr in dieser Weise Ungehörigkeiten zu schulden kommen, so waren auch seine Hofleute oft nur zu geneigt, seinem Beispiel zu folgen und in gleicher Art die Bürger zu behandeln.[154]

Besonders aber in den Zeiten von Kampf und Fehde nahm der Herr die Dienste seiner Bürger in Anspruch und baute auf ihre Treue und ihren Gehorsam. In kriegerischen Wirrnissen waren sie verpflichtet, für ihn zu den Waffen zu greifen.[155] Diese Pflicht galt nicht nur, wenn es hiess, die Stadt und das eigene Heim zu verteidigen (cf. oben), sondern ebenso sehr bei angriffsweisem Vorgehen gegen einen äusseren Feind; bei grösseren Truppenmassen wird oft noch der städtischen Heerhaufen besondere Erwähnung gethan.[156] Auch

lier, Fille de vilain revevier. (cf. Anm. zu J.3714). — *150* A.P.1978: Moult les fist l'ostes bien servir. A.P.1952: Moult tres doucement l'a servi Li suer à l'oste a son pooir . . . 7: Quant baigniés fu tot à loisir, Et il s'en vaut du baing iscir, Lors li aporte par francise Li suer à l'oste une cemise Et unes braies de cainsil. — *151* Der Herzog, dessen Hochzeit bevorsteht, befiehlt den Bürgern: Gal.6702: Que chascuns atourt son hostel A son povoir, et face tel Com pour haulx homes recevoir. . . . 6791: Si n'y a loge ne maison Qui ne soit de gent toute plaine. Perc. 23571: A l bourgois a coumandé C'on mece les tables el pré. — *152* Ein Handwerker weigert sich, einem Befehle des Herrn nachzukommen: L.T. 271: Le mesage (die den Befehl überbringen) furent irié, Le bacheler ont menacié. . . . 5: Ensi sera en tel leu mis Dont a totjors li ert mes pis; der Bürger selbst sagt: L.T.281: En sa prison me getera Et un des eulz me crevera. — *153* Das Volk umdrängt den Festplatz, so dass es unmöglich ist: E.E.794: de nule part aprochier. Li cuens est uenuz en la place. As uilains uient; si les menace. Une uerge tient en sa main. Arriers se traient li uilain. — *154* L.H.683: Li bacheler et li esquier . . . 8: Ensemble ont lur consail pris Qu'au valet (= Haveloc) sa femme toudront. Dasselbe G.G.540. — *155* Clar.5336: Conment lëanz armer roverent Les chevaliers, les citëains. G.P.5765: Et fiert Jasan, un citoiain, Desor le haume tot de plain . . . 5778: Maint citoien blece et empire, Maint en ocit, maint en mehaigne. Clar.5149: Einsi par la cité s'armerent Li chevalier et puis monterent; Nes li bourgois et li ouvriers S'arment de gré et volentiers; Si s'en vont maint et conmunal, Li uns a pié, l'autre a cheval,

zur schnellen Verfolgung von Mordbrennern und Räubern wird die Stadtbevölkerung zuweilen aufgeboten.[157] Der Schall der Sturmglocke (la conmune V.R.2338, cloque de la quemugne Perc,7320), die auf Befehl der Stadtvorsteher (cf. 169 geläutet wird,[158] oder irgend ein anderes Alarmsignal,[159] ist den Bürgern ein bekanntes Zeichen, sich bewaffnet an den Sammelplätzen einzufinden. Die Stadtvorsteher verfahren wieder auf Anordnungen hin, die ihnen vom herrschaftlichen Castel aus gegeben werden.[160]

Die Ausrüstung bei solchen plötzlich zusammenberufenen städtischen Heerhaufen ist natürlich meist ebenso verschiedenartig wie unvollkommen,[161] ausser vielleicht bei den Wohlhabenderen darunter, die nach Art der Ritter vollbewaffnet und zu Pferde erschienen.[162] Bei den übrigen mussten Aexte, Dreschflegel, Hacken oder ähnliches Hausgerät, so gut es eben ging, aushelfen.[163]

Unerschrockene Tapferkeit scheint nicht die Glanzseite dieser

— *156* Den vorausgeeilten Rittern kommt zu Hilfe: Clar.5239: De la cité la grant pïetaille. . . . 5245: Quant li VC lor genz choisirent, Molt durement s'en esjoïrent. Esc.20384 f. G.P.6118: De chevaliers ont fait les quatre (scl. Heerhaufen) Et li cinquismes des conrois Fu de serjans et de borjois. — *157* Das Burgfräulein ist von Räubern entführt, letztere werden verfolgt von (Perc.35998) Bourgois, vilain et chevalier; Maces tienent, bastons hauçoient. Perc.7312: Tantos s'est li maires levés Et tuit li eskievin apriès: De prendre Gauvain sont engrès. V.R.2639: Et li chevalier sont armé Sergant armé et desarmé Et li fil as rices borgois, Cil qui porront avoir harnois Issent et poingnent qui ains ains. — *158* V.R.2336: Et cil qui furent plus signor, Qui orent la vile à garder, Ont fait la conmune sonner. — *159* Perc.7318: Li crieres crie le ban, Et trestot li pules aüne; Sonent cloques de la quemugne. — *160* V.R.2634: Maintenant fu I cors sonnés Qui estoit amont en la tor. Ein Ritter des Hofhaltes zum „maire": Perc.7310: Estormissiés la vile toute, Si faites çou que vous devés. — *161* Perc.7256: Jà venra chi, si com jou croi, La kemugne de ceste vile. W.B.9368: Car ses communes manderoit, Et sa gent cascun jor croistroit. Esc.20384: li conmunz, 17816: conmun de genz. (cf. *113.*) Clar.5151: Nes li bourgois et li ouvriers S'arment de gré et volentiers; Si s'en vont maint et conmunal, Li uns a pié, l'autre a cheval. — *162* V.R.2641: Et li fil as rices borgois, Cil qui porront avoir harnois Issent et poingnent qui ains. ains. Clar.5240: N'i a home, qui neant vaille, Qui n'ait roncin ou palefroi. Et li autre par grant esfroi Viennent à pié grant alëure. G.P.5767: Hiaumes ne coiffe n'armëure Ne l'a gari de s'aventure Qu'en deux la teste ne li fende. — *163* Perc.35999: Maces tienent, bastons hauçoient. Perc.7315: Qui prendent haces et gïsarmes, Cil prent I escu sans enarmes, Et cil I huis, l'autres I van. . . .

Truppen gewesen zu sein.[164] Auch soldatische Disciplin war ihnen vielfach fremder, als im Interesse eines guten Erfolges wünschenswert war, so dass durch sie oftmals das ganze Heer in Unordnung gebracht wurde.[165] Um letzterem Uebelstande etwas vorzubeugen, mussten sie auch zu Friedenszeiten Kampfübungen abhalten und nahmen teil an ritterlichen Kampfspielen.[166]

Doch jetzt genug von Kampf und Krieg, kehren wir zu friedlichen Zeiten zurück, wo der Bürger innerhalb der Mauern der Stadt ruhig seinen Obliegenheiten nachging. Hier sorgten Gesetze und Verordnungen, die natürlich vom Landesherrn selbst ausgingen, dafür, dass Ordnung und Eintracht im Orte herrschten.[167]

Zur Entscheidung über interne, städtische Angelegenheiten, die speciell nur die Bürger angehen, war einer Art communaler Vertretung die Befugnis eingeräumt.[168] Leider erfahren wir über diesen Punkt sonst sehr wenig. Der Stadtrat setzt sich, wenn wir Chrestien's Angaben im Perc. folgen, zusammen aus dem maire und den eskiévins*)[169] und ist dem Herrn des Ortes bei Ungehörigkeiten seitens der Bürger verantwortlich.[170] Ob wir unter „les grans bourgois" (M.B.8230) etwa Stadtverordnete zu verstehen haben, ist aus unseren

22: N'i a si mauvès qui ne pragne Fourque u flaiel u pic u mace. — *164* Als Gav. einen Bürger niedergehauen hat, weichen die anderen zurück: Perc.7373: Et cascuns de sa tieste crient. — *165* Esc.20384: . . . li conmunz est si sauvages . . . 90: car ains en conroi ne se tindrent; ainz coururent si folement et si desordenéement qu'il honirent les chievetaines. — *166* D.G.14973: Laëns en la cité monterent Tot li borjois qui behorderent Por la joie plus efforcier. D.G.15392: La behordent sor grans chevas Maint chevalier et maint borjois. — *167* W.B.1289: Quant Brutus ot sa cité faite Et de sa gent grant masse atraite, Citéains i mist et borjois, Si lor dona préceps et lois Que pais et concorde tenissent, Et noiant ne se forfesissent. — *168* Ch.Esp.8158: En la place sont repairie U on soloit les plais tenir. Perc.7283: Et cil ki fors s'en fu alés, Ot trouvé, séant lés a lés, Une assamblée de voisins, Le maieur et les eskievins Et autre borgois a fuison. — *169* Ein Ritter des Hofhaltes sagt zum maire und den Schöffen, als der Totfeind des Herrscherhauses, Gav., in der Stadt weilt: Perc.7310: Estormissiés la vile toute, Si faites çou que vous devés. Tantos s'est li maires levés Et tuit li eskievin apriès; De prendre Gauvain sont engrès. — *170* Perc.7436: Sire moult vos ont fet grant honte Vostre maire et vostre eskievin. Der Herr:

*) Vaublanc I p. 173 f.

Texten nicht zu entscheiden.[171] Ueber die zur Verwaltung der Stadt berufenen herrschaftlichen Beamten (prevost etc.) wird an anderer Stelle gehandelt werden.

Die Machtvollkommenheit solcher Bürgervertretungen war wahrscheinlich sehr gering; von irgend welcher politischen Berechtigung des Bürgerstandes ist in unseren Epen überhaupt nicht die Rede. — Doch wird sich der Bürger trotzdem in seinen Verhältnissen wohl und behaglich gefühlt haben, wenigstens so lange er dem Regiment eines guten und gerechten Herrn unterstand. Diesem fällt seine ganze Liebe und Verehrung zu,[172] frohe und glückliche Ereignisse in seiner Familie sind zugleich freudige Begebenheiten für seine Untertanen.[173] Ihre Teilnahme thut sich auch darin kund, dass sie ihrem Gebieter bei solchen Gelegenheiten (wie z. B. bei der Hochzeit) reiche Geschenke darbringen.[174] Kommt er nach längerer Abwesenheit wieder zu seiner Residenz zurück, so ziehen die Bewohner derselben ihm in festlichem Zuge freudig entgegen; Strassen und Häuser sind zur Feier seiner Ankunft auf das Beste und Schönste geschmückt.[175]

Was den Charakter des Bürgers anbelangt, so wird vor allem seine Gewinnsucht getadelt; für Geld und Gut müht er sich ab, ohne viel darauf zu sehen, ob ihm sein Mühen auch Ehre einbringt.[176] Sein Mangel an Kühnheit, seine

Perc.7462: Au major dist que il s'en voise Et ke la kemungne en remaint; Tuit s'en vont . . . — *171* Der Seneschal soll den Bewohnern der Residenz die Ankunft des Königs melden M.B.8228: Tant chevaucent que venu sont Ou chastel, et manderent tost Les grans bourgois et le prevost. — *172* Gal.3305: Bourgeoys y pleurent meintez lermez Quant il yssent hors de la tour. — *173* Durmart schreibt in die Heimat: D.G.15286: Qu'il a quantque ses cuers desire. Deshalb 15294: Par totes Gales joie font Chevalier et clerc et borjois. — *174* E.E.2377: le ior ot Erec maint present de cheualiers et de boriois. G.P.8927 f. Hochzeit. Dem Lucemien bei seiner Krönung: Dol.11347: Moult riches dons li ont donneit Li borjois, moult s'an sont peneit. — *175* Die Ankunft des Herrschers steht bevor: R.V. 6599: Estraigne joie en demena Tous li communs de la cité. Gal.3358: Autres ront mise leur entente De jonchier ces rues de mente Et de vers joncs et de jangleux. Gav. langt in der Residenz seines Oheims an: Ch.Esp,2518: Et tous li communs de la gent Li encline et li salue. Das Herrscherpaar: B.I.6076 La sont à joie receu Et à moult grant porcession. D.G.15313: Et povre et riche qui la sont Encontre les II rois s'en vont A porcession haute et grande. J.685 f. E.E.2330 f. J.690: Et li borgeis parmi les rues Orent cortines portendues Et vair et gris et draps de soie. — *176* L.Fr. 47,155: Cil ne sunt mie fin curteis, Ainz est bargaigne de burgeis, Qui

Disciplinlosigkeit haben schon vorher Erwähnung gefunden. Andererseits wird er dann aber wieder als höfisch, klug und wohlgesittet bezeichnet,[177] auch die Tugend der Gastfreundlichkeit lässt sich ihm nicht abstreiten.[178]

Wie an den Höfen und Burgen der Fürsten und Vornehmen ritterliches Leben und Treiben sich entfaltete, so blühte nach und nach in den Städten bürgerlicher Sinn und bürgerliche Tüchtigkeit auf trotz allem anfänglichen Druck und aller Missachtung. Handwerk und Gewerbe, Handel[179] und Industrie entwickelte sich mehr und mehr, selbst Kunst und Kunstthätigkeit fanden schon ihre Pflege innerhalb der städtischen Mauern. Das Handwerk wird mit 'mestier' bezeichnet, der Handwerker heisst 'ouvrier'.[180] Speziellere Bezeichnungen der einzelnen Zweige bürgerlicher Thätigkeit werden wir später bei Besprechung der verschiedenen Gewerbe kennen lernen.

Des Handwerkers eigentlicher Arbeitsplatz war natürlich die Werkstatt im Hause.[181] Doch sobald die schöne Jahreszeit da war, so suchte auch er den Aufenthalt im Freien,[182] wie das ganze M. A. überhaupt mit dem Beginn des Frühlings den unwirtlichen Wohnungen enteilte, um die Zeit so viel als möglich in der schönen Gottesnatur zu verbringen.[183] Dann entwickelte sich in den Gassen und Strassen der Stadt ein buntbewegtes Leben; der Handwerker lag hier seiner Gewerbthätigkeit ob,[184] Händler und Krämer stellten hier

pur aveir ne pur grant fiu Mettent lur peine en malvais liu. — *177* Gal. 4170: . . . une bourgeoise Moult debonnaire et moult courtoise. A.P.1669: . . . un borgois, Qui est rice et sage et cortois. D.G.4411: . . . borjois Acesmans et nes et cortois. Po.1341: . . . li borjois Sont franc et vaillant et cortois. — *178* A.P.1978: Moult les fist l'ostes bien servir (d. h. die Gäste). — *179* V.R.1837: Unques riens qui ne fust à vendre Que on ne trovast en cel castel. — *180* V.R.1812: . . . il i a gens de maint mestier, En la vile qui ouvres font. V.R.1822: Asés i a de tos mestiers. Perc.7140: Avoit les places et les voies Totes plaines de bons ovriers Qui faisoient divers mestiers, Si com li mestier sont divers. Clar. 865: Maint bon ouvrier. Clar.5151: . . . li bourgois et li ouvriers. B.I.2781: . . . ouvréor. — *181* B.I.2781: Les arsvolus de ouvréor. — *182* Perc.21491: Si vit toutes plaines les rues De bourgois et de gens menues. — *183* Gal.5549: Maint hault home a dehors logié, Pour le deduit du temps serain. Gal.4663 f. etc. — *184* Perc7140: Avoit les places et les voies Totes plaines de bons ovriers Qui faisoient divers mestiers. Clar.863: Parmi la grant rue forrainne Li dui compaignon trespasserent Maint bon

ihre Verkaufstische auf und hielten ihre Waaren feil.[185] Auch die Frauen und Töchter der Bürger (bourgoise C.C.3689, A.Y. 3105 — fame, dame, pucele) blieben nicht im Innern der Häuser, sondern gaben sich auf den Strassen ihr rendez-vous, um hier, soweit es eben ging, ihren Obliegenheiten emsig nachzugehen[186] oder um zu — klatschen.[187]

Angesehene[187a] Bürgerfrauen werden den Aufenthalt auf der Strasse wohl mehr gemieden haben,[187b] um Anfechtungen und Verdächtigungen zu entgehen.[187c] Eine solche Vorsicht war um so mehr anzuraten, als jene Zeit ihren Begierden wenig Zwang aufzuerlegen pflegte. War die Gelegenheit günstig, so schreckte selbst der Vornehme vor einer Gewaltthat nicht zurück.[187d] Schlimmer ist es noch, zu hören, dass selbst der Vater die Ehre seiner Tochter für Geld preisgab.[187e] Was die Beschäftigung einer Frau bürgerlichen Standes angeht, so erfahren wir darüber leider sehr wenig. Sie versteht zu nähen und zu schneidern,[187f] schöne, prächtige Stickereien zu fertigen und dergl.[187g] mehr. In ihrer häuslichen Arbeit

ouvrier et esgarderent, Dont li un espées forbissent etc. — *185* Perc. 16729: De lonc en lonc, parmi ces rues, A mesire Gauvains véues Rices tables et cangéors Sor tapis de maintes colors, Et voit vassiaus d'argent et d'or. Perc.7155: Bien péust-on quidier et croire K'en la vile éust tos jors foire. — *186* Clar.852: Les rues ierent granz et beles, Dames i avoit et puceles Qui de maintes euvres ouvroient; Par devent lor huis se seoient. Les unes font tires et pailes f. Gal.4169: Une moult riche maison voit, A l'uis se siet une bourgeoise Moult debonnaire et moult courtoise . . . 73: nommée Blanche. F.F.1293: Mout i vit dames et puceles; . . . 5: par devant lor huis se seoient, De maintes manieres ovroient. Les unes faisoient bliaux — *187* F.F.6608: Fames devant I huis seoient. L'une commença à parler: Voulez-vous, fet-ele, escouter? — *187a* Gal. 4170: . . . une bourgeoise Moult debonnaire et moult courtoise. Gal.3416. *187b* Gal.4303: Ne se muet oncques de l'ostel Fors quant elle va au moustier. Gal.4312: Ne ne va vagant par la ville. Les guilleurs deçoit. *187c* Gal.4250: M.B.5114: Ce sera pitiés et damages; . . . 16: Li fol plain d'outrequiderie Li feront, espoir vilenie; Pour ce ke bele le verront, Leur volenté faire en volront. — *187d* L.In.11,10: Li chevalers n'ert pas vileins: A pié desent, si l'a saisie, Il en vodra fere s'amie, Sur la freche herbe l'ad cochée. C.C.3688 (cf. *144*). L.H.683 f. A.N.14.4 f. — *187e* Clar.24992 f. (cf. *350*), 25007 (cf. *349*). Clar.25000: Et geu avec li m'en venoie Pour ce que livrer la voloie A celui por mon couvenant . . . 4: ma fille nel savoit mie, Que je l'eüsse ainsi traïe. — *187f* Gal.6755: Fresne fait un tapiz a terre 6: . . . estendre. Sus va son drap taillant et fendre, Prent la, sel fent et si le taille. . . . 6762: S'en a taillé mantel et cote . . . 5: De fil d'or et de soie ensemble Ont la robe si bel cousue Com s'elle fust ainsi tissue. — *187g* Clar.854—6, F.F.1295 (cf. *186*);

können wir sie kaum belauschen. Nur in einem speziellen Fall hören wir, dass die Frau des Gastwirtes den Gästen das Essen bereitet. (Gal.758, 6741. cf.374.) Das über Hebamme, Dienerin und andere weibliche Erwerbszweige Ueberlieferte wird später besprochen werden.

Hiermit ist erschöpft, was uns unsere Dichtungen über das Leben und Treiben des Bürgers, sowie über seine Stellung bieten. Ich werde jetzt dazu übergehen, die in unseren Epen erwähnten bürgerlichen Erwerbszweige der Reihe nach aufzuführen und so weit es aus ihnen möglich, auch zu characterisieren. Der meine Anordnung leitende Gedanke war, von den minder angesehenen Klassen der städtischen Bevölkerung auszugehen, und von da aufsteigend nach und nach sämmtliche Kreise der Bürgerschaft zu besprechen. Den Schluss werden die mit der höfischen Gesellschaft in nähere Beziehung tretenden Kreise bilden, womit ein natürlicher Uebergang zur Besprechung der bevorzugteren Klassen gegeben ist.

Die einzelnen bürgerlichen Stände oder Erwerbszweige.

Kapitel I: Bettler, Arme und Kranke.

Gänzlich Mittellose, die sich ihren Unterhalt durch Betteln erwarben, gab es damals wie heute. Bezeichnet wird der Bettler mit „aumosnier" (Tr. I. 173, 3592), ferner kommt die Benennung „truant" (Tr. I 3613, 3925) vor und endlich gilt auch die Bezeichnung „povre" für ihn, z. B. in: povre hom (Tr. II 91,37), povre gent (Tr. II 27,572, M.B.5887, C.C.2965).

Die Kleidung des Bettlers ist natürlich eine ärmliche, einmal natürlich, weil ihm die Mittel fehlten, sich bessere anzuschaffen dann aber auch, weil er in guten Kleidern nicht das nötige Mitleid bei der Menge erregt hätte.[188] Weiter pflegte er eine Glocke mit sich zu führen, durch deren Schall er die Aufmerksamkeit auf sich zu lenken suchte.[189] Seine äussere Erscheinung,

ferner cf. *389*. V.R.1862: Ces demoisseles font fresials, Braiels, coroies, dras de soie.

188 Tr. II 24,502: Ore s'aturne de povre atur, De povre atur, de vil abit. — *189* Tr. II 24,512, 25,516: Si s'apareille un flavel . . . 521: Sovent prie, sovent flavele . . . 529: Tristran la veit, del sun li prie . . , 531: E il vait après, si flavele, A halte vuiz vers li apele. Tr. II

Dem Armen und Mittellosen brachte das M.-A. wenig Wertschätzung entgegen;[195] neben der persönlichen Tüchtigkeit war es vor allen Dingen der Besitz von Geld und Gut, der dem Manne Ansehen verlieh.[196] Dem Bettler begegnete man geradezu mit Verachtung. Schmähungen und Schimpfworte, die ihm in reichem Maasse zu teil werden, musste er ruhig hinnehmen,[197] selbst Schlägen und körperlicher Misshandlung war er oftmals ausgesetzt.[198] Die Anredeform war natürlich die zweite pers. sg.[199]

Doch dies alles machte wenig Eindruck auf ihn; so lange er noch auf eine Spende hoffen durfte, liess er in seinem Flehen nicht nach,[200] und so mag es oft die Frechheit und Zudringlichkeit der Bettelnden selbst gewesen sein, die ihnen hartes Ungemach verschaffte.[201]

Da dem Mittellosen wenig Beachtung geschenkt wurde,[202] so wurde das ärmliche Gewand des Bettlers oft von Reichen und Vornehmen benutzt, die in dieser Verkleidung unerkannt gefahrvolle Orte besuchen wollten.[203]

Von der Zudringlichkeit des Bettlers war schon vorhin die Rede. Ausserdem wird er wohl nicht ohne Neid auf alle besser Situierten geblickt haben.[204] Dass ein Armer, dem die Möglichkeit fehlte, sich durch redliche Arbeit sein Brot zu verdienen, in der Not seine Mitmenschen um Almosen anging,

sanz dangier Qui velt et à table seoir, Et mengier tout à son voloir. *195* Gal.3284: estranges homs est mal venuz Qui d'avoir est povre tenuz, Et li richez est a houneur. R.V.12: . . . qui riens n'a, vils est tenuz. Et o les riches mal venus. — *196* J.3470: Car qui avoir puet manantie, Si est serviz et honorez, Ne povres hom n'iert ja amez. — *197* Tr. I 3608: Mignon Herlot l'ont apelé. 3613: Truant le claiment et berlot. Tr. I 3610: Por deu, ce dit, (der Bettler), le lor pardone. — *198* Tr. II, 535: Grant eschar en unt li serjant. 537: Li uns l'empeinst, l'altre le bute, E sil metent hors de la rute, L'un manace, l'altre le fert. Tr. I 3606: . . . l'autre le fiert. *199* Tr. I 3721: Dom es-tu? 3734: Comment ce te donna t'amie? Dol.7766: Bone fame, tu dis . . . — *200* Tr. II 532: A halte vuiz vers li apele, Del sun requert pur Deu amur. Pitusement, par grant tendrur. . . . 540: Il vait après, si lur requert Que pur Deu alcun ben li face, Ne s'en returne pur manache. — *201* Tr. II 28,579: A serjanz dit qu'illuques veit Que hors de l'église mist seit, (scl. der Bettler) E cil le metent hors al l'us, E il n'ose preier plus. — *202* Tr. II 90,37: . . . de povre hom ki à pé vait Ne en est tenu guères de plait. De povre mesage e nu Est poi de plait en curt tenu — *203* Tr. II 90,32: Aler en Engleterre droit, Nent à cheval, mais tut à pé (will Tristan). — *204* A.N.24,30: Mais por quoi plourés vos . . . 31: Certes, se j'estoie

war ihm kaum übel auszulegen und hätte ein solcher eher Bedauern als Verachtung verdient.[205] Ihm selbst war sicherlich oft das Schändende seines Beginnens bewusst.[206]

Im Allgemeinen fand der Bettelnde ziemlich williges Gehör.[207] In den meisten Fällen zog sein Flehen um ein Almosen „um Gottes Willen“[208] eine entsprechende, zuweilen selbst reiche[209] Spende des Angesprochenen nach sich; ohne so manche Fehlbitte ging es trotzdem nicht ab.[210]

Zum Schluss werde ich hier noch einiges nachtragen über solche Kranke und Sieche, die, mittellos und erwerbsunfähig, auf die Unterstützung ihrer Nächsten angewiesen waren.[211]

Der Blinde (li orp, l'aveugle) führt auf seinen Gängen die characteristische Glocke (cf. 189) mit sich. Bereitwilligst wird ihm die erbetene Unterstützung gewährt.[212] Es wurde ihm, wenigstens in einigen Fällen, eine Prophezeiungsgabe zugeschrieben[213] und wir sehen auch, dass seine Voraussagen

ausi rices hom que vos (Auc.) estes, tos li mons ne me feroit mie plorer. — *205* M.B.5103: . . . vous n'avés pas mout d'avoir Dont ele puist assés avoir De vestemens et de peuture Pour li et pour sa creature, Et si li (scl. Manekine) estuet pourcachier Son pain et pour Dieu depriier . . . 14: Ce sera pitiés et damages. — *206* Tr. I 3592: Mar i fui Jà ne quidai estre aumosnier Ne servir jor de cest mestier; Mais n'en poon or mais el faire, — *207* Tr. I 3617: Li franc vaslet de franc orine Ferlin ou maales esterline Li ont doné. Tr. I 3617: Tristran lor fait des bourses traire, Que il fait tant chascun li done. G.G.2731: Li reis rovat k'avant venist, A manger i eust; car ço requist. — *208* Tr. II 25,583: Del sun requert pur Deu amur. 540: Il vait après, si lur requert Que pur Deu alcun ben li face. Tr. I 3604: Tristan, ki tient le chief enclin, Lor aumosne por Deu lor quiert. M.B.5847: . . . povre gent qui ont besoigne Que je pour Dieu du mien leur doigne . . . 90: . . . icele gent du mien prendrent. — *209* J.B.3664: Li quens douze esterlins li livre, Et chascuns de ses chevaliers Li donna d'argent sis deniers. Tr. I 3939 Hui a (der Bettler) si bone pasture, Trové a gent à sa mesure. 3928: . . . sa loier n'est pas petite. 3925: Froiz truanz est, asez en a, Ne mangera hui ce qu'il a. Tr. II 27,570: Vostre anel doner li vulez? Tr. I 3601: Méismes li corlain à pié Et li garçon li plus prisié (geben Almosen) — *210* Tr. I 3606: L'un l'en done, l'autre le fiert. — *211* Tr. II 570: Dès quant avez esté si seinte Que dunisez si largement A malade u a povre gent. — *212* G.G.2729: En sa mein tint (scl. li orps 2739) un clochete; Si sonat cler com eschelete. Li reis rovat k'avant venist, A manger i eust; car ço requist, — *213* Der König fragt: G.G.2747: . . . Coment le sez? Antwort: Mon sens le m'ad demostrez. . . . 2756 Uns reis i deit perdre la

eintreffen;[214] in bezug auf diese Fähigkeit wird er auch mit „devin“[215] bezeichnet.

In sprichwörtlicher Redewendung wird des Blinden gedacht: Gal.1134: . . . l'aveugle fait (scl. l'amour) cler vëoir.

Der Aussatz, diese schreckliche Plage des M.-A., wird verhältnismässig selten erwähnt. Der Aussätzige[216] [malade, mesiel, ladre (lazre Tr. II 24,511)] musste, da die Krankheit im höchsten Grade ansteckend[217] war, getrennt von der ganzen übrigen Gesellschaft leben.[218] Nur mit Seinesgleichen durfte er Verkehr pflegen und, da die Seuche so sehr verbreitet war, fehlte es ihm wohl nie an Genossen.[219] Haus und Hof, seine Familie, seine Freunde, alles musste er verlassen,[220] um gemieden und verachtet von allen ein qualvolles Leben zu führen.[221]

Ueber seine Kleidung erfahren wir nichts characteristisches.[222] Seine äussere Erscheinung war gleichsam das Abbild aller Hässlichkeit: Er war verkrüppelt, mit Ausschlag und Schwären war der ganze Körper bedeckt,[223] sodass die Kleider an letzterem festkleben;[224] wie glühendes Feuer brennt es in ihm.[225] Sein ganzer Körper ist entkräftet, die Gliedmassen steif, angeschwollen und ungelenk, so dass er sich auf Stöcken

teste. — *214* Die Prophezeiung trifft ein G.G.2817: L'alme s'en veit, li cors chaï, Si com li orps aveit geï . . . 26: Oscis i fu Elle li reis. — *215* G.G.2772: des fuianz, ki ont contez Tut ço ke li devins dit; Un sul mot n'i mentit. — *216* Tr. I 4188: meseaus = ladres Tr. I 4174; 3910: mesel. D.M.727: mesiel; Tr. II 24,511: lazre; Tr. I 57,1118: un malade, 3797, 3811: li malades etc. — *217* Tr. I 3725: Molt avoie cortoise amie; Por lie ai-je ces boces lées, Ces tartaries plain dolées. . . . 3733: Li rois li dit: Ne célez mie Comment ce te donna t'amie? Antwort des Aussätzigen 3735: Dans rois, ses sires est meseaus. O lie faisoie mes joiaus. Cist maus me prist de la covine. — *218* Tr. I 3723: „Quanz anz as esté fors de gent?“ „Sire, III anz I arrement. — *219* Tr. I 57,1118: Un malade out en l'ancien . . . 22: Bien out o lui cent compaignons. 1188, 1156: , . . j'ai ci compaignons cent. — *220* Tr.3725: Tant com je fui en saine vie, Molt avoie cortoise amie. — *221* Yseut soll den Aussätzigen ausgeliefert werden; sie ruft Tr. I 1185: Ele crie: Sire, merci! Ainz que m'i doignes, art moi ci. 1177: Donc voudroit (Yseut) miex morir que vivre (mit den Aussätzigen). — *222* Tr. I 1217 Qui ces meseaus véist soffler, Oster chapes et desfubler. — *223* Tr. I 1124: Ainz ne véistes tant si lait, Ne si boçu, ne si desfait, Tr.3727: Por lie ai-je ces boces lées, Ces tartaries plain dolées. 3868, 3679: . . . je sui malades, Bociez, meseaus, desfait et fades. — *224* Tr.I 1162: Li drap nos sunt au cors aërs. — *225* Tr.I 1159: Sire, en nos a si grant ardor. Tr.3621: Si grant arson a en son cors,

und Krücken weiterhelfen muss.[226] Seine Stimme klingt rauh und widerlich.[227]

Ferner ist er gleichfalls durch die Glocke gekennzeichnet, deren Schall die Mildherzigen auf ihren hilfsbedürftigen Mitmenschen aufmerksam machen sollte.[228]

Ueber Wohnung und Beköstigung der Aussätzigen erfahren wir nichts Genaueres, beides war wahrscheinlich nichts weniger als gut.[229]

Was ihre Stellung anbetrifft, so ist darüber schon früher gelegentlich einiges gesagt worden; hier kann nur, soweit dies überhaupt möglich, das Gesagte vervollständigt werden. Die Nähe des Aussätzigen war selbstverständlich für keinen Menschen etwas Angenehmes und jener selbst war sich dieses Umstandes vollkommen bewusst.[230] Doch wurde er auch gemieden und verabscheut — seine unselige Lage liess ihn nichts desto weniger als der thätigen Hilfe und des Schutzes bedürftig erscheinen und seine Zeit ihn beides in reichem Masse zu teil werden.[231]

Ausserdem wird nur noch der Stummen (muel) und Tauben (sort) gedacht. In betreff ihrer verfügen die

A poine l'en puet geter fors. — *226* Tr.3812: J'ai endormi jointes et ners, Les mains gourdes, print le mal d'Agres, Les piez enflez por li poacres Li maus a enpiriez ma force, Lés sont mi braz com une escorce. Tr. I 1122: Bien out o lui cent compaignons O lor puioz, o lor bastons . . . 1196: N'i a celui n'ait son puiot. . . . 1219: Chascun li crolle sa potence. — *227* Tr. 3711: A sa voix roe crie a paine. — *228* Tr II 25,521: Sovent prie sovent flavele, 531—4; 26,546: Crie e del hanap flavele. Tr. I 3729: Me fait et nuit et jor soner Et o la noise estoner Toz ceus qui je demant du lor Por amor Deu le criator. — *229* Tr. I 1168: Qant el verra nos bas bordeaus Et eslira les couellier Et l'estovra o nos couchier, Sire, en leu de tes beaus mengiers Aura (scl. Yseut) de pièces de quartiers Que l'en vos envoia ces hues. — *230* Der Aussätzige schildert es als die grösste Strafe für Yseut, wenn sie ihm und seinen Gefährden überliefert würde: Tr. I 1167: Se la donez à vos meseaus . . . 1177: Donc voudroit miex morir que vivre. Tr. I 1157: Iseut nos done, s'ert commune: Paior fin dame n'ot mais une . . . 60: Soz ciel n'a dame qui I jor Péust sofrir nostre convers. Tr. I 1233: Trop est Tristran preuz et cortois A ocirre gent de tel lois. Er verlangt die Yseut, die sich in ihrer Mitte befindet von ihnen (1188: Des malades i ot bien cent Qui s'aünent tot entor li). Doch diese: 1219: Chascun li crolle sa potence, Li uns menace, et l'autre tence. Tristran n'en ost rien atochier Ne entrister ne laidengier. Erst einer seiner Getreuen kann ihnen mit Gewalt die Herrin entreissen Tr. I 1223: Governal est venuz au cri, En sa main tint un vert jarri Et fiert Ivain qui Yseut tient. — *231* D.M.727: Le sieptime (scl. cheval) eurent

Gesetze, dass sie erst nach reiflichster Prüfung in Straffällen zum Tode verurteilt werden dürfen.[232] Ihnen fehlt zu ihrer Rechtfertigung die Sprache; um so mehr fällt also den Richtern die Pflicht zu, alle Momente eingehend zu erwägen.[233]

Kap. II. Die Seeleute.*)

Als Bezeichnungen für Seeleute kommen vor: maronnier, notonnier, eskipre und schliesslich avironeur und batillier.[234]

Die Schiffsbemannung heisst la gent (P.B.7592). An ihrer Spitze steht der Kapitain, der den Titel „maistre" (und „governere" P.B.7591) führt; daneben finden aber auch die allgemeinen Bezeichnungen auf ihn Anwendung (maronier, notonnier). Er erteilt im Schiff die nötigen Befehle und werden diese stets pünktlich von der Mannschaft ausgeführt.[235] Oft nimmt er selbst thätig an der Arbeit teil.[236] Mit ihm verhandelt man, wenn man ein Schiff zur Ueberfahrt, zum Waarentransport und dergl. mieten will, über die Höhe des Preises, und an ihn entrichtet man auch die Bezahlung.[237] Letzteres muss noch während der Fahrt geschehen;[238] säumige Zahler werden vorsichtig um Begleichung ihrer Schuld gebeten,

li mesiel, Que volentiers burent le piel. — *232* Dol.11244: Les lois dient et li decreit C'om ne doit pas si de ligier Sort ne muel à mort jugier. *233* . . . Dol.11252: Chascuns puet dire ceu k'il vuelt Jai mueax ne le desdirait.

234 matonnier, marinel Tr. I 224,213; Tr. I 225,219 marinet. Tr. II 75,1611: . . . eskipre n'i ot tant preisez Que il puest estre sur ses pez. notons P.B.5825, noons P.B.6162. marinant Oct.718. J.B.3886: avironeurs. batillier J.B.4361, 4389. — *235* P.B.7591: Li governere crie: Cale! Sa buene gens le sigle avale; Fe.4002: Li maistres commence a hucer: Ferés, ferés, mi notonnier. F.B.1185: notoniers. J.B.2447: maronnier. J.B.3895: Sire, dïent il, volentiers Ferons quanqu'il sera mestiers. — *236* Der maistre Fe.4022: Ains laist le governal aler, das er geführt hat. — *237* J.B. 2448: Amis, volés vous gaaignier? Oil voir, sire volentiers, sagt der Schiffer. J.B.2455: Dedens uit jours revenrai chi. Tenés dis livres, que j'ai chi, Pour le damage de l'atente. A.N.38,19 (scl. Nic.): vint a un marounier se fist tant vers lui, qu'il le mist en se nef. G.G.485: Lur froc dona. L.M.195: Al havene vint, nef i trova; As mariniers tantost parla, Qui l'ont mené à Duveline. Tr. II 92,81. Fe.4350. — *238* Fe.3923: Ens a fait son ceval entrer et puis a dit as notonniers Qu'il s'aquitera volentiers, Ains que il

*) cf. Vaublanc II p. 106 f.

so lange sie sich noch an Bord befinden.[239] Das Schiffergewerbe ernährte seinen Mann ausreichend.[239a]

An zweiter Stelle nimmt der Steuermann, mit „esturmant, governeor, conduiseeur" bezeichnet, eine wichtige Rolle in der Schiffsbemannung ein.[240] Ihm fällt die Handhabung des Steuerruders (governal) zu und bestimmt er damit den Lauf des Schiffes.[241] Ohne gute Steuerung ist das Schiff in ebenso schlimmer Lage als ein unglücklich Liebender; wie dieser nicht ans gewünschte Ziel gelangen kann, vermag dies auch der Pilot auf hoher See nicht, wenn sich seiner Hand das Steuer nicht fügt.[242]

Die unterste Stellung der Besatzung eines Schiffes nimmt der Schiffsjunge ein (deciple L.Fr.212, 830, eschipre L.Fr. 213, 860 doch cf. 234).[243] Er wird hart behandelt und in der grausamsten Weise für Vergehen gezüchtigt.[244]

Zum Schutz und zur Verteidigung ihres Schiffes sind die Matrosen mit Waffen ausgerüstet.[245] Im Notfall kann der Kapitän sicher auf seine Mannschaft rechnen[246] und auch der zeitweilige Mieter des Schiffes darf feindlichen Angriffen

isse del calant. — *239* F.B. I 1185: Son loier quiert li notoniers; Floire li done volentiers, Vint marc d'or fin et vint d'argent Li fit doner joiousement. Fe.3955: Biaus amis, paiés vostre fret De vos et de vostre destrier. Fe.3959: S'or estiés a cele rive Jamais rien ne nos paieriés: Sans nostre congié en iriés. — *239a* Gal.826: Si court parmy une rivière. De poissons riche et de navie, Dont plusieurs soustiennent leur vie De la gaaigne que ilz font. — *240* L.M.348: Il i (im königlichen Schiff) avoit bons esturmans. W.B.13589: Estirmans prist et mariniers. W.B.11496: Detries sont li governeor Et des estirmans li millor. M.B.4788: N'eurent pas apris qu'en leur estre Viegne nef sans gouverneeur; N'i voient nul conduiseeur. — *241* Bl.3245: Tant governent li estruman. P.B.737: Li governaus siet bien et droit. Bl.3753: Et li estrumans qui le maine De tost nagier forment se paine. G.G.492: Li esterman bien se dresca. L.Fr.214,866: A l'estiere vait governer. Tant guverna la nef e tint, Le hafne prist, a terre vint. — *242* Ein unglücklich Liebender ist in derselben Lage R.V.218: Con l'estrumans ki est en mer, Qui ne set cuidier ne esmer En quel liu puist venir à port, Quant il n'a mast ki son tref port, Ne governal qui li ajut. — *243* L.Fr.212,830: Un des deciples. — *244* L.Fr.213,860: . . . vers l'eschipre est tost aléz. De l'avirun si l'a feru qu'il l'abati tut estendu. 214,865: Puis qu'il l'ot lancié en la mer. — *245* J.B.3898: Li maronier s'arment souef. Cascuns sa teste et son cors arme, Et prist en sa main tel ghisarme. — *246* J.B.3886: Ses avironeurs environ Apele et si leur dist: Signeur . . . 90: garnissés vous d'armes tuit. Gardés la nef, se je n'i sui Que n'i laissiés entrer nului . . . 3905: Vint bacelers jone et fort

gegenüber auf ihre Hilfe bauen.[247] Sobald es erforderlich, verstehen die kernigen Fäuste der Schiffer in erfolgreichster Weise mit den Waffen dreinzuhauen.[248]

Doch wie überall, so giebt es auch hier Ausnahmen: so lässt die Schiffsbemannung hier und da nicht nur ihre Passagiere bei Gefahr im Stich, sondern gerade sie ist es, die letztere bedroht und bedrängt.[249] Ferner wird auf die Gewinnsucht der Schiffer hingewiesen;[249a] auch sind sie nicht alle durch unerschrockenen Mut ausgezeichnet.[249b]

Die gebräuchliche Anrede ist die in der zweiten pers. pl. (Oct.653, Fe.3975, Tr.II 92,79, G.G.5835.)

Bevor das Schiff eine grössere Reise antrat, wurde es vorsorglich ausreichend mit Proviant versehen.[250] Für ihre eigene Person müssen die Passagiere oft selbst Lebensmittel mitnehmen.[251] Waren die Waaren ordnungsmässig verladen, so ging man an die Einschiffung der Mitfahrenden:[252] ein Ruderboot bringt sie zum Seeschiff,[253] falls das Schiff

sont Estre le maistre au cuer hardi. — *247* J.B.3893: Uns courtois hom a grant mestier De moi, si li vaurrai aidier. . . . 4362: Or tost, signeur, il est mestiers, Que nous courons Jehan aidier. — *248* J.B.4389: A tant es vous les batelliers; Gisarmes dont trence l'aciers Avoit cascuns d'aus en leur mains. . . . 4397: Si radement les envaïrent Li vint qui del batel issirent Que leur anemis reculerent; Maint cop eurent, maint en donerent — *249* Ein Matrose will eine mitfahrende, arme Dame vergewaltigen: Oct.863: Tout maugrié tuen a toi giroi. Fe.3928 . . . en haute mer 29: . . . en l'eve le (scl. Fergus) noierunt Et trestot son harnois aront, doch dieser setzt sich zur Wehr und tötet alle. Fe.3961—4023. — *249a* Fe.3974: Biau notonnier . . . 5: Jo n'ai o moi point de monnoie, Mais je vos donrai de bon gré Le bliaut que j'ai endossé . . . 3982: Irai je ore mes tres tendre Por un bliaut de soie vendre? — *249b* Oct.690: Forment en sont espoënté Que poor orent de morir. Oct.822,3. — *250* M.B.5401: Sa nef a faite apparillier, De becuit et de vin cargier . . . 19: De pain, de vin et de viande, Tele comme la mer demande. M.B.2529 f. — *251* G.G.487: E asez lur i mist vitaille, Tresk'à treis meis ne volt ke faille. Pain e vin, e char e bon peisson. Lur mist el nef à grant fuson. M.B.6780: Le milleur nef qu'il vit retint Si l'a tost faite apparillier De vin et de bescuit cargier D'yauwe, de vitaille et de cars. Cl.232: Les nes par son comandemant Furent chargiées cele nuit De vin, de char et de bescuit. F.F.2877 f. — *252* W.B.11478: La véissiés . . . 9: . . . nés cargier; Lances clerchier, cevax tirer, Chevaliers et sergans entrer. F.F. 2872: Les nés et les vaissiaus chargerent D'elmes, de lances et d'escuz, De bons haubers mailliez menuz, D'espées forbies, de dars, D'arbalestes, d'engiens et d'ars. L.H.97: Quant sa nief fut apparaillée Dedenz fist entrer sa meisnée, Ses chevaliers et ses serganz. — *253* M.B.5432: Entre ou batel as avirons, Dusk'a tant qu'il vint a la nef . . . 6819: Des ba-

dem Ufer sich nicht soweit nähern kann, dass die Schiffsbrücke benutzt werden konnte.[253a]

So war dann alles zur Abfahrt vorbereitet und das Schiff konnte, sobald nur das Wetter günstig war, seine Reise antreten.[254] Ist dies der Fall, so werden von den Matrosen die Anker gelichtet, die Segel an den Masten hochgezogen[255] und gegen den Wind ausgebreitet.[256] Grössere Segel können auch mittelst Winden emporgewunden werden.[257] Oft scheinen auch die Masten erst kurz vor der Abfahrt aufgerichtet worden zu sein und darauf an ihnen die Segel befestigt zu werden.[258] Bei solcher Abfahrt hat natürlich die Mannschaft alle Hände voll zu thun, sowohl am Bord selbst wie in der Takelage.[259] Schliesslich setzt sich nun, oft unter den Klängen von Musik, das Schiff langsam in Bewegung.[260]

War man erst auf hoher See, so wurde das in Unordnung geratene Tauwerk an den bestimmten Plätzen wieder

tiaus entrent en la nef, Ou il ne faut voile ne tref. Cl.250: Del batel an la nef s'an antre. — *253a* P.B.1954: Sa bele nef voit aprestée: Entrés i est par le poncel. P.B.708: Et voit fors apoié le pont Par ù on puet monter amont. W.B.11479: Et ces pons metre, nés cargier. — *254* L.M.229: Li maronier se sont hasté, Car molt avoient bon oré. F.B. I 1134: Atant es-vos torné le vent . . . 6: Et li flos tost au port montés: Li airs est clers, nes et seris, Et li cieus tres-tout esclarcis. Cou dient li maistre des nes. Fe.4345: N'atendoit fors vent et oré A passer outre le païs. L.Fr.12,194: Bon oré ot e suëf vent. — *255* W.B.11484: Quant tot furent es nés entré Et vent orent et bon oré, Donc véissiés ancres lever, Estrans trère, hobans fermer. Bl.2131: Traient lor angres, traient voiles Dol.10958—60. L.M.223: Il sachièrent amont lor voiles. L.H.105: Del havene sont desancré. G.P.8980: Sachent ancres, drecent lor voiles. Oct.1435. — *256* W.B.11488: Mariniers sallent par ces nés Et desplient voiles et trés. F.B. I 1165: Le tref ont tost desharneschié Et sus dusqu'a tores sachié. Li vens s'i prent. M.B.5445: Li maronnier tost s'ademirent, Lor voiles croisiés au vent mirent. M.B.6821: Les voiles croisiés au vent metent Li maronier qui s'entremetent De la nef par la mer coitier. Uns vens, ki les fist esploitier, Grans et isniaus se fiert es voiles. W.B.11513: Selonc l'oré portent lor voiles. — *257* P.B.6162: Et met les noons as windas, Et fait la voile traire amont. — *258* Oct.1362: Atant font lor uoiles leuer, A cordes les font atachier, Et les mas contremont drecier. *259* W.B.11490: Li un s'esforcent al vindas, Li autre al lof et al betas. Les sigles vuident sus à mont, Puis vont corant en mer parfont. — *260* F.F.2683: Adonc sunt les voiles dreciés Et droit vers le vent desploïés, Du port s'esmuevent maintenant . . . 7: Sonent buisines et fretiaux Et flaütes et chalumiaux . . . 2741: Lors font les buisines sonner, Si s'en

zurechtgelegt und befestigt.[261] Auf der Fahrt galt es dann, die Triebkraft des Windes in möglichst hohem Maasse auszunutzen. Von Wichtigkeit war es dabei, dass das Steuerruder in geschickten Händen ruhte,[262] und dass die Segel in richtiger Weise gegen den Wind gestellt wurden.[263] Denn gewöhnlich scheint man allein die Kraft des Windes zur Fortbewegung des Schiffes verwandt[264] und, wenigstens bei grösseren Schiffen, von der Anwendung von Rudern abgesehen zu haben.[265] Der Kompass — erst im XIII. Jahrhundert erfunden und erst allmählich in Gebrauch kommend — wird nie erwähnt; man richtete sich bei Bestimmung der Fahrrichtung nach der Stellung der Gestirne.[266]

Schlimm waren die auf dem Schiffe Befindlichen daran, wenn ein heftiger Sturm ausbrach; gegen die Gewalt der entfesselten Elemente vermochte menschliche Kraft soviel wie nichts.[267] Der Orkan zerbrach die Masten, zerriss die Segel[268] und trieb das jeder festen Leitung beraubte Schiff vor sich

revont aval la mer. — *261* W.B.11493: Puis vont corant en mer parfont: Les cordes sunt en lor lieu mises Et fremées et bien asises. — *262* W.B. 11496: Detries sont li governeor Et des estirmans li millor. Cascuns de maistrier se paine Li gouvernax qui la nef maine. — *263* W.B.11502: Por le vant ès trés acoillir Font les privez avant tenir; Et bien fermer es raelingues. W.B.11514: Les braiols font lacier as mast Que li vanz par desoz ne past; G.G.494: Lur sigles drescent al vent, Tant unt nagé e governé, K'en Denemarche sunt arivé. F.B. I 1140: Du vent orent tous plains lor tres. P.B.730: Sigler le voit tot à plain tref; Et li voile sont bien tendut. — *264* M.B.5788—9. L.Fr.170,505: Mer passerent hastivement bon oré orent e fort vent. L.Fr.15,266—8. Oct.1440—3, 883, 891. P.B.730: Sigler le voit tot à plain tref . . . 2: Et li voile sont bien tendut; . . . 7: Li governaus siet bien et droit. W.B.11517: Mult fu hardis, mult fu cortois Cil qui nés fist premièrement Et en mer se mist od le vent. . . . 22: Li gent Artur à joie aloient, Bon vent avoient, bien sigloient. — *265* Tr. II 80,1719: Devant eus près veient la terre, N'unt vent dunt la puisent requerre Ne poent lur eire avancer. Doch M.B.5047: Quant nous coisimes ceste nef, Sans aviron, sans mast, sans tref, Sans gouvrenal et sans conduit, Se le cuidames trover vuit. Bei Windstille wartet man den Segelwind ruhig ab: P.B.6151: Al tierc jor ont un vent siglant. — *266* G.P.8984: Nagent au vent et as estoiles. W.B.11512: Al vent gardent et as estoiles. Oct.1439: A dis estoiles si corrurent. F.F.2943: Tote nuit corent as estoiles. L.M.234: Al ciel corent et as estoiles. Bl.2132. — *267* M.B.5482: Maint torment endurer l'en fist. W.B.2533: Nus n'i osoit lever la teste. W.B.6190: Estrument n'i pueent aidier Ne nus altre consillier. — *268* W.B.2531: Rompent closture et bort froissent, Voile dépiècent et mast croissent. F.F.2699: Rompent voilles, brisent li mas: Or ont entr'aux poi de soulas Cil qui en la mer entré

hin, es oft vom schon nahen Ziele entfernend.[269] Von haushohen Wellen wurde es hierhin und dorthin geworfen, sodass selbst die daran gewöhnten Schiffer sich nicht auf den Füssen halten konnten.[270] Die Bedrängten gaben sich einfach der Gnade des Himmels anheim und erflehten in inbrünstigen Gebeten die Hilfe Gottes und der Heiligen,[271] oft genug vergebens. So ging so manches Schiff und mit ihm so manches Menschenleben zu Grunde.[272] Ein Schiffbrüchiger konnte von höchstem Glück sagen, wenn es ihm gelang auch nur das nackte Leben zu retten.[273] Und auch dann befand er sich in bedauernswerter Lage. Das Strandrecht (lagan) bestand damals in seiner ganzen Ausdehnung und Härte;[274] alles, was das Meer ihnen ans Ufer warf, betrachteten die Bewohner des Strandes als ihr unbedingtes Eigentum und Schiffbrüchige, die das Unglück hatten, in die Hände von Heiden zu fallen, fanden entweder hier noch ihren Tod, oder wurden in Knechtschaft verkauft.[275]

Doch oftmals geschah es auch, dass ein gutes Fahrzeug siegreich der Gewalt des Sturmes und der Wogen trotzte und seine Insassen unversehrt ans sichere Land brachte.[276]

Ueberhaupt werden in den meisten Fällen die Meerfahrten günstiger verlaufen sein und das Schiff seinen Bestimmungs-

sont. . . . 2704: Quar ciel et mer lor promet mort. — *269* L.Fr.212,817: e uns venz devant els leva qui luin del hafne les geta, lur verge bruisa e fendi e tut lur sigle desrumpi. — *270* W.B.2525—28, F.F.2698: Les ondes fet saillir en haut. W.B.6178—83, 6184: Li ciels torbla, li airs noirci Et la mers enfla et fermi; Ondes commencent à enfler Et sor l'une l'altre monter. Tr. II 75,1611: . . . eskipre n'i ot tant preisez Que il puest estre sur ses pez. — *271* Tr. II 75,1613: Tuit i plurent e tuit se plaingnent, Pur la poür grant dolur maingnent. W.B.5192: Qui dont oïst crier meschines Et essauchier vois fémenines, Paumes batre, cavex tirer, Peres et meres reclamer Et jeter grands cris et grans plains Et reclamer Deu et ses sains. L.Fr.212,821: Deu reclement devotement, Seint Nicholas e seint Clement, E Madame Seinte Marie, Que vers sun Fiz lur querge aïe, Ke il les garisse de périr, E al hafne puissent venir. — *272* W.B. 6202—4: Mult par i ot nés perillïes Et mescines à dol noïes. W.B. 2529: Nef commencent à perillier, Bort et kiévilles à froissier. — *273* Bl.2225: Sor I mairien s'en vint au port. — *274* A.N.34,11: les gens du païs cururent au lagan. — *275* W.B.6206: Alqantes qui en escaperent Et entre paiens ariverent Ocises furent et vendues Et en servage retenues. Onze mil en furent menées Et en Cologne décolées. — *276* Tr. II 79,1697: Plus de cinc jurs en mur dure Li orages e la laidure, Puis chet li venz e belz tens fait. Li blanc sigle unt amunt trait E siglent amunt grant espleit. W.B.2537: Cinq jors ont issi enduré Al fort vent et al gros oré, . . . 40: Quant passé furent li cinq jor, Gurlac

ort erreicht haben, ohne von Sturm und Unwetter heimgesucht zu sein.[277] Freudig wurde dann das langersehnte Ziel von den Reisenden begrüsst.[278] Doch noch hier konnte die Hoffnung zu Wasser werden, wenn man in der Freude die üblichen Vorsichtsmassregeln ausser Acht liess oder dem Schiffer die Einfahrt des Hafens und dessen Untiefen nicht genau bekannt waren.[279] Manchmal machten auch ungünstige Winde das Einlaufen in den Hafen unmöglich, sodass das Schift in dessen Nähe vor Anker gehen musste.[280] Ist ein sicherer Platz dafür gefunden, so werden die Anker geworfen und das Ausschiffen der Passagiere und Waaren kann beginnen.[281] Lag das Schiff dem Ufer nahe genug, so vermittelte eine vom Bord bis ans feste Land reichende Brücke den Verkehr.[282] Konnte aber das grosse Meerschiff sich nicht dem Strande so weit nähern, so musste das Löschen der Ladung und das Anlanden der Fahrgäste durch kleinere Fahrzeuge, die die grösseren Schiffe oft mit sich führen, bewerkstelligt werden.[283]

Es erübrigt nur noch, die für die verschiedenen Arten von Seefahrzeugen verwandten Bezeichnungen anzuführen und zu deren Erklärung das Nötigste anzuführen.

Das Schiff schlechthin wird mit „nef, vaissel“[284] be-

à cinq nés solement A tant coru . . . — *277* Oct.894: Tant nagierent, si com(e) moi semble, Qu'a un samedit tos ensemble Au port d'Acre sont ariué. Oct.1443: Par haute mer ont tant siglé Qu'en Fenisse sont ariué. Tr. II 83,1778 f. M.B.5790 f., 6827. — *278* Tr. II 81,1729: Terre desirent en la nef. — *279* M.P.148,3: Li moroinier pristrent leur cours Por arriver à Handiton; Mes trop se hasterent adon De l'ariver. . . . 7: il entrerent si radement El havne que la nef croissi A une roche, après fendi Et despieça en deux moitiez. Doch 11: Sains et haitiez Issi chascuns de la nef fors. — *280* L.M.361: Vers la terre vienent siglant: Li vens lor est venus devant; Ne porent prendre cil le port . . . 365: A un autre port sont torné A deus lieues de la cité. — *281* L.Tr.214,868: le hafne prist, a terre vint. Quant il furent bien arivé, le pont mist jus, ancre a jeté. P.B.1963: Ains qu'aient quinze jors passés En Loire ont lor ancres jetés. — *282* F.B. I 1195: Atant sont mis hors li torsel: Rechargié sont tost et isnel (scl. die Saumtiere). F.F.3126: Lors ont lor pons à terre mis, Fors s'en commencent à issir. — *283* P.B.1965: La nés est grans; ne puet amont Por les gors qui en Loire sont. Un batel ont cil de la nef Mis jus en l'ève moult soëf. Tr. II 64,1374: En un port a sa nef ancrée, A sun batel en va amunt Dreit à Lundres. P.B.5865: Quant el est enz, li bacheler As avirons tranchent la mer, Et mainent seinz demor a rive. P.B.5861: Gitez le batel fors du bort. — *284* M.B. 5784: Vers Romme est tornés lor vaissiaus. 5789: vaissel. M.B.8381:

zeichnet. Zuweilen, wenn auch ziemlich vereinzelt, wird unter „nef“ auch das kleine Boot verstanden, das im Allgemeinen die Benennung „batel“ führt.[285] Vielleicht wurde 'batel' auch zur Bezeichnung seetüchtiger Fahrzeuge verwandt.[286]

Als Benennungen für Boot, Kahn kommen ferner vor: „nacele“ und „coche“ (?); sie wechseln mit „batel“.[287]

Speziellere Bezeichnungen für die einzelnen Schiffsarten:

Mit „dromont“ werden grosse Kriegsschiffe bezeichnet, die zur besseren Verteidigung mit erhöhten, turmartigen Aufbauten versehen sind.[288] Sie haben eine beträchtliche Länge.[289] Der Kaiser wählt ein solches aus der gesammten Flotte zur eigenen Beförderung aus.[290] Auch ein grosses Handelsschiff wurde wohl „dromont“ benannt.[290a]

Unter „galie“ sind ebenfalls grössere Kriegsschiffe zu verstehen. Es ist Raum darin für 400 Ritter und deren — stets zahlreiches — Gefolge.[291] Mit der „galie“ identisch scheinen die mit „galois“ bezeichneten Schiffe, wenigstens sind sie den Kriegsschiffen zuzurechnen.[292]

Auch die „estillons“ werden wohl den Kriegsschiffen zuzurechnen sein. (Schultz giebt dieses Wort nicht an).[293]

Die mit „kenart, kanart, kandart“ bezeichneten Schiffe, die besonders bei den Skandinaviern in Gebrauch waren,

Puis entrent dedens lor vaissiaus Qui sont bons et fort et isniaus. Esc. 17480: vaissiauz. Tr. II 92,67: La nef ert fort e bele e grande. — *285* M.B. 977, 1067, 5047: . . . ceste nef, Sans aviron etc. = batel 5052; es ist das Boot, in dem die Manekine dem Meer ausgesetzt wird. Cl.250: Del batel an la nef s'an antre. (cf. oben P.B.5861, 1967). M.B.5432: batel as avirons Ruderboot. batel M.B.4802 = Fischerkahn. M.B.4953: Li batel erent aroutés, As avirons les ont hastés. — *286* W.B.9685: Chalans, batiax, nes apresta. (Kriegsflotte.) — *287* nacele M.B.1070, 4842, 1257 = batel M.B.1016, 1189 etc. coche M.B.8084. Perc.8732 . . . une naciele Que uns notonniers amenoit. (Doch cf. koge, Phil. Mousq. 20947 ed. Reiffenberg und Schultz II, 283). — *288* Bl.3062: I dromont; A bretesques et à castiaus Estoit fremés et boins et biaus. — *289* Bl.2757: Quatre cens piés ot li dromont. Li mast furent droit contremont. — *290* Oct.1427: Li soudans fu en un dromont, Quatre aiegles auoit contre mont. (cf. Anm. Schultz II p. 279) — *290a* Fe.4340: En la mer trove une grant nef, Ki estoit a un marcheant. Dasselbe 4348 mit „dromont“ benannt. — *291* Bl.5548, Oct. 1360: Que galies et que dromons. F.F.8009: Une galie qui venoit Parmi la mer à grant esploit. . . . 12: Fors en issent sanz demorée Jusqu'à IIII C chevalier. (cf. Phil. Mousk. ed. Reiffenberg 20995: Prisent galies et esnèkes Bien batillïes à breteskes. — *292* Esc.17208: . . . li rois Artuz genz avoit en mer et mout de galios. — *293* Oct.1358: . . . lor navie Dis mile, que nes, qu'estillons Que galies et que dromons, Mettent li Sarrazins en mer.

sind von bedeutender Grösse und wurden sowohl zu Handelszwecken als auch zu militärischen Expeditionen verwandt.[294] Die „escheis" genannten Schiffe sind vielleicht den vorgenannten ähnlich.[295]

Ueber die „esneches" geben uns unsere Texte ebenfalls keinen Aufschluss, vielleicht ähneln sie der galie.[295a]

Das mit „chalant" bezeichnete Schiff ist von geringerer Grösse und erfordert eine Besatzung von etwa 10 Mann.[295b] Die Bezeichnung „chalant" wechselt mit „barge".[295c] Die „barge" scheint also ein dem ersteren ähnliches Schiff gewesen zu sein und diente Handelszwecken.[295d] Andererseits hören wir auch wieder, dass die „barge" zu den grösseren Schiffen gerechnet wurde, und zum Transport von Truppenmassen diente.[295e] Der Ansicht von Schultz II p. 282, dass die 'barges' Boote seien, die zum Schiffe gehörten, wird also, was unsere Texte betrifft, nicht entsprochen.

Die Boote, die zum Ein- und Ausschiffen der Passagiere, Waaren etc. dienten und die grössere Schiffe wohl auch mit sich führten, heissen vielmehr „batiaus". (cf. 285—7)[295f]

— *294* G.G.383: Hier arivat leus al port Un grant kenart, e bon e fort. G.G.385: Pain e char meined, e vin e blé; . . . 7: Ultre la mer volent passer (482 etc. = nef). G.G·2441: E les Daneis de tote parz Arivoent en lur kanarz. G.G.2509: Un an après vindrent Daneis . . . 11: Od escheis e od kandart. — *295* G.G.5209: Un an après vindrent Daneis A Escepeie, od lur escheiz, Od escheis e od kandart. G.P.8719: L'ost sigle après tot belement, Car tant i a plenté de gent, De nés, de chalans et d'escois. (cf. Schultz II p. 284: estoiz?) — *295a* G.G.5458: Murent de Escoce od novels esneches, Tresk'en Humbre siglent es breches. (cf. Phil. Mousk. ed. Reiffenberg 20995: Prisent galies et esnèkes Bien batillïes à breteskes und Aiol ed. Förster 10593: En dromons, en esneqes et en esquieus ferés.) — *295b* G.P.8696, Fe.3927: . . . chalant . . . 33: Dis estoient li notonier. Perc.20892: I biaus calans, 21001: calant. W.B.9685: Chalans, batiax, nes apresta. Oct.831: chalant. — *295c* Fe.3920: barge = calant 3926. Fe.3921 f. Cl.6695. W.B.13816: Et nes et barges et calans. G.P.8695: Parmi la mer vient li barnages A nes a chalans et a barges. M.B.8372: . . . mainte nef et mainte barge. — *295d* Perc.3701: . . . une barge Qui de forment porte une carge Et d'autre vitalle estoit plaine. Esc.17480: barges. — *295e* W.B.4047: Dont fist faire nés et fors barges Quatre vint en i ot si larges, Onques si grans ne furent mès Por porter de la gent grans fes. Estre les altres nes menues Qui de partot erent venues. Perc.28418, 9. Cl.6695: Nes et dromonz, buces et barges. Esc.17480: de nez, de barges, de vaissiauz qui le roi Artu porsiuoient . . . 3: garnissoient l'ost de vitaille. — *295f* M.B.6819: Des batiaus entrent en la nef. M.B.5432: . . . Entre ou batel as avirons, Dusk'a tant qu'il

Schliesslich werden noch erwähnt die „**buces**“. Wahrscheinlich sind sie Schiffe grösseren Umfangs.[295e*)]

Eine Schiffsflotte wird mit „navie“ (**navire** G.G.5205 etc., navige M.Br.2527), „flote“ (G.G.2569, W.B.13874), estoire (estore A.N.34,4) bezeichnet. „**Marine**“ bedeutet im Afrz. nie die Seemacht eines Landes, sondern stets den 'Meeresstrand'.[295h]

Schon zu damaliger Zeit scheint der Gebrauch des Eisens beim Bau der Schiffe nicht unbekannt gewesen zu sein.[295i]

Für vornehmere Passagiere befanden sich auf dem Verdeck kleine hausartige Aufbauten, die in Kammern abgeteilt waren; solche Kajüten waren natürgemäss wenig geräumig und fassten meist nur ein Bett in sich.[295k]

Von Zauberschiffen ist die Rede: V.R.4898 f., P.B.730 f. Schwimmende Inseln werden erwähnt: V.R.5050 (I ille qui flote).

Des Einzelnen alle Teile des Schiffes, die unsere Romane namhaft machen, zu besprechen, liegt nicht im Sinne meiner Arbeit. Viele Ausdrücke, wie aviron, ancre, gouvernal, estiere, mast, voile, tref sind ohne weiteres verständlich. Für die übrigen vergleiche man Schultz II p. 284 f., besonders dessen Wiedergabe von W.B.11486—11516, zu welcher Stelle er die deutsche Uebersetzung folgen lässt. (p. 290 f.)

Am Schlusse dieses Kapitels lässt sich ganz passend anfügen, was uns über die Seeräuber in den Epen des Artuskreises berichtet wird.

vint a la nef. M.B.8399: . . . des nes es batiaus entrerent Et as avirons tant siglerent Que des nes issent el sablon. — *295e* Cl.6695: Nes et dromonz, buces et barges. (Phil. Mousk. ed. Reiffenberg 20947 busses). — *295h* L.H.54: Gunter avoit un soen chastel Sus la marine . . . L.Fr.15,266. G.G.5458 etc. — *295i* Perc.28417: Si estoit (scl. der Fluss) rade et perellouse Estre n'i puet ne nes ne barge Qui tant par fust ne grans ne large Ne d'acier ne de fier ouvrée. (cf. Phil. Mousk. ed. Reiffenberg 20946: . . . dromons fierés, Aiol ed. Förster 10593: . . . esquieus ferés). — *295k* P.B.6908: En lor nef ot une maison, Une moult bien painte cambrete, C'Urrake nome gloriete. Un entreclos i a petit, U il ne puet

*) Esquif bezeichnet Schultz II p. 284 als einen kleinen Kahn, ebenso deutet es Diez, im Etym. Wb. Doch beachte man die Zusammenstellung im Aiol ed. Förster, 10593: En dromons, en esneqes et en esquieus ferés. Die usseria bespricht Schultz II p. 281.

Die Bezeichnung des Seeräubers ist „ullage“,[296] évage (W.B.5507). Ueber seine persönlichen Verhältnisse erfahren wir nichts, nur sein schändliches Leben und Treiben wird uns an vielen Stellen vorgeführt. In schnellen Schiffen unternahm er weithin seine Raub- und Plünderungszüge. Traf er auf dem Meere ein einsam dahin fahrendes Schiff, flugs wurde es überfallen und war in den meisten Fällen eine leichte Beute für ihn, trotzdem die Angegriffenen oft energischen Widerstand leisteten.[297] Schonung gegen Ueberwundene kannte er nicht.[298] Selbst mehrere in Gemeinschaft fahrende Schiffe waren nicht sicher, von ihm angefallen zu werden.[299] Da konnte es aber auch geschehen, dass sich die Piraten in der Stärke ihres Gegners verrechneten und von diesem überwältigt wurden.[300] Die Sieger eigneten sich dann natürlich die Schätze und Kostbarkeiten des Räuberschiffes an.[301]

Doch nicht nur auf dem Meere selbst übten sie ihr räuberisches, blutiges Gewerbe aus, sämmtliche Küstenlandschaften hatten unter ihren kühnen und verwegenen Unternehmungen zu leiden.[302] Ganz plötzlich erschienen sie mit ihren Schiffen an einem unbeschützten Punkt der Küste, landeten dort ihre wohlbewaffneten Mannschaften und unternahmen sodann sengend und brennend ihre Plünderungszüge.[303] Namentlich

avoir c'un lit. — *296* ullage W.B.625, 713, 5529, 5513, 6242, hulague W.B. 6253, utlaghe G.G.427, uthlage G.G.2614, utlage M.Br.1127, 1253 f., outlaghe L.H.111, 116, 607. — *297* L.H.111: Car outlaghes les encontrerent, . . . 113: Mult durement les assaillirent, Et cil forment se defendirent; Mès il eurent poi d'esforz. 608: Car nostre nief fut assaillié De outlaghes, que nos saisirent. — *298* L.H.116: Li outlaghe les ont touz morz. 608: Li plus de nostre gent i perirent. G.G.427: De utlaghes fumes encontrez: En mer furent trestuz rüez Nos chevalers e nostre gent, E la reïne ensement. — *299* W.B.713: Iloc ont ulages trovés Qui fierement les ont grevés, Car encontre al (= els) se combatirent Mais li Troyen les venquirent. — *300* M.Br.1253: La sis assalirent utlage Ki nagant vindrent par la wage. Il lur rendirent grant bataile, Mais li utlage i firent faile. — *301* M.Br.1257: Lur neis, lur or et lur argent Perdent utlage en cel torment, Li Troiien tot l'en porterent. W.B.717: Avoir lor tolirent mult grant Dont il furent rice manant. — *302* W.B.5504: A cel tans aloient par mer, Les unes gens altres rober; N'osoit nus homs maindre as rivages Por ullages et por evages. M.Br.1125: Puis unt un gaste isle trovei . . . 7: Par utlages fu deserteiz Ancienement et tut gasteiz. W.B.622—27: Tote estoit la terre en gastine. — *303* W.B.3439: Li dus de Moriane aloit, . . . 41 Par mer les rivages gastant Et les rices homes prendant. W.B.6242: Et li ullage les ocïent. W.B.5552,3. M.Br.1265:

waren es die Sarazenen, die mit solchen Raubexpeditionen die christlichen Küstenländer heimsuchten.[304]

Zum Schutz und zur Sicherung der Küstenländer waren an den Meeresufern ständige Wachen aufgestellt, die bei Gefahr die Gegend alarmierten und zum Widerstand aufriefen, vielleicht auch selbst stark genug waren, um den ersten Ansturm abzuschlagen.[305]

Ueber das Strandrecht ist schon oben gehandelt.

Kap. III. Der Fischer.

Der Fischer wird bezeichnet mit „pesceour".[306]

Die Kleidung der Fischer ist eine ärmliche und in keiner Weise vergleichbar mit der ungleich wertvolleren der Vornehmen.[307] Ihre weiblichen Angehörigen sind gleichfalls sehr einfach gekleidet.[308]

In betreff der Wohnung des Fischers erfahren wir äusserst wenig; sie war seinen sonstigen ärmlichen Verhältnissen entsprechend wohl einfach und dürftig.[309] Seine Nahrung bestand in der Hauptsache aus Fischen, den Erträgnissen seines Fanges, fernerin Brot, das er für seine Fische eintauschte.[310]

Des neis eissirent . . . Si tres cururent vaus et plaines, Ardent citeiz viles et burs . . . 8: Prenent blé, or, argent et dras, Chargent lur neis del sum el bas. 1273: La terre mistrent a dolur — *304* F.B. I, 66: . . . li rois (Beherrscher der Ungläubigen) Viles reuboit, avoirs praoit Et a ses nes tout conduisoit: De quinze liues el rivache Ne remanoit ne bués ne vache, Ne chastel ne vile en estant. F.B. I, 88: . . . li pelerin . . . 90: Lor avoir rendent par paör. — *305* W.B.5410: De la mer garde prendroit . . . 2: Et li rivage garderoit Que ullage n'i passeroit. G.G. 2613: Li prodom ert donc à la mer; Pur uthlages le soleit garder.

306 Perc.4239, 24635; L.H.168: pescheour; G.G.369: peschur, pescur G.G.5514, 5517. peskeur R.B.4579, D.M.1328. pesceeur M.B.4813, 4893, 4996. pescheur G.G.331, 5523. pescheeur M.B.4769, 4837. peschur G.G.369, Tr. II 98,188. Pesciere Perc.4225, 4698, peschiere J.B.2725, peschere G.G.380, L.H.541, Tr. II 98,198. pisconier (Perc.21500) bedeutet „Fischhändler." — *307* Tr. II 98,188: Un peschur . . . 9: Une gunele aveit vestue De un esclavine ben velue. La gunele fu senz gerun, Mais desus out un chaperun. L.H.617: Poverement estoit vestuz. Tr. II 98,194: Amis, fet il (Tristan), changuns nos dras, Li mens sunt bons ke tu averas. Ta cote averai ke mult me plest. . . . 198: Li pescheres vit les dras bons, Prist les, si li dunat les sons. — *308* M.B.5029: Ele ne samble pas des vos, Vos femmes n'ont pas tex surcox. M.B.5103—4. — *309* G.G.438: Nostre grant nef par mi trenchames; Car tute fu freite e malvaise. . . . 441: De nostre nef meison feïmes. L.H.132—34. L.H. 167: Ci manom mult soutivement, Od pescheours, od povre gent. — *310*

Die gesellschaftliche Stellung des Fischers war eine untergeordnete; die ihm zu teil werdende Anrede ist die zweite pers. sg.,[311] für die aber unter Umständen auch die zweite pers. pl. angewendet wird.[312] Er ist arm und mittellos und somit stets in gedrückter und abhängiger Lage.[313]

Gegen Vornehme legt er stets eine ehrerbietige Gesinnung an den Tag; sehr oft wird uns berichtet, dass er ihnen die wichtigsten Dienste leistet[314] und namentlich seinem Herrn gegenüber bewährt sich seine Treue oft in glänzendster Weise.[315]

Der reiche, weite Landstrecken besitzende Schlossherr hatte zur Ausnutzung seiner ausgedehnten Gewässer Fischer im Dienst.[316]

Von Eigenschaften, die speciell den Charakter des Fischers kennzeichnen, ist nirgends die Rede, denn auch andere Berufsklassen bethätigen in gleicher Weise die Treue zu ihrem Herrn (cf. 315). Auch dass ihm feineres Benehmen und höfischer Schliff abgehen, ist kein besonderes Charakteristikum für ihn.[317]

G.G.444: Peison ëumes à manger, Turbuz, salmuns, e mulvels etc. . . . 447: A grant plenté, e a fuison Eümes pain e bon peison. Del peissun cangium le pain. — *311* R.B.4588, Tr. II 98,194: Amis . . . 5: Li mens (scl. dras) sunt bons que tu averas, Ta cote averai . . . — *312* Die hilflose Mannekine redet die Schiffer mit „vous“ an: M.B.4849, 4925: Biau signeur, grant mercis vous rent. R.B.4592. — *313* M.B.4769: Trois povres pescheeurs de Romme, Qui n'avoient mie grant somme D'or ne d'argent. . . . M.B.5086: Or convenra que ele endure Sa povreté avoeques nous. M.B.5103: Et vous n'avés pas mout d'avoir L.H.168: Od pescheours, od povre gent. M.B.4918: . . . povre gent. — *314* Drei römische Fischer wollen trotz ihrer Armut die hilflose Mannekine bei sich aufnehmen: M.B.4769: Trois povres pescheeurs de Romme sagen M.B.5086: Or convenra que ele endure Sa povreté avoeques nous. Ein englischer Graf ist nahe daran zu ertrinken, J.B.2725: Uns peschieres en un batel, Que ses jens hukierent isnel, rettet ihn. — *315* Der flüchtige Hereward verdankt seine Rettung einem Fischer, (G.G.5504) der G.G.5506: Fist ke prodom e ke curteis; En son batel les recuilli, De ros e de glai tut les coveri. . . . 5523: Od els ala le pescheur, Hereward ert ainz son seignur. Der Fischer Grim erzieht den Sohn seines vertriebenen und getöteten Herrschers als sein eigenes Kind. L.H.143: Li prodoms son seignur nurrit, Et sa femme bien le servit: Pur lur enfant tuz le tenoient. L.H.615, 779 f. G.G.454,587 f. — *316* D,M.1327: Der Schlossherr . . . sus ses estans Iert dalés peskeurs ariestans, Qui li peskoient ses viviers. — *317* L.H.160: Mes de ceo out (scl. Grim) le queor dolent Qu'il n'ert (scl. Havelok) nurri entre tiel gent Où il puïst auques entendre Et afetement aprendre, was er also unter den Fischern nicht

Ueber die Thätigkeit der Fischer wird uns mehr Aufschluss gegeben. Der Fischfang (pescier M.B.4902) bildete den Gegenstand ihrer Beschäftigung und gewährte ihnen alles für ihren Lebensunterhalt Nötige.[318] Schon früh morgens verlassen sie ihre Wohnung und fahren zu Boot nach den Fangplätzen, die Fluss, Meer oder Landsee ihnen bieten.[320] Die nötigen Gerätschaften und Netze (hostieus, rois M.B.4773, nasse Fe.6442) führen sie bei sich;[321] die Maschen (mailles) der Netze dürfen nicht zu gross sein, weil sonst kleinere Fische durchschlüpfen würden.[322] Sehr beliebt war auch die Fischerei mit der Angel. Mit dem Boote fuhr man aufs Gewässer hinauf, um an geeigneter Stelle Anker zu werfen und die Angelruthe auszulegen.[323] Der lockende Köder (ameçon Perc.4187, aim Po.529 etc.) bestand oft in kleinen Fischen.[324]

Bilder, hergenommen von dem Fischen mit der Angel (pescier à la lingne Perc.4185, pescier al amençon Perc.4682, 4697, prendre à l'ain Dol.1652), wo der trügerische, lockende Köder dem ahnungslosen Fischlein Verderben bringt, sind sehr beliebt in Vergleichen.[325] In bezug auf dieses etwas hinterlistige Verfahren heisst der Fischer auch wohl „engingneeur de pissons" (M.B.4894).

kann. Daher sagt er zu Havelok: L.H.176: En la curt à un riche roi Te met, beau fiz, souz les serganz. — *318* M.B.4895: Hui venions du pisson querre Pour avoir sempres a mengier. M.B.5041: Nous troi estiiens hui isnel Entré dedens nostre batel Pour venir en l'iauwe pescier, Car d'argent avions mestier. L.H.795. L.H.168: . . . pescheours . . . 9: Qui se garrissent de pescher. Gal.826: Si court parmy une rivière De poissons riche et de navie, Dont plusieurs soustiennent leur vie. De la gaaigne que ilz font. G.P.3885. — *319* M.B.4768: et quant vint l'ajornée Trois povres pescheeurs de Romme . . . 72: Se leverent matin sans faille. M.B.5041—3. — *320* D.M.1327 (cf. *316*); Gal.826 (cf. *318*); M.B.4775 (cf. *321*). — *321* M.B.4773: Leur hostieus prenent et leur rois. Si entrent ou Far demanois, En lour batel vers la mer vont. — *322* Fergus zu dem ins Wasser gestürzten Ké: Fe.6442: De vostre broingne avés fait nasse. . . . 44: Bien sai que pas ne volïés Que l'anguille (Aal) passast la maille. — *323* Perc.4176: Atant vit parmi l'ewe aler Une nef qui d'amont venoit; . . . 83: Enmi l'ewe tout coi esturent Et très bien aancré se furent. Et cius qui devant fu pesçoit À la lingue. Perc. 4678—81, 4794—7. Perc.24635: I pescéour en une nef Ont véu nagier moult suëf. — *324* Perc.4186: et si assachoit Son amençon d'un poissonet Petit plus grant d'un vaironet. — *325* Po.527—535. Dol.1689—92. Vgl. ferner Redensarten, wie: plus sains que nul poison A.P.6384 oder bien saués

---

Vgl. Bormann, A.A. LXVIII p. 24. 39. 74.

Der Fischer darf nicht auf jedem beliebigen Gewässer seinem Gewerbe nachgehen; das Recht dazu kann er nur vom Herren des Grund und Bodens erlangen.[326] Der Besitzer einer solchen Fischerei hat dann wieder Knechte (ses jens) im Dienst.[327]

Die Fische, die der Fischer nicht zu eigenem Gebrauch nötig hat, stellt er zu Verkauf.[328] Der Fisch war damals ein sehr beliebtes Nahrungsmittel und wurden für seltene Exemplare ziemlich hohe Preise bezahlt.[329] (Eine Aufzählung der in den A. R. erwähnten Fischarten giebt Bormann, A. A. LXVIII p. 74 und 75) Die „pisconiers" stellten ihre Verkaufstische in den Strassen der Stadt auf und breiteten darauf die feilen Fische aus.[330]

Die Fischerei scheint im Allgemeinen keine höfische Beschäftigung gewesen zu sein; obgleich die Dichter andere ritterliche Belustigungen, wie Jagd, Kampfspiele und dergl. sehr oft erwähnen, sehen wir, was unsere Texte angeht, Vornehme eigentlichem Fischfang nur zwei Mal obliegen.[331]

Mit dem Gewerbe des Fischers wird oft das des **Salzverkäufers**[331a] in Verbindung gebracht, wenigstens für die Küstengegenden geschieht dies. Es ist auch sehr erklärlich, dass er die Erträgnisse seines eigentlichen „mestier" (L.H.170)

pescher! (Oct.3842) wenn Jemandem ein Unternehmen geglückt ist und ferner Fe.6398. — *326* Fe.6433: Vos estiés trop mal afaitiés, Qui en ma riviere peschiés Quant n'en avés congié de moi Si avés fait trop grant desroi — *327* J.B.2725: Uns peschieres en un batel Que ses jens hukierent isnel. — *328* G.G.449: De peissun cangium le pain, Hom nous aportout à plain. — *329* M.B.4997: Se nous i trouvons bon poisson, J'en aceterai a fuison. D.G.6341—3 wird ein Hechtgericht beschrieben. R.B. 4579: . . . les peskeurs Qui I pisson ot non commun. . . . 84: . . . le poisson ne pot avoir, S'il ne payoit plus de XX lb' — *330* Perc.21491: Si vit toutes plaines les rues De bourgois et de gens menues . . . 6: Lors vint parmi les bans atant U on vendoit car et poisçon . . . 21500: Li pisconier, li car vendant (21507: grans pièces de saumon). V.R.1872: Asés i a dès le matin Dusqu'au soir oisials et poison. Gal.3369: Les poissons que l'en vent en l'ombre. — *331* Perc.24635: I pescéour en une nef Ont véu nagier moult suëf; es ist ein „vavassor" (24720), dessen „maison" 24633 . . . est assise en I vivier. Der sieche Amfortas kann an eigentlich ritterlichen Vergnügungen nicht teilnehmen und Perc.4694: . . . quant il se vint deporter U d'aucun déduit entremetre Si se fet en une nef metre, Si va pescier al amençon Por çou li rois Pesciere a nom. — *331a* salnier, saunier; die Frau des salnier heisst salnere G.G.379,

durch die Gewinnung und den Vertrieb von Salz zu erhöhen suchte, wo dies sich so leicht bewerkstelligen liess.[331b]

Das Salzgeschäft, auch allein betrieben, war sehr lohnend,[331c] namentlich wenn der Betreffende es erst so weit gebracht hatte, sich Pferd und Wagen anzuschaffen, wodurch er die Salzvorräte bequem von Ort zu Ort zu schaffen und mit erhöhtem Nutzen abzusetzen vermochte.[331d]

Kap. IV. Der Bäcker.*)

Als Bezeichnung für den Bäcker kommt vor: boulengier[331e] und fornier.[331f] Einmal wird auf die durch den Mehlstaub weiss gewordene Arbeitskleidung des Bäckers angespielt[331g] und schliesslich hören wir noch, dass er in nicht hohem Ansehen stand.[331h] Von Backwaaren werden genannt: pain,[331i] bescuit, das besonders bei Reisen zur See als Nahrungsmittel diente,[331k] ferner gastel (Gal.759), pain d'orgée Gerstenbrot (Perc.16924), pain beluté (Perc.6800) bereitet aus

sauniere C.B.134. — *331b* L.H.795: Assés nus trova à manger Par vendre siel et par pescher. L.H.613: Sus cest haavene se herberga Si le vendit et achata. G.G.378: Une ton pere ne vendi sel, Ne ta mere ne fu salnere; Grim vendi sel, si fu peschere. L.H.135: Pescher aloit si com soloit. Siel vendoit et achatoit. G.G.451. — *331c* C.B.46: A quatre lieuwes de la mer (wohnte der saunier) . . . 51: Li preudom ne manouvroit el Fors que souvent aloit au sel; Assés avoit fait sa journée Quant il raportoit sa colée . . . 57: . . . il vendoit son sel si bien Que il n'i perdoit onques rien Si estoit cras et bien pëus. Dann verheiratet er sich. C.B.65: A la mer va, du sel aporte, Et a sa femme bien enorte Qu'ele le vende et l'argent praigne. — *331d* Beide sind fleissig und sparsam und C.B.391: ains que passassent deus éstés Eurent deus kevax acatés. Si leva li preudom carete. Desore estuet qu'il s'entremete De mener sel par le païs.

331e C.C.3993 ist von einem „boulengier" von St. Quentin die Rede. J.B.4609: Pain fist venir du boulengier. V.R.1871: Li uns vent pain. — *331f* F.F.2175 (cf. *331g*); F.F.7264 (cf. *331b*). — *331g* F.F.2171: Mès moult est blanche s'arméure . . . 2175: Je croi qu'il soit filz de fornier. . . . 2177: Quar trop bien samble de lor geste. — *331h* F.F.7264: . . . d'un vilain filz de fornier Nous a fet novel chamberlain. — *331i* Po.1355: Riens n'i (in der Stadt) faut que li cors demande . . . 7: Cler sont li vin et bons li pains. — *331k* (cf. *250*) Perc.16924. F.F.2877: De pain bescuit . . . *332* F.F.2878: de farine belutée. — *333* Perc.5598: Y est li pains

*) cf. Vaublanc IV p. 38.

von der Kleie befreitem Mehl.[332] An mehreren Stellen wird die vorzügliche Weisse des Brotes gerühmt.[333]

Kap. V. Der Fleischer.*)

Der Fleischer wird bezeichnet mit „bouchier" und „macecrier" (F.B. I, 1033), auch als „car vendant" wird er in unseren Texten aufgeführt.[334]

Ueber seine persönlichen Verhältnisse wird uns kein Aufschluss gegeben, nur erfahren wir, dass sein Gewerbe als ein sehr gutes „mestier" angesehen wurde[335] und dass dessen Ausübung kräftige, starke Männer erforderte.[336]

Ueber das Schlachten selbst erhalten wir sehr wenig Aufklärung. Das Vieh wird durch Stiche mit dem Messer getötet,[337] grössere Schlachttiere auch wohl zuvor durch Axthiebe zu Boden gehauen und betäubt.[338] Dann werden sie abgehäutet und regelrecht zerlegt.[339] Als Arbeitsgerät werden nur genannt: die Axt und das Messer,[340] von schlachtbaren Tieren finden Erwähnung: Ochsen, junge Kühe, Schweine, Hammel und Ziegen.[341]

Jeder, der das Fleischergewerbe ausüben wollte, musste dasselbe vorerst bei einem Meister ordnungsmässig erlernen; letzterer erhält für die Unterweisung von den Angehörigen des Lehrlings angemessene Entschädigung.[342]

blans comme noiz. Perc.6801: Plus blans que n'est lis en esté. Gal.759: Ung blanc gastel bien beluté.

334 Perc.21499: Li boucier et li marcéant, Li pisconier, li car vendant. — *335* Oct.1013: A molt bon mestier uos metroi. Oct.991: A molt bon mestier le metroi, Nous le metrons (= geben in die Lehre) a un bouchier. — *336* Oct.996: Bien fait de menbres et de cors, Car il est grans, menbrus et fors. — *337* M.B.4690: Ensi com j'ai oï retraire, Que chievre ne doute coutel, Devant qu'il la fiert en la pel. (Vergleich). — *338* Oct.993: Bien saura nos bues escorchier, Et bien saura nos pors tuer, Et nos genices aterrer. — *339* Oct.1017: il uos aprent char a tailler. — *340* Oct.1028: Puis a une grant hache prise, A Florent l'a en son poing mise. M.B.4691: . . . coutel. — *341* Oct.993, 1018: . . . bues . . . 995: genices. 994: pors. M.B.4691: chievre. Oct.1032: Les II bues prist, si s'en torna, A la boucherie s'en va. R.V.1874: porc. Perc. 21508: mouton. F.F.2878. — *342* Climent sagt zu seinem Pflegesohn: Oct.1015: M'en irés en la boucherie, Le mestre donrai bon loier, S'il uos aprent char a tailler. J'ai ceens II bues gros et cras, Demain les metrai

*) cf. Vaublanc IV p. 37.

[illegible] wir auch vom Verkauf des Fleischs [illegible] der geschlachteten Tiere. Oftmals standen die [illegible] der Fleischer draussen auf der Strasse, und auf diesen [illegible] waren dann die einzelnen Fleischstücke [illegible]. Man konnte im Geschäft des Fleischers [illegible] Schweinefleisch, Kaldaunen und [illegible] vom Hammel, gesalzenes Fleisch, das besonders [illegible] und dergl.[344] [illegible] und Geflügel (volaille) verkaufte man [illegible].[345]

Kap. VI. Der Müller.

Der Müller [illegible] den Namen „munier";[346] [illegible] „vilain" auf ihn Anwendung.[347] Dies beweist, dass der Müller in nicht allzu hoher Achtung stand.[348] Im [illegible] und Handeln verrät er [illegible] ein Müller einmal ein junges Mädchen[349] [illegible] Vater, ebenfalls einem Müller, [illegible] allerdings zuvor erkauft hatte.[350] [illegible] erfahren wir auch, dass der Müller keineswegs in ärmlichen Verhältnissen lebten.[351]

[illegible] — 343 Perc.21491: Si vit [illegible] . . . 5: Lors vint [illegible] Oisiaus et autre venison. [illegible] au macecrier [illegible] cors demande: [illegible] — 344 F.F.2977: [illegible] — 345 V.R.1574: [illegible] de porc et [illegible] la boucerie. Gal.3361: Cy sont a vendre [illegible] Et de la est la grant [illegible] parmy ces rues. Et d'autre volaille assez.

346 C.C.6273: monnier. C.C.6339: mounier. — 347 Clar.24972: Caris est el molin entrez. Deus granz vilains i a trovez. Beide sind „munier" Clar.24982. 25007. 24969: Cist moulins iert miens voirement. — 348 Ké sagt spottend von einem Ritter F.F.2175: Je croi qu'il soit fiz de fornier. De munier . . . Quar trop bien samble de lor geste. . . . 'munier' war also keine ehrende Benennung. — 349 Clar.25007: A cest munier la delivrai. Qu'a force son voloir en fist. Et ma fille par ire dist . . . — 350 Clar.24992: . . . cist munier ma fille amoit . . . 4: Ge dis, je li feroie avoir, s'il me donnoit de son avoir. Et il a plenté m'en donna. — 351 Clar.24997: Du sien grant part m'abandona. Vom Bett eines Müllers heisst es C.C.6346: Assés y a de couverture Draps de

Die Mühle heisst „molin, moulin“.[352] Sie diente zum Mahlen des Getreides und wurde durch die Kraft des fliessenden Wassers getrieben: es ist nur von Wasser-, nie von Windmühlen die Rede.[353] Ueber „farine belutée“ cf. 332.

Kap. VII. Weinbauer und Weinhändler.

Für beide, sowohl für den Weinbauer, wie für den Weinhändler, fehlt in unsern Texten jede Bezeichnung, trotz dem gerade diese Erwerbszweige in hoher Blüte standen. Rings um die Stadt herum dehnten sich die Weinberge aus, oft in sehr beträchtlichem Umfange.[354] Auch des Weinverkaufs in der Stadt wird gedacht und seine Wichtigkeit hervorgehoben.[355]

Ueber die verschiedenen Weinsorten spricht Schultz, Bd. I, 295 f. Die vorliegenden Texte bieten kaum eine Ergänzung zu dem dort gegebenen.[356] Ich werde mich beschränken hier die Namen der noch ausserdem genannten weiteren Getränke aufzuführen, da uns unsere Gedichte einerseits mehr davon kaum bieten, andrerseits der Umfang dieses Industriezweiges wenigstens notdürftig dadurch gekennzeichnet wird. Man liebte es, Getränke durch Mischung von Wein mit Gewürzen, Fruchtextrakt und dergl. herzustellen.[357] Auch der Apfelwein (cidre) wird mehrere Male erwähnt.[358]

lit et de vestéure, was ebenfalls auf einige Wohlhabenheit schliessen lässt. — *352* B.I.1494: De molins plenté i avoit. molins P.B.951, molin Clar.1020, 25006, moulin C.C.6269, Clar.25003, 24990. — *353* Clar.1018: Dedenz les murs est la fontaine, Dont li eve est et clere et sainne, Et molin, qui de l'eve muelent Adès quant cil du chastel vuelent Et il aient blé a despendre. C.C.6269: un moulin d'aighe.

354 F.F.935: Lors vit devant I chastel . . . 7: Vignes et chans, forès et prez, Avoit entour à la réonde. Gal.820: Et li pendans y est peuplez De bonnes vignes a foison, Qui donnent vin en leur saison. Clar.3315 etc. P.B.1639: De cele part sont li vergier As citéains plus d'un millier, Et voit les vignes sor le mer. . . . 3: . . . rien n'i voit se vignes non. B.J.1497: D'autre part les vignes estoient, Qui plus de II liues tenoient — *355* V.R.1871: Li uns vent pain, li autres vin. F.B. I, 1031: As estaus del bourc sont alé . . . 33: Ou il acatent lor mangier, Et pain et vin en font porter. Die Stadt Paris wird gelobt: Po.1355: Riens n'i faut que li cors demande . . . 7: Cler sont li vin . . . — *356* Gal.5599: Et li bons vins . . . 5600: . . . de Loon. Gal.6797, 3469. F.B. I, 1460: . . . anné (cf Godefroy Wb. vin vieux). — *357* mouret (Perc.4511, Dol.2801); claré (J.2296, F.B.I, 1459, Dol.2800); borgeraste (F.B.I, 1460. L.C.92, F.F.

Schliesslich sei auch noch des Bieres (cervoise) gedacht.[359] Es war kaum sehr beliebt und muss nicht sehr stark gewesen sein.[360] Wir hören einmal, dass es das übliche Getränk in einem Nonnenkloster war.[361]

Kap. VIII. Der Gastwirt.

Der Gastwirt wird durchweg mit 'hoste' bezeichnet; die Frau des Gastwirtes heisst 'hostesse' (Gal.6754, F.B.I, 1067, 3416), 'herbergeresse' (Gal.4223).

Das Wirtshaus heisst: 'hostel' (Cl.4581, C.C.6408 etc.), ferner 'ostage' (R.B.1305) 'taverne',[362]. Manche Gasthöfe waren von beträchtlicher Grösse und prächtig eingerichtet,[363] auch zeigten sich bei den einzelnen Gasthöfen Unterschiede, sowohl in betreff der Einrichtung als des dort verkehrenden Publikums.[364] Vornehme Leute und auch die reichen Kaufleute, denen es auf den Kostenpunkt nicht ankam, nahmen natürlich in den besseren Herbergen ihr Quartier.[365]

Der Gastwirt war verhältnismässig ein recht angesehener[366]

6253); giroflé (J.2296); piument Perc.4510: Piument ù n'ot ne miel ne poivre.) F.B. I 1459; erbé (P.B.1047, L.C.92); sirop (Perc.4511: ... cler sirop). Aufzählung anderer Mischungen finden sich Dol.2800 f. Die Zusammensetzung solcher Mischungen geben uns Dol.2373 f. Der Glühwein (vin cuit) wird erwähnt Perc.3106. — *358* sydre Perc.2965, cidre Perc.16924. — *359* Perc.2965: Ne vin ne sydre ne cervoise. — *360* Ch.L.590: Plus a paroles an plain pot De vin qu'an I mui de cervoise, (scl. Da letzteres weniger berauschend wirke). — *361* Ch.Esp.8306: Et tel ceruoise lor donnoient. Con li conuens laiens buuoit. Doch cf. Bartsch. Afrz. Chrest. p. 366,25: il a bone cervoise en Engleterre.

362 taverne Char.5538, J.B.5669, tavierne D.M.970. — *363* F.B. I, 1026: Chiez un borgois sont descendu. Qui maisons ot larges et grans. A.Y.2671: L'osteus est rices et manans. A.Y.2665: En la plus haute rue, droit A destre, une grant maison voit A rices portes, à pourpris, Tout entour clos de marbre bis — *364* A.Y.3054: Es cambres qui ricement sont Atournées de dras de soie. Doch Char.5507: Et prist fors de la vile ostel ... 9: ... molt estoit petiz et bas. Char.5530: ... estroiz ert (scl. le lit) et la coute tanve. Coverte d'un gros drap de chanve Char.5536: Atant es-vos un garnemant Un hyraut d'armes an chemise Qui an la taverne avoit mise Sa cote ... Gal.6721,2. — *365* A.Y.2676: Or et argent a à planté ... 9: Il ert de si rice corage Qu'à costume ot et en usage De herbergier en boine vile Au plus haut oste, au plus nobile J.B.4518: En la vile en entrerent lors El milleur ostel qu'il sëussent. Cl.4579: ... est a Galinguefort venuz. La s'est richemant contenuz A bel ostel a grant despanse. A.Y.3026: Ciés le rice home vait descendre. Cl.491: Le meillor qu'il porent avoir. F.B. I, 1027: maisons ot larges et

und begüterter[367] Mann; er wird, für einen dem bürgerlichen Stande[368] Angehörigen etwas Ungewöhnliches, überall mit „vous" angeredet.[369]

Sein Benehmen rechtfertigt das Ansehen, in dem er stand; er ist discret, verschwiegen und von feinen, höfischen Sitten,[370] ebenso seine Frau.[371] Von Gewinnsüchtigkeit ist er indessen nicht ganz freizusprechen.[372]

In den Gasthöfen fanden die Reisenden nun nicht nur Quartier und Nachtherberge,[373] sondern auch den nötigen Lebensunterhalt, wie Trank und Speise.[374] Vielfach trugen aber die Gäste auch selbst für die Lebensmittel Sorge, indem sie sie in der Stadt kauften.[375]

Für die Beherbergung erwartete der Wirt von seinen

grans A herbregier les marceans. Gal.3336 f. Char.5550—55. — *366* F.B. I, 1045: En l'oste ot preudome et vaillant. F.B.I, 1447: Li ostes fu moult gentius hom. F.B. II 2167: Li bons ostes. A.Y.2823: L'ostes est sages et soutis De corage frans et gentis. — *367* F.B. I, 1199: Chiez un borgois sont herbergié Qui riches hom ert ou marcié. — *368* Cl.399: An la vile chiés un borjois Orent pris ostel li Grejois. R.V.2275. F.B.I, 1026: Chiez un borgois sont descendu. F.B. I, 1199, F.B. II, 2178. E.E. 3209: s'est a ostel chies un boriois. — *369* E.E.3490: honor m'avez fait. J.2356: O est cil, que herbergié avez? F.B. I, 1110, 1259. A.Y.2782. Anrede mit Sire: E.E.3488, F.B.I,1437 etc. — *370* A.Y.6807: Et puis fait l'oste a lui venir, A qui se puet bien descovrir. A.Y.2823: L'ostes est sages et soutis De corage frans et gentis. A.Y.4617: Et ses ostes qui fu cortois. — *371* Gal.3415: Moult par est l'ostel de grant pris, Et l'ostesse vaillant et belle. — *372* R.B.5058: Mierueillez uoy! Qui payera dont uos despens? Gal.3284: estranges homs est mal venuz, Qui d'avoir est povre tenuz, Et li richez est a houneur. R.B.4543: En l'ostel n'avra cheualier, Se desous lui n'a a baillier XL escus au mains u plus, U il ne soit ne quens ne dus. Ausnahme z. B. R.V.2448 f, — *373* R.V.2274: Longhement fu Gerars ensi Chiés I borgois Guyon le Gris. Cl.4579—81. Clar.454: Icele nuit se herbergerent Dedenz une riche cité. 13655—6. — *374* C.C.6408: Et jusque a l'ostel sont venu, . . . Si ont mengié et reposé. F.B.I, 1215: En cel ostel moult bien troverent Trestout icou qu'il demanderent: Fains, avaine (scl. für die Pferde) et moult boins vins, Char salée, fresche et poucins. Gal.758: Et s'ostesse li a fait toust Ung blanc gastel bien beluté. Gal.3427—30. F.B. I 1029: Quant li cheval estable sont, Fuerre et avaine a plenté ont. Gal.6741: Bien vous saray faire wastel Et vostre mengier achater. Ne m'estuet la hors emprunter Ne dras, ne coitez, ne coissins. F.B. I, 1057. — *375* F.B. I, 1032: As estaus del bourc sont alé. Iluec truevent un macecrier Ou il acatent lor mangier, Et pain et vin en font porter: Moult aprestent riche souper. R.B.4571—92. — *376* R.V.2446: A la puciele prie et rueve Que savoir fache son despens. R.B.1072—75. R.B.1305: Que donrrons nous a nostre ostage? Nous n'avons mais deniers ne gage. R.B.1293,4. J.1293,4.

Gästen Bezahlung.[376] Diese wurde vor der Abreise in Geld[377] event. auch in anderen Wertobjekten[378] geleistet. Zuweilen fand sich auch der Wirt bereit, dem scheidenden Reisenden Kredit zu gewähren.[379]

Meistens dienten die Gasthäuser wohl dem Fremdenverkehr, da nur selten des Kneiplebens gedacht wird. Wo dies geschieht, wird der Besuch der Schenke streng getadelt.[380]

Konnte man in einem Gasthof kein Unterkommen finden, so suchte man in irgend einem Privathause um Herberge nach.[381] Aufnahme fand man wohl stets, denn Gastfreundschaft war einer der schönsten Züge mittelalterlichen Lebens.[382] Bruch der Gastfreundschaft zog unauslöschliche Schande nach sich,[383] Versagung derselben wurde oft sogar von Gesetzes wegen bestraft.[384] Seinem Wirte pflegte sich der Gast oft durch Geschenke erkenntlich zu zeigen.[385]

Gal.742: Or n'a Galet mal ny ennuy Quant il puet pour deniers finer. Gal.774. — *377* R.B.1285: Et XXX mars donna son oste. F.B.I,1145: Quant son conroi ot acuité A son oste a du sien doné. — *378* R.B.1121: D'une fresce robe est uiestis. Et celi dont est desuiestis Au couchier, son oste dona. F.B.I,1107f. R.B.4775: V. cheuaus prent et I. destrier A son oste les fait baillier. E.E.3488: sire, de mon despens N'avons or encor riens conté Honor m'auez fait et bonté . . . 92: por sept destriers me clamez quite . . . 3497: de ce don fu li hostes liez, si l'en encline iusqu'as piez, et graces et merciz l'en rent. — *379* R.V.2447: Sire, je m'apens . . . 8: Que vous n'avés pas grant avoir: Si ne feroie pas savoir Se jou retenoie vos gages, C'asés estes cortois et sages Pour rendre; je le vous querrai. — *380* J.B. 5668: Tex varlès est peu or endroit, Anchois en la taverne iroient Ou au bordel k'il ne metroient Leur cuer en loialment servir. D.M.970: En la tavierne vont partir Leur don, mieus y sevent la voie Que au moustier, se Dieus m'avoie. *381* L.Fr.182,33: Od païsanz, od povre gent perneit la nuit herbergement. Tr. II 142,33 f. Perc.26554 f. R.V.5085: Une veve dame a requise Que icele nuit le herbert. R.B.4543 f. D.G.8940: Icele nuis giut li Galois A la maison d'un vavassor. Clar.8107 etc. Doch M.B.5844 f. — *382* Dem Hausherrn wird verkündet, dass Gäste angekommen sind: Char.2551: Dex an soit aörez, fet il. Li chevalier et si dui fil Font de lor oste molt grant joie. Gal.4229: Bien fait qui pour Dieu l'ostel preste A ceulx qui en sont besoigneux. A.P.3746: Moult fist li sire grant honor Et grant haste de mon segnor Et de ceux qui vinrent o lui. Perc.28673 f. etc. — *383* Clar.4432: Ci ot trop grande mesprison De prendre ceus que il avoit Herbergiez. Clar.4430: Dont toz li monz le doit blamer. Perc.6657—9. Clar.15399 f. E.E.3416 f. Perc.7446: Si fust moult bien drois et raison, Dès que vostre oste en avés fait, Qu'il n'i eüst honte ne lait. 7457—9. — *384* G.G.6219: cil ki franchement tenaient, Si lur ostel escundissaient A nul franc home ki fust nez, Tut en fussent desheritez. — *385* R.B.1285: Et XXX mars donna son oste, Et son mantiel a la preuoste. etc.

Kap. IX. Der Weber.

Der Weber wird 'tisserant' genannt. Sein Geschäft war ein sehr einträgliches;[386] es war aber, scheint es, nicht sehr angesehen, denn es wird als „le plus vil mestier" (Perc.21380) bezeichnet. Allerdings wird dieser Ausdruck in bezug auf gefangene Ritter, die zur Arbeit des Webens gezwungen wurden, angewandt; für Ritter war körperliche Arbeit ja überhaupt erniedrigend.[387]

Ueber die Thätigkeit des Webers erhalten wir wenig Aufschluss, nur einige technische Ausdrücke werden uns genannt ohne nähere Erklärung.[388] Nicht nur Woll- und Leinwandtuche fabrizierte man in Frankreich, auch reiche Seidengewebe, oft mit Goldfäden durchwirkt, fanden dort ihre Entstehung.[389].

Die beim Weber im Dienst stehenden Arbeiter erhielten nur geringen Lohn,[390] trotz des reichen Verdienstes ihres Herrn.[391]

386 Perc.21389: Moult en a grant rente, mesire. — *387* Perc.21379: . . . tout cil (scl. Ritter) que je conquier Sont assis au plus vil mestier, Certes, ki soit en tout le mont; Çou saciés bien, tisserant sont . . . 21391: M. chevaliers ai conquis Et fais teliers. — *388* Perc.7148: Cil foulent (walken) dras et cil les tissent (weben), Cil les pinent et cil les tondent (scheren). V.R.1814: Li uns fait dras, li autres tont, Li uns file (spinnt), li autres traint. — *389* F.F.1301: Les autres dras de soie ordissent Et les autres les font et tissent (in diesem Fall sind es Frauen). Ch.L.5290: Toz jorz dras de soie tistrons (ebenfalls Frauen). Gal.1159: Fresne avoit a ouvrer apris. N'ot telle ouvriére jusqu'en Pouille Comme elle est de tistre et d'aguille. Perc.21385: Cil tissent pales et boufus Et dras de soie à or batus, Et si font gentius pavellons, Ouvrés de diverses façons. Ch.L.5221: dras de soie et orfrois tissent. Ch.L. 5186: Vit puceles jusqu'a trois cenz, Qui diverses oevres feisoient; De fil d'or et de soie ovroient Chascune au mialz, qu'ele savoit. E.E.6745. — *390* Ch.L.5298: ja de l'uevre de noz mainz N'avra chascune por son vivre Que IIII deniers de la livre. Et de ce ne poons nos pas Assez avoir viande et dras . . . 5305: Mes bien sachiez vos a estros, Que il n'i a celi de nos, Qui ne gaaint XX solz ou plus! — *391* Ch.L.5309: Et nos somes ci an poverte, S'est riches de nostre desserte Cil, por cui nos nos traveillons.

*) Eine Aufzählung der verschiedensten Zeugstoffe giebt Schultz, Bd. I, p. 249—271.

Kap. X. Der Schneider.

Der Schneider wird bezeichnet mit: 'tailleeur, parmentier'. Vergleiche auch die Benennung: 'ouvrier a mains de taille' (Gal.6758) = Handwerker, geschickt zum Zuschneiden. Bei Aufzählung der verschiedenen Handwerke wird auch sein Geschäft (draperie) erwähnt.[392] Besonders zur Anfertigung ihrer kostbaren Festgewänder nehmen die Vornehmen sein Geschick in Anspruch.[393]

In betreff der Bezahlung heisst es, dass der Schneider Kleidungsstücke als Lohn erhalte.[393a]

Auch die vornehm erzogenen Damen verstehen sich meist auf Verfertigung der reichen Prunkgewänder.[394]

Kap. XI. Der Kürschner und Gerber.

Des Kürschners (peletier) wird an nur zwei Stellen gedacht; er nahm wohl keine sehr hohe Stellung in der Gesellschaft ein.[395] Felle und Pelzwerk bereitete er den menschlichen Bedürfnissen entsprechend zu und verkaufte dann seine Fabrikate.[396]

Kap. XII. Der Schuhmacher.

Die Bezeichnung für den Schuhmacher ist „çavetier"; er

392 V.R.1817: Cil fait botes, et cil houssials. Gal.6758: Oncques ouvriers a mains de taille, Ne taille robe comme ceste. V.R.1870: Cil taille dras, cil est cauciers. — *393* J.B.4626: Et s'eurent mandé sans demeur . . . 8: les tailleeurs avoec aus; Robes font faire sans delai (zur Hochzeitsfeier). D.G.12033: Mander font li doi esquiier Ceaz qui sevent keusdre et taillier . . . 7. Lors funt taillier et deviserMolt riches cotes a armer Et covertures ensement. R.B.1941: Or uenés a la draperie, . . . 3: Si riche robe, con uorrés, . . . errant arés. Richart fait faire une uiesture. Qui fu faite de soye pure, Ourlée d'or tout enuiron C mars en ualent li bouton. Gal.4781 f. — *393a* Perc. VI 204,31: . . . ils les (scl. lor roubes) donent lor garçons, Lor parmentiers, lor charetons, En paiement . . . — *394* Gal.6755—67 (cf. *187* f.)

395 F.F.2175: Je croi qu'il soit filz . . . 6: . . . de peletier, Quar trop bien samble de lor geste, heisst es spottend von einem Ritter. — *396* V.R.1818: Cil peletier batent lor piaus, Cil les keut et cil les estent, Et cil les taille et cil les vent.

steht in keinem hohen Ansehen.[397] Seiner Thätigkeit und seiner Fabrikate wird nur kurz Erwähnung gethan.[398]

Ueber Fussbekleidung handelt Schultz, Bd. I,220.

Kap. XIII. Der Sattler.

Für den Sattler wird eine namentliche Bezeichnung nicht gegeben. Er wird nur als Verfertiger des Sattel- und Zaumzeuges genannt.[399]

Kap. XIV. Maurer und Zimmerleute.

Ich fasse in diesem Kapitel Maurer und Zimmerleute zusammen. Sie stehen in so mannigfacher Beziehung und unterscheiden sich hinsichtlich ihrer Thätigkeit, so wenig, dass sie nicht wohl gänzlich getrennt betrachtet werden können. Als gemeinschaftliche Bezeichnung für Angehörige beider Gewerke kommt oft vor: 'ouvriers'.[400]

Die Zimmerleute führen den Namen: 'charpentier'.[401]

Die Bezeichnung für den Maurer ist: 'machon'.[402]

Der 'engignere' ist wohl der Baumeister, der den Bauplan entwirft und die nötigen Berechnungen anstellt.[403] Auch wird er oft genannt als der Verfertiger von Maschinen; so stellt er besonders Wurfmaschinen her, die bei Belage-

397 F.F.7262: Quar il nous a fait seneschal D'un vilain filz de çavetier . . . 66: Li desloial filz de vilain Sont tuit chasé de sa maison; . . . 69: Franchise, honors est abaissïe, Et desloiautez essaucïe. — *398* Clar.870: Li autre font soulers a laz Ouvrez a molt tres granz solaz. V.R.1816: Cil fait saullers et cil les paint, Cil fait botes et cil houssials.

399 Clar.868: Et li autre lorainz doroient Et li autre frains atiroient. Perc.7145: Et cil (scl. fait) siéles et cil escus, Et cil lorains ovrés menus. V.R.1821: Cil fait lorains et cil estriers; Asés i a de tos mestiers. Li uns fait frains, li autres seles, D'asur paintes, rices et beles. Et li autre refont escus.

400 Perc.25087: . . . mandai ovriers. Dol.10647: Moult bien et moult tost li ovrerent Li ovrier ki la deviserent (Bau eines Turmes). J.1639: Tant i mist ovre[r]s a foison Que tost ont faite la maison. — *401* carpentier V.R.1136, M.B.2853, Perc.35835, Bl.5157, 2755; charpentier L.G.588, Esc.25885; charpantier Char.6113; charpentier J.1633; carpenter W.B.8179. — *402* maçon W.B.8201, 7511, 8179, Char.6113, F.B. I, 537, Perc.25188; machon M.B.4463, 4492. — *403* F.B. II 2601: Vassal, es-tu engignéor, Qui ci mesurés nostre tor? W.B.8201: bons engignéors. — *404*

rungen in Anwendung kommen.[404] Er muss aber ein gebildeter Mann sein.[405]

Wie nun irgendwo ein Bau geplant, so beruft der Bauherr die nötige Anzahl Maurer und Zimmerleute.[406] Mit deren Lohnherrn (maistre M.B.4469. 4505), der meist auch wohl der Leiter des Baues war, bespricht er sich über Plan und Anlage des aufzuführenden Gebäudes und gibt ihm die nötigen Anweisungen.[407] An den maistre wurde schliesslich auch die Bezahlung entrichtet.[408] Er wird in der zweiten pers. pl. angeredet M.B.4469 f.

a. Maurer.

Bevor der eigentliche Bau beginnen kann, müssen die Steine behauen[409] und der erforderliche Mörtel bereitet werden.[410] Dann erst werden die Fundamente gelegt und hierauf das Gebäude errichtet.[411] Bei grösserer Höhe erweist sich das Aufschlagen von Gerüsten (escafaus) als notwendig.[412] Damit die Maurer ungestört weitermauern können, wird ihnen Material bereit gehalten und auf deren Ruf zugetragen.[413]

Oftmals hören wir, dass nur Maurer bei einem Bau beschäftigt sind.[414] In solchem Fall ist das errichtete Gebäude

M.P.1233: . . . Partout le mont manda Engineors . . . 5: Engiens . . . 6: Leur fist fere. Char.1482: Et il fist [illegible] voirement Faisoit le merien mener. Les engins pour les murs miner Faisoient li engigneor. — 405 F.B.I.1538: Li engingnieres fu moult sage. 1540. F.F.4430: Li rois fet ses engins lever A ses mestres engingneours Et cil en firent de plusors. — 406 Fers 2097: . . . mandas ovriers. Maçons assés et carpentiers Les murs fist tout renovelier. Et les tours aneves maçonner. W.B.7291: Maçons et bons engingneors Et carpentiers manda pluisors. W.B.6179: Maçons fist querre et carpenters Si fist refaire les moustiers. Char.6113: Et prist maçons et charpantiers . . . — 407 M.B.4467: Adont le plus maistres apela . . . 9: Maistres, fait il, je vous requier Que de piere et de bon mortier Me faites ci une grant tour Qui soit reonde . . . 3: Les murs faites bons et espes De quinze pies ou plus d'espès . . . 79: Et si gardés k'en trente jours Soit toute parfaite la tours. — 408 M.B. 4505: . . . Chou est bien fait. De son argent paiier a fait Le maistre, tant qu'il en fu riches. — 409 M.B.4483: Qui donques veïst machonner, Les uns les pieres tronchonner. Les autres taillier au martel. Char.6125: La comanda la pierre a traire. — 410 M.B.4486: Et les autres tost et isnel Faire le bon mortier de caus. M.B.4489: Pour le mortier faire millor. — 411 M.B.4490: Les autres commenchier la tour. Le fondement pour la tour faire. W.B.7512: Cil ont commencié a ovrer. Piere, mortier a aloër. — 412 M.B. 4488: Les autres drecier escafaus. — 413 M.B.4492: Et ces machons crier et braire: Cha de la piere! or cha mortier! — 414 F.B.I,537: Dont manderent

massiver Steinbau.[415] Im Gegensatz dazu giebt es auch viele Bauten, die nur aus Holz aufgeführt werden, bei denen also nur die Thätigkeit des Zimmermannes in betracht kommt.[416]

Bei anderen Bauwerken war eine Mitwirkung des Maurers schon selbstverständlich ausgeschlossen; so beim Bau von Schiffen,[417] Kriegsmaschinen und dergl.[418] Das Werkzeug des Zimmermannes ist die Axt,[419] sein Material Holz (mairien).[420]

Die Arbeit der Bauhandwerker ging ohne grösseres Geräusch nicht ab.[421] So wird oft das Getöse des Kampfes in Vergleich gestellt mit dem Lärm, den die Zimmerleute beim Bau verursachen.[422]

Zu den Bauhandwerkern zu rechnen sind noch die Steinbrecher; eine specielle Bezeichnung für sie fehlt in unseren Texten; angeredet werden sie in der zweiten pers. sg.[423]

Der Steinbruch wird genannt: 'la quarriere'. Aus demselben werden Steinblöcke herausgebrochen,[424] wodurch höhlenartige Vertiefungen und Gruben entstehen.[425] Die behauenen Steine werden dann nach der Stadt geschafft und finden dort

maçons vaillans. M.B.4463: Erranment a machons mandés, Bien cinc cens en a assamblés. W.B.7521: Maçons quist, les millors qu'il sot Et fist ovrer com ains qu'il pot. — *415* Clar.21325: Li mur en estoient massis Et ouvrez trop feticement, Li mortiers iert fez a ciment. — *416* J.1633: Charpentiers quiert, mairien (Bauholz) achate Con cil qui assez sot barrate. Esc.25884: . . . mandez fu adonques mains charpentiers, et fist tout ce qu'il ert mestiers a tel ouvrage faire querre. Esc.25890: . . . mainte maison bone et bele edifierent por manoir. — *417* Bl.2755: Lors fait les carpentiers mender Por cele barge compasser. Quatre cens piés ot li dromont. — *418* W.B.9135: Engins fist faire als mur froissier V.R.1136: carpentier qui asis sont En castel et font hordeïs. Bl.5157: Les millors carpentiers de l'ost: Si lor commande que mult tost Facent I gibet entaillié. — *419* L.G.587: Loing sor senestre oï taillier A sa coingnie un charpentier. — *420* Bl.2754: N'i a fors de mairien traire. Char.6126: le merrein por la tor faire. — *421* V.R.1135: tel noise font (scl. die Kämpfenden) Que charpentier qui asis sont En castel et font hordeïs Ne font pas I sabateïs. — *422* Der Lärm beim Tournier ist so gross M.B.2852: . . . se il eüst en un bos Deus mil carpentiers carpentans, Ne fust pas la noise si grans. Perc.35834, De la noise qu'il font (die Kämpfenden) resamble Qu'il éust el bos carpentiers. L.Ch.820—2. — *423* G.P.3961: Dis me tu voir, dist li prevos. — *424* G.P.3930: Car venu sont de la cité Li ouvrier por la pierre traire. — *425* G.P.3905: . . . venu sont a la quarriere Qui mult estoit grans et pleniere. Mainte grant gove i ot dedens Que faite i avoient les gens Qui'n avoient la pierre

zu Bauten Verwendung.[426] Der Bequemlichkeit halber lassen die Steinbrucharbeiter (ouvrier) ihr Handwerksgerät (lor harnas) oft am Arbeitsplatz zurück.[427]

Kap. XV. Der Bildhauer.

Der Bildhauer erhält die Bezeichnung 'tailléor' und 'ymagier,' dann wird er auch mit dem allgemeineren 'ovrier' benannt. Ueber die ihm zukommende Anrede besitzen wir keine Information, wenn wir nicht die in bezug auf den „serf Jehan", (Cl.) angewandten Anreden als massgebend gelten lassen wollen.[428]

Ein tüchtiger Bildhauer ist weit und breit bekannt,[429] seine Werke finden überall Nachahmer.[430] Das Material, an dem er seine Kunst übt, wird nur einmal angegeben; es ist in diesem Falle Stein.[431] Aus diesem spröden Stoff und aus Holz fertigt er die Statuen (ymages), Grabmale und ähnliches;[432] die Standbilder von bekannten Personen waren ihrer Vorlage nicht unähnlich, und lässt uns diesen Umstand schliessen, dass die Bildhauerkunst damals schon ziemlich entwickelt war.[433]

traite. — *426* G.P.3910: Une en i ot novele faite, Et prendoient tot de nouvel Cil de la vile le quarrel. — *427* G.P.3933: En la viés gove . . . 4: De lor harnas mis i avoient.

428 Jehan wird in der Regel mit „tu" angeredet: (Cl.5813: Jehanz a non, si est mes sers) Cl.6083: Jehan, s'onques feis bueue oevre 4: met ton san . . . Cl.5496, 5493 f. Doch sagt der Kaiser, zufriedengestellt von seinem Werk: Cl.6097: . . . Bien avez dit, feit l'anperere. — *429* Cl.5878: An ceste vile a un ovrier Qui mervoilles taille et deboisse: N'est terre ou l'an ne le conoisse Par les oevres que il a faites Et deboissiées et portreites. — *430* Cl.5389: As sões oevres contrefeire Ont apris quanqu'il sevent feire Cil d'Antioche et cil de Rome. — *431* Dol.10366: Dont mandoit I trop bon ovrier, De pierre trop bon tailléor. — *432* M.B.3762: Ferai faire tout a sa guise Une ymage a un ymagier Si bien comme il pora taillier Et une autre qui iert samblant Nostre damoisel son enfant. M.B.3797: Ont fait a un bon ymagier Deus bones ymages taillier. Dol. 10370: Si fist une ymaige entaillier. Cl.6084: met ton san et descuevre An une sepouture ovrer. — *433* M.B.3807: Se les eut en peu d'eure faites Et en leur samblance pourtraites. Dol.10369: Au miez ke onkes sot taillier Li fist une ymaige entaillier; Ains si bele ne fut taillie. Cl.5550.

Kap. XVI. Der Drechsler.

Des Drechslers (torneor) wird einmal gedacht. Er verfertigt die verschiedensten Holzgefässe. Auch Musikinstrumente, wie Harfen, Geigen, gehen aus seiner Werkstatt hervor.[434]

Dem Geschäft des Drechslers verwandt ist das des Bogenmachers; er heisst 'arcier'.[435]

Vom Uhrmacher ist nie die Rede, nur wird einmal eine Uhr mit Schlagwerk*) erwähnt.[436]

Kap. XVII. Der Schmied.

Der Schmied wird „fevre" genannt, (dann auch 'ovrier'). Unter den Handwerkern nahm in jener Zeit des Kampfes der Schmied eine hervorragende Rolle ein; war er tüchtig in seinem Fach, so stand er selbst bei den Vornehmen in hohem Ansehen: er war ihnen eben eine nicht zu entbehrende Persönlichkeit.[437] Die Anrede geschieht in dem auszeichnenden „vos".[438] Trotzdem blieb der Standesunterschied, der ihn von seinen ritterlichen Kunden trennte, in unverminderter Schärfe bestehen.[439]

Namentlich als der Verfertiger von Waffen wird er erwähnt; alle Gegenstände ritterlicher Rüstung und Bewaffnung gehen aus seiner Werkstatt hervor.[440] und liegen in den Ladenfenstern des Waffenschmiedes zur Schau aus. Schwerter,

434 V.R.1866: Maserins font cil tornéor, Justes, baiuls et escuëles, Cil fait harpes, et cil vïeles. V.R.1859: . . . et cil fait dés. — *435* V.R. 1869: Cil fait fleces, cil est arciers. — *436* Perc. VI p. 163,5: À mienuit unes orloges Sonent si cler et si tres haut.

437 Perc.41517: Cis fevres boins ovriers estoit, D'oevres de mains rien ne dotoit . . . 41530: La gent m'apelent Tribu sire. Par mon nom . . . Sui connéus en mainte terre. — *438* Perc.41527: . . . sire preudom, Faites-moi savoir vostre nom. 41543 f. — *439* Perc. droht dem besiegten Ritter, dass er sterben werde 41785: Se en la merchi Tribuet Del tout en merci ne se met, I fevre ki est renoumés. Dieser antwortet 41790: Mais en prison vileinement Me volés envoier et metre. — *440* Clar.865: Maint bon ouvrier . . . 6: Dont li un espées forbissent, Et li autre haubers blanchissent. Bl.675: La testiere fu bien ouvrée, I fevre i

*) cf. Vaublanc IV p. 143.

Helme, Panzer, Lanzen, Dolche, alles was der Kampf erfordert, ist bei ihm zu finden.[441] Ein „guter Meister" genoss wohlberechtigten Ruhm.[442] Auch die Reparatur verletzter und zerbrochener Waffenstücke übernimmt er und stellt sie in früherer Güte wieder her.[443]

Ferner erstreckt sich die Fertigkeit des Schmiedes auf das Beschlagen der Pferde.[444] Ist das Hufeisen nicht richtig aufgelegt und in Unordnung oder abgenutzt, so muss er als tüchtiger Fachmann den Fehler schnell beseitigen können.[445] Den Schmied in seiner Thätigkeit zu beobachten, bieten uns mehrere Stellen Gelegenheit.[446] Von Schmiedewerkzeug wird erwähnt der Amboss (englume L.Ch.816) und der Schmelzofen (fournaise C.C.8210), dessen Feuer er zu hoher Temperatur anblasen kann.[447]

Kap. XVIII. Der Goldschmied.

Der Goldschmied führt den Namen 'orfevre'. Goldschmiedearbeit wird 'orfaverie' (Br.M.1547) genannt. Die Goldschmiede verfertigen kunstvolle Gefässe und Schmucksachen aus edlen Metallen.[448] Kostbare Edelsteine versehen sie mit der entsprechenden. reichen Fassung; je werthvoller

nüst mainte jornée. Perc.41535: . . . Cele espée Fu par moi forgie et temprée. Perc.7144: Cil fait hiaumes et cil haubers . . . 7: Cil les espées i fourbissent. V.R.1825: Et li autre refont escus, Lances taintes et fers molus Font li autre menesterel. — *441* V.R.1830: Coutials i font de mainte guisse: Et si trovast on. qui quesist, Elmes fais et qui les forbist: Cil fait haubers et cil espées, Cauces de fer, mult bien ovrées Veïssiés as fenestres pendre. Unques riens qui ne fust à vendre Que on ne trovast en cel castel. — *442* Perc.41543: . . . par vous saudée sera U jà mais nus nel refera', . . . 46: Tant soit boins mestres renomés. *443* Perc.39745: L'espée brisïe emporta; Moult désire moult convoita Que en aucun liu fevre truisse, U faire resaudre le puisse. Perc.41550: Et cil i fiert desus et malle . . . 2; Resaudée l'a en poi d'eure. — *444* Perc.41496: Il a un fevre chi devant Ki le descloera si bien Qu'il (das Pferd) ne s'en sentira de rien Gal.4961, 5655. — *445* Perc. 41519: Del piet a hors saciet et trait Le clau et belement a trait. Perc.41501: li fevres . . . Qui de boins claus a ficiés maint. — *446* Cl. 4077: Ausi come de fer qui fume, Que li fevres bat sor l'anclume, Quant il le treit de la favarge. L.Ch.815: Onques nus fevres par coustume Ne feri teus coz sour englume. (Beides Vergleiche.) — *447* C.C.8210: Dont li fevres quant la fournaise Ou il son feu souffle et alume. Pour le fer batre sus l'englume, Quant il a soufflé longuement Tant que li feus art aigrement, Dont regette yaue par dessus. Et si n'estaint mie li fus.

448 V.R.1855: Or vos dirai de cels qui ouvrent Copes d'or et hanas

die Steine sind, um so reicher und schöner wird diese gearbeitet.[449] Auf die Emaillierkunst und Cicelierarbeit verstehen sie sich ebenfalls.[450] Dann übernehmen sie auch die Umarbeitung alter Schmuckgegenstände. Lohnende Kundschaft für sie scheinen namentlich Kirchen und Klöster gewesen zu sein.[451]

Als Handwerkszeug wird erwähnt Hammer und Amboss, die Werkstatt heisst „la forge".[452]

Das Handwerk eines Goldschiedes musste ordnungsgemäss bei einem Meister erlernt werden.[453] Ein tüchtiger Goldarbeiter war im stande, für sich und die Seinen hinreichenden Lebensunterhalt zu verdienen.[454]

Kap. XIX. Der Geldwechsler.*)

Die Bezeichnungen für den Geldwechsler oder Bankier sind 'cangeor, escacier' und 'monnïer'.[455] Ein Geldwechsler muss über beträchtliche Geldmittel und Reichtümer verfügen.[456] Dieser Umstand ist auch wohl die Ursache, dass er sich eines bedeutenderen Ansehens erfreut.[457]

d'argent. Perc.7150: Cil autre l'or et l'argent fondent, Cil font oeuvres rices et beles, Coupes, hanas et escuieles. Gal.3383: Autre ont davant grant tresor De leur riche vesselement. V.R.1838. — *449* Esc.17901: D'autre part li orfevre furent Qui riches pierres conneurent Qu'il vendoient et achetoient et selonc ce qu'eles estoient pluz beles et resplendissanz, pluz dignes et pluz soffisanz, selonc ce se entremetoient et en pluz fin or les metoient et miex les vendoient ainsi. Gal.3380: Cil n'y resert mie d'oyseusez Qui y veult pierres precieuses, Et ymages d'argent et d'or — *450* F.B.I,537: Dont manderent . . . 8: boins orfevres bien sachans; Faire lor fait un tel tomblel . . . 542: D'or et d'argent ert néelée. Tr.II, 1397: une cupe ben turée, Entaillée neelée. Perc.7151: Cil font . . . 7153: goviaus ouvrés à esmaus, Aniaus, caintures et fremaus. F.B.I. 437: néeleure. Perc.4394: A néel = à email. Perc.4392: . . . candelers . . . De fin or ouvret a chisiel. F.B.I,437 und F.B. II, 1373 werden Goldschalen beschrieben, die mit kunstreichen Bildern verziert sind. — *451* V.R.1855: Or vos dirai de cels qui ouvrent Copes d'or et hanas d'argent As provoires de ces mostiers. — *452* Dol.9657: An sa forge lou feu alume; De son martel fiert sor l'anclume. — *453* Die Mutter: L.T.257: A un orfevre l'out baillié (den Sohn), Apris l'avoit et ensaignié; Assez savoit de son mestier. — *454* L.T.260: De ce qu'il pooit gaaingnier Pessoit sa mere chascun jor.

455 eskiękier Perc.9013, 9019; cangeor R.B.5070. — *456* Perc. 9032: Il est rices li escaciers De moult grans rentes et de beles. — *457* Esc.17884: mais bel se faisoit deporter a regarder les beles tables, les borgois biax et honerables qui as changes furent asis.

*) cf. Vaublanc IV. p. 45 f.

Pelzwerk,[491] kunstvolle Gold- und Silberwaren,[492] ferner ausländische Federn und teure, köstliche Gewürze.[493] Ausserdem finden sich noch unter den Handelsartikeln verschiedene Nahrungsmittel, wie Wein, Getreide, Brot und Fleisch,[494] dann vorzüglich noch Pferde und lebendes Vieh.[495] Auch seltene Tiere werden angekauft und finden lohnenden Absatz.[496] Eines ausgedehnten Handels mit Leder wird ebenfalls gedacht.[497] Zum Schluss sei noch gesagt, dass ein abscheulicher Menschenhandel, besonders nach dem muhamedanischen Orient hin, in hoher Blüte stand.[498]

Eine fernere Einnahmequelle für die Kaufleute war die Beförderung von Passagieren;[498a] die Passagiere mussten, sobald sie die Gelegenheit, mit einem Kauffahrteischiff ihr

F.F.2780: Dras et marchandise aportoient. — *491* Perc.24782: . . . marcéans . . . 84: Qui vendoient et vair et gris Cendaus, samis et dras de soie. — *492* Perc.24786: Besans, esterlins et monoie, Et biaus vassiaus d'or et d'argent, Et trestout autre atornement. Perc.16734: N'ot plus riches en nul trésor, Coupes hanas et escuieles, Ains mais n'avoit veu si beles. — *493* Perc.7155: Bien péust-on quidier et croire K'en la vile éust tos jors foire, Qui de tans avoirs estoit plaine, De poivre, de cire et de graine, Et de panes vaires et grises Et de toutes marcéandises. Gal.3370: Si povez veoir ou chemin Planté de poivre et de coumin, D'autres espices et de cire. V.R.1841: Nus ne puet la ricece dire. Cil vent le poivre et cil la cire, Cil vent le pois et cil comin, Cil vent l'encens alexandrin. Perc.24789: Poivre, cire, keuvre et métal, Claus de geroufle et citoual Espesses de moult de manières. — *494* G.G.385: Pain et char meined, e vin e blé Ultre la mer volent passer. Perc.3701: . . . une barge Qui de forment porte une carge Et d'autre vitalle estoit plaine, . . . 3714: . . . vitalle à vendre portomes, Pain et vin et bacons salés. — *495* Perc.6450: Marcéans est, si maine a vendre Cevaus. Perc. 6440. Oct.1162: Li marchéans cui il (le palefroit) estoit A deniers uendre le uoloit. Perc.3716: Et bues et porcs avons assés Por tuer, se besoing estoit. — *496* Cléom.1684: . . . un marchéant de Castele Qui en ma terre est repairans. En mon païs vient tous les ans Pour acheter singes et ours Et marchéandises plusours. — *497* Fe.4343: Dis nes i ot de cuir cargié Qu'el païs avoit achaté. — *498* F.B.I,422: Li marcéans au port s'en-vait, Et a eus offre la pucele, Que l'acatent: car moult ert bele; sie bezahlen 428: Trente mars d'or et vint d'argent. F.B.II,1357—66. Oct.492: Dist li maistres: Il (der Findling) iert uendus . . . 494: A ce port ça a marchéans . . . 6: Qui uolentiers l'acheteront. Der Preis: 506: Por quarante liures l'aurés. F.B.II,1368. F.B.931—8. F.B. II, 2282: Tuit cil qui en cel païs sont, Quant il ont plus de dos enfanz Tant les norrissent qu'il sont granz, Puis si les changent a avoir: Li dui remainent el manoir. F.B.I,506: A l'amiral l'ont presentée, Et il l'a tant bien acatée, Qu'à fin or l'a sept fois pesée. — *498a* J.B.111: En une nef as marcéans Arriva au Douvre Jehans. M.B.3169: En une nef a marcéans

Ziel zu erreichen, benutzten, für die Ueberfahrt natürlich eine bestimmte Summe an den Besitzer des Schiffes zahlen,[499] falls dieser nicht auf die Zahlung verzichtete.[500]

Befand sich der Kaufmann in einem fremden Lande, so musste er an den Fürsten desselben eine Steuer entrichten. Erst dann konnte er unbehelligt seinen Geschäften nachgehen,[501] und genoss sein Eigentum den obrigkeitlichen Schutz.[502] Diese Steuer (costume, travers, passage Perc.6462, paiage Cléom.6531) bestand in kostbaren Geschenken an den Landesherren und seine Angehörigen.[503] Gelegentlich wurde sie auch aus besonderer Gunst ganz oder teilweise erlassen.[504] Auch die Passage auf Flüssen, Fahrstrassen, die Ueberfahrt über Brücken war vielfach mit einem oft recht einträglichen Zoll belegt.[504a] Bei Umgehung der Steuer traf den Defraudanten harte Strafe.[505]

In bescheidenerem Massstabe betrieb der Krämer und Hausierer den Handel. Mit seinem Tragkorb wanderte der

Qui doit aler vers les Flamans Entra. — *499* A.N.28,4: Aucassins vit passer une nef, s'i aperçut les marceans qui sigloient tot pres de le rive Il les acena, et il vinrent a lui, si fist tant vers aus, qu'i le missen en lor nef. Fe.4350: Après lor commenche a proier C'outre le passent por loier. G.G.391—2. 485: Lur froc. — *500* Fe.4359 (cf. *479*). — *501* Tr. II 65,1399: Al rei Markes en (von den Kostbarkeiten) fait present E li a dit raisunablement Qu'od aveir vent en sa terre Pur altre ganier e conquerre: Pais li doinst en sa regiun, Que près n'i seit à achaisun Ne damage n'i ad ne hunte Par chamberlens ne par vescunte. — *502* Tr.II 1407: Li reis li dune ferme pès, Oiant tuz iceuz del palès. — *503* Tr.II 65,1399. 1411: Un afiçail ovré de or fin Li port en sa main . . . 1414: Present à la reïne em fait. — *504* Es ist eine Messe ausgeschrieben; die Kaufleute: P.B.6558: . . . aient pès de tote rien, Et de costume la quittance: C'est une rien qui foire avance. F.B.II,2301: Vos claim quite jusqu'a cinqanz Vostre travers ja n'ert si granz. — *504a* B.I.1905: . . . li marcéant . . . 7: ameinent lor marchandie Par la mer qui illuec les guïe, Dont li passages moult valoit Que cele vile (Hafenstadt) recevoit. B.I.1491: l'aue nauie Par là i vient la marçandie, Dont li passages moult valoit. D.G.3256: Le chemins de la forest garde. Wenn der Schlossherr dann Reisende trifft, so nimmt er ihnen das Pferd ab. D.G.3262: Il dist, que ce est sa droiture F.B.I,1359: Ja a cel pont hom ne passast, Quatre deniers ne li donast, Et puis quatre cil a cheval. F.B.II,2339: Li rois i a son pontonier, Qui ne le sert d'autre mestier; Ainz prant la rente son seignor, Trois mille onces chascun jor. — *505* Gawain wird einmal für einen Kaufmann gehalten: Perc.6601: Escus et lances fait porter Et cevaus et diestriers mener, Et por çou les costumes amble, Por çou que chevalier (der steuerfrei war) resamble, Si se fait franc en ceste guise Quant il va en mercéandise. Perc.6650: Marcéans est, si maine à vendre Cevaus, et chevaliers se fait.

Hausierer im Lande umher, überall, in Palast und Hütte seine Waren feil bietend.[506] Stets ist er eine gern gesehene Persönlichkeit und findet bei jedem freundliche Aufnahme.[507] Da er in jedem Hause, ohne Misstrauen zu begegnen, vorsprechen konnte, so war seine Tracht eine beliebte Verkleidung bei Liebesintriguen und in Fällen, wo man unerkannt Nachforschungen anstellen wollte.[508] Zu gleichem Zweck wurde auch oft die Verkleidung des reichen Handelsherren gewählt.[509]

Die kaufmännische Thätigkeit gab auch Anlass zu Bildung von Sentenzen.[510]

Ein Umstand war es namentlich, der dem Handel Schwierigkeiten und Hemmnisse in den Weg legte; das war die Unsicherheit jeglichen Fernverkehrs. Dieselbe hatte ihren Ursprung hauptsächlich in dem damals herrschenden Räuberunwesen. Des Piratentums ist Kap. II (cf. 296 f.) gedacht worden; hier möge das den Strassenräuber Betreffende nachfolgen. Er wird bezeichnet mit 'larron, murdrier, robéor, préun (= praedonem), omecide'.[511]

Die Räuber rekrutierten sich nicht nur aus den niederen Ständen, sondern zum grossen Teil sogar aus den höfischen Kreisen. Eine völlige Trennung zwischen adligen und nicht adligen Mordbrennern liesse sich hier schwer durchführen und wäre

Perc.6461—63. Perc.6649: . . . sel ferai prendre, sagt der Herr des Landes. Perc.6467: De larencin vilain et fol S'en ara chil le hart au col. Sein Eigentum war ohne obrigkeitlichen Schutz: Perc.6515: Mais prendés, si ferés savoir, Tot le harnas et l'autre avoir, Que ja nus nel vos desfendra. — *506* C.C.6520: . . . tuit mercier Portent en tous lieus leur panier, Et en salles et en maisons S'embatent en toutes saisons. B.M. 132: un povres marchans qui porte a estaliers. — *507* C.C.6641: Merciers, alés avant Devant vous ci droit à Faiel (meinem Schloss), Espoir as-tu aucun jouel. Als ein Unwetter ausbricht, muss er im Schloss bleiben C.C.6741: Vous n'en pouvés huimès aler, Amis. C.C.6758: Alés laver, amis, Veés là vostre escamel; A mengier assés vous donray. — *508* Châtelain de Coucy verkleidet sich als mercier: C.C.6610: Panier quist . . . 13: Et un petit bourdon ferré Pour soutenir sous son panier. — *509* Tr.II 56,1188: En curt marchéant vus ferez E porterez bons dras de sée. Cléom.11818: Mais pour marchéant se tenroit Une piecelete don tans Car il estoit moult redoutans D'estre retrouvez de sa gent. F.B.I,929: Comme marcéans la querrai Et sept somiers o moi menrai (die die Waren tragen) . . . 939: Et sept homes aus sept somiers, Et avoec moi trois escuiers Qui nostre marcié porquerront. — *510* Gal.5890: Au marché vont sot et apert, S'un y gaaigne, l'autre y pert. — *511* preüns, robeors.

ausserdem ohne Zweck.[512] Erstere, die sog. 'Ritter vom Stegreif', legten namentlich in der Nähe verkehrsreicher Strassen ihre Burgen an.[513] Kam dann der ahnungslose Reisende, den sie von ihren Raubnestern aus schon aus weiter Ferne nahen sahen, des Weges daher, so wurde er von dem Burgherrn und seinen Genossen angefallen[514] und falls er Widerstand leistete, schonungslos getötet.[515] Ergab er sich den Wegelagerern, so wurde er mindestens vollkommen ausgeplündert,[516] oft aber auch noch zur Erpressung eines Lösegeldes in Gefangenschaft zurückbehalten.[517]

Damen fanden bei solchen nichts weniger als höfischen Standesgenossen ebenso wenig Schonung und Rücksicht wie jeder andere.[518] Unter dem Vorwand, den Wegzoll zu erheben, nahmen die Stegreifritter ihrem Opfer alles irgendwie Wertvolle ab (cf. 504a).[519] Am schändlichsten war es jedenfalls, wenn sie den vertrauungsvollen Reisenden in ihre feste Burg lockten, ihn dort gastfreundlich anfnahmen, um ihn dann bei erster, bester Gelegenheit zu berauben und zu töten.[520]

M.Br.4108, omecides Dol.7986. — *512* E.E.2780: uns cheualiers dou bois issi, qui de roberie uiuoit. E.E.2911: Lor uindrent cinq cheualier autre Roberie querant aloient. Fe.3255: quinze chevalier seant, Ades vivoient de reuber. Clar.613: Ainc jour de rober ne finerent Chevaliers qui par ci passerent. — *513* Fe.3094: Sor la chaucie ot une tors Que avoit fait un robéors. Bl.5987: . . . il trova en la forest, Lés le cemin, I viés recest, Qui sëoit amont en I plain Le signor apel' on Selvain; Toudis vivoit de reuberie. — *514* Fe.840: Quatre larron fel avantier M'asalirent en cel boscage, . . . 3: Qui mon ceval avoir voloient. Clar.20600 Vostre cheval voudrai avoir. — *515* D.G.5447: Il ocisent devant moi hier Sor cest chemin I chevalier, Por ce qu'il se voloit defendre. Clar.604: . . . cist dui gaignons, Qui ci vous requierent merci, Ont mort maint vassal. — *516* R.B.3467: Atant es le larron Rohart . . . 9: Auoir aportoient assés, Trespassans auoient robés En un anglet. R.B.3479: Robé auons ces trespassans Et ochis IIII paysans. — *517* D.G.5450: Ceaz qui se vulent a eaz rendre Font il mener en lor prison, Si lor demandent raënchon. Clar.615: Ier main mon seigneur Yvein pristrent En trop male prison le mistrent. — *518* D.G.3258: Volontiers desmonte et descent Une dame ou une pucele S'il l'encontre, ja n'iert tant bele, S'ele a bele chevacéure. — *519* D.G.3263: Et s'il encontre chevalier Maintenant li tout son destrier, Se il ne li puet eschaper Par meslée et par tost aler; Del sergant et del esquier Vuet avoir le ronci trotier. D.G.3254: I chevalier de grant ponée . . . 7: Mais chu est molt cruozement . . . 3271: De tos ceaz qu'il puet encontrer Vuelt il paage demander. D.G. 3262: Il dist, que ce est sa droiture. B.M.136: Ils sont a lui venu pour paier son truage Et li ont dit: . . . 138: Il te faut aquiter a nous de

In ähnlicher Weise verfuhren die nichtritterlichen Strassenräuber: sie stahlen, plünderten und raubten, wo sich ihnen Gelegenheit dazu bot,[521] selbst vor einem Mord schreckten sie nicht zurück.[522] Nichts war ihnen heilig, nicht einmal die Kirche und ihre Diener waren sicher vor ihnen.[523] Oft fanden sich ganze Banden (larronnaille Clar.15531) zusammen, die sich unter einen Hauptmann stellten und unter dessen Führung wohlbewaffnet das ganze Land durchstreiften.[524] Demselben wurde, wohl zur späteren Verteilung, der ganze Raub ausgeliefert.[525] Solche Banden hatten eine eigene Gaunersprache, die nur der Eingeweihte verstand.[526] Anderer Anhang gesellte sich bald zu ihnen; feile Dirnen und ähnliches Gesindel schlossen sich ihnen an und genossen mit von dem Raube.[527] Wurden sie aber in Gemeinschaft ihrer Kumpane gefasst, so galt auch für sie das Wort: „Mitgefangen, mitgehangen!“[528]

Wurde ein solcher Wegelagerer eingefangen oder von dem Angegriffenen überwältigt, so fand er natürlich ebenso wenig Gnade, als er solche wohl seinem Opfer gewährt haben würde.[529] Die gewöhnliche Strafe für den Strassenräuber war das Er-

ton passage. — *520* R.B.3301 f. — *521* R.V.1202: ceste robe . . . 3: Embla l'autre soir à Couchi, — *522* R.B.3479: Robé auons ces trespassans Et ochis IIII païsans. — *523* Clar.9358: IIII larron bien afaitiez, D'armes garniz, preuz et haitiez. Vers l'ermitage s'en aloient, Ja estoient en la chapele. 9366—8, 9376. D.G.3269: Ne deporteroit pas I moine Ne I prestre ne I chanoine. — *524* Dol.7987: Omecides estoit et lerres; Assez avoit de tez confreres Qui conpaignie li faisoient. . . . 7992: Conistables estoit et princes Et maistres de la compaignie, De toz avoit la seignorie. . . . 7998: Bien estoient an I tropel LX, ou IIIIXX, ou cent. B.M.128: Atant es vous a lui venir IIII murdriers, Et pour lui desrober. B.M.155. Dol.8000: Par ces bois aloient mussant, Par ces roches et par ces valx: Armes avoient et chevax. . . . Bien savoit gaitier les passaiges Et les chemins et nuit et jor. — *525* R.B.3481: Si t'en aportons chi l'avoir. — *526* R.B.3333: Richars I escuiier auoit Qui le gargon trestout sauoit. 3339, 3353. Dol.8004: Cil ki lor conistables ière Savoit assez de lor langaiges. — *527* R.V.1193: Il ot III ans en cest esté Que je devinc femme légière. . . . 7: Encor servi d'autre mestier, Car I larron fossier sivoie. R.V.1199: de vair, de gris et de soie Me vestoit k'il aloit enblant. Et il m'amoit. . . . 1203: Tant qu'il avint par aventure Que ceste robe que j'ai chi Embla. — *528* R.V.1203: Porsivi fumes longhement Tant que par I esplement Fu pris et je sui eschapée, Ki bien déusse estre encoupée. — *529* Clar.598: Merci queroient voirement Ambedui, quant une pucele . . . 601: Est de la sale descendue . . . 604: Et dist: „Seignors, cist dui gaignons, Qui ci vous requierent merci,

hängen.[530] Jedoch gab es im Mittelalter gewisse Freistätten; konnte ein Verbrecher diese erreichen, dann war er frei und ledig von aller Strafe.[531]

Um vor räuberischen Ueberfällen sicher zu sein, reiste man meist nicht ohne grössere, bewaffnete Bedeckung,[532] namentlich wenn man grosse Reichtümer mit sich führte.[533]

Kap. XXI. Weibliche Erwerbszweige.

Die Bezeichnung für eine Frau bürgerlichen Standes ist 'borjoise' (Gal.4170), ferner 'dame, pucele, fame' (Vergl. 186 bis 187g).

Ueber Kleidung, äussere Erscheinung,[534] sowie auch über ihre Wohnung[535] wird kaum etwas gesagt. In betreff der Nahrung vergleiche man Gal.758,9 und 6741,2. (cf. 374).

Im Ansehen stand die Bürgersfrau kaum höher wie der Bürger,[536] doch wird ihr fast durchweg die Anrede in der zweiten pers. pl. zu teil. (Gal.307, Ch.L.5156 etc.)

Was die Thätigkeit der dem bürgerlichen Stande angehörigen Frauen betrifft, so fanden sie wohl meist in der

Ont mort maint vassal . . . 609: Ja ne devront merci avoir. 634: Lors ont ceus a la mort livrez. — *530* B.M.3122: I murdriers qui doit estre pendus. P.B.4793: li leres cui on pent. B.M.212: I jour qui passa m'en rendi le louier, Et m'ëust on pendu comme larron murdrier. Clar.611: La hart aient, c'es tlor droiture. Clar.15526: Seingnor larron, mal le feïstes, Quant por rober ceanz venistes; Demain serez andui pendu! Clar.6397: La hart entor le col lor mist, A II arbres les a penduz. — *531* M.Br.4160: . . . une maisun, Pais i assist d'itel maniere Qu'il ne fust leire ne trechiere Ki de forfait fust enculpeiz, S'il la venoit, ne fust salveiz. Por ceste chose maint fuitiu Ki mesfait furent en lor liu, I sunt venu et maint larun, Por estre iluec a garisun. — *532* D.G.15686: Et si menrons ensenble o nos Bons chevaliers et bien garnis Et bons serjanz preuz et hardis, Tant en menrons en nostre rote, Que nos porons passer sens dote Par mi les perilloz passages. — *533* A.Y.5417: Car il se doutent durement Por l'or qu'il ont et por l'argent; C'on ne lor toille par outrage; Ou face en larrecin damage.

534 Gal.3416: l'ostesse (scl. est) vaillant et belle. — *535* Gal.4169: Une moult riche maison voit, A l'uis se siet une bourgeoise. Gal.6751: Une ruele povre voient Qui est d'ostelz petiz aisinz . . . 5: Un basset en y ont trové A une vefve fame fille. — *536* Bl.1491: Vo fille ne prendroit il mie (der Ritter), Car mult a plus cortoise amie. Bl.1521: Fille à borgois ne prendroit mie. Bl.1478—83. (Vgl. dazu 144—149, 154). Doch Bl.1733—34, 3088. Ch.L.5135: une dame auques d'aage, Qui molt estoit cortoise et sage. Gal.4170: . . . une bourgeoise Moult debonnaire

Sorge für sich und den eigenen Haushalt hinreichende Beschäftigung.[537] Oft wird uns aber auch direkt gesagt, dass sie sich durch ihrer Hände Arbeit ihren Unterhalt verdienen mussten.[538]

Die Näherin (ouvriere de soie) erwarb sich, wenn sie nur einigermassen geschickt war,[539] durch Anfertigen von Kleidern und kunstvollen Stickereien in Gold und Seide ausreichenden Verdienst.[540]

Auch des Berufes der Waschfrau wird Erwähnung gethan.[541]

Vor allem hören wir, dass die Frauen sich mit Weben beschäftigten und damit ihren Unterhalt zu erwerben suchten.[541] Dass der Verdienst solcher Frauen sehr gross war, müssen wir billig bezweifeln.[543] Chrestien berichtet uns in seinem Ch.L., dass sie mit alter, zerlumpter Kleidung angethan waren[544] und ziemlich verhungert aussahen.[545] Auch suchte sie der Herr möglichst auszunutzen und gönnte ihnen wenig Ruhe.[546]

et moult courtoise. — *537* F.F.1293: Moult i vit dames et puceles . . . 6: De maintes manieres ovroient. Les unes faisoient bliaux, Les autres quotes et mantiaux. Les autres oevrent aumonieres, Et les autres çaintures chieres: Les autres dras de soie ordissent, Et les autres les font et tissent. Clar.853—862. (cf. *187*f und g). R.V.2300: Une estole et I anuit pere De soie et d'or molt soutilment, Si i fait ententeuement Mainte croisete et mainte estoile, Et dist ceste chanchon de toile . . . — *538* Gal.4190: pucelle estrange Qui n'ay terre, maison ne grange, Ne rente dont je puisse vivre. Gal.3865—7. — *539* Gal.1159: Fresne avoit a ouvrer apris, N'ot telle ouvriere jusqu'en Pouille, Com elle est de tistre et d'aguille . . . Cléom.6354: Fille d'une ouvriere de soie Sui, et si fui née à Melan. Pere et mere perdi ouan . . . — *540* Cléom.7264: Un petit sai ouvrer de soie, Par quoi bien ma chevance ëusse. Ch.L.5185—9. Gal.4284: bien euvre de soie et d'or, Dont elle assemble bon tresor . . . 97: Leans g[a]aigne grant avoir En draps qu'elle euvre et qu'elle vent. 7449—50. — *541* Gal.3865: . . . il vous convenra 6: . . . avoir peine, Pour du pain peignier autre laine Et dechiez laver pour m[a]aille. cf. *389*. — *543* Ch.L.5294: Ja tant chevir ne nos savrons, Quen mialz en aiens a mangier. (cf. *390*). — *544* Ch.L.5190: Mes tel povreté i avoit . . . 3: . . . as memeles et as cotes Estoient lor cotes derotes Et les chemises au col sales; Les flans gresles et le vis pales De fain et de meseise avoient. — *545* Ch.L.5224: eles sont de cors et de vout Meigres et pales et dolantes; Si m'est vis, que beles et gentes Fussent molt, se eles ëussent Itex choses, qui lor plëussent. Ch.L. 5290—3. — *546* cf. *391*. Ch.L.5312: Des nuiz grant partie veillons Et toz les jorz por gaaignier; Qu'il nos menace a ma es manb

Wahrscheinlich suchten ärmere, alleinstehende Frauen sich durch Vermieten von Zimmern an fremde Damen einigen Gewinn zu verschaffen.[547]

Dann wird auch der Hebamme gedacht; sie heisst 'nutriere, ventriere, sage femme'.[548] Ihre Stellung scheint eine recht einträgliche gewesen zu sein,[549] zumal in Fällen, wo ihre Verschwiegenheit in Anspruch genommen wird.[550]

Auch in der grossen Masse der Fahrenden finden wir Frauen vertreten.[551] Der Vollständigkeit halber muss ich hier auch auf die Prostitution zu sprechen kommen. Die 'feilen Dirnen' (mescine de mestier, femme jolive de mestier, femme légière, femme de vie R.V.5769, fame mauvaise Gal.4250 (?)) sind sehr verachtet; der Unterschied zwischen ihnen und einer 'dame' ist ein ungeheurer,[552] und einer 'dame' verübelt man es weniger, wenn sie dem Geliebten nachgiebt:[553] sie giebt wenigstens nicht für Geld ihren Körper preis.[554] Andererseits kann man vielleicht als Milderungsgrund gelten lassen, dass die Frauen in damaliger Zeit vielen Anfechtungen,[555] selbst Gewaltthätigkeiten[556] ausgesetzt waren. Ausserdem aber pflegte man sich in jenen Tagen keine allzugrossen Gewissensbisse über dergleichen Dinge zu machen; es wird daher wiederholt erwähnt, dass ein Hochgestellter sich ein

quant nos reposons, Et por ce reposer n'osons. — *547* Gal.6721—26. (cf. *535*). Die borjoise preist ihr Quartier an: Gal.6741: Bien vous saray faire wastel Et vostre mengier achater. Ne m'estuet la hors emprunter Ne dras, ne coitez, ne coissins etc. — *548* Gal.210: Une sage femme detint Et deux pucelles avec li. Gal.226: la nutriere et les pucelles. Gal.281: ventriere. Gal.611: La ventriere l'enfant li donne. — *549* Gal.216: Or sont a bon port arrivées Quant servir en gré la vouldront. Assez gaaigner y pourront. — *550* Gal.292: Dist a la ventrière: Ma suer . . . 307: . . . si vous voulez celer mon affaire Et vous voulez mon conseil faire Grant preu y avrez et grant aise. — *551* Perc.15022: Et les baleresses baler Et les tumeresses tumer. W.B.10833: Joëresses. — *552* P.B.8377: Ce sont mescines de mestier U il troevent plait de legier; Entr'eles et dames a plus Qu'il n'a d'infer al ciel là sus: Celes voellent tote folor, Et dames sens et grant honor; Et celes tote vilenie, Et dames tote cortesie. — *553* L.Fr.25,519: Mes la dame de bon purpens, ki en sei ait valur ne sens, s'ele trueve hume a sa maniere, ne se fera vers lui trop fiere, ainz l'amera, si'n avra joie. — *554* Doch L.Fr.25,515: Femme jolive de mestier Se deit lunc tens faire preier, Pur sei chierir, que cil ne quit Que ele ait usé cel deduit. R.V.1193—98 cf. *527*. R.V 1199: de vair de gris et de soie Me vestoit k'il aloit enblant. Et il m'amoit. — *555* Gal.4312,3 (cf. *187b*). Gal.4250. M.B.5114—19 (*187c*) — *556* L.In.11,10—5

Kebsweib hält,[557] oder sonst Liebeleien[558] anknüpft. Di[e] unehelichen Kinder gelten gewöhnlich nicht als gleichberechtig[t] mit den ehelichen,[559] stehen auch sonst wohl in einig[er] Nichtachtung.[560]

Kap. XXII. Der Barbier.*)

Der Barbier wird bezeichnet mit: „barbier".[561] Er i[st] erfahren in der Haarschneidekunst;[562] ferner liegt das Geschä[ft] des Zahnausziehens in seinen Händen; letztere Operation i[st] für den betreffenden Patienten jedenfalls eine äusserst schmerz[haf]te.[563] Wahrscheinlich ist es auch Sache des Barbiers zur Ader zu lassen (saignier); der Aderlass wird bei viele[n] Unpässlichkeiten angewandt und gilt als eine Art Universal[-]heilmittel; am dritten Tage darauf pflegt man ein Bad z[u] nehmen.[564]

Für seine Bemühungen erhält der „barbier" angemessen[e] Bezahlung.[565]

(el. 1676. — 557 ... 2680: C'est bonus qui terre tient Qui seignor haï(s)e ne maintient. L.Fr.46.324. Li chevalier fiefé ... 6: Sovent feiz a lui parlerent Qu'une gentil femme esposast E de cele se delivrast. — 558 Der Ritter zur verheirateten Dame: L.Fr.25.505: Je vus requi[er] de druërie. L.In.58.21: Certes, sire, je ne croi mie Que si preudom soi[t] sanz amie Con vous estes. Ch.Esp.9006: Estre ne puet k'il n'ait ami[e] Chevaliers ki si est erans, Si biaus, si preus et si vaillans. — 55[9] L.Fr.67.332–334: Trop i avreient grant damage, Se il laissout pur sa soig[nant] Que d'espuse n'eüst enfant. Doch W.B.198: Mais nés estoit en sog[ne]nentage Et neqedent en eritage Li avoit ses pere donné Trois bo[ns] castiax en verité. W.B.3487: Cil oc un fil en sognentage Qui fu roi pa[r] son vasselage. — 560 R.B.2903: Car t'ies bastars, se iel sëusse Ja [a] toy combatus ne fusse. Car je m'en sui trop aviliés.

561 D.M.1921: barbieur. — 562 Eine Dame will sich als Mann verkleiden: D.M.1921: La dame l barbieur manda. ...3: Qui fist çou qu'elle commanda, S[i] fist tondre ses biaus cevians: Ensi com bacelers nouviaus Les fist à ce poin[t] atourner. — 563 L.In.47.24: Onques vilains qui barbiers sache Les denz ne f[ist] si angoissens. — Ch.L.142: Certes, dame, ce m'est molt grief, Que vos m[e] comandez a feire: Einz me leissasse I des danz traire. (Vergleich.) — 564 L.Fr.50.251: ... si serez saigniez, e al tierz jur si vus baignie[z] Mis sire od vus se saignera e avuec vus se baignera. 51.271: Saignie[r] se fet contre sun mal, ensemble od lui sun seneschal. Al tierz jur dis[t] qu'il baignereit. — 565 Perc.VI.204.31: ils les (scl. lor roubes) donent lo[r] garçons, ... En paiement, et lor barbiers.

---

*) Schultz I p. 216.

Kap. XXIII. Der Arzt.*)

An Bezeichnungen für den Arzt kommen vor: mire, fisisien und surigien.[566] Letztere Bezeichnung geht wohl speciell auf den Wundarzt. Schliesslich wird noch der Rossarzt genannt; er heisst marechal.

In einer so auf Kampf und Krieg gerichteten Zeit, wie es das M.-A. ist, waren die Aerzte, besonders die Wundärzte angesehene und wichtige Persönlichkeiten. Oft wird ihre Weisheit, Klugheit und Erfahrung gerühmt und namentlich die Aelteren von ihnen, die durch langjährige Praxis bedeutende Kenntnisse gesammelt haben, geniessen eines hohen Rufes.[567] Gegen viele Krankheiten war ärztliche Kunst aber machtlos.[568] Ausserdem befand sich die Heilkunde der damaligen Zeit auf einer ungleich tieferen Stufe der Entwicklung wie heutzutage. Die verschiedensten Umstände veranschaulichen uns dies; so glaubte man, dass es Universalmittel gegen sämmtliche Krankheiten gäbe.[569] An alle Art Heilschwindel war man nur zu gewöhnt;[570] mit je mehr Anmassung solch ein m.-a. Quacksalber auftrat, desto mehr Glauben und Vertrauen wurde ihm entgegengebracht.[571]

566 Ch.Esp.2257: miles. R.V.4579: myre. — fusiciien M.B.101. Ch.Esp. 11250: fusisien. D.M.2160: phesesyen. J.B.677: fusessïen, 1670: fussissiien. — R.V.2981: surigien. Cléom.6790: surgïens. — *567* DG.8672: I buen mire sage et loial. Perc.5718: Li envoia un mire sage. Clar.747: I mires qui tasté l'avoit, Qui des plaies assez savoit. R.V.2981: . . . I surigien Qui molt sot de plaie et d'entrait. Dol.1898: I saiges clers, ki la nature De fisique toute savoit. Ch.L.6492: I fisicien, que savoit De mirgie plus que nus hom. — Clar.5645: . . . le prevost, qui a fet querre Mires par toute cele terre .II. en vindrent de grant aage, Que les genz tiennent molt a sage. — *568* M.B.101: . . . ne troeve fusiciien Qui sace de son garir rien. Tr.II,50,1058: Mires quert pur li aider. . . . 1060: Nuls nel puet del venim garir . . . 1067: Mais nel em puent ren aider. Po.693: il n'a el mont fisicïen. Tant par fust bons clers et senéz, Par cui max d'amors fust sanéz. Po.2134: Mires ne herbe ne racine Ne t'en puet doner medecine. — *569* P.B.1630: Les miecines contre tos maus. — *570* Cléom. 1665: Virgiles fist pluseurs bains Qui faisoient malades sains, Et ot seur chascun baing escrit De quel maladie garit Estoïent cil qui s'i baignoïent: Par l'escripture le savoient. — *571* Cl.5895: Se nos fussiens venu des hier, Bien se poïst la morz prisier Se a force rien nos tossist. Cl.3023:

*) Schultz II p. 255, 400—403. O. Müller, die täglichen Lebensgewohnheiten in den afz. Artusromanen. Diss. Marburg 1889. Kap. IV.

Derselbe Umstand aber war es auch, der die Aerzte in Misskredit brachte und ihrem Ansehen schadete.[572]

Trotzdem konnte man sich in vielen Fällen ärztlichen Beistandes nicht entschlagen. Wo die bekannten Hausmittel nicht ausreichen, wo die zuweilen recht beträchtliche Kenntnis der Laien nicht genügt,[573] da muss man doch die Erfahrung des Fachmannes in Anspruch nehmen. Damit er bei vorkommenden Gelegenheiten sofort bei der Hand ist, halten sich die Fürsten an ihren Höfen, die Grossen auf ihren Schlössern ihre besonderen Leibärzte.[574] Diese müssen ihren Herrn auf der Reise begleiten, überhaupt stets bei ihnen sein.[575] Namentlich bei Tournieren und Schlachten war die Gegenwart geschickter Wundärzte von hoher Wichtigkeit.[576] Waren

Je sai bien garir d'idropique, Si sai garir de l'artetique, De quinancie et de cuerpous; Tant sai . . . — Cléom., der die Wahnsinn fingierende Clarmondine (7671 f, 12823 f) entführen will, giebt sich als Arzt aus (12830 f), und veranstaltet zu ihrer angeblichen Heilung den tollsten Hokuspokus (13161—81, 13518 f), doch 13524: Tout regardoient à merveilles Ces choses cil qui erent là. — *572* Cléom.1671: Mais sachiez que fisicien, Qui ont fait maint mal et maint bien. V.R.1846: Tels se fait mire qui lor ment, Et tels lor dist qu'il set fisique Qu'il tient a saus plains de rausike; Mais il lor fait por samers vendre. Si fait as fauls de langue entendre, Qu'il les garra de l'idropie; Plains est cil de melancolie, Qui parmires aus dents garir. Mire sevent mult bien mentir. — *573* L.Fr. 117,103: En Salerne ai une parente, riche femme est, mult a grant rente . . . 106: l'art de phisike a tant usé que mult est saive de mescines, tant conuist herbes e racines. . . . 113: Tels lettuaires vus durra e tels beivres vus baillera, que tut vus reconforterunt e bone vertu vus durrunt. — König Crompart: Cléom.4443: Malades prist à visiter, Car de fisique sot ouvrer E.E.5073: i'ai deus serors gentes et gaies, qui mout seuent de garir plaies. Ch.L.4688—91, Esc.1464—7, D.M.2295—6, Perc.13423—32, 37259—60; Cl.6302: Quant Fenice sa mestre voit, Lors cuide estre tote garie. Tant l'aimme et croit et tant s'i fie. Perc.8272: Et mesire Gauwains savoit Plus que nus om de garir plaie. Perc.37335: Li chevaliers qui moult savoit Des plaies. — *574* Der König: Ch.Esp 11250: Ne il n'ot fusisien ne mire En la cort . . . 2: cui il ne commant . . . 4: De Gaus garder. Cl.5744: Sire, toz voz mires mandez. — J.B.677: Li quens son fusesslen mande. Clar.5194: cil rois avoit I mire tel c'on ne savoit meillor el mont. — Perc.11898: Ses mires fist venir tantost. — *575* König Artus ist auf der Reise; einer aus dem Gefolge bricht den Arm: Perc.5718: Li envoia un mire sage Et II puceles de s'escole Qui li renoent la canole . . . 23: Puis l'ont au tref le roi porté. — *576* Esc. 4215: Et cil dehors se repourvirent, a lour plaies regarder firent les mires qui venu estoient avoec eaus. D.G.8672: I buen mire sage et loial Fait li rois avant apeler, La plaie li fait regarder. (Tournier). — Perc.

sie ihrem Herrn sehr ergeben, so mochte er ihre Kunst wohl auch zu verbrecherischen Zwecken in Anspruch nehmen.[577]

Die Anrede an den Arzt ist die der II. pers. pl.[578]

Als Fehler der Aerzte wird hervorgehoben, dass sie sehr gewinnsüchtig seien. Von dem Heilschwindel ist schon oben gehandelt worden.[579] Ausser an den Höfen der Fürsten und Vornehmen giebt es auch in allen Städten Aerzte, die dort einem jeden, natürlich gegen entsprechende Bezahlung, ihre Hilfe zu teil werden lassen.[580] Dann giebt es auch „fahrende" Aerzte, die von Ort zu Ort ziehen und überall ihre Kenntnisse zu verwerten suchen.[581] Zutrauenerwekend ist es natürlich stets, wenn der Arzt sein Honorar erst nach erfolgter Heilung beansprucht.[582]

Seine Kenntnisse erwirbt sich der Arzt wohl meist auf einer Medicinschule; als solche werden genannt: Salerno und Montpellier.[583]

Wie zu erwarten, wird der ärztlichen Thätigkeit zumeist bei Behandlung Verwundeter gedacht. Schon beim Untersuchen der Wunde sehen sie, ob diese heilbar ist.[584] Ist letzteres der Fall, so gewährt die Mitteilung davon dem

11898: Les mires fist venir tantost (nach dem Kampf). — *577* Char.4031: Par traïson à lui mandoit Les mires, si lor comandoit Que sor mes plaies me meïssent Tex oignemanz qui m'oceïssent — *578* Ch.Esp.2258: . . . Seignour, alés garder . . . Cléom.13191, 13446 f. — *579* Cléom.1671: . . . fisicien . . . 3: Depecierent tous les escris; (cf. p. 80) Car ce n'estoit pas leur pourfis. Encor se de tels bains estoient Croi je que pou les ameroient. — *580* R.V.4578: . . . vile où vous laisserai; Que mestier averiés de myre. J.B.4526: . . . mandé ont Un mire qui en Boloigne ert. — 4535: A son voloir paia le mire. Clar.5657: il lor donra a grant plenté De l'avoir a lor volenté. — *581* Cl.5817: Sont venu troi fisiciien, De Salerne mout anciien. Cléom.12827: Et je quier mon gaaing adès En tous pays et loing et près. Pour ce, di je, que trouvé ai Mon gaaing, car je garirai La pucele. Gal.678: Sages mirres par mainte(s) terre(s) Qui la curent de son mehaign. — *582* Cléom.12832: Mais que li guerredons donnez M'en soit quant ge l'aurai garie. — (Gar.L.II,90:) Or en pensés, seignor, ce dist Hervis, Tos mes tresors vos soit abandon mis Dont i'ai encor chargiés IIII roncins. N'en parlés mie, sire, dist Ancelins (der Arzt), Je n'en aurai vaillant II paresis Tant que il soit respassés et garis. — *583* Cl.5817: . . . troi fisiciien de Salerne. (Gar.L.II,89:) Des mires mandent les meillors do païs Moult par sont sage et de grant senz garni, Car a Salerne furent né et norri. — Char.3481: . . . uns hom anciens Qui . . . 84: de plaies garir savoit Plus que tuit cil de Monpellier. — *584* Clar. 5649: Cil les II chevaliers cercherent, Ainc mortel plaie n'i trouverent, Fors venim, qui tant lor grevoit. (Gar.L.II,90:) Les plaies cerchent et cors

Patienten und dessen Anhörigen schon nicht geringen Trost.[585] Bei Schwerverletzten ist oft absolute Ruhe in der Umgebung nötig.[586] Zuerst muss natürlich der verletzende Körper, die Pfeil- oder Lanzenspitze, aus der Wunde entfernt werden.[587] Der der Rüstung entledigte und entkleidete Kranke wird auf ein weiches Lager gebettet[588] und hierauf das betreffende Waffenstück herausgeschnitten, wenn es sich nicht herausziehen lässt.[589] Dann wird die Wunde sorgfältig mit Wasser oder Wein ausgewaschen, untersucht[590] und hierauf dieselbe mit heilenden Salben und Pflastern belegt.[591] Ein Verband, der die Wunde fest zusammenpresst, wird schliesslich über das Ganze angelegt;[592] um die Wunde rein zu halten, muss er

et piés et piz, Li uns a l'autre se consilla et dist: S'il a aïde, bien en porra garir. — *585* ib. Jusqu'a quinzeinne, par uerté le vous di Nos le rendrons sain et sauf et gari Que porra bien et aler et venir. Cléom.11859: Car li maistre le confortoient En ce que tost gari l'aroient. D.G.8675: Cant li mires l'a bien veue, De sa main destre tote nue Fiance monsaignor Gavain, Que il le rendera tot sain Ainz XV jors, por voir li jure. — Clar.5653: Lors dient bien certeinnement, Sainz les rendront prochainnement. — Cléom.1311: Lié sont de ce que il n'i a Perill, et que trés bien garra; Car li maistre ainsi dit leur ont. — *586* (Gar.L.II,90:) Premiers parla li mires Ancelins: Parlés a nos, franc chevalier gentil, Faites ces gens uoidier et departir, Si enmenés la bele Biatrix, Si m'aït dex, la grans noise l'ocit. — *587* Perc.42500: Et dist ke il le covient fendre Pour traire le fer de la hance. — *588* Cléom.11675: Durbant aussi desarmé orent Au plus doucement que il porent. Ch.Esp.3348: Et li mire n'atargent plus, Mais lues sa robe li osterent. — *589* Perc.42502: D'une touaille bele et blance Li fist bander, sans atendue, Quant la hance li ot fendue Et il ot defors le fier trait. . . . Perc.11899: Luès maintenant qu'il fu confès, Tout souavet et tout em pès Le gros tronçon li ont trait fors De la lance k'avoit el cors. E.É.5154: premiers la morte char curerent. — *590* Ch.Esp.3350: Et puis sa plaie li laverent D'ianue tieue. RV.2979: . . . si li fait tenter Sa plaie, et puis laver molt bien. Perc.11903: Puis li ont sa plaie lavée Et d'un bliaut moult bien bendée, Et, quant il l'orent bien cierkie, Et del sanc toute netoïe. — Perc.37226: Et ses plaies moult bien cierkierent. . . . 8: Bien li ont lavées de vin. Perc.43011: Bagnier et estuver le fist Si bien ke trestot le refist. Clar.747: I mires qui tasté l'avoit Qui des plaies assez savoit. Clar.5196: ses plaies aval et amont Cercha, vit qu'il ert mal alé. — *591* R.V.2121: Li font emplastres et entrais D'un onghement ki fu fors trais D'une boiste ki souef ole. L'onghemens estoit clers com ole, Destemprés estoit à triacle. J.B.4530: Tex emplastres dessus lia Qu'en quatre jours, que Jehans fu A Bouloigne, tous garis fu. Perc.42506: Des estoupes et de l'entrait De desour la plaie li met. Perc.8320: Et de l'erbe que il avoit Sor toutes ses plaies en lie. — *592* Clar.2295: I mires bien li atorna, Ses plaies bien li a bendées. Cléom.11677—91. Cléom.1309: La plaie le roi fu tentée Et à point remise

oft erneuert werden, ebenso die Heilpflaster und die Salben. Die Erneuerung geschieht am Tage wohl zwei Mal.[593] Sind so von ärztlicher Seite alle Vorsichtsmassregeln getroffen, so ist für den Kranken das Beste Schlaf und Ruhe.[594] Die völlige Wiederherstellung nimmt oft lange Zeit in Anspruch.[595] Regt sich erst wieder der Appetit bei dem Patienten, so ist er ausser Gefahr.[596] Er muss natürlich sehr diätetisch leben; als Krankenkost wird Mandelmilch erwähnt.[597] Eine fernere Verletzung, die bei Kämpfen öfter vorkommt, ist der Bruch des Armes. Das gebrochene Glied wird wieder zusammen gefügt und in Schienen gelegt, nachdem natürlich zuvor Heilsalben auf die Wunde gethan sind.[598] Sodann musste der Patient bis zur völligen Heilung den Arm in einer Binde, die um den Hals geschlungen wird, tragen.[599] Brandwunden werden ebenfalls mit lindernden und heilenden Salben bestrichen.[600]

Von inneren Krankheiten ist wenig die Rede, auch über ihre Behandlung und Heilung erfahren wir selten etwas. Die Untersuchung eines Kranken erstreckt sich auf Befühlen des Pulses[601] und Besichtigung seines Urins.[602] Letzteres scheint

et bendée. Perc.42509: Ia plaie ot bien atornée Et de la touaille bendée. Perc.37346: Mist en toutes les plaies tente Et puis les benda d'une guimple. Lothr. Les plaies serrent maintenant sans respit, Mistrent l'enplastre, sont lor bendiax assis. — *593* E.E.5155: puis mistrent sus entrait et tente . . . 8: souent ses plaies li lauoient et remetoient entrait sus. Perc.37372—77. Perc.37396: Noviaus emplastres met, et oste Les viés, et par desus les bende De bele guimple en liu de bende. . . . 37403: Et li chevaliers, sans sejour, Les apparella cascun jour. Perc.43006: I mire . . . Et ki ses plaies sans sejour Li atourna II fois le jour. — *594* (Gar.L.l.c.:) Une grant piece ont fait le duc dormir. — *595* Perc.37401: Giut Saigremors bien VI semainnes Ains ke ses plaies fuscent saines. — *596* Gal.6165,6. (Gar.L.l.c.:) Puis demanda a meingier I petit . . . Dient li mire: nostre sire est garis. — *597* Perc.21255: Le hanap . . . 6: Qui tous fu plains par verité De lait d'amande avoeques pain; La damoisele de sa main Tint I culier d'or esmeré . . . 61: Dont ele son ami paissoit. Perc.37379: D'amandes c'ot fait aüner Li fist por lui desgéuner Faire un caudelet couléis. — *598* Perc.5781: Li envoia un mire sage Et II puceles de s'escole Qui li renoent la canole Et si li ont le brac liié Et resaudé l'os esmiié. — (Gar.L.l.c.:) Huimais deuons a Haimon revenir Qui ot le bras trestot froisié parmi, Cil quil garissent s'en sunt moult entremis, Les bras relient sunt les esteles quis Et les enplastres qu'il i ont moult chier mis. — *599* Perc.2463: Le bras diestre li brisé a; Ains demi an le portera A col pendu. — *600* Cl.6292: S'estuet qu'ele vaingne garnie D'oignemanz et de leitueires. — *601* Cl. 3126: Tant sai d'orine et tant de pous Que ja mar avroiz autre mire.

ein wichtiger Punkt in der medizinischen Diagnose gewesen zu sein: nach dem Ausfall derselben sagt man vorher, ob der Betreffende noch zu heilen sei oder nicht.[603] Bei angeblich Toten befühlt man auch die Brust, um zu sehen, ob die Atmungsorgane noch in Thätigkeit seien.[604] Von einzelnen Krankheiten werden genannt: 'maladie de chalour, goute, mal des eulz'.[605] Eine schwere Ohnmacht wird gehoben, indem Hände und Füsse des Betreffenden mit kaltem Wasser gewaschen werden (Dol.1917—19), und ein warmes, feuchtes Leinentuch auf die Brust gelegt wird (Dol.1924—6). Zugleich muss der Leidende den Duft schönriechender Spezereien (espices) einatmen. (Dol.1943—8). Auch der Wahnsinn wird erwähnt (Clèom.7671 f., 12823—6). Der davon Befallene wird unablässig bewacht (Cléom.7750—2) und für seine Heilung zu Gott gebetet (Cléom.7735—7). Bei Vergiftungen weiss man sich ebenfalls schwerlich Rat und Hilfe; meist schlagen wohl die Rettungsversuche fehl.[606]

Die Heilmittel (onguement, entrait, colire) für ihre Kranken bereiten die Aerzte oft selbst.[607] Die heilkräftigen Kräuter und Pflanzen suchen sie sich dazu überall zusammen.[608]

J.B.681: Li maistres dist que bonement Fera le sien commandement. Puis li taste, qu'il n'i arreste, Au pous du bras, puis li arreste. — *602* J.B.685: Puis a regardée s'orine. W.B.8471: Tasta al pous et vit l'orine: Bien set, ce dist, de mal l'orine, Bien le sarai medeciner. — *603* Cl.5734: . . . chascun jor un orinal Li portoit por veoir s'orine, Tant qu'ele vit que medecine Ja meis eidier ne li porroit Et cel jor meïsme morroit. Icele orine a aportée . . . 5749: Li mire vindrent an la sale, L'orine voient pesme et pale, Si dist chascuns ce que li sanble, Tant que tuit s'acordent ansanble, Que ja meis ne respassera Ne ja none neis ne verra. — *604* Cl.5892: Et sor le piz et sor la coste Li met sa main et sant sanz dote, Qu'ele a el cors s'alaine tote. — *605* Cléom.6638: . . . Moult li douloit li chiés. Cléom.6639: maladie de chalour. — Cléom.10918: une goute au cuer me point. (bildlich für Liebesschmerz). — Dol.8297: . . . bons mires estoie; Del mal des eulz le gariroie . . . 8309: Je diz c'aus euz li geteroie I colire. — Cléom.6981: Car d'anui et de maladie Estoit chëus en frenesie. cf. auch Cl.3086. — *606* W.B.8479—80, 8483: Dès que li rois fust escaufés Et li venins el cors mellés, Dex, quel dolor! morir l'estut. — Tr.50,1063: Il ne sevent emplastre faire Ki l'em peuise geter u traire . . . 1073: Or entent (der Kranke) ben qu'il pert la vie Se il de plus tot n'ad aïe E veit que nuls nel puet guaurir. — *607* Dol. 8310: I colire ke je feroie. Cl.6297: prant oignemant et antroit Et letueire qu'ele ot feit. Tr.50,1065: Asez batent, triblent racines, Cuillent erbes e funt mecines. — *608* Cléom.5548: Et s'en aloit en ce jardin Çà et là, pour herbes cueillir Pour ses malades a garir. Cléom.7863: Car

Doch auch in den Verkaufsläden der Stadt kann man Wundsalben und dergl. bekommen.[609] Sogar auf das Verfertigen künstlicher Gliedmassen scheint man sich verstanden zu haben.[610]

Auch der Gebrauch warmer Bäder zu Heilzwecken ist nicht unbekannt. (M.Br.2704, 3365. Cléom.1666—74.)

Der Rossarzt (marechal) wird zur Heilung von Krankheiten der Pferde berufen.[611] Er wird als sehr gewinnsüchtig geschildert: an seinem eigenen Vortheil liegt ihm mehr als an der Heilung der ihm anvertrauten Tiere.[612].

Kap. XXIV. Die Spielleute.

Es ist eine bunte Gesellschaft von den mannigfaltigsten Künsten und Hantierungen, zu der wir jetzt kommen. Die allgemeinste Bezeichnung für sie ist: 'jogleor'. Unter diese Benennung fällt aber eine ganze Anzahl anderer, die ich der besseren Uebersicht wegen in zwei Klassen teilen werde.

a. Sänger und Musiker. Dazu sind zu rechnen: 'menestrel, trouveor (Clar.29178), contéor (Clar.29177, F.F. 6227), parléor (Dol.p.36), cantéor (B.I.2425, R.B.4129, W.B. 10824, 3776).' Dann folgen die nach Musikinstrumenten benannten Spielleute: estrumantéor (W.B.10824), harpéor (Bl.3970, Perc.15020), vieleur (R.B.2283), giguëour (Clèom. 2888), flaüteur (de Behaigne Cléom.2887, à II dois Cléom. 2889), lëuteur (Cléom.2886), quintarieur (Cléom.2885), trompeeur (J.B.5869), cornéor (B.I.5842).'

b. Tänzer, Akrobaten, Taschenspieler. Dahin gehören: 'baleür, caroleür, danseür, tumeour (R.B.2282),

tous jours à coustume avoit K'en cel jardin souvent aloit Au matin, pour herbes trouver, Pour ses malades acurer. Cléom.7924 f. Perc.8274: Une erbe voit en une haie Trop boine por dolor tolir De plaie, et il l'ala quellir. — *609* V.R.1845: Cius vent boites à ongement. — *610* R.B.4023: il auoit le brach trenchié. Mais un autre rot afaitié, Brach ot d'argent qui l'escu porte. — *611* Esc.20206: Mais du cheval sui mult dotanz . . . 8: Puisqu'il ne boit ne ne menjue . . . 10: tuit li marechal ensamble Que nouz avonz i ont esté, Mais ne conoissent sa santé. — *612* Cleom.1677: A Naples fist il de metal Seur I piler I tel cheval Qui chascun cheval garissoit D'aucun mehaing, se il l'avoit. Mais con le loiast au piler . . . 1683: Li mareschal qui lors estoient Ens ou païs ne gaaignoient Nule riens à mareschaucier. Pour ce le firent depecier; Dont il firent mal et outrage, Mais trop leur faisoit grant damage.

espringheür (R.B.4130). sailléor (Ch.L.2355). — joéor (W.B. 10834. Dol.p.36). enchantéor. tresgitéor (W.B.10834)'. Ferner werden auch Tänzerinnen erwähnt.[613]

Die Kleidung des Spielmanns ist schlecht und abgetragen, auch muss er zu Fuss seine Reisen und Fahrten unternehmen[614] Er ist. Ausnahmen abgerechnet.[615] also ein armer Kerl. Bei Mahlzeiten speist er selbstverständlich mit der Dienerschaft an einem Tisch.[616] Dies zeigt uns schon, dass er, die 'menestrel' genannten vielleicht ausgenommen, in nicht allzu hohem Ansehen steht.[617] Von einem 'menestrel' wird uns dagegen einmal sogar berichtet, dass er von seinem König zum Ritter geschlagen und reich belohnt wird.[618] Die 'menestrel' selbst, die sich auf ihre Kunstfertigkeit im Dichten und Musizieren viel zu gute thuen,[619] sehen mit Geringschätzung auf ihre minder kunstvollen Kollegen herab und spotten über ihre Produktionen. die nicht des geringsten Lohnes wert seien.[620] Bei diesen Reibereien spielt natürlich der Brotneid eine grosse Rolle; einer sucht den anderen bei Ausübung seiner Künste zu überbieten und in den Schatten zu stellen.[621] Eine besonders rücksichtsvolle Behandlung wird dem Spielmann kaum zu teil. Kommt er bei einem Schloss an, vor dessen Bewohnern er sich produzieren will, so wartet er so lange

613 baleresse, tumeresse (Perc.15022.3); joeresse (W.B.10834). — *614* RV.1350: Et vesti I viés garnement. Et pent à son col la viele. RV.1361: . . . il aloit à pié sans cheval. — *615* J.790: Uns meneistrés de grant afaire. Derselbe hält sich sogar Diener: 865: Quant ier ving de cele terre Uns miens vaslez . . . V.R.4974. — *616* Dol.2774: Sergent, garçon et lechéor. Damoisèles et jugléor Furent servi moult richement. — *617* Ein Ritter zum Verführer seiner Schwester: Perc.17118: qués menestreus estés-vous? — J.790: Uns menestrès de grant afaire Qui bien sot retroënches faire. D.G.15131: Li bon menestreu de haut pris. — *618* Cléom.17997: De Pinchonnet fist chevalier Li rois; car forment l'avoit chier . . . 18009: Grant terre et noble seignorie Li fu de par le roi baillie. — *619* Cléom.18575: Ce livre de Cléomadès Rimai je li rois Adenès Menestrex au bon duc Henri Fui. D.G.15087: Adont estoient de grant pris Cil qui faisoient les beas dis Cil ert molt amés et molt sire Qui bien savoit a cel tens dire Des hystoires et des chançons. D.G.15084: Iluec avoient bien lor liex Cil qui savoient bien chanter U beaz mos dire u vieler. — *620* D.G.15093: Or voi errer et chevacier Une voide gent sens mestier Qui . . . 15099: li altres qui ne set el Que braire et tencier al ostel. Li un contrefont le sot sage, Si sunt lor mot nice et volage. . . . — D.G. 15095: Qui ne sevent raison mostrer Por coi on lor doive doner . . . 15113: Trop en voi de fouz et de nices Cui on done beaz dons et riches; Mais li sage bien entendant Ne vont pas telz genz alevant. — *621* Po.

vor der Thür, bis er zum Eintreten aufgefordert wird.[622] Dies ist namentlich bei winterlicher Kälte keine sehr grosse Annehmlichkeit.[623] Und trotzdem sind die Spielleute beliebt, wird ihr Kommen meist gern gesehen.[624] Mit Freuden gewährt man dem Fahrenden, der von Land zu Land zieht und selten eine bleibende Stätte findet, Aufnahme,[625] bringt er doch von überall her Neuigkeiten mit, die sonst den Bewohnern der einsamen Burg wohl noch lange verborgen geblieben wären.[626]

Steht irgendwo ein Tournier, ein Hoffest oder eine ähnliche grössere Feierlichkeit bevor, so strömen die Spielleute von weither dort zusammen; dass eine solche Gelegenheit ohne sie vorübergehen konnte, ist einfach undenkbar.[627] Auch bei geringeren Anlässen und fürs alltägliche Leben selbst liebt man es, Musik und Gesang zu hören[628] und so

1142: L'uns saut, l'uns corne, l'autres estive, Chascuns tance . . . — *622* R.V.1378: A la porte tant atendi C'uns chevaliers ens l'apiela Qui par la court traiant ala. — *623* R.V.1386: volentiers m'escauferoie, Puis chanteroie apriès mengier. — *624* C.C.6973: Dou seingneur fu bien recéus Qui les menestre lzmoult amoit, Et dou sien souvent leur donnoit. — *625* L.L.35: Car cil qui savoient de note En vïele, en herpe et en rote, Fors de la terre le portoient Es roiaumes ou il aloient. D.G. 15093: Or voi errer et chevacier Une voide gent sens mestier . . . 15098: Je vois de tornoi en tornoi, Fait li altres . . . A.P.6637: Cil jougleour de pluisors terres Cantent et sonent lor vïeles. Perc.28376: Mais il sont ore maint vassal (28383: ménestrel) Qui fabloiant vont par les cours. A.N.38,22: Et Nicolete issi fors si prist se vïele si ala vïelant par le païs, tant qu'ele vint au castel de Biaucaire. — Clar.26922: Dont soiez vos li bienvenuz! Volentiers serez retenuz. — *626*. B.J.5240: Atant es vos un jogléor, Qui del tornoi porte noveles Qu'au castel serroit as pucceles. Cléom.12321: Lors pensa que menestrel sont Une gent qui en maint lieu vont. Mainte nouvele souvent oient. — *627* J.B.4700: Je ne sai qui ala conter As menestereus cele feste; Car plus de trente sans arreste En i vinrent. E.E.2025. M.B.2292. — B.M.2250: La ot maint estrument et mainte note ouïe, Et maint dit recordé, mainte chançon jolie. Bei einer Hochzeit: Clar.14489: La veïssiez menesterez. Perc.VI,203,20. E.E.2031. Bl.6131: Et menestreus et jouglëours .VIII. jors entiers dura la cours. W.B.10823. G.P.8802—5. Dol.p.36. F.F.5958—76. 6014—15. Krönung: D.G.15080: El palais ot grant melodie De psalteres et de citoles. Einzug des Königssohnes: Dol.2980: El premerain front chevachoient Cil qui les estrumenz portoient . . . 3040: Li menestrel le saluoient As estrumenz ke il portoient. Artus reitet in die Tournierschranken B.J. 5842: X cornéors ot en sa route; Buissines portent et grans cors Que il sonnent par grans esfors. — *628* Die Königin hört eine freudige Botschaft: Bl.3969: Semonés tous les jouglëors, Si me mandés les harpëors. — Man war gewohnt, Tischmusik zu haben: L.G.529: Sons de herpes et

Publikum öfter recht kärglich mit seinen Gaben gewesen sein; sehr oft hören wir die Spielleute Klage darüber führen.[637]

Andrerseits zeigen sich die Spielleute dankbar gegen ihre Wohlthäter;[638] auch ist anzuerkennen, dass sie den Fremdling gastfreundlich bei sich aufnehmen.[639]

Und nun zu ihren Fähigkeiten und Kunstfertigkeiten. Hier ist in erster Linie zu nennen Musik[640] und Gesang.[641] Die bedeutendsten von ihnen waren auch in der Kunst des Dichtens nicht unerfahren.[642] Lais und Lieder wurden von ihnen zur Begleitung ihres Instrumentes vorgetragen.[643] Das Vorlesen und Erzählen von Romanen, Ritterabenteuern und Fabeln schlägt in ihr Fach und war diese Fähigkeit gerade sehr beliebt und eine ihrer wichtigsten Aufgaben.[644] Mehrere

et deniers, Si lor en donés volontiers. Clar.19146: Car sanz proëce, c'est la some, Ne doit on chevalier amer, S'il ne set bon conseil donner Ou au mains maintenir largece. — M.P.171,9: biauté, sens ne proesce Ne valent noient si largesce I faut. Cléom.14038,9. — *637* Perc.VI,204,23: Mainte feste de chevalier, Quant il avoit pris mollier Ou il ert chevaliers noviax, Que cil escuier de nouviaus A ces menestreus prometoient Lor roubes et terme i mettoient, Et illec venoient por euc, Mais il en aloient seneuc, denn Freigebigkeit giebt es nicht mehr: 204,21: . . . cil usages est passez. — *638* Cléom.18578: . . . Cil m'aleva et norri Et me fist mon mestier aprendre . . . 18668: Benoit soient mi bienfaiteur. — *639* R.V.1340: . . . li jougleres liement Le hebrega et le rechut. — *640* B.J. 21: Là véissiés grant joie faire, As jogléors vïeles traire, Harpes soner et estriver. Perc.15020: Harper i faisoit harpeors Et vieleurs et jougleors. F.F.5969: Cil tienent rotes et vïeles, Salteres etc. F.F.6215—17. E.E.2034: Cil sert de harpe, cil de rote, Cil de gigue, cil de uïele, Cil flëute, cil chalemele. E.E.2042—4. D.G.9810: La a de plusors estrumens, Li auquant harpent et vïelent. — *641* Cl.2843: Ausi con maint home divers Puecnt ou chanconete ou vers Chanter a une concordance. (Vergleich.) E.E.2032: li uns encontre l'autre chante. li uns sible, li autres note. B.J.21: La veïssiés grant joie faire, . . . 25: As cantéors cançons canter. — *642* Cléom.18575: Ce livre de Cleomadès Rimai je li rois Adenès. Menestrex au bon duc Henri Fui. — *643* L Fr.40,884: . . . li lais . . . que hum dist en harpe e en rote bone en est a oïr la note. Gal.6912: Cilz conte laiz cil i vïelle. Gal.2296 f. W.B.10823—34. Dol.p.36. R.V.3089: Cil jougléour vïelent lais Et sons et notes et conduis. Dass. Perc.VI213,20. D.G.3225: Une harpe fait aporter Si commence un lai harper. Gal.3884. J.34. D.G.6351. D.G.732: . . . I jugleor Qui vïelle par le palais, Je ne sai ou notes ou lais. M.Fr.800: Et cil autres rechante et note Ou a la harpe ou a la rote. Po.1140: Cil jougleor en lor vïeles Vont chantant cez chançons noveles. — *644* Clar.26924: . . . en ce chastel: Si nous direz I mot nouvel. D.G.9812: Li plusor chantent et favielent Et cil qui set dire beaz dis, I est molt volentiers oïs. D.G.15075—78. Clar.29177: Devant eus sont li contéor Et li plus mestre trouvéor, Qui lor content

Sagenkreise werden uns auch namhaft gemacht, aus dene Stoff für diese Erzählungen entnommen wurde.[645] Auch z Tänzen lässt der Spielmann seine Weisen ertönen.[646]

Wie bei aller Welt Musik, Gesang und Dichtkunst i hohem Ansehen stand, wie die berufsmässigen Pfleger diese Künste bei allen grösseren und kleineren Festen nicht fehle durften und stets gern gesehen werden,[647] so finden all diese Fertigkeiten auch in anderen Kreisen praktische Aus übung, vor allen in der höfischen Gesellschaft.[648*]) Oft is gerade diesen „Dilettanten" ein hoher Grad künstlerische Könnens eigen.[649]

Doch auch auf die verschiedensten anderen Sachen, ausse auf Singen und Sagen, versteht sich ein ordentlicher Spielmann er ist ein wahrer Allerwelts- und Tausendkünstler. Al Gaukler, Possenreisser, Tierbändiger, Zauberkünstler, Akrobat

fez anciens. B.J.26: Li cantéor metent lor cures En dire beles aventures F.F.6227: D'autre part sont cil contéour. J.1159: Li uns note; li autr conte. M.Fr.802: Cil list romanz et cist dist fables. D.G.9813: . . . qu set dire beaz dis, I est molt volentiers oïs. Perc.28376: Mais il son ore maint vassal Qui fabloiant vont par les cours. — *645* V.R.4971 . . . si vait cantant D'Isseut la Blonde et de Tristrant, D'Elaine et d Paris de Troye. Gal.3883: Oyr de Thebes ou de Troye. Gal.1168: S lui aprent . . . 9: Laiz et sons et baler des mains, Toutes notes sarr sinoises, Chancons gascoignes et françoises, Lo[e]rraines, et laiz breton Que ne faille n'a moz n'a tons. — *646* D.G.1221: Harpes i sonent et vielle Dames i dansent et pucelles. J.1163: Molt oïsez voutés (= moute Anm.) et notes Et vicoler dances et lais. Clar.3278: Toute la nui entierement Par tout le chastel quarrolerent. Li menestrel lor vieleren L.Ch.451: I menestrel . . . Qui trop bien citoler savoit. Puis enprent l tresque à mener. E.E.2036,7. M.B.2201. — *647* M.B.2291: Quant mengi eurent, si laverent, Li menestrel dont en alerent, Cascuns a son mestie servir, Pour leur soudées desservir. D.G.6153: Chans et notes et sons e lais Ot on sovent en lor palais. — *648* D.G.6350: Une damoisele harp Notes et lais molt plaisanment. Gal.1968—74. 2023. 2096. 2279—8 7065—6. W.B.9338: Il avoit apris à chanter, Et lais et notes à harper R.V.1351: Et pent à son col la vïele Que Gerars bien et biel vïele. L.I 120,16: Uns chevaliers . . . 18: Nous a cest lai mis en romanz Pa enseigner les vrais amanz. J.B.5999—6001. R.V.181—200. *649* Ga 6991: Les doiz en la harpe pourmaine (scl. Fresne) Si va herpant tan doulcement Que li menestrel erraument Mettent leurs instrument arrier Car tous leurs sons et leur maniére Vallent vers la harpe aussi peu Con

*) Schultz I p. 429. O. Müller, Die täglichen Lebensgewohnheite in den afrz. Artusromanen. Dissertation. Marburg. 1889. p. 25—28.

Tänzer produziert er sich der staunenden Menge.[650] Schon durch auffällige, eigenartige Tracht versteht er die Aufmerksamkeit des Publikums auf sich zu lenken.[651] Auch das schöne Geschlecht ist in dieser bunten Gesellschaft vertreten. Aus den Bezeichnungen für die fahrenden Künstler kann man meistenteils schon die Art ihrer Fertigkeiten ersehen.[652] (cf. p. 89.)

Für ihre Mühe wird den Spielleuten vielfach reicher Lohn zu teil.[653] Geld, Kleidungsstücke, Schmuck- und Wertsachen, selbst Pferde erhalten sie von Zuschauern und Zuhörern zum Geschenk.[654]

Eine Aufzählung von Musikinstrumenten*) giebt Schultz Bd. I, 429—438. Es möge hier genügen, die dort nicht genannten Instrumente, welchein unseren Texten vorkommen anzuführen. leüs Cléom.17275, 7250; gigue E.E.2035, Dol. 2982, W.B.3769; clerons M.B.2300; orcanons A.P.6639; harpes de cor F.F.5971; flaiolet, chevrette, flahute traver-

vers vïelle voix de leu. Gal.1273,4. — *650* E.E.2031: cil saut, cil tume, cil enchante. Gal.3385: La en a vint, la en a cent Qui brere font lyons et ours, Enmi la ville es quarrefours, Gal.6808—13. F.B.II1554: Li léonier, quant il savoient Que il se voloit coronner, Por ses granz festes hennorer Ors et lieparz i amenoient. J.1147: Ces jogleors et maint jou faire. Li uns dançoit des esperons: Bien s'en regardent les talons, Qu'il ne rechoit, li autre saut Amont par mi un cerche (= cercle) aut; L' autre tregetoit sus mantel; Li uns regetoit li coutel; Li autres des espées nues Et aus tranchant des poinz s'apue, Et tumbent desus sanz dotance; Li autre ovrent de nigromance. Mult ot grant jou davant le conte. — D.G.15105: Li un sunt de C contenances, Si contrefont autrui semblances. — Clar.3281: Li I tumbent, li autre saillent, De joie faire se travaillent. Clar.14497—98. Ch.L.: Li legier sailléor qui saillent. — *651* W.B. 9336: Al siège ala comme jonglere (Verkleidung), Si fainst que il estoit harpere . . . 41: Se fist par mi la barbe rère, Et le cief parmi ensement Et un des grenons seulement; Bien sambla lécéor et fol. L.In.46.12—14. M.P.211,1—6. — *652* Perc.15020: Harper i faisoit harpéors . . . 22: Et les baleresses baler Et les tumeresses tumer. W.B.10834: joëresses. — *653* Clar.15161: Li don ne furent mie court, Que li menestrel em porterent. F.E.2099: cel ior furent iugléor lié: car tuit furent à gré paié. Cléom.17446—52. Gal.7745—48. Dol.2782: C'onkes n'i ot nes lecheor, Grant ne petit, bon ne paior, Qu'il n'éust aucun riche don. Clar.15163—5. L.Fr.94, 209—12. — *654* L.Ch.1200: Vingnent avant li menestrel XX livres leur envoie à boire. F.F.6308: Menestrel orent bons loiers . . . 10: Car Floriant lor fist doner Robes et roncins et denier. A.P.6656. —

*) cf. Bottée de Toulmont, Dissertation sur les instruments de musique etc. Paris, 1844. Beschreibung einer „herpe" Gal.2023—38.

[illegible] Char.7553: [illegible] G.P.1888: trompes [illegible]; [illegible] W.B.II.p.172. Anm.; lyre W.R.10830, 3267; [illegible] Ch.L.2248: [illegible] Ch.L.2263: [illegible] G.P.8870.

Kap. XXV. Der Herold.*)

Die Benennung des Herolds ist 'hiraut, hirebaut.'

Ueber Kleidung, äussere Erscheinung und dergleichen erfahren wir nichts, nur wird einmal von der recht ärmlichen Einrichtung eines Gasthofes gesprochen, in dem ein Herold übernachtet.[655]

Die Anrede geschieht wohl in der 2. pers. sg. (D.M.517, B.M.2504, L.Ch.1011), doch kommt auch die Anrede 'vous'[656] vor.

Der Herold steht in nicht zu hoher Achtung, ist grosssprecherisch[657] und geht in unverschämter Weise die Vornehmen um Belohnung an. Der Lohn besteht ausser in Geld oft in Kleidungsstücken, Pferden.[658] Den Ruf grosser Frömmigkeit besitzt er [illegible]: den Weg zur Kneipe kennt er besser als den zur Kirche.[659] Sein Kommen wird von den Burg-

[illegible] qui [illegible] robes n'estoient pas servi de lobes, mais [illegible] et granz [illegible] A.P.6654—5. C.C.3898: Et [illegible] donner robes et garnemens. C.C.6974. — [illegible] chascuns et chascune engranz estoit de faire son devoir: [illegible] — [illegible]: Ains menestreus n'i fu venus A pie [illegible] En sac ou en boge [illegible] qui met [illegible] et qui monoie, chaseuns ot don [illegible] biax palefrois.

655 Char.[illegible] la taverne avoit mise Sa cote avoec sa chancéure. Char.[illegible] Et prist [illegible] ostel . . . 9: molt estoit petiz et bas. Das Bett. [illegible]: estrouz ert et la coute tanve Coverte d'un gros drap de chanve. 656 B.M.2474: Hiraus, vous dites voir. Gal.5947: Amis, vous . . . 657 Char.2[illegible]489: Hiraaz est, qui mielz set lober. — 658 D.M.965: Tout li hiraut, gros et menu, S'en sont au chevalier venu, Hardiement dou sien li roevent. C.C.2552.3. D.M.489—90. Der Ritter, der tanzen will: B.M.2501: . . . ala sa robe despouillier, Au hiraut la bailla . . . 3: Et ciiz li demanda: Est ce pour mon louier? — L.Ch.1203: Et XX livres donne à hiraus. — D.M.491: Cotte et couvreture lor donne Et son hosteil lor abandonne. L.Ch.1205. B.M.2504: Tu auras I coursier. — 659 D.M.970: En la tavierne vont partir Leur don, mieus y sevent

*) Schultz II p. 105; 123.

bewohnern gern gesehen, da er stets mit den neuesten Ereignissen bekannt ist.[660]

Besonders an Tourniertagen tritt er in Thätigkeit. Am Morgen des Festtages werden die Ritter durch Heroldsrufe geweckt,[661] auf gleiche Weise wird der Beginn des Tourniers verkündet.[662] Während des Kampfspieles haben die Herolde die verschiedensten Obliegenheiten: sie verkünden die Anordnungen des Leiters des Tourniers,[663] überbringen einem Ritter die Forderung eines anderen,[664] ermutigen durch Zurufe die einzelnen Kämpfer und loben eine vorzügliche Waffenthat.[665] Den Namen eines unbekannten Ritters kann man am besten bei ihnen erkunden.[666] Sobald das Ende des Tourniers verkündet ist, erfolgt die Preisverteilung, bei welcher der Herold ebenfalls eine Rolle spielt,[667] besonders die ersten unter ihnen, die 'roy des hyraus'.[668]

la voie Que au mostier, se Dieus m'avoie. — *660* C.C.5635: uns hiraus el chastel entra Qui nouvelles y aporta Que belle feste éu avoit. — *661* C.C.1050: Car hiraut matin s'atornerent, Par ces osteus maint chevalier Crient qu'il voisent au moustier . . . 7: . . . hiraut mainnent grant tintin, Par rues vont criant le cours: Or sus, chevaliers, il est jours. R.V.5865: Garchon d'armes et hirebiel . . . 7: Lendemain à prime de jour Vont huçant, chou est lor mestiers: Chevalier, alés as moustiers; S'oiés messe. C.C.1010: . . . li hiraut dient: Signour, Alés couchier, quar le matin. Vous ferons nous lever matin. — *662* B.M.2079: Li hyraut commança tout errant a crïer: Or tost, alés as rans entre vous, chevalier. — *663* D.M.517: A celui a le mance iras. Esc.3668: hiraut qu'esgardant les alerent, crioient: Or avant, seingnor. — *664* Gal.5957: Li heraulx le message emporte Que Galeren a Guygnant mande. — *665* L.Ch.762: Hiraut crient après et huient Au blanc chevalier qui tout vaint. L.Ch.786,7; 915—17. Clar.4858: Par ce s'escrient li hiraus: Messire Keus, or du bien faire! C.C.1669: Des hyraus qui crïent Coucy; Li autre crïent Chauvegny. C.C.1120—22; 1302,3; 1223,4. — D.M.415: Et hiraut crioient en l'eure: 417: La mance bien porter doit il. C.C.1359: Dont prirent hiraut à monstrer: Dames, or povés esgarder. Donner lor doit on par soulas Manches . . . Ch.L.2202,3. — *666* D.M.278: Li chevalier ne le connurent, Si demanderent as hiraus Se il avoit nullui entr'iaus Qui connëust le baceller. — *667* P.B.8235: Atant est partis li tornois . . . 7: Li banier ont le ban corné. — B.M. 2387: Mes dames, il couvient que vous aiez porté Le pris au chevalier a qui je (sel. le hiraut) l'ai donné. — *668* C.C.2011: Ly roy des hyraus qui la furent Erent pourveu si qu'il durent . . . 4: Pour donner le pris plus honneste.

Kap. XXVI. Die Dienerschaft.

[illegible] [illegible] Bedienstete.

Die allgemeinste Bezeichnung ist: serjant (ferner wohl auch [illegible]); eine etwas engere Bedeutung haben [illegible]. Eine durchgreifende Unterscheidung aller Bezeichnungen ist nach unsern Texten nicht durchzuführen, [illegible] alle mit einem dieser Ausdrücke Benannten gemeinschaftlich charakterisiere.[670] Gleichwohl [illegible] nach Stellung und Ansehen verschiedene Abstufungen unter ihnen, wie sich zum Teil schon aus den [illegible] ergiebt.[671] Höher stehen z. B. wohl der [illegible] und anfage.[672]

Einmal [illegible] wir etwas über die Kleidung, die ein Diener trägt: sie besteht aus [illegible].[673] Es ist anzunehmen, dass ein Herr seine Dienerschaft gut in der Kleidung hielt, da man geneigt war, von einem stattlichen Gefolge auf eine vornehme Herrschaft zu schliessen.[673]

Ueber die Wohnung der Dienerschaft erfahren wir nichts, ausser dass einmal berichtet wird, dass ein ‚chamberlenc' ein eigenes Haus besitze und sich eine Anzahl Bedienstete halte.[674]

Die Anrede geschieht in der 2. pers. sg. (L.C.185; Gal. [illegible]); jedoch kommen Ausnahmen vor. (L.M.[illegible]. Perc.[illegible] [illegible]. 4).

In den Augen seines Herrn war der Diener nur der Untergebene, der Befehlen ohne Widerspruch zu gehorchen hat.[675] Treue Dienste und Verschwiegenheit weiss er jedoch

---

[670] [illegible] Clar.[illegible] Perc.41881. Dol.10574. [illegible] chamberlenc [illegible]: Li maistre-serjanz. — 671. [illegible]: ... un anfage ... [illegible] une housse de burel [illegible] au sergent connoist on le [illegible]: Or me di se tu es en [illegible] gouvernal. Ça tu es bien montés sur un [illegible] que tu ne sers pas a official. Car taillies n'i est pas par [illegible] general. [illegible]: ... grant compaignie amenoient. Et bien resembloit as hernois Que li sire estoit cuens ou rois. Clar.4056. — 674 Fe.[illegible]: Mes pere est camberlens le roi. S'est sire de ceste maison. Caens ne herberge nus hom ... 1026: Et la mainnie et li sergent Mangierent a une autre table. — 675 Cl.3886: De

wohl zu schätzen und reich zu belohnen.[676] In den Augen Aermerer dagegen nahm der Diener einer vornehmen Herrschaft eine beneidenswerte Stellung ein: diesen sei es sicher leicht, sich höfischen Anstand zu eigen zu machen.[677]

Meist werden die Diener als gehorsam und verschwiegen geschildert[678] und besitzen das Vertrauen ihrer Herrschaft in hohem Grade.[679]

Das Bereich der Thätigkeit eines Dieners ist ein sehr ausgedehntes.[680] Am häufigsten wird seiner Beschäftigung während der Mahlzeiten Erwähnung gethan. Die Bediensteten stellen nämlich unter Anleitung des ‚seneschal' bezw. des ‚maistre-serjant' die Tafeln und Tische auf,[681] bedienen die Herrschaft während des Essens[682] und räumen nachher die Tafeln wieder fort.[683]

peor doit serjanz tranbler, Quant ses sire l'apele ou mande . . . 93: Amors sanz crieme et sanz peor Est feus sanz flame et sanz chalor. Gal. 1577: Sire, promesse ne loyers . . . 9: Ne me feroit ou cuer descendre Voulenté que tel gent (scl. sergenz etc.) amasse. Ne suis mie de cuer si basse. Gal.4029: Mais il n'a ancelle si basse Ceens ne garson qui y serve Qui . . . — E.E.6398: la rote de la gent menue — 6401: la grant rote. Gal.370: Je te commant et si te proi Comme mon homme et mon sergent. F.B.I,943: Vostre chambrelens, sire roi, S'il vous plaist, envoiez o moi: Car bien set vendre et acater, Et au besoing conseil doner. — *676* Gal.329: Si t'ay donné maint riche don. Or t'en demant le guerredon, Par si que grant preu t'en vendra. — Po.1509: Tot autresi come li rois A celui qui est son sergent Livre son or et son argent Et son avoir tot abandon Por merite et por guerredon. Gal.3584. — *677* Po.1494: . . . qui prudome sert, De son servise rien ne pert, Ainz i aprent et si gaaigne. L.H.159: Mes de ceo out le queor dolent Qu'il n'ert nurri entre tiel gent Ou il puist auques entendre Et afetement aprendre . . . 176: En la curt à un riche roi Te met, beau fiz, souz les serganz. — *678* Gal.408: Mais une paour me violle . . . 412: Si vous venez au repentir, Tost me ferez après occire . . . 415: Nel(e) dy pas pour moy excuser Que je ja (ne) vueille refuser Ce que vous m'en avez requis. — *679* Perc.20995: Gardés que jà ne soit séu Rien que vous i aiés véu. Die Herrin zum 'chamberlenc': L.Fr.197,339: Jeo eim le novel soldeier Eliduc, le bon chevalier . . . 195,275: Par un suen chamberlenc privé L'a requis, prié e mandé Qu'a li venist esbaneier. L.Fr.198,379. L.G.19: Molt ennoroit les chevaliers, Les serjanz et les escuiers. — *680* Tr.III,p.84,46: . . . chanberreres furaine Qui servent de grosses ovraine. A ce eis-lur li chanberlangs. — *681* Esc.14293: Adont fist Kez les tables metre a ses serganz Artus sagt zum seneschal: Perc.42667: Amis, alés as connestables Et dites qu'il metent les tables. D.G.333: Quant il est ore de mangier Li maistre-serjanz fait drecier La table et fait l'eve doner. — Perc.41879: . . . si metent la table Li serjant et li counestable. F.F.1137,8. — *682* D.G.3904: Li servant aportent les mes. Clar.273: La viande prent cus

Zur Tischbedienung gehören auch die **Mundschenken**, die ‚botellier' oder ‚eschançon'.[684]

Bei dieser Gelegenheit mag auch gleich derer gedacht werden, denen die Zubereitung der Speisen oblag; es sind die **Köche**,[685] die ‚quisinier' oder ‚queu'*) und die **Bäcker**, die ‚panetier'.[686] (Vgl. p. 54).

Ueber Obliegenheiten des Koches wird uns mehrfach berichtet. In der räucherigen[687] Küche zerlegt er die gelieferten Fleischstücke mit dem grossen, scharfen Küchenmesser[688] und kocht oder röstet das Fleisch, von geschlachteten Tieren, namentlich von Wildpret oder Fische oder Geflügel.[689]

Unter sich hat der Koch noch wieder die Küchenjungen, die ihm das nötige Holz und Wasser zutragen, das Geschirr abwaschen und Feuer anzünden.[690] Der erste der Köche heisst ‚mestre queu' (C.C.8000). Die ‚escorcheor' häuten das

la table Que mis i ot le conestable. M.B.2275: Quant li serjant le commanderent Li trompeeur l'iawe cornerent. Dol.10767: Il esgardoit les conestables Qui tenoient les coutiax des tables Et s'avoient les bacins d'argent. — *683* Dol.10873: Tantost corrent oster la table Li sergent et li conestable. P.B.3843; Clar.5399—5400: Ch.Esp.1223—4. — *684* F.F.6194: Li serjant et li eschançon Aportent le vin. E.E.6399: botoiller. J.2274. Cléom.9254. E.E.2052: botoilliers. J.1111: Li eschancon font lor mestier: Par mi les tables metent vin. J.B.5192, 4610: boutillier. — *685* F.F.1136: . . . li queu orent atourné Le mengier. J.B.5072—76. M.B.676: Tut li quisinier ou palès. — *686* J.B.4609: Pain fist venir du boulengier, Panetier quist et boutillier. Ainsi comme il vit faire a court. (cf. p. 54). E.E.2051: panetiers. J.B.5192. Dol.9522: il comandait au panetier Que del pain as chiens fust pëue. — *687* V.B.320: Mais la fumée et li kaline Li est ferue en mi le vis Et li vallès ce m'est à vis, Est alés vers une fenestre Por che que il ne pot plus estre En la fumiere quil greva. Fe.6922: Durement fument ces cuisines. — *688* M.B.681: Un grant coutel a quisinier Qui sert de la car despicier, A sour le dreceoir trouvé. Par maintes fois l'ot esprové Ses maistres pour bon et taillant: D'un cisne merveillous et grant En colpast a un colp l'esquine. Gal.3391: . . . les cousteaux par ses cuisines Dont cil queu les viandes couppent. J.B.4612—15. — *689* R.V.487: Li keu as viandes entendent . . . 9: Oisiaus en rost et venison Orent assés et poisson frès. Perc.16403: . . . uns nains rostissoit I paon . . . 6: Et si estoit bien atournés En I grant espoi de pumier; . . . 10: Et del torner ne se fait lent. — *690* G.G.153: Il ert issi, en la meison, Esqueler à une quistron. L.H.242: Et un keu le roi le retint. — L.H.245: Merveillous fès poeit lever, Busche tailler, ewe porter. Les esquieles recevoit, Et après manger les lavoit. L.H.479: De porter fors nos chaudrons Et nos pieles et nos ploms. — Perc.3747: Et li keut ne sont pas wyseus. Cil garçon alument les feus Ès quisines.

*) Schultz I p. 45; 293.

erlegte Wild ab.[691] An Achtung stand der Koch nicht höher als die übrige Dienerschaft. (Anrede: tu, C.C.8010). Er muss unbedingt gehorchen und wird gelegentlich arg verspottet.[692] Dass der Koch die besten Stücke für sich nimmt, findet besondere Erwähnung.[693]

Auch ausser den Mahlzeiten waren die Diener durch Aufwartung ihres Herrn und der Gäste desselben in Anspruch genommen. Sie sind beim An- und Umkleiden und Anlegen der Rüstung behilflich,[694] bereiten die Lagerstätten,[695] führen Bestellungen aus und dergl. mehr.[696] Sind sie des Schreibens kundig, so wird ihnen die Abfassung von Briefen aufgetragen.[697]

Ein grosser Herr pflegte nie ohne grösseres Gefolge zu reisen. Unterwegs müssen die Diener für seine Bequemlichkeit sorgen.[698] Nach dem Ort, an dem der Herr speisen oder übernachten will, werden sie, oft unter Leitung des seneschal, vorausgeschickt, um Quartier zu besorgen und alles Nötige vorzubereiten.[699]

au mangier quire. — *691* G.P.3012: La val en cele grant quisine A escorcié bestes pluisors . . . 3059: . . . escorcheors Qui escorchoient cers et ors. — *692* Als das Essen nicht zur rechten Zeit fertig ist, wird zu ihm gesagt: B.M.402: . . . Si soiez vous pendus! Ja de vous en avra grant planté de batus, Car vesci monseigneur ou il est descendus. — L.H.1013: cel mien quistron . . . 5: Que me vient terre demander. Mes keus ferai à lui juster Od trepez et od chaudrons, Od paeles et od ploms. L.H.327,8. Er gleicht einem: Clar.3857: . . . gaignon Qui est norriz en la cuisine. — *693* Gal.3391: cil queu . . . 2: Qui des meilleurs morsiaux s'encoupent. Vgl. *787a*. — *694* Ch.Esp.6089: Si l'en ont chambelenc mené Desarmé l'ont et atorné Et li font uiestir reube neuue. Perc.18518: Et li cambrelens a armé Biel et bien le segnor de Lis. Perc.19004. 5. — D.G. 9617—19. — *695* B.J.4396: Li canberlenc ont fait un lit. B.I.4401. Tr.III,p.84,40: . . . les forainces chanberreres Ki servent del furain mester, Del liz aturner, des chief laver, Des altres choses aprester. — *696* B.M. 52: Si ala tout errant huchier I messagier Et li a dit: Amis, il te faut chevauchier . . . 5: Va querre mes barons. V.R.3840: Li mesages del bois issi . . . 2: Si vint batant par I voie, A pié, I baston en sa main. W.B.10612: Sergans aler, sergans venir, Et ostex saisir et porprandre; maisons veair, cortines tandre. — Cléom.9214: . . . li chambellens jà li ot Iluec son cheval amené. — *697* J.167: Et a un chanberlenc les fist Maintenant metre en escrit. — *698* Perc.18214: Nos menrons avec nous De cascun mestier II serjans. Cléom.9253,4; F.B.II,1791; Tr.II,p.84,25: Vienent garzun, vienent vatlet, Vienent séuz, vienent brachet E li curliu e li veltrier E li cuistruns e li bernier E mareschals e herberjurs . . . 39: A tant eis-lur les lavenderes. J.2274—7. — *699* L.M.374: Il apela son senescal. Alés, dist-il, là fors veïr U jo porrai anuit gésir. — L.M.378: Les canberlens a apelés: Issiés, fait-[il], çà fors od moi, Si atornés l'ostel

Auch zur Feldarbeit und zum Landbau werden die ‚serjant' herangezogen.[700]

Die Kriegsknechte*) werden ebenfalls ‚serjant' genannt. Sie bilden den grösseren, aber minder wichtigen Teil der Heere.[701] Sie kämpfen meist zu Fuss[702] und heissen deshalb auch wohl ‚serjant a pié' (D.G.13563), ‚gent de pié' (Esc.19086), ‚piétaille' (Clar.20993), seltener zu Pferd[703] wie die Ritter (seriant a cheual Ch.Esp.9402). Nach der Bewaffnung mit Pfeil und Bogen heissen sie auch ‚arbalestier', ‚archier'.[704]

Die ‚forrier' besorgen im Kriege den Lebensunterhalt für das Heer.[705]

Die zur Bewachung des ruhenden Heeres ausgestellten Posten heissen ‚escargaites'.[706] Ebenso, resp. ‚gardes' heissen die Nachtwächter in den Städten.[707]

le roi. J.934—6; J.B.5072: Dusk'a Luisarces ne finerent, Ou leur disners estoit ja quis. Car un leur keu, qui en ert duis, Avoient devant envoiié. Qui leur eut tout apparillié. E.E.6397—6401. — *700* Perc.1203: Et li serjant aparellierent Le tiere et si le gaaingnierent; Et, quant il les orent arées, De blet les ont moult bien semées. Perc.1120—23. — *701* J.4431: I ot bien trois mil(e) chivalers Ou armes et o buens destriers Et plus de diz mile serjant. Cl.1457. G.P.5468: As defois corent li serjant, Li connestable et li borgois. F.F.3656—8. — *702* Bl.4040: A IV mile chevaliers, Si sont XX mil serjant à pié. Cl.6684: . . . de chevaliers anplira Mil nes et de serjanz trois mile. Esc.19086: V mile furent sanz la gent de pié qui d'auz se tindrent pres. J.4428,9. — D.G.11651: . . . li serjant à pié s'armerent. Esc.19114. D.M.1529: O gens d'armes et o pietaille J.4429: serjanz a pié. D.G.12334. — *703* D.G.14024: .VIIC. serjant tot monté. — *704* Cl.1991: Ou mout avoit arbalestiers Et serjanz de divers mestiers, Qui portoient diverses armes. D.G.12337. G.P.5470,1. Clar. 18241—4, 20043,4. Clar.1771: . . . noz genz de pié . . . 2: Et noz archiers et no mainiee. Clar.1777,8; 1851—3. Clar.17094: Mes un carrel son cheval fiert D'un aubalestier. Bl.4153: Devant sont li arbalestier, Et mult bien traient li archier. G.G.5123: De ses husecarles mulz oscistrent, E se meis[n]ies plusurs malmistrent. ?5486: Buzecharles. cf. Anm. — G.G.791: veors. — *705* Clar.14197: Li forrier vont par la contrée Mainte riche vile ont robée Prennent bués, vaches et berbiz. Oct.1695—8. J.B.5192: 'fouriers' ein Hofbedienter. — *706* Cl.1717: Car les eschargueites les voient Qui l'ost eschargueitier devoient. W.B.413,5. — *707* A.N.14,24: les escargaites de le vile venoient tote une rue s'avoient les espées traites desos les capes. Dol.8161: De ceu li (scl. dem Diebe) fut trop meschëut Que les gardes l'orent vëut Qui par nuit la citeit gardoient . . . 9: . . . tuit

*) Schultz II, p. 169—192.

Zur Sicherung vor feindlichem Angriff war durch Anstellung von Turmwächtern ‚gaites' Sorge getragen, die durch Hornsignale die Stadt- oder Burgbewohner bei Gefahr alarmieren konnten.[708] Ansehen und Anrede bieten keine abweichenden Gesichtspunkte (tu: Cleom.14743, 14772; vous: Cléom.14693). Der Anbruch des Tages wird von ihnen durch Hornruf verkündet.[709] Als hervorragende Musiker werden die ‚gaites' gelegentlich gerühmt.[710]

‚gaite' bezeichnet einmal auch den Pförtner oder Thürhüter, der sonst gewöhnlich ‚portier' oder ‚huissier' heisst.[711] Er bewacht den Eingang zum Schloss, öffnet Einlass Begehrenden das Thor[712] und schliesst dieses wieder. Unbefugten verwehrt er den Eintritt.[713]

‚gardes' anderer Art sind jene Verachteten, die im Orient die Haremsgemächer bewachten.[714]

Der Gefangenwärter wird ‚cartrier' genannt.[715]

III furent pris. — *708* J.2961: Les gaites, qui es tors estoient, Cornent, crient, quant il les voient. Clar.1296: Les gaites sor les tors monterent, Qui toute nuit eschaugueterent Jusqu'au demain au point del jour. Clar. 1752,3. — V.R.3198: Maintenant li cris commença Car les gaites les ont vëus. — *709* D.G.13260: Cant les gaites le jor cornerent. V.R.2549: La gaite qui le jor corna. Perc.41655. Cléom.14679: Uns hom qui gaitoit sor la tour Tout errant ot corné le jour. Perc.4304: Vous mëustes ains que la gaite Eust huimain l'aube cornée. — *710* Perc.18563: Les gaites oient qui cornoient Et buisines qui fresteloient; Ains Dix nul estrument ne fist K'à nule gaite covenist K'el castiel n'oïssiés corner. — *711* tu: F.F.4468, 7421, Ch.L.5218. vous: Oct.3237; F.B.I,1982. — *712* Ch.L.4876: Tantost com la guete la voit . . . 8: . . . la clef de la porte prent Si li oevre. — F.B.I,2005: portiers = F.B.I,1939: huissier. — Clar.26841: A son portoir le demanda. Cil dist, qu'il s'en estoit alez, Dez que li ponz fu avalez Au main. — B.M.1880: A la porte a feru grant cop d'un grant martel. 1888: . . . la porte Qui fu toute de chaisne et de fer grande et forte, Il i bouta la clef et puis si l'a ens torte. F.F. 4468: Lai-moi, fet-il, laiens aler; . . . 74: Li a la porte desfermée Li portiers. Oct.3238: Dist li portiers: Je l'ouerroi. Cléom.7693—5. — F.F. 7429: Li guichet ovri, plus n'atent, Et cil i entra maintenant, Puis a la porte refermée. — *713* Bl.8: Jà n'ëust huissier à sa porte Clers ne borgois ne chevalier. G.G.5099: Franc fiu aveient ces ussers Ki afereit à lur mesters. — *714* F.B.I,1683: Les gardes qui en la tor sont, Les genitaires pas n'en-ont. 1686: . . . le maistre le plus sage . . . 9: . . . Del mangier sert et del lit faire: Li mastins est fel deputaire. Cl.6781: . . . chastrez an anfance. De çaus n'est crieme ne dotance, Qu'amors les lit an son liien. — *715* M.B.941, 960, 1015. M.B.850: Du courtois cartrier vous diron. — *716* Dol.2834: Maintenant son huchéor mande Et tost et isnel

Der öffentliche Ausrufer heisst: huchéor, criere und auch wohl somonéor.[716]

Zum Haushalte eines grossen Herrn gehörte auch wohl der ‚Hofnarr',[717] der durch seine Spässe die Gesellschaft erheiterte, auch schon durch die äussere Erscheinung komisch zu wirken suchte.[718] Bei manchen kam er allerdings mit seinen Spässen schlecht an.[719]

b. Die weibliche Dienerschaft.

Bezeichnungen für die Dienerin sind: ancele, chamberiere, mescine, mescinete, suivante, pucele. Alle diese Benennungen werden aber zugleich auch auf Damen ritterlichen Standes angewandt, die zur Hofhaltung grosser Herren oder Fürsten gehörten.[720] Eine strenge Scheidung lässt sich hier nicht durchführen, wenn sich einzelne Differenzpunkte auch konstatieren lassen, wie z. B. in der Anrede,[721] dem kennzeichnenden ‚gentilz fame' (C.C.4746) und dergl. mehr.

Wenn schon die Stellung der zum Hofhalt gehörenden ‚damoisele' keine sehr angenehme oder hochangesehene war, wenn sie manchen Zumutungen und Kränkungen ausgesetzt

li comande Que voist par la cité noncier. 5216: Li huchieres partout le crie. Dol.2860: Li crieres par tout cria. — P.B.2889: Par matinet, droit al cler jor, Sont monté li somonëor Et font monter ces cevaliers. — *717* Fe.1456: sos; Fe.6200: sot; Perc.2246. — fol: Tr.I,231,366; Tr.II 102,265; 145,165; 99,207; Fe.6189. M.P.104,17: comme fols et maçue. — *718* Fe.1456: Li sos . . . En haut commencha a hucier. — Tr.II, 102,265: . . . le fol . . . le pel el col. 145,165: Rere se fit dreit cum[e] fol. — 168. Tr.I,231,366. Tr.II,99,207: Od les forces haut se tundi, Ben senble fol u esturdi, En après se tundi en croiz. — *719* Fe.6189—95. Fe.6200: Au sot le (scl. un hansart) jeta erranment. Perc.2246: . . . I sot, Lés une ceminée estant; Si le bouta el fu ardant Del pié par courous et par ire.

720 Urrake P.B.6208: Qui od li est en liu d'ancele: Por quant n'est povre ne frarine; Fille est de roi et de roïne. C.C.4746,7; 2223. L.Fr. 14,246: Une pucele a sun servise li aveit sis sire bailliée, sa niece ert, fille sa sorur. L.Fr.124,30 ff. — *721* V.R.1962: Counais le tu? R.V.2696: Véis-tu . . . C.C.5709: . . . Chiere amie, coument Le faites-vous? C.C.4893; 2392. — *722* C.C.4614: Je sai bien que plus amés haut Que ceste damoiselle. R.V.2749, 50. C.C.5108—11. — C.C.2282: . . . dirés que vous amés Ma chamberiere de chéens. 2223: Car c'est ma cousine germaine. Diese sagt: C.C.3659: J'ainme trop mieus estre encoupée Que ma dame en fust diffamée. V.R.3676—82; Dol.3717—26. V.R.3683: Cele nuit jurent dui et dui. — Perc.2242: Si li (der puchièle) done cop si estout De sa

war,[722] so muss man wohl annehmen, dass der ‚Dienerin' mindestens nicht mehr Achtung und Rücksicht gezollt wurde.[723]

Bescheidene Zurückhaltung ziemt der Dienerin.[724] Ist sie klug und von erprobter Treue, so wird auf ihren Rat viel Wert gelegt.[725] Reicher Lohn von der Herrschaft bleibt dann nicht aus.[726] Zuweilen missbraucht sie aber ihre Vertrauensstellung und sucht zum Bösen anzuraten.[727]

Die Dienerin hilft der Herrin bei der Toillette,[728] beschäftigt sich in der Küche und im ganzen Haushalt.[729] Sie schreibt auch wohl Briefe für die Gebieterin, was ihr allerdings recht langsam von der Hand geht.[730] Von den Hoffräulein hören wir auch wohl, dass sie tapfere Ritter bedienen; so sind sie ihnen z. B. beim An- und Ablegen der Rüstung behilflich.[731]

‚nourrice' bezeichnet die Amme*) und auch die Kinderfrau oder Erzieherin.[732] Die Kleidung der nourrice ist nicht

paume en la face tenre Qu'il le fist à la tiere estendre. — *723* Gal.4029: Mais il n'a ancelle si basse Ceens ne garson qui y serve. M.B.1629,30. G.P.901—3. — *724* Esc.21752: d'Andriuete nul plait ne tient qui touz jors se traioit arriere aussi conme une chamberiere. — *725* L.Ch.157: . . . avoit en conpagnie Une damoisielle ensengnie En tous biens, qui li enortoit Ensi que raisons l'aportoit. C.C.2361—71. C.C.3611: A cel consel fu appellée La damoiselle, car senée Estoit, et de bon avis plaine. V.R.1948: Or soit issi com vos volés. — *726* L.Ch.1527: Ele ot pour son present X livres; Or li donnés pour son sierviche La millour robe et la plus riche Que vos avés. L.Ch.1022,3. D.G.6574. — *727* L.Ch.227: Ne jà n'en feriés à blasmer De bien et loyalment amer Un preu bacheler souffisant . . . 238: Car messires est mais vielz hon Poi ara en lui de solas. L.Ch. 208, 337—46, 522—4. *728* D.G.3092: Une molt jone meschinete . . . 4: Devant la damoisele tient Un mireor. Ch.Esp.7334: Mais ie n'ai seriant ne pucele Ne nului ki me puisse aidier. D.G.7210—3. Tr.I,107,2178 f. Perc.3264: Sans meskine et sans camberière Se viesti et aparella. — *729* E.E.479: li uauasors seriant n'auoit fors un tot seul, qui le seruoit, ne chamberiere ne meschine. cil atornoit en la cuisine. — M.B.5325: Moult bel commencha a servir Et tout l'ostel a maintenir. Les cles au sanateur porta. Perc.12093: Laiens ot une sarrasine Qui est des cambres la roïne. — *730* C.C.3105: Je meïsmes escrire say, De l'escrire bien ouverray, Et vous afait deviserés Ce que vous mander li vorrés. C.C. 2848: Plus n'ot d'escrire avoir loisir, Car elle escrivoit lentement. — *731* R.B.802: . . . les dames l'ont deliuré De la robe qu'il ot uiestue Et une cuue ont destolue, Sont ens le uallet bien baigniet. F.F.1317—22. P.B.6810. D.G.1274: Lors li lacierent la ventaille Il pucelles. D.G.1267,8. Clar. 1250: Desarmer les fait ses puceles. — *732* B.M.1869: . . . je vous

*) Schultz I p. 101.

besonders kostbar.[733] Für fürstliche Säuglinge suchte man, falls die Mutter nicht selbst nähren konnte, gerne Ammen guter Herkunft.[734] Die Kinder sind natürlich sehr anhänglich an ihre Amme und belohnen sie später meist in reichem Masse.[735] Frauenerziehung galt allerdings für einen jungen Rittersohn für ungeeignet'[736] (vgl. Müller, a. a. O. 340 bis 50).

Manchmal bleiben die ‚nourrices' bei ihren Pfleglingen, selbst wenn diese längst erwachsen sind und stehen ihnen mit Rat und That zur Seite.[737] Der Einfluss, den sie über das Kind gewonnen hatten, bleibt auch für die Zukunft in hohem Grade bestehen[738] und so nehmen sie unter den übrigen, dem Hof- und Haushalt Angehörigen eine einflussreiche und angesehene Stellung ein.[739] Bezeichnet werden diese Damen gewöhnlich mit ‚maistre' oder ‚maistresse', ein Name, der überhaupt auf die vertraute Gesellschafterin, resp. auch Überwacherin einer Dame Anwendung zu finden scheint.[740] Die Herkunft der ‚maistre' bleibt oft zweifelhaft. Zuweilen ist sie höfischer Abstammung, dann wieder ist sie

requier C'une nourice aions. R.B.671. F.B.I,181: Une payene l'alaitoit. M.B.5291. Gal.1120—23. — F.B.I.177: Livré l'ont a la damoisele Por cou qu'ele estoit sage et bele, A norrir et a maistroier, Fors seulement de l'alaitier. F.F.6519: IIII norrices le gardoient Dol.1177: ja nel reméust Devant VII ans de sa norrice. — *733* M.B.4860: Tel robe ne si bien taillie Com vous avés n'ont pas norices Ja d'avoir ne seront si rices. — *734* B.M.1867: Car je n'ai point de lait. Gal.7341,2. — Gal.1110: Extroicte de haulte orine . . . 2: Ne veulent mie que l'alet Mal enseignée ne villaine. Gal.1037 f. — *735* B.M.2925: C'est ma mére de lait. 2854: Chiére mére. — B.M.1970: Dame, vous plairoit il a garder nostre enfant . . . 2: Et se bien le gardés, vous avrés du mien tant . . . 1990,1. B.M.2933—35. — *736* Gal.1685: Si dira l'en que vous serez Nourriz soubz p(e)liçons de nonnains. — *737* Cl.3002: Sa mestre avoit non Thessala Qui l'avoit norrie d'anfance. R.B.257 f. — R.B.281; 445: Reconfortés, ma bielle fille. 449: Ensi la uielle le conforte — *738* Anreden: R.B.257: Mere, mere. Cl.6306: . . . Bien soiiez vos venue, mestre. Cl.5469: Mestre, an vostre garde me met. Ch.L.1591: La dameisele estoit si bien De sa dame que nule rien A dire ne li redotast A que que la chose montast. — *739* Die mestre war: Ch.L.4355: . . . si boene amie Et tel consoil et tele aïe, Qui a la cort por nos estoit! Par son consoil nos revestoit Ma dame de ses robes veires. — *740* Ch.L. 1595: ele estoit sa mestre et sa garde. R.V.3096: Sa maistre apiele qui le garde (3395: maistresse.) Tr.II,16,325: Plus de moi estes à blasmer. Quant vus me devriez garder E dunc moi féistes hunir. II,23,475: En vostre gard[e] la commant, Cunveivez vus en desornamant.

den verworfensten Schichten des Volkes entsprungen.[741] Für ihre Ergebenheit und mannigfachen Dienste erwartet sie von der Herrin reiche Belohnung.[743] Eine verräterische ‚maistre' wird dagegen strenge gestraft.[743]

Kap. XXVII. Der Jäger.*)

Bezeichnungen für den Jäger sind: veneor, forestier, fauconnier, archier, chaceor,[744] riveour (Perc.4704). Der Treiber heisst: bernier (L.Fr.8,78, Tr.III,84,28). Der Meuteführer wird braconnier genannt (Dol.9184).[745]

Viele ‚forestier' und auch manche der ‚veneor' werden direkt Ritter genannt.[746] Diesen kam natürlich die Anrede ‚vous' zu.[747] Diese Herren, denen die Verwaltung bestimmter Walddistrikte übertragen war, waren hoch angesehen, reich und bewohnten schöne Häuser und Schlösser.[748] Die ge-

Or est Ysolt desuz la main E desuz le conseil Brenguein. — *741* Cléom. 10505: C'ert la maistresse Clarmondine . . . 9: Ele est ma niece de Il lez' sagt ein chevalier. R.V.668,3386: dame. — R.V.500: Molt estoit desloiaus sorchiere . . . 2: Fille ert Gontacle le larron; Cil l'ot d'une fausse béguine Qui maint meschief fist de s'eskine. — *742* R.B.445: Reconfortés ma bielle fille. R.B.293, 4. R.V.3412—7. Ch.L.1853 f. — Tr.II.8,153: Quant [vus] me vulez marier, Pur quei ne me dunast[es] vus A un hume chevalerus? — *743* R.V.6569: Plainne caudière de cendrée A fait metre desour I fu; La vielle dedens mise fu. Ch.L.4311 ff.

744 venéor: W.B.1521, Fe.111, L.G.271, L.M.73, Dol.9184, Ch.Esp.8822, Perc.15429. — forestier: F.F.2087, Clar.13120, L.M.72. fauconnier: Cléom. 6709. — archier: D.G.10458. G.G.6230. Perc.4704: arciers. chaceor: V.R.1551. Dol.9565: Querant aloit par la forest Si com drois de chaceor est. — *745* Bartsch, Chrestomathie de l'ancien français 1880⁴. p. 226,40. — *746* Der Ritter Gal.5653: . . . le preu Rigal, Qui filz est au forestier Blon. — Clar.18594: un hostel . . . Qui estoit a I chevalier; Roy Urien iert forestier. F.F.2023,4: — venéour: Perc.22955: = boins chevaliers. B.J.1351,5. B.J.1846: D'un mal chevalier veneor. — *747* Perc.22909: Sire, ù irés, dites-le moi. V.R.1611: Estés, signors, sëur soïés. V.R.1676. — *748* Bl.501: . . . forestier, Qui le boscage doit gaitier. G.G.6228: Ses justisers par son païs, Par ses forestz ses foresters setzt der König ein. W.B.819: Li rois, fait-il, a fait, véer C'on ni alt chachier, ne berser . . . 822: En la forest. — Clar.13601: . . . li forestiers Estoit I cortois chevaliers. B.J.1351: Li venere . . . 5: Chevaliers fu de haut parage. L.Fr.187,39—40. Esc.12629: car li forestiers estoit riches et si n'estoit avers ne chiches . . . Bl.450: . . . la maison au forestier; N'est pas maisons,

*) Im Uebrigen verweise ich auf: Bormann ‚Die Jagd in den afrz. Artus- und Abenteuerromanen. A. A. LXVIII und Schultz l., p. 342—379.

wöhnlichen Jäger standen jedoch mit der übrigen Dienerschaft auf einer Stufe.[749]

Kap. XXVIII. Beamte.*)

Beamte bürgerlichen Standes sind der prévôt, der visconte und der voier (Ch.L.604: . . . prevost ne voier, Wegeaufseher. R.V.6297: voier.)[750] Der Prévôt — denn nur über ihn erfahren wir etwas Genaueres — ist ein wohlhabender, selbst reicher Mann, bei dem sogar sein Herr in Geldverlegenheiten seine Zuflucht nimmt.[751] Als reicher Mann gewinnt er selbstverständlich auch an Ansehen und Bedeutung.[752] Die Anrede geschieht in der pluralen Form.[753] Auch der ‚visconte' ist reich und geachtet.[754]

Dass der prévôt nicht ritterbürtig ist, zeigt sich schon in der ehrerbietigen Unterordnung, mit der er sich Vornehmen gefällig zu erweisen sucht.[755] Nie wagt er es, sich ungehorsam zu zeigen, oder Drohungen seines Herrn trotzen zu wollen.[756] Vom ‚visconte' gilt Aehnliches.[757]

ains est castiaus . . . 52: Fremés de mur et de quarriaus. F.F.2023,4. Perc.22905. — *749* Perc.7986: . . . venéor apriès venoient . . . 8: Et apriès haces et siergans . . . 90: Et après chevalier venoient. D.G.10763: Je sui ses hom et ses venere. Anrede mit tu: D.G.3784. L.Fr.159,194. Sein Geschäft (mestier) ist z. B.: d'oisels prendre L.Fr.158,182.

750 Bl.1444: Va. si amaine le borgois, Le boin provost de france orine. A.P.1735. Bl.1521. Dem 'visconte' wird von seinem Herrn befohlen, dass er Nicolete A.N.4.13: donasse un baceler qui du pain li gaegnast par honor. A.N.6.17. — Tr.II.65.1405: vescunte. — *751* R.B.4275: Vous auez I preuost riche homme, De son auoir ne set la somme. Mandés li qu'il uous fache aye Sour les rentes de Mangorye. Bl.1482: Et si aroit tos mes deniers Et mon tresor et ma rikece. — R.B.4295: . . . m'aidiés de III M. liures, Ceste chité toute deliure De Mangorie soit en gage. — *752* Vgl. die Anreden: sire Bl.1719. 2059. sire provost Bl.1454. 1460. Gentilz preuoz R.B.4294. Clar.5995: Quant li roys ot ceste novele . . . 6: Au prevost court et si l'embrace. Baise li la bouche et la face. — *753* R.B.4295. Bl.1510. 1735. 1729. — *754* A.N.4.19: li visquens estoit mout rices hom si avoit un rice palais. A.N.4,4: sire visquens. — *755* Clar.5358: Le compaignons a liée chiere Herberga I prevost la nuit . . . 61: Assez lor fist soulaz et joie Et bien veuit, que si voisin l'oie. Clar.5401 f. Bl.1571: Ses filles prie da servir Le damoisel à son plaisir. Bl.1219: Li provos son espiel li porte. Bl.1181. — *756* Bl.1494: Ja nule n'en iert noçoié De vos filles, je vous desfent Bl.997 f. — *757* A.N.

*) Vaublanc I p. 12,173, 200—210.

Die Tochter eines prévôt war keine ebenbürtige Partie für einen Ritter.[758] Fürstliche Gunst mochte natürlich auch hier den Standesunterschied übersehen machen.[759]

Von Charakter ist der prévôt gastfreundlich, freigebig und ohne Falsch.[760] Seine Bildung scheint nicht unbedeutend gewesen zu sein; er ist sprach- und heilkundig.[761] Sein Amt trägt er zu Lehen,*) dessen er bei Ungehorsam verlustig gehen kann.[762] Er, wie auch der visconte, findet Verwendung als Verwaltungs- und Polizeibeamter.[763] Verordnungen seines Gebieters bringt er zur Kenntnis der Bürger.[764] Auch im Zolldienst wird er beschäftigt.[765] Seine Töchter finden wir als Dienerinnen der Herrin am Hofe.[766]

Der Dollmetscher heisst ‚druguemant'.[767]

Die Bezeichnung p o n t o n i e r, passt auf den Fährmann[768]

4,14: Mais puis que vostre volentés est et vos bons je l'envoierai en tel tere . . . Or gardés vous, fait li quens Garins. Grans maus vos en porroit venir. — *758* Bl.1491: Vo fille ne prendroit il mie Car mult a plus cortoise amie . . . 1521: Fille a borgois ne prendroit mie. Bl.1478—83. — *759* Bl.1733: Ains I mois ierent mariées Et à II chevaliers données . . . 6: Marier les vaurai del nostre. Bl.3088: Doi conte les ont espousées. Bl.1508—10. — *760* Clar.5363: Car larges fut et despendanz Et a mainz chevaliers aidanz Car molt amoit chevalerie. . . . 5401: Li prevoz, ou point n'avoit guile. — *761* Bl.2901: Et li provos estoit boins clers Et de pluisors langages fers; En latin li a dit . . . Bl.1435: Faites moi le provost mander . . . 7: Clers est et boins cirurgiens Et boins maistres fisiciens. — *762* A.N.4,2: visconte de le vile qui ses hon estoit. Bl.997: Se li provos ne le me rent, Il en perdra son casement. — *763* W.B.8176: Si fist viscontes et provos Qui ses demaines restoraissent Et qui ses rentes li gardaissent. M.B.846: Ses senescals et si prevost Demorerent par son commant Por Joie mettre à torment. M.Br.2063: Dedenz a mis provoz majors Selunc les causes jugeürs. M.B.1179: Avoec auls estoit li prevos, Pour chou qu'il ne fuissent tant os Que il entr'aus eüst mellée. — *764* Bl.3980: Ains fait crier isnelement En IIII pars de la cité Çou que sa dame a commandé. G.P.3972: Donques a fait son ban crier. — *765* F.B.I,1222: Maint hõme i avoit en travail: Ou soit a droit ou soit a tort, Tout lor estuet mostrer au port Et rendre au prevost lor avoir Por esgarder s'il diront voir. . . . . 1238: la coustume qui est grant. — *766* Bl.1729: Et vos II filles m'envoiés . . . Jou les voel andeus retenir En ma chambre por moi servir. — *767* Cl.3959: . . . un suen druguemant Qui greu savoit et alemant. — *768* F.B.I,1291: Il n'i avoit planche ne pont . . . 3: Mais au rivage un cor avoit, Qui a un pel pendus estoit. Li venant a celui cornoient Et le pontonier apeloient . . . 1302: El chalant sont mis li somiers Atant

*) Warnkönig I, 210.

und auf einen Beamten, der Brückenzoll erhebt.[769] Er ist reich und angesehen.[770]

Der ‚maire' wird Perc.1010 als chevalier bezeichnet. Er ist der erste der ‚maisnie'.[771]

Der ‚avuëz' = Vogt ist ein wohlhabender Mann und Herr eines grösseren Landkomplexes.[772]

Der ‚gardans de la cité' wird D.M.1523 erwähnt. Vom ‚gardein' ist G.G.2839 die Rede.[773]

Gleichfalls scheint die Bezeichnung ‚chastelain' oft ein Titel für Beamte gewesen zu sein. Derselbe ist Anführer (chievetaine Esc.23556) des Kriegsvolkes einer Stadt[774] und als solcher recht angesehen.[775] Oft wird mit ‚chastelain' auch der Besitzer einer Burg (chastel) benannt.[776]

Eine dem ‚chastelain' ähnliche Stellung wird der ‚baillif' gehabt haben.[777] Beide Bezeichnungen wechseln

commencent a nagier Et marcéant et notonnier. — *769* F.B.I,1339: Un flum . . . 40: Quant en arez passé le pont, Dont troverez le pontonier Mes compains est . . . 45: De nos deus pors somes compaing, Parmi partomes le gaaing. F.B.II,2339: Li rois i a son pontonier, Qui ne le sert d'autre mestier; Ainz prant la rente son seignor Trois mille onces d'or chascun jor. F.B.II,1359: Ja a cel pont hom ne passast, Quatre deniers ne li donast, Et puis quatre cil a cheval. — *770* F.B.I,1343: En Babiloine est riches hom Grant tor i a et fort maison. Anrede: F.B.I,1441: Biaus dous sire. F.B.II,2357: Sire . . . Tien. — *771* Perc. 1009: biaus sire ciers, Preudom estes et chevaliers. 1078: majeur, 1175: mères. Perc.995: Maires, bien soiés-vos venus. P.B.354. Seine Töchter heissen: Perc.975: damoseles. vgl. 168—170. — Perc.1132: . . . son major Qui mena tote sa maisnie. — *772* L.Fr.123,13: De Carueńt fu avuëz e del païs sire clamez. . . . 124,21: De halte gent fu la pucele . . . 3: qui al riche hume fu donée. — *773* Der guardein de la terre L.Fr.195,270 ist ein chevalier. — *774* Esc.10917: mais li chastelains aüner Ot fait les homes de la vile Qui estoient prez de trois mile . . . 25: Et par le conseil du comun Et du chastelain, ce me samble, Jure et aliie ensamble Contre Ayglin. R.B.3839: Alés, faites armer uo gent. R.V.336: . . . chastelain signor Herbert. Esc.23556: n'il n'i avoit nul chievetaine que seulement le chastelain. — *775* R.B.1533: Castelain frere, or tos courés . . . 45: . . . le castelain Appielle qui n'est pas uilain. Doch erhält er Vorwürfe R.B.1617: Dieus, fait la dame, castelain! Con nous doit tenir a uilain . . . 1624: De son uassal ensi parolle. — *776* Oct.46: La fu li grans assemblëis De rois, de dus, de chastelains, De chevaliers et de uilains. D.G.15229: De Procidas le chastelain. Le chastelain de Coucy, C.C. Der ‚chastelain' ist ein Ritter und gehört oft zu den höchsten Würdenträgern des Reiches. A.Y.4585: Le vint li castelains veoir Et tuit li autre cevalier. — D.G.15229: De Procidas le chastelain A fait son baillieu soverain. Tote sa terre li commande, Gonfanoier l'a fait d'Yrlande.

auch.[778] Er hat Büttel ‚bediel' unter sich.[779] Von den ‚bediel' als Dienern des Gesetzes ist noch M.B.818 f. die Rede.[780]

Von Senatoren, wie vom Senat (sené W.B.3962) ist fast nur die Rede, wenn Rom in Frage kommt.[781] Der Senator ist reich und mächtig und erscheint als Richter und Feldherr.[782]

Ich habe in diesem Kapitel z. T. ritterliche Verhältnisse berührt, die streng genommen erst im folgenden Abschnitt hätten Behandlung finden müssen. Mein Verfahren mag darin sein Rechtfertigung finden, dass unsere Texte gleichfalls in Bezug auf die Bezeichnungen von bürgerlichen und ritterlichen Beamten keine feste Scheidung vornehmen. So gehörten der ‚botellier', der ‚connestable', wie wir gesehen haben, der niedrigsten Dienerschaft an (Kap. XXVI). Dieselbe Bezeichnung gilt aber auch sehr oft für die höchsten Hofchargen und die Würdenträger des Reiches.[783] Aehnlich verhält es sich mit dem Titel ‚marechal'.[784] Auch der ‚senechal'*) erscheint oft mit mehr,[785] oft mit weniger

Si est ses maistres-seneschauz. — *777* Ch.Esp.8071: baillieus . . . 8: baillius. W.B.9425: . . . tos ses prevos Et ses bailles. Ch.Esp.37: Un iour a les baillius mandés Et ses clers dont il ot assés; . . . 40: Tost lor a commandé. W.B.5859: . . . les baillix et les viscontes. Empörung in der Stadt: Ch.Esp.8106: Cheualiers parens k'il auoit Laiens assambla et lor dist: Biau seignor, s'il est ki m'aït. — *778* castelain Ch.Esp.5262 = baillius Ch.Esp.8157. D.G.15229. — *779* Ch.Esp.8136: . . . il saut lors et si bediel Et s'en uienent maintenant la . . . Einer der Empörer 8143: . . . fiert Un des bediaus, ki les requiert. — *780* M.B.818: a ses bediaus l'a fait saisir Et mettre en une chartre dure Qui en maint liu estoit obscure. — *781* W.B.10987: Loié à Rome te menrai Et al séné te liverrai. W.B. 5734: Quant à Rome sot li sénés. — M.B.4961: En Romme avoit un sinator Rices ert et de grant atour . . . 70: Grans sires ert en la cité. — *782* W.B.5740: Un senator i envoierent zur Bekämpfung der Empörer. M.Br.4176: Puis i assist cent senaturs Ki selunc loi et par droiture Des jugemenz presissent cure. — *783* Ch.Esp.125: Lucan le bouteillier. Perc.18294: Lucans li botelliers a mis En une coupe d'or le vin. B.I.61: Beduiers a la cope prise, Devant le roi fait son servise. Ch.Esp.124: Beduiers li connestables. E.E.1723: Bedoiers li connestables. Clar.22246: Merlins fu mestre connestable Roy(s) Pandagron. — *784* maréchal = Pferdearzt cf. Kap. XXIII. — Doch B.M.2618: Et s'il vous faut chevaus, as mareshaus alés. W.B.10615: Les marecax ostex livrer, Soliers et cambres delivrer. — *785* W.B.

*) Vaublanc I p. 54 f.

Machtfülle ausgestattet zu sein. Bei ihm muss man in diesem Falle in Rücksicht ziehen, ob sein Gebieter ein mächtiger König ist oder nur einer der kleineren Territorialherren.[786] Doch scheint er nicht stets die oder eines der höchsten Hofämter inne gehabt zu haben.[787a] Ein fernerer Grosswürdenträger ist der Pfalzgraf.[787b]

4070: . . . ses seneschax Ki ert ses privés consilliers Et sos lui maistre justichiers. R.V.3824—7; Ch.Esp.1156, 7; 2299—2300; F.F. 6698—6700. D.G.15229—33. Clar.15296, 7; 14117—9; L.Fr.42,21—8; D.G.15231—3; G.P.5705: Car il estoit tos lor apuis, Lor governere et lor conduis, Maistre de l'ost et conseilliere. — *786* R.B.4581: Car li senescaus de la uille L'auoit bien barghegnié sans ghille . . . 4: . . . le poisson ne pot auoir Sil ne payoit plus de XX lb'. Esc.23016—9. Aufseher der Hofbedienten ist er: Esc.14293; D.G.9943—7; L.M.378—380 etc. (cf. Kap. XXVI). Er bedient bei Tisch und sonstigen Gelegenheiten: F.F.1541—4; D.G.9794—9; B.I.63, 4. F.F.138, 9; W.B.10742: Cil servi al mangier. A.Y.205, 6; Ch.Esp.123. Esc.9853—5; M.B.5813—5; L.M. 374 f.; J.2801,2; Esc.6905—9. M.B.8228—30 etc. — *787a* D.G.1016: Li seneschal lor mestier font. Vgl. auch: Char.41, 2; 82: . . . Kex . . . Qui avoec les sergenz manjoit. Clar.10108. Or ne sui je pas . . . A la court le roy . . . Ou je prenoie le meillor Et le plus bel en la cuisine. Vgl. *693*. — *787b* conte palais: Gal.6048; 6212; 5793; P.B.2484: justice ert et cuens palès . . . 6: En son consel manoit li rois. P.B.3586 wird er senescal genannt. P.B.2565—75.

Abschnitt II.

Die Ritterschaft.*)

Die der Ritterschaft angehörigen Kreise tragen die verschiedensten Titel. Da giebt es Kaiser, Könige, Grafen, Barone und eine Unzahl anderer, verschieden benannter, grosser und kleiner Herren.[788] Wie verschieden sie aber immer benannt werden mögen, ein gemeinschaftliches Band schliesst doch Alle zu einem grossen Ganzen zusammen, d. i. das Bewusstsein, dass sie Alle dem vornehmsten Stande, dem der Ritter, der ‚chevalerie' angehören.[789] In diesem Bewusstsein fühlt sich der ärmste Ritter dem mächtigsten Herren gleich,[790] in diesem Bewusstsein aber fühlt er sich auch hoch erhaben über alle dem ‚Volke' Angehörigen und seien sie noch so wohlhabend und reich.[791]

788 empereris: P.B.10713. roi: P.B.10715, Char.87; Esc.21473, Perc. 2448. — duc: Cléom.17474. A.Y.7918; R.V.6296. prince: Cléom.17474; 17850; P.B.1334; D.G.13950. — conte: P.B.1333; B.J.5512. — marchis: A.Y.7732, D.G.13950. — contor: P.B.9469; A.Y.7627. — baron: F.F.429; W.B.10500; D.G.10654. — chastelain: P.B.10716; Ch.Esp.7586; C.C.3990. — chastellaine: Gal.78; 124. — demaines: G.P.2905; P.B.2613; W.B.4417. — gentilhomme banneret L.Ch.27,8. — casés: W.B.10500; 4417; P.B.1332; B.J.3975. — tenans A.Y.7553; L.H.224. — vavassor: A.P.5426; E.E.370. etc. — amiral: F.B.I,1567; Oct.3990. — soudan: Oct.1371. aumacor: Bl. 2853; F.B.II,3363. — aumustant: Bl.5425. valet: B.J.2285; G.P.5454. — *789* Perc.2826: Et dist que donée li a (mit dem Ritterschlag) La plus haute ordre après l'espée, Que Diex ait faite et comandée, C'est l'ordre de chevalerie Qui doit estre sans vilonie. Perc.20500: . . . jou ne vaurroie jà rien Se jou n'amoie le mestier Qui apiertient à chevalier. — *790.* J.2425: . . . Beaus sire cuens, Bien voi, trop cuidez estre buens . . . 8: . . . ge ne vail pas moins de vos, Por bien sofrir un grant estor; Mais

*) L. Gautier, La Chevalerie. Grand prix Gobert de l'académie française. 850 p. 4° Paris, Ch. Delagrave.

Schon die Kleidung, wie das Auftreten und das ganze Aussehen kennzeichnen jeden einzelnen dieser bevorzugten Klasse.[792] Selbst im unscheinbaren Gewande verläugnet sich die vornehme Abstammung nie.[793] Zu Fuss zu gehen passt sich nicht für den Ritter: das Pferd ist sein steter, treuer Begleiter.[794]

Das Verhältnis der ritterlichen Gesellschaft zu den verschiedenen Volksklassen hat schon in früheren Kapiteln stete Berücksichtigung gefunden. (Vgl. besonders 23—34, 141—160 etc.) Hier mag noch einiges zur Vervollständigung folgen. Aus den Bezeichnungen für die vornehmen Klassen einerseits und für das Volk andrerseits lässt sich schon ohne Weiteres das ungleich grössere Ansehen der ersteren feststellen. Von diesen ist immer als den ‚gens de bone chevalerie' (E.E.6530), den ‚grans gens' (A.P.489), den ‚homes de grant afaire' (Cléom. 9502), den ‚chevels homes' (G.G.2595), den ‚haulx barons' oder ‚haulx homes' (Clar.15106; Gal.2042. 2346) die Rede; das Volk heisst einfach ‚l'autre gent' (D.G.10851) oder noch bezeichnender ‚gent menue' (cf. 143) oder ‚gent fole esbahie' (E.E.6529). Einen Ritter oder sein Thun ‚vilain' zu nennen, ist eine Beleidigung; ‚vilain' und ‚cortois' sind geradezu Gegensätze. (Vgl. 23).[795] Der Ritter meidet deshalb auch so-

plus avez assez richor Et plus de moi poëz doner. Ce vos fait vostre pris monter. — 791 Ipd.5025: Gentil estoient de paraige: N'avoient pooir ne coraige De laborer vileinnement. Et si ne savoient comment. Come autre povres, mendiassent Ne por dieu del pain demandaissent. Vgl. 23; 141—3. — 792 Cleom.9502: A lui et à ses atours virent Qu'il estoit hom de grant afaire. A.P.488: Tant ert biax et bien atiriés Que bien paroit de haute gent. Gal.2042: Qui est com haulx hons atournez. Gal.3516: Haulx hom me semblez au visage Et a l'habit et au coursage. E.E.5499: . . . bien resembloit as hernois que li sire estoit cuens ou rois. Perc.16121: A la table roonde avoit Coustume que nus n'i estoit Se il n'avoit plaie en la ciere. — 793 Cleom.13783: Ne ce ne porroit jamais estre Que pucele de si bel estre . . . 6: Venist fors de bon lieu par droit. Cléom.7435: Jà ne croirai jour de ma vie Que ne soit de gentill lignie Femme en cui a tant de bonté. — 794 Cléom.9789: Ne n'est pas chose aferissant De chevalier à pié alant. P.A.3083: Honte a de ço qu'il est à pié. Clar.10012: Fi, fi de la chevalerie, Qui est a pié vilainnement. — Clar.23433: quant fui sor le bon destrier Adonc sembloie chevalier: Or sui a pié come gitons. (Rom.II.479). — 795 L.In.29.15: Sire chevalers . . . N'estés mie fols ne vileins. — L.In.11.10: Li chevalers n'ert pas vileins und trotzdem 11: . . . a saisie (scl. la damaisele) Il en vodra fere s'amie Sur la freche herbe. — Der chevaliers D.G.9664 war nicht: . . . vilains, sondern 7: Sa cortoisie li aida O la grant proece qu'il a. Die Herzogstochter klagt:

viel wie möglich die Gesellschaft des gewöhnlichen Volkes.[796] Wird eine Stadt oder eine Gegend gelobt, so geschieht es nur der dort wohnenden Grafen und anderen edlen Herren wegen.[797] Der geringe Mann sieht dagegen mit Bewunderung und Ehrfurcht zu den vornehmen Rittern empor.[798] Seinem Herrn gehört seine Liebe und Verehrung (172—175), besonders wenn dieser ihm wohl will und ihm seinen Schutz angedeihen lässt.[799] In jener Zeit des Faustrechtes, wo weite Länderstrecken durch die steten Kriege verwüstet darniederlagen, war ein friedliebender Fürst, der die Friedensbrecher strenge strafte, ein wahrer Wohlthäter seiner Unterthanen, d. h. vor allem des Bürgers und Bauern.[800] Trotzdem dienten die kriegserfahrenen Ritter, als Verteidiger des Landes und Volkes, auch sehr oft dem Wohle der Gesammtheit.[801] Denn die erste Aufgabe des Ritters sollte sein — nicht zu morden und zu brennen — sondern überall Recht und Gesetz aufrecht zu erhalten, die Schwachen und Unterdrückten zu schützen und das Verbrechen, wo er nur konnte zu bestrafen.[802] Um diesen schönen Aufgaben voll nachkommen zu können und Ehre und Ruhm zu erringen, sehen wir sehr oft die Helden und namentlich die jüngeren unter ihnen, unter Mühsal und Gefahr die Länder die Kreuz und Quer durchirren, und ihr

R.B.435: . . . si sai bien qu'enchainte sui Ne ne sai nulle riens de lui, S'il est uilains u gentieus hon. — *796* L.Tl.272: Ne t'aconpaingnes a nul homme Ne a fame ne donoier Qui commune soit de mestier. — *797* L.Fr. 14€,11: Pur la bunté des dous baruns Fu de la vile bons li nuns. — *798* L.H.159: Mès de ceo out le queor dolent Qu'il n'ert nurri entre tiel gent Où il puïst auques entendre Et [bel] afetement aprendre . . .'176: En la curt à un riche roi Te met, beau fiz, souz les serganz. — *799* P.B.1921: Humles soiés vers povres gens; Donés lor dras et garnimens. A.Y.7918: Si vaillant duc n'i ot ainc mès Ne qui si vigereusement Tenist en pais la povre gent. Cléom.392 f. — *800* G.G.2020: En icel tens tel ert la lei; Ki force aveit si feseit guere; A son veisin toleit sa terre. G.G. 4253: Der Krieg dauert so lange . . . ke exil alout la terre . . . 5: Les barons donc se purpenserent, Tant unt parlé ke s'accorderent. — D.G. 13640: Car rois sacrés et beneïs Ne doit pas guerroier a tort. W.B.2679: Verordnung, dass der . . . qui la pais enfrainderoit, Ses demaines forfais seroit. Cléom392: Ce fu pour la pitié qu'il a De sa gent qu'il voit essillier. — *801* W.B.6244: Comment fust terre desfandue Qui de bons chevaliers ert nue? W.B.6108: Et si fist venir chevaliers, . . . 10: Qui les païsans maintenissent Et des autres gens desfendissent. W.B.12472,3. Cléom.1457: Li couart hardi devenoient, Quant lez Cléomadès estoient. — *802* Perc.VI,p.252,5: Diex ne fist mie chevalier Por gent tuer ne guerroier, Mais pour tenir droite justice. Perc.30869—97. Dits et Contes etc. (cf.

Schwert für die gute Sache ziehen.[803] Tapfer stellten sie sic jeder Fährlichkeit entgegen, getreu dem Wahlspruch: Ei ehrenvoller Tot ist besser als ein Leben voll Schande.[8] Und Feigheit gerade war das Schmählichste, was einer Ritter vorgeworfen werden konnte.[805] Dem Mutigen abe gehörte die Welt; nicht nur die Bewunderung seiner Zei war sein Teil, sondern die höchsten weltlichen Ehrenstelle selbst einen Königsthron kann er hoffen zu erringen.[806]

Auch aus diesem Grunde verliess der arme, thaten durstige Ritter wohl die Heimat und suchte in der Fremd Gelegenheit sich Macht und Reichtum zu erkämpfen.[8] Für Sold*) nahm er Kriegsdienste bei grossen Herren.[8] War der Ausgang des Krieges ein glücklicher, so konnt auch der Söldner (soudoier) auf reichen Lohn hoffen.[809]

Doch nicht nur Tapferkeit wurde vom Ritter verlangt in allen höfischen Tugenden und Kenntnissen soll er hervor

D.M.p.4) p.374, 104: Si ne dois pas autrui descroistre Le sien ne tolli ne embler. — *803* Perc.35336: Nous qui cevauçons par ces vaus Et pa ces montagnes pour querre Et pris et los parmi la terre, Avons souven honte et laidure. Ch.L.173: Il m'avint . . . Que je . . . Aloie queran aventures. L.Fr.6,49—52. D.G.1476—8. Ch.Esp.7105: il ua cheuaucan par la terre Et ua les auentures querre Con s'il fust nouuiaus cheualiers P.B.2124: . . . cevalerie querre. — *804* V.R.1931: Onques mes nons n fu celés En liu ù me fust demandés; Et se le coil, ert coardisse. — G.P. 6929: Mix voel estre mors a honor Que estre pris a deshonor. D.G. 12841—3; Clar.2150—1. A.P.1608—13. Perc.39333. W.B.9165: Mul valt mix morir à honor Que longes vivre à deshonor. — *805* Ch.L.996: N'est mie prodom, qui trop dote. Perc.42191—4. Perc.30871 f.: Chevalier Mamelot. — *806* D.G.10747: Li aventure d'un seul jor Fait d'un povre home I grant saignor Et par un tot seul cop. beaz sire, Rescout I hom tot un empire. L.Fr.197,339: Jeo eim le novel soldeier Eliduc . . . 347: De ceste terre sera reis. — *807* J.B.25: Quant povres jentiex hom demeure En son païs une seule heure, On li devroit les iex crever. — *808* P.B.7827: Tresdont ai vescu de soldée, Si l'ai sovent cier comperée. . . . 30: Povres hom sui, n'ai d'el mestier. Oct.3367; D.G.11057, 8; Cléom.8226—8; Oct.4939; W.B.8393; 14991. Clar.29889—91; Ch.Esp. 6890, 1; 10986 f.; D.G.12761; Bl.3735—7; E.E.6218—20; R.V.2964, 5; G.G.6263, 4; P.B.2309—11; J.2880—2; L.Fr.186,13: mes puis avint par une guerre que il ala soldées querre. — *809* P.B.2056: Je lor donrai riement dons Et bien plenières livrisons. Oct.4941; P.B.2593, 4; R.B. 1901, 2; 1918—20; L.Fr.207, 645—6; Bl.1533: Et s'il ne veut servir por terre, Je li donrai après ma guerre Viles et castiaus et cités, Tant qu'il

*) Schultz II p. 125; 164—9.

ragen.[810] (Vergleiche für diese Punkte O. Müller's Dissertation: Die täglichen Lebensgewohnheiten in den altfranzösischen Artusromanen, Marburg 1889, besonders Abschnitt III und V). Eine Haupttugend des Ritters ist aber die Treue, vor allem die Treue gegen seinen Lehnsherrn. Verrat zu üben war schmachvoll.[811] Dem Lehnsherrn die geschworene Treue gebrochen zu haben, zog die schwersten Strafen, offener Verrat unbedingt die Todesstrafe nach sich.[812] Der Lehnsmann sucht also unter allen Umständen seinem Herrn die Treue zu bewahren und letzterer baut fest auf diese Ergebenheit.[813]

Die Lehnspflichten sind im Uebrigen sehr verschiedenartig.*) Der Lehnsherr entbietet seine Mannen und Ritter zur Heeresfolge, sobald er Kriege zu führen hat.[814] Zur Verherrlichung der grossen Hoffeste werden sie gleichfalls

ara grans ricetés. L.Fr.195, 270: de sa terre guardein en fist. — *810* M.P.171,9: . . . biauté, sens ne proesce Ne valent noient si largesce I faut. Clar.19146—9. Perc.1733: Qui as dames honor ne porte, La soie honor doit estre morte. Gal.3887: Souvent ouy dire a mon maistre Que tel us vient de gentillesse. Gal.1841, 2. — *811* L.Fr.188,64: Cil est sages e veziëz ki leialté tient sun seignur. P.B.3551: Par moi n'i est la pais enfraite, Ne nule félonie faite. traïtour ist eines der beleidigendsten Schimpfworte: Perc.15989—92; 16061—5. R.V.6332: . . . li Escripture tiesmoigne Si le nous dient cler et moigne, Que chou est li plus lais péchiés Dont nus hom puist estre entechiés Que de demener trahison. — *812* M.P.245,23: Donc t'apel je de traïson. L.M.567, 8. J.4204—6. Cléom. 4399: Sans rachat convenoit morir Qui le seigneur vouloit trayr. — *813* L.Fr. 97,274: ne li voil pas mentir ma fei. Ja pur vus ne pur vostre amur ne mesferai a mun seignur. Esc.16228—32. L.Fr.208, 685—7: si ieo vus en menoe od mei, ieo li mentireie ma fei. Perc.14051—3. M.P.246,23: . . . nous serions Parjurés, se nos alions Contre lui. Esc.11254: mais aliance est trop greingnors de seingnor que n'est de lignage. cf. auch R.V.1007—10. B.J.3974: Car j'ai en cest païs assés Contes et dus, princes casés, Qui tos vos aueroient mort, U ce fust à droit, u à tort. P.B.2611: . . . mes cevaliers . . . 3: Mes demaines, mes vavasors . . . 5: Cil entendissent à m'onor Et me servissent par amor: Ains se laissascent tot morir Qu'il me soufrissent ahonir. — *814* G.P.5038: Mi home estés et mi baron Si me devés toudis aidier. W.B.4417: Ses demaines et ses casés A tos somons. W.B.2745,6. M.Br.3448: . . . home ki ost li doie. Esc.16787: . . . honmes et amis manda. Ch.Esp.6888: Tost fist assambler trestous ceus Qui de lui nule rien tenoient. D.G.12759: Ains mande . . . 61: Li haut home. V.R.2859: Conmandés, Que l'ariere bans soit mandés Et criés par tote la terre. L.Fr.38,843—5. W.B.9827: A sa gent fist

*) Schultz I p. 464. Vaublanc I p. 92—124.

an den Hof befohlen.[815] Oft sind sie auch zur Zahlung einer Geldsumme (trĕu) verpflichtet.[816] Ehrerbietiges Benehmen des Lehnsmannes (hom liges) gegen seinen Herrn (sire) war selbstverständlich.[817] Ebenso musste Befehlen des letzteren gehorcht werden, selbst gegen eigene Neigung und Ansicht.[818] Zur Heirat muss die Zustimmung des Lehnsherrn eingeholt werden.[819]

Doch auch der Lehnsherr hat seinen Vasallen gegenüber Verpflichtungen. Im Fall der Not wird seine Hilfe angerufen.[820] Lässt er sich gegen seine Vasallen Treubruch oder Pflichtverletzung zu Schulden kommen, so stehen auch diesen strafende Massregeln gegen den Gebieter zu Gebote.[821] Letzterer ist teilweis vom Willen seiner Lehnsleute abhängig und trägt ihren Wünschen und Ratschlägen oft Rechnung.[822]

Das Lehen ist nicht erblich.[823] Stirbt der Belehnte, so

congié doner De repairier à lor maisons. Clar.15182,3. — *815* Perc.12954: Li Rois avoit à Carlion Par messages sa cort banie . . . 7: K'à la Pentecouste venissent Tout cil et celes qui tenissent De lui et li doivent homage . . . 11: Et delà mer et deçà mer, Viengnent por sa cort honeret. Ch.Esp.40—6; 5478,9 etc. — *816* W.B.2626: . . . ses hom liges devendroit, Et de Dannemarce par ban Li rendroit trĕu cascun an. W.B.4919: Cassibelan fist son hommage A Césarem . . . 25: . . . si ont le trĕu nomé . . . 7: Trois mille livres cascun an. — *817* Esc.16243: quant le roi vit, si descendi; vers lui vint. B.M.476; 824. B.M.485: Dont mistrent pié a terre et puis si l'enclinérent. Li grant et li petit grant honnour li portérent Come leur droit seigneur. — *818* J.2629: Molt me fait fiere chouse faire. Mes son voloir m'estuet a faire Qu'aisset m'a fait bien et honor, Et molt a en lui bon seignor. J.4232: Si nel velt por rien perdre mie. J.B.2756—62. — *819* Ch.Esp.1264: Je tien de uous toute ma terre Et uous me deués conseillier Car nus ne me doit a moullier Prendre se par vostre gré non. B.J.5124—6; 3597. F.F.4803: il nos doit fames doner. — *820* L.Fr.44,77: Guarder li dei amur e fei si cum ieo voil qu'il face a mei. V.R.3075: Secorés moi comme vostre houme. — *821* Cléom.4403: . . . fust en nul pays restés (scl. le roi) De fausseté que fait ĕust . . . 8: Par droit ocirre le povoient. Cléom.8009—10. L.Fr.44,75: E si jo l'aim, ieo ferai mal: ceo est la femme al seneschal G.G.2658: Jà ad li reis od mei (scl. femme d'un baron) gĕu; Par force fist sa felunie; Ore est dreiz ke perde la vie. — *822* Esc.17754: ancois en lor païs iroient, puisque lor conseil desprisoit et que lor senz si peu prisoit qu'il ne s'i deingnoit obeïr. R.V.1239: . . . durement li contredient Que jà à femme nel prendroit. G.G.2658, 9. L.Fr.66,335: Ja mes par seignur nel tendrunt ne volentiers nel servirunt, se il ne fait lur volenté. — P.B.7060: Por le consel de vostre gent: Prendés teus qu'il vos donront. L.Fr.66,338: Li chevaliers a graanté qu'a lur cunseil femme prendra. — *823* G.G.3480: Li reis Elveret mi-

muss von seinen Erben Wiederbelehnung beim Lehnsherrn nachgesucht werden.[824] Stirbt letzterer dagegen, so müssen sämmtliche Vasallen seinem Nachfolger Treue schwören.[825] Der Akt der Belehnung geschieht unter entsprechend feierlichen Förmlichkeiten.[826]

Gleich den Lehnsverhältnissen bewirken auch Unterschiede an Reichtum oder Machtstellung Abstufungen zwischen den Mitgliedern der höfischen Gesellschaft.[827] Die hierin minder Begünstigten fühlen sehr wohl ihre untergeordnete Stellung.[828] Das Leben armer Ritter und Vasallen ist allerdings kein beneidenswertes. Entbehrungen, Mühen, Entsagen jeglichen Genusses sind ihr Los.[829] Mancher zog

Ne l'aveit mie en heritage . . . 5: Lundres rendi ainz k'il fust mort. R.B.4147: La contée de Mangorie . . . 9: Elle m'est sans hoir eskeuwe. — *824* A.Y.7405: . . . li dus tous les fiés li rent Et li rois de France ensement. Gal.2721—3; 2741—4. E.E.6497: . . . dou roi sa terre reprist. J.B.1680: Au roi vous convient faire hommage De la terre de Dantmartin. — *825* M.Br.3517: Lo [regne saisi Cordeïlle, Ki fu la sue chiere fille. D.G.15213: Li haut baron de la contrée Se li ont féalté jurée. Perc.VI.p.211, 24—6. Clar.1912, 3. — *826* J.B.4984: Vous doing a tousjors en hommage La vile dont portés le non . . . 91: La tere que j'ai chi nommée En la lettre sera ditée . . . 5003: Errant son homage pris a De la tere, qu'il devisa; Et en après l'en a saisi D'un gant dont il se dessaisi. M.P.237, 4: je vous jurerai Feauté; voianz touz, ferai Loiauté en contre touz hommes. G.G.3717: Une verge teneit le rei Si li tendi, e fist l'otrei. E cil li jura sa fealté. J.B.2122: Son relief quite li clama. (relief ist die bei der Wiederbelehnung zu zahlende Steuer). J.B.5011—6. — *827* L.Fr.46,135: Ne sereit pas uël partie Entre nus dous la druërie Pur ceo que estes reis puissanz E mis sire est de vus tenanz . . . 141: Amurs n'est pruz, se n'est egals. — R.B.4685: Onques de mauuais cheualier Ne ui si larghe despensier. D.G.8776: Il n'est pas fix de vavassor, Ains est fiez le bon roi vallant. D.G.860—5: vavassor et bacheler Cil doivent haut et bas amer, De fil a roi n'est pas ensi. Gal.7543, 4. Ch.Esp.2834: . . . me demande (scl. pour femme) Fils a I poure uauasor. Ja n'amerai fors le mellor. — *828* R.V.3350: Sachiés de fi que fols seroie Se pensoie si hautement. R.B.1929: . . . poures hom, Tant soit ne sages ne preudom En poures dras n'iert bien uenus, Ja poures hons n'iert chier tenus. Der ‚escuyer' (gentil homme 70) sagt: L.Ch.99: Ca n'a nulle comparison De linage et de garison De ma fille envers si haut homme. (gentilhomme banneret 28) . . . 105. Ele n'est pas en vostre endroit. — *829* J.B.59: Tere avoit bien cinc cens livrées Se toutes fuissent delivrées De detes et d'assenemens. P.B.2624: N'en puënt cinq le siste armer, Et nis lor terres et lor fiés A usures ont engagiés. — L.In.90,2: Ainz a à maint tornoiement Esté à pié: dont li pesoit Que sa terre pas ne devoit Qu'il péust chevaus achater. E.E.370. 391: . . . sa fame . . . 2: et sa fille . . . 3: qui en un ouureour estoient. E.E.400—3.

es freilich vor, vom Strassenraub zu leben, als ‚de laborer vileinnement' (Dol.5030 f.)[830]

Eine andere Rangabstufung zwischen den männlichen Angehörigen höfischer Kreise wird durch den Umstand bewirkt, dass man die noch nicht zu Rittern geschlagenen Knappen von den eigentlichen Rittern scheidet.[831] In betreff der ersten Erziehung*) des Knaben und Jünglings vergleiche Müller, a. a. O. Abschnitt VI. Die Söhne der Ritter und Barone, die sich an den Hof grosser Herren begaben, um sich dort in allen höfischen Fertigkeiten zu vervollkommnen, werden hier zu den verschiedensten Dienstleistungen herangezogen.[832] Den Lohn und Endpunkt dieser Lehrzeit bildet der lang ersehnte Ritterschlag (la colée).[833] Von diesem Moment an ist die Zeit der Unterordnung und Zurücksetzung für den Knappen, wo er mit ‚tu' angeredet wurde,[834] nicht an dem gleichen Tisch mit Rittern speisen durfte,[835] andere

Dol.5022: Del chien vivoit et de l'oisel . . . 34: Li chevaliers chacier aloit Chascun jor plus k'il ne souloit . . . 44: S'il prenoit auques, si menjoient, Et, s'il failloit, si geunoient. — *830* Dol.5414: Larron te convient devenir Se tu veus ton lox retenir D'armes et de chevalerie. — *831* Cléom.138: Les damoisiaus, les escuiers, Qui de lignage erent gentil. Gal.3077, 8. Ch.Esp.5635—47. F.F.6139—40. F.B.II.722: Quar ne se doit nul escuier Armer encontre chevalier. B.M.3415: . . . cilz escuiers m'a rendu recreant . . . 20: S'il estoit chevaliers il n'avroit plus poissant . . . B.M.3555: Damoisiaus. P.B.5561: Li vallès ot nom Guillemos . . . 7: Il est fils al bon roi Fabur. Tr.I.144,2974: danzeaus . . . — *832* Gal. 1841: S'avray mestier de ce savoir Qu'on aprent a court de hault homme. I. D.185,6; W.B.1443—6. — Gal.3560: Si l'a Galeren servy bel. Clar. 267—72; J.B.141—9; L.Fr.6,41 f. B.M.3213: Or me di si tu es en service roial? . . . 9: Je croy que tu ne sers pas a official. Ch.Esp.6694: Uns uallès . . . 6701: Car des serians de laiens fu. D.G.4075: A ces mos lor portent le vin Li esquiier et li meschin. — *833* B.M.3568: . . . se je puis jamais a telle honneur venir Que soie chevaliers. Gal.4473: . . . Le duc d'Osteriche . . . 5: Qui le duc sert pour avoir armes. . . . 9: Tant qu'en son cuer voit et devise Li ducs le temps du guerredon. Bl.4390, 1: Por armes ai servi maint jor . . . 3: A vous me vieng por mon loier, Que vous me faites chevalier. J.B.4973—8; Gal.3077—9; J.B.2127—30; Cl. 113—5; F.F.6139—40. — *834* Clar.23357: Escuiers, le mien te donrai. L.Fr.158,167; Esc.7729; A.P.2565; 770; P.B.5521; F.F.255; Perc.6201; 563. F.F.261: . . . je te ferai chevalier. Anrede ‚vous': B.M.3320: Escuier, il vous faut: B.M.3555, 3502; F.F.5020; C.C.4309 f.; Esc.7741; Perc.596. — *835* L.C.156: Ne estroit pas auenaunt Qui au table au che-

*) Schultz I, p. 116—145.

Kleider und Bewaffnung*) als diese tragen musste[836] und was dergl. Regeln mehr sind, vorüber.[837]

Den Ritterschlag kann kein anderer erteilen als einer, der selbst schon Ritter ist.[838] Die bei dieser Feier beobachteten Förmlichkeiten sind folgende: Der Knappe oder sehr oft die Knappen — denn an hohen Festtagen erhält gewöhnlich eine grössere Anzahl zugleich den Ritterschlag, ebenso werden bei Aufnahme von edlen Fürstensöhnen in den ‚ordre de la chevalerie' (Gal.4740) auch dessen Gefährten in gleicher Weise ausgezeichnet[839] — nehmen am vorhergehenden Tage ein Bad[840] und begeben sich hierauf am Abend in das Münster, um stehend hier im Gotteshaus die Nacht zu durchwachen.[841] Nach der Messe naht dann der Hauptaugenblick der ganzen Feierlichkeit heran.[842] In Gegenwart der glänzenden Versammlung wird dem Knappen durch einen Schlag mit der flachen Schwertklinge die Ritterwürde verliehen,[843] nachdem ihm zuvor noch das Schwert umgegürtet[844] und der rechte

ualer Maniasent esquier. — *836* D.G.11999: Puisque nos serons chevalier, *Il* nos covient aparillier, Si que nos chevalier semblons. — 12015. *B.M.*3220: Car tailliés n'i est pas par rieulle general. Vgl. A.Y.1696: Pour le caut du solel ardant . . . 8: Com cil qui n'est mie vila ins, Ot un blans gans de Castiaudun. Bl.161: A l'arçon ot pendu l'espée; . . . 3: Car nus ne çaignoit branc d'acier Adont s'il n'estoit chevalier . . . 269: Li chevaliers li a donée La grasse de çaindre l'espée. Clar.2669: S'o moi desarmez venïez, Escuier resemblerïez. — *837* P.B.1489: Ço no lor seroit bon ne bel Qu'offrise à prendre un tousel. Gal.2871—4. — *838* Fe.1113: Chevaliers sui je, par ma teste! Car li bons vilains m'adoba . . . 27: Chius entent bien que il ert sos Et de doctrine laide et fole . . . 78: Nus ne puet faire chevalier, S'il n'est chevaliers ensement. — *839* E.E.6613: Ot adobé li rois Artus Quatre cenz cheualiers et plus, Toz filz de contes et de rois. Perc.12607: . . . bien L damoisiaus Fist od lui chevaliers noviaus Por le varlet plus honerer. F.B.II.680—2. — *840* Ch.Esp.1548: . . . et cil s'en uait Por soi lauer et por baignier. Perc.10544: Quand il furent des bains issu. — *841* Ch.Esp.1575: Et cil uait ueillier a l'eglise. Perc.10547: Au mostier jusqu'après matines Li varlet en estant vellierent, N'onques ne s'i agenollierent. Au matin . . . — *842* R.B.824: Anchois qu'il doie armes baillier, Au moustier doit ains oyr messe. D.G.965: A un eveske (se) confessa . . . 971: Alé sunt a la haute messe . . . 994: Del mostier s'en est retornée Tote la grans chevalerie. — *843* Bl.271: Illueques fu il adoubés Et fu chevaliers apelés. D.G.489—90; R.B.832: Li quens li chaint l'espée au lés Et le diestre esporon li cauche, En apriés sa diestre main hauche, S'en donna Richart la colée. Perc.10550—3. — *844* P.B.7405; S'espée à son col li pendoit, Tant que se sire li prendroit

*) Schultz II, p. 10.

Sporn angeschnallt worden ist.[845] Hierauf werden die neuen Ritter von allen Seiten reich beschenkt.[846] Ueber das religiöse Leben der höfischen Gesellschaft spricht Müller, a. a. O., Abschnitt VII. Gott zu ehren und seine heilige Kirche zu schützen ist Pflicht jeden Ritters.[847]

Por çaindre lui et metre al lés. Cl.4027: . . . l'espée çaindre au flanc. F.B.II,721. D.G.12175—8. Fe.1157—60. Ch.Esp.1599 f. — *845* Gal. 4706: il li chauce l'esperon destre . . . 39: Puis li donne, de la main destre La collée qui signifie L'ordre de la chevalerie. — *846* Tr.I,144,2973: Et donna armes et haubers A XX danzeaus qu'il adouba. E.E.6616: cheuax dona à chascun trois Et robes à chascun deux paire, Por ce que sa corz miaudre apaire. — *847* D.G.1451: Gardés, que ja n'aiés faintise D'onorer deu et sainte glise; Quar sens deu amer et cremir Ne puet nus a grant bien venir. P.B.1925: Ennorés Deu et sainte glise, Et maintenés li se francise. Perc.VI,252,5: Diex ne fist mie chevalier Por gent tuer . . . 7: Mais . . . 8: . . . pour desfendre sainte Eglise. Clar.1310: Car par droiture tuit devroient . . . 2: Messe oïr chascune journée. Dits et Contes etc. (cf. D.M.p.4) p. 54, 145: Il (scl. le chevalier) doit iestre, c'est ma devise, Droite espée de sainte église.

Der Stand der Geistlichen und Gelehrten, sowie die m.-a. Rechtsprechung wird in Teil II vorliegender Arbeit, welcher später erscheinen soll, behandelt werden.

Nachträge und Druckfehler.

p. 2* Cléom. 67 f. — *1* F.F.4931: tenir en servage. M.Br.1607: metre en servage. — *2* M.Br.497: Ne covient lur nobiliteid En servage estre enheriteid. F.F.4931, 2. M.Br.1607: . . . puis sis metum en servage Si cum humes de bas parage. 1664,5. — *5* A.N.2,28—30: ce est une caitive qui fu amenée d'estrange terre, si l'acata li visquens de ceste vile as Sarasins. — *21* L.Tl.612: Or me tenez vos por vilain? D.G.9664; 3824. — *23* R.B.437. — *25* Clar.22868, 9. Le Roman du Renart. Vol.I,p.223, 6037: Je n'ai mie vilain tant chier; Autant ameroie à touchier A un ort vessel de venain Com je feroie à un vilain. — *29*ª Von politischer Berechtigung der païsant ist M.Br. die Rede. 3517: Lo regne saisi Cordeïlle . . . 9: Bien l'otriierent li barun Et païsant tot envirun. — p. 13, Z. 5 v. o. l. ‚und ist über diesen Punkt' *für* undist. — *49* Roman de la Rose par Guillaume de Lorris, ed. Méon p. 84,2093: Vilonnie fait li vilains: Por ce n'est pas drois que je l'ains; Vilains est fel et sanz pitié, Sanz servise et sanz pitié. — p. 14. Z. 2 v. o. Gal. 4191: grange Scheune. — *77* Clar.26844: Au main, quant les bestes menerent Cil, qu'en pasture s'en alerent. *113* Esc.23556: li conmuns et li vilain. Ch.Esp.8151. M.B.3910: li communs de la contrée, 6806: tout li commun du païs. cf. Vaublanc I p. 146—179. — p. 22 Z. 3 v. o. donjon; recet (Perc.26820); tour (R.B.4186); Z. 5 v. o. manoir (C.C.3975), borde (Esc.14877); ostel (C.C.3991, Gal.6702.) — *116* Gal.4169: Une moult riche maison vit. P.B.836: Qui dedens est ne crient iver. — *138* Doch Gal.6721: une ruele povre. — *141* Gal.4170: une bourgeoise Moult debonnaire et moult cortoise . . . 73: nommée Blanche — *142* Dits et Contes Bd. II, Ire partie p. 376, 174 (cf. D.M.p.4): Tout sans orguel et sans envie S'onneure clers et cevaliers (scl. Riches bourgois emparentés). — *143* E.E.5656: . . . les granz genz et les menues. E.E.6397. — *147* vgl. J.3741—6. — Zu p. 29, Z. 14 v. o. ergänze: Von politischer Berechtigung der Bürger ist G.G.754 die Rede: Li chevaler de cel regné E li prodome e li burgeis De lui firent seignur e reis. Esc.10925 f. — *179* Oct.979: Au quel mestier il (scl. der Vater) les (scl. die Söhne) metra Dom il se peussent garrantir? — p. 32, Z. 1 v. o. Von der Strassenjugend ist R.B.4462 die Rede: . . . ces garchons De la uile, con le dehuient. Con li musart apries lui bruient. — Z. 3 v. o. Jedoch vgl. zu dame: J.3742: a ma feme doniez mari Et haut ome de grant afaire. — . . . 6: Ainz voil, que soit toz jorn mais dame. — p. 33, Z. 4. v. o. streiche ‚andere'; Z. 19 v. o. l. ‚und' statt ‚oder'. — *239*ª Perc.8833: Priès de l'ève fu li osteus Au notonnier et si fu teus Que descendre i poroit l quens . . . 46: Li vin furent et fort et cler. — *331*ⁱ Perc.7877: . . . pain i ot d'orge et d'avaine. J.B.3015: pain blanc. Ch.Esp.7745: pain noir. *331*ᵏ M.B.5402, 6782: biscuit. A.P.4071: blans gastiax. — p. 56 Z. 20 v. o. lebte *für* lebten. — *356* Po.785: Ge cuit que vos avez bëu Sauge ou perresill ou fort vin Qui vos a fet novel devin. Sidre avez bëu ou ermïe. — *363* L.Fr.190,135: sa bele chambre encurtinée li a li ostes (= un burgeis 133) delivrée. — p. 61, Z. 2 v. o. l. ‚tisserant und telier' *für* ‚tisserant'. Ueber telarius cf. Du Cange, Wb. telier Perc.21392. — p. 62, Z. 17 v. u. ergänze ‚caucier' (V.R.1870). — *398* Bl.3636: saulers pains de cordoan. D.G.6528: solers trancies laceis. — *403* F.B.11859—62. —

411 Pere.[illegible]: son cheval tres bien ferrer. — *41*[illegible] A.P.5179 f. Dol.9650 f. — *4*[illegible] Pere.6441 f. — p. 7[illegible] Z. 13 v. o. Beispiele, in denen ‚marchand' in adj. Bedeutung steht: F.B.I.1949: La table fu bien marcéande. Tr.II, 92.67: La nef ert fort e bele e grande Bone cum cele ke ert markande. Zu Kap. XX vgl. Lindsay History of merchant shipping and ancient commerce. London 1874. — p. 7[illegible] Z. 1[illegible] v. u. l. ‚Zugochse' *für* ‚Zuchochse'. — *47*[illegible] Pere.64[illegible]. Marcean[illegible] est, nel dites mès Qu'il doie a tornoier entendre. — *4*[illegible] V.R.1[illegible]. — *4*[illegible] Pere.6440: Tos ces chevaus maine-il a vendre. — p. 7[illegible] Z. 7 v. u. l. [illegible] *statt* 601. — *561* F.B.I.1224: Tout lor estuet mostrer au port Et rendre au prevost lor avoir Por esgarder s'il diront voir [illegible] 1229. . . . la coustume qui est grant. — 530 Cleom.13911.2. p. [illegible] Z. 12 v. o. l. 542 *statt* 541. — p. 80, Z. 9 v. u. ergänze vor ‚cf. [illegible]': [illegible] [illegible]: . . . il vous convenra 7: Pour du pain peigmier autre Lune. — [illegible] ergänze vor ‚an la taverne': Un hyraut d'armes an chemise qui — [illegible] l. statt ‚coupe': une coupe. Ergänze hinter ‚Bedeuten' [illegible] Z. 1[illegible] v. u.: conestables. Clar.22246: Merlins fu mestre — [illegible] l. statt ‚marecax': mareseax. — 786. Z. 2 v. u. l. statt ‚Cb': Ib'. — p. 112 Z. 7 v. u. l. statt ‚Esc.[illegible]': Esc.6905.

Alphabetisches Wortverzeichnis.

(Die Zahlen beziehen sich auf die Nummer der untenstehenden Citate, nur, wo ein p. vor denselben steht, auf die Seitenzahl.)

abbaesse 95.
Acre 277.
Adenes 619.
adober 839, 843.
aguille 389.
ahanier p. 8.
alaitier 732.
Alemaigne 480a.
alemant 767.
ameçon p. 52, 331.
amie 199, 217, 558 f.
amiral 498, 788.
Amulis 78.
ancele 675, p. 104, 720 f.
Ancelins 582.
ancre 255, 281, p. 48.
Andrivete 724.
anguille 322.
anné 356.
Antioche 430.
anuit 537.
araine 631.
arbalestier 124, p. 102, 704 f.
archier 124, p. 102 f., p. 107. — p. 67.
ariere bans 814.
arme 833, 842.
artetique 571.
Artus 839.
aufage p. 98.
aumacor 788.
aumosne 193, 208.
aumosnier p. 33 f.
aumustant 788.
autre gent 37, 143.
aveugle p. 36 f.
aviron 244, 252, 265, 283, 295 f., p. 48.
avironneur p. 39.
avuëz p. 110.
Ayglin 774.
Babiloine 770.
bachelier 152, 154, 246, 283, 562, 566, p. 98, 727, 750.
baillif p. 110, 776 f.
baleresse 551.
baleur p. 89.
ban 764, 816.
banier 667.
barbier p. 82.
barge p. 47, 417, 494.
barnage 295c.
baron 26, 143, 696, 788 f.
basset 535.
bastars 560.
batel 253, 283, p. 46, 285f.
batillier p. 39.
bediel p. 110 f.
beguine 741.
Behaigne p. 89.
beluté p. 54. 331k.
bergerie p. 16.
bergier p. 16, 73 f.
berlot 197.
bernier p. 107.
besque p. 13.
betas 259.
Biatrix 586.
Biaucaire 625.
biscuit 250 f., p. 54, p. 123.
Blanche p. 123.
blé 294, 303, 353.
Blon 746.
boçu 15, 190 f., 223.
Boloigne 580.
borde p. 123.
bordel p. 22, 118, 229, 380.
borgeraste 357.
borgois 62, 66, p. 21 f., 330, 363, 457, 536, 701, 750, p. 123.
borgoise 144, p. 32 f., p. 79 f., p. 123.
bort 268.
boscage 748.
boscheron p. 20, 105.
botellier 32, p. 100 f. p. 111, 783.
boucherie 341 f., p. 56.
bouchier p. 55 f.
boulengier p. 54 f.
bourc p. 22, 133 f.
bouvier p. 8, p. 16.
braconnier p. 107.
braiol 263.
Brenguein 740.
Bretaigne 480a.
bretesque 288, 291.
breton 645.
broigne 322.
brououtier p 18.
Brutus 167.
buce p. 48.
buisine 260, 627 f., 710.
buzecharles 704.

caitive p. 123.
canole 598.
canteor p. 89, 641 f.
capele 137.
car 95 f., p. 20.
caretier p. 18.
Carlion 815.
caroleur p. 89.
cartrier p. 103.
Caruent 772.
casé 397, 788 f.
casement 3, 762.
Cassibelan 816.
Castele 496.
Castiaudun 836.
cavetier p. 62.
cervoise p. 58.
Césarem 816.
chaceor p. 107
chalant 238, p. 47, 295 f., 768.
chalour (maladie de) p. 88.

chalumel 260.
chamberere furaine 680.
chamberiere p. 104. 722 f.
chamberlenc 331h. 501. p. 98.
changeor p. 69 f.. 473.
chanoine 523.
Chanpaigne p. 2.
chans arables p. 13.
char 251. 330, 339 f.. p. 55, (li char vendant 334) Fleisch.
charbonier p. 20.
chareton p. 18. 96a, 99.
charpentier 104. p. 63 f.
charrete 88 f.
charreter 91.
charriere 95.
charrue p. 13.
charruier p. 8, 19. 55.
chastel 34. 62. p. 22, 288, 748.
chastelain 21. 136. 744 f.. p. 110, 788 f.
chastellaine 788 f.
chaucier 392, p. 123.
chaudron 690 f.
Chauvegny 665.
chevalerie 124. 760. p. 113 f.
chevalerus 742.
chevalier 17, 19, 25, 28, 37—42. 62. 71. 115. 142—5, 372, 505, 557. 618. 637. 746. 789 f.. p. 123 etc.
chevrette p. 95.
chevels homes p. 114.
chievetaine 165. 774. p. 110.
christïen 485.
cidre p. 57. p. 123.
cité p. 21 f.. 280. 303. 373. 424. 751.
citeain 65. p. 21 f.. 354.
citole 627 f.
claré 357.
Clarmondine 741.
Clement (seint C.) 271.
clerc 25. 141. 173. 777. 811. p. 123: 567. 568. 713. 761.
cleron p. 95.
clochete 212.
cloque p. 28.
coche p. 46.
colée p. 120. 843. 845.
colire p. 88. 605.
Cologne 275.
commun p. 21 f.. 161 f.. 774. p. 123; 796.
commune p. 21 f., 161 f.: p. 28. 158.
comtesse p. 2.
concordance 641.
conduis 643.
conduiseur p. 40.
connestable 121. 524. 526. p. 98 f.. p. 116.
consillier 785.
conte 47. 82. 149. 209. 673. 757. 788 f.. p. 123.
conte palais 787b.
conté 147. contée 823.
conteor p. 89. 644 f.
contor 788.
contrez 190.
conuens 361.
cor 627 f.. 768 (de pin p. 96).
corde 261.
Cordeïlle 825.
corlain 209 (à pié).
corneor p. 89. 627 f.
cortois 23. 115. 141. 176. 177. 217. 247. 264. 315. 370. 536. p. 114.
cortoisie p. 12. 552. 795.
couardisse 804.
couart 801.
Coucy 520. 776.
court 202. 317. 466. 509. 574. 627. 787a. 815 f.
coustume p. 75. 765.
crabo p. 96.
creature 205.
criere 159. 716.
criator 228.
cuerpous 571.
cuisine 686 f.. 729. 787a.
culvert p. 6 f.
culvertage p. 6 f.
culvertise p. 6.
curliu 698.
cyrografes 468.

dame p. 2, 54, 186, 230, 381, p. 79, 536 f., 731, p. 123; 135, 722.
damoisel 28, 40, 82, 432, 466. 755, 831 f.
damoisele 187g, 597. 616, 648, 722 f., 771.
dance 646.
Dannemarce 816.
Danois 294 f.
danseur p. 89.
Dantmartin 824.
deboissier 12.
deciple p. 40.
decreit 232.
demaine 762,800 (Besitz); 788 f., 813 f. (Titel).
denier 209, 390, 458.
deputaire 714.
deshonor 7, 804.
devin p. 37; p. 123 Z. 6 v. u.
dispensier p. 98. — 827 Abstr.
doctrine 838.
donjon p. 123.
draperie p. 62.
dreceoir 688.
droiture 519; 782.
dromont p. 46 f.
druërie 558, 827.
druguemant p. 109.
duc 303. 372. 594. 619. 788 f.
Durbant 588.

église 201. 841. 847.
Elaine 645.
Eliduc 806.
Elveret 823.
empereor 428.
empereris 788 f.
empire 806.
emplastre 591 f.
enchanteor p. 90.
enfant 9 f.

engigneor p. 52; p. 63.
engigneux 191.
Engleterre 203.
englume p. 68, 446, 452.
entrait 591 f., p. 88.
entreclos 295k.
erbe 591, 607 f.
erbé 357.
erceour 52.
éritage 559, 823.
ermïe p. 123.
ermitage 523.
esbanoier 679.
escacier 13, p. 69 f.
escafaus p. 61.
escargaite p. 102.
Escepeie 295.
eschançon p. 100.
eschcis p. 47, 295.
esclave p. 6.
Escoce 295a.
escole 575.
escorcheor p. 100.
escripture 811.
escuier 28, 40, 65, 76, 154, 393, 526, 637, 679, 828, 831 f.
eskievin p. 29 f., 170.
eskipre p. 39. p. 40.
esneche 295a.
espoi 689.
esporon 843, 845.
espringheur p. 90.
espuse 559.
esqueler 690.
esquiele 690.
esquif 295a, i, p. 48.
estele 598.
esterlin 209; 207.
estiere p. 48.
estillon p. 46.
estoire p. 48.
estole 537.
estoupe 591 f.
estrange 69; 195.
estrans 255.
estre p. 22.
estrumanteor p. 89.
estrument 627 f., 710.
esturdi 718.
esturmant p. 40 f, 262, 267.
evage p. 49.
eveske 842.

Fabur 831.
Faiel 507.
faisselier p. 21.
Far 321.
fauconnier p. 107.
fealté 825 f.
felonie 7, 811, 821.
femme p. 79 f. Ehefrau: 9, 147, 154, 315, 819—22 f.
femme legiere 86. f. de vie, f. mauvaise p. 81.
femme sage p. 81.
Fenisse 277, 573.
ferlin 207.
fermeté p. 22.
fevre p. 67 f.
fief 713, 824, 829; fiefé 557.
fierer p. 124.
fille 535 f.
fisicien p. 83 f., 761.
fisique 567, 572 f.
flaiolet p. 95.
Flamans 482.
Flandre p. 2.
flaûte 260, (fl. traversaine p. 96).
flaûteur p. 89, (de Behaigne, à II dois).
flavel 189.
flote p. 48.
foi 8, 813, 820.
foire 487, 493, 504.
fol 187c; 651, 717 f.
fondement 411.
forestier p. 107.
forge 452.
fornier p. 54 f., 348.
forrier p. 102.
forterece p. 22 f.
fournaise p. 68.
franc 9, 43, 61, 141, 207, 366, 384, 505, 713, 750.
France p. 2, 824.
franchise 1 f.; 847; 25, 150.
francir 1 f.
françois 641.
frenesie 605.
Fresne 389.
fret 239.
fretel 260, 631 f.
froc 237.

gaaignage, gaaignerie p. 14.
gachiere p. 14.
gaite p. 102 f.
Galeren 664, 832.
Galet 376.
galie 130, p. 46 f.
Galinguefort 365.
galios p. 46.
garçon 96a, 209, 616, 661, p. 98, 675 f., 723, p. 123.
gardans, gardein p. 110, 809.
garde p. 102, p. 103. — 740.
gardeor p. 16, (g. de vaches 83).
gargon 526.
Garin 757.
gascoigne 645.
gastel p. 54, 547, p. 123.
gelde, geude p. 21.
gent 10, 125, 136, p. 39, 298, p. 53, 626, 774, p. 114, 814, 822. gent de pié, gens d'armes 702.
gentil 28, 557, 791 f.; 366, 752.
gentilesse 810.
gentilhome 3, 25 f. (g. banneret 788).
Gerart 373, 648.
geste 331g.
gigue 640, p. 95.
gigueour p. 89.
giroflé 357.
gonfanoier 776.

Gontacle 741.
goute p. 98.
governal 258. p. 80 f. 282. 287. 473. Governal 230.
governeur p. 39 f. p. 40 f. 282 — 745.
graille 428 f.
grange 548. p. 123.
grant 113. 434. 477. p. 114. 517. p. 123. grant bourgnis p. 25.
Grejois 386.
gren 747.
guerroier 400 f.
Gui 433.
Guillemon 431.
guiliere 191.
Gurlac 278.
Guygnant 384.
Guyon le Gris 373.

haces 749.
Haimon 598.
Handiton 279.
harnas p. 66. 565; 792.
harpe 625 f. ch. de cor p. 95.
harpeor p. 89. 628 f.
hart 565. 580.
haute gent p. 26. 772. 792.
haut home 151 f. 792. p. 114. 814. 828. 832.
havene 237 f., 281. 331b.
Henri 619.
herbergement 30.
herbergeresse p. 58.
herberjurs 698.
Herbert 774.
Herbez p. 2.
Hereward 315.
Herlot 197.
hiraut 364. p. 96 f.
hirebiel p. 96. 660.
hobans 255.
hommage 815 f.
homme 675. 749. 762. 814, 820. hom liges p. 118, 816.

honor 304 f. 317 f. 433.
hostage p. 52.
hoste 148. 150. p. 58 f. p. 123.
hostel 74. 97. 231. p. 58 f. 385. 430. 499. 739. p. 123.
hostesse p. 56. 374.
hostels p. 52.
hucheor p. 103.
huissier 134. p. 108 f.
Humbre 295a. 67.
huscarles 704.

hipropique 771. hirople 772.
Iseut la Blonde 645 Ysolt 740.
Ivain 230.

jaiant 15. 43. jaiante 43.
jardin p. 14.
Jasan 155.
Jehan 591.
Jehanne p. 2.
Joce 763.
joëor p. 90.
joëresse 551.
jogleor p. 89. 616 f.
journée 331e.
jugement 467. 742.
jugeür 763.
justice 802: 3. 7-7b.
justicier 26. 748. 765.

kanart. kandart. kenart p. 46 f.
kievilles 272.
koge 287.

laboureur p. 8. 58.
ladre 192. p. 37.
lagan p. 44.
lai p. 2. p. 93.
lanier 43.
largece 810.
larris p. 14.

larron p. 76. 511 f. 741. 830.
larronnaille p. 75.
latin 44. 761.
lavendiere 696.
lecheor 616 f.
leitmaire 600 f.
lemier 650.
leuteor p. 49.
lèus p. 95.
liges cf. homme.
lignage 23. 313. 395.
lingne 323.
Lis 694.
livre p. 2.
livrison 309.
lohrrain 645.
lof 259.
loge p. 22.
loialte 311. 336.
loier 309. 239. 342. 499, 530. 833.
Loire 281.
Lom 356.
Looy p. 2.
Loisarces 659.
Londres 146. 253. 323.
lyre p. 96.

macecrier p. 55. 347.
machon p. 63 f.
maçue 717.
mailles p. 52.
maire p. 29. 168 f., p. 110 f.
mairien p. 65: 416.
maisnie 252. 674. 704. p. 110.
maisnil p. 22.
maison p. 22. 295k.
maistre p. 39. 342. p. 64 f., 442. 498. 524. 585, 673. 688. 810: 405, 644. 761. 785. m.-serjant p. 99. 670 f.
maistre. maistresse 573, p. 106. 737 f.: p. 2.
maitsroier 732.
major 763, 771 f.

mal 564, d'Agres 226, des eulz p. 88.
malade p. 37 f., 230, 570 f.
Mamelot 805.
manant 60.
Manessier p. 2.
Mangorye 751, 823.
manoir 81, 498, p. 123.
manouvrer 331c.
marcéandise p. 73, 480a f.
marcéant 69, 290a, 334, 365, p. 71 f., 768. Adj. p. 124.
Marcel (saint M.) 15.
marchis 788 f.
marechal 32, p. 111; p. 83, p. 89; 698.
mari p. 123.
Marie (sainte M.) 271.
marine p. 48.
maronier 129, p. 39 f., 482.
mast 242 f., p. 48.
mastin 44, 714.
matine 841.
medecine 569, 573, 607.
Melan 539.
melodie 630 f.
menesterel 440.
menestrel p. 89 f., 615 f.
menus (puples) p. 25. gent menue p. 25, 143, 343, 675, p. 114, p. 123.
mercerie 490.
mercier p. 71, 480, 490, 506.
mere (de lait) 735.
Merlin 783.
mescin 832.
mescine 146, 271, 272; p. 104, 728 f. m. de mestier p. 81. mescinete p. 104, 726.
mesiel 192, p. 37 f., 231.
message 152, 202, 696, 815. messagier 696.
messe 661, 842, 847.
messire 386, 573, 727.
mestier 38, p. 31, 206, 335, 387, 399, 453, 458, 527, 620, 630. 638, 789, 796, 808; 26, 504a, 695, 698, 713; 247; 247, 832.
metayer p. 8.
mire p. 83 f.
mirgie 567.
moien 113.
moine 523, 811.
mollier 61, 146, 149, 637, 819.
monnïer p. 69, 458.
monnoie 458 f., 492.
Montpellier p. 85.
mor 15.
Moriane 303.
mortier 407 f.
mostier 137, 187b, 406, 451, 659, 661, 841, 842.
mot 644.
moulin 346 f., p. 57.
mouret 357.
muel p. 38.
mulvel 310.
munier p. 56 f.
murdrier p. 76 f.
musart p. 123.

nacele p. 46.
nain p. 18, 86, 99, 190, 689.
Naples 612.
nasse 322.
navie 293, p. 48, 318.
nef 129 f., 237 f., p. 45 f., 309 f., 480a f., p. 124.
Nicholas (saint N.) 271.
nigromance 650.
noble home 45.
noblece 61.
nobiliteid p. 123.
nonnain 736.
notonnier p. 39 f., 482, 768, p. 123. noon 257.
nourrice p. 105.
nurequiere p. 8.
nutriere p. 81 f.

official 673.
oir 8, 9, 823.
omecide p. 76, 524.
onguement 591, p. 88.
orcanon p. 95.
ordre 789, p. 121.
orfevre p. 68, 449 f.
orine 86, 207, 602, 734, 750. — 601 f.
orinal 603.
orloge 436.
orp 190, p. 36 f.
ostage 10. — p. 58.
Osteriche 833.
ouvreor 829.
ouvrier 155, p. 31 f., 184, p. 62, p. 63, 400 f., p. 66, 429 f., p. 67.
ouvriere 539, p. 80 (o. de soie).

païen 275, païene 732.
paillars 193.
pain 250, 294, 310, p. 54, 355, p. 123.
pais 69, 799 f., 811.
païssant p. 8, 17 f., 516, 801, p. 123.
palais 62, p. 22, 194.
palasin 27.
Palerne 480a.
Pandagron 783.
panetier p. 100.
parage 148, 748, 791, p. 123.
paresis 582.
Paris 645 (de Troye).
parjuré 813.
parleor p. 89.
parmentier p. 62.
passage p. 75, 519.
pasteor p. 16 f., pastorel 77, 82a, pastoret.
pasture p. 123.
paternostre (sainte p.) 192.
pelerin 304.
peletier p. 62.
perresill p. 123.

pescéour p. 50. 396 f.
pescier p. 52, 331.
petit 634. 653. 817.
peuple 45. 136. 159 f.
Phelippe p. 2.
Piere (saint P.) 17.
pietaille p. 102. 156. 702.
pilori 94
Pinchonnet 615. 629.
pisconier p. 53.
piument 357.
place p. 22; pl. foraine p. 22.
poacres 226.
poisson 251. 310 f.. 343. 689.
poncel 253a.
pont 253a. 281. 282. 712. 768.
pontonier p. 109. 768 f.
porkier p. 16.
port 242 f.. 277. 280. 283. 765.
portier 194. p. 103.
Pouille 389. 480a.
povre. Subst.. 10. 60. 175. p. 33. 791. p. gent 30. p. 33 f.. 309. 799. p. hom 101. p. 33 f., 806. 808.
praierie p. 13.
prestre 523.
préun p. 76.
prevot p. 30. 171. 423. 471. 567. p. 108 f.. p. 124.
prevoste 385.
prince 28. 524. 788 f.
prison 152. 467. 517.
privé 670, 785.
Procidas 776.
prodom 305. 315. 331c. 366. 558. 677. 771. 805. p. 123.
provoire 451.
psaltere 627 f.
pucele 186. 376. 389. 498. 529. p. 79. 537. 772. 793; 575. 628. p. 104.
quarrefour 650.
quarriere p. 85. 425.
queu p. 100 f. mestre queu.
quinancie 571.
quintarieur p. 89.
quisinier p. 100 f.
quistron 690. 692.
raelingues 263.
rañchon 517.
rausike 572.
recet p. 22. 513. p. 123.
recreant 43: 831.
regné 3, p. 123.
relief 826.
rente 456. 463. 538. 573. 671. 763. 769.
retroenche 617.
revevier 149.
Richars 526.
riche. Subst.. 175. 195.
Rigal 746.
Rikier 471.
riveour p. 107.
robeor p. 76 f. roberie 512 f.
Rohart 516.
roi p. 2. 135. 175. 212. 217. 466. 501. 673. 720. 788 f. — 619. p. 97.
roial 832.
roiaume 625.
roïne 93. 298. 503, 720: 729 (des cambres).
rois p. 52.
roman p. 2. 644. 648.
Rome 284. 430. 781.
rote 625 f. — 675.
rue p. 22. p. 25. 184.
ruele p. 22.
saignier p. 82.
Saigremor 595.
sailleor p. 90. 650.
sain 137: p. 96.
saint 271.
Salerne p. 85, 573, 581.
salmun 310, 330.
salnier. salniere 331a.
Sarrasin 293, p. 50, p. 123.
sarrasine 729.
sarrasinois 645.
sauge p. 123.
seignor 7, 26, 28, 48, 246. 312, 769, 806 f., p. 123: 157.
seignorie 34. 524, 618.
Selvain 513.
senateur 729. p. 111 f.
sené p. 111.
seneschal 32, 171, 397, 564. 628, p. 99. 763, 776. p. 111 f., 821.
sepouture 432.
serf 1 f., 27. 428.
serjant 96, 114, 117, 136, 156, 198, 201, 252, 317. 519, 582. 616, p. 98 f.. 728 f., 749, 787a. 832: p. 102, a. a pié 702, a. à cheval p. 102.
service p. 2. 726; 10. 720. 832.
sidre cf. cidre.
sire 5, 48, 76, 217, 369, 674 f., 720, 772.
sigle 259 f.. 276.
sirop 357.
soignant 557, 559.
soignentage 559.
sol 390.
somoneor p. 103.
sorchiere 741.
sort p. 38. 232.
sot 717 f.
soudan 788.
soudée 634: 808 f.
soudoïer p. 116, 806 f.
soverain 776.
suivante p. 104.
surigieu p. 83 f.. 761.
table roonde 792.
tabor 631 f.
tailleeur p. 62. 393 f.

tailleor p. 66, 431.
taillier 12.
Tamise 485.
taverne p. 58, 362 f.
telier 387, p. 123.
tenans 788, 827.
tenement 34.
tente 592 f.
Thebe 645.
Thessala 737.
timbre 631 f.
tintin 661 f.
tirant 45.
tisserant p. 61, 387 f.
tistre 389.
torneor p. 67.
tornieor 473.
tornoi 625, 626, 667.
tour p. 123.
tousel 837.
tozine p. 96.
trahison 811 f.
traïtor 135, 811.
travers p. 75, 504.
treceaux p. 66.
tref 242, 265, p. 48.
trepez 692.
tresgiteor p. 90.
tresque 646.
trëu p. 118.
triacle 591.
Tribu 437, Tribuet 439.
Tristrant 645.
troïne 631.
trompe 628 f., p. 96.
trompeeur p. 89, 628 f.
trouveor p. 89, 644 f.
Troye 645.
Troyen 299, 301.
truage 519.
truant p. 33, 197, 209.
tumeor p. 89.
tumeresse 551.
turbuz 310.
tympe p. 96.

ullage p. 49.
Urien 746.
usseria p. 48. Anm.
usure 460, 829.

vachier p. 16, 77.
vaironet 324.
vaissel 252, p. 45.
vallet 70, 115, 141, 154, 380, 615, 698, 731, 788 f., 831 f. etc.
vassal 17, 403, 529, 625, 775 etc.
vasselage 559.
vavassor 82, 331, 381, 729, 788 f.
veltrier 698.
vendant 330.
veneor p. 107.
venisson p. 56, 343 f., 689.
ventriere p. 81.
veor 704.
verge p. 20. — 269. — 826.
vergier p. 14, 354.
veuve 381, 535.
viande 250, p. 56, 390.
vïele 614 f.
vïeleur p. 89.
vïelle 737, 743.
vigne p. 14, 354 f.
vignoble p. 14.
vilain 3, p. 8 f., p. 16, p. 18 f., p. 20, p. 21, 128, 141, p. 26, 153, 157, 187d, 346, 563, 775, 776, p. 114 f., 836 f., p. 123. — 63, 92, 149, 397; 791.
vile p. 21 f.
vilenaille p. 8, 36, 53, 142.
villaine p. 8, 21, 734.
villete p. 22.
vilonnie 90, 187c, 552, 789, p. 123; 28.
vin 250 f., 354 f.
Virgile 570.
visconte 501, p. 108, p. 123.
voier p. 108.
voile 253 f., p. 48.
voisin 168.
vollaille p. 56.
voute 646.

windas 257, 259.

ymage p. 66, 449.
ymagier p. 66, 432.
Yrlande 776.

Inhaltsübersicht

Abschnitt I. Das Volk

Abschnitt II.

AUSGABEN UND ABHANDLUNGEN
AUS DEM GEBIETE DER
ROMANISCHEN PHILOLOGIE.
VERÖFFENTLICHT VON E. STENGEL.
XC.

ÜBER DIE PARISER HSS. 1451 UND 22555 DER HUON DE BORDEAUX-SAGE.

BEZIEHUNG DER HS. 1451 ZUR „CHANSON DE CROISSANT"; DIE „CHANSON DE HUON ET CALLISSE"; DIE „CHANSON DE HUON, ROI DE FÉERIE".

VON

HERMANN SCHÄFER.

MARBURG.
N. G. ELWERT'SCHE VERLAGSBUCHHANDLUNG.
1892.

Meinen Eltern

in dankbarer Liebe gewidmet.

Croissant erzählt; das meiste ist im eigentlichen Roman H. (eingeschoben. Ausserdem findet sich in P 1451 noch eine deutende Interpolation im eigentlichen Huon-Romane ungefähr 2400 Versen.

§ 3. Da mir diese Handschrift des Interessanten so viel habe ich sie ganz copiert. In vorliegender Abhandlung je muss ich mich auf die Behandlung folgender Teile beschrä

Teil I. P 1451 als Ganzes (§§ 5—8).

Teil II. Untersuchung über die »chanson de Croissant« (§§ 9

Teil III. »Chanson de Huon et Callisse«, grosse Interpolatio eigentlichen Huon-Romane von P 1451 (§§ 16—27).

Teil IV. Untersuchung über die chanson »Huon, roi de féerie«, Fortsetzung des Huon-Romans (§§ 28—65).

a) Orientierung (§ 29).

b) Combat de Huon de Bordeaux contre les g (§§ 30—39).

c) Couronnement de Huon dans la féerie (§§ 40—65

α) Orientierung (§ 41).

β) Verhältnis der zwei Pariser Handschriften zu ander (§§ 42—45).

γ) Verhältnis dieser beiden zur Turiner Hands (§§ 46—57).

δ) Untersuchung über die Quelle der Pariser H schrift 22555 (§§ 58—63).

d) Combat de Huon de Bordeaux contre Huon le de (§§ 64 u. 65).

Anhang. Verwandlung Esclarmonde's zur Fee (§§ 66 u. 67). Huons Kampf gegen Artus (§§ 68—71).

Beilagen. Texte.

§ 4. Die Behandlung des eigentlichen Romans H. de B., so die der Fortsetzungen »ch. d'Esclarmonde« und »ch. de Clar et Flourent« bleibt für später vorbehalten.

Anmerk. In der Ausgabe des »Galien« Ausg. u. Abh. LXXXIV Herr Prof. Stengel auf Seite 397 vorliegende Arbeit bereits angekünd ausserdem auf Seite 398 den wertlosen Aufsatz Caspar Riedls »H de Bordeaux in Geschichte und Dichtung« (erschienen in der Zeitsch für vergleich. Litteraturgesch., hrsg. von Dr. M. Koch und Dr. L. Geig Neue Folge, III. Band, 1. u. 2. Heft) gebührend beurteilt.

I. Teil.

P 1451 als Ganzes. § 5.

A) Form.

Die Handschrift ist in gelblichem Ledereinband gebunden, 20,4 cm breit, 28,3 cm hoch, 4,7 cm dick inclusive Einband; sie besteht aus 225 Papierblättern und trug früher die Nummern: Codex Regius 7535.6; Cangé 72 od. 28.

Sie enthält auf 224 beschriebenen Blättern[1]) etwa 14820 § 6.
Zwölfsilbner, die von einer Hand geschrieben zu sein scheinen. Sie besteht aus 19 fortlaufend numerierten Heften à 12 Blättern und müsste demnach 228 Blätter zählen; leider aber sind die 4 ersten Blätter ausgerissen. Auf dem jetzigen 9. Blatte des Bandes, dem 8.[2]) also der Hs. steht die Heftzahl 2. Da nun im Durchschnitt jedes Blatt 2×32 Verse hat, so fehlen $4 \times 2 \times 32$ d. i. ungefähr 256 Verse. Somit wird wohl das unbeschädigte Manuscript 15076 Verse gehabt haben.

B) Inhalt.

1. Eigentlicher Roman »Huon de Bordeaux« inclusive der § 7.
auf »Croissant« und »Huon et Callisse« bezüglichen Verse reicht von fol. 2—164r20.

a) Die Croissant betreffenden eingeschalteten Verse stehen: fol. 26r25-30; 140v20—141r28 und 145v24—146r16. Ausserdem noch kurze Erwähnungen fol. 168r15; 225r14—225v3 im Epilog. (Schweigel: V. 7238—7641; 8042—8053 und 8381.)

b) Die grosse Interpolation »chanson de Huon et Callisse« findet sich fol. 89r—127r16, etwa 2400 Verse. Sie würde im Guessardschen Druck einzuschalten sein an Stelle der Verse 7966—8008.

2. In der 326. Tirade fol. 164r21 reihen sich unmittelbar § 8.
die Fortsetzungen an, so dass es nicht leicht ist, einen Endvers des eigentlichen Huon-Romans zu fixieren. Unter den Fortsetzungen finden wir folgende chansons:

a) chanson d'Esclarmonde fol. 164r21—202r6 (Schweigel: 1—2540).

b) chanson de Huon, roi de féerie fol. 202r7—206v15 (Schweigel: 2541—3160). Während Schweigel im Anschluss an Gautier (vgl. § 2) diesen Teil zur chanson d'Es-

---

1) Guessard in der Einleitung LI giebt irrtümlich 225 beschriebene Blätter an.

2) Das 1. Blatt ist vom Buchbinder später zugefügt worden.

clarmonde rechnet, sondere ich ihn als selbständige Fortsetzung aus, da ich darin ein geschlossenes Ganze erblicke. Dazu halte ich mich um so mehr berechtigt, als wir auf den letzten 6 Blättern der Pariser Handschrift Bibl. nat. frç. 22555 eine besondere chanson »Huon, roi de féerie« finden, die Verwandtschaft mit der unsrigen zeigt, jedenfalls aber beweist, dass eine solche selbständig existierte. Um keine Verwechslungen herbeizuführen, gebe ich bei dieser chanson »Huon roi de féerie« die Handschriftennummer an, also entweder H. r. d. f. 1451 oder 22555.

c) chanson de Clarisse et Flourent fol. 206 v 16—225 r 13 (Schweigel: 3482—6183). Sie ist die einzige, die mit neuer Tirade anfängt.

d) Epilog mit Hinweis auf Croissant fol. 225 r 14—225 v 13.

II. Teil.

§ 9. Untersuchung über die chanson de Croissant.

Die § 7 a aufgezählten Stellen von P 1451 stehen mit erläuternden sachlichen Bemerkungen am Ende der Abhandlung.

Vergleichen wir diese Verse von P 1451 mit den entsprechenden von T (ed. Schweigel 7238—7641; 8042—8053; 8381), so ergeben sich uns:

a) Berührungspunkte in beiden Handschriften;

b) Besonderheiten von P 1451.

Daraus fassen wir c) das Verhältnis beider Hss. ins Auge.

§ 10. a) Welche Berührungspunkte ergeben sich aus den angeführten Stellen von P 1451 mit T L. II. 14?

In T ist die »chanson de Croissant« eingeschoben in die chanson d'Yde et Oliue, Schweigel 6184—8065. Wir zählen die Berührungspunkte der zeitlichen Aufeinanderfolge nach auf.

1. Hochzeit von Clarisse, Tochter Huons und der Esclarmonde, mit Flourent, dem Sohne des Königs Garin von Arragon: P 1451 fol. 215 r 14-16 = Schweigel 6002—6079.

2. Clarisse giebt einer Tochter Yde das Leben: P 1451 fol. 225 r 20,24 = Schweigel 6253 f.

3. Yde wird durch Gottes Willen zu einem Manne verwandelt: P 1451 fol. 225 r 21-23 = Schweigel 7222—7235.

4. Yde heiratet die Tochter des »empereour de Rome«, welche nach T »Oliue«, nach P »Beatris« heisst. Der empereour ist in P nicht mit Namen genannt, in T heisst er »Oton«. P fol. 225r25-27 = Schw. 7091—7217.

5. Croissant, Sohn von Yde und Oliue resp. Beatris, wird geboren. P fol. 225r28 f. = Schw. 7250—7256.

6. Croissants Armut und Verlassenheit. P fol. 141r4 und fol. 225r31 = Schw. 7298—7303.

7. Croissants Mühen und Kämpfe. P fol. 141r3 = Schw. 7303—7554.

8. Der verborgene »tresor Croissant«. P fol. 140v20-34, 141r1-28, 145v24-34, 146r1-7 = Schw. 7460—7480.

9. Croissant wird Besitzer des tresor. P fol. 141r5, 17-20, 27 f., 146r2-10 = Schw. 7610—7626.

10. Vor Croissant ist schon von einem edlen Fürsten der Versuch gemacht worden, den tresor zu heben, aber vergebens. P fol. 146r2 = Schw. 7460—7484.

11. Croissant wird König von Rom. P fol. 141r24, 146r12, 225r19 = Schw. 7635—7648.

b) Welche Besonderheiten enthält P 1451? § 11.

Sie finden sich fol. 26r25-30, 141r5-8, 21-24, 146r11-16, 168r14, 225v1 f. Nach allen diesen Stellen musste Croissant manchen schweren Kampf gegen die satenas im Orient bestehen. Dabei war eben der tresor von grösster Bedeutung für Croissant, besonders haubert, cor und hanap.

Von obigen 5 Stellen nimmt fol. 26r25-30 insofern eine Sonderstellung ein, als sie von drei Erben Croissants redet, denen aber im grunde dieselben Eroberungen zugeschrieben werden wie dem Croissant selbst in den übrigen Stellen. Doch auch fol. 146r15 f. weist auf einen »hoir Croissant« hin. Möglich ist also, dass die chanson de Croissant auch ihrerseits wieder Fortsetzungen gehabt hat.

Wenn wir uns das Verhältnis Huons zu Croissant ähnlich denken, wie das Oberons zu Huon, so werden wir wohl nicht irren. Vgl. fol. 168r14.

Hier sei nur kurz erwähnt, dass auch der Prosadruck von § 12.
1545 (Olyvier Arnoullet, Lyon) offenbar eine Quelle kennt, welche von Croissants Thaten nach Hebung des Schatzes zu berichten weiss. Vgl. Schweigel § 227 Schluss. Sie weist aber den, der über Croissant ausführlicheres lesen will, hin auf »le liure des Cronicques qui pour luy ont este faictes«. Dem Prosaïsten hat, wie er selbst sagt, ein »roman en rime von Huon de Bordeaux et de ceulx qui de luy descendirent« vor-

gelegen, welcher bis zu Croissants Hochzeit mit Katherine, der Tochter des Königs Guimar von Rom reichte. Der die Prosaversion abschliessende Satz: »Croissant acreut et amenda la seigneurīe de Romme et conquist plusieurs royaulmes comme Hierusalem et toute Surye«, ist eine summarische Notiz aus der zweimal erwähnten »Cronicque«; ob diese en rime oder en prose war, erfahren wir nicht. — Welche der uns erhaltenen poëtischen Fassungen des Huon von Bordeaux als der dem Prosaïsten vorgelegene »roman en rime« anzusehen oder diesem doch zunächst verwandt ist, bleibt einer späteren Untersuchung vorbehalten.

§ 13. c) Was lässt sich über das Verhältnis der beiden Handschriften P 1451 und T L. II. 14 sagen?

P 1451 trägt zum Verständnis von T in bezug auf den tresor wesentlich bei. Es müsste denn sein, dass auch T im eigentlichen Huon-Romane die nötigen Aufklärungen darüber giebt. Sie müssten sich auf fol. 344r bis 347v nach der von Guessard Seite XLVI mitgeteilten Inhaltsangabe finden. Abgesehen nämlich von der fleischlichen Abstammung Croissants von Huon bildet eben dieser tresor das wesentliche Bindeglied zwischen beiden.

§ 14. Auf grund der in P 1451 gegebenen Inhaltsangabe müssen wir schliessen, dass das fol. 225v1 angekündigte »liure de Croissant« mit der »chanson d'Yde et Oliue«, der notwendigen Einleitung zur »chanson de Croissant« anfing. Anders liegt die Sache bei T. Hier ist die »chanson d'Yde et Oliue« die Hauptsache, 1467 Verse, und das auf Croissant bezügliche ist nur nebenbei bemerkt, 414 Verse einnehmend. In T besitzen wir nur einen Teil der nach P 1451 anzunehmenden chanson de Croissant[1]).

§ 15. Keinesfalls hat der Pariser Handschrift 1451 die Turiner als Quelle gedient; das Umgekehrte war auch nicht der Fall. Sicher lag P eine Quelle vor, die den vollständigen Roman Croissant enthielt und nicht mit der Heirat und Krönung Croissants aufhörte.

Hoffentlich gelingt es mit der Zeit, irgendwo das »liure de Croissant« ausfindig zu machen.

---

1) Prof. Stengels Angabe im »Galien«, Ausg. u. Abh. LXXXIV Seite 397, ergiebt sich demnach als nicht ganz zutreffend. Die »chanson d'Yde et Oliue« in T ist nicht identisch mit der »chanson de Croissant«, wie wir sie nach P 1451 zu denken haben.

III. Teil. § 16.

Die grosse Interpolation „chanson de Huon et Callisse".

Wie schon § 7 b bemerkt, ist diese chanson an die Stelle der Verse 7966—8008 im Druck von Guessard zu setzen.

Des leichteren Verständnisses wegen schicke ich einige Angaben voraus:

Nachdem Huon und Esclarmonde das Gebot Oberons überschritten hatten, wurden sie auf eine Insel verschlagen. Von fremden Schiffern wurde Esclarmonde als die Tochter des Gaudisse, König von Babylon, erkannt und von Huon getrennt, der auf der Insel allein zurück blieb. Die Schiffer wollten Esclarmonde an Yvorim, König von Monbranc, ihren Oheim, ausliefern, wurden aber nach Aufalerne verschlagen, woselbst der König Gallafre herrschte. Dieser nahm den Schiffern Esclarmonde ab und warb um ihre Hand. Die Schiffer segelten nach Monbranc, um Yvorim alles zu berichten.

In die Nähe von Monbranc gelängt, schloss sich Huon an den menestrel Estruman an, der seine Dienste Yvorim anbieten wollte, da sein früherer Herr, der König Gaudisse, von einem Fremden Namens Huon getötet worden sei. Huon änderte seinen Namen und begleitete den alten „jongleour" nach Monbranc, wo sie gut aufgenommen wurden. Bald nach ihrer Ankunft erschienen jene Schiffer und erzählten, was sie von Esclarmonde wussten. In dem Kriege Yvorims gegen Gallafre, der wegen Escl. entstand, kämpfte Huon natürlich in Yvorims Heer. Gallafre jedoch wurde von Gérames und seinen Genossen unterstützt. So kämpften die beiden Freunde Huon und Gérames manchen blutigen Kampf, ohne sich zu erkennen. In Aufalerne tröstete Gérames, so gut er konnte, die trauernde Esclarmonde. Nachdem bei einem Ausfall aus Aufalerne Sorbrim, ein Vetter des Gallafre, von Huon getötet worden war, wurde beschlossen, furchtbare Rache an Yvorim und seinem Heere zu nehmen.

Hier lassen wir die Interpolation beginnen: § 17.

Dicht vor Aufalerne schlug Yvorim sein Lager auf. Bei dessen Anblick hielt Gallafre Kriegsrat. Einer Namens Sinagom riet nächtlichen Ueberfall, der auch sofort nach Mitternacht ausgeführt wurde. Ausser Huon, der sofort alarmierte, schliefen noch alle Leute Yvorims; grosses Morden. Huon wurde von Gérames zu Pferd, dann zu Fuss hart bedrängt. Um zu Atem zu kommen, floh Huon und zog sich gegen Abend ganz vom Kampfe zurück.

In der folgenden Nacht wurde der Kampf von Gallafre erneuert. Yvorim selbst musste fliehen. Huon flüchtete mit 30 Sarazenen, Leuten Yvorims, auf ein Schiff und entkam betrübten Herzens, da er sich wieder weiter von Esclarmonde entfernen musste.

Auf offener See brach Sturm los. Huon wurde in das „mer d'Illande" verschlagen und vom König „Gorhans" gefangen genommen, welcher im Begriff war, dem König Gallafre zu Hülfe zu kommen. Nachdem er von Huon erfahren, dass Yvorim von Gallafre bereits besiegt sei, kehrte er mit den Gefangenen zurück in seine Residenz Terrascone, die Hauptstadt von Illandre. Freudig wurde Gorhans von seiner Gemahlin und von seiner schönen Tochter Callisse empfangen.

In Gegenwart der Callisse erzählte Huon in Kürze seine Lebensgeschichte. Dabei wurde Callisse von innigster Liebe zu Huon ergriffen,

um so mehr, als sie bereits vieles über ihn erfahren hatte. Zehn Ritter aus Bordeaux befanden sich nämlich als Gefangene im Kerker des Schlosses. Um diesen ihr Los zu erleichtern, pflegte Callisse sie heimlich zu besuchen und ihnen bessere Nahrung zu verschaffen. Von ihnen war sie auch im christlichen Glauben unterrichtet worden und betete zu Jesus, wiewohl sie nicht getauft war. Ausserdem hatten die Ritter aus Bordeaux ihr so viel von Huon, den sie auf Befehl von Huons Mutter in der Ferne suchen sollten, erzählt, dass Callisse ihn bereits in ihr Herz geschlossen hatte.

§ 18. Um nun Huon zu retten, dessen Leben von Gorhans bedroht war, nahm Callisse zur List ihre Zuflucht. Sie liess durch einen „conseiller" ihren Vater bestimmen, Huon nicht zu töten, sondern ihn als Kämpfer im bevorstehenden Kriege gegen den König von „Cornuaille" zu benutzen. Vgl. Guessard 5801. Der Rat gefiel Gorhans.

Huon wurde in denselben Kerker geworfen, in welchem sich die zehn Ritter aus Bordeaux befanden. Seltsames Wiedersehen. Gaultier, einer der Gefangenen, erzählte ihm den Grund ihrer Abreise aus Bordeaux. Huon teilte den anderen mit, was er erlebt, seitdem er von der Heimat weg war. Er schilderte die Schönheit der Esclarmonde und behauptete, er habe nie ein schöneres Mädchen gesehen, ausgenommen die Tochter des Königs Gorhans:

Celle (Esclarmonde) qui est tant belle, point de pareille n'a
Fors seul une pucelle c'or ains me regarda
C'est la fille du roy c'ainsy atrappé m'a. —

Während Huon das nähere über Callisse erfuhr, trat sie selbst, vom Wächter Priant begleitet, ein, lediglich um Huon sprechen zu können. Vgl. Guessard 5840. Im Lauf der Unterhaltung versprach Callisse, Huon und seine Ritter retten zu wollen, wenn er gelobe, sie mit nach Frankreich zu nehmen, taufen zu lassen und heiraten zu wollen. Huon gedachte der schönen Esclarmonde; um aber seine Gefährten zu retten, versprach er, ihre Bedingungen erfüllen zu wollen. Huon lebte versteckt in Callissens Zimmer. Seine Ritter wurden dagegen von Gorhans in einer Nacht alle getötet. In Sorge um Huons Leben bereitete Callisse die Flucht vor.

§ 19. Früh morgens an einem Sonntag flohen beide aus der Stadt. Eine „camberiere" hatte die Flüchtigen jedoch bemerkt und Lärm geschlagen. Gorhans machte sich sofort an deren Verfolgung. Als die Not am grössten war, rettete Oberon die Verfolgten dadurch, dass er ihnen ein stark befestigtes Schloss hervorzauberte, in welchem sie sichere Unterkunft fanden. An einer reich gedeckten Tafel sass Oberon; von neuem verzieh er Huon, der zu seinen Füssen kniete und überreichte ihm „haubert, cor und hanap".

Gorhans und seine Leute verwunderten sich über das feste Schloss, das sie doch früher nicht bemerkt hatten, setzten aber die Verfolgung ununterbrochen fort, ohne Resultat natürlich.

Nachdem Oberon mit seinen Gästen getafelt hatte, sagte er: „Hüte dich, Huon, mit dieser Jungfrau, die du mit dir führst, Gemeinschaft zu pflegen! Dieses Gebot wirst du hoffentlich besser beachten als jenes, das du auf offener See übertreten hast. Bleibe treu der schönen Esclarmonde, die auf dich wartend, jeden anderen Bewerber abweist!" Huon versprach, diesmal Oberons Gebot zu halten. Er wolle Callisse mit nach Frankreich nehmen, sie dort taufen lassen und einem edlen Fürsten vermählen. Nach diesem Versprechen warf sich Callisse, ausser sich vor Schmerz über Huons Treubruch, auf die Erde und bat, Huon möge sie

doch zur Frau nehmen, wie er es im Kerker versprochen habe. Huon suchte sie zu beruhigen. Zwei Monate weilten sie mit Oberon im Schlosse. Als sie sich trennten, gelobte Huon nochmals, das Gebot Oberons zu halten. Das Schloss verschwand.

Da Huon auf dem Marsche allen Versuchungen widerstand, verwandelte sich Callissens Liebe in Hass; sie fasste einen teuflischen Plan, um Huons Liebe zu erzwingen. Gegen Abend führte sie ihn in das Schloss ihres Oheims „Escorfault", dem sie erzählte, dass ihr Vater mit dem König von Cornuaille Krieg führe. Deshalb sei sie weggeschickt worden, um bei Escorfault eine Zeit lang zu bleiben. Unterwegs seien Mörder über sie hergefallen. Ihr Begleiter habe sie jedoch gerettet. Kein Wunder, dass Huon bei Tisch gut bedient wurde!

§ 20. Ehe Callisse ihren schlimmen Plan zur Ausführung brachte, versuchte sie nochmals in Güte, ihren Zweck zu erreichen, doch vergeblich. Jetzt war ihre Leidenschaft entfesselt.

Wütend eilte sie zu Escorfault und teilte ihm mit, dass Huon ihr die Ehe versprochen, seit gestern aber seine Absicht geändert habe. Um seinetwillen habe sie ihr Vaterhaus verlassen und bitte nun ihren Oheim, dass der Ritter ihrem Vater ausgeliefert werde, damit er die gerechte Strafe über den Räuber seiner Tochter verhängen könne.

In der Nacht wurde Huon gefangen und in eine „tour carrée" gesperrt; seinen haubert, cor und hanap musste er zurücklassen. Er klagte über sein trauriges Los.

Kaum jedoch war Huon in das Gefängnis geworfen, so bereute Callisse ihre That und eilte in den Turm, um mit Huon durch ein kleines Fenster der Kerkerthür zu sprechen. Sie versprach Rettung aus der Gefangenschaft unter der einen bekannten Bedingung. Huon willigte ein und übertrat in dieser Nacht zum zweitenmal Oberons strenges Gebot.

Huon tötete den Wächter, um sicherer fliehen zu können. Callisse, als Ritter verkleidet, stahl ihres Oheims Rüstung und Waffen und entfloh mit Huon. Als die Frau des Wächters, ungeduldig über ihres Mannes langes Säumen, am Morgen in den Turm ging, nachzusehen, fand sie die Leiche und den Kerker leer. Escorfault erfuhr jetzt die Flucht und machte sich daran, die Flüchtigen zu verfolgen.

§ 21. Als diese in einen Wald reiten wollten, trat ihnen ein schwarzer Ritter in den Weg, gekleidet wie ein Mönch, und kündigte Huon Oberons Zorn an. Beim ersten Angriff wurde Huon aus dem Sattel gehoben und sein Pferd vom Feinde entführt.

Nunmehr konnte die Flucht nur langsam von statten gehen. Schon sind drei Ritter, Escorfault und zwei seiner Mannen, auf ihren Fersen. Während Huon mit Escorfault und dem einen Ritter kämpfte, ergriff der andere Callisse und brachte sie zurück in das Schloss ihres Oheims. Endlich tötete Huon den König Escorfault. Der Ritter ergab sich freiwillig und schwur, Huon ewig treu bleiben zu wollen, selbst in grösster Gefahr. „Wohl," erwiderte Huon, „du magst leben, aber zuvor musst du geloben, Christ werden zu wollen und an Gott zu glauben." Doch der „paien" antwortete: „So will ich lieber sterben, als meiner Väter Glauben ablegen." Huon begnügte sich schliesslich mit dem Treuschwur des Heiden Ampatris, welcher den Eid dadurch bekräftigte, dass er mit dem Finger dreimal an seine Zähne schlug. Um Ampatris' Treue sofort zu prüfen, trug Huon ihm auf, dafür zu sorgen, dass Callisse wieder befreit würde. Ampatris Rat ging dahin, man solle sofort in das von Rittern entblösste Schloss des erschlagenen Escorfault zurückkehren, woselbst

Callisse schon untergebracht worden sei. Huon folgte diesem B
fand seine Dame im grossen gepflasterten Saale. Die Zugbrücke
von Ampatris aufgezogen, so dass die heimkehrenden Mannen des
fault nicht eintreten konnten. Ein Mordversuch zweier Sarazenen
von Huon und Ampatris, die sich der Angreifer tapfer erwehrte
eitelt. Alle Männer, die im Schlosse noch aufgefunden wurden, w
von Huon und Ampatris den Todesstreich erleiden. Ungefähr 15
wurden in einem Turme eingesperrt. Durch Zufall fand Huon im S
seinen „haubert", „cor" und „hanap", welcher ihm allein Wein in
spendete; die Heiden Ampatris und Callisse vermochten aber nicht,
zu trinken. Nun begann die Belagerung des Schlosses durch die
sperrten Ritter. Huon wollte Oberon zu Hülfe rufen und stiess
Horn, aber vergebens, denn der Feenkönig zürnte dem Huon, d
von neuem das Gebot übertreten hatte. Huon brach in Klagen a
beschuldigte Callisse der Verführung.

§ 22. Die Belagerer, durch den Anblick der Leiche ihres Königs Esc
in neue Wut gegen den fremden Ritter versetzt, baten den benach
König Gorhans, Vater der Callisse, um Hülfe. Mit 20 000 Sarazene
er herbei und schloss Huon von allen Seiten ein. Die heldenhaft
teidigung der Belagerten, wobei die Damen selbst helfen musste
mochte einige Zeit Widerstand zu leisten.

Eines Abends machte Gorhans einen gewaltigen Angriff.
hatten seine Leute auf Leitern die Mauern erklommen. In dieser hö
Not blies Huon abermals in sein Horn, infolge dessen die Sarazenen
mussten, aber, da sie keinen Raum auf den Leitern und der schmalen
hatten, um tanzen zu können, fielen sie zu Hauf in den mit Wass
gefüllten Wallgraben und ertranken. Gorhans sah ein, dass er nur
Aushungern die Feste erobern könne. Für die Belagerten begann n
schrecklichste Zeit; Huon allein konnte sich durch Wein aus dem
stärken!

Als Huon das namenlose Elend seiner Umgebung nicht mehr
ansehen konnte, liess er dem König Gorhans melden, dass er die
übergeben wolle unter der Bedingung, dass das Leben der Callisse
Ampatris und der anderen Damen geschont werde. Gorhans w
ein. Als Huon diesen Vertrag Callisse und Ampatris mitteilte, s
er mit den Worten: »Jésus mourut pour moi, et pour vous je mu
Doch die beiden Heiden erklärten, sie würden mit ihm sterben un
von diesem Plane durch nichts abwendig machen lassen. Huon
somit genötigt, dem König Gorhans mitzuteilen, dass er nun doch
die Feste übergeben könne, da Callisse und Ampatris dagegen sein

§ 23. Der Hunger nahm zu. Abgezehrte Gestalten wankten im Sch
herum. Callisse starb vor Hunger und wurde von Huon nahe an
alten Turme unter Klagen und Trauer bestattet. Ampatris, dem
nahe, bat, Huon möge doch sein Horn blasen, damit die Qual des Hu
wenn auch nur für kurze Zeit, gemildert werde. Huon hatte soll
viel Kraft eingebüsst, dass er sich beim Blasen derart anstrengen m
dass ihm das Blut aus dem Munde floss. Ampatris vergass seinen Sch
und tanzte beim Klange des Horns. Diesmal aber erbarmte sich
Oberon des hart bedrängten Huon, als er dessen Horn ertönen
Auf Oberons Befehl begab sich König Glorian mit 40 000 Kriegern
die Feste. Huon sah hocherfreut von den Zinnen
Sarazenen und ihr König Gorhans unter den Streichen
fielen. Ampatris hatte ein solches Wunder noch nie

Nach der Sarazenen Niedermetzelung öffnete Huon das grosse Thor des Schlosses und warf sich dem einziehenden Oberon zu Füssen. Der König des Feenreichs verzieh noch einmal dem bussfertigen Huon und befahl ihm, sofort nach Monbranc zu König Yvorim zu eilen, wo er weiteres von Esclarmonde hören werde. Doch werde Huon noch viele Leiden zu ertragen haben, bis er sie endlich besitzen könne. Darauf kehrte Oberon in das Feenreich zurück.

Ampatris war durch all diese Wunder überzeugt worden, dass der Gott der Christen mächtiger sei als alle anderen Götter und versprach, er wolle sich in Frankreich taufen lassen.

Huon nahm cor und hanap (haubert ist nicht erwähnt) um sich mit Ampatris auf den Weg nach Monbranc zu machen. Auf einem Schiff des Königs von Illande, also des Gorhans, Vaters der Callisse, setzten sie ihre Reise fort.

Streng genommen endet hier in der 248. Tirade fol. 122r5 die grosse Interpolation, denn fol. 122r6 ff. werden wir auf den Stand der Erzählung von fol. 93v14 zurückgebracht durch eine kurze Recapitulation: § 24.

Yvorim war im nächtlichen Überfall von Gallafre vollständig besiegt und nach seiner Feste Monbranc zurückgekehrt, während Huon mit 30 Heiden zu Schiff entfloh und in die Hände des Königs Gorhans von Illande fiel.

Von fol. 122r6—127r16 wird dann aber eine weitere Episode eingeschaltet, die sich in keiner der andern Handschriften, so weit wir sie kennen, findet. § 25.

Yvorim war mit einem neuen Heere vor Aufalerne gezogen, um Gallafre zu belagern. Während der Belagerung kam ein Bote aus Babylon zu ihm und meldete, dass der »Soudain de Perse« den vom Mörder des Gaudisse (Huon) eingesetzten König von Babylon »Garin« gefangen genommen habe. Yvorim solle schnell nach Babel eilen und es in Besitz nehmen, da er ja doch als Bruder des ermordeten Gaudisse das grösste Recht dazu habe. Falls Yvorim nicht bald komme, werde der Soudain später Babel nicht mehr herausgeben, sondern es selbst behalten.

Yvorim folgte mit wenig Getreuen der Aufforderung und überliess die Fortsetzung der Belagerung von Aufalerne seinen Edlen. Bei der Ankunft in Babel wurden grosse Feste gefeiert.

Während dessen war Huon mit dem Schiff von Illande vom Sturme verschlagen worden und landete zufällig gerade in Babylon, wo er sofort seinen Vetter »Garin« aufsuchen wollte. Huon und Ampatris ritten in Babylon ein. Huon war höchst erstaunt, statt des »Garin« die beiden Heiden Yvorim und den Soudain de Perse im Schlosse anzutreffen. Yvorim erkannte in Huon seinen treuen Ritter, der ihm vor Anfalerne so gute Dienste gethan hatte und war erfreut, dessen Rettung und Abenteuer zu erfahren. Nicht gering aber war sein Erstaunen, als er von anderen Sarazenen erfuhr, dass dieser selbe Ritter auch derjenige sei, welcher den König Gaudisse einst getötet habe. Als Huon dies bestätigte, befahl Yvorim, man solle ihn gefangen nehmen. In dem gewaltigen Kampf, der nun gegen Huon und Ampatris losbrach, blies ersterer in sein Horn, worauf alle das Kämpfen vergassen und tanzten. Als Oberon im Saale erschien, ergab sich Yvorim und empfing von Huon

einen Kuss, zum Zeichen, dass Oberon ihn nicht töten solle. Der Soudain de Perse fiel im Getümmel.

Endlich befreite Huon seinen Vetter Garin aus dem Gefängnis. Oberon kehrte zurück in sein Reich, nachdem er nochmals Huon ermahnt hatte, rechtschaffen zu leben. Garin erklärte, er wolle nicht mehr länger inmitten der Heiden König von Babylon bleiben. Erst nachdem Huon versprochen, wieder hierher zurückkommen zu wollen, wenn er den Auftrag Karls ganz ausgeführt hätte, willigte Garin darein, König von Babel zu bleiben.

Noch werden die Gefahren angedeutet, die Huon auf der später ausgeführten Reise nach Babylon zu bestehen hatte.

§ 26. fol. 126 v 13 bis 127 r 16 bilden den Übergang zur Geschichte der Belagerung von Aufalerne, die durch die Interpolation unterbrochen worden ist:

Huon kehrt mit Yvorin nach Aufalerne zurük. Ehe die Erzählung weiter geht, wird aber eine kurze Inhaltsangabe des noch folgenden vorausgeschickt: Huons Kampf gegen Gérames; ihr gegenseitiges Erkennen; Gérards Verrat an seinem Bruder Huon in Bordeaux. Oberons Hülfe und Befreiung Huons.

Der weitere Verlauf des Gedichts stimmt der Hauptsache nach mit dem Drucke von Guessard überein, wenn auch im Einzelnen P 1451 manche Erweiterungen bringt, die dort fehlen. Auf diese einzugehen muss aber derjenigen Untersuchung vorbehalten bleiben, die den eigentlichen Roman Huon de Bordeaux zum Vorwurf hat.

§ 27. In der chanson de Huon et Callisse erkennen wir auf den ersten Blick eine Variation des bekannten Themas »Huon und Esclarmonde«. Während hier Huon der schuldige Teil ist und aus freien Stücken Oberons Gebot übertritt, muss er auch die Leiden, die über ihn verhängt werden, auskosten, bis ihm endlich Oberon wieder gnädig gestimmt ist. Dort aber in der Interpolation trägt Callisse die Schuld an Huons Abfall von Oberon; mit ihrem opferfreudigen, heldenmütigen Tode sühnt sie ihr Vergehen. Dann erst eilt Oberon herbei, um Huon aus Feindeshand zu erretten. — Sehr geschickt ist diese Interpolation in den eigentlichen Huon-Roman eingeflochten.

---

§ 28.

IV. Teil.

Untersuchung über die chanson „Huon, roi de féerie".

In § 8 habe ich bereits gezeigt, weshalb ich diese chanson als selbständiges Ganze von der chanson d'Esclarmonde absondere. Die auf den letzten 6 Blättern (fol. 248 r — 253 v) von P 22555 stehende »chanson d[illegible]on, roi de féerie« bildet die

einzige Fortsetzung des Huon-Romanes, welche in dieser Hs. sich findet. Ihr voran steht von fol. 184r bis fol. 217v »le liure de Huelin de Bourdialx et du roy Auberon«. Auf fol. 1r bis fol. 183v findet sich »la chanson de Lyon de Bourges« (vgl. Guessard XL—XLIII), über welche demnächst von Schülern des Herrn Prof. Stengel eingehender gehandelt werden wird.

§ 29. Zur Orientierung in diesem viel zerteilten Stoffe schicke ich eine kurze Fixierung desselben voraus:

Die chanson »Huon, roi de féerie«, welche in P 22555 steht, zerfällt inhaltlich in drei Teile, die ich folgendermassen benenne:

1. Couronnement de Huon dans la féerie; fol. 248ra1—250rb24.

2. Combat de Huon contre les géants à Dunostre; fol. 250rb25—252vb39.

3. Combat de Huon de Bordeaux contre »Huon le desuey«, frère de Guibuart de Vymey; fol. 252vb40—253rb29. Leider sind wir nicht im Stande über diesen 3. Teil vollständige Angaben machen zu können, da die letzte Seite des Manuscripts, auf welcher dieser Kampf gerade steht, teilweise ausgerissen ist.

Den 1. Teil dieser chanson finden wir auch in P 1451 und in T L. II. 14 und zwar: P 1451 fol. 202r7—206r35 = T Ed. Schweigel Vers 2541—3151.

Den 2. Teil in P 1451 fol. 67r16—68v33 = T Ed. Schw. Vers 8068—8318.

Der 3. Teil ist P 22555 eigentümlich.

Statt dieses 3. Teiles berichten P 1451 und T von Kämpfen Huons gegen Artus. P 1451 fol. 206r3-10, 206v1-14 = T Ed. Schweigel Vers 2911—62, 3008—75, 3152—60, 3458—81, 6143—68.

§ 30. Wir nehmen den 2. Teil »Combat de Huon de Bordeaux contre les géants à Dunostre« zuerst vor.

Quellen: a) P 1451 fol. 67r16—68v33; b) T, Ed. Schw., 8068—8318; c) P 22555 fol. 250rb25—252vb39.

a) Analyse von P 1451 fol. 67r16—68v33.

Nachdem Huon die Herrschaft über das dem Gaudisse, Vater der Esclarmonde entrissene Babylon seinem eigenen Vetter Garin überlassen hatte, erweiterte letzterer die Grenzen seines neuen Reiches.

Ueber den Tod Agrapparts, der vor Babylon von Huon im Zweikampf erschlagen worden war, (Guessard 6549) aufgebracht, hielten die 12 Brüder jenes Riesen auf dem »mont obscur« Beratung. Als diese 12 »gaiant« versammelt waren, trat in ihre Mitte ein »sarracin« und berichtete, Gaudisse sei nun auch noch nach Agrappart von demselben

Ritter, welcher Orguelleux und letzteren getötet habe, erschlagen worden. Der »crestien de France« habe ein »cor« geblasen, unzählige Krieger seien erschienen und hätten jeden, der nicht an Jesus glauben wollte, sofort getötet. Gaudisse sei das Haupt abgeschlagen, der Bart abgenommen und vier Backenzähne entwendet worden. Bart und Zähne wolle der chevalier dem König »Charles de France« überbringen; auch entführe er Esclarmonde, die Tochter von Gaudisse, nach Frankreich, wo sie Mahomet verleugnen und Jesus anbeten wolle. »Wollt ihr euch rächen, so mahnt der Sarazene, »so besteigt eilig Schiffe und fahret dem chevalier entgegen, der zum »chastel Orguelleux« sich begeben will.« Sofort bestiegen die 12 Riesen, verstärkt durch »Turcqs fors et poissans« ihre Schiffe. Unterdes hatte Huon mit Esclarmonde, Gérames und 12 »escuiers« in Babylon ein prachtvolles Schiff bestiegen. Am vierten Tage der Fahrt begegneten sie den Schiffen der Riesen. Nachdem Huon von der Grösse der Gefahr überzeugt und von einem Sarazenen zum Zweikampf gefordert war, blies er in der grössten Not in sein Horn. Malabron, »a guise de poisson« eilte herbei und stürzte der Sarazenen Schiffe um, so dass die Riesen (gaians) und »Turcqs« ertrinken mussten. Nachdem Huon noch seinem Retter, den er erkannte, gedankt hatte, entfernte sich Malabron sofort wieder.

§ 31. Bemerkungen zu dieser Fassung:

Wir sehen aus dieser Analyse deutlich, dass der Verfasser von P 1451 die »gaians«, von denen so oft vorher die Rede war, an der ersten passenden Gelegenheit endgiltig hat abfertigen wollen. Ihm war offenbar unbekannt, dass dieser Kampf Huons gegen die gaians von anderen Verfassern in Verbindung mit der Fortsetzung des eigentlichen Huon-Romans »Huon roi de féerie« gesetzt worden war, sonst hätte er ihn doch wohl mit dieser Fortsetzung, die er ja auch später übermittelt, in Verbindung gebracht. Es ist aber von ihm der Kampf Huons gegen die gaians im eigentlichen Huon-Romane zum Austrag gekommen und zwar so kurz und einfach wie möglich. Ganz anders in den beiden anderen Fassungen.

§ 32. b) Analyse von T, Ed. Schw., 8068—8318.

Tir. 242: Huon weilte mit Esclarmonde und den Baronen in Dunostre, das er dem »Orgelleus« entrissen hatte. Dieser hatte 13 Brüder, der kleinste war 15 Fuss lang. Auf Anstiften und unter Führung ihrer Mutter »Murgale« zogen die 13 mit noch 60000 Mannen gegen Dunostre.

Tir. 243: Die Feinde lagerten sich vor Dunostre. Am darauffolgenden Morgen riet Murgale zum Angriff. Esclarmonde sah sie herankommen und Huon sprach ihr Mut zu.

Tir. 244: Mornimaus, der älteste Riese, gab den Rat, Huon solle zum Kampf gefordert werden, wenn er Dunostre nicht ausliefern und Mahomet nicht anbeten wolle. Willige er aber darein, so solle Friede sein. Clautrans, einer der Brüder, machte sich auf, den Vorschlag Huon zu unterbreiten. Die an den beiden Seiten des Thors von Dunostre aufgestellten »gaians de pur kenure for[illegible] (vgl. Guess. 4562—70; 4720) jagten ihm gros[illegible]schrecken ein.; [illegible]nen zerschmetterte er und trat in das Sch[illegible] Als er sein[illegible] vorgebracht hatte

wurde er von Huon hart zurückgewiesen. Wütend entfernte sich Clautrans, warf zwei Thorhüter in den Graben, die zwei Thorflügel in das Meer und den noch übrigen »gaiant de keuure« zerschmetterte er auch. Bei den Seinigen angekommen, riet er zu raschem Angriff.

Malabrun spannte auf Huons Befehl zwei goldne »fiex« quer vor das Thor. Diese erwiesen sich aber als wirkungslos bei der Wucht der Angreifer. Da liess Huon plötzlich die Brücke zusammenbrechen, so dass alle, die darauf waren, im Meere ertranken. Die noch übrigen gaians und ihr Gefolge wurden von Gloriant und Malabrun völlig niedergeworfen.

Huon wünschte danach eine neue prächtige Brücke, zwei neue gaians de keuure und zwei feine silberne Thorflügel. Freudiges Siegesmahl. Am folgenden Tage wurde Dunostre Malabrun übergeben, Gloriant erhielt Monmur. Huon dagegen begab sich mit Esclarmonde, qui plains a les costez und seinen Baronen nach Bordeaux.

c) Analyse von P 22555 fol. 250 r b 25 — 252 v b 39. § 33.

Huon weilte in Monmur als König. Er versprach Malabrun, er wolle ihm aus Dankbarkeit für die vielen treuen Dienste, welche er ihm geleistet habe, von den 60 Jahren, die er noch auf Oberons Befehl als »luton en mer« zubringen müsse, 59 erlassen. In dem noch folgenden Jahre hat, wie wir sehen werden, Malabrun eine hervorragende Rolle gespielt.

Huon wollte Esclarmonde in Dunostre krönen und dabei der ganzen féerie ein grosses Fest geben. Doch vor dessen Beendigung nahte Unheil. Als nämlich die joians (! nie jaians oder gaians, vgl. Guessard 6443, ob hier nicht auch besser joians stuende?) erfuhren, dass Huon in Dunostre, dem alten Schlosse ihres von Huon erschlagenen Bruders Orguelleux (-illous), weile, beschlossen sie, auf Drängen ihrer »malle mere«, Dunostre wieder zu erobern und sich auch noch dafür zu rächen, dass Huon einst dem Agrappart, einem ihrer Brüder, das rechte Ohr abgehauen hatte (Guess. 6549). Es werden aufgezählt folgende joians: »Agrappart, Pudigans li derués, Richenair li osés, Noixous (und -aus), Bruiaus, Broairs, Escouffez, Roboan, Mauffrians li desués und Quiquenars. Nach ausführlicher Beschreibung der abscheulichen Riesenmutter wird die Landung der Angreifer vor Dunostre berichtet. Agrappart will sich selbst in das Schloss begeben, um mit Huon zu verhandeln; Rechignair (= Richenair?) aber bietet sich dazu an. Schliesslich wird Broairs als Bote ausersehen. Er macht sich, stark gewappnet und mit einem Hammer (maillot de feir groz et quarés) versehen, auf den Weg, nachdem Agrappart ihm zuvor mitgeteilt, was er Huon ankündigen solle: Huon soll Dunostre dem Agrappart als dem erbberechtigten Bruder des Orguillous freiwillig ausliefern. Ferner soll Huon zur Sühne für das dem Agrappart abgeschlagene rechte Ohr Esclarmonde zur Schändung ausliefern.

Willige Huon nicht in diese zwei Bedingungen, so solle er zum Kampfe gefordert werden.

Broais kommt am Thore an. Grosses Hindernis! »li homme y baitent qui y sont tresgitei« (vgl. Guessard 4562 und 4780). Doch gelingt es ihm, durch den »angin« zu kommen; er stürmt so polternd in den Saal, in welchem Huon gerade bei Tafel sitzt, dass sich der Wein auf den Tisch ergiesst. Kaum hat er seinen Auftrag ausgerichtet, als Huon und die Edlen wutentbrannt auf Brouart (!) einstürmen, der sich zur Flucht wendet und durch den »angin« eilen will, aber von dem einen »baitere«

erschlagen wird. Seine Leiche wird mit einem »mangoney«, e
Maschine zum Steinschleudern, aus Dunostre in der joians Lager
schleudert, wobei sie niederfallend noch Richenart verwundet. Grc
Entsetzen!

§ 34. La joiande, die Riesenmutter, »la mere est noire plux que pc
n'aremēt« [vgl. Guess. 6521 f.] fordert laut heulend zum Sturme
Huon ist erschreckt über die zu Schiff herannahenden joians, deren 18
lange »mere« ihm Grauen einflösst. Malabrun verspricht, deren An
ganz allein zurückschlagen zu wollen. Zuvor stellt er den von Brc
beschädigten baitere am guichet wieder her. Darauf begiebt er
vor die Festung unter die joians, stösst Agrappart zu Boden, das
einen Arm bricht, stürzt sich in das Meer und richtet grosse Verheer
an Schiffen und Menschenleben an.

Als Malabrun wieder nach Dunostre zurückgekehrt war, dankt
Huon. Mit Tagesgrauen unternehmen die joians mit ihrer Mutter e
gewaltigen Sturm auf den Turm, gegen welchen die Letzere beson
gewaltige Steine schleudert. Huon, zwar in Sorge, vertraut aber M
brun's Hülfe, auf dessen Rat der Turm fest verschlossen wird. E
wünscht um Dunostre herum einen 200 Fuss breiten und ebenso ti
Graben, in den sich das Meer ergiessen soll; über denselben soll
eiserne Brücke führen, die sich auf Huons Wunsch wie eine Windm
soll drehen können.

Tantost y fuit comme jllot deuiséi —

Die joians können die Brücke nicht betreten, da sie dieselbe n
zum Stillstand bringen können. Schneller als ein Vogel fliegt, du
schwimmt die Riesenmutter den Graben und bricht mit ihren Nä
Mauersteine des Turmes heraus. Esclarmonde erblickt die Gefahr
ruft Huon, der dem Mallabron[1]) den Befehl ertheilt: de ceste diable
dieu nous delivrez! Mall. begiebt sich in den Wallgraben, schwi
hinter die Riesenmutter, packt sie an einem Bein und zieht sie u
das Wasser, wo nach heftigem Ringen la vielle ertrinken muss.
die joians zu ärgern, stösst Mall. die Leiche nahe an das Ufer;
Haken wird sie von den Söhnen ans Trockene gezogen.

§ 35. Wütend und Rache schnaubend wird die Brücke angegriffen, 6 joi
halten sie fest mit ihren »cros«, 6 andere betreten sie. Auf Huons Wun
aber dreht sich die Brücke doch, und die 6 joians fallen herunter in
Graben und ertrinken. Die anderen 6 joians fordern brüllend Huon
Zweikampf heraus, »cors a cors«. Huon ist gewillt, die Forderung
zunehmen, aber Mallabron will sein Werk vollenden. In Gestalt ei
edlen Rosses begiebt er sich auf die Wiese vor Dunostre und wird
den joians verfolgt, die das edle Tier fangen möchten. Noixous schwi
sich kühn auf dessen Rücken, wird aber in das Meer getragen, wo
ertrinken muss. Auf die Wiese zurückgekehrt, werden die übrigen joi
vom Ross mit dem Hinterhuf erschlagen, zuerst Agrappart. So war
Angriff der joians und ihrer malle mere siegreich abgeschlagen, vornel
lich durch Mallabron. Grosse Freude in Dunostre. Mall. wird von H
zum chamberlans gemacht und erhält Judic, Huons Tochter, zur Gat
Ferner wird Mallabron vollständig befreit von der Busse, die er n
dieses letzte Jahr als »luton en mer« zu leisten gehabt hätte.

»la penitence que debuez faire vng ans
Quitéz en estes du cest jour en auant«.

(Vgl. Guess. 7030—41.)

1) Mallabron = Malabrun.

d) Resultat der Vergleichung von T und P 22555. § 36.

1. T und P 22555 behandeln denselben Kampf Huons gegen die »gaians«.

2. In T haben letztere nur noch wenig »Riesenhaftes« bewahrt. Der Verfasser scheint zwar die unglaublichen, fabelhaften Nebenumstände des Kampfes und der beteiligten Personen zu kennen, will aber nicht mit einstimmen in deren breite Ausmalung.

3. Viele in T nur angedeutete Angaben erhalten demgemäss durch P 22555 die nötige Ausführung. So wird in T anfangs zwar viel von der Mutter der gaians geredet, aber auf einmal hören wir gar nichts mehr von ihr. Die ihr gegebenen Epitheta »la vielle miautriz« V. 8078, »le gaiande« 8111, »la vielle hirecie« 8122, »la vielle mautaillie« 8134, »la vielle as crins merlés« 8226 deuten manches an, was wir genau in P lesen können, z. B. fol. 250 v b6-16 ff. Von ihrer Kraft und ihrer Nahrung hören wir Wunderdinge: fol. 250 v b28-40.

4. Mallabrun ist nach unserer Stelle der Turiner Hs. nicht § 37. mehr der mutige »luton en mer«, wie wir ihn aus dem Huon-Romane kennen, sondern ein etwas verzagter, ängstlicher Burgherr; dagegen giebt die Pariser Hs. den alten, bekannten »luton en mer« in allen seinen charakteristischen Eigenschaften wieder.

5. Auch Huon ist in T kaum wiederzuerkennen. Welche Rolle muss er spielen bei der Kampfankündigung des Clautrans und dessen Verheerungen am Schlossthor! Er lässt alles gehen, wie es mag. Wie anders P!

6. Nicht unbeachtet darf die Verschiedenheit der Bedingungen bleiben, welche Huon von seiten der gaians gestellt werden:

Nach T soll Huon 1) Dunostre ausliefern, 2) Mahomet anbeten;

Nach P soll Huon 1) Dunostre ausliefern, 2) Esclarmonde den gaians zur Schändung überlassen, dann soll sie in das Meer geworfen werden.

fol. 251 b 31-36 Dame Esclarmonde vous li (Mornimaut) envoierez,
O lie geyrait et ferait tout ces grey.
.xuu. somme d'une mere anjanrei,
Tuit y gierons a nostre vollanteit,
Pues serait [ar]se ou noieie en la meir —

Die unter 2. und 6. angegebenen Verschiedenheiten lassen § 38. uns auf Standesverschiedenheiten der Verfasser dieser Abschnitte schliessen, und zwar halten wir den von P für einen »Nichtcleriker«, der aus dem reichen Born seiner Phantasie zügellos schöpft, jenen von T, wenn nicht für einen Cleriker, so doch für einen, der den feineren Kreisen nahesteht und die Grenze

des Möglichen, respective Schicklichen zu wahren sucht. Au diesem Grunde lässt er die Riesenmutter ganz in den Hinter grund treten.

§ 39. Der Verfasser dieses Teiles von P 22555 steht in engste Beziehung zum eigentlichen Huon-Romane, wie wir ihn au der Hs. von Tours, ed. Guessard und aus der Pariser Hs. 2255 fol. 184—247 kennen gelernt haben.

Die betreffenden Verse von T gehören jüngerer Zeit a und gehen wohl auf P 22555 zurück. Zwar vermögen wi keine äussere, wörtliche Uebereinstimmung in beiden Hss. an zugeben, aber der Verlauf der ganzen Erzählung ist derselbe wobei wir berücksichtigen müssen, dass der Verfasser von T die allzu unglaublichen und unedlen Nebenumstände in den Bereich schicklicher und geschichtlicher Möglichkeit zu ziehen sucht, Aenderungen und Kürzungen dabei vornehmend. § 36 2. 3; § 37, 6.

§ 40. Nunmehr betrachten wir den 1. Teil der Fortsetzung »Huon roy de faerie«, den wir »couronnement de Huon dans la féerie« benennen. § 29.

Fassungen: P 22555 fol. 248ra1—250rb24. P 1451 fol. 202r7—206r35. T ed. Schw. Vers 2541—3151.

§ 41. Wir fragen:

A. nach dem Verhältnis der beiden Par. Hss. zu einander.

B. nach dem Verhältnis der beiden Pariser Hss. zu der Turiner Hs.

C. nach der Quelle der in diesem Teile eine besondere Stellung einnehmenden Hs. P 22555.

§ 42. A.

Verhältnis von P 22555 fol. 248ra—250rb24 zu P 1451 fol. 202r7—206v14.

α) Analyse aus P 22555; β) Analyse aus P 1451; γ) Resultat.

§ 43. α) Analyse von P 22555.

1. Tir. Recapitulation von Huons Leben:

Huon aus Frankreich verbannt. Bei »Gaudisse« in Babylon von Oberon unterstützt. Von seinem Bruder verraten, erhält Huon Bordeaux durch Oberon wieder. Oberon setzt ihm 3 Jahre fest, nach deren Ablauf Huon nach Monmur aufbrechen müsse (vgl. Guess. 10432), davon sind schon 2½ Jahre vergangen.

2. Tir. Der Termin naht heran; Esclarmonde schenkt einer Tochter »Judic« das Leben. Während eines Festes in Bordeaux zu Pfingsten teilt Huon seinen Getreuen [illegible] dem Befehle Oberons nach Monmur zu ziehen, folge leisten [illegible] in diesem »

Glück zu verdanken habe. Während seiner Abwesenheit soll »Geriames« das Land regieren, vgl. Guess. 10444, und er belehnt denselben mit einem Prunkhandschuh.

3. Tir. Huldigung der Barone vor Geriames und nochmalige Ermahnung zur Treue durch Huon.

4. Tir. Nach Auflösung des Hofes sind Huon und Esclarmonde mit der Vorbereitung zur Reise beschäftigt; 10 Ritter sollen sie begleiten. Geriames giebt mit 20 Rittern das Geleite. Ankunft in Rom. Huon erzählt dem »appostolle«, er wolle »oultre mer repairier«.

5. Tir. Huon beichtet beim »appostolle«. In sein »ostel« zurückgekehrt, mahnt er noch Geriames, gerecht zu regieren und will ihn entlassen; doch bittet letzterer, noch weiter mitziehen zu dürfen. — Bis »Brandis« gestattet Huon dessen Begleitung.

In »Brandis sor la meir« kommen sie an, nachdem sie »Pulle et Callabre«, Apulien und Calabrien, durchzogen hatten. Einkehr halten sie im »osteit« der Frau des »Garin de Saint Omer« — vgl. Guess. 2565 ff. Am folgenden Morgen begeben sich alle zum »seruice au moustier«, dann zum »disner« und schliesslich zum Hafen »vne neif font garnir et aprester.« 8 Tage sind in Brandis verstrichen. Abschied von Geriames. Huon, Esclarmonde, Judic und 10 Barone besteigen das Schiff. Nach 14tägiger Fahrt Landung und Weiterreise zum hlg. Grab, wo sie beten und »s'ouffrande fist Hue li baicheler«, entsprechend P 1451 fol. 19r2-4. Aufbruch zum »rouge mer« (vgl. Guess. 2889 = P 1451 f. 19r10). Durchzug durch das Gebiet von »famenie« (Guess. 2891 ff. = P 1451 f. 19r13). Durchzug durch das »pays des commans« (Guess. 2896 ff. = P 1451 f. 19r14). Durchzug durch »la terre de foy« (Guess. 2905 ff. = P 1451 f. 19r21). Ankunft in dem »bocaige«, in welchem Huon einst (Guess. 2930 ff. = P 1451 f. 19r25) Geriames getroffen hatte (Guess. 2932 ff.) und später auch Oberon (Guess. 3216 ff.). Lagerung und Essen im »bocaige Auberon . . . . desous vng chesne« (Guess. 3196).

Unterdes ist Oberon in Dunostre und erinnert sich Huons. Er versammelt seine Barone, vor allem werden genannt Gloriant, Mallabron, le luton de la meir, Esmerés und Moinnet li senés. Oberon teilt ihnen mit, dass Huon in dem bocaige sich befinde und ein wenig auf die Probe gestellt werden solle. Gloriant soll, ohne ein Wort zu sprechen, nebst 200 Baronen mit blankem Schwert Huon feindlich gegenübertreten. So geschah es. Der Wald strahlt von der Helligkeit der Waffen. Huon vermutet, es seien Sarazenen oder Slaven; er und seine 10 Ritter stellen sich gewappnet und kampfbereit den Drohenden entgegen. Doch Gloriant eilt ohne Kampf zurück nach Dunostre und meldet alles Oberon, der hocherfreut ist und Huon den edelsten »proudomme« nennt, der es verdiene, im Feenreiche als König zu herrschen.

Huon und die Seinigen kommen auf ihrer weiteren Wanderung an eine riviere — Guess. 3283 u. 3754 — ohne Brücke und Furt.

Auf Oberons Befehl naht Mallabron »com salmon abriuez«, setzt alle über den Fluss, und sagt, sie sollten sich da lagern und auf Oberons Ankunft warten, vgl. Clarimondès T. Ed. Schw. Vers 2853.

Oberon erscheint auch bald mit 10000 Rittern, begleitet von 10000 dames, lauter Feen. Grosse Freude über das Wiedersehen. Oberon wünscht sich mit allen nach Monmur, wo ein Freudenmahl gehalten wird, dabei 250a17

li boin hanep lour randoit vin assez. —

Oberon lässt nach dem Mahle von Gloriant die Krone holen, w
er (Ob.) Huon aufsetzt und ihn als König der »faierie« krönt.
überreicht Oberon dem Huon den »baston« — vgl. Guess. 3759. S
hat Huon jetzt »autant de digniteit Comme Auberon ot en tout
aiez« — Huon erprobt sofort seine neue digniteit und wünscht die g
faierie herbei. Feen in Menge und alle Barone erscheinen; vor
sammelter faierie erklärt Oberon,

250 b 17 »Je ne vuelz plux au ciecle demourer,
»Jl me covient en paraidis aller
»Car nostre sire le m'ait ainsi mandei

Huon wird darauf auf den »faulzdestuet« — vgl. Guess. 360
gesetzt, und die Barone huldigen ihm; dann nimmt Oberon Abs
von seinen Baronen und ihrem neuen Könige Huon.

250 b 23 Auberon prant congiei a son barnez
Et a Huon que jllait coronnei —

§ 44. β) Analyse von P 1451 fol. 202r7—206v15 incl. Huo Kampf gegen Artus.

Huon, wieder in den Besitz von Bordeaux und seiner Gattin Es
monde gelangt, erinnert sich, dass es bald Zeit sei, nach Monmur
zureisen. Mit Schmerz erfüllt es ihn, dass dann sein junges Töchter
»Clarisse« elternlos in Bordeaux sein werde. Deren Pflege wird
edlen, treuen Seneschall »Bernart« anvertraut, welcher auch das I
stellvertretend beherrschen soll. Huon beruft seine Edlen und bel
in deren Beisein Bernart mit dem Lande Bordeaux durch den ba
und fordert alle auf, das Land und auch vor allen Dingen die 4jäh
Clarisse in Treue zu beschützen. Sie schwören Treue und werden
Esclarmonde, »qui depuis devint fée« reich beschenkt. Im April beste
Huon und Esclarmonde »vne gallée«, fahren ab und, ohne zu wis
wohin sie den Lauf richten sollen, überlassen sie sich dem Willen J
der sie wohl richtig nach Monmur führen werde. 15 Tage fal
sie auf dem Meere herum. Am 16. Tage erblickt Huon auf ei
Felsen ein grosses Schloss mit einem »clocquier«. Landung am F
des Felsens. Abschied von den Matrosen, die wieder nach Borde
zurückfahren und Bernart nebst Clarisse grüssen sollen.

Huon und Esclarmonde besteigen ihre Rosse und kommen »dro
l'anuittier« am »chastel« an. Sie werden willkommen geheissen
einem grossen, starken Mönch, der ihnen verspricht »bien vous fe
aisier«. In einem reichen Zimmer des Schlosses finden sie viele Spe
aufgetragen und ein gutes Bett. Aber in der Nacht war kein Mer
in der Nähe zur Bedienung, worüber Huon sein Erstaunen nicht zur
hält; doch tröstet er seine Gattin mit den Worten:

»Espoir, c'est la coustume de cheste confrarie« —

Früh morgens erheben sich beide vom Lager und begeben sich
die Kirche, die Frühmesse zu hören. Doch in der Kirche ist kein Al
wohl 100 Mönche kommen, singen und verschwinden plötzlich. Esc
monde wird es unheimlich. Da erinnert sich Huon, dass Oberon
befohlen, eine Stola mit sich zu führen, die er denn auch bei sich ha
Damit fängt er einen grossen, schrecklichen Mönch, der eben auch
fliehen will, nun aber nicht fort kann. Dieser muss Huon erzählen,
für eine Bewandtnis es mit dem Schloss, Gottesdienst und den Mönc
habe. Der Mönch rät Huon, bald wegzugehen, da er keinen Fre

unter den Mönchen dieses Schlosses habe. Sie seien alle nur Geister, die damals, als Gott gegen Lusiabel erzürnt war und ihn aus dem Paradis samt den ihm huldigenden Engeln stiess, auch aus dem Paradis verstossen worden seien an den Ort hier, wo sie bleiben und hoffen, am Tage des Gerichts doch noch unter die Zahl der guten Freunde des Schöpfers aller Welt gerechnet zu werden. Er selbst besitze die besondere Eigenschaft, unermessliche Räume in kürzester Zeit zurück legen zu können. Huon fragt darauf, ob der »esperite« ihn und Esclarmonde wohl nach Monmur bringen könne und erfährt, dass die Mönche oft dahin gingen: »dedens la faerie prenons esbattement.« Huon beschwört den esperite, die Beförderung nach Monmur sogleich auszuführen. So nimmt denn auch der gefangene Mönch beide in seine Arme und durcheilt die Luft; »les mist droit a la porte de Momur droittement«. Vor Huon und Esclarmonde verwandelt sich der Mönch in einen Vogel und fliegt fort. Die nicht wenig erschreckte Esclarmonde tröstet Huon damit, dass sie bald Königin des Feenreiches werden würde. Doch hier bricht die Klage der Mutter um ihr verlassenes Kind Clarisse los. So sind mittlerweile beide am »dongon«, dem höchsten, befestigten Gebäude des chastel Momur angekommen. Am Thore desselben finden sie Mallabron; freudiges Wiedersehen; Mallabron erzählt sogleich, Oberon erwarte schon Huon, bereit von dieser Welt zu scheiden. Auch Gloriant und manche edle Fee begrüssen vor Freude laut singend Huon und Esclarmonde; Oberon hört das Jubeln, erfährt von einer Fee den Grund der Freude und bittet, sofort solle Huon zu ihm kommen.

Oberon liegt in seinem Bette, bereit zu sterben. Huon und Esclarmonde treten zu ihm hin. Nach dem ersten Gruss sagt Huon, er wolle gerne mit Esclarmonde nach Bordeaux um der Clarisse willen zurückkehren. Doch Oberon weist dies zurück und kündigt ihm den drohenden Kampf gegen Artus an, den Huon als Nachfolger in Monmur zu bestehen haben werde. Artus wolle nämlich selbst als König in Monmur herrschen, doch werde es ihm nicht gelingen. In drei Tagen werde er [Ob.] sterben, zuvor soll Huon gekrönt werden. Gloriant muss die Krone holen. Huon wird alsdann auf Oberons »siège« gesetzt und gekrönt. Auch Esclarmonde wird auf Oberons Befehl gekrönt. Oberon lässt alle Feen Huon Gehorsam schwören, nachdem ihm »toute la segnourie et toute la poissance« übergeben war. Am nächsten Morgen stirbt Oberon; der balsamierte Leichnam wird in einem Schrein geborgen durch Magneten in der Luft schwebend gehalten; darunter führen Feen Reigen auf.

Artus hört von Oberons Tod. Er will in Monmur kurzer Hand einziehen, erfährt aber am Thore von Mallabron und Gloriant, dass Huon schon gekrönt sei. Artus fordert letzteren zum Kampfe heraus. Auf der Insel »de Bouscault« soll am Tage »saint Jehan« die Schlacht stattfinden. So geschah es auch:

Mais a ce c'ay oy en listoire compter
Le roy Hulin fist tant, c'Artus en fist aler
Et c'a paix lui lessa de Momur possesser —

γ) Resultat des Vergleiches beider Hss. § 45.

Abgesehen von den Thatsachen, dass Huon und Esclarmonde in Monmur ankommen, dass Gloriant die Krone Oberons herbeiholt, Huon gekrönt wird und Oberons Stelle einnimmt, bieten

diese beiden Pariser Handschriften nichts Uebereinstimmendes. Es sind also zwei in sich fast gänzlich verschiedene chansons über denselben Vorwurf: »Couronnement de Huon dans la féerie«

§ 46. B.

Verhältnis der beiden Pariser Handschriften zu der Turiner Handschrift (Ed. Schweigel, V. 2541—3151).

Vergleichen wir diese Verse oder deren Analyse, Schw. S. 61 und 62 § 207, mit denen der Par. Hs. § 43 und § 44 unserer Abhandlung, so ist auf den ersten Blick ersichtlich, dass P 22555 isoliert ist, d. h. im Einzelnen beziehungslos den anderen Hss. gegenübersteht. Allen dreien ist nur das Eine gemeinschaftlich. dass Huon Oberons Nachfolger, also König im Feenreich wird.

§ 47. Wie verhalten sich nun aber T und die der Hauptsache nach damit übereinstimmenden Prosafassungen Pf[1] und Pe zu P 1451?

Wörtliche Uebereinstimmung findet sich nirgends;

Sachliche in folgenden Punkten:

Huon und Esclarmonde reisen, ohne ihre Tochter »Clarisse« mitzunehmen, von Bordeaux ab. Clarisse wird dem seneschal Bernart anvertraut, ebenso die Regierung des Landes. Huon und Esclarmonde gelangen zum »chastel« der wunderbaren Mönche. Einer derselben wird von Huon mit der Stola gefangen und erzählt, wer sie seien und warum sie in diesem Schlosse sich aufhielten. Dieser gefangene Mönch führt Huon und Esclarmonde in die Nähe von Monmur. Oberon übergiebt die Herrschaft über das Feenreich Huon und krönt Esclarmonde gleichfalls. Ankündigung des Kampfes mit Artus. Oberon stirbt.

§ 48. In der näheren Ausführung jedoch treten wesentliche Unterschiede zu tage.

Man vergleiche die langen Verhandlungen, welche vor Huons Abreise in T gepflogen werden.

Der Abt Ouedes rät V. 2558 ganz anders als im V. 2572; nach P 1451 trifft Huon selbst alle Bestimmungen, besorgt um das Wohl der Tochter und des Landes. Nachdem alles bestens geordnet, findet die Abreise unter lautem Weinen der Bewohner von Bordeaux statt.

§ 49. Nach T nimmt Huon nur vom »abbé« Abschied und zieht in aller Heimlichkeit seines Weges. Die Sucht nach Abenteuern lässt hier Sturm und Schiffbruch über Huon und Esclarmonde hereinbrechen.

Nichts davon in P 1451, wo die 14tägige Fahrt (resp. 15tägige) im Monat April ohne Unfall von statten geht.

NB Dass Huon im April in Monmur eintreffen müsse, ist bereits am Schlusse des eigentlichen Huon-Romans P 1451 fol. 163v 26 insofern angedeutet, als wir dort erfahren, dass Oberon im April werde sterben müssen:

f. 163v 26 Fenir me conuendra droit ens ou mois d'auri,
27 Je scay l'heure et le jour que dieu m'a establj.

Die Verse 2692 und 2693 in T finden ihre nähere Erklärung und Begründung durch P 1451 fol. 204r 25—28: § 50.

25 D'Auberon le faé lui va bien ramembrant
26 Qui lui ot commandé, quant s'ala desseurant,
27 Cau jour qu'i partiroit de sa contrée grant
28 C'adès portast sur luy vne estolle poissant.
29 Pas ne l'ost oubliée —

Jener Befehl Oberons, dessen sich Huon hier erinnert, steht am Schlusse des eigentlichen Huon-Romans direct nach obigen zwei Versen f. 163v 28 ff.:

28 »Hüe,« dist Auberon, »scaués que je vous prie?
29 Au jour que je vous dis venés en faërie,
30 Mon roialme tenrés et aurés em baillie,
31 Esclarmonde en sera roïne segnourie.
32 Vous entrerés en mer pour aler en Orbrie
f. 164r 1 Et puis vous trouuerés chastel et abbaye,
2 Les moignes de leäns vous feront courtoisie;
3 Mais jl fault, que (ou) ayés vne estolle appointie
4 L'ung le jettés au col, ainsy c'a la nuittie
5 Jl vous dira le vray de son anchisourie
6 Et vous ensengnera la moie segnourie
7 Et vous aportera et vous et vostre amie.« —

Möglich, dass auch der Schluss des Huon-Romans in T diese Prämissen zum Verständnis der Verse 2692 u. 93 an die Hand giebt.

Huon hatte also von Oberon genaue Weisung betreffs der Stola erhalten. In den Prosafassungen Pfi und Pe schenkt der Abt Huon die Stola, welche ihm noch gute Dienste leisten sollte. cf. Schweigel S. 63.

Die Auskunft, welche der mit der Stola festgehaltene Mönch über sein und seiner Genossen Leben und Wesen giebt, ist in beiden Hss. ziemlich gleichartig, nur ist T genauer im Bericht über den Sündenfall des Lussiabiax und seiner Engel. § 51.

Kurz und friedlich spielt sich in P 1451 alles zwischen Huon und dem Mönch ab, nichts von den wiederholten, stets vergeblichen Versuchen des Mönchs, von der Stola und dadurch auch von Huon loszukommen, wie wir sie in T lesen.

Auffallend ist auch, dass der Mönch sein V. 2765 und 2789 f. gegebenes Versprechen, Huon im Angesichte von Mon- § 52.

mur niederzusetzen, nicht hält, wie wir aus V. 2827—283
sehen. Danach sieht Huon gar nichts von der faerie
Monmur und ist in grosser Verlegenheit.

Auffallend ist ferner V. 2766 T, wenn wir damit V. 27
vergleichen. Wenn 2766 der Mönch genau das Ziel kennt,
Huon zustrebt, sollte man doch meinen, dass er von H
Verhältnis zu diesem Ziele auch mehr wissen müsste, dass
die Frage 2741 zum mindesten überflüssig erscheinen r
Ueberhaupt ist diese Stelle eine der unklarsten, was den
betrifft.

§ 53. Von Clarimondès erfahren wir natürlich in P 1451 ni
da ja Huon »a la porte de Monmur« niedergelassen worde
P 22555 identificiert, scheint es, Malabron mit Clarimor
vgl. § 43.

Verschieden stellen die Hss. dar, wie und durch wen Ob
die Nachricht von Huons Ankunft erhält und ebenso verschi
auch dessen Empfang.

In schöner Weise versteht es der Dichter von P 1451
Sehnsucht der Eltern, Huon und Esclarmonde, nach i
Tochter vor dem Eintritt in Monmur und vor der eigentli
Uebernahme der Königsherrschaft zum Ausdruck zu brin
Von diesem warmen, ethischen Zuge hat T nichts.

§ 54. Mit den verschiedenen, sich oft wiederholenden Versen i
die sich auf Huons Krönung beziehen: V. 2901—8, 2952-
2959—61, 2963—75, 2976—3001, 3116—29, und den auf
Krönung Esclarmondes bezüglichen Versen 2909 u. 10, 3026-
vergleiche man die wenigen aber klaren Verse von P
f. 206 r 12-30.

§ 55. Es sei noch auf den Widerspruch aufmerksam gema
der sich in T Vers 2994—3001 und 3266—74 findet; nach
letzteren scheint es, als ob besonders V. 2906 gar nicht vor
gegangen wäre.

Wie seltsam ist es doch, dass Oberon nach V. 2963—
bei Gelegenheit der letzten Zusammenberufung der faerie
neues Berufungsmittel, den mit dem Bogen abgeschosse
Pfeil, anwendet und nicht, wie sonst immer, seinen »Wil
ausspricht. Wir hören auch nie, dass Huon später durch
»Pfeilschuss« die faerie versammelt hätte. Diese Abweichun
höchst auffallend und mit den Prosadrucken Pf1 und
(Schw. S. 64) übereinstimmend.

§ 56. Die Art der Bergung des entseelten Körpers von Ob
ist in beiden Hss. verschieden.

Von einem Kampfe der Engel und bösen Geister um Obe
Seele ist in P 1451 nicht die Rede.

Fassen wir nun kurz das Ergebnis zusammen: P 1451 setzt den Teil »Couronnement de Huon dans la féerie« in organischen Zusammenhang mit dem eigentlichen Huon-Romane § 49 u. 50 und wahrt bei gedrängter Kürze vollständige Deutlichkeit und Einheit der Erzählung. § 57.

Vorläufig lässt sich über den Zusammenhang dieses Teiles mit dem eigentlichen »Huon« nach T nichts sagen, da wir letzteren nicht kennen. Die vorhandenen Widersprüche des besprochenen Teils aber in §§ 48, 52, 55, die vielen Wiederholungen in § 54 und die § 55 bemerkte sonderbare Stelle, sowie der Anklang an die Fassung P 22555 in der Stelle, wo Clarimondès auftritt, lassen uns schliessen, dass dem Verfasser dieses Teiles mindestens zwei Vorlagen vorgelegen haben, die er oberflächlich und ungeschickt in einander schachtelte; darunter können sich recht wohl (vgl. § 47) auch die Vorlagen von P 1451 und P 22555 befunden haben. Möglicherweise lag ihm auch nur eine ältere Fassung von P 1451 vor, die er willkürlich umgearbeitet hat.

C.

§ 58.

Untersuchung über die Quelle des in P 22555 überlieferten Teiles »couronnement de Huon dans la féerie (fol. 248ra—250rb34; vgl. § 43).

Wie wir durch Hinweise im § 43 auf Guessards Druck der Hs. von Tours schon angedeutet haben, ist vom Verfasser dieses Teiles von P 22555 Huons Reise nach Monmur aus jener Hs., resp. aus P 22555 stark benutzt worden. Wir müssen den Verfasser auch dieses Teils in das nächste Abhängigkeitsverhältnis bringen zu dem eigentlichen Romane, wie wir ihn aus jenen beiden Hss. kennen. Nehmen wir das im § 39 über den zweiten Teil des »Huon, roy de faerie« P 22555 Gesagte hinzu, so ergiebt sich, dass der Verfasser dieser Fortsetzung in P 22555 den eigentlichen Huon-Roman als Quelle gehabt hat.

Die oft wörtliche Uebereinstimmung in P 22555 bei der Schilderung der Reise Huons nach Monmur mit derjenigen der Hs. von Tours, ed. Guessard, setzt sich bei jedem noch kommenden Orte, der auf Huons erster Fahrt durch den »bocaige Auberon« bereits beschrieben war, in gleicher Weise fort. § 59.

Berücksichtigen wir, was wir § 37 und § 39 über den zweiten Teil der Fortsetzung »Huon, roy de faerie« der Pariser Hs. 22555, »combat de Huon contre les géants«, gefunden haben, so ergiebt sich, dass sowohl der erste als auch der zweite Teil in directem Abhängigkeitsverhältnis zum eigentlichen

Huon-Romane steht, wie wir ihn in der Hs. von Tours und wohl auch in P 22555 besitzen.

§ 60. Vielleicht lässt sich erweisen, dass diese Fortsetzung P 22555 »Huon, roy de faerie« die erste Fortsetzung ist, welche der Roman erfahren hat. Wir schliessen dies aus folgenden Punkten:

1. Es liegt doch sehr nahe, dass ein Dichter, welcher Huon zum König der faerie krönen und nicht nur in Monmur sondern auch in Dunostre Hof halten lässt, der gewaltigen Feindschaft sich erinnert, die zwischen den gaians, den Brüdern des von Huon erschlagenen Orguelleux, und Huon noch bestehen muss.

Von dem Kampfe Huons gegen Artus lässt sich durchaus nicht dasselbe sagen, denn im »Huon-Romane« ist dafür kein Anhaltspunkt zu finden. Ueberdies ist er in T vom eigentlichen Huon durch mehrere Mittelglieder getrennt, jene Episode in P 22555 dagegen nicht.

NB. Wenn T später noch (vgl. Schw. V. 8068—8318) von dem Kampfe Huons gegen die gaians berichtet, so beeinträchtigt dies in keiner Weise das eben Gesagte, da ja dieser Teil mit der in die chanson d'Esclarmonde eingeflochtenen chanson »Huon, roy de faerie« gar nichts zu thun hat. Im Gegenteil bestätigt dieser Nachtrag in der Turiner Hs. unsere Behauptung, dass T mehrere Vorlagen hatte, die zu einem Sammelwerke zusammengearbeitet wurden.

§ 61. 2. Giebt der Schluss des eigentlichen »Huon« der Hs. von Tours Ed. Guessard 10423—10463 sowohl als auch von P 22555 (Es fehlen nur darin die Verse 10437, 10441, 10447—52, 10456; für 10458 steht: »Hue biaulz frere, pour dieu de maesté«; 10461) den Stoff, respective das Ziel gerade dieser Fortsetzung von selbst an die Hand. Dann ist auch nichts natürlicher, als dass Huon den ihm bekannten Weg in das »bocaige Auberon« wieder einschlägt, um Oberon zu finden.

Den dabei notwendig sich ergebenden Wiederholungen sind die Verfasser von T und P 1451 aus dem Wege gegangen und lassen deshalb Huon planlos auf dem Meere umherirren.

§ 62. 3. Der Verfasser dieser Fortsetzung P 22555 kannte nicht die Fortsetzung »chanson d'Esclarmonde«, sonst hätte er nicht Gerames als den nennen können, der während Huons Abwesenheit in Monmur in Bordeaux herrschte; denn nach jener chans. d'Escl. war Gerames im Kampfe längst gefallen.

Nun aber steht ausdrücklich in der Hs. von Tours (Guess. 10444—52) und Paris 22555, dass Gerames stellvertretender Herrscher in Bordeaux sein soll. Gerames ist auch in der That

(vgl. § 43) mit der Herrschaft Bordeaux von Huon belehnt worden. T und P 1451 nehmen aus obigem Grunde ihre Zuflucht zu dem Grafen Bernart, der aus der Chanson d'Esclarmonde wohl bekannt ist.

§ 63. Während wir demnach darüber Sicherheit haben, dass der Verfasser der Fortsetzung in P 22555 die anderen uns bekannten Forsetzungen nicht kannte und demgemäss nicht benutzen konnte, haben wir § 39 wenigstens an einem Teil gezeigt, dass P 22555 von einem der Verfasser der Turiner Hs. benutzt worden ist.

§ 64. Um zu einem definitiven Abschluss über die chanson de Huon, roi de féerie in P 22555 zu kommen, soll nun der dritte Teil dieser Fortsetzung in Kürze behandelt werden, den wir § 29,3 »Combat de Huon de Bordeaux contre Huon le desuey« benannten.

P 22555 fol. 252 v b39—253 v b29 enthält in etwa 170 Versen einen Kampf des Gerames gegen Huon le desuey, einen Bruder des Guibouart de Vymes (vgl. Guessard 2460—70). Glücklicherweise steht auf dem letzten ganz erhaltenen Blatte, dem vorletzten der Handschrift, in den letzten 4 Versen eine kurze Inhaltsangabe des noch folgenden Schlusses, der nur zu erraten ist, da das letzte Blatt so ausgerissen ist, dass von den etwa 168 Zeilen keine einzige mehr ganz erhalten ist.

§ 65. Aus dem, was erhalten, können wir immerhin noch ersehen, dass jener Huon, Bruder Gibouarts, des Schwiegervaters von Gérard, Bordeaux erobert und Gerames in die grösste Lebensgefahr gebracht hatte. Aus dieser Gefahr scheint Gerames durch Huon befreit worden zu sein, welcher Mallabron als Retter in der Not nach Bordeaux im entscheidenden Augenblick wünschte d. i. schickte. Alsdann wird wohl Gerames endgiltig zum Herrn von Bordeaux gekrönt worden sein.

Anhang.

§ 66. In T schliesst sich an die chanson de »Huon, roi de féerie« die Verwandlung Esclarmondes zur Fee (Schw. Vers 3161—3456) an und daran anschliessend ein Kampf Huons gegen Artus (Schw. 3457—3481).

Jene Verwandlung Esclarmondes berechtigt auch Schweigel die chanson d'Esclarm. bis 3481 zu rechnen, denn

dies gerade ist der einzige Teil der chanson, in welchem Es Mittelpunkt der Erzählung ist.

Von dieser Metamorphose Escl.'s scheint, allerdings n in einem Verse, auch in P 1451 die Rede zu sein; vgl. § 4

fol. 202 v 36 »La contesse Esclarmonde qui depuis devint fée«

Wir betonen aber scheint, sind vielmehr der Ansicht, da die praktische Verwendung des Wortes fée in der ée-Tira Schuld ist an diesem Versausgange, und dass der Verfasser für selbstverständlich hält, dass Escl. als Königin der faer auch mit allen Qualitäten einer fée ausgestattet ist. Auf jede Fall stellt er keine Reflexionen über diesen Punkt an.

Die Verwandlung selbst in T erinnert uns an die Ver Guessard 3500—3562.

§ 67. Von dem paradois terrestre Schw. 3309 ist auch i P 1451 die Rede, eingeflochten in die chanson d'Esclarmond Als Huon auf der an Wundern so reichen Insel von dem »arbi de jouent« die 3 Aepfel pflückte, sagte ihm die Stimme aus de Baume (P 1451 fol. 177 v 8):

S'a le destre main vas, tu trouueras briefment
De paradis terrestre le lieu parfaittement;
Mais on [n]'j peult entrer. Hellie le deffent
Et aussi fait Enocq qui dieu aime fourment —

(Ueber Henoch und Elias vergleiche 1. Buch Mosis Cap. 5, 21-2 und 2. Buch der Könige Cap. II, 11. Henoch und Elias sin diejenigen Frommen im alten Bunde, die den Tod nicht an sic erfahren haben, sondern in den Himmel entrückt wurden.)

Huon war nahe an dem »paradis terrestre« nach P 145 Esclarmonde aber darin nach der Turiner Handschrift.

§ 68. Untersuchung über den Kampf Huons gegen Artu (vgl. § 29 Schluss).

Quellen: T Schweigel VV. 2911—62, 3008—75, 3152—6 3458—81, 6143—68; P 1451 fol. 206 r 3-10 und 206 v 1-14.

§ 69. Grundverschieden ist in beiden Hss. der König Artus dar gestellt, in P 1451 als Usurpator, dort als einer, der gerecht Ansprüche auf die faerie erhebt und durch Oberon mit einen Vertrage zur Ruhe gebracht wird. Auffallend in T sind di Verse 3023 und 24, welche schon auf die später folgende Ver wandlung der Esclarm. zur Fee hinweisen. Den alljährlic wiederkehrenden Kampf zwischen Huon und Artus (vgl. P 145 fol. 206 v 12-14 § 70) benutzt T noch zweimal, um zwei chan sons von einander zu trennen: 3158—81 trennt ch. d'Escl. vo der ch. de Clarisse et Flourent; 6143—68 trennt letztere vo der ch. de Yde et Oliue.

Die mehr dialogische Darstellung der Turiner Handschrift nennt Artus auch »roi faés« V. 2945; wie Huon resp. Oberon eine faerie unterthan ist, so auch ihm. In P 1451 dagegen ist Artus lediglich »roi«, der denn auch dem »roi de faerie« nicht siegreich gegenüberzutreten vermag. Wie wenig selbstvertrauend, eines Huon unwürdig, stellt T den Helden dar Vers 3030—40! Dasselbe bemerkten wir schon bei dem Kampfe Huons gegen die gaians § 37, 5. § 70.

Das Wichtige bei alledem ist, dass beide Hss. diese Combination mit dem König Artus das erste mal an derselben Stelle bringen, ohne jedoch im weiteren Verlauf Uebereinstimmungen aufzuweisen, welche ein directes Abhängigkeitsverhältnis erweisen könnten. Das § 57 am Schlusse gefällte Urteil findet auch auf diese Stelle seine Anwendung. § 71.

Beilagen: Texte.

A. Stellen der Hs. 1451 zur Chanson de Croissant.

B. Die Interpolation der Hs. 1451 fol. 89r20—127r16 »H et Callisse«.

C. Die Chanson »Huon, roi de féerie«
1) nach Hs. 22555 fol. 248a1—253d39.
2) nach Hs. 1451 a) fol. 67r16—68v33, b) fol. 202r 206v14.

Die § 7a aufgezählten auf Croissant bezüglichen Ste von P 1451 seien zuerst mit kurzer Angabe des betreffen Zusammenhangs, in welchem sie sich finden, angeführt:

1. fol. 26r17—26v5.

Bei der ersten Begegnung Huons und Oberons fragt erste in dem von Oberon hervorgezauberten Schloss bei Tafel sitze nach seinem zukünftigen Lose:

fol. 26r17 »Sire«, se dist Hulin, »bien me seray gardés;
18 Mais or me dittes, sire, qui tant d'estas scaués:
19 Ferai je le message qui m'a esté carquiés?«
20 »Oïl«, se dist le roy, »s'en vous maint loialtés;
21 Mais bien vous scay a dire, moult de paines arés.
22 Mais scachés, qu'en le fin Esclarmonde auerés
23 Et vne belle fille en lui vous engenrés
24 Qui aura moult de maulx et moult d'auersités,
25 Si venra de vo geste vng hoir moult redoubté
26 Dont trois hoirs jsteront qui passeront a nefz
27 Pour auoir le sepulcre ou dieu fust sussités;
28 Jhlrm prendront qui est bonne cités,
29 Tabarie et Damas, Acre qui est de lés
30 Et tendront de ca mer xiiii rëaultés.
31 Or pense de bien faire! Tu es de dieu amés
32 Et dedens faerie seras tu hostelés
fol. 26v1 Ou mien siege tendras, quant je seray finés.
2 C'est droit dedens Mōmur la ou mon corps fust nés,
3 Bien a iii chens lieues de ce grant bois ramés,
4 Si suis plus tost venus, quant j voeul estre alés,
5 C'ung bon ceuaulx ne soit chincq lieues estre alés.«

Huon wird nach V. 22 Esclarmonde heiraten. Die V. erwähnte »belle fille« kann nur Clarisse sein, welcher in That die V. 24 angekündigten »auersités« zugestossen si Der in V. 25 zwar nicht benannte »hoir moult redoubté«

durch V. 26—30 genau genug skizziert, um in ihm Croissant zu erkennen. Von dessen Eltern Yde und Oliue ist an dieser Stelle (V. 25) nur insofern, als sie zu der geste Huons gehören, die Rede.

Die Eroberungen, welche übrigens hier den 3 hoirs zugeschrieben werden, sollen nach der noch anzuführenden Stelle fol. 140v20 ff. von Croissant selbst ausgeführt worden sein.

2. fol. 140v20—141r28.

Nachdem Yvorim mit Gallaffre sich versöhnt hat (vergl. Guessard S. 246 8268), belagern beide Aufalerne. Guessard S. 247 8283 — 252 8461 fehlt in P 1451; dafür steht folgendes: Huon, Gerames und die chevaliers verteidigen die Burg, von Esclarmonde thatkräftig unterstützt:

fol. 134v33 »Esclarmonde loeur va les caillaux aporter«.

Doch rät Gerames in der höchsten Gefahr, Huon solle sein »cor« blasen. Sofort erscheint Auberon und der roy Gloriant mit bewaffneten Scharen, die sarasins fallen unter deren Streichen mit ihren Königen Yvorim und Gallaffre. Hocherfreut lässt Huon die Zugbrücke der Burg herab und eilt Auberon entgegen; nun folgt unsere Stelle:

fol. 140v20 Atant es Oberon, le noble roy poissant!
1 Jl a dit a Hulin: »Amis, venés auant!
2 Mors sont les sarrasins qui vous furrent nuisant,
3 La chité est a vous et deriere et deuant
4 Et le riche tresor Gallaffre l'amirant.
25 N'i a plus bel tresor au pays Teruagant,
6 Vous le ferés carquier par dedens vng calant
7 Et puis se l'enmerrés parmy la mer bruiant,
8 A Rõme le larés auoeucq vos oliffan
9 Et le riche hanap qui le vin va liurant,
30 Et s'i larés aussi vo haubert jaserant
1 Que jadis conquestates a l'Orguilleux gaiant,
2 Lés le tresor saint Piere, la l'irés enfremant.
3 A vng fort huis de fer sara escript deuant,
34 Que nuls n'entrera ens, s'aura a non Croissant.
fol. 141r1 De ta geste venrra cilx dont je vois parlant,
2 Ta fille en sera taye que seras engenrant.
3 Cilx enffes auera affaire en son viuant
4 Tant, que tout li faurront li petit et li grant;
5 Mais par celui tresor que vous jrés laissant
6 Venra a hault honneur et si en sera tant,
7 Que de xv roialmes jouïra son viuant
8 Et si les acquerra a l'espée trenchant.«
9 Quant Hulin l'entendit, si le va enclinant.
10 Dist le ber Auberon: »Deuers France en jras
11 Et le tresor Gallaffres auoeucq ty enmenrras,
12 En la chité de Rõme droit la tu le lairas
13 Lés le tresor saint Pierre, droit la l'establira[s]

14 Et le fais bien fermer, si c'on n'i entre pas,
15 Et puis jsnellement en l'huis tu escripras:
16 »C'est le tresor Croissant«, et puis t'en partiras.
17 Cilx aura le tresor, et ne t'en doubte pas;
18 Car ja aultre que lui n'i mettera le bras.
19 A ce Croissant sera le cor et le hanap
20 Et le riche haubers qu'en ce tresor lesras
21 Dont moult aura affaire contre les Satenas,
22 S'en conquerra afforce la chité de Damas,
23 Bethelen, Nasareth et la tour de Baudas,
24 De Rōme sera rois, grant sera ses estas.«
25 Dist li roys Auberon: »Ce Croisant, que je dis,
26 De ta jeste jstera, pour voir je le t'afis,
27 Le tresor que lairas n'aura aultre que ly,
28 Ne n'i porra entrer ne deffremer aussy.«

3. fol. 145 v 24—146 r 16.

Huon, auf der Heimreise nach Rom gekommen, führt Oberons Befehl aus:

fol. 145 v 24 Quant vint après diner, Hulin ne se detrïe,
25 Lés le tresor saint Pierre fist vne tresorïe
26 Et j mist son tresor qu'i conquist par maistrïe,
27 Oncques plus bel tresor ne vist nuls homs en vïe.
28 Son cor et son hanap j mist a celle fïe
29 Et son riche haubert qui bien valoit Roussïe,
30 Puis ferma le tresor qui bien valoit Roussïe;
31 L'entrée fist murer d'une pierre jollïe
32 Et puis j fist escripre a la droitte clergïe:
33 »Cy contre celle pierre qui bien est entaillïe
34 Est le tresor Croissant qui viengt de sa lignïe.
fol. 146 r 1 Qui [n]'a a nom Croissant o tresor ne voist mïe!«
2 Puis j ala maint hōme de haulte segnourïe,
3 Mais quant par eulx estoit celle pierre brisïe,
4 Par de la vēoit on par droitte faërïe
5 Deux grans hōmes de coiure bien ouuré par maistrïe
6 Qui de flaiaux menoient par deuant telle vïe,
7 N'i osoient entrer toux cilx de la partïe.
8 Mais quant Croissant j vint qui moult ot segnourïe,
9 Qui vint de par Huon et de s'anssisorïe,
10 Jcilx ot le tresor de haulte segnourïe
11 Dont jl guerroia puis sur la gent payēnïe.
12 Et cilx Croissant meïsmes fust roy de Rōmenïe
13 Et d'Arragon ossi, vne terre jolïe,
14 Et de xv roialmes fust roys a vne fïe,
15 Et de celui Croissant vint la noble lignïe
16 A qui Jhlrm fust depuis ottroye.

4. fol. 168 r 15.

In einer der ersten Tiraden der chanson d'Esclarmonde giebt der Verfasser, wie an ar[illegible] en auch öfters eine kurze Uebersicht über die noc[illegible] tageber betreffende 334. Tirade lautet:

fol. 167 v 32 SEgneurs or escoutés, que dieu vous benaye!
33 hui mais porrés oyr fais de ch'lrie.
168 r 1 Par ceste chose cy c'ainsy est pourtraittïe
2 En rechupt li ber Hue si tres dure hachïe,
3 Que passer l'en faura oultre mer anauire
4 La ou mainte auenture trouua a celle fïe
5 Et parla a Judas qui vendit par envïe
6 Le roy de tout le monde qui tout a embaillïe,
7 Et a Caïn aussi qui tant ost felonnïe
8 Parla le duc Huon qui tant ost segnourïe;
9 Des pōmes de jouuent ost jl en sa partïe
10 Qui en la garde sont et d'Enocq et (de) d'Ellïe.
11 Mais puis le ber Huon fust (par) dedens faerïe
12 La ou roy Auberon lui donna segnourïe.
13 Contre le roy Artus le conquist par maistrïe,
14 Puis fist jl beau secours a ciaulx de sa lignïe
15 Et o dansel Croissant fist jl grant segnourïe.
16 Hui mais vous en sera la verité jehïe,
17 Ainsy que la matere le nous acertefïe.

5. fol. 225 r 14—225 v 3 (vgl. Guessard S. LII u. LIII).

fol. 225 r 14 Et par jcelle paix dont je fais parlement
15 Fust fais vng mariage, se l'istore ne ment
16 De Clarisse la belle et du noble Flourent;
17 Mais n'est pas en ce liure, car jl prent finement,
18 Ains est ens ou rōmant, par le corps saint Climent,
19 De Croissant cilx de Rōme qui moult ost hardement,
20 Qui fust filx a la fille Clarisse o le corps gent
21 Qui par le voloir dieu, le pere omnipotent,
22 Fust cangiée sa char, le liure le m'aprent,
23 Et se devint vns homs o gré du sapïent,
24 Ydé auoit a nom, le mien corps point ne ment;
25 Si esposa la fille l'empereur vrayement
26 De Rōme le majour qui moult ost hardement,
27 Qui ost nom Beatris, le corps auoit moult gent.
28 Et de ces deux segneurs dont je fais parlement
29 Jssist le ber Croissant, qui tant fust excellent
30 Qui moult souffrist de maulx contre paiēne gent,
31 Auant qu'i possessa de terre nullement.
32 Mais enfin possessa, l'escripture l'aprent,
33 De xiiii realmes par son grāt hardement,
34 Ainsy que vous orrés en l'istoire Croissant.
225 v 35 DE xiiii rēalmes cest enffant possessa
36 Et en fust souuerain, ainsy c'on vous dira
37 Le liure de Croissant qui le vous chantera. —

B. »Huon et Calisse«,
die Interpolation der Hs. 1451 fol. 89r20 — 127r16.

89r9 MOult fust li ber Hulin hõnouré haultement [CLX
Pour ce qu'ainsy auoit proësse et hardement,
Le harperre le voit, se luy dist doulcement: = ed. 78
»Garinet bien debués amer certtainement
Celuy qui vous a mis en estat si tresgent.«
»Maistre«, ce dist Hulin »je vous ay en conuent,
Le bien que m'aués fait ne perderés noient,
Et de tant vous en dis par le mien serement:
Fel est li homs qui voit le bien et le mal prent.«
Lors lui donna a boire a la couppe d'argent.
Ensement se contint Hulin o fier talent,
Et dedens Aufalerne sont dollant li payen,
Gallaffre d'Aufalerne maine grant mariment;
Mais Gerames lui dist a sa voix clerement:
»Sire roys d'Aufalerne, tort aués vrayement.
Se vous aués perdu aujourdhui ensement,
Vous em porrés auoir encores vengement,
C'a esté vne chose faitte hastiuement.«
»A Gerames«, dist jl »j'ay perdu mon parent,
L'õme que plus amoye desoubz le firmament.«
»GErame«, dist Gallaffre, »j'ay mon nepueu perdu, [CLX
Bien doy haïr celui qui a mort l'a feru.«
»Sire«, se dist Gerames »pour quoy em pleures tu?
Se bon coeur tu ne prens, nous sõmes confondus,
89v1 Nous serons ens en l'hoeure trestoux mors abatu.
Mais faittes lie chiere et n'ayés tel argu!
Se croire me vollés et jl soient venu,
Bataille liurerons o fer et a l'escu,
Tout ce qu'il ont du vostre loeur sera chier vendu.«
Dont s'appaisa li roys, mais o coeur dollant fu;
Et le roy Yvorim que Hulin tint a dru
L'endemain au matin, quant le jour fust venu,
S'en va vers Aufalerne ou sont les mescreüs.
Hors de mer jl ont mis leur (tentes) [trés] a or tissu[s]
Par deuant la chité dessus les prés herbu[s],
La se loge[nt] paien, la maisnie Cahu.
Et roy Gallaffre fust en son palaix lassu[s],
Voit logier Yvorim que bien a congneü.
Le rice paueillon a grant clarté rendu,
Moult sont riche li pel a quoy jlz sont tendu.
Par deuant Aufalerne la cité de renom [CLXX
Fust le roy Yvorim, auoeucq lui fust Huon;
Et Gallaffres auoit Gerames le baron.
Or sont l'ung contre l'aultre li vaillant campion;
Et se bien le sceuissent les princes de renon,
Jl euissent eü vng' aultre oppinion;
Mais chũn ot le coeur [illegible] parchon.
Gallaffres a mandé mai [illegible] renon,
Et s'i estoit Gerame q[illegible] lion
»Segne[illegible] dist li r

Vecy roy Yvorin qui me fait mesproison,
Assise a ma cyté en tour et environ
Et s'a mort mon nepueu qui Sorbrim ot a non.
Cõment me vengeray du traytre larron?
Se cy sont longuement, je suis en soupecon,
Que ceans ne nous faille vitaille et garnison.«
»Sire«, dist vng payen qui ost nom Sinagom,
»Je los, que de matin quant le jour verra on
Soient trestoux armés sergans et esclauon
Et cilx qui en leurs mains poeuent porter baston
Et voisent la endroit pour la deffencion,
Et nous jrons la hors afforce et abandon
Vng peu deuant le jour esmouuoir la tensson
Et si soions hardis et de telle fasson,
Que chũn voeulle auoir certtaine oppinion.
Je ne me doubte mie, s'ensement le faison,
Que nous n'aions victore ains no reparison.«
Dont dist li roys Gallaffre: »J'en loeray Mahom.«
Ainsy l'ont accordé payen et Esclauon.
Quant ce vint l'endemain droit a l'aube creuee [CLXXII
Roy Gallaffre s'arma et sa gent redoubtee,
N'i ot dame nesune que tost ne fust montee
La dessus a creniaulx pour deffendre l'entree,
Chũne ot en sa main vne perche quarree.
Et Gerames li ber ot sa gent ordonnee,
Lors jssist hors li roys a ceste matinee,
Oncques n'i ot buisine tentie ne sõnee.
En l'ost roy Jvorim de Monbrancq l'alossee
Se dormoient adoncq, c'est verité prouuee,
Hulin gisoit o tref armés dessus la pree,
Vng petit sõmeilloit, quant oït la huee.
Adoncq print a crïer, et la noise est leuee;
Mais Gallaffres li roys et cilx de sa contree
Se sont ferus es tentes par telle destinee,
Que maintes (en) ont par terre abatue et verssee.
Et Gerames li vieulx j fiert de randonnee
Et toux les crestïens de France l'honnouree,
Chũn pour auoir los y a force monstree,
Maint fellon sarrasins ont prins celle journee,
Mainte teste ce jour ont tolue et ostee.
Et le roy Jvorim ot moult la ciere jree,
Jl se faisoit armer en se tente listee;
Mais sa gent estoit moult durement effraee,
Hulin portoit l'ensengne qui fust et grande et lee,
Deuant la tente o roy l'ot mise et bien possee,
Dont luisit le solaux qui abat la rousee.
La fust telle bataille dessus la verde pree
De quoy les Sarrasins morurent goeule bee.
Atant es vous Gerames a la barbe merllee!
Au lés, vers l'estandart a sa voye tournee,
A Hulin va ferir vne telle collee,
Que l'ensengne lui est tout hors des mains coulee.
Grande fust la bataille, quant l'ensengne versa, [CLXXIII
Hulin fust moult dollant, Gerames regarda,

Le destrier et le maistre en vng mont reuersa
Et Sarrasins lui crïent: »Prenés vif cestui la;
Car cest cilx proprement qui Sorbrim nous tu
Dont l'assaillit Gerames, mais Hulin se leua,
Au bon destrier Gerames de s'espee frappa
En faucquant tellement, c'ung des piès lui ra
Mais des x crestïens c'avoeucq lui amena
91r1 Fust Gerames rescous, chūn Hulin greua.
Las, que ne sceuent jlz, cōment la chose va
Et cōment loeur droit sire enuers eulx se me
Jlz n'eussent pas fait ce c'adoncq faisoient la
FOrte fust le bataille a Gerame monter,
Et la fausist Hulin de male mort finer,
Quant li maressaux vint l'ensengne releuer,
Si a fait a Hulin vng ceual presenter,
Et tout mal gré Gerame il le font remonter.
La veïssiés bataille qui moult fist a doubter,
Maint felon Sarrasins jl conuient la finer
Et testes detrenchier, ceruelles espaultrer,
De sancq et des boiaulx le c[a]mpaign(i)e* ra
Et ces cheuaulx ossy loeur renne trayner,
Que selle ne poitral ne porrent remporter.
Ce jour j fist Gerames tellement adoubter,
Que Turs et Sarrasins ne l'osent regarder;
Par deux fois fist le jour la baniere versser.
Hulin fust si dollans, bien cuida foursener
Et dist a lui meïsmes: »Or puis bien esperer,
Que moult sont fiere gens Sarrasins et Escler,
Oncques mais je ne vis payens si bien porter,
N'en bataille mortelle si vaillāment capler,
Cōme cilx qui m'a fait ensement decliner.
Jll a sur moy l'enuie*, de lui me fault garder
S'aujourdhuy je ne voeul a martire finer,
Folie me feroit droit cy auenturer;
Car j'ay tout aussi chier a voir me gent tuer
Que l'aversse partie arriere reculer.«
Ainssy disoit Hulin a la chiere hardie,
Grande fust la bataille et chiere l'enuaye.
91v1 Quant Hulin voit Gerame qui ainsy le cuurie
Il lui tourne le dos a vne aultre partie.

Se pooye a cestui faire perdre la vie,
Moult en acroisteroie la moie segnourie;
Car jl ochist So[r]brin qui fust de la lignie
De Gallaffres le roy qui moult em bret et crie.
S'ochirre le pouoie a l'espee fourbie,
Li roys m'en ameroit par bõne drüerie.
Hellas, scacés segneurs par le corps saint Ellie,
Ce seroit vne amour malement employe,
Mon corps ne cache a el, qu'a lui tollir la vie!
Pour auoir Esclarmonde c'a Hulin est amie
Et c'amener le puisse la ou soit baptisie
En la terre de France qui doibt estre prisie;
Car le coeur me dist bien et le m'acertiffie,
Que Hulin trouueray en France le garnie
Par le bon Oberon le* roy de faërie.«
Ainsy disoit Gerame; las, jl ne scauoit mie,
Que ce fusist Hulin qui voeult tollir la vie!
Par deuant Aufalerne assés près de la mer [CLXXVI
Fust grande la bataille, moult fist a redoubter.
Quant Hulin poeult se gent la endroit assener,
Affin c'on ne peuist congnoistre n'auiser,
Ossi tost que les aultres les aloit jl tuer;
Mais ce jour se vault jl de Gerames garder;
Car bien voit, qu'il ne cache c'a lui deshõnourer.
A vng aultre lés va sa vertu esprouuer,
Mais la gent Jvorim conuint jl reculer,
Loeurs tentes et loeurs trefz guerpir et adosser,
92r1 Gerame les affait abatre et reuerser
Et affait loeur carin a la cité mener
Dont des payens se fist durement aloser.
»Ay Gallaffre sire«, se dient li Escler
»Vous aués vng griffon qui moult fait a loër;
Car nuls qui soit viuant ne poeult a luy durer,
Par trois fois a hui fait l'ensengne reuersser.
Pensés au repairier de lui beau don dõner;
Car vous ne le poés trop prisier ne loër!«
»Mahom«, dist l'amiral »voeullés le nous sauuer,
Que la gent Yvorim ne le face finer!«
Gerames et les siens font le carim mener,
Par deuant Aufalerne font jl tout arouter.
Et le roy Yvorim cõmenca a crier:
»Ay segneurs barons, cõme jl me doibt peser,
C'on se porra de nous si faittement gaber!«
Dont fist ses cors bondir, ses oliffans sõner
Et au cours des ceuaulx s'en sont alés capler,
La terre font bondir et environ croler,
Oncques de tel estour n'oït nuls homs parler.
Si com cilx d'Aufalerne menoient le carin [CLXXVII
Qu'il auoient conquis sur la gent Yvorin,
Sont venus li payen a[s]* bailles de sapin,
Pour le harnas rescourre firrent cruël hutin
Dont jl conuint morir maint noble Sarrasin.

91v21. li. 92r23. *Vgl.* 30, 92v4.

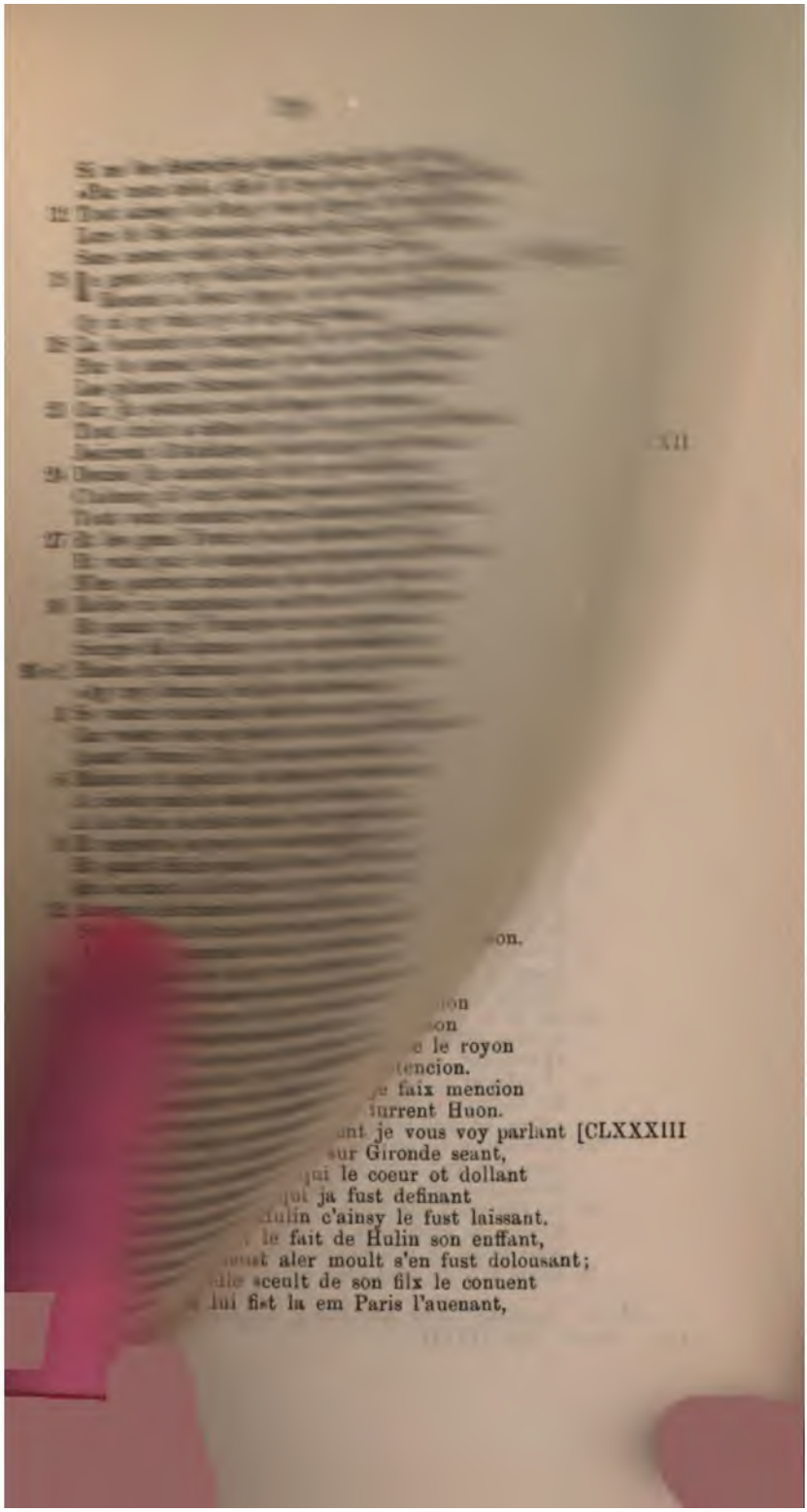
Bien s'en vont combatant Persans et Barbarin,
La oïssiés hucquier Mahom et Appolin,
La poeuissiés veoir le nobile Hulin,
Cõment jl se combat de son brancq acerim.
A l'entree des bailles consieuit Anselin
Qui conselier estoit Gallaffre le matin;
Mais Hulin lui trencha le haubert doublentin
Et l'auqueton de soye, le chemise de lin,
92v1 Tout deuant lui l'abat droit en my le cemin.
Du caroy ont rescoux assés a ce matin,
Se Gerames ne fust et ses aultres meschin,
Ja fussent en la ville entrés li Sarrasin.
Mais Gerames li ber et ses dix palasin
Les firrent reculer adoncq sur le carin,
Dont là conuint retrayre le maisnie Yvorin.
Yvorin est retrais courouchié et dolans [CLX
Et voit tentes et trés qui furrent la gisans.
»Ay Mahom«, dist jl »et que je suis mescans!
Aujourdhuy ay esté moult laidement perdans.
Ay faulx roy Gallaffres! Traytre es et soudoyans,
Tu (te) jũe[s] a ma niepce qui a ty est songnans.
Mais par celui Mahom en qui je suis creans,
Ne m'en departiray tant que soie(z) viuans,
Si t'auray a mon gré et trestout tes seruans.«
»Sire«, se dist Hulin »ne soiés esmayans;
Car nous le destruirons, ains que passe longe tamps!«
»Garinet«, dist le roy »vous estes moult vaillans
Et en grandes batailles fiers et entrepre[n]dans,
Vous estes plus doubtés que tout le remanans,
Et se Mahom ce dõne, que soie conquestans,
Je vous ay en conuent, que n'i serés perdans.«
Adoncques se logerrent sur le pré verdoyans,
Et li fors roys Gallaffres estoit o ses Persans,
Si a dit a [Gerames]*: »Vous estes moult poissans;
Car hui l'aués bien fait encontre mes nuisans.«
»Sire«, se dist G[allafres]* »mes corps vous regrassie, [CLX
Pour le vostre proësse et vo ch'lrie
Je vous feray hõneur et ossi courtoisie.«
»Sire«, se dist Gerames »scaués, que je vous prie!
Ne laissiés desarmer la vostre barõnie,
Ains soient reposés en loeur(s) herbergerie
Et si aient beũ de ce bon vin sur lie
93r1 Et vne soupe en vin trestout par compaignie.
Et ja a mienuit, quant l'ost sera logie
Jsterons toux ensamble de la chité garnie
Et si loeur courrons sus baniere desploye.
Ilz sont mat et lassés, loeur char ont trauaillie,
Gardo ne se donrront, c'on loeur face enuaye.
Ainsy les destruirons a doeul et a haquie;
Et s'ainsy vous nel faittes, vous ferés grant folie.
Jl se renforceront ains xve acomplie,

---

26. galla. 28. Gerames. 1. *Vgl. O. Müller, Die tägl. Lebensg.*

Si ne les destruirés jamais jour de vo vie.«
»Par mon cief«, dist li roys »pas ne dittes follie,
Tout ainssy le feray, mon corps le vous affie.«
Lors le fist cõmander sans faire longe detriee
Sans mener celle nuit ne noise ne criee.
Le gent o roy Gallaffre dont vous voy deuisant [CLXXX
Reuont a loeur logis, si se vont appointant
Cy xl cy vint cy x en vng tenant,
La bouuent et menguent, si se vont frequissant
Par le consel Gerame le vieux chanu ferant.
Les pluseurs Sarrasins l'aloient maudissant;
Car jlz estoient moult lassés et recreant.
Tout droit a mïenuit que li co(rp)s vont cantant
Jssirrent d'Aufalerne, tout ainsy que deuant
Deuisé jlz auoient au fort roy soudoiant;
C'adoncq n'i ont laissiét penoncel apparant.
Tout vont encontre terre adoncques apportant,
Et les gens Yvorim vont laisdement criant
Et vont par le campaigne honteusement fuiant,
N'en portent armeũres ne haubert jaserant
Robbe ni aucqueton, nus furrent li auquans.
Et quant roy Yvorim s'en va apperceuant,
Sierges fait alumer, si se vont assamblant
93 v 1 Paiens et Sarrasins qui la vont haut criant:
»Ay roy Jvorim, n'alés plus arrestant!
Se vostre vie aimés, mettés vous a garant;
Car vostre ost est perdüe et deriere et deuant!«
Quant Yvorim l'oït, si mua son samblant,
Mahom et Appolin va fourment maudissant,
A iceste parolle monta sur le bauchant,
A la fuite se mist contre val vng pendant
Et regrette sa perte et son dõmage grant.
Et quant Hulin perchoit Yvorim le Persant
Qui se mist a la fuite sur le pré verdoiant,
Auoeucq les Sarrasins s'en est alés fuiant.
Sur le port de la mer ont trouué vng calant,
Auoẽucq xxx payens fust en la mer entrant,
De coeur reclame dieu, le pere tout poissant:
»Ay belle Esclarmonde que mon corps aime tant,
Jamais ne vous verray en jour de mon viuant.
Or estes vous subiette auoeucques l'amirant,
Or poeult faire de vous son bon et son cõmant,
Or ne scay je que faire. Vray roy de Beth(e)lean,
Voeullés moy secourir par vo digne cõmant,
Affin que li mien corps ne se voist desperant!«
Tel dollour ot li enffes, que la se va pãmant;
Li Sarrasins cuidoient, qu'i s'ala dolousant
De le perte Yvorim, se le vont confortant.
Li gentilz Sarrasins qui firrent a doubter [CLXXXI
Confortent Hulinèt qui faisoit a amer;
Mais Hulin li gentilz ne se polt conforter,
Ains a dist a son coeur, c'on nel poeult escouter:
»Ay Auberon sire, or vous doy peu amer
Qui m'aués pour si peu si fait deshõnourer.

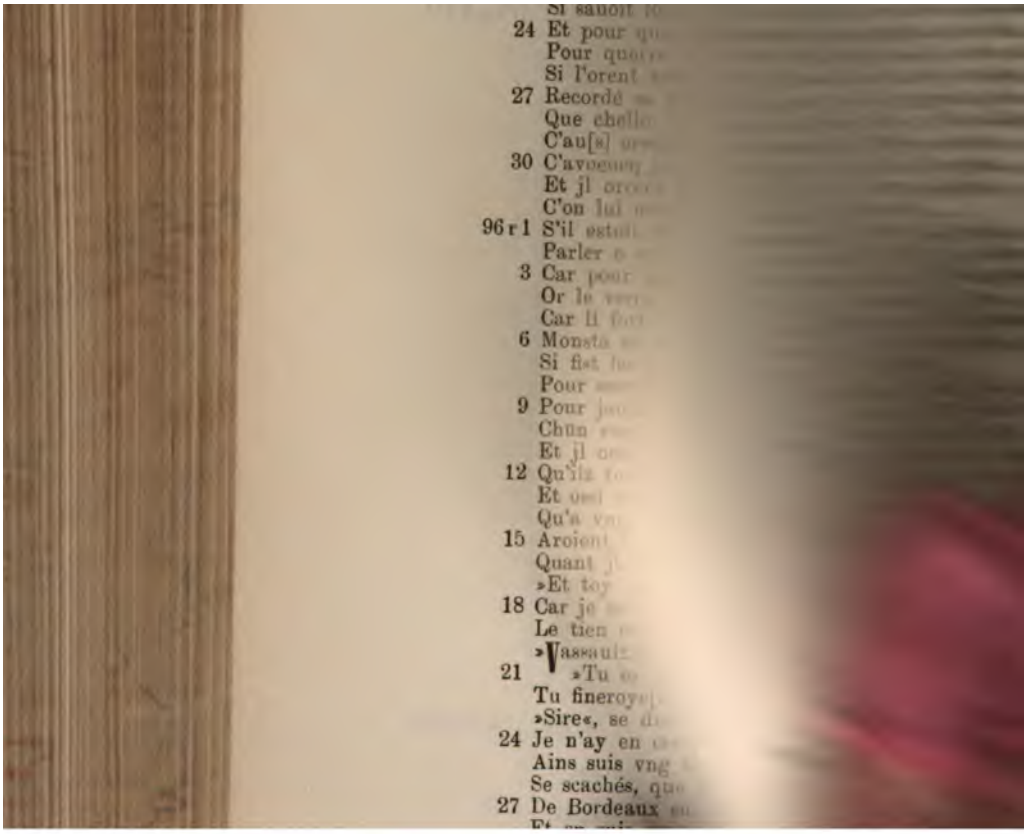
Jamais en doulce France ne porray retourner,
Ne me riche lignie veoir ne regarder,
Ne men frere Gerart ne me mere o vis cler;
94 r 1 Car j'ay perdu Gerames qui ja soloit garder
Le barbe que je deus a Charles presenter,
Les iiij dens ossi qui furrent maceler.
Vous ressamblés celui, o vray considerer,
Qui toute jour voeult ja son compaignon porter
Et au vespre le va en vne yaue jester.«
Dont cōmenca li enffes tendrement a plourer;
Mais s'il scauoit, scachés, ce qu'il a apporter,
Jl jroit tout rabis saillir dedens la mer;
Car on ne vous porroit dire ne recorder
Ce que souffrir conuint l'enffant et endurer;
Car ainssy qu'il nagoit o lui les xx Escler,
Cōmenca vng orage si tresfort a leuer,
Qu'i fist et voille et mat en vng mont crauēter.
Et quant Hulin perchut tel oultrage sur mer,
Dieu et sa doulce mere a prins a reclamer,
Dont dist: »Vray dieu de gloire qui tout a a sauuer
Qui se laissa en crois ficher et atacher
Sur le moult (!) de Caluayre traueiller et pener,
A ce coup voi je bien, que c'est cy affiner,
Que jamais je ne puis de la mort eschapper.
Or vous pri, que voeullés mon ame corōner,
Lassus em paradis vo glore deffremer.
En gré rechois la mort, bien le doys endurer,
Lïement et de coeur sans point de contrester;
Car je n'ay en ce siecle fors que mal apporter,
Et s'ay perdu ossy Esclarmonde o vis cler,
La belle la plaissant qui tant fait a louer.«
Ainssy disoit li enffes qui bien cuidoit finer,
Et li vaisseaulx se prent tellement a singler,
Que plus de deux cens lieues alerrent en la mer
94 v 1 Hors de loeur droit cemin ou voloient aler.
En vers la mer d'Illande cōmencent a nagier,
A vne matinee après solail leuer
Alerrent grant nauire veoir et regarder.
C'estoit li roys Gorhans qui tant fist a doubter
Qui le terre d'Illande auoit a gouuerner,
A xx^{m} paiens qu'il ot fait adouber
Venoit le roy Gallaffre aidier et conforter
A l'encontre Yvorim qui le voloit greuer;
Car li fort roy Gallaffres dont j'ay volu compter
Estoit oncles Gorhans dont m'oés deuiser,
Si l'auoit fait piessa par messages mander,
C'au besoing lui venist aidier et conforter
A l'encontre Yvorim qui le voloit greuer
Et pour celui voloit bel secours amener,
Le vaisseau Hulin firrent adoncq aviröner,
Si loeur vont escriant: »Ou debués vous
Et Sarrasins s'escrïent: »Voeu
Orages nous a fait cy endro
Nous sōmes de Mo



La fust a dix hõmes* la dame cõmandant,
C'après Hulin alessent sans estre arrestant,
Si loeur donna la dame rouge or et argent ỽlanc,
Si loeur dist et pria en l'hõneur dieu le grant,
Que jamais jl ne fussent jla point repairant,
Si aront retrouué Hulin le sien enffant.
Or auoient esté mené par le vent grant
Dedens celle chité que je suis deuisant.
Em prison furrent toux les dis bons crestĩen; [CLXXXIV
Mais jcelle pucelle dont je fais parlement
Les auoit soubstenus et dõné largement
De canqu'il loeur faloit a loeur cõmandement,
Si sauoit loeur estat et loeur demainement,
Et pour quoy ilz estoient hors de loeur tenement
Pour querre loeur segneur dont jl furrent dolent,
Si l'orent tant prisiés et loés haultement,
Recordé sa beaulté et son grant hardement,
Que chelle l'enamoit a son coeur tellement
C'au[s] crestĩens auoi(en)t fait vng acordement,
C'avoeucq jaulx en vendroit assés prochainement.
Et jl orrent juré ossi parfaittement,
C'on lui monstreroit Hũe o fier contenement,
96 r 1 S'il estoit en vng lieu c'on peuist bõnement
Parler o corps de luy ainsy ni aultrement;
Car pour son bon renom l'amoit entierement.
Or le verra la belle assés prochainement;
Car li fort roy Gorhant qui o perron deschent
Monsta en son palaix tost et jsnellement,
Si fist les prisõniers la mener em present
Pour scauoir loeur estat et qui sont loeur parent
Pour jaulx a renchõner et pour scauoir, cõment
Chũn vorroit finer envers lui proprement.
Et jl ont respondu a luy si doulcement,
Qu'ilz furrent receüs par my loeur serement
Et ossi que chascung ala hurter o dent*,
Qu'a vng droit propre jour sans nul defalement
Aroient tout a lui fait certtain payement.
Quant jl vint a Hulin, si lui dist haultement:
»Et toy que voeus tu faire? tu as fin grandement;
Car je te vis armés tres bien et noblement,
Le tien estat doibt bien, que paye[s] largement.«
»Vassaulx«, se lui dist cilx qui d'Illandre fust roys [CLXXXV
»Tu es a Yvorim, se me samble, courtois,
Tu fineroye[s] bien d'argent ton contrepoix.«
»Sire«, se dist Hulin »n'ay pas vng seul tournois,
Je n'ay en ces parties qui vaille iiij nois,
Ains suis vng saudoyer Yvorins li courtois.
Se scachés, que suis nés droit du pays francois
De Bordeaux sur Gironde, nés y fus vne fois
Et en suis souuerains voire, se c'estoit drois;
Mais tollüe le m'a Charlemaine li roys,
Banis m'a du pays dont au coeur suis destrois,

95 v 11. *Lyrische Cäsur unzulässig, bessere etwa*: La a dix hommes fu. — 96 r 13. *Vgl.* 112 r 17.

Si vous prie pour dieu qui fust mis en la crois,
96v1 Que me trenchiés la teste a vng brancq vianois;
Car je l'ay deseruy, fait en ay les explois;
3 Car dedens Babilone o palaix maginois
Ochis le roy Gaudisse par deuant ses Gregois
Et lui ostay sa barbe et des dens plus de trois.
6 Or m'en faittes morir, sire roys jllandois!
Car plus messant de moy ne verrés vous desmois,
S'ay plus chier a morir, c'a viure en tel destrois.«
9 Quant Calisse ouy du ber Hulin la voix
Qui se fist appeller Hulin li Bordelois,
Elle ot ouy de luy parler plus d'une fois
12 Et prisier, qu'il estoit et si beaux et si drois,
Or voit le grant beaulté du ch'lr courtois,
Lors le saisit amours et mist en tel esplois,
15 C'a soy meïsmes dist: »Vray pere beneois,
Vrayement m'ont dit voir li ch'lr Franssois.«
»Vray dieu«, dist la pucelle, la fille o roy Gorhant [CLXXXVI
18 »Vrayement m'ont dit voir les Franssois souffisãt
Qui prisoient loeur sire dont voy cy le samblant;
Car oncques mais ne vis ch'lr si plessant,
21 Plus doulx, plus amoureux et plus entrepre[n]dant.
Or ne me prise mie le monte d'ung besant,
Se je n'ay son gent corps pour moy estre juant.«
24 Le demoisel Huon va fourment regardant,
Et le fort roy Gorhant s'aloit lors conseillant,
Cõment se maintendroit de destruire l'enffant.
27 Et la belle Callisse va le coulour muant,
Et Hulin d'aultre lés va la belle auisant
Et la beaulté de luy en va jmaginant,
30 A soy meïsmes va li enffes deuisant:
»Vela belle pucelle et de doulx conuenant!
97r1 Elle est bien ossi belle selon mon ensiant,
Cõme Esclarmonde estoit que j'ay amee tant.
3 Pleust ore a dieu de glore, le pere tout poissant,
C'auoeucques lui je fusse a Bordeaulx la deuant!«
Or oiés de la belle, dont s'ala pourpensant!
6 Pour ce qu'elle s'aloit moult durement doubtant,
C'on ne trenchast la teste a Huon le vaillant,
A vng Sarrasin vint ou moult s'ala fiant
9 Qui conseillier estoit son pere roy Gorhant,
A vng conseil le mist et lui dist en oiant:
»Jl ochist roy Gaudisse en son palaix luisant,
12 O chastel Orgueilleux conquist jl le gaiant
Et son frere Agrappart sur le pré verdoiant,
Jl n'a tel ch'lr en ce siecle viuant,
15 Et jl est cy endroit grande guerre apparant
Du roy de Cornuaille a mon pere Gorhant,
Jl l'a fait deffïer en son palaix luisant,
18 Se sõmes cy endroit vng grant siege attendant
S'auons moult bon mestier d'ung vassal si vaillant
Qui voit en la bataille son corps auenturant.
21 Conseillés ceste chose et alés bien monstrant!
Aparillés vous sont de fin or cent besant.«



Se lui ont dit: »Chier sire, vous soyés bien trouués!
Nous sõmes vostres gens.« Dont s'est chũn monstrés,
Adoncq les baisa Hũe li demoiseaux loés,
Dont demanda, qui la les auoit assamblés.
»Sire«, se dist Gaultier »de par moy le scarés.
Quant Charles le fort roy de France courõnés
Commanda, que fussiés de sa la mer passés,
Vo mere la duchoise ou grande est la beaulté
En ost au coeur tel doeul, c'est fine verités,
Qu'elle nous cõmanda, que nous fussions alés
Tant par terre et par mer, que vous fussiés trouués
Et que de nous fussiés aidiés et confortés.
Jcy nous amena vng vent et vng oré,
Li roys Gorhans d'Illande nous a emprisõné.«
»Hellas segneurs«, dist Hũe »or est mon tamps finés,
Jamais ne rentreray dedens mes hiretés,
Ne plus ne reuerray mes bons amis carnés,
Or suis mors et perdus sans estre recouurés,
Je vous prie pour dieu vo mors me pardõnés;
98 v 1 Car a ce que je voy pour moy icy morrés.«
Dont souspira li enffes, si est cheũs pasmés,
Oncques mais homs ne fust si tres desconfortés.
Hũes fust en la chartre ou moult se tourmẽta, [CXC
A ses hõmes a dit, que riens ne loeur cella,
Toutes les aduentures que lui avint de la,
Et cõment Auberon ens ou bois le trouua
Et le cor de miracle par amours lui dõna
Et le hanap faé c'assés vin lui liura,
Et du haubert loeur dist c'au gaiant conquesta
Et du fort roy Gaudisse c'a ly si bien parla
Et sa fille Esclarmonde que par amours baisa,
Cõment le roy Gaudisse aussi l'emprisõna
Et puis pour le gaiant de le prison l'osta
Que deuant Babilone em bataille mata.
Puis loeur compte, cõment le sien beau cor sõna,
Et cõment Auberon a lui se soushesda
A lx^m. hõmes c'auoeucq lui amena,
Cõment le roy Gaudisse ochist et affina
Et puis les iiij dens de sa bouce osta
Et la barbe ensement que Charles lui rouua,
Et cõment Esclarmonde par le mer ẽmena,
Cõment se jut o lui, cõment le viola,
Et de la poureté que pour lui endura,
Cõment le menestrel sa harpe lui porta
Par desseure son col, cõment seruir ala
Le fort roy Yvorim qu'en guerre le mena.
»Segneurs«, se dist li enffes »par dieu qui tout crea
Jl n'a si meschant home de cha mer ne de la,
Que je suis proprement dont bien jl y perra,
J'ay perdu la plus belle c'onques dieu estora,
C'est la belle Esclarmonde que mon corps tant ama,
La doulce creature qui s'amour me donna,
99 r 1 Celle qu'en Babilone en chartre me sauua,
Celle qui est tant belle, point de pareille n'a

Fors seul vne pucelle c'or ains me regarda,
C'est la fille du roy c'ainsy atrappé m'a.«
»Sire«, dïent ses hõmes »ne vous esmayés ja!
Jl a vng an passé, que conuoittiet vous a,
Bien scauons, que vo corps piessa enamet a.«
»Sire«, dïent ses hõmes a Hulin le princer [CX
S »Ycelle demoiselle fait fourment a priser,
Jl a vng an passé par dieu le droitturier,
Qu'elle a de vous oy parler et desclairier.
En France le debuons mener pour baptiser,
Nous lui auons volu vostre estat denõcer,
Si vous prions pour dieu qui tout a a juger,
Que s'elle viengt ceans, que l'aliés embrasser
Et que vous le voeullés acoller et baisier;
Car, se vous le volés envers vous acointtier,
Ne serons longuement point ycy prisõnier.«
»Segneurs«, se dist Huon »bien le voeul ottroyer.«
A jcelle parolle est vous* le charetrier!
Auoeucques la pucelle est entrés ou celier,
Dont se sont toux leués li gentilx ch'lrs
Et vont la demoiselle doulcement festïer,
Et Hulin fust tous quoys sans lui point a bougier;
Car tel doeul ot o coeur, vif cuida erragier
Pour le meschief dont voit son corps adõmagier,
Et qu'ensement se voit par fortune abaissier.
Si cõme la pucelle entra en la maison [CXC
S Auoeucq le char[e]trier* qui Priant auoit non,
Qui li portoit vng sierge par deuant sa fasson.
La belle regarda entour et environ,
99 v 1 Si voit le demoisel qui ot a nom Huon
Qui en son coeur estoit en tribulation.
Dont parla la pucelle a moult haulte raison,
Se dist o demoisel sans nulle arrestison:
»Sire, frans demoiseaulx, dressés hault le menton
Laissiés ester vo doeul et vo confusion;
Car se croire volés la mienne jntencion,
De la prison serés mis a saluation.«
Adoncq se dressa Hüe qui coeur ot de lion
Se lui dist: »Demoiselle, dieu vous fache pardon!
J'auroie bien mestier par le corps saint Simon,
C'õ me feïst aïde par aulcune ocquoison;
Car oncques je n'eux bien en nesune saison.
Mais quant jl plesra dieu qui souffrit passion,
Tost m'aura amendé ma grant perdition,
Cy endroit ay trouué gens de ma nassion
Qui pour moy ont souffert anoy et cuisenchon,
Mal me donnasse garde, cy fusse[nt] mi baron.
Or m'ont de vo gent corps fait amentassion,
Que vous aués en vous ferme condition
De croire en ce segneur qui souffrit passion
Et sa tresdoulce mere, par auocation (!)

---

99 r 20. venus. — 29. *Vgl.* 99 r 20, 100 v 29, 101 r 4 f., 13. 24: charetier

Print en virginyté vraye jncarnation. (!)«
»BElle«, se dist li enffes »vous soyés bien venüe! [CXCIII
Puis que creés en dieu, la vierge absolüe,
Cy suis en vo prison ou men corps s'en argüe,
Certtes ce poise moy, dame, c'on ne me tüe;
Car jl n'a si meschant, je croy, dessoubz la nüe.«
»Demoiseaulx«, dist la belle »la saison est venüe,
Que deliure en serés, si en ferés jssüe,
Voire, se vous volés, sans faire aresteüre
Obayr voeul a vous, je voeul estre vo drüe
Et voeul, que me menés en France l'absolüe.
100r1 Et quant en fons seray baptisïe et tenüe,
Je voeul, que me jurés de vo bouche menüe,
C'a segneur vous auray et je seray vo drüe
Et a vo volenté me suis toute rendüe.
Scachés, que piessa ay desiré la venüe
Pour la haulte valeur qui est ramenteüe!«
Et quant Hulin l'oït, tout le sancq lui remüe,
Esclarmonde la belle lui est o coeur venüe,
A soy meïsmes dist: »Doulce vierge absolüe,
Ne voeullés consentir, que m'ame soit rendüe
Au felon Sathenas qui de pechier m'argüe!«
Quant Hulin oit la belle qui lui monstre et aprent, [CXCIV
Cõment jl jstera de cestui* grant tourment,
A soy meïsmes dist basset et coyement:
»Beau sire dieu poissant a qui li monds apent,
Je ne puis eschaper de cy nesunement,
S'a ceste demoiselle ne fay le sien tallent.
Dont le me convient jl auoir a conuenant,
Se je voeul eschapper de cest encombrement.«
»Dittes vostre voloir tost et appertement!«
»Demoiselle«, dist Hüe qui parla sagement,
»Verité vous diray par le mien ensïent;
Mais je tendroye a fol moult oultrageusement
Qui vous refuseroit a faire vo tallent;
Car le grande biaulté qu'en vo corps se comprent
Vault tant, c'on ne porroit en tout le firmament,
Auoir plus beau tresor que vo corps proprement,
S'estes fille de roy estraitte de grant gent.
Dame j'obayray a vous entierement
Pour viure et pour morir a vo cõmandement.«
Lors le va acoller, et celle s'i assent,
100v1 Si a dit a Priant: »Amis, alés vous ent
Et faittes a menger aporter prestement!«
La fust Hulin li ber serui moult noblement,
Se le mena la belle auoeucq lui sagement
En sa chambre qui fust painturee a argent,
La cuida de Hulin o fier contenement
Auoir sa volenté et son deuisement.
Mais Hulin lui a dit assés courtoisement:
»Belle, je suis a vous du coeur diligãment,

13. *Hs.*: crestin.

Or vous prie pour dieu a qui li mons apent,
Tenés moy excusé du tout entierement,
Se je ne voy vers vous plus trés hardïement;
Car la loy crestïenne nous ensaigne et aprent:
Qui fait a Sarrasine carnel abittement
Jl defausse la loy et vers dieu se desment.
Mais se Jhūs ce donne, c'ayés baptisement,
A dame vous auray, je le desir fourment.«
Ensement ber Hulin la endroit s'excusa [CX
Pour l'amour Auberon que forment redoubta,
A soy meïsme dit, que la belle enmerra
Et se l'espousera, s'Esclarmonde ne ra;
Car bien pense a son coeur: jamais ne le verra.
A soy meïsmes dist, qu'i ne le raura ja,
Puis que le roy Gallaffre son voloir fait en a.
Ainsy Hulin li ber la endroit demoura,
Les aultres sont en chartre la ou les visita,
Tant que le roy le sceult a qui on le conta.
Quant la nouuelle sceut, tout le sancq lui mua.
Priant le charetrier tantost mandé jl a.
Et quant le roy le vit, isgnel lui demanda,
»Traytres«, dist li roys »morir vous conuiendra;
Quant les prison de France le mien corps vous liura,
Je vous disoie bien, c'on ne loeur portast ja
Seulement pain et yaue, ainsy le cōmanda
Le mien corps proprement; mais aultrement jl va,
Et donné loeur aués canques rouué on a.«
O le le charetier, tout le sanc lui mua.
Quant le charetrier sceult, que son sire scauoit, [CXCV
Cōment les prisonniers de France visitoit,
Or ne scet jl que dire, durement s'esmayoit,
Mais le roy lui a dit, que pendre le feroit.
Adoncq jsnellement a ses gens cōmandoit,
C'on estoupast la chartre tellement laendroit,
Que toux les crestïens que tant tenus auoit
Estaindissent la nuit; car ainsy le voloit,
Et le sien charetrier auoeucq jaulx envoioit.
Hulin fust [tres] heureulx de ce qu'i n'i estoit;
Car par dedens la chartre crestïen[s] n'i auoit
Que l'endemain matin ne fussent mort tout froit.
Et quant Hüe le sceult, si dollant en estoit,
Qu'i detordoit ses mains et ses cheueulx tiroit,
De coeur piteusement ses amis regretoit,
Et Calisse la belle fort le reconfortoit.
Ainsy le roy Gorhant des crestïens faisoit.
Ainsy le roy Gorhant ouura, que je vous dj: [CXCVI
Les vaillans crestïens en sa chartre estaindj,
Priant li charetrier j fust estain ossy.
Oncques o roy Gorhans le certain ne jehy
De Callisse la belle c'a no loy s'assenty,
Ne du vaillant Huon qu'elle ama et chierj;
Car quant en la prison a no gent s'embaty,
Bien cuida eschapper, mais a ce j faillj;
Car le roy cōmanda, que tost fussent perj.

Oyés de la pucelle qui fourment s'enhardj!
En la propre sepmaine, droit a vng samedy
101 v 1 Appresta pour Huon et armes et ronchy,
Vng pou deuant le jour s'en ala auant luy.
3 Callisse la pucelle dont je vous voy parlant [CXCVIII
Appresta pour Hulin vng bon destrier courant,
Elle meïsmes va auoeucques lui montant.
6 A la voye sont mis droit a l'aube creuant,
De la chité jssirrent as esperons brochant.
Mais vne camberiere en sceult le conuenant,
9 Deuers la chambre o roy est alee* courant,
Vint a l'uis de la chambre et puis j va buscant,
Tant fist c'au roy s'en vint, si lui dist em plourant:
12 »Ay sire,« dist elle »trop me voy esmaiant
De vo fille Callisse o gent corps auenant;
Car trés deuant le jour que je vis apparant
15 Je vis, qu'elle montoit auoeucq lui vng sergant.
Ne scay, ou elle va, mais trop me voy doubtant,
C'auoeucq vng crestïen ne s'en voit ceminant.«
18 Quant le roy l'a oït, s'en a le coeur dolant,
Adoncq jsnellement se leua en estant
Et puis a cõmandé, c'on se voit adoubant
21 Et que les sarrasins voisent briefment montant.
Dont vont les sarrasins jsnellement jssant
Et vont après Huon jsnellement courant.
24 Et Hüe ceuauchoit qui le coeur ot joiant,
Mais temprement l'aura courouchet et dollant;
Car sarrasins s'en vont par la terre espandant
27 Et vont la demoiselle parmy les champs querant.
Droit a l'heure de prime vont payens percheuant
Callisse la puchelle et Hulin le vaillant
30 A loeur vois loeur aloient haultement escriant:
»Retournés, demoiselle, si n'alés plus auant!«
Et quant Hulin les oït, si se va retournant,
33 Ne fust mie merueille, s'i se va esmayant.
102 r 1 Quant Hulin voit payens après lui acourir, [CIC
Adoncq se cõmanda forment o saint espir,
3 »Demoiselle,« dist jl »dieu nous puist benaïr!
Ca viennent sarrasins qui nous voeullent saisir,
Je croy, qu'i me vorront cy endroit assaillir.
6 Or voy, qu'i me conuient jcy endroit morir,
Ou de la nostre amour nous conuiendra partir.«
Quant la pucelle voit les sarrasins venir,
9 Adoncq se cõmenca forment a apalir,
Tel meschief ot au coeur, ne se polt soubstenir
Et ne polt son ceual des esperons ferir.
12 Et quant Hulin le voit ensement maintenir,
Adoncq va la pucelle entre ses bras saisir
Et dessus son ceual le mest sans alentir,
15 Puis broce le cheual, grant sauls lui fait saillir.
Et la gente pucelle que dieu puist benayr
Lui a dit: »Ch'lr, ceuauchés sans faillir!

9. *Hs.*: ales.

Car s'en celle forest nous pouyēmes venir,
Tantost nous perderoient sans nous nē plus sieuir.«
»Sire,« dist la pucelle »pensés de nous haster!
Car se par my ce bois nous poons ceminer,
La forest est si grande, quant on j voeult entrer,
Dedens deux jours tous plains ne le poeult on passer.«
Dont cōmenca li enffes fort a esperōner,
Au dos le vont sieuant sarrasins et Escler,
A loeur vois haulte et clere cōmencent a huēr:
»Par Mahom, crestïen, ne poés eschapper.
Cuidiés vous ensement la pucelle robber?«
Et Hulin va brochant canqu'il poeult randōner;
Mais son cheual s'ala a vng perron hurter,
Si que la le conuint a la terre verser.
Adoncq s'ala li enffes jsgnellement leuer
102 v 1 Et va par my le corps la pucelle combrer;
Mais tel paour auoit la pucelle au vis cler,
Que de grande destresse le conuint la pamer.
Le coeur lui va faillant, ne poeult auant aler.
Ja conuenist Huon a payens demourer,
Quant le roy Auberon le vint la visiter,
Deuant Hulin affait vng hault chastel leuer.
Hulin a regardé le chastel bien fermé(r),
A vng trait près de lui vit vng chastel moult bel,
Adoncq en cōmenca Jhūcrist a loër,
Adoncq vers le chastel cōmenca a trotter,
Le pont trouua tout prest, par dessus va monter,
Puis ala vistement dedens la porte entrer
Auoeucques la pucelle que moult voloit amer.
Et quant Hulin fust ens, le pont a fait hausser
Et puis est vistement en la salle, ch'est cler,
Entrés auoeucq la belle que dieu voeulle sauuer.
La table trouua mise et tout prest le digner
Et le roy Auberon assis lés vng piller
Qui auoit en son cief la couronne d'or cler,
A magniere de roy s'estoit fait courōner.
Et quant Hulin le voit, lors le va encliner.
Quant Hulin regarda Auberon le vaillant,
Adoncq par deuant lui se va agenoullant
Et le roy Auberon lui a dit en oiant:
»Hulin, beau doulx amis,« dist jl »venés auant,
Scachés, se je ne fusse, mo[r]s fusses maintenant!
Bien aués fait penance de vostre peché grant.
Gardés vous de meffaire d'oresmais en auant,
Alés, si reprenés vo haubert jaseran
Que jadis conquestates a l'orgueilleux gaiant
Et le vostre hanap et le cor d'olliffant!
103 r 1 Je le vous rens, amy, et mès en vo cōmant.«
Et quant Hulin l'oït, le roy va merciant,
La pucelle lui va deuant lui asseant.
Dont prennent a mengier, moult le vont desirant,
Et quant sarrasins vindrent o chastel qui fust grant,
Moult durement s'en vont entre jaulx esmeruillant
Et dïent, c'onques mais en jour de leur viuant

Jl n'auoient veü le chastel apparant.
Oultre s'en sont passés et Hulin vont querant
Et Callisse la belle qui le corps ot plesant
Et moult se vont enssamble durement meruillant
De ce, qu'en sy peu d'heure les alerrent perdant.
Et le noble Hulin va o chastel mengant,
Et le noble Auberon qui lui fust la rendant
Le sien riche hanap ou vin va habondant —
Touteffois c'on le va de tres bon coeur segnant —
Et se lui a rendu son bon cor d'olliffant
Et se lui fist vestir le haubert jaseran,
A boire et a mengier lui a fait venir tant,
Que la france pucelle s'en va esmeruillant,
Qu' iloeucques loeur aloit tant de mès apportant.
Or est Hulin li ber o chastel qui tournie [CCII
Par le roy Oberon qui vint de faerie,
Hulin parolle a lui et de coeur s'umelie;
»A sire,« dist li bers »trop ay eü d(e)'hasquie,
Ains n'eult tant de meschief nuls homs qui fust en vie,
Je vaulsisse moult bien la teste auoir trenchie.«
»Hulin,« dist Auberon »c'est par vostre follie,
Vous aués follement passé me cõmandie.
Vecy vne pucelle que vous aués rauie!
Vous l'aués par amours acollee et baisie,
Or vous deffens droit cy, ne l'ayés atouchye
103 v 1 Et ne penssés a luy de nulle villõnie;
Car Esclarmonde aués a fẽme fiancye
Et a la loy de dieu l'aurés vous nochoye,
Geü aués o luy par dedens la galie,
Elle est en Aufalerne, celle chité garnie,
La ou elle se garde cõme dame agensie.
Oncques le roy Gallaffres ne jut o luy nuittie,
Entendre lui a fait, qu'e[n] la mer ressongnie
Voa a Mahõmet que ne prise vne allie,
Qu'en deux ans n'aura ja a hõme compaignie.«
»Hũe,« dit Auberon a la ciere senee [CCIII
»Gardes celle pucelle, que n'ayes adesee,
N'abittes a son corps pour nesune riens nee!
Tu sces bien, que tu as Esclarmonde affiee,
Si couchas auoeucq lui en la grant mer sallee,
Dont tu ne poeuls auoir aultre fẽme espousee.
En Aufalerne s'est bien justement gardee,
Et si scaches, qu'elle est de si vraye pensee,
Que trop mieulx ameroit, qu'elle fusist brullee,
C'a hõme nul viuant elle se fust dõnee;
Et tu l'a[s] ja si tost en ton coeur oubliee.«
»Sire,« se dist Hulin »par la vierge discree
Je pensay, qu'elle fust o roy tout accordee
Et qu'elle fust o lui ottroye et greee;
Mais puis c'au nom de moy se (!) s'est si bien gardee,
Loyaulx je lui seray, tant com j'aray duree.
Se ceste demoiselle que j'ay cy amenee
Estoit a nostre loy baptisie et leuee,
A mon pouoir seroit noblement mariee,

Et me deuist couster le tiers de ma cõtree.«
Quant la belle l'oït, s'est vers terre clinee,
Et quant se releua, si s'est hault escriee,
»Ay sire,« dist elle »pour la vertu nõmee
104 r 1 M'aués vous ensement tray et vergondee,
Quant je vous ay amé, jl a plus d'vne annee,
Et si m'aués conuent de vo foy cr[e]antee,
C'a fẽme m'auerés a mouller espousee?«
»Belle,« s'a dist Huon a la brace quarree
»A ce roy cy endroit qui tant a renõmee
Me conuient obaïr et faire sa pensee,
Et se je ne le fay, ma dollour est doublee,
Jamais ne rentreray en France l'alosee,
Si m'en ara rendu vne telle saudee,
Que j'ameroye mieulx auoir teste coppee,
Que je fache jamais chose que me deuee.«
»Hulin,« dist Auberon »c'est parolle senee.«
Ainsy sont demouré jusques a la vespree,
Chascung s'en va couchier, ainsy qu'i lui agree.
Ainsy li ber Huon o chastel demoura [OC
Auoeucques Oberon a qui honneur porta,
Deux mois tous acomplis jlloeucques demoura.
Et adonc(ques) Auberon le congié lui donna.
Quant Hulin deubt partir, a vng lés l'ẽmena
Et par grant amistié au partir lui pria,
C'a ceste demoiselle son corps n'abitast ja,
Bien lui dist, s'i le fait, qu'i s'en repentira.
Et Hulin au partir lui dist et affia,
Par la foy de son corps ja n'i atouchera.
Hulin print son haubert, vistement l'endossa,
Bien scet, que tant qu'i l'ait, son corps ne perira,
Le cors et le hanap mie n'i oublia.
Toutesfois qu'i voeult boire et le hanap segnia,
Jl a du vin a boire, tant qu'il soushaidera;
Et s'i sõne le cor, Auberon dist lui a,
C'a lx^{m}. hõmes, se dist, lui aidera.
Le chasteau se deffist, et Hulin s'en tourna,
104 v 1 Tout seuls en my les champs roy Auberon s'en va,
Et Callisse la belle o Hulin cemina.
A piet s'aceminerrent vers le bois par de la,
La gente demoiselle ber Hulin appella,
Se lui dist: »Beau doulx sire, trop malement me va,
J'ay laissiet mes amis et ma terre de la;
Quant je venrray en France o païs par deca,
Je scay bien, que vo corps ja ne m'espousera,
Et je vous aime tant par dieu qui me crea,
C'oncques fẽme viuant tant ch'lr n'ama.« [OC
»Hũe,« dist la pucelle »bien me doibt anoyer,
Quant je me voeul pour vous leuer et baptiser,
Et vous ne volés mie le mien corps atoucher,
Et puisque ne volés le mien corps nochoier,
Cõme vostre songniant me voeullés approcher;
Car bien voy, que vo corps n'aray ja sans danger.
Vous aués aultre amie que ne põés laisser,

Et puis que je vous ay jetté hors de danger,
Que j'ay par mon enging et par bien exploittier
Fait vo vie sauuer et vo corps auancier,
Jl appartendroit bien, que j'euisse(s) loyer
Au mains de vostre bouce acoller et baisier.«
»Amie,« dist li enffes »tout ce debués laissier;
Car pour riens n'oseroye Auberon couroucer;
Car se j'abitte a vous, j'auray vng tel loyer,
Que j'aimeroye mieulx par dieu le droitturier,
C'on me feïst en l'heure la teste jus rongnier.
Je l'ay bien esprouué puis vng an tout entier,
Ne plaisse plus a dieu, que le puisse essayer.«
Quant la pucelle entent le demoiseau Huon [CCVI
Qui ne voeult obayr a acomplir son bon,
Elle s'est aduisee d'une grant trayson
Dont ber Hulin aura si grande marrison,
C'oncques mais n'en ot tant, si com dist la canchon.
Elle dist: »O dansiaux, oiés m'intension!
Ou porrons nous auoir anuit herbegison?«
»Je ne scay,« dist li ber »si ait m'ame pardon;
Car je ne cõgnois mie jceste region.«
»Am[i]s,« dist la pucelle »je scay vne maison
Jla oultre che bois dessus destre coron,
La endroit ay vng oncle qui tiengt la mãsion.
On l'apelle Escorffault, ainsi a jl a non,
Frere fust a ma mere que dieu face pardon,
Jl nous festïera de trés noble fasson.
Et lui feray entendre, que mourdreours larron
M'ont en che bois tollu mon destrier arragon,
Si en aurons des aultres a no departison.«
»Belle,« se dist li enffes »ne dittes se bien non.«
Lors sont mis au cemin a force et a bandon,
Ensamble s'aceminent sans faire arrestison.
Elle fust la journee et li solaux luisant, [CCVII
Hulin fust o la belle qui le corps ot plesant,
Si faittement passa li demoiseau le tamps.
Et tant vont, qu'ilz perchurrent le chasteau qui fust grant
Ou Escorffauls estoit qui estoit mescreans
Qui oncle fust Calixe qui le corps ot plesant.
De si jusqu(es)' o chastel n'est Hulin arrestans,
Escorffault fust alés au gibier sur les champs.
Et Hulin qui estoit de corps moult souffissans
Est entrés o chastel, s'a trouué les sergans
Qui festïent la belle et le sont bienvegnians.
Ens o chastel auoit ses oncles .mm. enffans
Qui la belle Callisse furrent moult honnourans;
Car loeur cousine estoit germaine atenans.
O chastel Escorfault est Hulin li gentilx [CCVIII
Qui bien fust festïés des grans et des petis
Pour l'amour de Callixe, la belle o le cler vis.
Atant es Escorffaux auoeucques ses subgis!
Quant jl percut sa niepce, au col lui est saillis,
Se lui dist: »Bienvegniés, niepce, en chest pays!
Que fait li roys vo pere qui bien est mes amis?«

»Oncle,« dist la pucelle »jlla guerre o pays,
Le roy de Cornuaille l'a de guerre entrepris,
Pour ce m'a enuoyé le roy en ce pourpris.«
»Niepce,« dist Escorffaux, li payens maleïs
»Liés suis, quant je vous voy; mais moult suis esbahis,
C'a sy peu de maignie est vo corps cy vertys.«
»Oncle,« dist la pucelle »on m'a mes gens murdris,
Moy et ce ch'lr qui est preux et hardis
En sõmes eschappés, trop fust grans li perils.«
A jceste parolle sont au disner assis,
Moult fust Hulin li ber hõnourés et seruis,
Tout a sa volenté lui a on les mès mis.
Quant vint après souper, que menger fust falis,
Dont se sont deportés [et] de gabs et de ris.
Quant vint après souper, c'on deult aler couchier, [OCIX
Callisse, la puchelle, s'est alés apoyer
Droit a vne fenestre qui siet sur vng vergier,
Et puis appella Hũe, le noble ch'lr,
»Demoisel,« dist la belle »plus ne vous voeul nïer
Ce que j'ay sur le coeur, si scarés mon cuidier.
Mon corps aués jetté hors de mon hiretier
Et m'euistes conuent de moy prendre a moullier,
Et je me voy par vous durement cu[r]uchier.
Se vous n'acomplissés tout le mien desirier,
Je vous deseruiray vng si crueulx loyer,
Que g'iray a mon oncle et dire et prono[n]cher,
106 r 1 Que vous volés mon corps trahir et enguigner,
Par quoy jl vous fera trayner et noyer.«
Et quant Hulin oït la pucelle plaidier,
Adoncq se cõmenca forment a esmayer,
»Ay belle,« dist jl »pour dieu vous voeul prïer,
Que vous ne me voeullés de tel fait approcer;
Car tourner me porroit a mortel ẽcõbrier.«
»Ay trés doulce amïe,« se dist Huon le vray [OCX
»Je vous prie pour dieu qui fist la rose en may,
Que vous ne me voeullés faire nient pis que j'ay;
Car se je fais vo gré, tant de maulx en auray,
Que jamais le mien corps deliure je n'aray.
Je l'ay bien esprouué, ainsy que dit vous ay.«
»Amis,« dist la pucelle »je ne m'asentiray,
Que plus voise auoeucq vous, se l'amour de vous n'ay;
Mais se faittes mon gré, je me baptiseray,
Et se vous ne le faittes, en ce point demourray.
Se pour vous suis dampnee, je en demanderay,
Au jour du jugement je vous accuseray.
Or soyés auisés; car se mon voloir n'ay,
A* Escorffault, mon oncle, tellement parleray,
Que vous porrés bien dire enfin: ay my a hay.«
»Belle,« se dist Huon »ja n'i obayray.
Faittes vo volenté! Car plus ne menterray,
Ne jamais le conuent nuls jours je ne faurray
D'Auberon monsegneur a qui conuent je l'ay.

---

106 r 21. *Hs.*: la.

J' ay esté escaudés, le feu redoubteray.«
Quant la pucelle oït, que Huon nullement [CCXI
Ne se voeult acorder a son cõmandement,
De Hulin s'est partie par moult grant maltalent,
A son oncle s'en vint tost et jsnellement,
»Oncle,« dist la pucelle »jl me va malement,
J' ay cy vng ch'lr d'estrange tenemẽt
Qui tant m'a enchantee par son enchantemẽt,
Que je laissay mon pere qui a le coeur dollant;
Et se m'en doibt mener en France droittement.
Or vous pri pour Mahom ou je croy fermement,
Que de ce ch'lr me faittes vengement.
Em prison le mettés, s'i vous viengt a talent,
Et puis o corps mon pere en faittes le present!
Car j l'aimera mieulx c'or fin ne nul argent.
Vous estes le mien oncle, se scachés vrayement,
Si ques vous me debués garder moult loyalment.«
Quant Escorfault l'oyt, a peu d'ire ne fent,
»Ay garce,« dist jl »Mahõmet vous crauent,
Quant vous vo[us] demenés si trés villainement.«
Adoncq fist sa maignie armer jsnellement,
Si s'en viengt en la chambre Hulinet o corps gent
La ou Hulin li ber dormoit moult doulcement;
Mais jl fust resueillés adoncq moult laidement.
Si com Hulin dormoit en la salle pauee. [CCXII
Atant es Escorffault et sa gent adoubee!
Et Escorffault lui va criant a la volee:
»Lesre, vous j morrés, n'i a mestier celee,
Mal aués cy endroit ma niepce amenee,
De malheure pour vous l'aués tant enchantee,
Mar le volés mener en France l'alosee;
Car mais ne rentrerés en la vostre contree,
Ains le comperrés cher, vostre vie est alee.«
Quant Hulin l'entendit, s'a la chiere leuee,
Se dist: »Sainte Marie, roïne courõnee,
Bien voy, c'amours de fẽme n'est qu'estoupe alumee.
E Esclarmonde amie, a bien fussiés vous nee,
Je n'ay mie en vo corps tel faulseté trouuee,
Segneurs, pour cely dieu qui fist la mer salee
Aiés pitié de moy, s'i vous plaist et agree!
Bien voy, que me deffence ne m'y vaudroit riens nee,
A vo cõmant vous est la char de moy liuree.«
Dont se rendit a jaulx de ciere moult jree;
J l'ont prins et saisis sans nulle demouree,
Puis ont mis le dansel en vne tour caree.
Jlloeucq fist ses regrès a chiere tourmentee,
»A Auberon,« dist jl »homs de grant renõmee,
J'ay cuit (? crut) vostre conseil et la vostre pensee,
Et si est maisement anuit ma chose alee.
Or ne scay je, cõment ma char auoir menee:
Se je fays loyauté, j'ay poure destinee,
Se j'entens a pechié, j'ay penance doublee.
Or ai ge pour bien faire anuit poure saudee,

Mais j'ay esté trays, c'est bien chose prouuee;
Car j'ay esté (? j'auoie) perdu a ceste matinee
Mon cor qui estoit biau, s'en ay la ciere jree
Et mon hanap qui vault l'auoir d'une cõtree
Et mon rice haubert qui la maille a doree
J'ay esté cy souspris, cõme beste esgaree.«
Ensement se demente her Hulin en la tour, [(
Se regrette son cor qui tant a de valour,
»Ay cor,« dist li enffes »que j'ay au coeur tristour!
Se sonner je le poeusse, ja n'aroye paour;
Mais ne le puis sõner, jl est en vng destour
Ou jamais en ma vie ne l'auray par nul tour.«
Ensement se demente en tritesse et em plour,
Et Callixe la belle estoit en grant tenrrour,
Assés se repentit, qu'elle auoit fait ce tour,
»Ay,« dist la pucelle »vecy grande dollour!
107 v 1 Certtes ce poise moy du vaillant poigneour
Que j'ay ensement mis en jtel mauuais tour.
Malditte soit li heure que je fis tel labour!
Mais par le foy que doy o pere sauueour
Encore, s'i voloit obayr a m'amour,
Je lui pourcasseroie sa joie et sa baudour
Et le deliureroie, ains que passast le jour
Et jroie auoeucq lui en France le majour.«
Or oiés de Callise, la pucelle d'hõnour,
Comment elle parla o gentil poigneour,
A vne fenestrelle s'en vint sans nul demour
Et salua Hulin sans faire nul demour;
Mais Hulin li dansiaux estoit si plain d'irour,
C'a paine, qu'i ne daigne parler que par fierour.
Par vne fenestrelle qui dedens l'uis estoit [C
Vint parler la pucelle a Hulin qu'elle amoit,
Doulcement l'apella et asigna du doit.
Et quant Hulin l'oït, en terre s'enclinoit,
Tant estoit plain d'ayr, respondre ne daignoit.
Et elle lui a dit: »Beau sire, que ce doibt,
Que ne parlés a moy, beau sire, cy endroit?
Je vous puis moult tresbien aidier, s'i me plesoit,
Mais se mon gré ne faittes, par le dieu ou on croit
Tout li or de ce monde ne vous garandiroit,
Que ne soyés menés a mon pere tout droit;
Et vous scaués moult bien, se le roy vous tenoit,
Tost et jsnellement encroër vous feroit.
Et se ma volenté vo corps faire voloit,
Je vous ay en conuent, que mon corps penseroit,
Que seriés deliuré; car desplaire me doibt,
Quant jl me conuient faire ce c'aultre faire doibt,
Ainssy que vous scaués, que c'est raison et droit.«
108 r 1 »Hüe,« dist la pucelle »a quoy alés penssant? [(
Volés vous cy morir ou tost auoir garant?
Par le saint sauueour ou croient peneant,
S'a mon voloir n'alés du tout obeïssant,
Je ne vous aideray jamais en mon viuant,
Que ne soiés menés a mon pere Gorhant

Qui ne vous lairoit viure pour riens qui soit rēgnāt.«
Quant Hulin l'entendit, le couleur va muant,
Regarde la pucelle qui auoit doulx samblant,
Adoncq respondit lors et dist en sousriant,
»Demoiselle,« dist jl »je feray vo cōmant,
Mais que de cy endroit vous m'ailliés deliurant.«
Adoncq par la fenestre le va Hulin baisant,
De baisier amoureux se vont la delittant.
A jcelle parolle se va de la partant,
Tant vint, qu'a le nuittie qu'en prison fust entrāt;
Car au tourrier a fait vistement entendant,
Que c'estoit par l'acord d'Escorffault le tirant.
Beaux segneurs, vous scaués pluseurs et li auquant,
Que, puis que dame va a tel chose pensant
Et bonne amour lui va le sien coeur embrasant,
A riens qui soit au monde n'aconte tant ne quant,
Mais que faire poeuīst trestout le sien cōmand
Et de quoy bōne amour le va enluminant;
Et pour tant en voist on maint meschief apparant.
Callisse la pucelle en la grant chartre entra, [CCXVI
A Hulin son amy une lime porta
Pour limer ses deux fers ou ses piés frumet a,
Et vng coustel d'achier la belle lui donna
Et fist tant o tourrier, c'auoeucq[ues] lui dīna,
Et de bon vin et fort celle luy envoya.
Quant Hulin voit son point, du coustel le frappa,
Le foie et le pōmon et le coeur lui percha,
Toute nuit a nuittie Hulin ses fers lima,
Et quant jl en fust hors, la pucelle acolla,
Par moult grant amisté doulcement le baisa,
Le cōmand Auberon celle nuit trespassa.
Or approce le tamps, que cier le comperra.
Oiés de la pucelle, cōment elle ordonna!
Pour luy et pour Huon deux ceuaulx appresta,
Hulin li gentilx homs doulcement lui pria,
Qu'elle lui rendesist, se le pouoir en a,
Son cor et son hanap dont on le desposa
Et le riche haubert dont sa vie sauua.
Mais la belle respond, rendre ne les porra,
Car entrer ne porroit, ou on les enferma.
A loy de ch'lr la belle s'apresta
Et des armes son oncle la belle s'adouba,
Le blason Escorffault deuant lui posé a,
Droit a solail leuant du chastel desseura,
O lui maine Huon qui grant joie mena;
Mais du cor c'ot perdu fourment luy anoya.
La fēme du tourrier par matin se leua,
Pour ce que son mari celle nuit demoura,
Elle eust grant soing de ly, vers la prison ala,
Deffremee le troeuue, adoncq dedens entra,
S'a trouué son mari que Hulin lui tua,
Adoncq prent a crīer, et la noise monta.
Quant Escorffaut l'oyt, lors la noise escouta,
Demande, que c'estoit, et on lui deuisa.

Et quant jl sceult le fait, soy vestit et caucha
Jl escrie: »trahy«, son cheual demanda,
Si est monté dessus, grant fierté demonstra
Et a toute sa gent adoncq jl cõmanda,
Qu'i voisent tout après, et celui qui n'ira,
Jl en jure et affie, que pendre le fera
Ou tout vif escorcher, ja deport n'i aura.
Or est de son chastel Escorffault hors jssus [CC
Chũn de sa maignie est après lui courus
»Mahom,« dist Escorfaux »or suis je bien confus
Et par vne putain lesdement abatus.
Elle voloit hier soir, que li Frans fust pendus,
Et se l'a deluiré, dont je suis jrascus.
Mais par celui Mahom qui fait o ciel vertus
Le ch'lr sera par la goeule pendus,
Et ma niepce morra, telz est li miens argus.«
Lors ceuauche Escorffaulx, que n'i est attendus,
Et en trestoux les lieux ou jl s'est embatus
Va tout par tout scauoir, se nuls ne l'a veüs.
Et Hulin ceuauchoit, au bois s'est embatus,
Bien cuide, que jamais nel doye trouuer nuls.
Or s'en va Hulinet a la chiere hardie, [CC
S'en maine par le frain la pucelle jollie.
Si cõme jl ceuauchoit en le lande enermie,
Droit par dedens le bois ou la foeulle balie
Regarde deuant lui enmy la prayerie,
Si voit vng ch'lr venir par aramie,
Couuert estoit de fer, s'a le lance brunie,
Si estoit en estat de moine d'abbaye,
S'auoit vne grant targe noire com poie (l. pois) boulye
Et venoit a Huon par moult grant aatie.
Tel coup lui a dõné en la targe vaultie,
Que souuin l'abatit en my la prayerie,
Et puis dist a Hulin: »Oberon te deffie;
Car tu as enuers lui faussé ta barõnie.«
Quant Hulin fust cheüs par dessus le sablon, [CC
Regarde derier lui, voit le noir campion:
A loy de moigne auoit et colle (? estolle) et capperon,
Et s'auoit a son col ossi vng noir blason
Et tint trette l'espee plus clere que letton,
Si estoit deuant lui, se disoit a hault ton:
»Faulx ch'lr,« dist jl »c'est des biens Auberon,«
Et puis a pris la rengne du bon destrier gascõ,
Auoeucq lui l'ẽmena, ou jl vausist ou non.
Et Hulin lui escrie d'humble condition:
»Laissiés moy mon ceual, pour dieu vous em prion.«
Mais cilx s'en va toudis qui ne dit o ne non,
On ne fust point alé demy tret de bougon,
Quant Hulin n'a veü ne per ne compaignõ.
»Et dieu,« dist li dansiaux qui Hulin ot a nom
»Dont est cilx ch'lr ne de quel region?
Oncques mais en ma vie ne vis je si bricon,
Quant en moy n'ay eü sens ni aduision,
Que j'aye encontre lui monstré deffenssion.«

MOult ot le ber Hulin le coeur tristre et dollant, [CCXX
Quant jl se voit a piet sur l'herbe verdoiant,
Et la belle o cler vis lui a dit em plourant:
»Ay tresdoulx amis, en l'hõneur dieu le grant
Ne vous alés jcy en riens desconfortant,
Prenés le mien ceual et s'alés sus montant
Et de ces armeũres alés vous adoubant!
Par quoy, se vous veés ch'lr ne sergant,
Qu'encontre luy puissiés vo corps mettre a garant;
Car li homs qui va [nus] ne vault ne tant ne quant.«
Dont se va la danselle vistement descendant
Par dedens vng aunoy dessoubz vng arbre grant,
110r1 Jlloeucq va le dansel ses armes desuestant,
En (vng) pelicon remest de fin or reluisant.
Et quant Hulin perchoit son gracieulx samblant,
Jl ne se tenist mie pour d'or fin son pesant,
Qu'en l'hoeure ne lui voist son viaire baisant.
Et acoller l'ung l'aultre cõme amie a amant
Entour jaulx n'ont veü creature viuant,
Dont la en fist Hulin son bon et son cõmand.
Par dedens vng aunoy ou li herbe verdoye [CCXXI
Menerrent les amans loeurs soullas et loeur joie;
Car tant fust la danselle et doulce et simple et coye.
Et quant Hulin percoit sa biaulté qui flamboye,
Jl ne se tenist point pour tout l'or de Sauoye,
Et celle le desire cõme l'oisel la proye;
Car Hulin fust tant biau, que dire ne porroye.
Et li vng et li aultre a bien amer s'aloye,
Et quant deux vrays amans sont en si faitte voye,
Jl ne loeur souuient point d'auoir ne de mõnoye
Fors de la volenté la ou le coeur s'aloye.
Après s'adouba Hũe et la belle s'arroye;
Quant Hulin fust armés, es armes se cointoye,
Si jure Jhũcrist qui toux les biens enuoye,
S'i troeuue ch'lr qu'encontre lui tournoye,
Qu'i se deffendera a son brancq qui flamboye;
Mais du noir ch'lr durement lui anoye.
Quant jl fust adoubé, a son cheual s'appoye
Et se le recengloit si fort, c'adoncq archoie,
Adoncq se regarda vers le val qui claroye
Et vit trois ch'lrs venir tout vne voie.
Quant la belle les vit, durement lui anoye,
Elle dist a Huon: »Beau sire, je vous proye,
Alons nous ent fuiant pour dieu, c'on ne nous voye!
110v1 La en voy trois armés dont je me doubteroie,
Que mes oncles n'i fust; car se prise j'estoie,
Je scay tout de certtain, que par ses mains morroye.«
»Belle,« se dist Huon »pour riens ne m'en fuiroye,
Si venoient vers moy, je m'i combateroie;
Car moult tresvolentiers vng cheual conquerroye.
Quant Hulin li vassaulx vit les trois approcher, [CCXXII
Oncques ne s'en daigna fuïr ni eslonger,
Ains dist a la danselle: »Je m'iray essayer.«
Lors monte a son cheual, l'espee va sacquier,

Si dist a la danzelle: »Demourés o sentier!
G'iray voir, se porroie conquerre vng destrier;
Je voeul ferir celui que je voy le p'mier.«
»Amis,« dist la danselle »pour dieu vous voeul prïer,
Que voeullés retourner et en alons arier;
Car je vous jur sur dieu le pere droitturier:
C'est Escorffaulx mon oncle qui ne [m']* a mie chier.«
»Par ma foy,« dist Hulin »je l'en voldray payer.«
Atant es Escorffault o lui deux escuier!
Quant jlz virrent Huon, a lui s'en vont lanchier,
Escorffaulx lui escrie: »Fel traytre murdrier,
Qui vous a deliuré mon escu de cartier
Et mon riche heãme et mon riche destrier?
Ce fist ma faulse niepce qui le vous vault bailler;
Mais je feray son corps ardoir et essiller,
Et si vous feray pendre a loy de pautõnier.«
Lors a dit a ses homes: »Alés sans atarger
A celle orde putain que je voy la mucher!
Et je m'iray combatre a ce faulx losengier.«
Et cilx ont respondu: »Ce fait a ottroyer.«
A le danselle viennent andoy les sodoyer,
Et quant elle les vit, si cõmence a noisier.
111 r 1 Et Hulin s'est lanchié deuant les escuier,
Si a dit haultement: »Jl le vous fault laisser.«
Mais Escorffault lui vengt tantost de par derier,
De sa glaue lui va merueilleux coup payer,
C'a poy qu'i ne lui fist parmy le corps perchier;
Mais Jhũs l'en garda de mort et d'encombrier.
Quant Hulin sent le coup mie ne lui agree, [CCXXIII
Par deuers Escorffault a fait la retournee,
Grant coup lui a donné en sa targe doree,
C'une bien grande piece lui en a jus gestee.
Escorffault le rassault a chiere foursenee,
Et la belle crioit a moult hault alenee:
»Ay vierge Marie, roïne courõnee,
Sauués le mien amy, s'i vous plaist et agree,
Par quoy soie de luy droit en France enmenee!«
Et les deux sarrasins l'ont par force esleuee
Dessus vng des ceuaulx sans nulle demouree,
Et quant le vng le tint deuant lui acollee,
A la voie se mist par my vne vallee,
Pour aler au chastel a sa voie tournee,
Et li aultre s'en va par deuers la merllee
Pour assallir Huon qui la char ot nauree;
Car Escorffault l'assault de telle randõnee,
Que tout che qu'il ataint ne lui dure riens nee.
Moult fust Hulin dollans et moult jl s'esbahy; [CCXXI
Car Escorffault l'assault, mais bien se deffendj
A loy de ch'lr corageux et hardj.
Li aultre lui reuient qui l'a fort assaillj;
Mais Hulin li vaillant Escorffault ferj sy,
Que jusqu'en la poittrine le coppa et fendj.

---

110 v 17. *Hs.*: vous.

Jl a estort son coup, a terre le flatri,
111 v 1 »Oultre,« ce dist li enffes »je n'ay garde de ty«.
Adoncq ferj a l'aultre, que plus n'i attendj,
3 Par si grant mautalent a che coup l'attendj,
En la teste le fiert et l'a si estourdj,
Le maistre et le cheual tout en vng mont flatrj.
6 Adoncq par le hiãme vistement l'aherdj,
Si ques tout hors du chief par force lui tollj,
Et cilx lui escria: »Franc ch'lr, merchy!
9 Vo volenté feray. Aiés pitié de my!«
»Je me doubte,« dist jl »que tu m'ayes trahy,
Jamais ne cresray hõme pour le fel Amaurj.«
12 »Sire,« dist li payen »loialment vous pleuy,
Que bien porrés trouuer en moy vng bon amy.«
Quant Hulin entendit que celuy se voeult rendre, [CCXXV
15 Jl a dit au payen: »Tu ne te poeus deffendre,
Or te pri, se ne voeuls a loiaulté entendre,
C'a nulle riens que die ne te voeulle descendre;
18 Mais reuas t'en arriere tantost sans plus attẽdre,
Ja pour toy faire mal ne verras mon brancq tendre.«
»Sire,« dist le paien »veoir me puisse pendre,
21 Se ne vous fais ancuy la vostre amie rendre,
Et si vous seruiray sans jamais riens mesprendre.
Quant mes sires est mors, a vous je me voeul rendre;
24 Car nuls proidhoms ne doibt la courtoisie prendre,
Se du bien desseruir ne voeult son coeur entendre.
Courtoisie me faittes, se me doy bien deffendre,
27 Et je ne vous voeul mie ma courtoisie vendre,
Ains le voeul desseruir devers vous sans mesprendre.«
»Sire,« dist li paien »je me rens a vous pris, [CCXXVI
30 La vie me sauués, je vous seray amis.«
»Vassaulx,« se dist Hulin »or ne m'aiés menty,
Cõment aués vous non, ayés le tost jehy.«
33 »Sire,« dist li payens »j'ay a nom Ampatris.«
112 r 1 »Vassaulx,« dist li enffans »or entends a mes dis!
Voeuls tu croire en Jhũs qui en la crois fust mis?
3 Car je suis crestïen, de ce soiés tout fis,
Nés suis de France et homs o roy de saint Denis.«
»Sire,« dist li payen »de ce soiés toux fis,
6 Se cy endroit estoit vng bien grant feu espris,
Je vous dys bien, c'ainchois g'y seroie saillis
Et me lesroie ardoir et escorcher tout vis,
9 Ainchois que renoiesse la loy que j'ay apris;
Ca[r] ja ne cresray dieu pour a estre peris.«
»Et cõment« dist Hulin li preux et li gentis
12 »Me fïeroie en toy, que ne fusse trays?«
»Sire,« dist li paien »puis que g'y auray mis
Ma creance et ma loy pour a estre bruïs,
15 Ne vous faurroie mie, de ce soiés tout fis.«
»Or me fais le serment« dist Hulin »du pays!«
Lors a le sarrasin son doit a son dent mis*

---

112 r 17. *Vgl.* 96 r 13, 113 r 12 *u. Bredtmann's Dissert.: D. sprachl. Ausdr. einiger Gesten im afr. Karlsepos Marb. 1889, S. 69 f. Auch Philippe*

Et li hurta trois fois jlloecq par bon aduis.
»Esprouuer te vaudray;« dist Hulin li gentis
»Car je ne puis auoir toute ma vie pis;
Mieulx porroie valloir, que fusse mors que vifs
Ta affaire de viure vng malheureux quetifs?«
»Sarrasin,« dist Hulin »je te requiers et prie, [CCXX
Que tu me voeulles rendre me tresloial amie
Que je lessay droit cy par deuant l'estourmie.
Or l'ont pris et saisis cilx de ta compaignie.«
»Sire,« dist li paiens »et mon corps vous affie
Par tous les seremens c'onques fis en ma vie:
Jamais ne vous faurray pour chose c'on me die,
Jusc'a tant que rarés Callisse vostre amie.«
Lors se mist au cemin, que point ne se detrie,
112 v I Par deuers le chastel ont loeur voie acoeullie.
Hulin voit le payen, haultement lui escrie:
»Ves jcy le chastel ou je fus vne fie!«
»Sire,« dist Ampatris »ne vous esmayés mie!
Car jl n'i a lassus c'ung petit de maignie;
Car jlz sont tous widiés de celle tour antye.
L'ung en est l'aultre la ont la forest charquie
Pour vous a ramener en la tour bateillie.
Hõme n'i trouuerés qui de riens vous desdie,
Jlloecuques porrés prendre Callisse vostre amie,
Et puis vous conduirè si bien celle nuittie,
Que sans mal partirés hors de celle baillie.
Auoecuques vous jray, se Mahom s'i ottrie,
S'irons en Cornuaille vne terre garnie;
Car la fust mon corps nés et en celle partie,
Plus ne demourray cy jamais jour de ma vie.«
»Amis,« se dist Huon »et mon corps s'i ottrie,
Or vorray esprouuer, se t'es non: fol s'i fie.«
Jlles vint o chastel qui n'i fist arrestee, [CCXXV
En la salle monta sans nulle demouree,
Jlloecuq trouua la belle qui estoit arrestee,
Qui detordoit ses poings, moult estoit esplouree.
Atant es vous Huon en la salle pauee!
Entre les dames viengt sans nulle demouree
Et puis dist a Callisse sans taire arrestee:
»Belle, venés vous ent, s'i vous plaist et agree!
Car pour l'amour de vous ay fait cy retournee.«
Quant celle l'entendit, en estant s'est leuee,
Parmy les sarrasines s'en est oultre passee,
Acoller va Hulin dont est enamouree.
Adoncq cõmenca la la noise et la crïee,
Et Hulin li gentiix tenoit nũe l'espee.
Se jura Jhũcrist qui fist ciel et rousee:
»Ja dame n'i sera de par moy adesee.«

---

de Vigneulles sagt in seiner Prosabearbeitung der Chans. des Lohera
Bl. 254 r (= J 199 a 3): Et a cest' heure fut meneis Fromont a vne
leur musquee la ou estoit l'ung de leur dieu et devent cellui . . .
firent mestre a deux genoulx et bouter son doy dedens sa bouche q
est vne serimonie qu'il ont acoustumés.

113 r 1 Ainsy con li ber Hüe ens ou palais estoit, [CCXXIX
L'Ampatris li paien qui amené l'auoit
3 Fust au mur apoyé, la regarde, se voit
Bien xl paiens qui viennent a esploit;
Car partis jl estoient du chastel la endroit.
6 Ce sont li soudoiers que Gorhans soubstenoit,
Ne porrent point trouuer ce c'on loeur demãdoit.
Et pour ce s'en reuiennẽt. Fourment lui anoioit,
9 Et quant l'Ampatris vit, que celle gent venoit,
Si dollans fust au coeur, c'a peu, qu'i n'esragoit;
Et dist, ja reprouué a nul jour ne seroit
12 De faire trayson ne de fausser son doit,
Au pont en est venus, contre moult (! = mont) le leuoit,
Puis reuient a la porte et tantost le fremoit,
15 Se jure Mahõmet ou sa creance estoit,
Que pour estre destruis Hulin ne trayroit.
Or a li Ampatris le castel bien fermé, [CCXXX
18 Puis monta a palais ou Hulin a trouué,
»Sire,« dist Ampatris »j'ay la porte fremé,
Cha viennent sarrasins bien lx (! s. o. Z. 3) adoubé.
21 Scachés, se je ne fusse, cheans fussent entré!
J'ay la porte fermee, dehors sont demouré;
Car ja n'i entreront, s'i ne vous viengt a gré.«
24 »Par mon chief,« dit Hulin »en toy a loialté.«
»Sire,« dist li paien »jl ne m'est reprouué,
Que le mien serement aie ja parjuré.«
27 Ainssy que la endroit jl se sont deuisé,
Es vous deux sarrasins ens o palais entré!
De la cuisine viennẽt, le rost j ont trouué,
30 Pour le noise des dames sont au palaix monté,
Et quant jlz ont Huon perchut et aduisé,
113 v 1 Dont lui coururent sus, ainsy cõme derués,
Et Hulin sault auant, s'en a vng si frappé,
3 Jusques en la ceruelle en est le brancq coulés.
Et Ampatris a l'aultre moult laidement nauré,
Par my le palaix vont les dames de beaulté,
6 Plus de xv en j ot ens ou palaix listé
Qui par le chastel ont moult bret et moult crïé,
Varlès et bouteliers et queux sont assamblés,
9 Et Hulin loeur escrie: »A mort serés liuré.«
Dont s'auancha contre jaulx, le branc tint entesé,
Qui qu'il ataint a coup, tost a son tamps finé.
12 Moult fust grande la noise ens ou palaix plenier, [CCXXXI
Li varlès des ceuaulx, garchons et bouteliers
Sont venus o chastiau, si ont pris a crïer,
15 »Ay, segneurs,« font jlz »car nous venés aidier!
Ceans est li traytres que venés de chasser.«
Et Hulin va après qui tiengt le brancq d'acher.
18 Quant veoient Huon qui les voeult approcher,
Jlz sallent es fossés ou grans est li viuier,
Qui ne poeult l'iaue boire, jl le conuient noier.
21 Et quant cilx ont veü le mortel encombrier,
Adoncq loeur cõmenca forment a anoier,
Jlz sont venus au pont, sel cuident abaissier;

Mais Hulin li gentilz les prent a approcher,
O lui fust l'Ampatris qui lui ot bon mestier,
Vne arbalestre aporte a Hulin le guerrier
Et jl print en sa main vng bon arch mainïer
Dont jl fist les payens tellement esmayer,
Ou vaulsissent ou non, les conuint traire arier
Et par deuant la porte se sont alés rengier.
Et Hulin s'est alés a dames desraignier,
Si les affait venir ens ou palaix plenier,
La chastelaine j fust qui moult fist appriser
Et bien xv pucelles qu'elle ot a justicer.
Hulin les appella, si loeur dist sans targer:
»Entre vous, demoiselles, ne vous cault d'esmayer;
Car ne vous mefferoie pour la tour debanier (? debrisier);
Mais s'assaillis nous sõmes, jl nous conuiẽt aider.
Et quant ce(lle)s entendirent le vaillant ch'lr,
Dont menerrent laiens vng doeul grant et plenier,
Et quant Hulin les voit ensement larmïer,
Par dedens vne tour en fist xv lancier.
Hües a le chastel a son cõmandement, [CCXXXII
Dont vint a vne perse la ou son haubert prẽt
Son hanap et son cor qui luist et qui resplent,
Li enffes les a pris, a dieu grasses en rent,
Puis vint a l'Ampratis, se lui dist lïement:
»Croire ne voeuls en dieu, ainsy ni aultrement.
Regarde ce hanap qui cy est em present!
Jl n'i a riens dedens, on le voit clerement.«
»C'est vray,« dist le paien »riens n'i a voirement.«
Dont le segna Huon de dieu omnipotent,
Si fust emplis de vin o dieu cõmandement.
Et quant Hulin le vit, si em but lïement,
Dont dist a l'Ampatris: »Biau sire, buués ent!«
Cilx le mist a sa bouce tost et jsnellement
Et bien boire en cuida a son cõmandement;
Mais le vin s'en ala, si qu(e)' jl ne but noyent.
»Amis,« se dist Hulin »or scachés vrayement,
Que toux les sarrasins qui sont o firmement
Ne feroient le vin cy venir ensement,
Ne ne le buueroient pour tout l'or d'orïent.«
Adoncq a la danselle en fist esprouuement;
Mais celle n'en but point pour or ne pour argent.
»Par foy,« dist l'Ampatris »c'est par enchantement,
Ne cresroie jamais ainsy ni aultrement,
Que fust par aultre tour par Mahom qui ne mẽt.«
Et Calisse respont: »G'i croy bien fermement.«
»Dame,« se dist Hulin »droit aués vrayement.«
Ainsy li ber Hulin son hanap esprouua [CCXXXIII
Et puis a dit après, son cor jl sõnera
Pour sauoir s'Auberon secourir lui verra;
Car bien perchoit o vray, que grant besoing en a;
Car les paiens estoient au lés de par de la
Rengiés deuant la porte pour voir s'il jstera.
Hulin a prins son cor, sel tentist et sonna,
Adoncq li Ampatris a danser cõmenca,

Et aussi fist Callisse qui grant joie mena.
Bien l'oït Auberon que poy j aconta
Et Malabron a dit, quant le son escouta,
»J'os« dist jl »Hulinet qui de moy besoing a;
Mais ains que je lui aide, moult de maulx auera;
Car oultre mō cōmant et de ce qu'i jura
A j[e]ut auoeucq celle que mon corps lui vea.
Or poeult assés sōner, mon corps n'i entrera.«
»Sire,« dist Malabron »trop grant pité sera,
Trop a eū affaire, puis que la mer passa,
Ains homs n'eult tant de maulx ne jamais n'auera.«
»Par foy« dist Auberon »encore en souffrera,
Le meffait qu'il a fait comparer lui faurra.«
Hūe sōna son cor qui ne se voeult cesser, [CCXXXIV
Tant c'on lui vit le sancq de la bouce filler,
Les sarrasins l'oïrrent, se prindrent a danser,
Et Callixe la belle cōmenca a baller,
Li Ampatris le va a la tresque mener.
Et quant cessa Hulin, cōmenca a plourer,
»Ay, Auberon sire,« dist [Hulinet]* li ber
115 r 1 »Or voy bien, que tallent n'aués de conforter
Ce quetif doloureux qui tant a a porter.«
Quant Callisse le voit ensement dementer,
Dont lui va doulcement la belle demander,
»Sire Hulin,« dist elle »pour dieu qui fist la mer
Qui vous fait ensement cy endroit demener?
Certtes jl n'affiert pas a vng tel baceler,
C'on le voye ensement com pucelle plourer.«
»Belle,« se dist Hulin »bien me doy dolouser,
Quant j'ay perdu l'amour roy Auberon le ber,
Courouchiés est a moy, bien le doy esperer;
Car au son de son cor me sambloit amener
Bien lx^m hōmes pour moy a conforter.
Or voy, qu'i ne me voeult secourir ni aider;
Dame, c'a fait pechié qui l'a fait refuser;
Ca[r] ce, que j'ay volu a vo corps habiter,
Le fait de moy aider ensement retarder,
Et si ne scay, cōment de cy puisse eschapper.«
Or fust Hulin dollant et plain de marrison, [CCXXXV
Forment sont esbahis payen et Esclauon
De ce, qu'il ont dansé et ballé, a che son,
Et dïent l'ung a l'aultre: »La sus a vng glouton
Qui par enchantement a conquis le dongon,
Si amena la fille Gorhant, li Esclauon,
Par son enchantement de son noble royon,
Toux sōmes enchantés, bien veoir le poeult on.«
Es vous vng sarrasin brochant a esperon!
Escorffault apportoit par dessus vng gascon
Que Hulin ot ochis pardelés vng buisson,
A sarrasins escrie: »Or regardés, barons!
No sires est ochis a grant destrusion
115 v 1 Par le faulx ch'lr de France le roion

---

114 v 32. *Hs.*: ampatris.

Que Callisse la belle a jetté de prison,
Je ne le puis trouuer en tour ne environ.«
Et les sarrasins crïent: »Abaissiés vo raison!
Car li traytres est en nostre mansion,
Conquis a nostre tour et la nostre maison.
Plus scet d'enchantement, c'onques ne fist larron.«
Et quant cilx l'ont oy, se ne dist o ne non,
Adont les sarrasins n'i font arrestison.
Jlz ont fait assambler du pays enuiron
Plus de III C. hõmes qui croient en Mahom,
S'ont assis le chastel afforce et a bandon.
Et Hulin le deffent qui ait benaïsson,
Aussi fait l'Ampatris qui coeur ot de lion,
Oncques au ber Hulin ne cacha traïson.
Ainssy vont les payens le chastel assegant, [CCXXXVI
Puis orrent a conseil Sarrasins et Perssant,
Qu'i manderont le fait o riche roy Gorhant,
Qu'i viengne o grant chastel tost et jncontinant
Pour sa fille rauoir qui de biaulté a tant
Et le fel crestïen qui lui ala robant.
Vng messagier s'en va deuers le roy tournant,
Tant fist qu'i le trouua en son palaix luisant,
Adoncq le salua de son dieu Teruagant
Et le roy dist: »Vassal, par Mahom bien vegniant,
D'ou venés, ou alés, quel chose alés querant?«
»Sire,« dist li payen »or oiés mon samblant!
Nouuelles de vo fille vous diray maintenant.«
»De me fille?« dist jl »Or le mes dis esrant!
Et se rauoir le puis, je te jure et creant,
Que le feray ardoir dedens vng feu bruiant.«
»O chastel Escorfaut, jlloeucq l'irés trouuant
Et le faulx crestïen qui l'ala enmenant,
116r1 Dire vous en vorray aduenture pesant:
Escorffault vo serouge qui le coeur ot vaillant
Auoit emprisõné le traytre puant;
Mais vo fille l'ala de prison deliurant.
Escorffault le sieuit et trestous ses Persant,
A toux lés le sieuoient escuiers et sergant,
Escorffault les trouua lés vng bois verdoyant
O lui deux sarrasins en qui s'aloit fiant,
Li vng monsta vo fille sur vng destrier courant,
Les aultres deux alerrent le glouton assaillant.
Jl ochist Escorffault a l'espee trenchant,
Jl reuint au chastel et a fait layens taut,
Qu'i n'i a demouré ne fẽme ni enffant,
S'a le porte fermee et le pont pardeuant,
Si n'a auoeucques lui vng seul hõme viuant;
Mais nous l'auons assis et deriere et deuant.
Or vous mandent par moy les petis et les grans,
Que venés o chastel et s'alés amenant
Engains et espringales par quoy on fache tant,
C'on le puist conquester par les pierres jettant.«
Quant le roy l'entendit, jl en fust moult joiant,
Les engains vont charger, les chars vont charïant.

Et li roys s'apareille, si monte jncontinant,
De si jusc'au chastel ne se vont arrestant.
Li roys j est venus et o lui si Perssant,
O lui bien xx mille hōmes en Mahōmet creant,
O chastel Escorffault se va li roy logant,
Et Hulin fust lassus qui le coeur ot dollant.
Quant voit, que les payens l'aloient appressant
Et que de toutes pars jl en j auoit tant,
S'il en fust esbahis, ne m'en vois meruillant,
116 v 1 Dieu et sa doulce mere va de coeur reclamant.
Or est Hulin li ber des payens fort assis, [CCXXXVII
Gorhans j est venus a xx mil feruestis,
Entour le chastel a x grans engings massis
Qui pierres et caillaux j gettoient toudis.
Or est Hulin li bers courouchés et maris,
Tant fust ens o chastel, se nous dist li escris,
Que toux viures fors pain sont au chastel faillis
Et l'iaue doulce aussi, ce les a desconfis.
Les dames vont criant en jettant piteux cri,
»Ay, sire Huon,« se lui dist l'Ampatris
»A ce coup puis bien dire, que grans est li peris.«
»Hulin,« se dist Calisse »je vous di, doulx amy,
Que me venés baissier et la bouce et le vis,
Ne me baiserés mie iui jours acomplis.«
Adoncq l'acolla Hūe et le baisa au vis,
Se dist: »Pere de cilx, vray roys de paradis,
Cy me conuient morir sans estre departis.
Ay, Charles de France, sire de saint Denis,
Pour quoy me cōmandastes en vo palaix de pris
De passer oultre mer dessus les Arrabis?
Ay tresdoulce mere, duchoise de hault pris,
Perdu aués Huon qui est vos ai[n]snés filx.
Ay belle Esclarmonde, roïne de hault pris,
Par le pechié que j'ay en vostre corps cōmis
M'est auenus droit cy cest doeul et chest peris.
Or puis je bien prouuer selon le mien auis:
Qui fause mariage j vault pis que Juïfz.«
»Vray dieu,« se dist Hulin »or ne scay, que penser, [CCXXXVIII
Auberon ne me voeult auir ni escouter.«
Dont va la demoiselle baiser et acoller,
Et li fort roy Gorhault fist vng asseault corner,
Au chastel sont venus sarrasins et Escler.
117 r 1 Et quant Hulin les vit de l'assaillir haster,
Les xv dames fist* de la prison jetter
Et puis se loeur a dit a sa voix hault et cler:
»Dames, jl vous conuient de deffendre pener
Et pierres et caillaux encontre val ruër,
Et se vous ce ne faittes, je vous dis sans fauser,
Que la jus es fossés vous feray jus ruër.«
La les affait Hulin droit a crestiaulx aler,
Ou vausissent ou non, leur fist pierres jeter
Dessus les sarrasins que dieu puist crauenter

117 r 2. *Hs.*: a fait.

Qui es fosses venoient [baus et]* mairiens getter.
J va de rencq en rencq a dames escrïer,
»Or tost, dames,« dist jl, »pensés de vous pener!
Car par celuy segneur qui tout a a sauuer,
Qui rechupt mort en crois pour nous a racheter,
S'on prent nostre chastel, je vous jray tuër,
De vous ne vorray ja nesune deporter.
Et quant jlle l'oïrrent, si se vont effrayer,
De paour font cailliaux es fosses rondeler,
Paiens et sarrasins faisoient reuerser,
Briser* gambes et bras, ceruelles espaultrer
Et jus de ches eschielles a terre crauenter.
Et li Ampatris tret, trés bien s'en scet merller,
Et aussi fist Hulin qui le coeur auoit ber,
Et Callisse la belle va cailleux apporter
A dames environ ou jl n'eult c'ayrer,
De ce qu'i loeur falloit sur loeurs amis ruër.
O chastel Escorffault j ot a(u)ssault pesant, [CCXX]
Les fossés ont emplis chent piés en vng tenāt,
Puis vont contre les murs eschielles apoiant,
Plus de xxx paiens j alerrent montant;
Mais les dames jestoient de coeur tristre et dollant.
117 v 1 Quant Callisse veoit, que l'une aloit faignant,
A Huon son amy l'aloit tantost monstrant,
Et Hulin j venoit grant coups loeur va dōnant,
Et li Ampatris va moult fierement traiant,
Celui jour tua moult de la gent roy Gorhant.
Li roys fust a cheual sur le pré verdoiant
Et regarde les dames qui ses gens vont tuant,
Si les esquemenie de son dieu Teruagant
Et escrie a sa gent: »Barons, ferés auant!«
Et sarrasins assaillent qui moult se vont penant
Et jurent Mahōmet en qui jl vont creant,
Qu'i ne retourneront jamais en loeur viuant,
S'aront prins le chastel qu'ilz desiroient tant
Et ochis le glouton qui les va cuuriant
Et l'Ampatris aussi qui les va ochiant.
Et l'Ampatris crioit: »Fel cuuers recreant,
Vous ne me tendrés mie a loy de recreant;
Car ainchois es fossés je m'iroye gettant,
Qu'en la vostre mercy fusse ne tant ne quant.«
Lors trait aux sarrasins, moult fort les va nuisant,
Et quant Hulin le voit, moult fort le va prisant,
Se dist: »Vecy payen loial et souffissant!
Pité est qu'i ne croit le pere royamant.«
Et les sarrasins vont les esquielles dressant,
Bien xv esquielles vont dresser en vng estant,
Si vont chent sarrasins par desseure montant
Que jusques es crestiaulx en sont alés rampant.
Quant les dames les voient, haultement vont criant,
De paour et de hisde s'en alerrent fuiant.
Et quant Hulin les voist, s'en ost le coeur dollant,

117 r 11. *Hs.*: grans. — 21. *Hs.*: Brisent.

Jhūcrist et sa mere va du coeur reclamant:
Car ne scet ou tourner deriere ne deuant.
118r1 Or escoutés de quoy jl s'ala aduisant!
Jl dist a l'Ampatris: »Tēnés vous en estant,
3 Tant que je reuendray du palaix reluisant!«
A jcelle parolle j est alés courant,
Quant jl vint o palaix, jl print son olliffant
6 Et le mist a sa bouche et puis l'ala sonnant,
Et sarrasins qui furrent contre les murs montant
Et tous chilx qui s'aloient as eschielles tenant
9 Au son du cor faé, si com j'ay dit deuant,
Cōmēce(rre)nt a danser par jtel conuenant,
Que jusques ens es fosses en sont alés tumant.
12 Quant Hulin ot laissiet jceste melaudie, [CCXL
Et les sarrasins furrent hors de la faerie,
Tel doeul orrent o coeur, li vng bret, l'aultre crie.
15 La ot le roy Gorhault la chiere si marrie,
Qu'il estoit si dollant, c'a peu qu'i n'esrabie;
Jl a dit a sa gent: »Vecy grant diablerie!
18 Ja n'auray le chastel par nesune envaye,
Affamer le me fault ou je ne l'auray mye,
Retrayte fist sonner, que plus ne s'y detrie,
21 Chascun va repairant a sa herbergerie.
Et Hulin est alés en la sale vaultie,
Les dames fist venir et Callisse s'amie,
24 Et la fust au souper chascune mal seruie;
Car n'auoient que pain chascung par cōpaignie
Fors seulement Huon a la chiere hardie,
27 Cilx boit a son hanap du riche vin sur lie;
Mais les aultres n'en ont denree ne demie.
Les dames vont plourant et menant laide vie;
30 Car li vne amaigrist et li aultre apallie.
Callisse la danselle fust fourment esbahie,
Elle a dit a Huon: »Beau sire, je vous prie,
118v1 Que vous voeullés jetter hors de la manandie
Ces dames cy endroit; car la fain les esgrie
3 Et vous n'aués que faire jamais de loeur aye,
Elle moeurent de fain, la char loeur est cangie.
Morir voeul auoeucq vous par fine drūerie,
6 Aussi bien que Tristram vault morir pour s'amie,
Voeul morir auoeucq vous; car mon coeur s'i ottrie;
Mais de ces dames cy, beau sire, je vous prie.«
9 »Belle,« se dist Huon qui tendrement larmie
»Volentiers le feray, se dieu me benaye.«
A la porte est venus, que plus ne s'i detrie,
12 Li Ampatris o lui ou moult fourment se fie,
Si ont la porte ouuertte et tost desueroullie
Et Hulin de Bordeaux qui la ciere ot hardie
15 Dist a la chastelaine qui fust moult amaigrie:
»Dames, dittes o roy et a sa barōnie,
Qu'i nous prengne a mercy moy et ma cōpaignie
18 Et pardoing' a sa fille trestoute sa follie
Et l'Ampatris aussi ou mon corps fort se fie
Par jtel conuenant, qu'i me tolle la vie,

Et nous lui metterons le chastel em baillie.«
»Dame,« se dist Hulin a la ciere membree [CCXLI
»Dittes o roy Gorhant, qu'il ait sa loi juree,
Que sa fille la belle sera de mort sauuee
Et l'Ampatris ossi qui tant a renōmee,
Et j'oblige ma teste, qu'elle me soit copee,
Et s'i me voeult auoir ceste chose juree,
Tantost lui renderay la noble tour caree.«
Et celle lui a dist a moult haulte alenee:
»Sire, vostre raison lui sera recordee,
Et se faire le voeult, tost seray retournee.«
Adoncq s'est du chastel partie et desseuree,
119 r 1 Et Hulin demoura qui la ciere ot jree,
Et la danselle fust au coeur desconfortee,
Se lui dist: »Doulx amis, par la vierge loee
Auoeucques toy morray sans faire desseuree.«
»Et jou;« dist l'Ampatris a qui prouesse agree
»Car ja ma loialté ne lui sera faussee.«
E vous la chastelaine qui fist la retournee!
C'au roy Gorhault auoit la chose demonstree,
Hulin en appella a moult haulte alenee:
»Xprïen,« dist la dame »la chose est accordee;
Que li roys voeult, c'ayés sa fille deliuree
Et l'Ampatris aussy par telle destinee,
Garde n'aront de mort, c'est chose pardōnee;
Mais de tant vous dis bien, que sans nulle arrestee
La teste vous sera trenchie d'une espee.«
»Par mon cief« dist li ber »bien me plest et agree,
Jamais ne voeul plus viure, la mort ay desiree,
Trop ay souffert de maulx de ca la mer sallee.«
Lors print a soupirer, mainte lerme a plouree.
Hüe appella* la danselle o coeur gay, [CCXLII
»Belle,« dist li danseaux »je vous deliureray
Au roy Gorhault, vo pere, ainsy acorday l'ay
Et l'Ampatris ossi que j'ay trouué si vray,
Par jtel conuenant o roy vous renderay,
Que tout vous pardonrra, et quant jurer l'orray,
Je vous ay en conuent, que droit a lui jray;
Car j'ay assés vescut, si que morir vorray.
Jhūs morut pour moy, et pour vous je morray,
Bien affiert, que je muire, en ce point mis vous ay.«
»Sire,« dist la pucelle »ja ne l'acorderay,
Ne ja au roy mon pere par ce point je n'iray;
Car auoeucques vo corps morray et viueray,
119 v 1 Tant que soie en vie je ne vous guerpiray,
Et se suis en tel point, longuement ne durray;
Mais morir voeul pour vous cy endroit sans delay.«
»Et jou« dist l'Ampatris »ja ne m'y renderay,
Quant je verray le point, la jus me lanceray.«
Dont prendent a plourer trestous trois d'ung essay,
Hulin vint a crestiaulx qui n'i a fait delay,
Dist a la chastelaine: »Dame, je vous diray:

---

20. *Bessere:* Puis appella Hulins.

Dittes o roy Gorhault, que ja riens n'en feray!
Car accorder nel voeulent cilx c'auoeucq[ues] my j'ay,
Si ques d'iaulx deliurer certtes nuls pooir n'ay.«
Dont dist la chastelaine: »Deuers l'ost men jray
Et a Gorhault le roy je le recorderay.«
Adoncq s'en est partie, que plus n'i fist delay.
La chastelaine s'est partie de la tour, [CCXLIII
Jusques o roy Gorhault n'i a fait nul demour,
Tout l'estat lui compta de Hulin sans seiour
Et la grant poureté du grant chastel majour.
»Par Mahom« dist li roys »j'en ay au coeur baudour,
Qu'il ont ainsy laiens et famine et dolour,
Ardoir feray ma fille qui plaine est de follour
Et le fel Ampatris que tiengs a traytour
Et se feray ardoir le fel encanteour.«
Ensement manechoit Hulin le poigneour
Qui estoit o chastel em paine et en tristour.
Ne scay, que vous desisse, n'alongesse le tour
De nostre vraye histore dont vraye est la tenour
D'armes et de pitié et de grande doulchour*.
Callisse s'acoucha de fain et de langour
Et morut o chastel deuant le poigneour,
Hulin le bon vassal qui en ot doeul gregnour
La belle a enfouie lés vne viesse tour.
120 r 1 Or est morte Callisse d'anoy et de famine, [CCXLIV
Hulin en fust dollant, sa face en agrattine,
Doulcement regretta Calixe la messine,
»Amie,« dist li ber »et fille de roïne,
Certtes j'ay si grant doeul, je desire, que fine.«
Et li Ampatris ot fourment maigre l'eschine,
Forment lui amaigrist la face et la poittrine.
Hulin pour oublïer son doeul et sa conuine
Print son cor en sa main et dist: »Vierge roïne,
Porroige tant sōner sainte vertu diuine,
C'Auberon s'auisast qui m'a prins en haïne?
Ay roys Auberon, homs de bōne doctrine,
Ayes pité de my par ta grace enterine!
Car juré ont ma mort celle gent sarrasine.
Je ne puis eschapper, ne muire a brief termine,
Se la grace de dieu le tien coeur n'enlumine.
Ay dame Esclarmonde, blance que floeur d'espine
Et aussi coulouree cōme rose sanguine
Et vous Gerames, sire, vecy poure destine!
Jamais ne vous verray par la vertu diuine.«
»Ensement se dementе Hulin qui fust gentis, [CCXLV
En sa main tint le cor qui moult estoit polis,
Piteusement l'esgarde des beaulx jeulx de son vis,
»Sire,« dist Ampatris qui estoit ses amis
»Voeullés sōner ce cor qui tant est segnouris!

---

28. Vgl. im Eingang von Clarisse et Florent (ed. Schweigel: Esclarmonde etc. V. 3482 f.) *canchon D'amors et d'a[r]mes, de pités et de plors* und K. Rudolph: Verh. d. beid. Fass., in welchen d. Ch. de Garin de Mongl. überliefert ist. Marb. 1890. S. 60, Anm.

Car quant vous le sōnés, je suis
Que j'oublie toux maulx toux ar
Et je n'aroie garde, se le sōniés
Car quant j'en oy le son, je suis
Ne sens ne fain ne soif, tant sui
»En nom* dieu,« se dist Hūe »t
Je suis par grant famine durem
Se ne puis du cor faire trestout
Car jl ly conuient forche, ou le
Mais pour l'amour de vous j au
Lors l'a mis a la bouce et a sōi
Si fort, que de sa bouce lui est
Et cilx print a danser par le p
Ossi font sarrasins qui au cham
A jcelle parolle que li sons fust
Du bon roy Oberon qui tant fu
Jl dist a Glorian: »Sire roy age
Or est tamps et saison, que Hul
De nous soit confortés; car pres
Jl affait le penance des pechiés
Et pour ce m'i souhaide armés
A lx^m. hōmes des gens de mon
Par deuant le chastel ou Hulin
Et pour le deliurer; car trop e
Et pourtant m'i souhaisde auoe
Si tost que de sa bouce li roys
Fust deuant le chastel du tout
Droittement en my lost des felo
Par qui Hulin li ber fust forme
Et quant Hulin les voit, si lous
Quant Hulin apperchut, qu' Au
¶ Moult fust liés a son coeur e
Son compaignon apelle, qu'il lo
»Or regardés, amis! Quelle ger
Jl n'ot pas si tost dit, que tent
Que tout ne fust versséle] et de
Maudit soit le payen qu'en vie
Ainchois furrent ochis tout can
Oberon li gentilx roy Gorhans
De la lance qu'il tint tellement
Que tout oultre le corps la lan
O resaquier sa lance le payen r
Puis s'en viengt o chastel sur l
Hulin s'est aualés, la porte deff
Quant jl vit Auberon, a genoul
Quant Auberon le vit, adoncq
»Hulin,« dist Auberon »doulx a
Tu m'as moult courouché dont
Or t'ay tout pardōné; mais ale
Droit au roy Yvorim a Monbra
La orras la nouuelle de celle q
Amer de bonne amour ains son

120 v 1. *Hs.*: mon. — 26. *Hs.*: que E

Fors seullement a toy ne jamais ne fera,
Tu auras moult affaire; mais mon corps t'aidera,
Tant que le corps de ty loiauté pensera.
A celui te cōmand qui te fist et crea,
Se tu as eū paine, joie te croistera;
Mais ainchois que ce soit, maint anoy auera.
Quant tu nasquis de mere a Bordiaux par dela,
Au naistre ot vne fee qui le te destina,
Et celle destinee passer te conuendra.«
»A sire,« dist li enffes qui le roy escouta
»Mieulx voldroie morir, de ce ne doutés ja,
Que rechepuoir tel paine que mon corps rechut a.«
»Par foy« dist Auberon »souffrir t'en conuendra.«
Hulin a l'aprocher bien baisier le cuida;
Mais le roy Auberon tantost se souhaisda
Par dedens fayerie, de (!) roy se desseura.
Dont fust esuanuïs et Hulin demoura
En trés grande pensee, vng peu lui anoya.
121 v 1 Or s'en va Auberon par dedens faerie, [CCXLVII
Et Hulin demoura que Jhūcrist grassie,
L'Ampatris appella, s'a dit a voix serie,
»Frere,« ch'a dit Hulin a la chiere hardye
»Or aués vous veū grande cheualerie
Que Jhūcrist m'a fait le fil sainte Marie,
C'est oeuure de miracle qui doibt estre prisie.
Or serés vous bien sos et plain de deruerie,
Se la loy de Mahom n'est de par vous guerpie;
Car Mahōmet ne vault vne pōme pourrie.«
»Sire,« dist l'Ampatris »je vous acertefie,
G'iray auoecucques vous en France la garnie,
Se me baptiseray au nom du fruit de vie;
Car Mahōmet ne vault vne foeulle d'ortie.
O vous je m'en jray, se dieu me benaye,
Or dōner me vorray a la loy baptisie.«
Lors se sont appresté aux deux (!) par cōpaignie,
Si ont prins des ceuaulx en vne p[r]ayerie
Qui eschappés estoient de la gent paienie,
A la voie sont mis, la mer ont approchie.
Hulin auoit son cor qui luist et reflambie
Et son riche hanap ou le bon vin sur lie
Qui estoit bien friant venoit par mainte fie,
A la voie sont mis tout deux par cōpaignie.
Hulin et l'Ampatris ne se vont arrestant, [CCXLVIII
A la voie sont mis, la mer vont costiant,
A vng port sont venus s'ont trouué vng callant
Du roiame d'Jllande, qui furent marcheant
Pour trouuer marchandise qui loeur fust pourfitant.
Et quant Hulin les voit, sy en fust moult joiant,
A l'Ampatris a dit: »Or alés demandant,
Ou celle gent jront que je voy approchant!«
Et cilx a respondu: »Tout a vostre cōmant.« .....
122 r 1 »Se nous laissiés entrer en vostre dromont grant,
Ja ne sera pour nous vo voie detriant.«
Chilx lui ont respondu: »Vous entrerés esrant,

Adoncq vont les barons dedans les nefz entrant,
Et chilx dressent loeurs voilles, si se vont esquipant.
Or vous jray vng peu du ber Hulin laissant
Et du roy Jvorim vous jray deuisant.
Vous aués bien oy recorder o rōmant,
Cōment le ber Gerame destrusist l'amirant,
Et cōment ce Hulin, segneurs, dont je vous cant
Se mist dedens la mer o lui xxx Perssant,
Et cōment par orage alerrent tant wagant,
Qu'i trouuerrent en mer le riche roy Gorhant.
Et Jvorim ala deuers Monbranc fuiant,
Moult ost pour le ber Hüe le coeur tristre et dolant
Et pour sa laide perte, pour son dōmage grant.
Puissedy Jvorim rassambla de gens tant.
Que deuant Aufalerne reuint cōme deuant
Et jura Mahōmet ou jl estoit creant,
Qu' Esclarmonde ardera dedens vng feu brulant
Et pendera Gallaffre cōme larron puant
Et tous chilx qui lui furrent aidant et confortant.
Mais Gallaffres l'aloit assés petit doubtant,
Avoeucques lui auoit Gerames le puissant
Et les x crestïens qui bien se vont portant,
Songneusement aloient Yvorim reuidant.
Or auint a che tamps dont je vous voy parlant,
C'ung messagier s'en vint Yvorim saluant
Par deuers Aufalerne en son tref reluisant.
Si com roy Yvorim fust en son pauillon, [CCX]
Lui vint vng messagier qui le mist a raison
Et si le salua de son dieu Baraton,
122 v 1 »Sire,« dist le message »oiés m'intencion!
De Babilone viengs la cité de regnon
Que jadis fust Gaudisse, vo frere le baron
C'ung ch'lr de France ochist en sa maison,
Et qui mist la chité en sa subgession,
Vng roy j estora a sa departison
Lequel estoit de France, Garin auoit a non.
Rois fust de Babilone; mais n'i a vng bouton;
Car le soudain de Perse qui coeur a de lion
A mise la cyté en tel audission (?),
Mort a le crestïen et jetté em prison.
Or vous mande soudain, que sans arrestison,
Alés em Babilone en l'honneur de Mahom;
Car bien scet, que la ville doibt estre en vo parchon,
Si que mettre le voeult en vo possession.
Jl n'en voeult retenir vallissant vng bouton;
Car la chité vous viengt de droitte estrassion
De par le vostre pere et le vostre tayon,
Et se le tint vo frere, tout de fy le scet on;
Mais jl le reperdit par grande trayson.
Ore voeult le soudain par bonne oppinion,
Que vous en jouissiés, mais que vous viengne a bon;
Mais se vous ne venés a bien courte saison,
Vous n'en tendrés jamais vaillissant vng bouton.«
Quant Jvorim l'entend, si dressa le menton,

Adoncq a regardé ses princes environ
Et puis si les a mis haultement a raison.
»Segneurs,« dist Yvorim »oiés le mandement [CCL
Que li soudain de Perse m'a mandé ensement!
Courtoisie m'a fait, que le mien casement
A ainsy deliuré de la franchoise gent.
Or j vorray aler tost [et] apperttement,
Et je vous lesseray cy endroit em present,
123 r 1 Si garderés mon ost bien et songneusement,
Et lors que Babilone qui sur le flun s'estent
Sera mise en ma main, je vous ay en conuent,
Que je reuendray cy sans nul delayement.«
Et cilx ont respondu: »A vo cōmandement!«
Dont s'appresta le roy, s'a prins vng poi de gent,
Puis jssist hors de l'ost a vng ajournement
Et se mist a la voye a grant efforcement.
Ne scay, que vous feïsse vng longe deuissement,
Tant ala Yvorim a l'orage et au vent,
Jusques em Babilone ne fist detrïement.
Quant le soudain de Perse en sceult tout l'errement,
Contre roy Yvorim ala moult humblement,
Jusc'au maistre palaix ne font arrestement,
Grant feste font les roys a loeur assamblement.
Or est em Babilone Yvorim au coeur fier [CCLI
O le soudain de Perse qui le coeur ot lanier,
Qui en se chartre ot fait rois Garin balancer,
Cousin estoit Huon le baceler legier.
Auoeucq le roy Garim auoit maint ch'lr
Qui n'auoient talent de Jhūs renoyer,
Et les roys payens sont ens ou palaix plenier
Et mandent sarrasins pour la court essaucer.
Et Hulin de Bordeaulx que dieu gard d'encombrier
Estoit dedens la mer, si pensoit de nager,
Mais vng orrible vent fist loeur nef desuoyer.
Ainsy qu'il pleust a dieu, le pere droitturier
Et qui voeult ses amis conforter et aidier,
Tant les mena le vent qui fist a resongnier,
Que la tour Abel virrent li noble marōnier.
123 v 1 Dont vont les marceans vistement arainier,
»Segneurs,« dïent les maistres »on ne vous doibt nïer,
Tout droit em Babilone jl nous faudra nager.«
Et Hulin respondit: »N'i aconte vng degnier.«
Aux marōniers pria sans point de l'atarger,
Que droit em Babilone fust menés o grauier.
Pour ce le fist le ber qu'il auoit desirier
De veoir son cousin Garin que tant ot chier,
A qui il ot donné la terre a justicer,
Bien le cuide trouer ou jl le vault laisser;
Mais jl verra la chose en aultre estat canger.
Quant Hulin oït dire les marōniers de mer, [CCLII
Que droit em Babilone les faudra arriuer,
Lors dist a soy meïsmes qu'il y vorra aler
Pour Garin son cousin veoir et regarder.
Tant font les marōniers le grande nef singler,

C'au port de Babilone alerrent arriuer,
Hulin fait son ceual hors de la nef tirer
Et puis jsnellement ala desus monter,
Ossi fist l'Ampatris qui tant fist a loẽr,
A marcheans alerrent le congié demander
Et puis vers la chité se vont acheminer.
Bien j cuide Hulin le sien cousin trouuer
Qu'i fist o departir o palaix courõner;
Mais sarrasins l'ont fait en la chartre jester
Et bien deux chens prison ont fait emprisõner
A qui payens cuidoient bien les testes copper;
Mais qui dieu voeult aidier nuls ne le poeult greuer.
Hulin et l'Ampatris vont la porte passer
Et vont par le cauchie pour le palaix trouuer
Au perron descendirrent, puis vindrent sans tarder.
Ens au palaix seoient les deux roys o diner
Et auoeucq eulx auoient sarrasins et Escler,
124 r 1 Hulin vint au palais ou moult reluisoit cler,
Contre val le palais a prins a regarder,
S'a veũ Jvorim qui tant fist a doubter
Et le soudain qui ot Perssie a gouuerner,
Adoncq lui cõmenca tout le sanc a muẽr.
Par dedens Babilone ens ou palais lasus [C
S'est Hulin de Bordeaux au diner embatus,
Se fust moult esbahis d'Juorim c'a veũs.
Quant jl a les payens regardé et veũs,
Yvorim ensement qui siet entre ses drus,
Adoncq lui est le sancq moult durement meũs,
Vers vng sarrasin vieng qui n'i est attendus,
»Di moy,« se dist Hulin li ch'lr membrus
»Qu'est devenus Garin qui creoit en Jhũs,
Qui de nouuel estoit nouuiau roy devenus!«
Quant le sarrasin l'oit, si ne s'est plus teũs,
Ains a dit: »Fel traytres, felon et mescreũs,
Mal estes arriués; car vous serés pendus,
Par vous fust roy Gaudisse ochis et confondus.«
Lors aherdit Huon qu'i n'i attendit plus,
Si a trait vng coustel qui bien fust esmolus,
Hulin ala ferir par d'emprès le wibus,
O haubert l'assena qui valoit l'or Artus;
Mais jl ne l'empira vaillissant deux festus.
Et quant Hulin li ber se sentit lors ferus,
Jl ne se tenist mie pour a estre pendus,
Qu'il ne s'alast venger; car fier fust ses argus.
Jl a traitte l'espee et quant le brancq fut nus,
Le sarrasin ferj qu'i n'i attendit plus,
La teste lui fendit, cõme se fust seũs;
Adoncq monta la noise et le cri et le hus.
124 v 1 Quant Hulin ot ochis le sarrasin Persant, [C
Adoncq leua la noise et ly cry furrent grant
Hulin vont assaillir et derierre et deuant,
Et le roy Yvorim se leua en estant,
Jusques a la bataille ne se fust arrestant.
Si tost qu'il voit Hulin, bien le va rauisant,

A sa voix qu'il ot clere se va hault escriant,
»Segneurs,« dist Yvorim »alés vous accoisant,
N'adesés ce vassal d'oresmais enauant!«
Adoncq se tindrent quoys sarrasins et Persant,
Et le roy Yvorim va Hulin approchant,
»Garinet,« dist le roy »par ma foy bien vegniant!
Je cuidoie moult bien par Mahom le poissant,
Que l'aultrier fussiés mort o grant estour pesant,
Que deuers Aufalernes eümes, ne scay quant.«
»Non suis,« se dist Hulin »j'entray en vng [ca]llant,*
Et arriua la nef en la terre Gorhant,
Le riche roy d'Jllande qui de maulx m'a fait tant;
Or en suis eschappés, si qu'il est apparant.«
»A sire,« font payens »a quoy alés pensant,
Quant cy endroit alés ce glouton festïant?
Ce fust cylx qui ochist vo frere l'amirant
Et lui osta sa barbe et maint grenon ferrant
Et iii machelers de sa bouce deuant
Pour porter a Charlon le fort roy conquerant
Et s'enmena vo niepce qui de biauté a tant.«
Quant Yvorim oït, si mua son samblant,
Lors a dit a Hulin: »Or me dis viengs auant!
Dïent voir mes barons? Ne le me va celant!
Ochis tu le mien frere, ainsy que vont disant?«
»Oïl« dist Hulinet »par dieu le tout poissant.«
»Vassaulx,« se dist li roys qui Jvorim ot non [CCLV
»Es tu chilx qui tua Gaudisse le baron
125 r 1 Et enmena ma niepce a la clere fasson?«
»Oïl« se dist li enffes a la clere [fasson]
»Ge luy ostay ses dens et aussi ses grenons.«
Et Yvorim s'escrie: »Or auant mes baron
Pour mon dieu Teruagant prenés moy ce glouton!
Et puis sera pendus a guise de larron.«
Dont se lieuent payens a force et a bandon
Et puis jsnellement ont assaillj Huon,
Et Hulin tint l'espee qui trence de randon,
Le p'mier quil ferit donna tel horion,
Que tout le pourfendit de si jusc'au menton.
Puis monta vistement par desus vng peron,
Contre vng mur s'appoia sans faire arrestison,
A payens se deffent par bonne jntencion,
Et sarrasins l'assaillent a guise de griffon.
Lés lui fust l'Ampatris qui lui crie a hault son:
»Ay beau sire Hüe, pour dieu et pour son non
Sõnés le vostre cor; car jl en est saison!«
Et quant Hulin l'oït, se lui vint moult* a bon,
Dont a sõné son cor, ne fist arrestison
Et le mist a sa bouce par tel deuision,
Que [de] la grande force lui rougist le menton;
Tou cilx qui la estoient dansoient a che son.
Atant es vous venus le bon roy Oberon!
Et s'amena o lui de gens telle foison,

---

124 v 16. *Hs.*: orillant. — 125 r 19. *Hs.*: voult.

Et les bons crestïens j furrent jusc'a dix,
Le riche roy Gallaffres les tint a moult hardis,
Et desus toux estoit Gerames plus eslis.
xiiii fois auoit les payens desconfis;
Mais le roy Yvorim l'auoit si fort empris,
C'on n'i pouoit trouuer ne trieues ne respis.
Tant ala Juorim o Hüe li gentilx,
Qu'il est venus en l'ost ou furrent ses marchis,
Bien j fust Yvorim honnourés et seruis,
Ossi fust le ber Hües des grans et des petis,
Moult ot fait de biaux fais, ains que fusist partis,
Dont jl estoit fourment cremus et conjoys.
Les iiii jours après, ce nous dist li escris,
Assaillirrent la ville, engings j ont assis.
Le fort roy Yvorim a fait ses cors sōner, [CCLX
A l'assault sont venus sarrasins et Escler,
Jlloeucques veïssiés ces sarrasins porter
Arbres, mairiens et baus pour les fosses raser.
Et ceulx dedens aloient sur les crestiaulx mōter
Et pierres et caillaux encontre val ruër,
Espringalles et gens telle vie mener,
Qu'ilz ont fait ciaulx de ca arrierre repairier.
Vng cariau d'espringalle, si com j'oys compter,
S'en viengt a l'Anpatris tellement a voler,
Que tout oultre le corps vit on le fer passer.
Assés près de Hulin le vist on mort jester,
Et quant Hulin le vit, le sens cuida deruer,
»Ay,« dist il »amis, dieu te voeulle sauuer!
127 v 1 Car de plus loial hōme n'oït nesung parler.
S'au roialme de France t'euisse peu mener,
Se t'y euisse fait ch'lr adouber
Et tant de mon auoir t'euisse(s) fait dōner,
Que nuls qui soit viuant ne m'en scauroit blamier.«
Puis reua a l'assault son corps aduenturer:
»E dieu, sainte Marie, voeullés moy conforter
Par quoy ceste cyté je puisse conquester
Pour rauoir Esclarmonde dont bien me doï doubter,
Que ce roy sarasin ne le voist violler!«
Puis dist a l'aultre mot: »A che ne doy penser;
Car le roy Auberon m'en fist asseürer
O chastel ou Gorhault m'auoit fait enserrer
De cilx qui me cachoient pour moy a mort liurer.«
Si com roy Yvorim va la ville assaillant, [CCLXI
Es vous le roy Gallaffres a garittes deuant!
A sa voix haulte et clere s'ala jl escriant:
»Segneurs, laissiés l'assault ne trayés plus auant
Et le roy Yvorim faittes venir auant!
Vne noble parchon lui feray maintenant.«
A Yvorim le vont les sarrasins nonchant,
»Sire Yvorim,« font jl »parlés a l'amirant!
La ville vous voeult rendre; car trop se va doubtant.«

C. Huon, roy de fayerce.

a) Nach Hs. 22555 f. 248a 1—253d 39.

Oiez, signour, oiez! que dié vo9 soit amis, 1
Li glorieux Ih'u quj en la croix fut mis!
Oyt aués de l'anffan Hüelin,
Oōmmēt jl fuit fors de Frāce banis,
Cōment allait a l'amiralz Gaudisse,
Et cōment fuit de son f're trays,
Et Auberon cōment aidier le vint
Et son roialme cōment li donnait jl.
Jusqu'a .III. ans li ait li t'me mis;
Paissent li .II. et auec .I. demy.
Li t'me aproche q' Auberon li a mis;
Pertāt serait corōnés Hüelin,
En la chaieire de faierie assis.
Signour baron, pour dieu le royamāt 2
Chanson bienfaite que m'lt est auenāt!
C'est de Huon de Bourdelle la grant.
Li t'me vient et m'lt vait approchāt
Que Auberon li dit certēnemēt.
Damme Esclarmonde la belle au corpz vaillāt
Est d'une fille releuee a cez tempz,
Plux belle ren ne vit nulz hons viuāt,
Judic l'appellēt li petis et li grant.
A pantecouste, vne feste joiant,
Fuit a Bourdialz Hüe li combaitāt,
Grant fuit l'acord, assez y ot de gens.
Hüe se dresse, que lou corpz ot vaillāt,
Sor vne tauble est montés en estāt,
En hault parlait, que l'oyrēt la gent:
»Signour,« dit jl »or oiez mon samblant!
Vous sauez bien de voir sertēnemēt,
Que li roy Charle ou doulce Frāce appāt
Me fist jaidis grant paīne et grant tormēt;
En vng teilt lieu m'ēvoiait voiremēt,
N'est hōme au monde quj tāt ait herdemēt,
Qu'j en peūst repairier sauuemēt;
S'y fuisse mors, se saichiez vraiemēt,
Se Dieu ne fuit par son cōmandemēt
Et Auberon li petit roy vaillāt.
Et puez qu'il m'ait fait de la mort garāt,
Je doi(e) bien faire le sien cōmandemēt.«
»Sire Geriāme,« se dit Hüe li frans
»Voiant ma gens que si sont en present
Vous don(ne) ma t're et tout mon chaissemēt,
Se vous requier pour Dieu omnipotāt,
Que lez gardez en paix et loialmēt.«
Se dit Gerialme: »V.C m'ci vo9 rant.«
Hüe ait prins vng gant m'lt aduenāt,
Bandez a or et ouvrés gētemēt,
Tant le Geriāme, jl lou vait resseināt,
Aualz s'abaixe, par la jambe le prāt,
Plux de XX fois li baixe en vng tenāt;
Maix li ber Hüe l'an allait releuāt.
Grant fuit la court a Bourdelle la lairge, 3
Hüe donnait Geriāme l'esritaige
Et dez barons li fist panre l'ōmaige,
Et jl si firēt, que nulz ne s'i atarge.
Proudomme estoit Gerialme et m'lt saige;
Quant li baron li orēt fait hōmaige,
Chescū revait veoir son hesritaige.
Maix ains que Hüe en issit de l'estaige,
Lour proiait Hüe a trestout le barnaige,
C'il ait meffait a nulz de lour lignaige,
Se li pardoingnēt, si feront m'lt que saige.
Et il li dïent: »Dieu vo9 gard(e) de dōpmaige
Qu'aller voullez en t're m'lt sauuaige!«
La court despart, que nulz plux n'i astai[r]ge.
La court despart san plux de l'atargier, 4*
Arier s'an vont li baron chevalier.
Hüe remaint et sa frāche moillier,

67 *Die Hs. deutet den Anfang der neuen Tirade nicht an.*

O luj remaīt Geriame au vis fier,
Si fait son oir' errant apparillier
Et son hernex trousser et atirier,
O luj enmoīne jusqu'a .X. chevalier
Et lou hernex de quoy jl ont mestier.
Dāme Esclarmonde n'i vot plux [atargier]*,
Sa belle fille n'i vot mie oblieir;
Pourter la fist par desor .I. solmier.
Li ber Geriame, quant voit apparillier
Les gens Hu[on]*, dont prāt a lairmoieir,
Dont en jurait le pere droiturier,
O luj yrait pour Huon convoieir,
Dont fait monter jusqu'a .XX. chevalier.
Hūe s'an vait, ne se volt plux targier,
O lui Geriame qui le volt convoier,
Et Esclarmonde, que meruelle l'ont chier.
Et li baron vont o lui vollantier,
Formēt cheualchēt, pancēt de l'esploitier;
De lour jornee ne vous sai anōcier.*
A Rōme vindrēt quj tāt fist a prisier,
Vont a l'osteit sergens et chevalier,
Hūe s'an vait, que n'i volt atargier,
A l'appostolle quj tāt fait a prisier.
Quant l'appostolle l'ait veūt approchier,
Bien le cognut li gētis clerc prisiés,
Huon allait escoller et baisier.
Et jl li conte, san point de deslaieir,
Cōmēt l'estuet oultre mer repairier.
Dit l'appostolle: »Cil que tout doit jugier,
Cil vous garisse de mal et d'encombrier!«
Or sont a Rōme Hūe et cez barnez.
Li Apostolle lez ait moult honnorez,
Et l'endemaī, quant jl fuit ajornés,*
C'est li ber Hūe vestus et conraieis,
Et* l'appostolle c'est allés confesser,
Congiés ait prins, si s'an est retornez.
A son osteit s'an est li ber allés
Et fait sa gens garnir et aprester,
Vint a Geriame, cel print a appeller:
»Sire,« dit jl »jl m'an coviēt aller.
Pour amour dieu, les gardez
Et si lez faite par droit
Et lez maluaix a vo9 pou
Et dit Geriame: »Biau antādez!
Por celuj Dieu quj en croi
O vous yrait, c'il est vo
Ne vous lairait, tāt cō durer.«
»Sire,« dit Hūe »V.C m'r
Maix ne puet estre, que venez.
Gardez la t're, si ferez m'l
Et dit Geriame: »Par le nedei
Jusqu'a Brandis o vous aller,
»Voire dela, c'il est vo9
»Jusqu'a Brandis auec mo
Maix ne puet estre, que venez;
Avuecque moy ne paissere
Et dit Geriame: »A vostre
Adont s'an tornēt san l'arester,
Pulle et Callabre ont m' paissei,
De lour jornee ne vous vue
Maix jl ont tāt esploitiei
Qu'il sont venus a Brandis
Celle neut sont en vng o
Avuec la fēme Gairin de S
Hūe li conte, cōment jl
Cōment cez f're l'auoit e
Et cōment fuit a Charlon
Cōment covient raller oult
Et Auberon le petit roy
Celle neut ont grant joie
Jusqu' au demaī, que jl fu
Per maitin sont nostre ba
Au moustier sont trestuit allei.
Quant li seruice fuit fait e
A l'osteit vinrēt, s'aissirent
Après maingier en sont au
Vne neif font garnir et
De bleif, de vin, de baccon

---

75 *Hs.:* demourer. — 79 *Hs.:* Huelin. — 88 = Huon de B. 2475. H. de B. 2480. — 104 Et = A *Vgl.* 138, 195, 721 *Es findet sich au von A. Schmidt in der Zs. f. r. Ph.* XIV *veröffentlichten Darmstädter F des* Gui de Bourgogne, *vgl. ib.* S. 524.

Et chair sallee, poix et feyues assez,
Foin et awoīne pour lez cheualz garder.
Moult richemēt se sont fait atorner,
.vm. jour tout plain sont jlluec sejornei,
Moult biē se sont garnis et cōraieis.
Quant orēt fait toute lour vollāteit,
A vng maitin sont ansamble leuei.
»Signour,« dit Hūe »jl m'an coviēt aller.*
Sire Geriame, a Ihū demorés!
Pour dieu vo9 prie, la t're bien gardez.«
Et dit Geriame: »Tout a vous vollāteit!«
Au despartir ont grant duel demenei,
Hūe li anffe est en la neif antrei,
O luj sa fēme quj tāt ot de biaulteit
Et sa fillette ainsi qu'ot anjanrei
Et .x. baron qu'il ot o luj menei.
Dressēt lour voille, si se poingnēt en mer,
Naigēt et singlēt par viue poesteit.
Tant ont ansamble esploitiei et singlei,
En .xv. jour sont jlluec ariuei.
Adont s'an sont issus fors de la neif,
Ains ne finerēt de quoitier ne d'esrer*
Jusqu' au sepulcre, et si l'ont aorei,
S'ouffrande fist Hūe li baicheler.
Quant ont ceu fait, ne se sont arestei,
Lour voie acoillēt droit ver la rouge mer.*
Dieu lez conduisse par la soie piteit!
Saluaige t're trueuet Hūe assez,
Per Famenie en est Hūe allei,
C'est vne t're ou m'lt ait pouerteit.
En celle t're n'ait gaire demorei,
Quant ou pays des Cōmans est antrez,
Se sont teil gens que ne goustēt de bleif,
Maix la chair crūe cōe waingnō deruej.
Li anffe Hūe lez ait m'lt redoubtez,
Plux tost qu'il pot s'an est oultre passez.
Permy la t're de Foy en est allei,
Si grant y est et foid et chairiteit,
En sandialz cusent lez gaistialz bulletez,
Jai li sandialz n'ē yert ars ne brullei.*
Que p'miers vient a la coustume a bleif,
Assez en prāt tout a sa vollāteit,
Que jai pour hōme ne li serait veés.
[En]* celle t're n'ay il point demourei,
Oultre s'an paisse Hūe li baicheler,
Et si ait tant esploitiei et errei,
Qu'an vng bocaige sont li baron antrez
Que m'lt yert grant et grief et* t'pesser,
Ceu est li boix, saichiez de veriteit,
Ou Hūelin ait Geriame trouuei.*
Tant ont ansamble cheualchiei et errei,
Qu'ens ou bocaige Auberon sont antrez;*
.iim. grant lūe auoiēt cheminei,
Desous vng chesne ont vng bialz leu trouei,*
Illuec dessant Hūe li baicheller,*
Lez naippe mettēt, s'aissïent au disner,
Ains qu'il s'an lieent, saichiez de veriteit,
Aront pauour dez mēbrez a coper;
Li plux herdis et li plux alozés
Voroit biē estre a Bourdialz la citeit.
Si vous lairait de no9 baron (d)ester,
Quāt lieu serait, bien en sarait parler,
Si vous dirait d'Auberon le faiez,
Le gētis roy que de Mōmur fuit neis.
Droit a Dunostre fuit auec son barnez
Ou Hūelin ot le (grant) joians tueis,
Bien li sovient de Huon le mēbrez,
Gloriant ait maintenāt appellei
Et Mallabron le luton de la meir
Et Esmerés et Moīnet li senés,
De faierie appelle le barnez:
»Signour,« dit il »enver moy antandez!
Hūe si est dedē mon boix antrés,
Li hons ou monde que je vuelz plux amer,
Cuj j'ai donnei toute ma roialteit

---

155 *Vgl.* H. de B. 2874. — 169-86 = *Hs.* 1451 *Bl.* 19r 1-24. — 173-94 = H. de B *ed.* Gues. 2889-2930. — 187 *Vgl.* H. de B. *ed.* Gues. *S.* 320 *Anm. zu* 87,20. — 191 *Hs.* Si. — 195 et = a *Vgl.* 104. — 197. 199. 201. 202 *s.* H. de B. 3057, 3195, 3196, 3197.

Et enaprès toute ma digniteit.
Or vuel qu'j soit de vous plux honneres.
225 Conceque ne fus en trestout mon aiez.
Dist Auberon: »Glorians, sa venez.
Prenez [illegible] dez cheualiers armez.
228 Droit a l'antree de mon boix en allez!
La trouuerez Huon le baicheller
Et Esclarmonde quj tāt ait de biaulteit,
231 Avuec lour fille Judic ont amenei,
Et .x. baron aussi y trouuerez.
Je vous deffant, qu'a luj rien n'ā parlez.
234 Espee nüe a luj tout droit allez!
Je sarait bien de Huon le pancez.
Si m'ayst Dieu le roy de maiesteit,
237 Hüe vorait vng petit esprouuer.«
Dit Glorians: »A vostre vollanteit!«
Atant s'an torne, quj n'i sont arestei.
240 Dont sont venus a Huon le falez.
Espee nüe viennent tuit abriuei.
Li boix relut enuiron de tout leis
243 Dez armeüre az cheualiers faiez.
Hüe lez voit, a sa gens l'ait moustrei.
»Signour,« dit jl »pour Dieu or esgardez!
246 Si voy venir grant gens tous abriuez,
Ne sai, c'il sont sairaisin ou Escler.«
Li baron ont lez arme agardes.
c N'i ait celuj, ne soit espouuatez,
Chescū s'armait san point de l'arester,
Et si ont trait le bon brāt acerrez:
252 Car [illegible] bataille voir trouuer
Contre les gens quj venoiet armei.
Quant Glorians ait [illegible] gens esgardez
255 Et qu'il voit bien, que jl furet armez,
Nez atan[illegible] pour [illegible] de .x. citeit,
Arier [illegible] demourer.
258 Droit a l'[illegible] l'ait Auberon contei.
Auberon [illegible] s'an ait [illegible] getei.
»He Dieu[illegible]« dit jl »tu soiez aores!
261 Car plux preudome ne porait nulz trouuer
Que Huon [illegible] plain de veriteit.
Moult [illegible] bien mise en luj ma [illegible].
264 Bien [illegible] toute ma digniteit«.
Permy [illegible] a errer.
Tant [illegible] baron naturez.
267 C'une riviere [illegible] deuat eux trouuei*
Ou jl n'[illegible] ne paissaige ne guey.

Adont se sont duremēt effrai
270 Que jl ne sceuēt, queilz par aller;
Maix Auberon nes ait pais o
Mallabron ait maintenāt app
273 »Amis,« dit jl, »sauez, que vo9
A la riviere de mon boix en
Huon le prous de Bourdialz tro
276 Apourtez l'outre tout a sa v
Avuec cez hōme et sa fēme a
Et sa fillette quj ait petit a
279 Et se li dites, quant lez arez p
Que jl m'atande san pl9 de dem
»Sire,« dit jl »tout a vo9 volla
282 Atant s'an torne, qu'il n'i morés,
Ains ne finait, si est en l'yauwe
Oultre s'an paisse cō(me) salm riuez.
285 Li anffe Hüe est sor l'yauwe a
Voit Mallabron venir tout a
Moult s'an m'ueille, a sa gen mostrei.
288 Et Mallabrun si ait l'yauwe p
Quant jl fuit oultre, s'ait s jus getez,
d Vint a Huon corrāt parmey le
291 »Sire,« dit jl »vous soiez trouuez!«
Dist Hüe: »Fre, Dieu te sauuer!
Cōment ais nom, gardez, cellez!«
294 Dist Mallabron: »Sire, vous le
Li luton sus, se saichiez de v
Qui vo9 paissait oultre la roug
297 Quant vous deüstez en Babil ātrer.
Et quant vous futez en l'ille enp
Oultre vous mis en vie et (en)sau
300 Maix Auberon le m'auoit def
Ne vous dōnaisse* nulle rie passer.«
Grant joie en ot*, si lou vait esc
303 Dit Hüe*: »Fre, tu soie bien tro
Adont s'apreste Mallabron de p
Huon enporte oultre sans are
306 Et Esclarmonde ait jl oultre p
Judic sa fille quj tāt ait de bi
Tout cez baron ait jl fait aul
309 De l'autre part se sont assis

267-7[illegible] = H. [illegible] B. éd. Gues. 6754-56. — 301 *bessere:* aidasse — 302 *be*
[illegible] et Hüe. — 303 *bessere.* Apres dist.

Et d'Auberon se prinrēt a parler
Dit Mallabron, »De ci ne vo9 mobuez!
Ici vārait li roy a vo9 parler«.
»Amis,« dit Hūe »pour moy en fait assez,
Et s'ait pour moy maīte poīne endurei;
Maix par lhū bien (c)iert garādōnés.«
Entrāt qu'il ont entr'uez si deuisei,*
E Aberon li petit roy faiez,
O luj .x.m chevaliers deffaiez
Quj sont vestut de paile girōnei,
De drap de soie m'lt richemet ovrei!
.x. mil[le] dame ait aussi amenei,
Toute sont fee, m'lt sont de grant bialteit.
Tout deuāt vint Auberon li faiez,
Plux y ert blanc(he) que nulle flour de prey,
En haulte voix c'est li roy escryes:
»Hūe, biaulz f're, tu soie bien trouués!«
Hūe le voit, a t're (c)est anclinez,
Et Auberon l'an ait sus releuei.
250a Entr'aus .n. (s)ont grant joie demenei,
Ains n'i ot fee quj ne l'ait escollei.
Dit Auberon: »Hūe, or antandez!
Il vo9 coviēt droit a Mōmur aller.«
»Sire,« dit Hūe »tout a vous vollāteit!«
Dit Auberon: »M'lt est loing la citeit,
.mm.e lūe y puet on biē conter,*
Moult par est loing, quant y serez allez.
Je me sohaide de part Dieu quj tout sceit,
Vous et vostre hōme y soiēt ault'tez
Et Esclarmonde et sa fille delez.«
Tantost y furēt, cōme jl l'ot deuisei,
Droit a Mōmur sont ou pallais listez.
Li roy cōmande, san plux de demoreir
Messēt lez tauble, s'aisirēt au disner;
Moult orēt mes, ne vo9 en quier conter,*
Li boin hanep lour randoit vin assez
Et auteit boire, cō(me) voroit deuiser.
Quant ont mengiei et beūt a planteit,
Et Auberon ait Huon appellez,*
»Hūe,« dit jl »vous soiez bien trouuez!«
Gloriant ait enaprès appellez,
»F're,« dit jl »faite, si vo9 hastez
Et ma corōne errāmēt m'aportez!
Je vuelz, que Hūe soit errāt corōnés.«
Et cil li ait la corōne appourtei,
Et Auberon l'ait a .n. main combrez;
Quant jl la tint, si l'ait m'lt regardei,
Dit Auberon: »Hūe, or antandez,
Veci le dont que je vous doi(e) donner!«
Prant la corōne, ou chief li ait pozei,
Voiant tout ceulx quj yerēt assamblei
De faierie ait Huon corōnei.
Grant fuit la joie c'ons y ait demenei,
Et Auberon ait Huon appellei,
»Amis,« dit jl »or estez corōnés,
Per cest baston que veés ci dorez.«*
Adoncque out autant de digneteit,
Cōme Auberon ot en tout son aiez.
»Hūe,« dit jl »or ais ma roialteit
Et avuec ceu auez ma digniteit.«
»Sire,« dit Hūe »je lou vuelz esprouuer.«
Dit Auberon: »Tout a vous vollanteit!
Il n'est rien nulle que vuelliez deuiser,
Que ne soit faite tout a vous vollāteit.«
b Dit Hūe: »Sire, or m'oiez dont parler!
Je vuelz veoir de part Dieu quj tout sceit
De faierie toute ma roialteit.
Je lou sohaide de part Dieu qui tout seit
Por le poioir que vous m'auez donnei,
Que jl me viēgne veoir en ma citeit.«
Tantost y furēt cōme jl l'ot deuisei,
De faierie y fuit tout li barnez,
Plux de .c.m en y ot assamblés,
Dāmes y ot a m'lt grande planteit,
Toute sont fee que m'lt ont de bialteit,
Il n'est nulz hōme quj lez peūst nōbrer.
Quant li baron furēt tuit assamblei,
Grant joie y ot, saichiez de veriteit.
Auberon ait lez baron appellez,
»Signour,« dit jl »enver moy antandez!
Je ne vuelz plux au ciecle demourer,
Il me coviēt en paraidis aller;
Car nostre sire le m'ait ainsi mandei.«
Adont fuit Hūe en hault ciege leués,

316 = 3216. — 334-5 = 3530. 3532. — 344 = 3637. — 346-8 = 3374, 3338-9. — 365 = 3759.

Il l'ont assis es faulzdestuet dorez.
Moult par fuit bien roy Hũe honnorez.
Auberon prãt congiei a son barnez
Et a Huon que jllait corõneis.
En faierie est Hũe demourés,
Ancor y est, se saichiez de verteit,*
Maix li mallice est si tost tretornés,
Que on ne sceit, queil part il sont tornei;
Maix ne s'aperẽt, ne ne vuellẽt moustrer,
En ces grant crotte quj sont d'antiquiteit,
Que fee firẽt, m'lt ait loing temps paissei,
Se sont repuis, saichiez de veriteit
Pot en voit on ne venir ne aller.
Hũe si est a Mõmur demourez,
Auberon est en paraidis allez.
Li roy appellet Mallabron li senez,
»Amis,« dit jl »enver moy antandez!
Pour moy auez mainte paine andurei,
Jai me jetaiste d'une grant pouerteit.
Or vuelz, que tout vo9 soit garãdonnei:
Lx. ans doi[s]* estre luton en mer,
Et je te dit, n'i serait tãt d'aissez (?)
D'uy en vng an aurais tout affietier*.
Et avuec ceu je te vuelz ci donner,
Quãt toy plairait, serait hialme gemez,
Escus ou tairge ou boin brãt asserrez.
Cheualz ou hons, quant ert ta vollãteit,
Haubert ou lance, se lou vuelz ault'tei.«
»Sire,« dit jl »v.c m'ci et grey.«
Dist li roy Hũe: »Or oiez ma pãcee! 6
Je vuelz, ma fẽme soit demaĩ corõnee.«
Et cil ont dit: »Yceu bien nous agree.«
Li roy ait dit a la chiere membree:
»Deuãt Dunostre en celle belle pree
Vuelz je, qu'i soit la feste demenee.
Belle est la plaice et prez de meir fondee,
Je m'i sohaide par la vierge honnoree,
Per la vertus qu' Auberon m'ait donnee,
Que je y soie et ma gẽt h
Et cil ansi quj sont de la
Tantost cõme ot sa raison
Il furẽt tuit san faire dem
Illuec[ques] fuit sa fẽme c
Moult trez grant feste y o
menee;
Maix ains qu'j fuit la feste d
Orront teilt chose par
honnoree
Dont corrouciei seront la g
Desor est Hũe a Dunostre ou
O luj sa gẽt dont illi ot g
De luj lairait orandroit, c'il
Si vous dirait d'Agrappart le
Le grant joiant quj tãt par e
A cuj li roy se combaitit
Il li copait l'oreille a vng s
.xiiii. furent dez joiant tro
Quj saiuent, Hũe a Dunostr
Lour malle mere quj en mer
Les ait mandei trestout
delai,
Que a Dunostre est la feste o
Dou chevalier que si mal l'
La destre oreille a Agrappar
C'il ne s'an vange, jamaix
gerait.
Agrappart dit, que bien s'an
Agrappart ait tout cez frere
Atãt de gẽs, cõ(me jl) porẽt
Premier y vint Pudigãs li
D'enfeir après Richenair li
Noixous, Bruians, Broais et
Et Roboan, Mauffrians li d
Et Quiquenars qui est li plux
Trestout li mẽre, saichiez de
Estoit si grant, quant estoit
.xviii. piet auoit tout li m
Mal ait la mere quj lez ot tou
Oiés, signour, pour Dieu
son nom,
De celle mere antandez la
Grant est et fiere, crestee cõ(
Si ait lez ongle grande et
en son,
Lez dent ait loing, de
faisson,
De cez oreille sont grant li
Que .xii. piet pour verteit ot

399 *Die unvermittelte Anknüpfung und Verworrenheit der folgende deutet darauf hin, dass hier ein späterer Zusatz beginnt.* — 414 *Hs.:* 416 *Bessere etwa:* affiné.

Et si en nouue en meir sans nauiron.
Lez eulx ot rouge cō(me) ceu fuit
.ı. charbon.
Ains ne vy fēme de si laide faisson;
Celle ferait m'lt *grant* poīne Huon.
Or sont trestuit li joians assamblei
A tāt de gēs cōme jl porēt nōbrer.
Garnis se sont, si se poingnēt en mer,
Trestuit li *frere* s'i sont ansamble
entrei
En vng challāt m'lt *grant* et bien
ferrez.
Oncq*ue* n'i mirēt ne pain ne vin ne
bleif,
Ne maix lour arme dont jl se sont
armez,
Cheualz y mettēt a m'lt *grande*
planteit,
(Ne) Mie pour tāt, qu'j vuellēt sus
mōter,
Ains lez maing[u]ēt chescū jour au
disner.
Dressēt lour voille, si se poingnēt
en mer,
La m*ere* saiche quj lez fait tost aller,
Vne challoīne ot en son colz fermei,
Li aultr*e* bes en estoit en la neif.
La meire saiche et pance de l'arreir,
Perdeuāt tire come buef atallez,
Tant ait la vielle et saichiei et tirei,
Oncque ne volt tant ne q*uant* atireir,
Ne [ne] mēgait, tant se volloit haister,
Fors le poxon qu'elle prāt en la meir.
Jai n'iert si *grant*, c'elle le puet
combreir,
Qu'a ung soulz cop ne l'ait tout
aullei.
Tant ait saichie*i* li ēnemi malfelz,
De lez Dunostr*e* lez ait fait ariuer.
Or sont a riue li ēnemi malfez,
Es prey se logēt. Es ley vo9 arestés!
Agrappart ait cez fr*ere* appellés,
»Signour,« fait jl »enver moy an-
tādez!
a Or vuelz aller a Dunostre p*ar*ler
A cez Fransoy quj est de Frāce neis,
Que Auberon y ait fait corōner,
Maix jl ne puet longemēt demourer.«
Dit Rechignair: »Biaulz fr*ere*, vo9
n'irez,
Pour vous yrait le messaige conter,
Moult sus dollāt, q*uant* no9 fr*ere*
ait tuei
Et puez si est si près de nous remeis.
Maix or me dite, que (li) vollez de-
māder!«
Et dit Broairs: »Ains m'i lairez aller.«
Dit Quicquenair: »Ains y faisons
trotter
Broairt mon fr*ere* que vous icy
veés!«
Et q*uant* l'antandēt li ennemi malfelz,
Tuit s'i acordēt qu'j ne l'ozēt veer.
Broair s'armait q*ue* m'lt fist a doubter,
Vng haubert veste, blan fuit cō(e)
flour de prey,
.xiiii. piet ot de *grant* mesurez,
En la largesse pueent .vı. hōme antrer.
Trestout a piet s'an vait ainsi armés,
Vng maillot porte de feir groz et
quarez,
.iii. cheualz y eussēt que pourter,
Et Agrappart li cōmance a cryer,
»Fr*ere*,« dit jl »sauez, que vous ferez?
De moie part au vaissaz conterez,
Que de Dunostre doi(e) je estr*e*
avouez,
Mon fr*ere* fuit l'Orguillous au vis cler,
Je doi(e) tenir a*près* luj l'esritez.
Moult fait [il] mal, q*uant* jlli est
antrez,
Ma destre oreille n'ai ge pais oblieis
Qu'il me copait sous Babillōne es prey.
Dite li bīē, ne li soit jai cellez,
Que pour yceu que si m'ait atornei,
Que jl m'envoit celle qu'ai espozei,
Fille Gaudisse, qui pour lui fuit tués!
A li girait et vous, fr*ere*, ault'telz
Et tout no9 fr*ere* qu'auons ci amenés.
Se jl lou fait, je lou lairait aller
En son pays arier a saulueteit.
Et s'i non fait, si lou me defflez!
Maix gardez bien, que vous ne l'adesez
Deci a tāt, qu'arez a moy p*ar*lei!«
»Fr*ere*,« dit jl »je ferait tout vo9
grey.«
Atant s'an vait Broairt li desueez,
Oncque ne volt tāt ne q*uant* arester,
Si est venus a Dunostre sor mer,
b Vint a la porte, maix jl n'i puet
antrer,
Li hōme y baitēt quj y sont tres-
gitei.
Broair lez voit, m'lt en devint anflez,
Il escriait m'lt en hault li desués:
»Tenez vous quoy! Que c'est que
vous baités?
Per lez diable n'estez vous pas laissez?

Il l'ont assis es faulzdestuet dorez.
Moult par fuit bien roy Hũe honnorez.
Auberon prãt congiei a son barnez
Et a Huon que jllait corõneis.
En faierie est Hũe demourés,
Ancor y est, se saichiez de verteit,*
Maix li mallice est si tost tretornés,
Que on ne sceit, queil part il sont tornei;
Maix ne s'aperẽt, ne ne vuellẽt moustrer,
En cez grant crotte quj sont d'antiquiteit,
Que fee firet, m'lt ait loing tempz paissei,
Se sont repuis, saichiez de veriteit
Pot en voit on ne venir ne aller.
Hũe si est a Mõmur demourez,
Auberon est en paraidis allez.
Li roy appellet Mallabron li senez,
»Amis,« dit jl »enver moy antandez!
Pour moy auez mainte paine andurei,
Jai me jetaiste d'une grant pouerteit.
Or vuelz, que tout vo9 soit garadonnei:
.Lx. ans doi[s]* estre luton en mer,
Et je te dit, n'i serait tat d'aissez (?)
D'uy en vng an aurais tout affietier*.
Et avuec ceu je te vuelz ci donner,
Qnat toy plairait, serait hialme gemez,
Escus ou tairge ou boin brãt asserrez.
Cheualz ou hons, quant ert ta vollateit,
Haubert ou lance, se lou vuelz ault'tei.«
»Sire,« dit jl »v.e m'ci et grey.«
Dist li roy Hũe: »Or oiez ma pãcee! 6
Je vuelz, ma fẽme soit demaĩ coronee.«
Et cil ont dit: »Yceu bien nous agree.«
Li roy ait dit a la chiere membree:
»Deuat Dunostre en celle belle pree
Vuelz je, qu'i soit la teste demenee.
Belle est la plaice et prez de meir fondee,
Je m'i sohaide par la vierge honnoree,
Per la vertus qu' Auberon m'ait donnee,
Que je y soie et ma gẽt
Et cil aussi quj sont de
Tantost cõme ot sa rai
Il furẽt tuit san faire d
Illuec[ques] fuit sa fẽme
Moult trez grant feste y menee;
Maix ains qu'j fuit la fest
Orront teilt chose par honnoree
Dont corrouciei seront la
Desor est Hũe a Dunostre
O luj sa gẽt dont illi ot
De luj lairait orandroit, c'
Si vous dirait d'Agrappart
Le grant joiant quj tãt pa
A cuj li roy se combaiti
Il li copait l'oreille a vng
.xiii. furent dez joiant t
Quj saiuent, Hũe a Duno
Lour malle mere quj en m
Les ait mandei trestout delai,
Que a Dunostre est la feste
Dou cheualier que si mal
La destre oreille a Agrapp
C'il ne s'an vange, jamai gerait.
Agrappart dit, que bien s'a
Agrappart ait tout cez frer
Atãt de gẽs, cõ(me jl) po
Premier y vint Pudigãs
D'enfeir après Richenair
Noixous, Bruians, Broais e
Et Roboan, Mauffrians li
Et Quiquenars qui est li plu
Trestout li mẽre, saichiez d
Estoit si grant, quant estoi
.xviii. piet auoit tout li
Mal ait la mere quj lez ot t
Diés, signour, pour Dieu son nom,
De celle mere antandez
Grant est et fiere, crestee c
Si ait lez ongle grande en son,
Lez dent ait loing, de faisson,
De cez oreille so
Que .xii. pié
Ver

399 *Die unvermittelte Anknüpfung und deutet darauf hin, dass hier ein späterer* ?
416 *Bessere etwa:* affiné.

558 Reposés vous, laissiez moy ens entrer!«
Et jl ne scessēt tant ne quant deffraipper,
Broairt lez voit, m'lt en est ayrez,
561 Le maillat hau[ce], .i. en ait si frappei,
Que son maillat ait parmy troncenei.
Le remenāt ait sor son chief getei,
564 Covrir se cude Broairt le deffaiez,
Tant que jl fuit oultre l'angin paissez.
En .iiii. piece le coviēt troncener,
567 Et nompourquant c'est jl oultre paissez,
Jusqu'au pallais ne se volt arester,
Huon (la) trouuait quj sceoit au disner.
570 Si roidemēt ait li joians paissez,
Que sor la tauble est li vin reuersez.
Dist l'un a l'autre: »Et d'ou viēt li* malfez?
573 [Li]* viff diable l'ont or si appointei.«
Et li joiant cōmansait a cryer,
»Frāsoy,« dit jl »quj estez corōnei
576 Et par cuj fuit li mien frere tueis
En ceste tour ou estez ostellez,
Seis, que te mande Agrappart li annés?
579 Que de s'orelle n'estez pais acordez
Que li copaist[e] sor Babillonne es prey.
Maix sauez vous, que vo9 pour ceu ferez?
582 Dāme Esclarmonde vo9 li envoierez.
O lié geyrait et ferait tout cez grey.
.xiiii. sōme d'une mere anjanrei,
585 Tuit y gierons a nostre vollāteit,
Pues serait airse ou noieie en la meir,
Et vous arier en vo9 pays yrez.
588 Se vous [ci] estez demain a l'anjorner,
Pandus serez, n'ā porez eschepper.«
Quant l'oyt Hūe, li sanc li est mūez,
591 Et nompourquant jl ait m'lt bien parlei,
»Musair,« dit jl »m'lt par futez ozés,
Quant de ma dāme dite teilt folletez.«
594 Sus est saillis et jl et cez barnez,
Les espiez pranent que sont groz et quarez,
c Et quant Brouart lez vit si atornez,
597 En fūe tourne, s'aualle lez degrey,
Vint au guichet ou li baitere yert,
Paisser vout oult[re] li sairaisins deruez;

600 Maix li baitere li ait tel cop don
La teste en fait en .iii. piece vo
Hūe le trueue jlluec et cez bar
603 Ens ou pallais l'ont amont tray
Et puez si ont vng mangoney le
Arier le gettēt, si formēt l'ont r
606 Entre ces frere est cheūs li mal
Si formēt ait Richenart assenei,
Le haiterelz li ait il tronssenei.
609 Agrappair voit, son frere est tu
Moult est dollāt, assez l'ait regret
»Hey, Broars frere,« se ait di
maulfez
612 »Cil que t'ait mort m'ait m'lt cuer yrez,
Pandus serait ains demaī l'auespre
Or ont grant duelz tut li .xii. joiāt.
615 Atāt es vous la joiande venāt
Ces filz voit mort, dont crie si form
Que .iiii. lūe l'oyt on plēnemēt,
618 Hūe lez voit de son pallais pl9 gra
La mere est noire plux que (poi
n'[est] aremēt,
Regarde en mer, s(i)'ait veūt m
challāt;
621 Maix sor tous doubte lez joiāt q
sōt grant
Et la lour mere quj est de lo
samblāt.
Trestout li mēre ait .xviii. piet
grant.
624 Li roy fuit m'lt dollāt et corrouciez
Pour lez joiant que s'i sont a
prochiés
Et de son hōme qu'au guichet fu
dressiés.
627 Mallabrin voit, que li roy est yri
»Sire,« dit jl »pour quoy vous e
maiez?
Per moy serez tout maintenāt aidiés.
630 Vint au guichet, l'ōme trouua blessiei,
Tantost l'anforse, qu'aīs ne fu plux ātier.
Quāt Mallabrin ot tout laixi l'ovrer,
633 Vint au guichet errāmēt defferm
Defors s'an ist, que jl volt despanc
Dit, qu'a Huon volrait jl biē tance
636 C'il n'i auoit que luj, n'estuet doute
Avuec le dons d'Auberon le faie
N'auroit il garde de teilt .v.c malf

571 *Hs.:* si. — 572 *Hs.:* Come.

d Car tāt auoit en luj trez *grant* bonteit
Per la vertus le roy de maiesteit.
Quant Mallabrin le guichet desfermait, 14
342 .ı. van en ist que l'angin jus versait,
Cilz que baitoiēt furēt quoy a compais,
Et Mallabrin errāmēt s'an tornait.
345 Droit ver la mer Mallabrin s'an allait,
Per lez joians a Agrappart hurtait,
A t're chiet vng dez bras brisiei ait,
348 Et Mallabrin en la mer [se] plonjait.
Telz vint chantāt que m'lt *par* tāt plorait;
Car Mallabrin maīs en y noierait.
Quant Mallabrin fuit entrés en la
351 mer, 15
Jusqu'a gallee ne cesse de nouuer,
A la premi*ere* cōmansait a tireir,
354 Que jl ait fait si fort la neif crolleir,
Ceu qu'iert desoure ait fait en baix tōber;
Plux d'un millier en fait en mer verser.
357 Az aultr*e* neif en vint san demoreir,
.ıj. en ait fait si ansamble hurter,
Toute lez fait fandre et escarteller.
360 Li paien voiēt et prānēt a floter,
Tant en noīait, nulz nel poroit nōbrer.
Puez a Dunostre pancēt de retorner,
363 A Huon conte, cōmēt jl ait errei.
Quant li roy l'oyt, prāt l'an a m'cyer:
»Amis,« dit jl »je vo9 doi(e) m'lt amer,
366 De maīt perilz m'auez fait delivrer.«
La neut paissait, si print a adjorner,
Li joiant cudēt, lour gēs voiēt armés,
369 Jusqu'an la meir en sont encontr*e* allei,
Venir lez voiēt flotāt *par* mey la meir
Cōme pourceaulz c'ons eūst assōmei.
372 *Quant* jl lez voiēt, dont prēnēt a crīer:
»Or a la tour, faisons la creuāter!
Tuit nostre hōme sont noieis (ens)en la mer.«
(Droit ver la tour s'an vōt tuit li joiant.)
375 Droit ver la tour s'an vōt tuit li joians, 16
Lour malle m*ere* s'an vait deuāt fandāt,
Piere m'lt *grant* vait antour lié getāt,
678 La māre pi*ere* qu'elle vait si ruant
Ne la menaissēt .xıı. buef en traiant.
252a Hūe lez voit s'an ot le cuer dollant
681 N'est de m'uelle, c'il la uait redoubtant,
Et voit cez filz quj aprés vont hurlāt,
[Qu']on n'oyst pais [nis] dāme Dieu tonāt*.
684 Hūe lez voit, si lez vait redoubtāt,
Et nompourq*uant* si fait jl belz samblāt;
Car bien se fie en Mallabron le frans.
687 Quāt li roy Hūe voit venir lez malfez, 17
Voit Mallabrun, se li ait demādei.
Dit Mallabron: »Biaulz sire, or antandez!
690 Jai pour telz gens ne vous desconfortez,
Maix cōmandez vostre tour a fermer!«
Et dit li roy: »Vous auez bien *par*lei,
693 Et je souhaide de p*art* Dieu qui tout sceit
Per le poioir qu'Auberon m'ait donnei,
Qu'autour Dunostre ait vng si *grant* fossez,
696 .ıı.c piet ait de lairge mesurei
Et de *par*fons .ıı.c piet ault'tez,
La meir y soit, d'yauwe soiēt raizei.«
699 Tantost y fuit, cōme jl l'ot deuisei,
Per faierie et p*ar* la digniteit
Que Auberon li roy li ot donnei.
702 »Encor sohaide,« dit Hūe, li mēbrez,
»Que si deuāt, si c'on i doit antrer,
Ait jl vng pont de feir [et] *grant* et lez.
705 *Quant* je volrait et yert ma vollāteit,
Si trez formēt cōmēt, qu'il puet torner,
Mollin auāt ne peust si roit aller.«
708 Tantost y fuit, cōme jl l'ot cōmandei,
Hūe regarde et voit tout atournei,
Quanqu'il auoit et dit et deuisei.
711 Grant joie en moīne, Mallabron l'a mostrei.
Atāt es vous lez joians tous armés!
Chescū portoit (ou) maillat ou croc bandei,

683 *Hs.:* contāt *Vgl. wegen einer Sammlung von Belegstellen für diese sehr beliebte Hyperbel:* Galïens li Restorés (*Ausg. u. Abh.* LXXXIV S. 397 ff.) *Noch in* No. 29 *der* Cent Nouvelles nouvelles *findet sich:* j'ay veu qu'on n'oyst pas Dieu tonner en une compaignie où il fust.

Si se demante Geria[me li gentil.]
Jusqu'au demaī que jo[rs fu esclaircis.]
Au maitinet, quant jl [vint ajorner],
Sont li fellon tuit [illuec assamblé].
Lour conceil(le) prānent [li paien malfaé],
Cōment Gerame poront [bien encombrer],
Dïent li maistre: »Signour, crōez!«]
Adont fist on vne fourche
Et Geriame ont fait errāmen
Ens en la saulle font le [bouter]
E l'ont loieis moult for p[iler]

Blatt 253 b c *sind abgerissen, von* c *sind von Zeile* 6 *an die Versenden vo*

938 tez
939 eit
940
941 ey
942 e]schepper
943
944 s echepper
945 er
946 tez
947 ez
948 ller
949
950 m]ais durer
951 usser
952 esc]oller
953 desseurer
954 poue]rteit
955 bourdias r
956 et le rēgn
957 Mallab]ron
958 co]rōner
959 anāt n'ā o
960 ait la fin
livre de E
dou roy A

792 Mallabrin est cheualz en my cez prey, 22
Henist et graite, grant joie ait demenei.
Li joiant virēt li destrier encellei,
795 Oncque ne virēt si bel en lour aiez,
Celle part vont tuit ansāble avnei.
Noixous y viēt p'mier, sou vuelt cōbrer,
798 Dessus montait, aīs ne li fuit vaiez.
Quant Mallabron sant le joiant mōter,
En fūe torne, c'est saillis en la mer.
801 Jai noierait, se jl ne sceit noeir.
(Mallabron vint en my le prey arier)
Mallabron vint en my le prei arier*e*, 23
Et li joiant corrēt par la pourier*e*,
804 Aprez lui vont par m'lt fiere manier*e*.
d Et Mallabron haulce le piet d'arrier*e*,
Fiert Agrappart deuāt a l'ancontr[i]er[e],
807 Le pis li frouxe cōme rain de fouchier*e*,
De tout lez aultr*e* n'i remaīt piece antier*e*,
Tout lez ocit et puez s'an vint arier*e*,
810 Vint a Dunostr*e* a m'lt trez belle chier*e*.
Tuit furēt mors li fel joians trichier*e*,
Lour malle mer*e* quj tāt par estoit fiere.
813 Quāt Mallabron ot ocis lez joiāt, 24
Adont en vint a Dunostr*e* la grant.
Moult ont grant joie, saichiez sertēnemēt,
816 Dāme Esclarmonde l'escollait doulcemēt,
Grant fuit la joie que jl vait demenāt,
Hūe appelle Mallabron: »Vien auāt!
819 La penitēce que dobuez faire vng ans
Quitez en estez du cest jour en auāt,
Si serez maix tous jour mez chāberlans,
822 Si vous donrait auec ceu .i. present,
Judic, ma fille quj tāt est aduenāt.«
»Sire,« dit jl ».v.e m'rci vous (en) rant«.
825 A pantecouste que on dit en esteit 25
Fuit li ber Hūe a Dunostr*e* montés.
Il et sa gēt, dont jlli ot planteit
828 Et Mallabron que m'lt ait en charteit.
Grant fuit la joie que jllot demenei.
Hūe s'aisist en faulzdestuet dorei,
831 De lez luj sist Mallabron li senez,
»Signour,« dit Hūe »enver moy antādez!
Je vuelz veoir tout mō riche barnez,
834 Je lou sohaide de part Dieu quj tout sceit,
Que autour moy soiēt si assamblei.«
Grant fuit la joie que jllont demenei.
837 Mallabron ait la pucelle espouzei,
Fee y ot a m'lt grande planteit
Que biaulz juyaulz lour donnerēt assez.
840 Maix ne vuelz pas ici tout raconter,
Lez tauble mettēt, si scieent au disner,
Grant sont lez nopce, ja mar en doubterez.
843 Si vous lairait dou roy Huon ester.
Si vous dirait de Huon le desuey
Quj estoit frere Guibuart de Vymez
846 Que Auberon out fait hault encrōez
253 a Ci
Et
849 Il
.xx.
Soi
852 Pui[x]
A roy
Per
855 De ba
Et la
La dedens
858 Toute
A bourd[elle]
La ville
861 Lez plux
Toute
Dedē b[ourdelle]
864 Geriame
Et jure d[eu]
Que jl se
867 Maix il se
Si cō(me) po[ez oīr]
Se Dieu [garisse]
870 Li fiz l'am 26
A mis en l
Geriame ploure
873 »Helais«, dit jl »po[ur dieu de paradis]
He Hūe, sire, gen[tils]
A moy donnaiste [Bourdelle le grant cit],
876 Maluaise garde en [ceste citeit fis]
Et en la fin en ser[ai jou punis],
Pandus au fourch[es ou autrement occis.«]

Se vengier vous volés, aultre chose n'i a:
Prenés nefs et calans! Car erraument montera,
O chastel l'Orgueilleux, je croy, s'adressera.«
Quant les paiens l'oïrent, chascun s'i afficha,
Que Hulin li gentils a paix n'i passera,
Loeur nef font apprester en la mer par dela.
68 r Or voeulle dieu garder qui le monde fourma
Le damoisel Hulin! Car mestier en aura.
Li paiens apresterrent loeurs nefs et leurs calās [CXXII
Et puis les ont emplis de Turcqs fors et poissans,
Puis se mirrent en mer, qu'i ne sont delaians
Pour estre le vassal Hulinet attrapans.
Et Hulinet le ber en Babilone grant
Estoit o ses amis et Garin le plesans,
Gerames estoit la qui les cheueux ot blans,
Vng vaissel apresterrent c'a merueilles fust grās,
Mis j ont garnison pour bien viure sept ans
Et moult nobles joiaulx et bons destriers courans.
Dont j mist Esclarmonde la puchelle plaisans,
O lui IIII pucelles douces et auenans,
Gerames entra (ded)ens qui fust preux et vaillans
Et les XII escuiers que Charles le puissant
Consentit, que Hulin fust auoecq lui menant.
Moult fust belle la naue, deux chasteaulx j ot grans,
Plus belle nef ne vit nuls homs qui soit viuans,
En la nef est entrés Hulin le combatans,
A dieu se cōmanda qui ou chiel est manans.
III jours nage li ber, se nous dist le rōmans,
Et au IIIIe après encontra les paians
A LX vaisseaulx riches et souffissans.
Et quant Hulin les voit, tout lui mua le san,
A Gerames le ber alla tost desrangnant,
»A Gerames,« dist jl »Jhūs le tout poissans
Nous voeulle toux aidier! Car jl en est bien tans.«
»Gerames,« dist Hulin a la chiere membree [CXXIII
»Se ce sont sarrasins, nostre vie est finee.«
»Oïl,« se dist Gerames »ens en l'ensengne lee
Ay veū Mahōmet en figure doree.
68 v Sōnés le vostre cor sans nulle demouree!
Et se vous ne le faittes, nous n'i aurons duree.«
»Gerames,« dist li enffes »pour la vierge loee,
Que diroit Auberon qui tant a renōmee?
Encore n'est ma char (ne) playe[e] ne nauree,
Et si n'auons encore ni assault ne merllee,
Ja jl ne m'auerra, tant que j'aye duree.«
Atant es vne nef qui s'est deuant hastee!
Vng sarrasin venoit criant a la volee:
»Rendés vous, traytour, ou vo vie est finee!«
Lors fust la nef Huon antour avirōnee,
Se furrent assaillis de celle gent deruee.
Hulin se deffendit a la trenchant espee
Et Gerame(s) enssement d'une hache aguisee,
Dont crioit a Huon a moult haulte alenee:
»Sire, sōnés vo cor sans nulle demouree!«

Ainsy com ly danseaulx en auoit la pensee,
Atant es Malabron par my la mer salee,
A guise de poisson nage de randonnee,
Dessoubz les nefz mucha de telle randonnee,
C'ains n'i demoura nef qu'i n'ait toute versee.
L'eaue entre dedens sans nulle demouree,
Ne scay, que vous en fust la canchon deliuree.
Ainssois c'on fust alés de terre vne lieuee,
Ne remest jlloeucq nef qui ne soit effondree.
Ensement Malabron en celui jour ouura, [CXXIV
Tous j furrent noyés les paiens pardela,
Et quant Hulin le vit, grant joie en demena,
Bien perchut Malabron, adoncq lui escria:
»Bien viengne, mon amy, et qui cy l'enuoya!«
Adoncques le lieuton en la mer se plonga,
Et Hulin le gentilx par my la mer s'en va,
Auoeucq lui Esclarmonde que par amours ama.
69 r 1 Tant le voit doulce et tendre, que moult la conuoitta,
Dont la baise et acolle et tant s'i escoffa,
Nature et ennemy tellement le tenta,
Qu'i dist a la pucelle qu'auoeucques lui gerra,
Et se deuist tout perdre quanques en la nef a.
Quant la pucelle l'oit, tout le sancq lui mua,
»Hellas, amy,« dist elle »pour dieu n'i pensés ja!
Car le roy Auberon si le nous deuea
Et vous deffendit bien et ossy m'en pria,
Qu'a vous je n'atouchasse jusqu'a tamps, c'ō aura
Leué et baptisé le mien corps pardela
Et espousee aussy, tout ainsy le rouua.
Se vous en deportés pour dieu qui tout crea!«
»Amie,« dist li enffes »ja jl ne m'auerra,
N'ay qu'a faire de lui; puis que mon corps mors a
Ces malostrus gaians ou maloitte gens a,
Jamais n'auray que faire de lui au lés de ca.«
Adoncq jsnellement Esclarmonde acolla,
En vng destour priué vistement le mena,
Et celle fist grant noise qui tendrement ploura.
Quant Gerames l'oyt, lors celle part ala,
Et quant jl vit Hulin, laisdement le blama,
»Qu'esse,« dist il »Huon? Vo corps nous hōnira.«

b) Bl. 201 v 36 – 206 v 14.

Li roys a pris la pōme deuant sa bōne gent [CDXIV
Et puis si le menga tost et apperttement,
En l'age de xxx ans reuint parfaittement,
201 v 1 Bien six vings en auoit a ce tamps proprement.
Et quant li empereres se vit en tel jouuent,
Il n'en vausist tenir son contrepois d'argent,
Adoncq fist deliurer Esclarmonde au corps gent.
Quant elle vit Huon, lie en fust durement,
Et Hulin l'acolla et baisa doulcement.
Le jour de sainte Pasques je vous dj vrayement
Vserrent les deux princes leur digne sacrement
Par droitte paix faisant bien et deūement

Qu'i nous faurra ainsy guerpir et endosser.
A qui le porrons nous bailler et deliurer?«
»Sire,« se dist la Dame »se dieu me puist sauuer,
Ne scay hõme en ce monde ou se peuist fïer
Fors a vo seneschal qui tant fait a loër,
C'est vng bon ch'lr, je ne scay le sien per.
Laissons a ly no fille et la terre a garder,
Tant qu'elle soit em point de son corps marïer!
Puis vorra ses amis par my France mander.
202 v 1 Au los de ses amis jl le face assener!
C'est le mieudre consail que vous scache dõner.«
»Dame,« se dist li quens »ce fait a creanter.«
Dont fist les ch'lrs de sa terre mander
Et tint moult noble court et fist partout crïer,
Et quant furrent venus si demaine et ses per,
Adoncq les appella Hulin sans demourer,
»Segneurs,« se dist li quens »voeullés moy escouter!
Je ne puis auoeucq vous jcy plus demourer,
Mes sires Auberon que je doy moult amer
Si m'a fait a Momur semondre et mander;
Car jlleucq me vorra sa courõne dõner,
De la grant faerie me fera possesser.
Et ves jcy ma fille qui moult fait a loer,
Qu'i me conuient laissier! Cy le fault demourer,
Elle n'a que .iiii. ans, c'est legier a prouuer.
Pour dieu, segneurs barons, or en voeullés penser!
Veés jcy Bernard le gentil et le ber,
Lealment m'a seruy et passa pour moy mer,
Et pour son bon seruiche lui lesray possesser
De trestoute la terre que j'ay a gouuerner,
Je l'en fais souuerain pour mes biens ordõner
Et pour mettre en tresor et le païs garder,
Et Clarisse ma fille qui le viaire a cler
Je le mès en sa garde. Or en voeullés penser,
Si que dieu ne le monde ne le puisse blasmer!«
Adoncq prist vng baston et si l'ala leuer,
Deuant toux les barons l'ala a hireter
Et Clarisse sa fille lui ala deliurer.
Or a li ber Huon sa besongne ordõnee [CDXVI
Et puis dist aux barons: »Ralés en vo cõtree!
Se Bernard a besoing ne riens qui desagree,
Se lui voeullés aidier au trenchant de l'espee,
Si com feriés pour moy! Car ensement m'agree.«
Et cilx lui ont la chose fiancie et juree,
La contesse Esclarmonde qui depuis devint fee
203 r 1 A dõné de beaulx dons, ains que fist desseuree.
Droit ens o mois d'apuril que doulce est la rousee
Entra li bers Huon dedens vne gallee
Auoeucques sa moullier la contesse senee,
Et les bons maregnie[r]s ont leur voilles leuee.
Adoncq ost em Bordeaulx grant noise et grant criee,
Et disoit haultement la gent moult esgaree:
»Ay, belle Esclarmonde, con dure destinee!
Et vous, conte gentilx, de grande renõmee

Or ont trestout perdu le gent de la contree.«
Et Hulin va nagant par my la mer sallee;
Mais (jl) ne scet ou jl va, ni en quelle contree,
Ains va querre aduenture par my la mer bettee
Au voloir Jhūcrist et sa mere loee,
Ensement com la chose lui estoit deuisee,
Qu'i se meïst en mer en jcelle journee
Et jl lui aideroit, que voie auroit trouuee
Pour venir a Momur celle terre faee.
Va s'ent Hulin li ber auoeucque sa moulle, [CDXV
A l'auenture va parmy le mer nagier,
A dieu se cōmanda le pere droitturier,
.Xv. jours fust en mer sans le voille abaissier,
Qu'i ne vit riens que cel et yaue pour nager.
Et au xvie jour se prist a regarder
Et vit vng grant chasteau seant sur vng rocher,
Et en son du chastel j auoit vng clocquier.
Et quant Hulin le vit, dieu prist a grassïer,
Adoncq en appella le maistre marōnier,
»Amis,« se dist li contes »or pensés d'approcher
Che chastel la endroit sans point de l'atarger!
Car ennuit me vorray la endroit herberger.«
Et cilx a respondu: »Ce fait a ottroyer.«
Son callant mist arriue, Hulin vint o grauier,
Sur la terre monta, puis a pris le destrier
Et le bon pallefroy de sa franche moullier,
203 v 1 Puis dist a marōniers: »A toux vous voeul prïer,
Que par dedens Bordeaulx pensés du repairier.
Et se me salūés Bernard le ch'lr
Et lui dittes, qu'il pense de l'enffant que j'ay chier!«
Et chilx ont respondu: »Ce fait a ottroyer.«
Au departir ont pris fourment a larmïer,
Et le conte s'en va qui pense de brocher,
O lui va Esclarmonde que dieu gard d'encōbrier.
Tant ceuauchent ensamble, que droit a l'anuittier
Sont venus au chastel qui fait a resongnier.
A l'entrer au chastel ont pris a regarder
Vng moigne grant et fort qui le coeur ost moult fier,
Qui est venus au conte, si lui print a crïer:
»Sire, bien vegniés vous en cestuy hiretier!
Deschendés cy endroit! Bien vous feray aisier.«
Et Hulin respondit: »J'en ay grant desirier.«
Entrés sont au chastel, n'i vaurrent detrïer,
Hulin par le chastel a pris a regaittier
Et a veü maint moignes ensamble tutiller,
Jlleucq les a veü tellement embronquier,
Qu'i ne les poeult a plain veoir ne regaittier.
En vne riche chambre entra pour lui aisier,
La table trouua mise et assés a mengier
Et pain et char et vin a troué sans danger
Et vng beau lit paré, s'aler j voeult coucher;
Mais en la nuit ne vit sergant ni escuier
Ne moigne ne abbé pour lui afestïer
Qui entrast en la chambre, pour lui a desraignier

N'a hõme nul viuant cambrelenc ne huissier.
Or fust Hulin li ber par dedens l'abaye, [CDXVIII
La table trouua preste et le bon vin sur lie
Et le feu pour coffer, la couche appareillie
La mengue et se boit, la sert sa doulce amie.
»Sire,« dist Esclarmonde qui estoit moult jolie
»On nous prise petit, se dieu me benaye,
Quant ne vois hõme nul qui vostre corps festie,
Ne qui pense de nous ne que nulle riens die.
Ou est ore li moignes qui par sa courtoisie
Nous presenta ornins sa noble manandie?«
204 r 1 »Dame,« se dist li quens »je ne scay que j'en die,
Espoir c'est la coustume de cheste confrarie.«
Ainsy sont deuisés toute nuit anuittie,
Tant qu'i se sont couchiés par dedens l'abbeye,
A Esclarmonde dist li quens a celle fie:
»Dame, c'or nous leuons pour dieu, je vous em prie,
S'alons ouïr matines, tant est, je vous affie.«
Et la dame respont: »Beau sire, je l'ottrie.«
Adoncq se sont leués toux deux par compaignie
Et pour ouïr matines ont l'eglise approchie.
Le conte se leua qui n'i fust arrestant, [CDXIX
Puis a pris Esclarmonde et le va conduisant
Jusques dedans l'eglise ou jl oït le chant, = ed. Schw. 2684.
La a veü mains moignes qui aloient chantant;
Mais n'i auoit autel ne nul liure lisant,
Chascun a son droit tour venoit faire son cant.
Quant jl auoit chanté, lors s'en aloit fuiant,
Ainsy c'on le cachast a l'espee trenchant
Et c'on le vausist la tuër jncontinant;
Et bien chent s'en aloient tout vng a vng fuiant.
Et quant Hulin voit ce, si mua son samblant,
Et la belle Esclarmonde en ot paour si grant,
Que ne desist vng mot pour tout l'or d'oriant.
Et le noble Hulin les aloit regardant,
D'Auberon le faé lui va bien ramembrant
Qui lui ot commandé, quant s'ala desseurant,
C'au jour qu'i partiroit de sa contree grant,
C'adès portast sur luy vne estolle poissant.
Pas ne l'ost oublïee Hulin au coeur vaillant,
L'estolle auoit sur luy, lors le va attandant,
Regardé a vng moigne qui fust hideux et grant
C'a la fuitte se mist, con s'on l'alast chassant.
Et Hulin li gentilx lui est venus deuant,
L'estolle qu'i tenoit lui va au col jestant,
Et puis a dist au moigne: »Vous n'irés plus auant,
Tant que vous m'arés dist le vostre conuenant.«
Hulin a pris le moigne par l'estolle roiaux [CDXX
Et puis jl lui a dist: »Ou vas-tu moigne faulx?
204 v 1 Ce n'est mie coustume de bons moignes loiaulx,
Que vos matines dittes. Ou est vo estapliaux
Et ou est vos auteulx, ou mettés vos joiaulx?
Je vous conjur de dieu qui est espesiaulx,
Que vous me diés vray, se c'est chy jnfernaulx

Et se c'est depar dieu, que menés tel cembiaulx;
Car de paour en est rougis tous mes ceruiaulx.«
»Amis,« se dist li moignes »preux estes et loiaulx.
Alés vous ent de cy, qu'i ne vous viengne maulx!
Car jl n'i a ceans ne moustier ne clauchau.
Nous fusmes esperites des cieulx celestiaulx, = Schw. 2710
Cy sõmes par le fait que fist Luciabiaux.« = Schw. 2
»Amis,« se dist li moignes »mal estes hostelés, [CD
Mors fussiés et perdus, se ne fussiés amés;
Mais en no compaignie aulcuns amis aués.
Amis, trestoulx ces moignes que vous jcy veés
Ce ne sont qu'esperite, si voir que dieu fust nés.
Bien aués ouy dire, quant dieu fust aïrés
Contre Lusiabel qui tant fust deffaés,
Que de paradis fust Luciabel versés = Schw. 2
Et les angles aussy dont jl j ost assés.
En .vi. jours ne fina, ce fust grant pouretés,
De cheoir esperites dont jnfer fust poeuplés.
Nous en fusmes aussi, nõ mie des dampnés,
Ains nous fust ce lieu cy du createur dõnés,
Cy sõmes jour et nuit et si faisons nos grés
En attendant le jour, esperans, que pités = Schw. 2
Sera au createur qui o chiel est montés,
Si croy, c'au jugement nous aura courõnés
Auoeucq ses bons amis en ses grans magestés.
Or vous ai-je dist vray, de riens n'en ay faussés
Et bien vous scay a dire, que tel que me veés
Je seroie bien tost mille lieue vollés
Et aussy tost seroie par de ca retournés.«
Quant Hulin oist le moigne qui lui dist et aprent [CDX
Son estat et sa vie, si en rist bõnement,
»Esperites,« dist jl »or me dittes briefment!
Scariés vous point aler par nul deuisement
O castel de Momur? Auberon m'i atent.«
205 r 1 »Amis,« dist l'esperite »g'y voy assés souuent,
Dedens la faerie prenons esbattement.«
»Amis,« se dist Huon »je te pri, or entens,
Je te conjur de dieu et du saint sacrement
Et de la mere dieu te conjure ensement
Et de sains et de saintes te fais cõjurement,
Que moy et ma moulier que tu vois em present
Portés droit a Momur moy et ly vrayement.«
»Amis,« se dist li moignes »a uo cõmandement.«
Lors encarga Huon et Esclarmonde prent,
Entre ses bras les mist et bien et gentement.
Adoncq se mist en l'air sans nul arrestement,
Droit au solail leuant, se l'istoire ne ment,
Les mist droit a la porte de Momur droittement.
Or est Hulin li ber a Momur le chastel, [CDX
L'esperite le mist pardela vng prayel,
Puis osta Esclarmonde jus de son hasterel,
A eulx a pris congiét li moigne sans rappel,
Deuant Hulin se mist a magniere d'oisel.
Et quant Hulin le vist, s'en mena grant reuel;

Mais Esclarmonde tramble com foeulle d'arbrissel,
»Dame,« se dist Huon qui le coer ost loyel
»Ne vous espouentés, mais prenés, tout est bel,
Se regardés ce lieu et ce noble castel!
En ce lieu porterés et courõne et cappel,
Layens maint Auberon qui le coeur a jsnel.
Dame, vecy Momur par le cors saint Marcel!
Cy porrons nous auoir grant joie et grant reuel,
Cy aray le poissance d'Auberon le loyel.«
»Sire,« dist Esclarmonde »par le corps Danïel
Mieulx amasse a Bordeaulx auoi[r] main[s]* de reuel,
Se verroye Clarisse mon doulx enffant loyel.«
»Sire,« dist Esclarmonde a la clere fasson [CDXXIV
»Mieulx amasse a tenir mon petit enffanson,
C'auoir la segnourie du bon roy Auberon.«
»A dame,« dist Hulin »j'oy bien vostre raison,
Mais lors que vous serés en ceste mansion,
Jl ne vous en sera, scachés, se petit non.«
A jceste parolle entresrent au dongon,
A la porte ont trouué le courtois Malabron, = Schw. 2875.
Par moult grant amittié a acollé Huon,
Si dist: »Bien vegniés, sire, en ce noble royon!
Auberon vous atent, s'a pris confession.
Du siecle partira a bien briefue saison,
Au cõmandement dieu bien obayr doibt on.«
Atant es Gloriant le riche roy de non
Et mainte noble fees de moult belle fasson
Qui pardeuant le conte chantoient a doulx son,
Qu'i n'est menestraudie en nulle region
A quoy on poeuist faire nulle comparison
Du chant et de la joie que la endroit faist on
Encontre la venüe du demoisel Huon.
Et Auberon estoit en grant contrission
En vne riche chambre de moult gente fasson,
Vne fee lui dist a moult doulce raison:
»Sire, la noble feste que la endroit fait on,
C'est contre la venüe de Hulin le baron
Que ceans debués mettre en vo possession.«
Et quant le roy l'oït, a moult doulce raison
A dist: »Amenés moy le leal dansillon,
Le plus gentil du monde qui soit en nul roion,
Celui qui ne pensa oncques jour trahison,
Celui qui ne cacha oncques jour que raison!
Bien est venus a point. Or lui dõnés beau don!«
LE bon roy Auberon a fait Huon venir, [CDXXV
En son lit se gisoit appresté de morir,
L'heure scauoit le roy que jl debuoit finyr.
Hulin et Esclarmonde ne vaulrent alentir,
Au bon roy Auberon se sont alés auffrir,
»Sire,« ce dist Hulin »dieu vous puist benaïr!
Cy suis venus au jour, point n'ay volu faillir
Et s'i vous plaisoit, sire, par le corps saint espir,

---

205 r 31. *Hs.:* auoit maint.

206 r 1 Que moy et ma moullier poeuissons remerttir,
Volentiers en jriesmes le nostre enffant veïr.«
3 »Hulin,« dist Auberon »ce ne poeult auenir,
Jl vous est destinés, que vous debués tenir
Droit cy le lieu de moy; car jl me fault partir.
6 Contre le roy Artus arés fort assouffrir; = Schw. 29
Car volentiers vorroit en ma terre venir,
Mais ja ne le tendra, se scachés sans mentir.
9 Deffendés vostre hõneur! Ne le vous puis tollir,
Eür et destinee vous en feront jouir,
Ains trois jaurs me verrés de ce siecle finir.« = Schw. 29
12 Lors dist a Gloriant qui moult fist a cremir,
»Gloriant,« dist li roys »alés sans alentir,
Aportés ma courõne! Je voeul Hulin seruir,
15 Couronner le vorray pour lui a resioïr,
Puis me verrés briefment ce realme guerpir.«
Auberon fist tantost sa courõne apporter [CDXX
18 Et puis a fait Huon en son siege poser,
Sa courõne lui fist dessus son chief poser,
Se lui a dist: »Hulin, jcy vous voeul dõner
21 Toute la segnourie que j'ay a gouuerner
Et toute la poissance que dieu me vault dõner
Et que puissiés partout et venir et aler,
24 Aussi que je faisoie, quant pouoie rengner.«
A Esclarmonde fist courõne o chief poser,
La furrent maintes fees pour son corps hõnourer
27 Et pour le ber Hulin seruir et amonter,
La vault roy Auberon a trestoulx cõmander,
C'on vaulsist ber Hulin seruir et aloser,
30 Et leur a fait trestoux fiancer et jurer.
L'endemain au matin vault Auberon finer,
Puis fist on le sien corps oindre et baufumer
33 Et dedens vne fiertre le sien corps enfermer,
La fust par aïmant en air bien esleué(r),
La venoient les fees desoubz lui caroller.
206 v 1 Et quant le roy Artus a ouy recorder,
Que mors fust Auberon qui tant fist a loër,
3 Adoncq vint a Momur, se cuida ens entrer,
Mais Hulin lui a fait le passage veer,
Gloriant Malabron vaurrent Artus mander,
6 Qu'il auoient segneur pour eulx a gouuerner.
Et quant Artus l'oït, si les va deffïer,
En l'ille de Bouscault fist bataille assigner.
9 Le jour de la saint Jehan, con le deust selebrer, = Schw. 3
A jcelle journee que vous m'oés compter,
Se deubrent les deux roys l'ung a l'aultre assambler;
12 Mais a ce c'ay oy en l'istoire compter,
Le roy Hulin fist tant, c'Artus en fist aler
Et c'a paix lui lessa de Momur possesser.

Marburg. Universitäts-Buchdruckerei (R. Friedrich

AUSGABEN UND ABHANDLUNGEN
AUS DEM GEBIETE DER
ROMANISCHEN PHILOLOGIE.
VERÖFFENTLICHT VON E. STENGEL.
XCI.

DIEZ-RELIQUIEN

AUS ANLASS

DES HUNDERTSTEN GEBURTSTAGES

DES

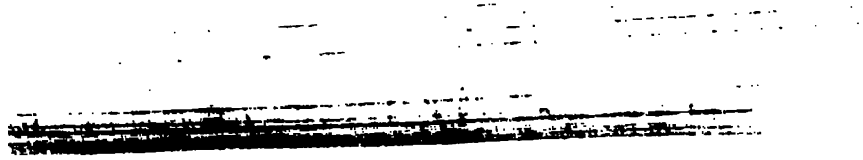
ALTMEISTERS ROMANISCHER PHILOLOGIE

ZUSAMMENGESTELLT UND HERAUSGEGEBEN

VON

EDMUND STENGEL.

MARBURG.
N. G. ELWERT'SCHE VERLAGSBUCHHANDLUNG.
1894.



Inhalt.

I. Eine Diez-Hs. aus dem Jahre 1816 . . . . . 1—3.

II. Handschriftliche Kollektaneen zur Romanischen Grammatik . . . . . 4—14.

III. Das Vorwort zur 1. Auflage der Romanischen Grammatik . . . . . 15—17.

IV. Diez' Briefe an Karl Bartsch . . . . . 18—35.

V. Zwei Dankschreiben von Diez an die Göttinger Gesellschaft der Wissenschaften . . . . . 36—37.

VI. Nachträge zu Diez' Briefen an A. Keller, A. Ebert, A. Mussafia . . . . . 38—40.

VII. Ergänzungen zu den Erinnerungsworten an Friedrich Diez*) . . . . . 41—48.

*) Das Bonner Festprogramm bringt die sehr interessante Korrespondenz zwischen Diez und Ebenau. Weiteres Material zu einer Diez-Biographie wird Förster in der Zs. f. frz. Spr. und Lit. veröffentlichen.

I.

Eine Diez-Hs. aus dem Jahre 1816.

Schon in meinen Erinnerungsworten, Marburg 1883 S. 23 Anm., habe ich darauf hingewiesen, dass sich in Diez' Nachlass noch eine ungedruckte, nicht vollständig abgeschlossene Arbeit vorgefunden hat. Sie ist durch die Liebenswürdigkeit von Diez' Neffen, des inzwischen (1888) ebenfalls verstorbenen Geheimen Baurat H. Holzapfel, in meinen Besitz übergegangen, gleichzeitig mit den Originalen der in den Erinnerungsworten zum Abdruck gebrachten Jugendgedichte und den unter II. mitgeteilten Kollektaneen zur romanischen Grammatik. Da diese Arbeit die erste Frucht von Diez wissenschaftlicher Thätigkeit bildet, so wird eine genauere Beschreibung derselben von Interesse sein.

Die Hs. bildet einen Oktavband von 140 Seiten in Pappeinband. Auf der Innenseite des vorderen Einbanddeckels finden sich von Diez' Hand zunächst verschiedene, wahrscheinlich gelegentlich aufgezeichnete Titel: »Minnesinger des Südens«, »Geschichte der provenzal. u. altspanischen Minnesinger. Mit einigen Liedern in Ursprache u. Übersetzung«, darunter mit Bleistift: »Beiträge zu den Minneliedern« und einige spanische Liederbruchstücke. Auf der Innenseite des hinteren Deckels stehen einige kurze deutsche Übersetzungsversuche, die sich nicht völlig entziffern lassen, und folgende Disposition eines nicht ausgeführten, jedenfalls nicht erhaltenen Werkes: »I. Provence 30 S. II. Catalonien 6 S. III. Nordfr. 20 S. IV. Castilien 40 S. Kirchenlieder u. Lat. 8 S. Anhang 10 S. Im Ganzen 124 S.« Gemeint ist wohl das durch den ersten der vorerwähnten Titel bezeichnete

Werk. Alle diese Pläne rühren offenbar aus sehr früher Zeit In seinem Gesuche um Verleihung der philos. Doktorwürde die Giessener philos. Fakultät vom 20. Aug. 1821 (abgedr in meinen Erinnerungsworten S. 52 f.) erwähnt Diez, das eine »Geschichte der Sprache und Poesie der Provenzalen Arbeit habe. Auch dieses Werk ist nie erschienen, liegt jedenfalls den beiden späteren Schriften »Die Poesie der Tro dours« und »Leben und Werke der Troubadours« zu Gru

Die Hs. selbst trägt den Titel:

SILVA DE CANICONES VIEJAS
RECOGIDAS
DEL
CANCIONERO GENERAL.
COM ALGVNAS PORTVGVEZES
EN GISSA DE HASSIA
MES DE FEBRERO. AÑO DE 1816.

Es folgt S. 3—10 die »Tabla de todos los trobadore canciones«.

S. 11 und 12 tragen die Überschrift: »Algunas noticia la vida de los mas illustres trobadores sacadas de dive obras«. Die Noticias selbst fehlen aber.

S. 13—16 bieten: »Indice de las obras, q̄ contiene el cionero general de Anvers 1573«.

S. 17 bildet eine neue Titelseite:

SILVA
DE CANCIONES VIEJAS
DEL
CANCIONERO GENERAL
SEVILLA 1590
Y DEL
CANCIONERO GENERAL*)

q̄ contiene muchas obras de diversos autores antiquos con algunas cosas nuevas de modernos, de nuevo corregido y impresso.
En Anvers. P. Nucio MDLXXIII.

*) a esta edicion se refieren los folios notados.

S. 18 bringt die 8 Abteilungen, in welche die Silva zerfä

I. Las esparças, II. Las coplas, III. Las glosas, IV. Las glosas de los motes, V. Las canciones, VI. Los villancicos, VII. Los romances*), VIII. Las invenciones.

*) Muchos romances en el cancienero general tienen desechas, qui sembran mas nuevas de los romances.

S. 19—28 stehen: 20 Esparsas, S. 29—30 sind leer, S. 31—55: 16 Coblas, S. 56—65: 3 Glosas, S. 66 leer, S. 67—78: 17 Glosas de los motes, S. 79—96: 35 Canciones, S. 97—8 leer, S. 99—116: 23 Villancicos, S. 117—118 leer, S. 119—133: 13 Romances, S. 134 leer, S. 135—140: 11 Invenciones.

Offenbar hat Diez die in dieser Hs. enthaltenen Gedichte auch metrisch in das Deutsche zu übertragen beabsichtigt. Bei einer Anzahl Gedichten finden sich nämlich am Rande deutsche Reimworte, entsprechend dem Reimschema des Originals, mit Bleistift eingetragen, die als Basis für die vollständige Übersetzung dienen sollten. Aber nur eine Esparsa von Diego de San Pedro, betitelt: »El dia de pascua de flores«, S. 23 ist vollständig übertragen. Urtext und Übersetzug lauten:

Nuestro Dios en este dia	Unser Herr Gott alle bangen
Las tristes almas librò	Seelen heut am Tag befreit,
Mas la mia porques mia	Mir nur ward es so verhangen,
En el fuego do solia	In der Glut bleib ich gefangen
Se quedò.	Allezeit.
E por crecer mis querellas	Und zu mehren meine Klagen
Mandò la que obedeci	So gebot die Königin,
Que se quedassen en mi	Dass ich sollte immerhin
Las penas de todas ellas.	Auch der Andern Marter tragen.

Auch diese Übersetzung ist mit Bleistift am Rand beigefügt und nur schwer lesbar.

II.

Handschriftliche Kollektaneen zur Romanischen Grammatik

aus den letzten 60er und den ersten 70er Jahren.

Unter den in meinen Besitz übergegangenen Diez-Papiere befinden sich auch zwei unscheinbare Heftchen in 16°, in welch der greise Gelehrte ihm gelegentlich aufgestossene Bemerkunge und Ergänzungen zu seiner Grammatik eintrug.

Heft 1, aus 16 Seiten bestehend, war für die Lautlehr bestimmt und enthält nur wenige Einträge, die sich sämtlic auf die dritte Auflage beziehen, also, wie auch aus der un sicheren Schrift hervorgeht, aus den letzten Lebensjahren vo Diez herrühren müssen und somit das letzte enthalten, wa er, abgesehen von seiner romanischen Wortschöpfung, a wissenschaftlicher Arbeit geleistet hat.

Heft 2, aus 40 Seiten bestehend, trägt die Überschrift »Zusätze zur Grammatik II« und nimmt fast durchweg Bezu auf die zweite Auflage. Viele dieser Zusätze sind durch strichen und bei einem findet sich der ausdrückliche Vermerk »Eingetragen R. Gr. III 71« (d. h. der zweiten Aufl.). Zu de entsprechenden Stelle der dritten Auflage S. 74 findet sich denn auch eine Anm., in welcher der Inhalt des Zusatzes ver wertet ist. Auch die anderen durchstrichenen Zusätze sind fü die dritte Auflage benutzt, überall aber in veränderter un bedeutend gekürzter Form. Eine Anzahl anderer Zusätze sin direkt ausgestrichen, viele andere aber sind ungetilgt und, wi es scheint, bei der Neubearbeitung unberücksichtigt geblieben oder auch erst nach ihrem Abschluss eingetragen. Ich teil nachstehend den Inhalt beider Hefte bis auf das gänzlich Aus

gestrichene vollständig mit. Zur Erleichterung der Vergleichung füge ich in [ ], wo sie fehlen, die Verweise auf die dritte, für Heft 2 ausserdem auch auf die zweite Auflage hinzu und ergänze überdies ebenso in [ ] einige nicht leicht verständliche Zitate.

Heft I.

S. 1 Lautlehre. [Wohl zu I[a], 143 od. 144, wo der gegenseitigen Einwirkung der romanischen Sprachen auf einander keine Erwähnung geschehen war.] Rückbildung. S. E. Wtb. *pioppo*, cat. *clop* vom sp. *chopo*, weil cat. *cl* ist = sp. *ch*. — mlat. *lodia* v. *loge* Jahrb. VIII, 122.

I, 144. Littré Histoire de la langue franç. I, 241 (aus Journ. Sav. Aug. 57): Eine Eigentümlichkeit des Franz. ist, dass es im Innern des Wortes einen Consonanten unterdrückt (*a-orer*, *su-eur*). Bleibt er, so ist dies ein Zeichen späterer Entlehnung aus dem Lat., vgl. *souci* von *sollicitum*. — Egger hat zuerst in Frankreich die Thatsache von dem Beharren des Accents in den frz. Worten der ersten Formation gezeigt (s. dessen fr. Gramm. p. 12). Ihm folgte G. Paris. So bemerkt Chabaneau Hist. d. l. conjug. 51 Note. [= 2. éd. S. 37 Anm., wo *sa grammaire p. 12 et 13* ersetzt ist durch: *ses Notions élémentaires de grammaire comparée.*]

S. 2. I, 451 [Anm.]. Franz. *e* und *ie* im Reim. Altfr. *er* reimt nicht auf *ier*, ebenso neufr. Auch *frère* und *lumière* reimen nfr. nicht, wohl aber *assiette* und *belette*. Der Vocal *é* reimt nicht auf *ié*, *ez* nicht auf *iez*. Doch reimt altfr. *ier* auf den gebrochenen Diphthongen, *trebuchi͡er* auf *chasti-er*, *muilli͡er* auf *prei-er*, *ubli͡er* auf *mer*. — Altfr. *el* reimt nicht auf *iel*? Aber nfr. *ciel*, *cruel*, *mortel*. Ital. wie nfr. *miele crudele*. — Über den Reim *er* und *ier* s. auch S. Agnes XXII unten (altfr.).

S. 3. [I, 428] Fr. *aigne* spr. *egne*, wenigstens reimt *Bretaigne* auf *enseigne* R[oman] d. l. rose I p. 40. *Montaigne* wird bekanntlich *-agne* gesprochen.

[I, 412] Neupr. (an der Rhone) lautet *g* vor *e* und *i* wie *dz*: *gemi*, *gibous*, *image* (spr. *imadze*). Revue des lang. rom. I, 48. — An der nördlichen Grenze der Aude lautet *j* und *ch*

wie *dz* oder *ts*, *juchats* wie *dzutsats*. Carcassonne und Nar bonne sprechen *j* wie im Franz. und *ch* wie *tch*. S. das. 31 unten.

S. 4. [I], 372. Altsp. Ausspr. des *G* vor *e*, *i* auch Sanche bekannt. II s. v. *Ganto* p. 515.

[I, 414] *H* pr. vor *ie* zum Zeichen, dass *i* nicht Consonan ist: *hieu* für *ieu*, *hiest* für *iest*. B[artsch Chrest.] 211 — vo *u*, um es von *v* zu unterscheiden: *huelh*, *huolh*.

I, 72 Ablautformeln: cat. *charric-charrac* Kinderklapper.

I, [463] altfr. *gh* = *gu*: Rom[anzen] ed. B[artsch] *mugh* p. 283[,11], *Flamenghel* 291[,20], *burghie* 292[,15].

[I, 413 Anm.]. Collision zwischen pr. *i* und *j*, s. besondere Blatt in 4to [Nicht vorhanden]. Für den Cons. *j* stimmt aller dings die Schreibung *ih*. [Ob es] für ital. *gi* oder für deutsches gelte (in S. Agnes), verspricht Bartsch noch zu untersuchen S. Gröber im Jahrb. XI, 338. — Neben 2silbigem *comjat* gil es ein 3silb. *comiat*. Fer[abras] 3584. — *jhausir* für *j-* einm bei einem Späteren, s. P. Meyer Dern. troub. 102 oben. — *biort* und *beiort* sagt man s. L[exique] R[oman]. — *mie chanso*, masc. *mieg*. — Bartsch Chrest. Wortreg. *enveja* un *evea*. — P. Meyer Dern. troub. p. 28 Mitte *enveya* (was vielleicht *ej* ausspricht), *aujas* 43 unten, *fuy* das., *corayos* (v *enveya*) 42 Mitte, *joyos* 41 Mitte, oft *mieya*, *nueit*. — Confessi B. Chrest. p. 19a assoniert *laias*: *faitas*, also nicht *lajas*.

S. 5. I[,403] Pr. *lh* soll nach G. Paris (brieflich) aus de Deutschen stammen. Aber in *felhan* oder goth. *alh* hat m sicher eine solche Aussprache nicht gehört. Dieses *lh* ka aus *lli*, *l* und *i* durch einen Strich verbunden, entstanden se Ähnlich die cyrill. Combination *i-o* und selbst *A*, d. i. *io*, [Dieselbe Erklärung steht schon, etwas verschieden formulie Altport. Kunst- und Hofp. S. 36.]

I, ... Ital. Gebiet. Über eine alte ital. Inschrift schre mir Alois Comeans zu Görz 7. Okt. 1870 (S. Briefsammlu [jetzt wohl im Besitz von Prof. A. Tobler]).

[I, 402] *N* pr. Reim *veiran*: *mān* Ch[oi]x IV, 71.

S. 6. I, 325. Deutsches *w*, roman. durch *gu* dargeste findet sich in zahlreichen Beispielen altdeutscher Glossen d

9. Jahrh. Diese Darstellung kann nur das Werk eines Romanen sein. S. Weinhold: Über ein fränk. Gesprächsbüchlein, Wiener Sitzungsberichte Philos. u. histor. Klasse 71 Bd. 4 Heft. Dahin *guanbe* für *wambe, guare* für *ware* (»wo«) u. s. w.

S. 7—13 sind leer, ebenso S. 15 und 16.

S. 14. [I, 414 u. 410] Prov. auslautend *h*, *ch* (inl.). Urkunden (Revue d. lang. rom. II, 92): *dih* (*dict*), *escrichas*, *Benezech* (*-ctus*), *profetchar* 95 unten, *dichas*, *dreg* (fr. *droit*), *profieh* — *nh* überall: *senher* etc. *lh*: *molher*.

[I, 408 Anm.] *stz* = *tz sobredistz*, *etablistz* Rev. d. l. r. II, 104.

Heft II.

S. 1. Zusätze zur Grammatik II[2] Deklination II. Heft.

[II², 43, 5; II³, 47, 9] Artikel und Subst. Artikel Fortsetzung S. 3. — Ein starker Fehler bei Gachet ist: *ou* = *au*, *a le*, forme mitoyenne entre *au* (*al*) et (*eu*) *el*, da doch *ou* dasselbe ist wie *eu* und *el*, d. h. *en le*, *ou val*, d. ist *dans le val*. Freilich hält Burguy *el* für *a le*, eine der vielen unerwiesenen Behauptungen des Buchs. So P. Meyer Revue germanique XVII, 455. — Auch Fallot nimmt *ou* für *au*: *ens el port* ist ihm *dans au port*, *sus au* [l. *ou*] *palais* = *sur au palais* p. 61 — p. 54, 55 sagt er wieder, der burg. Dativ Plur. *es* sei aus *ens* für *dans les* entstanden.

[II² und II³, 10] Casus Gen. Pl. *li val tenebror*, *un* .... Altfr. Wtb. [s. Godefroy s. v. tenebror 2]. Gibt es ein *vallis tenebrarum*?

[II², 38; II³, 41. Durchstrichen] Neutrum im Sbst. prov. — [P. Meyer,] Sur deux chartes valentinoises (Gegend v. Valence) aus der 2. Hälfte des 12. Jh. Eine derselben enthält zweideutige Spuren des Neutrum *bren* (*-ve*), *alo* (*-odum*), *feu* (*-dum*), *tenement*(*um*), alle ohne *s*, selbst im Nom., auch mit Artikel *lo* (Masc. *le*). Es gibt im Prov. und Fr. noch andere Beispiele, welche beweisen, dass das Gefühl für dieses Genus noch nicht erloschen war. R. Vidal sagt (73), dass *per rason del neutri* gewisse Worte kein *s* empfangen, *bon m'es*, *mal m'es*. So P. Meyer. — Nach Faidit sagt man *grans es lo bes*

Unklarheit und Verwirrung hervorruf
ist dagegen Littré Hist. d. l. l. fr. II
sont celles qui accentuent le radical
Angenommen von P. Meyer.

S. 8. [II², 108, 5; II³, 117, 7] C
sp. *encontré*, *vax casar* = *casé*.

[II², 174; II³, 187] Port. deklin.
Imperf. Conj. nach Delius, s. Tobler

[II², 195: II³, 209] Prov. Umbi
in starken im Reim: *ordre* für *ord*
M[ahn Ged.] 939, 1 bei Ramb. von

[II², 159 Anm. 2; II³, 171] Spa
de Faber betont *plática*, *sáplica*, *lást*
deron aber *suplico*, z. B. Norwich 1,

[II², 118; II³, 128? Durchstrichen
Über *sono avuto* für *-stato* bei Bonve
zur Gesch. der romanischen Sprach
der Wiener] Akademie, Nachträge
waldens. IV, 386 Note. Ich erblicke
darin, wie wenn *sono avuto ricco* a
gehalten worden«, dann »ich bin es g
sondern eine rohe Anbildung, Verw
S. Agnes p. 68 *em agut* = *avem ag*
»ich bin gehabt« für »ich bin gewese

S. 9. [II², 201; II³, 216 f.] Pr
viron für *dizeron*, *vezeron* hält B[artsch]

[eb.] Vb. *fondre*, Pf. *fos* = it. *f*
Aber *o* für lat. *u*?

[II², 187; II³, 201] Pf. *ab* (*hab*
23. 33. 38 etc.

[II², 193; II³, 207] 3. Conj. 3 Pr
[Choix] IV, 91 Mitte.

[eb.] Desgl. 3. Conj. Inf. nur *ir*
beide aufstellt. Der Don. prov. sagt p
nur auf *ir* wie *auzir*, *sentir*, *cubrir*, ni
Doch steht *senes mentire* M[ahn Werl

[II², 190; II³, 204] Endung *au* z. B. *tornau* für *tornatz* ist toulous. S. Bartsch zu P[eire] Vidal p. 116.

[II², 184; II³, 198] Vermischung der Flexionsart im Prov. Damit wäre zu vergleichen dieselbe Mischung im Lat. und Deutschen.

S. 10 [II², 213; II³, 231. Durchstrichen] Altfranz. Conj. Inf. *ier*. S. das besondere Blatt (Gramm. Blätter).

[II², 216 unten; II³ 234. Durchstrichen] Partic. *ie* für *iée* nach *ill*, *gn*, *ch*, *ǵ*, *ç*, auch wohl *s*, *st*. Gaufrey (pic.) *resachie*, *ratirie*, *rengie*, *prisie* (: *paiennie*) p. 25, aber z. B. p. 91 *menée*, *prestée*, *levée*, *passée*, *coupée*, *sauvée*. Auch nach Voc. z. B. *desploie* für *oiée*, *peçoie* Dolop. 388, *noie* p. 377. — Bartsch corrigirt im Erec fem. *ie* in *iee* (Germ. VII, 179 ff.). Dagegen erklärt sich Mussafia VIII, 51, der jenes *ie* in Schutz nimmt. Er erklärt aber *fie* (»Mal«) unmittelbar aus *vĭcem* und vergleicht *peiz piz* aus *pectus*. — S. gramm. Blätter.

[II², 210; II³, 227] Fut. *oi* für *ai* wird mundartlich sein: *metroi prendroi* Gui de Nant. p. 53.

S. 11. [II², 141; II³, 151 f. Durchstrichen] Ital. abgekürzte Participia der 1. Conj. Einige Adj. werden wie abgekürzte Participia behandelt. So *pieno* Orl. 14, 133, *ripieno* 12, 75. Auch *voto* und *mondo*, die sich freilich auch aus Verben ableiten lassen.

[II², 218; II³, 237. Durchstrichen] II. Conj. Perf. Ind. 3. Sing. *iét* u. *ié* (st. *it*): *abatied* Rol. p. 5 (6?) Müll., [Michel] 52 oben, *perdiet* das. [Müll.] 194 oben, *entendié* Og., *respundié* Gorm. 350, *pursiwié* p. 393, *vesquié* 409, s. Blatt Gormond, *vesquié* auch Benoit I, 372 oben, *perdié*, *respondié* AAv. p. 56 oben, *entendié*, *pendié* Gayd. — Es stimmt zum pr. *et* oder it. *ette*. Bartsch nichts.

[II², 211; II³, 229. Absatz 1 durchstrichen] Altfr. *ester*. Das Impf. *estois* kann nicht von *stare* kommen, weil die norm. Mundart, welche *abam* stets in *oue*, *oe* verwandelt (so wie *ebam ibam* in *eie*), immer *esteie* [statt] *estoue* braucht, s. G. Paris p. 79. — Nach Littré, welcher *estourent* = *steterunt* in dem Liber psalm. bemerkt, [und] Burguy gilt norm. *esteie*, pic. *-oie*, burg. *estoie* und *astoie*: Hiernach müsste [es] von *existebam* kommen, ganz gegen die Einrichtung der anderen Sprachen.

mals, abweichend vom Latein. G[ram.] Prov. p. 2. — S
[d'amors] II, 166.

S. 2. [II², 58; II³, 63. Durchstrichen] Adjektiv, N
Poes. Troub. p. 300. 312 Note. — Churw. nach den Bei
bei Conradi im Neutrum des Partic.: *iou veng ludaus*
ludau), dagegen *ily era stau* »es ist gewesen«, nicht *-s*.
des Masc. fehlt, z. B. Andeer 73 *muort*, 75 oben *sufflad*.

[II², 21; II³, 23] Subst. Dekl. Neutrale Plura
e = it. *a* glaubt Mussafia Jahrb. VIII, 127 im altfr. Pl. *carre* =
zu finden (Roland), desgleichen *cent paire* = it. *paia* [F
d. l.] Rose, daher der Sing. *une paire* — also *s* im
Fast fabelhaft.

S. 3. [II², 14; II³, 15. Durchstrichen] Artikel
trag [vgl. S. 1]. In *illum* als Artikel wurde das To
verlassen, aber nach Gast. Paris brauchten die alten K
ill kurz (Brachet 162). Besser: man legte den Nachdru
die 2. Silbe, weil sie die hier sehr wichtige Flexion e
Ähnlich im Deutschen *nan* für *inan*, vgl. lat. *'ste* für *i*
Über eine ital. Artikelform *ello*, *ella* s. Mussafia Jahrb.
oben. Gessner leonesischer Dialekt 17.

III[3], 40 Note [2] für sp. *ambos a dos* findet sich
dos Fern. Gonz. 492.

[II², 94 f.; II³, 102 ff. Durchstrichen] Pronomen
Plur. *aquili* und *ili* sind = *aquilh* und *ilh*, s. Jahrb.
Vgl. aber [II²,] 95 Mitte *eli* G. A. (zweisilbig). In der w
Bibel *aquisti*, *tanti*, *quanti*, *moti*.

S. 4. [II², 91; II³, 99. Durchstrichen] Pron
lur wird wohl kaum im Reim gebraucht. Flam. 53
resplandor; sonst *lor*. G. Ross., Pass., Boethius, G. Al
Reim; Choix III p. 407 unten. Erzählung von Raimon Vid

S. 5. [II², 101; II³, 110. Durchstrichen] Pron
Alexander v. 24 *chest*, 35 *chel*, 13, 58 *chi*. Auch *micha* 58,
88 mit gutturalem Laut. Da er auch vor e nicht p
sein kann, so bleibt nur die gutturale Aussprache i
und *chel* möglich, spr. *quest quel* = ital. Beide stelle
neben *aquest* und *aquel*, wie *ço* neben *aiço*, *quo* Choix
oder *cho* Passion neben *aquo*. Ferner findet sich *queu*, *quel*

wärts. So Tobler zum Alexanderlied 39 — *chi* ist nicht erwähnt. Eingetragen R. Gr. III[2], 71. [Vgl. III[3], 74 Anm.]

S. 6. [II[2], 156; II[3], 168] Conjugation. Span. fut. exact. — Sard. Conj. Delius sagt [Der Sard. Dial. Bonn 1868] p. 10, Note 3 das Perf. Conj. *avéret*, *esséret*, *ischíret* sei nach Spanu aus dem lat. Imperf. Conj. (*haberet*), plausibler nach Diez aus Plusq. Ind. Ihm selbst scheine es aus Perf. Conj., also *cantare* = sp. *cantare* aus *cantarim*, woher es Diez früher geleitet, der es jetzt aus fut. exact erkläre.

[II[2], 158; II[3], 170] sp. Accentuation. Fern. Gonz. 208 reimt *toviéredes* auf *avédes*, *perdonédes*, desgleichen 336 *cayésedes* auf *toviéses* (nicht unrichtig).

[II[2], 173; II[3], 186] sp. *vivir*. Fern. Gonzal. (ed. Janer). Hier kommt ausser *vesqui* und Derivata auch Inf. *vesquir*, Impf. *vesquia* vor. — Der II[3], 192 Note erwähnte Provenzalismus *perdon* für *-ne* findet sich auch im altsp. Fern. Gonç. (ed. Janer) Str. 203: *sy Jesucristo vos perdon.*

S. 7. [II[2], 116; II[3], 125. Durchstrichen] Conjugation. »Weit verbreitet erscheint auf dem Boden der altitalischen Sprache der Abfall des auslautenden *t* von Verbalformen. Die des Plurals liessen dann nach Abfall des *t* in der Regel auch den in den Auslaut gerückten Nasal *n* (?) schwinden.« Corssen 2. Ausg. I, 184. Im Umbr. *habe(t)*, *covortuso* (*converterunt*), volskisch *façia* (*faciat*), lat. *dede* (*-it*) nur auf dem platten Lande, nicht in der Stadt. — Die abgestumpften Perf. *ere* st. *erunt* gehörten mehr der Volkssprache und den Dichtern an. [eb.] 185—188. — Seit dem 4. Jahrh. n. Chr. war der Laut des *t* in der Volkssprache theils schon ganz verklungen. Im Plur. kommen spätlat. Schreibungen vor, wie *fecerun*, *vivon*. — Vgl. rom. *aman* von *amant* mit nhd. *geben*, ahd. *gebunt*.

[II[2], 121; II[3], 131] Starke Conjugation*) braucht Mussafia bei Kuhn 3975 (?). — Grüzmacher Jahrb. IV, 375, 16; Bartsch; Brachet; Burguy, aber unrichtig. Dagegen sagt J. Schmidt in Jena: Die 3. lat. stark, die andern schwach zu nennen, kann

*) Über diese Benennungen s. J. Grimm I, 1040 Note. — II, 982 Mitte nennt er die romanische I. Conj. schwach, die = lat. III. stark.

(ist da) 108 oben. — *ter*: *breviter*, *sapienter*, *propter* 108, v
wandt; *igitur* 108 unten.

S. 38. [II², 422; II³, 450. Durchstrichen] Prov. *cayna* fr. *quelle* LR. V, 26. Dafür *quanha* Brev. d'am. I p. 52. 264 e nur im fem.

[II², 443 l. Z. *toujours*; II³, 473] Altfr. *tute-jour* Lib. psal p. 119. 217, s. Altrom. Gloss.

S. 39. [II², 460; II³, 490 ff.] Interjection fr. *tiens*! l *tene sortem tibi* »Da hast Du das Loos« Plautus Cas. 2, 6, 5 vgl. Capt. 4, 2, 58.

[II², 453 s. v. *cum*; II³, 483] Praep. oder Adv. pr. *am* (»nebst«), oft im pros. Alb. kr., z. B. *ieu cobrarai Belca amay totas mas gens* p. 75, *de ma vila amay de nos* (»so v mit uns«) 77 unten; LR. fehlt es, Neuprov. noch jetzt, na Honorat vom griech. *ἅμα*.

[II², 449; II³, 479] Prov., cat. *oc* hält sich an die La regel, lat. *hōc*. Nicht so das fr. *por-uec*, *auec* etc., de Diphthong ungewöhnlich ist.

III.

Das Vorwort zur 1. Auflage der romanischen Grammatik. Bonn 1836.

Das Vorwort im Band I der ersten Auflage ist in der zweiten Auflage weggeblieben und in der dritten und letzten zu Diez' Lebzeiten erschienenen Ausgabe durch ein gänzlich verschiedenes ersetzt worden. Auch in den späteren Abdrücken der romanischen Grammatik ist das erste Vorwort nicht hinzugefügt worden. Da es aber verschiedene für die Geschichte der romanischen Philologie und speziell für die Würdigung von Diez wichtige Angaben enthält, möge es hier eine Stelle für diejenigen finden, denen die erste Auflage der romanischen Grammatik nicht zur Hand ist.

Vorwort.

Die historische Untersuchung abgeleiteter Sprachen würde allseitig angestellt folgende Theile in sich fassen: 1) Critik des Stoffes, um zu wissen, ob sich fremde Elemente eingemischt und auf die Gestaltung des heimischen eingewirkt haben. 2) Geschichte der Form in Beziehung auf Buchstaben, Wortgebilde und Flexionen. 3) Darstellung der Syntax mit Rücksicht auf ihre Gesetze in der Grundsprache. 4) Auch der Wandel des Begriffes fordert seine Betrachtung; dieser Theil würde zwar seinem Wesen nach keine systematische Aufstellung gestatten, aber auch als geordnete Sammlung factischer Einzelheiten seinen Werth behaupten.

Gegenwärtiges Buch ist einem auch durch geographische Ausbreitung und litterarische Bildung sich empfehlenden Gebiete gewidmet und hat vornehmlich den practischen Zweck, das wissenschaftliche auf die Ursachen der Erscheinungen achtende Studium sowohl einzelner wie aller dahin gehöriger

Sprachen zu fördern. Die Bedeutung der historischen G
matik hat sich neuerlich durch ihre eben so gelehrte als
volle Anwendung auf die deutschen Sprachen erst recht he
gehoben und auch von andern Seiten ist diese Wissen
durch wichtige Beobachtungen bereichert worden. Das
auch solche Sprachen, die aus dem Verfalle andrer he
getreten, höchst lehrreiche Seiten darbieten, darf nich
anerkannt werden, doch wüsste ich keinen Forscher, we
das neurömische Gebiet aus diesem Gesichtspunkte sc
Empfehlung gewürdigt hätte wie W. von Humboldt in s
Schrift über das Entstehen grammatischer Formen. In
angedeuteten Umfange jedoch ist es nicht meine Absicht d
Gegenstand zu erschöpfen: ich beschränke mich lediglich
den zweiten Theil, worin sich der Umbildungsprocess
Form im weiteren Sinne, als dessen was der histori
Grammatik die sichersten und fruchtbarsten Resultate
heisst, vollständig ausspricht. Vorliegende erste Abthe
umfasst die Lautlehre, eine zweite ist der Wortbildung
Flexionslehre bestimmt. Die Bestandtheile dieser ziemlich
mischten Sprachen habe ich in einer vorangeschickten
handlung ganz im Allgemeinen betrachtet, einer specie
Prüfung schien mir aber das deutsche Element werth zu
dem ich daher in der Lautlehre eine eigne Stelle einger

Ein so reichhaltiger Gegenstand wie die Formenlehre
sechs Sprachen durfte allerdings auf grössere Ausführlic
Ansprüche machen, indessen liess sich auch auf besch
terem Raume eine gewisse innere Vollständigkeit erre
nur mussten die Belege etwas sparsam gegeben, die Ve
chung nach aussen fast ganz auf die mit den romani
in irgend einem Zusammenhange stehenden Sprachen besch
werden und für allgemeinere Betrachtung blieb gar kein R
wo freilich das Mannigfaltige von allen Seiten andräng
weder Musse noch Neigung dazu. Die Untersuchun
Stoffes zumal, die, soweit er unrömisch, auf diesem Felde
leicht so schwierig ist wie auf irgend einem andern, trägt
besondern Reiz in sich; was ich gefunden, habe ich der G
matik zu Gute kommen lassen ohne es als das von mi

fundene zu bezeichnen, da der Leser auf Sachen, nicht auf Personen zu sehen hat. Mit diesen Bestandtheilen je ganz ins Reine zu kommen, wird man verzweifeln und am Ende gestehen müssen, dass das romanische Gebiet ausser dem, was ihm später von verschiedenen Seiten zugeflossen, noch ansehnliche Reste vorrömischer Landessprachen bewahre, ein Geständniss, welches ihm eine gewisse philologische Bedeutsamkeit sichern muss. Bei der Untersuchung des Stoffes sind etymologische Misgriffe freilich nicht zu vermeiden, nur wissenschaftliche Berechnung kann gefordert werden, diese aber auch in ihrer ganzen Strenge. Sowohl in der Herleitung der Wörter wie in der Construction der Lautgesetze hielt ich mich daher überall an den Buchstaben ohne den Vorwurf einer allzu materiellen Auffassung zu scheuen; der Genius, welcher Sprachen schafft und umbildet, ist uns freilich nicht in allen seinen Regungen erkennbar, allein der Verstand dringt auf sinnliche Anschauung, so weit ihre Möglichkeit gegeben ist.

In Betreff der von mir behandelten sechs Sprachen könnte man die Frage erheben, mit welchem Rechte die veraltete provenzalische den übrigen zur Seite gestellt werden dürfte? Hierauf bemerke ich nur, dass diese aus der Litteratur nun verdrängte Mundart, da sie noch immer als cultivirtes und nicht unedles Volksidiom einen grossen und schönen Theil des romanischen Europas inne hat, gerechte Ansprüche auf unsre Rücksicht zu haben schien; die ganze Ungleichheit kommt darauf hinaus, dass man von dieser zu ihrer neuern Form abwärts, von den übrigen zu ihren ältern aufwärts steigt. Dem Walachischen ist in der Lautlehre neben dem Italienischen seine Stelle angewiesen worden, da beide in diesem Theile der Grammatik sehr viel gemeinsames zeigen; in den übrigen Theilen würde sich diese Einrichtung nicht anwenden lassen. — Auf strenge Gleichförmigkeit der Orthographie habe ich als auf einen für die etymologische Untersuchung ganz unerheblichen Punkt wenig Gewicht gelegt; dass ich in demselben Sinne hin und wieder ein kaum übliches oder mundartliches Wort einmische, wird man noch leichter dulden.

Bonn im Januar 1836.

IV.

Diez' Briefe an Karl Bartsch.

Verschiedene Stellen dieser interessanten Briefe habe bereits in meinen Erinnerungsworten mitgetheilt; auf Wu von Bartsch, dem es peinlich war, das ihm von Diez brie gespendete Lob gedruckt zu sehen, stand ich damals von ei vollständigen Abdruck ab. Nachdem inzwischen Bartsch vorzeitig in das Grab gefolgt ist, steht jetzt der Veröffentlich kein Hinderniss mehr entgegen.

1.

Bonn, 3. Jan. [185

Hochgeehrtester Herr!

Da Herr Friedrichs, der ohne Zweifel während m Abwesenheit mich hier hat aufsuchen wollen, nicht w erschienen ist und überhaupt nichts von sich hat hören la so darf ich die Beantwortung Ihres geehrten Schreibens länger aufschieben.

Ich bin mit Ihren Gesichtspunkten bei Abfassung provenzalischen Lesebuches ganz einverstanden. Sie we damit nicht nur dem Anfänger, sondern auch dem Geübt ein willkommenes Buch in die Hände geben. Auch die tretung aller Zweige der provenzalischen Litteratur, auch Prosa, ist sehr zu billigen. Von den litterärisch ber gewordenen Stücken wird sich freilich auf einem Raume 15 Bogen nur eine kleinere Auswahl mittheilen lassen. mit Durchführung einer möglichst gleichen Orthographi einem Buche dieser Art bin ich Ihrer Meinung. Für k grammatische Tabellen würde ich unmassgeblich stimmen

ich in der That nicht weiss, woher der Zuhörer oder Lernende diese Kenntniss sonst schöpfen soll, dem die Bücher gewöhnlich fehlen. Wo jedes Lied gedruckt, aber nicht durchaus, wo es wieder abgedruckt ist, würde ich angeben, denn zuweilen wird dem Leser die Vergleichung wünschenswerth sein. Wie Sie es mit den Affixen halten wollen, darüber werden Sie wohl schon mit sich einig sein. Ich meines Theils bin sehr geneigt sie nicht abzutrennen (wie man auch im Mittelhochd. und Mittelniederl. thut); ob in Sammlungen für Anfänger, wäre noch zu bedenken.

Mit vollkommenster Hochachtung

Ihr
ergebenster
Dr. Fr. Diez.

2.

Giessen, den 24. Aug. 56.
auf einer Ferienreise.

Vor allen Dingen, hochgeehrter Herr, meinen verbindlichsten Dank für das Geschenk, welches Herr Friedrichs in Ihrem Namen mir übersandt hat. Demnächst Bitte um Entschuldigung dieser verspäteten Erwiderung, welche lediglich darin ihren Grund hat, dass ich das Lesebuch erst kennen lernen wollte; meine Musse aber war in dem verwichenen Semester namentlich durch neue Abfassung des 1. Theiles meiner rom. Gr., überdies aber auch durch Unwohlsein, hauptsächlich Augenschwäche (mein gewöhnliches Übel), so beengt, dass ich selbst bis jetzt nur eine allgemeine Kenntniss des Buches habe nehmen können. Es fehlt mir nicht an gutem Willen, Ihrem Wunsche entgegen zu kommen, wiewohl ich dieser Art litterarischer Thätigkeit längst Lebewohl gesagt habe, allein ich kann nichts versprechen, da mich ein von so gründlichen Studien zeugendes Buch länger beschäftigen würde, als das für die Durchsicht, theilweise auch Umarbeitung des 2. Th. der genannten Gramm. schon in Anspruch genommene Wintersemester, welches ich wohl gegen Ende Octobers antrete, mir eigentlich gestattet. Übrigens kann ich durchaus nicht absehen (und Sie sind wohl selbst mit mir einverstanden), wie eine tüchtige Leistung sich

nicht von selbst Eingang verschaffen sollte. Ich denke, we
Provenz., Altfr., überhaupt Romanisch studiert, kann ein Buc
wie das Ihrige, schon wegen des fleissig gearbeiteten Glossars
gar nicht entbehren, und wer dergleichen nicht studiert, wir
sich durch eine Recension schwerlich bewegen lassen, sich das
selbe anzuschaffen.

Meinen herzlichen Glückwunsch zu der Ihrer Richtung gan
entsprechenden Stellung, die Sie am german. Museum ge
wonnen haben!

Mit der grössten Theilnahme, die sich von selbst versteh
erwarte ich Ihre Denkmäler der prov. Litt. Ich bin Mitglie
des Stuttg. Vereins, d. h. ich theile die Publicationen mit Pro
Simrock.

Mit grösster Hochachtung

der Ihrige
Fr. Diez.

3.

Bonn, 11. Decbr. 57.

Hochgeehrter Herr!

So spät empfangen Sie meine Antwort auf Ihr letztes freund
liches Schreiben und meinen herzlichen Dank für das ihm bei
gefügte treffliche Geschenk! Ich muss deshalb um gütig
Entschuldigung bitten. Ich wollte erst, nachdem ich gelesen
antworten und die Zeit war mir in diesen letzten Wochen s
knapp zugemessen, hauptsächlich durch den Druck des II. Theile
meiner Grammatik (wofür sich das völlig umgearbeitete M
noch immer nicht in befriedigendem Zustande befand), das
ich oft an einem ganzen Tage nur wenige Blätter lesen konnte
Als ich in den letzten Ferien (Anfang September) von Bamber
nach München fuhr, hätte ich gerne in Nürnberg Halt gemacht
um Sie wieder einmal zu sehen, allein die Ungewissheit, Si
zu einer Zeit, wo alle Welt und namentlich die Litterate
auf der Reise sind, zu treffen, hielt mich zurück; übrigen
reiste ich auch in Gesellschaft und war also nicht ganz fre
Ihr P. Vidal hat mich in eine Zeit zurückversetzt wo ich gan

in der Provence lebte, und hat theure Erinnerungen in mir geweckt. Welch einen ernsten Verlauf haben diese Studien genommen. Wie hätte sich der Troubadour träumen lassen, dass seine Lieder nach vielen hundert Jahren von einem Alaman oder Ties gesammelt und mit einer jedes Wort erwägenden Sorgfalt aufgezeichnet und der ganzen europäischen Welt zur Schau gestellt würden. Als ich anfieng, war für die romanische Philologie in Deutschland noch wenig geschehen. In Ihren Arbeiten, namentlich in dieser neuesten, die überall die sichere Hand des Meisters verräth, muss man die grossen Fortschritte dieser Kunst anerkennen. Jede Ihrer Schriften bringt mir Lehrreiches; namentlich interessierten mich Ihre metrischen Beobachtungen. In Vidals Lebensgeschichte stimme ich Ihnen in allen wesentlichen Punkten bei und habe Ihnen noch besonders zu danken für die Nachsicht, mit welcher Sie meine Irrthümer berichtigen. Ueber einzelne Punkte oder Pünktchen in Ihren beiden früheren Schriften hätte ich Ihnen wohl einige Fragen vorzulegen, ich verspare dies aber auf gelegenere Zeit, besonders da ich künftigen Sommer, wenn nichts Hinderndes dazwischen kommt, mit Benutzung ihres Lesebuches Unterricht in provenzalischer Sprache geben werde. Jeder Freund dieser Sprache und Poesie wird meine Freude darüber theilen, dass Sie noch andre Dichter in dieser Art zu bearbeiten gedenken; nur aus solchen Monographien und Einzelausgaben wird sich am Ende ein würdiges Bild des provenzalischen Dichterlebens zusammensetzen lassen.

Gebe der Himmel, dass sich Ihre Aussichten auf die Professur der deutschen Litt. zu R[ostock] verwirklichen, wenn dies nicht bereits geschehen ist; ich denke mir, dass Sie dort mehr Musse finden werden, Ihre Studien zu verfolgen als in Nürnberg.

Mit wahrer Hochachtung nenne ich mich

Ihren ergebensten

Fr. Diez.

Anfang: Altra cóse est aúrier la peinture e altra cose est par le historie de la peinture ap'ndre quela cose seit ad aúrier etc. Zwei Monate später war ich selbst an Ort und Stelle, um sie zu sehen, konnte aber nicht dazu kommen, weil wer mich davon benachrichtigt hatte, verreist war. Mit Vergnügen erfuhr ich vorlängst von Delius, dass H. sich selbst nach Hildesheim begeben wird, um sie zu copieren, denn sie wird nicht verschickt. Ich habe soeben den 3. Band der 2. Ausgabe meiner Grammatik zu Ende geführt und werde Ihnen denselben ganz in der Kürze übersenden. Umgearbeitet ist er nicht, aber hier und da berichtigt und etwas erweitert. Ueberdies wäre eine neue Ausgabe des etymologischen Wörterbuches nöthig und ich muss nächstens daran gehen, wiewohl ich zu etymologischen Grübeleien gar nicht mehr recht aufgelegt bin. Leider ziehen sich meine Arbeiten bei meiner Ihnen bekannten Augenschwäche, die eher zu- als abgenommen hat, gar sehr in die Länge, so dass ich nie voraussagen kann, wann ich mit einem Gegenstande fertig werde. — Die Nachrichten über unsern Simrock lauten zwar günstiger, aber doch keineswegs befriedigend. Dass er künftiges Semester wieder zum Lesen kommen werde, daran ist wohl schwerlich zu denken.

Indem ich Sie bitte, mir Ihr Wohlwollen auch ferner zu erhalten, nenne ich mich mit grösster Hochachtung

Ihren ergebensten
Fr. Diez.

5.

Bonn, 28. Octbr. 66.

Hochgeehrter Herr und Freund!

Vorgestern Abend von einer Ferienreise heimgekehrt fand ich unter den mir zur Ansicht zugeschickten Büchern auch Ihre Chrestomathie. Von der Zueignung hatte mich Gaston Paris, der mich in Giessen besucht, schon in Kenntnis gesetzt. Aber noch habe ich dies für mich bestimmte Geschenk nicht gesehen, dessen Rolle bis jetzt noch der Begleitschein vertritt; denn gestern ist die Abholung vom Steueramte durch ein Miss-

verständnis nicht ausgerichtet worden und heute (Sonntag) das Bureau geschlossen. Ich kann aber den heutigen T nicht vorübergehen lassen, ohne Ihnen meinen innigsten D auszudrücken für dieses neue Zeichen Ihrer Freundschaft, d nur als solches kann ich es verstehen. Aber indem ich empfange, muss ich bedauern, dass ich nicht im Stande Ihnen meine Ergebenheit und meine Verehrung durch wenn auch bescheidene Gegengabe auszusprechen, da ich schw lich noch eine Schrift liefern werde, welcher ich Ihren Na vorzusetzen den Mut haben dürfte. Auch für andere treffli Zusendungen, womit Sie mich seit Jahren erfreut haben, spre ich Ihnen bei dieser Gelegenheit meinen Dank aus. Wohin Sich wenden auf romanischem oder deutschem Gebiete, mac Sie nur Beobachtungen u. Entdeckungen: das weiss alle W

Ich habe noch kaum einen Blick in das inhaltreiche W thun können. Besonders interessant war es mir, dass Sie alte Passion Christi zur Hälfte aufgenommen haben. Ich h nämlich schon im Juli d. J. eine neue Kritik derselben zu E geführt (denn ich arbeite langsam) und sie am Anfange S tember für das Jahrbuch von Lemcke eingesandt, in des 3. Heft sie erscheinen soll. Ihr Text würde mir ohne Zwe zu manchen Berichtigungen und Änderungen Anlass geben; fehlt mir indessen für jetzt an Lust, auf eine abgethane Sa wieder zurückzukommen. — Mit bestem Gruss

Ihr treu ergebener
Fr. Diez.

6.

Giessen, 20. Oct. 1867.

Hochgeehrter Freund!

Gleich nach Empfang Ihres lieben Briefes, der mich rich in Giessen traf, schrieb ich an Professor Lemcke, welcher se Übersiedelung hierher in diesem Monat noch nicht ausfüh wird, um ihn zu bitten, der philosophischen Fakultät zu M burg, oder wenn dies nicht gehen sollte, wenigstens priva einzelnen Mitgliedern derselben Ihre Berufung als eine im In

esse der Universität höchst wünschenswerthe ans Herz zu legen. Schon am folgenden Tag erhielt ich Antwort und Tags darauf besuchte er mich hier. Er war in der That von der Fakultät, der er nicht mehr angehörte, zu Vorschlägen in Betreff der Wiederbesetzung seiner Stelle bereits aufgefordert worden und erklärte sich mit mir ganz einverstanden, dass Sie und kein anderer (was sich von selbst versteht) primo loco genannt werden müssen. Leider sei der Erfolg zweifelhaft, da die Regierung auch den dasigen Lehrstuhl nur mit einem Extraordinarius besetzen zu wollen scheine, wie dies neuerdings in Halle und Berlin geschehen sei und auch in Breslau in Aussicht stehe. Ich werde Lemcke ersuchen, wenn die Vorschläge der Fakultät nach Berlin abgegangen sind und Ihr Name sich unter den vorgeschlagenen befindet, woran ich kaum zweifele, mich davon in Kenntnis zu setzen. Etwas anderes wäre es freilich, wenn der Minister vorher erklärt hätte, es könne nur von einem Extraordinariat die Rede sein. Daran glaube ich aber nicht, weil ich keinen Fall kenne, dass man eine ordentliche Professur in eine ausserordentl. verwandelt habe. Sind Sie unter den Genannten, so ist es meine Absicht, irgend einer einflussreichen Persönlichkeit im Ministerium des Cultus ihre Berufung als einen wahren Gewinn für Preussen dringend zu empfehlen. Sind Sie es nicht, so würde ich nicht wagen (was auch eine vergebliche Mühe wäre), dem Vorschlagsrecht der Universität entgegen zu treten. —

Ich ergreife mit Vergnügen diese Gelegenheit, Ihnen für die gütige, wenn auch unverdiente Zueignung meinen nochmaligen innigen Dank auszusprechen. Ich hatte das ausgezeichnete Werk mit hierher genommen, um es von Anfang bis zu Ende durchzustudieren, nachdem ich bis jetzt nur einzelne Stücke darin gelesen hatte. Zufälliger Weise aber traf ich auf hiesiger Bibliothek mehrere in Bonn fehlende Bücher, die es mir ratsam schien vor allen Dingen durchzuarbeiten, da sie mir ein andermal vielleicht nicht so unbedingt zu Gebote stehen möchten. Diese Beschäftigung füllte denn diesmal, einige Ausflüge abgerechnet, meine ganze hiesige Zeit aus. —

Der zweiten Ausgabe des provenzalischen Lesebuchs sehe

ich mit Freuden entgegen und danke Ihnen schon jetzt
deren gütige, von mir nie zu vergeltende Zusendung. M
Zuhörer haben sich letzten Sommer erbärmlich behelfen mü
da es durchaus an Exemplaren fehlte. Ich bin begierig
sehen, wie Sie, als der grösste Kenner dieser schönen Spra
nach Verlauf vieler Jahre über manche Textstellen und W
bedeutungen urtheilen werden. Aus Ihren Äusserungen schl
ich, dass diese Ausgabe nicht bedeutend theurer ausfallen
als die erste, was für den academischen Gebrauch nicht
wichtig ist. Mit inniger Verehrung, wie immer,

der Ihrige
F. Diez.

7.

Bonn, 1. Dec. 6

Lieber Freund!

Ich hatte eben Ihren letzten Brief zu Ende gelesen, da
Böcking, der mich jährlich nur etwa einmal besucht, ins Zim
Ich hielt dies für ein gutes Omen. Er erklärte mir aber,
er *nicht* an Haupt schreiben werde, weil er überzeugt sei,
es eher schade als helfe; es könne sein, dass ich mehr
richte als er. Ich bezweifle dies nun zwar, bin aber doch
schlossen, einige Zeilen an Ihn zu richten. Aber was w
ich sagen können? Ihre ausgezeichnete Stellung in der r
nischen Philologie kennt er, denn ich selbst habe ihm ei
davon gesprochen: später wird er sich auch auf anderem W
davon überzeugt haben. Ihre germanische Seite dürfte ich
nicht oder nur leise berühren: darüber wird er mir kein Ur
zugestehen, worin er auch Recht hat. Berufe ich mich
das Präsentationsrecht der Facultät, was jeder Professo
Ehren halten muss, so kann er mir erwiedern, dass dem Mir
die Wahl unter den Candidaten zustehe, dass er nicht ar
erste Candidatur gebunden sei. Es bleibt mir nichts i
als nochmals auf Ihre ehrenvolle Stelle in der Wissens
zurückzukommen und die Erfüllung Ihres Wunsches, etwa
Hindeutung auf das Klima, als meinen eigenen Wunsch

bezeichnen. Von dem in Ihrem ersten Schreiben (8. Oct.) ausgesprochenen Verzicht auf Ihre germanistische Lehrthätigkeit in der neuen Stellung mache ich keinen Gebrauch, das wäre zu viel, übrigens auch gegen den Wunsch der Marburger Facultät.

Was die übrigen Ihre Angelegenheit betr. Facta belangt, so fand ich nach meiner Rückkehr hierselbst einen Brief von Professor Schmidt in Marburg, der mich ersuchte, geeignete Persönlichkeiten zu nennen. Ich nannte, wie sich versteht, keinen andern Namen als den Ihrigen und gab die nöthigen Erläuterungen. Meine Empfehlung war dringend und hat sichere Wirkung gethan, um so mehr als Lemcke mit mir übereinstimmte. Der Mann, an den ich sodann schrieb, ist Geh. Rath Olshausen in Berlin, der einzige unter den höheren Beamten daselbst, an den ich, ohne unbescheiden zu sein, mich wenden konnte, denn ich kenne ihn persönlich, d. h. er hat mich hier einigemal besucht. Auch dieser Brief war dringend, und ich möchte fast glauben, dass er Eindruck machen könnte. Doch kann ich nicht verschweigen, dass meine Hoffnungen nicht sehr kühn sind. Die Fakultät hat, so viel ich weiss, noch zwei junge Männer vorgeschlagen, die, als Extraordinarien, sich mit einem geringeren Gehalte begnügen würden. Wer weiss, ob der Geldpunkt nicht am Ende den Ausschlag geben könnte.

Ihr herrliches Werk habe ich erhalten und sage Ihnen meinen innigen Dank dafür. Künftigen Sommer, für welchen ich wieder provenzalische Sprache angekündigt habe, werde ich es näher kennen lernen, worauf ich mich freue.

In treuer Ergebenheit

der Ihrige
F. Diez.

Hier schalte ich das in Brief 7 erwähnte, an Prof. L. Schmidt gerichtete Gutachten ein, dessen Original in den Akten der Marburger philosophischen Fakultät aufbewahrt wird.

Nr. 106
P. O. P.

Bonn, d. 30. Oct. 18

Hochgeehrter Herr College!

Etwas spät hieher zurückgekehrt von einer Ferienreise
ich Ihr die Wiederbesetzung des Lehrstuhles für moderne P
logie betreffendes Schreiben. Ich kann die Frage, mit we
Sie mich beehrt haben, damit beantworten, dass ich den Na
eines Mannes nenne, der von allen Fachgenossen in
Rücksicht als einer der ersten anerkannt ist, Karl Ba
ordentl. Professor zu Rostock. Ich weiss, dass er dieser
gerne mit Marburg vertauschen würde. Prof. Bartsch
in allen Zweigen des Faches hervorragende Leistungen
zeigen, in der Grammatik, Metrik, Textkritik: sein Pierre
z. B. (erschienen 1857) gehört zu den trefflichsten Ausg
irgend eines altromanischen Dichters. Seine Forschunge
dem Gebiete der betreffenden Litteraturgeschichte (mei
dem Jahrb. für roman. und engl. Litt.) liefern überall
Resultate und empfehlen sich auch durch feines ästheti
Urtheil. Bemerkenswerth ist ferner, dass er seine altfranzös
Chrestomathie, vermuthlich auch seine mir noch nicht
kommene zweite Ausgabe des prov. Lesebuches (beide W
grossentheils aus Hss. geschöpft) in französischer Sprache
gefasst hat: es lässt sich also wohl annehmen, dass er
französischen Stiles mächtig ist. Auch auf seine frucht
Thätigkeit auf dem Gebiete altdeutscher Litteratur dürfte
gewiesen werden, doch ist es meine Sache nicht, darübe
urtheilen. Dass er des Englischen mächtig sei, lässt sich
einem Manne, der Romanisch und Altdeutsch gründlich
steht, kaum bezweifeln. Prof. Delius habe ich nicht gesproc
hoffe aber, dass er, im Falle ihm Bartschs Wunsch bek
geworden, dasselbe Urtheil aussprechen wird oder ausgespro
hat, wie ich. Soviel ich gehört habe (Sicheres weiss ich n
darüber), bezieht B. denselben oder ungefähr denselben Ge
den Prof. Lemcke in Marburg bezogen hat. Hochachtungs
empfiehlt sich Ihnen

ergebenster

An Profe

Trotz des vorstehenden Gutachtens wurden im letzten Augenblick (aus den Akten ergiebt sich nicht worauf hin) noch die beiden Privatdocenten Dr. ten Brink in Münster und der völlig unbefähigte Dr. Treitz in Bonn an letzter Stelle von der Fakultät in Vorschlag gebracht und letzterer alsbald von der Regierung als ordentlicher Professor berufen. Er wurde jedoch, als er eben in Marburg eingetroffen war, von einer unheilbaren Geisteskrankheit befallen, deren Spuren schon in Bonn den Studierenden aufgefallen waren, und starb bereits 1869 in einer Irrenanstalt.

8.

Bonn, 9. Febr. 68.

Theurer Freund!

Herzlichen Dank für Ihren Neujahrsgruss und volle Erwiederung desselben! Möge der Himmel unsere Bemühungen mit bestem Erfolge krönen! Die Aussichten scheinen mir freilich nicht günstig, doch ist alles möglich. Gleich nach Empfang Ihres letzten oder eigentlich vorletzten Briefes (den ich bereits beantwortet habe) schrieb ich an Haupt in sehr vorsichtiger, aber angelegentlichen Weise, und bat ihn um Unterstützung Ihrer Angelegenheit bei Olshausen (von dem doch als vortragendem Rath im Ministerium am Ende alles abhängt), habe aber keine Antwort erhalten. Nicht lange vorher, etwa 10—12 Tage, hatte Böcking mit meiner Zustimmung um seine Photographie für mich gebeten; sie war ihm (von seiner Tochter, glaube ich) zugesagt worden, ist aber nicht angekommen. Ich habe also wohl guten Grund, ihn für verstimmt zu halten. Lemcke, der mir am 2. d. M. schrieb, wusste nichts Neues, aber von allerhand Intriguen, die gegen Sie in Berlin im Gange seien, wusste er gleichfalls. Eine Resolution wird doch wohl bald erfolgen, denn wir rücken schon auf das Ende des Semesters los und eine Wiederbesetzung der Stelle ist, schon wegen der Examina, unumgänglich. — Dieses Semester ist für mich sehr ungünstig ausgefallen, da ich schon seit Mitte December einen heftigen Katarrh habe, um deswillen ich neulich 14 Tage aussetzen musste, und jetzt in die Universität zu *fahren* genötigt bin. — Mit herzlichem Gruss Ihr

Fr. Diez.

9.

Bonn, 20. Febr. 6

Vorgestern, verehrter Freund, erhielt ich ein amtlich
fidentielles Schreiben aus der philosophischen Facultät zu W
burg, worin ich ersucht ward, einige Persönlichkeiten zu ner
die ich für geeignet halte, eine Professur entweder für r
nische und deutsche Philologie zugleich, oder auch für r
nische allein, in würdiger Weise zu vertreten (es versteht
an dortiger Universität). Hierbei ist Ihr Name, in Bezie
auf die doppelte Professur, schon ausgesprochen worden.
Sie nun geneigt, auf die Sache einzugehen, so werde ich
Vocation, wie sich von selbst versteht, dringend empfe
Rath geben kann ich nicht, da ich Würzburg nicht k
Ich bemerke noch, dass die Sache ungewiss genug ist, d
wie der Brief sagt, wahrscheinlich ist, dass sich die Fa
für die Trennung beider Professuren entscheiden wird. Als
würden ohne Zweifel auch die Gehälter geschmälert w
(die Folgerung ist von mir).

Um baldige Antwort bittet

Ihr F. Diez

10.

Bonn, 3. Mai

Lieber Freund! (wollen wir nicht das »sehr verehrt, l
verehrt« abschaffen?) Herzlichen Dank für die schöne Ph
graphie, die ich vor mehreren Tagen d. h. nach meiner R
kehr von Giessen vorfand, und um welche ich übrigens
Begriffe war zu bitten. Wenn ich Ihnen die meinige beilieg
übersende, so weiss ich sehr wohl, dass Sie einen ungleic
Tausch thun, aber wie kann ich anders?

Das Endergebnis der Marburger Angelegenheit wird
überrascht haben, wie es auch mich überascht hat. Der
sammenhang der Sache ist mir unbekann

Sie fragen, ob ich eine gründ
ital. Rhythmik. Ich muss leider
Nein erklärt sich vor alle

an Büchern dieses Faches. Wer könnte Ihnen aber bessere Auskunft geben als Mussafia? Nur ist er gegenwärtig, wie ich gehört habe, leidend und diesem Umstande schreibe ich es zu, dass er ein vor 2—3 Monaten von mir an ihn abgegangenes Briefchen nicht beantwortet hat. Ihrem Werke über provenzal. Rhythmik sehe ich, wie alle unsere Fachgenossen, mit grossem Interesse entgegen. Herzlich grüsst

Ihr F. Diez.

11.

Bonn, 21. Dec. 69.

Lieber und verehrter Freund!

Als ich vor einigen Tagen das von Ihnen empfangene herrliche Geschenk zum Buchbinder schicken wollte, bemerkte ich erst zu meiner Überraschung, dass ein Brief von Ihnen darin lag, für dessen verspätete Beantwortung ich nun um gütige Entschuldigung bitten muss. Herzlichen Dank nun für dieses Werk sowohl wie für die heil. Agnes, die mir Lemcke in Ihrem Auftrag überbrachte. Das Studium derselben muss ich leider noch einige Monate hinausschieben. Ich habe nämlich, um fertig zu werden, mir fest vorgesetzt, nichts Neues zu lesen, sei es auch was es wolle, bis der 1. Band der Roman. Gramm. sowie das ganze Wörterbuch von neuem gedruckt vor mir läge, was wohl frühestens Ende April geschehen könnte. Von jedem der beiden Bücher ist nun der 1. Band fertig und ich werde Ihnen beide Bände auf dem Wege des Buchhandels demnächst zugehen lassen, wobei sich mir auch diesmal der Gedanke aufdrängt: »So wenig für so viel«. Ich habe mich bemüht, etwas für die neuen Ausgaben zu thun, allein im ganzen ist es nicht genügend. Die Zeit war zu kurz.

Treitzens frühzeitiger Tod wird Sie, wie alle Welt, überrascht haben. Sein Arzt hatte diesen Ausgang seiner Geistesstörung vorausgesehen und vorausgesagt. Unglücklicherweise hatte er vorher noch einen Bauplatz gekauft und ein Haus zu bauen angefangen, wodurch seine Ältern einen für ihre Lage nicht unbeträchtlichen Verlust erlitten haben. Sein Nachfolger

ist, wie Sie wissen werden, Dr. Ten Brink, bisher Privatdoc
in Münster, jetzt Ordinarius mit einem Gehalt von 800 Thale
nicht wenig für einen jungen Mann, der kaum angefangen h
Auch Sie sind damals von der Marburger Facultät vorgeschlag
worden, aber wie ein Mitglied derselben an mich schrieb, f
ohne Aussicht auf Erfolg, theils »wegen des Geldpunktes, th
wegen einer gewissen Missliebigkeit in Berlin*)«. Als ich neul
(Anfang September) nach Giessen kam, erfuhr ich, dass Tob
die Stelle erhalten werde, dieser selbst aber versicherte, er ha
keinen Schritt dafür gethan, wobei er hauptsächlich in Erwägu
gezogen habe, dass er der englischen Sprache nicht in d
Grade mächtig sei, wie dies dort verlangt werde.

Mit den besten Wünschen für Ihr ferneres Wohlsein

der Ihrige

Fr. Diez.

*) Worte von Prof. L. Schmidt, welcher sich auch damals an D
wegen Vorschlägen gewandt hatte. Diez sprach sich unter dem 17. J
1869 in seiner Antwort, »da Prof. Bartsch in Berlin einflussreiche Geg
zu haben scheint, übrigens auch die Mittel Ihrer Universität zu sei
Anstellung nicht ausreichen würden«, nunmehr für die Berufung ten Bri
aus (vgl. P. O. P. 1869 zu Nr. 56 der philos. Fakultät in Marburg).

12.

Bonn, 9. Febr. 70.

Lieber Freund, nur einige Zeilen im buchstäblichen Si
des Wortes. Die Freiexemplare von Grammatik und Wört
buch Bd. I liegen schon seit geraumer Zeit ruhig da, müs
aber jetzt fort in die Welt. Buchhändler Weber hiersel
wird den ersten Band der Gramm. an Sie besorgen, den 1.
Wörterbuchs erlaube ich mir bis zum vollendeten Druck
zweiten für Sie zurückzulegen. Dies ist Alles! In treuer
gebenheit, wie immer, der

Ihrige

F. Z.

13. (Karte.)

Einstweilen herzlichen Dank für den lieben Brief.

4. Jan. (1871).

Fr. Diez.

11.

Theurer Freund!

Herzlichen Dank für Ihr freundschaftliches Schreiben! Leider muss ich bemerken, dass mein Ausflug nach Giessen und mein Abstecher nach Heidelberg etwas unsicher geworden sind, da ich seit mehreren Tagen mit einem lästigen Unwohlsein (astmathischer Natur) behaftet bin. Doch halte ich es für möglich, die kleine Reise, welche für mich ein Bedürfnis geworden, auszuführen, und in diesem Falle werde ich mich möglichst nach Ihrem Briefe richten.

Herzlichen Glückwunsch zu Ihrer Versetzung in das schöne Heidelberg. Hoffentlich wird diese Ihren gerechten Wunsch vollständig befriedigen.

In den letzten Wochen habe ich mit grossem Vergnügen und grosser Belehrung Ihre »Altfranzösische Romanzen und Pastourellen« gelesen und benutzt — eine neue herrliche Frucht Ihres unermüdeten Geistes. In verehrungsvoller Freundschaft

Bonn, 20. Sept. 71. der Ihrige

F. Diez.

15.

Theuerster Freund!

Nochmals drücke ich mein Bedauern aus, dass ungünstige Zufälle, schlechtes Wetter und mehrtägiges Unwohlsein von meiner Seite unsere Zusammenkunft durchkreuzt haben. Auch auf meinen Ausflug nach Giessen habe ich verzichten müssen.

Nicht wenig hat mich die Kunde von einem neuen Produkt Ihrer vielseitigen und ruhmvollen Thätigkeit überrascht. Seit dem Erscheinen meiner Schriften über provenzalische Litteratur

hat sich vieles ereignet, was ein solches Werk von Ihrer Ha
höchst wünschenswerth macht. Vor etwa anderthalb Jahr
erhielt ich vom Buchhändler Hirzel die Aufforderung, in sein
Verlage eine neue Ausgabe meiner erwähnten Schriften a
zuarbeiten, was ich aber als ein für mich zu mühsames Gesch
ablehnen musste, und dabei ist es geblieben.

Der 2. Band meiner Grammatik (3. Ausg.) ist vor et
14 Tagen bis 3 Wochen erschienen, was ich erst vor einig
Tagen erfahren habe. Weber wird Ihnen nun baldigst
Exemplar in meinem Namen übersenden, welches ich Ihr
nachsichtigen Urtheile empfehle.

Was meine Vorlesungen betrifft, so ist es jetzt das dri
Semester, das ich in meiner Wohnung zu lesen genötigt b
da ich wegen meiner rheumatischen Anlage den Hin- u
Herweg nach und von der Universität zurückzulegen nicht w
im Stande bin, was der Zahl meiner Zuhörer einigermas
schadet. Ich habe in der Geschichte der roman. Sprachen
jetzt 7 Zuhörer, in der gothischen Grammatik 5. Im vorig
Semester hatte ich in der althochd. Grammatik 9, in
provenz. Sprache und Litteratur (mit Zugrundelegung Ih
Chrestomathie) 11. Sie sehen, dass ich mich fort und fort
dem Altdeutschen abgebe; es ist mir ein Bedürfnis geword

Mögen Sie sich in Ihrer neuen Heimath recht wohl fühl
In treuer Ergebenheit

Bonn, 11. Nov. 71. der Ihrige
F. Diez.

16.

Herzlichen Dank für den liebenswürdigen Brief! — Me
näheren Freunde bitte ich, in meiner gegenwärtigen Bri
Bedrängnis mit einer lakonischen Antwort fürlieb zu nehm

Bonn, 12. Jan. 1872.

Fr. Diez.

17.

Theuerster Freund!

Mit Freuden werde ich Sie bei mir empfangen, bedauere nur, Sie nicht beherbergen zu können, da wir seit einer Wohnungsveränderung in hohem Grade eingeschränkt sind, was leider nicht zu ändern war. Wir wohnen gegenwärtig Weberstrasse 15.

14./4. 74. Ihr

Fr. Diez.

18.

Bonn, 7. Juni 74.

Theuerster Freund!

Ich freue mich, endlich wieder einmal Gelegenheit zu haben, Ihre zahlreichen, höchst werthvollen Zusendungen an mich wenigstens einigermassen zu erwiedern. Da ich mich aber durchaus nicht auf praktische Dinge verstehe, so wollte ich meinen Verleger ersuchen, die Verpackung und Zusendung zu übernehmen, wozu ich ihm ein Exemplar der 3. Ausgabe zusenden würde. Gestern ward ich durch Regen am Ausgehen gehindert und heute haben wir Sonntag, morgen aber soll es geschehen. Verzeihen Sie die späte Antwort, es ist ein unüberwindlicher Fehler von mir! Herzlichen Gruss von meiner Schwester! Der Ihrige

F. Diez.

Bitte mich gelegentlich mit zwei Zeilen von dem Empfang des Packets in Kenntnis zu setzen.

V.

Zwei Dankschreiben von Diez

an die Göttingische Gesellschaft der Wissenschaften.

Kollege Stimming hatte die Freundlichkeit, mir von nachstehenden Dankschreiben, deren Originale sich jetzt auf der Göttinger Universitäts-Bibliothek im Cod. mscr. hist. lit. 116 Bd. IV Nr. 115 und Bd. V Nr. 2 befinden, Abschrift zugehen zu lassen. Vgl. Erinnerungsworte S. 15 unter 12.

1.

Hochgeehrtester Herr!

Indem ich Ihnen den Empfang des Diploms, wodurch die Königl. Societät der Wissenschaften zu Göttingen mich zu ihrem Mitgliede zu ernennen die Güte gehabt, ergebenst anzeige, ersuche ich Sie zugleich, dieser hochachtbaren Gesellschaft meinen innigsten Dank für eine Auszeichnung, deren Werth ich in seiner vollen Bedeutung zu würdigen weiss, ausdrücken zu wollen. Mit ausgezeichneter Hochachtung habe ich die Ehre mich zu nennen

Ew. Hochwohlgeboren

Bonn, 20. December 1864. ergebensten

Dr. Friedr. Diez.

2*).

Die Königliche Societät der Wissenschaften zu Göttingen, welcher ich seit einer Reihe von Jahren anzugehören die Ehre habe, hat in ihrem Schreiben vom 28. December 1871 aus Anlass meines fünfzigjährigen Doctorjubiläums einen Glückwunsch an mich zu erlassen die Güte gehabt. Für diese wohlwollende Aufmerksamkeit von Seiten einer hochachtbaren Gesellschaft gelehrter Männer fühle ich mich zu innigem Danke verpflichtet, den ich hiermit auszusprechen nicht verfehle. Mögen mir dieselben ihre freundliche Gesinnung bewahren, wie ich Ihnen meine Verehrung und meine Ergebenheit bewahre!

Bonn, 16. Januar 1872.

Professor Dr. Friedrich Diez.

*) Die 7 ersten Zeilen dieses Briefes sind auf Bleistiftlinien geschrieben, die beiden letzten, für welche diese fehlen, sind daher nicht parallel.

VI.

Nachträge zu Diez' Briefen

an A. Keller, A. Ebert, A. Mussafia abgedruckt in d
Erinnerungsworten an Fr. Diez, Marburg 1883, S. 89 ff.

Br. 4 an A. Keller.

Hochverehrter Herr!

Durch ein Versehen, für das ich um Vergebung bit
muss, hatte ich den beiliegenden Brief [Nr. 3], der durch E
schluss bis Frankfurt gehen sollte, beizufügen vergessen. Soeb
finde ich ihn und sende Ihnen denselben direct zu. Ich ergre
diese Gelegenheit, Ihnen für die drei höchst erfreulichen Schrif
(Marienleben, Berguedan, Marcabrus) meinen herzlichsten Da
auszusprechen. Leider bin ich nicht im Stande, die schön
Geschenke auch nur einigermassen zu vergelten. Mit wah
Verehrung der Ihrige

Bonn, d. 28. Nov. 49. Fr. Diez.

Br. 2 an Ebert.

Bonn, d. 22. Jan. 59

Hochverehrter Herr!

Ich erlaube mir die Anfrage, ob Sie eine kleine Anze
von Conr. Hofmanns Entdeckung »Ein altprovenzal. Pro
denkmal« (Bayr. gel. Anzeig. Juli 58) von mir in Ihr Jahrbu
aufzunehmen geneigt wären? Sie wird 4 Seiten nicht übe
steigen.

Zu dem [illegible]igen Anfang [illegible]itschrift wünsche ic
Ihnen Glück [illegible] den darin [illegible]n Abhandlungen ha

mich, aufrichtig gestanden, die Ihrige am meisten angezogen; der Gegenstand war mir immer von hohem Interesse.

Ich hatte mir vorgenommen, Sie den verwichenen Herbst von Giessen aus zu besuchen; ich bin aber diesmal nicht nach Giessen gekommen. Vielleicht künftige Ostern!

Mit wahrer Hochachtung

Ihr ergebenster
Fr. Diez.

Br. 3 an Ebert.

Bonn, 17. Mz. 59.

Hochverehrter Herr!

Ich sende Ihnen hiermit die bewusste Anzeige zu gefälliger gelegentlicher Einschaltung in Ihre Zeitschrift. Das zweite Heft enthält recht viel Schönes, doch habe ich für jetzt es nur flüchtig ansehen können.

Diesmal werde ich in den Osterferien jedenfalls auf mehrere Tage nach Giessen gehen und Ihnen alsdann auch einen Besuch in Marburg machen, auf den ich mich recht sehr freue. Zuvor aber werde ich von dort aus anfragen, ob Sie anwesend sind. Meiner Rechnung nach werde ich die Charwoche daselbst zubringen.

Mit wahrer Hochachtung

Ihr ergebenster
Fr. Diez.

Br. 2 an A. Mussafia.

Bonn, 14./2. 70.

Hochverehrter Freund!

Vor einigen Tagen habe ich dem hiesigen Buchhändler Weber ein Exemplar des 1. Bandes der roman. Grammatik 3. Ausg. übergeben, um denselben an Sie zu besorgen. Dieser 1. Band ist schon seit beinahe drei Monaten fertig, ich habe aber aus Mangel an Zeit bis jetzt versäumt, die für meine Freunde bestimmten Exemplare zu versenden und bitte deshalb

VII.

Ergänzungen zu den Erinnerungsworten

an Friedrich Diez. Marburg 1883.

S. 2. Diez' Vater Friedrich Jakob, geboren am 15. 5. 1761, gestorben am 15. 2. 1846, war Regierungssekretär (nicht Gerichtssekretär), Diez' Mutter Katharina, geborene Richter, starb am 22. 10. 1841. Sie hatte zehn Kindern das Leben geschenkt, unter denen unser Diez das dritte war.

Diez' Schwester Karoline, welche ihm seit 1866 bis zu seinem Tode den Haushalt führte, war 1804 geboren und starb am 13. 3. 1883 in Giessen, im Hause des 1888 gleichfalls verstorbenen Geh. Baurathes Holzapfel, ihres Neffen, in dessen Familie auch Diez selbst oft seine Ferien verbracht hatte.

S. 3. Dass Diez das Winter-Semester 1816—1817 in Göttingen verbrachte, geht hervor 1) aus dem Eintrag in der Göttinger Universitätsmatrikel vom 16. Nov. 1816 (dessen Abschrift ich Kollege Stimming verdanke): »Nr. 307 Friederich Diez [Sohn des] Kommissionsrath Diez zu Giessen [aus] Giessen, Studium: Philosophie, kommt von der Universität Giessen«, 2) aus nachstehender, auch sonst interessanter Urkunde, deren Besitz ich der Güte des derzeitigen Besitzers des Diezhauses verdanke:

Ich Endesunterschriebener Commissions-Rath Dietz urkunde und bekenne hiermit, dass der Herr Amtmann Meyer Wohlgeb. dahier mir die Summe von Siebenhundert Gulden baar vorgeschossen hat, welches Capital ich mit Sechs Gulden vom Hundert jährlich zu verzinssen verspreche.

Damit nun der Herr Gläubiger wegen dieses Vorschusses hinlänglich gesichert ist, so werden demselben von denjenigen Tausend Gulden, welche mein verstorbener Bruder, Jeremias Dietz, meinem ältesten Sohne, Friedrich Dietz, in seinem hinter-

[illegible] Testament legirt hat, Sieben Hundert Gulden, w[illegible] [illegible] Drey Hundert Gulden zur Sicherheit der Zin[illegible] [illegible] cediert, wobey [illegible] Verhältniss d[illegible] [illegible] verpflichtet zu seyn Folgendes bemerkt wird:

[illegible] Legat von 1000 fl. ist zwar meinem Sohne na[illegible] [illegible] Tode meines Bruders eigenthümlich zugefallen, es h[illegible] [illegible] aber die Frau Geheime Hofräthin Hess lebenslängli[illegible] nach dem Testament zu benutzen.

2 Sollen diese 700 fl. zum Besten meines Sohnes, um sei[illegible] Studien in Göttingen fortzusetzen und nachher die Doct[illegible] Würde anzunehmen, verwendet werden.

Nach dieser vorausgeschickten Bemerkung erkläre i[illegible] Friedrich Dietz, dass ich in diese Cession als Eigenthümer d[illegible] mir legirten 1000 fl. einwillige, indem [illegible] 700 fl. zu d[illegible] erwähnten Behuf verwendet werden sollen und müssen, w[illegible] ohne solche der vorhabende Zweck nicht erreicht werden kann.

Zu mehrerer Bekräftigung ist dieser Schuldschein u[illegible] Cessions-Urkunde von den benannten [illegible] R[illegible] von Mettingh, Geheime Hofräthin Hess, [illegible] D[illegible] und dessen Sohne, Friedrich Dietz, [illegible] worden.

So geschehen Giessen den 10. und Göttingen [illegible] 18[illegible]

Dietz — F. Dietz*) [illegible] stud.

Commissions-Rath

Der in vorstehender Urkunde erwähnte Stiefonkel unse[illegible] Diez, Johann Christian Jeremias Dietz (geb. 16. 4. 1763), w[illegible] der jüngste Sohn seines Grossvaters, des Magisters, Stadtpfarr[illegible] und ausserordentlichen Professors an der Univ. Giessen, Joha[illegible] Christian Dietz (geb. 1. 11. 1719), und zwar das einzige Ki[illegible] aus dessen zweiter Ehe mit Johanna Elisabeth Hert. — D[illegible] Urgrossvater war nach einem mir vorliegenden Familienstam[illegible]

*) Die Namens-Unterschrift mit *tz* ist hier offenbar nur der in ein[illegible] derartigen Dokumente erforderlichen Gleichmässigkeit beider Name[illegible] formen zu verdanken. In der **Göttinger** Matrikel ist bereits Diez [illegible] schrieben, ebenso auf dem Titel **der Altspanischen** Romanzen von 18[illegible] **Der Eintrag** in der Giessener **Martrikel** 1811 zeigt allerdings noch **Dietz** (S. [illegible]ungsworte S. 3 u. [illegible])

baum der ungefähr 1689 geborene Pfarrer von Dauernheim, Johann Heinrich Dietz, welcher im 91. Lebens- und 65. Amtsjahr starb. Er wiederum war der Sohn des ungefähr 1652 geborenen Kirchenvorstehers und Kollektors der geistlichen Gefälle zu Arnsheim Johann Dietz. Höher hinauf lassen sich die Vorfahren nicht verfolgen.

S. 4. Der Vater von Diez' Braut, Prof. Bernd, wohnte im Gudenauergässchen 471 (nicht: Judengässchen). Die Verlobung fand am 9. Juni 1832 statt. Die spätere Ehe von Rosa Bernd mit dem Pfarrer Rindfleisch war keine allzu glückliche und nach Angabe ihrer Schwester hat Frau R. in späteren Jahren es lebhaft bedauert, dass sie sich in Diez' ernstes Wesen nicht habe finden können. Diez selbst hat ihr daraus keinen Vorwurf gemacht und, wie mir ihre Schwester versicherte, auch weiter mit der Berndschen Familie auf freundschaftlichem Fusse gelebt. Als sich Rosa mit Pfarrer Rindfleisch verlobte, hat er, nach Erinnerung seiner Giessener Verwandten, die launige Aeusserung gethan: »Nun, da macht ja Fräulein Bernd eine recht nahrhafte Parthie«. Die Stickerei, deren Z. 2 des Gedichtes »Zum Geburtstag« gedacht wird, bestand nach Angabe der Schwester der Braut aus einer Tasche mit einem daraufgestickten Troubadour.

S. 5. Das auf Diez bezügliche Aktenmaterial der Universiät Bonn wird Prof. W. Förster in dem Festprogramm zur Bonner Diezfeier vollständig mittheilen. Aehnlich wird auch Professor D. Behrens im Ludwigs-Programm der Universität Giessen zusammenstellen, was er in Darmstadt, Giessen und sonstwo an auf Diez bezüglichen Nachrichten aufgefunden hat.

S. 7. Dass Diez auch nach Turin und Mailand gekommen ist, wurde mir von Geh. Baurath Holzapfel ausdrücklich bestätigt. Er erinnerte sich noch eines drolligen Erlebnisses, das Diez in Turin passiert war. Als Diez nämlich mit seiner Schwester ein dortiges Café besuchte, fiel ihm auf, dass ganz in seiner Nähe ein auffallend ähnliches Paar Platz genommen hatte und sich auch genau dieselben Getränke wie er und seine Schwester serviren liess. Erst nach einer ganzen Weile wurde er gewahr, dass sich hinter ihm Spiegelscheiben befanden. Diez hatte

bekanntlich sehr schwache Augen und gehörte darum, wie sich mir gegenüber scherzweise ausdrückte, in seiner Wohnu »zu den Dunkelmännern«, d. h. die Vorhänge seines Zimme waren immer sorgfältig zugezogen. — Reisen nach Frankfurt u Darmstadt werden in Brief 4 an Ebert, ebenda auch die »üblich in das Elsass, erwähnt. Auf letzterer besuchte er offenb seinen Bruder Eduard, der in Westhofen bei Strassburg Arzt lebte, und in Strassburg selbst die Familie des Pfarr Joh. Mich. Lobstein, dessen Frau Henriette Christiane Charlo eine weitere Schwester seines Vaters war.

eb. Im letzten Jahr vor seinem Tode war Diez schon s gebrechlich geworden. So schreibt Prof. K. G. Andresen a Bonn im Februar 1876 an Professor Weigand in Giessen: »Un alter Prof. Diez schleppt sich mühsam fort, Vorlesungen h er diesen Winter nicht, wird auch so leicht nicht wieder da gelangen« und über seine letzten Tage schreibt Weigand L. Diefenbach am 5. 6. 1876: »Diez hat fünf Tage mit d Tode gerungen. Sein Tod, der schon längere Zeit zu erwart stand, hat mich doch tief ergriffen. Ich kannte ihn seit 18 persönlich, später verband uns die Wissenschaft näher. S Wörterbuch sah ich Schritt für Schritt erstehen, und das h mir immer besondere Freude gemacht; manchen Artikel hab wir während seines Hierseins in den Ferien besprochen. seinem nächsten Geburtstage nach seinem Jubiläum hatten il Bürgermeister und Stadtvorstand Giessens das Diplom als Ehre bürger der Stadt übersandt und das schien ihm besond Freude gemacht zu haben.«

S. 10. Diez' Gutachten vom 30. 10. 1868 und 17. 7. 18 aus Anlass der Wiederbesetzung der Marburger Professur f romanische Philologie habe ich vorstehend S. 28 u. 33 mitgethei

S. 14. Den bairischen Maximiliansorden hat Diez offenb auf Veranlassung von E. Geibel erhalten, der dazu wieder durch Ferdinand Wolf angeregt war. Vgl. deswegen die beid von mir in den Frankfurter Neuphilologischen Beiträgen Fran furt 1887 S. 46 ff. mitgetheilten höchst interessanten Briefe v 20. 9. und 3. 10. (nicht 30 1855. Hier mögen die betr fenden Stellen daraus Platz

1) Aus F. Wolfs Brief.

»Wir haben Ihrem Namen noch den Jakob Grimm's beigesellt, weil er der erste in seiner Silva de romances viejos den Weg gezeigt hat, den wir nun bei unserer Sammlung eingeschlagen. Sonst hätten wir — bei aller Verehrung für die grossen Verdienste Grimm's in anderen Gebieten — allerdings die Pflicht gehabt, Ihnen den grössten Kenner romanischer Sprachen und Literaturen unter uns, Herrn Professor Diez in Bonn, beizugesellen, einen Mann, der in der That das für die lateinischen Töchtersprachen ist, was J. Grimm für die germanischen, ja ich möchte sagen, dass er bei gleicher Gründlichkeit, Tiefe und umfassendem Wissen, noch mehr Klarheit, Durchsichtigkeit und philologische Schärfe in seinem Meisterwerke, der Grammatik der romanischen Sprachen, bewiesen hat, und nehme ich keinen Anstand zu behaupten, dass er durch sein Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen geradezu mustergiltig geworden ist, und hierin sich noch viel freier von allen Hypothesen und gesuchten Analogien gehalten hat, als selbst der Altmeister Grimm. Sie werden Sich mit mir freuen zu vernehmen, dass von seiner Grammatik eben eine neue Auflage unter der Presse ist, und wir können in der That stolz auf das Werk sein, um das uns alle romanischen Nationen zu beneiden haben.«

2) Aus E. Geibel's Brief.

»Ganz besonders habe ich Ihnen noch für Ihre Mittheilungen über den trefflichen Diez zu danken, an dessen grossen Verdiensten unsere Zeit, die ja leider Alles, welches nicht entweder zu den exakten Wissenschaften oder zur strengen augenblicklich nutzbaren Fachgelehrsamkeit gehört, als wenig fruchtbar zu betrachten pflegt, mit wahrhaft sträflicher Kälte vorübergegangen ist. Umsomehr würde ich mich glücklich schätzen, wenn es mir gelingen sollte, auf Ihre Autorität gestützt eine öffentliche Anerkennung für den verehrten Mann zu veranlassen. Da jedoch der Erfolg sehr ungewiss ist und namentlich der Zeitpunkt des Gelingens sich in keiner Weise bestimmen lässt, so darf ich diese ganze Angelegenheit wohl Ihrer freundlichen Diskretion empfehlen.«

verschiedene Romanisten betheiligt, und die, welche verhin-
waren, persönlich theilzunehmen, hatten durch Briefe
Telegramme ihren Sympathien für den Altmeister Aus-
verliehen. Aus der Menge dieser Zuschriften, welche in
Semester-Bericht des Cartell-Verbandes neuphilologischer Ve-
deutscher Hochschulen vom Sommer-Semester 1886 pri-
theils veröffentlicht worden sind, sei hier nur die provenzali-
4-Vierzeile von K. Bartsch wiedergegeben:

Te salut, paucs mainatz:
En te nasquet un' estela
De sciensa clar' e bela
Qu' anc mais belaire no fo.

Druckfehler: S. 6, Z. 7 v. o. l.: B[artsch Chrest.?] — S. 12,
v. o. l.: S[ermons] B[ernart].

Stanford University Libraries
3 6105 010 310 501

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD AUXILIARY LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-9201
All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

F/T MAR 28 1997
MAR 01 1997
OCT 10 1998
F/T OCT 07 1998
SEP 11 1998
SEP 25 2006
JUN 30 2006